PQ
2218
.D42
M26
1870
R
SMRC
v.1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/margueritedebour01deme

Henri Demessy

(CLICHÉ WALERY)

MARGUERITE DE BOURGOGNE

GRAND ROMAN INÉDIT, D'AMOUR, DE CAPE ET D'ÉPÉE

par **HENRI DEMESSE**

Marguerite de Bourgogne

PREMIÈRE PARTIE

I

LA MAISON A LA MADONE DORÉE

Depuis le matin, la neige n'avait pas cessé de tomber, en flocons serrés zébrant l'atmosphère, recouvrant le sol d'un tapis épais et glacé dans lequel les pieds des passants s'enfonçaient, sans bruit, jusqu'aux chevilles.

Comme la nuit commençait à s'étendre sur Paris, après une froide journée de la fin de novembre, en 1297, un homme, enveloppé, tout entier, dans les plis d'un ample manteau en épais drap noir, et dont la tête était recouverte d'un capuchon de même étoffe, allait et venait, marchant dans la neige, à grands pas, pour se réchauffer; mais sans s'éloigner de l'endroit où il s'était arrêté, un quart d'heure auparavant, c'est-à-dire, à un trait d'arbalète, environ, du mur de la Tour de Nesle.

De temps à autre, il secouait la neige qui s'amoncelait sur son capuchon et sur son manteau.

L'on pouvait apercevoir, alors, le haut de sa tête, rasé, et entouré, seulement, d'une couronne de cheveux très noirs.

Cet homme était un moine, un de ces moines mendiants qui pullulaient, à Paris, à cette époque, où la ville, et surtout les environs, étaient couverts de vastes Couvents et d'Abbayes richissimes.

Il paraissait avoir une trentaine d'années.

Il était de très haute taille.

Maigre, sec, anguleux, il devait être, pourtant, robuste et vigoureux.

Sa face blême, au nez long et étroit d'arête, aux lèvres minces, aux yeux ardents, au front large, avait une expression toute particulière d'énergie farouche, d'intelligence supérieure et d'ambition démesurée.

Parfois, il s'arrêtait et regardait les alentours avec inquiétude, et, parfois, il frappait, du pied, le sol avec impatience.

Maintenant, les ténèbres envahissaient presque tout le paysage.

Le moine ne distinguait plus que vaguement, au loin, dans la Cité, les toits en poivrière des petites tours du Palais : demeure de Sa Majesté Philippe IV, dit le Bel, roi de France et de Navarre; la fine flèche de la Sainte-Chapelle,

émergeant des bâtiments royaux; plus près, les constructions de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés; derrière lui, au premier plan, un moulin à vent, dont les ailes, secouées par la bise, grinçaient; à gauche, les murs fortifiés de la ville, la silhouette noire de la Tour de Nesle, et, là-bas, enfin, de l'autre côté de la Seine, la grosse tour du Louvre.

Soudain, il vit apparaître une forme noire à trente pas de lui.

Cette forme humaine, comme le moine enveloppée, tout entière, dans un manteau fait d'une étoffe sombre, était mignonne, gracieuse.

Ce devait être une femme.

Son manteau, bien drapé sur son corps, en accusait d'autant mieux les formes élégantes, que la neige, en s'amassant sur ses épaules, sur sa poitrine et sur ses hanches en dessinait tous les contours.

De quel côté était-elle venue?

On ne pouvait s'en rendre compte.

— Enfin! dit le moine. C'est elle!

Un sourire éclaira sa physionomie.

L'inconnue, qui marchait rapidement, se dirigeait vers le moine.

Elle se trouva, bientôt, tout près de lui.

— Je vous ai fait attendre? dit-elle.

— Je suis à vos ordres! répliqua le religieux, humblement.

Il s'était incliné, devant la femme, avec toutes les marques du plus profond respect.

— Vous m'avez promis que vous me donneriez les preuves des faits que vous avez avancés? reprit l'inconnue, entrant tout aussitôt en matière.

— Je vous les donnerai.

— Je vous ai dit que je voulais voir moi-même?

Le moine s'inclina.

— Vous verrez! dit-il.

— Vous affirmez encore que je pourrai m'assurer...

— Oui.

— L'heure est bonne pour cela?

— Oui.

— Alors, marchons.

— Je suis prêt!

La femme avait parlé, avec autorité, sur un ton impérieux, indiquant, suffisamment, qu'elle avait l'habitude de commander et d'être obéie toujours.

Le moine et l'inconnue se mirent en marche, dans la nuit, sous la neige qui tombait en flocons de plus en plus gros et serrés.

Ils allaient, côte à côte, silencieux.

Ils longèrent les fossés de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, du côté du Pré-aux-Clercs.

Une sonnerie de bronze carillonna dans le silence, au clocher du monastère, appelant, sans doute, les religieux à quelque office du soir.

Lorsqu'ils furent arrivés au bout de la route qui s'étendait au long du fossé bordant le haut mur de l'Abbaye, ils tournèrent, à droite, devant une tour élevée à l'angle même du mur d'enceinte du monastère.

Ils se trouvèrent, enfin, devant la grande porte d'entrée de l'Abbaye, dont le pont-levis, surmonté d'une muraille crénelée, venait d'être relevé.

Ils passèrent devant le pilori abbatial, surmonté d'un toit en poivrière, qui s'élevait sur la place, et ils firent un détour, prudemment, afin de ne pas trop s'approcher de l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, érigée proche du pilori, de crainte de rencontrer quelque escholier en goguette, venu, là, pour faire bombance, hors les murs, du collège de la rue du Fouarre ou de celui de la rue Coupe-Gueule, installé, en 1253, par la reine Blanche de Castille, devant les ruines du palais des Thermes ou des Césars.

La marche était pénible dans la neige épaisse, et, soudain, l'inconnue, déjà lasse, s'arrêta.

— Serons-nous bientôt arrivés ? demanda-t-elle.

— Oui. Si la nuit n'était pas si noire, vous pourriez voir, d'ici, la maison.

Le moine et l'inconnue se remirent en route.

Ils avançaient, lentement, dans les ténèbres, contre le vent glacé qui glapissait, et qui leur coupait le visage.

Aucun autre bruit ne retentissait que celui de leurs pas, foulant la neige immaculée.

Tout à coup, ils aperçurent, à vingt pas devant eux, une lueur rougeâtre qui trouait l'obscurité.

— C'est là ! dit le moine. Cette lumière que vous apercevez, là-bas, est celle du feu que l'on entretient au pied de la Madone installée au-dessus de la porte d'entrée de la maison.

— Marchons ! fit résolument l'inconnue, à qui cette explication avait rendu des forces, semblait-il.

Un moment après, le moine et la femme s'arrêtèrent devant une maison qui s'élevait à deux cents pas, environ, de l'enceinte fortifiée de Paris.

Elle était haute d'un étage, construite en pierres; le pignon, barré de poutrelles en croix chargées de fines sculptures, était orné d'une statue de la Vierge, en pierre peinte et dorée, au pied de laquelle une lumière brillait.

Cette lueur éclairait, faiblement, la façade de l'habitation, trouée d'étroites croisées garnies de vitraux, et la porte d'entrée, massive, en bois peint de couleur rouge pourpre, sur lequel se détachait une floraison superbe de ferrures dignes du génial ferronnier Biscornette, qui créa les ornements inimitables des portes de Notre-Dame.

Derrière cette maison, isolée dans un vaste espace inhabité, entre l'Abbaye

et l'enceinte de la ville, s'étendait un vaste jardin, clos de murs élevés.

— Vous êtes sûr qu'il est là? demanda la femme, et, l'espace d'une seconde, ses yeux étincelèrent.

— Oui! répondit le moine.

— Je le verrai sortir?

— Avant une demi-heure.

— La nuit est si noire que je ne pourrai le reconnaître.

— Peut-être.

— Attendons!

Le moine et l'inconnue se blottirent dans l'ombre de la muraille, à peu de distance de la porte.

De cette place, ils pouvaient voir, sans être vus.

— Cette maison n'a pas d'autre issue? reprit la femme.

— Si!

— Alors, il pourra sortir par cette issue et nous ne le verrons pas?

— Rassurez-vous : il sortira par cette porte ; l'autre issue le conduirait du côté de la tour de Nesle, et il rentre dans Paris, d'ordinaire, par la Porte Saint-Germain, qui se trouve à deux cents pas d'ici.

Quelques minutes se passèrent.

— N'avez-vous pas perçu, dans le silence, une sorte de grincement? demanda le moine.

— Non.

— Écoutons!

Le moine ne s'était pas trompé: Le bruit qu'il avait entendu se reproduisit, et, presque en même temps, la porte de la maison à la Madone Dorée s'ouvrit.

— Regardez! dit le moine, à voix basse. Ne vous montrez pas! Soyez prudente!

Un homme de haute taille, et dont le visage, exceptionnellement beau, fut éclairé, l'espace d'une seconde, par la lueur qui brillait sous la Madone du pignon, sortit.

La femme qui était venue là, avec le moine, vit l'homme et le reconnut.

Alors, elle jeta un faible cri, au grand émoi du moine, qui lui prit le bras et le lui serra fortement, pour l'exhorter à la prudence.

L'homme, cependant, s'était arrêté sur le seuil de la porte.

Dans le silence, on entendit le bruit d'un baiser, ce qui fit frissonner le moine.

— A demain! dit l'homme, d'une voix bien timbrée.

Il s'adressait à une forme féminine dissimulée derrière la porte.

— Rentre, rentre vite! reprit l'homme. Il fait grand froid! Brrr! Ferme soigneusement la porte derrière moi! A demain!

— A demain! répondit une voix pleine d'harmonie.

L'homme, drapé dans un manteau dont l'extrême bord, à gauche, était relevé par le large fourreau d'une épée, et qui portait, comme coiffure, une sorte de chaperon, s'éloigna, rapidement, dans la direction du mur d'enceinte.

Non loin de la Porte Saint-Germain, il rencontra un autre homme, qui l'attendait, et qui, vêtu comme lui, portait, également, une épée sous son manteau.

— Rien de suspect aux environs? demanda l'homme qui était sorti de la maison à la Madone Dorée

— Rien!

— Quelle heure peut-il être?

— Cinq heures, environ

— Rentrons.

Les deux hommes franchirent la poterne, et se perdirent, bientôt, dans les rues enténébrées de la ville.

Cependant, le moine et l'inconnue étaient sortis de l'ombre, et avaient suivi, des yeux, l'homme.

— C'est bien lui! dit la femme. Vous ne m'avez pas trompé!

Elle regarda la maison.

Une lueur brillait derrière les vitraux d'une des croisées du premier étage.

— Elle est là? reprit l'inconnue.

— Oui! répliqua le moine.

— Vous m'avez dit qu'elle est jeune et jolie?

— Jeune et jolie, oui!

— Et l'enfant, quel âge a-t-il?

— Quatre mois, environ.

— C'est une fille?

— Oui.

L'inconnue se tut, un moment; elle réfléchissait.

Elle devait être profondément troublée. Elle tremblait. Ses yeux brillaient d'un éclat excessif.

Un moment, son capuchon s'étant écarté, on put voir son visage.

Elle était très belle et elle avait l'air majestueux : c'était, certainement, une très grande dame.

— En suivant cette route, où arrive-t-on? demanda-t-elle.

— A la Seine.

— Non loin de la Tour de Nesle?

— Oui.

— Bien! Suivez-moi.

L'inconnue s'engagea, avec le moine, sur la route qui longeait le mur du jardin attenant à la maison à la Madone Dorée.

Moins de cinq minutes après ils arrivèrent au bord de la rivière.

A cinquante pas de là, on apercevait la silhouette de la Tour de Nesle.

L'inconnue s'arrêta, et, se tournant vers le moine :

— Il faut que cette femme disparaisse! dit-elle, impérieuse et terrible.

— Je vous l'ai dit : je suis à vos ordres! Vous pouvez compter sur mon dévouement! répondit le religieux.

— Venez me voir demain : je vous dirai ce qu'il faudra faire.

— C'est convenu.

— Adieu!

— Adieu!

L'inconnue, qui s'était rapprochée de la tour, tira, de sa poche, un petit sifflet, en argent, qu'elle porta à ses lèvres.

Un coup de sifflet aigu retentit dans le grand silence.

Un moment après, on entendit une sorte de clapotement sur la rivière; puis, un bruit de chaîne, et l'on vit s'avancer une barque, conduite par un petit homme, trapu, vigoureux, vêtu comme un homme du peuple.

La barque s'approcha de la rive.

— A demain! répéta l'inconnue, s'adressant au moine.

— A demain! répliqua celui-ci.

La femme, aidée par le batelier, monta dans la barque, qui s'éloigna, bientôt, remontant la rivière dans la direction de Paris.

Le moine avait disparu.

II

L'HOTELLERIE DU CHAPEAU ROUGE

Ainsi qu'on l'a vu au chapitre précédent, l'hôtellerie du Chapeau-Rouge s'élevait non loin de la porte principale de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, non loin aussi, par conséquent, de la maison à la Madone Dorée.

L'hôte du Chapeau-Rouge : Maître Guillaume Lehurier, était dans son coup de feu le lendemain de la rencontre du moine et de l'inconnue dans les mêmes parages.

La grand'salle de l'hôtellerie avait été envahie, tout à coup, par une vingtaine de jeunes hommes et de jeunes femmes, tapageurs et affamés, venus, en bande, de Paris, du quartier où Robert de Sorbon, chapelain du bon roi Saint Louis, aïeul du roi régnant, avait fondé, vingt-cinq ans auparavant, le

— Noël à Remi le Bourguignon! — s'écrièrent les buveurs.

collège qui portait son nom : la Sorbonne, pour faciliter aux pauvres les études théologiques — et où la reine Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, allait, bientôt, créer le collège de Navarre, qui fut fameux dans les fastes de l'histoire.

Les escholiers, les clercs de la Basoche, constituaient, surtout, la clientèle habituelle de Maître Guillaume Lehurier, émérite cuisinier qui avait une cave abondamment garnie de vieux vin des bons coteaux bourguignons.

En galante compagnie, ils faisaient de fréquentes descentes à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, célèbre, à cette époque, dans l'Université naissante.

Ils se trouvaient plus à l'aise, pour ripailler joyeusement, en cette hôtellerie située hors les murs, malgré le voisinage solennel et pieux de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Ce jour-là, l'atmosphère avait été clémente.

Le soleil s'était montré, dès l'aube, et il avait fait chaud, à midi, comme en une belle journée d'avril.

Aussi, le dégel avait commencé dès les premières heures du matin, et, depuis, on pataugeait, affreusement, dans la neige fondue, amalgamée à la boue.

Le beau temps, les clairs rayons avaient chassé la jeunesse de ses taudis, et les études avaient été suspendues.

A la nuit tombante, l'hôtellerie du Chapeau-Rouge s'était trouvée pleine d'escholiers et de gentes filles d'amour.

La salle était éclairée, faiblement, par la lueur vacillante de chandelles fumeuses ; mais elle était magnifiquement illuminée par la gaie flamme d'un grand feu de bûches, devant lequel rôtissaient, en chantant, un énorme quartier de bœuf et une oie grasse.

En attendant que le repas fût servi, les jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas vingt ans, buvaient.

Maître Leburier, bien secondé par sa femme, une joyeuse commère, et par sa fille, une jolie brunette de dix-huit printemps, avait apporté des pots de vin, et les gobelets d'étain s'entre-choquaient, joyeusement, au milieu d'une clameur qui grandissait de plus en plus.

L'entrée d'un jeune homme, dans la salle, fut saluée par d'unanimes acclamations.

— Pourquoi donc n'as-tu pas été des nôtres, aujourd'hui, Gaucher? lui demanda un clerc, qui caressait une aimable blonde assise sur ses genoux.

— Parce que j'ai été obligé d'assister à une opération que devait faire mon Maître au Collège, répondit le jeune homme.

C'était l'un des élèves les plus appréciés du renommé chirurgien Jean Pitard, lequel avait suivi Louis IX à la croisade, servi Philippe III le Hardi, et qui était, alors, au service de Philippe IV.

Il acouta :

— J'avais promis que je vous rejoindrais ici ; j'ai tenu parole.

Et, se tournant vers l'hôtelier.

— Ah çà ! Maître Guillaume, je meurs de faim ! Sert-on, ou ne sert-on pas ?

Et toute la bande furieuse, excitée par ces propos, se mit à frapper, sur les tables de chêne, sur les pots et les gobelets, en criant :

— Holà! Holà! Maître Guillaume Lehurier, servez-vous ou ne servez-vous pas?

— Encore un instant, messires! répliqua l'hôtelier, un gros Bourguignon, ventru, rougeaud, chauve comme un pavé, et qui suait sang et eau devant sa broche.

Les jeunes gens se remirent à boire.

L'élève de Maître Jean Pitard, que ses camarades avaient appelé Gaucher, reprit :

— En allant au Collège, j'ai été témoin d'un beau spectacle.

— Quel?

— J'ai vu entrer, au Palais, chez le Roi notre Sire, le bon duc Robert II de Bourgogne...

— Ce duc richissime que notre roi Philippe, toujours à court d'argent, malheureusement, caresse et pour cause? dit un jouvenceau, élève du Collège de la rue du Fouarre.

— Oui.

— Ce duc que le roi défunt, de qui Satan ait l'âme, a nommé [illegible] Maître de France? reprit le jouveneeau.

— Et que Philippe IV, son fils, de qui Dieu préserve les jours, a fait [illegible] lieutenant au pays de Lyon? fit un jeune et beau capitaine au service du roi : Bertrand de Comminges, qui frayait, volontiers, avec les escholiers et les clercs.

Son brillant costume tranchait sur celui de ses compagnons, vêtus pauvrement, pour la plupart.

— Précisément! répondit Gaucher.

— Et pour quel motif le duc Robert, qui devrait se trouver si bien dans ses États, où l'on récolte la fine fleur des délicieux vins de France, vient-il visiter Philippe IV, dans la bonne ville de Paris couverte de neige et de boue, le sais-tu, Gaucher? demanda un escholier.

— Oui : Philippe est un prince peu catholique, ou, tout au moins, peu clérical, ce qui n'est pas la même chose; il a des démêlés constants avec le clergé; il jalouse la richesse des ecclésiastiques, qui se sont plaints de lui, à Sa Sainteté le Pape Boniface VIII. Boniface a soutenu le clergé français contre le roi de France, ce qui ne pouvait plaire au roi, d'où conflit! Or le duc Robert est allé à Rome, au nom du roi de France, afin de tenter d'amener un accommodement entre Philippe et Boniface. Il est probable que le duc est venu à Paris pour rendre compte, au roi, de sa mission.

— Espérons que les efforts du duc pour amener la réconciliation du pape et de Philippe IV n'auront pas abouti! reprit l'escholier.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est à souhaiter que Philippe IV poursuive son œuvre. Les Seigneurs et les Prêtres regorgent de richesses et ne songent qu'à les augmenter par tous les moyens possibles : Voilà les ennemis des pauvres gens

qu'ils pressurent et qui souffrent! Le roi le sait, et il travaille pour les humbles, qui l'aiment et qui le serviront.

L'escholier avait articulé ces mots d'une voix forte et vibrante, avec cet accent souverain de conviction qui est propre à la jeunesse.

— Ne parle pas si haut! dit le capitaine en riant. Si l'Abbé de Saint-Germain t'entendait, il te ferait pendre haut et court, ce qui serait dommage!

Soudain, une sorte de colosse, âgé d'une trentaine d'années, un homme gigantesque, aux larges épaules, au visage gras et rouge, vêtu d'une cotte en tiretaine, de braies et de chausses en loques, parut.

Il était entré dans la grand'salle un instant auparavant, et il avait entendu les derniers propos des jeunes gens.

Il était coiffé d'un chaperon qui n'avait plus ni forme, ni couleur appréciables, et chaussé de souliers à la poulaine à travers lesquels ses orteils passaient presque.

Un coutelas était attaché à sa ceinture, et battait ses cuisses, épaisses et solides comme le tronc d'un jeune chêne.

Il prit le jouvenceau à bout de bras et l'enleva de terre, comme une plume.

— Tu as raison, petit! dit-il, d'une voix tonitruante. Les Seigneurs et les Abbés sont bourreaux de pauvres! S'ils souffrent à leur tour, ce ne sera que justice! Oui, oui, tu as bien parlé : Il faut que je t'embrasse!

Le géant embrassa le frêle jouvenceau, qui pesait si peu à sa puissante main ; puis, il le remit à terre.

Cependant l'entrée du colosse avait été saluée par des clameurs joyeuses.

— Noël à Remi le Bourguignon! s'écrièrent les buveurs.

Partout où se réunissaient les escholiers, on était quasiment sûr de voir paraître Remi, qui se nourrissait de leurs largesses.

— Le diable soit de l'animal! fit le jouvenceau en rajustant son surcot. Il a des manières d'éléphant en belle humeur qui sont infiniment désagréables!

Cependant Maître Guillaume Lehurier servit.

Sur une nappe immaculée, couverte de poteries d'étain et de couteaux, il apporta une oie bien dorée, cuite à point, ruisselante de graisse et qui embaumait

— A table!

Les convives, hommes et femmes, s'installèrent.

— Beau spectacle! dit Remi, en riant d'un large rire qui montra ses dents blanches.

Il fit claquer sa langue et riboula des yeux comiquement.

Il était resté à quelques pas de la table servie, en extase devant l'oie, dont le fumet caressait et chatouillait ses narines.

— Nous t'invitons! fit le capitaine.

— Oui, oui, dirent ses compagnons, à table, Remi!

— J'accepte, messieurs! répondit le géant, sans se faire prier davantage. J'avoue, car pauvreté n'est pas vice, que je n'ai rien mangé depuis hier soir, et que j'ai faim, grand'faim même!

Il prit place, aussitôt, au milieu des escholiers, ayant, à sa droite, le capitaine, et, à sa gauche, une belle fille aux yeux noirs, à la chevelure d'ébène.

En un clin d'œil, l'oie eut disparu et les pots de vin furent vides.

C'était plaisir de voir manger ces jeunes hommes, que l'exercice avait mis en appétit; c'était plaisir, surtout, de voir Remi dévorer, en silence, et boire à l'avenant.

Maître Lehurier, plus rouge que jamais, servit le quartier de bœuf qu'il venait d'ôter de la broche, et il apporta de nouveaux pots de vin clairet.

— Toutes les joies, aujourd'hui! dit Remi, la bouche pleine, et attendri, à présent qu'il était à peu près repu.

Il but et reprit :

— Ce soir, bon dîner en bonne compagnie! Sans compter que j'ai eu le bonheur de voir, cet après-midi, tout comme messire Gaucher, qui vous en parlait tout à l'heure, mon duc, Monseigneur Robert et sa suite.

Le géant s'attendrit de plus en plus.

— Ça m'a rajeuni et ragaillardi! ajouta-t-il. Ça m'a rappelé mon pays; les collines où la vigne se chauffe au soleil, et le vieux moustier de mon village; enfin, le temps où j'étais enfant, heureux par conséquent!

Le colosse soupira.

— Que c'est loin, tout ça! reprit-il. Ah! si j'avais su!... J'aurais mieux fait de rester là-bas!

Il demeura pensif et comme attristé, maintenant.

Les jeunes gens, qui le connaissaient bien, et qui l'avaient toujours vu joyeux compagnon, gros mangeur, buveur superbe, s'étonnaient de le trouver si mélancolique.

— Buvons! s'écria-t-il soudain.

Il emplit son gobelet, le leva haut, et dit :

— Soyons gais! Par Saint Remi, mon patron, il me semble que je vous attriste! C'est bien mal reconnaître votre franche hospitalité! A vos santés, messires et gentes damoiselles!

Les convives trinquèrent et burent.

— Sois satisfait, Remi! dit Gaucher. La Bourgogne, ton beau pays, que tu aimes et regrettes avec raison, donnera, dans quelque vingt ans, peut-être moins, qui sait?... une reine de France.

— Une reine à la France?

— Oui dà! Car le duc Robert n'est pas venu voir Philippe IV, ainsi que

je l'expliquais tout à l'heure, uniquement pour lui rendre compte de sa mission près de Boniface VIII.

— Ah! Et pour quel autre motif?...

— Parce que ton duc est riche, Remi...

— Très riche!

— Or, Philippe IV, notre Sire, comme tous les gueux, aime les gens riches; aussi, a-t-il cherché à attirer le duc Robert dans sa famille.

— Dans sa famille? Comment?

— Le duc a une fille?

— Oui, la petite Marguerite, je l'ai vue quand elle n'était pas plus haute que ça. Elle était si jolie!

— Eh bien, on doit la fiancer au fils aîné de Philippe IV, qui régnera un jour, si Dieu lui prête vie, sous le nom de Louis X.

— Est-ce possible?

— C'est certain.

— Par suite, Philippe pourra trouver aide, sous tous les rapports, en hommes et en argent, près du futur beau-père de son fils. Il sait ce qu'il fait, le roi notre sire. Et voilà comment la Bourgogne donnera, un jour, une reine à la France, mon bon Remi. Je tiens le fait de mon maître, Jean Pitard, qui le tenait du Chancelier de France, messire Pierre Flotte : Le Chancelier de France doit être bien renseigné, je suppose!

— Buvons, buvons à la santé du duc Robert II et à la santé de sa fille Marguerite de Bourgogne, future reine de France! dit Remi. Maître Guillaume Lehurier, en votre qualité de Bourguignon, vous trinquerez avec nous?

— Certes!

L'hôtelier trinqua avec ses convives, et chacun but, en silence.

Une sonnerie de cloches carillonna au loin, jetant, au milieu des clameurs et du heurt joyeux des gobelets, une note mélancolique.

— Le couvre-feu! dit le capitaine en se levant et en rajustant la ceinture qui soutenait son épée.

Ce fut le signal du départ.

Tous les convives, jeunes hommes et gentes filles, serrèrent la main de Remi et de Maître Lehurier; puis, ils disparurent.

Remi s'assit sur un banc, près de la cheminée où les bûches s'étaient effondrées en braise ardente, et il demeura pensif, pendant que l'hôtelier, sa femme, sa fille et leurs gens desservaient.

Il avait étendu, devant le feu, ses souliers, mouillés, boueux, et, repu, bien au chaud, il souriait à quelque vision de ce passé qu'il avait évoqué tout à l'heure.

— Vous ne rentrez pas en ville, Remi? lui dit, tout à coup, Maître Lehurier.

Le Bourguignon tressaillit.

— Non ! fit-il. Je ne suis pas venu, ici, par hasard.

— Vous saviez que ces jeunes gens comptaient y souper, et vous vous êtes dit que vous souperiez avec eux ?

— Non ! J'attends quelqu'un qui m'a donné rendez-vous à l'hôtellerie, où il doit venir après le couvre-feu.

— Où coucherez-vous ?

— Sur une botte de paille, dans votre grange. J'y ai couché souvent, l'hiver, mon pays, grâce à votre obligeance. On y est mieux qu'en plein air, à la belle étoile, en cette saison.

— Et, qui attendez-vous ?

— Le diable m'emporte si je le sais.

— Ah !

Maître Lehurier, curieux, et peut-être inquiet, tout à la fois, regarda fixement son interlocuteur, sans oser l'interroger davantage.

Remi s'expliqua :

— Cet après-midi, comme j'étais posté devant le Palais, où le populaire se pressait pour voir passer le cortège de notre duc Robert II, que Dieu garde, un moine s'approcha de moi.

— Un moine ? Vous ne les aimez guère, les moines !

— Non ! répondit Remi, après un moment de silence. J'ai mes raisons pour ça !

— Et que vous voulait-il, ce moine ?

— Il me dit : « Vous êtes Remi le Bourguignon ? » Je répliquai : « Oui ! » Alors, le moine reprit : « Voulez-vous gagner deux marcs d'or ? »

— Deux marcs d'or ! Cent six livres tournois ?

— Oui ! une grosse somme pour un pauvre diable comme moi !

— Une grosse somme pour tout le monde, Remi ! Deux marcs d'or ne se trouvent pas, tous les jours, sous les fers d'une mule.

— Aussi répondis-je : « Certes ! Que faut-il faire pour cela, mon Révérend ? » Et le moine s'expliqua : « Rendez-vous ce soir, après le couvre-feu, à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, devant la porte d'entrée de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, chez Maître Guillaume Lehurier. Vous y trouverez quelqu'un qui vous dira ce que l'on attend de vous. » L'offre était tentante. Je suis venu au rendez-vous. Dans tous les cas, je n'aurai pas perdu mon temps, puisque, grâce à ces braves escholiers et clercs que j'ai rencontrés, par grand hasard, j'ai mangé et bu comme un évêque, ce qui ne m'arrive pas tous les jours !

— C'est étrange ! fit l'hôtelier. Que va-t-on vous demander ?

— Dieu le sait !

— Pourvu qu'on ne vous propose pas quelque mauvais coup ! Il y a tant de méchantes gens, aujourd'hui !

— Nous verrons ! dit Remi sur un ton qui fit frissonner Maître Guillaume Lehurier, homme pacifique et timoré.

— Votre homme est en retard ! reprit l'hôtelier. Le couvre-feu est sonné depuis longtemps.

— Patience ! Il viendra !

— Ce moine, vous ne le connaissez pas ?

— Non ! D'ailleurs, comme les loups, tous les moines se ressemblent ! Celui-ci, pourtant, avait une physionomie plus déplaisante encore que les autres, si possible !

— Brrr ! Vous me donnez la chair de poule ! Ce moine me connaît, puisqu'il vous a indiqué ma maison. Cela m'inquiète ! Qu'est-ce que tout cela veut dire ? En quel siècle vivons-nous, bon Dieu ?

L'hôtelier frissonna.

Il avait vu une forme humaine se glisser dans la salle.

— Voici votre homme, sans doute ! dit-il à voix basse.

En effet, un petit être, une sorte de nain, chétif, malingre, s'était approché du foyer.

Les chandelles qui avaient brûlé pendant le festin des escholiers s'étaient consumées, et la salle n'était plus éclairée, maintenant, que par la lueur projetée, de bas en haut, par le foyer, où les braises rougeoyaient.

— Il a mauvaise mine ! murmura Maître Guillaume Lehurier.

Remi s'était retourné.

Il vit le nouveau venu. Celui-ci se trouva, un moment, en pleine lumière.

Il était sordidement vêtu, tout de noir, et coiffé d'un chapeau en feutre, de forme conique, à bords très étroits.

Il avait la mine pointue ; son visage pâle, maigre, au long nez, aux yeux perçants, était entouré de cheveux plats, d'un blond roux, qui tombaient sur ses épaules.

Il était crotté jusqu'aux cuisses, et il avait l'air transi.

— Apollon ! s'écria Remi.

La bonne physionomie du colosse s'était épanouie.

— Le Bourguignon ! dit l'homme.

Le géant et le nain s'étreignirent, affectueusement, à la très grande stupéfaction de Maître Guillaume Lehurier.

— Ah çà ! d'où diable sors-tu ? demanda le Bourguignon.

— Hélas ! Pas d'un endroit hanté par la déesse aveugle qui erre, de par le monde, sur une roue, et qui est dénommée la Fortune ! répliqua l'homme que Remi avait salué de ce nom pompeux : Apollon.

... Elle y avait passé de longs après-midi, sous les arbres, au milieu des fleurs... (P. 24.)

Il hocha la tête, tristement, ce qui fit s'agiter ses cheveux secs et raides, comme s'agitent, lorsqu'il sort de l'eau, les poils d'un chien mouillé.

— On m'a dit que tu avais quitté Paris? reprit le colosse.

— Pour un temps, oui!

— Il y a bien six mois que je ne t'avais vu! Et, jadis, nous ne nous quittions pas! Nous avions même gîte, même bourse...

— Souvent vide, hélas!

— Et même cœur! Il était plein, toujours, car nous nous aimions bien!

— Ça faisait compensation!

— Tu m'as quitté, ingrat!

— C'est la vie! répliqua philosophiquement Apollon.

— Qu'as-tu fait depuis six mois?

— Tu le sauras un jour! Comme tous les êtres humains: J'ai pâti! J'ai souffert! J'ai gémi!

— Pauvre Apollon!

Les deux hommes se turent; ils se tenaient la main et se regardaient, tendrement.

— Est-ce donc toi qui viens ici de la part du moine? demanda le géant.

— Oui!

— Par saint Remi, je ne m'attendais guère à cela, par exemple!

— Le hasard réserve de ces surprises! fit sentencieusement Apollon, qui aimait à citer des proverbes.

Maître Guillaume se sentait de plus en plus inquiet.

Ce nain haillonneux, ce meurt de faim, ce maigre famélique, à face patibulaire, ne disait rien qui vaille au plantureux hôtelier du Chapeau-Rouge.

Il ne s'éloignait pas; il avait compris, pourtant, que sa présence gênait les deux amis, qui s'étaient retrouvés de manière si inattendue; mais il voulait savoir, si possible, ce que le mystérieux envoyé du moine allait dire à Remi.

Apollon se tourna vers lui.

— Vous êtes le maître de céans? demanda-t-il, le plus sérieusement du monde.

— Oui!

— Maître Guillaume Lehurier?

— Oui!

Et, comme l'hôtelier, persuadé que le nain allait donner des explications, qui, tout en même temps, satisferaient sa curiosité et le rassureraient, Apollon, avec une courtoisie pleine d'une ironie extra-comique, reprit :

— Eh bien, Maître, il ne se peut que vous n'ayez pas quelque occupation qui vous appelle ailleurs! Ne vous croyez donc pas obligé de nous tenir compagnie.

— Mais... fit l'hôtelier, déçu et ahuri.

Apollon reprit, toujours avec le même flegme, et avec une vague bienveillance :

— Allez, allez, Maître Guillaume, vous avez de la besogne : faites-la; nous ne voulons pas vous déranger!

— Je vous assure...

— Remi et moi nous avons à causer; allez, allez, encore une fois!

L'hôtelier stupéfait, interloqué, s'éloigna, malgré lui, en se demandant pourquoi il obéissait à cet olibrius, quand il avait si grande envie de le flanquer dehors.

— Imprudent! dit Apollon à Remi. Tu seras toujours le même! Tu as donc parlé du moine devant Maître Guillaume, cette futaille ambulante?

— Oui!

— Maladroit!

— Je ne savais pas que...

— Trop parler nuit! Le sage sait se taire! Le silence est d'or!

Le nain, cependant, s'assit, sur le banc, tout près de Remi, et, après avoir étendu ses petites jambes torses vers le foyer :

— Le moine t'a promis deux marcs d'or en paiement d'une besogne dont je dois te parler, commença-t-il, à demi-voix, par mesure de prudence.

— Oui, mais pourquoi ce moine s'est-il adressé, pour cette besogne, à moi, qu'il ne connaissait pas? Le sais-tu?

— Parce que, te voyant loqueteux, il s'est dit que, pour deux marcs d'or, tu ferais volontiers sa besogne, et parce que, ayant besoin, pour la dite besogne, d'un homme robuste, il a pensé qu'il ne trouverait pas mieux que toi.

— Tu le connais?

— Non.

— Alors, comment...

Apollon ricana et répondit :

— Il m'a vu passer, pliant sous le faix de ma misère, et il s'est dit que, pour deux marcs d'or, je ferais aussi sa besogne, qui demande, outre un homme fort, un homme petit et frêle.

— Ah!

— Paris est plein de gueux, tels que nous, qui sont prêts à tout pour gagner deux marcs d'or. Aussi, quand on est riche, et on est riche quand on est moine, on peut tout, pour le bien ou pour le mal. Remarque que l'on paie, souvent, pour le mal; mais que, pour le bien, pas un denier ne sort des escarcelles! C'est un signe des temps!

Remi, qui s'était efforcé de suivre la pensée de son compagnon à travers ses aphorismes plus ou moins philosophiques, reprit, après un temps de silence :

— Ce qui revient à dire, si je t'entends bien, que la besogne dont le moine veut nous charger...

— Ne nous vaudra pas le paradis, c'est clair!

— Le paradis... Le paradis...

— Pas même l'estime de nos contemporains!

— Elle nous vaudra, du moins, ici bas, deux marcs d'or par tête?

— Oui.

— C'est à considérer.

— D'accord ! Seulement...

— Achève?

— La dite besogne nous vaudra, peut-être, si nous sommes pris...

— Quoi?

— Quelques pouces de chanvre en guise de collier pour nous expédier dans un monde meilleur !

Le colosse frissonna.

— Par saint Remi, tu as la plaisanterie macabre! fit-il.

Apollon sourit.

— Toute médaille a son revers! répliqua-t-il, froidement. Il n'y a pas de roses sans épines! Qui veut la fin, veut les moyens!

— Mais, enfin, cette besogne... Tu causes, tu causes, et, somme toute, tu ne dis rien.

— Je sais que tu es, comme moi, comment m'exprimerai-je?... pusillanime, et je tiens, avant de te révéler le fin mot de l'aventure, à te bien montrer le pour et le contre.

— Les deux marcs d'or, d'une part, et, d'autre part, le gibet?

— Juste! Veux-tu courir la chance d'être pendu pour avoir deux marcs d'or? Tout est là ! Réfléchis!

Remi se leva.

— Être pendu ou crever de misère, c'est tout un! dit-il. J'aime mieux courir des risques et être sûr de vivre!

— C'est ainsi que j'ai raisonné.

— Avec deux marcs d'or, on peut faire bien des choses!

— Oui.

— Même arranger sa vie pour être heureux... heureux, et honnête, aussi.

Remi ajouta, gravement :

— Selon moi, le vrai bonheur ne va pas sans l'estime de soi-même!

Apollon opina de la mine et du geste.

— C'est ce que je me suis dit, fit-il. A ce sujet, j'ai même formé des projets dont je te parlerai, en temps et lieu!

— Seulement... ajouta le colosse, encore hésitant.

— Seulement?

— Il faut savoir en quoi consiste la besogne.

— Certes !

— On est gueux, c'est vrai.

— Oh ! oui !

— On a plus d'une peccadille sur la conscience.

— Hélas !

— Mais...

— Dis toute ta pensée?

— Mais... on n'est pas encore un criminel; on ne le sera jamais; on aimerait mieux mourir au coin d'un bois, que de le devenir! Moi, du moins.

— Et moi donc? Tu me fais injure!

— C'est contre ma volonté!

— Crois-tu donc que j'ai cessé d'être tel que tu m'as connu?

— Pardonne-moi!

— Je te pardonne!

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Rassure-toi! reprit Apollon. Il ne s'agit pas de tuer!

— De quoi s'agit-il?

— Tu vas le savoir.

— J'écoute!

A ce moment, Maître Guillaume Lehurier, qui, de plus en plus inquiet, avait rôdé dans la salle voisine, pendant cette conversation, reparut.

— Je vais clore l'hôtellerie, messires! dit-il.

Il avait, enfin, trouvé le moyen de se débarrasser de ce nain, selon lui vrai gibier de potence.

— Un moment encore! fit Remi, doucement. Un moment, Maître Guillaume!

— Oui, oui, un moment, Maître Lehurier! ajouta Apollon.

— Hâtez-vous! répliqua l'hôtelier.

Apollon s'approcha de Remi; il lui parla bas, rapidement, pendant quelques minutes.

Plusieurs fois, pendant que le nain s'expliquait, Remi avait levé les bras au ciel et tenté de protester; mais Apollon avait poursuivi la conversation sans se préoccuper des indignations du colosse.

— C'est grave, dit enfin Remi.... très grave! Il ne s'agit pas de tuer, c'est vrai; pourtant...

— Quoi?

— Ça vaut le gibet!

— Je ne te l'ai pas célé! répliqua le nain.

— Et puis... reprit Remi, après un moment de réflexion, agir contre une femme...

Apollon tressaillit.

— C'est presque agir contre Satan! dit-il, aigrement.

Et, pâle, il ajouta:

— Toutes les femmes sont créatures d'enfer!

Il était évident que, si Remi haïssait les moines, Apollon haïssait les femmes: Sans doute, ils avaient, tous les deux, leurs raisons pour cela.

Remi secoua la tête.

— Deux marcs d'or ! fit-il gravement. Deux marcs d'or. La tranquillité ! La paix ! Le bonheur !

— Oui ! Hésiteras-tu ?

— Non ! dit le colosse, résolûment. J'accepte !

— Enfin ! Je comprends que tu aies hésité : J'ai hésité de même ! Mais, après réflexion, j'ai accepté. Il faut que je reçoive cet or qu'on m'a promis : J'en ai besoin, plus que jamais, à présent.

— Plus que jamais ?

— Oui !

— Pourquoi ?

— Tu le sauras ! Donc, tu acceptes ?

— Oui.

— Tu ne changeras pas d'avis ? Tu ne reviendras pas sur ta décision ?

— Non !

— Bien ! Alors, demain, à dix heures du soir, rendez-vous au bord de la rivière, au-dessous de la Tour de Nesle.

— Au dessous de la Tour de Nesle ? Demain, à dix heures J'y serai.

Apollon se leva.

— Adieu ! fit-il.

— Adieu ! répondit Remi.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Ces deux êtres, si contraires physiquement, étaient, au moral, plus encore différents l'un de l'autre, si possible, et c'est pour cela qu'ils s'aimaient, sans doute, car les contraires s'attirent.

Remi, très fort, musculairement, était simple, naïf même, au lieu que Apollon, faible au physique, était fin, spirituel, et plein de ressources inventives.

Remi ne savait ni lire ni écrire; Apollon, au contraire, était fort instruit.

Celui-ci était sobre, mangeait à peine, ne buvait que de l'eau ; on a vu l'autre à l'œuvre, au souper des escholiers... mais, tous les deux, ils étaient également tendres, et, tous les deux, ils avaient beaucoup souffert.

Apollon, philosophe, ironiste, regardait êtres et choses, passé, présent et futur, sarcastiquement, tandis que Remi, tout en dehors, se révoltait, s'indignait ou s'enthousiasmait, selon ses impressions du moment, et sans pouvoir cacher, fût-ce à un enfant, ce qui se passait en lui.

Quelle profession exerçaient-ils ? Quels étaient leurs moyens d'existence ! On le saura bientôt.

— Je suis aise de t'avoir revu, Apollon ! fit le colosse, tendrement.

— Moi de même, Remi !

— Tu sais que je t'aime comme un frère ?

— Je le sais !

Toujours la main dans la main, et non sans émotion, le colosse et le nain se regardèrent.

— Si tu veux, après... l'affaire, riches, nous ne nous quitterons plus? fit Remi.

— Je comptais te le proposer !

— On se retirera aux champs ?

— En pleine nature... mon rêve ! dit Apollon, dont la physionomie apparut, un instant, comme illuminée de radieuses clartés. Et, dans la joie du présent, dans l'espoir de l'avenir, dans l'ivresse des souvenirs du passé, on oubliera les mauvais jours !

Comme si Apollon regrettait d'avoir été si idyllique, il ajouta, ironiquement :

— Tout cela sera réalité, si, l'affaire faite, nous ne servons pas d'ornement au gibet ! Adieu !

Apollon sortit, au grand plaisir de Maître Guillaume Lehurier, qui, derrière lui, ferma, soigneusement, et verrouilla tous les huis.

Remi passa dans la grange, s'étendit sur une botte de paille, et s'endormit, bientôt, d'un profond sommeil, hanté par des rêves qui lui montraient, tantôt un gibet auquel il était suspendu, grimaçant, à côté d'Apollon, tantôt, au milieu de verdures, une maisonnette splendidement illuminée par le beau soleil de mai, qui fait éclore les aubépines et chanter les oiseaux dans les lilas en fleurs...

III

LA BELLE CLOTILDE

La maison à la Madone Dorée était habitée par quatre personnes : deux domestiques, et leur maîtresse, une toute jeune femme, mère d'un tout petit enfant.

Comme cette maison était isolée, hors les murs, ses habitants n'avaient pas à redouter d'indiscrétion de la part de ses voisins, de qui la curiosité, ailleurs, n'eut pas manqué de s'exercer à l'encontre de gens dont les allures étaient, somme toute, assez étranges.

Assurément, les susdits habitants avaient choisi, à dessein, cette demeure écartée; hormis le jeune homme que l'inconnue et le moine avaient vu sortir de la maison, ils ne recevaient personne.

Ils s'étaient installés, là, trois mois auparavant, c'est-à-dire vers la fin du mois d'août.

Pendant la quinzaine qui avait précédé leur installation, des ouvriers avaient travaillé, d'arrache-pied, pour mettre la maison en état de les recevoir, et, même, pour la parer, presque jusqu'à la somptuosité; puis, on y avait apporté des meubles; enfin, quand tout s'était trouvé prêt, la jeune femme, son enfant, les domestiques, étaient arrivés, nuitamment, et avaient pris possession de l'habitation.

Depuis, presque quotidiennement, le jeune homme s'était rendu à la maison à la Madone Dorée.

Chaque jour, les domestiques sortaient, à heure fixe, pour aller aux provisions, en ville.

Quant à la jeune femme, depuis son installation dans sa mystérieuse demeure, elle ne s'était pas montrée dehors.

Pendant tout le mois de septembre, qui avait été fort beau, et, même, pendant une partie du mois d'octobre, durant lequel on avait joui d'un véritable été de la Saint-Martin, elle avait pu se promener dans le jardin, assez vaste, qui s'étendait derrière la maison; elle y avait passé de longs après-midi, sous les arbres, au milieu des fleurs, et elle avait, souvent, le soir, rêvé aux étoiles, par de tièdes nuits de cet automne exceptionnellement doux; mais, la froidure était venue subitement, les arbres s'étaient dépouillés; dès lors, elle s'était cloîtrée dans sa maison bien close et chaudement capitonnée.

Elle ne semblait vivre que pour choyer son enfant; pour attendre et voir cet homme qui la visitait.

Or, pour la première fois, depuis trois mois, il n'avait pas paru chez elle, la veille!

Vainement, encore, ce jour-là, elle l'avait attendu!

La jeune femme, qui se nommait Clotilde, était assise, dans sa chambre, au premier étage, sur un carreau de velours écarlate, appliqué sur un siège en chêne, à haut dossier finement sculpté, et, rêveuse, elle regardait danser les flammes claires d'un feu de bûches, qui chantait dans une cheminée monumentale garnie de chenets de fer ornés de figures d'animaux fantastiques.

Tout près d'elle, dans un joli berceau en bois sculpté, son enfant dormait, profondément.

Un livre, recouvert de cuir rehaussé de gaufrures et enrichi d'un fermoir en or ciselé, avait roulé à ses pieds, laissant voir les pages manuscrites, encadrées de délicates enluminures représentant des fleurs et des oiseaux.

C'était une adorable créature.

Elle n'avait pas plus de vingt ans. Elle était grande, superbement faite, toute blanche, et blonde, d'un beau blond clair de la couleur des boutons d'or. Sa gorge haute, forte et ferme, s'attachait, à merveille, à sa taille cambrée, dont la sveltesse avait une grâce exquise. Son beau visage, aux

Le vieillard montra le long et large poignard, à manche de bois et à garde de fer, qui était suspendu à sa ceinture, derrière son escarcelle. (P. 31.)

traits fins et bien dessinés, était entouré de ses cheveux nattés, selon la mode de l'époque, et éclairé par la flamme de ses yeux noirs, surmontés de sourcils d'un noir velouté, très épais, dont l'arc se rejoignait, au-dessus de son nez busqué, aux narines roses, qui projetait une ombre légère sur sa bouche, petite, aux lèvres rouges comme une fleur de grenade.

Ce qui rendait plus troublant l'aspect de cette femme, c'est que son sourire donnait à sa physionomie une indicible expression de douceur; c'est

que sa démarche, son allure, avaient une grâce exceptionnelle, c'est que, comme tout son être était superbement proportionné, chacun de ses mouvements, chacun de ses gestes charmaient.

Ce devait être un être de race.

Elle portait une robe en étoffe blanche, ornée d'une bande de fourrure, une robe d'une grande simplicité, qui la parait, qui moulait son beau corps aux impeccables contours; les manches de cette robe, allongées en pointes, recouvraient, à demi, ses mains soignées, dont les doigts, ornés de bagues enrichies de perles, étaient longs, fuselés, et terminés par des ongles d'un rose vif.

Elle était chaussée de mignons souliers, en peau blanche, qui faisaient valoir la finesse de ses pieds, posés sur un carreau de velours écarlate pareil à celui sur lequel elle était assise.

Comme elle était triste, la pauvre femme!

Parfois, elle soupirait profondément, et son beau visage prenait une expression indicible de langueur, d'accablement et de mélancolie.

Une cire brûlait, près d'elle, sur une petite table, dans un chandelier de bronze, représentant une guivre accroupie; cette lumière éclairait, faiblement, la vaste pièce, au fond de laquelle on voyait un lit, en chêne, surmonté d'une sorte de dais soutenu par des colonnes.

Il était, alors, cinq heures.

Il faisait nuit noire depuis une heure. Au dehors, la bise sifflait et mugissait. Le vent du Nord battait les murailles de la maison isolée, et gémissait: On eut dit que des plaintes rauques, inarticulées, prolongées, d'êtres en détresse, vibraient sur la campagne avoisinante.

La jeune femme, effrayée, frissonnait.

Plusieurs fois, elle s'était signée, dévotement, et, mentalement, elle avait prié.

— Oh! s'écria-t-elle, tout-à-coup. Pourquoi donc n'est-il pas venu me voir, aujourd'hui encore?

Elle se pencha sur le berceau de sa fille; elle la regarda dormir, et, attendrie, elle dit, avec une expression d'ineffable tendresse:

— Ange!

Puis, se relevant, après avoir ramassé le livre qui s'était échappé de ses doigts, et qui avait roulé, à ses pieds, sur les carreaux de faïence émaillée représentant, en bleu sur fond blanc, des figures grimaçantes, elle jeta les yeux, distraitement, sur les pages.

C'était une copie du « Roman de la Rose », ouvrage alors célèbre, commencé par Guillaume de Norris, et augmenté, sur l'ordre de Philippe IV, par le poète le plus renommé de l'époque : Jean de Meung Clopinel.

Les yeux de Clotilde s'arrêtèrent sur ces vers, qu'elle lut rapidement :

Car nature n'est pas si sotte...
Ains vous a fait, beau fils, n'en doubtes,
Toutes pour tous, et tous pour toutes,
Chascune pour chascun commune
Et chascun commun pour chascune.

Elle haussa les épaules, ferma le livre avec dépit, et le mit sur la table, à côté d'elle.

— Oh! Dieu! fit-elle. Protègez-moi! Marie, douce Marie, intercédez, pour moi, auprès de votre divin fils! Je souffre! Je languis! Je me désespère! Oh! Dieu, comme j'expie ma faute!

Un coup de vent, plus violent que les autres, hulula, fit grincer les girouettes de la maison, qui trembla sur ses fondations.

La jeune femme frissonna, de rechef, et se signa pour la troisième fois.

Puis, elle se leva, marcha vers l'étroite croisée, et essaya de voir, au dehors, à travers les vitraux, qui avaient tremblé dans leur armature de plomb.

Soudain, la douce créature jeta un léger cri et se retourna : Elle avait entendu s'ouvrir, derrière elle, la porte de la chambre.

Or, ce fut un vieux homme qui parut; il était vêtu très simplement; son crâne, dégarni, n'était plus entouré que d'une couronne de cheveux blancs. Il avait l'air doux; il devait être bon.

Cet homme, moitié majordome, moitié serviteur, était tout dévoué à sa jeune maîtresse, qu'il avait vue naître.

— Quel affreux temps! dit-il. Comme la bise souffle avec furie! Le vent fait rage!

— Cela m'épouvante! répliqua la jeune femme, encore frissonnante.

— Pourquoi n'as-tu pas appelé Maguelonne? Elle serait restée près de toi et t'aurait tenu compagnie.

Maguelonne était la servante du logis.

— J'ai voulu demeurer seule, pour penser! répliqua Clotilde. Dis, Hugues, pourquoi Raymond n'est-il pas venu me voir hier? Pourquoi n'est-il pas venu aujourd'hui? Deux jours loin de lui! Jamais, depuis que je suis ici, il n'est resté deux longs jours sans me faire visite! Pourvu qu'il n'ait pas cessé de m'aimer! Pourvu...

Le vieillard secoua la tête.

— Enfant! Rassure-toi : Raymond t'aime, c'est sûr! dit-il.

— S'il ne m'aimait plus, j'en mourrais!

— Il t'aime! Et quand bien même il ne t'aimerait plus, tu dois vivre, pour ta fille!

— Ma fille! Chère enfant! Tu as raison Hugues! Je dois vivre pour ma fille!

— D'ailleurs, tu t'alarmes à tort : Raymond a pu être retenu, au Palais, pour son service, auprès de notre roi Philippe.

— C'est vrai !

La jeune femme soupira.

— Je suis folle ! reprit-elle. J'ai peur de tout ! Il y a des moments où je tremble que Raymond ne revienne plus, qu'il n'aime quelque autre femme !

— Tu dis bien : C'est folie !

— Hugues, ne t'es-tu pas demandé, parfois, comme moi-même, pourquoi Raymond...

— Achève donc ?

— ... pourquoi Raymond, n'est libre de lui, chaque jour, que pendant quelques heures ?

— Non ! Pourquoi cette question ?

— C'est que, puisque Raymond m'aime, il devrait être tout à moi, me donner sa vie, comme je lui donne la mienne !

— Il a son service encore une fois. Et puis...

— Et puis...

— Tu n'es pas sa femme !

— Hélas ! C'est pour cela que j'ai peur !

— Peur de quoi ?

— De tout ! Sais-tu ce que je me dis, parfois ? Je me dis que, peut-être, il est marié, qu'il appartient à une autre ; je me dis qu'il m'abandonnera tôt ou tard !

— Folie !

— Je me dis encore, quand je le vois si beau, si fier, si noble, qu'il est plus grand que les autres ; je me dis que c'est plus qu'un simple capitaine, que c'est un très grand seigneur, de qui je suis indigne !

— Tu l'aimes, et c'est pour cela qu'il te paraît plus beau, plus fier, plus noble que les autres !

Cette conversation fut brusquement interrompue.

La servante du logis, Maguelonne, une femme de quarante ans, environ, forte, haute en couleur, était entrée dans la chambre, précipitamment, tout essoufflée, et comme si elle avait été poursuivie.

Elle était bouleversée ; elle dut s'asseoir, car elle tremblait à ce point qu'elle ne pouvait plus se soutenir.

— Qu'est-ce donc ? demanda Clotilde, surprise, et vaguement effrayée.

— Madame, il faut que vous le sachiez : Nous sommes en danger, ici ! dit la servante, lorsqu'elle fut plus calme.

Le vieillard se troubla.

— En danger ? répliqua la jeune femme, qui avait pâli.

— Ne l'écoute pas ! fit Hugues. Un rien l'épouvante : Elle a peur de son ombre !

— Expliquez-vous? reprit Clotilde.

— Je m'expliquerai : Hugues n'a pas voulu qu'on vous effraie, et, jusqu'ici, je n'ai rien dit; mais...

— Assez, Maguelonne! dit le vieillard.

— Parlez? fit Clotilde. Il vaut mieux que je sache...

— Tout-à-l'heure, poursuivit la servante, et comme j'étais allée au fond du jardin pour rapporter du linge, qui séchait dans l'étuve, ainsi que Hugues me l'avait recommandé, j'ai poussé le verrou de la petite porte qui donne du côté de la rivière.

— Eh bien?

— J'ai entendu marcher, derrière le mur.

— C'était, sans doute, quelque passant qui rentrait en ville, dit Hugues.

— Au bruit que j'ai fait, en poussant le verrou, les gens qui se trouvaient là, ils étaient plusieurs, c'est sûr, se sont éloignés en courant, ajouta Maguelonne.

— Après? interrogea Clotilde.

— Plus morte que vive, je suis revenue à la maison; mais j'ai tenu à vous rapporter cela, tout de suite : Quand on court un danger, il vaut toujours mieux qu'on en soit averti; alors, on redouble de prudence, et, par ainsi, on peut l'éviter, souvent. Nous ne sommes pas en sûreté dans cette maison isolée. Qu'est-ce que nous ferions, deux femmes et un homme d'âge, contre des malandrins armés qui s'introduiraient ici?

— Vous effrayez follement Clotilde, dit Hugues, qui pestait contre la servante. Vous auriez mieux fait de tenir votre langue. Depuis trois jours, sitôt que la nuit tombe, vous devenez insupportable, avec vos craintes.

Et, s'adressant à la jeune femme;

— Rassure-toi! dit-il. Il n'y a de danger, ici, pour nous, que dans l'imagination de Maguelonne. Je le répète, le bruit qu'elle a entendu était produit par quelque passant attardé, qui longeait le mur, et qui rentrait en ville, sans doute. Rien ne prouve, même, que ce bruit n'ait pas été produit uniquement par le vent.

Mais Maguelonne était bien décidée à tout dire à sa maîtresse, malgré Hugues, qui, désespérément, lui faisait signe de se taire.

— Vous n'étiez pas si rassuré, il y a une heure, quand vous êtes rentré, après avoir encore rencontré, non loin d'ici, le moine! fit-elle.

— Taisez-vous! dit le vieillard.

Mais il était trop tard.

— Quel moine? demanda Clotilde.

— N'écoute pas cette pie borgne! fit Hugues.

— Parlez? dit encore la jeune femme.

— Oui, je parlerai : Figurez-vous, madame, que, depuis trois ou quatre

jours, Hugues et moi nous avons vu rôder, autour de la maison, un moine, aux allures suspectes, et qui examine tout aux alentours...

— Après?

— Ce matin il est resté pendant plus d'une heure à quelques pas d'ici. Ce n'est pas tout; le reste est plus terrible encore : Je l'ai vu montrer la maison à deux hommes de mauvaise mine. Et, ce soir, Hugues, ainsi que je l'ai déjà dit, a rencontré de nouveau, derrière le jardin, le moine, seul, cette fois!

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cela? demanda Clotilde au vieillard.

— Parce qu'il m'a paru inutile de t'effrayer.

— Maguelonne a eu raison de me faire connaître ces choses; effectivement, il vaut mieux que je sois prévenue.

La jeune femme réfléchit un moment :

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-elle, pensive. Pourquoi ce moine... Vraiment, j'ai peur! Que faire?

— Beau résultat! dit le vieillard avec dépit, en secouant la tête. Te voilà tout alarmée, Clotilde, et, probablement, sans cause grave.

— Qui sait? murmura la jeune femme.

— Je crois que je me suis effrayé à tort, poursuivit Hugues. Ce moine est passé souvent, devant la maison, c'est vrai; mais il n'y a là rien de surprenant : Si il est à Paris, et s'il loge à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il faut qu'il passe devant notre porte pour rentrer à l'Abbaye. S'il a regardé la maison, c'est qu'il a été intéressé, sans doute, par les sculptures qui ornent les poutres de la façade, ou par la statue de la Vierge qui surmonte le pignon : cette statue est curieuse, en effet, et doit intéresser un religieux qui peut être un artiste. On l'a vu causer à des gens de mauvaise mine; mais un moine n'est pas tenu de ne parler qu'à des grands seigneurs. Quant au bruit que vous avez entendu, Maguelonne, derrière la petite porte du jardin, du côté de la rivière, je le répète, il a été produit, certainement, par quelque passant attardé. Voilà tout. On habite une maison isolée; on vit très retiré, près d'une ville qu'on ne connaît pas, et cela suffit pour vous troubler, surtout quand la nuit tombe tôt, comme en cette saison, et quand le vent gémit sinistrement comme il gémit ce soir. Demain, il fera jour; quand il luira, nos craintes se seront dissipées avec les ténèbres qui les ont fait naître.

Ces paroles, nettement articulées par le vieillard, rassurèrent un peu Clotilde; quant à Maguelonne, elle hocha la tête d'un air de doute.

— Demain! Qui sait si nous verrons demain? fit-elle.

— Prenons toujours toutes les précautions désirables : Que toutes les portes de la maison soient bien verrouillées, dit Clotilde. Hugues, tu les fermeras toi-même?

— C'est fait!

— Bien! Cette nuit, tu veilleras?

— Oui, si tu veux, et afin que tu dormes tranquille.

— Demain, poursuivit la jeune femme, je verrai enfin Raymond, je pense ; je le préviendrai de ce qui se passe. Il avisera. Nous ne pouvons rien faire de plus, à ce qu'il me semble?

— Rien !

Clotilde dit encore :

— As-tu des armes, Hugues ?

— Mon couteau.

Le vieillard montra le long et large poignard, à manche de bois et à garde de fer, qui était suspendu à sa ceinture, derrière son escarcelle.

— Oh ! Je suis encore robuste et je saurais m'en servir ! ajouta-t-il. D'ailleurs, on est toujours fort quand on est prêt à risquer sa vie, même, pour défendre qui l'on aime ! Depuis vingt ans, je veille sur toi, et jamais il ne t'est rien arrivé de fâcheux : tant que je serai à tes côtés, vivant, tu n'auras rien à craindre. Je le répète, nous nous sommes alarmés à tort. Personne ne s'occupe de nous ; nous ne connaissons personne ; nous ne pouvons pas avoir d'ennemis ; qui nous voudrait du mal?

Une nouvelle poussée du vent fit encore trembler la maison, et Maguelonne, effrayée, se signa.

— Au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! murmura-t-elle.

Au loin, la cloche de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés sonna le couvre-feu.

— Le souper de Clotilde est-il servi, Maguelonne? demanda Hugues.

— Je vais le servir, répondit la servante.

— Allez !

Maguelonne s'éloigna, vraiment désespérée, en levant les bras au ciel : Elle était persuadée que sa dernière heure était proche.

— Tu descendras dans un instant, Clotilde ? reprit le vieillard, lorsqu'il fut seul avec la jeune femme.

— Hélas ! Je n'ai pas faim !

— Il faut que tu te nourrisses, si tu veux continuer à donner le sein à ta fille.

— Je descendrai tout à l'heure.

— Bien !

Hugues sortit, à son tour, de la chambre.

Un moment après, il était dans le jardin, près de la petite porte qui donnait sur le dehors, du côté de la rivière.

Là, il s'arrêta, et prêta l'oreille, attentivement, aux bruits extérieurs.

Il n'entendit que les plaintes lugubres du vent, et les clapotements sourds de la rivière qui montaient dans le silence profond.

— Pourvu que les craintes de Maguelonne ne se justifient pas ! fit-il, tristement. Oh ! Je veillerai ! Je veillerai !

Il regagna la maison et pénétra dans la salle à manger, au rez-de-chaussée, où Maguelonne avait servi le souper.

Clotilde parut dans la salle, peu après la rentrée de Hugues; elle se mit à table; le vieillard et Maguelonne la servirent...

IV

AU DESSOUS DE LA TOUR DE NESLE

Sous un ciel chargé de nuages flottant à une faible hauteur et que le vent du Nord chassait rapidement, une colossale forme humaine s'agitait, au dessous de la Tour de Nesle, un peu avant dix heures, c'est-à-dire quelques heures après la scène qui s'était jouée, dans la chambre de la belle Clotilde, entre la jeune femme, Hugues, et la servante Maguelonne.

L'être qui stationnait là, c'était Remi, le Bourguignon.

Il était venu, en avance, au rendez-vous que lui avait donné, la veille, son ami Apollon.

Il avait drapé son manteau en loques sur son gigantesque corps, pour se garantir du froid, et, aussi, afin qu'il ne fut pas emporté par la rafale.

La nuit était si noire qu'il ne distinguait absolument rien à dix pas devant lui.

Là-bas, cependant, au delà de la rivière, au milieu de la Cité, une très vive lumière trouait les ténèbres.

— Il me semble que Messire Apollon est en retard! fit Remi. Ou bien n'est-ce pas ici qu'il m'a donné rendez-vous? Il m'a bien dit, pourtant, « Au dessous de la Tour de Nesle, demain, à dix heures ». C'est hier que je l'ai vu; voici la tour de Nesle, et il est dix heures. Que fait-il donc?

Il se mit à arpenter le terrain, de long en large, pour se réchauffer et pour tromper l'ennui de l'attente.

Au bord de l'eau, que le vent fouettait, et dont les vaguelettes venaient se briser sur la berge en produisant des clapotements ininterrompus, il faisait plus froid, encore.

Cinq minutes se passèrent.

— Ah! çà, répéta Remi, que fait-il donc?

Soudain, entre deux rafales, le colosse perçut, à quelque distance, un bruit de pas.

Ce devait être Apollon.

— Enfin! murmura Remi.

Toutefois, et par mesure de prudence, il se tint coi, se disant qu'il serait toujours temps de se montrer lorsqu'il serait sûr de son fait.

Un moment après, il se trouva sur la crête du mur.
— Attention ! dit-il, à voix basse. Je vais sauter dans le jardin. (P. 36.)

Le bruit se rapprocha.

Manifestement, l'individu qui marchait, là, se dirigeait du côté de la Tour, dont la masse se perdait dans la nnit.

— Remi? fit une voix pointue. Es-tu là?

— J'y suis ! Approche, Apollon ! répondit le géant.

Il avait reconnu la voix de son ami.

En même temps, il fit quelques pas, et se trouva, bientôt, face à face avec le nain.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Je craignais que tu n'eusses changé d'avis ! dit Apollon. Tu es là ; tout est pour le mieux !

— Je t'avais promis, formellement, que je viendrais. A Dieu ne plaise que je manque à ma parole ! répliqua le géant. Et puis, il peut y avoir danger pour toi, mon compagnon, en cette affaire, et, pour rien au monde, je n'aurais voulu te laisser, seul, ce soir. Nous courrons les mêmes risques, et, si tout réussit à souhait, ainsi que je l'espère, nous aurons les mêmes joies, comme autrefois !

Apollon, qui était vêtu plus que légèrement, et pour cause, était transi ; il grelottait ; ses dents claquaient.

— Tu trembles ! Est-ce de froid ou de peur ? demanda Remi.

— De peur et de froid !

— De froid, je comprends ça ; mais de peur... Pourquoi as-tu peur ?

Tout en battant la semelle et en secouant les bras pour activer la circulation du sang, Apollon répliqua :

— Je regrette, à présent, d'avoir accepté les offres du moine.

— Bah ! fit Remi, non sans surprise. Eh, bien mais, dans ce cas, éloignons-nous : Il en est temps encore !

— Il est trop tard !

— Pourtant...

— Lorsque le vin est tiré, il faut le boire.

— Pourquoi donc regrettes-tu d'avoir accepté les offres du moine ?

— Parce que j'ai de mauvais pressentiments : Il me semble que cette aventure aura, pour nous, de graves conséquences.

— Alors, encore une fois, éloignons-nous. Par mon patron, il ne faut pas s'embarquer quand on n'est pas sûr de l'esquif qui doit vous porter.

— Trop tard, je te l'ai dit déjà ! On doit subir sa destinée.

— Comme tu voudras ! Si tu pars, je pars ; si tu restes, je reste !

— Restons ! Brrr, qu'il fait froid ! Ce vent vous coupe les oreilles !

— Si nous réussissons, nous aurons, désormais, chaque jour d'hiver, grand feu pour nous chauffer, dans un bon gîte, après un bon repas.

— Dieu le veuille ! répondit Apollon. Le moine est en retard !

Il s'était tourné du côté de la Cité ; ses regards avaient été attirés par la vive lueur qui brillait dans l'obscurité.

— Il y a superbe fête, au Palais, chez le roi, fit-il, à l'occasion des fiançailles de son fils aîné : Louis, avec Marguerite, fille du duc de Bourgogne, Robert II.

Un coup de vent emporta la fin de sa phrase, et, tout à coup, les deux compagnons virent surgir, à leurs côtés, trois hommes.

D'où sortaient-ils?

Ni Remi, ni Apollon ne purent s'en rendre compte.

L'un de ces hommes était porteur d'une sorte de falot, dans lequel brûlait une cire, et qui était muni de deux volets qu'on pouvait ouvrir ou fermer selon qu'on voulait éclairer sa route ou marcher dans l'ombre.

A la lueur de ce falot, Remi et Apollon reconnurent le moine, qu'ils attendaient.

Les hommes qui l'accompagnaient avaient l'air, comme le colosse et son ami, de loqueteux, sans feu ni lieu.

Apollon, qui avait l'œil à tout, constata que l'un de ces gueux portait un fardeau, sous le manteau effiloqué qui recouvrait sa maigre échine.

Le moine, de son côté, avait reconnu Apollon et Remi.

Lors, il ferma les volets de son falot, et les cinq hommes se retrouvèrent dans les ténèbres, qui semblèrent, à tous, d'autant plus épaisses, que, un moment, une lumière avait éclairé les alentours.

— Marchons! dit le moine, dans le silence.

Il s'éloigna de la rive, suivi, à quelques pas, par les deux hommes qui étaient venus, là, avec lui.

Apollon tira la cape de Remi pour lui faire comprendre qu'il fallait suivre le moine; mais en ralentissant le pas.

Lorsque le nain estima qu'il se trouvait suffisamment loin du groupe qui les précédait pour qu'il pût parler sans être entendu, il dit :

— Nous devions opérer seuls : Le moine se défie de nous! Attention! N'agissons qu'avec prudence : Tout ceci me paraît louche.!

— Tu as raison! Si nous nous éloignions?

— Non! Laisse-moi faire. Reste à côté de moi, et tiens-toi prêt à tout événement

— Entendu!

V

L'ESCALADE

Le moine, cependant, marchait très rapidement; les hommes qui l'accompagnaient avaient peine à le suivre.

Bientôt, il se trouva près du mur qui s'élevait autour du jardin attenant à la maison à la Madone Dorée.

Quand il fut là, il s'arrêta; il entr'ouvrit, l'espace d'une seconde, les volets de son falot; un mince filet de lumière éclaira la place, et le moine, s'étant orienté, reprit sa marche interrompue.

Il fit halte, de rechef, devant la petite porte pratiquée dans le mur et par laquelle on pouvait s'introduire dans le jardin.

— Sommes-nous prêts ? demanda le moine.

— Oui, répondirent, d'une seule voix, les quatre hommes.

— Bien ! Alors, il s'agit, d'abord, de pénétrer dans le jardin, reprit le moine. Remi, qui est Hercule en personne, va faire la courte échelle à Apollon, qui grimpera sur le mur, aisément, lui qui est petit et frêle.

— Facile ! dit Remi.

— Très facile ! ajouta Apollon. Après ?

— Après, poursuivit le moine, vous sauterez du mur dans le jardin ; puis, vous tirerez les verrous de la porte.

— Mais... la serrure ? objecta le nain. Il est probable que cette porte est fermée à clé.

— La serrure jouera ! répondit le moine, avec assurance.

— Alors, agissons ! fit Apollon.

— Un moment, objecta Remi.

— Parlez ? dit le moine.

— Il faut être prudent, expliqua le colosse, qui tremblait pour son ami. Si, derrière ce mur, quelqu'un veille, armé, ou si quelque chien de forte taille rôde, en liberté, dans le jardin, notre compagnon peut être tué par le gardien ou dévoré par le chien, ce qui serait tout un !

— Laisse, fit Apollon, je serai attentif ! Et puis, qui ne risque rien n'a rien ! Adosse-toi au mur ; arcboute-toi solidement, et aide-moi à me hisser sur le mur. Viens.

Un moment après, il se trouva sur la crête du mur.

— Attention ! dit-il, à voix basse. Je vais sauter dans le jardin.

— Faites ! murmura le moine.

— A la grâce de Dieu ! murmura Remi.

Apollon se laissa glisser dans le jardin ; il agit avec tant de légèreté, de souplesse, qu'on perçut, seulement, une sorte de frôlement.

Le colosse, fortement ému, attendit, tremblant d'entendre, de l'autre côté du mur, le bruit d'une lutte.

Le silence, profond, ne fut troublé que par le hululement du vent.

— J'y suis ! dit Apollon.

Le moine, cependant, s'était dirigé vers la porte, avec l'un des hommes.

Celui-ci s'était muni d'un outil qu'il introduisit, avec une grande habileté, dans la serrure.

Un moment, l'outil grinça sur le fer, et, soudain, la porte s'ouvrit, Apollon, d'autre part, ayant tiré le verrou, selon l'ordre du moine.

Remi passa, tout aussitôt, dans le jardin : il avait hâte de s'assurer que son ami était sauf.

Le moine et les deux autres hommes franchirent le seuil de la porte et se trouvèrent, également, dans l'enclos.

— J'ai eu grand peur! dit le colosse, non sans émotion, en mettant une de ses fortes mains sur l'épaule pointue du nain.

— Tout est bien qui finit bien! répondit à demi-voix Apollon.

Puis, il reprit :

— Et, maintenant, Messire Moine, que devons-nous faire?

— Je vais vous le dire!

— D'abord, poursuivit Apollon, comme les bons comptes font les bons amis, il faudrait...

— Vous verser la moitié de la somme promise?

— Vous parlez comme saint Jean, surnommé Chrysostôme, mon Révérend.

Le moine mit la main à son escarcelle, et on entendit le bruit de l'or.

— Ineffable musique! murmura Apollon gaiement.

La main du moine avait touché la sienne; une lourde pièce se trouva entre ses doigts.

— Et le reste... interrogea le nain.

— Vous sera payé lorsque vous m'apporterez l'enfant, répliqua le moine. N'est-ce pas ce qui a été convenu?

— Si fait! Où vous portera-t-on l'enfant?

— A la tour de Nesle.

— Comment pourrons-nous y entrer?

— La porte qui se trouve du côté de la rivière sera ouverte; vous n'aurez qu'à la pousser.

— Après?

— Vous trouverez mon falot sur la première marche de l'escalier que vous gravirez jusqu'au premier étage.

— Et puis?

— Vous me trouverez là; je prendrai l'enfant, et je vous donnerai le reste de la somme.

— C'est dit! Maintenant, mon Révérend, vous plairait-il de nous donner de la lumière, une seconde? fit Apollon.

— Pourquoi?

— Je ne me défie pas de vous, mon Révérend, Dieu m'en garde; mais il me serait agréable de constater que la pièce que vous m'avez donnée est d'or et non de cuivre.

Le moine eut un mouvement de colère qu'il réprima tout aussitôt.

— C'est juste! dit-il.

Il entr'ouvrit les volets de son falot, et chaque homme put s'assurer qu'il avait bien, en main, de l'or.

— Mon Révérend, reprit Apollon, très gravement, que la pièce soit rognée ou non, comme toutes celles qui ont cours, à cette heure, de par la

volonté de Sa Majesté Philippe IV, je la tiens pour bonne, et je vous dis : Merci ! Un mot encore ?

— Parlez ?

— Vous m'avez indiqué la besogne que j'aurais à faire, avec l'aide de mon compagnon ; mais, quand vous m'adressâtes vos premières offres, il ne fut point question des deux hommes qui sont ici : Leur présence modifie-t-elle quelque chose aux instructions que j'ai reçues de vous ?

— Non. Ces hommes ont reçu, de moi, d'autre part, des instructions spéciales. Dans l'œuvre qui va s'accomplir, ils auront leur besogne et vous la vôtre. Il faut que ce j'ai résolu soit : or, pour cela, quatre hommes valent mieux que deux ; quatre hommes peuvent faire réussir une entreprise, qui, tentée par deux seulement, risquerait d'échouer, si dévoués que soient ceux-ci.

— Bien ! fit Apollon. Donc, ce qui a été convenu entre nous subsiste : Nous allons donc pénétrer dans cette maison ?

— Oui ! L'un de vos nouveaux compagnons vous indiquera, sur place, les moyens de vous y introduire.

— Il a été convenu que nous nous rendrions maîtres des domestiques qui sont au service de la dame ?

— Oui !

— Besogne aisée, puisqu'il n'y a, dans la maison, si ce que vous m'avez dit est vrai, qu'une femme et un vieillard, incapables d'une sérieuse résistance.

— C'est exact ! Les hommes que j'ai amenés avec moi vous aideront à triompher, au moins, de la résistance possible du vieillard.

— Parfait ! Enfin, nous devrons monter au premier étage où se trouve une femme et un enfant.

— Oui.

— Un enfant en bas âge ?

— Oui.

— Nous bâillonnerons la femme ; nous lui lierons bras et jambes, et nous fuirons en emportant l'enfant ?

— Que vous m'apporterez, ainsi que je vous l'ai demandé, à la tour de Nesle.

— Nous sommes d'accord, mon Révérend, et prêts à agir. N'est-ce pas compagnon ?

— Oui ! répliqua Remi.

— L'affaire sera faite avant une demi-heure ! ajouta Apollon.

— Allez ! fit le moine, qui tremblait, sous son manteau, à cette minute ultime.

Apollon entraîna Remi vers la maison.

— Vous, reprit le religieux, en s'adressant aux hommes qui s'étaient tenus près de lui, vous savez ce qu'il vous reste à faire?

— Oui!

— Servez-moi comme je vous l'ai recommandé, et vous aurez, chacun, quatre marcs d'or au lieu de deux.

— Attention plus que jamais, Remi dit Apollon, tout bas, d'autre part. Ne t'éloigne pas de moi: Cette affaire est louche de plus en plus! M'est avis qu'il va se passer quelque chose de grave! Les hommes qui nous accompagnent ne me disent rien qui vaille. Attention donc! Prudence est mère de sûreté!

Remi était profondément troublé.

— Au moment d'agir, fit-il, je me demande comment j'ai pu me décider à faire pareille besogne! Cette femme, à qui nous allons voler son enfant, cette mère...

Apollon l'interrompit.

— Agir contre une femme, quelle qu'elle soit, je te l'ai déjà dit, c'est agir contre Satan en personne! s'écria-t-il. Viens?

— Une mère... objecta encore le géant.

— Mère ou non, depuis Eve, toute femme est maudite! Viens.

Le nain entraina Remi, qui se laissa faire.

Apollon se retourna, et vit, tout près de lui, l'un des hommes que le moine avait amené.

— Où donc est l'autre? se demanda-t-il, surpris et perplexe.

Il avait constaté que cet « autre », c'était celui qui portait, tout à l'heure, un fardeau sous sa cape déchiquetée.

Quant au religieux, il était sorti du jardin; maintenant, il se dirigeait, à grands pas, vers la tour de Nesle.

VI

GUET-APENS.

Du côté du jardin, la maison « à la Madone Dorée » s'ouvrait, au rez-de-chaussée, par une grand'salle, sur une sorte de terrasse, assez large, qui dominait l'enclos d'une hauteur de quatre marches de pierre, bordées d'une balustrade également en pierre ouvragée.

La terrasse était abritée sous un auvent, soutenu par des colonnes en bois, autour desquelles grimpaient et s'enchevêtraient des lierres vivaces.

L'été, on pouvait demeurer là, à l'abri de la pluie, et pourtant, en plein air.

Un escalier en pierre, en forme de vis, s'élevait, extérieurement, adossé à la maison, et conduisait, de la terrasse, au premier étage.

De la petite porte du jardin, par laquelle Remi, Apollon et les deux hommes s'étaient introduits dans l'enclos, aux premières marches de la terrasse, il y avait une distance de trois cents pas, environ.

Cette distance fut vite parcourue par les exécuteurs des ordres du moine, qui avaient hâte d'en finir.

Aucune lumière n'éclairait les baies de la maison.

— Tout le monde est endormi dans l'habitation, dit Remi. On agira sans coup férir!

— Peut-être! répliqua Apollon. Il ne faut pas se fier aux apparences! L'eau qui dort est perfide!

Cette demeure morne, silencieuse, l'effrayait, sans qu'il sut pourquoi, car, à tout prendre, rien de plus naturel que, à cette heure, les hôtes de cette maison, gens de mœurs tranquilles, fussent au lit.

Le vent, plus que jamais, soufflait en tempête, sifflait, en passant à travers les branches des grands arbres, ou mugissait en se brisant aux angles des murailles.

Au pied de la terrasse, Apollon s'arrêta.

— Nous y sommes, dit-il. Or çà, tenons conseil. Etre venu jusqu'ici, c'est bien; mais comment...

Il s'interrompit : l'homme qui avait marché derrière lui et Remi, s'était arrêté, à la même minute.

— Vous êtes seul, l'ami? demanda le nain. Où donc est votre compagnon.

— Il accomplit la besogne dont il a été chargé, répliqua l'homme, mystérieusement.

— Quelle besogne?

— Une besogne qui doit faciliter la nôtre.

— Mais encore... Expliquez-vous mieux?

L'homme ne répondit pas.

Dans le silence, on entendait retentir, à présent, un bruit sec, cadencé, régulier, dont on ne pouvait s'expliquer la cause.

— Qu'est ce que ce bruit? reprit le nain, qui avait tressailli

Un moment se passa.

Apollon reprit :

— Le moine nous a dit, tout à l'heure, que vous nous indiqueriez, sur place, les moyens de nous introduire dans la maison?

— C'est que nous connaissons, parfaitement, le plan de la maison, répliqua l'homme. Au rez-de-chaussée se trouve une salle, à laquelle aboutit un escalier intérieur qui conduit au premier étage. On arrive, également, au premier étage, par l'escalier à vis, qui s'élève, extérieurement, au bout de

La jeune femme, à bout de forces, avait jeté un cri: puis, elle était tombée, évanouie. (P. 46.)

cette terrasse. Mon compagnon, et moi, nous allons entrer dans la salle et monter au premier, par l'escalier intérieur; vous, messires, vous y monterez par l'escalier à vis. De l'intérieur, nous vous ouvrirons la porte, et, tous les quatre, nous pénétrerons dans la chambre de la dame, pour parachever notre besogne. C'est ainsi que le moine a décidé que nous opérerions.

— Mais, pourquoi ne pénétrons-nous pas, tous les quatre, dans la maison, par l'escalier intérieur? objecta Apollon.

— Parce qu'il faut, de toute nécessité, que les différentes issues de la maison soient gardées, afin que la dame ne puisse nous échapper.

La raison était bonne.

Apollon n'insista pas.

— Traversez la terrasse, reprit l'homme, vous vous trouverez au pied de l'escalier. Montez-le avec précaution, jusqu'au palier du premier. Là, vous attendrez que je vous ouvre la porte. Est-ce convenu?

— C'est convenu, répliquèrent Apollon et Remi.

Comme ils allaient s'éloigner, l'autre homme, qui avait disparu un moment, se retrouva près d'eux.

— Eh bien? lui demanda son compagnon.

— C'est fait! répondit-il.

— Bien! dit l'autre. A l'œuvre, messires.

— A l'œuvre!

Apollon et Remi traversèrent la terrasse, à tâtons, et arrivèrent, bientôt, ainsi que l'homme l'avait dit, au pied d'un escalier étroit, dans lequel le géant voulut s'engager le premier.

— Je suis le plus robuste, expliqua-t-il, en cas de surprise, il vaut mieux que je sois devant.

— C'est louche! murmura Apollon. A quelle besogne cet homme qui portait un paquet, cet homme qui a disparu et qui nous a rejoints, a-t-il pu s'occuper? Oui, oui, c'est louche!

Remi s'arrêta.

— Il est encore temps de fuir! dit-il. La petite porte du jardin est restée ouverte : En peu de temps nous pourrions être loin d'ici.

— Trop tard! répliqua le nain.

— Tu sais qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire!

— Trop tard! répéta Apollon. Nous sommes à moitié payés! Il faut donc agir. Et puis, encore une fois, j'ai besoin, absolument, de la totalité de la somme promise.

— Marchons, alors!

Remi gravit les degrés, péniblement, car le colosse avait peine à se mouvoir, dans cet escalier étroit, où Apollon, au contraire, évoluait très aisément.

Ils s'arrêtèrent, enfin, sur le palier, au premier étage.

— Attendons ! dit Apollon. Je donnerais un mois de ma vie pour être plus vieux d'une heure, et pour que notre œuvre fût accomplie !

Cependant, les deux hommes qui devaient s'introduire dans la maison, s'étaient approchés de la porte de la grand'salle, qui donnait, de plain-pied, de cette salle sur la terrasse.

L'un deux portait une barre de fer, qu'il avait, jusque-là, dissimulée sous son manteau ; il la poussa, vigoureusement, sous le panneau de la porte, massive, en chêne, et s'en servit, comme d'un levier, pour faire sauter la serrure ; il donna plusieurs coups, vigoureusement ; trois craquements retentirent, suivis, presque aussitôt, d'un quatrième, plus retentissant que les autres, et la porte s'ouvrit.

Les hommes, sans perdre de temps, s'introduisirent dans la salle.

Ils s'étaient armés d'une sorte de coutelas à lame courte et large.

Au bruit qu'ils avaient fait, en enfonçant la porte, la servante, Maguelonne, qui veillait, dans une pièce basse, effrayée, était montée, de cette pièce à la grand'salle, afin de se mettre sous la protection de Hugues, qui devait se trouver au premier étage, où il avait décidé qu'il passerait la nuit, étendu sur un coffre, pour la circonstance recouvert d'une peau d'ours.

— Au secours !... Hugues ?... A l'aide !... cria Maguelonne, éperdue, affolée.

Dans l'obscurité, à tâtons, elle s'efforça de gagner l'escalier, en répétant, d'une voix vibrante :

— A l'aide !... Au secours !... Hugues,... à moi !...

Elle se heurta à l'un des hommes, qui l'étreignit vigoureusement.

La malheureuse jeta un cri ; puis, on entendit le bruit d'une lutte terrible, engagée, dans les ténèbres, entre elle et son agresseur, un bruit scandé d'appels, de soupirs étouffés ; puis, une sorte de plainte inachevée, et, enfin, le bruit sourd d'un corps qui s'abat, lourdement, sur le sol.

Au premier étage, Hugues, de son côté, avait entendu les craquements de la porte ; vite, il s'était levé ; il s'était armé, et, comprenant que les gens qui s'étaient introduits, par effraction, dans la maison, se présenteraient par l'escalier, il avait glissé, rapidement, au dessus des marches, le coffre qui lui avait servi de lit, se disant, avec un sang-froid bien rare, qu'il mettrait, par ainsi, entre lui et les agresseurs, un obstacle, derrière lequel il lui serait possible de leur opposer une plus longue résistance.

Puis, bien décidé à vendre chèrement sa vie, il se signa et attendit, terrible, son couteau au poing.

Il entendit les appels, les cris de Maguelonne, et, en même temps, le bruit des pas de l'un des assassins, qui, pendant que son acolyte frappait la servante, montait au premier étage.

Bientôt, le bruit de la lutte cessa, dans la salle, au rez-de-chaussée : les assaillants avaient tué Maguelonne, sans doute.

— Pauvre fille! murmura Hugues, frémissant. Ses pressentiments se sont réalisés, hélas!

Cependant, l'homme qui s'était engagé dans l'escalier en avait gravi les degrés, rapidement; il se trouva, soudain, arrêté par le coffre derrière lequel le vieillard attendait.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit-il, en heurtant le meuble lourd et massif qui interceptait absolument le passage.

Il se souleva sur la dernière marche de l'escalier pour escalader cet obstacle imprévu, tout en appelant, à l'aide, son compagnon, qui, déjà, l'avait rejoint, après avoir tué Maguelonne.

A ce moment-là même, la porte de la chambre de Clotilde s'ouvrit.

La jeune femme, qui veillait, près du berceau de sa fille, avait entendu les cris de la servante, et, épouvantée, elle s'était levée; elle avait jeté un vêtement léger sur ses épaules, et elle était accourue, portant la cire qui brûlait, près d'elle, lorsque les premiers appels de Maguelonne avaient retenti dans la maison silencieuse.

La faible lueur du flambeau éclaira la scène.

Hugues vit l'assassin qui s'était hissé sur la dernière marche de l'escalier, et qui tentait d'escalader le coffre; il lui porta, tout aussitôt, un furieux coup de couteau, qui l'atteignit au défaut de l'épaule; l'assassin, lâchant prise, dégringola dans l'escalier, en jetant un cri de douleur et un blasphème.

L'autre, effrayé, hésita, un moment, à prendre la place de son compagnon blessé.

Il n'avait pas prévu qu'on opposerait pareille résistance.

Il s'était imaginé qu'il aurait raison du vieillard aussi aisément qu'il avait eu raison de la servante.

Un moment, il se demanda s'il ne ferait pas mieux de fuir.

Mais il se dit, bientôt, que, s'il pouvait arriver sur le palier, il n'aurait qu'à tirer les verrous de la porte derrière laquelle Remi et Apollon devaient se trouver, et que ceux-ci, dès lors, lui porteraient secours : A trois, certes, ils triompheraient, facilement, du vieillard.

Il avait vu le coffre, qui protégeait, de ses atteintes, Hugues, d'une part; mais qui, d'autre part, le protégeait, lui-même, contre les atteintes de Hugues.

Lors, après un instant de réflexion, il se baissa, s'arc-bouta, solidement, aux degrés et à la cage de l'escalier; puis, il essaya de renverser le coffre.

La jeune femme, cependant, était restée derrière le vieillard, muette, terrifiée, immobile, incapable de faire un pas, de pousser un cri.

— Clotilde, n'aie pas peur! lui dit Hugues, rapidement. Garde ton

sang-froid ! Vite, prends ta fille, ouvre la porte qui donne sur l'escalier à vis, et fuis...

Le vieillard avait parlé à demi-voix ; l'assassin, pourtant, entendit ses paroles.

— Qu'elle fasse ce qu'il lui conseille, pensa-t-il, et elle me servira fort, puisqu'elle introduira, elle-même, mes acolytes dans la place.

Hugues se rendait compte de la manœuvre de son agresseur, qui, de toutes ses forces, poussait le coffre, que le vieillard maintenait immobile avec une vigueur dont on ne l'eut pas cru capable.

Tout à coup, Hugues, qui, en présence de l'effroyable danger que courait Clotilde et lui-même, avait gardé tout son calme, et qui donnait, ainsi, une preuve manifeste de son courage et de son dévouement, eut l'idée d'aider la susdite manœuvre, et, de tourner, tout doucement, en long, le lourd meuble qu'il avait mis, d'abord, en travers : S'il atteignait ce but, il pourrait, à un moment donné, renverser le coffre sur l'assassin, et l'écraser dans la cage de l'escalier étroit.

Lors, il opéra, en ce sens, avec une incroyable adresse et un sang-froid vraiment extraordinaire.

Mais, soudain, il fut contraint d'abandonner la partie.

Clotilde avait laissé choir la cire qu'elle tenait, et qui, sans s'éteindre, avait roulé sur le palier.

La jeune femme, à bout de forces, avait jeté un cri ; puis, elle était tombée, évanouie.

Or, Hugues avait voulu lui porter secours.

Il ramassa la cire, qui brûlait toujours ; puis, de son bras libre, il releva Clotilde, qu'il porta dans la chambre, et qu'il étendit sur son lit, après quoi, en toute hâte, il revint sur le palier.

Mais, pendant ce court instant, l'assassin avait pu soulever le coffre, se frayer un passage, et monter sur le palier ; puis, il avait ouvert la porte qui donnait sur l'escalier à vis, et il avait crié à Remi et à Apollon :

— A moi, camarades !

Enfin, sûr qu'il allait être soutenu, il s'était jeté sur Hugues, au moment même où celui-ci, ayant porté la jeune femme dans sa chambre, revenait à la charge.

Il lui enfonça son couteau dans la poitrine, jusqu'au manche.

— Assassin ! clama le vieillard. Clotilde... Clotil...

Il ne put achever ; il roula sur le sol, mortellement frappé, râlant.

Alors, il se passa quelque chose d'inattendu.

Remi et Apollon, qui avaient attendu, sur le palier de l'escalier extérieur, qu'on leur ouvrit la porte, ainsi que cela avait été convenu entre eux et les hommes amenés par le moine, étaient entrés dans la maison.

A la lueur du flambeau que Hugues avait placé sur une table, dans la chambre de Clotilde ; ils avaient vu l'assassin frapper le vieillard.

Or, comme celui-là, son coup fait, se tournait vers eux, et disait :

— La place est libre ! A nous l'enfant !

Remi le saisit, de sa main puissante.

— Canaille ! fit-il, d'une voix tonitruante. Voilà donc pourquoi le moine vous a conduits ici : Il savait qu'il ne pouvait compter sur nous pour faire cette besogne ! Canaille ! Assassin !

Il balança, un moment, l'homme, qu'il avait pris à la gorge, et que, d'autre part, il soutenait par les jambes ; puis, sans se préoccuper des cris qu'il poussait, il le lança, avec force, à la volée, comme un enfant eut pu faire d'une balle, par-desus le coffre, dans la cage de l'escalier, où l'assassin alla s'écraser à côté du corps de son compagnon.

— Beau coup ! fit Apollon, impassible.

— Canaille ! répéta le géant, après son exploit.

Et, regardant Hugues, qui gisait dans une mare de sang :

— Nous sommes arrivés trop tard ! reprit-il. Aussi, qui pouvait deviner ce qui se passait ici ? Ah ! les canailles !

De la place où ils se trouvaient pendant que se jouait ce drame, dans la maison, ils n'avaient perçu aucun bruit suspect : les murs épais de la maison ayant étouffé les cris des victimes.

— Il est mort, le pauvre ! dit Apollon, qui s'était agenouillé près du vieillard.

Il se releva.

— Or çà, Remi, poursuivit-il, m'est avis qu'il ne fait pas bon, pour nous, ici ?

— D'accord !

— Si on pénétrait dans cette maudite maison où Satan nous a conduits...

— Tu dis bien : Satan, en personne ! Il eut mieux valu que nous ayons pris la fuite, tout à l'heure, comme je l'ai proposé !

— Récriminer après l'action, est temps perdu ! Tirons-nous d'affaire au plus vite. Je disais que, si l'on pénétrait ici, on nous rendrait complices de ces assassins que Dieu damne, et, cela, bien que nous soyons innocents du meurtre de ce brave homme ! Allons nous-en, Remi, le plus tôt sera le meilleur !

— Allons nous-en donc ?

— Un instant...

— Explique-toi ?

— Diable, ne partons pas sans avoir trouvé cet enfant que nous devons porter au moine : Il faut, au moins, que nous soyons payés en raison des risques que nous courons. Attends. L'enfant doit être dans cette chambre.

Apollon, ce disant, pénétra dans la chambre de Clotilde.

Remi, depuis un moment déjà, regardait fixement le visage de Hugues.

— Voilà qui est singulier ! murmura-t-il.

Il demeura immobile, pensif ; puis, il s'agenouilla devant le cadavre, afin de le voir de plus près.

— Mais oui, poursuivit-il, je connais cet homme !

Il poussa une exclamation de surprise et se leva.

— Eh, par mon patron ! s'écria-t-il, c'est Hugues... Hugues le fauconnier, qui était au service, au pays de Bourgogne, de Messire Antoine de Musigny ; Hugues, qui m'a appris, il y a vingt ans, à tendre mes premiers pièges pour prendre des oiseaux dans les bois du Val-Suzon ! Comment Hugues se trouvait-il à Paris, près l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en cette maison ? Qui donc est cette jeune femme qu'il a si vaillamment défendue contre les assassins ?

Apollon, cependant, avait vu, dans la chambre, Clotilde, évanouie, et, dans son berceau, l'enfant, que le bruit de la lutte engagée à quelques pas d'elle n'avait pas réveillée.

Il appela :

— Remi !

— Hein ? Quoi ? Qu'y a-t-il ? s'écria le géant, qui, tout à ses pensées, tout à ses souvenirs, avait tressailli en entendant la voix du nain.

— Viens ?

Remi passa dans la chambre de la jeune femme.

Lors, il aperçut un spectacle qui le stupéfia : Apollon, assis par terre, près du berceau de l'enfant, la regardait dormir, charmé, en extase, absolument oublieux du danger qu'il courait.

Il paraissait être en proie à une émotion indicible ; il avait joint ses deux mains, ses mains longues, blanches, aux doigts fuselés, superbes ; ses mains d'artiste, d'être de race, et il semblait prier dévotement, comme un croyant plein de ferveur devant l'autel sacré.

L'aspect de cet enfantelet, aux boucles blondes, au joues rosées, aux menottes adorablement trouées de fossettes, et qui dormait, parmi les étoffes de prix, souriant aux anges qui hantaient ses rêves, l'avait enthousiasmé. Cette profonde paix de cet être si frêle, qui reposait, dans son berceau, tranquille, pendant que la mort passait près de lui, avait impressionné le nain au suprême degré.

— Faiblesse et force ! murmurait-il. Ange ! Enfant ! Spectacle adorable !

Remi s'arrêta.

— Que fais-tu donc ? demanda-t-il.

— J'admire ! répliqua Apollon.

Et il ajouta :

— Vision inoubliable !

Derrière eux, l'incendie s'étendait ; dans la nuit, entre deux rafales du vent glacé qui mugissait, on entendait de sinistres craquements... (P. 55.)

Il ne pouvait détacher ses yeux de ce berceau.

— Eh bien, qu'attendons-nous? reprit le géant. Il est temps de fuir! Prends cet enfant et détalons? J'ai grande hâte de sortir d'ici.

Un bruit singulier se fit entendre.

Ce bruit attira l'attention de Remi, seul, car Apollon, toujours en extase, semblait avoir perdu conscience, absolument, de ce qui se passait autour de lui.

Ce bruit était une sorte de crépitement.

Le géant jeta un regard circulaire autour de la chambre, se disant que, peut-être, il reconnaîtrait la cause de ce bruit inexplicable.

Et, tout à coup, il aperçut, sur le lit, une forme féminine.

— La jeune femme! murmura-t-il. La mère de l'enfant!

Il se rapprocha du lit et il regarda Clotilde ; puis, soudain, il fit un bond et s'écria :

— Apollon, voilà qui est extraordinaire, prodigieux, inexplicable! Apollon?

— Ange! répétait le nain, toujours assis près du berceau et profondément absorbé.

— Apollon? clama Remi d'une voix sonore, pour la troisième fois.

Le petit homme, surpris, se retourna.

— Que me veux-tu? demanda-t-il.

— Regarde!

— Quoi?

— Cette femme!

— Quelle femme?

— Sur le lit!

Apollon s'arracha, à regret, à sa contemplation ; il s'approcha du lit et regarda la jeune femme.

— Eh bien? interrogea-t-il.

Et il ajouta tout bas :

— Belle créature! Une source de souffrances! Plus ces êtres-là sont beaux, plus ils sont redoutables, parce que plus ils sont perfides!

— C'est Clotilde! fit Remi qui n'avait pas entendu ces paroles.

— Clotilde? Je ne connais pas Clotilde!

— Mais je la connais, moi! poursuivit le colosse, dont le front resplendissait. C'est Clotilde, te dis-je.

Il était aussi enthousiasmé, à présent, devant la femme, que son ami l'avait été, tout à l'heure, devant l'enfant.

— C'est Clotilde de Musigny, ajouta-t-il, la fille de Messire Antoine de Musigny, et, par conséquent, ma sœur!

— Ta sœur! fit Apollon, avec un flegme extra-comique. Quelle sœur? Que veux-tu dire? Je croyais que tu étais fils unique?

— Je t'expliquerai cela! Oui, c'est Clotilde! Quelle surprise! Par tous les chérubins du Paradis, ce n'est pas Satan ; mais bien le Saint-Esprit, lui-même, qui nous a conduits ici!

Son allégresse grandissait au fur et à mesure qu'il parlait; sa bonne face, souriante, s'était encore épanouie, si possible.

Il ne se préoccupait plus de la situation terrible où il se trouvait, ainsi qu'Apollon : Il avait retrouvé Clotilde! En même temps, des visions rapides

lui étaient apparues : le cher et regretté pays natal aux horizons profonds et ensoleillés ; la maison paternelle ; la petite rivière bordée de saules tors dont le feuillage gris-vert abritait des nids de mésanges ; le château où, tout enfant, il était allé tant de fois, le château seigneurial où demeurait le père de celle qui était évanouie là.

Et son cœur battait plus vite et plus fort, et il éprouvait une émotion délicieuse.

— Clotilde! Clotilde! répétait-il, tendrement, en regardant la jeune femme.

Il joignait les mains, tout comme Apollon, un moment auparavant, et il pleurait de joie!

— Hum, pensa le nain, voilà qui menace de compliquer, singulièrement, une situation déjà très compliquée!

Il se croisa les bras et réfléchit.

Remi, cependant, se mit à parler haut, comme s'il répondait à ses propres pensées.

— Clotilde, ici? fit-il. Pourquoi? Clotilde, mère? Quel intérêt pouvait avoir le moine à l'atteindre? Pourquoi voulait-il lui enlever cet enfant? Et, d'abord, cet enfant est-il le sien? Je ne savais pas que Clotilde se fût mariée. Étrange! Ceci dépasse mon entendement!

Le nain l'observait et l'écoutait.

— Qui m'expliquera ce mystère? reprit Remi.

— Elle! dit Apollon, gravement.

Le colosse sursauta en entendant résonner, à ses oreilles, le son de cette voix humaine, car, tout entier à ses réflexions, il avait perdu conscience, absolument, des choses ambiantes.

— Elle? répéta-t-il, parce qu'il n'avait pas compris le sens du propos de son ami.

— Sans doute! répliqua le nain. Tu demandes que le mystère où ton esprit se perd, te soit expliqué? Qui peut te l'expliquer, sinon cette jeune femme?

— C'est juste!

— Elle est évanouie : Cela se conçoit, étant donné la sanglante scène qui s'est jouée ici, tout à l'heure, en sa présence sans doute.

— Pauvre Clotilde!

— Mais elle reviendra à elle si on lui prodigue des soins empressés, ce dont nous sommes capables.

— Oui!...

— Ce par quoi nous aurions dû commencer!

— Apollon, tu parles d'or! Je n'y pensais pas; où ai-je la tête? Oui, oui, il faut porter secours à Clotilde. Égoïste que je suis! J'étais si heureux de la voir que, tout à ma joie, je ne songeais qu'à moi. Mais, que faire?

Comment agir? Toi qui es savant; toi, qui as des idées, réponds, que ferais-tu?

— Attends. Tu as dit que je parlais d'or : il faut en parler?

Depuis un moment, déjà, et après réflexion, le nain avait pris un parti.

— Je ne comprends pas! fit Remi, en la cervelle de qui les idées n'entraient que difficilement.

— Ami, tu as oublié que le moine nous attend, à la Tour de Nesle? reprit Apollon.

Remi secoua la tête.

— Je l'avais oublié! fit-il, navré, car ce propos l'avait rappelé, soudain, au souci de la situation.

— Tu as oublié, de même, que le moine doit nous donner, à chacun, un marc d'or?

— Eh bien?

— Mais tu as oublié, aussi, que, pour cela, il faudra que nous lui remettions l'enfant que voici?

— L'enfant de Clotilde? s'écria le colosse, indigné. Apollon, nous ne livrerons pas l'enfant de Clotilde!

— Est-ce l'enfant de Clotilde, comme tu dis?

— C'est pour le savoir qu'il faut la soigner, et je vais...

— Attends, encore une fois.

— Quoi?

— Si l'enfant, comme c'est probable, est l'enfant de Clotilde, nous ne pouvons pas l'arracher à sa mère pour le livrer au moine?

Remi s'écria dans un transport :

— Plutôt voudrait étrangler cet homme, ce que je ferais sans pitié, car tuer un moine, aux yeux de Dieu, qui nous voit et nous juge, ce ne peut être un crime!

— Donc, le moine n'aura pas l'enfant?

— Il ne l'aura pas!

— J'y avais pensé, déjà, avant que tu reconnusses Clotilde! fit Apollon avec un sourire. Seulement...

— Achève?

— Si le moine n'a pas l'enfant...

— Eh bien?

— Nous n'aurons pas le marc d'or?

Remi eut un beau geste d'indifférence.

— Nous jouerons à qui perd gagne : Nous aurons sauvé Clotilde! fit-il, généreusement. Cela suffit à mon bonheur!

— Comme à moi! D'autant plus que cela pourra nous rapporter gros, qui sait? insinua Apollon, finement.

— Que veux-tu dire?

— Rien! Qui vivra verra! Le temps est un grand maître! On ne peut prévoir l'avenir, et le sage doit s'attendre à tout, car tout arrive à point à qui sait attendre!

— Je ne comprends pas!

— Qu'importe? Et maintenant, Remi, mon ami compagnon, nous n'avons qu'une chose à faire.

— Quelle?

— Fuir au plus vite.

— Sans porter secours à Clotilde?

— Il sera toujours temps de la soigner. Avant tout, sortons d'ici. Le moine, qui doit trouver que nous tardons fort, pourrait y venir et tout serait perdu!...

— Mais...

— Je me chargerai de l'enfant; toi, tu porteras la mère. Ce fardeau ne sera pas trop lourd pour toi, je pense?

— Trop lourd? Je porterais Clotilde à l'autre bout de Paris. Mais où irons-nous! Voilà la question!

— Ne t'occupe pas de cela! Suis-moi, seulement. Le veux-tu?

— Je le veux! Comme il est heureux que tu te sois trouvé, près de moi, en cette circonstance! Seul, qu'aurais-je fait? Je me laisse conduire par toi. Où tu iras, j'irai! Tu es la tête, je t'obéis... Marche!

— Tu es le bras : charge-toi de Clotilde!

Remi marcha vers le lit; il allait enlever la jeune femme, quand Apollon l'arrêta.

— Attends? fit-il, pour la troisième fois.

Le colosse, surpris, regarda son compagnon.

Les yeux du nain brillaient; sa face, simiesque, s'était comme fendue, quasiment jusqu'aux oreilles, pour un sarcastique rire, qui découvrait ses dents petites, aigues, blanches et fort bien alignées.

Une idée, qui l'amusait fort, avait, subitement, traversé son esprit.

— Écoute? fit-il. Veux-tu que nous palpions, chacun, le marc d'or promis, sans revoir le moine?

— Apollon, tu deviens fol, c'est sûr!

— Que non pas! Deux marcs d'or que nous avons reçus et deux que nous pouvons avoir cela fera quatre, si je compte bien?

— Ou cent six livres tournois, tu comptes comme messire Pierre Flotte, Chancelier de France, en personne!

— M'est avis que ce ne sera pas de trop, demain, puisque nous aurons deux bouches de plus à nourrir.

— Mais comment...

— Quand le moine nous a donné, tout à l'heure, à chacun, un marc d'or, il a versé la même somme aux deux assassins qui...

Le nain s'interrompit.

— A propos... fit-il, soudain épouvanté.

— Quoi ?

— Tu as déconfit l'un ; mais qu'est-ce que l'autre est devenu ?

— Tu penses à tout ! Je t'admire ! Quelle tête ! Tout cela me rendrait fou !

— Diable ! Pourvu qu'il ne soit pas allé prévenir le moine de ce qui est arrivé ici : Complication imprévue !

Apollon ajouta, en regardant Remi :

— Rien à craindre ! S'il revenait avec le moine...

— On se chargerait d'eux !

— Bien ! Reprenons... Je disais : Le religieux a donné, d'autre part, aux assassins, un marc d'or. Remi, crois-tu que nous puissions, sans que le remords nous tenaille, prendre l'un de ces marcs d'or dans la poche de l'assassin que tu as si joliment jeté dans la cage de l'escalier ?

— On le peut !

— Un cas de conscience ! Je tenais à avoir ton avis sur la question. Donc, demeure ici : Je veux confisquer le susdit marc d'or à notre profit. L'affaire d'un instant.

— J'y vais ; je me chargerai de la besogne.

— Non ! Tu ne pourrais pas passer, et, puis, tu es moins agile étant plus replet !

Apollon se glissa sur le palier, se faufila, avec une incomparable adresse, derrière le coffre qui interceptait toujours, en partie, la cage de l'escalier, et disparut.

Le colosse resta debout, immobile, devant Clotilde.

Un court instant s'écoula.

Soudain, Remi entendit le pas d'Apollon, qui grimpait l'escalier rapidement ; il se retourna ; le nain était, déjà, dans la chambre, pâle, épouvanté, tremblant.

— Le feu ! clama-t-il. Vite ! Détalons !

— Le feu ! répéta Remi.

— Oui ! Ces misérables ont mis le feu à la maison. Ce bruit que nous avons entendu, dans le jardin, tout à l'heure, et que nous n'avons pu nous expliquer, c'était... Fuyons, encore une fois. Prends Clotilde ; je me charge de l'enfant. Viens. Faisons vite.

Le nain prit l'enfant ; Remi saisit la jeune femme et sortit de la chambre.

En moins d'un instant, l'escalier et le palier s'étaient emplis d'une épaisse fumée noire.

Le colosse avait absolument perdu la tête ; quoique gêné par le fardeau qu'il portait, il s'efforçait d'écarter le coffre afin de pouvoir s'engager dans l'escalier.

Apollon, cependant, ouvrit la porte qui donnait du palier sur cet escalier à vis par lequel Remi et lui étaient montés au premier étage.

Ce fait établit un courant d'air, qui constitua un fort tirage du rez-de-chaussée au premier, et le feu, qui dévorait les meubles, dans la salle basse, perça, tout à coup, la fumée, et monta dans la cage de l'escalier de bois, qui flamba comme une torche.

Les flammes vinrent lécher la robe de Clotilde toujours dans les bras vigoureux de Remi.

— Nous sommes perdus ! fit celui-ci, épouvanté.

— Non ! Viens ! répondit Apollon.

Le nain entraîna son ami, qu'il guida ; tous les deux, chacun chargé de son fardeau, ils descendirent l'escalier de pierre, et se trouvèrent, bientôt, dans le jardin.

Il était temps.

La maison à la Madone Dorée était la proie des flammes, qui sortaient par toutes les issues, éclairant, d'une lueur rougeâtre, sinistre, le jardin et les alentours.

L'incendie avait pris, en un clin d'œil, des proportions considérables.

Le feu avait trouvé un aliment dans les meubles et les tentures accumulées dans la salle basse ; dans les charpentes et les ais de cette habitation surtout construite en bois, et, d'autre part, il était activé, formidablement, par le vent, qui semblait avoir redoublé de violence.

— Hâtons-nous ! dit Apollon. Jamais nous n'avons couru pareil danger ! Hâtons-nous, mon amé Remi !

Les deux hommes se dirigèrent, rapidement, vers la petite porte du jardin.

Ils l'atteignirent bientôt, et se trouvèrent sur cette route qu'ils avaient parcourue, avec le moine et les deux assassins, lorsqu'ils étaient venus, là, des bords de la rivière au-dessous de la Tour de Nesle.

— Suis-moi ? fit Apollon, en fuyant à gauche.

— Nous allons nous jeter dans la gueule du loup ou du moine, c'est tout un ! dit Remi, qui, au grand air, avait repris possession de lui.

— Viens ? répliqua le nain. D'un côté, la porte Saint-Germain que nous ne pourrions franchir ; de l'autre, l'Abbaye, où, étant donné l'incendie, nous rencontrerions, à coup sûr, les moines courant au feu : Notre seule ressource est la rivière. Viens ?

— Allons ! Et que saint Remi nous protège !

Apollon marchait en avant ; le colosse le suivait, portant, avec quelle joie, son cher fardeau !

Derrière eux, l'incendie s'étendait ; dans la nuit, entre deux rafales du vent glacé qui mugissait, on entendait de sinistres craquements : le feu faisait son œuvre.

Les deux hommes fuyaient toujours, parfois éclairés par les flammes de la maison, qui empourpraient, là-bas, les murs de la Tour de Nesle et la crête des vaguelettes formées, par la bise, à la surface de l'eau.

Soudain, un bruit de cloches vibra, lugubre, dans l'espace : le tocsin sonnait à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

A ce moment-là même, Remi et Apollon se trouvaient, au bord de la rivière, au-dessous de la Tour de Nesle.

— Nous sommes perdus ! fit le colosse.

— Nous sommes sauvés ! répliqua son compagnon.

VII

AU FIL DE L'EAU

Apollon avait vu, sur la berge, à la lueur des flammes qui dévoraient la maison à la Madone Dorée, un homme, et, au-dessous de lui, une barque amarrée à un pieu : C'est pour cela qu'il avait dit :

— Nous sommes sauvés !

L'homme, le batelier à qui la barque appartenait, sans doute, et qui regardait l'incendie depuis un instant déjà, avait vu, tout à coup, les fuyards.

Que faisait-il là, à pareille heure ? Qui attendait-il, car il attendait quelqu'un, assurément ? Cela importait peu, pour le moment.

— On le saura plus tard, avait pensé Apollon.

En un clin d'œil, il avait échafaudé un plan d'action qui pouvait donner de bons résultats, à une condition : Il fallait agir vite.

— Suis-moi ! dit-il à Remi, sur un ton bref, et avec autorité. Appuie mes paroles énergiquement, au besoin. Notre salut, à tous, est à ce prix.

— Bien ! répliqua le colosse.

— J'ai besoin de ta barque ! fit le nain audacieusement., s'adressant au batelier.

— Ma barque est louée ! répliqua celui-ci. Dans tous les cas elle ne serait pas à votre service.

Il se disait que ces gueux, ravisseurs de femmes et incendiaires, probablement, feraient, avant longtemps, un voyage, sans doute; non pas sur l'eau; mais en l'air, et accrochés au gibet !

— Beau parleur ! fit le nain ironiquement.

— Drôle ! s'écria Remi. Je vais...

— Ne perdons pas de temps ! reprit Apollon. Les minutes sont précieuses.

Et, s'adressant, de rechef, au batelier.

— Veux-tu nous conduire de bon gré, mon compagnon et moi ?

— Non !

— Alors, tu nous conduiras de force !

Enfin, les fugitifs perdirent de vue la Tour de Nesle, qui leur était apparue longtemps, éclairée, en partie, par les flammes de l'incendie. (P. 59.)

— Nous verrons!

— C'est tout vu! fit Apollon.

Puis, se tournant vers son ami, qui avait écouté ce colloque en se demandant ce qu'il allait en advenir :

— Remi, dit-il, avec ce calme effrayant que les hommes énergiques montrent dans les circonstances graves, n'est-il pas vrai que cet homme va nous conduire où nous voulons aller?

— Oui! répliqua le colosse, simplement.

— Empoigne-le donc, poursuivit le nain nerveusement, jette-le dans sa barque, où tu prendras place à côté de lui, et où je te rejoindrai; fais-lui comprendre, que, s'il n'agit pas selon nos désirs, nous serons libres de l'envoyer faire une excursion à Saint-Cloud, à l'état de cadavre, entre deux eaux.

Une violente rafale emporta, en même temps, au loin, les dernières paroles du nain et les cris du batelier, vers qui le colosse avait marché, résolûment, après avoir étendu, sur la berge, Clotilde toujours évanouie.

— Bâillonne-le, Remi! ajouta Apollon. Il importe que l'on n'entende pas ses appels! Vite, vite, ami, et embarquons : en ce moment, les moindres minutes valent des heures!

Le géant avait saisi le batelier, brusquement, et, malgré la résistance désespérée et très vigoureuse qu'il lui avait opposée, il l'avait soulevé de terre; il lui avait appliqué sa large main sur la bouche afin d'étouffer ses cris; enfin, chargé de son fardeau, il entra dans la barque, qui, sous son poids énorme, s'enfonça, se pencha, et faillit chavirer.

Mais le colosse reprit son équilibre; il étendit le batelier sur l'arrière de la légère embarcation; il leva, sur lui, son formidable poing, et dit :

— Si tu jettes un cri, un seul, je t'assomme! Et, surtout, ne me le fais pas répéter!

Tout cela s'était accompli en quelques secondes.

Le batelier comprit qu'avec un gaillard tel que son robuste agresseur, il ne fallait pas s'obstiner.

Vaincu, il se tint coi.

Il se disait que les deux « bandits » le jetteraient à l'eau, sans pitié, après l'avoir assommé, s'il refusait de les servir, et que, libres, ils s'enfuiraient tout de même, avec sa barque.

Par conséquent, il n'y avait aucun intérêt à leur résister : Il valait mieux leur obéir, quitte à les retrouver, plus tard, et à prendre sa revanche.

Apollon, cependant, avec une force dont on ne l'aurait pas cru capable, souleva Clotilde, après avoir déposé, à sa place, sur la berge, l'enfant qu'il portait; soutenu par ses nerfs, tendus sous l'effort puissant de sa volonté, il descendit, adroitement, au bord de l'eau, et mit la jeune femme dans les bras du colosse, qui s'était avancé pour le recevoir.

Le batelier, immobile à l'arrière de la barque, semblait résigné.

Il avait regardé la manœuvre des deux hommes; puis, l'incendie, dont les flammes, de plus en plus activées par le vent, montaient, en gerbes toujours grandissantes, achevant de dévorer la maison à la Madone Dorée; et, enfin, l'une des petites fenêtres de la Tour de Nesle, derrière laquelle une faible lueur brillait.

Le nain, en toute hâte, revint prendre l'enfant, et monta à bord, à son

tour, après avoir détaché la chaîne qui retenait la barque; puis, il dit au batelier, impérieusement :

— Au large, l'ami; descends le courant de l'eau et ne ménage pas tes bras : Nous sommes pressés.

Le batelier se mit debout à l'arrière de la barque, et, sa longue perche ferrée aux mains, il poussa l'esquif au milieu de la rivière.

Cet homme était habile, car la barque, fortement secouée par les vagues produites par les poussées de la bise, dansait sur l'eau; mais filait, en ligne droite, et assez vite, aidée, d'ailleurs, par le courant rapide.

Enfin, les fugitifs perdirent de vue la Tour de Nesle, qui leur était apparue longtemps, éclairée, en partie, par les flammes de l'incendie.

Maintenant, ils étaient perdus dans la nuit, loin de la ville, et, par conséquent, hors de danger.

Remi s'était assis sur le banc établi immédiatement au dessous de l'arrière de la barque, et, ce, afin de pouvoir surveiller les faits et gestes du batelier, de qui l'on pouvait toujours craindre quelque trahison.

Apollon se tenait à l'avant, près de Clotilde évanouie, et de l'enfant endormie.

Un moment, et comme le vent soufflait avec furie, au milieu de la rivière plus encore que là-bas, semblait-il, la barque se pencha terriblement; mais le batelier la remit en équilibre avec une véritable adresse, ce qui lui valut les félicitations de Remi, qui, à tort soupçonneux tout d'abord, s'était déjà préparé à sévir contre lui.

Le nain avait ôté son manteau haillonneux, sans craindre de s'exposer au froid glacial, afin de couvrir, chaudement, Clotilde et l'enfant : fait qui attendrit, jusqu'aux larmes, le sensible Remi, qui, d'ailleurs, instantanément, imita son compagnon, en disant :

— Quelle tête! Tu penses à tout. Grand esprit et grand cœur! Homme d'action, quand il le faut, tu dois être, à l'occasion, tendre, bon, et attentif comme une mère!

— Nous sommes sauvés! fit Apollon, sans répondre aux affectueuses paroles de Remi.

La nuit était si noire que les fugitifs ne distinguaient pas les deux rives.

On n'entendait que les sifflements aigus de la bise, les grincements de la perche du batelier sur le bordage de la barque, et les clapotements de l'eau.

— Où allons-nous? demanda Remi.

— Chez moi, répondit le nain.

— Tu as un domicile dans Paris?

— Aux environs.

— Loin d'ici.

— Patience! répondit seulement Apollon, par prudence, car le batelier pouvait fort bien entendre ses paroles.

— J'ai hâte d'être arrivé, reprit Remi, afin de donner des soins à ma pauvre Clotilde!

Depuis que le nain l'avait portée dans la barque la jeune femme n'avait fait aucun mouvement.

— Son évanouissement dure longtemps! poursuivit le géant, soudain épouvanté. Si elle était morte!

— Elle vit! répliqua Apollon. Son pouls bat. Sois sans inquiétude!

Les deux amis se turent.

La barque, vigoureusement et adroitement conduite, filait toujours : le batelier semblait inlassable. En silence, il faisait son œuvre avec conscience,

Toujours debout, à l'arrière, il poussait sa perche dans l'eau par un mouvement très régulier, et, à chaque nouvelle poussée, l'embarcation avançait de plusieurs toises.

Il y avait plus d'une heure que les fugitifs s'étaient éloignés de la rive, au dessous de la Tour de Nesle.

Remi, maintenant, pensait; il revoyait tous les événements des jours précédents et de la soirée; il se disait que le hasard fait de bizarres choses, et il se demandait, encore, comme dans la maison à la Madone Dorée, lorsqu'il avait reconnu Clotilde :

— Pourquoi était-elle là? Cet enfant est-il le sien? Et ce moine, quel intérêt avait-il à agir si scélératement contre elle?

Apollon, qui avait pensé aux mêmes choses, un moment auparavant, et qui, à ce sujet, avait son projet, examinait, maintenant, les alentours, avec une attention soutenue, s'efforçant de percer, des yeux, les ténèbres, et de reconnaître l'endroit où il se trouvait.

— Batelier, cria-t-il dans le silence, ce qui fit tressaillir Remi, tout absorbé dans ses pensées, oblique à droite; approche-toi de la rive.

Sans mot dire, le batelier obéit.

La barque fila, à droite, et longea le bord de la rivière.

Quelques instants se passèrent.

Soudain, Apollon fit un mouvement : il avait vu, à sa droite, un bac.

— Arrête, batelier! ordonna-t-il.

Presque aussitôt la barque s'immobilisa.

— Est-ce que nous sommes arrivés? demanda le colosse.

— Oui! répondit Apollon.

— Alors, comment allons-nous opérer le débarquement? demanda encore Remi.

— Attends! fit le nain. D'abord, il importe que je sache quelque chose.

— Quoi?

— Laisse, ami. Tais-toi et écoute.

Apollon, s'adressant au batelier, reprit :

— Je suis content de toi! Tu nous as conduits, honnêtement : Il est vrai

que tu ne pouvais faire autrement ! Quoi qu'il en soit : merci ! Tu nous a pris pour des bandits, et j'avoue que les apparences étaient contre nous : Or, tu t'es trompé, il faut que tu le saches ! Que ta conscience ne te reproche pas ton acte ; tu as prêté les mains à d'honnêtes gens, et tu les as aidés à faire une bonne action. Le ciel t'en saura gré. C'est déjà quelque chose, à défaut d'autre récompense que nous ne pouvons te donner, étant trop pauvres !

Remi, stupéfait, se demandait pourquoi Apollon haranguait, ainsi, le batelier, par un pareil temps, en pareille situation, et à pareille heure.

Il se disait que son ami avait un but, sans doute, vers lequel il avançait avec adresse, et, certes, il ne se trompait point.

L'éloquence d'Apollon semblait perdue, cependant : En effet, le batelier, appuyé sur sa perche qui disparaissait presque entièrement dans l'eau, demeurait immobile et muet.

Le nain reprit.

— Tu es peu loquace, l'ami ! N'importe ! Tu nous as rendu service, ainsi que je l'ai constaté ; seulement, tu ne nous l'as rendu que contraint et forcé ; or, à présent que tu sais, de par moi, qui nous sommes, c'est à dire, encore une fois, non des bandits, mais d'honnêtes gens, comme toi, sans doute ?... te plairait-il de nous rendre, de bon gré, un nouveau service ?

Et il attendit, ainsi que Remi, la réplique du batelier.

Celui-ci, après avoir hésité un moment à répondre, dit, seulement :

— Lequel ?

— Tu parles ? C'est quelque chose ! ajouta Apollon, gouailleur, parce qu'il était sûr de son fait. Eh bien ! pour des raisons d'importance, j'ai besoin de savoir pourquoi tu te trouvais, cette nuit, si bien à point pour nous servir — ce à quoi tu ne t'attendais guère, c'est sûr — au dessous de la Tour de Nesle ? Veux-tu me le dire ?

— Tiens, pensa Remi, c'est vrai ! Ce renseignement peut nous être fort utile ; sur ma foi, je n'eusse pas songé à le lui demander. Quelle tête a Apollon !

— Non ! répondit le batelier.

Et, furieux, laissant s'exhaler, d'un seul coup, toute sa rage, longtemps dissimulée sous une apparente résignation :

— Bandits ! ajouta-t-il.

— Oh ! Oh ! s'écria Apollon. Tu prends mal la chose, l'ami ! Que nous soyons d'honnêtes gens, comme j'ai eu l'honneur de te l'affirmer, ou des bandits, comme tu persistes à le croire, tu oublies, trop tôt, à ce qu'il me semble, que tu n'es pas encore hors de nos mains.

Et, s'adressant à Remi :

— N'est-ce pas, compagnon ? demanda-t-il.

— C'est vrai ! répondit le colosse, en levant son bras menaçant vers le batelier. Comme tout à l'heure, tu nous obéiras donc, contraint et forcé.

Réponds à la question de mon ami, immédiatement, ou bien, par la barbe de saint Pierre, je t'étrangle tout net!

— J'attends! ajouta seulement Apollon, très digne.

— Gibier de potence! clama le batelier hors de lui.

— Réponds! s'écria Remi en se levant, ce qui fit pencher la barque, et en étreignant l'homme avec sa vigueur accoutumée.

— Et, surtout, ne mens pas! ajouta Apollon avec le plus grand calme. Si tu mens, nous le saurons, car nous avons des données qui nous permettent de contrôler tes dires. Et je le prouve: Tu as amené quelqu'un à la Tour de Nesle, quelqu'un qui devait y retrouver un moine?

Remi, stupéfait, écoutait parler son ami, et se rendait compte, petit à petit, du jeu qu'il jouait. Il l'admirait, positivement. C'était clair: Le batelier, en effet, avait dû amener quelqu'un à la Tour de Nesle, quelqu'un qui y était venu pour retrouver le moine. Le colosse s'étonnait, à présent, de n'avoir pas songé, plus tôt, à cela, lui-même? Par suite, ce moyen qu'Apollon employait pour faire croire au batelier, que, effectivement, il avait des données qui lui permettraient de contrôler ses dires, était merveilleusement imaginé. Quel homme, que cet Apollon!

Le moyen réussit. Le batelier, qui était un simple, en entendant parler le nain, fut stupéfait: Cet homme, qui l'avait forcé à le conduire; cet homme, qui prétendait le contraindre encore à lui fournir des renseignements capables de le servir; cet homme, enfin, qui semblait connaître des faits que nul ne pouvait soupçonner, devait être le diable en personne, ou, tout au moins, quelque jeteur de sort, quelque sorcier redoutable! Autrement, comment aurait-il su qu'il avait amené quelqu'un, dans sa barque, à la tour de Nesle, fait exact? Comment aurait-il su que ce quelqu'un s'était rendu à la Tour pour y retrouver un moine, ce qui était non moins exact?

Lors, épouvanté, d'une part, par l'attitude menaçante de Remi, et, d'autre part, tremblant plus encore à l'idée que le sorcier, qui ricanait, en vrai suppôt de Satan, à l'autre bout de la barque, ne lui jetât quelque maléfice, il se décida à parler, et, même, à dire la vérité, sans détours, sans ambages.

— T'expliqueras-tu? s'écria Remi.

Ce disant, il posa sa main: vraie tenaille faite de muscles humains, sur la gorge du batelier, qui répondit, d'une voix étranglée:

— Oui, Messires!

— Enfin! reprit Apollon, sarcastiquement. Donc, tu as conduit quelqu'un à la tour de Nesle?

— Oui!

— Qui? Un homme? Une femme?

— Une femme!

— Une femme! pensa Remi. C'est étrange!

— Je m'en doutais ! murmura Apollon. Et, cette femme est jeune, sans doute ?

— Oui, Messire.

Ce colloque étrange était scandé par les hululements formidables de la tempête.

— Jeune et belle ? reprit Apollon.

— Jeune et belle !

— Tu la connais, peut-être ?

— Non !

— Ne mens pas ?

— Je vous jure, par saint Éloi, mon patron, que je dis la vérité, Messires ! fit le batelier, frissonnant.

— Bien ! Je te crois ! Cette femme était richement vêtue ; ce doit être une grande dame ?

— Oui !

— Et, un mot encore ? Comment se fait-il que tu l'aies conduite à la Tour ? C'est à cette question, surtout, qu'il importe que tu répondes avec franchise, si tu tiens à ton salut éternel.

— J'y répondrai avec franchise, Messire.

— J'écoute.

— C'est le moine qui m'a donné l'ordre, dans la journée, chez moi, tout près de la tour du Louvre, rue Froid-Mantel, d'aller prendre la dame, cette nuit, entre neuf et dix heures.

— Où ?

— A la pointe de la Cité, de l'autre côté de l'île aux Vaches (1).

— A la pointe de la Cité ? répétèrent, en même temps, Remi et Apollon, avec stupéfaction.

— Oui !

— Voilà qui est prodigieux ! murmura Apollon.

Il demeura pensif, un moment.

Donc, la femme, jeune, belle, richement vêtue — une très grande dame — que le batelier avait amenée, par eau, à la Tour de Nesle ; cette femme qui, très certainement, avait fait agir le moine contre Clotilde ; cette femme qui avait dû venir à la Tour à pareille heure, d'abord pour savoir si ses ordres avaient été exécutés, et puis pour recevoir l'enfant que Remi et

(1) A cette époque, un bras de la Seine coupait la Cité, un peu avant sa pointe actuelle, vers l'endroit où s'élève le Pont-Neuf, et la partie sur laquelle est érigée, aujourd'hui, la statue d'Henri IV, formait une île isolée de la Cité, une île dénommée l'île aux Vaches, parce que les Parisiens y faisaient paître des vaches en payant une redevance à l'Abbé de Saint-Germain-des-Prés, à qui l'île appartenait. Cette île avait encore une autre dénomination ; on l'appelait aussi : l'île aux Juifs.

Apollon avaient reçu la mission de voler en la maison à la Madone Dorée, cette femme s'était embarquée à la pointe de la Cité?

Oui, vraiment, le fait était prodigieux!

C'est que cette femme, pour s'embarquer à cette place, n'avait pu venir que du Palais, demeure du roi de France.

— Et tu devais la ramener dans la Cité? reprit le nain.

— Oui!

— Le moine qui t'a donné l'ordre d'aller prendre la dame à l'endroit en question, est-ce que tu le connais?

— Non, Messire. Je l'ai vu, aujourd'hui, pour la première fois de ma vie.

— Bien vrai!

— Pourquoi, ayant commencé, ne vous dirais-je pas la vérité jusqu'au bout?

— C'est bien! dit-il. Merci. Tu vas être libre!

Il s'agissait, maintenant, d'opérer le débarquement avec prudence. Le nain se dit qu'il fallait qu'il mit le premier pied à terre. Il convenait que Remi demeurât seul, dans la barque, afin de surveiller, à cette minute ultime, les faits et gestes du batelier. Apollon régla donc ainsi l'ordre du débarquement.

Lestement, après avoir saisi l'enfant de Clotilde, il sauta sur la berge; puis, Remi lui présenta la jeune femme, toujours évanouie, et, enfin, le colosse, à son tour, sauta sur la berge, en donnant, à la barque, fort adroitement, un coup de pied vigoureux, qui l'envoya presque au milieu de la rivière.

— Dieu te garde! cria-t-il, dans la nuit, au batelier.

Celui-ci, toujours épouvanté, ne répliqua pas.

Debout à l'arrière de son embarcation, il s'éloigna, en luttant, vigoureusement, contre le courant de la rivière enflée par les neiges des jours précédents.

Apollon et Remi restèrent sur la berge pendant quelques minutes.

Bientôt, ils n'entendirent plus le bruit de la perche du batelier grinçant sur le bordage.

L'homme était déjà loin.

— Viens, ami? dit Apollon à Remi.

— Je te suis!

— Il nous faut marcher, maintenant, pendant une heure, au moins, car, par prudence, je n'ai pas voulu que nous débarquions plus loin, où, pourtant, nous nous serions trouvés beaucoup plus près de mon gîte: Il importait que ce batelier ne put point fournir, contre nous, à quelque puissant ennemi, un renseignement grâce auquel, demain, on nous aurait facilement retrouvés.

Soudain, elle s'arrêta, et, regardant fixement le moine :
— Ne me trahissez-vous pas? lui demanda-t-elle, terrible. (P. 72.)

— Tu as bien fait! Marchons! Nous sommes robustes : Prendre de la peine n'est rien, surtout quand on travaille pour qui l'on aime, et quand on a le cœur léger parce que l'on fait le bien!

Apollon conduisit son ami à travers des sentiers broussailleux, où il se guidait, lui-même, non sans peine, quoi qu'il connût fort bien le pays; mais les ténèbres étaient si épaisses qu'on ne distinguait rien à dix pas devant soi.

Enfin, les deux amis se trouvèrent sur une route, et, dès lors, ils marchèrent plus aisément.

Remi portait toujours Clotilde ; il était heureux, bien heureux !

Apollon pensait ; il avançait inconsciemment, car il était profondément absorbé.

VIII

A LA TOUR DE NESLE

Lorsque le moine s'était séparé des hommes qui s'étaient introduits dans le jardin de la maison à la Madone Dorée, il était revenu, on s'en souvient sans doute?... à la Tour de Nesle.

Il tira, de la poche de sa robe, une lourde clé, curieusement ouvragée, et il ouvrit une petite porte qui donnait accès dans l'édifice.

Après avoir fait jouer les volets de son falot, il passa le seuil de la porte.

Il se trouva, alors, au pied d'un escalier de pierre, aux marches usées, qui conduisait au premier étage de la tour.

Lestement, il gravit ces marches, et il arriva, bientôt, sur un palier, devant une porte, encadrée de sculptures de pierre, et défendue par une lourde tapisserie, qu'il releva.

Il pénétra dans une pièce assez vaste, qui était éclairée, le jour, par trois baies, étroites, défendues par des vitraux, et ouvertes, sur le dehors : l'une, du côté de la rivière et de Paris ; l'autre, sur la campagne, du côté de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et la troisième en aval de la Seine.

Cette pièce, ronde, était entourée de sièges en forme de divans bas, recouverts de superbes étoffes brodées, venues des pays infidèles ; les murs de cette pièce étaient tendus d'étoffes pareilles ; on y voyait une table, chargée d'une aiguière d'or richement ciselée, et portant, aussi, des coupes de même métal ; le pavé, fait de carreaux de faïence, était, en partie, recouvert de peaux de bêtes : peaux de lions, d'ours et de tigres ; enfin, de la voûte, cintrée, pendait une lampe, en argent doré, représentant trois chimères adossées.

Le moine alluma cette lampe à l'aide de la cire qui brûlait dans son falot ; puis, il sortit de la pièce ; il redescendit les marches, et déposa le falot, ouvert, sur l'avant-dernière marche ; après quoi, s'étant assuré que la porte, donnant sur le dehors, était entrebâillée, il remonta au premier étage.

Il s'assit et pensa ; il paraissait tout enfiévré.

Comme il avait rabattu, sur ses épaules, le lourd capuchon dont sa tête était restée couverte, jusque-là, on pouvait voir son visage.

Ses grands yeux noirs étincelaient ; ses lèvres minces tremblaient ; l'ex-

pression de sa physionomie indiquait que cet homme était tourmenté à un degré excessif.

C'est que ce moine venait de risquer une très grosse partie, qui pouvait avoir, sur son avenir, pour la satisfaction d'une ambition démesurée, une capitale importance.

Réussirait-il ?

L'action engagée amènerait-elle les résultats qu'il en attendait ?

Ces hommes, qu'il avait conduits à la maison à la Madone Dorée, après avoir donné, à chacun, sa mission bien déterminée, ne rencontreraient-ils point, là-bas, une résistance inattendue, capable d'enrayer leurs efforts ?

Les deux bandits, que, au dernier moment, il avait cru devoir apposter près de Remi et d'Apollon, de qui il se défiait, accompliraient-ils l'œuvre sanglante dont ils avaient été spécialement chargés, et, d'autre part, le colosse et le nain lui livreraient-ils l'enfant de la belle Clotilde ?

Il fallait attendre pour le savoir.

Or, maintenant, l'attente lui pesait !

Si l'affaire échouait, jamais, certes, pour la réalisation de ses rêves de fortune, il ne retrouverait une occasion pareille à celle qu'il avait su se ménager, en cette circonstance, avec autant d'habileté que de scélératesse.

Anxieux, il se demandait s'il avait bien tout prévu, pour le mieux de ses intérêts, dans la mesure du possible.

A cette heure, il était hanté par une idée, qui lui était venue deux heures auparavant, et qui l'avait épouvanté.

Cette femme, cette très grande dame pour le compte de qui il opérait, était puissante : Or, tout préoccupé de l'œuvre qu'il avait entreprise, il ne s'était jamais dit, auparavant, que, l'action étant accomplie, la femme étant satisfaite, il se trouverait sans armes effectives contre elle, et que, par suite, il serait loisible, à cette femme, non seulement de ne pas lui donner la récompense promise ; mais qu'elle pourrait, même, tout tenter pour se débarrasser d'un complice gênant.

Là était le danger qu'il courait, un danger terrible !

— J'ai agi avec une indicible maladresse ! fit-il, tout frémissant.

Mais le moyen, aussi, de demander à cette puissante créature qu'il servait, et de qui il attendait une récompense ardemment désirée, le moyen de lui demander un gage de sa loyauté ?

— Impossible de lui faire supposer que je me défiais d'elle ! murmura le moine. Oh ! J'ai été maladroit : Si tout était à refaire...

Il secoua la tête ; ses paupières, demi-closes un moment, s'ouvrirent, largement, et ses yeux brillèrent.

— Peut-être n'est-il pas trop tard encore ? reprit-il. Si, au dernier moment, je trouvais un moyen de...

Ses paupières se fermèrent, de rechef; il pensa, la tête basse, perdue dans son capuchon qu'il avait en partie relevé.

Soudain, sa haute taille se redressa; son masque, énergique, eut une expression superbe d'audace.

— A quoi bon tout ceci? s'écria-t-il, d'une voix vibrante. Je n'avais pas le choix des moyens; celui-ci s'est offert à moi, je l'ai saisi. Je n'ai donc rien à me reprocher; personne, à ma place, n'eut pu agir autrement. Laissons l'œuvre s'accomplir, et puis, gardons-nous adroitement. Enfin, si cette femme me trahit, je disparaîtrai, pour un temps, et je saurai bien me venger d'elle! C'est dit.

Lors, il parut plus tranquille.

Il marcha vers l'une des baies, celle par laquelle on voyait Paris, et la rivière en amont.

Le vent, qui se brisait aux murailles de la Tour, la faisait trembler, par moments.

Le moine regarda cette lueur très vive qui trouait les ténèbres, dans la Cité, et qui se dégageait des fenêtres du Palais, où, à cette heure, le Roi donnait une fête au duc de Bourgogne, Robert II.

— Pourra-t-elle venir à la Tour? murmura-t-il. Pourra-t-elle sortir du Palais?

Il demeura pensif, accoudé à la muraille.

Puis, il se dirigea vers la baie qui donnait sur la campagne, du côté de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et, par conséquent, sur le faubourg ou s'élevait la maison à la Madone Dorée.

— Rien encore! reprit-il. Les hommes agissent, c'est certain; mais ils ne peuvent avoir accompli leur œuvre déjà!

Il revint s'asseoir, et il se remit à penser.

— Le Bourguignon et Apollon sont gens à scrupules! fit-il, en ricanant. Où l'honnêteté va-t-elle se nicher? J'ai eu tort de les engager sans les connaître assez. Il m'avait semblé que je me servirais d'eux utilement; je me suis trompé; je m'en suis rendu compte trop tard! Heureusement, ils seront soutenus par les deux acolytes que je leur ai donnés; ceux-ci se sont chargés de faire la besogne qui eût répugné aux autres. Attendons.

Et il répéta :

— Pourra-t-elle venir ici, ce soir?

Tout à coup, il se leva, pour la deuxième fois, frémissant.

Il avait entendu, dans le silence qui planait sur la tour, entre deux rafales, une sorte de grincement, produit, à coup sûr, par le frôlement de la perche d'un batelier sur le bordage d'une barque.

— Ce doit être elle! murmura-t-il.

Il ouvrit le vitrail de la baie qui donnait sur la rivière et la Cité.

Une bouffée d'air froid lui souffla au visage, et il vit, nettement, au pied

de la tour, une barque, dans laquelle se trouvaient un batelier et une femme.

Tous les deux, ils étaient éclairés par la lueur blafarde du falot que le batelier avait déposé sur l'un des bancs de l'embarcation, devant la femme.

— C'est elle! murmura le moine.

Lors, il attendit.

— Hein, fit-il, en souriant hideusement, comme il est vrai que ce que femme veut, elle le veut bien! Mon Maître avait raison lorsqu'il me disait, jadis : « Mon fils, si tu as dessein d'arriver, en ce bas monde, et de faire ton chemin rapidement, comporte-toi de telle sorte que tu aies, dans ton jeu, une femme jeune, belle et puissante! Tout est là! » Je la tiens! Désormais, il n'y a plus qu'à agir adroitement : le plus difficile et le plus périlleux de ma tâche est fait, et bien fait, je l'espère!

Cependant, le moine entendit, dans l'escalier, le bruit d'un pas léger qui gravissait, lestement, les degrés de pierre, et un froufrou d'étoffes soyeuses; puis, la tapisserie qui défendait la porte de la pièce circulaire où il se trouvait se souleva, et une femme, masquée, parut.

Dès son entrée dans la pièce, elle se démasqua.

Or, c'était cette même femme — est-il nécessaire de l'indiquer? — qui avait accompagné le moine, l'avant-veille, non loin de la maison à la Madone Dorée; l'inconnue qui avait guetté la sortie de l'homme que la belle Clotilde appelait Raymond; la femme, enfin, qui avait donné l'ordre à son aide : le moine, d'agir contre la jeune habitante de la demeure isolée du faubourg de Saint-Germain-des-Prés.

Il faut le répéter, cette femme était remarquablement belle.

Oh! l'admirable visage, au teint d'un blanc mat, où brillaient des yeux d'un noir velouté, sous des sourcils épais, également noirs! Comme ces lèvres, très rouges, un peu fortes, semblaient faites pour le baiser! Ses cheveux, nattés sur son front très pur, étaient ornés d'une sorte de bandeau d'or, chef-d'œuvre d'orfèvrerie, étincelant de diamants et de rubis, coquettement fixé dans l'ébène de ses nattes. Elle portait, sous son manteau fait d'une lourde étoffe de couleur sombre, une robe en satin bouton d'or, rehaussée d'une fourrure d'hermine, et ornée, dans sa traîne, d'un blason fleurdelisé. Cette robe, dont le corsage était coupé en pointe, dessinait, à merveille, sa taille svelte, souple, qui, lorsque cette femme marchait, avait de troublantes ondulations; elle était décolletée légèrement, assez pour laisser voir le haut d'une gorge bien placée, forte, et un col superbe, d'une blancheur nacrée, entouré d'un collier de diamants gros comme des noisettes, jetant des feux éblouissants sous la lumière de la lampe.

Cette femme, évidemment, s'était ainsi parée pour une fête.

Pour venir à la Tour, elle avait dû s'échapper, un moment, en toute hâte, de quelque demeure richissime, où elle régnait, de par sa beauté.

— Vos hommes sont à l'œuvre? demanda-t-elle au moine, dès son entrée dans la pièce, et sans autre préambule.

— Oui, Madame!

— Ils apporteront, ici, l'enfant de cette créature?

— Oui.

— Et l'incendie de cette demeure fera disparaître toute trace de l'aventure?

— Oui!

— Quand sera-ce chose accomplie?

— Bientôt!

— Attendons!

L'inconnue avait parlé sur un ton bref, et, contraste frappant, d'une voix douce, caressante, pleine d'une harmonie pénétrante.

Qui eût dit que cette femme, — cette adorable créature, — avait pu concevoir le plan de l'œuvre que le moine avait exécutée, et dont ils attendaient le résultat, tous les deux, avec une égale impatience?

Elle s'assit; puis, regardant son complice :

— Vous êtes un homme précieux; vous m'avez fidèlement et intelligemment servie; je vous en saurai gré.

— J'y compte, répondit le moine, non sans audace.

La femme n'eut pas l'air de se rendre compte que cette réplique contenait une vague menace.

— Ainsi, reprit-elle, ironiquement, vous voulez être mître?

— Oui!

L'inconnue sourit.

— On a donné la crosse et l'anneau à des hommes qui avaient moins fait que vous! dit-elle, sarcastiquement.

— Certains actes valent le gibet ou les honneurs les plus éclatants! répondit le moine, sur le même ton. Cela dépend de la puissance et du rang de ceux pour le compte de qui l'on agit! J'ai travaillé pour vous, qui êtes toute puissante, et j'aurai les honneurs!

— C'est probable!

La femme demeura pensive.

— Il est bon d'avoir, à sa disposition, un homme tel que vous, c'est-à-dire, prêt à toutes les besognes! reprit-elle.

— Et qui vous servira toujours avec le plus absolu dévouement, si vous le servez de même!

La femme, qui était restée rêveuse, un moment, se leva.

— Vos hommes tardent bien, il me semble, fit-elle.

— Nous aurons de leurs nouvelles prochainement, c'est probable, répondit le moine.

Il marcha vers la baie qui donnait sur le faubourg de Saint-Germain-des-Prés, et il regarda au dehors.

Tout paraissait tranquille ; aucune lueur ne trouait l'obscurité profonde.

— Quand j'aurai vu cet enfant, que vos hommes doivent apporter céans, vous l'emporterez, comme c'est convenu ? reprit la femme.

— Oui !

— Et vous en demeurerez responsable, par devers moi ?

— Absolument !

— Vous m'en répondrez sur votre tête !

— C'est convenu !

L'inconnue, était fébrile. Evidemment, elle avait hâte que tout fut fini Elle se mit à marcher, à grands pas, dans la pièce, sans plus se préoccuper de son complice, toujours accoudé sur l'entablement de la baie.

Celui-ci, tout à coup, fit un mouvement ; sa face parut illuminée par la flamme de son regard ardent ; un tremblement le secoua, tout entier.

— Regardez, Madame, s'écria-t-il, vos ordres sont exécutés : La demeure qui abritait cette créature est en feu !

La femme, qui avait tressailli en entendant la voix du moine, marcha vers la baie, rapidement.

Le religieux avait ouvert le vitrail, de telle sorte que l'inconnue put voir l'incendie qui dévorait la maison à la Madone dorée.

Elle se pencha au dehors, sans se soucier du froid qui piquait sa gorge nue.

Farouche, souriante, satisfaite, elle regarda fixement, sans mot dire, le spectacle qui s'offrait à elle.

Les flammes, poussées par le vent, grandissaient de minute en minute, éclairant, magnifiquement, tout le faubourg, depuis l'enceinte fortifiée jusqu'au Pré-aux-Clercs ; on distinguait, nettement, les bâtiments de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où des lueurs s'étaient allumées, depuis un moment, déjà, dans les chambres des religieux, réveillés par le tocsin qui tintait lugubrement dans la nuit, au clocher de l'église ; le ciel s'était empourpré : une buée rougeâtre flottait au-dessus de la maison qui brûlait. Le feu, faisant son œuvre, laissait voir, parfois, les poutres : squelette noir de l'habitation à demi consumée. On entendait une sorte de crépitement ininterrompu ; puis, des craquements, des grincements, des bruits étranges et effrayants, produits par les flammes, qui tordaient les ferrures, faisaient éclater les vitraux et fondre le plomb des gargouilles. Tout-à-coup, un craquement plus formidable et plus vibrant que les autres retentit : La toiture de la maison s'était effondrée. Un moment, les flammes furent étouffées, et, du foyer ne monta plus qu'une

épaisse fumée, chassée, au Sud, par la bise; mais, bientôt, l'incendie sembla se rallumer; des gerbes de flammes surgirent, de toutes parts, sur les ruines, et plus hautes, plus rouges que jamais, éclairèrent, de nouveau, sinistrement, tout le paysage environnant.

L'inconnue était glacée, car elle n'avait pas eu l'idée de rabattre son manteau sur ses épaules, et, pourtant, elle ne pouvait s'arracher à ce spectacle, qui l'épouvantait et la charmait à la fois.

Le moine, debout derrière elle, attendait.

Soudain, la femme se retourna, et dit :

— Vos hommes devraient être ici! Que font-ils donc ?

Depuis longtemps, le moine avait eu cette pensée : Effectivement, les quatre hommes, qui avaient exécuté ses ordres, auraient dû se trouver, à la Tour, depuis longtemps déjà.

— Il a fallu qu'ils prennent la fuite après avoir allumé l'incendie? reprit la femme, subitement inquiète.

Le moine, très pâle, frissonnant, réfléchissait.

— Qui sait? répondit-il. Mes hommes ont pu rencontrer une résistance inattendue.

— Du fait de ce vieillard et de cette servante, qui, seuls, ainsi que vous me l'avez affirmé, vivaient, avec une faible femme, dans cette maison maudite?

— Pourquoi pas?

— C'est improbable!

— Le vieillard était vigoureux encore, et, de plus, c'était un homme courageux; enfin, il chérissait la jeune femme: Il est donc vraisemblable qu'il ait tenté de la défendre et qu'il ait voulu, tout au moins, vendre chèrement sa vie!

— Que pouvait-il faire, seul, contre quatre hommes décidés? En admettant qu'il leur ait tenu tête, un moment, et, même, qu'il en eût tué un ou deux, les autres devraient être ici!

L'inquiétude de la femme augmentait visiblement.

L'expression de sa physionomie était redevenue farouche.

Quant au moine, il était troublé à un point indicible.

— Il est impossible que je reste ici plus longtemps! murmura la femme, comme se parlant à elle-même. Il est certain qu'on a dû s'apercevoir, là-bas, de mon absence!

En proie à une impatience extrême, elle recommença à marcher, fébrilement, dans la pièce.

Soudain, elle s'arrêta, et, regardant fixement le moine :

— Ne me trahissez-vous pas? lui demanda-t-elle, terrible.

— Je ne vous entends pas, Madame! répliqua le religieux, maintenant effrayé.

L'inconnue, avec son aide, monta dans la barque. (P. 78.)

— Vous n'aviez aucune arme, contre moi, pour me contraindre à tenir la promesse que je vous ai faite, et peut-être que vous avez voulu vous en faire une?

— Comment?

— En gardant, par devers vous, l'enfant.

— Je n'avais aucune raison de douter de la parole d'une femme aussi noble que vous!

— Des mots! Répondez? Ai-je deviné juste?

— Je vous atteste que vous vous trompez!

— Tout vous accuse!

— Attendez un moment encore; mes hommes seront fidèles au rendez-vous que je leur ai donné : Vous regretterez, alors, en constatant que je vous ai servie loyalement, de m'avoir accusé trop tôt.

— Je le répète : Ces hommes devraient être ici ; s'ils ne se sont pas présentés, encore, à la Tour, c'est qu'ils n'y viendront pas!

— Alors, c'est qu'il s'est passé, là-bas, quelque chose que je ne puis m'expliquer : Mes précautions ont été prises pour que l'œuvre s'accomplisse au mieux de vos intérêts et des miens; mais, en toute chose, il faut faire la part de l'imprévu.

La jeune femme reprit place devant la baie, et regarda, de nouveau, au dehors.

Elle vit des formes humaines s'agiter autour de la maison en flammes.

Or, c'étaient les religieux de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui essayaient de combattre l'incendie.

— Il faut que je retourne là-bas, reprit la femme. Rester ici plus longtemps serait dangereux pour moi!

Puis, regardant le moine, fixement.

— Votre œuvre mérite le gibet ou les honneurs, avez-vous dit, tout-à-l'heure, avec une vague intention d'insolence qu'il ne m'a pas plu de relever, alors, fit-elle. Or, les honneurs vous eussent été accordés si j'avais été servie, par vous, comme vous aviez promis de le faire...

— Achevez?

— Mais, comme je ne suis pas satisfaite, il se pourrait, que, au lieu de la mitre promise, je vous donnasse le gibet!

— Madame...

— Demain, on saura ce qui s'est passé, dans cette maison; or, si cette femme n'a pas succombé sous les ruines de sa demeure, et si vous ne me livrez pas cette enfant, que je veux avoir, vous serez pendu!

— Vous oseriez...

— J'oserai tout pour me défaire d'un complice maladroit ou félon, car vous êtes l'un ou l'autre, et, pour moi, c'est tout un, quant au résultat : la seule chose qui m'importe!

— Je dirai que...

— Pauvre fol! Vous tenteriez, vainement, de m'accuser! Entre vos dires et les miens, qui donc hésiterait?

L'inconnue se tit hautaine, et, ricanant, elle reprit:

— D'ailleurs, il est des moyens d'empêcher de parler quiconque peut articuler des propos dangereux! Je les emploierai, au besoin, contre vous! Un ambitieux tel que vous, qui, pour son ascension vers la fortune, veut s'aider

des femmes, doit leur plaire, ou les servir avec adresse. Alors, il peut tout! Les femmes paient qui les aime, ou qui les sert! Vous ne pouvez aimer; mais vous pouviez servir. Vous avez échoué : Vous êtes jugé!

Et, remettant son masque, rajustant son manteau.

— J'ai dit! .ajouta-t-elle, de sa voix harmonieuse. Demain, à pareille heure, votre destinée se sera accomplie suivant les résultats obtenus : Si vous avez réussi, vous serez évêque avant trois mois, je vous en donne encore ma parole; autrement, vous serez accroché au gibet, ou je doute que vous apparaissiez plus pâle que vous ne l'êtes à présent, mon maître! Réfléchissez, et, si vous n'avez été que félon, comme je l'espère pour vous, réparez vos torts, envers moi, en me livrant l'enfant : Je vous pardonnerai, peut-être, d'avoir voulu me tromper; je ne vous pardonnerais pas d'avoir été maladroit. Que voulez-vous que je fasse d'un complice inhabile? Je tremblerais tout le jour qu'il ne me jetât dans quelque méchante aventure. Voyez-vous, pour tout le monde, le succès porte son homme; mais, pour moi, surtout.

Impérieusement, elle ajouta :

— Accompagnez-moi jusqu'à ma barque. Faisons vite : J'ai hâte d'être sortie d'ici. Cet incendie peut avoir attiré des gens, en ces parages, et je ne me soucie pas d'être vue par eux.

Elle souleva la tapisserie qui ornait la porte de la pièce, et elle s'engagea dans l'escalier tournant, suivie par le moine, qui, tremblant, effrayé, avait peine à se tenir debout.

Un moment après, ils se trouvèrent sur la berge, au pied de la Tour de Nesle, au bord de la rivière.

L'inconnue constata que le batelier qui l'avait amenée, à cette place, et qui devait l'attendre, n'était plus là.

On se souvient que cet homme avait été contraint d'obéir à Remi et à Apollon, qui, à cette heure, étaient déjà loin.

De rechef, la femme se dit, tout aussitôt, que le moine l'avait trahie.

— C'est vous qui avez donné l'ordre à ce batelier, que vous connaissiez, et de qui vous étiez sûr, de venir me chercher là-bas, ce soir, fit-elle, d'une voix rauque, se rendant compte du danger terrible qu'elle courait, seule, à pareille heure, au bord de la rivière, avec un homme qu'elle avait menacé, un moment auparavant. Or, cet homme vous était dévoué, et c'est vous qui lui avez donné l'ordre de s'enfuir!

Elle ajouta, à demi-voix :

— Je suis perdue! Impossible de retourner là-bas. Que faire?

Mais elle était courageuse autant qu'énergique, et puis, elle avait certes absolument conscience de la force, de la puissance, que lui donnait son rang.

— Quel a été votre projet? demanda-t-elle au moine. Pourquoi avez-vous ordonné à cet homme de fuir? Est-ce que, pour vous soustraire au châtiment

dont je vous ai menacé, vous lui avez fait quelque signal, afin qu'il parte, et afin de rester seul, avec moi, pour me faire disparaître, peut-être, ou pour me perdre avec vous?

Ce fait : la disparition inattendue et inexplicable du batelier, et le danger que l'inconnue courait, par suite, avait rendu au moine son sang-froid, sa force, son énergie, semblait-il.

— Tout-à-l'heure, vous avez été injuste envers moi, qui ai tout fait pour vous servir, parce que mon intérêt me le commandait! répliqua froidement le moine. A présent, le danger que vous courez vous affole, Madame, permettez à votre plus humble et plus fidèle serviteur de vous le déclarer. Qui donc oserait attenter à vos jours? Qui donc oserait porter les mains sur une tête aussi haute que la vôtre? De même que je ne puis m'expliquer que ces hommes, qui ont été chargés d'exécuter mes ordres et les vôtres, ne se soient pas présentés au rendez-vous que je leur avais fixé, de même, je ne puis m'expliquer la disparition du batelier : Il est évident que les deux événements doivent avoir les mêmes causes, et se tiennent. J'avais tout prévu, et, à ma place, en pareille circonstance, l'homme le plus adroit, le plus audacieux et le plus prudent, n'eut pas pris, plus adroitement, plus de précautions : Je peux le dire sans vous paraître trop présomptueux. Mais, encore une fois, il faut toujours compter avec le hasard, qui amène, parfois, des complications que nul ne pouvait entrevoir. Je vous atteste encore que j'ai agi, loyalement, en tout ceci. Demain, je vous fournirai, au sujet de ce qui s'est passé ici, ce soir, tous les renseignements véritables. J'espère que la besogne indiquée a été exécutée, et que vous en serez satisfaite. Autrement, vous ferez de moi ce que vous voudrez. En attendant, vous n'avez rien à craindre de votre complice, Madame, et je vais, en personne, vous reconduire là-bas.

— Comment?

— Il y a, ici près, une barque, qui sert, souvent, pour la pêche, au passeur du bac voisin.

— Eh bien?

— Je vais l'amener.

— Vous?

— Oui.

— Mais comment vous y prendrez-vous pour amener, ici, cette barque qui se trouve amarrée, dites-vous, au bord de l'eau, après l'enceinte fortifiée, au-dessous de l'endroit où nous sommes?

— Je ne vous demande que cinq minutes.

— Mais...

— Vous serez bien servie par moi.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez voir.

Le moine ôta sa cape, qu'il jeta sur la berge

— Je nage à merveille, dit-il, j'irai chercher la barque en nageant, et je l'amènerai ici. L'eau est glacée : qu'importe? Je tiens à vous démontrer que je suis homme de ressources, et que rien ne m'arrête quand il s'agit de votre personne!

— Malheureux! Attendez...

Avant que l'inconnue, stupéfaite, eut pu faire un mouvement, le moine se jeta à l'eau, audacieusement, et se mit à nager, en luttant, non sans peine, contre le courant d'autant plus rapide que la rivière, il faut le répéter, était considérablement enflée par les neiges des jours précédents.

Un moment, elle suivit des yeux, curieuse, et vraiment enthousiasmée, cet homme qui n'avait pas hésité à lui donner une pareille preuve de dévouement.

Il nageait avec une adresse infinie, quoiqu'il fut gêné, outre mesure, par sa robe, qu'il avait retroussée, pourtant, avant d'entrer dans la rivière.

Certes, il risquait sa vie, courageusement, en cette circonstance, tant parce que l'eau devait être glacée que parce qu'il lui fallait remonter le courant, qui pouvait emporter le nageur le plus intrépide.

Il ne s'était pas vanté : Il nageait à merveille, vigoureusement, et sans peur.

La femme, haletante, penchée sur la berge, comme fascinée, ne perdait rien de la lutte de son complice contre le courant, éclairé par la lueur de l'incendie.

Soudain, elle cessa de le voir.

— Cet homme est courageux! murmura-t-elle, charmée.

Les femmes, êtres impressionnables, sont toujours enthousiasmées par le vrai courage, par les hauts faits d'audace, surtout quand le héros qui opère sous leurs yeux agit pour leur service.

Cette inconnue, qui, tout à l'heure, avait parlé au moine avec hauteur et mépris, était, maintenant, subjuguée par lui.

Elle attendait son retour anxieusement, non parce qu'elle avait hâte d'échapper au danger qu'elle courait en restant à cette place; mais parce qu'elle souhaitait, ardemment, de le revoir sain et sauf : En son esprit, cette préoccupation primait toutes les autres, si grande que fut leur importance!

Elle ne songeait plus qu'il était grand temps qu'elle reparut à l'endroit d'où elle s'était échappée pour venir à la Tour de Nesle; elle ne songeait plus à la femme de la maison à la Madone Dorée, ni aux hommes qui devaient apporter l'enfant de cette femme : Revoir le moine, qui l'avait si courageusement et si habilement reconquise, voilà tout ce qu'elle désirait!

Elle n'entendait pas la clameur qui venait des alentours de la maison incendiée, près de laquelle s'agitaient, secourables, les habitants du faubourg de Saint-Germain-des-Prés et les religieux de l'Abbaye.

L'incendie décroissait, là-bas : le feu ayant dévoré la maison dont il ne restait plus guère que les murs, à présent.

Soudain, l'inconnue, toujours penchée sur la rivière, les yeux fixés sur l'endroit où le moine avait disparu, perçut un bruit lointain de chaîne.

Un moment se passa.

Bientôt, elle aperçut la haute silhouette du moine, debout à l'arrière d'une barque, qu'il poussait, rapidement, vers la rive.

Il l'atteignit vite.

— Quelle imprudence! lui dit la femme, qui l'admirait, maintenant.

— Je n'ai fait que réparer l'une de mes fautes! répondit le religieux.

Tout autour de lui, l'eau ruisselait de sa robe mouillée.

— J'espère que je réparerai les autres, reprit-il, afin de vous démontrer que je ne suis ni félon, ni maladroit, et que l'adresse, le dévouement et le courage, peuvent être vaincus par le hasard, malgré toutes les précautions prises!

Fort habilement, il conduisit la barque au-dessous de la place où se trouvait l'inconnue, et, lestement, il mit pied à terre.

— Montez, Madame! fit-il.

Il apparut comme grandi à l'inconnue.

Son visage, à l'expression énergique, était superbe à voir, à cette minute.

L'inconnue, avec son aide, monta dans la barque.

Le moine ramassa sa cape et s'embarqua à son tour.

Un moment après, la barque, bien dirigée, flottait, en pleine Seine, se dirigeant, très rapidement, vers la Cité.

Le religieux, tout occupé de son œuvre, conscient de sa responsabilité, manœuvrait avec une attention soutenue, avec une vigilance extrême, comme si, amant fortement épris, il avait conduit une jeune maîtresse; l'embarcation ne s'écartait pas, d'un pied, de la ligne qu'il fallait suivre pour atteindre l'endroit où se rendait l'inconnue.

Celle-ci pensait à tout ce qui s'était passé au cours de cette soirée.

— Le service que vous venez de me rendre est grand! fit-elle. Je m'en souviendrai!

Elle paraissait émue profondément : Ce n'était plus la femme hautaine, méprisante, qui avait si fort malmené, tout à l'heure, un pauvre hère qui ne comptait plus pour elle; c'était une créature presque tendre, que le dévouement du moine avait touchée et transformée radicalement.

— Je suis aise que vous soyez satisfaite! répliqua le religieux, toujours respectueux ; mais sans obséquiosité.

— Comme vous êtes adroit! reprit la femme. Vous conduisez cette barque avec une adresse infinie!

— Mon enfance s'est écoulée au milieu des pêcheurs, et, avec eux, j'ai appris à diriger une embarcation, même sur une mer houleuse.

— Vous devez être glacé?

— Depuis longtemps je suis habitué à braver les intempéries : mon corps, endurci au régime sévère du Cloître, supporte, sans peine, la froidure ou l'extrême chaleur. Et puis, le corps, ce n'est qu'une loque, dont il ne faut pas se soucier outre mesure!

La femme retomba dans sa rêverie.

Cependant, la barque aborda, dans la Cité, au pied d'un gros arbre planté sur la berge, dans le jardin attenant au Palais, demeure du roi de France.

Plus que jamais, à présent, on voyait les baies illuminées de la royale habitation en fête.

Même, on percevait une harmonie lointaine, assourdie, une harmonie cadencée produite par des rubèbes, des violes, des luths, des flûtes et des tambourins.

Le moine sauta sur la berge et aida l'inconnue à mettre pied à terre.

La main de la femme trembla lorsqu'elle toucha la sienne.

— Je veux vous voir, demain! dit-elle.

— A vos ordres, Madame! répliqua le religieux, en s'inclinant. Je compte pouvoir vous donner, alors, entière satisfaction, comme je vous l'ai promis.

— J'ai foi en vous! Je suis sûre, à présent, que vous ne m'avez pas trahie. Je suis femme, et, par conséquent, impressionnable : j'obéis trop aux suggestions du premier mouvement. Oubliez ce qui s'est passé, entre nous, à la Tour. Je tiendrai la promesse que je vous ai faite, je vous en donne ma parole.

Cette étrange créature avait articulé ces paroles d'une voix douce, très caressante, et elle était apparue plus grande, plus belle, plus noble et plus majestueuse que jamais.

Elle tendit au moine sa main très blanche, chargée d'anneaux enrichis de scintillantes pierreries.

Il s'inclina et baisa cette main, respectueusement.

— A demain! dit la femme.

— A demain! répondit le religieux.

L'inconnue s'éloigna, et son complice remonta dans la barque, qui redescendit la rivière, du côté de la Tour de Nesle.

IX

LE GITE D'APOLLON

— Eh! mais, n'est-ce pas la rivière qui coule à notre droite? demanda Remi.

— Si fait, répliqua Apollon. Es-tu las?

— Un peu, je l'avoue.

— Ne sois point en peine; encore un effort, nous serons arrivés, bientôt, au but.

Et le Bourguignon, portant toujours Clotilde, évanouie, suivit son ami, qui, de son côté, portait, sous sa cape, l'enfant de la jeune femme.

Ils marchaient ainsi, péniblement et sans parler, pensifs tous les deux, dans la campagne enténébrée, depuis une grande heure, c'est-à-dire depuis qu'ils avaient abordé sur la rive et congédié le batelier.

Ils s'étaient trouvés, tout à coup, au détour d'un chemin creux, près de la rivière, qu'ils longeaient, à présent.

— Où sommes-nous donc? interrogea Remi.

— A cent pas, environ, du pont de Saint-Cloud, répondit Apollon.

Et, s'arrêtant, brusquement, après avoir fait encore cinquante pas.

— Nous sommes chez nous, fit-il.

— Chez toi?

— J'ai bien dit : Chez nous, par conséquent.

Remi était stupéfait : Apollon, ce gueux sans feu ni lieu, qui dormait, jadis, à la belle étoile, ou, par charité, dans les granges, avait un domicile!

A tâtons, le nain ouvrit une porte en planches, qui s'élevait au milieu d'une haie, et il dit à son compagnon :

— Passe!

Remi franchit le seuil de la porte et attendit; il sentit qu'Apollon lui touchait l'épaule.

— Je te conduis, reprit le nain. Marche sans hésiter. Il faut que nous traversions, d'abord, mon jardinet.

Un jardinet? Apollon avait un jardinet! Remi n'en croyait pas ses oreilles. Que de surprises! Rêvait-il? Non, c'était réel. En effet, le nain s'était arrêté, de rechef; le Bourguignon perçut le grincement d'une clé dans une serrure; puis, le bruit d'une porte qui tourne sur ses gonds, et il se rendit compte qu'il était entré dans un endroit clos et chaud. Apollon le guidait toujours.

— Là, fit-il. A ta droite, il y a un lit.

Il avait pris le chandelier et il l'élevait, à bout de bras, afin de mieux éclairer la scène. (P. 85.)

Remi soutint Clotilde d'un seul bras, et, de sa main libre, il toucha une sorte de couche.

— Oui, dit-il.

— Étends la jeune femme sur le lit, reprit le nain.

Le Bourguignon obéit.

— Par mon patron, il était temps! reprit-il. Ma pauvre sœur ne pèse pas plus qu'une alouette; mais, à la longue, on se lasse! Je n'en peux plus!

— Sieds-toi! dit le nain.

Remi sentit, sous sa main, un escabeau que son ami lui avait apporté.

Et, tout à coup, une lueur brilla : Apollon avait allumé une chandelle, fichée dans un chandelier de fer ouvragé.

Le Bourguignon, ébahi, se vit au milieu d'une assez vaste pièce, dans laquelle il y avait, comme meubles, outre le lit où reposait maintenant Clotilde, plusieurs escabeaux en chêne; une table aux pieds tors, couverte de feuilles de parchemin, de plumes, de pinceaux, et de couleurs à demi séchées dans des coquilles; puis, un coffre en bois massif, une huche, et une sorte de dressoir chargé de poteries d'étain, et, enfin, une pile de livres sur une autre table, plus petite.

A la muraille blanche étaient appendues des images enluminées avec art; des statuettes de bois peint; une hache et un large coutelas; puis, encore, des fleurs et des feuillages secs, des papillons, un Christ de fer, et une viole.

Le sol, en terre battue et durcie, était recouvert de paille fraîche, parsemée d'herbes odoriférantes, qui répandaient, dans ce logis, un subtil parfum de lavandes et de bruyères sauvages.

— Un palais! s'écria Remi.

— Il y a mieux! répliqua Apollon, modestement.

— Qui aurait supposé que tu possédais un pareil gîte?

— J'y suis installé depuis six mois.

— Et je l'ignorais!

— Pour cause! Mais tu n'eusses pas tardé à avoir de mes nouvelles si cette aventure qui vient de nous arriver ne nous avait pas réunis.

Le colosse montra la table, les parchemins, les couleurs.

— A quoi bon tout cela! demanda-t-il?

— Mon gagne-pain!

— Ah!

— Je t'expliquerai cela, et bien d'autres choses encore, plus tard.

— Tu as raison : Au plus pressé, d'abord; occupons-nous de Clotilde.

Remi se leva et se rapprocha du lit; Apollon ayant déposé l'enfant endormi dans une corbeille d'osier, qu'il avait, au préalable, bourrée de paille recouverte d'une toile, marcha, à son tour, vers le lit, et il examina la jeune femme, son chandelier à la main.

— Pauvre Clotilde! murmura le colosse. Qui eut dit, jadis, que je la reverrais dans de si terribles circonstances?

— Elle vit! C'est l'essentiel, dit Apollon.

Il prit, dans la huche, une fiole qui contenait du vinaigre; il en versa quelques gouttes sur une toile, et il en frotta les tempes de la jeune femme.

Remi regardait agir son ami.

— Je frémis en pensant au danger qu'elle a couru, ainsi que nous-mêmes, ce dont je ne me suis pas rendu compte, alors, aussi nettement qu'à cette heure! dit-il.

— Espérons que tout danger, pour elle et pour nous, est écarté! répliqua le nain, en mettant la toile humectée de vinaigre sous les narines de la jeune femme.

— Crois-tu donc que...

— Je crois qu'elle a eu affaire à des ennemis puissants, très puissants, et que si Dieu, ou le hasard, ne nous avaient pas mis de la partie, elle serait, à présent, ensevelie sous les ruines de sa maison.

Remi frissonna; il reprit :

— Selon, toi le moine...

— Le moine, c'est certain, n'était qu'un instrument aux mains de hauts personnages que ta payse gênaient. Or, ces personnages qui nous ont payés, par les mains du moine, pour lui livrer l'enfant qui est ici, auront intérêt à nous rechercher.

— Tu m'effraies! Non pour moi, certes; mais pour elle!

— Ils nous rechercheront, c'est sûr; nous trouveront-ils? Autre affaire?

— S'ils nous retrouvaient...

— Ils ne nous retrouveront pas! dit gravement Apollon, avec une assurance qui plût à Remi.

— Que Marie, Sainte Mère de Dieu, l'entende et nous protège!

— Qu'elle nous protège, soit! ajouta le nain, sceptique. Nous prendrons, d'autre part, toutes les précautions désirables pour que nul ne flaire notre trace. Aide-toi, le ciel t'aidera, c'est connu. Et, d'ailleurs, quand ta Clotilde aura repris ses sens, elle nous révèlera bien des choses qui nous serviront, sans doute. Elle nous dira comment elle se trouvait dans cette maison du faubourg Saint-Germain; elle nous dira qui elle y recevait: amant ou mari, le père de cet enfant; elle nous dira...

Le nain s'interrompit : Clotilde avait fait un mouvement.

Anxieux, Remi se leva.

— Elle revient à elle! s'écria-t-il.

Apollon, très attentif, poursuivit l'œuvre commencée.

La jeune femme, toujours immobile, les yeux clos, était livide.

— Je ne me suis pas trompé, reprit le colosse, debout au chevet de Clotilde, elle a bien fait un mouvement, n'est-ce pas?

— Oui. Attendons.

Quelques minutes s'écoulèrent qui parurent simpiternelles à Remi.

Soudain, il jeta un cri de joie : La jeune femme avait ouvert les yeux.

— Sainte Vierge, s'écria le colosse attendri, est-ce qu'elle me reconnaîtra ?

Il avait pris le chandelier et il l'élevait, à bout de bras, afin de mieux éclairer la scène.

Le colosse, tout ému, pleurait.

— Clotilde, s'écria-t-il, Clotilde, ma petite Clotilde !

La jeune femme s'était soulevée sur la couche; elle regarda tout autour d'elle, et vit, d'abord, Apollon.

Alors, effarée, elle jeta un cri de terreur.

— Hugues ! fit-elle. A moi ! A moi ! Ils vont me tuer ! A moi ! A moi !

— Pauvre petite ! murmura Remi. N'aie pas peur ! Tu es chez des amis; tu n'as plus rien à craindre. Clotilde, regarde-moi; ne me reconnais-tu pas ? Je suis Remi, ton frère.

Il s'était agenouillé devant le lit et il s'était fait suppliant.

— Ne ferme pas les yeux, reprit-il, regarde-moi; je te dis que tu n'as plus rien à craindre de personne au monde.

— Elle va te reconnaître, fit Apollon, plus ému qu'il ne voulait le paraître. Elle a été effrayée, tout d'abord, en se trouvant dans ce logis inconnu. Cela s'explique. Il fallait s'y attendre. Bientôt, elle se rassurera. Patience !

Clotilde rouvrit les yeux, vit Remi, et dit :

— Laissez-moi ! Ne me faites pas de mal ! Hugues, Maguelonne, à moi !

— C'est singulier, fit le colosse, elle m'a vu et elle ne m'a pas reconnu !

— Ma fille ! s'écria la jeune femme.

— Votre fille est ici, mon enfant, dit Apollon, d'une voix très douce, rassurez-vous; comme vous le disait mon ami, vous n'avez plus rien à craindre de personne.

— Raymond ? fit encore Clotilde.

— Raymond ? répéta le nain. De qui parle-t-elle donc ?

— Ce doit-être le nom du père de son enfant, expliqua Remi.

La jeune femme, à présent, regardait droit devant elle, fixement, d'un air égaré.

— Maguelonne avait raison, dit-elle, à demi-voix, c'est le moine qui a tout fait. Hugues n'a pas verrouillé les portes, ainsi que je le lui avais recommandé. Je suis perdue ! Mais, je ne connais pas ce moine. Que me veut-il ? Pourquoi a-t-il envoyé, chez moi, des assassins ? Hugues, défends-moi ! Défends-moi ?

— C'est effrayant ! murmura Remi.

Il se leva et dit :

— Clotilde, reviens à toi ! Tu me fais peur !

Mais, en voyant cet homme, qui s'était dressé, devant elle, à l'improviste; en entendant sa voix, la jeune femme parut plus épouvantée que jamais.

— Raymond! clama-t-elle, d'une voix vibrante. Raymond! Raymond, il vont me tuer! A l'aide! A l'aide! A moi!

Et elle retomba sur sa couche, brisée.

— Apollon? fit Remi, atterré.

— Eh bien?

— On dirait que la pauvre Clotilde a perdu l'esprit! Toi qui es un savant, qu'en penses-tu? Rassure-moi! J'ai peur!

— Il est certain qu'on pourrait craindre que son cerveau ne se fût déséquilibré.

— Elle serait folle?

— J'espère que non!

— Tu n'en es pas sûr?

— Hélas!

— Pauvre Clotilde!

— Il n'est pas temps encore de désespérer; il ne faut pas jeter le manche après la cognée. Rien n'indique qu'elle soit folle. Sans doute, la secousse qu'elle a éprouvée a pu troubler ses sens, momentanément, tout au moins; mais dans quelques jours, il est probable qu'elle aura recouvré ses esprits. Souhaitons-le.

— Oui, oui, souhaitons-le! La pauvre enfant! Mais, elle ne bouge plus : Regarde, Apollon. N'est-elle pas morte?

— Non! Elle dort! Son pouls bat; sa respiration se fait régulièrement. Elle dort tranquille. Bon, cela, Remi. La pauvre femme est brisée : Le sommeil réparera ses forces, et, qui sait? quand elle s'éveillera, peut-être qu'elle aura retrouvé toute sa raison perdue. Le sommeil, vois-tu, c'est le grand réconfort, le grand apaisement, c'est le dictame souverain qui calme toutes les souffrances morales ou physiques! Enfin, quand elle s'éveillera, il fera jour : Or, le jour, c'est la joie, c'est la force, c'est la vie! Attendons, mon ami Remi, attendons et espérons!

— Espérons!

Apollon, attentif et tendre comme une mère, étendit, sur Clotilde endormie, une lourde pièce d'étoffe de laine, qu'il avait prise dans son coffre.

Remi le regardait faire, charmé, reconnaissant, à un point indicible, des soins que son ami donnait à la jeune femme.

Le nain, cependant, ouvrit la huche; il en tira un pain et un jambon entamé, qu'il apporta sur un escabeau; puis, il prit, sur le dressoir, deux gobelets et un pot d'étain plein de vin; enfin, il dit à Remi :

— Frère, n'as-tu pas besoin, comme moi, de te sustenter? Si oui, comme je le crois, sers-toi, bois, mange, répare tes forces.

Certes, le colosse était ému jusqu'au plus profond de son être; mais, au

rebours de ce qui se produit, le plus habituellement, pour la plupart des créatures humaines, l'émotion lui donnait de l'appétit.

Ému, et prodigieusement las, après les exercices variés et fatigants auxquels il s'était livré au cours de cette soirée si pleine d'événements de toute sorte, le bon Remi mourait de faim ; il tombait d'inanition.

Aussi, à l'aspect des victuailles que son ami avait exhibées, ouvrit-il des yeux ardents et se sentit un formidable appétit.

Du reste, ce jambon à la teinte rosée, bordé d'une graisse appétissante au possible, était beau à voir quand on avait peiné de longues heures, et quand on pouvait se dire : « Cette pièce m'appartient ; je peux en disposer à mon gré. »

— Apollon, ces vivres arrivent bien ! dit le géant, charmé. Un peu plus, j'allais choir, tant je me sens dépourvu de forces.

Il s'était armé, déjà, d'un couteau ; il coupa le pain en deux parts égales ; puis, sur la sienne, il étendit une large tranche de jambon ; enfin, avec une satisfaction excessive, il mangea.

Le nain était très sobre, et puis, il s'était fatigué moins que son ami, sans compter qu'il n'avait pas à nourrir, loin de là, une carcasse colossale comme celle de Remi, aussi, ne prit-il qu'une lichette de pain et un tout petit morceau de jambon.

— Bois, dit-il au géant.

Il était temps : Remi étouffait ; il emplit deux fois son gobelet, coup sur coup ; le pot se trouva vide.

— Apollon, fit alors le géant, navré et honteux, j'ai bu tout le vin !

— Eh bien ?

— Je suis un mauvais frère ! Pardonne-moi ?

— Je ne bois que peu de vin, répliqua le nain. Ne t'inquiète pas pour si peu. L'eau est ma boisson favorite.

Remi fut rassuré. Cependant, il avait dévoré son pain et son jambon. Or, visiblement, il avait encore faim, car il regardait le reste des vivres avec envie.

— Tu es chez toi, lui dit Apollon, sustente-toi tout à ton aise, mon compagnon.

— Mais... toi ?

— Je n'ai plus faim.

— Je peux donc...

— Prendre ces victuailles et te nourrir selon tes besoins, certes : encore une fois, ami, tu es chez toi.

Le colosse ne se le fit pas répéter ; il saisit le pain et le jambon, qu'il rongea jusqu'à l'os, après quoi, il poussa un vigoureux soupir de satisfaction.

— Cela va mieux ! fit-il.

— Tu es repu ?

— Oui !

— Bien ! Or, maintenant, causons, veux-tu ?

— Causons !

X

PLAN DE CAMPAGNE

— Que dis-tu de notre situation ? fit Apollon.

Cette question, posée à brûle-pourpoint, interloqua le bon Remi : il ne sut que répondre, tout d'abord.

— A quel point de vue ? interrogea-t-il.

— Au point de vue de notre sécurité, pour le présent, et de ce que l'avenir nous réserve ?

— Eh, mais, tu m'embarrasses ; j'avoue que je n'ai pas pensé à ces choses.

— Il faut y penser !

— Je m'en remets à toi de ce soin : Encore une fois, tu es la tête ; conduis-nous. Si tu as besoin de mon bras pour agir, tu me trouveras prêt. Ne m'en demande pas plus. Je suis mal organisé pour penser !

— Alors, écoute-moi.

— Je suis tout ouïes.

— Cette jeune femme est la fille d'un seigneur bourguignon ?

— Oui.

— Riche ?

— Très riche et très puissant, ami du duc Robert II.

— Bien !

Apollon se tut, un moment ; puis, après réflexion, il reprit :

— Comment est-elle venue à Paris ? Tu l'ignores : Nous le saurons plus tard. N'insistons pas. Deuxième point : Elle est mère. Femme ou fille ? Épouse ou maîtresse ? Nous l'apprendrons, également, avant peu, et par elle-même. Passons. Ce qui est sûr, c'est qu'elle avait un mari ou un amant. Un amant, plutôt, c'est probable, car, autrement, elle n'eut point vécu si retirée : Son nom devant lui donner accès au Palais. A moins, pourtant, que, jeune mariée, elle ne se fut cloîtrée, dans son nid d'amour, pour y vivre toute à son seigneur et maître, et afin de le trouver plus à elle seule : Les époux, très épris, tous les amoureux, en général, sont égoïstes et ne vivent que pour eux. Il n'importe ! Dans tous les cas, il est hors de doute que le père de l'enfant, l'amant ou le mari de la Clotilde, est un grand seigneur : Tel est le fait qu'il fallait démontrer.

Remi approuva, de la mine et du geste.

— Tu me suis ? demanda Apollon.

— Les anges du ciel veillent sur l'enfant qui dort ! répliqua Apollon... (P. 96.)

— Parfaitement ! Tout ce que tu avances est clair et fort logiquement déduit. Poursuis ?

— J'ai dit que l'amoureux de Clotilde était plutôt amant que mari; je le maintiens, pour deux raisons encore.

— Quelles ?

— La première parce que, s'il était le mari, il se fut trouvé au logis conjugal, ou nul n'aurait eu l'idée de chercher à s'introduire.

— Il se peut qu'il se soit absenté, momentanément, pour un motif quelconque.

— Ceci est bien dit! Mais, cependant, je tiens à mon idée pour ce que, sans elle, ma troisième raison ne voudrait rien, et qu'il est clair, au contraire, qu'elle est excellente : En effet, qui pouvait haïr Clotilde et son enfant au point de vouloir faire occire la première et voler le second, sinon quelque rivale d'amour, c'est-à-dire cette femme qui a été amenée à la Tour de Nesle, ainsi que le batelier, interrogé par toi, nous l'a révélé?

— C'est juste!

— Donc, ce deuxième fait : l'existence d'une rivale étant prouvé surabondamment, poursuivons notre enquête.

— Poursuivons?

— Que va-t-il se produire?

— Malin qui le dira!

— D'une part, le seigneur et maître de Clotilde, grand amoureux, ce qui s'explique car la dame est fort belle et jeune à souhait, la cherchera, demain, au plus tard.

— A coup sûr!

— Il la cherchera, d'autant mieux, qu'il est, à la fois, amant et père.

— Naturellement.

— D'autre part, la rivale, qui attendait q'on lui livrât l'enfant, ne l'ayant pas, s'en prendra au moine qui nous a fait agir.

— Ceci est judicieux.

— Le moine nous recherchera.

— C'est à craindre!

— Donc, des deux côtés, nous courons de grands dangers.

— Hélas!

— Pour un temps, tout au moins!

— Je ne comprends pas : explique-toi mieux?

— Tu vas comprendre : il s'agit de savoir si la rivale de Clotilde est plus puissante que l'amant de celle-ci.

— Pourquoi?

— Parce que si l'amant est plus puissant que la rivale, comme nous avons, en somme, sauvé Clotilde, l'amant nous en saura gré et nous défendra.

— Tout s'éclaire! Tu as raison.

— Au contraire, si la rivale est plus puissante que l'amant, nous n'aurons merci de la rivale, puisque nous aurons sauvé celle qui la gênait.

— Ta première supposition me souriait davantage. La seconde est pleine de dangers pour nous!

— Il faut tout prévoir.

— D'accord!

— Enfin, le père de Clotilde est-il plus puissant que la rivale, ou bien,

si la rivale est très puissante, l'est-elle autant que le père et l'amant de la jeune femme réunis? Remarque bien, Remi, que nous pourrons avoir, dans notre jeu, au besoin, cette aide : le père, qui nous protègera, d'autre part, au besoin.

— Oui!

— Seulement, avant de prendre une décision que l'avenir seul peut nous dicter, il importe que nous ne risquions rien imprudemment.

— Certes!

— Nous avons fait une bonne action, le fait est indubitable; nous avons agi d'après la suggestion de notre cœur : toi, par tendresse pour la jeune femme connue de toi par grand hasard, moi, pour des raisons qui ont bien leur valeur; or, il ne faut pas que cette bonne action nous soit attribuée à crime et nous vaille le gibet!

— Ce serait une injustice criante!

— Et, quoique nous n'ayions pas agi dans l'espoir d'une récompense quelconque, attendu que toute bonne action porte en soi une récompense par la satisfaction que l'on éprouve quand on a fait son devoir, il est bon d'ajouter que, si l'amant ou le père voulaient nous témoigner leur reconnaissance pour la susdite action qui leur rendrait un être bien aimé, nous n'aurons garde de faire les dédaigneux et de refuser leurs offres généreuses?

— Ce qui est offert de bon cœur peut être accepté sans honte!

— Excellemment dit, mon amé Remi. Il faut donc tout tenter pour éviter les dangers que nous courons et pour attendre que nous vienne la récompense, s'il y a lieu.

— Approuvé!

— Concluons donc.

— Concluons!

— Il convient que nous nous abstenions de nous montrer, de longtemps, dans la bonne ville de Paris, où nous pourrions rencontrer le moine.

— Ce serait courir à notre perte, en effet, que de reparaître, trop tôt, dans l'enceinte construite par le roi Philippe, dit l'Auguste.

— Même, Remi, m'est avis que, plus nous serons loin de la susdite ville et mieux cela vaudra?

— Cet avis est aussi le mien!

— Nous quitterons donc, le plus tôt possible, cette masure où nous sommes?

— Ton gîte, auquel tu dois tenir?

— Je devais le quitter, sous peu de jours, et pour cause!

— Nous le quitterons donc. Mais où irons-nous?

— En un endroit où je devais me rendre, en m'éloignant d'ici, et où nous nous trouverons en sûreté.

— Loin de ce pays?

— Tu le sauras bientôt.

— Je me fie à toi. Encore une objection, Apollon, mon ami?

— Parle?

— Pour vivre, en l'endroit où nous irons, et pour nous y rendre, il nous faudra...

— Quoi?

— Des ressources en argent.

— Certes! Mais, de l'argent, nous en avons.

— Nous avons cet or que le moine nous a donné : deux marcs, en tout, au lieu de quatre que nous devions toucher!

— Ce serait assez, en attendant. Mais nous avons mieux.

— Hein?

— Nous sommes plus riches que tu ne le penses.

— Bah! Tu avais donc un magot?

— Non.

— Alors?

— Regarde.

Apollon ouvrit son escarcelle, et, très grave, il montra, à Remi ébahi, cinq marcs d'or qui brillaient dans le creux de sa petite main.

— D'où te vient cette richesse? demanda le colosse.

— Cinq marcs d'or que voici, et un, que tu possèdes, font six, est-ce pas, si je compte bien?

— Trois cent dix-huit livres tournois! Mais comment...

— Sache tout : tu te souviens que, là-bas, je t'ai demandé si tu croyais que ce fut œuvre déshonnête que de s'emparer de la somme donnée, par le moine, à cet assassin que tu as, si dextrement, envoyé dans l'autre monde?

— Eh bien?

— Tu te souviens que, sur ta réponse négative à ma demande, je descendis afin de prendre le marc d'or dans la poche du trépassé?

— Oui, mais tu n'eus pas le temps d'accomplir ton dessein : je te vis remonter au premier étage, avec rapidité, chassé par les flammes...

— Je suis agile et prompt; en ce court espace de temps, je fis beaucoup de choses : je constatai, d'abord, qu'il y avait deux cadavres au rez-de-chaussée de la maison.

— Deux cadavres!

— Celui de la servante de Clotilde, à qui l'on avait coupé la gorge, et qui gisait, inanimée, dans un coin de la salle; puis, celui du deuxième assassin, qui avait reçu un formidable coup en pleine poitrine, et qui gisait, également, sur le carreau, tout baigné dans son sang.

— Affreux spectacle!

— En un clin d'œil, je reconstituai le drame qui avait dû se jouer, à cette place, avant notre entrée dans la maison : la servante, au bruit que les assassins avaient fait pour entrer dans la salle basse, était accourue, sans doute, et l'un des deux hommes l'avait tuée; puis, il était monté au premier étage, par l'escalier intérieur, et le vieillard qui succomba sous les coups de l'autre assassin, a dû l'occire d'un coup de son couteau; juste châtiment que la Providence infligea à ce misérable pour avoir incendié la maison. Lorsque le moine parut — au pied de la Tour de Nesle, avant que nous nous dirigions vers la maison de Clotilde — avec les deux acolytes qu'il nous donnait, je remarquai que l'un d'eux portait un fardeau sous sa cape : probablement des matières combustibles, desquelles il allait se servir pour allumer l'incendie. Plus tard, tu te le rappelles... nous entendîmes un bruit étrange et inexplicable qui me fit dresser l'oreille? L'homme, à coup sûr, préparait, alors, son œuvre maudite! Les flammes, cependant, surgissaient, de toutes parts, autour de moi, dans la salle basse : il fallait se hâter. Vite, je me penchai sur l'un des cadavres; j'introduisis ma main, avec dextérité, dans l'une de ses poches, et j'y trouvai deux pièces d'or, ce, à ma très grande joie. De même, je fouillai les poches de l'autre cadavre, et j'y trouvai, également, deux pièces d'or. Je m'en emparai de même, et, comme les flammes commençaient à me rôtir les grègues; comme la fumée épaisse me suffoquait, je me jetai dans l'escalier et te rejoignis, au premier étage, assez tôt pour guider tes pas vers l'escalier de pierre extérieur par lequel nous pûmes fuir.

— Comment ces assassins avaient-ils, en leur possession, chacun deux marcs d'or?

— C'est ce que je me demandai lorsque, sauts, nous voguions, dans la barque, au fil de l'eau.

— Et tu...

— Je compris que le moine, attendant, de ces hommes, une besogne dont nous ne nous fussions point chargés : besogne d'incendiaires et d'assassins, les avait payés double.

— C'est clair! Apollon, tu m'émerveilles! Ton cerveau est organisé pour concevoir les choses les plus inconcevables!

— Et voilà comment, mon ami Remi, nous sommes en possession d'une petite fortune, grâce à laquelle nous pourrons fuir vers des lieux plus cléments, où notre vie, et celle de ces êtres de qui nous allons être les protecteurs, sera assurée, largement, pour un long temps! Étranges revanches du hasard, cousin germain borgne de l'aveugle fortune, qui fait servir, à des œuvres pies, l'or payé pour des vilenies!

Apollon, ayant ainsi parlé, se leva.

— Donc, frère, nous sommes d'accord? fit-il.

— Absolument!

— Nous fuirons la nuit prochaine?

— Si tu veux! Tu commandes, j'obéis; je te l'ai déclaré une fois pour toutes.

— Bien!

Le nain demeura pensif, un moment; puis, il poursuivit :

— Tu dois être las?

— Je l'avoue! Et toi?

— Moi, je suis las aussi; mais je suis plus résistant, étant plus nerveux : or, puisque tout le monde dort, ici, et puisque, jusqu'à nouvel ordre, personne n'a besoin de toi, tu vas te reposer, Remi.

— Toi, de même, sans doute?

— Non.

— Que comptes-tu faire?

— J'ai de la besogne.

— Tu vas travailler? Maintenant? A pareille heure?

— Je vais pousser une pointe jusqu'à Paris...

Remi fit un geste de surprise et objecta :

— N'as-tu pas dit, tout à l'heure, qu'il importait à notre sécurité que nous ne nous jetions pas dans la gueule du loup?

— Cette démarche est indispensable! Il faut que j'obtienne, avant de partir d'ici, des renseignements dont j'ai besoin. D'ailleurs, rassure-toi, je serai prudent.

— D'ici à Paris la course est longue...

— Je marche vite; je serai de retour, ici, probablement avant le jour, qui, en cette saison, se lève tard.

— Tant que tu seras absent, je ne vivrai pas!

— Tu dormiras, et, par suite, tu ne penseras point.

— Mais si Clotilde s'éveillait; si...

— Je te répète que cette démarche à faire est indispensable.

— Je n'insiste plus! Va donc, et hâte-toi!

Apollon prit le chandelier qui avait éclairé cette scène; puis, il se dirigea vers un point de la salle et dit :

— Suis-moi!

— Où?

— Viens!

Remi, étonné, marcha vers son ami.

Le nain ouvrit une porte, dissimulée sous un lambeau d'étoffe bariolée, et passa dans une pièce voisine, où le Bourguignon entra derrière lui.

Cette pièce, qui prenait jour sur le jardinet attenant à la masure, était tendue de magnifiques tissus chargés de broderies; on y voyait près d'une table en bois splendidement fouillée par un artiste patient, un berceau, également en bois, incrusté de nacre, d'ivoire et d'argent; dans ce berceau, un

enfant, de cinq ans, environ, dormait, profondément, dans une pose gracieuse.

Cet enfant était couvert de riches langes.

Il était blond, et si blanc, si rose, si joliet, que, à sa vue, on se sentait charmé.

Apollon posa le chandelier sur la table, s'agenouilla devant le berceau, comme il avait fait, là-bas, dans la chambre de Clotilde, devant le berceau de la petite fille; puis, tout de suite, toujours comme là-bas, il tomba en extase, les mains jointes, retenant son souffle, charmé, ému à un point indicible.

Remi, stupéfait, regardait ce spectacle, ne savait que dire, n'osait troubler la rêverie en laquelle Apollon semblait se complaire.

Derrière lui, il vit un luth, doré, un instrument superbe, très précieux sans doute, et, encore, une sorte de divan, recouvert d'étoffes semblables à celles qui ornaient les murs.

Soudain, Apollon se pencha, et, très doucement, il embrassa l'enfant; puis, il se releva et regarda Remi, qui, seulement alors, se décida à l'interroger.

— Cet enfant... fit-il.

— Mon trésor! répliqua le nain, avec un indicible accent de tendresse... Mon bonheur! Ma vie!

— Mais...

— Mon fils! dit encore Apollon.

Remi n'en croyait pas ses oreilles : son ami était père?

Vraiment, depuis quelques heures, il allait de surprises en surprises!

Apollon était père d'un enfant de cinq ans, et Remi l'apprenait si tard!

— Je rêve! C'est sûr! pensa le colosse.

— J'ai voulu le voir, l'embrasser avant de partir! reprit Apollon.

— Quoi? Tu es père et tu ne me l'as jamais dit! fit Remi, sur un ton de reproche.

Le nain mit un doigt sur ses lèvres et répliqua, mystérieusement :

— Je suis père, et ce titre a fait mon tourment, comme il fait et fera ma joie!

Puis, il dit encore, avec une émotion très vive :

— Remi, si mon affection, pour toi, est grande, c'est à cause de cet enfant!

— Je ne comprends pas! fit le colosse, interloqué.

— Un jour viendra où tu me comprendras.

Les deux hommes parlaient à demi-voix, afin de ne pas troubler le sommeil du petit être endormi.

— Et, pendant que tu étais là-bas, reprit Remi, tu as laissé l'enfant, seul, ici!

— Les anges du ciel veillent sur l'enfant qui dort! répliqua Apollon, d'une voix qui chantait. L'enfant vigoureux et sain repose toujours tranquille : Il n'a pas de soucis; il n'a pas de souffrances; il n'a que des rêves doux, pleins de riantes et éblouissantes visions!

Le colosse baissa la tête, convaincu : son ami parlait si bien et lui opposait des raisons qu'il trouvait sans réplique.

— C'est pour lui que j'ai agi ce soir, poursuivit Apollon. Fasse Dieu que notre bonne action lui vaille la récompense qui nous est due! C'est à cause de lui que je comptais quitter ce pays. C'est pour lui que je vis, et cette existence, que je lui consacre, je la donnerais, avec joie, pour assurer à jamais son bonheur!

Le petit homme, tout attendri, quasi transfiguré, demeura rêveur, un moment.

— Le temps passe! ajouta-t-il, bientôt. Il faut que je m'en aille.

Il montra à Remi le divan qui se trouvait dans la pièce.

— Voici ton lit! dit-il. Je te laisse, ami. Dors, repose-toi; reprends des forces; à bientôt!

Les deux hommes se serrèrent la main, et Apollon disparut.

Remi, de plus en plus stupéfait, s'assit sur le divan.

— Dors! a dit Apollon. Certes, je suis las, et je dormirais si je pouvais ne pas penser à toutes ces choses inattendues qui se produisent autour de moi et me tourneboulent l'entendement! Comment n'y pas penser? D'ailleurs, est-ce que je ne dors pas? Si, puisque, encore une fois, je rêve! En effet, il n'est pas possible que tout cela soit réel! Le moine; la tour de Nesle; la maison de là-bas; Hugues, le fauconnier; Clotilde; sa fille; l'incendie; notre fuite; le batelier; ce gîte et l'enfant d'Apollon... Tant d'aventures en quelques heures! Tout cela se brouille, se confond, s'entremêle en ma cervelle, qui se trouble et cela m'abêtit!

Le colosse, cependant, s'étendit sur le divan.

— Apollon est père! répéta-t-il, en fermant les yeux. Il était donc marié? Étrange!

Il se trouvait bien, étendu, tant il était las.

— Je rêve! murmura-t-il, en s'assoupissant. Clotilde!... Mon pays!... Bourgogne!

Un instant après il dormait profondément, tranquille autant que le fils d'Apollon, car son enveloppe de colosse enfermait une âme simple comme celle d'un enfant...

. . . . . .

Le nain, cependant, avait emporté le flambeau et s'était arrêté dans la pièce voisine. D'abord, il s'assura que Clotilde et sa fille dormaient toujours. Puis, il se livra à une étrange besogne.

Il ouvrit un coffre, d'où il tira un paquet, qu'il posa sur le sol.

... Le travail est encore ce qu'il y a de meilleur, en ce monde, quand l'œuvre à laquelle on s'adonne vous étreint, tout entier. (P. 101.)

Rapidement, il défit ce paquet.

Il contenait des vêtements : Une robe de femme, en étoffe noire, une coiffe et une perruque.

En un clin d'œil, Apollon, ayant ôté les habits qu'il portait, eut endossé la robe ; puis, il plaça le flambeau près d'un miroir, fait d'une plaque de métal poli, et il fixa, fort habilement, la perruque sur sa tête ; après quoi, il posa, sur le tout, la coiffe.

Certes, si Remi avait pu voir, alors, son compagnon, il eut été bien surpris.

Il est fort probable, même, qu'il ne l'eût point reconnu.

Maintenant, Apollon, sous sa robe en tiretaine, avec sa perruque de cheveux blancs, avait l'air d'une bonne petite vieille, toute contrefaite et ratatinée, une pauvresse, hantant le parvis des églises, vivant de charité.

Il se regarda dans son miroir, et parut satisfait : Il était absolument méconnaissable.

Non seulement il avait transformé son individu, radicalement, par l'artifice de son costume; mais, aussi, en modifiant son allure, ses mouvements... en courbant sa petite taille, en voûtant son dos, en inclinant sa tête en avant.

Par surcroît de précaution, il abaissa, sur son front, et jusque sur ses yeux, une sorte de bandeau attaché à la coiffe qui couvrait sa perruque.

Enfin, il prit un bâton, à poignée recourbée, sur laquel il s'appuya ; il passa, autour de son corps, le cordon d'une sorte de besace, et, après avoir éteint sa lumière, doucement, tout doucement, il ouvrit la porte de son logis et se glissa dehors.

Bientôt, il se trouva sur cette même route qu'il avait déjà parcourue, avec Remi, un moment auparavant ; il marchait très vite ; on entendit, pendant un moment, dans le silence profond, le bruit de ses pas menus, menus ; puis, plus rien : Apollon s'était perdu dans la nuit...

XI

OU APOLLON REND VISITE A UN AMI ET RENCONTRE UN ENNEMI

Deux heures après, notre ami Apollon s'arrêta non loin de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Dans la nuit glacée, sous le vent qui mugissait, il avait marché, sans reprendre haleine, depuis sa sortie de la maisonnette de Saint-Cloud : Ce petit être, de chétive apparence, était extraordinairement dur à la fatigue, capable d'une résistance prodigieuse, mise au service d'une volonté et d'une énergie bien rares.

Il se rapprocha, autant que possible, de la maison incendiée.

Maintenant, près des décombres fumants, d'où se dégageait une lueur rouge assez vive, éclairant les alentours, on distinguait des silhouettes de moines, qui, dans la nuit, et entrevus à distance, avaient quelque chose de fantastique : Or, c'étaient les religieux de l'Abbaye, restés proche du lieu du

sinistre, qu'ils n'avaient pas pu conjurer, malgré leurs efforts, et qui veillaient encore, à côté du foyer, par mesure de précaution.

Là-bas, dans la Cité, les fenêtres du Palais resplendissaient toujours, trouant l'obscurité : la fête donnée par le roi de France au duc de Bourgogne devait durer jusqu'au jour.

— Rien à faire d'utile, ici, pour le moment, murmura Apollon. Assurément, il se produira, à cette place, quelque chose qui pourra nous intéresser ; mais seulement après l'ouverture des poternes de l'enceinte : Je serai là, alors.

Il se remit en marche.

Il fit un long détour, à travers champs, hors du faubourg de Saint-Germain-des-Prés, après avoir longé le mur de l'Abbaye, et il arriva, bientôt, au-dessus du fossé qui entourait l'enceinte fortifiée de Paris.

Certes, il connaissait bien l'endroit où il se trouvait, car il se dirigeait, dans les ténèbres épaisses, avec autant d'aisance que s'il avait agi en plein jour.

Tout à coup, il se mit en devoir de descendre dans le fossé.

La manœuvre était difficile, périlleuse, même : Il l'accomplit, pourtant, avec une audace et une habileté sans pareilles, bien qu'il fût gêné par sa robe.

Un moment après, il se trouva au fond du fossé.

Il avança le pied et toucha une pierre, sur laquelle il monta ; puis, de rechef, et toujours du pied, il toucha une seconde pierre, placée à côté de la première ; puis, une troisième ; puis, une autre encore, et, avançant lentement, de même, il ne tarda pas à se heurter à la muraille de l'enceinte, qui, en cet endroit, était trouée d'une large brèche : les pierres s'étant effondrées, quelques semaines auparavant, sous la poussée des terres et les infiltrations des eaux.

Or, on n'avait pas réparé cette brèche encore, ce, pour la plus grande joie des escholiers attardés hors les murs, et qui, ne pouvant rentrer en ville par la poterne, dont le pont-levis était relevé après le couvre-feu, escaladaient le mur d'enceinte pour regagner leur taudis citadin, au risque de se rompre le col : le danger qu'ils couraient, en agissant ainsi, doublant, pour eux, évidemment, le plaisir que leur procurait cette manœuvre.

Pour faciliter la susdite manœuvre, et pour n'avoir pas à patauger dans la boue épaisse qui constituait le fond du fossé, relativement à sec, ils avaient placé des pierres, tombées de la muraille, l'une près de l'autre, afin de se constituer un chemin, allant, de l'extrême bord du fossé, jusqu'à la base de l'enceinte.

Outre le danger qu'on courait de se tuer en risquant l'escalade, on pouvait, aussi, être vu par une sentinelle gardant le rempart, et se faire trouer la peau par un trait d'arbalète ou par un coup de lance ; mais ce n'était pas

pour arrêter les audacieux qui s'enorgueillissaient, après le fait, de leur témérité !

Apollon, sans hésiter, se hissa sur le brèche, avec une incomparable agilité. Quelque léger qu'il fût, il fit rouler, au fond du fossé, quelques pierres, qui se fixèrent, dans la boue, avec un bruit sourd ; mais, glissant d'un côté, il se raccrochait, d'autre part, adroitement, si bien qu'en un clin d'œil, il se trouva au sommet de l'enceinte. Aucune sentinelle ne veillait aux alentours, à cette minute. Probablement, elles étaient restées, à l'abri du froid et du vent, dans les tourelles pratiquées, de loin en loin, sur les murs.

Plusieurs fois, le nain avait pu pénétrer, dans Paris, de cette manière, après le couvre-feu : Il était donc exercé à ce jeu dangereux. Pourtant, lorsqu'il se trouva, sain et sauf, au pied du rempart, intra-muros, il dit, gravement :

— Exercice bon pour les chats ! Je ne tenterai plus cette escalade !

Il rabattit le bas de sa robe, qu'il avait retroussé, prudemment, et se remit à marcher vite, à travers des rues étroites, boueuses et noires.

Enfin, il arriva devant une maison située rue du Fouarre, proche du collège.

Une faible lueur brillait à l'une des croisées de cette maison, au premier étage.

Apollon tira, de sa poche, quelques menus cailloux dont il s'était muni, à cet effet, et, avec beaucoup d'adresse, il en lança deux sur les vitraux de la croisée ; puis, il attendit.

Presque aussitôt, la croisée s'ouvrit, et, dans la nuit, une voix d'homme dit :

— C'est toi, Apollon ?

— C'est moi, répondit le nain.

Il avait souri ; il traversa la rue et s'arrêta devant l'huis, barré de ferrures ; un verrou grinça, et la porte s'entre-bâilla.

— Entre, fit l'homme, qui, déjà, avait parlé, du haut de la croisée.

Apollon entra dans la maison, dont la porte se referma.

Le nain connaissait les aîtres de cette demeure, assurément, car il s'engagea, sans hésiter, sans s'aider de la rampe, faite d'une grosse corde, dans un escalier en colimaçon, aux marches usées et qui criaient sous les pieds ; il arriva au premier étage.

L'homme qui lui avait ouvert, si prestement, la porte de son logis, le rejoignit.

Cet homme, tout jeune, de haute taille, très maigre, était vêtu d'une longue robe noire, faite d'une étoffe commune, usée, lustrée, élimée, presque en loques ; sa belle tête, au masque intelligent et énergique, était couverte d'une sorte de bonnet, en velours noir, également rapé et rougi par l'usage.

Apollon et le jeune homme se trouvèrent dans une pièce, assez vaste,

éclairée par une lampe, dont la lueur avait été aperçue, du dehors, par le nain.

Cette pièce était meublée, pauvrement, d'une table, d'un escabeau, et d'un lit : un grabat.

La table était couverte de livres et de parchemins. On y voyait : Un sablier pour compter les heures ; une tête de mort posée sur son maxillaire inférieur, et dont la double rangée de dents blanches constituait un rire éternel, lugubre ; des outils de forme étrange : couteaux, pinces, scies, pareils à des instruments de tortionnaire, et une écritoire empanachée de plumes.

A l'aspect d'Apollon, sous son vêtement féminin, le maître du logis ne s'étonna point : Il était habitué, certainement, à voir le nain sous ce déguisement.

— Je craignais de ne pas te rencontrer, ou que tu ne fusses pas debout, encore, dit Apollon.

— Je suis debout depuis deux heures, au moins, répliqua le jeune homme, je me suis levé à quatre heures ; or, il est près de six heures.

— Tu travaillais ?

— D'arrache pied : Le travail est encore ce qu'il y a de meilleur, en ce monde, quand l'œuvre à laquelle on s'adonne vous étreint, tout entier.

— Et, surtout, quand on est ambitieux, comme toi ; quand on veut arriver, à tout prix.

— Je ne suis point ambitieux : Je dédaigne la fortune.

— Tu as raison : La fortune donne des joies vaines, à moins qu'on ne l'emploie à faire le bien, ce qui crée l'ingratitude ! Au moins, tu auras des honneurs.

— Je ne m'en soucie pas davantage.

— Tu as raison encore : Quiconque est grand par soi, n'a pas besoin de titres propres seulement à donner du lustre aux gens vulgaires. Mais, avoue-le, ton ambition, plus haute, vise la gloire ?

— Pas même ! Je travaille, uniquement, pour satisfaire un impérieux besoin de mon être.

Le jeune homme fixa son regard ardent sur son interlocuteur, et, avec un accent souverain de conviction, de foi, il ajouta :

— Savoir ; s'instruire ; pénétrer chaque jour plus avant dans l'inconnu de la Science ; arracher ses secrets à la Nature ; rendre la vie humaine moins pitoyable ; soulager ceux qui souffrent ; préparer des œuvres que compléteront ceux qui viendront après nous, voilà de quoi occuper, passionnément, l'existence d'un homme ! Ami, il n'y a que deux espèces d'êtres utiles, ici-bas : J'entends vraiment utiles.

— Quels ?

— Le poète, qui rêve et qui chante : Le poète charme ceux qui l'écoutent ; grâce à lui, ils oublient leurs maux dans la contemplation des

visions qu'il leur présente. Il est le plus noble, parce qu'il s'adresse à ce qu'il y a de plus haut en l'homme : l'esprit.

— Et l'autre ?

— Le savant : Celui-ci travaille pour le bien-être physique des créatures, et sa tâche est encore belle. C'est la mienne, comme l'autre t'appartient.

En entendant parler ainsi le jeune homme, les yeux d'Apollon avaient étincelé ; son masque chafouin, pour un moment transfiguré, était apparu superbe ; malgré son accoutrement grotesque, le petit homme, semblait-il, avait grandi. Mais, en un clin d'œil, sa face blême eut repris son expression habituelle, sarcastique ; il hocha la tête et dit :

— Idées très nobles ! Idées d'enfant rêveur ! L'homme vraiment utile, en ce monde, est le laboureur, qui creuse son sillon, l'ensemence, et nous donne du pain !

Puis, il ajouta :

— Parlons d'autre chose : Je ne suis pas venu, ici, à cette heure, pour philosopher.

Il s'assit sur le grabat du jeune homme.

Or, ce jeune homme, c'était Gaucher Faber, l'élève préféré de Maître Jean Pitard, chirurgien du roi de France... ce Gaucher que nous avons présenté, au lecteur, au souper des escholiers et des clercs de la basoche, à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, chez Maître Guillaume Lehurier, le soir où Apollon et Remi s'y rencontrèrent.

Gaucher Faber prit place devant sa table, sur l'unique siège dont il disposait.

— Dis-moi donc les motifs de ta visite matinale ? fit-il.

— J'ai besoin de toi, répliqua Apollon, entrant aussitôt en matière.

— Comme homme ? demanda Gaucher.

— Comme médecin.

— Comme homme, comme médecin, à toute heure et en tout lieu, je suis prêt à te servir : Je te dois et te devrai tout ; ces joies immenses que j'éprouve, et dont je te parlais, il n'y a qu'un moment, c'est de toi que je les tiens. Sans toi, je ne serais qu'un pauvre pâtre de Normandie. Je t'appartiens. Parle donc ? En quoi puis-je t'être utile ? Je te serai reconnaissant encore de m'avoir procuré le moyen de te payer ma dette, de te prouver ma reconnaissance.

De recheſ, les yeux d'Apollon brillèrent.

— Brave cœur ! murmura-t-il, attendri. Être doué ! Créature enthousiaste, et noble, par conséquent !

Il reprit, après un temps de silence :

— Il faut que tu viennes chez moi.

— A Saint-Cloud ?

— Oui.

— Quand ?

— Aujourd'hui.

— J'irai.

— Bien.

— A quelle heure ?

— Le plus tôt possible.

— Tout de suite ?

— Non : J'ai affaire. Je ne serai pas rentré, chez moi, avant quelques heures ; tu pourrais y venir vers midi.

— J'y serai. Est-ce que ton fils est malade ?

— Non ! Heureusement ! L'enfant se porte à merveille.

— Mais, alors... Ne m'as-tu pas dit que tu as besoin de moi comme médecin ?

— Si fait.

— Explique-toi ?

— Chez moi, il sera temps de le faire : Tu sauras tout, là-bas.

— Bien ! Comme tu voudras.

Apollon se tut encore ; puis, il poursuivit :

— Je dois te déclarer que tu devras garder, et pour cause, le secret le plus absolu sur ce que tu verras, en ma demeure, et sur les faits, très graves, que je te révélerai.

— Certes.

— Il s'agit de ma vie et de celle de plusieurs autres personnes qui me sont chères.

— Gaucher Faber sait garder un secret et ne trahirait pas son bienfaiteur, même si son existence en dépendait.

Le nain se leva ; il se rapprocha de la croisée et regarda au dehors.

— Il ne fait pas jour, encore, murmura-t-il.

Il resta debout, près de la croisée, sur l'entablement de laquelle il s'appuya.

— Je ne voudrais pas te faire perdre ton temps, reprit-il.

— Mon temps appartient à l'étude, fit Gaucher, et, quelquefois, au plaisir, car il faut se distraire afin de travailler mieux ; mais il appartient, d'abord, à ceux que j'aime : Ils sont peu nombreux, et tu es le premier de tous. Je ne regrette donc pas les instants que je te donne.

— Je ne peux me remettre en campagne que quand il fera jour, et j'avoue que, en attendant, je me trouve mieux, ici, avec toi, que dehors, et seul.

— Demeure donc.

— Que ma présence, au moins, ne t'empêche pas de travailler.

— Tu sais bien qu'on ne travaille, fructueusement, que dans la solitude. Causons, plutôt. Au surplus, tu as grande envie de m'interroger relativement

à... mes voisins; mais tu es ainsi fait que tu te garderais bien de me parler d'eux si je ne prenais pas les devants.

Apollon tressaillit, et, pour la troisième fois, ses yeux brillèrent.

Son visage eut, l'espace d'une seconde, une expression indicible de souffrance, de colère et de haine, tout à la fois.

Il soupira profondément.

Gaucher se rapprocha de lui; il mit une main sur son épaule, et, tendrement, il dit :

— La blessure faite à ton cœur n'est pas guérie encore?

Apollon secoua la tête.

— Si, puisque, par cette blessure, le mal qui me rongeait s'en est allé.

— Ton cœur est mort?

— Non pas : Il est plein de tendresse pour mon fils, et, aussi, de haine pour ceux qui m'ont torturé! Voir mon enfant heureux et me venger : tel est le double et unique but de ma vie, à présent.

Puis, dans un transport, le nain, comme s'il avait eu honte de lui-même, ajouta :

— Gaucher, vois ma faiblesse : Oui, je souhaite que tu me parles d'eux!

— Ta faiblesse est humaine : Les plus forts et les mieux armés contre la souffrance — et tu es de ceux-là — l'éprouvent en pareil cas!

Mais Apollon poursuivit :

— Je suis lâche! Cette créature ne devrait plus exister, pour moi! Et pourtant, j'y pense encore.

— C'est que tu l'aimes toujours!

— Non! Mais je l'ai si follement aimée.

— Tu l'aimes, te dis-je!

— Parle-moi donc d'elle!

Le nain, montrant le dehors, au-delà de la croisée close, dit, tristement :

— Elle est là! A si peu de distance de moi! Avec cet homme!... Avec ce misérable!

L'expression de sa physionomie se modifia de nouveau, et devint haineuse.

— Non, fit Gaucher, il n'est pas là, lui, à cette heure.

— Ah! Où est-il donc?

— Hier, je l'ai rencontré, dans la rue, comme il sortait de sa demeure, située à cent pas d'ici, comme tu sais. Il était vêtu magnifiquement. Il avait, plus que jamais, cet air hautain que tu lui connais. Certes, il est beau, grand, bien fait, ce drôle, et son richissime costume faisait ressortir, encore, l'élégance de sa personne et sa mâle beauté. Sa Majesté Philippe IV l'a convié à la fête qui s'est donnée, cette nuit, au Palais, en l'honneur du duc de Bourgogne : Robert II. Lorsque j'ai rencontré cet homme, hier, il se rendait au Palais.

Apollon soupira.

— Recommande-moi, plutôt, à Belzébuth, fit-il, en riant plus fort, je pense que tu dois être mieux avec lui qu'avec Dieu le père! (P. 112.)

— Je ne lui envie pas ces honneurs qu'on lui rend, et dont il est indigne, dit-il. Mais, je ne m'occupe pas de lui : Ami, parle-moi... d'elle.

Gaucher répliqua :

— De cette croisée, l'on a vue sur le très vaste jardin qui entoure la demeure de son amant, et, quand le temps est beau, je la vois errer, rêveuse, dans les allées, sous les arbres. Je l'ai aperçue un moment, hier, dans l'après-midi.

— Elle est toujours belle? Réponds, Gaucher?

— Oui.

Le nain regarda dans le vide et sourit à quelque blanche apparition que son esprit évoquait.

— Quand je ferme les yeux, je la revois, très nettement! fit-il. Et cette vision adorée me charme encore!

Gaucher, très ému, fit un mouvement de la tête, et pensa :

— Pauvre Apollon!

— Elle ne regardait que mon enveloppe affreuse! reprit le petit homme. Elle ne pouvait contempler mon âme!

Il ajouta, plus tristement que jamais :

— Et puis, je suis pauvre! Or, les inestimables trésors de tendresse que je dépensais, pour elle, ne suffisaient pas pour m'attacher cette créature. Elle m'a préféré ce bellâtre fanfaron dont le cœur est plein de boue! Ce misérable est riche, honoré, adulé, et cela flatte la vanité niaise de sa maîtresse. Elle sait, pourtant, qu'il a volé sa gloire! Elle sait qui a créé les œuvres qu'on croit siennes et qu'on admire; elle aime, pourtant, celui qui se pare et s'enrichit du labeur, du talent de l'être dédaigné, à qui devraient revenir la gloire et la richesse. Que veux-tu, je suis laid, affreux, mal bâti et impropre à faire valoir ma valeur morale!

Il hocha la tête.

— Regrets stériles! poursuivit-il. Je ne suis qu'un sot. Il n'importe : Je préfère être l'homme que je suis, malgré ma gueuserie, que d'être l'homme qu'il est, quoique honoré et riche!

Et, souriant, il reprit :

— J'ai mon fils! Cet enfant, issu de nous, l'attache à moi : Elle ne pourra jamais m'oublier tout à fait!

— Crains, à cause de ton fils, qu'elle ne t'oublie pas assez! fit Gaucher vivement.

Apollon tressaillit; ses yeux étincelèrent; il prit la main du jeune homme et s'écria :

— Je comprends ce que tu veux dire : Tu crains que cette créature, par qui j'ai tant souffert, ne se révèle mère, tout à coup, et ne me fasse souffrir, encore, en me prenant l'enfant?

— N'est-ce pas possible?

— Si!

— Que ferais-tu, pauvre et sans appui, contre elle, riche et puissante?

Et, terrible, Apollon répondit :

— Je pourrais la tuer! Je la tuerais, si elle m'enlevait mon fils!

— Ce meurtre te vaudrait le gibet, et ton fils serait orphelin! La belle avance!

— C'est juste! murmura Apollon, tremblant, comme une goutte d'eau très pure, secouée, au bout d'une feuille, par la brise du soir.

Il courba la tête.

— Souvent, j'ai pensé à cela, poursuivit Gaucher, et je me proposais de t'en parler dès notre première rencontre : Oui, j'ai vu cette femme errer dans le jardin, comme je te l'ai dit tout à l'heure, rêveuse et comme attristée; or, toute femme qui rêve est dangereuse : Elle cherche à se procurer quelque chose qu'elle n'a pas.

— C'est vrai!

— Elle aime; elle est riche, et cela suffit à ses besoins. Que cherche-t-elle donc?

— Le moyen de me persécuter.

— Qui sait?

— N'en doute pas! dit Apollon.

— Et, du reste, ne l'as-tu pas indiqué, il n'y a qu'un moment; il se peut que le sentiment de la maternité se soit éveillé, en elle; pourquoi pas?

— Oui.

— Jusqu'ici, il lui avait été impossible, sans doute, de faire vivre, entre elle et son amant, l'enfant d'un autre; mais elle est femme, et, si elle l'a désiré fortement, elle a réussi, c'est sûr, à faire accepter, par celui qui l'aime, une situation qui semblait, d'abord, inacceptable.

— D'accord! J'admire ton bon sens, Gaucher.

— Dans ces conditions, il ne resterait plus, à cette femme, qu'à agir contre toi.

— Oui!

— Or, encore une fois, ses actes aboutiraient, étant donné qu'elle a la richesse et la puissance.

— Ce serait souverainement inique!

— Non : On accuse trop aisément le sort de ce qu'il semble peser, trop lourdement, sur les faibles.

— Explique-toi?

— En réalité, le mal qui nous frappe, souvent, n'est pas le fait du sort; mais seulement de notre imprévoyance.

— Ceci n'est pas clair.

— Les gens malhonnêtes ne triomphent que parce qu'ils s'en donnent la peine, parce qu'ils luttent, sans relâche, et dans de pitoyables conditions du reste, puisqu'ils n'ont pas, à leur service, cette force énorme que donnent le bon droit et la vertu ; les honnêtes gens, au contraire, sont veules, et, quoique bien armés par la force dont je parlais : le bon droit et la vertu, pour la plupart du temps, ils restent cois, confiants, imprévoyants, comme je le disais; leur indifférence, leur nonchalance, assure le triomphe des fourbes, qui seraient vaincus, haut la main, si on leur résistait quelque peu.

— C'est bien dit.

— Or, toi, honnête homme, qui peux vaincre, laisseras-tu tes ennemis triompher de toi, et te porter le coup qui te torturerait?

— Non pas!

— Bien!

Apollon s'expliqua mieux.

— Par indifférence, et s'il ne s'était agi que de moi, j'eusse dédaigné, probablement, d'engager une lutte contre des gens que je méprise; mais il s'agit de mon fils, et, pour lui, je me défendrai. Je ne veux pas que cet enfant : la chair de ma chair... vive entre cette femme et son amant. Il faut qu'il ne connaisse que moi. Je veux qu'il vive par moi; qu'il n'aime que moi seul. Je veux en faire un homme : J'y parviendrai... Merci, pour tes sages avis. Je vois que l'amitié que tu me consacres est grande, puisque tu as jugé, exactement, comme je l'ai fait, moi-même, en ma propre cause — qui vous intéresse toujours plus puissamment que celle des autres, — l'étendue des dangers que je cours. Oui, tout ce que tu viens de me dire, je me le suis répété, de jour en jour, depuis six mois. J'ai eu conscience du péril que tu as entrevu. C'est pour cela que j'ai pris, contre mes ennemis, toutes les précautions désirables.

— A la bonne heure! Je craignais que tu n'y eusses point songé.

— Est-ce que, depuis six mois, je ne vis pas, caché, loin de Paris, ignoré, solitaire? Est-ce que, depuis six mois, quand je viens en cette ville maudite, je ne m'affuble pas, presque toujours, et surtout quand je dois me rendre ici, c'est-à-dire près de la demeure de cette femme, de cette défroque, qui me fait méconnaissable? Mes ennemis ont perdu ma trace : Il leur serait difficile de la retrouver.

— Ces précautions que tu as prises, sont bonnes, certes; mais, à mon avis, elles sont insuffisantes.

— Que ferais-tu donc de plus, à ma place?

— Je fuirais. J'irai m'installer en province. Pourquoi pas? Plus tu serais loin de Paris, et mieux cela vaudrait.

— Tu as raison. Seulement...

— Achève?

— Pour quitter mon gîte, pour m'éloigner d'ici, il faut...

— De l'argent.

— Juste.

Gaucher se frappa la tête.

— Ah! Pourquoi ne suis-je pas riche? fit-il, avec dépit. Cet argent qu'il te faudrait pour vivre en toute sécurité, je te le donnerais.

— Brave cœur! dit Apollon, touché. Rassure-toi, Gaucher : cet argent qu'il me fallait pour fuir, je l'ai trouvé.

— Ah! Et, tu es prêt à t'éloigner de cette ville?

— Je le ferai ce soir-même.

— Tant mieux. Je suis aise que nous ayions été d'accord; je suis aise, surtout, que tu sois sur le point de fuir : Je ne me doutais guère de cela. Je ne te croyais pas si résolu, pas si prévoyant. Mais, cet argent qu'il te fallait, comment donc te l'es-tu procuré?

— Tu le sauras.

— Et où comptes-tu te retirer?

— Tu le sauras, aussi.

— Comme tu es mystérieux!

— Je n'ai pas de secrets pour toi : Je ne suis pas mystérieux; je suis pressé, seulement. Cette après-midi, quand tu seras chez moi, à Saint-Cloud, je te dirai tout.

Apollon, ayant, de nouveau, regardé au dehors, par la croisée, reprit :

— Le jour commence à poindre : Il faut que je m'en aille.

Puis, regardant Gaucher :

— Donc, je compte sur toi? dit-il. Je t'attendrai là-bas?

— J'y serai à l'heure dite.

— Ami, reçois encore tous mes remerciements.

— C'est moi qui resterai toujours ton redevable. Où vas-tu si tôt?

— Tenter une démarche que la prudence commande.

— Ne fais pas de mauvaise rencontre.

— Sous ce déguisement, je n'ai rien à craindre : Qui me reconnaîtrait?

— C'est vrai. A bientôt.

— A bientôt.

Gaucher Faber et Apollon se serrèrent la main, très affectueusement. Le jeune élève de Maître Jean Pitard reconduisit le nain jusqu'au pied de l'escalier à vis qui aboutissait à la porte d'entrée de sa demeure. Là, Gaucher s'arrêta.

— Attends, fit-il.

— Quoi?

— On ne saurait prendre trop de précautions.

Gaucher ouvrit la porte, demeura immobile, un moment, sur le seuil, et regarda, au dehors, dans la rue faiblement éclairée par la lueur blafarde de l'aube.

— Personne, dit-il. Tu peux sortir. Va. A bientôt.

Apollon sortit, après avoir rabattu, sur son front et sur ses yeux, ce bandeau, attaché à sa coiffe, qui recouvrait son visage en partie. Derrière lui, la porte de Gaucher se referma.

Lorsqu'il se trouva dehors, le nain reprit cette démarche particulière qui convenait si bien au personnage de vieille femme qu'il voulait représenter; il courba sa maigre échine, et marcha, clopin-clopant, en s'appuyant sur son bâton.

Effectivement, la rue était déserte; toutes les maisons étaient encore closes : les habitants dormaient.

Il faisait froid; l'air du matin coupait le visage. Le vent, qui avait soufflé, toute la nuit, était tombé, subitement.

Apollon, maintenant, longeait le mur du jardin qu'on voyait, du haut de la croisée de la chambre occupée par Gaucher Faber, de ce jardin dans lequel le jeune médecin avait vu errer cette femme que le nain redoutait.

Bientôt, il arriva devant la maison à laquelle ce jardin attenait; un moment, il s'arrêta, rêveur, devant cette habitation.

C'était un bel édifice de pierre, à la façade sculptée, et dont les portes étaient superbement ornées de magnifiques ferrures.

Apollon regarda cette maison et soupira; puis, après avoir haussé les épaules, il reprit sa marche interrompue.

Bien qu'il fût peu accoutumé à se préoccuper des souffrances de son être, il se sentit las et transi.

— Brr, qu'il fait froid! murmura-t-il.

Le jour grandissait, de minute en minute, et éclairait mieux la rue, dont la perspective se dessinait dans une teinte grise d'une indicible finesse, d'une inimaginable richesse de ton.

Tout à coup le nain tressaillit.

Au loin, une voix chantait :

Quand Renaud, de la guerre vint,
Sa mère à la fenêtre en haut,
Dit : « Voici venir mon fils Renaud.

Renaud, Renaud, réjouis-toi,
Ta femme est accouchée d'un roi. »
— Ni de ma femme, ni de mon fils
Mon cœur ne peut se réjoui;
Qu'on me fasse vite un lit blanc
Pour que je m'y couche dedans. »

Et quand il fut mis dans son lit,
Pauvre Renaud rendit l'esprit.

Apollon la connaissait cette chanson, célèbre, alors, c'était la *Complainte de Renaud*, un petit chef-d'œuvre d'émotion, un drame poignant dans sa naïveté.

Oui, il la connaissait : Il en était l'auteur. Il l'avait écrite, quelques années auparavant, en une soirée d'automne, dans un de ces moments de tristesse profonde où l'artiste, impressionné, trouve, parfois, des inspirations de génie.

Or, au grand chagrin du pauvre Apollon, cette chanson était attribuée à Jean de Meung, dit Clopinel, le plus grand poète du temps, le continuateur du célèbre *Roman de la Rose*.

Apollon, inconnu, pauvre, miséreux, n'avait jamais tenté, par dédain, peut-être, de revendiquer la paternité de son œuvre, dont un autre, célèbre, riche, protégé par le roi lui-même, s'enorgueillissait.

Le passant avait chanté le premier couplet de la complainte d'une voix sonore, bien timbrée, qui vibrait, encore, dans le grand silence du matin.

Soudain, Apollon le vit, ce passant, ce chanteur, là-bas, au tournant de la rue.

Lors, il pâlit.

En proie à une très violente émotion, il sentit ses jambes flageoler sous lui; il dut s'arrêter un moment, et, pour ne pas tomber, s'appuyer fortement sur son bâton.

Mais, bientôt, il reprit ses sens, ayant tenté un vigoureux effort pour vaincre son émotion, et il se remit en marche.

L'homme, qui s'était engagé dans la rue où se trouvait Apollon, se rapprochait.

Maintenant, il fredonnait, en faux bourdon, le deuxième couplet de la complainte.

C'était un grand gaillard, bien découplé; il était très beau, très élégant... superbe, pour le peindre d'un mot.

Il portait un long manteau dans lequel il était chaudement enveloppé; mais on pouvait entrevoir certaines parties du costume dont il était vêtu, sous sa cape : Or, ce costume, très riche, était magnifique.

Cet homme, c'était l'habitant de la maison à la façade sculptée qui se trouvait presqu'en face de la demeure de Gaucher Faber, c'était l'amant de la jeune femme que l'élève de Maître Jean Pitard voyait errer, parfois, dans le jardin attenant à la riche habitation.

Et cet homme, enfin, c'était Jean de Meung, dit Clopinel, le célèbre poète, favori et protégé du roi de France.

Il revenait du Palais, après la fête donnée, par Philippe IV, au duc de Bourgogne... fête à laquelle il avait été convié, ainsi que Gaucher, un instant auparavant, l'avait appris à Apollon.

Encore un moment, et celui-ci allait se trouver face à face avec cet homme qui lui avait fait tant de mal.

Le nain, malgré lui, l'admirait.

Oh! Comme il était beau, bien fait! C'était le mâle, de qui toutes les femmes devaient raffoler.

Le drôle! Le misérable! Le gueux!

Et le pauvre Apollon, qui n'eut pas pesé lourd aux puissantes mains du colosse, un moment rêva de vengeances farouches, épouvantables, tant sa haine s'était surexcitée à l'aspect de ce bellâtre, agréablement courtisé et habilement courtisan!

Mais, soudain, le petit homme sourit.

— Mon heure viendra ! murmura-t-il.

Lors, une idée de narguer traversa l'esprit du nain.

— Suis-je assez bien déguisé pour que nul ne puisse me reconnaître? se demanda-t-il. Je vais l'essayer.

Il se rendit compte, en même temps, de son excessive imprudence; mais, quoiqu'il en doive résulter, il ne put résister au désir qui le poussait à mettre en œuvre son projet.

Maintenant, il n'était plus qu'à quelques pas de Jean de Meung, dit Clopinel.

Il se rapprocha de lui, et, se faisant plus que jamais courbé, tendant la main vers son abhorré rival, il dit, d'une voix chevrotante :

— La charité, Messire?

Jean de Meung s'arrêta.

Il toisa son interlocuteur des pieds à la tête, et il rit

— L'horrible vieille ! fit-il. Tu reviens du Sabbat, présentement, sans doute?

— Je vais à l'église, Messire, répondit lamentablement Apollon, et si vous me faites chrétiennement l'aumône, je prierai Dieu pour votre Seigneurie.

Le bellâtre ricana, de rechef : Décidément, il était de belle humeur, à cette heure matinale. Puis, il ouvrit son manteau, laissa voir son magnifique costume, brodé d'or, d'argent, et orné, çà et là, de pierreries de couleur enchâssées dans l'étoffe; il mit la main à son escarcelle, d'où il tira une pièce d'or qu'il offrit à Apollon.

— Recommande-moi, plutôt, à Belzébuth, fit-il, en riant plus fort, je pense que tu dois être mieux avec lui qu'avec Dieu le père!

Apollon prit la pièce d'or.

— Merci, Messire! Que tous les saints du Paradis gardent votre charitable Seigneurie! dit-il, d'une voix dolente.

Jean de Meung, très amusé, s'éloigna, après avoir rejeté, par un beau geste, sur son épaule, le pan très étoffé de son riche manteau.

Le nain, immobile, à la même place, regarda s'éloigner le bellâtre, et murmura :

— Qui donc me reconnaîtrait, puisque lui-même ne m'a pas reconnu? Que l'Enfer te confonde, ruffian!

Jean de Meung avait repris sa chanson :

— Ni de ma femme, ni de mon fils
Mon cœur ne peut se réjoui;
Qu'on me fasse vite un lit blanc
Pour que je m'y couche dedans.

Et quand il fut mis dans son lit
Pauvre Renau I rendit l'esprit.

— Place ! Place ! Au nom du Roi ! cria, soudain, un homme d'armes, à cheval... (P. 115.)

Il s'arrêta devant sa maison, dont il ouvrit l'huis, qui se referma sur lui.

Apollon, resté seul, dans la rue déserte, de plus en plus éclairée par le jour qui s'étendait sur la ville, en cette radieuse et froide matinée, demeura rêveur, un moment.

Il se disait :

— Ce ruffian va pénétrer dans la chambre close où sa maîtresse dort; il la verra, demi-nue, très belle en le doux abandon du sommeil!

Il entrevoyait une délicieuse forme féminine étendue, blanche et rose, adorable, si jeune, si belle, si caressante, dans la pièce richement meublée, pleine de la somptuosité propre aux demeures des grands... et il frissonnait.

Pâle, il serrait les poings : Certes, en cet instant, s'il s'était trouvé, armé, près de la belle, lorsque, réveillée, elle faisait, de ses beaux bras nus, un collier à son amant pour saluer son retour, il l'eût tuée, peut-être!

Puis, des larmes pressées roulèrent de ses yeux, et il soupira.

— Ce que faiblesse ne peut atteindre, adresse doit le donner, patience aidant! dit-il enfin.

Il se remit en marche, soupirant encore, et, parfois, gémissant.

Bientôt, après avoir dévallé, pendant dix minutes, à travers les rues qu'il avait traversées, déjà, de nuit, il se trouva en vue de l'enceinte fortifiée, à la hauteur de la porte Saint-Germain.

Comme il allait y arriver, il fut témoin d'un spectacle inattendu...

XII

OU L'ON VERRA COMMENT APOLLON, GRACE A SON DÉGUISEMENT, FIT BONNE PROVISION D'UTILES RENSEIGNEMENTS

Le pont-levis de la porte Saint-Germain avait été abaissé peu auparavant.

Il y avait, alors, à cette place, foule de manants, un véritable encombrement d'hommes, de femmes et d'enfants, qui se bousculaient, se poussaient, se battaient ou s'injuriaient; tous voulant franchir la porte, en même temps, pour sortir de la ville, ce, pendant que, d'autre part, des paysans, agissant de même, hors la porte, essayaient d'entrer en ville.

Ce spectacle, qui se renouvelait, chaque matin, divertissait fort les hommes d'armes, les sentinelles de garde, qui excitaient le populaire, pour la joie de le voir échanger des horions.

Or, parmi les citadins, chargés d'outils, et se disposant à aller peiner, au delà des murs, soit aux champs, soit pour la construction de quelque maison dans le faubourg; parmi les paysans apportant, en ville, des légumes et des volailles piaillantes, Apollon vit un homme, qui s'était présenté, soudain, à la porte Saint-Germain, venant de Paris, et devant qui, soldats, manants, ouvriers et paysans, s'écartèrent respectueusement.

C'était un vieillard, de très haute taille, un beau vieillard portant une longue barbe blanche, et dont le mâle visage, tatoué de rides profondes, avait une expression indicible de noblesse et d'énergie.

Il portait, sur un vêtement en drap rouge, une sorte de cotte en cuir fauve, enveloppant son buste et ses hanches, et qui était serré, au dessous de sa taille, encore droite, par une ceinture supportant une épée longue, à lame épaisse, à poignée de fer.

Ce devait être un seigneur, un soldat. Bien sûr, il avait guerroyé.

— Place! Place! avait-il dit, d'une voix sonore, en arrivant près de la porte.

Et, comme si chacun avait deviné que cet homme — si digne, assurément — méritait des égards, le flot du populaire avait obéi à son appel.

Apollon, curieux, passa derrière le vieillard, avec qui il formait, comme aspect, un contraste si comique.

Il semblait qu'il avait été averti, par quelque puissance occulte, que cet homme l'intéressait.

La foule, qui est dominée par ce qui est grand, beau, noble, rit de ce qui est comique ou ridicule : elle sait être respectueuse et elle aime à se gausser des gens.

Après avoir salué le vieillard, elle hua Apollon.

— Vieille folle, où cours-tu si vite, et si tôt?

— Elle va retrouver son amoureux!

— Elle a rendez-vous avec l'abbé de Saint-Germain-des-Prés!

— Ohé! la vieille, tu vas te rompre le col!

— Place! Place! Au nom du Roi! cria, soudain, un homme d'armes, à cheval, qui était arrivé, à toute bride, près de la porte, précédant un jeune et brillant cavalier.

Personne ne fit plus attention à Apollon, qui put franchir la porte, et qui échappa, par ainsi, aux lazzis du populaire.

Tout le monde examinait, à présent, bouche bée, et sans mot dire, le cavalier qui, hautain, très droit sur sa monture, un poing sur la hanche, regardait la foule, et poussait son cheval, derrière l'homme d'armes qu'il suivait, sans se soucier d'écraser les gens.

— Allons, rangez-vous, bonnes gens! dit-il, pourtant, en souriant.

La foule s'était écartée de reché.

Les deux cavaliers franchirent la porte.

Un moment, on entendit le bruit sonore du pas de leurs chevaux battant le pont-levis; puis, plus rien : les deux hommes se trouvaient hors les murs.

— C'est Sire Enguerrand de Coucy, fit l'une des sentinelles de garde à la poterne. Je l'ai bien reconnu; je l'ai vu, plusieurs fois, au Palais.

— Sire Enguerrand de Coucy, conseiller du Roi?

— Oui. Et, même, son favori, son confident.

— Un très haut Seigneur!

— Un joli garçon! fit une gente fillette, toute rougissante, ayant, encore, les yeux éblouis par la vision du beau cavalier au richissime costume.

— Où peut-il aller, si tôt, hors les murs?

— Il a dû assister, au Palais, à la fête donnée, au duc Robert, par le Roi?

— C'est probable.

— Une magnifique fête : pendant toute la nuit on a vu étinceler les fenêtres du Palais.

— Et, même, on entendait, parfois, le son des buisines qui retentissaient dans le silence.

— Ce, pendant que brûlait, dans le faubourg, la maison à la Madone Dorée.

— Joie, ici! Sinistre, là.

— Hélas! C'est la vie!

Le mouvement, les allées et venues, un moment interrompus, reprirent de plus belle : les uns allant à leurs affaires; les autres, curieux, ayant franchi la poterne, et suivant Sire Enguerrand de Coucy, envoyé du Roi, afin de connaître les motifs de sa sortie matinale de la bonne ville de Paris.

Déjà, Apollon, qui s'était attaché aux pas du vieillard, était loin.

— C'est étrange! murmura-t-il. Où va-t-il donc?

Le vieillard marchait très vite, si vite que le nain, pourtant agile, avait peine à le suivre.

Manifestement, ce vieillard se dirigeait vers la maison à la Madone Dorée.

Tout à coup, Apollon entendit, derrière lui, le sonore galop des chevaux que montaient l'envoyé du roi de France : Sire Enguerrand de Coucy, et son écuyer.

Il se retourna, et dut se ranger, au bord de la route, pour laisser passer les deux cavaliers.

Comme le vieillard, ils semblaient se diriger vers la maison incendiée.

Apollon tressaillit.

A cent pas en avant, il avait aperçu, debout, immobile, pensif, et ne perdant rien, assurément, de ce qui se passait aux alentours... le moine — ce moine qui, la veille, avait conduit, en ces parages, pour l'œuvre détestable qu'ils avaient accomplie — ce qui leur avait coûté cher! — les deux hommes qu'il avait donnés, comme acolytes, à Apollon et à Remi le Bourguignon.

Mais, d'autre part, Apollon fut satisfait de revoir ce moine, car, évidemment, il apprendrait quelque chose d'utile en surveillant ses faits et gestes.

Et, cela, sans danger, puisque, grâce à son déguisement, le moine, certes, ne pourrait le reconnaître.

Il s'applaudissait d'avoir eu l'idée de revenir à cette place, persuadé qu'il avait été — avec grand raison — qu'il s'y passerait des événements dont on tirerait profit, dans l'intérêt de la belle Clotilde.

De loin, le nain vit, tout autour des décombres fumants de la maison incendiée, dont il ne restait plus que des pans de murs noircis et croulants... une foule de curieux : badauds qui se plaisent aux spectacles du dehors, tristes ou gais; gens du voisinage, glosant relativement aux causes du sinistre et faisant cent contes fous sur les mystérieux habitants de la demeure en ruines; moines de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui, eux, du moins, avaient tenté de se rendre utiles — tous, s'agitant, formant des groupes, pérorant à qui mieux mieux.

Tout en marchant, clopin clopant, sentant plus que jamais la nécessité de paraître le personnage de vieille femme qu'il voulait représenter, Apollon s'était rapproché de la maison incendiée.

Comme il s'était efforcé de suivre le vieillard qu'il avait vu, pour la première fois, près de la poterne de l'enceinte fortifiée, il se trouvait, alors, tout près de lui.

Ce vieillard s'était arrêté, proche d'un groupe de gens parmi lesquels un homme discourait.

Cet homme, Apollon le reconnut, tout aussitôt.

C'était Maître Guillaume Lehurier.

Dès lors, l'attention du nain fut retenue par les propos du personnage; il ne se préoccupa plus, momentanément, du vieillard, qui, fortement troublé, s'était éloigné, et errait, de groupes en groupes.

On écoutait attentivement l'hôtelier du Chapeau Rouge, ce qui le flattait fort : son rôle d'homme important l'enorgueillissait.

— On en dirait long, sur cette affaire, répétait-il, si on voulait...

— Que savez-vous, Maître Guillaume? demanda une commère qui, d'un bout à l'autre de la journée, et de l'an, même, devait dire du mal de son prochain.

— Des choses graves!

— Quelles?

— Si graves qu'il vaut mieux les garder pour soi! répondit Guillaume, mystérieusement.

— Au diable! On ne met pas l'eau à la bouche des gens quand on ne peut les satisfaire!

Le gros hôtelier riboulait des yeux, comiquement, et poussait en avant son gros ventre, ce qui lui donnait l'air majestueux d'un dindon faisant la roue.

— Il faut savoir se taire! murmura-t-il.

Ce fut la commère qui parla.

— Moi aussi je suis renseignée, sur la question, dit-elle. Cette femme, qui demeurait là, et qu'on ne voyait jamais, était quelque fille d'amour, c'est sûr. Elle vivait grassement, bien au chaud, dans cette maison où elle

était servie par deux domestiques : un homme et une grosse fille qui ne disaient rien de bon! Presque tous les jours, elle recevait la visite de son amoureux, quelque riche seigneur. Il se cachait le visage quand il arrivait là, et quand il s'en retournait, tant il avait honte de ses mauvaises mœurs. Il devait être jeune. Il était grand et bien fait.

— Croyez-vous que cette femme et ses domestiques soient ensevelis sous les décombres? fit un voisin, apitoyé.

— Qui sait?...

— Les pauvres gens!

— Oh! Je réserve ma pitié pour qui la mérite davantage! reprit la commère. S'il fallait s'intéresser à toutes ces filles de joie qui ne manquent de rien tandis que tant d'honnêtes gens pâtissent, on aurait de la besogne : à notre époque, il y a trop de créatures pareilles à celle qui occupait ce logis!

Un voisin prit rang dans le groupe où se tenaient Maître Guillaume Lehurier, la commère et notre ami Apollon.

— Savez-vous ce qui se passe, là-bas? dit-il.

— Où?

— D'où je viens.

Il s'était trouvé, un instant auparavant, dans un autre groupe de curieux, massés près de la maison incendiée.

— Non! Quoi? demandèrent les badauds.

— Il paraît que le Roi a vu l'incendie, la nuit dernière, des fenêtres du Palais, pendant la fête donnée au duc de Bourgogne.

— Ah! Eh bien?

— Il vient d'envoyer un de ses conseillers pour s'enquérir des besoins des sinistrés.

— Philippe est un bon roi! Il s'occupe de son peuple!

— Le susdit conseiller : Sire Enguerrand de Coucy — à ce que nous a dit l'un des moines de l'Abbaye qui l'a reconnu — est là-bas, avec son écuyer. Les moines lui donnent les renseignements qu'il demande, savoir : l'heure à laquelle s'est déclaré le sinistre; les efforts qu'ils ont tenté, vainement, pour le conjurer, parce que le vent soufflait en tempête et paralysait les secours.

Maître Guillaume Lehurier, plus important que jamais dit :

— Si l'envoyé du roi veut avoir des renseignements de nature à faire connaître les causes du sinistre, il peut m'interroger : moi, seul, je lui en fournirai.

— Il faut aller les lui donner, fit la commère.

— J'attendrai qu'on me les demande.

— Vous ne remplissez pas votre devoir. L'envoyé du roi ne peut pas deviner que vous avez quelque chose à dire.

Apollon, impassible, muet, écoutait, et faisait son profit de tout.

— Ce muids, qui erre, et qui résonne creux, va dire quelque bêtise capable de me nuire! pensait-il, non sans inquiétude.

Il se dirigea vers l'hôtellerie, au seuil de laquelle se tenait la femme de Maître Guillaume, et, d'une voix chevrotante, il lui dit :

— Votre époux parle beaucoup, là-bas! Il dit des choses qui pourraient le compromettre fort!

— L'imbécile! s'écria l'hôtelière, furieuse. Il nous fera pendre!

Elle courut vers le groupe où Maître Lehurier se tenait.

Apollon, riant sous cape, la regarda faire.

— Guillaume! s'écria-t-elle. Holà! Guillaume! On a besoin de toi, à l'hôtellerie.

— Qui?

— Moi! Allons, viens? Hâte-toi! Nous n'avons pas le temps, nous autres, de baguenauder ainsi! Viens, te dis-je!

— Voilà! Voilà! Un moment, ma femme, un moment.

— Non! Viens tout de suite!

Et, à demi voix, la rubiconde hôtelière dit à son époux :

— Tiens ta langue, au moins; ne bavarde pas trop. Et l'on assure que les femmes sont des pies borgnes! Tu nous feras pendre!

— Paix, ma femme! Je n'ai rien dit de trop!

— Fort bien! Continue.

Apollon, d'une part, et le moine, d'autre part, observaient toujours, attentivement, ce qui se passait.

Le vieillard que le nain avait rencontré à la poterne, et qu'il avait suivi, errait toujours, de groupes en groupes, en proie à une inquiétude grandissante.

Il se rapprocha de l'endroit où se trouvait la commère, qui, tout à l'heure, s'était efforcée de tirer les vers du nez à Maître Guillaume, à propos des faits qu'il prétendait connaître, et qui étaient relatifs, selon lui, aux causes du sinistre : Apollon se mêla à ce groupe assez tôt pour entendre ces propos :

— Oui, Messire, disait la bavarde, tout heureuse d'avoir découvert un interlocuteur attendif et de marque, oui, cette maison était habitée par une jeune femme et ses deux domestiques.

Elle recommença son antienne :

— Une fille d'amour, Messire! Une honte! Un voisinage scandaleux! Elle recevait, tous les jours, la visite de son amoureux : un jeune et beau seigneur, très riche, bien sûr! Ah! Ils ne regardent pas à l'argent, ces jouvenceaux, quand il s'agit de leurs plaisirs. Ils laisseraient crever de faim une honnête et pauvre personne, et ils jettent l'or, sans compter, à pleines mains, aux pieds des filles d'amour!

— Est-ce qu'il n'y avait pas un enfant, dans la maison? demanda le vieillard.

La commère s'esclaffa.

— Un enfant? Vous voulez rire, Messire! Est-ce que les filles de joie ont des enfants?

— Si fait, dit Maître Guillaume, Messire a raison : la jeune personne qui demeurait là, avait un enfant, une fille.

Et, poussant de plus en plus son abdomen en avant, il ajouta :

— Cette jeune personne était fort belle. La femme qui la servait se nommait Maguelonne. Oh! Je suis renseigné, tout à fait renseigné.

— Brute ioquace! pensa Apollon. Qui le fera taire?

L'hôtelier poursuivit :

— L'homme qui le servait : son majordome, s'appelait Hugues.

— Hugues? répéta le vieillard.

Et, visiblement, on le vit chanceler.

— Eh, mais, qu'est-ce que cela signifie? murmura Apollon, très attentif.

— Connaissez-vous... aussi... le nom de la jeune... femme? demanda encore le vieillard, d'une voix rauque.

Il était en proie à une émotion indicible.

— Oui, Messire, répliqua Maître Guillaume, je connais son nom.

— Pouvez-vous me le dire? interrogea le vieillard.

— Pour peu que cela vous intéresse...

— Cela m'intéresse fort.

— Eh bien, Messire, la jeune femme répondait au nom très gracieux de Clotilde.

— Clotilde! répéta le vieillard, d'une voix vibrante. Je l'avais pressenti! Clotilde! Ma fille! Ma pauvre enfant! Morte! Oh! je ne lui survivrai pas!

— Événement inattendu! murmura Apollon, de plus en plus attentif. C'est le père : Antoine de Musigny.

La commère, très agnichée, ne disait mot.

Quant à Maître Guillaume Lehurier, il était ahuri.

Le vieillard s'était laissé choir sur un banc de pierre, devant une maison : il ne pouvait plus se tenir debout.

— Le pauvre homme! fit l'hôtelier du Chapeau-Rouge.

— Quand je te disais qu'il fallait tenir ta langue! murmura l'épouse de Guillaume.

— Est-ce que je pouvais deviner que je parlais au père de cette femme?

— Tôt ou tard, ce pauvre vieux aurait connu la chose, dit la commère, il vaut mieux qu'il l'ait apprise tout de suite. Dommage! Il a l'air d'un digne homme! Oh! les maudites filles qui déshonorent leurs parents!

Antoine de Musigny, atterré, restait pensif.

Soudain, il se leva.

— Ma fille! clama-t-il. Mon enfant bien-aimée!

Maître Guillaume, éperdu, étendit les deux bras vers le sieur de Coucy, et, suppliant, il s'écria : — Grâce ! Grâce, Messire ! Ayez pitié de moi ! (P. 125.

Le malheureux faisait pitié ; sa profonde douleur toucha tous les assistants.

— Ma fille! Morte! Ensevelie sous les décombres de cette maison! répéta-t-il d'une voix rauque.

Il pleurait; il sanglotait; il gémissait.

— Rien ne prouve qu'elle est morte, dit la femme de Maître Guillaume, apitoyée. Elle a pu fuir, peut-être.

— Qui sait, même, si l'incendie n'a point été allumé pour mieux dépister ceux qui pouvaient avoir intérêt à la retrouver, et pour leur faire croire qu'elle est morte, alors qu'elle s'est enfuie, insinua la commère.

— Hein, pensa Apollon, comme la malignité suggère des idées aux êtres les plus bornés! Vieille pie, ou, mieux encore, vieille harpie!

Tout à coup, le vieillard, écartant les gens qui le regardaient, se mit à courir vers la maison incendiée.

— Il est fou! dit Maître Guillaume, absolument interloqué.

— Fou à lier! ajouta la commère.

— Non! Il souffre, le digne homme! expliqua l'hôtelière du Chapeau-Rouge.

— Une femme qui a du bon sens et voit juste : Oiseau rare! murmura Apollon.

Antoine de Musigny avait déjà disparu.

— Que sortira-t-il de tout cela? se demanda le nain. Observons!

Le moine, qui avait assisté à cette scène, impassible, devint plus attentif encore, en voyant un groupe d'hommes se rapprocher de celui où se tenaient toujours Maître Guillaume, sa femme et la commère.

C'est que, au milieu de ce groupe, marchait le jeune seigneur, au superbe costume, qui avait été envoyé, par le roi de France, sur le lieu du sinistre.

C'était bien le sire Enguerrand de Coucy, conseiller et favori de Philippe IV.

L'Abbé de Saint-Germain-des-Prés marchait à côté de lui.

— Je ferai savoir au roi que, comme toujours, en pareille occasion, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de soulager ceux qui souffrent, les Religieux de l'Abbaye ont fait plus que leur devoir, mon Révérend, dit Enguerrand de Coucy.

Puis il ajouta :

— Plusieurs hommes ont fait des fouilles, au milieu des décombres, n'est-il pas vrai?

— Oui, Messire; mais ces fouilles n'ont pas donné de résultats décisifs, car l'incendie couve encore sous les ruines de la maison, et, pour le moment, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de s'y aventurer, répliqua l'Abbé de Saint-Germain-des-Prés.

— La jeune femme, habitante de cette demeure, a-t-elle pu fuir? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

— C'est possible, il faut l'espérer du moins.

— Où se serait-elle réfugiée? reprit le sire de Coucy. Elle eut cherché asile, d'abord, à l'Abbaye; si elle s'était retirée ailleurs, on aurait de ses nouvelles; elle serait revenue près d'ici. Il faudra faire procéder, le plus tôt possible, à des fouilles profondes, sur l'emplacement de la maison détruite, mon Révérend : Il importe qu'on sache si cette femme est ensevelie sous les décombres de sa demeure, comme c'est probable, malheureusement!

Cependant, un petit vieux, qui marchait derrière l'envoyé du roi; un des badauds qui, depuis le matin, erraient autour du lieu du sinistre, se rapprocha du sire de Coucy.

— C'est cet homme, Messire! dit-il, en montrant Maître Guillaume Lehurier.

Le gros hôtelier rubicond pâlit.

Qu'est-ce que cela voulait dire? Pourquoi le désignait-on ainsi à Enguerrand de Coucy?

La femme de Maître Guillaume, tremblante, effarée, d'autre part, s'écria :

— Quand je te disais que tes bavardages nous mettraient dans l'embarras!

— Diable! murmura Apollon. Il me semble que ceci ne vaut rien pour nous!

Quant au moine, il s'était rapproché de l'hôtelier du Chapeau-Rouge.

Sire Enguerrand de Coucy, cependant, fit signe à Maître Guillaume de venir à lui.

L'hôtelier, épouvanté, obéit.

— Comment vous nommez-vous? demanda l'envoyé du roi.

— Guillaume Lehurier, Messire, pour vous servir, si j'en suis capable, répliqua le gros homme, qui faisait piteuse mine. C'est moi qui tiens l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, située ici près. Je suis connu avantageusement dans le faubourg, j'ai le droit de le déclarer.

Enguerrand de Coucy reprit :

— Vous avez dit, tout à l'heure, et cet homme — il montra le petit vieux — est venu me le répéter, obligeamment, ce dont il faut le louer..., que, si l'on vous interrogeait, vous pourriez fournir des renseignements utiles relativement à l'incendie de la maison à la Madone Dorée.

La femme de Maître Guillaume regarda de travers le petit vieux qui s'était mêlé des choses qui ne le regardaient point.

— Messire... fit l'hôtelier.

— Répondez? demanda le sire de Coucy. Vous avez bien tenu pareil propos?

— Il l'a tenu, Messire, affirma le petit vieux, vingt personnes l'ont entendu, comme moi.

— Je l'ai entendu, déclara la commère, qui n'était pas fâchée de savoir ce que dirait l'hôtelier du Chapeau-Rouge.

— La peste ! murmura l'épouse de Maître Guillaume, regardant, cette fois, la commère.

— Il a même dit, ajouta celle-ci, que, si l'envoyé du roi — il parlait de vous, Messire — voulait avoir des renseignements grâce auxquels on connaîtrait les causes du sinistre, il pouvait l'interroger, parce que lui, seul, était capable d'en fournir.

— Eh ! bien, je vous interroge, Maître Guillaume Lehurier? dit le sire de Coucy.

— C'est que... balbutia l'hôtelier du Chapeau-Rouge.

Il avait ôté sa toque ; il la tournait et la retournait entre ses doigts tremblants.

— Parlez ?

— Mais...

— Vous en avez trop dit pour vous taire, à présent ! Prenez-y garde, Maître Lehurier, si vous refusez de vous expliquer, je vous ferai interroger par quelqu'un à qui il faudra bien que vous répondiez !

— Dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés ! pensa l'hôtelière.

Elle crut devoir intervenir.

— Mon mari s'est vanté, Messire, expliqua-t-elle, il ne sait rien, je vous assure.

— Elle est capable d'arranger la chose, se dit Apollon. Une fine mouche que l'hôtelière.

— Tant pis pour lui, répliqua le sire de Coucy, il faut qu'il parle, ou, sinon...

— Messire... glapit Maître Guillaume, je ne sais rien : Ma femme a dit la vérité : je me suis vanté. Je suis un honnête homme ; tout le monde, aux environs, vous le répétera. Demandez plutôt à Monseigneur l'Abbé de Saint-Germain.

Mais, Enguerrand, s'adressant à son écuyer.

— Allez à la porte Saint-Germain, ordonna-t-il, choisissez deux hommes d'armes robustes ; amenez-les ici : ils conduiront Maître Lehurier en un endroit où on saura bien le contraindre à parler.

— Ça se gâte ! murmura Apollon.

Maître Guillaume, éperdu, étendit les deux bras vers le sieur de Coucy, et, suppliant, il s'écria :

— Grâce ! Grâce, Messire ! Ayez pitié de moi !

— Parlez ?

— Je suis prêt à tout dire.

— Bien !

Enguerrand retint son écuyer, qui, déjà, se disposait à exécuter l'ordre qu'il avait reçu.

— J'écoute ? fit-il.

— Sachez, Messire, que, avant-hier...

Le gros hôtelier s'interrompit ; il n'avait pas une goutte de salive dans la bouche : la peur ayant absolument desséché son gosier.

— Avant-hier... répéta le sire de Coucy.

— Avant-hier, poursuivit, non sans peine, Maître Guillaume, des clercs de la basoche, des escholiers de Paris sont venus souper en mon hôtellerie.

— Après ?

— Que va-t-il dire ? pensa Apollon, frémissant.

Le moine paraissait aussi troublé que le nain.

— Or, reprit l'hôtelier du Chapeau-Rouge, mes clients ont hébergé un pauvre diable que je connais : Un pays à moi, un enfant de Bourgogne à qui je fais du bien, à l'occasion ; que je nourris, parfois, et à qui je permets, par les nuits d'hiver, alors qu'il est sans gîte, de coucher, dans ma grange, sur une botte de paille.

— Après ?

— Il se pourrait que cet homme, honnête, jusqu'ici ; mais succombant sous le poids de la misère, aigri, envieux de jouissances, eut accepté, pour de l'argent, de faire quelque méchante besogne.

— Expliquez-vous mieux ?

— L'autre soir, donc, il a soupé chez moi, grâce à la libéralité de mes hôtes, qui le nourrissent volontiers, parce qu'il est gai, d'ordinaire, et parce qu'il les amuse ; or, comme mes convives, après le couvre-feu, s'étaient retirés, afin de rentrer en ville avant qu'on lève le pont-levis des portes de l'enceinte, cet homme demeura chez moi.

— Après ?

— Qui l'empêchera d'achever son récit ? murmura le moine, anxieux.

— Je causai avec cet homme, reprit Maître Lehurier.

— Son nom ? demanda le sire de Coucy.

— On l'appelle Remi, ou, le Bourguignon

— Maudit hôtelier ! pensa le nain.

— Remi, le Bourguignon ? répéta Enguerrand.

— Oui, Messire.

— Et, que vous dit-il ?

— Il attendait quelqu'un.

— Qui ?

— Il va me nommer à mon tour ! se dit Apollon.

— Un homme qui lui avait donné rendez-vous, à mon hôtellerie, où il devait le rejoindre, après le couvre-feu, poursuivit Maître Guillaume. Il s'agissait, à ce qu'il paraît, d'une affaire qu'on devait lui proposer, et pour laquelle on lui avait offert deux marcs d'or.

— Ceci est intéressant, Maître Guillaume, fit Enguerrand, poursuivez ? L'homme que Remi le Bourguignon attendait, vint ?

— Oui, Messire.

— Vous l'avez vu?

— Comme je vous vois.

— Et cet homme?

Apollon, frémissant, dut faire effort pour ne pas se trahir.

— Attendez, Messire, il faut que vous sachiez, d'abord, dit le gros hôtelier, que cet homme n'était que l'envoyé d'un autre...

— D'un autre?

— Oui, Messire.

Le moine, cependant, avait rabattu son capuchon, sur son visage, par un geste nerveux.

Tout à coup, il se produisit un fait inattendu : L'un des religieux de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui était resté près de la maison incendiée, s'était rapproché du groupe.

— Excusez-moi, Monseigneur, dit-il, s'adressant à l'Abbé.

— Qu'est-ce? demanda celui-ci.

— On vient de découvrir, sous les décombres, deux cadavres carbonisés, expliqua le Religieux.

Ce fait détourna, pour un moment, l'attention du sire de Coucy.

Or, le moine en profita : Il se rapprocha de l'hôtelier du Chapeau-Rouge, et, farouche, il lui dit, à demi-voix :

— De par Dieu, Maître Guillaume, si vous tenez à votre vie, n'achevez pas votre récit!

Puis, pendant que l'hôtelier, frissonnant, se retournait, le moine, ayant rabattu, tout à fait, son capuchon sur son visage, s'éloigna à grands pas.

Apollon avait vu la manœuvre; il avait vu Maître Guillaume frissonner; il se dit :

— Bien! Le moine était effrayé autant que moi : Il a dû intimer l'ordre de se taire à ce bélitre! Il était temps! Mais, se taira-t-il? Attendons!

Le sire de Coucy répondit au religieux.

— Nous retournerons sur le lieu du sinistre dans un moment, mon Révérend.

Le Religieux de l'Abbaye reprit :

— Ce n'est pas tout, Messire : Sachez que le père de la jeune femme qui habitait la maison incendiée, s'est trouvé, tout à l'heure, auprès de nous; vous veniez de nous quitter, Messire, lorsque cet homme est arrivé, là-bas. C'est un vieillard de très haute mine; il était fou de douleur. Son désespoir faisait pitié. Un moment, il voulut chercher, sous les décombres, le corps de sa fille. Nous eûmes grand'peine à l'en empêcher. Il réclamait justice. Il disait que son enfant : un ange de pureté, a été séduite par quelque grand seigneur de la cour. Il répétait que le séducteur serait puni! Il s'est enfui, précipitamment, dans la direction de l'enceinte fortifiée, avant que nous

ayions pu le retenir. Il a déclaré qu'il allait porter sa plainte au pied du trône : Le roi, seul, étant assez puissant pour l'aider à découvrir le séducteur de sa fille. Il est probable qu'il a dû se rendre au Palais, immédiatement. Or, j'ai tenu à vous informer de ces faits, Messire.

— Je vous en sais gré, mon Révérend, répliqua le sire de Coucy. Retournez là-bas, où votre présence peut être utile ; je vous y rejoindrai tout à l'heure.

Et, se tournant vers l'hôtelier, il reprit :

— Vous disiez, Maître Guillaume, que cet homme, qui avait rendez-vous avec Remi le Bourguignon, en votre hôtellerie, après le couvre-feu, n'était que l'envoyé d'un autre...

— Oui, Messire, répliqua l'hôtelier, qui était plus blanc que le tablier, immaculé, dont son gros ventre était ceint.

— Et, cet autre...

Maître Guillaume hésita, un moment.

— Je ne le connais pas, répondit-il, enfin.

— Est-ce vrai?

— C'est vrai, Messire.

— L'intervention du moine a produit son effet! se dit Apollon, toujours inquiet, cependant.

— Mais, en quoi consistait cette besogne pour laquelle Remi le Bourguignon, devait recevoir deux marcs d'or? demanda Enguerrand.

— Je l'ignore : Les hommes ont parlé bas, et, à mon grand regret, il m'a été impossible d'entendre ce qu'ils ont dit, quoique j'aie tenté l'impossible pour cela.

— J'ai bien fait de prendre mes précautions! pensa le nain.

— Connaissez-vous le nom de cet homme qui rejoignit, chez vous, Remi le Bourguignon? interrogea le sire de Coucy.

— Remi l'a nommé.

— Ah! Et, comment s'appelle-t-il?

Apollon, tremblant, dut s'appuyer, fortement, sur son bâton, pour se soutenir, tant il était ému.

— Ma foi, Messire, je ne m'en souviens pas! répliqua Maître Guillaume.

— Ouf! murmura Apollon. Cette futaille humaine m'a fait une peur! Grâce au ciel, l'intervention du moine m'a servi : Il ne s'en doute guère!

— C'est tout ce que vous savez? reprit Enguerrand.

— Oui, Messire.

— Et vous avez supposé qu'il pouvait y avoir corrélation entre le rendez-vous de ces hommes suspects en votre hôtellerie et l'incendie de la maison à la Madone Dorée?

— Je l'ai supposé, Messire.

— C'est possible!

Trois hommes, cependant, étaient entrés dans la salle, depuis un moment déjà, et avaient écouté, immobiles.... (p. 136.)

Et, après réflexion, le sire de Coucy ajouta.

— Je vous remercie, Maître Guillaume... Au besoin, je vous interrogerai de nouveau.

Puis, s'adressant à l'Abbé de Saint-Germain-des-Prés.

— Venez, mon Révérend; il faut que je voie ces cadavres que l'on a découverts, sous les décombres.

Il s'éloigna dans la direction de la maison incendiée, suivi par Apol-

lon, par la commère, le petit vieux et les badauds qui avaient assisté, curieux, à cette scène, et qui, maintenant, étaient désireux de voir un autre spectacle.

Maître Guillaume Lehurier, alors, regarda sa femme.

— Rentrons chez nous, dit-il, j'ai grand besoin de m'asseoir et de prendre quelque cordial !

— Cette aventure te servira de leçon, peut-être? fit l'hôtelière.

— Oui, ma femme.

— Serment d'ivrogne ne compte guère!

— Tu verras: Je serai muet comme une carpe, désormais.

— Ainsi soit-il!

Un moment après, l'hôtelier se retrouva chez lui; il se versa du vieux vin de Bourgogne qu'il but lentement.

Longtemps il devait entendre encore, la nuit surtout, en d'effrayants cauchemars troublant son sommeil, le terrible propos du moine.

« De par Dieu, Maître Guillaume, si vous tenez à votre vie, n'achevez pas votre récit. »

XIII

LES CONSEILLERS DU ROI DE FRANCE

Pendant que ces scènes se jouaient, dans le faubourg de Saint-Germain-des-Prés, près de la maison incendiée, trois hommes étaient réunis, dans la demeure royale, en la chambre du Conseil : Guillaume de Chauvigny, sire de Château-Raoul; Amaury, vicomte de Narbonne, et Aymard, comte de Valentinois.

Cette chambre du Conseil était une grande pièce rectangulaire, longue de huit toises, environ, éclairée par une gigantesque baie ornée d'un vitrail, superbe de couleur, représentant un saint Georges colossal armé de pied en cap, monté sur un palefroi caparaçonné, et qui, lance en main, combattait un dragon hideux, dont les trois gueules, hérissées de dents aiguës, vomissaient des flammes.

Au dehors, derrière la baie, dans la cour du palais, on apercevait l'élégante silhouette de la Sainte-Chapelle, véritable châsse de pierre ajourée comme une dentelle, que l'aïeul du roi régnant : Louis IX, le saint roi, avait fait construire pour y déposer les reliques de la Passion.

Le sol de la salle était formé de larges dalles de marbre; le plafond, aux poutres en bois d'Irlande entrecroisées, était peint en bleu et surchargé de fleurons; sur les murailles, on voyait des fresques représentant des scènes de la deuxième croisade; enfin, cette pièce était meublée d'une table massive,

de sièges sculptés, et d'une chaise à bras, en bois, à haut dossier, surmonté d'un dais, d'où tombait une sorte de tenture, en étoffe de soie semée de fleurs de lys.

Les conseillers causaient entre eux en attendant leurs collègues et le roi.

Aymard de Poitiers, comte de Valentinois, un beau vieillard qui tenait une grande place au Conseil, était vêtu de noir, simplement.

Guillaume de Chauvigny, un homme de trente ans, environ, un colosse, qui s'était couvert de gloire, en Castille, quelques années auparavant, et Amaury de Narbonne, l'un des plus brillants seigneurs de la cour, portaient des costumes superbes.

Guillaume avait endossé une robe violette, faite d'un tissu de prix, et Amaury un vêtement écarlate, chargé d'une ceinture d'or massif, à laquelle sa lourde épée était suspendue.

— Enguerrand de Coucy est-il venu déjà au Palais? demanda Guillaume de Chauvigny, en regardant le vicomte de Narbonne avec un air vaguement mystérieux.

— Non, répliqua Amaury. Il est probable qu'il n'a pu exécuter, encore, la mission dont le roi l'a chargé, hier soir, ou, plutôt, ce matin.

— Quelle mission? demanda Aymard de Valentinois.

— C'est juste, comte, reprit Amaury, vous n'avez point paru à la magnifique fête à laquelle nous avons assisté, hier.

— Je suis vieux, et, à mon âge, on est mieux, en son logis, qu'aux fêtes qui durent jusqu'au jour.

— Par suite, vous ignorez ce qui s'est passé au palais?

— Absolument.

— Sachez donc que cette fête a été troublée, un moment, et bien malencontreusement, sur ma foi.

— Ah! Pourquoi? Comment? Par qui?

— Pendant qu'on représentait, pour le plus grand ébattement des dames, *Le Jeu de Robin et de Marion*, cette jolie pastourelle du trouvère défunt Adam de la Hale, surnommé le bossu d'Arras, on entendit, au loin, sonner le tocsin.

— C'est vrai! J'ai ouï dire qu'un incendie a dérobé une maison, hors les murs, du côté de la Tour-de-Nesle. Mais, poursuivez?

— C'était la cloche de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui tintait ainsi, lugubrement, dans la nuit.

— Eh bien?

— La représentation de la pastourelle fut interrompue.

— Après?

— Chacun se précipita vers les croisées, et l'on vit, tout près de l'Abbaye, monter les flammes d'un violent incendie.

— Quel rapport y a-t-il entre cet incendie et la mission dont le roi a chargé Enguerrand de Coucy?

— Attendez : le roi, l'un des premiers, avait vu les flammes; or, il se préoccupa de l'incendie à un point qui nous surprit. Il était devenu, tout à coup, très pâle. Tous, nous le remarquâmes. Il était comme fiévreux, agité, tremblant même.

— Vraiment?

— Il paraissait troublé de telle sorte qu'il ne cherchait pas à cacher son émotion.

— Philippe est pourtant bien maître de lui.

— Il envoya, là-bas, le capitaine des gardes, Bertrand de Comminges, avec l'ordre de s'enquérir du nom de l'habitant de la maison qui brûlait.

— Voilà qui est surprenant : pourquoi le roi a-t-il pris tant d'intérêt à ce sinistre?

— En attendant le retour de Bertrand de Cominges, la représentation interrompue de la pastourelle fut reprise. Le roi, toujours préoccupé, ne prêta plus, dès lors, aucune attention à ce spectacle, qui, tout d'abord, l'avait charmé. Enfin, le capitaine reparut : il avait interrogé, vainement, les moines de l'Abbaye accourus pour éteindre l'incendie, ainsi que les quelques bourgeois et manants rencontrés, par lui, près du lieu du sinistre; personne n'avait pu répondre à ses questions. On remarqua, alors, que le roi, très désireux, pourtant, d'en savoir davantage, c'était visible, n'en demanda pas plus au capitaine.

— Ah! Et pourquoi donc?

— La reine s'était trouvée incommodée, une heure auparavant, par la chaleur et par le bruit, elle s'était retirée, pour un moment, dans son logis, or, elle avait reparu, tout à coup, dans la salle en fête, et se trouvait, alors, près du roi.

— Eh, mais, vicomte, vous me racontez une histoire dont vous brodez évidemment le sujet à plaisir.

— Demandez à Guillaume de Chauvigny, qui était présent, si les choses ne se sont point passées comme je vous le dis?

— C'est vrai! fit le sire de Château-Raoul ainsi interpellé par Amaury de Narbonne. Bien entendu, on en glose à la cour.

— Ah! que dit-on?

— On cherche! On fait des suppositions, dit Guillaume de Chauvigny. On en est réduit aux conjectures. Peut-être saura-t-on quelque chose avant peu?

— Le roi est adroit : s'il a un secret à garder, bien fûté sera celui qui le pénétrera! ajouta Amaury de Narbonne. Mais enfin, comte, sachez la fin de l'aventure.

— Dites?

— Le roi, un moment après, chargea Enguerrand de Coucy, — son

favori, comme vous savez, son confident même, — de se rendre là-bas, ce matin; de distribuer, en son nom, et au besoin, des secours aux sinistrés; de lui apporter, enfin, tous les renseignements possibles, et sur le nom des habitants de la maison incendiée et sur les causes de l'incendie. Voilà pourquoi nous attendons, impatiemment, l'arrivée d'Enguerrand, parce que nous espérons connaître, ce matin, le dénouement de l'affaire.

Et le vicomte Amaury de Narbonne ajouta, en riant :

— Qui sait? Elle sera piquante.

Le comte de Valentinois secoua la tête.

— Ah! jeunesse! s'écria-t-il.

Et, se levant, il ajouta :

— Vous vous divertissez de tout! Même, hélas! des choses les plus tristes

— La vie n'est guère amusante, par le temps où nous sommes, comte, et il faut bien l'égayer un peu! reprit Amaury.

— Aux dépens du prochain?

— Aux dépens de nous-mêmes, au besoin! Tout vaut mieux que croupir en l'ennui qui nous ronge!

Il y eut un temps de silence.

— Il est surprenant que le comte de Valois, le frère du roi, ne soit pas encore ici, reprit, bientôt, le comte de Chauvigny.

— Que voulez-vous insinuer encore? demanda Aymard de Valentinois.

— Eh! pardieu, vous devez comprendre à demi-mot, comte.

— Ma foi non!

— Est-ce possible?

— Que voulez-vous? Je suis d'une autre époque, et ne me tiens guère au courant des intrigues de la cour.

— Vous savez, du moins, que tout ce qui touche notre seigneur le roi, tout ce qui le chagrine, réjouit son frère, qui s'attriste, au contraire, de ce qui le réjouit?

— Eh bien?

— Or, Charles de Valois, hier, voyant son frère marri de l'aventure que le vicomte vous a narrée, était tout guilleret. La joie la plus vive était peinte sur son visage! Ah! le bon frère. Plus que nous, certes, il attend, impatiemment, de connaître le dénouement de la susdite aventure. Gageons que nous allons le voir paraître incessamment. Il s'abstient, d'ordinaire, d'assister au Conseil, parce que le roi le rabroue, sans vergogne, dès qu'il y prend la parole; mais je serais surpris qu'il n'y vint pas ce matin.

— Jeunes gens d'aujourd'hui, fit le comte de Valentinois, vous êtes méchants! Vous vous plaisez toujours à exagérer le mal en toute circonstance : Charles de Valois jalouse son frère, c'est connu; quant à se réjouir de ses peines, autre affaire!

Guillaume de Chauvigny regarda Amaury de Narbonne en ricanant; puis, il répliqua :

— Votre optimisme est des plus réjouissants, comte!

— Riez, riez! dit Aymard de Valentinois. De mon temps, nous étions moins spirituels et plus bienveillants! Tout se perd, hélas! Quant à cette prétendue aventure relative à l'incendie de la maison située proche de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il est probable que le roi ne s'est inquiété du fait que parce qu'il porte intérêt, en grand prince qu'il est, au moindre de ses sujets. Votre malignité a vu le roi troublé et a attribué son trouble à quelque souci personnel, alors qu'il ne songeait, c'est sûr, qu'aux victimes du fléau, aux malheureux atteints, peut-être, dans leur personne et dans leurs biens. Ce n'est pas la première fois qu'on voit Philippe IV s'occuper, avec une sollicitude qui l'honore, des pauvres et des humbles. Il est bon, et les souffrances de son peuple le font gémir.

— Ce qui n'empêche pas le peuple de se plaindre sans cesse et de penser pis que pendre de son roi ainsi que de ses conseillers! fit Amaury.

— Qu'importe? répliqua le comte. Un grand roi doit bien faire et laisser dire!

— Aucun prince n'a jamais fait pour les humbles autant que Philippe! ajouta Guillaume de Chauvigny. Mais le peuple est ingrat : il mord la main qui le caresse!

— Au lieu qu'il baise le poing qui l'étrangle! reprit Amaury. Ce qui revient à dire qu'on a grand tort de s'intéresser à lui : poignez vilain, il vous oindra!

Aymard de Valentinois hocha la tête pour la deuxième fois et dit :

— Un prince est toujours mal compris par ses contemporains, même, et surtout souvent, par ses familiers, qui vivent trop près du trône : ceux qui viennent après lui le jugent plus équitablement. La postérité reconnaîtra la grandeur de Philippe IV, si Dieu lui donne le temps d'accomplir les grands desseins qu'il porte!

— La postérité! fit Amaury, sceptique.

Et il ajouta, ironiquement :

— Elle lui laissera le titre de Faux-Monnayeur que son bon peuple lui a donné!

Mais le comte de Valentinois répondit :

— La vérité, peu à peu, se fera jour! Le temps rectifie et fait bonne justice des calomnies. Les plus grands et les meilleurs sont sans cesse attaqués, car l'envie et la faiblesse s'acharnent sur eux davantage! On reconnaîtra, plus tard, que Philippe n'a changé l'aloi[1] de la monnaie que pour

1. Le titre.

contrebalancer les fâcheux résultats du monnayage abusif des seigneurs[1], et, surtout, pour combattre le trafic coupable des Juifs et des Lombards, qui, tantôt, accaparent le numéraire, tantôt rognent les pièces avant de les remettre en circulation, et qui s'attaquent, sous toutes les formes, à l'économie monétaire du royaume[2].

— Bien dit, comte! s'écria un homme de quarante-cinq ans, environ, qui venait d'entrer dans la salle.

Il portait une robe en velours noir, à longues manches pendantes, et ornée de fourrure de petit-gris. Il était de taille moyenne, mais trapu et très vigoureux. Borgne, il avait une physionomie chafouine éclairée par un œil noir très vif. C'était Pierre Flotte, chancelier du roi.

Fils d'un obscur seigneur d'Auvergne, légiste distingué, politique adroit, retors même, audacieux et plein d'ambition, il exerçait, sur le roi, une très grande influence.

Nommé chancelier depuis peu, au retour d'un voyage qu'il avait entrepris à Rome pour obtenir la canonisation de Saint-Louis, aïeul de Philippe IV, il excitait, plus que jamais, la jalousie des barons, des comtes, et des grands dignitaires ecclésiastiques.

Ceux-ci affectaient de mépriser ce « chevalier ès lois » sans aïeux; bien plus, ils le haïssaient parce que le chancelier, soucieux d'augmenter l'autorité royale, trop faible, alors, devant ces seigneurs puissants et riches, poussait le roi, par tous les moyens possibles et en toute circonstance, à les appauvrir et à les abaisser.

— Oui, vous avez bien dit, comte, reprit-il. Le temps fait justice!

Le vicomte Amaury de Narbonne et Guillaume de Chauvigny se rapprochèrent, et le premier dit à l'autre :

— Le diable l'emporte : il va nous faire un sermon!

Le chancelier entendit la phrase.

— Le peuple se plaint parce qu'il souffre! poursuivit-il. Il souffre parce que les grands pèsent sur lui, lourdement, et l'écrasent!

— C'est singulier, fit Guillaume de Chauvigny, gouailleur, je me trouve si haut placé que je n'entends pas les plaintes des manants.

— Ni moi! ajouta Amaury.

— Les rois sont plus haut placés que vous, Messires, répondit gravement Pierre Flotte, et, quand ils sont bons, ils entendent les gémissements de leur peuple : on a dit, avec raison, en une figure fort belle, qu'un grand monarque doit avoir des oreilles aux pieds, pour mieux ouïr les plaintes de ceux qui sont au-dessous de lui! Philippe, notre Seigneur et Maître, perçoit ce qui se dit dans le populaire et qui n'arrive pas jusqu'à vous.

1. On sait que les seigneurs : barons, comtes, abbés, avaient, à cette époque, le droit de frapper monnaie.

2. Mœurs, usages au Moyen-Age (Paul Lacroix).

Trois hommes, cependant, étaient entrés dans la salle, depuis un moment déjà, et avaient écouté, immobiles, la discussion engagée entre Amaury de Narbonne, Guillaume de Chauvigny et Pierre Flotte.

Tous les trois, ils étaient vêtus, comme les autres conseillers, avec une élégance et une recherche extrêmes.

Le plus hautain de ces hommes, c'était Charles de Valois, frère du roi, homme violent, remuant et médiocre, qui jalousait son aîné, et se trouvait, toujours, en toute occasion, du parti de ceux qui l'attaquaient.

Les deux autres étaient : Raoul de Nesle, connétable de France, chevalier valeureux, et l'amiral Benoît Zacharie, qui, dès 1295, avait fourni, à Philippe le-Bel, les moyens d'équiper une flotte et de se procurer une armée navale pour opérer une descente en Angleterre.

Au Conseil, à la Cour, Charles de Valois se faisait, contre son frère et le chancelier, le champion des Seigneurs et des princes de l'Église, uniquement pour contrecarrer les actes du roi.

— La Royauté ne peut-être absolument grande que si elle s'appuie sur la Croix et sur l'épée, c'est à dire sur la Noblesse et sur l'Église, sachez-le, messire chancelier, dit-il, dédaigneusement.

— Un temps viendra, Monseigneur, où les armes céderont à la toge? répliqua Pierre Flotte.

— Ces temps, prédits par vous, messire prophète, viendront-ils bientôt? demanda le connétable, en ricanant.

— Qui sait? répondit le chancelier, pensif.

— Je pense bien que, s'ils doivent venir, ils ne viendront qu'après nous! poursuivit le vicomte de Narbonne, railleur.

— Tout homme de cœur, et qui a puissance ici-bas, reprit Pierre Flotte, doit s'inquiéter, non de lui-même, uniquement, mais de l'humanité en marche, c'est-à-dire de ceux qui viendront après lui, et qui recueilleront le fruit des travaux de leurs pères.

Le vicomte Amaury se redressa, et, changeant de ton :

— Ne me croyez-vous pas homme de cœur autant que vous, messire chancelier? demanda-t-il, goguenard.

Pierre Flotte regarda son interlocuteur fixement, en homme sûr de sa supériorité, et très calme, il répliqua :

— Je crois que votre cœur est noble comme votre nom, vicomte; mais je crois aussi, et surtout, que vous êtes de ceux dont parle l'Évangile, qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent point!

Cette conversation, qui menaçait de tourner à l'aigre plus encore, fut interrompue, brusquement.

— Le Roi ! dit Guillaume de Chauvigny.

— Mon amé frère n'a pas l'air de belle humeur! fit méchamment le comte de Valois.

A son aspect, les conseillers se levèrent, et la saluèrent, respectueusement. Charles de Valois lui baisa la main. (P. 144.)

— A-t-il vu Enguerrand de Coucy qu'il attendait avec tant d'impatience? demanda Amaury de Narbonne au connétable.

— Non. Enguerrand n'est pas venu encore au Palais ce matin. On me l'a affirmé tout à l'heure.

— Et rien de nouveau relativement à l'affaire d'hier soir?

— Rien.

Bertrand de Comminges, le jeune capitaine qu'on a vu à l'hôtellerie

du Chapeau-Rouge, chez maître Guillaume Lehurier, le soir où Apollon et Remi s'y retrouvèrent, était entré, cependant, dans la salle du Conseil, précédant le roi.

Quelques hommes d'armes, portant la lance, et couverts du lourd haubert, demeurèrent au fond de la salle.

XIV

SA MAJESTÉ PHILIPPE IV

— Capitaine, dit le roi, à voix basse, en s'adressant à Bertrand de Comminges, j'attends Sire Enguerrand de Coucy; qu'on guette son arrivée et qu'on me prévienne dès qu'il se présentera au Palais.

Le capitaine s'inclina et sortit pour exécuter l'ordre royal.

Philippe IV était, alors, âgé de vingt-neuf ans. Le surnom qu'on lui avait donné « le Bel », ou « le Biau », comme il est dit dans les vieilles chroniques, était, certes, justifié. Le roi, en effet, était remarquablement beau, non seulement par la régularité des traits; mais aussi, et surtout, parce que son mâle visage avait une expression d'énergie, d'intelligence souveraines. Son front superbe, haut, large, lumineux, était entouré de longs cheveux blonds; ses sourcils épais, noirs, se rejoignaient au-dessus de son nez, à l'arête large, aux narines dilatées; ses yeux de couleur jaune, tirant sur le foncé, brillaient, comme une plaque d'or, illuminée, en plein midi, par le soleil. Sa bouche fine, aux lèvres un peu épaisses, était bien dessinée.

Il était vêtu d'une sorte de robe en drap gris bleu, bordé d'hermine, serrée, à la taille, par une ceinture, à laquelle était fixé un poignard, à lame large et longue, à manche d'argent incrusté de turquoises.

Son costume, très simple, contrastait, étrangement, avec ceux que portaient son frère ainsi que ses conseillers, et, pourtant, à côté d'eux, Philippe, grand, majestueux, avait l'air du Maître: Un étranger qui serait entré là, sans le connaître, eut marché d'abord vers lui, avec la certitude de rendre hommage au Roi.

Certes, le comte de Valois avait raison de dire que son frère ne devait pas être de belle humeur: Philippe, grave ordinairement, paraissait plus grave, encore, que de coutume; il semblait préoccupé, inquiet; il était triste, à coup sûr, et affligé.

A l'aspect du roi, le chancelier Pierre Flotte et les conseillers s'étaient levés, respectueusement.

Philippe les salua et s'installa devant la table, sur la chaise à bras sur-

montée d'un dais, sans prêter la moindre attention à son frère, qui était resté assis.

— Prenez place, Messires ! dit-il.

Le chancelier et les conseillers s'assirent.

Le roi remarqua, alors, la tenue élégante de son frère, du connétable, de l'amiral, du vicomte de Narbonne et de Guillaume de Chauvigny.

— Je vois que mes conseillers, eux-mêmes, respectent mes ordonnances, et que mon frère leur donne l'exemple ! reprit le roi, ironiquement. Quel luxe, Messires ! Vous êtes parés, dès le matin, comme pour une fête.

Charles de Valois ricana.

— Cela donne du prestige ! dit-il.

— Hier, poursuivit le Roi, le duc Robert de Bourgogne, qui est richissime, avait l'air, à ma cour, d'un pauvre seigneur à côté de vous ! En 1294, j'ai rendu une ordonnance réglant, avec de minutieux détails, la dépense de chacun, d'après le rang qu'il occupe dans l'État, ou la fortune dont il peut justifier. Or, depuis, il semble que le faste des habits, des équipages, a pris des proportions plus larges et plus ruineuses !

— C'est que ce qui est défendu constitue un attrait ! fit encore Charles de Valois.

Philippe, sans répondre à son frère, poursuivit :

— Le luxe ronge, à présent, plus que jamais, les classes bourgeoises et marchandes, à qui vous donnez le mauvais exemple, et qui veulent lutter de somptuosité avec les plus nobles d'entre vous.

— Là est le mal ! dit Charles de Valois. Ce qui est licite pour les nobles doit être interdit rigoureusement aux bourgeois.

Le roi ajouta :

— Messire chancelier, il faut sévir !

— Donnez l'ordre, Sire, s'écria Pierre Flotte, il sera exécuté !

— L'État est pauvre ! dit Philippe. Il ne convient pas que, à une époque aussi difficile que celle que nous traversons, le peuple, misérable et surchargé d'impôts, souffre plus encore de sa situation en voyant passer des nobles et des bourgeois regorgeant de richesses, étalant, devant les haillons, un luxe insolent. Vous publierez une nouvelle ordonnance somptuaire et vous veillerez, avec la dernière rigueur, à ce qu'elle soit exécutée de point en point, par tous, même par les membres de ma famille !

Philippe avait prononcé cette dernière phrase sans regarder son frère ; mais sur un ton tel que Charles de Valois ne souffla mot.

— Ce sera fait Sire ! répondit Pierre Flotte.

— Vous approuvez, Messires ? demanda le roi.

— De toutes mes forces ! répliqua, courageusement, le chancelier de France.

— Moi, de même ! ajouta le comte de Valentinois.

Les autres conseillers se contentèrent d'approuver du geste.

Philippe demeura pensif.

Comme Enguerrand de Courcy tardait à se présenter au Palais!

La mauvaise humeur du roi s'accrut.

— Occupons-nous des affaires de l'État, Messires! reprit-il. Il faut que vous sachiez que le duc Robert de Bourgogne n'a pu me réconcilier complètement avec le pape. De par la bulle *Clericis laicos*[1], publiée l'an dernier, l'important privilège royal dont je bénéficiais, privilège qui me permettait, quoique excommunié, d'entendre la messe et de recevoir l'Eucharistie dans ma chapelle et portes closes, est et demeure annulé.

Il sourit et reprit ironiquement :

— De telle sorte que, moi, Philippe IV, petit-fils de Saint-Louis, je suis et reste excommunié. Plaisante chose! Ainsi le veut Boniface VIII, qui, de par moi, pourtant, porte la tiare!

— Le pape ne pardonne pas à Votre Majesté de lui avoir coupé les vivres! fit Pierre Flotte.

La colère du roi augmentait visiblement, ce qui charmait Charles de Valois.

— L'État est pauvre, encore une fois! reprit Philippe. Au contraire, l'Église est riche, trop riche! Archevêques et évêques, chanoines et moines, moines anciens de Saint-Benoît, moines nouveaux dits Mendiants, tous luttent d'opulence! Ce monde tonsuré croît des bénédictions du ciel et de la graisse de la terre! C'est un petit peuple heureux, obèse et reluisant, au milieu de mes sujets affamés[2].

— Ce n'est que trop vrai! dit le chancelier.

— Or, demanda Philippe, qui doit encaisser, en ce pays, les revenus de France? Le roi, c'est-à-dire l'État, ou l'Église, c'est-à-dire les moines?

— Le roi! répliquèrent Pierre Flotte et le comte de Valentinois.

Les autres conseillers se turent.

— J'ai donc rempli mon devoir! poursuivit le roi. Après avoir fait peser, sur mon peuple, le lourd impôt que l'on a dénommé la Maltôte, j'ai cru qu'il fallait imposer aussi l'Église; je l'ai exhortée, bienveillamment, à payer la double dîme ou cinquième; je pouvais ordonner : j'ai prié! L'Église, cependant, a porté plainte, contre moi, devant le Pontife... d'où la colère de celui-ci.

— Colère légitime! dit Charles de Valois.

— Expliquez-vous, mon frère? répliqua Philippe.

— Je parlerai avec franchise à Votre Majesté; je lui dirai ce que je pense.

— J'écoute?

1. Les bulles étaient dénommés par les premiers mots qui les composaient.
2. Histoire de France. Michelet.

— Le pape soutient ses serviteurs, en souverain avisé qu'il est. Il leur dit: « Appuyez-moi et je vous appuierai ! » C'est de bonne politique, d'ailleurs radicalement opposée à celle que vous faites en ce royaume, Sire, permettez à votre serviteur bien humble de vous le dire, une fois pour toutes, dans l'intérêt même de la France ainsi que dans le vôtre, qui sont bien chers à votre famille et à tous ceux qui vous aiment!

Philippe sourit.

— Je sais que vous m'aimez, Charles ! dit-il, non sans amertume.

— Oui, je vous aime, Sire, ajouta le comte de Valois, et c'est parce que je vous aime, que, au risque de vous mécontenter, parfois, et de m'attirer votre disgrâce, j'ose vous dire la vérité, dans votre intérêt, je le répète.

— Donc, selon vous, j'ai eu tort de vouloir que les plus riches, c'est-à-dire les gens d'Église, paient l'impôt comme les pauvres?

— Oui, Sire, à mon avis !

— Cela est juste, pourtant, il faut que vous en conveniez?

— Juste, peut-être ! Mais politique, autre affaire !

— Ce qui est juste est toujours politique !

— Nous en voyons la preuve : En vous montrant juste, vous vous êtes attiré l'animosité du Clergé tout entier et du pape qui l'appuie ; or, cela vous a créé, jusqu'ici, d'innombrables difficultés, et ce n'est pas fini !

— Qu'eussiez-vous donc fait, Charles, à ma place?

— Au lieu d'imposer le clergé, puisque vous aviez besoin d'argent, il eut mieux valu charger les manants.

— Qui sont écrasés déjà !

— Qu'importe? C'est un bétail créé pour peiner, sans relâche, au profit de ceux qui le dirigent !

— Ce bétail est le nombre et peut se soulever contre ceux qui l'oppriment!

— Le bœuf marche dans le sillon sous l'aiguillon du laboureur, et, courbé sous le joug, il ne regimbe pas ! Serrer le joug du peuple, voilà ce qu'il faut faire — il n'est pas trop tard pour l'essayer — et, d'autre part, laisser en paix ceux qui constituent la vraie puissance du trône : Les nobles et le clergé. C'est ce que je disais, tout à l'heure, au Chancelier de France, et ce que je crois devoir répéter en présence du Roi.

— Que vous a répondu le Chancelier, mon frère?

— Des mots ! Des mots ! répliqua Charles de Valois, dédaigneusement.

— Et, quel est votre avis sur la question, Messire Chancelier? demanda Philippe.

Pierre Flotte répondit :

— Sire, vous connaissez ma façon de penser à ce sujet : J'ai conseillé à Votre Majesté d'épargner le peuple et d'imposer les riches. Comme vous l'avez dit, noblement, tout à l'heure, Sire, ce qui est juste est toujours ha-

bile! En réalité, selon moi, l'impôt de la double dîme au cinquième n'est que le prétexte de la haine du Saint-Père contre Votre Majesté : Il ne vous pardonne pas, Sire, encore une fois, de lui avoir coupé les vivres, d'avoir frappé les Lombards, ses banquiers, et, en raison de la guerre d'Angleterre, d'avoir défendu d'exporter du royaume : or, argent, armes, etc., ce qui touche Rome bien plus que l'Angleterre!

Charles de Valois haussa les épaules.

— Poursuivez donc, Sire! s'écria-t-il. Que Votre Majesté écoute les sages avis du Chancelier : Nous verrons où cela nous conduira!

Philippe se leva et se mit à marcher, dans la salle, à grands pas; puis, s'arrêtant, brusquement, il dit :

— Je poursuivrai l'œuvre commencée! Elle est bonne et glorieuse, selon moi! Tout est à faire, en ce royaume, tout! Je le ferai, dussé-je y user ma vie!

— Quels sont donc vos projets? demanda Charles de Valois.

— Je veux bien vous le dire! répliqua le roi.

— Écoutons, Messires! reprit Charles, impertinemment. Pour ma part, je tiens à m'associer, de toutes mes forces, à cette œuvre royale qui doit être si glorieuse!

— Je l'accomplirai, dit Philippe, fièrement, si Dieu me prête vie! Je l'accomplirai avec l'aide de mes conseillers dévoués, et malgré les embûches de mes ennemis, si haut placés qu'ils soient, près de mon trône même!

Le comte de Valois, directement visé par le roi, ne releva pas le défi, ce qui était prudent, car il semblait que Philippe, assez patient, d'ordinaire, n'eut point supporté plus longtemps, en ce moment, l'opposition de son frère.

Pierre Flotte exultait; les autres conseillers écoutaient ce débat avec attention, d'une part pour tirer profit de ce qu'ils pourraient en retenir au mieux de leurs intérêts, d'autre part, parce que le roi leur était apparu plus grand, plus noble encore que de coutume, et parce que, par suite, il les avait conquis, subjugués, tous, ou presque tous.

Philippe poursuivit :

— Je veux concentrer, en ma seule main, toute l'autorité; agrandir le domaine de la couronne, divisé en morceaux dont sont maîtres de trop hauts seigneurs, perchés, comme des vautours, en leurs châteaux-forts, nids de bandits d'où ils s'envolent pour rançonner qui passe, ou pour se répandre dans leurs terres et affamer leurs vassaux à mon très grand détriment! Je veux que ces puissants sires, qui osent résister, souvent, à mes volontés royales, reconnaissent ma souveraineté absolue! J'y parviendrai!

Il reprit, après un temps de silence :

— Il faut que je fasse rentrer dans le devoir; il faut que je soumette, à ma loi, cette Église, aux membres dissolus, qui exerce, sur mon peuple, seulement de par sa richesse, une influence, qui, parfois, efface la mienne,

et qui, toujours, la diminue. Voilà ce qu'il faut faire, d'abord ! Vous voyez que nous ne sommes pas d'accord le moins du monde, mon frère ?

— Au contraire, sire ! dit Charles de Valois. Mais, poursuivez ?

— Il ne doit pas y avoir, en un État, d'autre autorité que celle du roi ! reprit Philippe. Les hauts seigneurs et les évêques auront leur rang, certes ; mais au-dessous du trône : Ils brilleront ; mais, uniquement, par reflet de la Majesté Royale ! Je le veux ! Cela sera !

Il avait prononcé ces paroles avec une force excessive, qui imposa aux conseillers, même à ceux qui, sans le dire, étaient le moins en rapport d'idées avec lui.

Puis, rêveur, comme se parlant à lui-même, il dit, à demi-voix :

— Au moins commencerai-je cette œuvre qui profitera à mes successeurs !

Et, reprenant sa marche, un moment interrompue, il poursuivit :

— Je veux avoir une armée à moi, que je paierai avec les deniers de l'État, une armée qui n'obéira qu'au Roi, et dont les chefs seront dans sa main. Je créerai des Assemblées où seront admis les plus éclairés de mes sujets ; ils m'apporteront leurs avis, qui ne sont point à dédaigner. Je créerai, aussi, des écoles nombreuses : Un peuple qui travaille et qui sait est déjà un grand peuple ! Je veux étendre les frontières de l'État : au Nord, jusqu'au delà des Flandres ; à l'Est, reconstituer l'Empire de Charlemagne ; au Sud, maintenir les possessions de la France au-delà des Pyrénées, et avoir, d'autre part, la Mer pour extrême limite. On y arrivera, les armes à la main !

— Par le Christ, je voudrais que tous vos sujets vous entendent ainsi parler, Sire ! s'écria le connétable, enthousiasmé.

— Au besoin, j'achèterai ce que je ne pourrai obtenir par l'adresse ou par la force ! ajouta le roi.

Il reprit place devant la table et poursuivit :

— Tels sont mes projets, Messires ! Pour qu'ils aboutissent, il faut de l'or, beaucoup d'or ! Tous nos efforts doivent donc tendre à nous en procurer. Comme je suis convaincu de la nécessité de mettre mes projets en œuvre, et comme je ne pourrai y arriver, encore une fois, que si j'ai des ressources pécuniaires formidables, rien ne m'arrêtera pour m'en constituer, rien ! On ne m'en blâmera pas, puisque je n'aurai agi, en somme, que dans l'intérêt général. Tout le monde paiera donc l'impôt au profit de l'État : Les pauvres, les riches ; les manants, les nobles et le clergé. Et si l'on me résiste, je briserai qui l'osera !

Il se leva, après avoir frappé sur la table, violemment, et, superbe, plein d'énergie, il ajouta :

— Boniface VIII, qui a osé me braver, cédera-t-il ? Je l'espère encore ! S'il me résiste, je n'hésiterai pas à mettre ma main... même sur lui ! Encore une fois, il me doit la tiare ! J'ai bien pu faire un pape ; je peux en faire un autre !

Le roi de France, en prononçant ces dernières paroles, avait été si majestueux; il s'était exprimé avec tant de force; il avait montré une telle énergie que ses conseillers, enthousiasmés, l'admirèrent.

— Voilà un grand roi! avaient-ils pensé.

Jamais Philippe IV n'avait ainsi exposé ses projets en la chambre du Conseil; seul, Pierre Flotte les connaissait, en partie.

— Que ceux d'entre vous qui ne m'approuvent pas le disent, et se retirent! reprit Philippe. Je veux être entouré, non de conseillers qui contrecarrent mes idées; mais seulement d'hommes résolus, capables de les faire exécuter.

Unanimement, les conseillers approuvèrent; ils avaient été convaincus par leur Maître et Seigneur.

De plus en plus, le chancelier exultait.

Quant à Charles de Valois, il enrageait, c'était visible; il ne dit mot, pourtant : Il sentait que, s'il faisait de l'opposition à son frère, il n'aurait pas un partisan; il se promit, sournoisement, de prendre sa revanche en un moment plus opportun, moment, qui, selon lui, ne tarderait pas à s'offrir.

Cependant, une portière, faite d'une belle tapisserie qui retombait sur une porte mettant en communication la salle du Conseil et le logis du roi, se souleva, et une femme parut, une femme simplement mise; mais remarquablement belle.

C'était la reine, Jeanne de Navarre.

Fille et héritière de Henri Ier, roi de Navarre et comte de Champagn elle avait épousé, à quatorze ans, Philippe-le-Bel.

Elle avait, alors vingt-quatre ans, et, déjà, elle était mère de trois fils, qui, tous les trois, devaient règner sur la France.

A son aspect, les conseillers se levèrent, et la saluèrent, respectueusement. Charles de Valois lui baisa la main.

Elle s'approcha du roi, et, le regardant fixement :

— J'ai entendu tout ce que vous avez dit, Sire! fit-elle. J'étais là; je n'ai pas voulu entrer, plus tôt, de crainte de vous interrompre, mais...

— Vous avez approuvé mes paroles? demanda Philippe.

— De toutes mes forces, Sire! répliqua la reine.

Le roi s'inclina.

La reine s'assit près du siège royal, à la place qu'elle occupait, d'ordinaire, lorsqu'elle assistait au Conseil.

— Reprenons, Messires! dit Philippe.

Soudain, à la grande surprise de la reine et des conseillers, au grand émoi du roi, on entendit, dans la salle qui précédait la salle du conseil, un bruit insité et inexplicable : un cliquetis de fer, dominé par une voix vibrante, qui clamait :

— Je veux voir le roi! Justice! Il me faut Justice!

... Puis, il battit l'air, de ses deux bras levés, et il tomba sur le sol, lourdement.
(P. 152.)

Évidemment, il y avait, là, un homme qui s'efforçait de pénétrer dans la salle du Conseil, et qui, maintenu par les hommes d'armes de garde, luttait, contre eux, énergiquement.

La voix, de plus en plus sonore, répétait :

— Justice! Je veux voir le Roi!

Personne, à présent, ne pensait plus au sire de Coucy, de qui l'arrivée, un instant auparavant, était, par tous, si impatiemment attendue.

Charles de Valois et le connétable s'étaient dirigés vers la porte.

— Qu'est-ce donc? dit le roi, stupéfait.

Pierre Flotte se leva et marcha vers le fond de la salle, à son tour.

Il ne put faire que quelques pas. Il dut se retirer devant un homme qui s'était trouvé, soudain, devant lui.

Or, c'était le père de la belle Clotilde; ce vieillard que nous avons montré, errant, une heure auparavant, près de la maison incendiée, dans le faubourg de Saint-Germain-des-Prés.

Il se débattait, avec une vigueur excessive, contre six hommes d'armes qui avaient tenté, vainement, de s'opposer à son entrée dans la salle du Conseil.

— Laissez cet homme! ordonna le roi, impérieusement.

Les hommes d'armes obéirent.

Le vieillard, alors, s'arrêta devant Philippe, assis sur son siège royal. Son exaltation tomba, tout à coup; il plia le genou devant le roi, et dit :

— Sire... Justice! Excusez-moi de me présenter de force devant vous : je suis fou de douleur! Sire, faites-moi justice!

— Justice vous sera rendue si votre cause est bonne! Relevez-vous! fit le roi, bienveillamment.

Le vieillard se releva.

Tous les assistants, surpris, et la reine, inquiète, regardaient, très curieusement, cette scène inattendue.

Charles de Valois souriait, méchamment, car il pensait :

— Qu'est-ce que cela signifie? Voilà qui devient prodigieusement intéressant! Écoutons!

Enguerrand de Coucy, cependant, avait paru, et s'était arrêté, ainsi que Bertrand de Comminges, sur le seuil de la porte de la salle du Conseil.

XV

ANTOINE DE MUSIGNY

— Qui êtes-vous? demanda le roi.

— Un des plus vieux et des plus dévoués serviteurs de votre saint aïeul Louis IX, Sire, répondit le vieillard d'une voix grave. Je fus, d'abord, page de votre grand oncle Robert, comte d'Artois; j'avais, alors, quatorze ans. En 1238, à Compiègne, avec tout le baronnage de France, j'ai assisté à la cérémonie au cours de laquelle Monseigneur Robert fut armé chevalier par le roi, son frère. En 1239, j'ai suivi, depuis Vincennes, le cortège conduit

par saint Louis et ses frères : Robert, Alphonse et Charles, marchant, nu-pieds, et apportant, en grande procession, les reliques de la sainte couronne du Christ et d'un morceau de la vraie croix, octroyés, au roi de France, par Baudouin, empereur de Constantinople.

Fait chevalier par Monseigneur d'Artois, j'ai pris part à l'expédition contre le comte de la Marche; je fus de ceux qui s'emparèrent de Montreuil en Poitou, de la tour de Béruge, du château de Fontenay, de Vauvent, de Villiers, de Saint-Gelas, de Tonnay, de Thoré et de Saint-Asserres; j'ai été blessé, grièvement, au combat du pont de Taillebourg, en 1242. J'ai suivi le roi à la Croisade; je suis entré dans Mansourah avec Monseigneur d'Artois, qui tomba, à côté de moi, mortellement frappé. J'ai pris part à la deuxième Croisade, et j'étais sous la tente où mourut, à Tunis, votre grand-père, Sire, le 25 août 1270, à l'heure de nones[1].

— Par saint Denis, voilà un preux de France! murmura le connétable Raoul de Nesle, frémissant.

— Votre nom, mon père? demanda le roi, respectueusement.

— Antoine de Ruffey, baron de Musigny, Sire, répondit le noble vieillard.

— Vous avez demandé que justice vous soit rendue? Exposez vos griefs? dit Philippe.

Antoine de Musigny s'exprima ainsi :

— Après la mort du saint roi Louis IX, je revins en France, sire, et je rentrai dans mes terres, en Bourgogne. J'avais, à cette époque, quarante-sept ans. Un an après, je rencontrai, dans mon domaine, une belle jeune fille, de noble race, orpheline, et sans fortune. Je l'aimai. Elle devint ma femme. Pendant sept années — sept années qui passèrent si vite que, lorsque j'y pense, tout ému, frémissant, encore charmé, je me demande si je n'ai pas rêvé — pendant sept années donc, ma vie fut heureuse, bien heureuse!

Après avoir combattu, courageusement, pendant ma prime jeunesse, pour Dieu, pour mon roi, pour mon pays, sans repos ni trêve; après avoir traversé les mers; risqué mon existence cent fois; fait acte de preux en plus d'une occasion, j'ai goûté les charmes de la vie champêtre, dans mes terres, dans mon vieux château, près de la douce compagne que le ciel m'avait donnée, et de qui Dieu ait l'âme en son Saint Paradis! Elle mourut, sire,... elle mourut sept ans après notre hyménée, en donnant le jour à une fille!

Le vieillard s'interrompit un moment.

— J'en arrive au fait, sire! Écoutez-moi patiemment, je vous en prie! reprit-il, bientôt. Ayez pitié de la profonde douleur d'un père au désespoir, d'un vieillard, plus que septuagénaire, qui fut glorieux en son temps, qui, toujours, fit son devoir, et dont le cœur saigne, à présent! Ma fille grandit près de moi. Elle était belle. Elle ressemblait si complètement à sa mère, que,

1. Trois heures après midi.

quand je la voyais errer, jeune fille, sous les grands arbres, ou quand elle passait dans les salles de ma vieille demeure, si légère, si svelte, je croyais apercevoir encore, douce hallucination, ma compagne regrettée!

Cette enfant, sire, faisait ma joie, mon bonheur, mon orgueil! Elle était tout pour moi. Et, quand elle me donnait le baiser du soir, en m'appelant : « Mon père... » je frissonnais, j'étais ému, j'étais bien heureux! Vous êtes père, sire, et vous savez comme la voix de nos enfants chante à nos oreilles! Vous, vous avez le trône, la puissance, la majesté suprême; moi, je n'avais que ma fille! Or, on me l'a volée, et c'est pour cela que je suis venu vous demander justice!

Pour la deuxième fois, Antoine de Musigny s'interrompit.

— Poursuivez? dit le roi.

— Il y a un an, reprit le vieillard, — ma fille, Clotilde, avait, alors, dix-neuf ans — nous vinmes à Paris. Ma Clotilde n'avait jamais quitté nos domaines. Un moine, un homme de haut mérite, s'était chargé de son instruction. Il lui avait appris les belles lettres, la musique : Il avait fait, d'elle, une fille accomplie. Elle était aussi bonne que belle, instruite autant que noble. Hélas! Je fus pris d'ambition pour elle. Je me dis qu'elle pouvait briller près du trône, où, de par son nom, de par sa fortune, elle avait droit de se tenir.

Par malheur, depuis longtemps, je vivais loin du roi. On ne me connaissait plus, où l'on m'avait oublié. Mais le duc Robert, de Bourgogne, mon suzerain, nous protégea. Grâce à lui, ma fille fut placée parmi les dames de la suite de la reine Marie, veuve et seconde femme de votre royal père Philippe III, votre belle-mère, sire. Moi, je retournai dans mon domaine, triste, d'une part, et, d'autre part, satisfait, pensant que, pour son bien, je m'étais privé de mon enfant.

Le baron Antoine de Musigny, qui avait parlé, jusque-là, tantôt d'une voix grave, tantôt avec des accents qui avaient ému, profondément, la plupart des assistants, poursuivit, à présent, avec indignation :

— Or, depuis, je n'ai pas revu ma fille, sire! Las, vieilli, souffrant, peiné, craignant d'être touché par la mort, sans avoir embrassé ma petite Clotilde une dernière fois, — à mon âge, quand on a perdu l'unique trésor qui vous faisait riche, heureux et fort, on a de ces idées, parfois — je me mis en route pour venir à Paris. Il y a de cela dix jours. Je savais que mon suzerain, le duc Robert, se trouverait en cette ville, à cette époque, et je comptais retourner en Bourgogne avec lui. Quelle joie, pour moi, lorsque j'arrivai dans la Cité où vivait mon enfant! J'allais revoir ma fille! « Comme le premier baiser qu'elle me donnera me semblera doux, » me disais-je. Ivre de joie, j'accourus au Palais; je fis demander Clotilde. On me répondit que, depuis longtemps déjà, elle n'était plus au service de la reine Marie. Elle y était restée pendant quelques semaines seulement. Elle avait disparu depuis. Nul ne

savait ce qu'elle était devenue! Sire, jugez de mon désespoir! Ce coup inattendu, terrible, m'abattit! Je crus que je deviendrais fou de douleur Était-ce possible?

Qu'est-ce que ma fille avait fait? Quel démon avait soufflé sur elle et l'avait ensorcelée? Il fallait le savoir : C'est pour cela que je suis encore vivant. Je vis la reine Marie. Elle me dit que Clotilde de Musigny avait quitté le palais pour suivre son amant. Au moment de sa fuite, ce bruit avait couru. Un amant! Ma fille avait suivi un amant! Voyez-vous, Sire, ma fille ne peut être incriminée en tout ceci! Le coupable, ce fut cet homme qui m'a volé mon enfant : cette douce créature, tendre, naïve, crédule, et qui a flétri un nom que mes ancêtres et moi avions fait glorieux! Je me mis en campagne. Je cherchai ma fille, Sire, dans cette grande ville pleine de corruption et de misères! Je suis riche; je dépensai sans compter; je jetai l'or à pleines mains, afin d'obtenir, de ci, de là, un renseignement relatif à celle que je voulais retrouver à tout prix.

Après deux jours de pas, de démarches, de recherches, j'appris que ma fille vivait, avec un vieux serviteur qui l'avait accompagnée à Paris, avec une servante et avec un enfant... une fille, dans une maison du Faubourg de de Saint-Germain-des-Prés, proche de l'Abbaye; j'appris qu'elle s'était installée là, il y a quatre mois, environ, et qu'elle n'y recevait que la visite de son amant, nommé Raymond, un grand seigneur, ayant charge à la cour. C'est hier, tard, que je connus, enfin, ces détails. D'abord, je voulus aller, immédiatement, à l'endroit indiqué; mais c'était impossible : La demeure de ma fille, étant située hors les murs, je ne pouvais m'éloigner de la ville à pareille heure.

Ce matin, aux premières lueurs du jour, je me trouvai à la Porte Saint-Germain. Dès que le pont-levis fut abaissé, je sortis de Paris. Bientôt, je fus pris dans une foule de manants, regardant les ruines de la maison, qui, la veille encore, abritait mon enfant, et qui, cette nuit même, a été dévorée par un incendie! Sire, ma fille est-elle morte? Ou bien, cet incendie n'a-t-il été allumé, comme on peut le supposer, que pour mieux assurer la fuite des coupables, qui, ayant appris qu'on était sur leurs traces, ont voulu échapper à ma vengeance? Voilà ce qu'il faut savoir! C'est pour cela que je suis venu vous porter ma plainte, Sire. Il faut qu'on retrouve le séducteur de ma fille.

O roi, je m'adresse à vous pour obtenir justice. Vous la devez à tous; mais plus que personne, à cause des services que j'ai rendus, j'ai le droit de l'obtenir de vous. Vous punirez le coupable, quand bien même il vivrait sur les marches du trône. Or, on assure qu'il s'y trouve, Sire. Qui sait? Peut-être m'entend-il à cette heure; peut-être est-il parmi les jeunes seigneurs, si brillants, qui vous entourent. Il faut qu'il sache, alors, que, si, par impossible, votre justice me faisait défaut, mon bras, quoique affaibli par l'âge, recouvrerait sa force pour frapper et punir.

Le roi avait écouté le récit du baron sans l'interrompre.

— En vérité, voilà une aventure qui nous donnera de l'agrément pendant une quinzaine, au moins, murmura Charles de Valois à l'oreille de Guillaume de Chauvigny.

— Il faut que vous sachiez, mon père, dit Philippe, que, cette nuit, on a pu voir, des croisées de ce Palais, l'incendie de la maison sise en le Faubourg de Saint-Germain-des-Prés. J'ai envoyé l'un de mes conseillers sur le lieu du sinistre, avec mission de se rendre compte des causes du susdit sinistre, et de s'enquérir des besoins des habitants de la demeure incendiée. Mes ordres ont été exécutés : Je vois Sire Enguerrand de Coucy qui est entré, ici, en même temps que vous, et qui s'est tu, jusqu'à présent, pour vous laisser parler. Il va nous donner les renseignements qu'il a pu recueillir, sur place, et qui, sans doute, nous permettront de poursuivre l'œuvre commencée, laquelle a pour but, à présent, de vous faire rendre justice, ainsi que vous l'avez demandé ! Approchez, Sire de Coucy. Vous avez entendu la plainte du baron Antoine de Musigny ? Dites ce que vous savez ?

Enguerrand de Coucy répondit :

— Sire, la maison incendiée du Faubourg de Saint-Germain-des-Prés, dénommée la maison à la Madone Dorée, était habitée par une jeune femme ; elle y vivait avec un tout petit enfant, une fille, et deux serviteurs : un homme, répondant au nom de Hugues, et une femme, appelée Maguelonne. Elle s'est installée, là, il y a quatre mois, environ. Elle ne sortait que fort rarement. Elle recevait, presque quotidiennement, la visite d'un jeune homme : un grand seigneur, au dire des voisins. Il est évident que ce jeune homme était l'amant de la femme et le père du petit enfant. J'ai vainement interrogé les voisins pour avoir des détails plus complets sur le jeune homme et sur sa maîtresse. Leurs serviteurs étaient très circonspects ; ils n'ont jamais prononcé aucune parole imprudente. Nul ne sait d'où venait la jeune femme, lorsqu'elle s'est installée dans la maison à la Madone Dorée ; nul ne connait son nom. On sait seulement qu'elle s'appelait Clotilde et que son amant se nommait Raymond. Tels sont les renseignements que j'ai recueillis, d'abord, et qui sont d'accord avec ceux que le baron de Musigny a fournis à votre Majesté.

— Poursuivez ? dit le roi.

— Il résulte de l'enquête que j'ai faite, Sire, reprit Enguerrand de Coucy, que l'incendie a été allumé par des mains criminelles.

— Expliquez-vous ?

— Avant-hier, deux hommes, mal famés, se sont rencontrés en une hôtellerie située proche l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et ont tenu un long conciliabule ; ces hommes devaient obéir aux ordres d'un inconnu, qui leur avait promis, à chacun, deux mares d'or, pour une mystérieuse besogne. Ces hommes ont été vus, peu avant que l'incendie éclatât, non loin de la Tour de Nesle, c'est à dire à peu de distance de la maison à la Madone Dorée. Or,

sous les décombres de la maison détruite, on a retrouvé les cadavres, méconnaissables, de deux hommes, qui paraissent être ceux qu'on a vus à l'hôtellerie, avant-hier, et, hier, près de la Tour de Nesle. Ils auraient été victimes de leur entreprise criminelle. On dit, aux environs, et le propos m'a paru vraisemblable, sinon fondé, que l'amant de la jeune femme était marié, et que l'incendie a été allumé, sans doute, par des hommes payés par une femme jalouse, désireuse de faire disparaître la maîtresse et l'enfant de son mari.

— L'entreprise a-t-elle réussi? demanda Philippe. La jeune femme et son enfant ont-ils pu s'enfuir? Voilà ce qu'il faut savoir.

Enguerrand de Coucy regarda le roi; puis, le baron, et il hésita à s'expliquer davantage.

Mais le roi paraissait désireux, au moins autant que le père de la belle Clotilde, d'en savoir davantage.

— Poursuivez? fit-il impérieusement.

Enguerrand répliqua :

— J'ai dit à votre Majesté que l'on a retrouvé, sous les décombres, les cadavres des deux incendiaires.

— Eh bien?

Enguerrand se tut encore.

— Parlez? dit le roi.

Le sire de Coucy poursuivit donc :

— Ne paraît-il pas certain que, si ces hommes n'ont pu fuir, après avoir accompli leur œuvre détestable, eux qui avaient dû prendre leurs précautions à l'avance, les habitants de la maison, endormis...

Il s'interrompit.

— A plus forte raison, les habitants de la maison, endormis, n'ont pu fuir! ajouta Antoine de Musigny.

Il s'affaissa sur un siège.

— Ma fille serait donc morte? poursuivit-il. Elle serait ensevelie sous les ruines de cette demeure maudite?

— On ne le saura que lorsque les fouilles commencées seront achevées? fit Enguerrand.

Il avait pitié du vieillard; il voulait lui laisser un espoir que lui-même n'avait plus.

Il ajouta :

— On ne le saura que si l'on découvre, sous les ruines....

— Les restes carbonisés et méconnaissables de la victime, clama le baron, d'une voix rauque, voilà ce que vous voulez dire?

Il se leva, et, s'adressant au roi :

— Justice, Sire! reprit-il. Plus que jamais, je vous demande justice. Ma fille est morte! C'est possible! Je ne la reverrai plus! Il faut, du moins que je la venge!

Philippe répliqua, d'une voix vibrante :

— Justice vous sera rendue, mon père, je vous en donne ma parole royale. L'enquête, si habilement commencée par Enguerrand de Coucy, sera continuée. On retrouvera ceux qui ont fait agir les incendiaires ; ils seront...

Il n'acheva pas.

Le vieillard avait jeté un cri terrible, déchirant, prolongé, qui fit frissonner la reine, et qui troubla tous les assistants ; puis, il battit l'air, de ses deux bras levés, et il tomba sur le sol, lourdement.

Le roi, effaré, descendit de son trône.

— Capitaine, dit-il à Bertrand de Comminges, faites chercher mon chirurgien, Maître Jean Pitard : Il doit être au Palais, à cette heure. Allez !

Le capitaine s'éloigna en toute hâte.

Pierre Flotte et le connétable avaient relevé le baron de Musigny et l'avaient porté sur un siège.

Quand le chirurgien du roi de France, qui se trouvait au Palais, en effet, arriva dans la salle du conseil, il ne put que constater la mort du père de la belle Clotilde...

— Je poursuivrai, pour mon propre compte, l'enquête commencée par Enguerrand de Coucy sur cette mystérieuse affaire ! murmura Charles de Valois. Il me paraît qu'elle est de celles qui doivent intéresser la famille royale...

XVI

RETOUR AU GITE

Lorsque le sire Enguerrand de Coucy, envoyé, par le roi de France, dans le faubourg de Saint-Germain-des-Prés, se fut retiré, son enquête étant faite, pour retourner au Palais, afin de rendre compte, au roi, de sa mission, Apollon, n'ayant plus aucune raison de demeurer là, se remit en route, tout aussitôt, pour rentrer chez lui.

Il avait grande hâte d'y être revenu.

Il se trouvait en retard...

N'avait-il pas dit, à Remi, qu'il serait de retour, à son logis, peu après le lever du soleil ?

Or, il était plus de neuf heures quand le nain reprit, en sens contraire, les routes qu'il avait parcourues pendant la nuit.

Il ne pouvait donc guère être, à Saint-Cloud, avant une grande heure.

Apollon était fort inquiet, et non sans cause : En effet, que s'était-il passé, chez lui, en son absence ?

D'autre part, toutes les découvertes qu'il avait faites, pendant qu'il rôdait autour de la maison incendiée, augmentaient, encore, son inquiétude.

... Courut vers lui, les bras tendus, affectueusement. — Bonjour, mon papa! fit-il, d'une voix pleine d'harmonie. (P. 155).

Tout en marchant, très vite, l'agile et inlassable petit homme pensa.

Il était préoccupé à ce point que la route ne lui parut pas trop longue.

Fort troublé, pendant quelques instants, car il avait entrevu, pour lui, pour son ami Remi et pour Clotilde, de grands dangers, il se rassura bientôt : après réflexion, Apollon avait envisagé la situation sous un aspect moins noir.

— Nous nous en tirerons, murmura-t-il, satisfait.

Moins de dix minutes après, il arriva en vue du village, pittoresquement étagé sur la côte.

Dès lors, il pressa le pas plus encore, et il ne tarda pas à se trouver devant la porte de son logis.

Il n'avait rencontré âme qui vive, chemin faisant.

Après la tempête de la nuit précédente, il y avait eu une saute, brusque, dans l'état de la température.

Ainsi que le nain l'avait prévu, au petit jour, lorsqu'il était sorti de la maison de Gaucher Faber, la journée était superbe, radieuse, tout ensoleillée; mais froide.

La façade de la pauvre maisonnette, couverte d'un toit de chaume, qui servait de logis au nain, était magnifiquement dorée par le soleil, qui se jouait sur le coteau, éclairant les hauts murs du monastère voisin ; là-bas, le pont découpait sa lourde silhouette dans une lumière éblouissante, et la rivière roulait ses eaux plissées de vaguelettes qui scintillaient.

La maisonnette était hermétiquement close.

Apollon poussa la porte de la palissade qui défendait son jardinet contre la route, et pénétra chez lui.

Il longea un petit bâtiment en retour, qu'il avait construit lui-même, un bâtiment bas, où il logeait, en trois compartiments bien distincts : un chien, une chèvre, et des poules.

Le nain ouvrit la porte du compartiment réservé au chien, une superbe bête, de très haute taille, un lévrier au long poil noir, qui, joyeux, et parce qu'il revoyait son maître, et parce qu'il se retrouvait libre, se mit à sauter tout autour de lui, à faire des bonds en aboyant fortement.

— Paix, Clopinel, paix ! dit Apollon, en caressant l'intelligente bête.

Il avait donné, par nargue, à son chien, le surnom de son ennemi, de son rival : Jean de Meung, Clopinel.

Comme il allait toucher la porte de son gîte, elle s'ouvrit, brusquement, et la colossale forme de Remi apparut.

A son aspect, Apollon sourit.

C'est que le spectacle qui s'était offert à lui, était, vraiment, extra comique... charmant, du reste.

Le Bourguignon portait, dans ses bras vigoureux, avec une admirable gaucherie, l'enfant de la belle Clotilde, ce, pendant que, à côté de lui, un petit garçon, le fils d'Apollon, s'était montré, très gai, tout rose et blond, paraissant d'autant plus frêle, d'autant plus joliet, proche du géant.

— Allons, se dit le nain, rassuré, tout s'est bien passé, ici ! C'est quelque chose. Pourvu que le reste aille de même!

Mais Remi, d'autre part, était profondément troublé, et, même, effrayé.

Qui était cette vieille femme qu'il avait devant lui ?

Quel droit avait-elle de se présenter chez Apollon?

Et ce chien, dont les aboiements furieux avaient éveillé son attention, d'où était-il sorti?

Autant de questions que le colosse se posait sans pouvoir y répondre, ce qui expliquait son inquiétude.

Dans la situation où il se trouvait, il fallait éviter de commettre, maladroitement, une faute qui pourrait avoir de très graves conséquences.

Bref, Remi, interloqué, ne savait que dire ni que faire.

Le petit garçon, ayant vu, souvent, son père, sous ce costume de vieille femme qui le rendait méconnaissable, courut vers lui, les bras tendus, affectueusement.

— Bonjour, mon papa! fit-il, d'une voix pleine d'harmonie.

Son papa! Remi n'en revenait pas : Le petit appelait cette horrible vieille « son papa ». Qu'est-ce que cela signifiait?

Positivement, le colosse vivait dans un rêve, depuis la veille.

Ce qui se produisait, tout autour de lui, dépassait son entendement.

Apollon, cependant, avait pris dans ses bras son fils; il l'avait attiré sur son cœur; il le baisait et le baisait encore, à bouche goulue, avec une joie qui éclairait son maigre visage.

Soudain, Remi comprit.

Pardi, il avait, devant lui, Apollon en personne, Apollon déguisé, méconnaissable.

Alors, il éclata de rire, d'un rire retentissant comme une sonnerie de bronze.

— C'est toi, s'écria-t-il, très amusé. Qui diable t'aurait reconnu sous cet habit de vieille qui te fait ressembler à quelque échappée du sabbat? En te voyant, tout d'abord, j'ai eu grand peur! Pourquoi ce déguisement? D'où sors-tu, ainsi attifé?

— Tu le sauras. Dis-moi,... Clotilde...

— Toujours endormie! répliqua Remi, qui redevint grave, soudainement.

— Avant longtemps, fit Apollon, mystérieusement, nous saurons à quoi nous en tenir à son sujet.

— Comment?

— Je t'expliquerai cela, tout à l'heure. Entrons : Il fait un froid très vif; nous serons mieux dans la maison, pour causer, et puis, il faut que j'ôte cette défroque, que je porte depuis longtemps, déjà, et qui me gêne fort.

— Entrons.

Remi, portant la petite fille de Clotilde, et Apollon, tenant son fils par la main, pénétrèrent dans la maisonnette.

Le nain, tout d'abord, s'arrêta devant le lit où dormait la jeune femme; il la regarda; puis, il passa dans la pièce voisine, où Remi et le petit garçon avaient dormi.

— Elle était brisée! dit Apollon. Son sommeil est tranquille.

Il avait apporté, dans la pièce voisine, la défroque rapée qu'il portait, habituellement; il ôta son costume de vieille et se rhabilla en homme, ce, pendant que Remi s'efforçait d'amuser la petite fille, en lui faisant des mines comiques, en la berçant, en la levant, à bout de bras, et en la baissant, tout à coup.

— Eh! mais, fit le nain, cette enfant, et toi, vous êtes de bons amis, déjà, à ce qu'il me semble!

— Oui.

— Ta bonne figure lui a plu?

— Il faut le croire.

— J'étais inquiet, en revenant ici, parce que je me suis attardé, contre mon gré, à l'endroit d'où je viens, je me disais : « Toute la maisonnée doit être debout; Remi est dans un grand embarras. » Je suis bien aise que tu t'en sois tiré.

— A merveille : Je dormais; tout à coup, je fus réveillé, brusquement; il faisait grand jour. L'enfant de ma pauvre Clotilde s'était réveillée, un moment auparavant, et pleurait : Je passai dans la pièce voisine. Je pris la petite fille; Clotilde dormait toujours. Je revins dans cette pièce, avec l'enfant, qui se calma. Je fus très embarrassé, tout d'abord, je l'avoue... d'autant plus que celui-ci, — le colosse montra le fils d'Apollon, — s'était réveillé de même, qu'il regardait, surpris, cet homme et cette enfant qu'ils ne connaissaient point, qu'il semblait me demander comment je me trouvais chez lui : Je dois dire qu'il ne paraissait pas effrayé le moins du monde. Je lui expliquai que j'étais ton ami, que tu étais sorti, que tu ne tarderais pas à revenir, et que, en attendant, je le priais de vouloir bien me considérer, lui aussi, comme un ami. Il y consentit, il m'embrassa, il embrassa la petite fille, et, dès lors, le trio fut uni.

Apollon sourit : Les explications de Remi l'avaient charmé.

— Cependant, poursuivit le Bourguignon, je compris que l'enfant devait avoir besoin de se sustenter. Ceci était grave. Comment m'y prendre? Or, ce fut ton fils, qui me tira d'affaire. Il avisa, sur ce meuble, un pot, qui contenait, me dit-il, à son usage, un peu de lait de chèvre. Ce lait était froid. Je pris le pot, je le serrai dans mes mains, longtemps. Enfin, il fut tiède. Alors, goutte à goutte, lentement, je fis boire la petite. Elle avait une faim de loup! Quand elle fut repue, elle fut de meilleure humeur encore; elle nous sourit, comme pour nous remercier de nos soins : Elle est déjà très intelligente! Puis, je procédai à sa toilette. Je l'habillai avec les linges que tu vois et qui appartiennent à ton fils. Celui-ci avait vidé, à cet effet, le coffre qui contient ses vêtements. Certes, la petite n'est pas vêtue aussi richement qu'avec les langes qu'elle portait; mais elle s'y trouve à l'aise et c'est quelque chose. Toute cette besogne nous occupa longtemps, car je ne suis pas très expert en l'art difficile de soigner convenablement les petits enfants. Puis, nous devisâmes;

on causa; on fit l'impossible pour se divertir et l'on y parvint. Pour mon compte, ami, je me suis bien amusé : Je te dirai, en confidence, que je suis, je crois, le plus enfant des trois!

— Heureuse nature! murmura Apollon, ravi, enthousiasmé.

Le récit de Remi, de plus en plus, avait charmé sa nature de poète.

Clopinel, le lévrier noir du nain s'était assis, sur son derrière, tout près du Bourguignon; il le regardait, fixement, de ses grands yeux doux, et, tout à coup, il leva l'une de ses pattes de devant, qu'il posa sur la cuisse du géant: celui-ci le caressa, et le chien lui lécha la main, ce qui attendrit Remi.

— Le chien, aussi, m'a adopté! dit-il avec émotion.

Et il ajouta :

— Je suis heureux! J'ai tant besoin d'aimer et d'être aimé! Ah! quelle bonne matinée! Hier, j'étais seul au monde; aujourd'hui, radical changement, j'ai des amis... une famille quoi!

— Brave cœur! fit encore Apollon.

— Pourvu que cela dure! reprit Remi.

— Nous tenterons l'impossible pour cela.

— Hélas! Une inquiétude trouble ma joie...

— Quelle?

— Clotilde? Que se passera-t-il lorsqu'elle se réveillera? Apollon, je suis aise que tu sois revenu : Il faut que nous avisions, ou, plutôt, puisque c'est toi qui diriges tout, ici, il faut que tu avises...

— Explique-toi?

— D'abord, il me parait nécessaire de se procurer une nourrice pour l'enfant de Clotilde.

— Que cela ne te tourneboule point la cervelle : J'ai la nourrice.

— Est-ce possible?

— Oui.

— Où est-elle?

— Ici.

— Tu es sorcier, c'est sûr!

— Poursuis? Tu auras la nourrice : Que te faut-il encore?

— Il faudrait... mais cela est plus difficile, étant donnée notre situation.

— Parle toujours?

— Si Clotilde est encore dans l'état où nous l'avons vue, cette nuit, lorsqu'elle est sortie de son évanouissement, il faudrait que quelqu'un lui donnât des soins?

— Sans doute.

— Il faudrait qu'il fut possible d'amener, près d'elle...

— Achève?

— C'est que...

— Explique-toi donc?

— Nous devons prendre de grandes précautions; comme tu le disais, hier, avec raison, il importe que nous ne commettions aucune imprudence afin d'éviter que ceux qui auraient intérêt à nous poursuivre ne puissent retrouver nos traces.

— Eh bien?

— Et, pourtant, nous aurions besoin d'un médecin, pour soigner Clotilde.

— Certes!

— Comment amener, ici, un médecin, qui nous livrerait, peut-être? Ce médecin ne pourrait venir que de Paris : or, à Paris, on saura que la maison du faubourg de Saint-Germain-des-Prés était habitée par une jeune femme et son enfant, lesquels ont disparu?

— C'est évident.

— En voyant, ici, une toute jeune femme et un enfant, le médecin ne se dira-t-il pas que nos hôtes sont les habitants de la maison à la Madone-Dorée?

— Puissamment raisonné.

— Donc, danger pour nous?

— Oui.

— Tu as été d'avis, pourtant, qu'un médecin serait indispensable, au chevet de Clotilde?

— Absolument.

— Bien! Mais, alors....

— Nous aurons le médecin.

— Que dis-tu?

— La vérité! Le médecin — et l'un des meilleurs qu'il y ait à Paris, présentement, après Maître Jean Pitard, chirurgien du roi — viendra, ici, pour soigner Clotilde.

— Quand?

— Aujourd'hui même. Cette après-midi.

— Appelé par toi?

— Oui.

— Mais... ces dangers que nous courrons alors...

— Nous ne courrons pas de dangers.

— Ceci dépasse mon entendement.

— Le médecin dont il s'agit connaîtra la vérité, toute la vérité; c'est moi-même qui la lui révélerai; il soignera Clotilde, et nous n'aurons rien à craindre de personne.

— Tu en es bien sûr?

— Sûr!

— C'est prodigieux! Apollon, tu es le diable en personne! Montre tes pieds : ils sont fourchus, j'en réponds.

Le nain sourit.

— Tu conviendras bientôt que tout ce qui arrive est simple, dit-il. Les choses les plus inexplicables, en apparence, peuvent toujours s'expliquer : il suffit de se pénétrer de cette idée qu'il n'y a pas d'effets sans causes. On ne doit pas s'étonner des effets plus qu'il ne convient : les causes, seules, sont intéressantes. Tu connaîtras les causes de ces effets qui te semblent diaboliques, et ils te paraîtront, dès lors, tout à fait naturels.

— Fort bien! Je m'en rapporte à toi.

— Les démarches que j'ai faites, cette nuit, avaient un but : Je l'ai atteint, à ma satisfaction, où à peu près.

— Tant mieux.

Après un court moment de silence, Apollon reprit :

— Au cours de mes pérégrinations nocturnes, j'ai fait des découvertes intéressantes.

— Ah!

— Sache que le père de Clotilde est à Paris.

— Le baron Antoine de Musigny est à Paris?

— Oui.

— Comment le sais-tu?

— Je l'ai vu.

— Par Saint-Remi, voilà qui est fort! Où donc l'as-tu rencontré?...

Apollon raconta ce qui s'était passé dans le faubourg de Saint-Germain-des-Prés, près de la maison incendiée, et son récit fit frissonner le Bourguignon, surtout lorsque le nain lui répéta les propos tenus, sur son compte, par l'hôtelier du Chapeau-Rouge.

— Heureusement que ce maudit moine est intervenu, fort à point, dit-il. Au moins, je suis seul compromis, en cette affaire, jusqu'à nouvel ordre!

Le digne Remi, oubliant sa personnalité, n'avait pensé, d'abord, qu'à ceux qu'il aimait : il lui suffisait qu'ils ne pussent être inquiétés.

— Donc, le baron de Musigny sait que sa fille avait un amant? Et i peut croire qu'elle est ensevelie sous les ruines de la maison incendiée?

— Oui!

— Tu n'as pas cru devoir le détromper?

— Ce n'était pas le moment, conviens-en?

— C'est juste!

— Il sera toujours temps d'agir lorsqu'on pourra le faire sans danger : or, ce sera bientôt, je pense. Tu comprends que je ne pouvais trahir mon incognito en présence du moine, en présence de l'envoyé du Roi : j'eusse été arrêté, séance tenante.

— Tu as raison!

— Le baron de Musigny a déclaré qu'il irait porter plainte devant le roi

lui-même : Or, il ira, c'est certain. A cette heure, Philippe IV doit avoir vu le père de Clotilde. Ceci constitue une complication. Le roi fera poursuivre l'enquête commencée. Elle sera poursuivie avec d'autant plus de vigueur que celui qui la mène est plus puissant.

— Oui.

— On recherchera Remi : Il ne faut pas qu'on le retrouve. C'est pour cela qu'il importe que nous déguerpissions d'ici le plus tôt possible. Nous partirons donc, ce soir, comme c'était convenu, dès que la nuit sera tombée, et quand nous aurons vu le médecin que j'attends. Nous voyagerons toute la nuit, et, demain, nous serons loin, hors d'atteinte, surtout si nous prenons toutes les mesures de prudence nécessaires, et nous les prendrons, cela va de soi.

Pendant cette conversation, le fils d'Apollon avait joué avec la petite fille de Clotilde; la causerie grave des deux hommes avait été scandée par les rires, les cris joyeux des deux enfants; mais soudain, la petite fille, qui avait été très gaie, jusque-là, devint malgracieuse.

— Elle a faim! déclara Remi.

Et, parlant à l'enfant :

— Tu es habituée à être servie ponctuellement, pas vrai? Dis à l'ami Apollon d'amener, ici, cette nourrice dont il a parlé, tout à l'heure?

Apollon se leva.

— C'est juste, fit-il. Je reviens, dans un moment, avec la nourrice en question.

Il sortit, laissant Remi impassible : Le colosse était décidé à ne s'étonner plus de rien, désormais.

Il s'efforça, seulement, d'amuser la petite fille, pour lui faire prendre patience; il la fit sauter sur ses genoux; il lui chanta un beau noël bourguignon; mais l'enfant pleurait toujours.

Ah! Remi avait grande hâte de voir cette nourrice, que le nain, plein de sollicitude, avait eu l'idée de se procurer : quelque plantureuse gaillarde, bien choisie par Apollon, et qui serait utile, certes, sous tous les rapports, car le colosse se rendait compte, que, pour soigner les tout petits enfants, il faut des mains de femme.

Il entendit, enfin, dans la pièce voisine, un bruit de pas légers.

— Patience, petite, dit-il, voici la nourrice attendue!

Apollon reparut, poussant, devant lui, une forme étrange, cornue, poilue, barbue, et marchant à quatre pattes.

— Voici la nourrice! fit-il.

Or, c'était une chèvre.

— Je n'aurais pas pensé à cela! dit Remi, stupéfait et déconcerté.

— Une excellente nourrice, reprit le nain, de qui nous n'aurons pas à redouter les indiscrétions.

— Tète ! fit le colosse, naïvement, parlant à l'enfant. — Ça y est ! déclara Apollon ! Elle tète ! (P. 163.)

C'était la chèvre qu'Apollon enfermait dans l'un des compartiments du bâtiment en retour construit, par lui, à côté de la maisonnette.

Cette chèvre fournissait, au nain, depuis plusieurs mois, tout le lait dont il avait besoin pour son fils et pour lui.

— Excellente nourrice, soit! ajouta Remi, amusé, et dépité, tout à la fois. Elle n'a qu'un défaut, à mes yeux.

— Lequel?

— De ne pas savoir emmaillotter la petite fille!

— On ne peut pas tout avoir; nous y suppléerons! répliqua Apollon. Elle nourrira l'enfant; tu conviendras que c'est quelque chose?

— Certes!

— Il ne s'agit plus que de mettre le couvert. Viens ici, Jeanneton.

Jeanneton était le nom que le nain avait donné à la chèvre.

Le grand lévrier, habitué à vivre près de la douce bête, s'était approché d'elle, et témoignait sa joie de la voir par des mouvements de queue ininterrompus.

— Au diable, Clopinel! lui dit Apollon, parce qu'il le gênait.

Et, s'adressant au Bourguignon:

— Il faut savoir s'industrier, poursuivit-il. Pose le coussin à terre, ami; mets l'enfant dessus.

Le colosse obéit.

— Viens, Jeanneton, viens? reprit le nain. Ce ne sera pas commode, tout d'abord; mais la petite s'y accoutumera vite. Rien à craindre : Jeanneton se prêtera fort bien à la chose; c'est la douceur même. Là...

L'enfant de Clotilde, ayant été posée, douillettement, sur le coussin, par Remi, suivant les instructions d'Apollon, celui-ci plaça la chèvre comme il convenait; il lui écarta les pattes; puis, délicatement, il introduisit le pis de la bête dans la bouche de la petite fille.

— Je suis bête, murmura Remi, attendri jusqu'aux larmes, ce spectacle m'émeut.

Les deux hommes attendirent, anxieux.

— Tète! fit le colosse, naïvement, parlant à l'enfant.

— Ça y est! déclara Apollon! Elle tète!

— Elle a adopté sa nourrice! Apollon, tu es extraordinaire! Apollon, je t'admire! clama le Bourguignon, enthousiasmé.

La chèvre ne bougeait pas.

L'enfant tétait à bouche goulue.

Remi caressa la chèvre, doucement, et dit :

— Bonne bête! Jeanneton, tu es belle; Jeanneton, je t'aime!

Puis, plus ému que jamais, il ajouta :

— Maman fut la nourrice de Clotilde et la mienne; Jeanneton, tu nour-

riras l'enfant de Clotilde : à partir de maintenant, tu es de ma famille! Il faut que je t'embrasse!

Le colosse, ce disant, se pencha; il passa son bras autour du cou de l'animal, et, tendrement, il le baisa sur le museau... caresse imprévue, qui fit faire un sursaut à la chèvre dont le pis s'échappa de la bouche avide qui le suçait.

— Diable! fit Apollon.

— Maladroit! ajouta Remi.

Mais, d'elle-même, Jeanneton se remit dans la première position; les lèvres gourmandes, affamées, de l'enfant, reprirent, tout aussitôt, le pis nourricier, un moment abandonné, et, ce, à la grande joie du colosse.

— Elle se gave! dit le Bourguignon.

La petite fille téta jusqu'à ce qu'elle fut repue.

La chèvre était restée immobile, comme si elle avait eu conscience de l'importance de ses fonctions.

— Nourrice saine! dit Remi. Et puis, comme tu le disais fort bien, tout à l'heure, elle a tout avantage sur une nourrice humaine : Elle ne parle pas! C'est beaucoup, dans notre situation.

Apollon opina de la mine et du geste.

L'enfant, satisfaite, était, derechef, en belle humeur; elle ne demandait plus qu'à reprendre, avec le colosse et le fils d'Apollon, les jeux interrompus, qui l'avaient fort amusée.

— Dans quelques heures, on recommencera, dit le nain. En attendant, je vais reconduire Jeanneton en son logis; puis, je sortirai.

— Tu vas me laisser, encore?

— Il le faut.

— Où te rends-tu donc? Pas à Paris, j'imagine?

— Non. Écoute : Pour partir, ce soir, et pour aller où nous irons, il nous faut un chariot, ainsi qu'un quadrupède quelconque qui traînera le chariot. Je vais m'occuper d'avoir l'un et l'autre. Il convient que j'emporte, d'ici, certaines choses qui me seront, là-bas, indispensables. Petit à petit, et en plusieurs voyages, j'enlèverai le tout. Ce soir, je ne prendrai, avec nous, que le strict indispensable. D'ailleurs, au besoin, Clotilde prendra place dans le chariot : Il est probable qu'elle ne pourrait faire une longue route à pied.

— Tu penses à tout.

— Je serai de retour le plus tôt possible.

— Tu ne crains pas d'exciter la curiosité des gens du voisinage en te procurant le chariot et le quadrupède? Tu ne crains pas qu'on ne te demande le pourquoi de ton opération?

— Non, je sais où je trouverai ce qu'il me faut, sans courir le risque d'éveiller l'indiscrète malveillance de personne. Du reste, on ne nous verra

pas partir; nous ne nous mettrons en route que lorsque la nuit sera tombée. Nous serons loin quand le jour reparaîtra.

— Va donc, ami, et hâte toi.

— Je me hâterai d'autant plus que le médecin que j'attends peut venir, ici, d'un moment à l'autre. Or, je veux être au logis quand il s'y présentera.

— Et si, dans l'intervalle, Clotilde se réveille?

— Tu feras tout ce que ton esprit te suggèrera pour la soigner utilement, en attendant.

— Bien! Ne trouves-tu pas que son sommeil dure longtemps?

— Tant mieux! Ce long sommeil la repose, et ne peut que lui être très profitable, à ce qu'il me semble. Je m'en vais. A bientôt.

Apollon fit une caresse à son fils; il prit la nourrice Jeanneton par une corne et l'entraîna dans la pièce voisine, suivi par le grand lévrier noir, Clopinel.

Un moment, il s'assit devant le lit où Clotilde dormait toujours, paisiblement; enfin, il sortit.

Dans la cour, il réintégra la chèvre dans son étable.

Comme il allait sortir, il se retourna; il regarda son chien et lui dit:

— Garde la maison!

Le chien poussa un aboiement plaintif et ne bougea plus. Une minute après, Apollon se trouva dehors.

Il se dirigea rapidement vers le pont, qu'il traversa... et, bientôt, on le perdit de vue.

XVII

GAUCHER FABER CHEZ APOLLON

Par mesure de prudence, pour ne pas aguicher la curiosité des paysans, qui pouvaient passer devant la demeure d'Apollon, le bon Remi n'avait pas osé mettre le pied hors de la maisonnette.

Avec les deux enfants, il était resté dans la pièce voisine de celle où Clotilde reposait.

Le temps lui semblait long!

Apollon ne revenait pas.

Il y avait plus de deux grandes heures qu'il était sorti.

Que se passait-il donc?

De minute en minute, l'inquiétude du Bourguignon augmentait.

Plusieurs fois, déjà, il était venu voir la jeune femme endormie. Comme son sommeil se prolongeait! Ce n'était pas naturel.

Un instant, Remi eut l'idée de la réveiller; mais, réflexion faite, il n'en fit rien.

Il devait être, alors, plus de midi.

Le soleil brillait, magnifiquement, en cette belle journée d'hiver, et se trouvait au point du ciel le plus haut qu'il devait atteindre à cette époque de l'année.

Remi, habitué à vivre en plein air, habitué à errer à l'aventure, souffrait d'être enfermé dans cette pièce étroite et bien close.

Et puis, il mourait de faim : l'inquiétude ne le nourrissant pas, tout au contraire... au rebours de ce qui se produit, ordinairement.

Heureusement, il était habitué, aussi, à se serrer le ventre, quand il ne savait où s'attabler, à l'heure des repas.

Du reste, il remplissait à merveille, toujours, son devoir de gardien des enfants. Il les amusait, autant que possible, et les tenait en gaîté, ce qui n'était pas une besogne inutile, certes, ni facile.

Soudain, et comme, une fois encore, le Bourguignon, ayant laissé les enfants, seuls, un moment, était venu voir si Clotilde ne s'était pas réveillée, il entendit, dans la cour, de l'autre côté de la porte, le lévrier Clopinel aboyer et faire des bonds.

— Ce doit être Apollon, murmura-t-il, satisfait. Enfin!

Il se disposait à ouvrir la porte; mais il s'arrêta : il fallait être prudent.

Si le chien aboyait pour faire fête à son maître, Apollon ne tarderait point à paraître; autrement, si le lévrier remplissait son devoir de gardien contre quelque inconnu, il était préférable de ne pas se montrer.

Remi, attentif, prêta l'oreille aux bruits extérieurs.

— Paix! Paix! Clopinel! fit une voix, dans la cour.

Or, ce n'était pas la voix d'Apollon.

Pourtant, il semblait bien à Remi qu'il connaissait cette voix : où donc l'avait-il entendue, déjà?

Ce qui était constant, c'est qu'un étranger; mais un ami, sans doute, puisqu'il savait le nom du chien, et puisque celui-ci l'accueillait si bien, était entré dans le jardin.

Qui cela pouvait-il être?

Tout à coup, on cogna à la porte.

— Que faire? se demanda le Bourguignon, perplexe.

Il se dit qu'il valait mieux, dans tous les cas, voir ce visiteur inattendu, qui allait entrer, peut-être, dans la pièce, si on ne lui répondait pas.

Que ce visiteur le vit, lui, Remi, à tout prendre, cela n'avait qu'une importance relative, au lieu que, s'il voyait Clotilde, il en pouvait résulter des conséquences fâcheuses.

Le colosse n'hésita donc point : il ouvrit la porte, et, comme le visiteur, à son aspect, avait fait un pas en arrière, surpris, Remi en profita pour

sortir de la maisonnette, dont il tira la porte derrière lui, soigneusement.

Un double cri retentit.

— Remi le Bourguignon! avait dit le visiteur.

— Gaucher! s'écria Remi, d'autre part.

— Je ne m'attendais guère à te voir ici!

— Ni moi à me trouver en ta présence!

Le Bourguignon comprit.

— C'est toi... le médecin qu'Apollon attend? fit-il. C'est toi qui lui as promis de venir ici aujourd'hui?

— Oui dà!

— Alors, tu es le très bien venu, céans!

Remi connaissait Gaucher : on se souvient, sans doute, que l'élève favori du grand chirurgien Jean Pitard assistait au souper des escholiers et des clercs de la basoche auquel le Bourguignon avait été convié, chez Maître Guillaume Lehurier, à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge.

Le lévrier Clopinel, cependant, se remit à faire des bonds, ce qui attira l'attention de Remi.

— Apollon est là? demanda Gaucher.

— Il était sorti; mais le voici, répondit Remi.

En effet, le nain était apparu, là-bas, au détour du chemin ensoleillé

Un moment après, il fut près de ses deux amis.

— J'aurai le chariot et le quadrupède : un mulet, dit-il au colosse.

Puis, s'adressant à Gaucher, il lui serra la main.

— Merci! fit-il, reconnaissant.

Il portait une sorte de panier plein de provisions de bouche.

— J'ai rapporté des vivres, ajouta-t-il, je pense qu'il est temps de manger un morceau.

— Oui! répondit Remi.

— Tu trouveras, là-dedans, de quoi t'alimenter, ajouta Apollon, en mettant le panier ès-mains de son ami.

— Et toi? demanda celui-ci.

— Moi, je vais m'occuper, d'abord, avec Gaucher, de Clotilde.

— Ainsi ferai-je : j'ai grand faim; mais je puis attendre.

— Non! reprit Apollon. Ta présence ne nous serait guère utile. Écoute, Remi : le temps est magnifique; à présent, il fait chaud presque autant qu'en un après-midi d'avril... eh bien! apporte ici les enfants : il faut qu'ils prennent l'air; toi, tu mangeras, pendant qu'ils joueront. D'autre part, Gaucher et moi nous nous occuperons de la jeune femme. D'ailleurs, auparavant, il importe que je cause avec Gaucher. Cet arrangement te convient-il?

— C'est que...

— Parle?

— Je voudrais être près d'elle lorsque Clotilde rouvrira les yeux.

— A ce moment, je t'appellerai.

— Qu'il soit donc fait selon ta volonté! Du reste, je te l'ai déclaré : tu es la tête; j'obéis!

Remi rentra dans la maisonnette où il prit les enfants; il revint dans le jardinet; il s'assit — adossé au mur, chauffé par le soleil — sur un tronc d'arbre renversé, ayant, à ses pieds, le panier de provisions que son ami avait apporté, à sa droite, le fils d'Apollon, et à sa gauche, couchée sur un coussin, la petite fille de Clotilde, chaudement couverte.

— Beau spectacle! fit Apollon, en regardant le colosse, ainsi installé.

Et, souriant, il ajouta :

— Bon appétit!

Puis, s'adressant à Gaucher :

— Viens? fit-il.

Le nain et l'élève de Maître Jean Pitard pénétrèrent dans la maison.

Remi, pourtant, ne mangeait pas : il était préoccupé, soucieux, attristé; il aurait préféré qu'on le laissât entrer dans la cahute; mais, d'autre part, il comprenait qu'Apollon avait eu ses raisons, sans doute, pour agir ainsi, et il ne lui en voulait pas de l'avoir relégué dans le jardin.

Quelle belle journée il faisait!

Ah! Comme on serait heureux si Clotilde se réveillait en bonne santé!

Au milieu de cette campagne inondée de lumière, le colosse se mit à rêver.

Il revit le passé, son enfance, ses vieux parents, et Clotilde, toute jeune, courant dans les allées du bois avoisinant le château du baron Antoine de Musigny.

Le colosse, au bout d'un instant, constata que la petite fille s'assoupissait : effet du grand air probablement; d'ailleurs, elle devait être lasse, et puis, c'était l'heure où elle dormait, habituellement, sans doute.

Remi la prit, la berça, et lui chanta un refrain que sa mère, autrefois, chantait à Clotilde; une chanson qui fut célèbre, à cette époque[1].

Amors me fait commencier
Une chanson nouvelle,
Elle me veut enseignier
A aimer la plus belle,
Qui soit el-mont vivant,
C'est la belle au corps gent,
C'est elle dont je chant.
Diex m'en doint tele nouvelle
Qui soit à mon talent
Que menu et souvent
Mes cueurs pour li sautèle.

1. La chanson de Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, qui, selon l'expression de Dante, fut « un excellent maître en poésie. » Nous reproduisons cette chanson en vieux français, telle qu'elle nous a été transmise, dans toute sa naïve fraîcheur.

— Remi, dit Clotilde, souriante, tu es près de moi : Je n'ai plus peur! Remi, que je suis contente de te revoir! (P. 175).

L'enfant s'endormit, et, tandis que le fils d'Apollon jouait avec le lévrier Clopinel, Remi, mélancolique, retomba dans sa rêverie profonde, reprenant, de temps à autre, inconsciemment, d'une jolie voix sonore, la chanson d'amour au rythme doux :

Elle me veut enseignier
A aimer la plus belle...

. . . . . .

Apollon, cependant, avait mené Gaucher Faber dans la pièce où dormait Clotilde.

— C'est pour donner des soins à cette femme que je t'ai prié de venir ici, fit-il, sans autre préambule.

Le jeune homme regarda la belle créature et dit :

— Adorable personne !

Et, fixant son clair regard sur le nain, il demanda :

— Qui est-elle ? Comment est-elle ici ?

— Tu vas le savoir... Sieds-toi.

Apollon montra un escabeau à Gaucher, qui s'assit au chevet de Clotilde ; puis, il lui raconta, de façon détaillée, tout ce qui s'était passé depuis plusieurs jours, depuis le moment où le moine lui avait adressé ses premières offres.

Gaucher écouta le récit de son ami avec une excessive attention.

L'élève du célèbre chirurgien du roi de France était un esprit distingué, un philosophe. Quoique fort jeune, il connaissait les hommes ; il savait jusqu'à quel point la vie pèse sur les humbles ; il avait vu beaucoup, et, par suite, il était indulgent aux fautes des êtres que la passion ou la misère pousse : il ne blâma donc point Apollon d'avoir accepté les offres du moine, d'autant moins que, grâce à ce fait, l'action mauvaise que le nain et son compagnon avaient tentée, avaient eu un résultat excellent.

D'autre part, il devait beaucoup à Apollon — il faut le répéter — et il savait combien le nain avait souffert, sous tous les rapports ; et puis, il l'aimait, il l'admirait même — ce en quoi il avait bien raison, comme on le verra plus tard.

Apollon conclut :

— Cette femme va se réveiller, d'un moment à l'autre. Sera-t-elle folle, comme on peut le craindre ? Voilà ce qu'il faudra que tu constates. Dans tous les cas, elle aura besoin de soins. Toi, seul, tu pourras les lui donner, sans danger pour nous.

— Je suis prêt à vous servir tous : cette femme, toi, et le Bourguignon, répondit Gaucher.

— Bien !

— Donc, tu comptes t'éloigner d'ici, ce soir ? reprit le jeune chirurgien, après un temps de silence.

— Oui.

— Où iras-tu ?

— Je te le confierai avant que nous nous séparions.

Gaucher réfléchit : on eut dit qu'il avait quelque chose à révéler à Apollon ; mais qu'il hésitait à s'expliquer.

— Le batelier qui vous a conduits ici parlera ! reprit-il.

— Certainement

— Ceci est dangereux.

— Oui. D'autant plus qu'il sera interrogé par le moine, bien entendu. N'est-ce pas lui — le batelier nous l'a déclaré — qui l'a engagé pour amener, au bord de la rivière, cette femme inconnue avec qui il avait rendez-vous, à la Tour de Nesle? En effet, le seul danger qui nous menace, à présent, gît en ce fait : le moine, d'après les renseignements que lui fournira le batelier, dirigera-t-il ses recherches de ce côté, immédiatement? Découvrira-t-il, par suite, le retraite où nous sommes, avant que nous l'ayions quittée? Pour atteindre ce résultat, il faudra que le moine agisse immédiatement, et, de plus, qu'il soit aidé par le hasard. Encore une fois, ce soir nous serons loin, et hors d'atteinte. Si, par malheur, le moine nous prenait au gîte, nous tenterions de nous défendre contre lui. Ne nous alarmons donc pas, à l'avance, à propos d'un fait qui ne se produira pas, il faut l'espérer. Il suffit que nous ayions prévu le péril, et que nous soyions prêts à lui tenir tête.

Gaucher demeura pensif.

Apollon reprit :

— Si le roi prend parti pour le baron de Musigny, comme c'est probable, cela arrangera singulièrement les choses. Dans ce cas, nous serons en force contre la femme inconnue de la Tour de Nesle : si puissante qu'elle soit elle ne peut l'être autant que le roi. Et puis, nous aurons avec nous, de plus, l'amant de Clotilde et le baron de Musigny.

Gaucher ne répondit pas.

— Est-ce que tu n'es pas de mon avis? lui demanda Apollon, surpris de son mutisme obstiné.

— Qui pourra expliquer le mystère dont cette aventure d'amour demeure enveloppée? dit le jeune homme.

Puis, après avoir encore hésité à s'expliquer davantage, il poursuivit, tout à coup, résolûment :

— Ne compte plus sur l'appui du père de cette jeune femme.

Apollon fit un mouvement.

— Pourquoi? demanda-t-il.

— Il est mort!

— Mort?

— Oui!

Gaucher, alors, raconta à Apollon, stupéfait et navré, ce qui s'était passé, le matin, quelques heures auparavant, au Palais, en la chambre du Conseil, en présence du roi de France.

— Avant de venir ici, ajouta-t-il, j'ai vu mon Maître : Jean Pitard, qui m'a appris la nouvelle; il venait de constater le décès du baron.

— Voilà qui me confond! murmura le nain.

— Je ne me doutais guère, alors, reprit Gaucher, que, deux heures après, j'aurais à donner des soins à la fille du défunt!

Il y eut, entre les deux hommes, un temps de silence.

— Mais enfin, fit Apollon, la plainte du baron a été portée au pied du trône, et le roi s'en souviendra : Philippe devait son appui, par raison de cœur et par raison de justice, à ce vieux serviteur de son aïeul Louis IX.

Gaucher sourit.

— Poète! fit-il.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire, poursuivit le jeune homme, que les raisons de cœur et de justice, ne prévalent pas contre les questions de cour, les questions d'État, les questions politiques.

— Ce n'est que trop vrai!

— Philippe, qui se débat contre tant d'ennemis, dans d'inextricables embarras, peut avoir intérêt à ne pas poursuivre l'affaire, pour peu que la femme qui a agi contre Clotilde soit puissante, et qu'il ait besoin d'elle ou de ses proches.

— Tu as raison.

— Même il se pourrait qu'il eut intérêt à la servir, auquel cas, certes, il n'hésiterait pas à sacrifier, au mépris de toute justice, ceux qui la gêneraient.

— Hélas!

— Cette femme inconnue, que servait le moine, est une très grande dame, ce n'est que trop évident : elle est montée, en la Cité, dans la barque du batelier qui l'a amenée à la Tour de Nesle; elle venait donc du Palais habité par le roi. Si elle réside au Palais, c'est qu'elle est de la maison royale.

— C'est clair!

— Donc cette femme est puissante, et, par suite, redoutable : ce qu'elle a tenté, déjà, scélératement, avec une audace excessive, doit te donner une idée de ce qu'il lui serait possible de tenter encore.

— Oui.

— Tu auras donc bien raison de t'empresser de fuir.

Apollon réfléchit.

— Le baron de Musigny est mort, et cette mort imprévue nous prive d'un grand appui; mais l'amant de Clotilde subsiste...

— On ne le connaît pas.

— On le connaîtra, peut-être : Clotilde nous révélera son nom.

— Je le souhaite.

— A cette heure, il recherche sa maîtresse, sans doute. Il l'aimait, cela est certain. Il...

— Osera-t-il la protéger contre l'implacable créature qui voulait la mort de sa rivale.

Le nain se tut.

Gaucher reprit bientôt :

— Je le répète : Cette aventure d'amour est enveloppée d'un mystère profond que le temps seul éclairera. Quand vous serez loin, en sûreté, et après quelques mois, on pourra tenter des démarches ayant pour but de faire savoir à l'amant de Clotilde — si on le connait — qu'elle existe. Encore faudra-t-il agir avec une extrême prudence. Jusque là, il importe que vous viviez, vous, dans la retraite la plus absolue, en vous efforçant de n'éveiller la curiosité de personne. Cela me paraît indispensable. Il y va, pour vous, de la vie !

— C'est mon avis !

Les deux hommes demeurèrent pensifs.

Dans le grand silence qui se produisit, alors, on entendit monter, au dehors, la voix de Remi qui chantait :

Amors me fait commencier
Une chanson nouvelle,
Elle me veut enseignier
A aimer la plus belle.

Soudain, Clotilde fit un mouvement.

Gaucher, qui la regardait, se leva, tout aussitôt...

XVIII

LA CHANSON DE REMI

Clotilde avait ouvert les yeux ; elle se souleva, sur son lit, et elle écouta, attentivement, la chanson de Remi.

La voix du colosse, tout ému par ses souvenirs, était pleine d'harmonie ; les notes s'envolaient, claires, sonores, et vibrèrent encore lorsque le chanteur se tut.

La jeune femme semblait écouter le vieux refrain.

Tout à coup, elle reprit, à demi-voix, les derniers vers de la chanson :

Diex m'en doint tele nouvelle
Qui soit à mon talent
Que menu et souvent
Mes cuers pour li sautèle.

Gaucher et Apollon, frémissants, observaient.

Clotilde s'était assise sur son lit; ses yeux, fixes, semblaient suivre, dans le vide, une vision, à laquelle elle souriait.

Mais bientôt elle se tourna de côté; elle vit le nain et son ami; alors, son visage, souriant, prit une expression indicible de terreur.

— Les assassins! clama-t-elle. A l'aide! Raymond! Hugues! A moi!

Elle essaya de se lever, pour fuir, sans doute; mais elle resta près du lit, assise, à demi, et à demi debout.

— Grâce! reprit-elle. Ne me faites pas de mal!

Elle tremblait; sa gorge, demi-nue, se soulevait précipitamment; elle avait joint ses mains, et, suppliante, elle répéta:

— Ne me faites pas de mal!

— Pauvre femme! murmura Apollon.

Gaucher s'approcha d'elle.

— Vous n'êtes pas en danger! dit-il. Nous sommes vos amis.

— Laissez-moi!

— N'ayez pas peur!

Gaucher prit la main de la jeune femme.

— Nous sommes vos amis, répéta-t-il, très doucement. Ayez confiance en nous. Nous voulons vous soigner.

Clotilde avait laissé sa main dans celle de Gaucher.

— Souffrez-vous? demanda celui-ci.

— Non!

— Nous ne vous effrayons plus?

La jeune femme ne répondit pas à cette question.

— Où suis-je donc? demanda-t-elle.

— Chez des amis, de bons amis, qui vous ont sauvé d'un grand danger, et qui vous protégeront, encore, contre vos ennemis.

Clotilde frissonna.

— Le feu! Hugues! Les assassins!

Elle semblait revoir, toujours, l'abominable scène de la veille.

— Ouvre la croisée, dit Gaucher à Apollon, qui obéit.

Un rayon de soleil pénétra dans la pièce, en même temps que l'air attiédi de cette belle journée.

— Ma fille, s'écria Clotilde, Juliette, ma petite Juliette!

— Va chercher l'enfant, fit encore Gaucher.

Apollon allait sortir, quand son ami l'arrêta, brusquement.

— Attends, reprit Gaucher.

La voix de Remi s'était fait entendre de nouveau, au dehors, et la jeune femme, immobile, l'écoutait, charmée.

— Va chercher l'enfant, dit Gaucher, à voix basse; recommande à Remi de ne pas cesser de chanter, et de paraître, ici, dès qu'il aura fini son couplet. Va.

Bientôt, Apollon reparut, portant la petite fille.

Il la mit dans les bras de la jeune femme, qui, sans mot dire, serra l'enfant sur son sein; puis, elle la baisa, avec une tendresse infinie.

On eut dit que la voix de Remi tremblait, à présent.

Un moment encore, l'air, bien rythmé, retentit, et, soudain, tout redevint silencieux.

La jeune femme, alors, léva la tête; ses yeux se fixèrent du côté de la porte, restée ouverte, et elle vit Remi, qui, sur les avis d'Apollon, entrait dans la pièce; il était blême, et ses jambes flageolaient.

— Clotilde! fit-il, prodigieusement ému.

Il s'approcha de la jeune femme, qui le regarda venir sans peur; puis, après un court instant d'hésitation, elle le reconnut.

— Remi! dit-elle, souriante.

— Que tous les saints du Paradis soient loués pour l'appui qu'ils nous donnent! s'écria le Bourguignon, enthousiasmé.

Il s'agenouilla devant la jeune femme.

— Voilà qui est bon! murmura Gaucher.

Il entraîna Apollon dans un coin de la pièce et dit:

— Laissons-les! Observons! Voyons ce qui va se passer.

Visiblement, Clotilde s'efforçait de rassembler ses souvenirs confus.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-elle.

Elle mit une main sur l'épaule du colosse.

— Je sais... reprit-elle.

Tout à coup, elle s'était souvenue; elle dit:

— Je veillais, tout apeurée, triste, parce que je n'avais pas vu Raymond, et parce que je tremblais qu'il ne nous arrivât malheur. J'entendis un cri terrible. D'abord, je ne pus faire un mouvement. Enfin, je me levai; je pris la cire qui se trouvait près de moi; j'ouvris la porte... Et je vis... Hugues, armé, luttant contre un homme effrayant: un assassin... sans doute envoyé par le moine, le moine que Maguelonne a vu rôder autour de la maison... Après? Qu'est ce qui est arrivé,... après?

— Tu t'es évanouie, répondit Remi.

— Mais, Hugues?

— Il a été blessé par l'assassin.

Le colosse s'était dit qu'il ne fallait pas révéler, si tôt, la vérité à la jeune femme.

— Bien! murmura Gaucher, approuvant la manœuvre de Remi.

— Blessé! répéta Clotilde. Est-il en danger?

— Heureusement non! Tu le verras bientôt.

— Remi, dit Clotilde, souriante, tu es près de moi: Je n'ai plus peur! Remi, que je suis contente de te revoir!

— Et moi, donc!

— Mon frère!

— Clotilde!

— C'est toi qui chantais, tout à l'heure?

— Oui!

— Cela m'a fait du bien d'entendre cette vieille chanson que ta mère chantait. Il y a si longtemps qu'elle n'avait pas retenti à mes oreilles! Mon bon Remi!

Après un temps de silence, la jeune femme reprit:

— Mais comment suis-je ici, près de toi?

Le colosse, d'abord embarrassé, répliqua, cependant:

— Parce que je me suis trouvé, là-bas, assez à temps pour te tirer des mains de ceux qui te voulaient du mal.

— Qui me voulaient du mal? Je n'en ai fait à personne! Je n'ai pas d'ennemis.

— Ton... mari en a, peut-être! insinua Remi, fort adroitement.

Clotilde se troubla. Elle devint pensive: l'insinuation du colosse la faisait réfléchir. Remi garda le silence.

— Alors, reprit Clotilde, tu m'as apportée ici?

— Oui.

— Chez toi?

— Chez l'un de mes amis qui m'a aidé à te sauver.

— Pourquoi donc ne sommes-nous pas restés en ma maison?

Remi se sentit de plus en plus embarrassé.

— Parce que... parce que les misérables qui te voulaient du mal avaient mis le feu chez toi.

— Le feu! répéta Clotilde, effrayée.

— Maladroit! pensa Apollon.

Et il se disposa à intervenir; mais Gaucher le retint.

— Laisse! fit-il.

— Hugues! Où est-il? demanda la jeune femme.

— Ici près. Ainsi que je te l'ai dit, tu le verras bientôt, répliqua le Bourguignon.

— Et Maguelonne?

— Elle est avec Hugues.

— Cette maison où nous sommes est celle d'un de tes amis; mais est-elle loin de ma demeure?

— Oui.

— Où?

— A Saint-Cloud.

— Tu m'as donc portée, évanouie, du faubourg de Saint-Germain-des-Prés jusqu'ici?

— Oui, toi et l'enfant.

Le pêcheur abaissa son falot pour éclairer le visage du mort. Apollon se pencha et regarda le cadavre. (P. 183).

— Est-ce que je suis restée longtemps évanouie? Quand cette scène terrible s'est-elle produite?

— Hier.

— Quelle heure est-il?

— Environ deux heures après-midi.

— Il me semble que j'ai rouvert les yeux, depuis...

— Oui. Et tu t'es endormie, presque aussitôt.

— Qui donc s'est occupé de ma petite Juliette?

— Mon ami et moi : Ton enfant n'a manqué de rien...

— Est-ce que je verrai ton ami? Je veux le remercier de ce qu'il a fait pour moi.

— Tu le verras.

Clotilde se tut encore. De nouveau, elle réfléchit.

— Remi? fit-elle.

— Parle?

— Il y a longtemps que tu as quitté le pays?

— Un an bientôt.

— Je l'ai donc quitté peu de temps après toi.

— Il y a un an que tu es à Paris?

— Oui!

La jeune femme soupira.

— Mon père! fit-elle.

Le colosse hésita, un moment, à dire à Clotilde ce que Apollon lui avait appris, un moment auparavant, c'est-à-dire que le baron de Musigny était à Paris.

Apollon, cette fois encore, parut prêt à intervenir afin d'empêcher Remi de parler; mais Gaucher le retint, derechef.

La jeune femme déposa, sur le lit, sa fille, qui s'était endormie dans ses bras; puis, elle s'assit, et ses grands yeux se fixèrent droit devant elle, dans le vide.

— Comment donc étais-tu près de moi pour me sauver des atteintes de ceux qui me voulaient du mal? demanda-t-elle.

Cette question embarrassa Remi plus encore que les précédentes : Il s'en tira, adroitement, par un faux fuyant.

— Tu le sauras, répliqua-t-il.

— Oui, poursuivit Clotilde, rêvant, comme se parlant à elle-même, c'est Raymond qu'on a voulu atteindre.

— Raymond? C'est le père de ta fille?

La jeune femme répondit, affirmativement, par un signe de tête.

— Ton mari? demanda encore Remi.

Clotilde, sans répondre à cette question, se mit à marcher dans la pièce, lentement; puis, soudain, elle s'arrêta.

— Raymond doit savoir, à présent, ce qui s'est passé, dit-elle, à demi-voix. Il faut qu'il soit informé que je suis ici.

Comme elle se relevait pour revenir près de Remi, elle aperçut Gaucher et Apollon.

Lors, ses yeux s'ouvrirent démesurément; son visage prit, de nouveau, une indicible expression d'épouvante; elle montra les deux hommes, et, tremblante, elle clama :

— Les assassins!... A moi!... Raymond!... Remi!... A l'aide!...

Gaucher, Apollon et Remi la soutinrent à temps pour l'empêcher de tomber.

— Je suis là, dit le colosse, suppliant. N'aie pas peur! On ne te fera pas de mal. Cet homme est cet ami que tu voulais voir. Tu n'as rien à craindre de personne.

La jeune femme rouvrit les yeux et parut plus calme, au bout d'un instant.

— Remi! dit-elle.

Elle se serrait, éperdue, contre le colosse, qui la pressait dans ses bras.

— Je suis là, fit-il, d'une voix très douce.

— Écoute?

— Parle?

— Il faut que je m'en aille.

— Où veux-tu aller?

— Il faut que je voie Raymond. Il me cherche.

Apollon soupira; Gaucher, fort inquiet, observait la pauvre créature; Remi demanda :

— Sais-tu où il est?

— Non.

— Il demeure à Paris?

— Oui.

— Où ?

— Je ne sais pas.

— Son nom?

— Raymond. Je ne lui connais pas d'autre nom... Il doit être au Palais, C'est un capitaine, au service du roi. Remi, va le chercher. Je veux le voir... Si on l'avait tué! Si les ennemis qui ont voulu me faire du mal, ces assassins... Si je ne... Hugues... Maguelonne...

— Clotilde, s'écria le Bourguignon, épouvanté.

— Le moine, reprit la pauvre femme, c'est le moine qui a tout fait!... Remi, ne me quitte pas.

— Je ne te quitterai pas.

— On me tuerait aussi!

Clotilde regarda encore droit devant elle, fixement, sans voir; puis, elle sanglota, et, tout à coup, d'une voix très harmonieuse, scandée par les sanglots qui l'étouffaient, elle chanta :

Amors me fait commencier
Une chanson nouvelle,
Elle me veut enseignier
A aimer la plus belle.

— Pauvre... pauvre Clotilde! murmura Remi, navré.

— Qu'en penses-tu? demanda Apollon, tout bas, à Gaucher.

Celui-ci secoua la tête et répliqua :

— Rien qui vaille? Pourtant, on peut garder quelque espérance!...

XIX

SURPRISE

Deux heures, environ, après cette scène,... et comme la nuit commençait à tomber, Apollon et Gaucher sortirent de la maisonnette.

Il devait être, alors, quatre heures et demie.

Les deux hommes, muets, pensifs, marchèrent vite, se dirigeant vers le pont.

Apollon avait voulu reconduire Gaucher jusqu'au bord de la rivière, à l'endroit où l'attendait le patron de la barque que le jeune homme avait louée pour venir, sans fatigue, à Saint-Cloud.

— Ainsi, selon toi, dit le nain, cette pauvre femme est folle?

— Folle? Non! répliqua Gaucher. Seulement, l'épouvante a, momentanément, déséquilibré son esprit.

— Momentanément?

— Il faut l'espérer. Au surplus, il est impossible de se prononcer encore, sur ce point. Il faut attendre, observer. Dans quelques jours, quelques mois peut-être, on saura à quoi s'en tenir, exactement, à ce sujet.

— Tu restes à ma disposition?

— Certes!

— Tu reviendras voir Clotilde?

— Assurément.

— Ecoute, Gaucher : Nous partirons d'ici, Remi, Clotilde, les deux enfants et moi, avant une heure; il faut que tu saches où tu nous retrouveras. Pour la raison que tu connais, — c'est-à-dire pour éviter que cette femme qui demeure, présentement, en face de chez toi, avec son amant... ne me fasse du mal, j'avais décidé que je m'éloignerais de Paris.

— Bien!

— De longue main, depuis plus d'un mois, j'ai donc tout préparé pour mon départ.

— Fort heureusement pour vous tous!

— Or, l'aventure où le moine m'a jeté, complique la situation, augmente mes risques, et rend mon départ absolument indispensable.

— Oui.

— Je compte me retirer près de Saint-Ouen-l'Aumône, dans une maisonnette plus vaste et plus commode que celle-ci, où je vis depuis six mois, une jolie maisonnette, flanquée d'un grand jardin, qui s'élève non loin de l'Abbaye de Maubuisson.[1] J'y vivrai en paix. De plus, je trouverai, là-bas, du travail et une protection puissante : Tu sauras bientôt comment, et dans quelles circonstances, je me suis décidé à m'installer en ce pays. J'élèverai mon fils. Qui sait? Je serai heureux encore?

— Pourquoi non?

— C'est donc là que tu reviendras voir Clotilde.

— Oui.

— Quand?

— Avant huit jours.

— Merci.

— D'ici là, je saurai, par mon Maître, Jean Pitard, qui, de par ses fonctions, se rend au Palais tous les jours, ce que le roi compte faire, relativement à la plainte qui fut portée, devant lui, par le baron de Musigny. Peut-être, grâce à mon Maître, découvrirai-je quelque chose qui nous mettra sur la trace de l'amant de Clotilde. Crois que je tenterai l'impossible pour vous servir tous. J'agirai avec prudence, avec adresse. Tôt ou tard, on voit clair dans tout ce qui se passe à la cour, plus encore que partout ailleurs : Il y a, là, tant d'intérêts et de vanités en jeu! Ce sera bien le diable s'il ne ressort pas de ce qui se dira, de ci, de là, quelque chose d'utile pour cette pauvre femme, et dont je ferai mon profit dans son intérêt. En attendant, pars; installe-toi, et tiens-toi tranquille. Si, par extraordinaire, tu avais besoin de moi d'une façon urgente, fais-moi prévenir, et j'arriverai.

Les deux hommes étaient arrivés à leur but.

Là bas, on apercevait, indistinctement, dans le demi-jour, la silhouette de l'homme qui devait reconduire Gaucher à Paris.

Apollon serra, affectueusement, la main de son ami.

— Encore merci, fit-il.

Après un moment d'hésitation, il ajouta :

— Un mot?

— Parle?

— Observe toujours ce qui se passera chez... ton voisin : Messire Jean de Meung, Clopinel.

— Compte sur moi!

— Adieu!

— Adieu !

1. L'Abbaye de Maubuisson, en latin *Malodunum*, en français *Malbisson*, l'*Abbaye Royale*, etc., était l'une des plus riches Abbayes des filles de l'ordre de Cîteaux; elle avait été fondée, en 1236, par Blanche de Castille, mère de Saint-Louis. Il n'en reste que des ruines, aujourd'hui.

Le nain et le jeune homme s'étreignirent; ils restèrent, un moment, dans les bras l'un de l'autre; puis, ils se séparèrent.

Gaucher se dirigea, rapidement, vers le bord de la rivière; Apollon le vit monter dans la barque, qui s'éloigna bientôt.

Alors, il remonta la berge, et, rêveur, il se remit à marcher; il s'engagea dans un sentier qui devait le conduire de l'autre côté du pont: Il avait résolu de se rendre, avant de retourner à sa maisonnette, chez l'homme à qui il avait acheté le mulet et le chariot dont il comptait se servir pour quitter Saint-Cloud.

Il réfléchissait, chemin faisant, à tout ce qui s'était passé depuis le matin, à tout ce que Gaucher lui avait dit.

Cependant, il traversa le pont, et se trouva au-dessus d'une sorte de quai, dominant la berge de la rivière.

Maintenant, il faisait nuit noire, du côté du Levant; le ciel demeurait lumineux au Couchant; la lueur qui s'en dégageait, éclairait vaguement encore les points élevés du paysage.

Apollon était préoccupé à ce point qu'il n'eut pas vu des ombres qui s'agitaient, au-dessous de lui, sur la berge, si son attention n'avait été attirée par un bruit de voix, partant du même endroit, et qui montaient dans le silence.

— Qu'est-ce que c'est que ça? se demanda-t-il.

Il s'arrêta. Mais, presque aussitôt, il se disposa à se remettre en route: Ce qui se produisait là ne le regardait pas, et, d'ailleurs, il avait autre chose à faire que de muser en ce lieu.

Dans le clair-obscur, une lumière rougeâtre brilla; cette lumière se déplaçait et éclairait, l'espace d'une demi-minute, le groupe des hommes qui s'agitaient, là : Assurément, l'un deux avait allumé un falot, grâce auquel il s'aidait dans son étrange besogne.

Mais, en quoi consistait cette besogne?

Le brouhaha confus des voix s'élevait de plus en plus.

Malgré lui, Apollon, curieux, était demeuré à la même place, immobile, regardant cette scène mystérieuse.

Il constata, bientôt, que le groupe d'hommes marchait, à présent, se dirigeant vers le quai qui surplombait la berge.

Le porteur du falot éclairait le cortège.

Ces hommes portaient quelque chose. Quoi? Il était impossible de s'en rendre compte.

Apollon, tout à coup, reconnut l'homme qui marchait en avant, car son visage était apparu en pleine lumière, sous la clarté qui se dégageait du falot : or, c'était un pêcheur du pays qui vivait en vendant, à plusieurs lieues à la ronde, le poisson qu'il prenait.

Quelque pressé qu'il fut, le nain ne s'éloigna point : Il voulait savoir ce qui s'était passé.

On eut dit qu'il avait été averti, par quelque influence mystérieuse, que ce fait avait pour lui grand intérêt.

Le cortège, cependant, montait, assez péniblement, la berge, en cet endroit fort escarpée.

Encore un moment, et le groupe allait se trouver tout près d'Apollon.

— Eh! mais, se dit-il, je ne me trompe pas : Ils portent un homme!

Le nain comprit, tout à coup.

Le pêcheur avait retiré, de la rivière, un noyé; ce fait se produisait souvent, à cette place; les cadavres, emportés par le courant, descendaient la rivière, et se trouvaient arrêtés par les poutres du pont de Saint-Cloud, des poutres géantes, entrecroisées, et formant barrage.

— Oui, c'est bien un cadavre qu'ils portent, se dit Apollon.

Le funèbre cortège était arrivé au-dessus de la berge, sur le quai, où le nain s'était arrêté, un moment auparavant.

Alors, les trois hommes qui portaient le corps, las, déposèrent leur fardeau sur le sol.

— Ouf! fit l'un deux, la montée est rude!

— Et le noyé est lourd! fit un autre.

— Il n'est pas gros; mais il est long! ajouta le troisième.

— Il ne devait pas être riche, dit, à son tour, le pêcheur muni d'un falot, bien sûr, il ne mangeait pas tous les jours : à présent, il n'a plus besoin de rien!

Apollon s'écria, s'adressant au pêcheur, qu'il connaissait :

— Triste pêche que vous avez faite là!

— Oh! depuis quelques jours on ne pêche que des épaves : La rivière est grosse, le courant rapide, le poisson file! Temps de misère pour moi! C'est le huitième cadavre que je ramène à terre, en une semaine! Avant-hier, c'était un tout jeune homme, beau, bien fait, qui aurait vécu plus de cinquante ans encore; c'était pitié de le voir! Il avait, dans ses poches, pour toute fortune, un ruban : sans doute quelque souvenir de sa belle, qui le pleure, à présent!

Lors, montrant le cadavre que son compagnon et lui avaient tiré de l'eau, il ajouta :

— Au moins, celui-ci avait parcouru sa carrière : C'est un homme âgé déjà, robuste encore, pourtant : Regardez!

Le pêcheur abaissa son falot pour éclairer le visage du mort.

Apollon se pencha et regarda le cadavre.

Alors, il fit un bond en arrière et demeura tout frissonnant.

Heureusement, ni le pêcheur, ni les autres hommes ne s'aperçurent de son émoi.

— C'est un homme du peuple, un travailleur, reprit le pêcheur, ses mains sont pleines de cals. Nous avons trouvé, dans ses poches, une médaille d'argent de la Vierge, un couteau, et quelque menue monnaie. Il sera tombé à l'eau, à Paris, hier, ou cette nuit. La rivière, par ces temps de crue, fait voyager vite les corps qu'elle prend.

Et, s'adressant à ses compagnons :

— Allons, camarades, remettons-nous en route; si les morts n'ont plus besoin de rien, il faut que les vivants se nourrissent : L'heure du souper approche. On ne gagne rien, il faut manger, pourtant; voilà ce qui est dur!

Le funèbre cortège se reforma.

Apollon, toujours immobile, s'appuyait à un arbre; il ne pouvait plus se soutenir.

Il était en proie à une émotion excessive.

C'est que, en ce cadavre que ces hommes portaient, il avait reconnu le batelier, qui, la veille, avait amené, à la Tour de Nesle, la femme inconnue... le batelier que Remi et le nain avaient forcé à les conduire, depuis l'enceinte fortifiée de Paris jusqu'au bord de la rivière, non loin de l'endroit où le pêcheur avait retrouvé son corps.

Sans doute, il était tombé à l'eau, par maladresse ou par accident, pendant qu'il retournait à Paris.

Or, Apollon s'accusait de la mort de cet homme, et cela le troublait fort.

Superstitieux, comme tous les êtres d'imagination, il considérait ce fait, lamentable à la vérité, comme de mauvais présage; il se disait que cela porterait malheur à lui et à ceux à qui il s'intéressait.

Pensif, absorbé dans une rêverie profonde, triste, abattu, il resta sur le quai, à la même place, pendant plus d'une demi-heure, oublieux du temps, oublieux de tout ce qui l'appelait ailleurs.

Mais, enfin, il envisagea la question d'une manière plus raisonnable.

— Après tout, se dit-il, ma responsabilité, en tout ceci, n'est que relative! Le fait est regrettable, sans doute; mais, quoi?... je n'ai pas tué cet homme!

Et, bientôt, humainement, son intérêt domina sa sentimentalité.

— Au moins, reprit-il, ce batelier ne pourra dire au moine en quel endroit il nous a conduits : Et voilà ce qui prouve que, ce qui fait le malheur des uns fait le bonheur des autres; c'est la loi des compensations et des contraires, qui est le pivot sur lequel tournent les destinées de toute les créatures!

Après avoir articulé cet aphorisme philosophique, le nain se remit en route... encore troublé; mais décidé à ne s'occuper, désormais, que des préparatifs de son prochain départ...

Ils l'aidèrent à mettre pied à terre. (P. 192.)

XX

DÉPART

Pendant que le nain reconduisait Gaucher Faber, errait, près du pont, et reconnaissait le cadavre du batelier; pendant qu'il s'occupait, au dehors, des préparatifs du départ, Remi, suivant les instructions d'Apollon, n'était pas resté inactif, tant s'en faut, dans la maisonnette.

Il avait servi Clotilde et s'était efforcé de lui faire prendre quelque nourriture; puis, il avait ramené, dans la pièce, la nourrice de la petite Juliette : la chèvre Jeanneton, et, cette fois, mieux encore que la première, la douce bête avait rempli son office. Puis, le colosse avait attendu le retour de son ami. Celui-ci avait dit :

« — Je ramènerai le chariot et le mulet; nous partirons dès que je serai de retour. »

Depuis une heure, la nuit était tombée et Apollon n'avait pas reparu. Que faisait-il donc? Remi commençait à être inquiet. Près de lui, Clotilde, tenant sa fille, rêvait; le fils d'Apollon, las, s'était assoupi. Soudain, un bruit sourd se fit entendre, au dehors, non loin de la maisonnette. Le bruit se rapprocha, insensiblement; puis, tout redevint silencieux. Remi, très attentif, attendit. Un moment après, la porte s'ouvrit, et le nain apparut, portant un gros ballot, qu'il déposa sur le terrain battu de la pièce.

— Je suis en retard, fit-il. Je te dirai pourquoi je suis resté, dehors, plus longtemps que je ne voulais.

Puis, il demanda :

— Tout s'est bien passé, ici, en mon absence?

— Oui!

— Clotilde a soupé?

— Oui.

— Avec appétit?

— Oui! Elle avait grand besoin de reprendre des forces.

— Bien!

Apollon examina la jeune femme, qui regardait toujours droit devant elle et ne paraissait pas se soucier de ce qui se produisait auprès d'elle.

— Elle ne t'a pas parlé? interrogea-t-il.

— Si!

— Que t'a-t-elle dit?

— Des choses indifférentes, sans suite : Nous avons causé du passé, d'abord; elle m'a rappelé des souvenirs d'enfance. Elle s'exprimait, alors, avec une telle lucidité, que, un moment, j'ai cru qu'elle était tout à fait guérie; mais, comme j'entamais la question relative à Raymond, à sa maison, aux choses qui se sont produites, dans sa vie, depuis un an, elle a recommencé à battre la campagne, et je n'ai rien pu tirer d'elle. Toutefois, ma présence, à ses côtés, la rassure : Il lui semble qu'elle est encore enfant, en Bourgogne, chez ma mère. Et puis, elle caresse sa fille; elle la baise; elle lui parle, et elle trouve, pour elle, des mots qui te charmeront. Elle nous suivra, tout à l'heure, sans difficulté, parce qu'elle s'imagine que nous allons la reconduire au château, chez son père, et parce qu'elle compte y retrouver Raymond. Depuis une demi-heure, elle ne dit plus rien. J'ai essayé de reprendre la conversation. Vainement. Elle me voit, elle m'entend; on dirait

qu'elle ne comprend pas ce qu'on lui dit. Ah, j'avais hâte que tu fusses de retour. De voir ainsi ma pauvre Clotilde, ça me navre, vraiment.

— L'important, pour le moment, est qu'elle nous suive, sans peur. Elle nous suivra, c'est bien!

— Nous allons partir?

— Dans un instant. D'abord, il faut que j'empaquette les objets que je veux emporter. Ce sera promptement fait.

— Mon aide t'est acquise.

— Je l'utiliserai.

Apollon prit, dans un coin, un immense panier, qu'il plaça au milieu de la pièce, et où il rangea, avec grand soin, tout le linge et les vêtements appartenant à son fils et à lui-même; puis, il enveloppa, délicatement, tous les objets qui se trouvaient sur la table: les papiers, les outils, les couleurs, les plumes; puis; son luth; enfin, il décrocha les tentures, qu'il roula, et qu'il attacha, solidement.

Remi avait suivi, des yeux, le travail de son ami, sans mot dire.

Cette besogne avait occupé Apollon pendant un quart d'heure, environ.

— Le chariot est devant la porte, fit-il, te plairait-il de porter les paquets jusque là, et de les ranger, dans l'équipage, de telle sorte qu'ils y tiennent le moins de place possible?

— Certes.

— Bien! Pendant ce temps, j'acheverai d'empaqueter le reste.

Le colosse prit les paquets; il les porta dehors; le nain vida tous les coffres, descendit tous les objets installés sur les rayons accrochés aux murs et les emballa.

Remi emportait les ballots au fur et à mesure que son ami les confectionnait. Clotilde regardait faire les deux hommes, sans bouger, muette. Le fils d'Apollon s'était endormi sur sa chaise.

Enfin, le nain déficela le paquet qu'il avait apporté; ce paquet contenait une mante, en laine épaisse, un vêtement lourd et très chaud, qu'il avait acheté pour couvrir Clotilde, pendant le voyage: précaution utile, car la jeune femme était encore vêtue de la robe élégante et légère qu'elle portait chez elle, et elle aurait eu froid pendant cette nuit glaciale.

Apollon jeta cette mante sur les épaules de Clotilde, qui se leva, déposa sa fille sur le lit, s'enveloppa dans les larges plis du vêtement, reprit l'enfant et se rassit.

— Bien! fit Apollon.

Il demeura pensif, un moment, se demandant, évidemment, s'il avait tout pris, s'il n'oubliait rien.

Puis, il regarda cette pièce, où il avait vécu tranquille, relativement, pendant plusieurs mois; cette pièce dont tous les coins et recoins lui étaient familiers; cette pièce où son esprit avait été bercé par tant de rêves, où il avait

travaillé, si souvent, près de cette croisée ouverte sur un horizon fleuri et ensoleillé. Or, au moment de quitter cette maisonnette, le nain, être impressionnable, se sentit vaguement troublé, triste, à l'idée de laisser, derrière lui, cette demeure, qui lui semblait attristée aussi; qui semblait lui reprocher de s'en aller, d'être ingrat! Il soupira.

— J'ai eu des joies, ici! pensa-t-il.

Que de belles journées passées dans son jardinet, qu'il avait cultivé, avec quel soin! Comme il s'était trouvé bien, aussi, dans ce décor tranquille, par les radieuses et chaudes soirées, tout étoilées, du dernier août! Là, il avait amené son fils, après avoir été privé de ses caresses pendant plusieurs années, et il avait goûté les premières joies de la paternité, ces joies profondes que l'on éprouve à se voir revivre, jeune et pur, dans une toute petite créature issue de soi! Là, le pauvre Apollon, avait passé les meilleurs moments de sa vie, heureux dans sa médiocrité. Or, qu'est ce que le sort lui réservait? Cette demeure nouvelle, qu'il allait habiter, désormais, lui serait-elle aussi clémente?

— Et maintenant, que faut-il faire? lui demanda, soudain, Remi.

Il avait porté tous les ballots qu'il avait rangés, adroitement, dans le chariot, et il était revenu se mettre à la disposition de son ami. Apollon, absorbé dans ses rêveries, tressaillit, en entendant la voix du colosse.

— Partez! répondit-il. Conduis Clotilde. Emmène-là.

— Bien!

Remi s'approcha de la jeune femme; il lui toucha le bras.

— Nous allons nous mettre en route, dit-il.

— Nous retournons au château?

— Oui.

— Faisons vite. J'ai hâte de revoir Raymond.

— Viens!

Guidée par Remi, et portant sa fille, endormie, elle sortit, à pas lents.

Apollon, resté seul dans la pièce, alluma une cire, qu'il plaça dans un falot; puis, il jeta un long regard attendri sur les murailles, et, vivement ému, il dit:

— Adieu! Adieu! Merci! Je ne vous oublierai jamais; je reviendrai vous voir.

Enfin, il saisit son fils et l'emporta. Remi et Clotilde se trouvaient, déjà, devant la porte de l'enclos, près du chariot.

— Clotilde prendra place, avec son enfant, dans l'équipage, dit-il au Bourguignon. Elle pourra dormir et se reposer pendant le voyage, qui sera long. Aide-là à monter dans le chariot.

Le colosse approuva et obéit. Un moment après, la jeune femme et sa fille, furent installées dans la lourde voiture, sur les ballots de tentures que

Remi avait disposés pour qu'ils constituassent une sorte de couchette improvisée, assez molle, où la voyageuse serait à l'aise.

— Bien ! fit Apollon. Maintenant, étends mon fils à côté de Clotilde : Il dort à poings fermés, et ne s'éveillera, à coup sûr, que demain, au petit jour.

Il tendit l'enfant, qu'il portait, à Remi ; celui-ci l'enleva, comme une plume, et le coucha, dans le chariot.

Depuis plus de cinq minutes, le grand lévrier noir, Clopinel, inquiet, surpris, allait, venait, s'agitant, remuant la queue, poussant de petits cris plaintifs, et ne quittant pas les talons de son maître,

— La nourrice, maintenant, reprit Apollon. Impossible de lui faire faire la route à pied. Nous placerons donc Jeanneton à l'avant du chariot. Attends, je vais la chercher.

Il rentra dans le jardin, toujours suivi par Clopinel, de plus en plus inquiet. Soudain, Apollon s'arrêta.

— Diable ! fit-il, et les poules. J'ai absolument oublié les poules !

Il eut vite pris un parti. Un moment après, les trois poules et le coq qu'il possédait, et qui lui avaient donné des œufs frais pendant trois mois, furent placés dans un panier. Remi attacha ce panier, sous le chariot. Enfin, Apollon amena la chèvre, que le colosse hissa, à l'avant de l'équipage, avec tous les égards dus à une créature de son importance.

— Cette fois, fit le nain, je crois que nous sommes au complet. Voyons, je n'oublie rien ? Non ! En route donc !

Il tira, derrière lui, la porte de la palissade de la demeure abandonnée.

— En route ! dit Remi. De quel côté nous dirigeons-nous ?

— A gauche. Et toujours tout droit.

— A gauche ! Et toujours tout droit ! En avant... et que Saint Remi nous protège !

Le colosse prit le mulet par la bride et l'entraîna ; le chariot démarra en grinçant ; les voyageurs entrèrent dans l'inconnu.

Apollon se retourna, une dernière fois, au détour du chemin, regarda la maisonnette dont la silhouette se dessinait encore sous un ciel froid ; mais tout rutilant d'étoiles.

— Adieu ! dit-il encore, en essuyant une larme qui roulait sur ses joues.

Il marchait, tristement, derrière le chariot conduit par Remi, et suivi, pas à pas, par son fidèle ami Clopinel.

DEUXIÈME PARTIE

I

SERVICE DU ROI

Les cloches de la petite église de Conflans-Sainte-Honorine sonnaient à toute volée, comme aux jours de grande fête, et les vibrations du bronze s'envolaient, sonores, dans l'air très pur d'une belle matinée de septembre, en l'an de grâce 1313, c'est-à-dire dix-sept années après les événements que nous avons racontés dans la première partie de cette histoire.

C'était un dimanche, les cloches retentissaient, ainsi, pour appeler les fidèles à l'Office Saint.

Sur la grand'place du village, splendidement dorée par le soleil, et au milieu de laquelle on voyait un beau Calvaire de pierre, il y avait foule de bonnes gens : hommes en vêtements de fête ; femmes et jeunes filles en robes d'atours, attifées, parées de rubans, de fanfreluches.

Les uns s'attardaient à deviser, gaîment; les autres, recueillis, pénétraient dans l'église, en se signant, dévotement, après avoir gravi les marches du parvis, flanqué d'une colossale statue de Saint-Christophe.

Là-bas, on voyait briller les eaux de l'Oise, d'une part, et, d'autre part, celles de la Seine, qui se joignaient, à une centaine de toises au-dessous du village.

Au fond, de l'autre côté de la Seine, on apercevait les frondaisons géantes, et déjà mordorées, de la forêt de Saint-Germain.

Au nord, à un trait d'arbalète, on distinguait les hauts murs du château-fort servant de demeure au seigneur de Conflans, de qui Monseigneur l'Évêque de Paris était le suzerain.

Soudain, et comme les cloches carillonnaient plus fort, semblait-il, les gens du pays, arrêtés sur la place, virent venir deux personnes, qu'ils regardèrent, à la fois charmés et pleins de sympathie.

Ces deux personnes : un homme et une jeune fille, avaient traversé le pont de bois jeté sur la Seine, et se dirigeaient vers la grand'place.

L'homme montait un gros cheval bai-brun, un percheron solide, rablé, musculeux, et la jeune fille une haquenée blanche, fine, élancée, toute gracieuse.

Certes, l'homme avait bien fait de choisir, pour le porter, un cheval robuste, car c'était un colosse : il devait peser plus de trois cents livres. Il n'était pas gras; mais tout en muscles. Il avait six pieds de haut; deux gaillards, de corpulence moyenne, en embrassant sa taille, n'eussent pu en faire le tour.

Il était jeune encore : il ne paraissait pas avoir plus de quarante-deux ans, quoique ses cheveux fussent gris, déjà, sur les tempes.

Son visage, épanoui, rubicond, bien éclairé par ses yeux aux regards doux, plaisait. Cet homme, ce géant, était, à coup sûr, bon parmi les meilleurs, et doux comme une jouvencelle.

Il était vêtu très richement; son costume, aux couleurs vives, lui seyait à merveille, bien que trop criard, de tons peut-être, bien que trop recherché.

Une sorte de couteau long, à lame large, à poignée de corne blonde ornée d'une garde en argent doré et ciselé, était attaché à sa ceinture et pendait à son flanc.

De sa main gauche, il conduisait adroitement son cheval, et, sur sa main droite, recouverte d'un gant brodé, bordé d'un galon d'or auquel pendait des glands, d'or également, il portait un faucon encapuchonné.

Quant à la jeune fille, elle était idéalement belle, toute blanche, en son ajustement très simple, qui moulait son jeune corps aux impeccables formes déjà indiquées.

Son gracieux visage, aux grands yeux noirs profonds, aux lèvres rouges, était entouré de cheveux très noirs, qui faisaient mieux encore ressortir la blancheur excessive de son teint.

Certainement, elle avait cet âge adorable, seize à dix-sept ans, où la femme naît en la jeune fille, et se pare, encore et déjà, de tous les charmes exquis de l'une et de la délicieuse grâce de l'autre.

Le colosse et la belle damoiselle arrivèrent, cependant, sur la grand' place.

L'homme mit pied à terre, lestement, et il aida la jeune fille à descendre de sa haquenée.

La douce créature, qui faisait si bonne figure à cheval, était plus séduisante encore, à pied, semblait-il.

Debout, sa taille élancée, souple, paraissait plus élégante; il se dégageait, de toute sa personne, quelque chose qui la paraît, qui augmentait sa grâce, la rendait plus troublante; vraiment, elle avait une allure de reine; elle charmait et imposait, tout à la fois.

Un garçonnet qui les avait vu venir, de loin, accoudé aux pierres du calvaire, s'était approché d'eux.

Ce devait être un serviteur; il prit le faucon que portait le colosse, et il tint, en main, les deux chevaux par la bride.

Le géant et la jeune fille répondirent, très courtoisement, aux saluts des gens qui se trouvaient là, et pénétrèrent dans l'église.

Les cloches se turent : l'Office Saint commençait.

Maintenant, il n'y avait plus, sur la place tout à l'heure si animée, si pittoresquement sillonnée par les habitants du village, en habits de fête, que le serviteur du colosse, gardant les deux chevaux, qui piaffaient, agitaient leur crinière, et faisaient briller, au soleil, les riches caparaçons dont ils étaient couverts.

Là-bas, les deux rivières roulaient leurs eaux limpides, moirées par le scintillement des vaguelettes; les murs du château-fort reflétaient la lumière crue, aveuglante, la grande clarté du ciel, et les vieux arbres de la forêt verdoyaient, dans le silence profond de cette radieuse matinée.

Trois quarts d'heure se passèrent.

Tout à coup, l'attention du garçonnet, gardien des chevaux du colosse et de la jeune fille, fut attirée par un bruit qui avait retenti, là-bas, du côté des deux rivières.

Il se retourna et vit venir, à fond de train, trois cavaliers, précédant un char très riche, peint en rouge et or, enveloppé de tentures faites de magnifiques étoffes, et auquel quatre chevaux étaient attelés.

Le cortège s'engagea sur la place.

Qui pouvaient être ces gens, qui traversaient le pays en si brillant équipage?

Le jeune serviteur du colosse et de la jeune fille n'avait jamais vu si grands seigneurs, ni semblable appareil.

Né dans la contrée, il connaissait tout le monde aux alentours : or, nulle part, il n'avait encore rencontré ces cavaliers.

Un moment, il avait pu apercevoir, mollement étendue sur les coussins du char, une femme, jeune et belle.

Cependant, le cortège passa devant le Calvaire, tourna à droite, et se dirigea vers le Nord, du côté du château du Seigneur de Conflans.

Alors, il se produisit un fait inattendu.

L'une des quatre roues dorées du char se détacha; l'équipage pencha à gauche; la voyageuse poussa un cri de frayeur; les serviteurs arrêtèrent les chevaux, et, en même temps, les cavaliers, chevauchant en avant du char, tournèrent bride, pour se porter au secours de la personne qu'ils escortaient.

Ils l'aidèrent à mettre pied à terre.

Heureusement, elle n'avait aucun mal : elle en était quitte pour la peur.

Lorsqu'elle se trouva debout, un peu tremblante, à la vérité, elle rassura les cavaliers, empressés à ses côtés.

La princesse rendit les rênes à sa monture, qui partit, comme un trait... (P. 197.

Là-bas, le garçonnet ouvrait de grands yeux ébahis, à l'aspect de cette femme, dont le superbe costume paraissait plus brillant encore sous la vive lumière inondant la place.

Certes, la jeune fille de qui il tenait la haquenée était belle; certes, elle avait noble et fière allure; mais la dame du char avait un air si hautain, si dédaigneux, elle semblait être si sûre de sa puissance, que tous ceux qui la voyaient se sentaient, tout d'abord, profondément troublés, si grands qu'ils

fussent : à plus forte raison le serviteur du colosse, petit paysan, être naïf et simple, devait-il se trouver déconcerté en présence de cette inconnue.

Elle paraissait avoir vingt-cinq ans, environ. Elle était dans tout l'admirable éclat d'une jeunesse épanouie. Ses cheveux roux, dorés, encadraient son front très pur, et semblaient lui constituer, surtout sous l'illumination du soleil, une sorte de nimbe. Ses lèvres grosses, dénotant une nature ardente, passionnée, étaient rouges, si rouges qu'elles semblaient saigner. Ses yeux, bleus, à reflets verdâtres, de la couleur du bronze, étaient surmontés de sourcils noirs, dont l'arc touffu était adorablement dessiné. Rien ne saurait donner une idée précise de la beauté de son teint, laiteux, nacré, rose, çà et là, ambré, surtout à la naissance du col, à la nuque Et sa démarche? Sa taille souple, — au-dessous d'une gorge haute, pas trop forte, mais splendidement placée et ronde à souhait, — s'attachait à ses hanches, aux fermes et vigoureux contours, à merveille indiqués par sa robe, quasi collante, selon la mode du temps, et qui moulait son corps de statue.

Cette créature semblait faite pour l'amour. Elle faisait frissonner tous les hommes qui l'approchaient. Il y avait, en elle, de l'ange et du démon : elle était femme dans l'acception complète du mot! Elle avait une grâce féline qui rendaient doux tous ses mouvements. Son sourire, ses clignements d'yeux, les ondulations de sa taille, constituaient autant de charmes pour le regard.

Ce devait être une femme très dangereuse. Et d'autant plus qu'elle était, à coup sûr, une très noble dame, fort riche et très puissante.

Les trois cavaliers, qui avaient mis pied à terre après l'accident, lui témoignaient des égards dus autant à sa beauté qu'à son haut rang.

L'un d'eux, grand, maigre, portait une robe de religieux, voire de prince de l'Église.

Son visage, aux traits anguleux, exprimait l'intelligence et l'énergie, le vouloir, à un degré extraordinaire. Il devait avoir quarante-cinq ans.

Les deux autres, très beaux, très jeunes — ils n'avaient certes guère plus de vingt-cinq ans — se ressemblaient à ce point que, souvent, on avait dû les prendre l'un pour l'autre; d'autant mieux que, presque toujours, ils étaient vêtus de la même manière, fort élégamment. Tous les deux, ils étaient grands, robustes, bien faits, de figure aimable, avec de longs cheveux blonds, bouclés, ils avaient les yeux bleus et la bouche rieuse. Ils paraissaient heureux de vivre.

— Fâcheux accident! dit l'inconnue.

Elle riait, à présent; derrière ses lèvres, entr'ouvertes pour son rire, on voyait une rangée de dents blanches, fines, aigues.

— Comment retourner à l'Abbaye? reprit-elle.

Elle regardait la roue du char, qui avait roulé dans la poussière, au pied du Calvaire de pierre.

— Il faudrait beaucoup de temps, sans doute, pour remettre ce char en état? fit-elle encore.

— Oui, deux heures au moins, Madame, répliqua l'un des serviteurs, qui avaient conduit les chevaux.

— Nous ne pouvons pas rester pendant deux longues heures en ce pays? poursuivit la jeune femme.

Et, s'adressant à l'un des cavaliers :

— Qu'en pensez-vous, Gautier? Avez-vous une idée? demanda-t-elle.

— Je ne vois qu'un moyen de nous tirer d'affaire, reprit le jeune homme.

— Lequel?

— C'est que vous fassiez, à l'un de nous, l'honneur de monter en croupe avec lui.

La proposition parut plaire à l'inconnue, qui sourit, en regardant, malicieusement, le jeune homme.

— C'est un moyen, fit-elle.

Mais le religieux intervint.

— Il y a mieux! affirma-t-il.

— Parlez? dit la femme.

Comme le religieux allait s'expliquer, on entendit retentir la voix grave, vibrante, de l'orgue, qui accompagnait la voix sonore des clercs, dans l'église, et, presque en même temps, les cloches, qui avaient carillonné, une heure auparavant, recommencèrent à sonner à toute volée.

Le religieux esquissa un signe de croix, ainsi que la femme et les jeunes hommes; puis, il reprit :

— J'aperçois, là-bas, devant l'Église, un garçon tenant, en main, deux chevaux, dont une haquenée qui pourrait vous porter, Madame.

L'inconnue regarda dans la direction indiquée par le religieux, elle vit le garçonnet et les chevaux qu'il gardait.

— Mais... ces chevaux appartiennent, c'est clair, à quelqu'un qui assiste, en ce moment, dans l'Église, au saint sacrifice de la messe, dit-elle.

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

— C'est que...

— La personne qui doit monter cette haquenée, tout à l'heure, saura que vous lui avait emprunté sa monture.

— Elle devra rentrer, à pied, en son logis?

— Qu'importe? Ne devra-t-elle pas être fort honorée de vous avoir rendu service?

— L'Office Saint est terminé : les cloches annoncent la fin de la cérémonie. Or, la dame va sortir, de l'église, sans doute, et il ne me plaît pas d'être mêlée à la foule des manants, qui, alors, encombrera cette place.

— On peut éviter cela.

— Comment ?

— En montant à cheval immédiatement, et en s'éloignant, à toute bride, après avoir fourni, au garçon qui tient les deux bêtes, là-bas, les raisons qui nous contraignent à lui emprunter la haquenée. Permettez-moi d'agir, en votre nom, Madame ? Avant que les fidèles sortent de l'Église, je vous aurai amené votre monture, et nous serons loin d'ici. Cela vous convient-il ?

— Faites ! répliqua la dame, que cette aventure amusait fort.

Le religieux s'éloigna, tout aussitôt ; il se dirigea vers le garçonnet, qui le vit venir non sans une vague inquiétude.

Les orgues s'étaient tues ; mais les cloches carillonnaient de plus belle.

— Dis-moi, fit le religieux, s'adressant au garçonnet, ces chevaux appartiennent à des gens qui sont à la messe, en cette Église, présentement ?

— Oui dà, Messire.

— Comment se nomment ces gens ?

— Maître Remi, dit le Bourguignon, et sa nièce, damoiselle Juliette, Messire.

Le religieux fit un mouvement, en entendant prononcer ce nom : Remi, dit le Bourguignon.

— Qu'est-ce que Maître Remi ? demanda-t-il.

— Maître Remi est le grand-fauconnier du Seigneur de Conflans à qui appartient le château qu'on aperçoit d'ici.

— Bien ! Garçon, tu as été témoin de l'accident qui est arrivé ?

— Oui, Messire.

— La dame qui était dans le char ne peut faire, à pied, la route pour se rendre où nous allons, c'est-à-dire à l'Abbaye de Maubuisson, près Saint-Ouen-l'Aumône. Il faut que tu lui prêtes la haquenée que tu tiens.

— Mais... c'est impossible ! répliqua le garçonnet interloqué.

— Pourquoi donc ?

— Que dirait Maître Remi ? Il me blâmerait d'avoir laissé prendre la haquenée de sa nièce.

— Tu lui expliqueras les raisons qui t'ont fait agir : il ne te blâmera pas

— C'est que...

— Remarque bien que je pouvais prendre la bête sans te fournir aucune explication.

— Messire...

— Mais il m'a plu d'être courtois envers tes maîtres. A présent, abandonne-moi la bride de la haquenée et ne dis mot.

— Messire...

— Drôle ! Comptes-tu me résister ?

— Mon maître va sortir de l'église : Vous lui demanderez s'il veut....

Le religieux, impatienté, leva sa cravache sur le garçonnet, qui, tout tremblant, lâcha la bride de la haquenée.

— Tu diras à ton maître que, ce soir, la bête sera ramenée ici-même, où il pourra la faire reprendre, fit le religieux. Tu ajouteras que je l'ai empruntée, moi, le Révérend père Richard, Evêque de Saint-Georges, pour le service du roi, et que la haquenée sera montée par la princesse Marguerite de Bourgogne, future reine de France.

Il s'éloigna rapidement, emmenant la bête, laissant le jeune serviteur ébahi, effrayé, immobile, muet, médusé littéralement.

En un clin d'œil, il eut rejoint ses compagnons.

De loin, ils avaient assisté à la scène, et deviné ce qui s'était passé entre le Révérend père Richard, Evêque de Saint-Georges, et l'enfant; du reste, le prélat fournit, à la princesse, des explications complémentaires; puis, il ajouta :

— Hâtons-nous.

Il prit l'étrier pendant à la selle, en velours rouge, que portait la haquenée.

— Montez, Madame, fit-il.

On eut dit qu'il était pressé de partir.

Sans doute, il ne se souciait pas d'avoir affaire au propriétaire de la bête : ce maître Remi, dit le Bourgignon, grand-fauconnier du Seigneur de Conflans, lequel, à coup sûr, allait sortir de l'Eglise, bientôt, et qui ne se laisserait pas aussi facilement intimider que son jeune serviteur.

D'autre part, la princesse ne se souciait pas davantage, ainsi qu'elle l'avait déclaré, un moment auparavant, de se trouver au milieu de la foule des manants qui encombrerait la place, avant longtemps.

Elle se mit donc en selle, aussitôt, très légèrement, après avoir retroussé sa robe et laissé voir, l'espace d'une seconde, pour le plus grand plaisir du jeune cavalier qu'elle avait appelé Gautier, le bas de sa jambe, à la cheville fine, et d'une exquise rondeur.

Lorsqu'elle fut à cheval, elle dit à l'un des serviteurs restés près du char brisé :

— Eloi, vous ferez raccommoder l'équipage par un ouvrier du pays; puis, vous ramènerez les chevaux et le char à l'Abbaye.

— Oui, Madame.

L'Evêque de Saint-Georges et les deux cavaliers s'étaient remis en selle.

— En route ! dit Marguerite de Bourgogne, gaîment.

L'aventure semblait l'amuser de plus en plus.

— En route ! répétèrent les trois hommes.

La princesse rendit les rênes à sa monture, qui partit, comme un trait, ayant, à sa gauche, Gautier, et, derrière elle, le prélat et l'autre cavalier.

Ils disparurent, au galop, dans un nuage de poussière, où brillaient les ors des bijoux, l'acier des armures portées par les cavaliers.

Là-bas, le garçonnet au service du grand-fauconnier du Seigneur de Conflans, n'était pas encore remis de son épouvante et de sa surprise

Cependant, les fidèles qui avaient assisté au Saint Sacrifice de la Messe, commencèrent à sortir de l'Eglise.

Un instant après, la place eut repris l'aspect très coloré, fort pittoresque, qu'elle avait eu, tout à l'heure.

Les manants arrêtés, par groupes, se mirent à bavarder; une joyeuse clameur s'éleva, faite de rires, d'appels et de cris, sur ce lieu, silencieux et morne pendant une longue heure.

On avait vu le char à la roue brisée, les chevaux, les serviteurs de la princesse, et cela causait un grand émoi, comme on le conçoit, parmi les habitants du village.

De minute en minute, le flot des fidèles grossit autour du Calvaire de pierre.

Les premiers venus interrogèrent les serviteurs de Marguerite de Bourgogne; ceux-ci fournirent, volontiers, des détails sur l'accident, que chacun raconta ensuite, à sa façon, aux nouveaux arrivants, tout en amplifiant le récit, bien entendu.

Quel événement! Il devait faire le sujet de toutes les conversations, un jour durant, dans toutes les demeures.

D'aucuns affirmaient que le roi... oui, le roi : Sa Majesté Philippe-le-Bel en personne, avait traversé le pays avec sa belle-fille : la jeune princesse Marguerite, la future reine de France.

— On dit qu'elle est très belle : J'aurais voulu la voir! fit une vieille, dans un groupe.

— Une gaillarde qui nous coûte cher! ajouta un paysan, en secouant sa tête entourée d'une couronne de cheveux blancs.

— Elle est jeune; elle s'amuse : Il faut que jeunesse se passe! Vous vous êtes amusé, en votre temps! reprit la vieille.

— Elle a des amusements indignes d'une princesse qui ceindra la couronne royale.

— Elle vit, présentement, à l'Abbaye de Maubuisson?

— Oui; elle s'y est installée, il y a quatre mois, avec ses deux belles-sœurs : les princesses Blanche et Jeanne, qui ne valent pas mieux qu'elle, dit-on.

— Ah!

— Il paraît que, dores et déjà, et quoique fort jeunes, elles ont mis, sur la tête de leurs maris, une coiffure que les manants et les rois, eux-mêmes, peuvent porter quand leurs femmes ne sont pas vertueuses. On assure qu'elles

mènent, à l'Abbaye, une vie qui n'est pas exemplaire, tant s'en faut! Elles ont quitté Paris pour être plus libres de leurs faits et gestes.

— Tout cela ne nous enrichit guère!

— Que se passe-t-il donc là-bas? dit une jeune fille, haute en couleur, aux grands yeux éveillés, à la taille fine.

— Où?

— Devant l'Eglise : Maître Remi, le Bourguignon, se démène ni plus ni moins qu'un possédé.

— Un digne homme, ce Remi. Il fait beaucoup de bien aux environs. Il serait à souhaiter que son Maître, notre Seigneur, lui ressemblât!

— Il est furieux!

— Après qui en a-t-il?

— Allons voir.

Le groupe, où s'était tenu ce colloque, se rapprocha du parvis de l'Eglise; Remi, dont la face, rubiconde ordinairement, était, à présent, écarlate, gesticulait et parlait très haut.

— Il fallait résister, appeler, crier, clamait le grand-fauconnier. On serait venu à ton aide. C'est trop fort, vraiment! On nous prend notre bien à la porte des Eglises, à présent. Cet évêque me le paiera!

La jeune fille qui accompagnait Remi : Juliette..., intervint.

— Calme-toi, mon oncle, dit-elle, d'une voix douce. Cet évêque a intimidé l'enfant.

— Il a laissé attenter à nos droits! Il a eu tort! répliqua le colosse, vraiment furieux.

— On ramènera la bête, Maître, dit le garçonnet aux abois.

— Quand?

— Ce soir, même.

— Où?

— Ici! L'évêque me l'a affirmé; que vouliez-vous que je dise? L'évêque m'a déclaré qu'il prenait la haquenée pour le service du roi.

— Pour le service du roi? répéta Remi, étonné.

— Certainement, puisque la dame qui est partie sur la bête, et à qui appartient le char que vous voyez sur la place, n'est autre que la princesse Marguerite.

— La princesse Marguerite de Bourgogne.

— Oui, Maître, la future reine de France!

La bonne figure du colosse s'épanouit.

— Que ne le disais-tu? fit-il.

— Vous ne m'avez pas laissé le temps de m'expliquer, Maître; vous m'avez houspillé tout de suite!

— C'est juste, garçon. Donc, la haquenée de ma nièce a servi à la princesse Marguerite de Bourgogne.

— Oui, Maître.

— Ma payse ?

— Oui !

— Oh ! Ceci change l'affaire : Du moment que la bête a été prise pour le service de la princesse... une princesse de très haute lignée, que j'ai vue pas plus haute que ça, et qui était si jolie... je ne me plains plus ! Dommage que je n'aie pas été là. J'aurais été fort aise de la voir, de me mettre, moi et les miens, à sa disposition. La fille aimée de notre bon duc Robert ! Une enfant de Bourgogne, qui règnera sur la France ! Ceci me fait honneur ! Et puis, de vrai, on ne pouvait guère laisser une aussi grande dame à pied, Petit, tu as eu tort, quand tu as vu l'accident, de ne pas aller, immédiatement, offrir la haquenée à la princesse ! Tu as eu tort d'attendre qu'on vienne te la demander. Tu as eu tort de résister, d'abord, à l'Evêque. Il faut être galant avec les dames, petit !

Juliette sourit.

— Mon oncle, fit-elle, cet enfant ne peut être blâmé pour avoir cédé à l'Evêque, puisque tu l'as blâmé, tout à l'heure, de ne lui avoir pas résisté.

— C'est juste ! répliqua le Remi. Notre ami Apollon dirait, avec raison, qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée !

— Vous êtes une girouette, Remi, ajouta un vieillard, qui avait assisté à la scène, vous tournez au gré des vents ! Toute princesse de très haute lignée qu'elle soit, votre payse, Marguerite de Bourgogne, a agi abusivement. Vous avez eu raison de protester, d'abord, contre son acte : Ces Seigneurs en prenaient trop à leur aise avec le bien d'autrui. C'était bon autrefois. Aujourd'hui, le populaire est moins disposé à se laissé tondre sans geindre : quand nous nous plaindrons tous à la fois, sans crainte et à grands cris, on nous respectera davantage !

Les manants approuvèrent : Ils écoutaient, volontiers, ceux qui leur apprenaient à faire valoir leurs droits, envers et contre tous.

C'est qu'ils commençaient à avoir conscience de leur force. et qu'ils ne courbaient plus aussi facilement l'échine devant ceux qui vivaient, grassement, du fruit de leur labeur.

— Quoiqu'il en soit, ma nièce, il faut que nous allions, tout de même, à Maubuisson, nous aussi ? reprit Remi.

— Oui, mon oncle.

— Si nous retournions à la maison, chez nous, pour chercher un autre cheval, cela nous retarderait, et, d'ailleurs, nous n'avons plus que de grands chevaux, trop lourds pour toi. Je ne vois donc qu'un moyen pour sortir d'affaire.

— Lequel ?

— C'est que tu montes en croupe avec moi. Mon percheron est robuste assez pour nous porter tous les deux, d'autant plus que tu ne le surchargeras guère, attendu que tu ne pèses pas plus qu'une mauviette. Cela te convient-il ?

... Tantôt, ils longeaient un ruisseau, roulant, sur des pierres, ses eaux limpides... (P. 204.)

— Oui.

— Certes, nous ne ferons pas le voyage aussi agréablement; mais on peut bien se gêner un peu, lorsque l'on a, d'autre part, la satisfaction d'être utile à une future reine. Enfin, tandis que nous irons à Maubuisson, nous ferons assavoir, à la princesse, que son serviteur pourra ramener la haquenée tout proche de l'Abbaye, chez notre ami. Par ainsi, tu reviendras, chez nous, sur ta bête, et la princesse ne sera pas obligée de la faire reconduire jusqu'ici.

— Nous partirons quand tu voudras, mon oncle.

— Tout de suite, donc?

— Tout de suite.

— Allons!

Remi fit un signe au garçonnet, qui amena son cheval.

— Viens, ma fille, dit-il.

Il prit la frêle damoiselle entre ses bras robustes, et il l'assit, en travers, sur l'avant de la selle; puis il grimpa, à son tour, sur la bête, qui plia sous le faix, mais qui se redressa vite.

— Bon voyage! dirent les bonnes gens.

— Merci! répliquèrent le Bourguignon et Juliette.

Ils traversèrent la place, à travers les groupes, où l'on se racontait l'aventure qui s'était produite pendant la célébration de l'Office Saint.

— Bon voyage, Maître Remi! dirent, encore, les gens du pays.

Le colosse salua et sa nièce sourit; on s'écarta pour les laisser passer, et, sympathiquement, on les suivit du regard : ils étaient aimés et respectés, unanimement, dans toute la contrée.

— Tu es bien, ma fille? demanda tendrement Remi à Juliette.

— Très bien, mon oncle!

— Alors, faisons un temps de galop. Plus tôt nous serons arrivés à Maubuisson et mieux cela vaudra : j'ai hâte de voir mon ami Apollon!

Le grand-fauconnier mit sa bête au galop; les deux voyageurs disparurent, bientôt, dans la même direction que la princesse Marguerite de Bourgogne et les cavaliers de son escorte avaient prise...

II

EN ROUTE

Pendant plus d'une heure, l'oncle et la nièce chevauchèrent en devisant gaiment.

La contrée qu'ils avaient à parcourir était fort belle.

Tantôt, ils gravissaient une côte assez raide, et Remi mettait pied à

terre pour alléger sa monture, qui peinait, sous un soleil ardent; tantôt, ils cheminaient, à l'ombre, sous les feuillages de grands arbres, dont les ramures, épaisses, se rejoignant sur leur tête, constituaient une voûte que les rayons du soleil ne pouvaient traverser; tantôt, ils longeaient un ruisseau, roulant, sur des pierres, ses eaux limpides, où se miraient les saules accroupis sur leurs rives... ou bien, ils traversaient les rues de quelque joli village, tout en fête, en ce jour dominical, et dont les maisons, couvertes de chaume, entouraient l'église de pierre qui les dominait.

— Ouf! dit Remi en essuyant son front, tout mouillé de sueur, quelle chaleur! Jamais la route ne m'a paru si longue!

Il caressa son cheval et reprit :

— Encore un effort, Plutus! Quand nous serons au-dessus de cette côte, nous apercevrons, à une demi-lieue, devant nous, l'Abbaye de Maubuisson.

La côte était rude, absolument nue, bordée de roches tapissées de lierres; aussi, le colosse avait-il mis pied à terre, pour la quatrième fois depuis le départ de Conflans-Sainte-Honorine : il conduisait, par la bride, son percheron, qui avançait, allègrement, maintenant qu'il n'avait plus à porter que la svelte damoiselle.

— Je meurs de faim, fit le Bourguignon, en arrêtant le cheval, au sommet de la côte. Il est grand temps que nous arrivions.

De cette place, on dominait tous les alentours : on apercevait, là-bas, les tours, les toits pointus, les murailles crénelées de l'Abbaye Royale de Maubuisson, et, plus loin, les maisons de Saint-Ouen-l'Aumône.

L'Abbaye était entourée de parcs, de jardins, et couvrait un immense espace de terres, à perte de vue.

Quelques maisonnettes, perdues dans la verdure, s'élevaient, çà et là, dans la plaine.

Remi et la jeune fille connaissaient bien ce pays : ils l'avaient habité, pendant sept ou huit ans, avant d'aller se fixer aux environs de Conflans-Sainte-Honorine.

Ils avaient vécu, là, heureux, tranquilles; ils revoyaient donc toujours, avec plaisir, cette belle et riche contrée qui leur avait été hospitalière.

— Nous serons chez notre ami dans une petite demi-heure, fit Remi.

Or, comme il allait se remettre en selle, il aperçut, au loin, un homme, monté sur un âne, et qui venait vers l'endroit où le colosse avait fait halte.

Il mit sa main en abat-jour, sur ses yeux, afin de mieux voir le cavalier : un petit homme, grassouillet, vêtu de bure, et qui avait l'air, vaguement, d'un moine.

— Eh! mais, je ne me trompe pas, dit-il, c'est Thomas! N'est-ce pas, Juliette?

— Oui, mon oncle, répliqua la jeune fille.

— Il nous donnera des nouvelles d'Apollon. Où diable peut-il aller, à cette heure, par une pareille chaleur, lui qui aime tant ses aises?

— Il nous le dira bientôt.

— Je suis aise de revoir sa face épanouie!

L'homme avait vu et reconnu Remi, ainsi que Juliette; il poussait son âne, à présent; ayant lâché la bride, il levait les deux bras pour exprimer sa surprise, et son visage, souriant, indiquait, assez, la joie qu'il éprouvait de cette rencontre inattendue.

— Maître Remi! cria-t-il d'une voix pointue. Juliette!

Le Bourguignon, immobile, attendait que le nouveau venu l'eut rejoint.

Thomas n'était plus, maintenant, qu'à cent pas du colosse et de la jeune fille.

Un moment après, il dégringola, de dessus son âne, de la plus comique manière, et, laissant la bête errer à son gré, en quête d'herbe fraîche, il prit les mains que Remi lui offrait, cordialement.

— Heureux hasard! dit-il. Maître Remi, voilà une surprise agréable, sur ma foi! Bonjour, ma petite Juliette. Il y a plus de trois mois que je ne vous ai vus. Ma parole, le temps me durait de vous! Nous avons été si occupés, Maître Apollon et moi : il ne nous a pas été possible de bouger. Et puis, il fait si chaud!

— Mon bon Thomas! fit le Bourguignon.

— Juliette, tu es encore plus jolie! reprit l'homme, extasié.

La jeune fille était descendue de cheval; Thomas, tendrement, lui mit un baiser sur le front.

— Ta mère? demanda-t-il.

— Elle se porte bien, répliqua Juliette.

— Et Apollon? interrogea Remi.

— Le Maître est dans la joie.

— Tant mieux! Mais...

— Vous vous rendiez chez nous?

— Oui dà! Il faut bien que nous allions à vous puisque vous ne venez pas à nous! Le temps nous durait, aussi, de ne pas vous voir, de ne pas avoir de vos nouvelles. Et toi, où te dirigeais-tu?

— Chez vous, à Conflans.

— Bah!

— Et je suis content de vous avoir rencontrés : il fait si chaud que ce voyage à faire, en plein midi, me coûtait.

— Égoïste! Paresseux!

— Tout beau, Maître Remi, je ne suis ni égoïste, ni paresseux, puisque vous me voyez ici : n'est-ce pas comme si j'avais accompli le voyage puisque l'intention est réputée pour le fait, dit-on.

— C'est juste! Et je t'en sais gré.

— A la bonne heure, Maître Remi!

— Mais pourquoi donc te rendais-tu chez nous?

— Ne vous ai-je pas dit, tout à l'heure, que votre excellent ami Apollon est dans la joie, présentement?

— Si! Et, même, je...

— Eh, bien! est-ce que Maître Apollon peut être joyeux sans éprouver l'impérieux besoin de vous faire partager son bonheur?

— Il a raison : nous agirions, de même, à son endroit.

— C'est pour cela que, moi, tout égoïste et paresseux que je suis, je me suis chargé d'être, entre vous et Maître Apollon, le trait d'union portant la joie de sa maison en la vôtre.

— Brave Thomas!

— Or, malgré la chaleur torride de cette journée, je me suis mis en route, pour vous faire tenir une missive de votre ami.

— Et cette missive?

— La voici.

Thomas tira, de son escarcelle, un pli qu'il offrit à Remi.

Le colosse déplia la feuille de vélin, couverte d'une belle écriture fine, haute, très artistique, ornée de majuscules enjolivées de dessins tracés à l'encre rouge, rehaussée d'or.

La missive était ainsi conçue :

« Saint jour de la Nativité de la Bien heureuse Vierge Marie.
« Ce huitième du mois de Septembre 1313.

« Sache, mon amé Remi, que, ce jourd'hui, vers cinq heures, j'arriverai, chez toi, en ta maison de Conflans-Sainte-Honorine, avec mon fils, mon cher Roland, et son Maître, notre vieil ami Gaucher Faber.

— Voilà, sur ma foi, une bonne nouvelle! s'écria le Bourguignon.

— Quand je vous le disais! fit Thomas.

Le beau visage de la jeune fille, que l'exercice avait rosé, pâlit, légèrement.

Remi poursuivit sa lecture :

« Roland et Gaucher arriveront, chez moi, venant de Paris, dans l'après-midi; dès leur arrivée, nous nous rendrons chez toi, où Thomas, qui te portera cette missive, nous aura précédés.

« Nous souperons en ta maison : je veux que tu aies ta part de ma joie, mon amé Remi... et que nous fêtions, de compagnie, ce beau jour.

« J'aurais voulu que cette réunion eut lieu chez moi; mais je sais que Clotilde, qui a été souffrante, n'est pas assez forte, encore, pour supporter

la fatigue d'une chevauchée de Conflans à Maubuisson, et retour : c'est pour cela que j'ai décidé que nous irions chez toi.

« A ce soir donc, mon bon Remi.

« Embrasse, pour moi, Clotilde et Juliette.

« A toi.

« APOLLON. »

— Oui, voilà une bonne nouvelle! répéta Remi.

Et, se tournant vers Juliette, il demanda :

— Qu'en dis-tu, ma fille?

— Je serai bien aise de voir notre ami Apollon, répliqua la damoiselle.

— Et Roland?

— Roland, aussi!

— Or çà, reprit Remi, ces choses étant données, nous n'avons pas un instant à perdre : il faut que nous retournions, à Conflans, le plus tôt possible, afin de tout préparer pour recevoir nos chers hôtes. Il y aura de la besogne, car je tiens à ce que la réception soit digne d'eux. Cependant, nous sommes trop près de Maubuisson pour que nous tournions bride sans avoir vu Apollon. De plus, je meurs de faim — il faut que je le répète — et j'ai besoin de reprendre des forces avant de me remettre en route. Sans compter que tu serais bien lasse, ma fille, s'il te fallait revenir, chez nous, en cet équipage. Je propose donc que nous allions jusque chez Apollon; nous nous reposerons; nous boirons un coup; nous mangerons un morceau; après quoi, nous regagnerons notre logis, en toute hâte, et, peut-être, plus rapidement, si nous avons pu, comme on doit l'espérer, rentrer en possession de ta haquenée. Qu'en dis-tu, Juliette?

— J'approuve, mon oncle.

— Et toi, Thomas?

— Cet arrangement me paraît excellent, Maître Remi.

— Bien! Alors, en route!

Lestement, car la nouvelle reçue l'avait rendu plus léger, le Bourguignon se remit en selle.

Thomas rattrapa son âne, qui tondait l'herbe, au bord du fossé; il se hissa sur lui, non sans peine; puis, il le fit marcher à côté du percheron qui portait le colosse et la jeune fille...

III

GRAND FAUCONNIER ET MAITRE ENLUMINEUR

Sur la pente d'une colline, qui s'élevait à trois ou quatre centaines de toises de l'Abbaye Royale de Maubuisson, on voyait une maison toute petite, dont la façade, tournée du côté du Sud, était éclairée, par le soleil, pendant les plus belles heures de la journée.

Cette maison était littéralement enfouie dans la verdure; ses murs disparaissaient sous l'épais feuillage de plantes grimpantes, dont les fleurs, rouges et blanches, s'épanouissaient et embaumaient l'air surchauffé.

Elle était précédée d'un jardin, assez vaste, soigneusement cultivé; un bois s'étendait derrière, et un verger, planté de pommiers, de poiriers, chargés de fruits superbes, s'étageait sur son flanc droit.

Remi, le Bourguignon, sa nièce, Juliette, et l'homme qu'ils avaient rencontré, peu auparavant : Thomas, s'arrêtèrent devant la porte pratiquée au milieu de la haie d'aubépines qui entourait le jardin.

Le grand fauconnier du seigneur de Conflans mit pied à terre; il aida la jeune fille à descendre de dessus sa monture, ce, pendant que Thomas, d'autre part, avait failli se rompre le col en voulant désenfourcher, trop vite, son patient baudet.

— Tu le charges de mon cheval, Thomas? dit Remi.

— Oui, Maître Remi; je vais le conduire, ainsi que mon âne, à l'écurie, qui est, comme vous savez, à cent pas d'ici, au pied de la colline.

— Tu lui donneras un copieux picotin et de la paille fraîche, après l'avoir bouchonné : il doit être las; il a besoin de reprendre des forces, tout comme moi. Soignons les bêtes Thomas : c'est un devoir.

— Soyez tranquille, Maître Remi, chez nous, ainsi que chez vous-même, les bêtes et les gens ne pâtissent pas.

— Va donc. Apollon est dans la maison, sans doute?

— Oui : il est, probablement, dans son atelier.

— Bien. Viens, Juliette.

Thomas prit le percheron et son âne par la bride; puis, il s'éloigna.

Remi et la jeune fille pénétrèrent dans le jardin; ils se dirigèrent vers la maison, dont la porte, au rez-de-chaussée, était grande ouverte; les croisées, à droite et à gauche de cette porte, comme au premier étage, étaient ouvertes, également.

Le beau visage de Juliette resplendissait.

Apollon embrassa, derechef, la jeune fille. — Oh ! la bonne journée ! s'écria-t-il, avec enthousiasme... (*P.* 213.)

Toute son enfance avait tenu là; chaque arbre, chaque broussaille, chaque parterre, lui rappelait quelque souvenir.

Comme elle avait couru, jadis, sous les grands chênes du parc ! Quelles parties elle avait faites dans ce jardin, où les plantes d'arrière-saison étaient, alors, en pleine floraison !

Là-bas, sous ce berceau de clématites et de chèvrefeuille, de jasmin et de vigne folle, dont les feuilles rougissaient, à présent, sous les caresses du

soleil encore ardent de cette splendide journée d'automne, comme elle avait passé de douces heures !

Depuis que, du haut de la côte où Thomas les avait rencontrés, elle et Remi, elle avait vu se dérouler, devant elle, toute la contrée, son cœur battait; elle était joyeuse, attendrie ; mais, surtout, depuis qu'elle avait revu la chère maison : C'est que, toutes sortes de visions, que son esprit évoquait, souvent, au cours de ses rêveries de jeune fille, lui étaient apparues, alors, et la charmaient, délicieusement.

Elle éprouvait une grande affection, en même temps qu'un profond respect, pour le maître de cette maison : Apollon, le nain, si bon, si dévoué, qui avait jeté tant de belles et nobles leçons dans son esprit; qui lui avait appris à voir et à comprendre les sublimités de la nature.

Aussi était-elle tout heureuse à l'idée qu'elle allait l'étreindre et l'embrasser.

Et puis, en cette journée, dont elle garderait, certes, souvenance, elle devait revoir le fils d'Apollon, ce Roland, qui était un homme, maintenant; ce Roland qui avait été, pendant plus de dix années, le compagnon de ses jeux, de ses travaux, le premier confident de ses joies, de ses chagrins de petite fille.

Or, cela la troublait à un point indicible.

Oh ! Comme cette maison, comme ce jardin, comme ce verger étaient beaux !

Comme l'air était parfumé ! Comme toutes ces harmonies, qui montaient dans le silence, faites de souffles, de murmures, de bourdonnements, étaient troublantes !

Soudain, la jeune fille tressaillit.

Une sonnerie de cloches, bien connue, avait vibré à ses oreilles, venant de l'une des tours de l'Abbaye Royale.

Juliette, émue, sourit : Son cœur battait plus fort que jamais, à présent; deux larmes perlèrent, lourdes, au bord de ses paupières.

La bonne journée !

— On dirait que la maison est inhabitée ! fit Remi, en s'arrêtant devant la porte, de chaque côté de laquelle il y avait un véritable embroussaillement de rosiers, chargés de roses remontantes, de toutes les couleurs, au-dessus desquels des abeilles volaient.

— Si mon parrain est dans son atelier, ainsi que Thomas nous l'a dit, et s'il travaille, comme c'est probable, puisqu'il travaille toujours, il n'a pu nous entendre, ni nous voir : l'atelier prenant jour derrière la maison, répliqua Juliette.

Apollon avait été le parrain de la jeune fille; on l'avait baptisée trois mois, environ, après l'arrivée et l'installation de ses protecteurs à Maubuisson, seize ans auparavant.

— C'est juste, reprit Remi, mais pourquoi Véronique n'est-elle pas ici? Où peut-elle être?

Véronique était la servante d'Apollon.

— On ne nous attendait pas, mon oncle, dit la jeune fille.

— Tu as raison. Entrons.

Le colosse déposa, sur la barre de fer de la croisée, le façon encapuchonné, qu'il portait sur son poing; puis, il pénétra dans une grand'salle, donnant, de plain-pied, sur le jardin.

C'était une vaste pièce, éclairée par deux croisées, et au fond de laquelle on voyait une haute cheminée, en pierre sculptée; à gauche, une porte de dégagement s'ouvrait sur une autre salle, servant de cuisine et d'office.

La grand'salle, carrelée, était meublée d'escabeaux, d'une table immense, de bahuts, et d'une huche, le tout en chêne.

Une propreté excessive parait cet intérieur peu luxueux.

Sur la table, on avait mis une sorte de plat, en étain, supportant un ustensile ayant la forme d'un coquetier, et un pot, également en étain, près d'un gobelet d'argent, richement ciselé.

— Qui va là? cria une voix sonore partant de la cuisine-office.

Dans cette pièce se trouvait une créature humaine, qui avait entendu marcher dans la grand'salle.

Or, c'était Véronique.

Elle parut, tenant une brassée de fleurs.

— Maître Remi! s'écria-t-elle, stupéfaite, charmée. Et notre Juliette!

— Nous-mêmes, Véronique! fit le colosse.

— Voilà une surprise!

— Une surprise agréable?

— Certes! Vous pouvez le dire, Maître Remi. C'est notre Maître qui sera étonné!

— Il est là-haut

— Oui.

— Il travaille?

— Oui! Trois fois, déjà, je l'ai appelé pour qu'il vienne dîner; il n'est pas descendu encore : Oh! il n'est jamais pressé de se mettre à table!

— C'est son couvert qui est dressé, là?

— Oui. Un pot, plein d'eau claire : Vous savez qu'il ne boit que de l'eau? J'attends qu'il paraisse, pour jeter, dans l'eau chaude, les deux œufs qu'il gobera.

— Repas d'anachorète et qui ne saurait me convenir! s'écria Remi, gaiement. Véronique, je suis parti, de Conflans, à cheval, avec Juliette en croupe, il y a deux heures : Cette promenade m'a donné de l'appétit. Je meurs de faim; je tombe d'inanition! Juliette, d'autre part, a faim, elle aussi, n'est-ce pas, ma fille?

— Oui, mon oncle !

— Il s'agit donc, toute affaire cessante, de nous fournir des aliments, vous entendez, Véronique? Je ne peux pas me contenter de deux œufs. Vite, une omelette au lard, un jambon, du pain, et, d'abord, à boire, car je meurs de soif, aussi ; j'ai la pépie ! Ouf !

Le colosse se laissa choir sur un escabeau, en épongeant son front, tout ruisselant de sueur.

Véronique, amusée par la sortie du grand-fauconnier, se mit à rire aux éclats.

— A la bonne heure ! dit-elle. C'est un plaisir de vous entendre parler, Maître Remi ! Dans un instant, la table sera servie, et bien servie, je vous en réponds.

— Voilà qui me plaît fort.

— Comme nous attendons notre Roland, reprit la servante, je lui prépare sa chambre ; je mettais des fleurs, que j'ai cueillies, tout à l'heure, dans un pot que je comptais porter chez le garçon ; il aime les fleurs, cet enfant, on ne le voit pas si souvent, par suite, il faut s'efforcer de lui être agréable, puisque nous avons la chance de le posséder pendant un long mois. Mais je m'occuperai de cela tout à l'heure. Notre Roland ne sera pas ici avant deux heures ; nous avons donc le temps. Je vais vous servir, Maître Remi.

— Faites, Véronique, et faites vite, le plus tôt sera le meilleur.

— Comptez sur moi !

— En attendant, nous allons embrasser mon ami Apollon.

Véronique avait posé ses fleurs sur la huche ; elle répondit :

— Allez ! Allez ! Je vous appellerai quand tout sera prêt.

Elle devait avoir environ cinquante ans. Elle était alerte, et vive, encore, quoiqu'elle fut grassouillette. Sa bonne face rougeaude, entourée de cheveux gris, s'était épanouie à la vue des visiteurs.

Ancienne servante d'un Abbé du pays, habituée, de bonne heure, à faire chère succulente, elle se morfondait au service d'Apollon, qui vivait de rien.

Elle chérissait son maître, cependant, qui était la bonté, la douceur, la patience même, et près de qui elle vivait, heureuse, tranquille, depuis douze années.

Elle avait un faible pour Remi, qui appréciait, superlativement, ses talents culinaires.

Elle passa dans la cuisine, où on l'entendit remuer des vaisselles ; Remi et Juliette montèrent l'escalier de bois, qui donnait, dans la grand-salle, près de la cheminée monumentale, et conduisait, au premier étage, à l'atelier d'Apollon.

Une pièce immense, prenant jour, au Nord, sur le parc, par une baie très large. Au milieu, une table ; çà et là des sièges : hautes chaises à bras, escabeaux ; plusieurs coffres ; aux murs, des étoffes aux couleurs chatoyantes ;

des objets étranges, disparates, dont la réunion amusait l'œil ; dans un coin, une harpe ; ailleurs, des armes : arbalètes, couteaux, épées ; sur un rayon, une collection d'oiseaux empaillés, depuis le faucon farouche jusqu'au rouge-gorge au fin corsage empourpré ; depuis la chouette à l'attitude louche, jusqu'au pimpant chardonneret ; et puis, partout, sur les meubles, sur la table, des fleurs fraîches, des feuillages, de la verdure.

Sur la table, de grandes dimensions — couverte de parchemins et de vélins, de coquilles contenant des encres aux couleurs éclatantes ou de la poussière d'or, d'argent, de bronze — Apollon était assis, un pinceau aux doigts, et courbé sur un travail qu'il accomplissait.

Au bruit que Remi et Juliette firent en pénétrant dans l'atelier, il leva la tête ; ses yeux s'allumèrent ; sa physionomie prit une expression joyeuse, et il poussa une exclamation de surprise ; enfin, il se leva ; il marcha, les deux bras étendus au-devant des visiteurs, qu'il étreignit et baisa affectueusement.

En quelques mots, le colosse le mit au courant de ce qui s'était passé ; puis, il exposa ses projets ; Apollon les combattit :

— Non, répliqua-t-il, vous êtes ici, vous y resterez : nous passerons la journée, céans, en famille. Je ne veux pas que vous retourniez à Conflans. Ce serait trop de fatigue pour Juliette. Demain, nous irons chez vous. En attendant, je vous tiens, je vous garde. Ainsi, vous verrez, plus tôt, Roland et notre ami Gaucher.

Puis, comme la jeune fille avait fait un mouvement et se disposait à parler, le nain l'en empêcha.

— Je sais ce que tu vas dire, ajouta-t-il. Ta mère, n'est-ce pas ? Tu ne veux pas que ta mère reste seule, toute la journée, en votre maison ? Mais vous partirez de bonne heure ; vous serez de retour, à Conflans, avant la tombée de la nuit. Ta mère n'est pas seule, là-bas, d'ailleurs ; la servante, qui la garde, lui est toute dévouée. Elle ne court aucun danger. Par conséquent, je n'admets pas l'objection que tu allais m'adresser. C'est dit : Je vous garde. Quelle bonne idée vous avez eue de vous mettre en route ! Mon bon Remi ! Ma bien-aimée Juliette !

Apollon embrassa, derechef, la jeune fille.

— Oh ! la bonne journée ! s'écria-t-il, avec enthousiasme. Je vois Remi et Juliette ; j'attends Roland ! Tout à l'heure, mon toit abritera ce que j'ai de plus cher au monde !

Le petit homme n'avait presque pas changé. Il était tel qu'on l'a vu dans la première partie de cette histoire. Maigre, chétif, en apparence ; mais, en réalité, robuste et inlassable. Seulement, sa face était entourée de cheveux tout blancs, à présent ; et puis, son masque s'était fait : Il était devenu superbe ! Son front haut, large, lumineux, était magnifique ; ses yeux, très vifs, brillaient et illuminaient sa physionomie. En le voyant, on se disait,

tout d'abord, qu'on se trouvait en présence d'un être supérieur aux autres, par l'intelligence; d'un être de race, merveilleusement doué, d'un penseur, d'un artiste.

— Tu travaillais? dit Remi.

— Oui.

Le colosse se pencha sur l'œuvre d'Apollon.

Or, c'était un manuscrit, couvert d'une belle écriture gothique, dont les lettres principales, entourées de capricieuses volutes, d'arabesques tortillés, d'enjolivures originales, s'épanouissaient en rouge pourpre, estompés d'or et d'argent, pendant que, sur les marges, voltigeaient des oiseaux aux multicolores plumages, des papillons aux ailes diaprées, sur des fleurs délicatement peintes.

— Superbe! fit le colosse.

La jeune fille admirait l'œuvre de son parrain sans mot dire.

— Mon gagne-pain, dit Apollon. Le travail qui me fait vivre depuis tantôt dix-sept ans. On assure que je suis un des plus habiles enlumineurs de ce temps. De vrai, j'ai acquis, à force de patience, une certaine habileté de main. On me paie bien, c'est là l'important. Ceci est un exemplaire de la Bible que j'illustre pour la future reine de France, femme du fils aîné de notre Sire le Roi : très haute et noble dame Marguerite de Bourgogne, présentement à l'Abbaye Royale de Maubuisson, ici près. Cet ouvrage me rapportera gros. Jamais on ne me paya ce qu'on me paiera ce manuscrit. Le profit en sera pour Roland. J'y travaille avec amour.

— Superbe! répéta le grand-fauconnier du Seigneur de Conflans.

Cependant, Véronique parut dans l'escalier.

— Maître Remi, l'omelette au lard, dorée et cuite à point, fume, sur la table, dit-elle.

— Eh! bien, ne la laissons pas refroidir. L'omelette froide est un mets insipide! s'écria le colosse. Véronique, vous me sauvez la vie. Viens Juliette? Apollon, à table!

— A table! répéta le nain.

Il passa son bras autour de la taille de Juliette, et il suivit Remi, qui avait descendu les marches de l'escalier quatre à quatre, comme si la vapeur parfumée de l'omelette au lard l'avait attiré vers la salle du rez-de-chaussée.

Cette salle était radieusement éclairée par un rayon de soleil, et embaumée par les roses plantées devant la porte. La table, couverte d'une nappe immaculée, fleurant l'iris et la lavande, était chargée de vaisselles éblouissantes; au milieu, on voyait l'omelette fumante, et, dans un cornet de faïence, devant la place que devait occuper Juliette, un bouquet de marguerites des champs : une attention de la bonne Véronique.

— Superbe! s'écria Remi, sur le même ton qu'il avait eu pour vanter l'œuvre que son ami Apollon lui avait montrée, là-haut, dans l'atelier.

Il s'attabla. Il riboulait des yeux, comiquement, en regardant les comestibles étalés devant lui : Vraiment, il était affamé.

Apollon le servit. Il mangea et but comme quatre, à la grande satisfaction de la servante : Elle aimait que l'on fît honneur à sa cuisine...

IV

OU L'ON FERA PLUS AMPLE CONNAISSANCE AVEC NOTRE AMI APOLLON

— Véronique, dites à Thomas de venir me parler, ordonna Apollon.

Après avoir conduit, à l'écurie, le percheron de Remi, et l'âne que lui-même avait monté, Thomas était revenu à la maisonnette.

Comme il avait pris son repas avant de se mettre en route pour se rendre à Conflans, où il devait porter, au grand-fauconnier, la missive de son maître, il était monté à l'atelier, où il avait de la besogne.

Ce Thomas était l'élève d'Apollon, aussi son domestique, ou, plutôt, son factotum.

Il rangeait tout, dans la maison; il broyait les couleurs, lavait les pinceaux et les coquilles

Au besoin, il était capable de tracer des lettres que son maître parachevait.

Il avait, alors, tout près de cinquante ans.

Jadis, il avait dû se faire moine; mais, au dernier moment, il s'était rendu compte que la vocation lui manquait, qu'il n'était pas fait pour mener la vie religieuse.

Dès lors, il s'était livré à toutes sortes de besogne.

Tour à tour chantre, aide de cuisine, échanson, panetier, marchand ambulant, il avait vécu tantôt grassement nourri et tantôt quasi mourant de faim, toujours jovial, cependant.

Enfin, le hasard l'ayant conduit à Maubuisson, il avait été recueilli par Apollon, qui le traitait bien, et qui se trouvait satisfait, en somme, de ses services.

Depuis douze années, Thomas, d'humeur voyageuse auparavant, et qui n'avait jamais pu se fixer nulle part, n'avait plus éprouvé le besoin de changer de place.

Il aimait Apollon, et, d'autre part, il rêvait de devenir l'époux de Véronique, qu'il courtisait, vainement, dès longtemps; mais, toutefois, sans désespérer, encore, d'en arriver à ses fins.

— Ouf! Cela va mieux! dit Remi, en buvant, lentement, un verre de vieux vin de son pays.

Après le repas copieux qu'il avait pris, sa face était écarlate.

Véronique, qui était montée au premier étage, reparut, précédant Thomas.

Celui-ci s'approcha d'Apollon, toujours attablé, avec Remi et Juliette.

— Vous m'avez demandé? fit-il.

— Oui.

— Qu'attendez-vous de moi?

— Remi t'a dit comment, sur la place de Conflans, devant l'église, un évêque-moine, qui accompagnait la future reine de France, Marguerite de Bourgogne, a pris la haquenée de ma filleule Juliette, ici présente?

— Oui.

— De telle sorte que la pauvre enfant, au lieu de faire la route, de Conflans ici, commodément, a dû chevaucher, en croupe, avec son oncle?

— Oui.

— Tu sais, aussi, que, là-bas, l'évêque a informé le garçonnet, gardien de la haquenée, que la bête serait reconduite, à Conflans, aujourd'hui même?

— Oui.

— Eh! bien, tu vas te rendre à l'Abbaye, où Marguerite est revenue, à présent, c'est probable.

— Après?

— En mon nom, tu verras le Prieur.

— Le Révérend Père Radbert?

— Lui-même. Tu lui diras que la propriétaire de la haquenée... empruntée — ce qui est une manière courtoise d'exprimer la chose — pour le service de la future reine, est chez moi, présentement.

— Bien.

— Tu lui diras que je lui saurais gré de donner l'ordre qu'on te confie la bête.

— Bien.

— Cette proposition plaira au Prieur, sans doute, puisque, par suite, il ne sera pas obligé d'envoyer un serviteur jusqu'à Conflans?

— C'est certain.

— Tu ramèneras la haquenée; tu la mettras à l'écurie.

— Comptez sur moi.

— Et, ce soir, ma filleule pourra retourner chez elle, sans fatigue.

— J'ai compris.

— Va donc. Et hâte-toi. Tu sais que nous attendons Roland : On aura besoin de toi, ici.

— Je serai de retour avant une demi-heure.

L'homme s'éloigna. Véronique, cependant, desservait.

Apollon reprit :

... Quand je me revois près d'elle, la tenant par la taille et soutenant son corsage... (P. 223.)

— Donc, au lieu que nous allions à Conflans, comme j'en avais formé le dessein, tout d'abord, nous demeurerons ici, Véronique, puisque mon ami Remi et Juliette y sont venus.

— J'y compte bien.

— Par conséquent, il faut que vous preniez les mesures nécessaires pour recevoir, dignement, nos amis et mon fils.

— Soyez tranquille, notre Roland et nos invités seront satisfaits, répondit la servante.

— Véronique, voilà une promesse qui me plaît fort! fit Remi, gaîment. Au surplus, je surveillerai vos apprêts.

— Je m'en rapporte à vous deux, ajouta Apollon, plaisamment. Agissez à votre guise. J'entends, seulement, que la maison, aujourd'hui, soit en liesse.

Juliette se leva.

— Où vas-tu? lui demanda Remi.

— Je voudrais faire un tour dans le jardin, revoir le parc, errer dans les allées, rêver, me recueillir, répondit la jeune fille.

Elle ajouta :

— Et puis, au besoin, je compte prêter mon aide à Véronique : Je pense qu'elle ne lui sera pas inutile.

— Agis à ta guise, ma fille, fit Apollon, tu es ici chez toi.

Véronique était retournée à la cuisine-office.

Juliette passa dans le jardin.

— Il faut que nous causions, reprit le nain, s'adressant à Remi, lorsqu'il se trouva seul avec lui. Cela te convient-il?

— Oui.

— Là-haut, dans mon atelier, nous serons mieux pour cela; qu'en dis-tu?

— Je te suis.

Un moment après, les deux amis se trouvèrent, au premier étage, dans l'atelier d'Apollon.

Remi jeta un coup d'œil, au dehors.

Il vit Juliette passer, là-bas, sous les grands arbres, dans une clairière; il la montra à Apollon.

— Est-elle jolie? fit-il, charmé.

— Oui, répliqua le nain. Et c'est, aussi, une vraie femme, sous tous les rapports. Les êtres tels que Juliette sont rares.

Il s'assit devant sa table.

— Sieds-toi, reprit-il.

Il indiqua, au grand fauconnier, un siège, à côté de lui.

Apollon réfléchit un moment; puis, il fixa son regard clair sur son interlocuteur.

— Or ça, mon amé Remi, commença-t-il, je compte te parler de l'avenir.

— De par Dieu, voilà qui est fort! s'écria le colosse, stupéfait.

— Explique-toi?

— Tu vas au devant de mes désirs.

— Bah!

— Oui. Depuis huit jours, j'ai dessein de te communiquer des projets que j'ai formés, de mon côté, relativement à l'avenir.

— Comme toujours, nous sommes donc d'accord.

— Absolument!

— J'espère bien que nous serons d'accord jusqu'au bout?

— J'en suis sûr. Apollon, tu es la sagesse même, et je me rangerais à ton avis, si, par grand hasard, nous n'avions pas les mêmes idées. Parlons donc de l'avenir, mon vieux compagnon de jeunesse et de misère. Je dois t'avouer que je le vois tout en rose. Et toi?

— Moi, répondit le nain, je suis moins optimiste; mais, enfin, je pense que les plus mauvais temps sont passés, grâce à Dieu.

— Oui! Le Sort, qui nous a éprouvés, nous doit une compensation. Il me semble qu'il est avec nous, présentement.

— Hélas! Il faut se garder toujours! Qui sait si, à l'heure où tu parles, nos ennemis, d'autant plus dangereux que nous ne les connaissons point, ne se disposent pas à nous faire payer cher les quelques jours de bonheur que nous avons vécus?

— Par saint Remi, tu me troubles, Apollon, s'écria le colosse, frissonnant.

— Ne t'alarme pas inconsidérément : J'ai voulu seulement exciter ta prudence.

— Rien de suspect n'a été entrevu, par toi, qui y vois clair? Rien ne nous menace?

— Non. En apparence, et pour le moment, tout au moins.

— Bien! Voilà qui me rassure. Tu m'as fait une peur!

Il y eut un temps de silence.

Apollon reprit, bientôt :

— Tout d'abord, et avant de parler de l'avenir, mon amé Remi, il importe que nous jetions un rapide coup d'œil sur le passé.

Le colosse hocha la tête et répliqua :

— Évoquer le passé sombre n'est guère réjouissant! Enfin, puisque tu juges que cela est nécessaire, Apollon, parlons donc de ces tristes jours... Seulement taisons vite : lorsqu'on est heureux, il ne faut pas trop se tourmenter la cervelle et troubler sa quiétude, en se remémorant ses douleurs!

— C'est qu'il y a, dans le passé, des choses que tu ignores, des choses qu'il faut que tu connaisses enfin.

— Ah!

— Cela est indispensable pour que tu comprennes mieux ce que je compte te dire au sujet de notre avenir, et, surtout, de l'avenir de ceux qui nous sont chers.

— Ceci est différent. En vérité, tu piques ma curiosité. Parle, je suis tout ouïes.

Apollon se recueillit.

Sa physionomie eut, tout à coup, une expression ineffable d'attendrissement.

— Te souviens-tu, mon ami Remi, dit-il, de ce jour, déjà lointain, où tu errais, à Paris, sur les berges de la rivière, et où, ayant vu, de loin, un désespéré faire le plongeon, non loin de la tour de Nesle, tu te jetas à l'eau, bravement, pour sauver un de tes frères en Jésus-Christ d'une mort certaine... car le susdit chrétien ne savait pas nager?

— Je m'en souviens, répliqua le colosse, non moins attendri que son interlocuteur. Je vivrais cent ans encore que je m'applaudirais toujours d'avoir eu l'idée de m'aventurer, ce jour-là, sur la berge de la rivière, puisque cela me donna l'occasion de sauver, de la mort, un homme tel que toi.

— De ce jour, notre amitié, qui ne s'éteindra qu'avec notre vie, fut cimentée, reprit Apollon. Un pareil acte lie deux hommes, surtout lorsque ces deux hommes sont gens de cœur, comme nous le sommes.

— Oui.

— A partir de ce jour, nous vécûmes côte à côte, nous aimant de plus en plus, au fur et à mesure que nous nous connûmes mieux.

Lorsque je me trouvai sauf, grâce à toi, tu me demandas pour quelles raisons je m'étais livré à cet acte de désespoir. Je te répondis évasivement.

Toi, par délicatesse, tu n'insistas point, et, depuis, jamais tu ne m'interrogeas, de rechef, à ce sujet.

— Jamais.

— Eh! bien, le moment est venu où il faut que tu saches le pourquoi de ce fait, qui marqua dans notre vie.

Le nain était devenu très grave; il poursuivit :

— Écoute : Je suis né en Normandie, dans une magnifique contrée située à quelques lieues de la mer. Mon père et mon grand-père habitaient, là, un magnifique château dans lequel je fus élevé, et où je grandis.

Un religieux fut mon maître. C'était un lettré; il m'apprit tout ce qu'il savait.

J'étais petit, chétif, au rebours de mon père et de mon aïeul, — des colosses, — qui avaient guerroyé, qui vivaient toujours dans l'action, chassant, pêchant, montant à cheval.

Je n'avais aucun goût pour les exercices du corps ni pour les armes; je me complaisais dans l'étude; j'aimais, surtout, la vie tranquille, recueillie; j'admirais les ouvrages que mon éducateur avait mis en mes mains; je passais des journées à rêver, à regarder le ciel, les splendeurs de l'aube, les majestueux levers de soleil, les merveilleux jeux de la lumière sur les paysages; j'écoutais les harmonies de la brise, la chanson des oiseaux, le murmure des insectes. Quand le soir s'étendait sur nos campagnes, perdu

dans la contemplation de tant de sublimes choses, je rêvais encore, pénétré d'enthousiasme; lorsque je rentrais, enfin, au logis, j'écrivais, j'essayais de traduire mes impressions, en des pages que mon maître, trop bienveillant, trouvait belles.

Ou bien, je chantais, en m'accompagnant de mon luth, et, jusque fort avant dans la nuit, mon vieux maître m'écoutait, fier de mon enthousiasme, partageant ma fièvre, vibrant, avec moi, à l'unisson.

Apollon, en parlant ainsi, avait revu, nettement, cette époque de sa vie évoquée par lui, et cela l'avait très doucement ému.

Remi partageait son émotion.

— Continue? dit-il.

Puis, il demanda :

— Tu étais descendant d'une noble race?

Le nain répondit, affirmativement; mais seulement par un signe, pour marquer combien peu comptait, à ses yeux, le privilège d'une naissance de haute lignée; puis, il reprit :

— Plus tard, lorsque je fus un homme fait, un moment, je dus entrer dans les ordres; je m'aperçus vite que je n'étais pas né pour la vie religieuse.

Ami, je regrettai, alors, de n'être pas fils d'un humble paysan, qui m'eut laissé toute liberté d'action.

— Pourquoi donc?

— J'eusse quitté mon foyer; j'eusse parcouru ma province, mon luth sur l'épaule, vivant, çà et là, en disant mes chansons, comme ces trouvères que j'avais vus, souvent, s'asseoir à notre foyer, demeurer, près de nous, pendant quelques jours, pour s'en aller, ensuite, plus loin, charmer d'autres châtelains, comme ils nous avaient charmés nous-mêmes.

Vie d'aventures, de douces rêveries, de contemplations; vie heureuse, en somme, car, en vérité, quoi de plus beau que de créer de nobles œuvres, dans lesquelles l'être doué a pu jeter toutes ses aspirations, et de les interpréter devant d'autres êtres, pour leur donner un instant de rêve, pour élever leur cœur et élargir leur esprit?

Homère, le sublime Homère vécut ainsi, et son nom, qui a traversé les âges, nous est resté plus noble que celui des plus grands conquérants : C'est que sa vie fut utile; c'est que le poète, ami, est le vrai bienfaiteur, au point de vue moral, parce qu'il exalte, et parce que, grâce aux envolées de son imagination, aux suggestions de sa grande âme, il donne, à qui l'écoute, le rêve, c'est-à-dire l'oubli momentané des tristes et pénibles réalités!

— Ce que tu dis est vrai, Apollon, fit Remi, le poète est un enchanteur : A t'entendre parler, je me sens tout enthousiasmé!

— J'étais heureux, pourtant, poursuivit le nain. Or, comme je venais

d'atteindre ma vingt et unième année, mon père mourut. Ma pauvre mère, pour mon malheur, avait rendu son âme à Dieu dix ans auparavant!

Puis, mon vieux maître mourut aussi, quelques mois après le décès de mon père. Je demeurai seul au monde. C'est alors que je commençai à souffrir.

— Comment?

— Un de mes proches, mon oncle, le frère de ma mère, abusant de ma faiblesse et de mon inexpérience, chercha à s'emparer de mes biens.

— Il y parvint?

— Oui. Moins d'un an après, je dus quitter le pays où ma vie, jusque-là, s'était écoulée; je ne pus emporter, de tout mon héritage, que quelques bijoux qui avaient appartenu à ma mère, et une faible somme que mon oncle me fit verser au moment de mon départ.

— Il te fut impossible d'obtenir justice contre ce spoliateur?

— Encore une fois, j'étais faible, au lieu que mon parent était puissant; d'ailleurs, au point de vue moral, je ne me sentais pas le courage d'entamer une lutte pareille à celle qu'il aurait fallu soutenir pour que mon droit prévalut contre la force qu'on m'opposait.

J'étais un rêveur et non un homme d'action. Enfin, je n'avais que peu de besoins et ne comptais pour rien la richesse!

Le seul regret que j'éprouvai de me voir dépouiller de mes biens tenait en ceci, que, tout ce qu'on m'enlevait avait appartenu aux miens, unique raison pour laquelle ces biens m'étaient chers : Ils avaient, pour moi, une valeur morale, surtout... et peu, ou point de valeur matérielle.

— Brave Apollon!

— En ton for, tu te dis, sans doute, que je fus par trop dédaigneux de la richesse, qui, je l'ai reconnu depuis, est bonne, bien qu'elle ne fasse pas le bonheur?

— Non! A ta place, peut-être eussè-je fait de même. Vois-tu, il y eut, il y aura toujours, en ce bas monde, des dupeurs et des dupés; or, je pense qu'il vaut mieux être pauvre et dupe, que riche et dupeur!

— Tu as raison. Je dois ajouter, mon ami Remi, que j'étais, alors, plus faible que jamais.

— Et pourquoi?

— Amoureux, j'étais tout occupé, uniquement, de celle qui avait fait battre mon cœur. L'amour constitue une force et une faiblesse, tout à la fois : Une force, parce que l'être amoureux vit en plein épanouissement de son être, heureux, par son amour, pourvu qu'il soit partagé; une faiblesse, parce que, au point de vue des nécessités matérielles de l'existence, l'amoureux ne voit rien et ne veut rien voir : La passion qui le domine l'étreignant tout entier.

— Tu quittas ton pays?

— Oui.

— Et tu vins à Paris ?

— Tout droit.

— Avec celle que tu aimais ?

— Certes.

— Tu l'avais connue en Normandie?

— Elle vivait, orpheline, près de son oncle, un clerc d'une petite église des environs, qui avait été l'ami, l'obligé de mon père, et qui, pourtant, favorisa les indignes manœuvres de mon parent, à mon grand détriment.

Elle avait dix-neuf ans. Elle était très belle, de taille moyenne, adorablement svelte et blonde, de ce blond doré des épis mûrs; ses yeux bleus, de la nuance des myosotis, donnaient à son jeune visage, au teint d'un blanc mat, une indicible expression de douceur. C'était un ange!

Apollon se tut.

Il ferma les yeux, pour mieux revoir, par la pensée, la radieuse vision.

Et, lorsque, après un moment, ses yeux se rouvrirent, deux larmes, très lourdes, coulèrent de ses paupières.

V

GISÈLE

— Elle m'a fait souffrir cruellement, reprit-il, et, pourtant, je serait oujours son redevable, car elle m'aima, moi, chétif, disgracié de la nature, et les quelques heures de bonheur qu'elle me donna illuminent encore ma vie!

Même aux jours des plus grandes douleurs, quand je songe à ce temps, où, tous les deux, nous allions par les chemins, côte à côte, la main dans la main ; quand je me revois près d'elle, la tenant par la taille et soutenant son corsage; ou quand je me la représente, marchant, si souple et si troublante dans les allées ensoleillées de nos bois, j'oublie tout; mon cœur bat, et je reste en extase !

Qui n'aima jamais ne vécut point! Qui fut aimé, sincèrement, par une femme, ne fut-ce que pendant une heure, à connu l'ivresse de la vie. L'amour, c'est l'unique raison de notre passage ici-bas. Être aimé, quel orgueil cela donne!

— Tu l'épousas?

— Oui. Malgré son oncle, qui s'opposait à notre union, nous échangeâmes l'anneau dans un monastère de mon pays.

Nous arrivâmes à Paris quelques mois après notre mariage. Nous nous installâmes dans la grande ville, en une maisonnette située proche la Tour du Louvre, rue Froid-Mantel.

— Vous étiez sans ressources ?

— Nous avions cette somme que mon oncle m'avait versée, et grâce à laquelle nous vécûmes, sans manquer de rien, pendant un an, environ, bien heureux.

— Mais, après...

— Les mauvais jours commencèrent.

— La misère s'installa en votre logis ?

— Pas encore : j'avais une ressource.

— Quelle ?

— Les bijoux de ma mère. Pourtant, il m'en coûtait de me défaire de ces reliques familiales. La nécessité m'y contraignit.

Ma femme, ma douce Gisèle m'avait donné un fils. Pour cet enfant, je vendis les bijoux de la morte, et, pendant un an encore, nous vécûmes dans une aisance relative.

— Mon pauvre Apollon.

— Cependant, j'entrevoyais l'avenir avec effroi. Je me demandais ce que nous ferions lorsque j'aurais dépensé ma dernière pièce d'or. Je cherchai à travailler.

Je m'étais lié avec plusieurs jeunes hommes rencontrés dans les Écoles, avec quelques religieux occupés de travaux littéraires, avec quelques artistes : peintres, sculpteurs, musiciens.

Je pensai que je pourrais tirer parti de mes écrits, de mes poèmes, de mes chansons. Et, c'est alors que se produisit un fait, qui devait briser ma vie.

— Quel fait ?

— Parmi ces hommes que je fréquentais, il s'en trouvait un à qui la porte de mon logis avait été ouverte, parce que celui-ci m'était plus sympathique, parce que sa franchise apparente me plaisait, parce qu'il était gai, spirituel, tout en dehors ; parce qu'il était beau, grand, bien fait — quoique boiteux — et parce que j'admirais sa force, son élégance native ; parce que, enfin, il avait su me conquérir par ses manœuvres adroites, mériter ma confiance et gagner mon affection.

— Or, cet homme !...

— ... était un félon !

— Bah ?

— Il était arrivé à Paris depuis plusieurs années. Vite, il s'y était fait une place enviée et de magnifiques relations. Il fréquentait les grands, les hauts dignitaires de l'Église. On l'avait présenté au roi, qui l'accueillait bienveillamment.

— Que faisait-il ?

— C'était un poète.

— Son nom ?

— Jean de Meung, dit Clopinel.

... Courageusement, tu t'étais jeté à l'eau et tu m'avais sauvé. (P. 230.)

— Achève ?

— Grâce à ses intrigues, grâce à son habileté, il était apprécié à ce point que le roi le chargea de continuer le fameux *Roman de la Rose*, commencé par Guillaume de Noris; son œuvre, médiocre, plate, licencieuse, absolument contraire à celle de Guillaume de Noris, obtint un très grand succès devant une cour dissolue, et lui valut l'appui de Philippe IV, qui le combla de faveurs.

Le misérable m'emprunta — pour les offrir au roi, m'affirma-t-il, —

mes poèmes, mes chansons, toutes les œuvres de ma jeunesse que j'avais écrites, amoureusement, dans l'enthousiasme de la vingtième année. Or, il les présenta, effectivement, à son protecteur; mais comme siennes. Elles plurent. Il en eut tout l'honneur!

— Le gueux!

— Ce n'est pas tout.

— Que vas-tu me dire encore ?

— Il était beau, brillant, riche, célèbre : de plus, il ne vivait que pour jouir... Toutes les femmes raffolaient de lui, même les plus grandes dames. Il me prit la mienne.

— L'indigne créature!

— Oh! je ne fais plus un crime à Gisèle de sa trahison, maintenant, et pour causes, que je t'expliquerai tout à l'heure : Elle fut abusée par ce bellâtre. Quand une femme tombe, huit fois sur dix, il faut accuser l'homme de sa chute. Jean de Meung, en ce cas, fut seul coupable.

Gisèle céda aux séductions que cet homme développa autour d'elle. Elle était jeune. Elle devait être sans défense contre les tentatives réitérées, patientes, d'un homme adroit, audacieux, brillant, superbe, riche, célèbre, orgueilleux de sa gloire volée, partout adulé, et qui l'obsédait, sans relâche, sans troubles, sans scrupules.

Moi, d'autre part, j'étais pauvre, ignoré, et quel contraste, au physique, entre mon rival et moi!

Gisèle, pourtant — je l'ai appris depuis — lui résista longtemps, pendant des semaines, des mois. Oui, je sais, tu te dis : « Pourquoi ne me prévint-elle point — moi, son protecteur naturel, — de ce qui se passait? »

Eh ! parbleu, parce qu'elle m'aimait : Me voyant découragé, accablé, elle ne voulait pas augmenter mes peines; elle estimait qu'elle était assez forte pour sauvegarder son honneur et le mien.

Ami, quand on possède un trésor, — or une femme qu'on aime, et qui vous aime, constitue le plus inappréciable de tous — il faut le garder, comme l'avare garde son bien ; il faut veiller sur lui sans cesse, l'œil et l'oreille au guet; il faut écarter, de son entourage, tous ceux qui peuvent le découvrir, l'envier et vous le prendre; il faut le défendre jour et nuit; il faut n'avoir une absolue confiance en personne, et, cela, d'autant plus, que le trésor qui vous appartient est plus précieux. Certes, Clopinel agit, avec moi, traîtreusement ; mais il est humain, en somme, de chercher à conquérir un cœur de femme.

Ma Gisèle était si belle!... Il avait bien pu l'aimer passionnément, jusqu'à l'oubli de ses devoirs les plus élémentaires.

Le vrai coupable, en tout ceci — je me le répète, à présent, que je puis juger les choses plus philosophiquement — ce fut moi.

J'aurais dû ne pas quitter notre pays; ne pas venir en cette ville mau-

dite, où toutes les convoitises sont surexcitées, où tout attire et séduit, où tout fait naître le besoin des jouissances, où le plus pur peut devenir mauvais ; j'aurais dû vivre en paix chez moi, en pleine nature, sans ambition.

J'eusse été tranquille. Gisèle serait encore à moi, et je me serais épargné les tortures que j'ai éprouvées à un degré tel qu'il est extraordinaire, vraiment, qu'elles ne m'aient point tué !

Apollon se tut.

Il s'accouda sur sa table, laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et soupira, profondément.

Remi respecta son silence, un moment.

Puis, comprenant qu'il fallait l'arracher à ses sombres pensées, il posa sa large main sur l'épaule de son ami, et dit :

— Poursuis ton récit, mon ami Apollon ?

Le nain sursauta.

Il releva la tête.

Remi put voir, alors, sa face sillonnée de larmes, qui tombaient, pressées, de ses yeux.

— Un jour, reprit-il, nous nous trouvâmes à bout de ressources. La misère, la misère noire s'était installée, en notre logis, depuis plusieurs semaines.

J'avais tenté l'impossible pour trouver une occupation, un gain quelconque. Seul, j'eusse été moins tôt vaincu, certes : Un homme se tire toujours d'affaires, peu ou prou.

Sans gîte, sans pain, on est fort encore, lorsqu'on est jeune et quand on n'a que sa peau à défendre contre le mauvais sort.

Mais ce qui est horrible, c'est de voir les siens : une femme chérie, un enfant bien-aimé, manquer même du strict nécessaire ! Vois-tu, c'est le pire des supplices !

Lorsqu'on en est là, on est capable de tout, même d'un crime. Aigri, navré, on sent, en soi, des révoltes qui vous affolent. Quiconque passe, heureux, vous fait horreur. Et il ne faut qu'un moment pour transformer, en un scélérat farouche, l'être le plus doux.

Gisèle, mon adorée Gisèle, habituée à vivre dans l'aisance; ma Gisèle qui avait besoin de ce luxe relatif indispensable à certaines femmes, était vêtue de haillons ; elle errait dans un logis meublé seulement d'un grabat, car j'avais dû vendre, peu à peu, pour vivre, tout ce qui nous appartenait.

Cette créature, idolâtrée par moi, si belle lorsqu'elle était arrivée à Paris, et, même, encore quelques mois auparavant, n'était plus qu'une pauvre femme amaigrie, si faible qu'elle ne pouvait nourrir notre enfant, son lait s'étant tari.

— Terrible ! murmura Remi.

— Oui, oui, terrible ! poursuivit Apollon.

— Mais, tes amis...

— Mes amis... répliqua le nain, en hochant la tête, et en souriant tristement, mes amis s'étaient éloignés de moi, dès le commencement des mauvais jours.

— Faux amis!

— Non! Ils étaient pauvres, comme moi; ils luttaient pour la vie : ils ne pouvaient me venir en aide.

— Jean de Meung...

— Lui, il attendait que la misère lui livrât celle qu'il poursuivait, infructueusement, depuis longtemps déjà.

— Le scélérat!

— Ce qui devait arriver, fatalement.

— Gisèle...

— Attends! Il faut que tu saches tout : trois ans avant la mort de mon père et de mon maître, j'avais rencontré, dans mon pays, en Normandie, un enfant d'une douzaine d'année, le fils d'un pauvre laboureur des environs, qui m'avait étonné par sa précoce intelligence; je le présentai à mon maître, qui s'occupa de lui.

Grâce à moi, grâce aux subsides que je lui fournis, et muni d'une recommandation très chaude, de mon maître, pour un prince de l'Église, cet enfant vint à Paris.

Il entra aux Écoles, s'y distingua bientôt, fut remarqué, et, lorsque j'arrivai, moi-même, à Paris, quelques années plus tard, mon protégé, qui marquait des dispositions extraordinaires pour l'étude des sciences, était devenu l'un des meilleurs élèves du chirurgien du roi de France : Jean Pitard.

— C'était notre ami Gaucher Faber?

— Lui-même.

— Je comprends, maintenant, des choses que je ne m'étais jamais expliquées.

— Or, Gaucher, un noble cœur, reconnaissant du bien que je lui avais fait, me secourut dans ma détresse.

— A la bonne heure!

— Malheureusement, il était très pauvre, lui aussi; il ne pouvait guère pour moi. Souvent, il se priva de nourriture pour me donner du pain. Puis, un jour, il me trouva du travail.

Il me présenta au Prieur du monastère de Saint-Cloud, un savant, un lettré, qui avait besoin d'un homme capable de lui copier des manuscrits. Gaucher avait connu ce religieux chez son maître.

La besogne que j'allais entreprendre était suffisamment rétribuée. Il était probable que avant longtemps, je serais hors d'affaire.

Le Prieur, un digne homme, me déclara qu'il m'occuperait pendant plus

de six mois, et qu'il me recommanderait, aux gens de sa connaissance, pour tous travaux de copie et d'enluminure.

Même il me versa, d'avance, une somme pour m'aider à vivre, en attendant. J'étais ivre de joie. Gaucher et moi, nous revînmes à Paris.

C'était en 1297, au mois de mai, au renouveau. Partout des fleurs : lilas, giroflées, et ces premières roses, toutes mignonnes, si jolies, si parfumées. Mon âme était en allégresse!

Oh! ces derniers jours passés dans la grande ville, à errer, morne, désespéré, à travers les rues, en quête d'un gagne pain, pendant que déambulaient, sous la vive lumière d'un radieux soleil de printemps, tant de gens qui semblaient heureux de vivre... comme ils avaient été douloureux pour moi!

On souffre plus de sa misère quand la nature est en fête, et quand, privé de tout, on voit, de près, la joie des autres êtres!

Mais, moi aussi, j'étais heureux, à présent; je marchais, léger, enthousiasmé, fort. J'avais, dans ma poche, assez d'argent pour assurer l'existence des miens.

Et, de plus, leur avenir ne me faisait plus peur!

J'avais hâte d'être de retour au logis, pour annoncer la bonne nouvelle à l'adorée.

Partout, on vendait des fleurs; j'en achetai. Oui, le poète, en moi, ne perdait pas ses droits : j'achetai des fleurs, avant de penser à me procurer des vivres!

Gaucher m'avait quitté, à la porte Saint-Germain, pour se rendre chez son maître, qui avait besoin de lui.

J'arrivai chez moi. Hélas!..

— Je devine...

— Le logis était désert!

— Gisèle...

— Gisèle s'était enfuie!

— Elle était allée chez Jean de Meung?

— Oui!

— La malheureuse!

— La misère avait eu raison d'elle! Elle avait déserté le logis où elle mourait de faim, pour suivre... l'autre, en sa demeure somptueuse, où l'attendaient toutes les joies de la vie : elle était à bout de courage, à bout de patience.

— Pauvre Apollon!

— Je ne l'ai jamais revue!

— Comme tu as dû souffrir?

— Oui, j'ai souffert atrocement! Je l'aimais tant! Elle faisait mon bonheur, ma joie, mon orgueil.

Tout mon être lui appartenait. Il ne me semblait pas possible de vivre

sans elle. Ne plus la voir, pensée atroce! Et se dire que, désormais, elle était à un autre! Ami, pas de supplice, au monde, comparable à cela!

D'abord, je crus qu'elle s'était absentée, momentanément, qu'elle allait revenir; je l'attendis; plusieurs heures se passèrent; elle ne parut point!

Je m'alarmai; je sortis de chez moi; j'interrogeai les voisins : j'appris qu'elle était partie avec Jean de Meung, qui était venu à mon logis en mon absence.

Je courus chez mon rival. Je ne pus pénétrer en sa maison. Cependant, je doutais encore de mon malheur. Je ne pouvais m'habituer à cette idée que tout était fini entre Gisèle et moi.

Je rentrai en ma demeure. Les tristes fleurs que j'avais rapportées, que je comptais offrir à la bien-aimée étaient flétries, déjà; notre taudis avait été embaumé par les parfums qu'elles avaient exhalés.

Ce logis, où j'avais vécu avec Gisèle, où j'avais passé tant d'heures chéries, vide, me faisait horreur! Je sortis. Je retournai, machinalement, proche de la maison de Jean de Meung.

Longtemps, j'errai, aux alentours. Enfin, je me décidai à frapper, derechef, à sa porte.

On m'annonça, alors, qu'il était parti, avec une dame, quelques heures auparavant : il s'était retiré en l'une de ses terres, aux champs, pour quelques semaines, quelques mois peut-être.

Ce dernier coup m'abattit! J'étais las, très faible : je n'avais pris aucune nourriture depuis la veille. Quelle heure était-il? Je n'en savais rien.

Je recommençai à errer au hasard; je marchai longtemps, toujours devant moi. Enfin, je m'assis. Je me trouvai au bord de la rivière.

Comment étais-je venu là? Je l'ignore.

J'étais de plus en plus las, de plus en plus accablé, de plus en plus faible. J'avais des hallucinations; il me semblait entendre, autour de moi, des rires goualleurs, et je reconnaissais la voix haïe de Clopinel.

Et puis, je revoyais le passé, mon enfance, le château paternel où j'avais grandi, la silhouette aimée de mon vieux Maître, et, encore, Gisèle, passant, là-bas, si svelte et si jolie, dans les allées fleuries de nos jardins.

Parfois, je pleurais, je sanglotais et je criais d'une voix lamentable : « Gisèle... Gisèle.. Gisèle ». J'étais fou.

Soudain, mes yeux se fixèrent sur l'eau, qui coulait à mes pieds, et qui, bientôt, m'attira.

Enfin, je me levai; je fis quelques pas, quasi inconsciemment : tout tournait autour de moi, la rivière m'attirait toujours. Je perdis pied...

— Terrible! Terrible!

— Lorsque je repris mes sens, tu étais près de moi, mon ami Remi : je te devais la vie. De loin, tu avais vu cet homme qui tombait dans la rivière; courageusement, tu t'étais jeté à l'eau et tu m'avais sauvé.

— Il me semble que cela s'est passé hier. Je te portai chez moi, en mon pauvre logis, où tu achevas de te remettre, et, le lendemain, tu te retrouvas sur pied.

— Grâce à toi, grâce à tes soins, grâce à ton dévouement!

Apollon étreignit le colosse; il le serra, tendrement, sur son cœur, et le baisa, sans mot dire.

Un instant, les deux amis demeurèrent aux bras l'un de l'autre, émus, tous les deux, à un point indicible.

VI

ROLAND ET JULIETTE

Ce fut Remi qui rompit, le premier silence.

— Mais... ton fils? demanda-t-il...

Le nain secoua la tête, tristement.

— Mon fils... répéta-t-il, d'une voix très douce... mon fils! Oui, tu as raison, j'avais un fils! Hélas! Dans mon affolement, trop meurtri, je n'avais pas songé, un moment, à mon fils!

Remi, je m'en accuse! Pour mon enfant, j'aurais dû réagir, avoir plus de courage, plus de force de résistance.

Que te dirais-je? Ce qui s'est passé, en moi, est humain : oui, au lieu que la femme, — être bien supérieur à nous, quoique nous croyions — devient mère dès qu'elle sent tressaillir, en elle, son enfant, et se montre prête, pour lui, à tous les dévoûments, l'homme est amant avant d'être père.

Pas un homme qui ne sacrifie, sans hésiter, son enfant, à la femme aimée. Il ne voit que son amour!

Le sentiment de la paternité ne naît, en l'homme, que plus tard, lorsque sa passion s'est amoindrie, ou quand elle s'est transformée en grave affection; lorsque son enfant a grandi et peut lui rendre tendresse pour tendresse; lorsqu'il considère qu'il va revivre par cet être issu de lui; lorsque son orgueil est excité par les promesses que lui donne l'avenir d'une créature, aimée, dès lors, éperdûment.

Cependant, je pensai à mon fils lorsque je me retrouvai sauf, en ton logis. Ce fils, notre enfant, mon Roland, Gisèle l'avait emporté.

— Chez Jean de Meung?

— Non.

— Qu'en avait-elle fait?

— Elle l'avait confié à une femme que nous connaissions : une payse, que nous avions retrouvée à Paris.

— Gisèle, contrairement à ce que tu disais, tout à l'heure, n'était pas une mère pleine de sollicitude!

— C'est juste! Gisèle, en ce cas, constitue une exception, heureusement! Il faut ajouter, pour son excuse, qu'elle souffrait, à un point indicible, de notre misère, et que, comme moi, elle était affolée.

— Plus tard, elle chercha, sans doute, à reprendre son fils?

— Je ne lui en laissai pas le temps! répliqua vivement Apollon. Par hasard, je sus à qui elle avait confié notre enfant.

— Que fis-tu?

— Ce que tout autre homme eut fait à ma place.

— Tu repris ton fils?

— Oui. Je n'avais plus Gisèle, je voulais, du moins, que l'être, issu de nous, m'appartint. En ce fait, il ne faut voir que mon amour pour l'infidèle. Mon fils, n'était-ce pas ma Gisèle encore?

— Pauvre Apollon!

— A partir de ce moment, je n'eus plus qu'un but unique, dans la vie : Assurer le bonheur de mon petit Roland.

Je ne pouvais m'occuper de lui puisqu'il fallait que je travaillasse sans relâche : je lui donnai une nourrice et je me mis à l'œuvre.

Le Prieur du monastère de Saint-Cloud, qui m'avait donné des travaux, grâce à la recommandation de Gaucher Faber, était satisfait de moi.

Bientôt, je pus m'installer dans la maisonnette de Saint-Cloud, où tu revins avec moi, après l'affaire de la maison à la Madone Dorée.

— Mais... Gisèle ne tenta pas de te revoir?

— Si fait... et, ce, uniquement parce qu'elle voulait s'emparer de mon fils. C'est pour cela que je ne sortais, alors, que rarement, et que, lorsque je me rendais à Paris, je prenais toutes les précautions utiles pour n'être pas rencontré, reconnu, suivi : il ne fallait pas que l'on retrouvât ma trace.

Par son amant, qui était puissant, l'infidèle eut eu, trop aisément, raison de moi, pauvre, misérable même, et chétif à tous les points de vue.

C'est pour cela que, craignant que l'on ne découvrit mon refuge à Saint-Cloud; estimant que j'étais trop près, encore, de ce Paris, vingt fois maudit, où j'avais été si malheureux, et où vivait celle qui pouvait me faire souffrir encore, j'avais pris le parti de m'éloigner davantage de la grande ville, dans le but de mettre plus de distance entre mes ennemis et moi.

Je travaillais beaucoup et j'étais relativement bien payé; mais, pourtant, pour fuir, il me fallait plus d'argent que je n'en possédais; d'autre part, il fallait, aussi, que je fusse certain de me procurer, ailleurs, du travail, afin de pouvoir subsister, après mon installation dans une autre contrée.

Le prieur de Saint-Cloud, à qui j'avais confié mes desseins, me promit de m'aider à les faire aboutir.

A cette époque, mon fils vivait, près de moi.

Il se leva, frémissant, et, regardant Apollon, qui l'observait : — Roland aime Juliette ? demanda-t-il. (P. 237.)

Un jour, le Prieur de Saint-Cloud me dit qu'il pouvait me recommander à son ami, le Prieur de l'Abbaye Royale de Maubuisson.

L'Abbesse avait vu mes travaux, notamment une copie des Évangiles, qui l'avait charmée. Elle avait voulu me voir, me connaître. Je me rendis près d'elle.

Elle m'accueillit fort bien; elle me déclara que, si je voulais venir m'ins-

tailler dans les environs de l'Abbaye, elle me donnerait de la besogne plus que je n'en pourrais faire.

Ai-je besoin de te dire que j'acceptai la proposition avec enthousiasme?

— Certes!

— Je pris, immédiatement, toutes les dispositions nécessaires pour quitter Saint-Cloud et pour aller demeurer à Maubuisson. Or, je te l'ai dit : l'argent me manquait.

C'est alors que je rencontrai le moine; qu'il me fit l'offre que tu sais, relativement à l'entreprise contre l'habitante de la maison à la Madone Dorée, offre qu'il t'avait adressée, le même jour, d'autre part, sans s'expliquer davantage; mais en te donnant rendez-vous à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, chez maître Guillaume Lehurier, proche l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où nous nous retrouvâmes. Tu sais ce qui se passa, alors.

Remi secoua la tête.

— Cette aventure, qui commença si mal, dit-il, et qui donna des résultats si inattendus constitua, pour nous, la fin des mauvais jours! Nous nous installâmes ici, avec Clotilde, sa fille et ton fils.

Cela nous porta bonheur, puisque, depuis cette époque, la destinée nous fut clémente, puisque tout nous a réussi, et puisque notre avenir, en somme, et celui de ceux qui nous sont chers, paraît devoir être heureux.

Je suis aise que tu m'aies révélé ces détails relatifs à cette époque de ta vie où tu fus si meurtri : je t'aimais, certes, de toute mon âme; mais je t'aime plus encore, si possible, maintenant que je sais mieux combien tu as souffert.

Le colosse serra, très cordialement, la main de son ami.

Après un temps de silence, Apollon, toujours grave, reprit :

— Nous sommes heureux, certes, et nous pourrons bientôt, je l'espère, n'envier rien. Notre tâche sera remplie et nous aurons le droit de jouir, en paix, des fruits de notre travail, autant que de notre existence exemplaire sous tous les rapports.

Mais, pour atteindre ce résultat, nous avons beaucoup à faire, encore, il ne faut pas l'oublier.

C'est pour cela qu'il importe que nous nous efforcions de poursuivre notre œuvre, jusqu'au bout, sans défaillances, et c'est à cet effet que j'ai tenu à avoir, avec toi, aujourd'hui, cette conversation.

Le moment, certes, était opportun; tu ne tarderas pas à comprendre pourquoi.

Le colosse, habitué à aller et à venir sans cesse, las d'être resté assis longtemps, s'était levé, un moment auparavant, pour faire quelques pas dans la pièce, afin de se dégourdir les jambes; mais, sur un signe d'Apollon, il reprit sa place, près de la table, et il redevint attentif.

— J'écoute! dit-il.

Apollon poursuivit :

— L'Abbesse de l'Abbaye Royale de Maubuisson ne m'avait pas trompé : elle me donna de la besogne, beaucoup de besogne.

Je travaillai d'arrache-pied, et, bientôt, nous vécûmes à l'aise, tranquilles, en ce magnifique pays, en cette maisonnette où nous sommes, qui était moins vaste, alors, qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais qui était suffisante pour nous tous.

Non seulement l'Abbesse me fournit du travail; mais elle s'intéressa à moi, à mon fils, et, aussi, à cette pauvre femme qui vivait près de nous avec son enfant, à cette infortunée créature, si jeune, si belle, et si digne de commisération, à tous égards.

— Digne Abbesse! Il faut lui rendre justice : elle nous combla de bienfaits; nous ne l'oublierons jamais.

— Pour tout le monde, reprit Apollon, Clotilde était ta sœur; elle était veuve; Juliette était ta nièce. Personne, autour de nous, ne soupçonna la vérité.

La protection de l'Abbesse nous couvrait, et nul ne s'avisa, en nous voyant accointés avec la haute, noble et très puissante dame, de s'inquiéter de notre passé.

Dès notre installation dans le pays, et grâce à nos relations avec l'Abbaye, nous jouîmes, immédiatement, de l'estime et de la considération générales.

— Oui! Et ce fut, pour nous, d'un grand secours!

— A partir de ce moment, Gaucher, notre excellent et très savant ami, vint nous voir, souvent, et donna des soins assidus, dévoués et éclairés à Clotilde.

— Hélas! sans résultat... Ma pauvre Clotilde, qui ne souffre pas, d'ailleurs, n'a pu nous fournir, encore, aucun détail utile sur le passé.

— Qui sait? D'un moment à l'autre, et à l'heure où nous nous y attendrons le moins, la situation peut se modifier.

— Espérons-le! dit Remi, en soupirant. Ah! si elle recouvrait la mémoire. Vois-tu, mon ami Apollon, Juliette est, maintenant, une femme; un jour ou l'autre, elle aimera et sera aimée...

— Oui!

— Or, cela m'épouvante.

— Pourquoi?

— C'est qu'il faudra, alors, apprendre, à celui qui se proposera de devenir son époux, le secret du passé.

— Sans doute.

— Ne crains-tu pas que cela ne constitue un empêchement au mariage de la pauvre enfant, qui est tendre, impressionnable, et qui, par suite, souffrira beaucoup, si, à cause du passé, elle ne peut s'unir à celui qu'elle aimera?

Apollon regarda son ami fixement; puis, après un court instant de réflexion :

— Je suis heureux que tu aies été le premier à parler de l'avenir de Juliette, fit-il.

Et il ajouta, presque aussitôt, pour répondre au signe interrogatif que Remi avait fait :

— Dans mon esprit, toute cette conversation, que nous venons d'avoir, tendait vers ce but, uniquement.

— Ah !

— Oui.

Le colosse, surpris, dit :

— Explique-toi ?

— Je serai bref, répliqua Apollon. Tu sais que, de bonne heure, mon fils, Roland, fit montre de rares aptitudes pour l'étude; tu sais que je fus son premier maître, qu'il travailla beaucoup, qu'il se passionna pour la science, que notre excellent ami Gaucher Faber lui donna des leçons, et que, depuis trois ans, Roland vit, à Paris, près de Gaucher, de qui il est l'élève.

— Après?

— Tu sais, enfin, que le maître chirurgien Jean Pitard s'intéresse beaucoup à mon fils, et qu'il croit, ainsi que Gaucher, que le jeune homme sera, un jour, l'un des meilleurs médecins de notre époque?

— Après?

— Je devais te dire cela, d'abord.

— Poursuis ?

— Or, l'avenir de Roland me paraît assuré.

— Certes.

— Roland est beau, bien fait; c'est un homme de cœur; de plus, il sera grand, renommé, parce qu'il aura été utile à ses semblables; enfin, il sera riche : la gloire ne venant guère sans la fortune.

— C'est probable. Ou diable veux-tu en venir?

— La femme qu'il épousera sera heureuse et enviée entre toutes?

— Bien sûr.

Apollon, ayant hésité, un moment, à continuer, reprit enfin :

— Si tu avais une fille, mon amé Remi, et si cette fille aimait Roland, la lui donnerais-tu?

— Avec joie !

— Eh ! bien...

— Eh ! bien?...

— Sache que Roland aime.

— Tu ne me l'avais point dit encore!

— Sache, aussi, qu'il est aimé.

— Quelles révélations!

— Mais, te doutes-tu que tu connais celle qu'il aime et qui l'aime!

— Bah!

— Réponds? T'en doutes-tu?

— Non, sur ma foi! Je connais celle...

— Oui.

— Qui est-ce donc?

— Juliette!

— Juliette? s'écria le colosse. Par Saint-Remi, voilà une nouvelle bien inattendue!

Il se leva, frémissant, et, regardant Apollon, qui l'observait :

— Roland aime Juliette? demanda-t-il.

— Oui!

— Et Juliette aime Roland?

— Oui!

— Je ne m'en étais point aperçu! dit, naïvement, le Bourguignon.

— Cela est pourtant.

— En es-tu bien sûr?

— Sûr!

— Roland t'a fait des confidences?

— Point!

— C'est Juliette, qui...

— Juliette ne m'a rien dit.

— Alors...

— Les amoureux ne choisissent pas leurs confidents parmi leurs proches.

— Je comprends : Roland a révélé son secret à Gaucher?

— Non.

— Comment sais-tu donc...

— Est-ce que l'amour ne se traduit pas par des riens, visibles aux regards clairvoyants?

— C'est donc que ne n'y vois pas clair : encore une fois, je ne m'en suis point aperçu.

— Tu es clairvoyant, mon amé Remi; mais, comme tu es, moins que moi, intéressé dans la question, tu as été moins attentif : en tout ceci, il y va du bonheur de mon fils, à moi, au lieu que Juliette n'est que...

Le colosse interrompit Apollon.

— J'aime Juliette comme si j'étais son père, dit-il. Je suis moins clairvoyant que toi, voilà tout. D'ailleurs, j'ai toujours reconnu ta supériorité, Apollon. Il n'importe, le fait à retenir, en toute cette affaire, git en ceci : les enfants s'aiment?

— Oui.

— Depuis longtemps?

— Depuis toujours.

— J'entends : ils ont vécu, côte à côte, comme frère et sœur. Leur amitié est née dès leur enfance. Mais, leur amour...

— Il devait résulter, directement, de l'amitié d'antan.

— Aveugle que je suis! Tu as raison! C'est clair comme le jour. Oui, ceci est une révélation pour moi. Aussi, tout d'abord, cela me cause une grande surprise; cela me trouble. Que te dirais-je? Il faut que je réfléchisse à ces choses, il faut...

Remi était devenu très grave. Il se tut. Il pensait.

Le nain respecta son silence, un moment.

— Roland va se trouver ici, pendant un mois; il verra Juliette; ils s'aimeront plus encore, reprit-il.

Le Bourguignon secoua la tête.

— Ils s'aimeront d'autant plus que tout convie à l'amour, en cette saison si clémente, en ce riant pays, au milieu de ces fleurs, poursuivit Apollon.

— Oui.

— Or, qui sait si, d'ici à fort peu de temps, Roland ne viendra pas me dire : « J'aime Juliette; Juliette m'aime; unissez-nous! »

— C'est juste.

— Il me le dira d'autant mieux que ses études sont, à présent, terminées, qu'il peut entrer dans la carrière, y marcher seul, travailler pour lui-même, son avenir, encore une fois, étant assuré; il me le dira d'autant mieux, enfin, qu'il peut offrir un rang, une situation à sa fiancée.

— C'est certain.

— Selon moi, il a attendu, pour me parler de ses projets d'union, d'en être au point où il se trouve actuellement.

— Oui.

— D'autre part, comme Juliette elle-même, il croit que Clotilde est ta sœur, et que, seul, tu peux autoriser l'union de ta nièce.

— Poursuis?

— Eh! bien? comme je prévois ce qui se passera, avant peu, je veux me trouver armé pour répondre à mon fils.

— C'est bien vu.

— Voilà pourquoi j'ai tenu à étudier la question avec toi, à l'avance, mon ami Remi; voilà pourquoi je t'ai révélé les faits qui se sont produits, naguère, et que tu ignores : il fallait que tu les connusses, afin de pouvoir être meilleur juge en toute cette affaire.

Certes, Roland et Juliette sont bien jeunes encore; mais, à mon avis, du moins, on ne se marie jamais trop tôt quand l'union qu'on contracte a pour appui l'amour.

Cela dit, réponds-moi? Il faut que tu me fasses part de tes pensées à ce sujet : verrais-tu quelque empêchement au mariage de nos enfants?

Remi se troubla, de plus en plus.

La question d'Apollon, posée à brûle-pourpoint, l'embarrassait fort.

— Je ne sais comment te répondre, répliqua-t-il enfin. Je m'attendais si peu à t'entendre me parler ainsi. Tu sais, je n'ai pas l'esprit très ouvert; il faut que je réfléchisse, longtemps, avant de prendre une décision; encore m'arrive-t-il, assez souvent, de ne pas savoir me tirer d'affaire.

Toi, tout au contraire, tu es organisé pour penser; toi, tu as de l'imagination; de toute éternité, c'est toi qui mènes notre barque : il faut te rendre cette justice, tu es un pilote sûr... tu nous as abrité dans un port où nous n'avons rien à redouter des tempêtes.

Eh! bien, mon amé Apollon, continue. Je m'en rapporte à toi : ce que tu feras sera bien fait.

Apollon reprit, gravement.

— Remi, tu es un homme de cœur; les êtres de ta trempe n'ont pas d'autre guide, en toute occasion, que leur conscience; ils vont toujours de l'avant, en droite ligne, et ils atteignent, par ainsi, plus sûrement leur but.

Vois-tu, le penseur le plus profond, l'être le plus retors, sont moins adroits, pour faire leur chemin dans la vie, que l'homme foncièrement probe; celui-ci triomphe toujours, tôt ou tard, au lieu que les autres succombent, le plus souvent, après une lutte aussi acharnée qu'inutile.

Ne cherche donc pas des complications oiseuses; examine, nettement, une situation que tu connais bien, à présent, et dis, simplement, les idées qu'elle te suggère.

Sois sûr que, dans ces conditions, ton jugement sera sain; crois que celui d'aucun autre homme ne vaudra mieux que le tien!

— Apollon, je ne saurais trop te le répéter : tu me troubles. Pourtant, je voudrais bien répondre à ta question. Voyons. Examinons.

Et, après un temps de silence, le Bourguignon poursuivit :

— Je te parlerai selon ma conscience et je m'expliquerai simplement : tu apprécieras. Écoute :

Roland est un brave garçon que j'aime de tout mon cœur; il fera son chemin, il n'en faut pas douter; de plus, c'est ton fils, et, enfin, tu m'assures qu'il aime Juliette et que Juliette l'aime...

Or, si j'avais des droits réels sur Juliette, je te dirais : Unissons-les. Et cela me rendrait bien heureux. Mais...

— Poursuis?...

— Mais je ne suis pas le parent de Juliette, et je n'ai aucun droit sur elle; par conséquent, il ne m'est pas permis, à mon sens, de prendre une décision quelconque sur un sujet aussi grave.

— Dis toute ta pensée.

— Selon moi, Clotilde, seule, peut autoriser le mariage de sa fille.

— Après?

— Or, malheureusement, la pauvre femme est hors d'état de se prononcer sur ces choses, en ce moment, et pour toujours, peut-être, ce qui compliquera singulièrement les choses, car il faudra bien, pourtant, que Juliette se marie, et je ne sais comment nous devrons agir, alors.

— As-tu tout dit?

— Ah! si Clotilde recouvrait la raison; si elle était mise au courant de la situation et si elle était capable de l'apprécier; si elle me demandait mon avis, ma réponse ne se ferait pas attendre; je n'aurais pas besoin d'y réfléchir longuement. Ce n'est pas tout...

— Achève?

— Qui sait si, un jour ou l'autre, on ne connaîtra pas, enfin, le père de Clotilde.

— Conclus?

— Toutes ces considérations m'empêchent de répondre à ta question comme je le souhaiterais.

— Tu y as répondu, pourtant, avec un sens profond, une grande logique, une raison parfaite. Je n'attendais pas moins de toi.

— Tu partages mes avis!

— Absolument.

— Explique-toi mieux?

— Oui, tu as raison, nous n'avons pas le droit de disposer de la main de Juliette, en ce moment, même avec son gré, même avec la certitude qu'en la donnant à celui qu'elle aime nous assurerons leur bonheur.

— Je suis aise que tu me parles ainsi.

— Note bien que je ne vois pas l'union de nos enfants possible avant un an, au moins, pour toutes sortes de raisons, que je t'exposerai en temps et lieu.

J'ai voulu, seulement, savoir, quant à présent, ce que tu pensais à ce sujet.

Or tu m'as répondu à mon entière satisfaction : Une fois de plus, nous nous sommes trouvés d'accord.

D'ici à un an, la situation de Clotilde peut s'être modifiée. Je dois te dire que Gaucher, d'une part, et Roland, d'autre part, comptent tenter, sur elle, avant peu, une expérience qui pourrait donner de bons résultats.

— Est-ce possible?

— Oui.

— Tu ne m'en a jamais parlé, jusqu'ici!

— Il me paraissait inutile de te leurrer d'un espoir... très fragile encore. Si j'ai parlé, enfin, c'est parce que la conversation que nous venons d'avoir m'y oblige. Oui, Clotilde peut recouvrer la raison.

— C'est l'unique prière que j'adresse au ciel quotidiennement.

Je le pris à la gorge; je le soulevai et lui écrasai la tête sur le roc!... (P. 248.)

— Elle sera exaucée, qui sait? En ce cas, il serait loisible à Clotilde de faire le bonheur de sa fille et de mon fils.

La face du Bourguignon se rembrunit.

— Elle nommerait, aussi, le père de Juliette.

— Oui.

— Ceci compliquerait les choses. Est-ce que tu as pensé à cela?

— Pourquoi?

— Il occupe un haut rang, peut-être.

— Eh! bien?

— Il m'est venu idée qui m'effraie.

— Laquelle?

— Mon pauvre Apollon, si cet homme, orgueilleux de son nom, de son titre, de sa puissance...

— Achève?

— Si cet homme estimait que sa fille ne peut devenir la femme d'un pauvre escholier...

Apollon sourit.

— J'entends! fit-il. Ton objection a sa valeur; ami, ton bon sens t'éclaire. Laisse-moi te dire que le pauvre escholier sera, un jour, un homme, qui, par son savoir et ses services, vaudra les plus puissants.

— D'accord.

— Laisse-moi te dire que notre médiocrité sociale ne nous a pas empêchés de servir, avec dévouement, la maîtresse et la fille de ce père, puissant et occupant un très haut rang, peut-être... et qu'il sera bien obligé de le reconnaître — ce qui lui permettra de constater que, en toute situation, les êtres qui ont un grand cœur ne sont point à dédaigner, et méritent, au contraire, qu'on les honore à l'égard des plus nobles.

— C'est juste.

— Laisse-moi te dire, enfin, que je m'appelle, de mon vrai nom : Jacques Adam, comte de Brionne, que mon fils sera comte de Brionne après moi, et que son grand-père, autant que son aïeul, depuis Hugues Capet, ont toujours servi, fièrement et fidèlement, le roi et la France.

Roland peut donc s'unir à la fille d'un roi, même, sans que cette union ajoute un seul titre de plus à la noblesse de ses glorieux ancêtres.

Il est de sang illustre, et, de plus, il vaudra, par lui-même, comme savant, autant que les plus vaillants de sa race.

Le nain s'était levé, pour prononcer ces paroles; il apparut à Remi comme grandi.

Le colosse, très fier, s'inclina.

— Tu as réplique à tout, mon ami Apollon! Juliette de Musigny, comtesse de Brionne. Par Saint Rémi, voilà qui m'enorgueillit. Les beaux noms! Il me semble qu'il en rejaillit du lustre sur moi-même.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Apollon.

— Parle ?

— Roland sera riche.

— Riche ?

— Oui.

— Explique-toi ?

Le nain, qui avait repris place devant sa table, répondit :

— Il y a trois mois, mon oncle est mort...

— Celui qui te dépouilla, jadis ?

— Précisément.

— Eh ! bien ?

— Or, à la dernière heure, il eut des remords, sans doute.

— Tardifs !

— Je lui en sais gré, néanmoins.

— Certes !

— Il me laissa, par un acte bien régulier, tous les biens qui lui restaient.

— Ton héritage ?

— Diminué ; mais suffisant encore.

— Ton château ?

— Hélas, non ! Le château a été vendu, il y a dix ans. Mon oncle menait une vie fastueuse : Il dissipa la plus grosse part des biens qu'il m'avait pris.

Cependant, ce qu'il en reste représente encore une somme importante, dont je ne connais pas le chiffre, exactement ; mais qui me permettra, désormais, de vivre librement.

— Voilà une bonne nouvelle ! s'écria Remi, enthousiasmé. Ah ! quelle journée ! La Vierge, aujourd'hui, nous protège ! Prions la, mon ami Apollon, afin qu'elle intercède, encore, pour nous, près de son divin fils.

Et, dans un transport, le colosse se signa dévotement.

Puis, ayant réfléchi, un moment, il ajouta :

— Écoute : Il faut, à mon tour, que je te fasse des confidences.

Apollon, surpris, le regarda.

— Des confidences ? fit-il.

— Oui.

— J'écoute.

— Si ton Roland est riche, Juliette sera riche, aussi.

Riche ? Juliette ?

— Oui, très riche, même. Cela t'étonne ?

— Je l'avoue !

— Il y a de quoi être surpris, certes ; mais, enfin, le fait est certain.

— D'où lui vient cette richesse ?

— C'est ce que je vais t'expliquer.

— Je suis moins surpris, encore, d'apprendre que Juliette est riche, que je ne le suis de recevoir, si tardivement, tes confidences.

— Ne m'accuse pas d'avoir manqué de confiance en toi, Apollon, ce serait injuste : Tu vas connaître, du même coup, la source de la richesse de Juliette et les raisons pour lesquelles j'ai dû garder, jusqu'ici, même envers toi, le silence le plus absolu sur un secret que je n'avais pas le droit de divulguer.

— Ces raisons qui t'ont contraint de te taire...

— N'existent plus.

— Depuis longtemps?

— Depuis un moment.

— Je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre.

— Parle?

Le Bourguignon se recueillit ; puis, il s'exprima ainsi :

VII

LES DEUX MOINES

— Et, d'abord, puisque je suis en train de te faire des confidences, mon ami Apollon, je veux les faire complètes : Nous avons le temps, jusqu'à l'arrivée de Roland et de Gaucher.

De même que tu m'as révélé les aventures de ton passé, que j'ignorais, de même, je te révèlerai une terrible aventure de ma jeunesse, qui pèse encore sur ma vie : En te la racontant, je me soulagerai.

D'ailleurs, quoiqu'elle ne se rapporte qu'incidemment à Clotilde et à Juliette, il est utile que tu la connaisses, pour des raisons que tu comprendras bientôt. Écoute :

Je suis fils d'un vigneron bourguignon, bon vivant, grand buveur, robuste compagnon, de qui je tiens, au physique, car, au moral, je ressemble, en tous points, à ma bonne et digne mère, de qui Dieu ait l'âme en son saint Paradis.

Je passai mon enfance en rase campagne, en une maisonnette fleurie s'élevant, au penchant d'un coteau, proche du château appartenant au baron Antoine de Musigny, père de ma bien-aimée Clotilde.

Mes parents et moi nous étions toujours les bienvenus au château, parce que ma mère avait été, comme tu sais, la nourrice de Clotilde.

De bonne heure, mon père m'apprit à tailler la vigne, à soigner le vin, à construire des tonneaux, pendant que, au château, le religieux qui était

l'éducateur de ma sœur de lait, Clotilde, s'efforçait de faire entrer, dans ma dure caboche, les éléments de l'éducation, très soignée, qu'il donnait à son élève.

La lecture, l'écriture, l'histoire, les chiffres ne me disaient rien. J'apprenais mal, difficilement, en me donnant beaucoup de peine.

De même, je n'avais aucun goût pour les travaux de la terre. En revanche, une chose me passionnait : la chasse.

Le baron de Musigny, grand chasseur, m'emmenait avec lui, souvent, lorsqu'il organisait, avec des seigneurs des environs, des battues dans les bois giboyeux de Val-Suzon.

A cette époque, vivait, au château, un maître en l'art difficile de la chasse, un fauconnier qui n'avait pas son pareil au beau pays de France, et qui en eut remontré, certes, au grand fauconnier du roi.

C'était Hugues : cet infortuné qui tomba, sous le couteau des assassins appostés par le moine, en la maison à la Madone Dorée, en voulant défendre Clotilde.

Hugues ne tarda pas à constater mes aptitudes spéciales pour l'art qu'il exerçait avec tant d'habileté.

Il me prit avec lui, et, dès lors, je devins son élève.

Grâce à lui, en quelques années, je sus dresser les faucons, et je pus lui rendre de réels services.

Bientôt, je fus attaché, à sa personne, en qualité de premier valet. Je vins loger au château de Musigny.

Remi s'interrompit.

Sa face, rougeaude, avait pâli, soudain.

— Tu connais tous ces détails, ami, poursuivit-il bientôt, je te les ai rappelés uniquement pour qu'ils constituent une sorte d'entrée en matière à ce que je vais te dire.

Jamais je n'ai révélé ces faits à personne, et je n'y songe jamais sans éprouver une terreur profonde.

— J'écoute.

— Plusieurs années se passèrent, reprit le Bourguignon. J'étais heureux, près de Hugues, au château de Musigny.

Ma mère était morte ; mon père vivait seul, désormais, en sa demeure, où j'allais le voir, souvent. J'avais, alors, un peu plus de vingt ans.

Il faut que tu saches, d'abord, que le baron de Musigny, quoique riche et tout puissant, était vassal de l'Abbé d'un Monastère fort important qui s'élevait non loin de Dijon.

Cet abbé avait, sur nos terres, droit de haute et basse justice.

Or, mon ami Apollon, j'étais amoureux : j'aimais une jeune fille du pays, que j'avais courtisée, et avec qui je comptais bien, un jour ou l'autre, échanger l'anneau, pour notre bonheur à tous les deux.

C'était la fille d'un vigneron, ami de mon père.

Le colosse s'interrompit, pour la deuxième fois.

Visiblement, il était troublé, à un point indicible, par l'évocation de ces souvenirs.

— Poursuis? lui dit Apollon.

Remi reprit :

— Elle se nommait Anne; elle avait dix-neuf ans; c'était une grande et forte fille, haute en couleur, une belle enfant de notre plantureuse Bourgogne, fraîche, appétissante, pleine de vie : Je l'adorais.

Un jour, elle m'apprit que, toujours, sur son chemin, elle rencontrait un moine, dépendant du monastère des environs de Dijon dont l'Abbé était le suzerain de notre Seigneur, le baron Antoine de Musigny, ainsi que je te l'ai déjà dit.

— Après?

— Lorsque je connus cette nouvelle, j'entrai en fureur : J'étais vif, et de plus, amoureux éperdûment. Ma jalousie fut, aussitôt, surexcitée à un degré extrême.

A diverses reprises, Anne se plaignit encore, à moi, des importunités de ce moine, qui la poursuivait toujours, qui s'efforçait de se trouver seule à seul avec elle, et qui devenait, de jour en jour, plus audacieux près de ma fiancée.

Le trouble de Remi s'accrut encore.

A présent, la face du colosse était livide.

— Achève? fit Apollon.

— Une après-midi, comme Anne était allée au village voisin pour faire des provisions, elle m'avait donné rendez-vous, dans un petit bois qui se trouvait à un trait d'arbalète du château, près d'une sorte de grotte, creusée par la nature, au milieu de formidables roches tout enguirlandées de lierres.

— Poursuis, poursuis, mon ami Remi?

— D'ordinaire, quand j'avais rendez vous avec Anne, j'arrivais, le premier, à l'endroit convenu, comme doit le faire tout amoureux sincèrement épris; mais, ce jour là, j'avais été retenu, au château, par mon maître : Hugues, et j'étais en retard.

Comme j'approchais de la grotte, j'entendis des cris, soudain, des appels; je reconnus la voix de ma fiancée; je me mis à courir.

J'arrivai près de la grotte et je ne vis personne.

Tout à coup, j'entendis encore une sorte de plainte rauque, sourde, paraissant sortir de la grotte.

J'y entrai.

Bientôt, mes yeux s'étant habitués à l'obscurité, j'aperçus le moine, agenouillé près de celle que j'aimais.

Il l'avait attendue, là. Il l'avait poussée dans la grotte. Il avait voulu lui prendre un baiser.

Anne s'était défendue. Le moine était devenu plus pressant. Anne avait appelé à l'aide et s'était défendue, vigoureusement, contre son agresseur.

Son pied avait glissé, soudain, sur le sol humide de la grotte; elle était tombée, et, dans sa chute, sa tête avait heurté la roche. Un filet de sang vermeil coulait de sa blessure.

Le moine, effrayé, s'était agenouillé près d'elle ; il essayait, à présent, de la rappeler à la vie.

— C'est effrayant ! Que fis-tu ?

— Ce que je fis ? répliqua Remi, frémissant... Je devins fou de rage ! Terrible, farouche, je me jetai sur le moine.

Il était grand, maigre, jeune encore; mais il ne pesa rien, entre mes mains robustes.

Je le pris à la gorge ; je le soulevai et lui écrasai la tête sur le roc ! Voilà ce que je fis !

Le colosse, en parlant ainsi, s'était levé, et, terrible encore en se remémorant ce fait, il avait mimé la scène, inconsciemment, de manière effrayante.

Puis, brisé, tout tremblant, blême, il se rassit.

Apollon avait frissonné.

— Tu as fait justice, ami ! prononça-t-il, gravement. Tu n'as rien à te reprocher ; ce meurtre ne doit te causer aucun remords !

— Il m'en cause, pourtant ! répliqua Remi. Lorsque je saisis cette créature de Dieu, et lorsque je la soulevai, elle poussa un cri retentissant, prolongé, qui vibre encore à mes oreilles, et que, souvent, j'entends, la nuit, dans un odieux cauchemar.

Quand cela se produit, je me réveille en sursaut, et, pendant plusieurs heures, haletant, je pense et je revois l'abominable scène !

Ami, il fallait que tu connusses enfin ce fait : Nous ne devons avoir rien de caché l'un pour l'autre.

Si je ne t'ai pas fait ce récit, encore, c'est que je n'ai pas eu le courage d'évoquer, plus tôt, devant toi, cette scène tragique, qui eut de si terribles conséquences.

— Remets-toi, mon amé Remi ; remets-toi, et poursuis ton récit ? Anne...

— Ma pauvre Anne était morte !

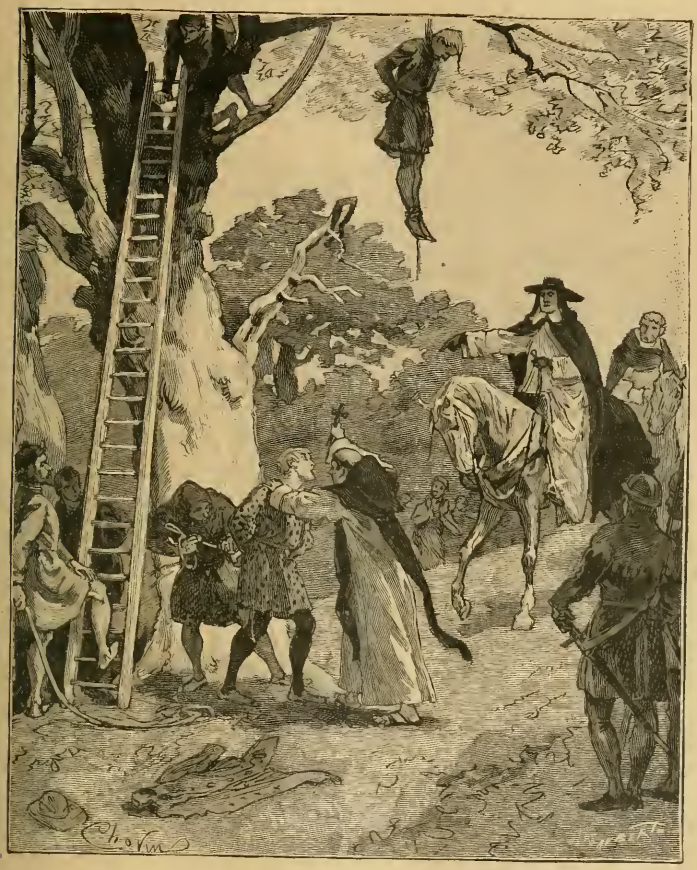
— Morte ?

— Oui, oui, morte !

— Malheureux Remi !

— Lorsqu'elle était tombée, sa tempe droite avait porté sur une pointe du roc; elle était morte sur le coup !

— Terrible !



... Il fit pendre, à la plus haute branche d'un arbre, côte à côte, et mon père et le père d'Anne. (P. 253.)

— Après le meurtre du moine, quand, revenu à moi, j'eus conscience de ce que j'avais fait; quand je pus penser, et quand j'eus l'idée, enfin, de porter secours à ma douce fiancée, je la vis, étendue sur le sol, très pâle.

Je mis la main sur son sein... Ami, son cœur, qui avait été plein d'amour pour moi, ne battait plus !...

Le colosse se tut.

Nettement, il revoyait encore, après vingt années, l'effroyable scène et il tremblait, éperdûment.

— Comme nous avons été meurtris, tous les deux, mon amé René ! dit Apollon.

Et, à son tour, il étreignit le Bourguignon, qu'il serra dans ses bras.

Muets, le nain soupirant et Remi sanglotant, ils demeurèrent, un moment, en cette affectueuse posture.

— Tu l'as bien dit, tout à l'heure, mon bon Remi, cette confidence te soulagera : Nous serons deux pour porter ce secret, désormais. Poursuis ?

Le colosse releva la tête, se dégagea de l'étreinte d'Apollon, et reprit :

— Ce qu'il me reste à t'apprendre est plus horrible encore.

— Tu me fais frémir ! Mais parle, parle ; continue ?

— Longtemps, je restai dans la grotte, près du cadavre de ma mie. Je ne pouvais croire qu'elle fut morte. Je la regardais ; je l'appelais ; je cherchais à la ranimer : Vainement ! Elle était bien morte !

L'avenir de félicités que j'avais entrevu ne constituait plus qu'un rêve ! Tout mon bonheur était perdu !

Des heures et des heures se passèrent : Je n'avais pas le courage, ni le désir de m'éloigner. Je n'avais plus ni force, ni pensée.

— Hélas !

— Je ne savais qu'une chose : Anne, ma bien-aimée, si belle, si vigoureuse, si gaie ; Anne que j'adorais et qui m'adorait, ne me sourirait plus !

Je ne me promènerais plus, sous la feuillée, en la tenant par la taille, et en la pressant sur mon cœur ! Anne ne danserait plus, avec moi, sur la place du village, aux jours de fête ; elle ne viendrait pas habiter la maison de mon père, la vieille maison qui, déjà, dans l'attente de la prochaine union, se parait, pour recevoir la jeune épousée.

— Triste ! Triste !

— Un moment, désespéré, fou, et comme je gémissais près de son beau corps, maintenant glacé, j'eus l'idée d'en finir avec une vie qui, désormais, m'était à charge.

Et, soudain, je ne saurais expliquer comment, j'eus conscience de ce que j'avais fait ; j'eus conscience que j'avais commis un crime ; j'eus conscience des dangers que je courais.

Oui, oui, j'avais tué ; j'étais un meurtrier !

— Un justicier !

— Et, circonstance aggravante, j'avais tué un religieux, un moine ! Je vis son corps inanimé. A son aspect, toute ma colère, apaisée, me remonta à la face : j'insultai le cadavre.

Puis, las, prodigieusement las, je m'assis et pleurai.

Tout à coup, je m'endormis. Quand je me réveillai, je me souvins, brusquement, de ce qui s'était passé.

J'étais dans les ténèbres. Il faisait nuit. Je sortis de la grotte, à tâtons.

L'air de la nuit me fit du bien. Je mourais de soif; je marchai, à travers les taillis, jusqu'à un ruisseau voisin, où je bus; puis, j'errai à l'aventure, sans savoir où j'allais.

Je pensais, cependant; je formai cent projets qui se contrecarraient, l'un l'autre, dans mon esprit troublé. Que devais-je faire?

— Terrible situation!

— Fallait-il avertir le baron de Musigny, mon protecteur, du drame qui s'était joué? Ou bien, fallait-il ne prévenir personne et fuir?

Je te le répète, je courais de grands dangers. Le meurtre du moine devait me coûter cher : Je risquais d'être pendu!

Le baron de Musigny serait-il assez puissant pour me protéger contre la colère de l'Abbé du monastère, qui était son suzerain, et qui, encore une fois, sur nos terres, avait droit de justice haute et basse?

J'étais abattu à ce point qu'il me fut impossible de prendre aucune décision.

— Pauvre, pauvre Remi!

— Quand revint le jour, poussé par une force invincible, je retournai vers la grotte. J'y entrai; je revis Anne et le cadavre du moine.

Et, tout à coup, je me dis que je ne voulais pas que les deux corps restassent l'un près de l'autre. J'étreignis le corps de ma fiancée; j'allais l'emporter, lorsque j'entendis du bruit, un bruit de voix, au dehors.

Ce fait me rappela, brusquement, au souci de la situation.

— Dans le pays, on s'était aperçu de ta disparition, ou de celle de ta fiancée?

— Oui : Le père de ma pauvre Anne, et quelques hommes du village, la cherchaient, partout, depuis quelques heures.

Alors, je me cachai, dans l'ombre, tout au fond de la grotte, en un endroit creux, où nul ne pouvait m'apercevoir.

— Après?

— Des hommes entrèrent dans la grotte; je les vis distinctement; je les reconnus : Un moment se passa; mon cœur battait si fort que j'en entendais les battements, et que je craignis qu'ils ne trahissent ma présence.

— Pourquoi ne te montras-tu point?

— Je ne saurais le dire : J'avais peur; je tremblais; je ne pouvais me tenir debout : Je serais tombé, certes, si je n'avais point été appuyé à la roche à laquelle je me cramponnais.

— Il fallait appeler.

— Je n'aurais pu articuler aucun son.

— Or, qu'arriva-t-il?

— L'un des hommes aperçut le corps du moine; il jeta un cri d'effroi qui attira l'attention de ses compagnons; ils virent le cadavre d'Anne.

Épouvantés, ils sortirent, précipitamment, de la grotte, où, seul, le père de ma fiancée demeura.

En un clin d'œil, mes forces me revinrent; je pus me mouvoir, enfin; je sortis de ma cachette; j'apparus devant le père au désespoir, et, rapidement, je lui racontai ce qui s'était passé.

C'était un homme énergique autant qu'avisé. Il se rendit compte du danger que je courais; il me dit que j'avais bien fait de venger sa pauvre fille; d'abord, il me conseilla de fuir, de me cacher, pour un temps.

Mais, après réflexion, il m'engagea à demeurer sous bois, et il s'engagea à me faire envoyer des vivres, la nuit, à un endroit qu'il m'indiqua.

Puis, lorsque nous fûmes d'accord il emporta le corps de la morte, et il disparut.

Mon père devait être informé, par lui, de ce que j'avais fait, et du lieu de ma retraite. Ensemble, ils tiendraient conseil, et décideraient s'il y avait lieu de révéler le terrible secret au baron de Musigny.

Une heure après, mon père se trouva au rendez-vous que le père d'Anne m'avait donné, dans la forêt.

Le brave homme approuva ma conduite; son compère, et lui, avaient été d'avis d'attendre, avant de raconter l'affaire au baron Antoine; il me recommanda d'être prudent, de demeurer caché, jusqu'à nouvel ordre; il resta, avec moi, pendant plusieurs heures; enfin, il me quitta, en promettant de revenir la nuit suivante.

Il m'avait apporté des vivres; je mangeai : je tombais d'inanition, car je n'avais rien pris depuis plus de vingt heures.

Mon père m'apprit que l'on avait emporté, de la grotte, le cadavre du moine, et qu'on avait dépêché un courrier à l'Abbé du monastère des environs de Dijon, pour lui annoncer la nouvelle de la mort de ce religieux.

Toute la journée se passa, pour moi, dans la plus grande inquiétude.

J'attendais la nuit avec impatience; il me tardait de revoir mon père : On eut dit que j'avais le pressentiment de ce qui allait arriver.

— Qu'arriva-t-il donc?

— La nuit tomba, enfin. A chaque instant, je comptais voir paraître mon père. Anxieux, je prêtais l'oreille, espérant toujours entendre un bruit de pas m'annonçant la présence, aux alentours, d'une créature humaine; je ne percevais que le souffle de la brise, le bruissement des feuillages, des froufrous d'ailes, et, parfois, le lugubre cri des chouettes, qui volaient, d'arbres en arbres.

J'étais harassé; le sommeil appesantissait mes paupières; mais l'angoisse me tenait en éveil.

Si, parfois, je m'assoupissais, l'espace de quelques minutes, bientôt, je sursautais; je rouvrais les yeux, et je restais tremblant, de plus en plus anxieux.

Soudain, dans un fourré prochain, j'entendis une sorte de frôlement; presque en même temps, je sentis qu'on me léchait les mains; l'un des chiens du château, une brave bête, qui me connaissait et m'aimait, était là; puis, je distinguai un bruit de pas : Le chien n'était pas seul; un moment après, un homme se trouva à mes côtés.

— Ton père?

— Non, hélas!

— Qui était-ce donc?

— Mon maître.

— Hugues, le fauconnier?

— Lui-même.

— Pourquoi ton père n'était-il pas revenu à l'endroit convenu?

— Tu vas le savoir : Hugues m'apprit, avec tous les ménagements possible, ce qui s'était passé, dans le village, au cours de cette terrible journée.

— Tu m'épouvantes.

— L'Abbé du monastère dont faisait partie le moine tué par moi, était arrivé dans le pays; il s'était mis en route dès qu'on lui avait appris la nouvelle.

— Après?

— Il avait fait appeler mon père et le père d'Anne.

— Et puis...

— Il leur avait demandé de me livrer, de faire connaître ma retraite.

— Ils refusèrent?

— Oui, pour leur malheur!

— Comment?

— L'Abbé était un homme implacable; de plus, le meurtre du moine l'avait exaspéré; il avait juré de venger le religieux.

— Que fit-il?

— Sans autre forme de procès, et pour les punir de ce qu'ils avaient osé résister à ses volontés, il fit pendre, à la plus haute branche d'un arbre, côte à côte, et mon père et le père d'Anne.

— C'est effrayant!

— Oui! Et puis, pour donner l'exemple, déclara-t-il, il jura que je serais pendu, à mon tour, dès qu'il aurait pu mettre la main sur moi, ce qui ne tarderait guère, assura-t-il.

Effectivement, il organisa des battues, aux alentours; il fit savoir que tout individu qui me donnerait asile, ou me fournirait des vivres, serait considéré, par lui, comme mon complice, et branché!

— Mais le baron de Musigny...

— Vainement, le baron, mis au courant des faits, avait essayé d'apaiser la colère de l'Abbé; vainement, il avait tenté de lui démontrer que, les circonstances étant données, j'avais droit à l'indulgence de mon juge; vaine-

ment il s'efforça d'excuser mon acte en répétant que j'avais agi en légitime défense quasiment; que mon amour pour Anne avait armé mon bras contre un coupable, en somme : l'Abbé ne voulut rien entendre.

Et c'est alors que Hugues fut chargé, par le baron, de me rechercher, de me prévenir de ce qui se passait, et de me fournir les moyens de fuir.

Courageusement, Hugues, sans se soucier des terribles menaces de l'Abbé, se mit en devoir de me trouver.

Dès que la nuit fut venue, il quitta le château; il s'enfonça sous bois, accompagné par le chien, un de nos meilleurs limiers, qui flaira ma trace, et guida son maître jusqu'à moi.

— Tu suivis les sages avis du baron; tu quittas le pays?

— Non! Pas immédiatement.

— Pourquoi?

— J'avais une besogne à accomplir.

— Qu'elle?

— Il me fallait venger la mort injuste de mon père et du père de ma fiancée.

— Sur leur bourreau?

— Oui.

— Or...

— Pendant quinze jours, je vécus sous bois. En ma qualité de chasseur, j'étais habitué à cacher ma piste; les envoyés de l'Abbé ne purent me trouver.

Il resta, dans le pays, deux jours durant, toujours dirigeant des battues contre moi, proférant encore des menaces, et jurant que, si, l'on ne me livrait pas, il ferait incendier notre village; puis, brusquement, il partit, lassé, sans doute, ou rappelé, au monastère, par quelque affaire.

— Poursuis?

— Avant que le premier mois se fut écoulé depuis le supplice de mon père et du père de ma bien-aimée Anne, j'avais fait justice!

— L'Abbé...

— On le trouva, un matin, dans la rivière qui baigne les murs du monastère.

— Tu avais...

— J'avais surpris ce monstre pendant qu'il se promenait dans le petit bois attenant au monastère; je l'avais terrassé sans peine; puis, je le bâillonnai; je lui liai les pieds et les poings; je lui attachai une pierre au cou, et je le jetai à l'eau! s'écria Remi, farouche.

Apollon, terrifié, ne put articuler une parole.

Le Bourguignon reprit bientôt.

— Ce coup fait, je me mis en route; douze heures après, j'étais loin; j'avais quitté ce pays, où, sans ces moines maudits, j'aurais pu vivre, en paix,

dans ma chère maisonnette, à l'ombre du château qui abritait le digne baron de Musigny et ma sœur Clotilde, près de mon père, près de ma femme, faisant souche d'enfants vigoureux, qui seraient déjà grands, à cette heure, et qui me promettraient une vieillesse heureuse entre les plus heureuses !

Avant de m'exiler, définitivement, de cette contrée où j'étais né, où j'avais compté vivre et mourir, je m'étais agenouillé, nuitamment, sur les tombes de ceux que j'avais perdus, que je pleurais, et qui, cette nuit-là, durent tressaillir encore, dans la mort, quand je leur racontai, en sanglotant, comment je les avais vengés !

Il y eut, entre les deux amis, un long temps de silence.

Remi reprit :

— Lorsque tu me proposas, jadis, l'affaire de la maison à la Madone Dorée, je te déclarai que je ne l'accepterais point, s'il s'agissait de tuer, attendu que, si j'avais des peccadilles sur la conscience, je n'avais jamais commis de meurtres.

Apollon, ce jour-là, je t'ai donc célé la vérité; je m'en souviens fort bien, car c'est l'unique mensonge que je t'aie fait; je m'en accuse.

— En tuant ces deux hommes, mon brave Remi, tu ne fus point meurtrier; je te l'ai déjà dit... mais bien justicier ! Ta conscience doit être nette, à ce sujet.

Le Bourguignon soupira.

— Ce qui est singulier, ajouta-t-il, c'est que, si, dans mes rêves, le moine m'apparaît, et me torture, encore, alors que mes yeux sont ouverts, alors que je veille, jamais je n'ai été troublé par le fantôme de l'Abbé.

Ce disant, le Bourguignon, frissonnant, se signa.

— C'est que Dieu m'a pardonné, sans doute, le meurtre de l'Abbé, ajouta-il, tout impressionné.

Puis, il dit encore :

— Depuis vingt ans, je n'ai jamais manqué de faire dire une messe, au jour anniversaire de leur mort, pour le salut de leur âme !

Apollon sourit.

— Soins inutiles, mon amé Remi, dit-il.

— Soins inutiles ! répéta le colosse, surpris.

— Oui ! L'âme de ces gueux appartiendra, pour l'Éternité, à Messire Satan; Dieu ne pourrait recevoir ni l'Abbé, ni le moine, dans son paradis, où tu iras tout droit, c'est sûr : Tu t'y trouverais, avec eux, toi, un juste, en trop mauvaise compagnie ! expliqua le nain.

Puis il demanda :

— Tu vins donc à Paris ?

— Oui. C'est quelques mois après que, pour mon bonheur, je te sauvai la vie, ainsi que nous l'avons rappelé, tout à l'heure.

Et, après un nouveau silence, le Bourguignon poursuivit :

— A présent, Apollon, il me reste à te révéler, ainsi que je te l'ai promis, des faits qui se sont produits depuis, et que je n'ai pu te faire connaître plus tôt, comme je l'ai indiqué déjà, pour des raisons que je vais t'exposer.

— J'écoute ?

— Après notre rencontre à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, il y a dix-sept ans; après l'affaire de la maison à la Madone Dorée, où j'ai retrouvé Clotilde, par grand hasard; après notre départ de Saint-Cloud et notre installation ici, comme tu travaillais ferme, afin d'assurer la subsistance de cinq personnes : une rude besogne pour un seul homme, je compris que je ne pouvais pas demeurer oisif, te laisser toute la charge, et j'imaginai d'utiliser mes connaissances, assez étendues, en l'art de la fauconnerie, ces connaissances que mon maître, le défunt Hugues, avaient mises en ma cervelle, et que j'avais développées, en Bourgogne, par la pratique.

D'ailleurs, plus que jamais, mon goût me portait vers cette occupation.

Bientôt, je devins le varlet du fauconnier — malhabile et paresseux, je dois le dire — du Seigneur de Conflans, père du Seigneur actuel, mon maître.

On ne tarda pas à reconnaître mes aptitudes, et, dès lors, je gagnai quelque argent, que je t'apportai, ce qui nous aida à subvenir aux besoins de toute la maisonnée.

— Et, même, comme un bon fauconnier se paie plus qu'un enlumineur, tu gagnas plus que moi.

— Cela me rendit tout heureux.

— Brave Remi !

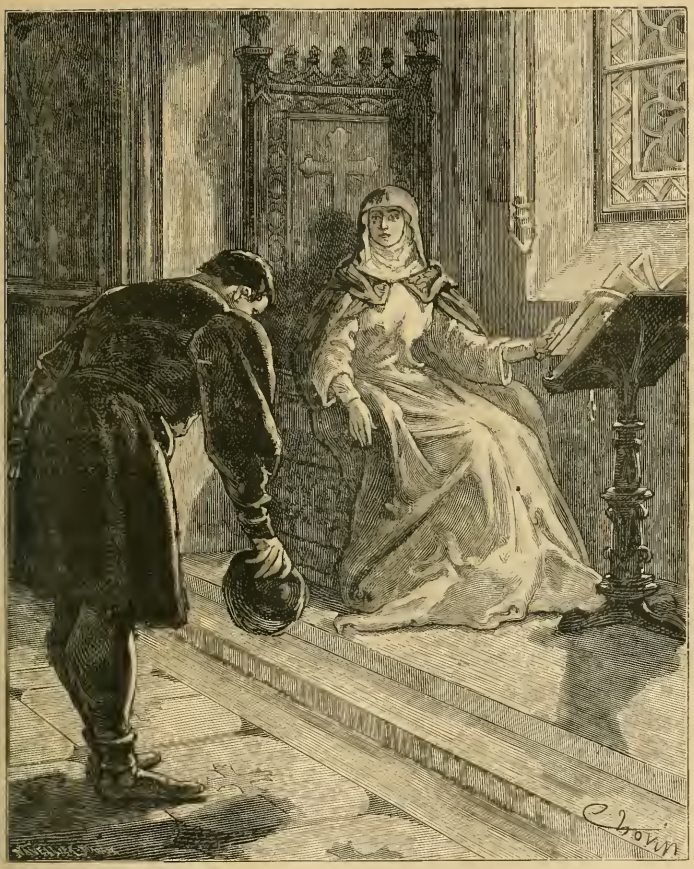
— J'avais à nourrir trois personne : Clotilde, Juliette et moi, qui pouvais compter pour deux, ce qui, en bon compte, faisait quatre, au lieu que toi, tu n'avais charge que de ton fils et de toi-même, qui as toujours vécu de rien; il était donc juste que je gagnasse plus que toi, puisque je dépensais davantage.

— Poursuis? J'ai hâte de savoir ce que tu dois m'apprendre.

— Il y avait six mois, environ, que nous demeurions ici, lorsque notre ami Gaucher, qui soignait toujours Clotilde, avec un dévouement aussi inlassable qu'infructueux, nous déclara, un jour, — tu t'en souviens, sans doute...

— Que, selon lui, la reine, Jeanne de Navarre, femme de notre roi Philippe, quatrième du nom, devait savoir quelque chose, relativement au drame qui s'était joué, dans le faubourg de Saint-Germain-des-Prés, à la maison à la Madone Dorée — je m'en souviens.

— Devant elle, son maître, le chirurgien Jean Pitard, avait prononcé, à dessein, des paroles relatant l'aventure, et la reine avait tressailli; la reine s'était troublée.



A sa vue, je me sentis profondément troublé, tout inquiet... (P. 259.)

— Je m'en souviens, mon amé Remi, je m'en souviens.

— Tu dois te souvenir, aussi, que Gaucher, ce jour-là, tint conseil avec nous ?

— Oui.

— Il s'agissait de savoir ce que nous devions faire, en cette circonstance ?

— Oui.

— Il s'agissait de savoir s'il convenait que Gaucher vît la reine, près de qui son service l'appelait, et lui parlât, ouvertement, de l'affaire, quitte, en cas de danger, à ne pas livrer nos noms, et à ne pas indiquer notre retraite.

Il paraissait démontré que Jeanne de Navarre avait le mot de l'énigme; il paraissait probable qu'elle avait reçu des confidences relativement au drame de la maison sinistrée, et qu'elle connaissait le nom de l'amant de Clotilde.

— C'est cela. Eh! bien?

— Nous fûmes d'avis que Gaucher devait tenter le coup, audacieusement.

— Il le tenta, en effet, quelques jours après.

— Puis, il vint nous faire part du résultat de sa tentative : Résultat infructueux! fit Apollon.

Gaucher lui avait tout révélé, hormis nos noms, ainsi que cela avait été convenu.

La reine avait paru profondément intéressée par le récit de Gaucher; visiblement, elle s'était efforcée de le décider à en dire plus long; mais il n'avait rien pu tirer d'elle.

Nous demeurâmes convaincus, tous les trois, que nous ne nous étions pas trompés; que la reine connaissait le fin mot du secret que nous avions tant intérêt à élucider; mais que, pour des raisons importantes, elle ne voulait, ou ne pouvait rien livrer, de ce secret, à qui que ce fut au monde.

— C'est exact. Tes souvenirs sont précis, mon amé Apollon. Or, ce que tu ignores, c'est ce qui se passa moins d'un mois après cette affaire.

— Voyons?

— Un matin, comme je sortais d'ici; il était cinq heures, environ, je rencontrai, à trois cents pas de l'Abbaye Royale, le Prieur, notre ami, le Révérend Père Radbert.

— Bien.

— Il s'approcha de moi et me dit : « Remi, l'Abbesse de Maubuisson, veut vous voir, aujourd'hui même. »

— L'Abbesse?

— Juge de ma surprise! Le Révérend Père Radbert ajouta :

— « Venez donc à l'Abbaye, ce matin, avant midi. »

— Qu'est-ce que l'Abbesse pouvait te vouloir?

— C'est ce que je me demandai, tout d'abord. Le Prieur reprit :

— « Il convient que vous ne parliez, de ces choses, à qui que ce soit : Je dis à qui que ce soit, vous entendez bien? Pas même à votre meilleur ami. »

— Quel mystère! Tu te rendis à l'appel de l'Abbesse?

— Certes! je répondis au Révérend Père Radbert :

— « Mon Père, j'obéirai. »

Et, en effet, deux heures après, je me trouvai à l'Abbaye; on m'introduisit, immédiatement, dans la chambre de l'Abbesse.

— C'est étrange! Poursuis, mon ami Remi, poursuis : Ton récit est prodigieusement intéressant.

— Ce qu'il me reste à t'apprendre t'intéressera bien davantage encore.

— Voyons?

VIII

LE SERMENT DE REMI

— L'Abbesse, qui se montra si bonne, si douce, pour nous, par la suite, en toute occasion, m'apparut, alors, très grave, presque sévère.

Aujourd'hui, avec son beau visage entouré de cheveux blancs, elle impose le respect à tous ceux qui l'approchent; mais, alors, jeune encore, grande, superbe, majestueuse, quand elle parlait, quand elle fixait, sur quelqu'un, ses grands yeux ardents, elle impressionnait : On avait conscience de sa faiblesse excessive en présence de cette puissante dame.

A sa vue, je me sentis profondément troublé, tout inquiet, et plus encore lorsqu'elle prononça les paroles que je vais te répéter, textuellement, car elles produisirent tant d'effet, sur moi, que je ne les oublierai jamais.

— J'écoute?

— Elle commença ainsi :

— « Vous vous nommez Remi; vous êtes né en Bourgogne, près du château de Musigny, situé proche Dijon; votre mère fut la nourrice de la fille du baron Antoine de Musigny; vous avez grandi en ce pays; vous avez appris l'art de la fauconnerie avec Hugues, fauconnier du baron. Fiancé à la belle Anne, fille d'un ami de votre père, vous avez assassiné un moine, qui poursuivait celle que vous aimiez, d'importunes déclarations d'amour; votre père et le père de votre fiancée furent pendus pour ce meurtre.

« L'Abbé, qui ordonna le supplice de ces deux hommes, fut trouvé, un mois après, noyé dans une rivière voisine. Or, il fut tué par vous, cela est certain : Vous aviez voulu venger, sur lui, la mort des deux victimes injustement condamnées. Puis, vous avez quitté la Bourgogne; vous êtes venu vivre à Paris, où vous aviez résolu de vous cacher. »

— Voilà qui est extraordinaire! murmura Apollon, stupéfait. Comment l'Abbesse de Maubuisson avait-elle pu savoir tout cela?

— Elle le savait; comment l'avait-elle appris? Je n'ai jamais pu m'en rendre compte.

— Après?

— Je devins effroyablement pâle, et, tout tremblant, j'attendis : Je croyais, fermement, que ma dernière heure était venue; je recommandai mon âme à saint Remi. L'Abbesse, cependant, poursuivit :

— « Avec votre ami Apollon, vous avez accepté d'enlever un enfant, vivant, avec sa mère, en une maison située dans le faubourg de Saint-Germain-des-Prés, une maison dite à la Madone Dorée; or, la mère de cet enfant n'était autre, et vous l'ignoriez, que votre sœur de lait : Clotilde de Musigny. Vous deviez porter l'enfant à un moine — qui vous avait payé pour cet acte — à la Tour de Nesle.

» Au lieu de livrer l'enfant, et comme, en l'habitante de la maison à la Madone Dorée vous aviez reconnu Clotilde de Musigny, votre ami et vous, vous prîtes la fuite, en emportant la mère et l'enfant; vous vous réfugiâtes en la demeure de votre ami Apollon, à Saint-Cloud, d'où vous partîtes, le lendemain même, dans la nuit, pour venir vous installer ici. Répondez, tout cela est-il exact? »

— Terrible question!

— Oui! Tu dis bien : Terrible question! L'Abbesse était entrée en matière sans préambule; fort adroitement elle était allée droit à son but : Aussi, étais-je sans défense, contre elle, et, d'ailleurs, je dois le répéter, absolument troublé, d'autre part, depuis que je me trouvais en sa présence.

Mon trouble, comme tu penses, n'avait fait que s'accroître.

« Je suis perdu, pensé-je. On n'attend qu'un aveu de ma bouche pour me saisir; dès que j'aurai parlé, je serai appréhendé par des gens qui sont apostés, ici près, c'est sûr, à cet effet; je vais être pendu! Ayez pitié de moi, grand Dieu! Ayez pitié de ma pauvre Clotilde et de l'innocente Julictte, de qui je suis l'appui. »

Puis, éperdu, inconscient, ne sachant ni ce que je faisais, ni ce que je disais, je tombai, à deux genoux, devant l'Abbesse; je joignis les deux mains, et, suppliant, je criai :

— « Grâce! »

L'Abbesse fixa, sur moi, son regard qui me fascina; elle reprit, impérieusement :

— « Répondez? Tout ce que je vous ai dit est-il exact? »

D'une voix à peine distincte, je répliquai :

— « Oui! Ayez pitié de moi. »

Et je courbai la tête, attendant mon arrêt. Un moment se passa, qui, pour moi, dura un siècle. L'Abbesse me dit :

— « Relevez-vous. »

Terrifié, je relevai la tête; je regardai mon juge : O surprise, l'expression de sa physionomie s'était modifiée, subitement.

A présent, l'Abbesse avait l'air doux que tu lui connais; elle souriait.

— « Relevez-vous! » répéta-t-elle, bienveillamment.

— Étrange! Étrange! fit Apollon, très attentif.

— « Vous êtes un grand criminel! reprit-elle. Trois fois, vous avez mérité le gibet. »

Je tremblais toujours. L'Abbesse poursuivit, avec la même bienveillance :

— « Toutefois, on vous saura gré des bonnes actions que vous avez accomplies : Vos crimes sont excusables, jusqu'à un certain point; on vous permettra de les racheter. »

— Étrange! répéta Apollon.

— « Oui, dit l'Abbesse, on vous laissera la vie... à une condition. »

— Laquelle? demandai-je.

— « Donc, poursuivit la puissante dame, cette femme, cette jolie créature, cette pauvre folle qui vit, présentement, avec vous, dans la maisonnette de Messire Jacques, dit Apollon, votre ami, qui travaille pour moi, et qui exécute de si merveilleux ouvrages... n'est pas votre sœur, comme tout le pays le croit; mais bien l'habitante de la maison à la Madone Dorée, ou Clotilde de Musigny, votre sœur de lait, que vous avez sauvée de la mort, peut-être? »

« Oui! répliquai-je. »

— « Bien!... Savez-vous que le baron Antoine de Musigny est mort? »

— Je le sais.

L'Abbesse parut étonnée.

— « Comment l'avez-vous appris? » demanda-t-elle.

Au point où nous en étions, mon ami Apollon, tu conçois que je n'avais plus qu'à dire toute la vérité?

— Certes! fit le nain.

— Je racontai donc à l'Abbesse, reprit Remi, comment tu t'étais trouvé près de la maison incendiée, au lendemain du drame, au moment même où le baron de Musigny s'y était trouvé lui-même; je dis comment, le jour même, tu appris, par notre ami Gaucher Faber, la mort du baron, emporté, subitement, dans la salle du Conseil du Roi, notre Sire, à qui il était allé demander justice.

Et l'Abbesse me dit :

— « Bien!... Il vous sera tenu compte, aussi, de votre franchise. Encore une question : Le baron Antoine de Musigny était riche? »

— Très riche! répliquai-je.

— « Sa fille, Clotilde de Musigny, est l'unique héritière de ses biens? »

— Oui!

— « Or, vous comptez, sans doute, dans son intérêt, faire valoir, un jour, ses droits à l'héritage de son père? »

— Oui!

— « Tout le monde croit qu'elle est morte; tout le monde croit qu'elle

est restée ensevelie, avec son enfant et ses serviteurs, sous les ruines de sa maison incendiée : Or, pour que vous puissiez faire reconnaître ses droits, il faudra donc qu'elle reparaisse? »

— Certes.

— « Il faudra qu'elle dise comment elle a été sauvée, quasi miraculeusement, par vous? »

— Oui.

— « Il faudra qu'elle ait recouvré la raison? »

— Notre ami Gaucher Faber espère que, d'un jour à l'autre, l'état de Clotilde peut s'améliorer.

— « Fera-t-elle connaître, alors, le nom de son amant? »

— Elle ne le connaît pas.

— « Au moins fournira-t-elle, à ceux qui s'intéressent à sa situation, des renseignements qui permettront de le retrouver? »

— C'est probable.

— « Et, en toutes ces affaires, vous comptez lui venir en aide, lui prêter, ainsi que votre ami, Messire Jacques, votre concours le plus dévoué? »

— Bien entendu.

— « Cela sera dangereux pour vous! »

— Dangereux?

— « Sans doute : Les actes que vous avez accomplis, en Bourgogne, ne sont point oubliés : Si vous reparaissez, dans votre pays, qui sait ce qu'il en pourra résulter pour vous? »

— Apollon ira en Bourgogne, avec Clotilde, et saura bien, à mon défaut, faire reconnaître ses droits.

— « Point! » s'écria l'Abbesse — et son visage reprit, soudain, son expression sévère.

Je ne dis mot; j'attendis qu'elle s'expliquât; elle reprit :

— « Je vous ai déclaré, tout à l'heure, que vous auriez la vie sauve à une condition. »

— Laquelle? demandai-je, pour la deuxième fois.

— « Clotilde de Musigny est morte! fit-elle. Votre sœur, Clotilde, seule, existe. »

— Je ne comprends pas!

— « Une protection très haute, très puissante vous couvre, présentement, et vous couvrira toujours, dans l'avenir; mais à la condition expresse — vous entendez : expresse — que jamais vous ne tenterez rien pour que Clotilde de Musigny et sa fille reparaissent, revendiquent leur nom ou réclament leurs biens.

» A partir de ce jour, vous serez surveillés étroitement : On a le plus grand intérêt, pour des raisons que vous ne connaîtrez jamais, à ce que tout

le monde demeure certain que Clotilde de Musigny est bien morte, qu'elle est restée ensevelie sous les décombres de la maison à la Madone Dorée.

» Si vous tentiez la moindre démarche ayant pour but de démontrer que ces deux êtres existent, vous cesseriez d'être protégés; au contraire, de votre protecteur vous vous feriez, immédiatement, un implacable et très redoutable ennemi.

» Vous seriez, aussitôt, arrêté; on vous rappellerait que vous avez assassiné, en Bourgogne, deux hommes; on prouverait que, avec votre ami Apollon, vous avez incendié la maison du faubourg de Saint-Germain-des-Prés, tué les serviteurs de Clotilde de Musigny, et on vous accuserait de rapt sur la personne de Clotilde et de sa fille, dans le but de vous approprier leurs biens.

» Vous seriez donc pendus, votre ami Apollon et vous, dans les vingt-quatre heures.

» Ce n'est pas tout : Clotilde serait séparée de son enfant, enfermée dans quelque cachot, d'où elle ne sortirait plus que morte... si bien que tout ce que vous auriez tenté, pour la servir n'aurait assuré que sa perte, et la vôtre. »

— C'est effrayant! dit Apollon, frissonnant. Or, que répliquas-tu?

— L'Abbesse ne me laissa pas le temps de répondre; d'ailleurs, j'étais épouvanté, et incapable d'articuler un seul mot. Elle ajouta :

— « Choisissez donc : Vous allez prendre l'engagement solennel, par un serment sur le Christ, que, désormais, vous ne vous souviendrez pas que Clotilde de Musigny existe; vous allez jurer que jamais vous ne ferez la moindre tentative pour l'aider à revendiquer son nom et ses droits, et, même, que vous vous opposerez, toujours, à ce qu'elle tente, elle-même, la moindre démarche en ce sens.

» Il va de soi que vous vous opposerez, également, à ce que votre ami Apollon, opère, de son côté, au profit de Clotilde.

» Dans le cas où, grâce aux soins que votre ami Gaucher Faber prodigue à la folle, elle recouvrerait la raison, et dans le cas où elle prononcerait des paroles imprudentes capables de trahir le secret que vous aurez juré de garder, vous lui feriez comprendre qu'elle doit se taire, si elle tient à la vie; si elle est soucieuse du bonheur de sa fille et de l'existence de ses protecteurs.

» Si vous consentez à prêter ce serment, et si vous le tenez, fidèlement, vos protecteurs estimeront, bienveillamment, que vous aurez racheté vos fautes, et jamais vous ne serez inquiété, ni vous, ni les vôtres : Je veux dire ni Clotilde, ni sa fille, ni Gaucher Faber, ni votre ami Apollon.

» Rendez grâce au ciel que ceux qui exigent, de vous, le serment que je vous ai dicté, vous protègent ainsi : Ils pourraient, d'un seul mot, d'un

seul geste, vous faire disparaître tous! Mais, ils ne le veulent pas, pour des raisons que vous ne connaîtrez jamais, encore une fois.

» Dans le cas où vous ne vous prêteriez pas à leurs désirs, ces raisons qui les empêchent de vous briser, tous, s'effaceraient devant des considérations d'une capitale importance.

» D'abord, vous, Remi, vous seriez pris, séance tenante, et pendu, avant une heure; Apollon serait pendu, de même, avant la fin du jour, et Clotilde enlevée, avec sa fille.

» Quant à Gaucher Faber et au fils d'Apollon, ils disparaîtraient.

» Au contraire — et j'insiste sur ce point — vous vivrez tous heureux, estimés, respectés, dans l'aisance; moi-même, je veillerai sur vous; je prends l'engagement formel de vous défendre, en toute occasion, de vous aider, de tout mon pouvoir et en toutes circonstances : Vous me verrez à l'œuvre bientôt.

» Enfin, et pour compenser la perte que Clotilde de Musigny subira de ce fait qu'elle n'aura point revendiqué ses droits sur l'héritage paternel, sachez, d'ores et déjà, qu'une somme de vingt mille livres, en or, sera versée, par mes mains, à qui de droit, pour lui être comptée, avec les intérêts qu'elle aura produit dès le mois où nous sommes, le jour de son mariage.

» Je dois ajouter que personne, au monde, ne connaîtra rien de ce que je viens de vous dire; vous ne serez délié de cet engagement que le jour où l'on vous aura demandé la main de votre nièce Juliette : Ce jour-là, vous pourrez faire connaître ces faits au père du fiancé de la jeune fille, sous promesse qu'il ne les révèlera point, et sous votre responsabilité.

» Bien entendu, on vous fournira, d'ici à peu de jours, toutes les pièces, très en règle, établissant que Clotilde, veuve, est bien votre sœur, et que, par suite, sa fille, Juliette, est votre nièce.

» A présent, vous savez tout, Remi : Réfléchissez et choisissez. »

Ainsi parla l'Abbesse, mon amé Apollon.

— C'est prodigieux! dit le nain, qui avait écouté le récit du Bourguignon, avec une attention soutenue, et non sans frémir, parfois.

— Qu'est-ce que tu eusses fait, à ma place? demanda Remi.

— De par tous les saints, j'eusse juré : Il n'y avait pas autre chose à faire!

— Et c'est ce que j'ai fait. Je répondis à l'Abbesse.

— « Il n'est pas besoin de réfléchir longtemps : Je suis prêt à prendre, par serment, l'engagement que l'on attend de moi! »

— « Vous vous rappelez bien, Remi, fit l'Abbesse, toutes les conditions de cet engagement? »

— Toutes!

— « Vous les respecterez? »

Appuyée au dossier du banc, les mains sur les genoux, elle regarda droit devant elle, sans voir, absorbée... (P. 272.)

— Je le jure!

L'Abbesse me montra un crucifix, devant lequel, solennellement, je levai la main, grave, recueilli.

— « Bien! dit la puissante dame. Je ferai savoir, à qui de droit, que j'ai reçu votre serment. Allez en paix, Remi! »

Je m'agenouillai aux pieds de l'Abbesse, qui me bénit; son visage était

resplendissant : L'excellente femme devait être tout heureuse d'avoir accompli sa mission.

Je me relevai, et, profondément troublé, encore, je sortis.

Dehors, par une magnifique journée, j'errai, à travers la campagne, pensif, réfléchissant à ce qui venait de se passer.

Enfin, après plusieurs heures, je revins au logis, calme, maître de moi, capable de porter, sans trouble, le redoutable secret qui m'avait été livré, et fermement décidé, dans notre intérêt, pour notre bonheur à tous, à tenir le serment solennel que j'avais fait sur la croix sainte.

L'Abbesse avait dit :

— « Je prends l'engagement formel de vous défendre, en toute occasion, de vous aider, de tout mon pouvoir, et en toutes circonstances. Vous me verrez à l'œuvre, bientôt. »

Elle tint sa promesse.

Cinq mois après, le Seigneur de Conflans me prit à gages, comme grand fauconnier, et, cela, grâce à elle.

D'autre part, tu fus plus largement rémunéré de tes travaux, et, tous, nous vécûmes, dès lors, plus largement.

Ainsi que nous l'avons constaté, déjà, au commencement de cet entretien, non seulement la protection de l'Abbesse s'étendit, sur nous, au point de vue matériel; mais, aussi, au point de vue moral.

A partir de cette époque, nous constatâmes que tout un chacun, dans le pays, nous estimait davantage, nous témoignait plus d'égards, et nous marquait le respect dû aux protégés de la très haute dame.

De ce jour, ami, notre existence fut douce, et, depuis, de jour en jour davantage, elle devint plus douce encore. Clotilde, Juliette, ton Roland, ne manquèrent de rien, et, même, ils jouirent, ainsi que nous-mêmes, des bienfaits de ce superflu qui constitue le vrai bonheur, dans une médiocrité enviable.

Voilà, mon amé Apollon, ce qu'il fallait que tu saches; j'ai pu te le dire, enfin, puisque, d'après l'engagement que j'ai pris, il y a dix-sept ans, avec l'Abbesse, il m'a été loisible de te confier notre secret en présence de la demande que tu as quasiment formulée, au nom de ton fils, qui aime Juliette, et qui, selon toi, ne tardera pas à demander sa main.

Remi, ayant achevé son récit, regarda son interlocuteur et reprit :

— Que dis-tu de tout cela?

— J'en suis abasourdi! répliqua Apollon. Au profit de qui l'Abbesse de Maubuisson a-t-elle agi?

— Nous ne le saurons jamais, c'est probable.

— Qui peut répondre de l'avenir?

— D'ailleurs, que nous importe?

Apollon secoua la tête.

— Il nous importe plus que tu ne le penses de connaître le fin mot des choses.

— Pourquoi?

Le nain fixa son clair regard sur Remi.

— L'Abbesse a dit vrai, sans doute, expliqua-t-il, lorsqu'elle t'a démontré que, pour notre bonheur, nous devions accepter ses propositions.

Il est hors de doute qu'elle a parlé au nom d'une personnalité très puissante, qui avait le plus grand intérêt à ce que Clotilde ne reparut point.

Il est hors de doute que cette personnalité puissante pouvait, d'un geste, nous faire disparaître tous.

— J'ai donc eu raison d'accepter les susdites propositions?

— Oui. Alors, il n'y avait pas autre chose à faire.

— J'ai donc bien fait, aussi, de combattre, énergiquement, et sans pouvoir te dire pourquoi, ce qui m'a gêné souvent, toutes les entreprises que tu as tentées, dans l'intérêt de Clotilde et de sa fille, pour qu'elles entrassent en possession de l'héritage du baron de Musigny, héritage qui, à leur défaut, est allé aux mains d'un cousin de Clotilde, fils de la sœur de sa mère.

— Oui, puisque, encore une fois, si nous avions donné le moindre signe de vie, nous devions être tous perdus, infailliblement.

— Alors, nous n'avons rien à regretter?

— Peut-être!

Le colosse, étonné, se leva.

— Explique-toi? fit-il.

IX

SCRUPULES

— C'est simple : Tu as accepté les propositions de l'Abbesse, et cela nous a donné le bonheur.

— Eh! bien? Que nous faut-il de plus?

— Pas moins que ma conscience me reprocherait, ces choses m'étant enfin connues, de ne pas me préoccuper de ce fait, à savoir que ce bonheur que nous goûtons, présentement, n'a été acheté qu'au prix d'un sacrifice imposé à Clotilde.

— Je ne comprends pas.

— Suppose que Clotilde n'ait point été folle?

— Bien.

— Suppose que, après l'incendie de la maison à la Madone Dorée, elle ait eu son libre arbitre?

— Supposons-le.

— Crois-tu qu'elle n'aurait pas tout tenté, femme et mère, pour retrouver son amant, le père de son enfant?

— C'est vrai! répliqua Remi. Je n'ai jamais pensé à cela! Apollon, tu es le juste par excellence.

Oui, en toute cette affaire, j'ai été égoïste; je me suis occupé de nous; je n'ai pas songé, que, pour acheter notre repos, je sacrifiais Clotilde.

— Tu vas trop loin, ami : Ainsi que je te l'ai dit, tu as eu raison d'accepter, jadis, les propositions de l'Abbesse.

Il y allait, pour nous, d'une question de vie ou de mort. On nous tenait; on n'avait qu'à étendre la main sur nous pour nous supprimer; il fallait donc céder.

— Mais, à présent...

— A présent, la situation est autre.

— Achève?

— Dans l'état où se trouvait Clotilde, nous ne pouvions tenter quoique ce fut, utilement, pour elle, parce qu'il lui était impossible de nous aider à la servir; mais si, comme nous sommes en droit de l'espérer, elle recouvrait l'esprit...

— Eh! bien?

— Alors, je crois, fermement, que nous serions obligés de lui prêter notre concours le plus dévoué, si elle l'exigeait, pour revendiquer ses droits.

— Tu me troubles profondément!

— Dans l'intérêt de cette personnalité puissante de qui je parlais tout à l'heure, et au nom de qui l'Abbesse de Maubuisson a agi, dans notre intérêt immédiat, et, aussi, dans l'intérêt de Clotilde et de sa fille, tu as supprimé, de ce monde, par l'engagement que tu as pris, Clotilde de Musigny?

— C'est vrai.

— Tu as accepté de lui constituer une individualité sociale autre que la sienne?

— C'est bien exact.

— Elle est devenue ta sœur, et Juliette ta nièce?

— Oui.

— Or, Clotilde acceptera-t-elle cette situation?

— Jamais je n'ai songé à cela.

— Clotilde de Musigny reconnaîtra, sans doute, que, les circonstances étant données, tu as bien agi et elle t'en saura gré, soit!

Peut-être même ne revendiquerait-elle rien et souhaiterait-elle de demeurer dans le *statu quo* s'il ne s'agissait que d'elle : Sa vie est brisée, à présent!

Mais elle sera ambitieuse, pour sa fille, qui sait? Mère, elle voudra

revivre par son enfant. Et, dès lors, admettra-t-elle que Juliette, enfant de race, ne soit que la nièce du grand fauconnier du seigneur de Conflans?

Clotilde ne tentera-t-elle pas tout, au monde, pour reprendre son nom, son titre, qu'on lui a enlevés; sa personnalité, qui a été supprimée?

Ne voudra-t-elle pas retrouver son amant, qui, d'autre part, a cherché, peut-être, aussi, sa maîtresse et sa fille?

Et, enfin, ne formera-t-elle pas le projet de se venger de ceux qui ont brisé sa vie, et qui ont tout fait — scélératement, en somme — pour qu'elle disparaisse à jamais?

— Tu as raison, je suis confondu!

— Nous avons eu la vie sauve, soit; on a tout entrepris pour assurer notre bonheur, j'en conviens; même on a assuré l'avenir de Juliette, je le reconnais; mais ce qu'on nous a donné, après tout, ne constitue qu'une compensation assez mince, en raison du sacrifice énorme qu'on nous a demandé.

— Oui.

— Sacrifice qui ne pèse, en somme, que sur Clotilde et sa fille.

— Hélas!

— Tu reconnais que je dis vrai?

— Absolument : Et je m'accuse de n'avoir pas réfléchi à tout cela! Conclus.

— La conclusion s'impose.

— Voyons?

— Je prétends que, en admettant même que Clotilde ne recouvrerait pas l'esprit et ne pourrait revendiquer, pour elle, et, surtout, pour Juliette, les droits, de toutes sortes, qui lui ont été enlevés, il est de notre devoir, — et je le proclame en mon âme et conscience — de nous substituer à elle pour faire ce que, femme et mère, elle ferait assurément elle-même, dans le but de reprendre, sous toutes ses formes, la personnalité qui lui a été enlevée.

— Oui.

— Bien entendu, nous n'agirons qu'avec la plus expresse prudence, en avançant, peu à peu, vers notre but.

— Bien!

— Le serment que tu as fait t'a été arraché de force, on peut le dire, et sous menaces terribles.

— C'est vrai.

— Tu l'as tenu, fidèlement, pendant dix-sept années; mais j'estime qu'il ne t'engage point.

— Et, s'il m'engage, il n'engage que moi.

— Il ne t'engage point, je le répète. D'ailleurs, qui sait si l'Abbesse, aujourd'hui, ne te relèverait pas, elle-même, de ce serment?

— On pourra le lui demander.

— Non pas! Ne fournissons pas d'armes, contre nous, à nos ennemis. Qui sait, d'autre part, si les raisons qui ont créé, jadis, la situation où Clotilde s'est trouvée, n'ont pas cessé d'être : En dix-sept années, bien des événements se produisent.

Qui sait si les ennemis de la jeune femme, ceux qui ont eu intérêt à la faire disparaître, n'ont pas disparu eux-mêmes? Par suite, les dangers que l'on eut courus, jadis, à les braver, ne sont plus à redouter.

— C'est admirablement déduit.

— Dans tous les cas, que ces dangers subsistent, il n'importe : J'estime qu'il est de notre devoir d'agir, encore une fois, avec toute la prudence désirable, soit pour aider Clotilde à reprendre ses droits si elle le demande elle-même, la raison lui étant revenue, soit en son lieu et place dans le cas où elle resterait folle.

— J'approuve.

— Bien! Quand nous aurons fait notre devoir, si Roland, qui aime Juliette, et qui est aimé d'elle, peut l'épouser, et s'il l'épouse, nous aurons accompli notre tâche ici-bas, mon ami Remi, et nous pourrons nous endormir, sans crainte, dans la paix du Seigneur.

— Ainsi soit-il! Mais, pourtant, le plus tard possible, n'est-ce pas? La vie que nous mènerons, sera douce, plus que jamais, et je demande à en jouir.

— D'accord.

— Et, quand nous mettrons-nous à l'œuvre?

— Avant longtemps.

— Je suis prêt.

— Dès que notre ami Gaucher et Roland auront tenté, sur Clotilde, cette expérience dont ils m'ont parlé, et de laquelle ils attendent beaucoup.

Jusque-là, ne changeons rien à l'état actuel des choses; vivons comme nous avons toujours vécu.

Je te préviendrai lorsque le moment d'agir sera venu.

D'ici là, je vais réfléchir à tout ce que nous venons de nous dire, à tout ce que tu m'as révélé qui m'ouvre des horizons nouveaux sur le passé, et je chercherai les moyens de poursuivre notre œuvre pour le succès des intérêts de Clotilde de Musigny.

— C'est convenu.

Les deux interlocuteurs, las, après cette longue conversation, se turent, et pensèrent.

Remi s'était rapproché de la baie, il regarda au dehors.

— Je ne vois plus Juliette, fit-il.

— Elle est revenue à la maison, sans doute; elle aide Véronique à tout préparer pour recevoir Roland et Gaucher.

— Ils sont en retard; ils devraient être ici.

— Oh! Ils ne sont pas loin, c'est probable.

— Je vais descendre, ami; j'ai besoin de prendre l'air, de marcher un peu, et, aussi, de revoir Juliette.

— Va! Moi, je profiterai du moment qui me reste, jusqu'à l'arrivée de mon fils, pour finir cette page commencée.

Au moment de se séparer, Remi et Apollon se regardèrent.

— Frère, je t'aime! s'écria Remi, en proie à une vive émotion.

Et il étreignit le nain, tendrement.

— Moi, de même, frère! répliqua celui-ci.

Ils demeurèrent, un moment, aux bras l'un de l'autre.

. . . . . .

Soudain, un cri retentit, dans la campagne, à une faible distance, un cri aigu, qui vibra dans le silence.

— Qui a poussé ce cri? demanda Apollon.

— Il m'a semblé reconnaître la voix de Juliette! fit Remi, frémissant.

En même temps, on entendit un bruit de voix, qui grandit, bientôt, démesurément.

A coup sûr, une rixe, engagée entre plusieurs hommes, avait lieu non loin de là.

— C'est de ce côté que cela se passe, reprit Apollon.

— Il est arrivé quelque chose à Juliette! ajouta Remi.

Le colosse, toujours debout près de la baie, mesura, rapidement, du regard, la hauteur qui le séparait du sol.

Puis, sans hésiter, il enjamba la baie, et, avant qu'Apollon ait pu l'en empêcher, il sauta à terre.

— Prends garde! cria le nain.

Le Bourguignon tomba sur un genou, lourdement, au grand effroi d'Apollon; mais il se releva, tout aussitôt; puis, il se mit à courir vers l'endroit où le bruit des voix retentissait toujours, et, même, plus sonore que jamais.

Il disparut, bientôt, derrière un bouquet d'arbres, cependant qu'Apollon, pâle, effrayé, n'osant suivre le chemin que son ami avait pris, descendait, quatre à quatre, les escaliers de la maisonnette, traversait la salle basse, où Véronique confectionnait une pâte; puis, passait dans le jardin, tournait la maison, et se jetait, éperdu, sur les traces de Remi.

— Eh! Bon Dieu, qu'est-ce qui arrive? fit Véronique, stupéfaite.

Elle aussi, elle sortit, curieuse, inquiète, et courut derrière son maître.

X

ANGÉLIQUE CRÉATURE

Pendant que Remi et Apollon causaient, Juliette, tout heureuse de se retrouver en ce pays, s'était perdue dans les allées du jardin et dans les fourrés du bois y attenant.

Souple, extra gracieuse, elle erra, rêveuse, charmée, tout aux alentours.

Enfin, lasse, elle s'assit, sur un banc de pierre, fait d'une bande de granit chargé de sculptures à demi effacées par les intempéries, et à laquelle on avait adapté, tant bien que mal, un dossier de bois, alors tout en guirlandé de feuillages.

Au hasard de sa promenade, la belle jeune fille avait coupé quelques fleurs; elle fit un petit bouquet, artistement composé, où les couleurs se mariaient harmonieusement, et elle en para son corsage

Appuyée au dossier du banc, les mains sur les genoux, elle regarda droit devant elle, sans voir, absorbée, profondément, dans ses pensées.

Autour d'elle, tout était pur.

Au-dessus de sa tête, les grands arbres joignaient leurs épaisses ramures, constituant une voûte de verdure, trouée, çà et là, par les rayons du soleil, qui mettaient, sur sa robe blanche, sur sa face rosée, et sur ses cheveux noirs, des taches lumineuses.

Là-bas, au delà d'une clairière où croissaient des herbes hautes, piquées de fleurs de champs, on apercevait les murailles de l'Abbaye Royale, dont les bâtiments se profilaient sur le fond du paysage.

L'endroit où Juliette s'était arrêtée : une sorte de rond point élevé, dominait un chemin creux, qui se trouvait à sa gauche.

C'était l'extrême limite de la propriété d'Apollon.

Entre cette propriété et le chemin creux s'élevait une haie, broussailleuse, très touffue, une haie d'aubépines, qui, au printemps, devait embaumer les environs.

De temps à autre, une sonnerie de cloches, vibrant au sommet d'une des tourelles du monastère, faisait tressaillir Juliette; puis, elle retombait dans sa rêverie, un moment interrompue.

A l'âge de Juliette, toutes les filles aiment à rester, parfois, seules, et prennent un plaisir très doux à laisser leur esprit s'envoler vers des au-delà radieux.

... Ses lèvres avaient effleuré, en un long baiser, très doux, les boucles de sa chevelure.
(P. 276.)

Que de merveilleuses visions sont entrevues, par elles, en ces heures délicieuses, qu'elles évoquent, encore, plus tard, pour se réconforter quand elles souffrent!

Leur rêverie les emporte, leur montre des palais chimériques, des jardins admirables, peuplés d'oiseaux bleus, traversés par de jeunes et beaux cavaliers, aussi nobles que fiers et valeureux, qu'elles contemplent, extasiées!

Quelles épopées : Les rêves d'une jeune fille!

Six mois auparavant, quand Juliette était solitaire, dans le jardin de son oncle Remi, à Conflans, ou dans la maison, dans sa petite chambre, elle évoquait les souvenirs de son enfance; elle revoyait la demeure d'Apollon, où elle avait grandi, près de Roland, le cher compagnon de ses jeux; elle revoyait le sévère monastère voisin, la petite église de Maubuisson où elle s'était agenouillée si souvent; puis, elle se souvenait des faits qui s'étaient produits lorsqu'elle était venue demeurer à Conflans. Comme elle avait été triste, alors, parce qu'elle avait dû quitter la contrée, s'éloigner d'Apollon!

Et puis, elle pensait à sa mère, si belle, si jeune encore, et qui, vivante, pourtant, était comme morte, hélas! puisqu'elle ne se rendait pas compte des choses qui se passaient à ses côtés.

Souvent, aussi, elle pensait à Apollon, qui s'était tant occupé d'elle; à Apollon qui était si savant, si noble, si grand.

Le nain, pour elle, était paré de telle sorte — parce qu'elle admirait son savoir, son caractère, parce qu'elle avait entrevu son âme — qu'elle le trouvait le plus beau des hommes près de qui elle avait vécu jusque-là.

Elle se disait, sans se rendre compte, exactement, de ce que son cœur souhaitait, qu'elle voudrait que celui qu'elle aimerait, plus tard, lui ressemblât.

Certes, elle chérissait Remi; mais, en lui, elle ne voyait que son protecteur : un protecteur dévoué, capable de tout pour assurer son bonheur; il lui semblait que tout ce que le Bourguignon faisait, pour elle, lui était dû. Sans doute, elle lui en était reconnaissante; mais les soins de Remi ne lui donnaient pas cette allégresse où la jetait, parfois, un seul mot d'Apollon.

Depuis sa plus tendre enfance, une chose la troublait, et ce trouble qu'elle avait éprouvé, tout d'abord, s'était augmenté au fur à mesure qu'elle grandissait.

Chaque jour, elle s'était répété :

— « Mon père? Pourquoi n'ai-je jamais vu mon père? Pourquoi mon père ne vit-il pas près de nous? Pourquoi ne me parle-t-on jamais de lui? »

Enfant, elle avait questionné, souvent, Remi et Apollon, à ce sujet.

Ils avaient toujours fait les mêmes réponses à ses questions : Sa mère était veuve; son père était mort peu de temps après sa naissance; la douleur que Clotilde avait éprouvée de cette mort, avait emporté sa raison.

Fillette, elle avait interrogé, de rechef, et plus curieusement encore, ses protecteurs, sur cette même question qui la préoccupait si fort; elle avait voulu qu'on lui fournit des détails sur son père.

Elle ne se lassait pas de parler de lui. Qui était-il? Que faisait-il? Était-il beau? Quel âge avait-il lorsqu'il était mort? Comme il avait dû aimer sa mère! Comme elle regrettait de ne pas le connaître! Comme elle était privée de ne pas recevoir ses caresses! Comme elle l'aurait chéri!

Ah! les autres enfants, étaient heureux de vivre près de leur père! Le Bon Dieu l'avait frappée, bien cruellement, en lui prenant le sien!

Apollon s'était efforcé de réconforter la douce enfant, si meurtrie, déjà, en sa prime jeunesse, et qui, tout à coup, s'était trouvée si triste, si accablée, que, un moment, tant elle dépérissait, on avait craint qu'elle ne succombât!

Gaucher Faber l'avait soignée; Remi lui avait donné ses nuits; mais Apollon l'avait sauvée.

Seul, le nain avait pu trouver des paroles capables d'amoindrir la douleur profonde de la pauvre petite, qui se mourait de regret en pensant à celui vers qui s'envolait son âme : Apollon; père tendre, Apollon, poète; Apollon, qui avait, en lui, d'ineffables trésors de tendresse, s'était fait le père spirituel de Juliette, et, il l'avait disputée à la mort, qui, sans lui, l'eut prise, certes!

Apollon avait expliqué à Juliette, une nuit qu'elle était toute brûlante de fièvre, que son père n'était pas mort, peut-être, comme on le croyait; mais qu'il avait disparu, pour fuir des ennemis, très puissants, qui le poursuivaient de leur haine; il lui avait fait espérer qu'elle le verrait, un jour; il lui avait révélé le passé, en partie, sans lui dire toute la vérité, bien entendu; il lui avait déclaré qu'il fallait, pour éviter de grands malheurs, qu'elle gardât le silence le plus profond sur les révélations qu'il venait de lui faire; il lui avait recommandé, expressément, de ne jamais prononcer une parole capable de laisser supposer, à qui que ce fut, que la version qu'on avait inventée et accréditée, auprès de tous, dans l'intérêt des siens, n'était pas vraie : à savoir que Clotilde était la sœur de Remi.

Or, en agissant ainsi, Apollon avait ranimé la douce jeune fille, qui ne se mourait que de souffrance morale.

Dès lors, elle avait voulu vivre, pour voir son père, un jour; son père que le poète Apollon lui avait montré grand, noble, beau, valeureux.

Elle avait voulu vivre pour soigner sa mère, si infortunée; pour aider ses protecteurs à la défendre, au besoin, contre ces ennemis puissants qui avaient séparé les époux.

L'être féminin a besoin d'aimer, besoin de se dévouer; il dépérit et meurt s'il ne peut dépenser la prodigieuse somme de dévouement que la nature a mise en lui.

Juliette, exceptionnellement tendre, avait voulu vivre dès que sa vie avait eu un but.

La jeune fille, qui va devenir femme, et qui sent, d'instinct, que l'amour est la raison d'être de son existence, éprouve, à son insu même, dès qu'elle peut déjà voir, comprendre, et en attendant celui qu'elle élira, des élans ineffables de tendresse pour l'homme qui veille sur elle, depuis son enfance, qui la protège et l'instruit; cet homme qui vit près d'elle sans

cesse, elle le respecte, elle le vénère, elle l'admire; elle l'aime, autrement, sans doute, que celui qui fera battre son cœur; mais elle le chérit; elle se laisse diriger, par lui, en toute occasion; il est tout, pour elle : De là, l'amour profond que les filles ressentent pour leur père, amour tout différent de celui qu'elles ont pour leur mère, et qui se rapporte à la différence des sexes, à cette influence naturelle que l'homme exerce sur la femme.

Juliette aimait, ainsi, deux êtres : Son père, qu'elle ne connaissait pas et de qui elle évoquait l'image, d'une part, et, d'autre part, Apollon.

Elle parait Apollon de toute la beauté, de toute la noblesse de son père, et elle donnait, à son père, la grandeur d'âme d'Apollon.

Enfin, dans ses rêves, elle se voyait unie à un jeune homme qui réunissait, en sa seule personne, tout le charme, toutes les vertus de son père et d'Apollon.

Et, tout à coup, ce jeune homme lui était apparu.

Or, c'était Roland.

Comment n'avait-elle pas remarqué, plus tôt, que Roland était grand, beau, bien fait?

Comment ne s'était-elle pas aperçue, dès longtemps, qu'il avait l'âme de son père, Apollon?

Pourtant, elle avait vécu, toujours, près de lui.

Cela tenait du prodige : Soudain, lors du dernier séjour de Roland à Maubuisson, et comme Juliette avait passé huit jours, qui s'étaient écoulés si vite, en la maison d'Apollon; comme elle se promenait, avec le jeune homme, dans le jardin, par une radieuse matinée d'avril, peu de temps après Pâques; comme ils causaient de la prochaine séparation : Roland devant retourner à Paris le soir même pour y continuer ses études, voilà qu'il avait coupé une branche de lilas fraîchement éclose, et que, tout ému, il l'avait offerte à la jeune fille, frémissante et charmée; puis, il avait dit :

— Hélas! Maintenant, je ne te reverrai plus qu'en septembre : Garde ces fleurs, et quand tu les toucheras, pense à moi, qui ne penserai qu'à toi, ma bien-aimée Juliette!

La belle jeune fille, en proie à une indicible émotion, avait pris la branchette de fleurs embaumées, et elle avait répondu, d'une voix tremblante :

— Je garderai ces fleurs! En les voyant, je penserai à toi, mon cher Roland!

Puis, leurs mains s'étaient jointes; il l'avait prise par la taille, tendrement; il l'avait attirée sur son cœur, et, sous le ciel très pur de ce beau jour de printemps, ses lèvres avaient effleuré, en un long baiser, très doux, les boucles de sa chevelure.

Cette heure, cette heure bénie avait transformé l'adorable Juliette.

De cette heure, sa vie avait commencé.

Elle avait éprouvé des ivresses inconnues jusque-là.

Elle aimait!

Jour de joie! Jour d'allégresse! Jour à tout jamais inoubliable! Jour Saint!

Et dire qu'elle avait vécu, si longtemps, près de Roland, sans que son cœur se révélât à elle, et qu'il avait suffi d'un instant, d'un mot, d'une câresse, pour éveiller, en elle, l'amour!

Désormais, elle chérissait le cher fantôme de son père; elle vénérait et admirait son père spirituel: Apollon; mais tout son être appartenait, pour toujours, à Roland.

Plus heureuse que la plupart des autres filles, son rêve s'était réalisé.

Celui qu'elle aimait, l'élu de son âme, réunissait bien, en sa seule personne, tout le charme, toutes les vertus des deux êtres par elle adorés, jusque-là — en attendant... l'autre, celui qui devait occuper la première place en son cœur!

Ah! quelle tristesse, en elle, le soir de ce même jour, à l'heure cruelle, de la première séparation!

Comme elle avait pleuré, gémi, lorsqu'elle s'était retrouvée, dans sa chambre, après le départ de Roland!

Longtemps, elle entendit le bruit des pas de son cheval, battant la route, au dehors.

Elle évoqua, avec ivresse, la scène du matin, dans le jardin tout ensoleillé.

Enfin, elle baisa, dévotement, amoureusement, la branche de lilas qu'il lui avait donnée.

Puis, le lendemain, avec sa mère et Remi, elle retourna à Conflans.

Quatre mois! Il fallait qu'elle attendit quatre mois... quatre longs mois, avant de revoir Roland!

Quatre mois.

Une éternité, vraiment!

Cette attente lui avait paru interminable!

Le printemps para toute la nature; les arbres reverdirent; les fleurs naquirent, s'épanouirent, répandirent leur arôme dans l'atmosphère, et jamais renouveau ne parut plus doux à la jeune fille, jamais la vie ne lui sembla plus belle, plus désirable!

Et puis, l'été brûlant couvrit les arbres de fruits, les champs de moissons dorées, et, au milieu de cette nature qui chantait, par toutes ces créations, sous les ardentes caresses du soleil, un hymne éperdu d'amour, Juliette, amoureuse, elle aussi, devint plus belle encore, parce que toute fille qui aime est parée par son amour.

Elle allait, svelte, troublante et troublée, tout alanguie, à travers les chemins; regardant, distraitement, les fleurs, et les papillons: ces fleurs vivantes.

Elle écoutait les chansons des oiseaux; elle s'agenouillait, dans l'église de Conflans, devant la Madone, qu'elle remerciait de son bonheur, et qu'elle priait pour tous ceux qui, le lui avaient donné.

La nuit, longtemps accoudée à la croisée, elle rêvait, doucement bercée par les harmonies qui planent sur la campagne, vaguement éclairée par la tremblante clarté des étoiles.

Pendant quatre mois, Juliette vécut dans une impatience de plus en plus grandissante; mais, en même temps, dans une allégresse infinie.

Or, deux jours auparavant, Remi lui avait dit :

— Que fait donc Apollon? Il y a plus de quinze jours que je n'ai reçu de lui aucune nouvelle. Il me semble que l'époque approche où Roland doit revenir à Maubuisson.

Le cœur de Juliette battit.

Elle s'efforça de dissimuler son trouble voulant garder son cher secret.

Remi, peu perspicace, incapable de lutter de finesse avec une jeune fille, et, surtout, avec Juliette, — très affinée par Apollon — ne vit rien ne devina rien.

Le lendemain, il avait dit, encore :

— Juliette, si tu veux, nous irons à Maubuisson, demain, dimanche, après la messe? Il me tarde d'avoir des nouvelles d'Apollon.

Juliette, prodigieusement émue, Juliette, ravie, répliqua, avec un air d'indifférence extrême.

— Volontiers, mon oncle.

Et Remi ajouta :

— Ça ne te contrarie pas, au moins?

— Mais non, mon oncle.

— Eh! mais, tu étais plus empressée, naguère, quand il s'agissait d'aller chez Apollon

— Je suis toujours empressée, mon oncle. Du reste, tout ce qui te plaît me plaît.

— Bien! On ira donc là-bas.

Lors, Juliette, ivre de joie, rentra dans sa chambre, en la maison du grand fauconnier du seigneur de Conflans.

Elle s'inclina devant la Vierge, à qui elle adressa une fervente action de grâces.

Elle baisa, cent fois, la bien aimée branche de lilas, pieusement enfermée dans un coffret de bois de santal.

Puis, devant son miroir, elle s'efforça de donner, à sa chevelure, un tour plus gracieux; elle essaya ses robes, afin de choisir, pour s'en parer, le lendemain, celle qui l'habillait le mieux.

Car, elle se doutait bien qu'elle verrait Roland.

Oui, quelque chose lui disait que son amoureux serait chez son père, le lendemain.

Et elle voulait lui apparaître en robe d'atour, sans se douter qu'elle était suffisamment parée, pour les yeux de Roland, par le nimbe, resplendissant, que l'amour avait mis à son front.

Cette journée lui parut plus longue encore que les précédentes, si longues, pourtant... Oh, combien longues!

La nuit, elle ne dormit pas, — tant elle était impatiente de voir luire l'aube de ce jour bienheureux où elle serait étreinte par l'adoré.

Elle rêva aux douceurs de la première entrevue.

Elle se dit qu'Apollon, à coup sûr, s'apercevrait de son trouble : On ne pouvait rien lui cacher, à lui!

Et puis, elle se sentit angoissée par une idée qu'elle n'avait pas encore eue, jusque-là, ce dont elle s'étonnait : Apollon approuverait-il l'amour de son fils pour elle?

Dieu, à cette pensée, que son union avec Roland : son vœu le plus cher.... pourrait ne pas se réaliser, elle frémissait!

Pour la première fois, l'amour la faisait souffrir.

Et cela augmenta, encore, son affection pour sa mère, parce qu'elle se dit :

— « Séparée de mon père, qu'elle adorait, jeune, comme elle a dû être torturée! »

Hagarde, elle comprit, mieux que jamais, que la profonde douleur éprouvée, alors, par la pauvre femme, avait pu emporter sa raison!

Enfin, le petit jour éclaira la campagne, et sa lueur, grandissante, chassa bientôt les idées noires que les ténèbres, affolantes, avaient fait naître en l'esprit de Juliette.

Le soleil illumina la campagne, et la douce jeune fille, réconfortée, se leva, s'habilla, afin de se trouver prête à partir, pour Maubuisson, au premier appel de Remi.

Cet appel ne se fit pas attendre.

Moins d'une heure après, Juliette, de la croisée de sa chambre, vit, dans la cour, un des serviteurs de la famille, conduisant le percheron de son oncle et la haquenée qu'elle montait, habituellement, lors de ses promenades aux alentours.

Puis, elle vit paraître, bientôt, son oncle, en personne, en habits de fête.

— Juliette, cria-t-il.

La jeune fille, qui s'était retirée de la croisée, à son aspect, apparut.

— Seras-tu bientôt prête? demanda-t-il.

— Tout à l'heure, répliqua la fine damoiselle.

Elle était prête depuis longtemps déjà.

— Hâte-toi !

— Oui !

Juliette retrouva Remi dans la chambre de Clotilde.

La pauvre femme, souffrante, pendant une quinzaine, était assise près de la croisée, et regardait la campagne ensoleillée.

Elle se sentait mieux, ce matin-là.

Elle savait, dès la veille, que Juliette et Remi devaient aller chez Apollon. Elle baisa tendrement sa fille; elle souhaita bon voyage à Remi, qu'elle chargea de paroles affectueuses pour Apollon; puis, elle se mit à la croisée pour voir Juliette monter à cheval, dans la cour.

De cette place, elle leur fit des signes d'adieu.

Le Bourguignon et la gente damoiselle, radieuse, disparurent.

On sait le reste...

. . . . . .

Soudain, Juliette, toujours assise sur le banc de pierre, là-bas, sous bois, aux confins de la propriété de Messire Apollon, tressaillit.

Elle avait entendu, non loin d'elle, dans le taillis voisin, une sorte de frôlement.

Or, ce bruit la tira de sa profonde rêverie.

Elle prêta l'oreille.

Le bruit suspect ne se reproduisit pas.

Toutefois, la jeune fille demeura attentive, vaguement effrayée, n'osant pas se lever, n'osant plus faire un mouvement, quelque envie qu'elle éprouvât de retourner vers la maisonnette, où elle serait en sûreté, — où, d'ailleurs, on avait dû s'apercevoir de sa longue absence, et où l'on était inquiet, sans doute, à son sujet.

De temps à autre, elle regardait dans le chemin creux — qu'elle dominait, de la place où elle était assise, — et qui, abrité sous des arbres géants, tout embroussaillé, s'étendait, tortueux, noir, tant, sous les épaisses ramures que le soleil ne pouvait percer, l'ombre était épaisse.

Elle se disait que, si elle courait quelque danger, il viendrait de ce côté.

D'ailleurs, il lui semblait que ce bruit, qu'elle avait entendu, ce frôlement dont elle ne s'expliquait pas la cause, s'était produit là.

Un instant se passa.

La jeune fille, peu à peu, se rassura.

Bien sûr, elle s'était alarmée à tort.

Quelque oiseau avait volé, dans les branches, au-dessus de sa tête; de là le bruit que ses oreilles avaient perçu, et qui l'avait si fort troublée.

Pourquoi s'était-elle imaginée qu'elle courait un danger?

En plein jour, dans un pays ami, si près, d'ailleurs, de la maison d'Apollon, quel danger pouvait la menacer?

De rechef, elle pensa.

... Puis, il prit une pose capable de faire valoir l'élégance de son torse puissant... (P. 286.)

A cette même minute, Remi, causant avec Apollon, disait :

— « Si Clotilde recouvrait la raison et pouvait nommer son amant, on le retrouverait, peut-être; qui sait si la présence du père de Juliette ne contrarierait pas les projets que l'on aurait faits sur son avenir? »

Or, au même moment, quelque puissance occulte, souffla la même idée à la jeune fille.

Jamais elle n'avait pensé à cela, jusque-là, jamais.

Oui, certes, son père, qu'elle ne connaissait pas; mais qu'elle comptait bien connaître, un jour, aurait qualité pour accorder ou refuser sa main.

S'il reparaissait, tout à coup, alors que son union, avec Roland, aurait été décidée, par ceux, qui, en l'absence du père, pouvaient disposer d'elle, en son lieu et place, et s'il opposait un refus formel à un mariage, désapprouvé, par lui, pour une raison quelconque?

Cette idée épouvanta Juliette.

Elle regardait droit devant elle, fixement, en proie à une indicible émotion.

— Non, non, murmura-t-elle, soudain tout attendrie, mon père ne s'opposerait point, j'en suis bien sûre, à une union capable d'assurer mon bonheur! Il approuverait mon choix; il aimerait Roland comme je l'aime moi-même : Qui donc ne l'aimerait pas? Il est le plus noble et le plus beau de tous!

Plus calme, la jeune fille sourit à l'image du bien-aimé, qu'elle avait évoquée.

Elle allait le revoir.

Avant longtemps, il serait là.

O bonheur!

Juliette, heureuse, à cette idée, ne se préoccupa plus de retourner à la maisonnette.

Elle se trouvait si bien, là, seule, libre de penser, de laisser son esprit errer à l'aventure, de rêver à l'avenir, où elle se voyait unie à Roland, et si fière, si satisfaite, au comble de ses vœux, près de son père, revenu au foyer; de sa mère, enfin guérie de ce mal odieux qui avait obscurci son cerveau pendant tant d'années; près d'Apollon, et, aussi, du bon Remi : ses chers protecteurs, qui lui avaient constitué une famille; qui lui avaient fait une enfance si douce, et qui avaient, en somme, assuré son bonheur.

Tout à coup, la jeune fille jeta un cri d'effroi.

Près d'elle, le taillis s'était écarté, brusquement.

Juliette, effarée, se leva.

Mais, presque aussitôt, sa terreur se dissipa.

— Clopinel! fit-elle.

Et elle se pencha pour caresser, de sa main très blanche, aux longs doigts fuselés, le grand lévrier d'Apollon.

Très vieux, brisé, lamentable, et se traînant à peine, la douce bête errait, tout le jour, à pas lents, à travers l'enclos, cherchant un coin ensoleillé, où il restait couché, somnolent.

L'hiver, il demeurait étendu dans l'atelier d'Apollon, devant le foyer, sur une peau d'ours.

Le pauvre Clopinel était presque aveugle, depuis plusieurs années.

Lors de son arrivée en la maisonnette d'Apollon, Juliette avait demandé de ses nouvelles à Véronique : la jeune fille aimait ce chien, qu'elle revoyait, toujours, à ses côtés, lorsqu'elle évoquait le passé, et la bonne Véronique lui avait dit que Clopinel devait être dans le jardin, où elle le trouverait, à coup sûr, rôdant dans les allées.

Oui, Juliette aimait le vieux chien, comme elle avait aimé sa nourrice : la chèvre Jeanneton, qui gisait, à présent, non loin de l'habitation, sous un tertre, où Apollon l'avait enterrée, lui-même, dix ans auparavant.

La jeune fille, reconnaissante, attendrie, fière de sa sentimentalité que nul être doué n'aurait pu railler, avait fait visite à la place où la chèvre gisait; puis, elle avait cherché Clopinel, afin de le caresser, de lui parler, affectueusement; mais, nulle part, elle n'avait aperçu le lévrier.

Or, il l'avait flairée, lui; il avait suivi sa trace, et, maintenant, il lui marquait la joie qu'il éprouvait de la revoir, par des petits cris, par des mouvements de queue, en fixant, sur elle, ses grands yeux, au regard terne, qui n'y voyaient presque plus.

— Mon bon Clopinel ! Mon vieil ami ! répéta Juliette, en caressant le quadrupède, qui, bientôt, las, se coucha à ses pieds, et appuya sa tête sur les plis de sa robe.

Juliette avait repris place sur le banc de pierre.

Elle se releva et s'adossa à la barre du banc.

Alors, devant elle, à quelques pas, elle vit un homme qu'elle ne connaissait pas...

XI

ÉPERVIER ET COLOMBE

Ce fait l'étonna plus qu'il ne l'effraya.

Depuis quand cet homme se trouvait-il à cette place ?

Comment y était-il venu ?

Évidemment, il avait enjambé, un moment auparavant, la haie qui séparait la propriété du chemin creux.

Qui était-il ?

Quelque grand seigneur, sans doute.

Voilà ce que se dit Juliette, tout d'abord.

Ces pensées avaient traversé son esprit en un clin d'œil.

Oui, cet homme devait être un grand seigneur.

Il était très magnifiquement vêtu; il portait un costume en soie, de couleur vive, brodé; sa tête était coiffée d'une sorte de toque, empanachée de plumes; une chaîne d'or pendait à son cou, et la garde de son épée, en or ciselé, était enrichie de pierres de couleur.

Grand, bien fait, et quoique âgé de quarante ans, environ, il paraissait encore très jeune.

Il avait toute l'élégance, la souplesse d'un homme de vingt-cinq ans, et, en même temps, la mâle vigueur de l'homme mûr.

Il regardait la jeune fille avec une vague impertinence, les bras croisés sur sa poitrine.

Juliette s'était remise de sa surprise.

Il faut insister sur ce point : Elle n'était aucunement effrayée.

Cet homme lui déplaisait, à cause de son attitude railleuse, parce qu'il paraissait trop sûr de lui; mais elle se rendait compte qu'elle n'avait rien à craindre de lui.

D'ailleurs, elle était si proche de la maison d'Apollon. Certes, Remi et son ami compagnon accourraient à son moindre appel.

Et puis, il faut dire, aussi, que l'élève d'Apollon, instruite, intelligente, bien douée, était, de beaucoup, supérieure, à tous les points de vue, aux jeunes filles de son âge... et déjà capable, autant qu'une femme expérimentée, de répondre, de la bonne manière,... et, même, de tenir tête à quiconque eut tenté de la molester, de quelque manière que ce fut.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle à l'inconnu, avec le plus grand calme.

— Ne le savez-vous pas? répliqua l'homme.

— Comment le saurais-je?

— Vous m'avez appelé.

— Moi?

— Vous.

— Quand?

— Il n'y a qu'un moment.

— Vous raillez!

— Pas le moins du monde : Je passais, là, dans ce chemin creux — l'inconnu montra la route tortueuse qui se déroulait au-dessous de l'endroit où ce colloque avait lieu, — tout à coup, j'entendis, fort nettement, prononcer mon nom.

— Par moi?

— Par vous. D'ailleurs, n'êtes-vous pas seule ici?

— Après?

— Je m'arrêtai, j'levai la tête, et, à ma très grande surprise, pour ma plus grande joie, je vis une adorable forme féminine : C'était vous, ma toute belle.

— Poursuivez ?

— Charmé, j'escaladai, lestement, la haie, et je m'approchai de vous.

— Dans quel but?

— Un homme de goût, et je le suis, ne doit-il pas répondre, toujours, à l'appel d'une femme, quand cette femme est jolie?

L'homme sourit, ce disant; puis, il prit une pose capable de faire valoir l'élégance de son torse puissant, de mettre, en lumière, son riche accoutrement.

Juliette se dit qu'elle avait affaire à un fat, ou à un fou; mais que, fat ou fou, cet homme, décidément, n'était pas dangereux.

Elle répliqua :

— Vous vous êtes trompé, Messire, je ne vous ai point appelé; je n'ai pas prononcé votre nom.

— Pourtant, je suis bien sûr...

— Vous vous êtes trompé, vous dis-je. Comment aurais-je pu prononcer votre nom? Je ne le connais pas.

L'inconnu sourit, de rechef.

— Je comprends ce qui se passe en vous, ma belle damoiselle, fit-il. Vous m'avez vu passer par ici, déjà, sans doute; vous avez demandé qui était ce cavalier de bonne mine, et l'on vous a dit mon nom; vous le connaissiez déjà, c'est probable. Or, connaissant mon nom, quand vous m'avez vu, en personne, j'ai fait d'autant plus d'impression sur vous, comme sur tant d'autres...

— En vérité, je vous répète...

— Laissez-moi achever, de grâce.

Juliette sourit à son tour : L'extraordinaire fatuité de son interlocuteur la gênait, à présent, et l'amusait, pourtant.

L'inconnu poursuivit :

— Or, à cette place où je vous apparus, pour la première fois, depuis peu, probablement, vous rêviez; vous évoquiez la figure par vous entrevue. Et, tout à coup, comme si j'avais eu conscience de ces choses, je me suis trouvé, là, fort à point pour que votre rêve se transformât en réalité.

— Messire, je...

— Vous, heureuse de voir, en personne, celui qui hantait vos rêves, vous avez laissé échapper, de vos lèvres, un nom bien aimé.

— Mais...

— Moi, j'ai surgi, tout aussitôt, obéissant à votre premier appel.

— Je vous assure que...

— Et, maintenant, soit par crainte de quelque mari — jaloux du trésor

inestimable qu'il possède, en votre personne,... ou d'un père soucieux de la vertu de sa fille; soit parce que vous voulez donner plus de prix à votre conquête; soit, encore, parce que vous êtes effrayée, à présent, de votre audace, vous semblez vouloir battre en retraite, vous dérober... Tant mieux! Timidité, crainte, ou adresse féminine, vous m'apparaissez plus belle que tout à l'heure encore.

Juliette comprit, alors, que l'inconnu était plus dangereux qu'elle ne l'avait supposé, tout d'abord.

Vaguement effrayée, elle se demanda ce qu'elle devait faire.

Fuir? Appeler?

Non pas : La douce créature considérait que cela eut été une atteinte à sa dignité.

Elle ne voulait pas que cet homme crût qu'elle avait peur.

Et puis, elle ne voulait pas, davantage, alarmer Remi et Apollon; elle ne voulait pas qu'ils s'interposassent, violemment, comme ils le feraient à coup sûr, si elle les appelait, s'ils apparaissaient, tout à coup, entre elle et cet inconnu, puissant, évidemment, et de qui, par suite, on pouvait craindre des représailles.

Elle pensa qu'il valait mieux qu'elle se débarrassât, elle-même, et sans bruit, sans scandale, de ce trop entreprenant personnage.

Tout à fait maîtresse d'elle-même, elle répliqua :

— Vos hommages s'adressent mal, Messire. Je vous engage à poursuivre votre route.

— Mais...

— A quoi bon insister? Vous perdez votre temps et votre éloquence, je vous l'affirme.

— Je ne suis ici que de par votre volonté, car, encore une fois, vous m'avez appelé.

— Non!

— J'ai nettement entendu prononcer mon nom, pourtant.

— Admettons-le : C'est donc que vous avez été halluciné.

— O femme! Être capricieux qui veut et ne veut plus! Vous êtes bien toutes pareilles! Je vous obéirai, ma toute belle : Je vais reprendre ma route. Pourtant, je reviendrai. Qui sait si, demain, je ne serai pas plus heureux?

L'inconnu s'inclina, profondément, devant Juliette.

La jeune fille remarqua, alors, qu'il boitait légèrement, quoiqu'il s'efforçât de dissimuler cette infirmité par l'artifice d'une chaussure dont l'un des talons était plus haut que l'autre.

— Au revoir! dit-il.

— Dieu vous garde, Messire! répliqua Juliette, persuadée que son interlocuteur allait se retirer.

Elle s'applaudissait d'en être quitte à si bon compte, grâce à sa prudence et à son sang-froid.

Mais, l'homme, qui s'était dirigé vers la haie, et qui se disposait à descendre dans le chemin creux, se retourna, prestement, et se trouva face à face avec Juliette.

— S'il vous plaisait de m'appeler, dit-il, sachez que je suis installé, pour une quinzaine encore, à l'Abbaye de Maubuisson.

Puis, il s'écria :

— Par mon patron, saint Jean, que vous êtes belle, madame! J'ai regret, vraiment, de m'éloigner de vous. Promettez-moi que je vous reverrai. Permettez-moi, tout au moins, de baiser votre blanche main.

Il essaya de prendre la main de la jeune fille, qui recula, interdite.

— Eh! mais, est-ce que je vous fais peur? demanda-t-il.

— Non! répondit Juliette, énergiquement, en regardant l'homme bien en face.

— A la bonne heure!

Le grand lévrier d'Apollon, immobile, suivait, des yeux, depuis un moment déjà, tous les mouvements de l'inconnu.

Celui-ci s'assit, sur le banc, et, ricanant, il poursuivit :

— Je suis un sot! Gageons que vous me voyiez partir avec dépit? En vérité, je ne sais pourquoi je vous ai cédé si vite : Le « Non » d'une femme veut dire « Oui », souvent! Qui eut reconnu, en moi, tout à l'heure, celui qui passe à la cour de France, pour être l'homme qui connait le mieux le cœur des femmes? Avouez que vous êtes bien aise que je reste?

Juliette, d'abord interloquée, reprit ses sens.

Maintenant, elle sentait monter, en elle, une vague colère.

Toutefois, elle put se contenir.

— Puisqu'il en est ainsi, Messire, dit-elle, je n'ai qu'à vous céder la place.

Et elle se disposa à se retirer.

Elle s'était dit, rapidement, qu'elle ne pouvait demeurer, là, plus longtemps.

A présent, certes, elle avait sauvegardé sa dignité, suffisamment, pensait-elle, et son départ n'équivalait point à une fuite.

Mais l'inconnu se leva, précipitamment, la rejoignit, lui prit le bras et dit :

— Un moment, de grâce... Un mot, seulement!

En se sentant touchée par cet homme, Juliette avait jeté un léger cri.

Le grand lévrier, qui s'était levé et qui avait suivi la jeune fille, s'arrêta; il gronda, sourdement.

— Messire... fit Juliette, d'une voix vibrante, vous abusez de ce que je suis seule, et, contre vous, sans défense!

... s'était jeté sur Jean de Meung. De ses deux mains, il lui avait fait un collier. (P. 296.)

Elle avait pâli; ses yeux brillaient.

— Bizarre créature! murmura l'inconnu, surpris.

Il reprit :

— Je ne veux pas m'éloigner avant d'avoir élucidé ce fait qui me trouble : Tout à l'heure, je n'ai point été halluciné, comme vous l'avez insinué dans un but qui m'échappe; j'ai entendu, fort distinctement, prononcer mon nom, et

c'est vous qui l'avez prononcé, puisque, seule, vous étiez là. Vous me connaissez donc, c'est flagrant.

— Non!

— Vous ne m'avez jamais vu?

— Jamais.

— Vous avez entendu parler de moi?

— Pas davantage.

— C'est étrange!

L'inconnu regarda, fixement, la jeune fille.

— C'est étrange! répéta-t-il. Si étrange que je ne vous crois pas, ma belle! J'en aurai le cœur net. Répondez? Pourquoi appelez-vous les passants par leur nom, et pourquoi, quand ils vous répondent, prétendez-vous ne pas les connaître?

Il prit, de rechef, le bras de Juliette, qu'il serra, fortement.

La douce créature essaya, vainement, de se dégager de cette étreinte.

— Laissez-moi! dit-elle, outrée. Laissez-moi, ou j'appelle?

— Qui? Votre mari; votre amant? Répondez? fit l'homme, railleur.

Juliette, exaspérée, se disposa à appeler Remi.

Mais elle se tut : L'homme n'avait-il pas déclaré qu'il était installé, pour une quinzaine encore, à l'Abbaye Royale?

Il était de la suite de la princesse Marguerite de Bourgogne, sans doute, qui logeait, alors, à l'Abbaye.

Comme la jeune fille l'avait pensé, tout d'abord, cet homme était donc quelque grand seigneur.

Or, si Remi, appelé par sa nièce, se montrait, qui pouvait savoir ce qui se passerait?

Il châtierait le misérable qui avait osé porter la main sur la chaste jeune fille.

Et Juliette, toujours par crainte de représailles possibles, n'appela pas Remi à l'aide.

— Laissez-moi! fit-elle, sur un ton impérieux qui imposa à l'inconnu, si hardi, si sûr de lui qu'il fut. Vous me broyez le poignet! Laissez-moi, vous dis-je!

— Quand vous aurez répondu à ma question : Tout à l'heure, vous avez dit, alors que je passais : « Clopinel! »

— C'est vrai! dit Juliette, étonnée.

— Vous avouez donc? reprit l'inconnu, triomphant.

Maintenant, il ne tenait plus que très légèrement le bras de la jeune fille.

— J'ai bien dit : « Clopinel! » poursuivit celle-ci.

— C'est mon nom!

L'homme lâcha le poignet de Juliette.

Elle sourit, et son interlocuteur s'étonna de la voir, non plus apeurée, à présent; mais souverainement railleuse.

— Vous êtes Clopinel ? fit-elle, dédaigneusement.

— Oui.

— Jean de Meung ?

— Oui.

Juliette, libre, encore exaspérée, énervée, perdit toute prudence, soudain, et, laissant sa nature ardente, hautaine, énergique, la dominer, elle voulut se venger de cet homme, qui l'avait outragée.

— J'aurais dû m'en douter ! dit-elle.

— Pourquoi donc ?

— En voyant, devant moi, un boiteux clopinant, fanfaronnant, faisant la roue... et si sceptique sur la vertu des femmes que jamais, certes, il n'a respecté sa mère, même... j'aurais dû me dire que ce ne pouvait être que Jean de Meung !

Elle comprit qu'elle avait eu tort de parler ainsi ; elle comprit qu'elle venait de se faire, de Clopinel, un implacable ennemi ; mais, quoi ?... elle n'avait pas été maîtresse d'elle-même ; elle avait éprouvé l'impérieux besoin de dire son fait à cet insulteur de femmes.

D'ailleurs, cet homme, qui l'avait outragée, qui s'était conduit si lâchement avec elle, elle le connaissait dès longtemps, non seulement de nom ; mais, aussi, par ses œuvres.

Son maître, son éducateur : Apollon... lui avait parlé, souvent, de Jean de Meung.

Sans connaître le secret du nain — ce secret que, à la même minute, Apollon révélait à Remi... ; sans savoir, au juste, en quoi consistaient les griefs du mari de Gisèle contre Clopinel, Juliette n'ignorait pas que celui-ci avait joué, dans la vie du pauvre Apollon, un rôle odieux.

Elle n'ignorait pas que Jean de Meung avait volé sa gloire, en partie, à son ancien ami, qu'il avait scélératement trahi.

De plus, grâce à Apollon, elle avait pu juger, en fille instruite, en élève de goût, la médiocrité de l'œuvre principale de Clopinel : *Le Roman de la Rose*, œuvre licencieuse, démoralisatrice, pédantesque.

Elle haïssait donc Jean de Meung, parce que c'était un fourbe ; parce qu'il avait fait souffrir Apollon, et elle le méprisait, souverainement, sous tous les rapports.

Or, par grand hasard, il s'était trouvé en sa présence, et, en l'homme qui lui était apparu, elle avait bien retrouvé, tel qu'elle se l'était représenté par l'imagination, celui qu'elle haïssait, celui qu'elle méprisait.

Maintenant, elle le haïssait et le méprisait davantage encore.

— Eh ! mais, ma toute belle, fit Jean de Meung, qui eut dit que vous étiez si mauvaise ? Par Saint Jean, votre bouche, aux lèvres roses, enferme une langue acérée, et vos ongles nacrés sont des griffes, il me semble !

Il regardait la jeune fille obliquement.

Il souriait... mais pour mieux cacher sa rage : La réplique de Juliette l'avait piqué au vif.

A présent, il cherchait un moyen quelconque de se venger d'elle.

Juliette comprit ce qui se passait en lui, et elle eut peur; mais, courageusement, elle résolut de braver le péril qu'elle courait, quel qu'il fût : Il lui eut répugné, vraiment, de reculer devant Clopinel.

D'avance, elle était décidée à accepter toutes les conséquences de ses actes.

Elle pourrait bien, sans doute, regretter de se trouver engagée en cette bagarre; mais le hasard, seul, l'y avait mise : Elle n'avait point cherché l'aventure.

Et, puisqu'elle y était, elle voulait y rester.

Elle ignorait le nom de son père; mais, du moins, elle savait que, de par sa mère, elle était fille de noble race, et, à l'idée seule de céder à ce pleutre : Jean de Meung — elle, Juliette de Musigny... elle sentait, en elle, des révoltes, contre lesquelles toute la prudence que le sage Apollon avait mise en son esprit, ne prévalait point.

— Quoiqu'il en soit, reprit Clopinel, je vois que vous me connaissez; vous m'en voyez charmé. Alors, vous avez donc menti, tout à l'heure, quand vous m'avez dit que vous ne m'aviez jamais vu; que vous ignoriez mon nom ?

— Non, je ne vous ai jamais vu; mais votre nom a été prononcé, souvent, devant moi.

— Vous avez lu mes œuvres, peut-être ? Voilà qui m'enorgueillit!

— Non! Vos ouvrages sont chez mes parents; mais ils m'ont défendu de les lire.

— Plaisante chose! Et pourquoi?

— Je ne le leur ai pas demandé. Ils avaient, à coup sûr, leurs raisons pour cela. Ils me guident, je leur obéis.

— Mon nom, au moins, ne vous est pas inconnu, et j'en suis fier.

— Je connais votre nom depuis mon enfance la plus tendre, dit Juliette, en s'apprêtant, avec une joie indicible, à blesser, de nouveau, son interlocuteur.

Elle portait haut la tête, dans une attitude pleine de grâce et de noblesse.

Elle souriait, si narquoisement, que le dépit de Jean de Meung, et sa rage, s'en accrurent encore.

— Depuis votre plus tendre enfance? répéta-t-il.

— Oui dà! Et, si je l'ai prononcé, tout à l'heure, c'est que je m'adressais à un être bien aimé, qui le porte, près de moi, depuis que je sais parler.

— Et... cet être... demanda le bellâtre.

— C'est ce chien! répliqua Clotilde.

Elle éclata de rire.

Jean de Meung pâlit.

Ses lèvres tremblèrent, et, dans sa main crispée, il serra, à la briser, la chaîne d'or qui pendait à son cou.

— Ce chien? répéta-t-il, avec un mauvais sourire.

Juliette, heureuse de voir, devant elle, le bellâtre aux abois, répliqua, sur le même ton de raillerie :

— Oui! Il répond au nom de Clopinel... Voyez, il a relevé la tête en entendant prononcer ce nom.

Par deux fois, la jeune fille appela :

— Clopinel!... Clopinel!...

Le grand lévrier d'Apollon dressa la tête, se souleva, péniblement, et vint lécher la main de Juliette.

Jean de Meung, frémissant, répondit :

— C'est vrai!

Puis, il ajouta :

— Je comprends... Tout à l'heure, quand je passais là, vous...

— Je parlais à ce chien, qui était venu me retrouver ici.

— Tout s'explique! Mais... un mot encore, je vous prie? Qui donc a baptisé ce chien de ce nom?

— Son maître.

— Qui s'appelle?

— Messire Jacques.

— Messire Jacques?

— Oui.

— Cette maison qu'on voit d'ici — Jean de Meung montra la maison d'Apollon — lui appartient, sans doute?

— Oui.

— C'est votre père, peut-être?

— Quasiment : Je ne vois aucun inconvénient, en vérité, à répondre à vos questions, quoiqu'elles puissent paraître indiscrètes, peut-être.

— Et, comment se fait-il que messire Jacques ait eu l'heureuse idée de donner mon nom à son chien? poursuivit Clopinel, sans répondre à la dernière partie de la phrase articulée par Juliette.

— Je l'ignore, répliqua la jeune fille, troublée, inquiète, et toujours décidée, pourtant, à ne pas reculer, d'une semelle, devant son interlocuteur.

— Il faudra que je le sache! fit celui-ci, sur un ton menaçant.

Il regardait toujours la jeune fille obliquement, comme les oiseaux de nuit, qui fixent, des yeux, un point, et volent vers un autre.

Il semblait se consulter.

Évidemment, il avait formé un projet qu'il hésitait à mettre à exécution.

Il s'y décida, brusquement.

— Donc, je ne m'étais pas trompé? reprit-il. Je n'ai point été halluciné? Vous aviez bien prononcé mon nom? Seulement, ce n'est point à moi que vous vous adressiez?

— Oui!

— Toutefois, je bénis le hasard qui m'a conduit, ici près, à ce moment-là même, puisqu'il m'a donné l'occasion de vous voir et d'être ébloui par votre resplendissante beauté.

Il se rapprocha de Juliette, qui fit, machinalement, malgré elle, un pas en arrière.

Puis, il ajouta :

— J'espère bien que nous nous reverrons. Présentement, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'apprendre, déjà, je suis installé — et pour quinze jours, encore — à l'Abbaye Royale : j'aurai donc le loisir de me retrouver en votre présence.

Derechef, il fit un pas en avant.

— En attendant, et en ma qualité de poète, je dois rendre hommage à la beauté, toujours : c'est un devoir auquel je n'ai jamais manqué. Or, comment lui rendre hommage, sinon à la manière antique : en embrassant l'autel!

Puis, ricanant, il reprit :

— Ma gente damoiselle, vous ne me laisserez pas m'éloigner sans m'avoir accordé un baiser?...

Il était, alors, tout près de la jeune fille, qui se trouvait acculée au banc de pierre.

Brusquement, il voulut la saisir.

Juliette fit un saut de côté, lestement, et elle échappa à Clopinel, qui la poursuivit.

— Laissez-moi! dit la jeune fille, affolée.

— Un baiser! Il me faut un baiser!

— Laissez-moi,... ou j'appelle!

— Appelle, ma toute gracieuse; appelle, si bon te semble, et tant que tu voudras : avant que « ton père, quasiment », comme tu disais, tout à l'heure : Messire Jacques, qui se permet, trop abusivement, à mon gré, de me prendre pour parrain de son chien, ait paru, la gente fille qu'il protège aura donné, de bon gré ou de force, un baiser à Jean de Meung : Ce sera une première revanche, en attendant les autres, qui viendront en leur temps!

Juliette, éperdue, fuyait, toujours poursuivie par Clopinel.

Elle était épouvantée, à présent.

— A l'aide! cria-t-elle.

— Insolente créature, tu es moins hautaine, à présent! fit Jean de Meung.

— A moi! reprit Juliette.

— Un baiser! Il me faut un baiser de toi. Je l'aurai!

— A l'aide! A moi!

— Je te tiens!

Clopinel, en effet, avait pu saisir la jeune fille.

Il la tenait par la taille; brutalement, il la serrait dans ses bras, et il essayait d'approcher ses lèvres de son visage.

Juliette se débattait follement, tout en appelant :

— A l'aide!... A moi!... A moi!... A l'aide!

Le grand lévrier d'Apollon s'était levé, cependant, non sans peine.

Ses yeux luisaient.

Il grondait, sourdement.

Plusieurs fois, déjà, il avait tenté de s'élancer sur l'agresseur de la jeune fille; mais il était retombé sur ses pattes de derrière, lourdement.

Ah! jadis, et en pareil cas, Juliette eût trouvé, en lui, un défenseur terrible.

A présent, hélas!... il était trop vieux : il était usé, sans forces!

— A l'aide!... A l'aide!... A moi!... répétait la jeune fille.

Elle luttait toujours, contre Jean de Meung, avec une énergie excessive.

Mais elle s'épuisait, peu à peu, en cette résistance désespérée.

Elle n'était pas capable de tenir tête, longtemps, à son redoutable adversaire...

XII

TROIS DÉFENSEURS

Soudain, le lévrier, ayant tenté un suprême effort pour se redresser, se trouva debout, enfin, sur ses pattes de derrière.

Jean de Meung sentit les deux pattes de devant du chien appuyées à ses reins; soudain, il jeta un cri de douleur; il lâcha Juliette.

Les crocs du chien avaient traversé son gant, et s'étaient enfoncés, profondément, dans son poignet.

Terrible, il se retourna; il saisit le chien, qui, brisé par son effort, était retombé à terre, haletant.

Et, sauvage, il l'étrangla.

Le lévrier râla, un moment.

Il regarda Juliette avec des yeux très doux, comme pour lui faire comprendre que, serviteur fidèle et dévoué, il avait tenté tout le possible pour la défendre; puis, il poussa une dernière plainte; il tomba, enfin, et ne bougea plus.

La jeune fille était sauvée, grâce au lévrier.

Elle n'avait qu'à fuir.

N'était-elle pas libre?

Pourtant, elle demeura là.

Elle était au paroxysme de l'indignation.

Elle se pencha sur le chien et elle l'examina.

Elle constata qu'il était mort.

— Mon vieil ami! murmura-t-elle, attendrie.

Juliette se releva; elle regarda, fixement, le meurtrier du chien; puis, d'une voix sifflante, elle dit :

— Lâche!

Jean de Meung, cependant, avait arraché son gant, et il étanchait le sang qui coulait de ses blessures.

— Toi, la belle, fit-il, tu paieras pour tous!

D'un bond, il se retrouva près de la jeune fille; derechef, il la saisit.

La lutte, entre lui et Juliette, un moment interrompue, recommença.

— Lâche! répéta la jeune fille.

— Il me faut un baiser! Je l'aurai! fit Clopinel, qui tremblait de colère.

— Lâche!

Juliette n'avait plus la force, même, d'appeler à l'aide, à présent.

Elle ne pouvait que dire encore, et toujours, d'une voix rauque :

— Lâche! Lâche! Lâche!

— Un baiser! Ce sera le premier. Qui sait? Ce ne sera pas le dernier, peut-être!

— Lâche! Lâche!

Or, comme Jean de Meung, enfin, allait triompher de la résistance de Juliette; comme ses lèvres effleuraient le col de la jeune fille... tout à coup, elle se trouva libre, de nouveau.

O surprise, elle avait pu se dégager de l'étreinte de son agresseur.

Comment cela s'était-il fait?

Juliette ne s'en rendit pas compte, tout d'abord.

Elle tomba, assise, sur le banc de pierre.

Alors, seulement, elle comprit ce qui s'était passé.

Deux hommes, qui traversaient le chemin creux, avaient vu la scène.

L'un d'eux : le plus jeune, après avoir jeté un cri vibrant, avait enjambé la haie, lestement, et s'était jeté sur Jean de Meung.

De ses deux mains, il lui avait fait un collier.

Jean de Meung avait dû lâcher prise, et, maintenant, il râlait, à demi étouffé.

D'abord, il plia le genou; puis, comme il était très robuste, il parvint à se relever et se mit en défense.

— Comment ! dit le majordome. Vous revenez à cheval, Madame ? (P. 300.)

Une lutte acharnée, terrible, s'engagea entre lui et le jeune homme.

Juliette, plus morte que vive, épouvantée, terrifiée, meurtrie, demeurait immobile : Elle était incapable de faire un mouvement, de pousser un cri, de prononcer une parole.

Ses vêtements étaient, en partie, déchirés.

Ses magnifiques cheveux, dénoués, recouvraient ses épaules, et tombaient, ondulés, soyeux, presque jusque sur ses chevilles.

Jean de Meung et le jeune homme luttaient sans mot dire.

On n'entendait que le souffle haletant qui s'échappait de leur poitrine.

Cependant, l'inconnu qui se trouvait dans le chemin creux, un moment auparavant, avec le jeune homme, avait enjambé la haie, à son tour; mais avec moins d'adresse et de promptitude que son compagnon, car il avait, à coup sûr, plus du double de son âge.

— Courage, Roland! dit-il. J'arrive! Courage!

Certes, Jean de Meung, plus vigoureux que son agresseur, eut eu raison de lui promptement.

Le jeune homme, ayant engagé le combat avec une fougue toute juvénile, avait dépensé, d'un coup, toute sa force.

Clopinel ne tarda pas à reprendre l'avantage que lui donnait, sur son adversaire, sa très haute taille et sa forte musculature.

Infailliblement, le jeune homme eut succombé sans l'appui que son compagnon allait lui apporter.

Mais, soudain, il se passa quelque chose d'inattendu.

Un troisième individu était arrivé là.

Or, c'était Remi.

On sait comment le Bourguignon, qui causait, avec son amé Apollon, dans l'atelier du Maître Enlumineur... avait entendu du bruit, tout à coup, au dehors, et cru reconnaître la voix de Juliette; on sait comment, ayant sauté par la croisée, il avait couru vers le petit bois, où Apollon, moins hardi, ayant fait le tour de la maison avait couru, de même, suivi par Véronique.

Le compagnon du jeune homme était venu à la rescousse, cependant, et se disposait à porter secours à l'adversaire de Jean de Meung.

Remi l'écarta.

— Laisse, Gaucher, fit-il, simplement. Laisse-moi faire.

Lors, posant sa large main sur l'épaule de Jean de Meung, il le souleva, sans peine, à bout de bras.

— Le drôle! s'écria-t-il, sans colère.

Il était terrible à voir, et, en même temps, éminemment comique.

Il balança, un moment, Jean de Meung, dans le vide; puis, réunissant toute sa force, il lui saisit les deux jambes, brusquement, avec beaucoup d'adresse.

— Roland, reprit-il, regarde, mon fils!

Il tenait, alors, dans ses bras, Clopinel terrifié.

Il le balança, de nouveau, à droite et à gauche; puis, ses deux bras se tendirent; Jean de Meung se trouva soulevé, dans une position horizontale, à quatre pieds du sol, et, tout à coup, comme si les bras de Remi avaient été une catapulte, ils projetèrent Clopinel dans le chemin creux.

Ainsi qu'un fagot lancé par la main d'un bûcheron, Jean de Meung passa par-dessus la haie, et tomba sur la route.

Tout cela s'était passé en un clin d'œil.

Remi, satisfait, sourit.

Il regarda les assistants.

— Je suis encore assez solide ! fit-il, naïvement.

Il rajusta son vêtement.

Puis, il regarda Juliette, qui tremblait éperdûment; Roland, qui, pâle, s'était assis près d'elle sur le banc de pierre, et l'avait enlacée étroitement; puis, Gaucher Faber, encore frémissant.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-il.

Apollon, cependant, parut.

— Roland ! Gaucher ! Juliette ! fit-il, stupéfait et effrayé.

Il regarda Remi et sembla l'interroger.

Or, à ce moment même, on vit Jean de Meung debout, dans le chemin creux.

Il s'était relevé, tant bien que mal, tout contusionné, tout meurtri. Ses yeux flamboyaient.

Apollon le vit; il pâlit.

— Clopinel ! murmura-il.

— Nous nous reverrons ! fit Jean de Meung.

Et, il s'éloigna rapidement.

Juliette, alors, jeta un cri; puis, elle tomba, évanouie, dans les bras de Roland.

XIII

LA TOUR DE LA REINE BLANCHE

Après l'accident arrivé à son char, sur la place de Conflans-Sainte-Honorine, pendant que les manants assistaient, en l'église du village, au Saint Sacrifice de la Messe, Marguerite de Bourgogne, montée sur la haquenée de Juliette de Musigny, et escortée par les trois hommes de sa suite, était revenue, à toute bride, à l'Abbaye Royale de Maubuisson.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue de l'Abbaye, ils s'engagèrent dans un sentier étroit, bordé de grands arbres, et où deux cavaliers, seulement, pouvaient marcher de front.

Ils suivirent ce sentier qui tournait, très pittoresquement, autour des bâtiments du vaste monastère.

Enfin, ils se trouvèrent devant l'une des entrées de l'Abbaye.

Ils franchirent le pont-levis et s'arrêtèrent dans une cour, de forme rectangulaire, au delà de laquelle s'étendait un immense jardin, bien entre-

tenu, où croissaient de vieux arbres, aux troncs énormes, dont le feuillage épais constituait des voûtes de verdure sous lesquelles on pouvait se promener, à l'ombre, par les après-midi les plus torrides.

Là, dans un bâtiment formant aile en retour et qui flanquait le Prieuré, attenant à la chapelle de l'Abbaye, les membres de la famille royale résidaient, lorsqu'ils venaient vivre, pendant la belle saison, en ce délicieux site champêtre, afin de se reposer, au grand air, des fatigues occasionnées par les nuits de fête passées, à Paris, pendant l'hiver.

Une tour, dite la « tour de la Reine Blanche, » — jadis habitée par Blanche de Castille, mère de Louis IX, aïeul de Philippe-le-Bel, et qui avait fait construire l'Abbaye — s'élevait à l'extrémité du mur d'enceinte du monastère.

Cette tour, haute de trois étages, était surmontée d'une terrasse, d'où l'on découvrait un incomparable panorama s'étendant sur un rayon de plus de douze lieues à la ronde.

Au rez-de-chaussée et au premier étage, elle communiquait avec les appartements, situés aux mêmes étages, du bâtiment servant de résidence à la famille royale.

Marguerite de Bourgogne avait élu domicile dans cette tour.

Au bruit de la cavalcade battant les dalles de la cour, plusieurs serviteurs accoururent.

L'un d'eux, un vieillard, portant un riche vêtement chargé de chamarrures et qui devait être une sorte de majordome, prit la bride de la haquenée que montait la princesse.

Mais l'un des cavaliers de l'escorte de Marguerite, celui qu'elle avait appelé Gautier, mit pied à terre, et, galamment, vint offrir la main à la puissante dame.

— Comment! dit le majordome. Vous revenez à cheval, Madame?

— Oui, mon bon Frezzini! Un peu plus, et j'eusse été obligée de monter en croupe de messire Gautier d'Aulnay, répliqua la jeune femme.

— Et pourquoi donc?

— L'une des roues de mon char s'est détachée sur la place de Conflans-Sainte-Honorine.

— Bah! Vous me faites frémir!

— Rassure toi : j'en ai été quitte pour la peur. Heureusement, et grâce au Révérend Père Richard, ici présent, — la princesse montra l'Évêque-Moine qui avait, aussi, mis pied à terre — j'ai trouvé cette haquenée, une bonne bête, qui m'a ramenée, ici, très rapidement. Tu donneras des ordres, Frezzini, pour que cette monture soit convenablement soignée. Ce soir, on la reconduira à Conflans. Le Père Richard te dira comment on pourra la restituer à son propriétaire.

— Bien!

Marguerite était toute rose : la promenade qu'elle avait faite ayant activé la circulation de son sang riche et jeune.

Messire Gautier d'Aulnay la regardait, extasié, tant elle était belle.

— Frezzini, reprit Marguerite, tu feras servir notre repas là-bas, sous le berceau, à l'entrée du jardin. N'est-ce pas, Messires, que, par cette chaleur, nous serons fort bien installés, à cette place?

Gautier d'Aulnay, ainsi que le cavalier qui lui ressemblait de manière si parfaite, et qui n'était autre que son frère jumeau, Philippe d'Aulnay, opinèrent de la mine et du geste.

— Moi, je vais remettre ordre à ma toilette, poursuivit la princesse. Frezzini, veille à ce que nous soyons servis dans une heure, si possible.

— Comptez sur moi, Madame.

— Bien!

Marguerite, se tournant vers les trois hommes qui l'avaient escortée, dit, gracieusement :

— A bientôt, Messires.

Les cavaliers saluèrent, respectueusement, la puissante dame, qui se dirigea vers le bâtiment royal, appuyée sur le bras d'une de ses femmes, et disparut.

Gautier et Philippe d'Aulnay, d'une part, et, d'autre part, le Révérend Père Richard, évêque de Saint-Georges, pénétrèrent, eux aussi, un moment après, dans le bâtiment royal, où ils logeaient.

Comme la princesse, ils voulaient changer de vêtements : ceux qu'ils portaient étant couverts de poussière.

C'était l'heure où Remi et Juliette rencontraient, sur le côteau d'où l'on apercevait l'Abbaye, Thomas, qui, monté sur son âne, portait, au Bourguignon, la lettre d'Apollon.

Marguerite, cependant, monta au deuxième étage de la tour de la Reine Blanche.

On y arrivait par un escalier étroit, en colimaçon, faiblement éclairé par des meurtrières, ouvertes, de loin en loin, sur le dehors, à travers les murs, très épais, du massif édifice.

La chambre que la jeune princesse s'était réservée, en la tour, était assez vaste, circulaire, il est superflu de l'indiquer, et bien éclairée par une croisée oblongue, précédée de deux bancs de pierre, pris sur l'épaisseur des murs, et ouverts, en fer de lance, la pointe du fer constituant la croisée, défendue par des verrières d'une indicible richesse de couleur.

Une cheminée de pierre, monumentale, au fronton sculpté, et dans laquelle on pouvait brûler, aisément, sur des landiers de fer forgé, le tronc d'un chêne séculaire, occupait le quart, environ, de la chambre, où l'on voyait un grand lit orné de magnifiques draperies, et des sièges de repos, en

bois, patiemment fouillé par un de ces maîtres sculpteurs inconnus, qui foisonnaient, à cette époque.

Marguerite s'assit.

— Je suis lasse! dit-elle.

Sa servante, Berthe, l'aida à se dévêtir.

Bientôt, elle apparut, demi-nue, superbe.

Ses beaux cheveux roux s'étaient dénoués, et roulaient, en tresses blondes, aux reflets fauves, comme l'or en fusion, sur ses épaules adorablement potelées, sur sa gorge ferme, ronde, plus blanche que la corolle des lys, et sur ses beaux bras, troués, aux coudes, de délicieuses fossettes.

Elle se trouva mieux lorsqu'elle eut mouillé et parfumé son beau corps, lorsqu'elle eut revêtu du linge et des vêtements frais.

— Mes sœurs ne sont pas sorties, ce matin? demanda-t-elle à la servante.

Elle parlait des princesses Jeanne et Blanche de Bourgogne, ses belles-sœurs, mariées, l'une à Philippe, l'autre à Charles, deuxième et troisième fils de Philippe-le-Bel.

Ainsi que Marguerite, elles vivaient, alors, à l'Abbaye Royale de Maubuisson.

— Non, Madame.

— Elles étaient lasses, sans doute! fit Marguerite.

Elle sourit, ce disant.

Elle savait à quoi s'en tenir, sans doute, sur les motifs de la lassitude de ses belles-sœurs, et c'est pour cela qu'elle avait souri.

La princesse reprit :

— Tu leur feras savoir que nous prendrons notre repas, ce matin, Messires Gautier et Philippe d'Aulnay, le Révérend Père Richard, et moi, sous le berceau, à l'entrée du jardin, où Frezzini doit nous faire servir, et que je les prie de venir s'attabler, là, avec nous.

— Oui, Madame.

— Va le leur dire tout de suite.

— Bien, Madame.

— Tu ajouteras que je descendrai dans une heure.

Comme la servante allait sortir pour exécuter les ordres de Marguerite, celle-ci la rappela.

— Messire Jean de Meung est-il à l'Abbaye?

— Il est sorti, ce matin, de bonne heure, Madame.

— Où est-il allé?

— Je l'ignore, Madame.

— Jeanne me le dira, fit Marguerite, après avoir réfléchi, une minute, et sourit, de nouveau. Va.

Pour la deuxième fois, la servante fit une fausse sortie.

A la porte de la chambre, elle se trouva face à face avec le majordome Frezzini.

— Entre, lui dit la princesse, qui l'avait vu.

Et, s'adressant à Berthe :

— Va, va prévenir mes sœurs, ajouta Marguerite.

Frezzini entra dans la chambre et s'arrêta devant la jeune femme.

XIV

FREZZINI

— Le repas sera servi sous le berceau, dans une heure, dit-il; ainsi que vous l'avez souhaité, Madame.

— Bien.

— Mais j'ai tenu à vous voir avant que vous descendiez, et pour cause.

— Quelle?

— Je vais vous le dire.

— Parle?

Marguerite, à demi-couchée sur un banc garni de coussins recouverts de belles étoffes, attendit que son majordome s'expliquât.

Ce Frezzini était un homme de soixante ans, environ, grand, maigre, très vigoureux encore.

Son masque chafouin, aux traits fins, pointus, était entouré de cheveux blancs, plats, rabattus, en pointe, sur son front, zébré de profondes rides.

Ses yeux, petits, bleus, brillaient d'un très vif éclat, adouci par l'ombre de ses cils longs.

Son nez, étroit d'arête et recourbé, mettait une ombre sur sa bouche, aux lèvres minces, abattues aux extrémités, et agrandies, encore, par une ride, qui les prolongeaient, presque, jusqu'aux contours, fortement accentués, de son menton.

Il portait une sorte de robe en drap vert, richement ornée.

Né à Florence, il était venu en France trente ans auparavant.

Enfant, il avait vécu dans un monastère, où son père était occupé en qualité de chantre.

Ayant reçu de l'instruction, il s'était trouvé, à vingt ans, chez un grand dignitaire ecclésiastique, près de qui il exerçait la profession de scribe.

Surpris en galante conversation avec la maîtresse de son protecteur, il avait été battu et chassé.

Pendant dix ans, il avait parcouru l'Italie; puis, il s'était fixé à Rome, où il avait vécu de tous les métiers possibles, et, surtout, de métiers inavouables.

Poursuivi, traqué, sûr d'être pendu si on le prenait, il avait réussi, non sans peine, à gagner la France.

Il s'était arrêté en Bourgogne.

Bientôt, s'étant assagi, il était devenu le bras droit d'un Abbé, qui, l'ayant employé à des besognes délicates, dont il s'était adroitement tiré, le recommanda au duc Robert II, qui le prit à son service.

Dès lors, Frezzini fit son chemin.

Retors, cauteleux, intrigant, il sut se faire bien venir du duc, d'abord; puis, plus tard, de sa fille, Marguerite, au service de qui il avait été, enfin, attaché.

Comme il vivait, depuis quinze ans, à ses côtés; comme il l'avait connue tout enfant; comme il l'avait vu grandir, il la connaissait bien.

Il savait comment il fallait se comporter, avec elle, pour lui plaire.

Il la servait fidèlement, avec un dévouement sans bornes, et sans jamais résister à ses volontés, même à ses moindres caprices, quelque danger qu'il y eut à les satisfaire; mais, d'autre part, il savait veiller sur sa personne, avec un soin jaloux, et écarter, d'elle, à point nommé, les périls qui la menaçaient, de par son imprudence.

Il aimait la princesse, dont les instincts pervers étaient pareils aux siens.

Ce singulier personnage prenait plaisir à remplir sa charge difficile.

Il l'exerçait quasi passionnément, pour les jouissances qu'elle lui donnait, plus encore que pour les bénéfices, très considérables, pourtant, qu'il en tirait.

Marguerite ne pouvait se passer de cet Italien, qui n'eut pu vivre loin d'elle.

Étrange attachement où le cœur n'avait aucune part, et qui unissait, l'un à l'autre, ces deux êtres, par le besoin qu'ils éprouvaient, elle de savoir qu'il la protégeait, lui de s'enorgueillir, devant lui-même, uniquement, de la protection, très efficace, qu'il lui accordait.

Plus Marguerite, perverse, se mettait en péril, et plus Frezzini était heureux.

Il admirait son audace, ses ruses féminines, ses débauches même, comme un libertin vieilli admire, encore, le libertinage d'autrui, et se trouve satisfait de voir de plus jeunes que lui accomplir des prouesses dont il est, désormais, incapable.

On eut dit que Frezzini était aise d'aider Marguerite, jeune, ardente, passionnée, à se jeter, désordonnément, éperdûment, avec toute la puissance que lui donnaient son nom, ses titres, sa richesse... dans les plaisirs — que lui, pauvre, et né dans la plus basse condition, n'avait jamais pu s'offrir.

Il était son confident le plus intime, le plus sûr.

Elle savait qu'elle pouvait tout lui dire.

— Jamais s'écria-t-elle, les yeux étincelants, les narines dilatées, superbe en sa colère. (P. 310.)

Elle lui disait tout, d'autant mieux qu'il ne la blâmait jamais, et parce que, pour qu'il la protégeât, efficacement, il importait qu'il n'ignorât aucun de ses actes.

D'ailleurs, au besoin, il la conseillait, et, presque toujours, elle suivait ses conseils parce qu'elle s'en était toujours bien trouvée.

Il la suivait partout, dans chacun de ses déplacements.

Et jamais majordome, confident, conseiller, ne fut plus attentif, plus dévoué au service d'aucun maître.

XV

PRINCESSE ET MAJORDOME

— Il se passe des choses graves ! dit-il.

— Graves ?

— Très graves !

Marguerite eut un geste de dépit.

— Je ne serai donc jamais tranquille ? fit-elle, avec l'air ennuyé d'une femme que l'on trouble, malencontreusement, en son plaisir.

Et, elle ajouta, avec animation :

— A quoi me sers-tu ? Ne devrais-tu pas écarter, de moi, tout motif de préoccupation ? Que m'importe qu'il se passe des choses graves ? N'es-tu pas à mon service pour veiller sur moi et pour me prémunir contre les dangers que je peux courir ? Fais ton métier et ne m'importune pas ! J'ai passé une matinée délicieuse ; je me prépare à m'amuser encore ; je suis parfaitement heureuse, toute à la joie, et tu choisis, précisément, ce moment-là, pour venir me gâter une journée si bien commencée ! Ne pouvais-tu pas attendre à ce soir pour te présenter, devant moi, avec ton visage long d'une aune, et pour me parler de ces choses si graves, qui se réduiront à rien, probablement.

— Je n'ai pas attendu à ce soir pour vous entretenir de ces choses, parce que, à cette heure, peut-être est-il déjà trop tard pour vous prémunir contre le danger qui vous menace.

— Quel danger ?

— L'autre nuit, avec vos sœurs, les princesses Jeanne et Blanche, vous avez passé la nuit, en cette tour, avec Messires Gautier et Philippe d'Aulnay, avec le poète Jean de Meung ?

— Après !

— On vous a vus, tous les six, sur la terrasse, où vous êtes montés, au petit jour, et où vous avez chanté en vous accompagnant de violes ?

— Adorable nuit ! fit Marguerite, charmée, en évoquant le souvenir, tout récent, que Frezzini lui avait rappelé. Oui, adorable nuit !

Elle sourit et poursuivit :

— Jusqu'à l'aube, mes sœurs, et moi, avec ceux qui nous aiment et que nous aimons, nous avons soupé, joyeusement, devisant de tendres choses d'amour ; buvant, à petites gorgées, des vins généreux,... et, comme le jour allait paraître, nous montâmes sur la terrasse, pour voir le lever du soleil.

— Excessive imprudence !

— Tout était doux, alors, autour de nous! Quel silence sur la campagne, encore endormie! Là-bas, du côté du Levant, une lueur très faible trouait l'horizon assombri. Des vapeurs flottaient, çà et là, sur la campagne, et se levaient, mollement, laissant voir, tout à coup, des coins de paysage : des bouquets de bois, dont la verdure était tout enveloppée d'une fine couleur grise; des maisonnettes; un ruisseau; telle une jolie femme enlevant, un à un, les voiles légers qui la couvrent, et montrant, peu à peu, à son amant enivré, les trésors de sa beauté.

Frezzini, immobile, à coup sûr charmé, écoutait parler la princesse, qui, toute à son rêve, poursuivit :

— Puis, les lueurs bleues du crépuscule firent place à une clarté plus grande. Tout le paysage s'éclaira. Les matinales alouettes se mirent à voltiger, en chantant, dans l'air très pur. Ce spectacle, que j'ai vu, souvent, en ma belle Bourgogne, et auquel je n'avais point assisté depuis longtemps, m'enivrait.

— Spectacle poétique! murmura l'Italien.

Marguerite ne l'entendit pas. Elle reprit :

— Gautier, mon Gautier bien-aimé s'était assis près de moi; il me tenait enlacée, dans ses bras, sur son cœur, dont je pouvais entendre les battements. Blanche était, ainsi, dans les bras de Philippe, et Jeanne, comme nous tous, doucement émue, écoutait chanter la viole de son amant, le poète Jean de Meung; l'instrument vibrait, mélodieusement, ajoutant une harmonie aux harmonies ineffables qui montaient autour de nous, et qui saluaient le soleil, — dont les premiers rayons traversèrent l'immensité, pareils à des flèches d'or, — et qui monta, bientôt, dans l'espace radieux, pour nous éblouir, nous inonder de lumière, nous transporter d'admiration, nous plonger dans l'extase!

Marguerite dit encore :

— Adorable nuit! Si tôt passée! Les moments heureux sont trop courts! Puis, comme les gens du pays, que nous avions vus sortir de leur maison, leur outil sur l'épaule, se mettaient au travail, nous redescendîmes. Mes sœurs regagnèrent leur appartement. Moi, je demeurai ici, et, lasse, je m'endormis dans les bras de Gautier!

Puis, après un moment de silence, elle releva la tête; son visage, tout alangui pendant qu'elle parlait, un instant auparavant, prit une expression d'implacable dureté; ses yeux brillèrent; elle regarda, fixement, Frezzini, et elle dit :

— Donc on nous a vus, pendant cette nuit, sur la terrasse?

— Oui.

— Qui? Le Prieur?

— Non!

— L'Abbesse?

— Non.

— Quelque religieuse de l'Abbaye? demanda encore, dédaigneusement, la princesse... Ou, peut-être, les manants?

— Le Prieur, l'Abbesse, les religieuses du monastère, ou les manants de la contrée ont pu vous voir, sans doute.

— Qu'importe? Ils n'oseraient parler.

— Ils ont vu et c'est trop!

— Qui pourrait nous incriminer parce qu'il nous a plu d'admirer, du haut de cette tour, la magnificence du lever du jour?

— Ceux qui ont intérêt à vous atteindre?

— Nous ne faisions aucun mal.

— Pourtant, on en glosera.

— Mon mari, seul, a le droit...

Frezzini sourit et hocha la tête.

— Ce n'est pas lui le plus à craindre! fit-il, interrompant la princesse.

— Qui donc dois-je craindre plus que lui? demanda celle-ci.

— Le roi, notre sire, votre beau-père, Philippe IV, et, surtout, son premier ministre.

— Enguerrand de Marigny?

— Oui.

— Cet homme-là me hait, je le sais! dit Marguerite, rêveuse.

— Et pour cause!

— C'est vrai!

— Il tentera tout pour vous perdre.

— Je me défendrai contre lui.

— Il saura dresser des embûches scélérates devant lesquelles vous succomberez, peut-être.

— N'es-tu pas là pour parer les coups qu'il me portera; je t'aiderai d'ailleurs, au besoin, dans ta tâche.

— Il est puissant!

— Je suis femme!

Marguerite prononça ces mots avec une expression indicible de confiance en sa force, et d'une voix extraordinairement harmonieuse, avec des gestes empreints d'une grâce exquise; puis, elle sourit, et son sourire fut si troublant que Frezzini, impressionné, ne trouva aucune nouvelle objection à faire.

— Quoiqu'il en soit, reprit la princesse, je conviens que nous avons été imprudents. Désormais, nous nous garderons mieux.

— A quoi bon se donner en spectacle, quand on peut vivre heureux, et jouir, à son aise, en secret, loin des regards jaloux, à l'abri de toute indiscrétion intéressée?

— Tu as raison. Je suivrai tes avis.

— Hier, Messire Gautier et vous, vous avez parcouru le pays, à pied, côte à côte, et, dans le bois voisin, on vous a vus marcher enlacés; même, au fond d'un taillis, Messire Gautier vous a donné un baiser.

La jeune femme répliqua, négligemment :

— Il se peut bien! Cette promenade que nous avons faite, ensemble, m'a charmée.

— Imprudente! Tout le pays, à présent, connaît l'aventure!

— Et cela scandalise les paysans, sans doute? reprit Marguerite, narquoise.

— Oui dà!

— Est-ce tout?

— Non. Ce matin, au petit jour, vous êtes montée en char, et vous avez été escortée, au cours d'une excursion aux alentours, par Gautier et Philippe d'Aulnay.

— Aussi par le Révérend Père Richard : La présence, à mes côtés, de ce religieux, un prince de notre Sainte Mère l'Église, me chaperonnait, suffisamment, je pense?

Mais Frezzini, levant la main :

— Ne raillez pas, Madame, dit-il. Tout le monde apprécie, comme il convient, le caractère de l'Évêque de Saint-Georges! Non, sa présence, à vos côtés, pendant cette excursion, ne vous chaperonnait pas. Depuis que vous vivez ici, vous avez commis imprudences sur imprudences, malgré mes observations réitérées. Encore une fois, on en glose. Les gens du pays ne parlent que de vos aventures et de celles de vos sœurs avec Gautier et Philippe d'Aulnay, avec Jean de Meung. Cela cause scandale. L'Abbesse et le Prieur ne vous en disent rien, par respect pour votre personne, à qui ils n'oseraient adresser un seul reproche; mais, moi, qui dois veiller sur vous, il faut que je vous avertisse.

Marguerite, se rendant compte que Frezzini parlait sagement, répondit, sérieusement :

— Tu as raison. C'est convenu, nous nous garderons mieux à l'avenir.

— Ce n'est pas suffisant.

— Que veux-tu dire? interrogea la princesse, non sans éprouver un trouble secret.

— Au risque de m'exposer à votre colère, répliqua le majordome, je vous donnerai un avis que vous devrez suivre, si vous tenez à détourner, de votre tête, les dangers qui vous menacent.

Marguerite devint très attentive.

— Et cet avis... fit-elle.

— Il faudrait, pour un temps, que vous vous sépariez de Messire Gautier d'Aulnay.

La jeune femme se leva, d'un bond.

— Jamais! s'écria-t-elle, les yeux étincelants, les narines dilatées, superbe en sa colère. J'accepterai tout, excepté cela.

Puis, elle ajouta, avec un accent de passion qui fit frissonner son interlocuteur :

— Me séparer de Gautier... est-ce que c'est possible?

— Pour un temps, ai-je dit? reprit Frezzini.

— Impossible, te dis-je!

— Pourtant, cela importe fort à votre sécurité, Madame, permettez-moi de vous le déclarer... et plus encore à la sienne, croyez-le!

Tremblante, la princesse poursuivit, sans se préoccuper des propos de son majordome.

— Me séparer de Gautier? Jamais! Gautier; mon Gautier! Je l'aime de toutes les forces de mon être! Je l'aime follement, passionnément! Plutôt que de me séparer de lui, j'aimerais mieux fuir, m'éloigner, aller me cacher en quelque coin où je vivrais à ses côtés, pauvre, même; j'aimerais mieux renoncer à la puissance, à mes titres, à mon rang, au trône sur lequel je prendrai place un jour! Que m'importe d'être reine? J'aime Gautier; Gautier fait ma joie, mon bonheur, ma vie; je ne me séparerai pas de lui, ne fût-ce que pendant une semaine, un jour, une heure!

— Permettez...

— Jamais! Jamais! Ne parlons plus de ces choses.

Mais Frezzini insista :

— Cette séparation est nécessaire, indispensable, même! dit-il.

— Pourquoi donc?

— Parce que s'il reste près de vous, il est perdu.

— Perdu?

— Oui! Et, qui sait? Vous êtes perdue, vous aussi.

Marguerite frissonna; puis, effrayée, elle regarda son interlocuteur; elle comprit que la situation était plus grave qu'elle ne l'avait supposé, d'abord.

— Explique-toi? dit-elle.

Frezzini répliqua :

— Pendant que vous vous exposez, follement, imprudemment, aux pires dangers, moi, qui vous aime, et veux que vous soyiez heureuse sans avoir à payer, jamais, trop chèrement, vos heures de bonheur, je veille sur vous, ainsi, d'ailleurs, que mon devoir me l'impose.

— Eh! bien?

— Or, j'ai découvert que, ici même, dans votre entourage, il y a un serviteur félon.

— Tu le connais?

— Non! dit Frezzini.

Il ricana et poursuivit :

— Si je le connaissais, il y a longtemps qu'il ne me gênerait plus! Je ne vous eusse point importunée de ces faits : Souvent, j'ai débarrassé votre route, sans vous le dire, de gens de qui je me défiais; mais, cette fois, toutes mes recherches pour découvrir le délateur ont été vaines.

— Cherche encore; tu trouveras.

— Je ne dis pas non; mais, en attendant, il est urgent que l'on se forge des armes pour se défendre, au besoin. C'est pour cela que...

Marguerite interrompit son majordome.

— Par qui ce serviteur infidèle a-t-il été placé dans mon entourage? demanda-t-elle.

— Ne le devinez-vous pas?

Marguerite réfléchit, un moment; puis, elle dit :

— Par Enguerrand de Marigny?

— Oui!

— Tu en es sûr?

— Absolument sûr.

— D'où te vient cette certitude?

— C'est que j'ai, depuis ce matin, entre les mains, une preuve...

— Quelle preuve?

— Voici

Frezzini tira, de son escarcelle, un parchemin, qu'il déplia, et qu'il remit à Marguerite.

La princesse regarda la pièce, qui était couverte d'une écriture très fine, très serrée.

Vainement, elle essaya de lire les caractères tracés sur le parchemin : Ils étaient, pour elle, indéchiffrables.

— Qu'est-ce que ce grimoire? demanda-t-elle.

Frezzini, souriant, répliqua :

— Il est rédigé d'après un chiffre convenu, à l'avance, entre les correspondants.

— Mais on ne peut le traduire que si l'on a ce chiffre secret?

— Sans doute!

— Alors, cette pièce...

— J'ai le chiffre, dit simplement le majordome.

— Comment as-tu pu te le procurer?

— Moyennant une somme assez importante... moins importante, pourtant, que la découverte que j'ai faite, grâce à la dépense que je me suis imposée.

— Et tu as traduit ce qui est écrit là?

— Oui. Pour vous, j'en ai rédigé la traduction. La voici.

Frezzini remit, à Marguerite, un second parchemin, sur lequel elle lut ce qui suit :

XVI

RÉVÉLATIONS

« Gautier d'Aulnay, ce jeune seigneur normand que la princesse Marguerite a pris à son service, et qui l'a accompagnée à l'Abbaye Royale de Maubuisson, est bien son amant, ainsi qu'on le supposait.

« Elle l'aime follement, passionnément.

« Avec lui, elle fait scandale dans le pays, dans l'Abbaye, partout où elle passe.

« D'après les renseignements précis que j'ai recueillis, toutes les nuits, elle soupe, avec son amant, joyeusement, dans une tour accotée au bâtiment de l'Abbaye réservé aux membres de la famille royale, une tour où elle s'est installée, et ou elle vit plus librement, loin des regards indiscrets.

« Les princesses Jeanne et Blanche, avec elle, mènent, également, une vie scandaleuse.

« Le frère jumeau de Gautier d'Aulnay, Philippe, est l'amant de la princesse Blanche; Jean de Meung, Clopinel, l'auteur du *Roman de la Rose,* est l'amant de la princesse Jeanne.

« L'autre nuit, ils sont montés sur la terrasse de la tour, après souper, au petit jour, et ils y sont restés, pendant plus d'une heure, exposés aux regards des manants, qui erraient dans la campagne, et au grand scandale des religieuses de l'Abbaye, qui parcouraient les jardins du pieux monastère.

« Même, ils ont chanté, longtemps, en s'accompagnant d'une viole.

« Informez qui de droit de ces faits.

« Agissez habilement, aussi habilement que possible, plus encore que jamais.

« Il importe que le Roi, surtout, sache ce qui se passe, et sans qu'il puisse se douter, non plus que, plus tard, la princesse Marguerite, que c'est par moi que ces renseignements vous ont été communiqués.

« Si l'un des fils du roi, le prince Louis surtout, se rendait à l'Abbaye Royale, sans avoir prévenu personne de son arrivée, cela serait excellent.

« Si vous pouviez atteindre ce résultat, on considérerait ce coup comme un coup de maître, et vous en seriez magnifiquement récompensé.

« Il est certain que le prince trouverait sa femme en flagrant délit d'adultère avec Gautier d'Aulnay et cela nous servirait fort.

« Il est bon d'insister sur ce point que, pour en arriver à nos fins, il faudrait que le prince se mît en route en secret; qu'il arrivât à Maubuisson, le soir, à une heure assez avancée, et qu'il pénétrât, dans l'Abbaye, brusquement.

Le lendemain, dans une rue déserte, ou sur la grève, on retrouvait le cadavre de quelque mâle et beau jeune homme... (P. 317.)

« Autrement, la princesse Marguerite, qui est adroite, et, d'ailleurs, très vigilamment protégée par son maudit Frezzini, saurait prendre toutes les précautions désirables pour parer le coup que nous lui aurions porté, et démontrerait, finalement, à son mari, à notre grande confusion, qu'elle a été, cette fois encore, victime d'une calomnie.

« Le moment est excellent pour agir : Agissez donc... encore une fois avec toute l'habileté dont vous êtes capable; ce faisant, vous aurez rendu un signalé service à qui vous savez, et à la France.

« On vous répète que, en cas de réussite, vous serez récompensé magnifiquement.

« On vous accordera tout ce que vous demanderez, quelque grandes que soient vos exigences.

« Ne perdez pas de temps : Au reçu de la présente, mettez-vous à l'œuvre tout aussitôt.

« Ne manquez pas de nous envoyer, chaque jour, un courrier nous apportant de vos nouvelles; tenez-nous, très régulièrement, très exactement, et avec toute la prudence désirable, au courant de vos opérations.

« Faites-nous savoir tout ce qui se passe autour de vous, dans l'entourage de Philippe IV.

Il importe qu'aucune des démarches, quelles qu'elles soient, du roi, de ses fils et des personnages importants qui vivent, présentement, à leurs côtés, ne nous soit cachée.

« Dans le cas, ou, grâce à votre adresse, le prince Louis se rendrait, secrètement, à l'Abbaye Royale de Maubuisson, il conviendrait que nous en fussions informés sur l'heure. »

Marguerite avait lu ces lignes très rapidement, sans lever la tête, sans interrompre sa lecture, pressée qu'elle était de connaître la teneur complète de cet important document.

Pas une minute, la jeune femme, qui, de son naturel, était très défiante, n'eut l'idée que ce manuscrit avait pu être créé, de toutes pièces, par son majordome, dans le but de faire valoir ses services aux yeux de celle qu'il servait.

Elle savait que Frezzini, qui était capable de tout pour lui éviter le moindre souci, ne pouvait même pas être soupçonné d'un pareil acte envers elle.

Il faut dire qu'elle avait grand raison d'avoir toute confiance en lui.

Nous devons insister sur ce point, que l'Italien servait la future reine de France avec un dévouement sans bornes, pour son plaisir, et passionnément, ainsi que nous l'avons indiqué déjà.

La pièce, par lui remise à Marguerite, était authentique.

Tout d'abord atterrée, la jeune femme se remit vite de l'émotion, poignante, qu'elle avait éprouvée.

Elle leva la tête, fixa ses beaux yeux sur son majordome, lui rendit la pièce, et dit :

— Il appert de ce document que nous vivons environnés d'espions, qui agissent, contre nous, au profit de ce misérable Enguerrand de Marigny?

— Oui.

— Aussi bien là-bas, près du roi, mon beau-père, et de ses fils, qu'ici même, près de mes sœurs et de moi-même, on exerce une surveillance aussi

attentive qu'infassable? Tous nos actes, nos moindres faits et gestes, sont épiés?

— Ceci ne vous étonne pas, j'imagine? Vous le saviez, du reste. C'est de la politique. On a toujours agi, on agira toujours, ainsi, autour des puissants. On ne saurait gouverner autrement.

— Sans doute; mais je ne me doutais pas que cela fut aussi habilement organisé.

— Ce n'est pas organisé habilement! dit Frezzini, dédaigneusement. Tout ce qui échoue est malhabile! Les maladroits, qui réussissent, sont adroits, en somme : qui dit réussite dit adresse. Réussir, tout est là. Qu'importe que l'on soit adroit, que l'on agisse avec une intelligence supérieure, une hardiesse sans pareille? La seule chose qui compte, c'est la réussite : on ne saurait trop le répéter. Or, l'homme qui a agi, en cette circonstance, si habile qu'il soit, n'est qu'un maladroit, puisqu'il s'est laissé prendre par moi.

— Comment donc ce parchemin est-il tombé entre tes mains?

— C'est simple.

— Voyons?

— Je savais, par des gens à moi, qui vivent dans l'intimité la plus étroite d'Enguerrand de Marigny — votre ennemi le plus acharné, que je surveille de près, et pour cause — que le premier ministre fait épier, ici, vos faits et gestes, et qu'il correspond, quotidiennement, par courriers, avec un de ses agents les plus dévoués, qui vit, présentement, à Fontainebleau, près du roi, notre Sire.

— Après?

— J'ai su que le courrier qui devait partir, la nuit dernière, serait porteur d'une pièce, fort importante, et vous concernant.

— Alors? fit Marguerite, farouche.

— Alors, j'ai apposté trois hommes à moi, trois hommes sûrs et bien armés, dans un petit bois sur la route que le courrier devait suivre.

— Et puis...

— Le courrier passa, à franc étrier...

— Bien!

— Mes hommes l'attaquèrent.

— Bien!

— Que pouvait-il faire, seul contre trois, et si courageux qu'il fut? Il lutta, un moment, avec une réelle énergie...

— Et, finalement...

— Il succomba.

— Il est mort?

— Oui!

— Bien! répéta Marguerite, pour la troisième fois.

— Mes hommes s'emparèrent du parchemin dont il était porteur; puis,

le coup fait, ils se séparèrent, et, l'un d'eux, m'apporta la pièce. Il est arrivé, à l'Abbaye, il y a quelques heures, moulu, harassé. Il a pris quelque nourriture. Et, maintenant, il dort.

La princesse sourit.

— Tu es adroit autant que dévoué, Frezzini. Je te félicite et je te remercie, dit-elle.

— Paroles inutiles! Félicitations et remerciments, des mots! Quand j'ai déjoué les manœuvres de vos ennemis, je suis satisfait; cela me suffit, répliqua le majordome. Lorsque le parchemin fut entre mes mains, je le traduisis, grâce au chiffre que cet agent, à moi, qui vit dans l'intimité du premier ministre, Enguerrand de Marigny, m'a communiqué... et j'attendis, impatiemment, votre retour, pour vous mettre au courant de ce qui se passe. J'espère que vous demeurerez d'accord, avec moi, maintenant, que tout ceci est grave?

— Oui.

— Cela démontre, surabondamment, j'imagine, que le premier ministre est, plus que jamais, décidé à agir contre vous?

— Oui.

— Et qu'il ne reculera devant aucun moyen pour en arriver à ses fins?

— C'est évident.

— Vous conviendrez donc qu'il est urgent de prendre toutes les précautions désirables pour éviter de lui fournir des armes contre vous?

— Certes.

— Le danger terrible que vous couriez est écarté, momentanément, ou, du moins, on peut le croire.

— Que veux-tu dire?

— Enguerrand de Marigny, homme de précaution, prévoyant qu'il pouvait être trahi, prévoyant que son courrier pouvant ne pas arriver, n'a-t-il pas eu l'idée — que j'aurais eue, à sa place — d'en expédier un autre, porteur de la même pièce, et par une autre route.

— C'est vrai! s'écria Marguerite, frémissante. Cela est possible. Tu penses à tout.

— Or, supposez que le message que j'ai intercepté, d'une part, arrive, d'autre part, à son adresse; supposez que votre mari quitte Fontainebleau, à l'improviste et en secret; supposez qu'il arrive, ici, ce soir, sans se faire reconnaître.., et, enfin, supposez que, lors de son arrivée, vous vous trouviez, avec vos sœurs, avec Gautier et Philippe d'Aulnay, avec Jean de Meung, en cette tour, soupant, joyeusement, ou que, pour admirer l'aspect de la campagne sous la pâle lueur des étoiles, vous soyez, alors, sur la terrasse de cette tour, tout occupés à deviser de choses d'amour, ou à chanter des ballades à la lune.

Frezzini ricana, et reprit :

— En vérité, voilà qui servirait fort Enguerrand de Marigny!

Puis, après un temps de silence, il ajouta :

— Ah! ce Gautier d'Aulnay!... Que maudit soit le jour où vous l'avez rencontré!

Marguerite frissonna.

— N'étiez-vous pas heureuse, jadis? poursuivit, implacablement, le majordome. Jamais femme ne fut plus aimée que vous! Vous pouviez, comme naguère, choisir vos favoris, sans danger pour vous. A Paris, que de jeunes amoureux donnèrent leur vie pour une nuit d'amour passée en votre compagnie! Ils n'étaient pas dangereux. Un soir, ils se rendaient à l'appel qu'ils avaient reçu, mystérieusement, sans vous connaître, sans savoir qu'une future reine leur faisait l'honneur insigne de les aimer; ils demeuraient, avec vous, pendant quelques heures, et ils éprouvaient, alors, des joies si profondes que la plus longue existence ne pouvait leur en réserver, désormais, de pareilles!

Charitablement, et afin qu'ils ne souffrissent point en se remémorant les délices de cette inoubliable nuit, ils mouraient, dès que le jour naissant faisait pâlir la lueur des cires; ils mouraient, ivres d'amour et de vins généreux; ils mouraient, heureux, dans l'extase.

Le lendemain, dans une rue déserte, ou sur la grève, on retrouvait le cadavre de quelque mâle et beau jeune homme, dont le visage avait gardé, même dans la mort, une surhumaine beauté, tant votre amour l'avait énorgueilli, l'avait enthousiasmé. Tout était dit! Ce cadavre gardait son secret, qui était le vôtre. Vous aviez été heureuse, et aucune preuve de votre bonheur ne subsistait, aucune! Vos ennemis se mettaient aux aguets vainement; je veillais! De la nuit passée, il ne restait rien, qu'un souvenir!

Vous ai-je jamais adressé un blâme, alors? Vous ai-je jamais fait un reproche? Ne me suis-je pas prêté à tous vos caprices? J'ai réalisé, pour vous plaire, l'impossible même. Les périls que vous couriez, à cette époque, n'étaient rien auprès de ceux que vous courez aujourd'hui.

Je conçois qu'une femme jeune, belle, passionnée comme vous, et, de plus, riche, puissante, autant que vous l'êtes, ait le droit de se passer toutes ses fantaisies, quelles qu'elles soient! Est-ce que les lois, les droits, les règles, tout ce qui a été inventé par ceux qui dirigent les foules, pour les contenir, pour les dominer, pour les assujettir, existe pour les grands? Est-ce qu'une princesse de votre rang, une future reine, a besoin de se préoccuper, comme une fille ou une femme quelconque, des convenances et de la moralité?

Non! Elle est libre d'agir à sa guise, de chercher son bonheur où elle le trouve. Tout lui appartient, même la vie de ses amants, quand elle leur a donné une heure de son amour, et lorsqu'il importe, à sa sécurité, qu'ils ne puissent, jamais, trahir celle qui les a enivrés!

Marguerite, rêveuse, courbait la tête, et ne paraissait pas entendre ce que disait Frezzini.

— Je n'aimais pas ces hommes ! dit-elle, pourtant, d'une voix vibrante. Que m'importait qu'ils disparussent !

Puis, elle ajouta, sur un ton passionné, les yeux noyés de pleurs :

— Au lieu que j'aime Gautier ! Mon Gautier ! Mon cher, mon adoré Gautier !

Frezzini regarda la princesse, dédaigneusement.

— Je vous croyais plus forte ! dit-il.

Marguerite, surprise, l'interrogea.

— Plus forte ? fit-elle.

— Oui ! Plus forte ! répliqua le majordome.

— Explique-toi mieux ?

— Je croyais que vous étiez une de ces créatures faites pour diriger les hommes, pour les dominer.

— Eh ! bien ?

— Et que, par suite, vous étiez au-dessus de toutes les faiblesses de l'humanité.

— Je ne comprends pas.

— Êtes-vous une femme ou une reine ?

— L'une et l'autre.

— On ne peut pas être l'une et l'autre : Il faut choisir; il faut être femme ou reine.

— Quelle différence...

— Immense ! Femme, vous pouvez écouter les appels de votre cœur; reine, vous ne devez céder qu'aux suggestions de votre cerveau.

— C'est dire que, reine, je n'ai pas le droit d'aimer.

— Non !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que l'amour constitue une faiblesse, vous met en dépendance, et parce que, en aucun cas, une reine ne peut être asservie.

— Tout à l'heure, tu me déclarais que tu n'avais jamais blâmé mes actes amoureux d'autrefois ?

— Distinguons. Une reine a le droit d'avoir des sens : Elle ne peut échapper aux lois de la nature.

— Alors !

— Ayez des amants tant que vous voudrez, mystérieusement, sans dangers, sans scandales; mais de l'amour, point !

— On ne peut se soustraire aux poussées invincibles de l'amour : Quand il vous étreint, on ne lui résiste pas !

Pour la deuxième fois, Frezzini sourit; il regarda Marguerite avec un vague mépris.

— Je me suis donc trompé sur votre compte ! dit-il. Vous devez... vous pouviez être une grande reine. Vous ne serez que femme !

— Je suis jeune encore, et, à mon âge, l'amour est le plus fort ! Plus tard...

Le majordome interrompit la princesse :

— Aimez donc ! fit-il. Et, pour un vain plaisir, sacrifiez cette jouissance énorme que l'être humain éprouve quand il est maître, absolument, de lui-même et de tout un peuple.

Puis, après un silence, en proie, subitement, à une indicible tristesse, il ajouta, sur un ton tout différend de celui qu'il avait eu, jusque-là :

— La prédiction se réalisera !

— Quelle prédiction ? demanda Marguerite, curieusement, et avec un vague émoi.

Frezzini s'accouda à un meuble, la tête basse.

Ce n'était plus le vieillard hautain, superbe, sûr de sa force, qu'il avait été, jusque-là.

On eut dit que les souvenirs qu'il avait évoqués l'accablaient.

On eut dit qu'il se sentait, à présent, dominé par quelque puissance occulte,... contre laquelle ne pouvait rien sa faiblesse humaine.

Frezzini, qui ne croyait ni à Dieu, ni au diable, était de son époque, pourtant, où les sorciers étaient écoutés même par les plus intelligents; où la superstition dominait les meilleurs esprits; où l'on croyait au Grand Œuvre, et où les jeteurs de sorts, les envoûteurs, étaient redoutés par les princes et par les rois mêmes.

Le majordome s'expliqua ainsi :

XVII

LES DEUX PRÉDICTIONS

— Il y a longtemps... cinquante ans, environ — j'avais, alors, une douzaine d'années, ma mère était assise devant la maisonnette que nous habitions, à Florence; je jouais, non loin d'elle.

Une femme, une vieille femme, passa.

Elle était toute petite, très voûtée; son visage, maigre, parcheminé, était sillonné de rides à ce point que l'on ne distinguait presque plus ses traits, tant son masque était profondément raviné.

Pourtant, ses yeux, petits, jaunâtres, étaient vifs, encore.

Quelques mèches de cheveux blancs s'échappaient de la coiffe sordide qui couvrait son chef branlant.

Sa bouche, vide de dents, bâillait, car les muscles de sa face ne soutenaient, quasiment plus, son maxillaire inférieur.

Figure grimaçante, pareille à celle que les sculpteurs pétrifient lorsqu'ils veulent représenter, au tympan d'un Moustier, ces damnés que Dieu le père, au jour du Jugement, mettra à sa gauche, ou que Belzébuth, en ricanant, pousse, en troupe, vers les chaudières infernales.

Figure inoubliable, que je revois, très nettement encore, après tant d'années.

Elle était haillonneuse. Elle marchait, péniblement, en s'appuyant sur un bâton, dont la pomme, en bec de corbin, était ornée d'une tête de hibou.

Elle portait une besace, et allait, de maison en maison, tendant la main; recevant, à chaque seuil, une aumône : quelque menue piécette ou des vivres.

A son aspect, je pâlis et frissonnai : L'enfant a peur du vieillard; l'oiseau matinal, ébloui par les splendeurs de l'aube, s'effare dès que tombe la nuit.

Je me réfugiai, tout tremblant, près de ma mère.

La vieille, cependant, dit . « La charité, s'il vous plaît? » d'une voix cassée. Ma mère lui donna son obole et s'écria : « Prenez, et passez! » car elle s'était aperçue de mon épouvante, qu'elle partageait, et elle avait hâte, pour elle autant que pour moi, que la mendiante s'éloignât.

La vieille remercia ma mère de l'aumône reçue, et, me prenant la main : « Je veux lui dire sa destinée! fit-elle ».

J'étais effrayé, à ce point, que je ne pus échapper à l'étreinte de la mendiante.

Ma mère, d'autre part, n'osa pas la chasser, et, d'ailleurs, quoiqu'elle fut toute troublée, elle était curieuse, aussi, de savoir ce que la vieille allait dire.

Après avoir examiné, avec une grande attention, les lignes de ma main, la pauvresse, enfin, dit, d'une voix lente, traînarde, sur un ton de mélopée :

« Cet enfant est magnifiquement doué; il fera son chemin. Sa première jeunesse sera fort accidentée, pleine d'aventures et de dangers. Plusieurs fois, il se trouvera en péril de mort; mais il en sortira sauf, non sans peine, pourtant. »

Elle se tut, après avoir articulé ces paroles.

Puis, elle recommença à étudier les lignes de ma main, et reprit :

« Si cet enfant était né dans une condition moins humble, il aurait pu devenir un des puissants de son temps. Il a une grande intelligence. Il aura de l'ambition, une ambition très haute, que jamais il ne pourra satisfaire, et, pourtant, il aura toutes les qualités qui constituent l'homme vraiment fort, capable de conduire les autres.

— ... Quoiqu'elle s'fut livrée à un examen plus attentif encore des lignes de ma main... (P. 326.)

« Il sera attaché à la personne de très grands seigneurs, qui, moins habiles que lui, s'appuieront sur sa force, et auront tout l'honneur, tout le prix de ses actes.

« L'un des plus terribles dangers qu'il courra lui viendra du fait d'une femme; mais, cela, en sa prime jeunesse : Dès qu'il aura atteint l'âge mûr, il secouera le joug des passions humaines; il comprendra que la femme ne doit être qu'un jouet aux mains de certains êtres, appelés à de hautes destinées; il tirera, de la femme, la jouissance qu'elle peut donner : mais jamais il ne se laissera dominer par elle. »

Et, hochant la tête, elle répéta :

« Comme il regrettable que cet enfant ne soit pas né fils d'un seigneur quelconque! »

Elle crut devoir expliquer ces énigmatiques paroles :

« Il aurait pu régner! » fit-elle.

Puis, comme si elle avait pris plaisir à sonder l'avenir de l'enfantelet, tout tremblant, qu'elle fascinait, et qui, de sa main libre, s'accrochait, éperdu, aux vêtements de sa mère, profondément émue, elle ajouta :

« S'il ne règne pas, il vivra, du moins, près de têtes couronnées, près d'une femme, notamment... une femme de haute naissance, une femme très puissante. »

Enfin, après un nouveau temps de silence, elle dit encore :

« Il mourra jeune, relativement... vers sa soixantième année — de mort violente, probablement... de par le fait, ou à cause de cette femme, près de qui il aura vécu longtemps, et à qui il aura rendu de signalés services! Dommage! Il aurait vécu très vieux, presque aussi vieux que moi, qui suis nonagénaire! »

La vieille lâcha ma main.

Elle me regarda, curieusement.

Puis, après avoir caressé mon front et remercié ma mère, elle s'éloigna, à petits pas, en battant le sol, régulièrement, du bout de son bâton ferré.

Frezzini, ayant achevé son récit, se tut.

Visiblement, il était abattu. Ces souvenirs, qu'il avait évoqués, le bouleversaient.

Marguerite l'avait écouté sans l'interrompre, en l'observant avec une attention soutenue, et, à diverses reprises, pendant qu'il parlait, ses yeux avaient brillé d'un très vif éclat.

— Mon heure est proche! reprit, bientôt, le majordome.

Et, tristement, il ajouta :

— Dommage! comme disait la nécromancienne : Jamais je ne me suis senti si fort; mieux armé pour la lutte; plus capable de grandes choses!

Ses yeux flamboyaient.

Mais l'éclair double qui en avaient jailli s'éteignit aussitôt.

Tout à l'heure vibrant et solide autant que l'airain... chiffe, à présent... las, découragé, il se laissa choir sur un siège, oublieux de son rang inférieur, n'ayant plus conscience de ce qu'il devait à la très haute dame devant qui il se trouvait.

Celle-ci s'était remise, cependant, de son émotion, et, même, de son épouvante, car le récit du majordome, un moment, l'avait fortement impressionnée.

Elle s'était efforcée de cacher son trouble à son interlocuteur, et, ce, afin de ne pas augmenter le sien. Elle avait besoin, plus que jamais, de l'aide de Frezzini.

Elle s'efforça de le réconforter.

— Est-il possible qu'un homme tel que toi attache la moindre importance aux propos d'une vieille femme, qui n'avait plus sa raison, c'est clair? dit-elle, enfin, railleuse.

— La prédiction de la vieille s'est réalisée! répliqua le Florentin.

— En partie!

— Ne suis-je pas au service d'une femme de très haute naissance et très puissante? Et...

— Hasard!

— Le reste de la prédiction se réalisera de même! ajouta le majordome. La destinée de tout être vivant est écrite!

Marguerite ricana.

— Si je croyais aux prédictions — fit-elle...

Elle n'acheva pas et secoua la tête.

— Eh! bien? demanda le Florentin.

— Je n'aurais plus que quelques mois à vivre, répliqua la princesse.

Frezzini frissonna.

— Vous n'auriez plus que quelques mois à vivre? répéta-t-il, pâle et défait.

— Oui! répondit la jeune femme, toujours en riant.

— Expliquez-vous? demanda, à son tour, le majordome.

— A moi aussi, on a fait, jadis, une prédiction, poursuivit Marguerite.

— Qui?

— La béguine de Nivelle...

— Qui était la béguine de Nivelle?

— Une des plus renommées nécromancienne du dernier siècle.

— Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

— On en parla beaucoup, pourtant. Elle fut consultée, en 1276, par Thibaut, évêque de Dol, en Bretagne, et par Frère Arnoul de Huisemolle, chevalier de l'Ordre du Temple, envoyés, vers elle, par le grand-père de mon mari : Philippe-le-Hardi.

Après la mort de Louis, fils aîné de Philippe, frère de mon beau-père,

Philippe IV, décédé subitement — empoisonné, assura-t-on — le favori, le maître chambellan du roi Philippe-le-Hardi : Pierre de la Brosse, accusa, du crime, la deuxième femme du roi... la reine Marie.

Il prétendit que celle-ci ferait mourir les autres fils de son époux, afin que le royaume de France tombât « aux enfants qui étaient de son corps ».

La béguine de Nivelle fut donc interrogée à ce sujet. Elle devait dire si l'accusation de Pierre de la Brosse était fondée.

La béguine répondit :

« Dites au roi qu'il ne croie pas mauvaises paroles sur sa femme, car elle est bonne envers lui, loyale envers tous les siens, et de bon cœur entièrement. »

Elle vivait encore, un an après ma naissance; or, comme mon père, le duc Robert II, passait par Nivelle avec ma mère, — tu n'étais pas encore au service du duc, — un des seigneurs qui escortaient mon père lui donna l'idée de voir la renommée béguine.

On venait la consulter, de fort loin; tous les grands qui passaient non loin de l'endroit où elle vivait — fort âgée — ne manquaient pas de se rendre en son logis.

Mon père alla donc chez elle, avec ma mère — qui me nourrissait encore — et moi.

— Après? dit Frezzini, très grave, et qui avait écouté, avec une attention soutenue, le récit de la princesse.

— Le duc Robert, et ma mère, à dessein, s'étaient rendus en la maison où l'on voyait la béguine, sans apparat, et ce, afin qu'elle ne pût savoir à qui elle avait affaire.

Il importait au duc, qui n'était pas crédule, que la nécromancienne fameuse ne fut point influencée, au cours de la consultation, par le pompeux étalage des titres de ceux qui avaient voulu l'interroger.

Elle crut qu'elle avait, devant elle, des visiteurs sans importance.

Après notre visite, seulement, et lorsqu'elle put estimer la valeur du magnifique présent que lui fit mon père, elle sut qu'elle avait reçu le duc de Bourgogne, sa femme et sa fille.

— Et... que dit-elle?

— Elle voulut tirer l'horoscope de mon père et de ma mère; mais le duc lui déclara qu'il n'avait voulu l'interroger qu'au sujet de l'avenir de sa fille.

Il regretta, bientôt, d'avoir tenté cette démarche, parce que les prédictions de la béguine impressionnèrent, profondément, ma mère, aussi superstitieuse que mon père l'était peu.

C'est que, encore une fois, les dires de la nécromancienne, peu rassurants, devaient troubler ma mère, inquiète de l'avenir d'une enfant tendrement aimée.

La béguine, en effet, assura que j'étais appelée aux plus hautes destinées; que je ceindrais la couronne, la plus belle couronne royale du monde entier; mais que je mourrais jeune, à vingt-cinq ans, de mort violente, par accident ou des suites d'un attentat contre ma personne...

— C'est effrayant! dit Frezzini, tremblant de peur.

— Interrogée par le duc sur les raisons qui amèneraient ma mort, elle répondit qu'elle ne pouvait s'expliquer davantage, quoiqu'elle se fût livrée à un examen plus attentif encore des lignes de ma main; quoiqu'elle eût appelé toute sa science à la rescousse, depuis que ses observations préliminaires lui avaient révélé qu'elle se trouvait en présence d'un sujet appelé à de très hautes destinées.

Elle ajouta, pourtant, qu'elle croyait pouvoir affirmer que je vivrais au milieu d'intrigues; que je serais environnée de traîtres, et que je mourrais en expiation de fautes commises sous l'empire de passions violentes.

— C'est effrayant! répéta le Florentin.

Marguerite ricana, de rechef.

XVIII

LUTTER... JOUIR

— Eh! mais... fit-elle, te voilà tout tremblant! Es-tu bien le même homme qui parlait si fièrement, tout à l'heure, et qui paraissait si fort, si puissant, si maître de soi?

— Je suis fort lorsque j'ai, devant moi, des adversaires qui me ressemblent : des hommes! dit Frezzini. Quels qu'ils soient, je les brave, et suis de taille à les abattre. Mais, je vous l'ai déjà dit : on ne peut rien contre la destinée; ce qui est écrit est écrit.

Puis, encore frémissant, il ajouta :

— La prédiction de la béguine de Nivelle corrobore, de manière effrayante, la prédiction de la vieille mendiante de Florence.

Il s'expliqua :

— La mendiante de Florence a dit, en parlant de moi :

« S'il ne règne pas, il vivra, du moins, près de têtes couronnées, près d'une femme, notamment... une femme de haute naissance, une femme très puissante. »

Or cette femme très puissante, c'est vous. La mendiante a dit, encore.

« Il mourra jeune, relativement... vers sa soixantième année, de mort violente, probablement... et par le fait, ou à cause de cette femme.

près de qui il aura vécu longtemps, et à qui il aura rendu de signalés services. »

Or c'est vrai : J'ai vécu près de vous, longtemps, et je vous ai rendu de signalés services.

D'autre part, la béguine de Nivelle, en prédisant votre destinée, a dit :

« Que vous succomberiez jeune, à vingt-cinq ans, de mort violente, par accident, ou des suites d'un attentat contre votre personne. »

Et je conclus que cela est effrayant, car vous aurez vingt-cinq ans l'an prochain, et, moi, j'ai dépassé la soixantaine!

Si les deux prédictions se réalisent, jusqu'au bout, et elles se réaliseront, ce n'est que trop certain, notre fin est proche. Voilà pourquoi je tremble!

Du reste, vous vous efforcez de faire bonne contenance; mais, plus que moi sceptique, vous tremblez aussi, pourtant.

Marguerite devint très grave et reprit :

— N'as-tu pas déclaré, tout à l'heure, et ne crois-tu pas, fermement, qu'on ne peut rien contre la destinée?

Le Florentin approuva.

— Je l'ai dit! Je le crois fermement! répliqua-t-il.

— Ne crois-tu pas, aussi, que ce qui est écrit est écrit?

— Oui!

— Eh! bien, si cela est, à quoi bon tenter de résister à des forces contre lesquelles on ne peut rien?

A quoi bon s'inquiéter de l'avenir, rompre avec ceux que l'on aime, se priver des jouissances qu'on peut atteindre encore, puisque, lorsque l'heure sera venue, ce qui doit arriver arrivera, quoiqu'on ait fait pour retarder cette heure?

— Qui sait? répliqua Frezzini, pensif. Qui sait? Ce qui est écrit est écrit, je le répète; mais, en se prémunissant contre les périls qui vous menacent, on désarme, peut-être, la puissance occulte qui régit tout, ici-bas.

Marguerite haussa les épaules et regarda son majordome avec mépris.

— Fort, adroit, intelligent parmi les plus intelligents, tu deviens plus timoré qu'une femme, dans certains cas! dit-elle. C'est dans un de ces cas que tu te trouveras, contre nos ennemis, faible, désarmé, et que nous serons vaincus!

Et elle ajouta, avec une énergie souveraine :

— Ne nous laissons pas vaincre, sottement, parce que nous aurons eu la faiblesse de subordonner nos forces vives, nos moyens de résistance, à des croyances superstitieuses, puériles, capables d'épouvanter, seulement, des esprits naïfs.

— Ceci est facile à dire!

— Ne sommes-nous pas des êtres doués, toi et moi, d'une intelligence supérieure?

— Sans doute.

— D'une volonté que rien ne saurait abattre?

— Rien de ce qui peut nous atteindre par le fait des hommes.

— Des hommes, seulement, nous pouvons redouter quelque chose.

— Mais...

— Allons donc de l'avant, comme nous avons fait, toujours, jusqu'ici, ce dont nous nous sommes bien trouvés, en toute occasion.

— Par moments, on doute de sa force, on se sent dominé par...

— Par quoi? Il n'y a ni Dieu, ni diable, tu le sais bien : Le hasard, par la volonté inconsciente de la nature, nous a créés; après notre mort, nous retournerons dans le néant, ou, ce qui est un, dans le tout qui constitue l'ensemble de l'univers; notre substance rendra, aux substances qui ont composé notre personnalité, ce qu'elle en a reçu. En es-tu convaincu?

— J'en ai été convaincu.

— Et maintenant?

— Je doute.

— C'est que tu baisses?

— Non! C'est que j'approche du moment qui effraie tout être pensant, et que, plus que jamais, devant cet inconnu mystérieux qui constitue le lendemain de la mort, j'ai peur!

— Faiblesse!

— Peut-être! Mais, poursuivez?

— Le sort a fait, de moi, une fille de duc, une belle-fille de roi, une femme de futur roi : je serai reine; le même sort a fait, de toi, mon aide, mon appui, mon confident, mon bras droit, l'exécuteur de mes volontés, le défenseur de ma puissance et de ma vie même. Toi et moi, l'un par l'autre, nous sommes puissants et riches. Usons donc de tout ce que la puissance et la richesse peuvent nous donner de joies; ne nous préoccupons pas du reste.

— Mais...

— Foin des superstitions, qui troublent et affaiblissent! Ne comptons, pour vrai, que ce qui est constaté, palpable, visible.

— On doit...

— Aucune puissance occulte, divine ou infernale, ne veille sur nous et ne nous régit. Le hasard, seul, nous a créés, encore une fois; notre fin ne viendra qu'à l'heure où la source de vie, qui nous anime, ne nous soutiendra plus : La lampe, un jour, s'éteindra faute d'aliment combustible; les rouages, usés, de notre être, ne fonctionneront plus, ou bien, nous succomberons, par notre faute, par notre imprudence, victimes, soit de quelque autre force humaine plus grande que la nôtre, plus vigilante, et que nous gênerons, soit d'une force naturelle quelconque, qui surgira, tout à coup, devant nous,

— Oui! répliqua Marguerite, farouche. Il faudrait qu'ils disparussent... (P. 336.)

amenée par le même hasard qui a présidé à notre création, et qui nous supprimera; mais sans que cela ait été écrit, nulle part.

Marguerite, très belle, très animée, constatant que ses paroles impressionnaient Frezzini, poursuivit :

— Est-ce que notre personnalité, toute puissante au point de vue social, existe au point de vue général? Les éléments qui composent l'être actuel de Marguerite de Bourgogne sont les mêmes que ceux dont sont faits les derniers

des manants. Où étaient-ils, ces éléments, avant ma naissance? Dans le tout qui a servi à leur création. Après moi, ils y retourneront. Mon nom restera, pendant quelques siècles, — pendant quelques secondes, dans l'éternité des mondes créés... et, ce, pendant que ma poussière sera éparse dans l'espace. Mais, dans deux mille ans, qui se souviendra de moi? Personne! Un nouveau cycle humain aura commencé; les hommes qui vivront, alors, auront assez .. trop même, de conserver l'histoire des grands de leur époque. Nous ne comptons pas, ici-bas, il faut insister sur ce point; nous sommes trop peu de chose pour qu'aucune puissance daigne s'occuper de notre personnalité. Voilà la vérité! Hors de cette croyance, tout est vain, tout est faux; tout est mensonge!

Le Florentin soupira profondément; mais il ne dit mot.

La princesse reprit :

— Eh! bien, puisque le sort nous a fait naître, tel que nous sommes; puisque la destinée a fait, de moi, une femme puissante et riche, je veux en profiter, pendant les quelques jours que je dois vivre, sur cette terre, avec ma personnalité de Marguerite de Bourgogne. La vie est bonne, si courte qu'elle soit : Elle nous donne, au printemps, le renouveau, les fleurs; en été, les moissons; à l'automne, les vins généreux; en hiver, les longs et doux embrassements dans les logis bien clos... Elle nous donne l'amour! Nous avons la joie de nous parer, d'être beaux, de plaire. Nous avons le rêve, qui nous apporte de divines illusions. Nous avons la musique, qui nous enivre; la poésie, qui nous exalte, nous enchante, nous jette dans l'extase. Et les pierres précieuses, qui nous éblouissent, et les ors qui scintillent. Pour garder tout cela, pour en jouir, en toute liberté, sans contrainte, sans retenue, et le plus longtemps possible, que faut-il? Savoir se garder contre ses ennemis, d'autant plus acharnés que la proie qu'ils convoitent est plus précieuse. Gardons-nous donc. Et, pour que l'on ne puisse nous atteindre, déployons, avec une énergie sauvage, sans vains scrupules de conscience, toutes les forces dont nous disposons, par le rang, par la richesse, et par l'intelligence. Si, malgré tout, par notre faute ou notre faiblesse, devant de plus forts que nous, nous sommes vaincus, eh! bien, tombons avec grâce, ce qui nous donnera, du moins, une dernière et suprême jouissance, précieuse parce que peu de gens sont capables de se l'offrir, à leur dernière heure.

Frezzini, cependant, n'était pas encore remis de son épouvante.

— A votre âge, fit-il, je parlais ainsi.

— A ton âge, tu devrais être plus encore convaincu de ces vérités.

— Il n'y a qu'un moment, d'ailleurs, et quoique vous vous soyiez efforcée de vous contraindre, vous avez tremblé, je m'en suis aperçu.

— Je veux bien l'avouer, tout à l'heure, et comme toi, j'ai frémi quand tu m'as fait connaître les prédictions de la nécromancienne de Florence, qui parla, jadis, à ta mère, et quand tu as établi, fort judicieusement, l'extraordinaire corrélation qui existe entre ses prédictions, en ce qui te concerne, et

celles que fit, à mon sujet, la béguine de Nivelle : Or, cela résulte de la faiblesse humaine.

— Poursuivez?

— Ne sommes-nous pas, tous, même les mieux doués d'entre nous, enclins à croire aux choses surnaturelles, alors que nous tenons pour faux des faits bien dûment démontrés?

— C'est exact!

— C'est ce qui, de tout temps, a fait la force des religions, pour le plus grand profit de ceux qui les exploitent.

— D'accord!

— Oui, j'ai frémi, tout à l'heure, pendant que tu parlais : Cela tient à l'éducation que j'ai reçue, enfant... éducation qui, en toute occasion, me domine toujours, d'abord, pour un moment au moins; mais, bientôt, la raison, la froide raison d'un cerveau bien équilibré, reprend ses droits, et j'y vois clair, enfin. Tu l'as dit : J'aurai, tantôt, vingt-cinq ans; j'ai vécu, de bonne heure, au milieu des puissants, et j'ai vu, de près, les faibles; d'autre part, j'ai observé, avec une finesse féminine extra aiguisée, tout ce qui s'est passé autour de moi; j'ai apprécié les hommes et les choses à leur juste valeur, et cela m'a mûrie, précocement.

— Achevez?

— Cette éducation, que je me suis donnée, moi-même, m'a amenée à croire, fermement, que la raison d'être de la vie humaine peut se résumer en deux mots.

— Lesquels?

— Lutter!... Jouir!

— Lutter!... Jouir! répéta Frezzini.

Il hocha la tête et sourit.

Marguerite, satisfaite, poursuivit :

— La lutte, certes, constitue, déjà, et par elle seule, une incomparable jouissance, tu en conviendras?

— Oui!

— Plus elle est exercée habilement, plus elle fait la vie heureuse, puisque, si elle est acharnée, elle donne le maximum des jouissances auxquelles un être humain peut prétendre.

— C'est bien vrai.

— Lutter!... Jouir! Tout est là!

— Peut-être!

— Sûrement! Tout ce que tu as fait, au cours de ton existence, déjà longue, le démontre surabondamment.

— J'en conviens.

— Cela t'a réussi?

— Oui.

— Alors, à quoi bon ne pas continuer de même?

— J'avoue que j'ai eu un moment de faiblesse.

— Bien!

Le Florentin, les yeux fixés sur sa royale interlocutrice, toujours accoudé au meuble placé tout près d'elle, l'avait admirée.

— Vous êtes plus forte que moi! dit-il.

— Non! Je suis femme et je suis jeune : La vie commence, pour moi; elle m'apparaît si belle, si bonne, que je veux défendre mes jours et m'enivrer des joies qui me sont promises. Si je dois mourir bientôt, il faut que, du moins, j'aie vécu, en quelques années, autant que d'autres en toute une longue existence.

Et Marguerite, bien décidée à reconquérir absolument un serviteur de qui elle avait grand besoin, poursuivit, usant, fort adroitement, d'un moyen qu'elle avait employé, déjà, envers lui, avec succès.

— Tu n'as pas les mêmes raisons que moi d'user tes dernières forces en une lutte dont j'aurai, seule, le profit, j'en conviens.

— Que voulez-vous dire?

La princesse sourit :

— Égoïste, je conçois que les autres le soient également, reprit-elle.

— Expliquez-vous mieux?

— C'est bien simple : Si tu ne veux pas que s'accomplisse la prédiction de la nécromancienne de Florence; si tu crains que ta vie ne soit en péril parce que tu vis près de moi... Si tu crois que tu pourrais échapper à ta destinée en t'éloignant de moi...

— Achevez?

— Fuis. Retourne à Florence. Tu m'as bien servie, je t'en tiendrai compte : Ton existence sera assurée.

Frezzini regarda, fixement, son interlocutrice.

— Vous pourriez vous passer de moi? demanda-t-il. Ingrate!

— Je ne m'en passerais qu'à regret, certes, car je ne retrouverai pas, sans peine, un serviteur aussi dévoué que toi; mais j'ai besoin, plus que jamais, d'avoir, à mon service, un homme fort, que rien ne peut influencer ni affaiblir, n'ayant aucun scrupule, aucune superstition, aucune croyance aveugle ou puérile.

— Je suis cet homme là! s'écria-t-il.

— Sauf quand tu te laisses tournebouler la cervelle par de futiles souvenirs d'enfance qui te troublent et annihilent ta virilité, ce qui t'arrive, trop souvent, depuis quelque temps!

Le Florentin regarda Marguerite.

— Vous avez raison, dit-il.

Puis, soudain, il se redressa.

Son masque reprit cette expression de supérieure intelligence et d'énergie farouche qu'il avait, ordinairement.

— Que la destinée s'accomplisse! poursuivit-il, d'une voix vibrante. Quelle qu'elle soit, je la subirai! M'éloigner, fuir, retourner à Florence, quitter votre service, ne plus vous voir, ne plus vous défendre, ne plus lutter, pour vous, jusqu'à la mort, est-ce que cela me serait possible?

Il apparut, superbe, à Marguerite, charmée, triomphante.

— Je vous aime comme si vous étiez mon enfant, et, en même temps, je vous respecte et vous admire, sincèrement, loyalement, absolument. Vous êtes l'être, unique en ce monde, près de qui je veux vivre. Mon dévouement sera à votre service jusqu'à ma dernière heure. J'aime mieux mourir près de vous, que de vivre, loin de vous.

— Bien! fit la princesse. Je te retrouve donc.

— Croirez-vous que, lorsque je tremblais, tout à l'heure, en me remémorant la prédiction de la nécromancienne, et en vous écoutant me révéler celle de la béguine de Nivelle, je tremblais plus encore pour vous que pour moi-même?

— Je le crois volontiers.

— Merci!

Frezzini s'inclina devant Marguerite.

Il lui prit la main, qu'il baisa, dévotieusement, tendrement...

— Concluons donc, reprit-il, ainsi que vous l'avez souhaité : Vous aimez Gautier d'Aulnay et vous ne voulez pas vous séparer de lui?

— Oui! répliqua la princesse, et ses yeux brillèrent.

— Bien! Il sera fait selon votre volonté et quelque grand que soit le danger que vous courrez, par suite.

— Tu veilleras?

— Je veillerai.

— Tu sauras déjouer les complots qui se trameront contre mon bonheur?

— Oui!

— Tu sauras détourner, de ma tête, les dangers qui me menaceront?

— Oui!

— Bien! J'ai foi en toi!

« Allons donc! » pensa Marguerite « Je l'ai reconquis tout entier. Cette fois encore il agira, uniquement, selon mes volontés. Pendant quelques mois, au moins, je le retrouverai fort, tel qu'il était, naguère. Quelques mois! Cela me suffira. Le bonhomme baisse, décidément! Mais, dans quelques mois, j'espère, je n'aurai plus besoin de lui. »

— Seulement, reprit Frezzini, de votre côté, vous vous efforcerez de ne commettre aucune imprudence?

— Je m'y engage!

— Vous vivrez heureuse, par celui que vous aimez; mais en secret, en vous cachant, autant que possible?

— C'est convenu!

— Bien! Si vous tenez votre promesse, il n'est pas besoin que vous vous éloigniez de Gautier d'Aulnay.

Frezzini, après un temps de silence, reprit :

— Au surplus, et pour parer à toute éventualité, pour pouvoir donner le change, au besoin, à vos ennemis, pour que vous ne soyez pas obligée de sacrifier votre amant, je compte mettre en œuvre, incessamment, un moyen, qui, dans des cas pareils, a toujours donné des résultats excellents.

— Quel moyen?

— Je vous en parlerai bientôt.

— Quand?

— Lorsque j'aurai trouvé l'homme qu'il me faut pour jouer le rôle que je veux lui attribuer; je m'en occuperai aujourd'hui même, car il importe que, en cas de danger, l'arme que je vais forger, pour vous défendre, se trouve entre nos mains.

— Agis donc, fit Marguerite.

Puis, regardant, fixement, son interlocuteur, se disant que, au point où elle avait su l'amener, progressivement, elle pourrait, sans danger, lui parler, à ce moment-là même, d'une chose très importante qu'elle projetait depuis longtemps, et de laquelle, jusque là, elle n'avait point osé l'entretenir encore, elle ajouta :

XIX

OU MARGUERITE DE BOURGOGNE LAISSE ENTREVOIR LES PROJETS QU'ELLE A FORMÉS

— Pour que je me trouve, à jamais, à l'abri de tout danger,... pour que je sois libre de ma personne, absolument, il faudrait...

— Quoi?

La jeune femme sembla hésiter, d'abord, à s'expliquer davantage; elle répondit, pourtant.

— Il faudrait que je fusse plus puissante encore que je ne le suis!

Et elle fixa ses grands yeux ardents sur le Florentin.

— Plus puissante... demanda celui-ci, absolument dupe de l'habile princesse.

— Oui.

— Mais... Comment...

Marguerite poursuivit :

— J'ai des projets...

La princesse, feignant d'hésiter encore à s'expliquer davantage, s'interrompit : Elle jouait, à merveille, de cet homme, qui l'avait si bien servie, en toute occasion, et sur le dévouement de qui elle pouvait compter absolument.

— Achevez? dit Frezzini.

Marguerite sourit.

— Le moment n'est pas venu encore, peut-être, de te parler de ces choses, qui sont graves, fit-elle.

— Graves?

— Très graves, excessivement graves!

— Et qui pourraient augmenter votre puissance?

— Oui! répliqua Marguerite, souriante.

Elle semblait dire : « Commence... Parle... Trouve le premier mot, aide-moi à m'expliquer. »

— Je comprends, peut-être, ce que vous voulez insinuer! fit, alors, le Florentin, qui connaissait, à fond, la dangereuse créature.

— Ah! dit celle-ci, frémissante...

Et elle demanda :

— Parle? Voyons si mes projets et les tiens sont les mêmes?

— Vous avez raison. Ce que vous rêvez est, en effet, très grave.

— Tu as donc rêvé de même à...

Elle s'interrompit.

— Oui! répliqua Frezzini. Depuis longtemps, sans oser m'en ouvrir à vous, je pense à ces choses qui vous occupaient, d'autre part, ce dont je ne me doutais guère.

— Et... tu te disais...

— Je me disais... que vous n'avez, encore, que la deuxième place, comme femme, en ce beau royaume de France.

— C'est cela!... C'est cela! fit Marguerite.

Ses yeux étincelaient.

Elle parlait à demi-voix, comme Frezzini, depuis un moment déjà, comme s'ils avaient craint que les murailles n'entendissent les terribles propos qu'ils échangeaient.

Le Florentin, jouant le jeu de la princesse, reprit :

— Si vous étiez la première... votre puissance serait accrue considérablement.

— C'est cela!... C'est bien cela! répéta Marguerite.

— Vous seriez libre, absolument, de vos faits et gestes, poursuivit Frezzini, pensif.

— Libre!... Absolument libre! répéta la jeune femme, enthousiasmée,

et, dans son enthousiasme juvénile, prête à se trahir, imprudemment, c'est-à-dire à laisser voir, à son majordome, qu'elle avait voulu en arriver là, et qu'elle n'avait conduit tout cet entretien que dans ce but.

— Aucun ennemi ne serait assez puissant, assez osé pour s'attaquer à vous! poursuivit le Florentin, tout à ses graves pensées, et négligeant d'observer Marguerite.

— Aucun!... Tu dis bien : Aucun!

— Un seul homme, en ce royaume, serait plus puissant que vous.

— Un seul!

Frezzini secoua la tête, et ajouta, dédaigneusement :

— Qui ne serait point à craindre, car une femme telle que vous, aidée par moi, du reste, saurait... maîtriser cet homme, et, même, s'en faire un esclave.

— Bien, Frezzini!

— Mais, pour cela...

On eut dit que le Florentin n'osait pas exprimer, jusqu'au bout, sa pensée.

— Pour cela? demanda Marguerite.

Frezzini après avoir hésité à répondre, dit :

— Pour cela, il faudrait...

— Achève donc?

Le Florentin fit quelques pas vers la porte; il souleva la tapisserie, s'assura que personne ne pouvait l'entendre, et, baissant la voix, il reprit :

— Il faudrait que ceux qui tiennent, en ce royaume, la première place, et qui sont plus puissants que vous, disparussent...

— Oui! répliqua Marguerite, farouche. Il faudrait qu'ils disparussent!

— Vous l'avez dit : C'est grave! murmura Frezzini, frémissant, et effrayé des projets qu'il formait.

— Très grave! répéta Marguerite... Mais...

— Et difficile à accomplir! ajouta le Florentin.

— Difficile... oui! Non pas impossible? demanda la princesse. Qu'en penses-tu?

Le Florentin se redressa.

— Rien n'est impossible à qui veut fermement! déclara-t-il.

— Au besoin donc,... tu serais prêt... à...

— A vous aider en... cette dangereuse entreprise?

— Oui!

— Certes!

— Bien! fit Marguerite, éminemment satisfaite.

Et, relevant la tête, superbe d'audace et d'énergie, elle mit sa main sur l'épaule de son majordome, et elle ajouta :

— Je serai, un jour, reine de France! Quand? Nul ne peut le prévoir...

Leur venue fut saluée, gaiment, par le groupe, qui les attendait avec une grande impatience.
(P. 343.)

La prédiction de la nécromancienne de Florence et de la béguine de Nivelle pourront s'accomplir, certes, tant que je ne serai que la seconde femme du royaume; elles ne s'accompliront pas, je t'en réponds, absolument, quand je serai la première !

Or, cette insinuation constituait une véritable merveille d'habileté, car, en parlant ainsi, Marguerite avait jeté, en l'esprit de Frezzini, un espoir vague, capable d'émouvoir, de troubler, profondément, le superstitieux Italien.

Jamais, à aucune époque de notre histoire, — il faut que le lecteur le sache, — la superstition, la croyance aux sciences occultes, aux puissances surnaturelles, ne furent plus en faveur. Les plus intelligents, les plus forts, se laissaient dominer par les dires des nécromanciens et des sorciers, qui foisonnaient.

— Peut-être! fit le Florentin, pensif.

Marguerite reprit, souriante, comme s'il ne s'était agi que d'une promenade à faire, aux environs, avec son adoré Gautier.

— Donc, tu avais songé à cela?

— Souvent!

Câline, la princesse poursuivit :

— Tu penses haut, devant moi; tu ne m'as jamais rien caché?

— Jamais!

— Alors, pourquoi donc ne m'en as-tu jamais parlé?

— C'est que cette idée, qui me hantait, parfois, m'épouvantait!

— Toi! dit Marguerite, un fort! Toi, qui n'as peur de rien? Est-ce possible?

— C'est vrai!

— Bah!

— Il y a des idées si dangereuses qu'elles peuvent tuer qui les porte! dit Frezzini, gravement.

Marguerite craignit que le Florentin ne reculât.

— Alors, le moment venu, tu hésiterais à...

— Non! répondit Frezzini, fermement. A nous deux, nous pourrions atteindre le résultat, que, seul, je n'eusse point obtenu.

— Bien! Et... dis-moi, lorsque cette idée, qui t'épouvantait, hantait ton esprit, as-tu songé, jamais, — réponds franchement — aux moyens de la mettre en œuvre?

— Oui!

— Et... ces moyens...

— Il faudrait...

Frezzini s'interrompit :

— Nous en avons dit assez, fit-il. A cette heure, votre repas doit être servi, sous le berceau, dans le jardin; Gautier et Philippe d'Aulnay, ainsi que vos sœurs, vous attendent, sans doute, et s'étonnent de ne pas vous voir... Il faut donc que vous descendiez... Laissez-moi vous dire, que, d'autre part, cette conversation, que nous venons d'avoir m'a troublé à un point indicible, et que j'ai besoin, maintenant, de me remettre, de me recueillir, avant de m'expliquer davantage.

— Bien!

— Oui, je vous le répète, cette idée que vous avez eue, je l'ai eue; je n'ai point osé m'y arrêter plus longtemps, et, pourtant, je me répétais que,

si vous étiez reine, tout ce qui est danger, pour vous, à présent, ne vous menacerait plus.

— C'est vrai!

— Certes, jamais je ne vous eusse parlé de cela, le premier; mais puisque vous y êtes venue, de vous-même, eh! bien, je suis prêt à vous suivre. Je dirai plus : J'admire votre audace.

— Ne suis-je pas ton élève?

— Autrefois, je vous ai vue hésiter, souvent, devant des œuvres à accomplir qui n'étaient que jeux d'enfants, en comparaison de celle-ci.

— Je m'en souviens.

— J'ai dû, parfois, agir, dans votre intérêt, malgré vous, et parce que cela était rigoureusement nécessaire, après avoir vainement tenté d'obtenir, de vous, l'ordre exprès de frapper qui vous gênait.

— Oui.

— Maintenant, vous êtes plus hardie, plus audacieuse, plus énergique, encore, que je ne le fus jamais, même au temps de ma jeunesse, lorsque j'étais le plus téméraire, le plus désireux de conquérir une jouissance nouvelle. Oui, je vous admire. Encore une fois, je vous suivrai.

Le Florentin ajouta :

— Peut-être, en effet, que la double prédiction ne s'accomplira pas, si...

Ah! l'idée que Marguerite avait jetée, en son esprit, le troublait fort, décidément.

Et, baissant encore la voix, il conclut ainsi :

— Écoutez... demain, je reviendrai ici. Dans l'intervalle, j'aurai réfléchi; j'aurai échafaudé tout un plan d'action que je vous soumettrai, et, si vous l'adoptez, nous le mettrons en œuvre aussitôt.

— Rien ne presse!

— Si! Ce n'est pas tout que d'oser, et de vouloir agir; il faut aussi, et surtout, en pareil cas, agir vite : La réussite est à ce prix.

— Comme tu voudras! fit la princesse, qui avait grande hâte de voir se réaliser ses plus ardents désirs.

— Un projet bien conçu doit s'exécuter dès qu'il est suffisamment mûr, reprit Frezzini. On risque de tout perdre en différant; trop longtemps attendre, c'est hésiter; hésiter, c'est n'être pas sûr de soi; et n'être pas sûr de soi, quand l'action est prête, c'est être vaincu d'avance!

— Tu as raison! Nous agirons vite, puisque tu le veux ainsi.

— Bien!

— A demain donc.

— A demain!

Marguerite sourit.

— Maintenant, ajouta-t-elle, je puis être toute au plaisir, à l'amour?

— Oui. Je veillerai!

Et la princesse, câline, troublante, demanda:

— Quel est donc ton plaisir, à toi, en tout cela?

Frezzini répliqua, gravement:

— De vous voir hardie, énergique, téméraire, toute au bonheur de vivre, disposée à payer une heure d'ivresse de votre vie même!

— Singulier plaisir!

— Plaisir de mon âge: Il m'est agréable de vous voir jeune, belle, riche, puissante, faire tout ce que je n'ai pu faire moi-même.

— Étrange! fit la princesse.

Puis, elle dit encore:

— A demain!

— A demain!

Marguerite sortit de la salle.

Elle était éminemment satisfaite, à tous les points de vue.

Elle s'engagea dans l'escalier tortueux qui aboutissait à la cour, ce, pendant que Frezzini regagnait son logis, dans le bâtiment attenant à la Tour de la reine Blanche.

Le Florentin s'arrêta dans sa chambre, une immense chambre: située dans les combles du bâtiment; il s'assit, laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et rêva.

— Oui, murmura-t-il, si elle était reine de France, elle serait toute puissante, et la double prédiction ne s'accomplirait pas, peut être!

Il en revenait toujours là.

Ah! Marguerite, qui le connaissait bien, avait manœuvré avec une sans pareille habileté, en exploitant le point faible de l'énergique, hardi et intelligent Florentin, dans le but de lui faire faire ce qu'elle voulait.

Frezzini reprit:

— Ce fait désarmerait la force occulte qui régit tout ici-bas! Il faut donc que Marguerite soit reine... Si je le veux fermement, elle ceindra la couronne avant six mois!

Et il s'absorba, profondément, dans ses pensées.

XX

TROIS FEMMES. — TROIS CARACTÈRES

Comme Marguerite descendait les derniers degrés de la Tour de la reine Blanche, elle se trouva en face d'une jeune femme, qui lui dit:

— Que fais-tu donc? Nous t'attendons depuis longtemps déjà. On m'a envoyée, vers toi, en reconnaissance. Messire Gautier était fort inquiet...

— J'ai été retenue, là-haut, par Frezzini...

— Il t'a adressé, encore, des sermons, sans doute?

— Toujours!

— Et tu l'écoutes! Quand te débarrasseras-tu de ce vieillard morose? Sa longue face maigre, blême, ridée, m'attriste! A notre âge, il est désagréable de regarder des vieux!

Marguerite sourit.

— Que veux-tu? Je suis attachée à lui : Il vit, près de moi, depuis si longtemps! Il ne m'a jamais quittée! Il a droit à ma reconnaissance.

— C'est vrai!... Enfin, tu venais nous rejoindre?

— Oui.

— Allons!

La jeune femme prit gentiment Marguerite par la taille et l'entraîna.

— Si tu savais comme je suis heureuse! reprit-elle, d'une voix qui chantait.

— Pourquoi?

— Philippe, qui devait retourner, ce soir, à Paris, restera avec nous.

— Bonne nouvelle! Je comprends ta joie.

— Je l'aime tant, mon Philippe! poursuivit la jeune femme. Être séparée de lui, ne fût-ce que pour un jour, quelle torture! Dis, Margot, te séparerais-tu, sans regret, de Gautier?

— Non!

— Et, ce soir, ou, plutôt, cette nuit, comme l'autre, nous irons sur la terrasse de la tour; nous y passerons encore de douces heures; nous chanterons, sous la lueur des étoiles; n'est-ce pas, Margot?

— Nous verrons.

— Ma bonne Margot, ma petite sœur chérie, je t'aime, aussi, tendrement.

— Chère petite!

Les deux femmes s'arrêtèrent, s'étreignirent, et se baisèrent.

Un moment après, elles se trouvèrent au pied de la tour.

— Ne parle pas, devant Gautier et Philippe, d'aller, cette nuit, sur la terrasse, dit Marguerite.

— Pourquoi?

— Je te le dirai.

— Je comprends : Tu veux leur en réserver la surprise?

— Oui! répondit, brièvement, Marguerite.

Or, la jeune femme que nous présentons au lecteur était la princesse Blanche de Bourgogne, comtesse de la Marche, belle-sœur de Marguerite,

femme de Charles, comte de la Marche, troisième fils de Philippe-le-Bel et de Jeanne de Navarre (1).

Elle avait dix-neuf ans, à peine.

C'était une fort belle créature, toute mignonne, élancée, gracieuse, et blanche comme un lys.

Rien de plus pur que l'ovale parfait de son visage, entouré de cheveux d'un blond pâle, et éclairé par de grands yeux bleus très doux.

Elle portait une robe faite d'une étoffe légère, blanche, qui tombait, en plis amples, sur son corps, aux lignes délicates.

A côté de Marguerite, personne faite, forte, colorée, vigoureuse, la comtesse de la Marche, mince, de taille moyenne, formait le contraste le plus frappant.

Toutes les deux, pourtant, elles étaient également femmes dans la troublante acception du mot.

Blanche, peut-être, était plus séduisante encore que Marguerite.

Marguerite devait plaire davantage à quelque robuste soldat, capable, en la mêlée hurlante, de pourfendre, au besoin, dix adversaires sans faiblir; Blanche, toute frêle, avec ses gestes lents, sa démarche légère, son regard doux, sa voix mélodieuse, devait séduire, plutôt, un poète, un rêveur, un artiste.

Blanche et Marguerite s'adoraient.

Blanche se laissait vivre, obéissant à tous ses caprices, à toutes ses fantaisies, quelles qu'elles fussent, imitant, en cela, sa belle-sœur, plus âgée, plus perverse et plus hardie.

Marguerite traitait Blanche en enfant — qu'elle était, du reste.

Elle la guidait; elle la conseillait; elle la protégeait, en toute occasion, envers et contre tous.

Elles vivaient côte à côte, ne se séparant, jamais, que pendant quelques heures.

Elle avaient grandi au milieu d'une cour dissolue, où elles s'étaient, de bonne heure, corrompues.

Mariées fort jeunes, elles n'avaient jamais aimé leurs maris, qui, d'ailleurs, ne les aimaient pas.

Un jour, quelques mois auparavant, Marguerite avait rencontré, à la cour — on saura bientôt comment — Gautier d'Aulnay.

Elle s'était éprise de lui, passionnément.

D'autre part, Blanche avait vu Philippe, frère de Gautier, et elle l'avait aimé de même, aussitôt.

---

1. Dernier des Capétiens directs; il régna, sur la France, de 1322 à 1329, sous le nom de Charles IV, dit « le Bel », comme son père.

Blanche n'aimait pas moins Philippe que Marguerite n'aimait Gautier.

Ce lien amoureux avait uni, davantage encore, les deux femmes, qui se trouvaient, par ainsi, doublement belle-sœurs.

Lorsqu'elles se trouvèrent dans la cour, elles virent, sous le berceau, Gautier et Philippe d'Aulnay, le Révérand Père Richard, évêque de Saint-Georges, et une autre femme, attablés.

Rapidement, les princesses Marguerite et Blanche, tendrement enlacées, se dirigèrent vers le berceau.

Leur venue fut saluée, gaîment, par le groupe, qui les attendait avec une grande impatience.

Admirable spectacle : Ce berceau, très vaste, recouvert de verdures rougissantes, étoilé de fleurs, çà et là, était dominé par les frondaisons épaisses des grands arbres, aux fûts géants, du petit bois s'étendant jusqu'aux murs d'enceinte de l'Abbaye Royale.

A droite et à gauche, on voyait les hauts bâtiments du Monastère, aux fortes assises, surmontées de terrasses crénelées, de toits pointus, et, la tour de la reine Blanche.

Sous le berceau, une large table, couverte de napperons en toile, d'une admirable finesse, brodés patiemment, ajourés, ornés d'effilés de couleur rouge et bleue.

Sur la nappe, en une aiguière de verre, plus précieuse que si elle avait été d'or pur, il y avait un gros bouquet de fleurs, et, devant chaque couvert, des vaisselles d'argent ciselé.

De magnifiques fruits, cueillis dans le verger voisin, s'étageaient en pyramides, sur des coupes d'argent, parmi des feuilles de vigne : pêches au duvet rosé; poires dorées par le soleil de septembre; grappes de raisin vermeil.

D'autre part, des pâtisseries fines, des friandises délicates.

Les vins de Bourgogne, au parfum de framboise, étaient tenus au frais, par les soins d'un sommelier, dans des seaux pleins d'une eau de puits glacée.

Gautier et Philippe d'Aulnay s'étaient parés.

Ils portaient, à présent, tous les deux, un costume pareil, tout blanc, en soie, rehaussé de boutons d'argent enrichis d'étincelants diamants.

A la ceinture, faite de maillons d'argent, qui entourait leur taille svelte, pendait une sorte de dague, à poignée de vermeil, au fourreau de velours blanc.

Ah ! qu'ils étaient beaux, épanouis, heureux de vivre, ces jeunes hommes, par cette journée ensoleillée, en ce décor fleuri, devant cette table richement et artistiquement servie, près de ces femmes jeunes et belles comme eux, puissantes, nobles, riches, qui les adoraient et qu'ils adoraient !

Tout ce qu'on peut désirer en ce monde; tout ce que les splendeurs de

la nature et de la richesse peuvent donner à la créature humaine, ils l'avaient.

Du reste ils appréciaient leur bonheur; ils se rendaient compte de leur félicité — et cela les parait étrangement : Ils étaient beaux comme on l'est lorsqu'on s'y trouve au comble de l'ivresse permise aux mortels; leur front rayonnait, comme si l'amour l'avait auréolé.

Ils étaient si jeunes, si insouciants, si parfaitement satisfaits de l'heure présente, qu'ils ne songeaient pas au lendemain; qu'ils ne s'en effrayaient pas — comme s'en fussent effrayés, sans doute, des hommes plus expérimentés, car ceux-ci eussent pensé qu'un pareil bonheur, trop enviable, ne durerait pas, et serait, avant longtemps, chèrement payé!

D'ailleurs, si on leur avait dit :

— « Demain, Messires, vous expierez! Les joies que vous éprouvez, aujourd'hui, sont des joies qui tuent! »

Ils eussent répondu, joyeusement :

— « Qu'importe demain? Aujourd'hui est à nous, et, aujourd'hui est si délicieux, que, si nous le passons tout entier, dans la même ivresse, nous aurons assez vécu : Aucune joie humaine, plus vive, ne pourra nous être donnée désormais! »

— « A quoi bon vivre longtemps? Vivre bien, tout est là! » disait Gautier.

— « Quand on a vingt ans, quand on est beau, quand on est amoureux, quand la nature est en fête, autour de têtes blondes aux fronts rayonnants, on a la vision du paradis! » ajoutait Philippe.

Marguerite et Blanche applaudissaient!

. . . . . .

— Marguerite a été retenue, chez elle, par Frezzini! dit Blanche, gaiment, en pénétrant, avec sa belle-sœur, sous le berceau, où leur entrée avait été fêtée par Gautier et Philippe.

— Au diable ce Frezzini, qui nous a privés du plaisir de vous voir! s'écria Gautier, en s'asseyant près de Marguerite, qui avait pris place au bout de la table.

— Au diable ce Frizzini, qui semble toujours être porteur de quelque sinistre nouvelle! ajouta Philippe, en se rapprochant de Blanche, amoureusement.

— Au diable ce Frizzini, qui a retardé l'heure de notre repas, alors que je meurs de faim! fit la jeune femme qui se trouvait à côté du Révérend Père Richard, et qui, depuis un instant, mordait, à belles dents, dans une grosse pêche, moins rose, assurément, que ses joues rubicondes.

Or, c'était la princesse Jeanne de Bourgogne, belle-sœur des princesses

— Vous avez pris, pour venir ici, un singulier chemin ! — Le plus court, Monseigneur. (P. 352.)

Marguerite et Blanche; c'était la comtesse de Poitiers, femme du deuxième fils de Philippe le Bel : Philippe, comte de Poitiers. (1)

Un peu plus âgée que la comtesse de la Marche, elle avait seulement vingt-deux ans.

1. Il devait régner, sur la France, de 1316 à 1322, sous le nom de Philippe V, dit « le Long ».

Marguerite était rousse; Blanche était blonde; Jeanne avait une magnifique couronne de cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau.

Sa peau, au teint olivâtre, apparaissait superbe, en pleine lumière, sous la resplendissante clarté du soleil, et, plus encore, sous la lueur des cires, pendant les nuits de fête ou d'orgie.

Ses sourcils, très noirs, épais, à l'arc bien dessiné, donnaient plus de feu à ses yeux vifs, aux paupières frangées de longs cils, qui, en s'abaissant, adoucissaient l'éclair de son regard.

Sa bouche, petite, aux grosses lèvres rouges surmontées d'un léger duvet, riait toujours, et laissait voir une double rangée de dents blanches, aiguës, bien alignées.

Moins grande que Marguerite, elle était de plus haute taille que Blanche.

Son buste, fort, plutôt court, s'attachait, par une taille d'une extraordinaire sveltesse, à ses hanches très rebondies.

Elle portait une robe en soie jaune, ornée de broderies vertes, qui moulait son corps rondelet, adorablement proportionné.

La jeune femme était vive comme un oiseau; elle s'agitait sans cesse, ne pouvait tenir en place, avait un besoin excessif de se mouvoir.

A chaque instant, à l'endroit où elle se trouvait, on entendait retentir son rire perlé, frais, jeune, ou les éclats de sa voix sonore et très harmonieuse.

Elle ne vivait que pour s'amuser, et tout l'amusait.

Sa gaîté exubérante charmait tous ceux qui l'approchaient.

Elle était spirituelle, enjouée, instruite, musicienne excellente.

Bonne plutôt, pourvu que l'on ne la gênât en rien, et que l'on ne cherchât point à troubler ses plaisirs, à contrecarrer ses désirs, à s'opposer à ce qu'elle put se passer ses fantaisies ou ses caprices.

Inlassable, dès qu'il s'agissait de se divertir, elle était nonchalante, sans force, quand il lui fallait accomplir quelque chose qui ne l'amusait pas.

Elle était capable de danser pendant des heures, sans fatigue; de chevaucher une journée durant; de passer des nuits à rire, à chanter, à deviser.

L'excès des plaisirs, qui ôte les forces, semblait lui en donner.

Jamais elle ne se portait mieux, jamais elle n'était plus gaie, plus vigoureuse, qu'au lendemain d'une orgie.

Gourmande, comme une chatte, elle se plaisait à table.

Au rebours de Jeanne, qui ne vivait guère que de fruits et de laitages, elle aimait la bonne chère, plus encore que Marguerite... les mets délicats, apprêtés avec art, les friandises, les pâtisseries, les entremets, les sucreries, qu'elle mangeait lentement, en se délectant, avec délices, et qu'elle arrosait avec les vins généreux des meilleurs crus de Bourgogne.

Elle se plaisait à se parer de riches étoffes, de bijoux précieux, qu'elle savait choisir avec goût, et qu'elle utilisait, avec une adresse infinie, pour pour mieux faire valoir sa beauté plantureuse.

Cette petite femme avait des mouvements d'une grâce toute voluptueuse : En la voyant marcher, s'asseoir, se coucher, s'accouder, lever les bras, pencher la tête, on était charmé et effrayé tout à la fois, comme lorsqu'on observe les allures des félins sauvages, si gracieux et si terribles en même temps.

Elle avait une façon de sourire qui troublait ceux qui l'approchaient, une manière particulière de les regarder, qui les fascinait.

Rien qu'en souriant, rien qu'en regardant un homme, lorsqu'elle le voulait bien, elle le conquérait tout entier, quoique l'esclave qu'elle s'était fait se rendit compte alors, exactement, du danger qu'il courait, et qu'il était prêt à affronter, pourtant, pour la joie de voir encore le sourire qui l'avait conquis.

Comme Blanche, Jeanne subissait l'empire de Marguerite, et, peut-être, eût-elle été dangereuse plus encore que son aînée, fort dangereuse, pourtant, si elle avait été moins indolente.

Marguerite, énergique, femme d'action quand il le fallait, ne reculait devant rien pour cacher les traces de ses orgies de la veille, ou pour assurer les ivresses des orgies du lendemain.

Jeanne, par nonchalance, plus que par manque d'audace,... Blanche, par incurie, n'eussent pris aucune précaution pour parer aux périls que leur existence déréglée faisaient surgir devant elles; mais, heureusement pour ses sœurs, ses compagnes de plaisir, Marguerite veillait, Marguerite agissait.

Marguerite aimait Gautier d'Aulnay; Blanche chérissait Philippe d'Aulnay; Jeanne, depuis un mois, environ, était la maîtresse de Jean de Meung, Clopinel...

Jean de Meung n'était-il donc plus l'amant de Gisèle, la mère de Roland, l'amoureux de Juliette?... C'est ce que l'on saura bientôt

XXI

RELIGIEUSE OU ESPIONNE?

Le repas s'achevait.

Blanche... la vaporeuse Blanche, la « femme songe », comme disait le poète Clopinel — avait mangé seulement deux œufs frais et une belle grappe de raisin; Marguerite, dont l'appétit avait été aiguisé par sa promenade ma-

tinale, avait fait grand honneur, ainsi que la gourmande Jeanne, à la succulente cuisine du Queux de l'Abbaye.

Gautier et Philippe d'Aulnay avaient dévoré, littéralement, en hommes jeunes, en soldats, et porté maintes santés, en galants amoureux, à leurs belles maîtresses.

Le Révérend Père Richard, évêque de Saint-Georges, qui était très sobre, avait, à peine, effleuré les mets qu'on lui avait servis, et n'avait bu que de l'eau pure.

Depuis qu'il avait reparu, devant ses compagnons de promenade du matin, il s'était montré, morne, taciturne : Visiblement, il était préoccupé, inquiet.

Marguerite, rêveuse, avait appuyé sa tête sur l'épaule de Gautier; Blanche, accoudée sur la table, regardait Philippe, et Jeanne trempait des tronçons d'une magnifique pêche dans une coupe de vin blanc pétillant.

On était bien, à l'ombre, sous ce berceau, près de ces grands arbres, par cette après-midi torride.

Marguerite, lasse, incommodée par la chaleur, dégrafa sa robe, et impudiquement, laissa voir, à son amant, charmé, le haut de sa superbe gorge.

Depuis un moment, on n'entendait retentir, en ce coin de l'Abbaye Royale, que le bourdonnement des insectes, volant au soleil, sur les fleurs, aux alentours, et, de temps à autre, une sonnerie vibrant au clocher de la Chapelle.

— Et dire que, dans un mois, la froide saison commencera! fit Blanche, de sa voix harmonieuse, avec une indicible expression de regret. Dire qu'il n'y aura plus de fleurs dans les parterres, plus de feuilles aux arbres, plus de belles journées ensoleillées, et qu'il nous faudra nous éloigner d'ici, où nous vivons si tranquilles, si libres, si parfaitement heureux?

— Hélas! murmura Marguerite.

— Ne pensons pas à cela, dit Jeanne. A quoi bon s'attrister? La journée est radieuse : Profitons-en! Ne nous préoccupons pas de demain.

Elle but, à petites gorgées, le vin qui restait au fond de sa coupe.

— Jeanne a raison, fit Gautier. Demain! Que m'importe demain? Aujourd'hui m'appartient, et aujourd'hui me comble!

— Bien dit, frère ! ajouta Philippe, en passant ses doigts dans les cheveux blonds de Blanche.

— Vous avez raison ! dit, à son tour, le révérend Père Richard. Ne vous préoccupez pas de demain... qui peut être terrible !

Et, en parlant ainsi, il ricana.

Un double éclair, aussitôt éteint, jaillit de ses prunelles.

L'effet que, manifestement, il avait voulu produire, se produisit.

Marguerite tressaillit.

Elle regarda, fixement, l'Évêque de Saint-Georges, comme si elle avait voulu lire jusqu'au fond de sa pensée.

Elle releva la tête, au grand déplaisir de Gautier, qui était tout heureux de sentir cette tête chérie appuyée à son épaule.

— Pourquoi nous parlez-vous ainsi, Messire Évêque? demanda-t-elle. Pourquoi troubler notre bonheur présent? Pourquoi faire passer, devant nos yeux, en cette heure si douce, la vision de quelque malheur? Depuis quelques jours, vous jetez souvent, ainsi, au milieu de nos joies, une note discordante. Quel dessein est le vôtre? Plusieurs fois, déjà, j'ai été prête à vous interroger à ce sujet?

— Je remplis mon office, répliqua le moine.

— Votre office? répéta la princesse.

Et, ainsi que ses compagnons, elle attendit la réponse du Père Richard.

Celui-ci répliqua :

— Ne suis-je pas attaché, à votre personne, pour vous rappeler, parfois, qu'il y a, au-dessus de nous, une puissance plus grande que celle des plus puissants de la terre, et que, si elle le veut, cette puissance peut frapper ceux qui l'oublient !

— Le moment est mal choisi pour nous parler ainsi ! répliqua Marguerite.

Le Révérend Père Richard répondit :

— Dans votre existence présente, Madame, le plaisir, tient une si grande place et vous occupe tant, que tout moment est mal choisi, semble-t-il, pour vous entretenir de choses sérieuses, je veux dire des faits qui se passent et que vous ignorez; or, je pense que vous devez les connaître, et c'est pour cela que, de temps à autre, je jette, au milieu de vos joies, cette note discordante que vous avez entendue, et qui vous a contrainte à m'interroger, enfin.

— Quels faits se passent donc? demanda Gautier, non sans inquiétude.

— Oui, ajouta Marguerite, expliquez-vous, Messire moine?

— Que n'avez-vous attendu pour nous parler de cela? fit Jeanne. Il y a de quoi troubler notre digestion!

— Madame, reprit le Révérend Père Richard, lorsque je suis revenu à l'Abbaye, tout à l'heure, après la promenade que nous avons faite, ce matin, j'ai trouvé, chez moi, un religieux qui m'a apporté des nouvelles de la cour. Or, ces nouvelles sont importantes.

— Importantes? répéta Gautier.

— Oui! répliqua le moine. Si importantes, que j'ai résolu, alors, de ne pas laisser s'écouler cette journée sans vous les faire connaître. J'ai saisi, lorsqu'elle s'est offerte à moi, l'occasion de vous avertir : or, cette occasion, Messire Gautier me l'a donnée, il n'y a qu'un instant.

— Parlez donc? interrogea Marguerite.

Le Révérend Père Richard se leva, sortit du berceau, observa les alen-

tours avec soin, s'assura que personne ne pouvait l'entendre; puis, il reparut devant Marguerite, et dit :

— Sachez, madame, que le roi Philippe IV, votre beau-père, qui, jadis, a osé porter une main parricide et sacrilège sur le Saint-Père, Boniface VIII; qui a frappé le clergé sans merci; qui a abattu, autant qu'il l'a pu, la puissance des seigneurs, appuis du trône, et qui s'est mis à dos le populaire en l'accablant d'impôts, en altérant les monnaies, se dispose, avec l'aide de l'exécrable ministre qu'il s'est donné : Enguerrand de Marigny, à se faire maudire, plus encore, par tous, en détruisant, définitivement, l'ordre des chevaliers du Temple.

Marguerite, dès les premiers mots du moine, était devenue très attentive; elle avait jaugé, immédiatement, l'importance réelle de la nouvelle au point de vue de ses intérêts secrets, et elle s'étonnait que Frezzini ne lui en eût point parlé, tout à l'heure.

Quant à Blanche, à Jeanne, à Gautier et à Philippe, ils étaient trop jeunes, trop amoureux, trop égoïstes, trop peu réfléchis, pour se rendre compte de la valeur des renseignements apportés par le moine.

— N'est-ce que cela? fit Gautier, nonchalamment. En vérité, Messire Evêque, vous m'avez fait peur!

Il sourit.

— Que le roi détruise l'ordre du Temple, que nous importe? fit Blanche.

— Nous n'y pouvons rien! dit Jeanne.

Le Père Richard haussa les épaules, dédaigneusement.

Les frères d'Aulnay et les princesses Blanche et Jeanne ne lui paraissaient pas dignes de son attention.

Il regarda seulement Marguerite.

Il voyait bien que, seule, elle avait apprécié l'importance de ses paroles.

— Poursuivez? dit la maîtresse de Gautier d'Aulnay.

— Le roi Philippe-le-Bel lassera, s'il ose aller plus loin, l'incomparable patience de Dieu à son endroit! prononça l'Évêque de Saint-Georges. Si Dieu le frappe, tous ceux de sa race seront frappés, en même temps que lui, par contre-coup!

— Nous ne pouvons, par devers Dieu, être responsables que de nos actes, fit Marguerite.

— A la condition que vous ne vous soyiez point associés aux crimes de ceux que la vengeance du ciel atteindra tôt ou tard.

Marguerite répondit :

— Nous ne nous y associons pas!

— Si fait.

— Comment?

— Ce n'est pas tout que rester neutre : Il faut, quand on le peut, s'opposer aux maléfices des pervers, des lourbes, des méchants. C'est servir un

criminel que de ne pas lever le bras, alors que c'est possible, pour l'empêcher de commettre un crime.

— Dieu nous recommanderait donc de sévir contre notre père même, si notre père l'offensait?

— Oui! répliqua, audacieusement, le moine-évêque. Dieu veut qu'on le serve, d'abord. Il est notre père véritable, et c'est à lui, surtout, qu'on doit obéissance.

— Mais, que pouvons-nous tenter pour servir Dieu, en ce cas, contre le roi?

— Tout!

— Expliquez-vous mieux?

L'évêque de Saint-Georges hésita à parler davantage.

Après un moment de réflexion, il dit :

— En ce moment, et à cette place, c'est impossible.

— Impossible?

— Oui!

— Pourquoi?

— Nous pourrions être surpris!

— Alors?

— Cette nuit, si vous le voulez, je m'expliquerai. Il importait seulement que vous fussiez prévenue, madame, poursuivit le moine. C'est fait. Vous penserez à ce que je vous ai dit... ainsi que vous, mesdames, et vous aussi, Messires, qui êtes intéressés, dans la question, plus encore que vous ne le supposez.

Le Père Richard articula ces mots de si singulière façon, que Gautier et Philippe d'Aulnay, surpris, le regardèrent.

— Que voulez-vous dire? demandèrent, en même temps, les deux frères.

Sans répondre directement, l'évêque-moine reprit :

— Cette nuit, dans la tour, où nul ne pourra nous approcher ni nous entendre, je vous parlerai, selon mon devoir, car, décidément, l'heure est venue d'agir. Attendre plus serait folie, plus que folie, crime — et si les choses que l'on prépare se produisaient, la puissante main de Dieu s'appesantirait, terrible, sur vous tous!

Il paraissait satisfait.

Evidemment, il avait atteint le but qu'il s'était proposé d'atteindre, et, cela, sans peine, plus aisément qu'il ne l'avait espéré.

Soudain, et comme les princesses et leurs amants, impressionnés, demeuraient muets, pensifs, un fait se produisit qui attira l'attention du moine.

Derrière le berceau, on avait perçu, subitement, en même temps qu'un frôlement d'étoffes, un bruissement de feuilles.

Le Révérend Père Richard, brusquement, se leva, et se disposa à sortir du berceau, tout inquiet, frémissant.

Les rides, déjà profondes, qui barraient son front, s'étaient creusées plus encore, semblait-il.

Comme il allait mettre le pied hors du berceau, une religieuse parut.

Elle portait le costume des religieuses de l'ordre de Cîteaux : une robe noire, dont le corsage était orné, à la hauteur du sein gauche, d'une croix rouge, brodée sur l'étoffe.

Son visage était entouré d'une coiffe blanche, qui recouvrait son col, et retombait, raide, en rond, en forme de guimpe, sur sa poitrine.

Un rosaire, à gros grains d'ivoire, ceignait sa taille, et pendait, chargé de médailles d'argent, au long de sa jambe gauche.

Cette religieuse devait avoir environ quarante ans.

Elle avait dû être très belle.

Son visage portait les traces manifestes de cuisants chagrins, qui l'avaient vieillie avant l'âge.

— Que voulez-vous? lui demanda brutalement le moine.

— Je viens...

— Y a-t-il longtemps que vous êtes là? reprit le Révérend Père Richard, sans permettre à son interlocutrice de s'expliquer davantage.

De plus en plus inquiet, il observait la religieuse.

Celle-ci, impassible, fixa, sur l'Évêque, ses grands yeux aux regards très doux.

— Mais non, Monseigneur, répondit-elle, sans trouble.

Marguerite, d'autre part, non moins défiante que le moine, examinait la sainte fille.

Philippe, Gautier, Blanche et Jeanne attendaient, impatiemment, la fin de ces scènes, qui avaient troublé, si fâcheusement, leurs joyeux ébats.

— D'où venez-vous? reprit le Révérend Père Richard.

— De l'Abbaye, Monseigneur.

— Par le bois attenant à ce berceau?

— Oui, Monseigneur.

— Vous avez pris, pour venir ici, un singulier chemin!

— Le plus court, Monseigneur.

— Non! Vous auriez dû passer, plutôt, par le cloître.

— Mais...

— Vous n'avez rien entendu de ce que l'on a dit ici? Répondez?

— Rien, Monseigneur.

— Est-ce vrai?

— Je ne mens jamais : pourquoi mentirais-je?

— Peut-être nous épiez-vous?

— Moi, Monseigneur?

— Vous!

— Dans quel but?

— Regardez, Madame!... Une merveille vraiment! (P. 360.)

— Enfin, pourquoi êtes-vous venue ici?

— J'y suis venue de la part du Révérend Père Radbert, prieur de l'Abbaye, pour demander à la princesse Marguerite s'il peut se présenter devant elle, en ce moment; il voudrait, si la princesse l'y autorise, lui montrer quelques spécimens de l'ouvrage que la princesse a demandé au Maître Enlumineur, Messire Jacques, qui demeure non loin d'ici.

Les réponses de la religieuse étaient si nettes, si précises que le moine

et Marguerite sentirent se dissiper les soupçons que la venue inopinée de cette intruse avait fait naître en leur esprit.

Du reste, la sainte fille avait une contenance si modeste, un visage si candide; elle paraissait si simple, si naïve; elle était si intimidée en présence de ces hauts personnages, et si troublée, même, devant Marguerite, dont le corsage, toujours ouvert, laissait voir sa gorge demi-nue — que le Moine-Évêque se dit qu'il s'était alarmé à tort, certainement.

Cette religieuse ne paraissait pas capable de jouer le rôle que, tout d'abord, il lui avait attribué.

Seule, Marguerite, garda encore, contre la religieuse, une vague défiance.

C'est qu'elle s'était souvenue, tout à coup, de ce que Frezzini lui avait dit, quelques heures auparavant, relativement à cet espion, qu'il ne connaissait pas, et que le premier ministre du roi de France : Enguerrand de Marigny, avait placé à l'Abbaye Royale, pour observer ses faits et gestes, ceux de ses sœurs et de leurs amants.

— Dites au Révérend Père Prieur qu'il peut se présenter devant moi, répliqua Marguerite.

La religieuse salua, respectueusement, les princesses et les personnes de leur suite; puis, ayant remis ses mains jointes sous les larges manches de sa robe, elle s'éloigna, à pas lents, grave, recueillie.

Le Moine-Évêque sortit du berceau, derrière elle, et la suivit des yeux, jusqu'à ce qu'elle eût disparu, là-bas, sous les grands arbres du petit bois.

— Eh! quoi, Madame, fit Gautier, avec dépit, vous avez consenti à voir le Prieur? Singulière idée! Il va nous retenir, là, et nous entretenir de choses qui ne nous intéressent aucunement, alors que nous pourrions passer le temps gaiement, en attendant les révélations que le Révérend Père Richard doit nous faire, cette nuit! Une journée si bien commencée! Nous étions, tous, si heureux, ce matin! J'aurais dû prévoir que nous aurions des soucis, aujourd'hui : ce matin, comme nous allions monter à cheval pour escorter votre char, j'ai vu filer, à l'horizon radieux, deux hibous, dont la voix gémissante déchirait l'air!

— Il est certain, Marguerite, que nous nous serions fort bien dispensés de voir le Prieur! dit Jeanne.

— Le Prieur n'est pas ennuyeux! fit Blanche. Il est très instruit, très lettré, très artiste; c'est un excellent musicien. Moi, j'aime le Prieur.

— Eh! mon adorée, je vais être jaloux de ce Prieur! murmura Philippe, gaiement.

Blanche passa son bras droit autour du cou de son amant; elle lui fit un beau sourire, et, après l'avoir tendrement baisé parmi les boucles de sa chevelure, elle lui dit, câline :

— Ne sois jaloux de personne en ce monde, mon mignon! Je ne peux aimer que toi, seul!

Marguerite sourit.

Elle prenait plaisir à entendre la voix d'or de sa sœur Blanche, quand la jeune femme parlait, amoureusement, à son amant.

— Qu'ils sont beaux, et comme ils s'aiment, ces enfants! fit-elle, vraiment charmée.

Puis, elle ajouta :

— Le Prieur va venir... Pendant qu'il sera là, ne soyez pas trop amoureux : Vous scandaliseriez le bonhomme!

— On lui donnerait des regrets d'avoir vécu sans amour! fit Jeanne en riant.

Marguerite, payant d'exemple, rajusta son corsage.

— Je tiens fort à voir l'ouvrage que le Maître Enlumineur : Messire Jacques... qui demeure ici près, fait pour moi, poursuivit-elle, et, d'autre part, je veux savoir si, vraiment, cette religieuse a bien été envoyée, ici, par le Prieur.

Le Révérend père Richard approuva, de la mine et du geste.

— C'est prudent! murmura-t-il.

Il regarda Gautier, Philippe, Blanche et Jeanne avec une vague expression de mépris.

Il pensait :

« Les fous! Ils se laissent vivre et ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux! Heureusement, pour eux et pour moi, Marguerite veille attentivement... Marguerite y voit clair! Si elle n'était pas là, il faudrait renoncer, définitivement, à l'entreprise hardie que je mettrai à exécution avant peu! »

— Que voulez-vous dire, madame? demanda Gautier.

Les paroles de sa maîtresse avaient éveillé sa curiosité.

— Que craignez-vous de cette religieuse? ajouta-t-il.

— Ne t'inquiète pas, mon Gautier, répliqua Marguerite. Ne t'inquiète pas : Je veille. J'ai des raisons, des raisons très sérieuses... de croire que nous vivons environnés d'espions...

— Bah?

— Oui! Et, naturellement, je me défie de tout et de tous.

— Même de cette religieuse? fit Gautier en souriant.

— J'ai dit : De tout et de tous! répéta Marguerite.

— Cette religieuse me paraît être tout à fait inoffensive!

— Les gens les plus inoffensifs, en apparence, sont ceux qui nous trompent le mieux.

— Bien! s'écria le Révérend Père Richard.

Marguerite reprit :

— Cette religieuse est arrivée, ici, à l'improviste; elle a surgi, tout à coup,

devant le Père Richard, qui, comme nous, avait entendu un bruit suspect aux alentours, et qui, inquiet, défiant, tout aussitôt, non sans raison, s'était levé et était sorti de ce berceau pour reconnaître la cause du bruit inexplicable qui avait retenti : Or, qui sait si la religieuse n'était pas là depuis longtemps? Qui sait si elle n'a pas écouté la conversation que nous avions, alors, et dont l'importance était grande?

— S'il faut, ainsi, se défier de tout le monde, la vie n'est pas possible! s'écria Blanche.

— Pourquoi donc ? dit Marguerite. Au contraire : Le plaisir qu'on prend, dans la vie, est d'autant meilleur qu'il a été plus chèrement acheté par une lutte incessante engagée contre ceux qui ont intérêt, pour des raisons quelconques, à nous priver de ce plaisir.

— Bien! répéta le Révérend Père Richard.

— Moi, déclara Blanche, je ne suis pas organisée pour la lutte!

— Qu'importe ? fit Marguerite, énergiquement. Je suis là! Cela suffit!

Blanche approuva par un joli geste.

— Bref, poursuivit Marguerite, nous verrons le Prieur; nous saurons, d'abord, si la religieuse est bien venue, ici, de sa part : Premier point qu'il importe d'élucider...

Et puis, nous saurons aussi, d'autre part, qui est cette religieuse, d'où elle vient, et jusqu'à quel point on peut avoir confiance en elle. Si nous nous sommes alarmés à tort, tant mieux! Nous nous serons gardés, du moins, contre un péril possible.

Au contraire, nous en serons quittes pour un instant de trouble, après lequel les joies que nous prendrons nous paraîtront meilleures : Tout profit, pour nous, par conséquent.

— Bien! fit le Révérend Père Richard, pour la troisième fois.

Blanche regarda son amant, Philippe, et sembla lui dire :

— « Quand donc serons-nous débarrassés de ce moine, qui vit, sans cesse, à nos côtés; qui nous morigène, à tout propos, et qui trouble nos joies ? »

Philippe lui fit un signe pour l'exhorter à la patience.

— Tu ne tarderas guère, ma petite Margot, à être fixée sur le premier point que tu voulais élucider relativement à la venue, ici, de la religieuse suspecte, dit la comtesse de Poitiers, je vois, là-bas, le Prieur, qui se dirige de ce côté, clopin, clopant, suivi d'un moine, porteur d'un volumineux paquet.

— Que de moines autour de nous! dit Blanche, en faisant la moue.

Le Révérend Père Richard ne parut pas avoir entendu ce propos, qui le visait directement.

Effectivement, on apercevait, là-bas, la grosse silhouette du Prieur de l'Abbaye Royale : le Révérend Père Radbert...

Il avançait péniblement, la tête couverte de son capuchon, qu'il avait rabattu pour s'abriter contre les ardents rayons du soleil.

Derrière lui marchait un autre moine, long et maigre, porteur d'un paquet.

Celui-ci paraissait être l'ombre portée, gigantesquement grandie, du rondelet Prieur.

— A propos du Prieur qui s'en vient ici « clopin clopant », demanda Marguerite, s'adressant à sa sœur Jeanne, qu'est-ce que ton amoureux Clopinel est donc devenu ? Pourquoi n'est-il pas avec nous, à cette heure ?

— En sa qualité de poète, il est capricieux comme une femme, répondit la jeune comtesse de Poitiers. Ce matin, et pendant que vous chevauchiez, Messire Gautier et toi, avec le Révérend Père Richard et Messire Philippe, Clopinel est sorti de l'Abbaye ; j'étais lasse ; je dormais alors : Il m'a fait dire qu'il allait errer, à travers bois, aux alentours. Il n'est pas revenu, encore.

— Il te manque, sans doute ? demanda Marguerite.

— Oh ! j'attends son retour sans grande impatience, reprit Jeanne, avec indifférence. Il ne faut pas demander, aux hommes, plus d'amour qu'on ne leur en donne. Je veux être libre, et j'entends, car je ne suis pas égoïste, qu'on demeure libre à côté de moi.

La princesse, en parlant ainsi, grignottait une pâtisserie qu'elle avait prise devant elle ; elle but une gorgée de vieux vin, et poursuivit, gaiement :

— La bonne figure du Prieur me réjouit ! Je suis comme Blanche, il me plaît, le Prieur !

Le Révérend Père Radbert, cependant, s'était arrêté, respectueusement, à l'entrée du berceau fleuri.

— Entrez, mon Révérend, lui dit Marguerite. Vous êtes le bienvenu, céans.

Le moine rabattit son capuchon ; il prit, des mains du moine qui l'accompagnait, le paquet que celui-ci portait ; puis, d'un geste, il le congédia.. et, enfin, il pénétra sous le berceau.

XXII

LE RÉVÉREND PÈRE RADBERT, PRIEUR DE L'ABBAYE ROYALE

Le Révérend Père Radbert, Prieur de l'Abbaye Royale de Maubuisson, était un vieillard quasi septuagénaire, de petite taille, aux épaules trapues.

Son masque, aux yeux noirs très brillants, au front large, entouré d'une

couronne de cheveux blancs, aux lèvres grosses et rouges, derrière lesquelles on voyait une double rangée de dents bien alignées, exceptionnellement blanches pour un homme de son âge..., était expressif, quoique l'ensemble de ses traits fut un peu alourdi et empâté par la graisse.

Le Prieur était un bon homme, dans la plus parfaite acception du mot.

Ayant beaucoup vu et beaucoup retenu, il avait, sur toutes choses, des idées larges.

Sévère pour lui-même; ayant toujours prêché d'exemple, dès sa prime jeunesse, il était, pour les autres, tolérant, bienveillant, plein d'indulgence.

Il répétait, souvent, qu'il faut savoir excuser les fautes résultant de la faiblesse humaine.

Homme de haute valeur, lettré, érudit, savant, autant en science théologique qu'en science naturelle ; artiste vibrant, épris de la beauté partout où il la pouvait contempler et admirer, dans la nature aussi bien que dans les productions humaines, de quelque ordre qu'elles fussent... il eut pu, certes, prétendre à de hautes destinées, occuper un siège épiscopal, devenir un dignitaire ecclésiastique; mais il avait préféré, en sage qu'il était, vivre quasi obscurément, dans cette Abbaye si merveilleusement située au milieu d'une saine campagne, dans cette Abbaye si pleine de chefs-d'œuvre d'art.... et libre de toute entrave.

Oui, libre !

Libre d'aller et venir à son gré, d'occuper son temps à sa fantaisie, de travailler, de s'instruire, au fond de sa cellule, ou d'errer à travers champs, à travers bois, de visiter les humbles, en qui il voyait battre le cœur même de cette France qu'il chérissait, et qui, selon lui, était grande surtout par son peuple simple, naïf, laborieux.

Ce digne homme se fut trouvé mal à l'aise dans les hautes sphères, où l'on doit user son existence, ses forces vives, le meilleur de soi-même, en une lutte aussi inutile que décevante, pour la satisfaction d'ambitions mesquines, pour obtenir des titres, une fortune, une puissance éphémères, sans la moindre valeur, à ses yeux.

Dès son entrée sous le berceau, il vit la table couverte des reliefs du repas des princesses et de leurs amants; il vit la pose amoureuse de la comtesse de la Marche, qui avait passé son bras autour du bras de Philippe; il vit le corsage de Marguerite mal rajusté... et ce spectacle ne le choqua point outre mesure, car, somme toute, ces jeunes gens étaient beaux, et leur groupe avait charmé ses yeux d'artiste, si son sens religieux avait été troublé, tout d'abord, à leur aspect.

Et puis, il les connaissait tous, notamment les princesses.

Il savait que, si elles avaient des mœurs de courtisanes, elles n'étaient responsables qu'à demi : elles n'avaient reçu que de mauvais exemples, et ceux qui auraient dû les protéger, les conseiller, étaient trop occupés, ail-

leurs, de satisfaire, de leur côté, leurs vices, où d'obéir aux poussées de leur ambition démesurée.

Or, au lieu de juger sévèrement leur conduite; au lieu de leur adresser des blâmes qui eussent été mal reçus, sans doute, et qui, partant, eussent été inutiles, il croyait préférable de les plaindre, en son for, et d'avoir pitié d'elles.

Ce croyant, ce religieux plein de foi, se disait que tous ces grands, si dissolus, préparaient, à leur insu, l'avènement du peuple, et que Dieu voulait, sans doute, pour l'accomplissement de ses desseins, que cela fut ainsi.

— On m'a apporté, ce matin, madame, les cinquante premières pages de l'ouvrage que, sur vos ordres, j'ai commandé au Maître Enlumineur, Messire Jacques, notre voisin, dit-il, d'une voix chevrotante.

Or, j'ai su que vous étiez ici, où vous vous êtes installée, à l'ombre, pour prendre votre repas.

J'ai pensé que, par cette chaleur torride que nous subissons, vous ne vous risqueriez pas dehors, et je me suis dit que je vous procurerais, sans doute, un passe-temps agréable, en vous présentant l'œuvre de mon protégé, qui, véritablement, s'est surpassé.

Il savait qu'il travaillait pour une très puissante dame, et il a fait, quasiment, un chef-d'œuvre,... à mon avis, tout au moins. D'ailleurs, vous allez en juger.

Il dénoua les cordes entourant le paquet qu'il avait mis sur ses genoux, après avoir pris place à côté de Marguerite, à l'endroit qu'elle lui avait indiqué.

Soudain, et avant de poursuivre sa besogne, il demanda :

— Cela vous plaît-il, madame? J'aurais dû vous interroger, d'abord, à ce sujet.

Il leva la tête, regarda Marguerite et il attendit sa réplique.

— Cela me plaît, certes! fit la princesse.

Alors le Prieur, releva ses larges manches, montra, avec complaisance, ses belles mains, blanches, potelées, très soignées, et se mit en devoir de délier, définitivement, les cordes de son paquet.

— Charmante, la religieuse qui est venue, ici, tout à l'heure, de votre part! fit Marguerite, avec un bon sourire.

— Oui! répondit le Prieur, préoccupé, seulement, du carton qu'il dépliait.

Or, Marguerite, d'une part, très attentive; l'Évêque de Saint-Georges, d'autre part, non moins attentif, et pour cause — constatèrent que le Révérend Père Radbert ne s'était pas troublé : Preuve que leurs soupçons, sur la religieuse, n'étaient pas justifiés, ou, du moins, que le Prieur, dans tous les cas, n'était pas son complice.

Le moine avait baissé la tête; il ouvrit, avec précaution, son carton, qui

contenait une cinquantaine de feuilles de parchemin, séparées, entre elles, et protégées par des feuilles de vélin léger.

— Elle est jeune encore! reprit Marguerite, en s'accoudant sur l'épaule de Gautier.

— Qui? demanda le prieur, qui, déjà, ne pensait plus à la première question de son interlocutrice.

— La religieuse, répliqua Marguerite.

— Elle a quarante ans, environ, répliqua le Prieur, toujours préoccupé uniquement, des feuillets, qu'il touchait avec de grandes précautions.

Blanche était impatiente de voir les pages enluminées; Jeanne achevait de vider, par petites gorgées, son gobelet d'argent ciselé... dégustant, gourmande, le vin parfumé; Gautier et Philippe, qui n'avaient rien vu de ce qui avait frappé Marguerite et l'Evêque de Saint-Georges, regrettaient, de plus en plus, que, par excès de défiance, Marguerite eut accueilli le Prieur, de qui la présence les gênaient; quant à la future reine de France et au Révérend Père Richard, ils continuaient à observer le moine, attentivement.

— Elle a dû être très belle, cette religieuse? dit Marguerite.

— Oui!

— Comment se nomme-t-elle?

— Sœur Dorothée.

— En religion?

— Oui.

— Mais... son nom de femme?

— Je ne le connais pas.

— Est-ce qu'elle est, depuis longtemps, à l'Abbaye Royale?

— Depuis six mois, environ.

— Où était-elle avant de vivre à Maubuisson?

Le Prieur, étonné que Marguerite s'intéressât, si fort, à la religieuse, releva la tête, fixa ses yeux très clairs sur la princesse, et répondit, simplement :

— Puisque cela vous intéresse, Madame, je le demanderai à notre vénérée Mère l'Abbesse, et je vous le dirai : Personnellement, je ne sais rien sur sœur Dorothée, sinon que c'est une personne fort pieuse, qui édifie toutes ses compagnes et moi-même.

— Allons, pensa Marguerite, il ne sait rien; ce vieillard, plutôt naïf, n'est mêlé à aucune des intrigues qui se nouent autour de nous.

L'Evêque de Saint-Georges pensa de même.

Le Prieur, montrant à Marguerite une page du manuscrit qu'il avait apporté, poursuivit :

— Regardez, Madame!... Une merveille vraiment!

De vrai, la page était magnifique.

Dans un verger de rêve, un verger paradisiaque, plein d'arbres chargés

— Expliquez-vous, dit Marguerite, surprise. (P. 366.)

de fruits superbes se détachant sur un ciel radieux... sous un pommier géant, on voyait une femme nue, couchée,... une forme féminine adorable, un corps d'une beauté parfaite, paré de toutes les grâces de la jeune fille, et où l'on pressentait tous les charmes de la femme faite; ce corps reposait sur l'herbe, semée de fleurettes des champs : boutons d'or, marguerites étoilées d'argent, pavots empanachés de pourpre, bleuets à la couronne pareille à l'azur du ciel... et, au-dessus de la face de la femme, auréolée par la nappe jaune de son opulente chevelure, on apercevait un serpent, à la tête hideuse, enroulé autour du fût du pommier, regardant dormir Eve.

Cette peinture occupait le haut de la page.

Au-dessous, on pouvait admirer le texte du Livre Saint, en caractères gothiques, estompés d'or et de pourpre, ornés de majuscules, créés par un artiste plein d'imagination et d'originalité.

Tout autour de la peinture et du texte, c'était un admirable enchevêtrement, d'une exquise légèreté pourtant, de feuillages, de fleurs, parmi lesquels volaient des oiseaux chimériques aux éclatants plumages, et des insectes aux ailes diaprées : papillons, libellules, scarabées au corsage bronzé.

— Superbe, en vérité! fit la jeune comtesse de la Marche, charmée. Ce corps de femme est idéalement beau! Cet entourage de fleurs est d'une légèreté sans pareille. Mon Révérend, l'homme qui a fait cette œuvre est un grand artiste.

— Un grand artiste, oui, Madame. Son ouvrage, je vous en réponds, sera digne de la future reine de France! répliqua le Prieur.

— Voyons les autres, reprit Blanche.

Le Prieur montra les pages suivantes, qui n'étaient pas moins belles, pas moins originales que la première.

La comtesse de la Marche, plus artiste que ses sœurs, les admira toutes, et sut trouver, pour témoigner son admiration, le mot juste, qui eut réjoui Apollon, s'il avait pu l'entendre... le mot qui récompense l'artiste quand il se rend compte que son œuvre est appréciée savamment, intelligemment, par un véritable connaisseur.

Philippe et Gautier d'Aulnay, l'Evêque de Saint-Georges, Marguerite et Jeanne, intéressés, eux aussi, par l'ouvrage du Maître Enlumineur, l'examinèrent, curieusement, subissant, malgré eux, l'impression que cause, aux êtres les moins doués au point de vue artistique, la vue d'une œuvre vraiment belle, vraiment originale.

Un moment, — et c'est là le superbe privilège de l'art... privilège dont l'artiste de race a le droit d'être fier — tous ces êtres oublièrent, en la contemplation de ces images, leurs soucis, leurs préoccupations intimes, égoïstes; ils suivirent la pensée du créateur de ces chefs-d'œuvre, qui avait illustré, avec maîtrise, les scènes principales du Livre-Saint.

L'art, qui affranchit la créature des angoisses de la réalité, est souverainement doux et bienfaisant; il donne des rêves, des extases; il repose, il calme, il apaise, et, souvent, guérit ou rend meilleur.

— Superbe! répéta la comtesse de la Marche, en admirant la dernière page présentée par le Prieur. Mon Révérend, vous avez eu une excellente idée en venant nous montrer ce manuscrit. Pour ma part, j'ai pris, à l'examiner, un plaisir très grand.

Et, s'adressant à Marguerite :

— Je t'envie, fit-elle, je voudrais que cet ouvrage m'appartînt.

— Il t'appartient, répliqua Marguerite, je te le donne.

— Vrai? dit Blanche, charmée.

— Vrai! Il sera mieux, entre tes mains, que dans les miennes : Tu es une artiste, ma chérie; tu apprécies, mieux que moi, ces belles choses.

La comtesse de la Marche, par un mouvement spontané, très gracieux, étreignit Marguerite, et, la baisant, tendrement, lui dit, d'une voix qui chantait :

— Merci, Margot! Tu me combles. J'accepte le cadeau Oui, je serai heureuse de posséder ce chef-d'œuvre : Je le garderai précieusement.

— Je suis aise de te faire plaisir, ma chérie.

Et Marguerite, se tournant vers le Prieur, qui remettait, soigneusement, les pages dans le carton, dit :

— Donc, mon Révérend, vous avez entendu... l'ouvrage de votre protégé, Messire Jacques, créé pour moi, et payé, par moi, appartiendra à ma bien-aimée sœur, la comtesse de la Marche?

— Bien, Madame.

— Vous en préviendrez Messire Jacques?

— Ce sera fait.

— Vous lui apprendrez comment, et dans quelles circonstances, j'ai offert l'ouvrage à ma sœur?

— Certes! Et Messire Jacques en sera très flatté, dit le Prieur.

— Vous ajouterez, mon Révérend, fit la comtesse de la Marche, gracieusement, que je ferai, moi-même, à l'artiste, un cadeau, indépendamment de la somme que ma sœur Marguerite lui versera, pour prix de son beau travail.

— Messire Jacques sera charmé, Mesdames.

— Vous lui direz, encore, ajouta Blanche, que je désire le voir, pour le féliciter. Qu'il vienne, un jour, à cet effet, à l'Abbaye.

— Je le lui dirai, répliqua le Révérend Père Radbert. Grâces vous soient rendues, Madame : Vous vous conduisez en princesse... Vous savez récompenser, magnifiquement, ces êtres que le Tout-Puissant a touché de son doigt, et qui créent, pour notre admiration, ces œuvres qui sont comme un reflet de la divinité.

Là-bas, le soleil brûlant incendiait les hautes murailles de l'Abbaye et le sommet de la tour de la Reine Blanche.

Pas un souffle d'air n'agitait les feuillages, sous lesquels les oiseaux dormaient, à l'ombre, attendant, pour reprendre leurs ébats, que la chaleur fut moins lourde.

Sous le berceau, l'Évêque de Saint-Georges, pensif, regardait droit devant lui, repris par ses soucis depuis un moment déjà; Philippe et Gautier d'Aulnay, veules, attendaient, impatiemment, que le Prieur s'en allât; la jeune comtesse de Poitiers, Jeanne, somnolait; Blanche et Marguerite se disposaient à recevoir les adieux du Prieur.

Il rattachait, lentement, les cordes du carton; quand ce fut fait, il se leva.

— Messire Jacques estime qu'il pourra vous livrer l'ouvrage terminé avant trois mois, Madame, dit-il.

— Fort bien! S'il veut qu'on lui verse de l'argent, il le dira; je donnerai des ordres pour qu'il soit satisfait, répliqua Marguerite.

Soudain, et comme le Prieur, s'étant levé, s'inclinait, respectueusement, devant la future reine de France, le moine qui l'avait accompagné, tout à l'heure, reparut.

Et, derrière lui, on vit se dessiner la silhouette de Thomas, le servant d'Apollon...

C'était l'heure où, dans la maison du Maître Enlumineur, Remi et Apollon, après avoir pris leur repas, montaient à l'atelier où devait avoir lieu, entre les deux amis, cette conversation que nous avons rapportée.

C'était l'heure où Juliette, rêveuse, charmée, heureuse de se retrouver en cette contrée, où son enfance s'était écoulée, errait, à travers le jardin, toute à ses chers souvenirs, et, joyeuse, se disait, que, avant longtemps, elle reverrait celui qu'elle adorait : Roland... le fils d'Apollon...

XXIII

FANTAISIE DE PRINCESSE : GRAVES CONSÉQUENCES

— Que voulez-vous? demanda le Prieur, au moine. Qui est cet homme?

Il montra Thomas, dont la grosse face, rougeaude, était ruisselante de sueur, et qui se tenait, à quelques pas, en plein soleil, tête nue, par respect pour la noble assemblée qu'il entrevoyait sous le berceau.

Le Prieur ne l'avait pas reconnu, tout d'abord.

L'Évêque de Saint-Georges, derechef attentif, tout aussitôt défiant,

examinait le Prieur, le moine, et ce gros homme, qui attendait, là-bas, fort intimidé.

— Excusez-moi, mon Révérend, c'est Thomas, le servant de Messire Jacques, au nom de qui il voudrait vous parler... Si je l'ai amené ici, c'est que sa requête doit être entendue par Madame.

— Par moi? fit Marguerite, que le moine avait désignée.

— Oui, Madame.

— Expliquez-vous, dit Marguerite, surprise.

Le Prieur allait intervenir; la princesse lui fit comprendre, par un signe, qu'il valait mieux laisser parler le moine.

— Ce matin, fit celui-ci, vous êtes revenue à l'Abbaye, Madame, après l'accident arrivé au char qui vous portait, sur une haquenée que vous avez empruntée, à son possesseur, sur la place de Conflans-Sainte-Honorine?

— Après?

— Vous avez promis que la haquenée serait renvoyée, dans la journée, à Conflans, à son propriétaire?

— Oui! Eh! bien?

— Selon les ordres que vous avez donnés, Madame, à cet effet, on se disposait à faire reconduire la haquenée à Conflans, lorsque Thomas, le servant de Messire Jacques, s'est présenté à l'Abbaye.

— Quel rapport...

— Voilà : Il paraît que la haquenée appartient à Maître Remi, le grand fauconnier du Seigneur de Conflans, lequel se trouvait, avec sa nièce, en l'église de Conflans, où ils assistaient au Saint Sacrifice de la Messe, quand vous empruntâtes, Madame, la haquenée pour votre service.

— Après?

— Il paraît, poursuivit le moine, que Maître Remi, et sa nièce, devaient venir, après la Messe, à Maubuisson, chez leur ami, Messire Jacques : C'est pour cela que l'un des serviteurs de Maître Remi, attendait, sur la place, que ses maîtres sortissent de l'Église... et tenait, en main, le cheval du grand fauconnier et la haquenée de sa nièce.

— Achevez?

— Or, la jeune fille, privée de la haquenée, monta en croupe, de son oncle, le cheval de celui-ci, et, tous deux, ils vinrent à Maubuisson. Lors, Messire Jacques a envoyé son servant, à l'Abbaye, pour qu'il fasse connaître ce qui se passe au Révérend Père Prieur, et pour que la haquenée, au lieu d'être reconduite à Conflans, lui soit remise, afin que, pour retourner chez elle, la nièce de Maître Remi, puisse voyager en chevauchant sa bête c'est-à-dire plus commodément que montée en croupe de son oncle. Par ainsi, nous n'aurions pas à prendre la peine de faire ramener la haquenée à Conflans, et tout le monde y trouverait son compte.

Toutefois, on n'a pas voulu remettre la haquenée à l'envoyé de Messire Jacques avant d'avoir pris votre avis, Madame.

Voilà pourquoi je me suis permis de venir, jusqu'ici, avec le susdit envoyé, ce dont veuillez m'excuser, encore une fois : J'ai cru bien faire, en agissant ainsi.

— Vous avez bien fait! déclara Marguerite, qui avait écouté, avec attention, les explications du moine.

D'autre part, le Révérend Père Richard, l'Évêque de Saint-Georges, n'avait pas écouté, avec moins d'attention que Marguerite, les susdites explications, et pour cause.

De même qu'il avait tressailli, lorsque, là-bas, devant l'Église, sur la place de Conflans-Sainte-Honorine, il avait entendu prononcer, par le garçonnet gardien de la haquenée de Juliette, le nom de Maître Remi, le Bourguignon... de même, il tressaillit lorsque le moine prononça ce nom, de rechef.

Là-bas, on se le rappelle sans doute, lorsqu'il avait entendu sonner, à toute volée, les cloches du Moustier, ce qui annonçait que la Messe, étant dite, les fidèles allaient sortir de l'Église, il avait emmené, rapidement, la haquenée, afin que la princesse la montât sans retard, et disparut...

Or, il avait agi, ainsi, sans doute autant parce qu'il ne voulait pas que Marguerite fut exposée à la curiosité des manants que parce qu'il ne se souciait pas, lui-même, de se trouver, face à face, avec ce Maître Remi, le Bourguignon, propriétaire de la haquenée.

Or, pourquoi avait-il tressailli, deux fois, dans la même journée, à quelques heures d'intervalle, en entendant prononcer le nom du grand fauconnier du Seigneur de Conflans?

Le connaissait-il donc?

On le saura bientôt.

Ce que nous pouvons indiquer au lecteur, d'ores et déjà, c'est que l'Évêque de Saint Georges, évidemment troublé, s'efforça de dissimuler son trouble aux yeux de Marguerite, qui, fort heureusement pour lui, tout occupée de l'incident, ne songeait pas à l'observer.

La princesse reprit, s'adressant au Prieur :

— Vous connaissez cet homme, à vous envoyé par Messire Jacques, pour réclamer la haquenée?

— Oui, Madame.

— Alors, il n'y a aucune raison pour ne pas lui confier la bête?

— Aucune.

— Qu'on la lui confie donc... Et qu'on dise, en mon nom, à la jeune fille à qui la haquenée appartient, que je suis fâchée de lui avoir fait parcourir la route de Conflans à Maubuisson, en croupe, au lieu qu'elle pouvait la faire, si commodément, sur une bête aussi douce que rapide.

Le Prieur s'inclina devant Marguerite :

— Vous êtes vraiment bonne, Madame ! dit-il. Vous savez vous faire aimer de tous ! On vous rendrait service avec joie, uniquement pour avoir le plaisir de recevoir vos remerciements.

Ayant ainsi parlé il ajouta, s'adressant au moine :

— Vous avez entendu : Faites confier la haquenée de la jeune fille à l'envoyé de Messire Jacques.

Le moine s'éloigna, avec Thomas.

Alors, le Prieur, s'inclinant, devant les princesses, se disposa à prendre congé.

Mais le Révérend Père Richard, après avoir réfléchi, un moment, après avoir hésité à parler, l'arrêta.

— Un mot, je vous prie, mon Révérend? fit-il.

— Parlez, Monseigneur ?

— Ainsi, ce Maître Remi et sa nièce, de qui j'ai emprunté la haquenée, pour le service de la princesse Marguerite, sont des amis de Messire Jacques, le Maître Enlumineur, créateur de ces belles œuvres que vous nous avez montrées?

— Oui, Monseigneur, de vieux amis. Longtemps, ils ont vécu ensemble, ici près. Maître Remi est l'un des plus habiles fauconniers qu'il y ait, en France, à cette heure; il a quitté Maubuisson, il y a une dizaine d'années, pour aller s'installer, à Conflans-Sainte-Honorine, au service du Seigneur de ce pays; mais, souvent, il vient, avec sa nièce, chez Messire Jacques, qui, de son côté, va, souvent, à Conflans. Les deux hommes s'aiment comme s'ils étaient frères.

— Vous connaissez Maître Remi ?

— Oui, Monseigneur.

— Quel homme est-ce ?

— Un très digne homme, sous tous les rapports; un Bourguignon de bonne race, un colosse, d'une force herculéenne : Je lui ai vu accomplir de véritables exploits dénotant une incomparable puissance musculaire.

Les yeux du Révérend Père Richard brillèrent; il reprit :

— Quel âge a-t-il ?

— Une quarantaine d'années, à ce qu'il me semble.

— Et... sa nièce ?

— Dix-sept à dix-huit ans.

Le Révérend Père Richard se tut, un moment; puis, il poursuivit encore :

— Y a-t-il longtemps que Messire Jacques demeure en ce pays? Vous devez le savoir? N'êtes-vous pas à l'Abbaye Royale depuis plus de vingt ans ?

Un moment après, guidés par le Révérend Père Radbert, ivre de joie, tout en allégresse, ils se trouvèrent, en pleine campagne... (P. 376.)

— Oui, Monseigneur. Aussi, je peux répondre à votre question : Messire Jacques s'est installé, à Maubuisson, il y a seize ans, environ.

— Seize ans ! répéta l'Évêque de Saint-Georges, et ses yeux brillèrent, derechef.

Pendant que Blanche, Jeanne, Gautier et Philippe d'Aulnay causaient, entre eux, — car l'interrogatoire du prélat relatif au Maître Enlumineur et à son ami, le grand fauconnier, ne les intéressait en aucune façon — Mar-

guerite, au contraire, l'écoutait attentivement, en se demandant pour quels motifs le Révérend Père Richard questionnait ainsi, le Prieur, au sujet de gens de qui, un instant auparavant, il ne se souciait guère.

— Vous connaissez, sans doute, d'autant mieux le passé de Messire Jacques et de son ami, Maître Remi, que vous vous êtes constitué le protecteur, très sûr, de Messire Jacques? dit Marguerite, pour venir en aide au Révérend Père Richard.

Elle pensait bien qu'elle bénéficierait, finalement, des résultats de l'interrogatoire, entamé, — à son profit, surtout, estimait-elle, — par l'Évêque de Saint-Georges, qui lui était tout dévoué, et pour cause.

Elle poursuivit, s'adressant toujours au Prieur :

— A diverses reprises, vous m'avez vanté les mérites — d'ailleurs indiscutables, j'en conviens, — de Messire Jacques, et c'est sur vos instances, réitérées, que je lui ai demandé ce travail, qu'il exécute, pour moi, présentement.

— Je connais, effectivement, Messire Jacques, de longue date, Madame, répondit le Prieur.

— Or, savez-vous où il vivait avant de venir s'installer à Maubuisson? demanda le Révérend Père Richard.

— Oui, Monseigneur, puisque c'est moi qui lui ai conseillé d'établir, ici, sa résidence : Avant de s'installer à Maubuisson, Messire Jacques habitait Saint-Cloud, près Paris.

— Que faisait-il, alors?

— Ce qu'il fait aujourd'hui : Des copies d'ouvrages... pour le Prieur du Monastère de Saint-Cloud, un mien ami, un lettré, chez qui j'allais, assez fréquemment, à cette époque, et qui, m'ayant fait voir, un jour, des œuvres de Messire Jacques, me donna le désir de le connaître; il appela l'artiste en sa cellule; il me le présenta et me le recommanda. Je conseillai à celui-ci de me suivre à Maubuisson, où, selon moi, il devait trouver à exercer, plus fructueusement, son talent d'enlumineur. Notre vénérée Mère Abbesse, en effet, est une artiste, et je comptais bien qu'elle servirait Messire Jacques. Je lui parlai de mon protégé, qui consentit à venir demeurer proche de l'Abbaye : L'Abbesse lui donna du travail, s'intéressa à lui, le protégea. Depuis dix ans, grâce à elle; grâce, surtout, à son labeur et à son mérite, Messire Jacques, jadis très pauvre, vit heureux et dans l'aisance.

L'Évêque de Saint-Georges demanda encore :

— Est-ce que ce Messire Jacques vit seul, en sa demeure? Est-il marié? A-t-il une famille?

— Il est marié.

— Sa femme habite donc, avec lui, la maisonnette voisine?

— Non. Elle est morte, je crois.

— Morte?

— Oui, Monseigneur.

— Ah!

— Mais il a un enfant : Un fils, et, même, un sujet déjà remarquable.

— Quel âge a-t-il donc?

— Vingt ans.

— A vingt ans, ce jeune homme est remarquable, pour répéter votre mot?

— Oui, Monseigneur. Ce jeune homme est l'élève préféré du savant Gaucher Faber.

— Le deuxième chirurgien du roi, qui remplace, auprès de Philippe IV, d'ores et déjà, son maître, le vieux Jean Pitard?

— Oui, Monseigneur.

L'Evêque de Saint-Georges reprit, après un temps de silence :

— Et ce Messire Jacques est l'ami de Maître Remi?

— Je vous ai dit, Monseigneur, que Messire Jacques et Maître Remi s'aiment comme deux frères.

— C'est juste. Et c'est, sans doute, depuis l'arrivée, en ce pays, de Messire Jacques, que cette amitié fraternelle s'est nouée entre les deux hommes?

— Elle remonte à une époque plus lointaine.

— Ils se connaissaient donc, déjà, lorsque Messire Jacques habitait Saint-Cloud?

— Oui, à telles enseignes que Messire Jacques et son ami Remi sont arrivés, ensemble, à Maubuisson, il y a seize ans : Je les vois encore conduisant le chariot, traîné par un mulet, qui contenait les objets meublant la maisonnette de l'artiste à Saint-Cloud, et qu'il avait amenés ici. Comme ils étaient las, les pauvres! Je vois encore le petit Roland, transi de froid, et si mignon avec ses belles boucles blondes, son joli visage... approchant ses petites mains glacées du foyer que j'avais fait allumer — utile précaution — dans la grand'salle de leur demeure nouvelle. Oui, ces deux hommes s'aimaient déjà tendrement : Ils avaient même cœur, même bourse, même gîte. Il paraît que, jadis, Remi, le Bourguignon, a sauvé la vie à Messire Jacques : Un pareil acte unit deux êtres à jamais.

L'Evêque de Saint-Georges approuva.

— Ce Remi a une nièce? demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur.

— Elle vit, avec lui, à Conflans-Saint-Honorine?

— Oui.

— Il est son unique appui?

— Oui, puisque la mère de la jeune fille, qui demeure, aussi, à Conflans, dans la demeure de Remi, n'a plus sa raison.

— Ah! La mère de la jeune fille vit encore?

— Elle vit.

— C'est la sœur de Remi?

— Oui, Monseigneur.

— Comment se nomme-t-elle?

— Clotilde.

Le Révérend Père Richard fit un mouvement.

Marguerite écoutait, toujours, avec attention, ce colloque, sans se rendre compte du pourquoi des interrogations, si précises, de l'Evêque-Moine.

— Clotilde! répéta celui-ci. Quel âge a-t-elle?

— Trente-sept ou trente-huit ans, pas davantage. Je l'ai vue souvent, autrefois. C'est une femme digne de tous les respects. Hélas! Si jeune... si belle, et folle! C'est triste!

— Oui... Un mot encore, mon Révérend?

— Dites, Monseigneur?

— Cette Clotilde a un mari, ou un amant, puisqu'elle a une fille?

— Un mari.

— Qu'est-ce qu'il est devenu?

— Il a disparu.

— Comment?

— On l'ignore. Un jour, il quitta la maison conjugale, après avoir embrassé sa jeune femme, qu'il chérissait, son enfant en bas âge; il ne revint pas. C'est à la suite de la disparition, inexpliquée et inexplicable, de son mari, qu'elle adorait, que la pauvre créature, douloureusement frappée, a perdu la raison.

— C'est étrange! fit l'Evêque-Moine, pensif. Ainsi, dans les deux maisons, une place vide : D'une part, la femme; d'autre part, le mari?

— Oui, Monseigneur. Et, par suite, douleur double, doublement partagée, et, partant, amoindrie : chacun des deux amis s'étant efforcé de consoler l'autre, en ces tristes circonstances. Cela n'a pas peu contribué à resserrer, davantage encore, l'union des deux familles.

— C'est lorsque le mari de Clotilde eut disparu que Remi, le Bourguignon, devint l'appui de sa sœur?

— Oui.

— La disparition du mari de Clotilde se produisit-elle après la mort de la femme de Messire Jacques?

— Un an après, environ, si j'ai bonne mémoire.

— Soit, alors, si l'on se souvient des dates que vous avez indiquées, tout à l'heure, vers 1297?

— Oui.

Pour la deuxième fois, l'Evêque de Saint-Georges fit un mouvement.

— Remi vivait, alors, avec son ami Messire Jacques? reprit-il;

— Oui, Monseigneur.

— A Saint-Cloud.

— Probablement.

— Et que faisait-il?

— Mon Dieu, Monseigneur, je ne saurais vous le dire de façon précise; mais, puisque cela vous intéresse, et ainsi que je l'ai proposé déjà, tout à l'heure, au sujet de sœur Dorothée, je pourrai me renseigner près de notre vénérée Mère Abbesse, qui connaît, mieux que moi, le passé de ses deux protégés. Vous pourriez, d'ailleurs, le lui demander vous-même; elle serait heureuse, assurément, de s'entretenir, avec vous, de Messire Jacques et de Maître Remi, qu'elle a servis, en toute occasion, et de tout son pouvoir.

— Merci, mon Révérend, répondit l'Evêque de Saint-Georges.

Il comprit qu'il n'avait plus rien à tirer du Prieur, relativement au Grand-Fauconnier du Seigneur de Conflans et de son ami, le Maître Enlumineur.

Du reste, les renseignements que le Révérend Père Radbert lui avait fournis, lui suffisaient.

— Ce que vous nous avez dit sur ces braves gens est de nature à augmenter, encore, l'intérêt très vif que nous a inspiré, pour Messire Jacques, l'œuvre maîtresse de cet artiste, poursuivit-il. En vérité, cela me donne un grand désir de connaître les deux familles. Très incessamment, je compte aller voir, en son logis, le Maître Enlumineur.

— Il en sera fort honoré, Monseigneur! fit le Prieur.

Le bonhomme était enchanté : la visite de l'Evêque-Moine, chez Messire Jacques, selon lui, devait servir l'artiste.

— Malheureusement, dit-il, vous ne verrez que Messire Jacques, en sa maisonnette, quand vous vous y rendrez, Monseigneur. Maître Remi, sa sœur et sa nièce, une adorable jeune fille, habitent Conflans-Sainte-Honorine, et ne viennent pas assez souvent, à Maubuisson, au gré de Messire Jacques.

— C'est juste! répliqua l'Evêque-Moine. J'irai donc, aussi, à Conflans, pour voir Maître Remi, sa sœur et sa gente nièce.

— Vous serez le très bien-venu, en la demeure de Messire Jacques, comme en celle de Maître Remi, Monseigneur!

Marguerite intervint.

— J'ai une idée, dit-elle... une idée qui servirait mieux les projets du Révérend Père Richard, et qui lui permettrait de voir, du même coup, et dès aujourd'hui, Messire Jacques et Maître Remi.

— Expliquez-vous, Madame? fit l'Évêque-Moine.

— Maître Remi n'est-il pas, présentement, chez son ami Messire Jacques? répliqua Marguerite.

— C'est vrai.

— Avec sa nièce, de qui j'ai emprunté, ce matin, la haquenée, que l'envoyé de Messire Jacques est venu réclamer?

— Vous avez raison.

— Pourquoi ne profiterions-nous pas de la présence de Maître Remi, et de sa nièce, en la maison de Messire Jacques, pour aller les voir, tous, aujourd'hui même?

— Bonne idée! s'écria le Prieur.

— J'avoue que, moi aussi, je désire beaucoup connaître les deux amis, après ce que vous nous avez dit d'eux, mon Révérend, poursuivit Marguerite. Je serai bien aise de voir la nièce de Maître Remi : cette jeune fille de qui vous nous avez fait un si séduisant portrait. Je pourrai lui dire, moi-même, par ainsi, combien je regrette de l'avoir contrainte à venir, à Maubuisson, en croupe, puisque je lui avais pris sa monture.

Marguerite, on le sait déjà, n'obéissait guère qu'à ses caprices, à sa fantaisie du moment : Or, cette idée de visiter la demeure de Messire Jacques, idée qui lui était venue à l'improviste, la divertissait fort.

Elle était, vraiment, fort curieuse de voir le Maître Enlumineur, le Grand-Fauconnier du Seigneur de Conflans, et, surtout, la nièce de celui-ci.

Cette jeune fille était-elle aussi belle qu'on le disait?

Et puis, la princesse se disait que, en agissant ainsi, de deux choses l'une : Ou elle servirait l'Évêque de Saint-Georges, si, au cours de cet interrogatoire qu'il avait fait subir, au Prieur, relativement à Messire Jacques et à son ami, il avait voulu la servir, — sans qu'il fut possible à Marguerite de s'en expliquer le pourquoi — ou bien, que, en mettant le Révérend Père Richard face à face avec Jacques et Remi, en sa présence, elle découvrirait, peut-être, quelque chose qu'il lui serait bon de connaître, dans le cas où l'Évêque-Moine n'aurait travaillé que pour lui, en toute cette aventure.

Plaisir et profit, tout en même temps : L'utile et l'agréable!

Marguerite s'était demandé, déjà, non sans une vague inquiétude, comment elle occuperait son après-midi.

Certes, elle était heureuse parce qu'elle avait Gautier; mais elle ne pouvait lui répéter, toujours, qu'elle l'aimait : si charmant que cela fut, c'était par trop monotone, à la longue! Et puis, la joie de se retrouver en tête à tête n'est-elle pas plus grande lorsqu'on est resté, pendant quelques heures, hors de son logis, en compagnie de personnes avec lesquelles on n'a pas l'habitude de vivre?

Oui, oui, cette idée d'aller chez Messire Jacques séduisait la jeune femme.

Alors, se tournant vers les frères d'Aulnay et vers ses belles-sœurs, qui, depuis un moment, avaient repris intérêt à la conversation engagée près d'eux.

— Qu'en pensez-vous, Gautier?... Qu'en pensez-vous, mes sœurs? Vous plaît-il que nous allions voir Messire Jacques chez lui? interrogea-t-elle.

— Je vous suivrai, répondit Gautier.

Il eut mieux aimé, sans doute, rester à l'Abbaye, seul, avec Marguerite; mais, en amant fortement épris, il n'avait qu'un désir : Être agréable à sa belle maîtresse.

— Je serai fort aise de connaître le grand artiste créateur de ces chefs-d'œuvre que le Révérend Père Prieur nous a montrés... fort aise, aussi, de voir sa maison, répliqua Blanche.

Philippe d'Aulnay opina, de la mine et du geste : Comme son frère Gautier, il était prêt à faire tout ce qui plaisait à celle qu'il adorait.

— Et toi, Jeanne? demanda Marguerite.

La comtesse de Poitiers bâilla, s'étira, et répondit :

— Il fait trop chaud pour sortir! J'aime mieux rester ici; je me retirerai dans ma chambre bien close, et je m'étendrai sur mon lit; je rêverai; je dormirai; je me reposerai. Allez chez Messire Jacques et divertissez-vous : Chacun doit prendre son plaisir où il le trouve.

— Reste donc! reprit Marguerite en se levant. Qui m'aime me suive!

Gautier, Philippe, Blanche se levèrent à leur tour.

L'Évêque de Saint-Georges, qui, depuis un moment, réfléchissait, ne bougea pas.

— Ne vous agrée-t-il pas de venir avec nous, mon Révérend? lui demanda Marguerite, déjà soupçonneuse.

Mais l'Évêque-Moine, comprenant ce qui se passait en l'esprit de la princesse, se mit debout, aussitôt, et répliqua :

— Si fait! Je suis prêt à vous suivre, Madame.

Il était visible qu'il eut aimé mieux se rendre chez Messire Jacques, seul, et en un autre moment.

Toutefois, il parut disposé à suivre Marguerite, ainsi qu'il l'avait déclaré.

L'excellent Prieur exultait.

De la visite, chez son ami Messire Jacques, de la puissante princesse, de la future reine de France, encore une fois, un grand bien pouvait sortir pour l'artiste et les siens.

Or, le Révérend Père Radbert était enchanté que ce bien, dont le Maître Enlumineur devait bénéficier, lui vint de lui.

Sa face, épanouie, indiquait, suffisamment, la joie qu'il éprouvait.

— Vous plaît-il, Madame, demanda-t-il, timidement, que je vous accompagne chez Messire Jacques?

Une réponse affirmative de la princesse devait le satisfaire éminemment; aussi, l'attendit-il avec impatience.

— Certes! répliqua Marguerite, après avoir réfléchi, un moment.

Puis, s'adressant à Jeanne :

— A ce soir, mon indolente sœur! dit-elle.

— A ce soir, Marguerite l'intrépide! répliqua la comtesse de Poitiers.

— Venez? reprit Marguerite, parlant à Gautier, à Philippe, à Blanche, au Prieur et à l'Évêque-Moine.

Elle sortit de dessous le berceau, où Jeanne demeura.

— Est-ce loin d'ici la demeure de Messire Jacques? demanda Marguerite, au Prieur, lorsque le groupe se trouva dans la cour.

— Non, Madame; nous serons, chez mon protégé, dans fort peu de temps, si nous suivons un petit sentier, très ombragé, que je connais.

— Guidez-nous donc; nous vous suivons, mon Révérend.

Le Prieur approuva, par un signe de tête, et se dirigea vers la poterne attenante à la tour de la Reine Blanche.

Comme le groupe allait franchir cette poterne, Marguerite se trouva face à face avec son majordome, Frezzini.

— Où vas-tu? lui demanda la princesse.

— Je sortais pour me promener, un instant, répondit le Florentin, et pour rêver, tout en me promenant.

— Viens avec nous, fit Marguerite.

— Où?

— Tu le sauras; viens.

— Je vous suis.

Frezzini se joignit au groupe des jeunes hommes, des moines et des princesses.

Un moment après, guidés par le Révérend Père Radbert, ivre de joie, tout en allégresse, ils se trouvèrent, en pleine campagne, sous l'ombrage épais et frais des arbres plantés en bordure d'un sentier aboutissant à quelque distance de la maisonnette d'Apollon...

XXIV

OU L'ON REVERRA GAUCHER FABER

Nous avons laissé Remi, Gaucher Faber, Roland, Apollon et Juliette, à l'extrême limite de la propriété du Maître-Enlumineur, proche de ce chemin creux dans lequel le vigoureux Fauconnier du Seigneur de Conflans avait jeté, si violemment, Clopinel.

— Jean de Meung! s'était écrié Apollon, très pâle, car il avait reconnu, soudain, son plus mortel ennemi, cet homme par qui il avait tant souffert, et qu'il n'avait pas revu depuis plus de quinze années.

Frémissant, il dut s'appuyer au fût géant d'un chêne.

— Juliette! Ma petite Juliette! clama Remi, éperdu, en voyant sa nièce s'affaisser dans les bras du fils d'Apollon.

... Ou bien, il s'asseyait en quelque coin de la ville, et demeurait là, pendant des heures... (P. 384.)

Roland, cependant, aidé par Gaucher Faber, porta la jeune fille sur le banc voisin, où il l'étendit.

— Ce n'est rien ! dit Gaucher, pour rassurer Remi.

Le Bourguignon, demanda :

— En es-tu sûr ?

— Ce n'est rien ! répéta Gaucher. La pauvrette a lutté, assez longtemps,

contre cet homme; elle a épuisé ses forces, en cette lutte; elle a eu peur, et elle s'est évanouie. Elle ne tardera pas à revenir à elle!

— Ah! pourquoi n'ai-je pas assommé ce misérable? reprit Remi, en levant, désespérément, ses deux bras, armés de formidables poings.

Véronique, cependant, qui était sortie de la maisonnette, derrière Apollon, et qui avait suivi son maître, de loin, parut, à son tour.

— Roland! Maître Gaucher! fit-elle.

Puis, voyant Juliette sans connaissance, elle ajouta :

— Sainte Madone, qu'est-ce qui est arrivé?

— Vous survenez à point nommé, Véronique, dit Gaucher, allez nous quérir de l'eau, tout de suite.

— De l'eau?

— Oui.

— Pourquoi faire? répliqua Véronique, ahurie.

— Allez chercher de l'eau! tonna Remi, impatiemment. Allez! Dépêchez-vous.

— J'y vais, maître Remi, j'y vais! Comme vous me bousculez, bon Dieu!

La vieille s'éloigna, stupéfaite, épouvantée, en répétant :

— Sainte Madone, qu'est-ce qui est arrivé?... Une journée si bien commencée!... Tout cela ne me dit rien qui vaille!

En marchant, très vite, du côté de la maisonnette, elle gémissait, lamentablement.

L'arrivée inopinée, à Maubuisson, de Remi et de Juliette, alors qu'on attendait Roland et Gaucher; cet événement, qui s'était produit, et dont Véronique ne s'expliquait pas les causes; mais dont elle avait vu les effets, c'est-à-dire l'évanouissement de Juliette, l'accablement d'Apollon, la colère de Remi,... avaient mis tout en désarroi dans la paisible demeure.

En dix ans, il ne s'était pas produit, chez Messire Jacques, autant de faits qu'en cette seule demi-journée.

Il y avait bien de quoi bouleverser Véronique, habituée, dès longtemps, à un doux train-train domestique.

Roland avait mis un genou en terre, devant Juliette, qu'il regardait amoureusement.

Gaucher, penché sur le visage de la jeune fille, écoutait le bruit régulier de sa respiration.

Remi, debout, derrière le banc, examinait le visage de Gaucher et attendait, anxieux, qu'il parlât, de revenir.

Quant à Apollon, toujours adossé au fût de l'arbre, atterré, il réfléchissait profondément.

Notre vieil ami Gaucher avait, alors, une quarantaine d'années.

Sa longue robe noire enveloppait son corps, toujours très maigre, sec comme un sarment de vigne.

Son visage, aux yeux vifs, au front large, très lumineux, entouré de cheveux grisonnants, aux lèvres fines... était superbe.

Lorsqu'on se trouvait, pour la première fois, en sa présence, on se disait, aussitôt, que c'était, à coup sûr, un de ces êtres de race, occupés, uniquement, de hautes pensées, et qui, de par l'intelligence, l'énergie, le savoir, sont, de beaucoup, au-dessus des autres hommes.

Les plus grands, devant qui chacun s'inclinait, ne lui parlaient jamais qu'avec respect. On lui rendait hommage sans qu'il le cherchât, sans qu'il le voulut, même.

Du reste, les honneurs qu'on lui rendait ne le touchaient guère.

Ces vains témoignagnes d'admiration qui s'adressaient à sa personne, le laissaient froid.

Il suivait sa voie, accomplissait son œuvre, constatait les résultats acquis, poursuivait son labeur, obstinément, sans fatigue, et ne se souciait, moins que jamais, de la gloire, ni de la fortune.

Il vivait claquemuré en sa maison, à Paris, le plus souvent enfermé dans son laboratoire, faisant des expériences, ou lisant, écrivant, ne recevant presque personne.

Il ne sortait de chez lui que pour se rendre à son service, au Palais, chez le Roi, ou bien pour visiter les malades pauvres, dans les taudis, ou les maisons hospitalières.

Une vieille femme et un jeune homme s'occupaient de tenir son logis, sis, maintenant qu'il vivait tout à fait à l'aise, rue Froid-Mantel, près la grosse tour du Louvre.

Né tendre, susceptible d'un attachement qui eut charmé sa vie, il ne s'était pas marié, pourtant, afin de rester absolument libre de lui-même.

Plus encore qu'autrefois, il aimait Apollon.

C'est qu'il en était arrivé à cet âge où les souvenirs lointains de l'enfance et de la prime jeunesse se parent d'une poésie qui trouble et charme, à un degré intense, l'être vraiment doué.

En son vieil ami, il revoyait tout ce qu'il avait chéri, jadis : sa mère, son père, son pays... la masure où il était né; le village entouré de vergers où il avait grandi; les vertes prairies où paissaient les vaches à la démarche lente, et dont les longs beuglements résonnaient, mélancoliquement, dans la campagne; les champs chargés d'épis, qui mûrissaient au torride soleil de juillet; la jolie rivière prochaine, pleine de truites, la rivière aux rives bordées d'oseraies où nichaient les mésanges, et dont les eaux, claires et tranquilles, portaient les larges feuilles des nénuphars d'or, sur lesquels voltigeaient de frêles libellules, aux ailes quasiment vaporeuses, au long corps bleuâtre.

L'exquise tendresse maternelle, qui se traduit par tant de douces caresses, par des baisers, par des soins assidus et sans cesse renouvelés; la rude sollicitude du père, qui ne vous chérit pas moins, et qui vous éduque, chaque jour, qui s'efforce de verser, en vous, son expérience, afin d'armer son enfant pour la lutte qu'il devra entreprendre lorsqu'il se trouvera livré à lui-même, constituent autant de bienfaits que l'on n'apprécie guère, ou, même, pas du tout, à l'heure où on les reçoit; mais comme on les jauge à leur juste valeur, plus tard, — trop tard, hélas! — comme on en garde reconnaissance à la mémoire des chers disparus, quand on peut se rendre compte, exactement, grâce à la science de la vie qu'on a acquise à son tour, du grand amour dont on a été comblé par ceux à qui l'on ne songe jamais, dès lors, sans être très doucement ému!

A présent, Gaucher, homme fait, savait bien que, en ce bas monde, chacun n'est occupé, égoïstement, que de soi, de ses intérêts, et dépense toutes ses forces au pourchas des jouissances ou en la satisfaction de ses ambitions,... aussi, sans mépriser l'espèce humaine, qu'il prenait, plutôt, en pitié, il gardait un culte à ceux qui lui avaient donné la vie, qui l'avaient élevé, nourri, qui avaient soutenu ses premiers pas, qui l'avaient aimé, sans lui demander, en retour, autre chose que son affection filiale.

Si son père, sa mère, morts depuis longtemps, occupaient la première place en son cœur, la seconde appartenait, sans réserve, à Apollon.

C'est que celui-ci l'avait aidé, servi, encouragé,... c'est qu'il avait deviné sa valeur... qu'il l'avait amené à Paris en lui fournissant les moyens d'étudier; c'est que, Apollon, en somme, avait fait, de lui, l'homme qu'il était : le savant unanimement et justement apprécié.

En troisième lieu, Gaucher vénérait son maître, Jean Pitard.

Après avoir été son élève remarqué, il était, maintenant, son émule.

Le maître ne jalousait pas les succès de son élève, au contraire : La honteuse jalousie ne hante jamais le cœur des hommes vraiment supérieurs. A quoi bon? Les triomphes d'autrui ne peuvent diminuer leur valeur personnelle.

D'ailleurs, dans le domaine de la science, tout triomphe obtenu constitue une victoire contre les forces secrètes de la nature, une victoire dont les résultats servent l'humanité, or, le vrai savant, tout occupé de son œuvre, tout occupé de grossir la somme, déjà acquise, de connaissances utiles, ne s'inquiète plus de son humble personnalité.

Gaucher aimait, en outre, le fils d'Apollon, ce Roland, qui était son élève, et qui promettait, aussi, de devenir, un jour, l'émule de son maître.

Il témoignait sa reconnaissance profonde, à Apollon, pour les services que celui-ci lui avait rendus, en s'efforçant de développer les brillantes dispositions que la nature avait mises en l'enfant de son bienfaiteur.

Enfin, Gaucher éprouvait une très vive sympathie pour Remi, qu'il esti-

mait fort, et, aussi, pour Clotilde, parce qu'elle avait beaucoup souffert, autant que pour Juliette, parce qu'elle était noble, bonne et belle.

Or, ces affections lui suffisaient.

Il avait donné, dès longtemps, son existence à la Science et à l'humanité; mais les hommes, si puissants et si fortunés qu'ils fussent, ne comptaient pas pour lui : il importe d'insister sur ce point.

Il les soignait sans leur demander rien, ni une part de leur fortune ou de leur puissance, dont il n'avait pas besoin pour l'accomplissement de son œuvre, but unique de sa vie... ni, même, un peu de reconnaissance pour ses bons offices, attendu que, assez riche, selon lui, de l'amitié profonde de ceux qu'il chérissait, il pouvait, et voulait, se passer de tout commerce trop banal avec d'autres.

XXV

ROLAND

— Pauvre petite Juliette! répéta Remi.

Tout à coup, le colosse se frappa le front, comme un homme qui se rappelle, brusquement, une chose qu'il avait oubliée; lors, se tournant vers Apollon, encore debout, à la même place, dans la même attitude rêveuse :

— J'y pense, fit-il, n'as-tu pas dit, tout à l'heure : Jean de Meung?

Messire Jacques releva la tête, regarda son ami, et répliqua :

— Oui.

— Cet homme que j'ai si bellement envoyé dans le chemin creux, par dessus cette haie, c'était donc Clopinel?

— Oui! répondit encore Apollon.

Or, cette révélation bouleversa le Bourguignon.

C'est qu'il se souvenait de tout ce que le nain lui avait raconté, un moment auparavant, relativement à ce qui s'était produit, dans le passé, entre Jean de Meung et Apollon.

Il s'expliquait, à présent, l'étrange attitude du Maître Enlumineur, et, aussi, son émoi, sa frayeur.

— Comment cet homme s'est-il trouvé ici? demanda le géant. Que fait-il, en ce pays?

— C'est bien simple, dit Gaucher, en hochant la tête.

En même temps, un sourire ironique passa sur ses lèvres.

— Bien simple? répéta Remi.

— Oui, poursuivit le chirurgien du roi de France, les princesses sont, présentement, à l'Abbaye de Maubuisson.

— Quelles princesses?

— Les princesses Marguerite, Jeanne et Blanche, belles-filles de Sa Majesté Philippe IV.

— Eh ! bien?

— Or, ces princesses ne sont pas précisément vertueuses.

— On le dit ; mais, est-ce vrai? fit le Bourguignon, naïvement. On dit tant de choses...

— C'est vrai ! reprit Gaucher, en homme sûr de son fait.

— Quel rapport...

— Les princesses ont des amants, c'est connu, poursuivit Gaucher. Or, l'une d'elles : la princesse Jeanne, est, présentement, la maîtresse de Jean de Meung.

Apollon tressaillit.

— La princesse Jeanne maîtresse de Jean de Meung? répéta-t-il, stupéfait et tout frémissant.

— Oui-dà ! répliqua Gaucher.

Visiblement, il avait, à dessein, fourni cette explication devant Messire Jacques.

Il ajouta, plus ironiquement encore :

— Par suite, comme la princesse Jeanne est à l'Abbaye de Maubuisson, en ce moment, il n'est pas surprenant, que Jean de Meung se trouve dans la contrée : Ces très grandes dames ne voyagent jamais sans emmener toute leur maison avec elles.

— Par Saint-Remi, s'écria le Bourguignon, j'ai fait un beau coup, alors !

Est-il besoin de déclarer que, si la révélation de Gaucher avait alarmé le Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans, ce n'était point parce qu'il redoutait, pour lui-même, les représailles du tout puissant amant d'une princesse ; mais parce qu'il tremblait, à présent, que Jean de Meung ne fît payer cher, à Juliette, à Clotilde, et, même, à Apollon, l'acte de vigueur par lequel l'agresseur de Juliette avait été, par lui, fort justement châtié.

— Diable, ajouta-t-il, nous ferons bien de déguerpir d'ici le plus tôt possible !

Puis, se disant qu'il ne pouvait laisser supporter, par Apollon, le poids de la colère probable de Jean de Meung, il reprit, philosophiquement, en homme qui se sent fort parce que sa conscience est tranquille :

— Bah ! Après tout, j'ai agi comme je devais le faire ; je ne regrette rien. Si on nous attaque, nous nous défendrons. Nous en avons vu bien d'autres ! Jean de Meung est un gredin fieffé ; ce gredin, je ne sais dans quel but, a osé porter les mains sur ma Juliette... j'ai usé de mon droit en le châtiant. Il devra s'estimer heureux, encore, que je ne l'aie point assommé tout net.

Apollon secoua la tête, soupira, et dit, tristement :

— Hélas! Nous ne sommes pas au bout de nos peines!

Le fait qui venait de se produire lui semblait gros de terribles conséquences.

Il ajouta, si bas que Gaucher seul l'entendit :

— Nous étions tranquilles! Le passé était mort; l'avenir nous apparaissait radieux : C'était trop de bonheur! Cela ne pouvait pas durer.

Pour la deuxième fois, il secoua la tête, et murmura :

— Jean de Meung est l'amant de la princesse Jeanne!

Evidemment, il se disait :

— Mais, alors,... qu'est-ce que Gisèle est devenue?

Or, cela lui causait une émotion indicible.

Maintenant, attendri, il regardait son fils, Roland.

Celui-ci, en amoureux éperdu qu'il était, ne s'était occupé, jusque-là, que de Juliette, uniquement.

Tout à ses pensées, il n'avait pas entendu, il n'avait pas écouté ce qui s'était dit autour de lui.

Il contemplait, comme en extase, la belle jeune fille qu'il adorait, et qu'il soutenait, à la fois bien heureux et très marri, très heureux de tenir, étroitement serrée sur son cœur, « sa Juliette bien aimée », et très marri de l'avoir revue dans de si fâcheuses circonstances.

Il se sentait si pénétré de joie, tout à l'heure, tandis qu'il se rendait chez son père, en se disant que cette journée ne se passerait pas sans qu'il eût étreint sa douce fiancée.

Certes, les spectateurs de cette scène eussent été charmés s'ils avaient vu, sans les préoccupations très graves qui les assaillaient, ces deux êtres si heureux : Roland et Juliette... l'un près de l'autre, gais, souriants, en allégresse.

Hélas! Juliette était évanouie, et Roland, inquiet, était tout attristé!

Juliette et Roland formaient un adorable couple.

Si Juliette était belle, svelte, gracieuse, Roland n'était pas moins beau qu'elle.

Il était de taille moyenne, plutôt grande, et fort bien proportionné, ce qui donnait une grâce très particulière à tous ses mouvements, une grâce qui semblait, d'abord, un peu trop féminine; mais qui était corrigée par l'expression assez mâle de son visage au front pur, entouré de cheveux châtains, aux yeux noirs très brillants, aux narines dilatées, aux lèvres rouges et fortes, au menton fermement accentué, signes qui dénotent, comme on sait, une intelligence supérieure, une exquise bonté, un tempérament passionné.

Ces signes ne trompaient point.

Il ressemblait à sa mère — cette Gisèle qui avait fait, tour à tour, le bonheur et le désespoir du tendre Apollon — il lui ressemblait à ce point que Messire Jacques, parfois, quelques années auparavant, en avait souffert

beaucoup, parce que, rien qu'en regardant son fils, adolescent, il croyait revoir l'infidèle.

Et puis, le Maître Enlumineur avait craint, aussi, en voyant combien la ressemblance de la mère et du fils était complète, physiquement, que Roland n'eût l'âme de Gisèle.

Cette crainte ne s'était justifiée encore qu'en partie.

Roland, être doué, comme son père, avait toutes les qualités de celui qui l'avait engendré : noblesse de caractère, hauteur de vues, impressionabilité, loyauté parfaite, générosité, sentimentalité.

Seulement, et comme Gisèle, le jeune homme était un rêveur ; il se laissait trop emporter, parfois, par les écarts d'une imagination désordonnée, qui lui ôtait, alors, la rectitude précise de son jugement, ordinairement sain.

Apollon, d'abord, et Gaucher, ensuite, s'étaient efforcés de combattre, en Roland, ce défaut capital, qui pouvait, à un moment donné, lui être préjudiciable.

Efforts inutiles, hélas !

Le défaut de l'escholier avait pris, insensiblement, de plus graves proportions.

Or, cela désespérait Gaucher, près de qui le jeune homme vivait sans cesse, à Paris, pour ses études, depuis deux années.

Il n'en avait pas soufflé mot à Apollon, afin de ne pas l'alarmer, espérant encore que, avec le temps, la fougue de la jeunesse étant passée, la réflexion aidant, le caractère de son élève changerait.

Vain espoir !

Roland, de plus en plus, se montrait distrait, préoccupé, inattentif aux leçons de son maître.

Il perdait des journées entières à rêvasser.

Autrefois, toujours laborieux, il vivait oisif, à présent.

Accoudé à la croisée de sa chambre, il regardait passer les brillantes chevauchées de seigneurs et de nobles dames, allant à quelque fête, au palais du roi de France, ou bien, il s'asseyait en quelque coin de la ville, et demeurait là, pendant des heures, les regards noyés dans le vide, ne se laissant distraire de sa profonde rêverie que pour tomber dans la contemplation de quelque silhouette féminine, qu'il suivait, des yeux, tant qu'il pouvait la voir.

Presque complètement détaché des très intéressantes études qui l'avaient absorbé et passionné, il se plaisait à écouter les récits d'aventures amoureuses se produisant à la cour ou dans la ville, parmi ses camarades d'écoles.

Il y songeait tout le jour, et, la nuit, il en rêvait encore.

Jadis, peu soucieux de sa toilette, maintenant, il s'attifait, pour mieux faire ressortir sa beauté, l'élégance de sa taille.

Un grand silence planait sur cette scène. (P. 388.)

Il recherchait, pour s'en parer, les étoffes les plus brillantes, les plus riches, et, aussi, les parures, les bijoux, les belles armes.

De même, il avait voulu que son logis d'escholier, assez pauvrement meublé, d'abord, fût mieux orné, et, peu à peu, grâce aux libéralités de son père, de Gaucher, et, même, de Remi, qui garnissaient, très convenablement, son escarcelle, il l'avait rempli de tentures, d'objets de toutes sortes, de

futilités, qui charmaient les yeux par leur très artistique et fort originale diversité.

Or, il faut insister sur ce point, cela troublait Gaucher, homme grave, qui aimait la vie simple, et qui, tout occupé de choses de science aux données exactes, précises, ne s'expliquait pas les nouveaux besoins de son élève préféré.

Selon lui, le cas constituait, assurément, un état maladif, dont il y avait lieu de s'alarmer, enfin.

Depuis quinze jours, surtout, Roland ne tenait pas en place.

Pendant ces quinze jours, il avait été incapable, absolument, d'aucun travail.

Au fur et à mesure que l'époque de son retour à la maison paternelle approchait, son impatience de voir arriver le jour du départ augmentait, jusqu'à le rendre fébrile.

Il s'énervait dans une attente extra-troublante, pendant laquelle il comptait les jours, les heures, qui le séparaient encore du moment si ardemment souhaité.

Il avait hâte de revoir Juliette, hâte de l'étreindre tendrement, hâte de respirer le même air qu'elle.

Tout frémissant lorsqu'il se rappelait sa conversation dernière avec la jeune fille, cette conversation au cours de laquelle il lui avait fait, naïvement, l'aveu de son amour, il se demandait comment il avait pu vivre, si longtemps, loin d'elle.

Sans cesse, il évoquait la douce figure tant aimée.

Comme elle était belle, Juliette, en cette radieuse journée, dans ce jardin ensoleillé, où il lui avait donné le premier baiser d'amour !

Comme ils étaient heureux ceux qui pouvaient passer leur temps aux pieds d'une femme, et lui dire, librement, qu'ils l'aimaient.

Rester en tête-à-tête avec Juliette... la regarder, lui répéter : « Je t'adore ! »... quel rêve !

Tout le reste ne comptait plus, ou presque plus, pour Roland.

Le mal du fils d'Apollon, en effet, c'était ce mal qui étreint les jeunes gens vers la vingtième année, ce doux mal que nous subissons tous, et qui nous charme, qui nous torture, parfois ; mais dont les troublantes et délicieuses angoisses laissent, en nous, d'inoubliables souvenirs, par lesquels l'existence tout entière, demeure illuminée... c'était le mal d'amour.

Il en souffrait d'autant plus qu'il n'avait confié son secret à personne.

Certes, il eut pu le révéler à quelques-uns de ses camarades ; mais il avait estimé que ceux-ci, tout occupés de courtiser des filles de joie, n'étaient pas dignes de recevoir la confidence de son amour, si pur, pour une chaste créature.

Il avait redouté, aussi, leurs sarcasmes, qu'il n'eût point supportés sans colère.

Et, d'autre part, il n'avait pas voulu s'en ouvrir à Gaucher, qui n'était point un sentimental, au contraire, qui ne comprenait rien aux choses d'amour, qui n'eût point vibré, suffisamment, à coup sûr, au gré de Roland, en recevant ses confidences.

Ah ! certes, le jeune homme était bien l'enfant du poète Apollon et de la gracieuse Gisèle.

Issu de deux êtres férus d'amour, il leur ressemblait ; il avait bien toutes leurs qualités et tous leurs défauts.

Etre d'imagination, rêveur, artiste, il commençait la vie comme ils l'avaient commencée, dans les ivresses folles d'une passion qui enchante, et cause, souvent, ensuite, des tourments, d'autant plus torturants qu'on a le cœur plus tendre, plus sensible, l'âme plus droite, l'esprit plus impressionnable.

Enfin, l'heure tant attendue du départ pour Maubuisson sonna.

Roland et Gaucher se mirent en route.

Montés, chacun, sur une mule, ils partirent de Paris, le matin, à l'aube.

Arrivés à Maubuisson, ils conduisirent, d'abord, leurs bêtes à l'écurie, située à quelque distance de la maisonnette d'Apollon, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, déjà — et, s'étant engagés dans le chemin creux qui longeait l'extrême limite de la propriété, ce, pour abréger la route, afin de pouvoir, plus tôt, embrasser Messire Jacques, ils se trouvèrent derrière la haie au moment même où Juliette, brisée, vaincue, luttait contre Jean de Meung, Clopinel.

Terrible, Roland bondit au secours de Juliette ; il maîtrisa, pour un temps, son agresseur, de qui Remi, survenant à point nommé, eut raison, comme on l'a vu...

XXVI

IDYLLE

Véronique, cependant, reparut, portant de l'eau, dans un pot d'étain, et, aussi, un baume, fait de plantes récoltées en octobre : une panacée, selon elle... dont la recette lui avait été fournie, plus de vingt ans auparavant, par une vieille femme, moitié religieuse et moitié sorcière, qui avait accompli, jadis, grâce au susdit baume, des cures quasiment miraculeuses.

Elle était toute tremblante encore.

Elle n'avait pas cessé de répéter, depuis qu'elle s'était éloignée, et tout en cherchant son baume, au fond d'une armoire :

— Mon Dieu, qu'est-ce qui est arrivé? On a dû nous jeter un Sort!

Elle remit, à Gaucher, le pot plein d'eau, ainsi que son baume, dont elle s'efforça de vanter la vertu souveraine.

Gaucher prit le pot, et le linge que Véronique avait apporté en même temps; puis, sans se préoccuper du verbiage de la bonne femme, ni de son baûme sauveur, il se mit en devoir de mouiller les tempes et le front de Juliette.

Remi, très attentif, observait, anxieux, attendant les résultats de cette très simple médication.

Roland soutenait toujours la belle jeune fille.

Son cœur battait très fort; il se demandait :

— Que dira-t-elle, lorsqu'elle rouvrira les yeux, et quand elle me verra à ses côtés! Juliette, ma Juliette bien-aimée!

Très ému, en extase, charmé, il pensait :

— Qu'elle est belle! Pas une créature ne peut lui être comparée! Ange! Je t'adore!

Véronique, un tantinet vexée que Gaucher n'eut prêté aucune attention à ses explications relatives à sa panacée, ne souhaitait qu'une chose, pourtant : que Juliette reprit ses sens.

Oh! Elle avait hâte de savoir ce qui s'était passé.

Or, la jeune fille, sortie de son évanouissement, fournirait, à coup sûr, à ce sujet, des explications.

Quant à Messire Jacques, rêveur, il regardait toujours, droit devant lui, dans le vide, fixement, sans voir.

Un grand silence planait sur cette scène.

Soudain, on entendit vibrer le rauque croassement d'un corbeau, qui passait, au-dessus du petit bois, très haut, et volait, lourdement, dans l'espace.

Trois fois, le croassement lugubre retentit.

— Sainte Vierge, protégez-nous! murmura Véronique, impressionnée.

Elle se signa, dévotement.

Ce cri, trois fois répété, de l'oiseau de mauvais augure, avait fait tressaillir la superstitieuse créature.

C'est qu'il lui avait paru plus sinistre encore, en cette magnifique journée, tout ensoleillée, non loin de ce jardin, rempli de fleurs épanouies qui répandaient leur parfum dans l'atmosphère embaumée... en cette journée dont elle s'était promis tant de joies : un jour de fête, quasiment, — qui avait si bien commencé, et qui se continuait si mal!

Encore était-il loin de finir, ce jour néfaste!

Or, quelles angoisses nouvelles, annoncées par le triple croassement du corbeau, apporterait-il ?

Gaucher, sans mot dire, mouillait, toujours, le front de Juliette.

Tout à coup, Apollon fit quelques pas, très vite, vers le taillis qui s'étendait, devant lui, au delà de la place où il était resté, un moment, immobile.

Le bruit de ses pas précipités attira l'attention de Remi et de Véronique.

Déjà troublés, ils se demandèrent, plus inquiets encore, le pourquoi de la démarche subite et inattendue de Messire Jacques.

Celui-ci avait aperçu, soudain, sous le feuillage, une forme étrange.

Il écarta les branches, et vit, couché dans l'herbe haute, sur le flanc, son chien, Clopinel, son vieil ami... mort !

— Oh ! s'écria-t-il, navré. Mon pauvre chien !

Tout de suite, il se rendit compte que la bête avait été étranglée.

Autour du cou du chien, son poil était encore hérissé ; une écume sanglante souillait sa gueule.

Apollon comprit que le fidèle animal, pourtant sans forces, avait tenté de défendre Juliette contre son agresseur, qui l'avait tué.

Debout, il regarda le cadavre du chien, et il dit encore :

— Pauvre bête !

Cette découverte acheva encore de bouleverser Véronique et Remi.

Tout attristés, eux aussi, car ils aimaient, également, ce vieux compagnon qui avait vécu si longtemps à côté d'eux, ils se disposaient à se rapprocher du taillis, lorsque Juliette, enfin, ayant fait un mouvement, Roland, joyeux, s'était écrié :

— Elle revient à elle !

Apollon, Remi et Véronique, dès lors, ne s'occupèrent plus que de la jeune fille.

Un moment après, elle rouvrit les yeux.

Tout d'abord, elle ne dit mot ; elle regarda tout autour d'elle ; puis, elle sembla se souvenir de ce qui s'était passé, et son visage, alors, eut une expression indicible de frayeur ; mais, presque aussitôt, cette expression se modifia, radicalement : un sourire éclaira sa physionomie ; ses yeux, qui s'étaient fixés sur le fils d'Apollon, brillèrent d'un très vif éclat, et, d'une voix à l'intonation particulièrement caressante, elle dit :

— Roland !

— Juliette ! fit, de son côté, l'élève de Gaucher Faber.

Un sourire illuminait aussi son visage, qui apparut, aux regards de tous, plus beau encore que de coutume, tant l'amour, la joie profonde que le jeune homme éprouvait, l'avait, en un clin d'œil, splendidement paré.

Si peu sentimental qu'il fut, Gaucher, sous le charme, avait observé cette scène.

— Eh ! mais, se dit-il, Roland adore Juliette ; c'est flagrant ! Commen

ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt? Ce fait m'expliquerait toutes ses incohérences des semaines dernières. Le mal que j'ai constaté, en lui, serait donc moins dangereux que je ne le craignais. Tant mieux! Voilà, sur ma foi, une découverte à laquelle je ne m'attendais guère, et qui m'est tout à fait agréable.

D'autre part, Remi, qui avait vu sourire la jeune fille, lorsque ses yeux s'étaient fixés sur l'élève de Gaucher, pensait :

— Apollon, certes, ne s'est pas trompé : Juliette aime Roland!

Et, non moins charmé que Gaucher; mais ému à un point indicible, le colosse se dit :

— Les chers enfants! Qu'ils sont beaux! Ah! Comme ils doivent être heureux!

Il était transporté d'enthousiasme, à ce point qu'il en oubliait, pour un moment, et Jean de Meung et les graves soucis, qui, tout à l'heure, hantaient son esprit, relativement aux représailles terribles que l'amant de la princesse Jeanne exercerait, à coup sûr, contre lui et les siens.

— Comment te trouves-tu, à présent, ma fille? demanda Gaucher.

— Je suis lasse; mais je me sens mieux, répliqua Juliette. Et puis, vous êtes là, aussi, je n'ai plus peur.

Elle revit, soudain, par la pensée, la face, hideuse, de son agresseur; cela l'effraya, de rechef; son beau sourire s'effaça; elle fut secouée, encore, par un dernier tressaillement.

— Oh! Cet homme, murmura-t-elle, ce misérable!

Mais, presque aussitôt, son visage reprit son expression habituelle; elle regarda Roland, tendrement; puis, Gaucher, et elle ajouta :

— Vous êtes arrivés à temps! J'avais dépensé toutes mes forces à lutter contre cet homme, contre ce lâche! Je défaillais! Je ne pouvais même plus appeler à l'aide! Oh! que j'ai eu peur!

Et, après un temps de silence, elle dit :

— Vous êtes là! C'est fini! Je suis tout à fait bien, maintenant.

Elle se souleva, dans les bras de Roland, qui l'étreignait, amoureusement, et s'assit sur le vieux banc ou on l'avait étendue pendant son évanouissement.

Alors, elle s'aperçut que sa robe, cette robe qu'elle avait choisie, le matin même, avec tant de soin, entre toutes celles qu'elle possédait, celle qui la parait le mieux, à son gré, et qu'elle avait mise pour venir à Maubuisson, afin que Roland la trouvât plus belle... était presque en loques; elle s'aperçut que l'étoffe s'étant déchirée, à la hauteur de son col, laissait voir son épaule et la naissance de son sein : un jeune sein, à la peau très blanche, un sein rebondi, ferme,... alors, la jeune fille rougit; puis, pudiquement, elle releva l'étoffe, par un geste éminemment gracieux.

Roland, en extase de plus en plus, la contemplait.

Oh ! Il était heureux, bien heureux.

Cette heure, si longtemps, si impatiemment attendue, était venue, enfin !

Il était près de Juliette ; il s'enivrait de sa vue : Tout le reste du monde ne comptait plus, pour lui !

Age fortuné, qui, seul, peut donner de pareilles ivresses !

La jeune fille s'aperçut, encore, que ses cheveux, s'étant dénoués, pendant qu'elle luttait contre Jean de Meung, flottaient, sur ses épaules ; or, cette superbe chevelure, ainsi défaite, et qui l'entourait comme un manteau, lui seyait à merveille, parce qu'elle faisait ressortir, encore, l'éclatante blancheur de son teint, parce que son fin profil se détachait mieux sur l'ébène de ses boucles soyeuses, parce qu'elle apparaissait plus belle, enfin, telle que la nature l'avait faite, sa beauté n'ayant pas besoin, au contraire, de parures, ni d'artifice de coquetterie féminine, pour resplendir, et pour charmer quiconque la regardait.

Mais elle s'imagina, naïvement, qu'elle devait moins plaire, en cet état, à celui devant qui elle voulait tant paraître la plus belle, et elle fut très dépitée de se trouver, ainsi, en sa présence ; aussi, s'efforça-t-elle de rajuster ses longues tresses noires, qu'elle réunit, qu'elle releva, en un tour de main, et qu'elle fixa, coquettement, à sa nuque, par une épingle d'argent.

Elle sourit encore.

Elle aussi, elle était heureuse, bien heureuse, près de Roland.

De même que le jeune homme, elle avait attendu cette heure avec impatience.

Celui qu'elle adorait était à ses côtés ; c'était tout ce qu'elle désirait : comme lui, elle avait oublié tout le reste ; elle ne songeait plus, déjà, à cette scène terrible qui s'était jouée, tout à l'heure ; elle ne songeait plus à Jean de Meung, ni au danger qu'elle avait couru.

« Quelle bonne journée ! » pensait-elle, radieuse, à présent.

Elle était trop candide pour chercher à dissimuler la joie profonde qu'elle éprouvait, et qui se lisait sur son visage.

— O jeunesse ! se dit Apollon.

Malgré ses préoccupations, le spectacle que ces amoureux ingénus offraient, à leur insu, à tous les assistants, avait mis le poète en allégresse.

En les voyant, il se rappelait sa jeunesse lointaine, ses premières rencontres avec Gisèle par des journées ensoleillées comme celle-ci ; il entendait encore chanter les harmonies de la nature autour de la tête de celle qu'il aimait — et, lui aussi, délicieusement impressionné, il en arrivait à oublier, momentanément, que cette scène idyllique constituerait, à coup sûr, pour lui, pour Remi, autant, sans doute, que pour ceux de qui ils s'étaient faits les protecteurs, le point de départ de nouveaux malheurs.

*
* *

— Enfin que s'est-il donc passé? demanda Gaucher, qui, plus que les autres acteurs de cette scène, était demeuré maître de lui.

Cette interrogation rappela Apollon au souci de la situation.

— C'est vrai, fit-il, Gaucher à raison; comment donc cet homme se trouvait-il ici, près de toi? Réponds, Juliette?

La jeune fille, alors, raconta, d'une façon très claire, très nette, très précise, ce qui était arrivé.

Elle dit comment, au cours de sa rêverie en ce coin ombreux, elle avait vu surgir, à ses côtés, brusquement, Clopinel, le chien d'Apollon, par elle vainement cherché, appelé, tout d'abord, dans le jardin, où, selon Véronique, il devait se trouver, couché, quelque part, au soleil.

Elle dit comment elle avait caressé l'animal, en lui parlant, doucement, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire: le chien la comprenant, de longue date; puis, comment Jean de Meung lui était apparu, quels propos ils avaient échangés; elle expliqua comment, tout à coup, excitée par l'outrecuidance de son interlocuteur, elle ne s'était plus sentie assez maîtresse d'elle-même, quelque effort qu'elle eut tenté pour garder son sang-froid en présence d'un individu en qui, d'instinct, elle devinait un ennemi redoutable, parce qu'il était, certainement, déterminé autant qu'audacieux... comment elle l'avait blessé, volontairement, et comment, enfin, celui-ci, exaspéré, s'était jeté sur elle, brutalement, pour tirer vengeance des sarcasmes dont elle l'avait accablé.

— J'ai eu tort, certes, dit-elle, en manière de conclusion, oui, j'ai eu tort, sans doute; mais, encore une fois, je n'ai pas été maîtresse de moi-même; cet homme m'avait insultée, lâchement : j'ai éprouvé un besoin impérieux de lui témoigner toute mon indignation!

Juliette prononça ces dernières paroles avec une force, une énergie indicibles.

Elle apparut, en sa colère, plus belle encore aux yeux de Roland.

D'autre part, elle enthousiasma Remi, qui s'écria :

— Par mon patron, tu as bien fait!

Ah! C'était une fille de race, cette Juliette, la digne enfant de Clotilde et de son aïeul le preux baron Antoine de Musigny!

— Oui, reprit le Bourguignon, tu as bien fait! Ce Jean de Meung est un fieffé gueux; il a mérité d'être puni. Grâce au Ciel, Juliette lui a dit son fait, et, d'autre part, j'ai complété, vigoureusement, le discours! Il est probable qu'il ne s'en vantera pas, et que nous n'entendrons plus jamais parler de lui; mais, dans tous les cas, je ne regretterai pas de lui avoir fait sentir la vigueur de mon bras : Hésiter à châtier un homme qui vous insulte, sous prétexte qu'il est puissant et qu'il ne faut pas s'exposer à ses représailles, est une lâcheté insigne dont tout enfant de Bourgogne est incapable. S'il reparaît devant nous, contre mes prévisions, et s'il nous attaque, eh! bien, ainsi que je l'ai déjà dit, nous nous défendrons. Voilà! Là-dessus, ne nous occupons

Côte à côte avec Véronique, à qui il offrit la main, par manière de nargue, et pour rire un peu, il suivit les jeunes gens. (P. 394.)

plus de cela. Nous sommes réunis, fêtons ce jour heureux; soyons tout à la joie. Si nous devons pleurer, demain, du moins, rions, aujourd'hui : Ce sera toujours autant de pris contre les chagrins futurs.

Il se tourna vers Roland, et, d'une voix forte, avec un rire joyeux, il ajouta :

— Jeune homme, donne la main à la gente demoiselle que voici; retournons à la maison. Tu es vaillante, à présent, n'est-ce pas Juliette?

— Oui, mon oncle!

— Bien! Éloignons-nous d'ici : Il importe que nous ne restions pas plus longtemps en cet endroit où s'est jouée cette scène; cela nous attristerait, et il faut rire, encore une fois, pour fêter ce beau jour!

Puis, s'adressant à la servante d'Apollon :

— Quant à vous, Véronique, à vos chaudrons, dit-il. N'oubliez pas que vous m'avez promis que vous nous feriez faire, aujourd'hui, chère de moine? J'y compte! Il s'agit de vous distinguer. Marchons. Allez devant, mes enfants. Apollon, mon vieil ami, viens; viens, Gaucher?

— A la bonne heure! fit Véronique. Maître Remi mettrait en joie même les trépassés! Oui, je vous ferai faire bonne chère, aujourd'hui, et non pas seulement chère de moine; mais chère de roi : Sa Majesté Philippe, notre Sire, ne soupera pas mieux que vous, ce soir, en son Palais, je vous en réponds.

La gaîté du Bourguignon avait gagné la servante.

A présent, elle ne pensait plus à ces funèbres présages qui l'avaient si fortement impressionnée, tout à l'heure.

Et puis, la joie de Juliette et de Rolond la mettait, elle aussi, en allégresse.

Roland, cependant, avait pris la main de Juliette, qui se leva.

— Appuie-toi sur moi, dit l'amoureux.

— Avec joie! répliqua la jeune fille.

— Marchez, répéta Remi. Nous vous suivrons.

Le beau jeune homme, la radieuse Juliette, la main dans la main, tout enivrés, souriants, s'éloignèrent.

— Quel gracieux couple! s'écria le Bourguignon, absolument charmé. Ma nièce a des allures de princesse.

Côte à côte avec Véronique, à qui il offrit la main, par manière de nargue, et pour rire un peu, il suivit les jeunes gens.

Gaucher et Apollon demeurèrent seuls, sur le terre-plein, au long du chemin creux.

XXVII

OU IL SERA QUESTION DE GISÈLE

— Heureuse nature! fit Gaucher, parlant de Remi.

— Oui! murmura le nain.

Il soupira, profondément.

— Tout ceci est grave! ajouta-t-il, bientôt.

Après un nouveau temps de silence, il reprit :

— J'en ai grand peur, les mauvais jours vont revenir! Qu'en penses-tu, Gaucher?

Le chirurgien du roi hocha la tête.

— Quelle idée! répliqua-t-il.

— Tu ne te sens pas inquiet, après tout ce qui vient de se passer?

— Mais non!

— Vrai?

— Vrai.

— Pourtant...

— Remi a du bons sens : Naïvement, il a prononcé, tout à l'heure, des paroles qui m'ont frappé.

— Ah!

— Oui! En ce sens qu'elles établissent, fort judicieusement, à mon avis, notre situation par rapport à Clopinel.

— Quelles?

— Remi a dit que Jean de Meung ne se vantera pas de cette aventure, où, après tout, il a joué un piteux rôle. Il ne se souciera pas, sans doute, fanfaron comme il l'est, de faire savoir, à tout le monde, qu'il a été, ici, quasiment assommé, juste châtiment de son insolence et de sa lâcheté.

— Tu t'abuses!

— Si l'affaire était ébruitée, il n'aurait pas les rieurs de son côté.

— Tu ne parles ainsi, sans doute, que pour me rassurer?

— Non! Je dis ce que je pense.

— Je connais mieux Jean de Meung.

— Eh! bien?

— Il ne cherchera pas à se venger de nous... ouvertement.

— Que fera-t-il?

— Il nous tendra quelque piège.

— Qui sait?

— Sois en sûr.

— Il est bien occupé, ailleurs, pour s'arrêter à de pareils détails.

— Il se vengera, te dis-je.

— Nous verrons. Dans tous les cas, nous nous garderons.

— Certes! Autre chose : Jean de Meung m'a-t-il reconnu?

— C'est peu probable.

— Cela compliquerait les choses.

— Il sera toujours temps de s'alarmer, s'il y a lieu, c'est-à-dire si Jean de Meung nous attaque.

— Il sera trop tard, alors, peut-être!

— Que faire pour parer les coups qu'il pourra nous porter?

— Il faut y réfléchir. J'y penserai.

— D'ailleurs, nous sommes plus forts, à présent, que nous ne l'étions naguère?

— Oui.

— Nous ne sommes plus, précisément, les premiers venus.

— D'accord.

— Nous avons des protecteurs.

— C'est vrai!

— Je crois donc que nous devons suivre, pour le moment, les avis, très sages, du bon Remi : Nous sommes réunis; cela nous rend heureux; jouissons de notre bonheur, et, pour le reste, attendons.

Gaucher prit le bras d'Apollon et voulut l'entraîner vers la maisonnette, ce, afin de l'arracher à ses pensées.

— Rejoignons Remi, Roland et Juliette, dit-il.

— Un moment, fit le nain...

Et, se dégageant de l'étreinte de son compagnon, il s'assit sur le banc de pierre.

— Un moment! répéta-t-il.

— Pourquoi donc me retiens-tu, céans? demanda Gaucher.

— J'ai deux mots à te dire, répliqua Apollon.

— Ah! En ce moment?

— Oui!

— Parle?

Messire Jacques, interrogé, se tut : On eut dit que, maintenant, il n'osait pas s'expliquer davantage.

— Eh! bien, parle donc? reprit Gaucher.

Il avait, déjà, deviné le motif réel des préoccupations de son vieil ami.

— J'aurais souhaité que cet entretien, que nous allons avoir, n'eut lieu que plus tard, pensa-t-il. Mais, puisqu'il y vient de lui-même, je veux être prêt à lui répondre selon mes vues.

— Écoute, Gaucher, fit, enfin, Apollon... es-tu sûr que Clopinel soit l'amant de la princesse Jeanne?

Gaucher sourit : Il ne s'était pas trompé! Messire Jacques était préoccupé, surtout, de ce fait, et pour cause.

— Oui! répondit le Maître de Roland. Jean de Meung est l'amant de la princesse Jeanne depuis un mois : c'est connu.

— Qui te l'a dit?

— Tout le monde, car tout le monde en parle, à la Cour, et s'en amuse... hormis le Roi, bien entendu, qui l'ignore, et le mari de la princesse, qui l'ignore aussi, naturellement, ou qui feint de l'ignorer!

— Mais... alors...

— Alors? Achève donc?

— Alors... dit Apollon, frémissant... Gisèle...

Gaucher se croisa les bras, regarda son interlocuteur et dit :

— Tu t'inquiètes encore d'elle?

Apollon secoua la tête, affirmativement.

— Toujours ! fit-il, très grave.

Et, presque à voix basse, il répéta :

— Toujours !

Puis, après un nouveau temps de silence, il reprit :

— Puisque tu sais ces choses, sais-tu, aussi...

Il s'interrompit encore ; Gaucher complèta la phrase inachevée :

— Si Jean de Meung, amant de la princesse Jeanne, comtesse de Poitiers, est resté, en même temps, l'amant de Gisèle? fit-il.

— Voilà bien ce que je veux que tu me dises, si tu le sais... répliqua Apollon.

— Je le sais

— Ah ! s'écria Messire Jacques.

Ses yeux flamboyèrent; il se leva, précipitamment; il prit Gaucher par le bras, et dit :

— Parle vite ! Apprends-moi tout? J'attends. Et, d'abord, pourquoi ne m'as-tu pas, plus tôt, informé de ces faits?

— Parce que je ne les connais que depuis trois jours : La nouvelle, cependant, est ancienne, déjà; mais mes travaux m'absorbent, me retiennent, et les faits en question n'eussent point fixé mon attention si je n'avais pensé qu'ils t'intéresseraient.

— Tu as sagement pensé : Ils m'intéressent fort. Eh ! bien, donc,... Gisèle ..

— Dois-je te dire toute la vérité?

— Pourquoi cette question?

— C'est que je te vois tout frémissant, et que...

— Parle? Dis-moi toute la vérité ! J'ai hâte de la connaître.

— Je m'expliquerai donc... Gisèle...

— Gisèle?

— A été abandonnée par son amant.

— Abandonnée?

— Oui ! Chassée, même.

— Chassée?

— Oui !

— Est-ce possible?

— Absolument. Depuis plus de six mois, d'ailleurs, Clopinel la délaissait, paraît-il.

— Après?

— Depuis six mois, celle qui t'a fait souffrir a souffert, à son tour, au-

tant que toi, jadis, — et plus encore, peut-être — car elle aimait Jean de Meung autant que tu l'as aimée!

— Après?

— On m'a affirmé que Clopinel, en ces derniers temps, la traitait moins bien qu'une servante.

— Poursuis?

— Elle vivait dans une chambre, une sorte de grenier, situé sous les combles de la maison de son amant, méprisée, par celui-ci, moins encore que par ses gens.

— Oh!

— On ne lui donnait, pour se nourrir, que les restes de la table des valets.

— Je crois rêver!

— Elle n'était vêtue que de loques : lambeaux des riches vêtements qui la paraient, naguère...

Gaucher, ayant ainsi parlé, et ayant vu Apollon pâlir, s'interrompit.

Messire Jacques le regarda, et dit :

— Pourquoi t'interrompre?

— C'est que...

— Quoi?

— Tout ce que je t'ai dit, jusqu'à présent, n'est rien, à côté du reste...

— Poursuis, te dis-je? fit, énergiquement, le nain.

Gaucher reprit donc :

— Je vois, avec plaisir, que tu apprends ces choses avec un calme relatif...

— Certes!

— Je craignais, que tu ne fusses assez... généreux, encore, pour t'affecter, par trop, de ces révélations.

— Je les entendrai, jusqu'au bout, sans défaillance.

— A la bonne heure!

— Dis tout ce que tu sais?

Gaucher, cependant, sembla hésiter, encore, un moment, à s'expliquer davantage; mais, enfin, et après avoir observé Apollon, qui paraissait très calme, il reprit :

— Gisèle, donc, délaissée, bonnie, s'obstinait, pourtant, à demeurer chez Clopinel. Il ne la visitait, dans le grenier où il l'avait reléguée, que pour lui reprocher le peu qu'il faisait pour elle. Mais elle le voyait; cela lui suffisait. Et puis, elle espérait, sans doute, qu'elle parviendrait à reconquérir son amour.

— Vaine espérance?

— Oui!

— De qui tiens-tu ces détails?

— De gens qui vivent dans l'intimité de Jean de Meung, et qui ont observé, curieusement, ce qui se passait en sa demeure, ayant intérêt à le rapporter fidèlement...

— A qui? Parle donc?

— A la princesse Jeanne, la nouvelle maîtresse du poète.

— Après?

— Devant elle, d'ailleurs, il racontait, pour se faire valoir, avec forces détails qui amusaient la princesse, toutes les souffrances qu'il imposait à son ancienne maîtresse, et se vantait qu'elle lui restait attachée, malgré tout, bien plus qu'un chien à son maître.

— Cet homme est toujours aussi lâche! s'écria Apollon, frémissant.

Une fois encore Gaucher se demanda s'il devait poursuivre son récit.

— Donc, demanda-t-il, tu veux que je te dise tout?

— Oui.

— Auras-tu la force de l'entendre?

— Parle?

— Écoute, alors : Tu disais, il n'y a qu'un moment : « Cet homme est toujours aussi lâche! » Il l'est plus encore que tu ne le crois, tu vas t'en rendre compte.

— Voyons?

— Il y a un mois, il fit le pari que Gisèle serait capable de s'agenouiller devant lui, s'il le voulait, et de manger, dans sa main, tout comme un lévrier fidèle.

— Eh! bien?

— La princesse Jeanne tint le pari.

— Allons donc!

— C'est exact.

— Et qu'en résulta-t-il?

— Clopinel gagna!

— Est-ce possible?

— Il gagna, te dis-je.

— Ceci demande explications.

— Je vais te les fournir.

— J'écoute?

— Devant témoins, assemblés en une salle de sa demeure, il s'assit, sur un siège élevé; Gisèle, obéissant à la volonté, formelle, de son amant, entra, dans la salle.

— Après?

— ... En marchant à quatre pattes...

— Gisèle! s'écria Apollon, d'une voix plaintive.

Gaucher poursuivit :

— Elle vint, ainsi, jusque devant Clopinel; là...

— Eh ! bien?

— ... Elle imita l'aboiement d'un chien, toujours sur l'ordre de son amant, et, ce, pendant que tous les assistants, hommes et femmes, s'amusaient, follement, de cette piteuse scène !

— Gisèle ! répéta Apollon, en crispant ses doigts dans sa main fermée.

Gaucher ne regardait plus Apollon.

Il ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait en lui.

En proie à une indignation que son récit avait excitée en lui, il dit, d'une voix vibrante :

— Car c'est en ces amusements stupides que passent leur temps les grandes dames d'aujourd'hui en la compagnie des descendants de ces héros qui suivirent Charlemagne à travers le monde et prirent part à des exploits qui semblent légendaires à leurs parents dégénérés !

— Gisèle ! murmura Apollon, pour la troisième fois.

— Heureusement, ajouta Gaucher, je ne me mêle point à la troupe de ces êtres méprisables, qui rient de tout ce qui est noble et pur, et ne sont occupés que de jouir, dans l'infamie, grâce à la richesse et à la puissance qu'ils ont acquises par des moyens honteux !

Apollon, n'avait pas entendu ces derniers mots.

Il voyait Gisèle, devant son amant, dans sa posture ignominieuse.

— Poursuis ton récit, mon amé compagnon? dit-il.

Mais Gaucher, de plus en plus surexcité, répliqua :

— Est-ce bien utile? Que t'importent ces choses? Cette créature, qui fut capable d'une pareille bassesse, ne doit plus occuper ton esprit.

— Poursuis ton récit, te dis-je? répéta le nain.

— A quoi bon, encore une fois?

— Je t'en prie. Je veux savoir le reste.

Gaucher réfléchit, un moment, et répondit, enfin :

— Tu le sauras donc.

— J'écoute?

— A quelques pas du siège sur lequel Jean de Meung était assis, Gisèle se leva... Elle avait eu honte, enfin, sans doute, de jouer le rôle abominable qu'on lui avait imposé. Elle étendit les bras vers son amant, et, suppliante, elle lui demanda : « Grâce !... »

— Après?

— Elle lui dit qu'elle avait fait assez pour lui plaire, assez pour lui témoigner sa tendresse profonde.

— Or, que se passa-t-il?

— Attends. Les assistants ricanaient, cependant; ils se préparaient à conspuer Clopinel; selon eux, il avait perdu son pari.

— Lâches ! Lâches !

— Comme on allait rire de lui, à la Cour ! Ceux qui, déjà, jalousaient la

... On la vit se remettre à quatre pattes... et aboyer... (P. 403.)

fortune naissante de cet amant d'une princesse toute puissante, se disaient que celle-ci, qui est capricieuse et vaniteuse entre toutes les femmes, renverrait le poète à son ancienne maîtresse, et ils s'en réjouissaient d'avance !

— Les lâches !

— Clopinel comprit le danger qu'il courait, au point de vue de son ambition. D'autre part, il souffrait, dans son orgueil, de la résistance inattendue que Gisèle opposait à sa volonté expresse.

— Alors ?

— Il pâlit. Il était au paroxysme de la fureur.

— Gueux !

— Pourtant, il fit bonne contenance. Il sourit. Puis, se levant, il se rapprocha de Gisèle, à qui il parla bas, un moment...

— Le gueux !

— Gueux ! Oui ! s'écria Gaucher. Moins encore et moins lâche, pourtant, encore, ainsi que tu le disais, fort justement, tout à l'heure, moins lâche que ceux qui se trouvaient là, alors ! Pas un, parmi eux, pas un qui osât tenter d'abréger cette scène lamentable ; pas un qui crut devoir protéger cette misérable créature contre celui qui déshonorait, en sa personne, tous les êtres de son sexe !

— Achève ? Que fit Gisèle ?

— Ce qu'elle fit ? Ne le devines-tu pas ?

— Elle céda aux exigences de...

— Pardieu ! On la vit se remettre à quatre pattes... et aboyer, comme un moment auparavant ; ses aboiements, d'ailleurs, étaient entrecoupés de plaintes inarticulées et de sanglots !

— C'est odieux !

— Pourtant, elle vint jusqu'aux pieds de Clopinel, triomphant, qui riait de plus en plus fort, d'un rire qui faisait mal.

— Et puis ?

— Elle mangea dans sa main, qu'elle arrosait de ses larmes, et il la caressa, aux acclamations enthousiastes de tous les assistants, très dépités, en leur for intérieur, que Jean de Meung eut gagné son pari, parce qu'il devait être payé, de son triomphe, royalement, par sa royale maîtresse ! Ce n'est pas tout...

— Dis le reste ?

— Après avoir caressé Gisèle, il exigea qu'elle sortit, comme elle était entrée, à quatre pattes...

— Odieux ! Odieux !

— Le drôle voulait offrir, aux spectateurs de la scène, plus même qu'il ne leur avait promis.

— Eh bien ?

— Il fut obéi, ponctuellement.

— Et puis...

— Pendant trois jours, il ne fut question que de ce fait dans l'entourage des princesses, où Jean de Meung fut adulé, parce que sa royale maîtresse, fière d'être aimée par un homme qui pouvait inspirer de pareilles passions, lui témoignait, publiquement, un amour d'autant plus grand que toutes les femmes, même les plus haut placées et les plus riches, eussent été flattées que Clopinel daignât abaisser, sur elles, ses regards!

— Quelles mœurs!

— Et voilà, mon amé Apollon, ainsi que je te l'ai dit, déjà, comment on se divertit, à la Cour de France, en l'an de Notre-Seigneur Jésus mil trois cent treize!

— Triste! Triste!

— Tout cela finira, un jour ou l'autre, si le Roi, qui est, vraiment, un très grand prince, le veut fermement... et il le veut, j'en suis sûr! Oui, cela finira, par un coup de tonnerre! Seulement...

— Seulement?

— Le roi pourra-t-il sévir, comme il le voudrait? Tout est là! Le vice — qui a tant d'attraits, paraît-il, — est puissant? Philippe IV se débat, aussi énergiquement que possible, et avec très peu de ressources, hélas!... contre tant d'ennemis acharnés! Il y a tant à faire, en ce pays!...

— Oui! Oui!

— Ah! si le roi était le seul maître, il ferait de cette noble terre de France, un grand royaume! Ses efforts, au moins, ne seront pas perdus : Ils serviront, tôt ou tard, le peuple, qui vit misérable et honnête, au-dessous de tous ces grands, assoiffés de jouissances et corrompus jusques aux moëlles!

Il y eut, entre les deux amis, un long temps de silence.

Gaucher réfléchissait.

Apollon pensait d'autre part.

Sur leur tête, les oiseaux libres voltigeaient, gaîment; là-bas, le soleil, illuminait, de biais, à présent, les hautes murailles du Monastère voisin, où, de temps à autre, vibrait le son, très pur et lointain, d'une cloche, appelant les religieuses à quelque office saint.

Enfin, messire Jacques reprit :

XXVIII

LA RAISON ET LE SENTIMENT

— Mais... ne m'as-tu pas dit, tout à l'heure, que Clopinel a chassé Gisèle?

— Oui!

— Comment...

— C'est bien simple : après la scène qui s'était jouée, en sa demeure, il ne pouvait guère continuer à garder, chez lui, cette femme, méprisée d'autant plus, par lui, qu'il était l'objet direct de son ignominie. Et puis...

— Et puis?

— Ses rivaux l'accusaient, devant la princesse Jeanne, d'avoir été touché du « dévouement » que Gisèle lui avait montré; ils assuraient que Clopinel adressait ses hommages, à sa royale maîtresse, uniquement par orgueil, et dans un but intéressé; ils répétaient que Jean de Meung, en réalité, aimait toujours Gisèle, et, même, d'aucuns — les plus habiles — insinuaient que toute la scène, à laquelle on avait assisté, sur l'invitation du poète, avait été réglée, d'un commun accord, entre lui et Gisèle, celle-ci ayant consenti, pour servir son amant, pour lui donner puissance et fortune, dont ils devaient jouir, ensemble, secrètement, à jouer le rôle infâme qu'elle avait tenu, d'ailleurs, avec une sans pareille habileté.

— Infamie!

— Or, cela gênait fort Clopinel.

— Alors?

— Il se décida donc à en finir, et, ce, afin de conserver, le plus longtemps possible, les bonnes grâces de la princesse, autant pour le très grand profit qu'il en tire : sa maîtresse le comble de bienfaits, assure-t-on,... que pour la satisfaction de son incommensurable orgueil, car le drôle est très flatté d'être l'amant de la belle-fille d'un roi.

— Or, que fit-il?

— Il ordonna qu'on remit quelques pièces d'or à Gisèle, et qu'on la chassât de la maison. Oh! Clopinel est un homme qui sait agir vite, et sûrement, quand ses intérêts sont en jeu.

— Mais Gisèle...

— Elle voulut voir son amant, m'a-t-on dit; elle le supplia de l'entendre.

— Eh! bien?

— Naturellement, Jean de Meung n'y consentit point : Il ne se souciait

pas, c'est clair, d'écouter les plaintes ou les reproches de son ancienne maîtresse. Gisèle dut partir.

— Après?

— On raconte qu'elle demeura, trois jours durant, devant la porte de cette maison, où elle avait régné, en souveraine, pendant près de quinze années. Elle attendait que Clopinel passât.

— Elle attendit vainement?

— Certes! Jean de Meung, momentanément, s'était logé ailleurs.

— Enfin...

— On m'a assuré que, pendant plus de quinze jours encore, Gisèle, désespérée, amaigrie à ce point que nul n'eut pu la reconnaître... malade, brisée, meurtrie, et, de plus, affamée, loqueteuse, car elle avait refusé de prendre la somme que son amant lui avait fait offrir, a couru la ville, cherchant Clopinel, demandant à tous ceux qu'il fréquentait s'ils ne l'avaient pas vu... partout bafouée, même par les gens qui l'avaient accueillie, magnifiquement, lorsqu'elle était la maîtresse adulée du poète, renommé, riche, et comblé des faveurs royales.

Depuis un moment déjà, Apollon, frémissant, s'était levé.

Soudain, il leva les bras, et s'écria, d'une voix tremblante :

— Assez!... Assez!... Cruel!... Tu me tortures!

— Hein... fit Gaucher, surpris.

— La malheureuse! clama Messire Jacques.

— Tu la plains? demanda le chirurgien du roi.

— Oui! répliqua le nain. Je la plains! Je la plains de toute mon âme!

Gaucher se tut.

Apollon, qui s'était contenu, longtemps, afin que Gaucher ne s'aperçut point de sa poignante émotion, et afin qu'il poursuivit son récit jusqu'au bout, pleurait, à présent.

— En vérité, je ne m'attendais guère à t'entendre parler ainsi! déclara Gaucher.

— La malheureuse! Comme elle a souffert! gémit Apollon.

Gaucher haussa les épaules.

— Plaindre cette créature, c'est de la grandeur d'âme! fit-il.

— C'est de l'amour! répliqua Apollon, en relevant la tête, et en montrant son beau visage, quasi transfiguré, où ses yeux, noyés de grosses larmes, brillaient d'un excessif éclat.

— Tu es fou! s'exclama Gaucher, quasiment indigné.

— Je me souviens! murmura Apollon, d'une voix qui chantait.

— Du mal que l'on t'a fait? dit le chirurgien, ironiquement.

Le nain répondit :

— De l'ivresse délicieuse où cette femme m'a plongé, naguère; du bon-

heûr qu'elle m'a donné... dont je lui suis reconnaissant encore, dont je lui resterai reconnaissant jusqu'à ma dernière heure!

— Et tu as oublié...

— Quoi?

— Les tortures que tu as subies?

— Oui!

— Mon pauvre Apollon!

— Je ne suis pas à plaindre : Quiconque aime, abdique sa personnalité, et ne voit plus que celle de l'être aimé.

— Quand on aime?

— J'aime encore... je n'ai jamais cessé d'aimer Gisèle!

— Je comprends qu'on aime; mais à la condition d'être payé de retour

— Point! On aime, non pour soi; mais pour l'être aimé, uniquement.

— Même quand l'être aimé vous torture?

— On ne veut encore, et malgré tout, que son bonheur!

— C'est de la duperie!

— Erreur! On goûte, dans la torture même qu'on éprouve, alors, l'incomparable joie que donne le bonheur d'aimer jusqu'à l'oubli complet de soi! On ne peut, vraiment, se vanter de savoir aimer, que lorsqu'on est capable d'aimer ainsi.

— Heureusement pour moi, je ne comprendrai jamais ces choses!

— Tant mieux pour toi, car tu ne souffriras pas... et, tant pis, d'autre part, car on ne vit, ici-bas, qu'à la condition d'aimer.

— Mais non de souffrir jusqu'à mourir de son amour!

— Aimer, être aimé,... avoir la joie sans l'amertume, c'est rare! dit gravement Apollon. Cela constitue la perfection dans le bonheur. Ceux qui en jouissent, ici-bas, n'ont que faire d'attendre les joies du paradis! Aimer est une ivresse. Or, toute ivresse se paie, plus ou moins chèrement, selon qu'elle a été plus délicieuse. Plus on la paie cher, et plus on en a joui : On ne doit donc pas, en conscience, se plaindre d'avoir payé trop cher, puisqu'on a joui davantage!

— Je te savais poète, et, partant, rêveur; tu es pis que cela.

— Que suis-je donc?

— Un saint, ou un fou; choisis?

— Je ne suis qu'un homme, et j'ai toute ma raison.

— Allons donc! Les nouvelles que je t'ai données devraient te combler d'aise!

— Explique-toi?

— Savoir qu'un être qui vous a fait souffrir, injustement, souffre, à son tour, fort justement, c'est une des plus grandes jouissances, certes, que l'homme puisse éprouver.

— Peut-être!

— Eh bien ?

— Mais seulement en dehors des questions d'amour !

— Tu n'es donc pas un saint et je me suis trompé : Tu n'es qu'un fou ; ta folie est flagrante.

— Soit !

— En venant ici, porteur des nouvelles que j'ai recueillies, pour toi, je comptais te les faire connaître en temps et lieu ; le hasard a mis Jean de Meung en notre présence, par suite, tu m'as interrogé, et j'ai dû m'expliquer tout de suite. Fermement, j'espérais que je te révélerais ces nouvelles sans danger pour ton esprit, et, même, j'espérais qu'elles te réjouiraient.

— Poursuis ?

— J'étais aise de t'apprendre jusqu'à quel degré d'avilissement cette créature, qui fut cause de tant de maux, est tombée, juste expiation de son indigne conduite d'autrefois.

— Après ?

— Je me disais, aussi, que, en te fournissant ces détails, j'étoufferais, définitivement, sous le mépris, l'amour vague qui pouvait sourdre encore, en toi, poète, pour celle qui, jadis, a fait battre ton jeune cœur, — tu vois que je te connais à fond ? Oui, je me disais, à part moi, que tu n'étais pas guéri, absolument, de ce mal qui a failli te tuer ?

— Conclus ?

— Mais je ne me doutais guère, je l'avoue, que je te trouverais plus atteint que jamais ! Hélas ! C'est un fait. Oui, oui, mon ami Apollon, tu es fou, fou à lier ! Heureusement, je suis là, et je te guérirai ! Je l'espère, tout au moins.

Messire Jacques sourit ; puis, il se rapprocha de son vieil ami ; il lui prit la main, qu'il serra, affectueusement... et, d'une voix aux intonations très douces, il dit :

— Gaucher, je ne suis pas fou ! Écoute : Depuis si longtemps que nous nous connaissons, tu l'as constaté souvent, — car cela est plus flagrant encore que ma folie, — nous avons, tous les deux, un tempérament bien différent, et cela explique nos divergences d'opinions sur certains points. Toi, tu ne vois, dans la nature, que le réel ?

— Parce que le réel, seul, est important !

— Tu ne t'occupes que des faits dûment constatés ?

— C'est que le reste n'existe pas ! Pourquoi m'en occuperais-je ?

— Tu ne t'enthousiasmes que pour ce qui est utile ?

— Certes !

— Et moi, je considère que l'inutile, surtout, est indispensable, ou, pour m'expliquer plus clairement, je crois que le blé, qui nourrit l'homme, lui est moins nécessaire que l'humble bleuet, qui met sa tache azurée dans l'or des moissons mûres.

Apollon, fortement ému, prit la main de son interlocuteur. P. 416.

— Je connais l'antienne! Mais, c'est égal, poursuis?

— Au rebours de toi, qui préfères le fruit, j'aime mieux la fleur... le rêve que la réalité. C'est que tu es un savant, et que tu obéis à ton tempérament. Moi, tout au contraire, je suis un assoiffé d'idéal, et, devant toi, savant, moi, poète, je semble être un fol! Je ne me changerai pas, à mon âge : J'ai toujours été tel! Or, ainsi que je l'ai dit déjà... de tout temps, —

et il en sera de même jusqu'à ma dernière heure, — je fus un rêveur : cela causa mon bonheur et mon malheur tout à la fois!

— Hélas!

— Or, vois-tu, maintenant, je suis quasiment un vieillard, et je vis, surtout, par le passé.

— L'avenir ne peut-il pas occuper ton esprit et satisfaire ton penchant pour le rêve? N'as-tu pas ton fils?

— Certes! L'avenir, aussi, m'occupe... par rapport à Roland, précisément.

— Et te charme?

— Sans doute.

— Ton fils ne t'a donné, jusqu'ici, que des joies?

— Jusqu'ici!

— Il ne te fera jamais souffrir autant que tu as souffert par... sa mère?

— S'il me faisait souffrir autant qu'elle m'a fait souffrir, je ne pourrais pas ne pas l'aimer encore!

— Au moins tu es logique en ta folie!

— Plus que tu ne le crois.

Et Apollon, en proie à une exaltation qui parait son visage et le faisait resplendir, poursuivit :

— Gisèle, pour moi, c'est le passé plein de douces souvenances; c'est ma belle jeunesse; c'est l'époque de ma vie où je fus pleinement heureux... Roland, c'est l'avenir : Or, par lui, l'avenir m'apparaît radieux. Par Roland et par Gisèle, avenir et passé se confondent, ne forment plus qu'un tout, qui constitue ma joie. Ces deux êtres, la mère et l'enfant, vivent inséparables en mon cœur. L'une : Gisèle, m'a donné l'autre : Roland, et quand ce ne serait que pour cela, malgré toutes les tortures que j'ai subies par son fait, j'aimerais encore Gisèle! Gisèle, ma Gisèle adorée! Elle m'a aimé; elle m'a rendu tendresse pour tendresse. De même que j'ai fait battre, le premier, son cœur, de même la première, elle a fait battre le mien. Pour son amour, n'eût-il duré qu'un an, qu'un jour, je suis, et serai, éternellement, son redevable!

Elle fut à un Clopinel : Qu'importe? Il n'eut, d'elle, que les restes du pur amour qu'elle m'a donné. Elle m'a torturé? Qu'est-ce que cela fait? Pour une heure de l'amour sincère d'une femme, on peut souffrir pendant une existence entière. Elle s'est déshonorée? Est-ce que j'ai le droit de la flétrir, moi qui n'ai pas su garder le trésor précieux que je possédais en sa personne? Elle s'est avilie, plus que jamais, en ces derniers temps? Ma reconnaissance n'éveille, en ce cas, pour elle, que ma profonde pitié!

Que me diras-tu encore? Qu'elle est vieille, à présent; qu'elle n'est plus la frêle et troublante créature qui passait, si fière et si belle, parée des splen-

deurs de la vingtième année? Cela ne me touche guère! N'ai-je pas eu les prémices de sa beauté? Et ne vois-je pas, toujours, l'adorée, telle qu'elle était, naguère, lorsque, appuyée sur mon bras, elle allait, tout alanguie, par les chemins de notre pays, sous les ombrages de nos vergers, écoutant, charmée, les douces choses que, amant plein d'allégresse, je chuchotais à son oreille?

Oui, oui, j'aime Gisèle encore; je l'aimerai toujours!... C'est de la folie, peut-être? Soit! Cette folie m'est chère, et je ne veux pas que tu cherches à m'en guérir. Aussi bien, tu n'y parviendrais pas!

Le nain souriait à la gracieuse figure que son esprit avait évoquée.

Gaucher, après un moment de silence, hocha la tête, et dit, très doucement :

— Mon pauvre Apollon! Tu fus, et tu seras, toujours, la victime infortunée de ton imagination. Remarque que je n'ai pas dit : de ton cœur. Je ne te blâmerais pas, en effet, d'aimer, loin de là, si l'objet de ton amour en était digne. Or, ce n'est pas le cas, permets-moi d'insister sur ce point. Je ne suis pas un rêveur, et, par suite, je vois juste, au lieu que tu divagues, fort poétiquement, du reste, je dois en convenir.

Que tu gardes doux souvenir de la Gisèle d'autrefois, qui t'a aimé et que tu as aimée, soit; mais que tu demeures encore attaché, par un sentiment de reconnaissance quelconque, à cette créature qui a quitté, pour suivre un Clopinel, l'être admirable que tu es, sous tous les rapports... à cette femme qui faillit te tuer, tant fut profond le désespoir où son abandon te plongea... à cette mère, qui a oublié son enfant... à cet être avili, déchu, qui se prêta, si ignominieusement, aux caprices d'un amant, qui, lui-même, l'a méprisée assez pour la chasser de sa demeure, voilà ce que l'on ne peut excuser, j'ai besoin de le dire.

Ma vieille amitié, pour toi, m'autorise à te parler aussi brutalement. De plus, je crois, fermement, qu'en agissant ainsi, je remplis mon devoir d'ami envers un homme que je respecte, que j'admire, et à qui je reste reconnaissant des bienfaits dont il m'a comblé.

Quoi donc? Tu serais prêt, alors, peut-être, à chercher Gisèle? Même tu serais disposé, qui sait? — si tu la retrouvais, — à lui ouvrir tes bras et ta maison? Ah! je saurais bien t'empêcher de commettre cette folie!

Entre cette femme, honnie justement, et toi, l'honnête homme, le père tendre, l'artiste apprécié, il n'y a plus rien, il ne peut plus y avoir rien de commun, malgré le passé, plein de douces souvenances. Ce passé t'appartient; Gardes-en l'ivresse pour t'en griser, en secret, en rêve, si tu veux. Mais ne t'engage pas sur cette pente dangereuse, où, avec terreur, je te vois déjà prêt à glisser, et qui te remettrait en face de celle qui a perdu, à tout jamais, le droit de se retrouver en ta présence.

Apollon poussa un profond soupir; puis, il répondit :

— Les conseils que tu me donne sont excellents; mais...

— Mais...

— A ta place, et en pareil cas, je parlerais, comme tu l'as fait, à mon meilleur ami.

— Eh ! bien ?

— Seulement, mon meilleur ami, toi-même, si raisonnable que tu sois, tu n'en tiendrais aucun compte.

— Pourtant...

— Mon ami Gaucher, deux forces régissent la créature humaine : La raison et le sentiment... l'esprit et le cœur.

— D'accord.

— C'est parce que ces deux forces se contrarient, en nous, que l'on voit, très souvent, des hommes supérieurs être absurdes : C'est que le cœur, en eux, domine, alors, les suggestions de leur esprit.

— Mais...

— Tel être ne suivrait pas, pour lui-même, les conseils excellents qu'il eût donnés, à un autre, en son cas... C'est ainsi, pour m'expliquer plus clairement, que si tu avais été, comme je l'ai été, follement épris d'une Gisèle, tu penserais comme je pense, crois-le bien, charmé que tu serais, toujours, par de lointains et très doux ressouvenirs d'une époque qui enchanterait, malgré tout, ta vie tout entière ; tu ne te soucierais pas, le moins du monde, des conseils que ton meilleur ami — d'autant plus raisonnable, qu'il jugerait plus froidement une cause qui ne le toucherait en rien — te donnerait, fort sagement.

— Enfin...

— Donc, tu as raison, je l'avoue : Si je n'écoutais que ma raison ; si, en moi, l'esprit était le plus fort, en cette circonstance, je parlerais comme tu parles ; mais, malgré moi, c'est le cœur qui ordonne, en mon cas, et je suis impuissant à lui résister.

— Attends !

— C'est stupide ? Sans doute ! Que veux-tu que j'y fasse ? Peut-être devrais-je lutter — diras-tu — contre cette force qui me domine ? A quoi bon ? Je serais vaincu d'avance ; je le sens ; j'en suis sûr.

— Il faudrait...

— Il vaut donc mieux que je me rende, d'ores et déjà. Faiblesse ! diras-tu encore. Eh ! bien, oui, je suis faible... Encore une fois, à ma place, tu le serais autant que moi. Ne m'incrimines donc plus.

Gaucher, exaspéré, s'écria :

— Alors, si Gisèle, dans huit jours... demain... ce soir, frappait à ta porte...

— Cela me rendrait bien heureux !

— Tu la recevrais ?

— Avec une joie immense !

— Et... si elle ne vient pas...

— Je la chercherai.

— Bien ! Je m'attends à ce que tu me demandes ce qu'elle est devenue.

— J'allais te le demander.

— A la bonne heure !

— Réponds, Gaucher ! Sait-on ce que Gisèle a fait, depuis que Clopinel...

— Non.

— Vrai ?

— Vrai !

Gaucher, alors, se rendit compte du terrible danger qui menaçait son vieil ami.

Selon lui, il importait que l'on prît, le plus tôt possible, toutes les mesures nécessaires pour préserver Apollon de ce danger.

Or, une idée qui lui vint, subitement, lui parut bonne à mettre en œuvre pour atteindre le but souhaité.

Il résolut de l'exploiter sur le champ.

Donc, changeant de ton, il poursuivit :

XXIX

APPEL AU SENTIMENT PATERNEL

— Crois que, si je savais quelque chose relativement à Gisèle, je te le révélerais. Je t'ai dit ce que j'ai cru que je devais te dire, nettement, brutalement, loyalement, affectueusement. Tu m'as répondu avec une franchise pareille, digne, à la fois, et de toi et de moi. Tes réponses ne m'ont pas convaincu. Loin de là. Cependant, je l'avoue, elles m'ont désarmé... Même, elles ont ébranlé ma conviction, peut-être.

— Ah !

— Certes, je n'approuverai jamais un acte, de ta part, qui aurait pour but de te rapprocher d'une créature que je méprise, parce que je demeure certain que, en agissant ainsi, tu t'abaisserais, et parce que cela m'afflige de penser qu'un homme tel que toi, si grand, si noble, si bon, peut être abaissé ; mais, comme tu l'as dit, à ta place, peut-être serais-je aussi faible.

— Je t'aurais convaincu ?

— Tout en constatant ta faiblesse humaine, je ne t'incriminerai point. Bien plus, je resterai, près de toi, en ami dévoué que je suis, prêt, encore, et toujours, à panser les nouvelles blessures qui te seront faites, car, sois en sûr, tu souffriras de rechef, hélas ! par cette femme !

— Merci, mon amé Gaucher!

— Je te répète donc que je ne sais pas ce que Gisèle est devenue. Elle a disparu. On a perdu sa trace. On la retrouvera, peut-être. Évidemment, elle reparaîtra. Elle voudra revoir Clopinel. Qui sait, même, si elle n'est pas en ce pays, présentement?

Apollon tressaillit.

Gaucher s'en aperçut; il reprit :

— Elle doit savoir que Jean de Meung est à Maubuisson, près de sa nouvelle et très noble maîtresse. Tout le monde le sait, à Paris : Elle ne peut pas l'ignorer. Dans tous les cas, je te réponds que je te ferai connaître, exactement, tout ce que j'apprendrai, désormais, à son sujet.

— Bien!

— De ton côté, je pense qu'il te plaira de m'avertir de tout ce qui se passera ici?

— Certes!

— Il importe que je puisse, au besoin, intervenir assez tôt pour l'empêcher, dans la mesure du possible, de commettre quelque folie qui serait préjudiciable, par trop, à tes intérêts et à ceux de ton fils.

— Je n'ai jamais eu de secret pour toi, Gaucher. Tu sauras tout, je te le promets.

— Bien! Un mot encore?

Gaucher se disposa à porter le coup grâce auquel, selon lui, il devait triompher, enfin, de son ami.

— Parle?

— A propos de ton fils.

Apollon releva la tête

— J'écoute? fit-il.

— Roland croit, — et j'ai tout fait pour l'entretenir dans cette idée que, de bonne heure, et d'un commun accord, nous avons mise en son esprit, — Roland croit, disais-je, que sa mère est morte, peu de temps après sa naissance?

— Oui.

— Suppose que Gisèle reparaisse ici, ou que, l'ayant cherchée, tu la retrouves, et qu'elle revienne en ta maison?

— Eh! bien?

— Que diras-tu à Roland, quand il verra cette femme près de toi?

Apollon fit un mouvement.

— Je...

— Cette idée te trouble, c'est visible, poursuivit Gaucher. Première blessure qui t'est faite, déjà, par le fait de cette femme, avant même qu'elle ait reparu.

— Mais...

— Te voilà tout frémissant à l'idée seule que ton fils peut se trouver face à face avec sa mère.

Apollon répondit, enfin, d'une voix mal assurée :

— Si Gisèle revenait ici... Roland, pour un temps, retournerait à Paris.

Gaucher se fit ironique et dit :

— C'est tout ce que tu as trouvé pour arranger les choses! Jolie trouvaille! Donc, pour recevoir Gisèle; pour la satisfaction égoïste que tu éprouveras à la revoir, tu priveras Roland de la joie de vivre dans la maison paternelle?

— J'ai dit : Pour un temps.

— Un jour, une semaine, un mois, un an? Explique-toi mieux? Un temps! C'est tôt dit.

— C'est que tu me poses, à l'improviste, des questions fort embarrassantes.

— Oui, oui, fort embarrassantes; tu dis bien!

— Je n'ai pas eu le loisir, encore, de réfléchir à ces choses. En y réfléchissant, je trouverai moyen d'arranger tout cela...

— Comment?

— Par exemple, sans me priver de la joie de voir Roland chez moi, je pourrais subvenir, en attendant, aux besoins de Gisèle... Je pourrais la loger ici près, dans une maison du pays... j'irais la voir chez elle... Je...

— Que de tracas, pour toi, qui vivait si tranquille!

— Mais que d'ivresses, aussi! murmura Messire Jacques.

— Ah! Faiblesse humaine! clama Gaucher, d'une voix stridente.

— Du reste... reprit Apollon.

— Tu as quelque autre projet?

— Oui.

— Voyons?

— Je dois te dire que, depuis plus d'un an, déjà...

— Après?

— Je songe à retourner dans mon pays, en notre Normandie.

— Ah!

— Oui! J'ai rêvé d'y vivre les jours qui me restent.

— Eh! bien?

— J'avancerais l'époque de mon départ, que j'avais fixée seulement à quelques années de date.

— Et puis?

— Retourner, là-bas, avec Gisèle! Quel doux rêve!

— Et tu laisserais Roland ici?

— Ne doit-il pas y rester, près de toi, pour suivre sa carrière?

Gaucher haussa les épaules.

— Tu me fais pitié ! fit-il, vraiment indigné.

— Pourquoi ?

— Tu es amant plus que père !

— Gaucher !

— Quoi ? Je maintiens mon appréciation.

— J'ai prouvé que j'étais père : Depuis vingt ans, je ne vis que pour mon fils.

— Mais tu l'abandonnerais pour Gisèle ?

— Il n'a plus besoin de moi.

— Allons donc ! Il a besoin de toi plus que jamais. Et toi, plus que jamais, tu devrais avoir besoin de lui.

— Tu me condamnes ?

— Absolument !

— Gaucher, écoute...

Mais le chirurgien reprit :

— Ce n'est pas tout : tu abandonneras donc, de gaîté de cœur, Clotilde et Juliette ? N'as-tu pas, aussi, des devoirs à remplir envers elles ?

— Clotilde ! Juliette ! murmura Apollon.

Il avait tressailli.

Tout à son rêve, il n'avait pas pensé, un seul instant, au cours de cet entretien, à Juliette et à Clotilde.

— Tu abandonneras, sans regret, Remi ?

— Remi ! dit encore Messire Jacques...

— Et moi-même, poursuivit Gaucher, tu me quitteras sans chagrin ?

Apollon, fortement ému, prit la main de son interlocuteur.

— Mon ami Gaucher ! fit-il.

— Réponds ? Tu t'éloigneras de nous sans regret ? demanda le maître de Roland.

— Je reviendrai à Paris, de loin en loin, expliqua le nain, de plus en plus ému.

— De loin en loin ? Cela te suffira donc ?

— Mais...

— Tu ne nous aimes pas autant que nous t'aimons !

— Gaucher, tu deviens injuste.

— Mais enfin, s'il fallait, pour ton bonheur, que nous fissions ce sacrifice de ne te voir plus que de loin en loin, nous le ferions tous, certes, ce sacrifice, qui nous coûterait tant. Ce n'est pas tout.

— Que veux-tu dire ? Tu vas me faire souffrir encore ?

— Ce qu'il me reste à te dire est plus grave.

— Voyons ?

— Quand tu te seras retiré en Normandie, avec Gisèle...

— Eh ! bien ?

— Apollon !... Apollon !... Apollon !... clamait-il, de sa voix sonore. (P. 424.)

— Tu ne pourras pas toujours éloigner Roland de ta maison, pas plus que tu ne pourras te priver, toi-même, éternellement, de la joie de le revoir, de l'embrasser ?

— Sans doute.

— Il ira donc chez toi ?

— Pardieu...

— Il se trouvera, forcément, en présence de Gisèle ?

— Oui ! fit Apollon atterré.

— D'autre part, Gisèle, c'est probable, te demandera de lui montrer son fils?

— Où veux-tu en venir?

— Pourras-tu lui refuser de lui laisser voir Roland?

— Mais...

— Non, tu ne pourras le lui refuser.

— C'est que...

— Tu le lui montreras donc?

— Mais j'obtiendrai d'elle qu'elle ne lui révèle rien du passé.

Gaucher répliqua, gravement :

— Si abjecte qu'elle soit, elle se retrouvera mère, peut-être — et dans ce cas seulement elle serait digne de quelque pitié — alors, il ne lui sera pas possible de tenir la promesse qu'elle t'aura faite.

— Gisèle est restée mère, je le crois fermement; elle sera la première à vouloir garder le silence sur...

Gaucher ricana.

— Ce que tu viens de dire, inconsciemment, est ta condamnation !

Apollon hocha la tête.

Son interlocuteur reprit :

— Roland, de son côté, te demandera le nom de cette femme qui vivra, alors, à tes côtés.

— Vraiment, tu me tortures !

— Ce n'est pas moi, c'est ta conscience : Elle te parle depuis longtemps déjà; mais tu ne l'entends que maintenant. Oui, tôt ou tard, Roland connaîtra la vérité.

— Je n'avais pas songé à ces choses.

— C'est surtout lorsqu'on arrive au pied du mur qu'on voit le fossé où l'on peut choir !

— Situation éminemment troublante !

— Certes, le danger est encore loin; mais puisque tu es bien décidé à l'affronter, il faut t'armer, contre lui, à l'avance.

— Situation terrible !

Apollon courbait la tête, de plus en plus.

Gaucher s'empressa de profiter de l'avantage qu'il avait obtenu, manifestement.

Il poursuivit :

— Roland saura donc, tôt ou tard, encore une fois, que cette créature, pour qui son père a quitté sa maison, ses plus vieux et ses meilleurs amis... que cette créature avec qui il est allé se cacher — oui, je dis bien : se cacher — au fond de sa province, est la même que celle de qui il a entendu

parler, à Paris, et qui joua, publiquement, devant Jean de Meung, la scène que je t'ai rapportée...

— Gaucher !

— Et, de plus, il saura que cette femme, méprisée, honnie, c'est sa mère !

— Tais-toi !

— Il le saura. Il faudra qu'il le sache !

— Tais-toi ! Tais-toi !

— Je parlerai.

— Non ! Assez ! Tais-toi ! Tu me tortures, te dis-je.

— Alors, renonce à tes desseins.

— Gaucher ! Mon amé Gaucher...

— Si tu étais seul au monde, encore, on pourrait excuser ta folie, c'est-à-dire tes velléités de pardon envers une femme indigne — on ne saurait trop le répéter — de tant d'amour !

— Épargne-moi !

— Mais tu as un fils : Puisque tu l'oublies, je dois te le rappeler.

— Tu es impitoyable !

— Oui, tu as un fils, et, par conséquent, des devoirs à remplir envers lui.

— Je les remplirai.

— Pour cela, il n'est qu'un seul moyen : Sa mère est morte ; il importe qu'elle ne reparaisse pas devant lui. Il importe que cet enfant ne souffre pas, en la fleur de sa jeunesse, en apprenant l'histoire de Gisèle ; il ne faut pas qu'il soit obligé de mépriser celle qui lui a donné le jour. Si Gisèle a gardé, encore, en son abjection, un sentiment quelconque, elle te supplira, à deux genoux, de lui éviter ce suprême outrage : Le mépris de son enfant. Et toi, en lui accordant cette grâce, tu lui témoigneras, de manière éclatante, la reconnaissance que tu prétends lui devoir pour les inoubliables preuves d'amour qu'elle t'a données, jadis.

Cette fois, Apollon ne répliqua pas.

Il demeura profondément absorbé.

Gaucher ne voulut pas troubler sa rêverie : Il était satisfait ; à coup sûr, les raisons qu'il avait éloquemment fournies, à Apollon, avaient fait impression sur lui.

— La lutte a été chaude, se disait le maître de Roland ; mais je triompherai, finalement. Je ne suis plus en peine au sujet de l'avenir de mon élève. En son honnête homme de père, la raison se laisse dominer, parfois, par son cœur, qui lui conseille des folies ; mais, toujours, en lui, tôt ou tard, le sentiment du devoir l'emporte. Voilà qui le sauvera de Gisèle : Il ne faut pas qu'il la revoie ; il ne la reverra pas !

Un moment se passa.

Apollon, assis sur le banc de pierre, le visage caché dans ses deux mains jointes, pensait toujours.

Soudain, il releva la tête.

Gaucher put voir, alors, son masque, très pâle, tout sillonné de larmes.

— Tu m'as troublé de manière indicible ! fit-il.

— Puissé-je t'avoir convaincu ! répondit Gaucher.

Messire Jacques allait répondre, quand on entendit marcher dans le taillis prochain.

Presque en même temps, Thomas, le servant d'Apollon, parut.

XXX

VISITE INATTENDUE

— Je vous cherche depuis plus d'un quart d'heure, fit-il à son maître.

Le gros homme était tout essoufflé.

La sueur coulait, de son front, à grosses gouttes.

Il poursuivit :

— Véronique m'a dit que je vous trouverais, au jardin, avec messire Gaucher, que je suis aise de voir et que je salue.

— Moi de même, mon bon Thomas, répliqua Gaucher, cordialement.

— Or, poursuivit l'amoureux de Véronique, s'adressant à Apollon, je vous ai cherché, partout, dans le jardin, avant d'avoir l'idée de venir jusqu'ici ! Mais, je vous ai trouvé, enfin, et tout est pour le mieux ! Oui ! Quelle chaleur !

— Que veux-tu ? demanda Messire Jacques.

— Je veux vous rendre compte de la mission dont vous m'avez chargé.

Au milieu de ses graves préoccupations ; après le long et fort émouvant entretien qu'il venait d'avoir avec Gaucher, Apollon avait oublié, absolument, cette « mission » dont il avait chargé son servant.

— Quelle mission ? demanda-t-il.

Le digne Thomas ne s'étonna pas pour si peu : Il savait que son maître, souvent distrait, était coutumier du fait.

— Ne m'avez-vous pas chargé d'aller à l'Abbaye de Maubuisson, pour voir le Révérend Père Radbert, expliqua-t-il, et pour lui demander...

— C'est juste ! Je m'en souviens, à présent.

Apollon expliqua brièvement, à Gaucher, ce qui était arrivé, le matin, sur la place de Conflans-Sainte-Honorine.

Puis, s'adressant à Thomas, il reprit :

— Eh! bien? Tu as vu le Père Radbert?

— Oui dà!

Et Thomas, qui était beau diseur, ajouta :

— J'ai même eu l'honneur insigne de voir la princesse Marguerite de Bourgogne en personne, ainsi que ses sœurs, et les nobles seigneurs de leur suite.

— Bah! fit Gaucher, en riant.

— Oui! Une belle personne, la princesse! ajouta Thomas, en fermant les yeux, à demi, cependant qu'un sourire coupait en deux, littéralement, sa face rubiconde. Une femme superbe! Rousse, d'un beau roux pareil à de l'or; une peau qui paraît « faite de lys et de roses broyés avec du lait »; un corps magnifique, aux formes puissantes autant qu'impeccables! Par Saint Thomas, le fils aîné de notre roi Philippe IV, que Dieu garde, peut se vanter, à bon droit, d'avoir, pour femme, la plus admirable personne qui vive, présentement, au beau royaume de France!

— Eh! mais, dit Gaucher, plaisamment, on voit bien que vous servez un artiste, un poète, maître Thomas : Vous êtes poète vous-même.

— Poète ou non, Messire, répliqua le servant, gravement, il est vrai que la vue de ce qui est vraiment beau me met toujours en allégresse.

— C'est bien là le fait d'un poète! dit Gaucher.

Thomas poursuivit :

— Les sœurs de la princesse Marguerite sont belles aussi, sans doute; mais, si belles qu'elles soient, elles sont éclipsées par elle.

Il ajouta, avec plus d'enthousiasme encore :

— De par tous les saints, on donnerait sa part du Paradis, sans regret, pour une heure d'amour passée avec la future reine de France!

— Eh! là... Maître Thomas! Comme vous prenez feu! fit encore Gaucher, que la faconde grandiloquente du grassouillet servant amusait fort.

— Il y a de quoi, Messire! Je n'oublierai jamais le spectacle qui s'est offert à moi, lorsqu'il m'a été donné de voir, pendant une minute, ces grandes dames, à l'ombre, sous un berceau fleuri, assises, en richissimes toilettes, couvertes d'ors et de pierres précieuses, devant une table magnifiquement servie, toute couverte de mets appétissants, de vins généreux... et près de jeunes seigneurs, à l'aspect hautain, jeunes et beaux comme elles!

— Superbe spectacle, il faut en convenir!

— En vérité, Messire, ces princesses et ces seigneurs, jouissent, sur terre, de joies surhumaines.

— Bah! fit Gaucher. En êtes-vous sûr, maître Thomas?

Apollon, qui était retombé dans sa rêverie, avait entendu, pourtant, les dernières paroles de son servant.

Il sourit.

— Assez, bavard ! dit-il. Au fait.

— J'y arrive.

— Rendra-t-on la haquenée de Juliette? Voilà, seulement, ce qu'il importe que je sache?

— La haquenée, Messire, est, présentement, à l'écurie; elle y a été ramenée par mes soins.

— Chez nous?

— Oui, Messire. Quand je suis arrivé à l'Abbaye Royale, le Révérend Père Radbert se trouvait, avec les princesses, sous le berceau, plus haut décrit, où elles avaient pris leur repas.

— Après?

— Un moine me conduisit vers le Révérend Prieur.

— Abrège?

— Il faut que vous sachiez, Messire, que le Père Prieur avait voulu montrer, à la princesse Marguerite, les pages de cet ouvrage que vous avez fait pour elle, et que vous avez confiées, hier, au susdit Prieur.

— Ah! fit Apollon, non sans éprouver une vague émotion... l'émotion que tout véritable artiste éprouve, toujours, lorsqu'il apprend que son œuvre, longtemps caressée, par lui, avec amour,... lentement créée dans le silence, va paraître, devant ceux qui la jugeront.

— Oui ! J'ai tenu à vous donner cette nouvelle, Messire; j'ai pensé que cela vous intéresserait?

— Cela m'intéresse, certes.

— Je fis part de votre désir au Révérend Prieur; la princesse entendit mes paroles et m'appela.

Thomas brodait un peu son récit, aux dépens de la vérité; mais dans un but louable, en somme.

— Elle donna des ordres, très gracieusement, pour que l'on me donnât satisfaction, poursuivit-il.

— Fort bien!

— Ce n'est pas tout.

— Voyons?

— La princesse ajouta, de sa voix aux caressantes intonations...

— Au fait, encore une fois.

— La princesse ajouta donc : « Qu'on dise, en mon nom, à la jeune fille à qui la haquenée appartient, que je suis fâchée de lui avoir fait parcourir la route de Conflans à Maubuisson, en croupe, au lieu qu'elle pouvait le faire, si commodément, sur une bête aussi douce que rapide. » Telles furent ses propres paroles : Je m'en suis souvenu, et je les répète, textuellement, parce

que, par ce seul fait, on peut se rendre compte que la noble dame est aussi bonne qu'elle est belle!

— Il eut mieux valu qu'elle ne prit point la bête, abusivement, fit Apollon, elle n'eut point été obligée de s'excuser.

— C'est égal, fit Gaucher, tiens-lui compte de la bonne intention et de sa courtoisie.

— L'important, d'ailleurs, répéta le nain, est que nous soyions rentrés en possession de la haquenée, afin que Juliette, ce soir, puisse retourner, sans fatigue, à Conflans.

— Oui.

— Merci, Thomas.

— A votre service.

— A présent, rends-toi au logis, où nous te rejoindrons bientôt, Gaucher et moi.

— J'obéis.

— Il faut que nous recevions, dignement, nos hôtes, aujourd'hui : Mets-toi donc à la disposition de Véronique, qui aura, sans doute, besoin de tes bons offices.

— J'y vais! A tout à l'heure, Messires.

— A tout à l'heure!

Thomas s'éloigna.

— Viens? dit, alors, Apollon à Gaucher : Remi, Roland, et Juliette, doivent s'étonner de notre longue absence.

— Marchons! répliqua Gaucher.

Le nain prit le bras de son ami, et, à pas lents, muets, ils se disposèrent à sortir du fourré.

Tout à coup, Apollon s'arrêta.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Gaucher, surpris.

Messire Jacques fit quelques pas en arrière; puis, s'agenouillant près du banc de pierre, il souleva le feuillage, et, tout ému, il prit le cadavre de son chien, Clopinel, mort en défendant Juliette.

— Mon vieil ami! murmura-t-il.

Et, s'adressant à Gaucher :

— Viens? répéta-t-il.

Suivi par Gaucher, qui observait, curieusement, les faits et gestes du Maître Enlumineur, celui-ci marcha, vite, vers un coin du jardin, où s'élevait un petit bâtiment, construit en briques, et qui servait de serre.

Là, on enfermait, l'hiver, les plantes rares qu'il fallait préserver des gelées.

Cette remise servait, aussi, au jardinier, qui y rangeait ses outils.

Le nain pénétra dans la serre.

Il déposa le cadavre du chien sur une natte; puis, il sortit, .. ferma la porte de la remise, et mit la clé dans sa poche.

— Maintenant, rejoignons Remi, fit-il.

Comme Gaucher allait demander à Apollon dans quel but, il avait porté, en cet endroit, le cadavre du chien, il aperçut le Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans qui accourait, vers ses amis, les bras levés, et en proie, visiblement, à une très vive émotion.

* * *

— Apollon!... Apollon!... Apollon!... clamait-il, de sa voix sonore.

Le Bourguignon avait un aspect extra comique.

Les manches de son riche vêtement, retroussées, presque jusqu'aux épaules, laissaient voir ses mains et ses avant-bras recouverts d'une pâte blanchâtre, si bien qu'il paraissait ganté jusqu'aux coudes.

C'est que Remi avait voulu préparer, en personne, pour Apollon, une pâtisserie, dont il avait la recette, et qui constituait un régal de haut goût; or, s'étant fait donner, par Véronique, la farine, le lait, les œufs dont il avait besoin pour son opération, il s'était mis à l'œuvre, aussitôt; mais il avait été dérangé, à l'improviste, — sans doute par quelque grave événement — alors qu'il pétrissait, de ses mains, savamment, la pâte, cependant que Véronique, d'autre part, allumait le bois sec qui devait chauffer le four où cuirait le très estimé gâteau préparé par les soins du gourmand fauconnier.

Le Bourguignon paraissait tout bouleversé.

Il était impossible de se rendre compte, exactement, de ce qui se passait en son esprit.

Était-il joyeux ou attristé?

Apportait-il une bonne ou une mauvaise nouvelle?

Apollon, impressionné par les faits qui s'étaient produits, dans sa maison tranquille, depuis quelques heures, se dit, tout d'abord, que son ami apportait, à coup sûr, une mauvaise nouvelle.

— Que s'est-il donc passé? murmura-t-il.

Et, tout de suite, il se préoccupa de Roland.

Sa première pensée avait été pour son fils.

Puis, comme l'esprit, en un clin d'œil, peut se porter sur cent idées diverses, il se rappela ce que Gaucher avait dit, peu auparavant, relativement à la présence, vraisemblable, de Gisèle à Maubuisson, il s'imagina, presque en même temps, que sa femme s'était présentée à son logis.

Mais il ne s'arrêta pas à cette idée.

En effet, comment Gisèle aurait-elle découvert la retraite de son mari?

Remi, cependant, se rapprochait.

Aussi vite que cela lui était permis, étant donné sa très forte corpulence,

Cependant, Marguerite était entrée dans le jardin. Derrière elle, la princesse Blanche se montra. [P. 432.]

il courait, en levant, toujours, ses deux bras musculeux, tout enfarinés, et en répétant, d'une voix de plus en plus vibrante :

— Apollon !... Apollon !... Apollon !...

Derrière lui, Thomas marchait, fort posément, d'un pas tranquille.

Puisque Remi courait au-devant de Messire Jacques, il ne lui semblait pas utile de se dérater, lui aussi!

Du reste, il pensait, sans doute, qu'il appartenait au Grand Fauconnier

du Seigneur de Conflans, plus qu'à lui, humble servant, de prendre la parole, devant Messire Jacques, en cette circonstance.

Le masque de Thomas était plus épanoui que jamais.

Ce fait parut de bon augure à Apollon.

— Si Remi apportait une mauvaise nouvelle, pensa-t-il, fort judicieusement, Thomas ne paraîtrait pas si joyeux!

Là-bas, debout sur le seuil de la maisonnette, Véronique regardait la scène, un linge aux mains.

Elle aussi, visiblement, elle avait été dérangée, à l'improviste, au milieu de quelque grave occupation culinaire.

Nulle part, on ne voyait Roland, ni Juliette.

— Le Bourguignon est, vraiment, bien comique, en cet accoutrement! dit Gaucher.

— Comme il court! Que peut-il me vouloir?

— Apollon!... Apollon!...

— Qu'est-ce donc?

— Apollon!

Remi, tout essoufflé, avait rejoint, enfin, Messire Jacques et Gaucher.

— Prépare-toi... à... apprendre... une... grande... nouvelle! fit-il, haletant.

— Quelle nouvelle? Parle?

— Écoute...

— Il n'est pas arrivé malheur à Roland, ni à Juliette?

— Non!

— Alors, de quoi s'agit-il? Parle? Parle vite? Tu ne t'expliques pas!

— Par Saint Remi... mon amé... Apollon... c'est que... j'ai couru... si vite... que... je n'ai plus de... souffle!

— Enfin...

— Sache... que le Révérend Père Radbert...

— Eh! bien?...

— Est, présentement, chez toi...

— Le Prieur?...

— Oui.

— Ce fait n'a rien d'extraordinaire! Il vient, chez moi, souvent!

— Sans doute! Mais ce n'est pas tout...

— Achève?

— Il est venu pour t'annoncer...

— Quoi?

— Que tu vas recevoir une visite...

— Une visite?

— Oui. Une visite d'importance.

— La visite de qui?

— De très haute, très noble, et très puissante dame Marguerite de Bourgogne, tout simplement!

— Marguerite de Bourgogne?...

— Oui, mon amé Apollon, une future reine de France! Voilà de l'honneur pour ta maison!

— La princesse Marguerite de Bourgogne chez moi!

— Et pourquoi pas? Pourquoi cette princesse ne ferait-elle pas l'honneur, à un homme tel que toi, de lui rendre visite? Il paraît qu'elle a vu ton œuvre : cette Bible que tu crées, pour elle, si magistralement. Elle en est enthousiasmée. Elle a voulu te connaître; elle s'est décidée à venir ici, dans le but de te féliciter. C'est ce que m'a dit le Prieur, qui est arrivé, ici, plus essoufflé, encore, que je ne le suis, et bien heureux, le digne homme!... d'être porteur de cette bonne nouvelle. Oui, tu vas voir la princesse Marguerite, en personne. Cela n'a rien de surprenant : Une Bourguignonne, mon amé compagnon, est toujours fille de goût... Sans compter que les enfants de notre beau pays sont, tous, gens de cœur! Ils savent apprécier ce qui est noble et beau; ils savent, si haut placés qu'ils soient, témoigner, avec grâce, leur satisfaction à tous ceux qui les charment. Viens, viens vite. Le Prieur a pris les devants pour t'annoncer la visite. Il ne précédait la princesse que de quelques minutes.

Et Remi, enthousiasmé, poursuivit, après avoir repris haleine :

— O joie! je vais revoir ma princesse, que j'ai tant admirée, jadis, quand elle était toute petite, et si mignonne, alors! On dit qu'elle est très belle, à présent... Certes, elle ne peut guère l'être plus que lorsqu'elle était enfant! Ah! l'adorable créature! Et j'ai l'heur de me trouver, chez toi, justement aujourd'hui! Viens, viens, encore une fois, Apollon. Il faut que tu sois là quand la fille de mon duc franchira le seuil de ta demeure.

Apollon, qui s'était arrêté, ne bougeait pas, cependant.

Il était pâle et tout tremblant.

L'expression de son visage contrastait, étrangement, avec celle du joyeux visage du bon Remi.

Messire Jacques ne partageait pas l'allégresse de son vieil ami.

Gaucher, qui observait Apollon, se rendait compte, fort exactement, de ce qui se passait en son esprit.

— Qu'as-tu donc? demanda le Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans.

Il était surpris que le nain n'eut point accueilli, avec allégresse, l'heureuse nouvelle par lui apportée, si diligemment.

Certes, le Bourguignon était de l'avis du Prieur : cette visite de la future reine de France, au logis du Maître Enlumineur, devait servir celui-ci, considérablement.

Or, pourquoi se montrait-il si morne?

Pourquoi avait-il une mine si contristée?

Était-ce timidité de sa part?

Craignait-il de se trouver, face à face, avec une si grande princesse?

Peut-être avait-il peur de se montrer gauche, en sa présence?

— Sois sans inquiétude, reprit Remi — persuadé qu'il avait deviné les motifs du trouble, évident, d'Apollon, et qui voulait lui rendre toute son assurance — la princesse, j'en réponds, t'accueillera avec faveur. Tu seras à l'aise, tout de suite, devant elle. Et puis, par Saint Remi, un homme tel que toi vaut une princesse, si noble qu'elle soit, fut-elle une future reine. Viens? Viens vite. La fille de mon duc arrivera, ici, d'un moment à l'autre.

Messire Jacques demeura muet et immobile.

— Est-ce que tu n'es pas satisfait de recevoir cette visite? demanda le Bourguignon.

— Ma foi non. Je l'avoue! répliqua Apollon.

— Bah! s'écria Remi, stupéfait. Et pourquoi donc?

Le nain secoua la tête, regarda Gaucher, et dit, philosophiquement :

— Je n'aime guère à voir les grands de trop près!

— Ah! fit le colosse.

Apollon ajouta :

— Je ne me soucie pas qu'ils me veuillent du bien!

— Je ne comprends pas!

Je suis d'avis qu'ils me font assez de bien rien qu'en ne s'occupant pas de moi!

— Mais alors. .

— Alors, je verrai la princesse, répliqua le nain, puisque je ne peux faire autrement ; mais j'eusse préféré, de beaucoup, qu'elle ne m'honorât point autant! Je pense qu'on doit toujours craindre quelque chose des grands de ce monde, et qu'il vaut mieux, toujours, vivre loin d'eux, et, même, s'écarter de leur chemin.

— Tu changeras d'avis quand tu auras vu Marguerite.

— Dieu le veuille!

— De sa visite, en ta maison, il ne peut sortir qu'un bien, pour toi.

— Que Dieu t'entende!

Et Apollon ajouta, après avoir soupiré :

— Marchons! Allons recevoir cette princesse!

— Allons! fit Remi. Il faut que je me mette en état de paraître, convenablement, devant la future reine de France.

Il était très gai, très en train, cependant.

Il demeurait persuadé que son ami Apollon, qui voyait toujours les choses trop en noir, s'applaudirait, finalement, d'avoir reçu la princesse Marguerite de Bourgogne, celle-ci ne devant pas manquer de protéger, efficace-

ment, un artiste tel que le Maître Enlumineur, qui méritait tant, du reste, qu'on exaltât sa très haute valeur.

Et puis, il se disait, encore, que la protection de la puissante dame pourrait être utile, à un moment donné, à ceux qui avaient molesté, si... vigoureusement, quelques heures auparavant, Jean de Meung.

Les trois hommes, cependant, se dirigèrent vers la maisonnette

— J'étais seul, au logis, avec Véronique et Thomas, qui venait de te voir, dans le jardin, après sa démarche à l'Abbaye Royale, quand le Prieur s'y est présenté, expliqua Remi. Il m'a annoncé la visite de la princesse. Alors, je suis sorti, tout courant, pour te prévenir.

— Le Révérend Père Radbert est resté dans la maison? demanda Apollon.

— Je l'ignore! répondit Remi. Je me suis mis à ta recherche, sans me préoccuper de lui.

— Et Roland? Et Juliette? Où sont-ils donc? interrogea encore Messire Jacques.

— C'est juste! s'écria Remi. Je n'y pensais plus. Où peuvent-ils être? Thomas, cherche-les. Ils doivent être dans le jardin, en quelque coin. Par mon patron, c'est une occasion unique de voir, de près, la princesse Marguerite.

— Vous avez raison, Maître Remi, répliqua Thomas. J'y cours. Messire Roland sera bien aise de voir la princesse.

Il ajouta, très comiquement :

— Elle est si belle! Jamais mes yeux n'avaient contemplé plus adorable créature!

— Toutes les Bourguignonnes sont comme ça, mon bon Thomas, fit Remi, gaiement. Mais celle-ci, et tu l'as fort bien dit, est plus belle, encore, que les autres!

Thomas se sépara du groupe, afin de se mettre, incontinent, à la recherche de Roland et de Juliette.

Mais Apollon le rappela.

— Bien au contraire, Thomas, fit-il, laisse Roland et Juliette tranquilles; veille à ce qu'ils ne puissent entrer dans la maison, tant que la princesse s'y trouvera : Il vaut mieux qu'ils ne voient pas Marguerite, et, surtout, qu'elle ne les voie pas.

— Quelle idée! s'écria Remi.

— J'obéirai! répliqua Thomas, non moins surpris que Remi.

— Bien! dit Messire Jacques.

— Tu as raison! murmura Gaucher, bas, à l'oreille d'Apollon. J'approuve : Il faut être prudent! Tu vois juste, mon ami compagnon.

Les quatre hommes, tout en parlant ainsi, s'étaient rapprochés de la maisonnette.

— C'est convenu, Thomas, reprit Apollon, cherche Roland et Juliette,

et dis-leur, de ma part, qu'ils n'entrent pas, dans la maison, tant que la princesse s'y trouvera.

— C'est dit.

— Ces enfants doivent être dans le jardin. Parcours-le. Vois-les, et préviens-les.

— Comptez sur moi.

Thomas s'éloigna.

Alors, Apollon, Gaucher et le Bourguignon se dirigèrent, à grands pas, vers la maison, qu'ils atteignirent bientôt.

— Personne n'est venu encore? demanda Remi, à Véronique, qui était restée sur le seuil de la porte de la grande salle.

— Personne, maître Remi! répondit la servante.

Elle était toute frémissante, elle aussi, en pensant qu'elle allait voir, de près, une princesse, une future reine.

— Bien! ajouta le Bourguignon. J'ai donc le temps de me laver les mains, le ne puis paraître, ainsi, devant la fille de mon duc!

Il pénétra dans la maison.

— Le Prieur est toujours là? interrogea Apollon, s'adressant à Véronique.

— Non, Messire.

— Où est-il donc?

— Il s'est reposé, un moment; il suffoquait, le digne homme : il avait couru, si vite, pour vous annoncer la venue de la princesse Marguerite de Bourgogne!... Quand il s'est trouvé mieux, il est ressorti.

— Où est-il allé?

— Au-devant de la princesse et des personnes de sa suite.

— Fort bien! Attendons! Le diable emporte cette princesse, qui a éprouvé le besoin, par caprice, assurément, de venir en ma maison aujourd'hui! murmura Apollon. Nous nous serions fort bien passés de sa visite. Je ne sais pourquoi, j'augure mal de tout ceci.

— Il ne faut rien exagérer! dit Gaucher.

— Je vois les choses en noir, sans doute, parce que, depuis quelques heures, il se passe, autour de nous, des choses qui m'ont troublé!

— Oui! C'est bien cela. A tout prendre, et toute réflexion faite, cette visite ne peut guère, à mon sens, te causer d'ennuis graves.

— Souhaitons-le! N'empêche que...

Apollon ne put achever.

— Maître... clama Véronique, voici le Prieur, la princesse et sa suite.

Dès que son maître et les amis de celui-ci s'étaient trouvés dans la maison, elle avait couru vers la porte qui ouvrait sur la route, et elle avait vu venir les visiteurs.

Elle rentra, précipitamment,... toute transportée, frissonnante, ahurie.

A ce moment-là même, de nouveau, on entendit retentir, dans l'espace, le croassement d'un corbeau, qui filait, tout là-haut, là-haut, vers le Levant, et volait, d'un vol régulier, lent et vigoureux.

Véronique, plus fortement impressionnée, encore, qu'une heure auparavant, lorsque pareil fait s'était produit, déjà... se signa, dévotement, pour la deuxième fois.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, murmura-t-elle, frémissante.

Elle était inquiète, maintenant.

Elle regarda son maître, qui, comme elle, était tout attristé.

— Mauvais présage ! ajouta-t-elle, si bas que personne ne put l'entendre.

Cependant, la porte de l'enclos s'ouvrit, et le Révérend Père Radbert, Prieur de l'Abbaye Royale de Maubuisson, pénétra dans le jardin.

— Voilà une visite qui nous portera malheur, dit, encore, la superstitieuse Véronique.

XXXI

MARGUERITE DE BOURGOGNE CHEZ APOLLON

Le soleil, déclinant, éclairait, alors, très vivement, cette porte : une porte massive, en chêne, barrée de poutrelles ornées de sculptures délicates représentant des démons grimaçants, chargée de ferrures d'aspect léger ; mais très solides, et appuyée à deux montants de pierre dure, qu'un artiste inconnu avait transformés en cariatides : deux jeunes femmes, au buste nu, supportant une guirlande de fleurs et de fruits, cintrée, qui s'arrondissait, fort gracieusement, au-dessus de l'huis.

Le mur s'étendait de chaque côté de la porte, recouvert, du sol à la crête, d'un épais rideau de lierre vivace, dont les feuilles, d'un vert sombre très luisant, brillaient, sous la lueur que le soleil projetait, obliquement, sur cette partie du paysage.

Au pied du mur, et dans des corbeilles tracées de chaque côté de la porte, s'épanouissaient les fleurs de la saison.

Au loin, par-dessus la crête du mur, on apercevait la campagne environnante, — car la maisonnette d'Apollon s'élevait, on le sait, sur le versant d'une petite colline, — la campagne verdoyante et encore parée.

Là-bas, les cimes des chênes géants, grillés par l'ardent soleil des chaudes journées d'août, commençaient à rougeoyer.

Les hauts bâtiments de l'Abbaye Royale, la tour de la Reine-Blanche, apparaissaient comme nimbés d'or, au milieu de la plaine.

Certes, cette porte d'entrée de la demeure de Messire Jacques, cette porte si artistique, entourée de cette verdure, de ces fleurs, avec ce fond de paysage, le tout baigné de lumière dorée, constituait un décor vraiment magnifique, et qui devait encadrer, comme à miracle, la beauté rousse de la future reine : Marguerite de Bourgogne.

Apollon et Gaucher, toujours immobiles, regardaient le Révérend Père Radbert, qui était resté debout, près de la porte, et dont la silhouette rondelette faisait mieux ressortir, encore, la frêle et svelte nudité des cariatides de pierre.

— Entrez, Madame! dit-il.

Messire Jacques, et son ami, entendirent ces paroles.

Et, soudain, Marguerite, superbe, car la marche avait rosé ses joues, ce qui faisait resplendir, plus encore, l'éclatante fraîcheur de son teint... Marguerite, souriante, joyeuse parce que l'échappée, imprévue, de l'Abbaye en la maison du Maître Enlumineur l'amusait fort... Marguerite, parée de ses splendides et richissimes vêtements, de ses précieux bijoux, parut, la première, dans l'encadrement de la porte.

— Entrez, Madame! répéta le Prieur. Vous êtes la très bien venue en cette demeure. La beauté, plus que la puissance... et vous êtes plus belle encore que puissante, certes... sont suzeraines dans la maison d'un artiste.

— Eh! mais,... murmura Gaucher, en souriant, le Prieur est, sur ma foi, plus adroit courtisan que je ne le supposais.

— Non! répliqua Apollon, qui connaissait bien le moine. Tu te trompes : Le bonhomme est poète, dans son genre... La beauté, très réelle, de la princesse; le décor qui l'entoure; la joie qu'il éprouve à l'idée qu'il va me servir, l'enthousiasment, et cela le rend éloquent.

Cependant, Marguerite était entrée dans le jardin.

Derrière elle, la princesse Blanche se montra.

— Oh! fit Messire Jacques, en la voyant. Celle-ci est plus belle, encore, que l'autre, à mon avis. Elle me rappelle Gisèle! Gisèle était mignonne autant que l'est cette femme!

— La comtesse de la Marche, fit Gaucher, autrement dit la princesse Blanche, belle-sœur de la princesse Marguerite.

De la place où ils se tenaient, dissimulés derrière un massif d'arbres qui se trouvait à droite de la maison, Apollon et Gaucher pouvaient voir les visiteurs sans être vus par eux.

Gautier et Philippe d'Aulnay, vêtus de ce riche costume blanc qu'ils

— ... Et parce que, à cause de tout cela, Madame, je vous aime de tout mon cœur! (P. 440).

avaient revêtu pour venir prendre leur repas, avec les princesses, sous le berceau fleuri, dans la cour de l'Abbaye Royale, parurent, à leur tour, dans le jardin.

Puis, le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges... et, enfin, en dernier lieu, on vit paraître la haute silhouette de Frezzini, le majordome de Marguerite de Bourgogne.

Ah! quel contraste entre Frezzini, le Père Richard, à la mine inquiète,

au masque chafouin, et les deux jeunes hommes, fiers de l'amour des deux nobles dames qu'ils escortaient.

Gaucher, qui les connaissait tous, les nomma, un à un, à Apollon.

En même temps, et rapidement, il leur donna leurs qualités, leurs titres, afin que son ami put se comporter, en leur présence, avec toute l'habileté désirable.

— Et maintenant, dit Gaucher, mon amé Apollon, m'est avis que tu dois aller au-devant des nobles visiteurs.

— Tu as raison! répliqua Messire Jacques. Allons.

Le pauvre Apollon se sentait tout ému, cependant, non parce qu'il se disposait à aborder ces deux femmes, les premières dans le royaume de France; mais parce que, plus que jamais, il lui semblait que cette visite, qui, dans l'esprit du Père Radbert, lui ferait honneur et lui donnerait grand profit, aurait, pour lui, comme pour les siens, de redoutables conséquences.

— Allons! répéta-t-il.

Il tourna autour du massif d'arbres qui l'avait caché, jusque-là, ainsi que son ami Gaucher, à la vue des visiteurs.

Déjà, les princesses et les quatre hommes qui les accompagnaient, guidés par le Prieur de l'Abbaye Royale, gravissaient la petite côte au-dessus de laquelle ils aperçurent, soudain, le Maître Enlumineur.

— Ah! Voici, précisément, Messire Jacques, Mesdames! dit le Révérend Père Radbert.

D'un même mouvement, les deux princesses, gênées par les rayons du soleil, qui les éclairaient de face, mirent une main, en abat-jour, au-dessus de leurs yeux, pour mieux voir l'artiste créateur de ces chefs-d'œuvre qu'elles avaient tant admiré, quelques instants auparavant.

Elles s'attendaient, sans doute, à voir un grand et bel homme, au front superbe, — musculeux, et, en même temps, de forme élégante... c'est ainsi qu'elles avaient entrevu, probablement, par l'imagination, l'artiste qu'elles avaient voulu saluer, féliciter, récompenser.

Or, elles furent déçues.

Marguerite, même, ne put s'empêcher de sourire à l'aspect d'Apollon, dont le corps fluet, tout vêtu de noir, paraissait plus petit, encore, à côté de Gaucher, qui était de taille moyenne, plutôt grande.

— Eh! quoi, fit-elle, à demi-voix, Messire Jacques, c'est ce nain?

— Ce gnome! ajouta Gautier, en riant, dédaigneusement.

— Il a une très belle tête! déclara la princesse Blanche.

— Tu as raison! répliqua Marguerite. Oui, il a une belle tête, un masque superbe!

— Il me rappelle Vulcain, qui fut le premier mari trompé! reprit Gautier d'Aulnay, ironiquement.

— Mauvais! murmura Marguerite, que le propos de son amant avait amusée, cependant.

Et elle ajouta :

— N'est-ce pas Maître Gaucher Faber qui est avec lui?

— Oui, Madame! répliqua le Révérend Père Radbert. Je vous ai dit que Maître Gaucher Faber, chirurgien de notre Sire le Roi, est le grand ami de Messire Jacques. Il paraît qu'il est arrivé, à Maubuisson, il y a fort peu de temps, avec le fils de notre artiste. Le jeune homme, qui étudie les Sciences, est l'élève préféré de Maître Gaucher Faber. Le maître et l'élève sont venus, ici, en cette fin de saison, pour se reposer, en pleine nature, des fatigues d'une vie consacrée, uniquement, à l'étude.

Le Père Richard, l'évêque de Saint-Georges, avait fixé son regard investigateur sur Apollon, et, tout aussitôt, si maître de lui qu'il fût, en toute occasion, il avait tressailli.

Marguerite, tout occupée ailleurs, n'avait pu constater ce fait.

La physionomie de l'Évêque-Moine reprit, instantanément, son expression habituelle.

Apollon et Gaucher, venus à la rencontre des princesses, se trouvèrent devant elles.

Le Révérend Père Radbert, qui avait marché, à quelques pas en avant de Marguerite, s'était arrêté.

— Messire Jacques, dit-il, un grand honneur vous a été réservé, aujourd'hui, par très hautes, très nobles et très puissantes dames, les princesses Marguerite et Blanche, belles-filles de Sa Majesté Philippe IV, notre roi, que Dieu ait en sa très sainte garde. Les princesses, après avoir vu et admiré l'œuvre que vous accomplissez, pour l'une d'elles ont voulu vous voir, vous connaître, et ont daigné exprimer le désir que je les conduise chez vous.

Apollon s'inclina, profondément, devant les deux jeunes femmes; puis, d'une voix très douce, il répliqua :

— L'humble travailleur que je suis est reconnaissant, plus qu'il ne saurait le dire, aux nobles princesses, de l'insigne honneur qu'elles ont daigné lui faire, en ce jour, dont il gardera mémoire pendant toutes les années qu'il lui reste à vivre encore!

Il avait prononcé ces paroles d'une façon si digne, et, en même temps, si grave, qu'il fit impression sur les princesses.

Tout artiste vrai, exerce, sans qu'il le veuille même, par sa façon de regarder ceux à qui il parle, par le son de sa voix, par le charme, enveloppant et mystérieux, qui se dégage de toute sa personne, une action troublante, que subissent, à leur insu, les plus puissants de ce monde, par le rang, par la naissance, par la fortune.

Ils sont contraints de reconnaître, en lui, un être qui leur est supérieur, si haut placés qu'ils soient!

On dirait qu'ils sentent, devant eux, à l'aspect de cet être que le Maître de l'Univers a touché de son doigt, une force, quasiment surnaturelle, contre laquelle les forces terrestres ne sauraient prévaloir.

A présent, les princesses, Marguerite et Blanche, Gautier et Philippe d'Aulnay, ne voyaient plus Apollon tel qu'il leur était apparu, tout d'abord.

Ce n'était plus ce nain, ce gnome, qui avait fait sourire Marguerite et excité les lazzis de Gautier.

Tous, ils le trouvaient très grand, très beau, très noble.

Bien plus, les rôles, en un instant, s'étaient transformés : Apollon, désormais, se sentait tout à fait à l'aise devant ces grandes dames, devant ces seigneurs, qui étaient, maintenant, gênés, vaguement, en sa présence.

Marguerite, cependant, sourit, avec une grâce absolument exquise, car, lorsqu'elle le voulait bien, elle était délicieusement charmante; puis, de sa voix bien timbrée, elle dit :

— Messire Jacques, ici, nous ne sommes plus des princesses; nous sommes plus : Nous sommes des femmes, charmées par les idéales visions que votre art a évoquées devant nos yeux. Nous sommes venues vous voir pour vous remercier, très cordialement, du plaisir que vous nous avez procuré, et pour vous adresser toutes nos félicitations. Nous avons tenu à vous connaître, à visiter votre maison... et nous serions bien aises que vous nous y receviez en voisines, curieuses de voir, dans tous ses détails, la demeure d'un artiste.

— Que de bienveillance! Que de grâce! Aussi bonne que belle! Aussi noble de cœur que de nom! s'écria le Révérend Père Radbert, tout à fait enthousiasmé, heureux de penser que Messire Jacques devait être aussi fier que joyeux, et que la joie que le Maître Enlumineur éprouvait, à coup sûr, il la lui devait, en partie.

— Je suis à vos ordres, Madame! fit Apollon. Ma maison est vôtre, comme je suis vôtre, moi-même!

— Merci! répondit Marguerite.

Et s'adressant à Gaucher, qui l'avait saluée, respectueusement, ainsi que la princesse Blanche :

— Maître Gaucher Faber, je suis aise de vous voir, dit-elle, fort aimablement.

Gaucher salua, derechef.

— Vous êtes l'ami de Messire Jacques? poursuivit Marguerite.

— Depuis mon enfance, Madame.

— Le Révérend Père Radbert, ici présent, me l'a dit. En vérité, je ne me doutais guère, quand je vous ai vu, pour la dernière fois, il y a un mois, au Palais, que je vous reverrais céans. Vous êtes venu prendre, ici, quelque repos?

— Oui, Madame.

— Vous vous y reposerez, certes! Le site est magnifique!

Puis, se tournant vers Apollon :

— Votre jardin est fort beau, Messire Jacques, reprit-elle.

— Je l'entretiens moi-même, Madame.

— Je l'aurais deviné... Et, ce parc, qui s'étend, là-bas, dépend, aussi, de cette habitation?

— Oui, Madame.

— La vue qu'on a, d'ici, sur la campagne et sur l'Abbaye, est splendide. Vous devez vivre fort heureux en ce coin de nature, Messire Jacques?

— Fort heureux, oui, Madame.

— Vous pouvez rêver et travailler tranquille, dans la paix la plus parfaite?

— Oui, Madame.

— Heureux homme! fit Marguerite, en soupirant. Oui, heureux homme, qui, de par la force de son imagination, évoque, en cette demeure du sage, si modeste, si calme, la muse, qui lui montre, au gré de ses désirs, selon ses caprices, le passé, le présent, l'avenir,... qui le transporte, s'il le souhaite, en un clin d'œil, à travers les pays les plus lointains et les plus inexplorés... ou qui le fait vivre, si cela lui plaît, par la pensée, dans les palais ou les masures, avec les grands ou parmi les humbles,... et, cela, sans qu'il ait quitté sa paisible maison! Ah! vraiment, les artistes sont gens enviables, Messire Jacques. Ils sont plus puissants que les plus puissants rois. Leur existence se passe sans qu'ils souffrent; ils ne voient pas la tristesse des réalités, tout occupés qu'ils sont, uniquement, de leurs rêves!

— Que cela est bien dit! s'écria le Prieur, qui était, de plus en plus, en allégresse.

— Oui, déclara Apollon, cela est fort bien dit; mais cela n'est pas absolument exact.

— Ah! Et pourquoi donc? demanda Marguerite, à qui le nain plaisait beaucoup, décidément.

Apollon répliqua :

— Il est bien vrai, Madame, que la joie de l'artiste est grande, lorsqu'il évoque, comme vous l'avez dit, à son gré, les grandes scènes du passé; quand il peut voir les héros et les plus belles créatures qui ont vécu sur notre terre, ou visiter, par la pensée, les régions les plus merveilleuses, soit au Nord, sur les glaces, soit au Sud, au milieu des forêts géantes brûlées par le soleil; mais il souffre, aussi, quand il fait revivre, par son art, tout ce qu'il a entrevu, parce que, pour créer, il faut livrer quelque chose de soi-même : un lambeau de son être, et parce que cela ne s'accomplit pas sans un déchirement! Tout artiste, alors qu'il rêve, est heureux, et jouit, comme la femme, à l'heure de la conception; mais, comme elle, il souffre, cruellement, à l'heure de la parturition! Il peint des amoureux, et c'est son cœur qu'il

livre! Il montre des enfants, et il gémit, en se ressouvenant des caresses de sa mère disparue! Ou bien, il est père et il dit, avec douleur, toutes les craintes que lui inspire l'être qu'il chérit, et qui, à chaque pas qu'il fera dans la vie, court au-devant d'un danger! Il se souvient, pour le reproduire avec plus de puissance et de vie, de tout ce qui fut, pour lui, joie ou chagrin, et cette évocation le brise! Il est bien vrai, pourtant, que cette souffrance est chère à l'artiste doué; qu'il la recherche; qu'il s'en enivre, et qu'il en meurt! Il est bien vrai, de même, qu'il ne pourrait vivre autrement; il est bien vrai que la création constante, d'où lui vient sa souffrance, et qui le conduit à la mort, constitue, pour lui, un besoin, qu'il doit satisfaire à tout prix; il est bien vrai, enfin, que son sort, tel qu'il est, c'est-à-dire fait de douleurs et de jouissances, lui plaît, et qu'il ne le changerait pas contre celui du monarque le plus puissant et le plus riche du monde!

En parlant ainsi, Messire Jacques s'était exalté.

Il apparut, aux princesses, quasi transfiguré...

Elles admirèrent, plus que jamais, ce petit homme, ce nain, ce gnome, dont le front rayonnait, comme s'il avait été nimbé; dont les yeux brillaient à ce point qu'on n'en supportait pas l'éclat sans peine; dont les narines, dilatées, battaient violemment.

Le masque, superbe, de cet homme, avait une indicible expression de force et d'intelligence.

— Vous avez raison, Messire Jacques! dit la princesse Blanche. L'artiste vrai use sa vie en son œuvre! Il se donne, tout entier, corps et âme, à ceux qui l'admirent, et qui devraient, à cause même de ce sacrifice, l'admirer davantage encore!

Le Prieur approuva de la mine et du geste.

Le bonhomme était heureux, bien heureux, absolument heureux : On parlait de l'art, des artistes... On dissertait sur des sujets qui le passionnaient!

Et puis, la nature, autour de lui, était si belle,... et les princesses étaient si gracieuses!

Ah! quelle journée pour le digne Père Radbert.

Gautier et Philippe d'Aulnay étaient, de même, intéressés, vraiment, par les propos qui s'échangeaient en leur présence.

Du reste, comme ils ne désiraient qu'une seule chose au monde : que leurs maîtresses fussent satisfaites, ils étaient, par suite, satisfaits, eux-mêmes, puisqu'elles paraissaient s'amuser, fort, de cette échappée en la maison du Maître Enlumineur.

L'Évêque de Saint-Georges écoutait et observait, sans mot dire.

Quant à Frezzini, il cherchait à se rendre compte des raisons qui avaient décidé Marguerite à venir chez Messire Jacques.

Le groupe, qui avait parcouru le jardin, en s'arrêtant, çà et là, revenait vers la maisonnette.

Apollon, qui marchait derrière les princesses, respectueusement, leur dit :

— Vous plaît-il, à présent, d'entrer dans la maison, Mesdames?

— Certes! répliqua Marguerite.

Elle se dirigea vers la porte d'entrée de la grand'salle, suivie par la princesse Blanche.

Messire Jacques jeta un rapide regard dans le jardin.

Il vit, là-bas, son servant, Thomas, qui s'engageait, alors, dans le petit parc, à la recherche, sans doute, de Roland et de Juliette.

— Il ne les a pas trouvé s encore! pensa-t-il. Que sont-ils donc devenus?

Tout inquiet, il entra, dans la grand'salle, derrière les princesses, et suivi par Gautier, Philippe d'Aulnay, le Prieur, l'Evêque-moine, Frezzini et Gaucher.

Soudain, Véronique parut, portant deux bouquets.

Elle avait profité du moment où son maître conduisait Marguerite et Blanche à travers le jardin, pour faire des bouquets, qu'elle offrit, très simplement, aux princesses.

Apollon félicita la servante de l'heureuse pensée qu'elle avait eue.

Comme Marguerite s'extasiait sur l'arrangement, très artistique, de la salle basse, où tout était bien à sa place, en valeur... où tout brillait, Remi parut, à son tour.

* * *

Il était resplendissant, ayant pris soin de rajuster son riche costume.

Un peu intimidé, il s'efforçait de cacher son trouble.

Il se tenait très droit, bombant sa vaste poitrine, levant haut la tête.

— Quel colosse! fit Marguerite, stupéfaite.

Lors, Remi s'inclina, profondément, de façon si comique, si rapide, que les deux jeunes femmes éclatèrent de rire.

Ce fait augmenta, encore, le trouble du Bourguignon.

— Qui est ce géant demanda Marguerite.

— Un mien ami, répliqua Apollon, Remi, Grand-Fauconnier du Seigneur de Conflans.

— Fort bien! dit Marguerite. Je sais... Le Révérend Prieur nous a parlé de lui. Et puis, je lui ai causé dommage, ce matin, en lui prenant, à Conflans-Saint-Honorine, sur la place de l'Eglise, la haquenée de sa nièce.

A l'aspect de Remi, le Révérend Père Richard, Evêque de Saint-Georges, avait pâli, soudain.

Mais il s'était remis vite de l'émotion, très visible, qu'il avait éprou-

vée, de telle sorte que, lorsque Marguerite le regarda, — trop tard, — son visage avait repris son expression habituelle.

Remi, cependant, s'était relevé ; il fixait son regard clair sur tous les assistants.

Il vit, à son tour, l'Evêque, et, tout à coup, il fit un mouvement, que Marguerite, maintenant très attentive, surprit.

— C'est certain, pensa-t-elle, ils se connaissent! Je ne m'étais pas trompée. Que peut-il y avoir de commun entre eux? Je le saurai : Frezzini se chargera, pour mon compte, d'élucider cette question.

Puis, elle pensa à la nièce de ce Remi, qui venait de paraître devant elle, et elle se dit :

— Je la verrai tout à l'heure, aussi, sans doute. Attendons.

Le Grand-Fauconnier du Seigneur de Conflans prit la parole, cependant.

— Il est vrai, Madame, dit-il, de sa voix sonore, que j'ai été fort marri, ce matin, quand, au sortir de l'Eglise de Conflans-Saint-Honorine, je me suis aperçu qu'on m'avait pris la haquenée que ma nièce devait monter pour venir, à Maubuisson, chez notre ami Messire Jacques ; mais quand j'ai su que la bête avait été prise pour votre service, toute ma colère est tombée, subitement.

— Bah! fit Marguerite, en riant. Et pourquoi donc?

— Non parce que vous êtes une puissante princesse, une future reine ; mais parce que...

Remi n'acheva pas.

— Parce que... dit la princesse, curieuse, amusée. Achevez?

Et le colosse répliqua, enfin :

— Parce que je vous ai vue quand vous n'étiez pas plus haute que ça... parce que vous êtes la fille, respectée, de mon bien-aimé duc Robert... parce que vous êtes née, comme moi, dans la verdoyante Bourgogne, notre doux pays... et parce que, à cause de tout cela, Madame, je vous aime de tout mon cœur!

Le Bourguignon avait prononcé ces paroles d'une voix si émue, que son émotion gagna les princesses, si sceptiques qu'elles fussent.

— Eh! mais, murmura la jeune comtesse de la Marche, voilà un brave homme!

— Oui! ajouta Marguerite, sérieuse, à présent.

— Le maladroit! pensa Apollon, toujours défiant.

L'Évêque de Saint-Georges avait souri, l'espace d'une seconde, et son sourire, cette fois, n'échappa point à Marguerite.

— Ainsi, vous êtes Bourguignon? demanda la princesse, s'adressant à Remi.

— Oui, Madame, répondit le Grand-Fauconnier du Seigneur de Con-

Maintenant, debout,... l'une de ses mains en la main de Roland, qui était resté assis, elle regardait Marguerite et Blanche. (P. 445).

flans. Et je m'en ferais gloire quand bien même je n'aurais pas l'honneur insigne d'être, comme vous, enfant de cette contrée bénie.

— Vous avez grand'raison : Notre Bourgogne est, en effet, une contrée bénie... Et... vous m'avez vue, quand j'étais toute petite?

— Oui, Madame. Vous étiez si belle, alors!... Vous promettiez de devenir ce que vous êtes devenue : Une admirable et très grande princesse!

Ces hommages que Remi rendait, naïvement, à la fille de son duc, flattèrent Marguerite. Quelle femme ne se sent heureuse de recevoir des hommages, de quelque part qu'ils viennent, pourvu qu'ils soient sincères?

— Où diable Remi va-t-il chercher tout ce qu'il dit? pensait Gaucher. Jamais je ne l'ai vu si bavard et si galant!

L'éloquence du Bourguignon lui venait de l'émotion, très vive, que lui donnaient les ressouvenirs d'un passé où il se revoyait, tout jeune, près de Marguerite, enfant.

— Pourquoi, aimant notre Bourgogne comme vous paraissez l'aimer, l'avez-vous quittée? demanda la princesse.

Remi se troubla.

Il se rendit compte, enfin, qu'il avait trop parlé, peut-être.

Et il vit, à cette même minute, le regard de l'Évêque de Saint-Georges, obliquement fixé sur lui.

Or, ce fait augmenta encore son trouble.

Il répondit, cependant :

— Hélas, Madame, j'ai quitté notre Bourgogne parce que, parfois, les nécessités de l'existence vous poussent, et parce que, l'homme n'est pas maître de sa volonté, en quelque condition que le sort l'ait fait naître.

— C'est juste, dit Marguerite.

Et elle pensa :

— Tout ceci est, par ma foi, fort intéressant. J'ai bien fait de venir ici, décidément. Il me semble que cette visite me sera utile; sans compter que je m'amuse beaucoup, et que, partant, il y a, en cette aventure, tout profit pour moi...

Elle reprit, à haute voix, s'adressant à Remi, très gracieusement :

— Je suis aise d'avoir vu un enfant de Bourgogne. Je suis heureuse, aussi, d'avoir reçu ses hommages. Nous nous reverrons, Maître Remi.

Puis, se tournant vers Apollon :

— Messire Jacques, fit-elle, vous plaît-il, à présent, de nous faire voir la plus intéressante partie, sans doute, de votre demeure? Je veux dire la salle où vous créez vos œuvres?

— Certes, Madame, répondit le nain.

— Fort bien! Nous vous suivons.

Marguerite ajouta, parlant aux frères d'Aulnay, à l'Évêque-Moine, au Prieur, à Frezzini et à Gaucher :

— Venez, Messires?

La comtesse de la Marche et Marguerite suivirent Apollon.

Il s'était engagé dans l'escalier tournant qui conduisait au premier étage.

XXXII

EN PRÉSENCE

Messire Jacques s'arrêta sur le palier du premier étage éclairé par une vaste baie, ornée de beaux vitraux représentant la mort d'Orphée.

Puis, il ouvrit la porte de la pièce qui lui servait d'atelier, et il s'effaça pour laisser passer les princesses.

Marguerite et Blanche pénétrèrent dans la salle.

Alors, il se produisit un fait, qui bouleversa Apollon.

Au moment où la porte s'était ouverte... au moment où les deux jeunes femmes étaient entrées dans l'atelier, un cri, venant de la salle, retentit... un cri auquel répondit un autre cri, poussé, en même temps, par les princesses.

Le nain, qui s'effaçait, encore, pour laisser pénétrer, dans l'atelier, les hommes de la suite de Marguerite,... effaré, voulut se rendre compte de ce qui était arrivé.

Il bouscula Gautier et Philippe d'Aulnay, pour s'introduire avant eux, dans la salle, immédiatement derrière les princesses.

Celles-ci s'étaient arrêtées, stupéfaites.

Et, devant elles, Apollon, de plus en plus affolé, vit Roland et Juliette, non moins stupéfaits que les princesses et lui-même.

Peu après leur rentrée en la maison du Maître Enlumineur, après la scène qui s'était jouée, entre Jean de Meung et Juliette, au fond du jardin, près du chemin creux, les deux amoureux étaient montés, au premier étage, se disant qu'ils seraient fort bien, en l'atelier de l'artiste, pour causer, librement, en tête à tête.

Ils avaient tant... et de si douces choses à se dire!

Leur amoureuse conversation avait été troublée, brusquement, par l'entrée, si inattendue, de Blanche et Marguerite.

Ah! Les deux jeunes gens ne se doutaient guère de ce qui se passait, au dehors, pendant qu'ils devisaient, si heureux de se trouver réunis!

Ils étaient assis, tout près l'un de l'autre.

Roland avait passé son bras autour de la taille, si souple, si svelte, de Juliette.

Ils se parlaient bas, délicieusement charmés.

Ils formaient des projets d'avenir.

Roland disait comme il avait attendu, impatiemment, que sonnât l'heure de son retour en la maison paternelle.

Juliette, rougissante, émue, bien heureuse, lui avouait que, de son côté, elle avait attendu, non moins impatiemment, l'heure où elle le reverrait.

Tous les deux, ils échangeaient ces propos d'amour qui sont des riens, et qui, pourtant, charment, troublent, agitent, et donnent des joies inoubliables!

Pour eux, l'univers tenait, alors, en cette salle, où ils étaient enivrés d'amour!

— Je t'aime, ô ma douce Juliette! disait Roland.

— Je t'aime, mon Roland! répondait Juliette.

Toute leur conversation, si tendre, tenait en ces seuls mots!

Adorable duo, chanté par les amants, de toute éternité, et qui, si vieux, est toujours jeune!

Éternel cantique d'amour, que toutes les créatures redisent pour célébrer les premiers battements de leur cœur!

Hymne, délicieusement harmonieux, qui vibre, si puissamment, aux oreilles de deux êtres épris l'un de l'autre!

Or, Juliette, enivrée, en extase, frémissante dans les bras de Roland, avait été rejetée, brusquement, des hauteurs où son rêve l'emportait, dans la réalité!

Elle avait vu s'ouvrir la porte de la salle; elle avait vu paraître les princesses... et, épouvantée, elle avait jeté ce cri que Apollon avait entendu.

Maintenant, debout,... l'une de ses mains en la main de Roland, qui était resté assis, elle regardait Marguerite et Blanche.

Roland, non moins surpris que la jeune fille, demeurait immobile, muet.

Qui étaient ces femmes, si belles, si majestueuses, si hautaines, si richement vêtues, si splendidement parées?

D'autre part, les princesses se demandaient qui étaient ces jeunes gens.

Marguerite comprit vite que son intrusion dans la salle avait interrompu un très doux entretien.

Cela eut été visible, même à des yeux moins clairvoyants que ceux de la princesse, plus que toute autre pleine d'expérience, dès qu'il s'agissait de choses amoureuses.

Elle sourit.

Tout d'abord, elle regretta d'avoir dérangé ces jeunes amants.

Ils étaient si beaux!

Ils paraissaient si troublés!

C'était un crime, vraiment, que d'être entré, ainsi, à l'improviste, et d'avoir, par ainsi, gêné les tendres ébats de ces candides jouvenceaux!

Puis, Marguerite se sentit jalouse, en voyant Juliette si belle, si pure.

Enfin, elle admira Roland.

En vérité, le jeune homme était remarquablement beau... plus beau, même, que Gautier.

— Oui, oui, plus beau, certes!... se dit-elle, non sans un secret dépit.

Quel adorable visage! Quelle candeur!

Comme sa taille fine, droite, était souple.

Comme l'ensemble de sa personne était gracieux!

Et Marguerite envia cette jeune fille, qui se trouvait près de lui, et à qui il donnait encore la main, si amoureusement, par un mouvement si plein de grâce.

Toutefois, et comme la princesse était souverainement maîtresse d'elle-même, elle ne laissa rien voir de ce qui se passait en elle.

Au contraire, un beau sourire éclaira son visage, et elle dit :

— Nous avons dérangé des amoureux à ce qu'il me semble!

Ces paroles achevèrent de troubler Roland et Juliette.

— Vraiment, ajouta la princesse, j'en suis désolée!

Elle pensait :

— Cette jeune fille est la nièce de ce Remi, le naïf fauconnier, ami de Messire Jacques, et le jeune homme est le fils du Maître Enlumineur. Ainsi, ces jeunes gens s'aiment!... Voilà une découverte qui peut nous être utile.

Elle dévisageait la jeune fille, cependant.

— A qui ressemble-t-elle? Elle ressemble à quelqu'un que je connais! se disait-elle encore. Qui donc? Observons... Voyons, un peu, l'effet que produira, sur le Révérend Père Richard, la vue de cette jeune fille.

Apollon était à la torture.

Ces jeunes gens s'étaient réfugiés, pour être plus tranquilles, afin de pouvoir causer librement, dans cette salle du premier étage!

Comment n'avait-il pas deviné cela?

Certes, il devaient se trouver mieux, en cette salle que dans le jardin, pour échanger leurs tendres confidences.

Ainsi, ce qu'il avait tenté d'éviter s'était produit!

Fatalité!

Une force occulte avait voulu, semblait-il, que Marguerite se trouvât face à face avec les jeunes gens.

Il n'en fallait pas douter, — et Messire Jacques, désolé, en était plus que jamais convaincu, à cette heure, — cette rencontre aurait des conséquences terribles.

Quelles?

Nul ne pouvait le prévoir!

— Oh! pensa Apollon, quelle mauvaise journée! Que va-t-il nous arriver, encore?

Gautier et Philippe d'Aulnay, l'Évêque-Moine, le Prieur, Frezzini, Gaucher et Remi, étaient entrés dans la salle, cependant.

A la vue de Roland et de Juliette, le Révérend Père Richard comprit ce qui s'était passé.

Il se dit que la jeune fille était la nièce de Remi.

Il fut frappé, à son tour, ainsi que Marguerite, de la ressemblance de Juliette avec quelqu'un qu'il connaissait aussi.

— Oh! pensa-t-il... Cette ressemblance est flagrante!

Lui, du moins, il ne fut pas obligé de s'interroger, comme la princesse l'avait fait... vainement, du reste... relativement au nom de la personne à qui Juliette ressemblait.

Cette constatation lui causa une poignante émotion; mais, comme il sentait, fixé sur lui, le regard de Marguerite, il s'efforça de lui cacher cette émotion, et il y parvint.

Frezzini regardait la princesse, et, comme il la connaissait bien, il se rendait compte, exactement, de ses pensées : Il se disait que Marguerite trouvait Juliette trop pure, et qu'elle admirait la grâce de Roland.

— Est-ce que le hasard, qui m'a conduit céans, me fournirait le moyen j'ai cherché jusqu'ici, sans résultat? se demandait-il.

Philippe et Gautier d'Aulnay, d'autre part, examinaient, avec sympathie, le couple amoureux.

Roland et Juliette, si jeunes, si beaux, si troublés, observaient les deux frères, férus d'amour, de leur côté.

Gaucher, en voyant Marguerite attentive, tour à tour ironique et pensive, partageait les appréhensions d'Apollon.

Le Prieur, tout à la joie, se répétait que, pour son ami Messire Jacques, la journée était excellente : La princesse, selon lui, était enchantée de sa visite, d'autant plus, que, comme si on l'avait fait exprès, elle avait pu voir, dans l'artistique décor de l'atelier du Maître Enlumineur, le fils d'Apollon et la nièce de Remi, ces deux enfants dont l'aspect, à coup sûr, séduisait la princesse.

Remi, enfin, qui était entré, le dernier, dans la salle, regardait la scène, à la fois charmé et tout inquiet, à présent, commençant, sans savoir trop pourquoi, à partager les appréhensions d'Apollon, et se disant qu'il eut mieux valu, peut-être, que la « fille de son duc » n'eut pas eu l'idée de venir en la demeure de l'artiste.

* * *

— Mon fils, dit Messire Jacques, en montrant Roland aux princesses, élève de mon ami Gaucher Faber.

— Mon élève préféré, ajouta Gaucher, avec intention, et qui — je l'espère, tout au moins — prendra, un jour, au Palais, la charge de son Maître, comme j'ai pris, moi-même, celle de mon très savant et très vénéré Maître : Jean Pitard.

— Un beau jeune homme! dit Marguerite, souriante.

Puis, elle demanda :

— Et, cette jeune fille ?

— Juliette... Ma nièce, dit Remi.

— Charmante créature !

— Ces enfants ont grandi côte à côte, poursuivit Apollon. Séparés, depuis quelques mois, parce que mon fils réside, à Paris, pour ses études, près de son Maître, ils se sont revus, aujourd'hui ; ils ont été bien heureux de se retrouver... ils devaient avoir beaucoup de choses à se dire!

Il ajouta, intentionnellement :

— Ils s'aiment, quasiment, comme s'ils étaient frère et sœur.

Roland, stupéfait, ébloui, fasciné par l'éclatante beauté de Marguerite, la regardait, comme en extase.

Juliette, d'autre part, regardait la princesse, et se sentait troublée à un point indicible.

L'attitude de Marguerite, son masque ironique, son air hautain, lui déplaisaient.

Apollon avait grande hâte que l'attention des visiteurs se détachât de Roland et de Juliette.

Aussi, s'empressa-t-il de faire, aux princesses, les honneurs de la salle qu'elles avaient voulu voir.

— J'aurai terminé, sous peu, Madame, dit-il, l'ouvrage que j'ai entrepris pour vous.

Et, montrant, à Marguerite, sa table, couverte de parchemins, de vélins et de couleurs, il ajouta :

— Voici l'une des dernières pages du susdit ouvrage, Madame... Regardez.

Marguerite et Blanche s'approchèrent de la table et examinèrent la page commencée.

Or, cette page était consacrée aux chapitres douzième et treizième du *Livre de Judith*.

Une enluminure ornait chacun de ces chapitres.

La première représentait Judith, merveilleusement parée, demi-nue, superbe, près d'Holopherne, étendu sur un lit de plaisir.

Le chef Assyrien, richement vêtu, lui offrait une coupe d'or.

— Parlez bas! fit-il, tout frémissant. Ne prononcez pas ce nom dans cette maison, Madame.
(P. 454.)

Messire Jacques avait illustré le verset suivant du Livre Saint :

« *Et dixit ad eam Holofernes : Bibe nunc, et accumbe in iucunditate, quoniam invenisti gratiam coram me.* »

L'autre enluminure représentait Judith, échevelée, tenant la tête d'Holopherne.

Elle se rapportait au verset suivant du chapitre treizième :

« *Et proferens de pera caput Holofernis, ostendit illis, dicens : Ecce ca-*

put Holoferuis principio militiæ Assyriorum, et ecce conopeum illius, in quo recumbebat in ebrietate sua, ubi ver manum feminæ percussit illum Dominus Deus noster. »

— Superbe ! dit la jeune comtesse de la Marche.

— Admirable ! ajouta le Prieur.

Il montra les images à Marguerite, pendant que Messire Jacques montrait, à la princesse Blanche, les précédentes enluminures, et les esquisses de celles qu'il comptait faire bientôt.

— C'est très beau ! fit Marguerite, distraitement.

Elle observait, fort attentivement, depuis un moment déjà, l'Évêque de Saint-Georges, qui se tenait à l'écart, regardant, de temps à autre, Roland, et, surtout, Juliette.

Il était pensif, préoccupé.

Ses yeux s'allumaient, parfois, et, de ses prunelles, alors, deux éclairs jaillissaient.

Évidemment, sa pensée était loin... bien loin de cette salle.

Il ne se souciait, aucunement, de ce qui s'y passait.

Marguerite, tenant toujours les enluminures représentant Judith et Holopherne, se rapprocha, tout doucement, de l'Évêque-Moine.

Frezzini, debout à l'entrée de la salle, et qui, lui aussi, avait observé le Révérend Père Richard, vit la manœuvre, et, dès lors, curieusement, il étudia le jeu de scène, sans en avoir l'air.

XXXIII

LES DEUX VERSETS DU *Livre de Judith*.

— Ces belles images ne vous intéressent point, à ce qu'il paraît ? dit Marguerite au Révérend Père Richard.

Celui-ci fit un mouvement.

L'apostrophe de la princesse l'avait tiré, brusquement, de sa rêverie.

— Il y a temps pour tout, reprit Marguerite, en fixant ses yeux sur ceux de l'Évêque, comme si elle avait voulu lire jusqu'au plus profond de sa pensée. Rien ne vaut la solitude pour songer aux choses, très graves, qui vous occupent, sans doute.

Le Révérend Père Richard, cependant, s'était remis de la surprise qu'il avait éprouvée, tout d'abord.

— Oui, madame, répliqua-t-il, vous l'avez bien dit : En effet, j'étais occupé de choses très graves !

Marguerite sourit.

— Vous prépariez, peut-être, reprit-elle, le texte du... comment dirais-je?... du... sermon que vous avez commencé, devant nous, ce matin, et que vous avez promis de continuer, cette nuit?

— Précisément! fit le Révérend Père Richard, sur le même ton ironique. Je préparais, en effet, la suite de mon... sermon, comme vous dites. On croirait, vraiment, Madame, que vous avez le don de double vue!

— Je suis femme!

— Et, par conséquent...

— Les femmes sont expertes dans l'art de lire au fond des cœurs.

— Vous, surtout!

— Pas plus, mais autant qu'une autre...

Et la princesse poursuivit :

— Pourquoi donc votre esprit s'est-il arrêté sur ces choses graves qui vous occupent, jusque dans cette maison, où tant d'autres sujets devaient attirer votre attention?

L'Évêque hésita à répondre : On eut dit qu'il se consultait.

— Parce que plus approche l'heure d'agir, et plus l'homme d'action doit réfléchir à son œuvre! répliqua-t-il, enfin.

Marguerite sourit, pour la deuxième fois, et elle ajouta :

— Avouez qu'il s'est passé, depuis peu, autour de vous, des faits qui vous ont donné, tout à coup, plus d'impatience, encore, d'entreprendre l'œuvre que vous rêvez d'accomplir?

Et, toujours souriante... mais fort attentive, elle attendit la réponse de son interlocuteur, sans cesser d'observer son visage.

Si maître de lui qu'il fut, l'Évêque-Moine se troubla en entendant les paroles que la princesse avait prononcées, fort adroitement.

— Que voulez-vous dire? interrogea-t-il, en s'efforçant de se tenir, de plus en plus, sur ses gardes, car, mieux que personne, il savait que, avec la dangereuse et habile créature, il avait affaire à très forte partie.

— Je vais gager avec vous, si vous voulez, poursuivit Marguerite, que vous connaissez Messire Jacques, et son ami, Remi, le Bourguignon, depuis longtemps?

— Qui peut vous faire supposer cela?

— N'avez-vous pas dit, tout à l'heure, que j'ai le don de double vue? fit la princesse, railleuse.

— Poursuivez?

— Je vais gager, aussi, que vous connaissez l'histoire de ces deux hommes... Oh! j'entends leur histoire vraie... et non le conte que le digne Prieur nous a récité, ingénûment, tout à l'heure, à l'Abbaye, au cours des interrogations, innombrables, que vous lui avez adressées relativement à Messire Jacques et à Remi?

— Mais...

— Je vais gager, enfin, que vous savez fort bien le nom véritable de la prétendue sœur de Remi, et, par conséquent, le nom de sa prétendue nièce, que j'ai surprise, ici, il n'y a qu'un moment, en galante causerie avec le fils du Maître Enlumineur?

— Sur quelles données...

— Je veux bien m'expliquer.

— Voyons?

— Je me doutais de quelque chose : Selon moi, vous n'avez point interrogé, tout à l'heure, à l'Abbaye, avec tant de curiosité, le naïf Prieur, dans l'unique intérêt de l'artiste Jacques. Oui, j'en étais bien sûre, vous connaissiez cet homme et son ami.

— Poursuivez?

— Or, quand nous nous sommes trouvés en leur présence, je me suis efforcée de voir si leur aspect vous troublerait.

— Eh! bien?

— Malheureusement, distraite, alors, je vous ai observé trop tard.

— Après...

— Mais, quand vous avez vu cette Juliette, vous avez tressailli...

— Je...

— Ne niez pas: J'ai vu.

— Après?

— Pour moi, donc, le fait est certain : Vous connaissez ces hommes ; leur histoire n'est point un secret pour vous.

— Je vous atteste. .

— De plus, vous savez, encore une fois, qui est la mère de cette jeune fille.

— En vérité...

— Ce n'est pas tout...

— Achevez?

— Il est non moins certain que la découverte, inattendue, que vous avez faite, depuis quelques heures, vous a fourni une arme?

— Une arme?

— Une arme fort importante, sans doute...

— Madame...

L'Évêque-Moine avait tressailli.

La princesse poursuivit :

— J'ai dit fort importante... Une arme grâce à laquelle vous êtes prêt, maintenant, à tenter un coup que vous méditez depuis longtemps — j'en répondrais — un coup hardi, que, jusqu'ici, vous n'aviez point osé risquer, car, si la réussite de vos opérations doit vous donner un profit considérable, la mise en œuvre de vos projets est, évidemment, grosse de terribles dangers.

L'Évêque était très pâle ; il tremblait.

Tremblait-il de peur, ou parce qu'il luttait contre le désir, ardent, qu'il éprouvait, peut-être, de répondre, franchement, à la princesse ?

Voilà ce que celle-ci se demandait, non sans anxiété.

Or, elle voulait qu'il parlât; elle le voulait absolument.

Elle reprit donc :

— C'est à cela que vous rêviez, tout à l'heure ? Avouez-le ?

Le Révérend Père Richard gardait toujours le silence.

— Je vous ai parlé avec franchise, reprit la princesse, pourquoi ne m'imitez-vous pas ? Je croyais que vous m'étiez dévoué?

— Je le suis !

— Alors ?

— C'est que...

— Vous êtes ambitieux, très ambitieux, je le sais...

L'Évêque leva la main, comme pour protester contre cette assertion.

— Je suis l'humble serviteur de Dieu ! dit-il.

— La récompense des services que vous rendez à sa Sainte cause peut vous être payée, dès ici bas, en attendant la récompense qu'il vous octroiera dans l'autre monde. Oui, vous êtes ambitieux, extraordinairement ambitieux.

— Mais...

— Or, si, après votre mort, vous allez vous asseoir, à la droite de Dieu, dans son Paradis, il ne vous déplairait pas, vivant...

— Achevez ?

— ... de changer votre robe violette contre la pourpre.

Les yeux de l'Évêque étincelèrent.

— Être évêque, c'est bien ! Être cardinal, c'est mieux ! poursuivit Marguerite.

Et, non sans ironie, elle ajouta :

— Ne serais-je pas reine de France, un jour? Or, si mon beau-père, le roi régnant, Philippe IV, a pu faire deux papes, pourquoi ne pourrais-je pas faire un cardinal ? Vous avez donc tout intérêt à me servir. Je croyais que c'était convenu, déjà, entre nous. Faut-il vous le répéter? Servez-moi, je vous servirai ! Vous avez plus à y gagner que moi, j'imagine ! Allons, une dernière fois, avouez que je ne me suis pas trompée ?

L'Évêque garda le silence.

Cela surexcita, au plus haut degré, la curiosité de la princesse.

— Vous vous taisez ? fit-elle. Ce secret, que vous me cachez, a donc une si grande importance ?

Et elle ajouta, terrible :

— Prenez y garde, je le pénétrerai... malgré vous, ce secret, qui, — j'ne suis sûre... quelque chose me le dit... m'intéresse fort — et, quand je

l'aurai pénétré, sans votre aide, j'aurai intérêt, à mon tour, qui sait?... à le garder pour moi seule!

L'Évêque répliqua :

— Sans mon aide, Madame... ce secret ne sera pénétré par personne — pas même par vous, si puissante, si hardie et si habile que vous soyiez!

— Soit! Vous vous êtes décidé, enfin, à me répondre, et c'est quelque chose. Ce que je veux retenir de vos paroles, qui équivalent à un aveu, c'est que je ne me suis pas trompée... c'est que vous connaissiez ces hommes et leur secret.

— Dont ils n'ont pas le mot, eux-mêmes.

— Mais ce mot, vous l'avez, vous?

— Oui!

— Bien!

La princesse réfléchit un moment.

— Pourquoi donc avez-vous hésité, si longtemps, à me répondre? fit-elle, en regardant fixement le moine.

Puis, elle ajouta :

— Vous ne me le direz pas, c'est clair! Vous avez vos raisons pour cela... N'importe. Poursuivons. Ce Remi est bourguignon: Il l'a dit, tout à l'heure. Or, vous êtes bourguignon, vous aussi?

— Oui!

— Ceci pourrait me mettre sur la voie. Attendez! Vous appartenez à une famille qui fut puissante! On vous appelle le Révérend Père Richard; mais vous êtes fils d'un preux, qui se nommait Charles de Musigny.

L'Évêque se troubla.

— Parlez bas! fit-il, tout frémissant. Ne prononcez pas ce nom dans cette maison, Madame.

Marguerite poussa un cri de joie.

— Ah! dit-elle, triomphante. Je suis sur la voie : Il faudra bien que vous vous expliquiez.

— Je m'expliquerai? répliqua le moine, tout à coup bien décidé à parler enfin.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait tout de suite? interrogea la princesse. Pourquoi m'avez-vous forcée à employer, avec vous, tour à tour, la promesse, la menace et la ruse?

— C'est que...

— Pourquoi ne vous ai-je arraché, pour ainsi dire, que des demi-aveux... ce qui fait que je ne vous devrai, permettez-moi de vous le déclarer, qu'une demi-reconnaissance?

L'Évêque répliqua :

— Parce que, ainsi que vous l'avez dit, tout à l'heure, Madame, les projets que je fais sont si dangereux que je n'ai pas voulu vous y associer sans

être sûr de leur réussite... parce que je voulais y réfléchir, encore, avant de vous en parler, — parce que, enfin, l'endroit est mal choisi pour de pareilles confidences.

— Ne disiez-vous pas, ce matin, et tout à l'heure, même, que l'heure d'agir approche?

— C'est vrai! Mais elle n'a pas sonné encore!

— Quand sonnera-t-elle?

Le Père Richard releva la tête, regarda la princesse fixement, et, d'une voix grave, il répliqua :

— A présent, je puis vous répondre: Elle sonnera quand il vous plaira!

Et, brusquement, il ajouta :

— Prenez garde, Madame, on nous observe.

Marguerite, alors, leva le bras ; elle montra, à son interlocuteur, les enluminures qu'elle tenait toujours, depuis le commencement de cet entretien, qui avait eu lieu, en *a parte,* — comme on le pense bien — en un coin de la salle.

Le Révérend Père Richard regarda les images, et dit, assez haut, pour être entendu de tous les assistants :

— Admirable, vraiment!

Cette diversion suffit pour détourner, de Marguerite et de l'Évêque, l'attention des assistants, qui, un moment, s'était portée sur eux, tant ils paraissaient occupés de choses différentes de celles qui divertissaient les autres acteurs de cette scène.

La princesse Blanche se remit à causer avec Apollon et le Prieur.

Frezzini, debout près de la baie qui éclairait la salle, regardait toujours, tour à tour, Marguerite, l'Évêque, comme, aussi, Roland et Juliette.

Les deux amoureux, troublés, demeuraient immobiles, muets, à la place où ils se trouvaient lors de l'entrée, dans la salle, des princesses et de leur suite.

Quant aux frères d'Aulnay, ils admiraient les meubles, les objets d'art et de curiosité qui ornaient l'atelier; ils interrogeaient Gaucher et Remi, qui leur faisaient les honneurs de la maison de leur ami.

Le révérend Père Richard, cependant, avait vu les deux enluminures d'Apollon.

— Oh! fit-il, ceci est prodigieux! C'est quasiment providentiel. Il y faut voir la volonté manifeste de Dieu!

— Quoi? demanda Marguerite.

Et l'Évêque poursuivit, dans un transport :

— Après la conversation que nous venons d'avoir, Madame, il semble, vraiment, que ceci constitue comme un encouragement, à moi donné par le Très-Haut, de m'engager plus avant, avec vous, et sans hésiter, dans la voie que je dois suivre.

— Expliquez-vous?

— Regardez.

— Quoi?

— Ces images.

— Eh! bien?

— Deux scènes du *Livre de Judith.*

— Je ne comprends pas...

Et le Révérend Père Richard, jouant, à merveille, son rôle, s'efforçant de se montrer, comme une sorte de fanatique, inspiré et plein de foi, agissant, en quelque sorte, sous l'influence d'une force surhumaine par laquelle il est dominé..., poursuivit :

— Judith! Judith! Héroïne à jamais glorieuse, à jamais admirée!

Il levait les yeux vers le ciel, comme en extase.

— Trouvera-t-on..., oui, trouvera-t-on une nouvelle Judith pour abattre le nouvel Holopherne, l'ennemi présent de notre très sainte religion? ajouta-t-il.

Est-il besoin d'indiquer que Marguerite n'était point la dupe des mômeries de son interlocuteur?

Elle comprenait fort bien ce qu'il voulait dire, et ses paroles la ravissaient, parce que l'adroite créature avait acquis la certitude, tout à coup, de manière tout à fait inattendue, que le Révérend Père Richard, comme elle l'avait supposé depuis longtemps déjà, caressait les mêmes projets qu'elle-même, relativement à son beau-père : Philippe IV, roi de France.

Elle était reine de Navarre, sans doute; mais elle devait être reine de France.

Elle avait dit à l'Évêque :

— Être évêque, c'est bien! Être cardinal, c'est mieux!

Elle pensait, souvent :

— Être reine de Navarre, c'est quelque chose! Être reine de France, c'est tout!

Son mari, Louis, roi de Navarre depuis la mort de sa mère, succéderait, un jour à son père, Philippe IV.

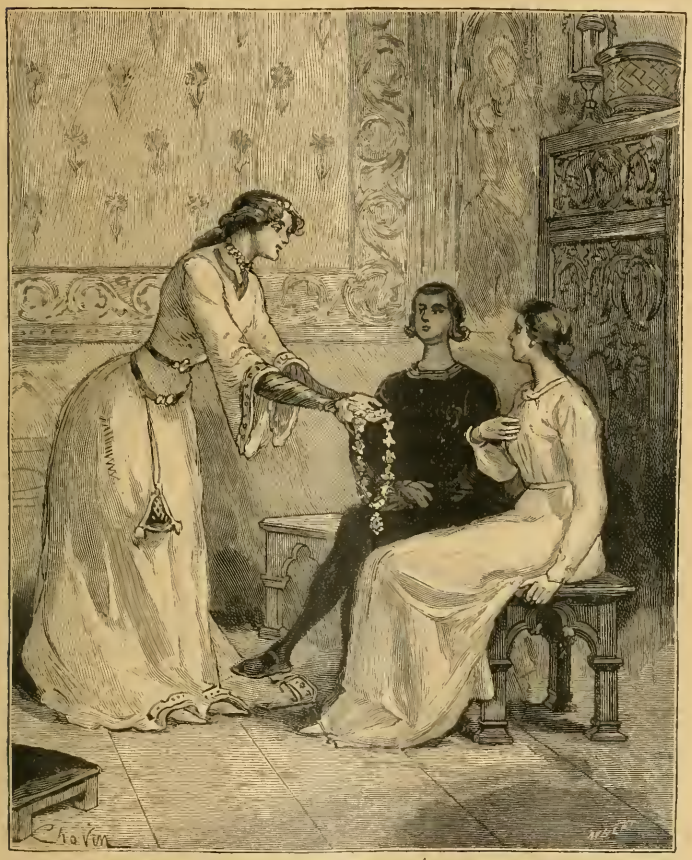
Quand cela arriverait-il?

Or, tant que cela n'arriverait pas, ainsi que Frezzini l'avait dit à Marguerite, elle serait moins puissante, n'étant que la femme du second homme de royaume..., partant, elle serait moins libre, et pourrait, moins aisément, satisfaire tous ses caprices.

Ces choses étant indiquées, on comprendra que, depuis près d'une année, la reine de Navarre ait pu se répéter, souvent :

— Quand serai-je reine de France?

Cette pensée l'avait effrayée, d'abord; puis, elle s'y était accoutumée; et, maintenant, elle se disait que, lorsqu'on ose — et elle était décidée, depuis peu, à tout oser — on peut, parfois, aider le sort!



Juliette, interdite, frémissante, regarda la princesse, sans prendre le bijou. (P. 462).

D'ailleurs, le moment — et elle avait grand raison, ainsi qu'on s'en rendra compte bientôt — lui semblait exceptionnellement favorable pour « oser » — comme elle disait.

Elle avait apprécié, depuis longtemps, la haute intelligence et la scélératesse profonde de l'Évêque-Moine; elle le savait fort ambitieux, et elle n'ignorait pas qu'il ne s'était attaché à sa fortune que parce qu'il avait compris que cela lui donnerait, tôt ou tard, les résultats qu'il en attendait.

Du reste, elle savait fort bien, aussi, qu'il serait homme à la servir tant qu'il pourrait compter sur elle; mais qu'il la trahirait, sans hésiter, s'il y trouvait son intérêt.

— Avec cet homme, avec Frezzini et Gautier... s'était-elle dit, souvent, je triompherai, toujours, dans toutes mes entreprises.

Maintenant, elle admirait l'adresse du Moine, qui lui disait, si adroitement, et si nettement, ce qu'il voulait lui faire entendre, sous forme de comparaison entre les légendes bibliques et la situation politique et religieuse de la France, à cette époque.

Le Révérend Père Richard, qui paraissait toujours en proie à une exaltation merveilleusement feinte, reprit :

— Cet artiste, ce Messire Jacques a superbement interprété la phrase du Livre Saint! Voyez, Madame. Que votre Majesté[1] examine la scène qu'il a représentée. Le texte s'exprime ainsi : *Et dixit ad eam Hólofernes* : *Bibe nunc, et accumbe in' iucunditate, quoniam invenisti gratiam coram me...*, ce qui signifie — vous devez le savoir, vous, une savante.... ce qui signifie : *Et Holopherne lui dit* : *Bois, maintenant, et sois joyeuse, parce que tu as trouvé grâce devant moi.* Voyez comme Judith sourit à l'ennemi du peuple de Dieu; voyez comme elle le regarde, charmée; comme elle se fait coquette, pour mieux lui plaire, pour mieux le tromper, afin de pouvoir, tout à l'heure, le frapper à coup sûr. Messire Jacques a fort intelligemment interprété la scène.

— C'est vrai! fit Marguerite.

Et l'Évêque-Moine, montrant l'autre enluminure, poursuivit.

— Ici, changement radical : La Judith coquette, lascive, a accompli son œuvre; son masque est, maintenant, sublime d'énergie. C'est bien l'héroïne qui a accompli son œuvre, pour la plus grande gloire du Dieu qu'elle a servi! Lisez, Madame : *Et proferens de pera caput Holofernis, ostendit illis, dicens* : *Ecce caput Holofernis principis militiæ Assyriorum, et ecce conopeum illius, in quo recumbebat in ebrietate sua, ubi per manum feminæ percussit illum Dominus Deus noster.* Ce qui signifie, vous le savez, du reste, encore une fois : *Et elle leur montra la tête d'Holopherne, en disant* : *Voici la tete du chef des Assyriens, et voici là tente où, ivre, il était couché, et où Notre-Seigneur Dieu l'a frappé par la main d'une femme.* Cette phrase est superbe, Madame : Notre-Seigneur Dieu l'a frappé par la main d'une femme! Oui, oui, Judith fut une héroïne! Elle sera à jamais glorieuse, à jamais admirée. Elle a abattu celui qui avait osé s'attaquer au Peuple du Seigneur!

La princesse fixa, des yeux, l'Évêque-Moine.

---

(1) Ce titre pouvait être donné à la princesse : Elle était reine de Navarre. A l'Abbaye Royale de Maubuisson, on ne le lui donnait pas parce qu'elle y vivait quasiment incognito, avec ses familiers, et, de par sa volonté expresse, sans l'apparcil royal, afin d'être plus tranquille, plus libre de ses faits et gestes.

Celui-ci supporta, sans trouble, le regard de Marguerite.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle.

— Je veux dire, répliqua le Révérend-Père Richard, que les voies du Seigneur sont impénétrables, et qu'il sait trouver, quand cela est nécessaire, l'instrument dont il a besoin pour accomplir ses desseins.

— Expliquez-vous plus clairement?

— Jadis, devant Holopherne, il suscita Judith. Il plaît, au Seigneur, semble-t-il, de se servir de la main d'une femme pour frapper l'ennemi, quand son heure a sonné. Et cette femme reste honorée, pour son acte, dans les siècles des siècles!

— Vous êtes donc d'avis que, en ce temps où nous vivons, il existe un ennemi du Très-Haut?

— Et de son peuple, et de ses prêtres, oui, Madame! Cet autre Holopherne gêne les desseins de Dieu, qui le supprimera quand le moment sera venu.

— Et... cet autre Holopherne... demanda Marguerite.

L'Évêque-Moine répondit, hardiment :

— Il se nomme Philippe IV, l'assassin de Notre Très-Saint-Père Boniface VIII, le persécuteur honni des serviteurs de Dieu, et qui s'apprête à leur porter le dernier coup en abattant les Templiers!

— Mon beau-père?

— Oui.

— Vous avez dit que son heure sonnera bientôt?

— Je l'ai dit.

— Vous espérez voir surgir, devant lui, une autre Judith?

— Si Dieu le veut..., et il le voudra, certes!

— Ainsi... c'est à cela que vous pensiez quand j'ai troublé votre rêverie?

— J'y pense sans cesse, depuis longtemps déjà!

— Et c'est à la suite de la découverte que vous avez faite, ici, en revoyant Messire Jacques, Remi, et sa nièce Juliette, que vous connaissiez — que vous vous êtes décidé à me parler de ces choses?

— J'avoue que la susdite découverte m'a décidé, brusquement, à vous en parler, Madame. Mais, dans tous les cas, je vous en eusse parlé, bientôt : N'ai-je pas, ce matin même, posé, à ce sujet, un jalon que je devais suivre?

— Donc, ainsi que je l'ai dit, tout à l'heure — je l'avais pressenti — la susdite découverte vous a fourni une arme qui vous a donné plus de force pour accomplir votre œuvre?

— Oui!

— Pourrais-je savoir en quoi elle consiste?

— Plus tard.

— Au point où nous en sommes, à quoi bon garder des secrets l'un pour l'autre?

— Je répondrai franchement à cette question : Cette arme, qui me donne plus de force pour accomplir l'œuvre dont il s'agit, est une arme à deux tranchants.

— A deux tranchants ?

— Oui ! C'est-à-dire que je pourrais m'en servir et contre... Holopherne, lui-même...

— Et contre..

Le Révérend-Père Richard répondit, toujours aussi hardiment :

— Et contre vous même, Madame, si j'en avais besoin !

Marguerite sourit.

— Vous vous défiez de moi ? dit-elle.

— Ne vous défiez-vous pas de moi-même ? Et vous n'avez pas tort. Quand on veut ce que vous voulez... quand on travaille, comme moi, pour la plus grande gloire du Dieu puissant, il faut agir, avec prudence, en toute occasion, et se défier de tout et de tous !

— Vous aviez grand raison, quand vous disiez, tout à l'heure, que les projets que vous portez sont dangereux... Quant à l'œuvre que vous rêvez d'accomplir, elle serait plus dangereuse encore.

— On l'accomplira, pourtant, pour obéir aux volontés de Celui qui régit tout ici-bas.

— Et vous avez pensé que je vous aiderais à l'accomplir ?

— Oui !

— Vous voudriez me transformer en Judith?

— Pourquoi pas ?

— Dans quel intérêt pour moi ?

— Si vous deveniez une Judith, vous seriez l'élue de Dieu, et il vous bénirait !

— Et puis...

— Vous régneriez, bientôt, heureuse et grande, acclamée par tout un peuple; votre nom d'héroïne serait à jamais admiré, et vivrait, comme celui de Judith, dans les siècles des siècles.

— C'est tentant, j'en conviens.

— Vous accepteriez donc ?

— Nous en recauserons.

— Quand ?

— Bientôt !

Et, souriante, la princesse reprit, des mains du Révérend Père Richard, les deux enluminures qu'il tenait; puis, elle s'éloigna de lui.

Elle était éminemment satisfaite.

Certes, oui, elle avait eu une heureuse idée lorsqu'elle avait proposé de faire visite à Messire Jacques.

Jamais elle n'eut pu se douter, alors, que, de cette visite, ressortirait une chose si importante que celle qui venait de se produire.

Il était temps, d'ailleurs, qu'elle s'éloignât de son interlocuteur..

Déjà les autres acteurs de cette scène, trouvaient que Marguerite s'entretenait bien longuement avec l'Évêque-Moine.

Que pouvaient-ils se dire, en cette conversation, tenue à demi-voix, à l'écart, et qui paraissait être si animée ?

Toutefois, personne n'osait troubler cet entretien, qui se prolongeait bien au delà des limites que Marguerite lui avait assigné, lorsqu'elle l'avait commencé.

Malgré elle, elle s'était trouvée comme emportée par la situation même.

XXXIV

INQUIÉTUDE JUSTIFIÉE

La princesse rendit, à Apollon, les pages du Livre Saint.

— Il faut que vous sachiez, Messire Jacques, dit-elle, que cet ouvrage, que vous avez si magistralement orné, pour moi, appartiendra à ma sœur Blanche, une artiste, entre les mains de qui il sera mieux encore placé que dans les miennes. Cet ouvrage lui a plu : Je le lui ai offert.

— Et je remercie, encore, ma sœur, du sacrifice qu'elle s'est imposé, pour me plaire, fit, gracieusement, la jeune comtesse de la Marche.

Apollon s'inclina.

— Mais vous travaillerez derechef pour moi, poursuivit Marguerite. Je compte vous prier d'écrire et d'illustrer, à mon usage, un autre ouvrage. Nous nous reverrons à ce sujet.

— Je suis à vos ordres, Madame.

— Je vous remercie, en attendant, de votre excellent accueil, Messire.

La princesse tendit sa blanche main à Messire Jacques, qui la baisa, respectueusement.

Puis, elle marcha vers Juliette, à qui elle sourit.

La jeune fille, en voyant la princesse s'approcher d'elle, frissonna.

Était-ce timidité, surprise, ou épouvante ?

Nul n'eut pu le dire, exactement.

— Par ma faute, mon enfant, fit Marguerite, vous avez voyagé, ce matin, de Conflans Sainte-Honorine ici, de manière fatigante... je veux que vous me le pardonniez. Acceptez ce collier, que je vous offre à titre de réparation et en souvenir de moi. Vous le mettrez dans votre corbeille de noces. Belle, comme vous êtes, vous serez fiancée, bientôt, sans doute?

La princesse avait dégrafé le collier qui ornait son corsage, un collier d'or, superbement ouvragé, auquel pendait une sorte de médaillon, sur le devant duquel s'épanouissait une marguerite, dont chaque feuille était faite d'une perle longue, du plus bel orient.

Ce présent était, vraiment, royal.

Juliette, interdite, frémissante, regarda la princesse, sans prendre le bijou.

Un moment, on put croire qu'elle allait le refuser.

Déjà, les yeux de Marguerite brillaient, car elle devinait ce qui se passait en l'esprit de la fière jeune fille.

Elle se demandait si cette frêle jouvencelle, cette nièce d'un grand fauconnier, et qui avait des mines de princesse hautaine, allait lui faire l'affront qu'elle méditait, à coup sûr.

Gaucher et Apollon, qui se rendaient compte, aussi, de ce que rêvait Juliette, frémirent.

L'Évêque-Moine, d'autre part, curieux, très attentif, observait.

Quand à Remi, il avait oublié ses craintes de tout à l'heure : L'acte de la fille de « son duc » l'avait charmé.

Soudain, Juliette, après avoir hésité, pendant un temps, qui parut très long à la princesse, et, surtout, à Gaucher et à Apollon, leva la main et prit le collier.

Puis, elle se leva, non sans peine, en proie, évidemment, à une émotion très poignante.

Et, pâle, défaillante, elle dit :

— Merci, Madame!

— Audacieuse créature! pensa Marguerite, souriante, cependant. Tu me paieras cher ton insolente hésitation!

Enfin, se tournant vers les gens de sa suite :

— Venez, Messires? dit-elle. Il faut que nous laissions Messire Jacques à ses amis! Notre visite a gêné leurs effusions.

Elle marcha vers la porte, suivie par son cortège.

Un moment après, elle se retrouva dans le jardin.

Tous ceux qui avaient assisté à la scène de l'atelier, sauf Roland et Juliette, accompagnèrent Marguerite.

Dans le jardin, à quelques pas de la porte qui donnait sur le dehors, la princesse se trouva près de Frezzini.

— Il faut que je te parle, lui dit-elle, rapidement, et tout bas.

— Moi de même! répliqua le Florentin.

— Viens me retrouver chez moi, dans la tour, dès que nous serons revenus à l'Abbaye.

— Bien! J'irai.

Marguerite, qui avait hâte, à présent, de s'éloigner, prit congé d'Apollon, de Gaucher et de Remi.

— C'est entendu, nous nous reverrons, messire Jacques! dit elle. A bientôt!

— A bientôt! dit la comtesse de la Marche, de sa voix harmonieuse.

— Noël à la fille de mon duc! s'écria Remi, tout reconnaissant du royal cadeau que Marguerite avait fait à Juliette.

La princesse lui fit un signe, de la main, pour le remercier.

— Bonne journée! Bonne journée, messire Jacques! dit le Révérend Père Radbert, en serrant, cordialement, la main d'Apollon.

— Oui, oui, bonne journée! répliqua le nain, tristement.

— Une journée qui fera beaucoup pour votre renommée!

— Peut-être!

Les princesses sortirent, suivies par Gautier et Philippe d'Aulnay, Frezzini, l'Évêque de Saint-Georges, et le candide Prieur, qui, très satisfait, marchait allégrement.

Apollon, Remi et Gaucher, debout sur le seuil de la porte, sous la guirlande de fleurs que portaient les deux cariatides de pierre, regardèrent s'éloigner, sur la route bordée de grands arbres, le brillant cortège, qui se perdit, bientôt, à l'horizon, alors éclairé par la lueur du soleil couchant, qui empourprait le ciel, là-bas, derrière la maisonnette, et projetait ses derniers rayons sur les hauts murs de l'Abbaye Royale...

*
* *

— Maintenant, dit le Bourguignon, soyons tout à la joie! Occupons-nous de notre souper. Par Saint-Remi, mon vénéré patron, je meurs de faim! Et toi, Gaucher?

— Je me mettrai à table avec plaisir, répliqua le Maître de Roland.

— Je vais surveiller les apprêts de Véronique, reprit Remi. Il faut que nous soupions de bonne heure, car nous nous remettrons en route, Juliette et moi, pour retourner à Conflans, un peu avant la tombée de la nuit.

Le colosse s'éloigna.

Apollon et Gaucher le suivirent, à pas lents.

— Si je m'écoutais, fit le Maître Enlumineur, sais-tu ce que je ferais, Gaucher?

— Non?

— Avec Roland, je me retirerais, pour un temps, en Normandie, dans notre pays.

— Ah!

— Oui, je suis convaincu qu'il vaudrait mieux, pour nous, que nous fussions loin d'ici... et, même, loin de Paris, pendant quelques mois.

— Peut-être! répliqua Gaucher.

— Comme moi, tu augures donc mal de tout ce qui s'est passé, céans, aujourd'hui?

— Oh! je ne suis pas alarmé autant que tu parais l'être.

— Tu l'es pourtant?

— Vaguement.

— Mais tu approuverais mon projet de départ?

— Non.

— Que ferais-tu?

— Je me garderais seulement. J'attendrais. Peut-être que nos craintes seront vaines. Toutefois, je ferais, en secret, mes préparatifs de départ, et je me tiendrais prêt à m'éloigner à la première alerte.

— Tu as raison. Ainsi ferai-je.

Apollon se tut, un moment.

— Remi est admirable, reprit-il, il ne s'est aperçu de rien.

— Tant mieux! Il ne pourra pas commettre quelque acte qui serait de nature à nous nuire.

— Tu n'es donc pas d'avis qu'il est nécessaire de le prémunir contre les dangers, très réels, que j'entrevois?

— Non. Juliette est fort intelligente : Elle a remarqué tout ce qui a échappé à Remi; au besoin, elle agirait selon nos vues.

— C'est juste. Mais... un mot encore?

— Dis?

— Si je fuyais, avec Roland, il faudrait que Remi, Clotilde et Juliette partissent, avec nous?

— Certes! Vos destinées sont liées. Elles doivent se lier plus encore; car — et je m'en suis aperçu aujourd'hui seulement — Roland aime Juliette.

— Oui: Je le sais depuis longtemps.

— Bien! Dans ces conditions, tout ce qui pourrait te toucher, toucherait, par contre coup, Remi, Clotilde et Juliette, comme tu serais atteint, ainsi que Roland, par tout ce qui les atteindrait. Evidemment, ces dangers que nous entrevoyons, peut-être à tort, vous menacent, tous, également: Si le départ est nécessaire, il faudra donc que vous partiez tous. Et, dans ce cas, moi, seul, je resterai ici, où je travaillerai, en votre absence, dans votre intérêt, auprès du roi, qui m'aime, et qui est le souverain maître, après tout.

— Merci, Gaucher!

Le nain serra la main de son vieil ami.

Puis, avec émotion, il reprit :

— J'ai compris tes raisons, relativement à Gisèle... Je ne chercherai pas

Si peu perspicace qu'il fut, le colosse s'aperçut que Juliette regardait Roland et qu'elle paraissait fortement émue... (P. 472.)

à la revoir... Je ne la reverrai pas ! Je me dois à mon fils. Tu me l'as rappelé ; je ne l'oublierai plus !

Gaucher mit son bras autour du cou d'Apollon et il l'embrassa.

— Je n'ai jamais douté de toi, mon amé compagnon, fit-il. Tu as un grand cœur. Tu es le dévouement fait homme !

XXXV

BONHEUR TROUBLÉ

Depuis le départ des princesses, Remi s'occupait, avec Véronique, des apprêts du repas.

Le Bourguignon, joyeux, parce que Marguerite avait eu l'idée d'offrir, si gracieusement, à Juliette, un présent richissime, ne pensait plus, en aucune façon, aux choses qui avaient troublé, un moment, sa quiétude.

Tout en pétrissant la pâte de cette friandise qu'il avait voulu confectionner lui-même, il se disait, pourtant :

— C'est singulier, je ne peux pas me rappeler où j'ai vu, déjà, cet Evêque-Moine qui accompagnait la princesse. Je l'ai vu, j'en suis bien sûr. Où ? Quand ? Dans quelles circonstances ?

Mais, bientôt, il ne se soucia plus que de son œuvre : une œuvre délicate, qui, pour être réussie à souhait, devait être exécutée avec une attention soutenue, un soin infini.

Véronique, d'autre part, désireuse de se distinguer, afin de satisfaire, pleinement, le convive connaisseur qu'elle avait à servir en la personne du Grand Fauconnier, n'épargnait pas sa peine ; elle allait, venait, remuait ses innombrables casseroles, marmites, vaisseaux en cuivre rouge ou jaune, s'occupait, fort adroitement, de ses sauces, de ses rôtis ; en même temps, elle dressait le couvert dans la grande salle.

Cela l'amusait beaucoup.

Avec Messire Jacques, trop sobre, à son gré, elle n'avait pas tant d'occasions de faire apprécier ses talents culinaires.

Bientôt, grâce aux efforts de Remi et de Véronique, aidés par Thomas, que ces préparatifs gastronomiques intéressaient considérablement... le repas fut prêt, le couvert dressé.

Et quel couvert ?

Une tablée superbe, bien faite pour réjouir, tout d'abord, les yeux des convives, qui devaient être excités, ensuite, par la succulence des mets offerts à leur appétit.

C'est que, à cette époque, déjà, la France, gourmande, était experte en l'art du « bien manger. »

Le vieux proverbe : « En France sont les grands soupiers » date de ce temps.

— C'est parfait ! déclara le Bourguignon, en regardant, complaisamment, le spectacle auquel l'avait convié Véronique, désireuse, avant tout, d'avoir son approbation.

Il sourit ; il était satisfait.

Les étains brillaient sur la belle nappe blanche qui recouvrait la table.

On voyait, à droite, le gâteau, une sorte de tourte ou tarte, préparé par Remi, et, à gauche, la « desserte, issue de table, et boute-hors » — consistant en : poires cuites, noix pelées, figues, dattes, pêches, raisins, avelines, dragées blanches, dragées vermeilles ; gaufres qu'on mangeait en buvant l'hypocras ; massepains ou gâteaux d'amandes ; darioles ou tartelettes à la crème ; oublies, nieules, esterets, supplications... pâtisseries diverses très appréciées.

— C'est parfait ! répéta Remi, à la grande joie de Véronique.

Et, s'adressant à Thomas, qui, les mains derrière le dos, poussant son ventre en avant, regardait, lui aussi, la tablée, avec des yeux ardents... le colosse ajouta :

— A table ! Thomas, prévenez Messire Jacques et Gaucher que le repas est servi. Prévenez, aussi, Roland et Juliette. Ah ! çà, que font-ils donc ? Que sont-ils devenus ? Allez, Thomas, cherchez-les, et dites-leur, de ma part, qu'ils se rendent, ici, sans retard.

— J'y vais, maître Remi.

— Il faut que le rôti qui achève de se dorer, là-bas, soit servi à point : Un rôti trop cuit ne vaut rien, c'est connu ! ajouta le Bourguignon, doctoralement.

Un moment après, Apollon et Gaucher parurent.

Thomas les avait rencontrés, dans le jardin, causant, tout en se promenant.

— Enfin ! s'écria Remi, en les voyant.

Et, se tournant vers Véronique :

— Servez ! ordonna-t-il. Les jeunes gens ne doivent pas être loin.

Effectivement, et comme Apollon et Gaucher se mettaient à table, Thomas reparut, précédant Roland et Juliette.

Ceux-ci étaient assis non loin de la porte d'entrée du jardin qui donnait sur la route.

Ils causaient, eux aussi.

Ils avaient suivi Thomas, sans mot dire

— A table, mes enfants ! dit Remi.

Juliette s'assit à côté d'Apollon, et celui-ci à côté de Gaucher.

Véronique apporta le potage aux choux « férus » de la gelée ; puis, un ragoût composé de chapons au blanc mangier, grenade et dragée vermeille par dessus. Puis, elle servit des brochets, des carpes et des brèmes coupés en tronçons, cuits dans le vin blanc avec force aromates ; puis, un quartier de chevreuil entouré de petits poulets, le tout dans une sauce faite de morceaux d'oranges et de grains de verjus. Enfin, elle offrit le rôti, une « allouyau » de bœuf, fumant, et qui embaumait.

Thomas présenta, à Remi, un couteau fraîchement aiguisé, et il prit place, enfin, à table, à gauche du Bourguignon.

— Repas de prince! dit le colosse, en allégresse. J'espère que vous appréciez, comme il convient, mes amis, un souper pareil, un vrai souper de fête. Le malheur est que, Juliette et moi, nous serons obligés de vous fausser compagnie plus tôt que je le voudrais : Il faut que nous rentrions chez nous de bonne heure.

Tout en parlant ainsi, il découpait le quartier de viande, fort dextrement, en belles tranches d'un rose vif; le sang, un sang vermeil, ruisselait du rôti, à chaque coup de couteau qu'il portait.

Il servit les convives, à la ronde, et se servit lui-même.

Il mourait de faim, comme toujours, lorsqu'il s'était attablé.

Aussi, ne s'était-il pas aperçu, d'abord, car ventre affamé n'a pas plus d'yeux que d'oreilles, que son ami Apollon, Juliette et Roland, ne mangeaient que du bout des dents, qu'ils demeuraient muets, et qu'ils étaient préoccupés.

Lui, il avait dévoré.

Gaucher, tout en faisant, aussi, honneur à la table de son hôte, n'avait pas cessé d'observer les convives.

— Ah! jadis, dit Remi, on ne faisait pas, tous les jours, chère aussi succulente! Souvent, il fallait se coucher le ventre vide! Tu t'en souviens, Apollon?

— Oui! répliqua le nain.

Remi se servit une deuxième tranche de viande, qui disparut, comme la première, en un clin d'œil.

Lors, le colosse se trouva mieux.

Thomas lui ayant passé l'un des pots d'étain, plein de vin clairet, il emplit les gobelets à la ronde.

Il le connaissait, le petit vin d'Apollon, un vin des côteaux voisins, un bon vin un peu sec, qui sentait le silex, qui grattait le gosier; mais qui chauffait, fort agréablement, l'estomac du buveur.

— Buvons, mes amis, s'écria-t-il, en levant son gobelet, buvons à Sa Majesté la Reine de Navarre, Marguerite de Bourgogne!

Il but, lentement, à petites gorgées, afin de mieux déguster le breuvage; puis, il fit claquer sa langue, et reprit :

— Exquis! Manger est bon, certes; mais boire, ensuite, est meilleur encore!

Alors, il s'aperçut que, seul, ou à peu près, depuis le commencement du repas, il avait pris la parole.

Il regarda les convives, et s'étonna de voir leurs visages moroses.

— De par tous les saints du Paradis, qu'avez-vous donc? demanda-t-il. Vous ne mangez-pas; vous ne buvez-pas; vous ne parlez-pas! Qu'est-ce que cela signifie? Apollon, tu es silencieux! Pourquoi?

— Je suis las! répliqua Messire Jacques.

— Las?

— Oui! Tous ces événements qui se sont produits, aujourd'hui, m'ont causé une fatigue indicible. Je vis, ordinairement, dans la solitude la plus absolue, tu le sais, mon amé Remi; je ne reçois quasiment personne.

— C'est vrai.

— Or, l'attente de la venue de Roland et de Gaucher; ton arrivée, ici, avec notre chère Juliette; l'aventure avec Jean de Meung, et, enfin, la visite des princesses... m'ont causé des émotions très vives: de là, la fatigue physique et morale que j'éprouve.

— Tu seras d'aplomb seulement après une bonne nuit? fit Remi.

— Je l'espère.

— C'est sûr!

Le colosse, qui faisait les honneurs de la maison d'Apollon, fit passer « la desserte. »

— Ah! çà, est-ce que vous êtes las, vous aussi, mes enfants? demanda-t-il à Roland et à Juliette. Vous avez l'air tout attristés? A votre âge, et quoique, souvent, ne sachant où je logerais le soir, n'ayant pas soupé, d'ailleurs, comme je vous le disais, tout à l'heure, j'étais, pourtant, gai comme un pinson, toujours. T'en souviens-tu, Gaucher?

— Comme tout le monde, répliqua le chirurgien du roi, tu avais tes heures de mélancolie.

Remi, tout à la joie, ne prit pas garde à ce propos de Gaucher, qui eut dû constituer, pour lui, un vague avertissement d'avoir à ne pas trop tenter d'exciter, à la gaîté, des gens qui demeuraient rêveurs pour des causes qui lui échappaient.

— J'avais, pour être mélancolique, des raisons que ces jeunes gens n'ont pas! reprit Remi. Rien ne pousse à la mélancolie comme la faim. Au contraire, rien ne rend joyeux comme un repas semblable à celui qui nous est servi.

Le Grand Fauconnier but, et reprit, s'adressant à Juliette:

— Eh! mais, ma fille, qu'as-tu donc fait de ce riche collier que la reine de Navarre t'a offert, tout à l'heure? Je ne le vois pas. Pourquoi ne t'en es-tu pas parée?

Juliette se troubla.

— Mais, mon oncle, répondit-elle, ce collier est trop riche pour que je puisse m'en parer sur le vêtement très simple que je porte.

— Juliette a raison, ajouta Gaucher, pour venir en aide à la jouvencelle. En fille de goût, qu'elle est, elle s'est rendu compte qu'une parure de princesse ne convient pas, à toute heure, à la nièce d'un Grand Fauconnier.

— Bah! fit Remi. Quand la nièce du Grand Fauconnier est belle autant qu'une princesse...

— Elle a d'autant moins besoin de parure pour rehausser sa beauté! répliqua le chirurgien.

— C'est juste! déclara le colosse.

— Si tu nous offrais, à présent, une tranche de cette friandise qui a, ma foi, une fort belle couleur, et que tu as confectionnée à notre intention, reprit Gaucher, pour occuper l'esprit de Remi, afin qu'il ne parlât plus du collier de la princesse.

Le Bourguignon sourit.

Gaucher, très habilement, avait touché le point sensible de l'amour-propre de son vieux compagnon.

Remi, en effet, était plus fier de son savoir, assez médiocre, en science culinaire, que de ses talents, très remarquables, de fauconnier.

— Toi, mon amé Gaucher, dit-il gaiment, tu es, sans en avoir l'air, un fin gourmand : tu sais ce qui est bon!... Je l'ai constaté souvent.

— Je l'avoue! répliqua le chirurgien, pour flatter la manie, très inoffensive du colosse.

Celui-ci, souriant, majestueux, prit, avec des précautions infinies, une mimique fort plaisante, le gâteau, bien doré, fort appétissant d'aspect, et se mit en devoir de le découper, avec toutes les précautions désirables, selon les règles de l'art, et comme il convenait, du reste, étant donné qu'il s'agissait d'une pièce, qui, sous prétexte qu'elle était son œuvre, constituait, aux yeux du bon Remi, un régal digne, certes, d'être apprécié, même par des convives royaux.

Si préoccupé qu'il fut, Apollon, en regardant Remi, profondément absorbé en sa très délicate besogne, ne put s'empêcher de sourire.

— Heureuse nature! murmura-t-il. Être simple et bon!

Le colosse servit, d'abord, Juliette; puis, Apollon, Gaucher, Roland, et, enfin, Thomas.

Il attendit, pour se servir soi-même, que chaque convive eut goûté le gâteau et témoigné sa satisfaction.

— C'est parfait! déclara Apollon.

— Délicieux! fit Gaucher.

— Succulent! ajouta Thomas.

— Exquis! dit Roland.

— Un régal! murmura Juliette, pour se mettre à l'unisson.

Remi sourit; il était éminemment satisfait.

Il mordit, à belles dents, à son tour, à la très large part qu'il s'était réservée, et il dit, modestement :

— Vous êtes tous gens de goût : Le gâteau est assez réussi! Pourtant, j'en ai fait de meilleurs! Buvons! Cette pâte demande à être arrosée.

Il emplit les gobelets et but.

Puis, il reprit :

— Hélas! Il faut que nous nous séparions! C'est grand dommage. Les bons instants sont trop courts. Heureusement, nous nous reverrons avant peu, je l'espère, et nous pourrons demeurer plus longtemps ensemble. C'est si agréable de se trouver, à table, avec tous ceux qu'on aime : Vraiment, il n'y a pas, ici-bas, de plus grand plaisir!

Et, s'adressant à Thomas :

— A présent, que tu as bu et mangé, mon bon Thomas, tu m'obligeras si tu veux bien t'occuper de nos montures.

— Certes, Maître Remi.

Thomas se leva; il était un peu alourdi par le repas plantureux qu'il avait fait; sa face, ordinairement rougeaude, était devenue écarlate.

— Dans un moment, reprit-il, les chevaux seront devant la porte.

— Bien! Hâte-toi! Le jour commence à baisser; le soleil a disparu ; il fera nuit avant une demi-heure. Il est temps que nous partions.

Thomas sortit.

— Le coup de l'étrier, mes amis! proposa Remi. Les vins d'épices : Le « Boute-hors. »

Et, sans attendre la réponse des convives, il emplit encore les gobelets.

— A nos santés! dit-il.

Ayant bu, il se lava les mains, comme tous les convives; puis, se levant, il dit les « Grâces », pieusement, et reprit :

— Juliette, fais tes préparatifs de départ.

— Je suis prête, mon oncle.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à dire adieu à nos amis, après quoi, nous nous mettrons en route.

Remi, non moins alourdi que Thomas, et non moins écarlate, se leva.

— Apollon, Gaucher, Roland, mes amés compagnons, je vous convie, pour le prochain jour dominical, chez nous, à Conflans, fit-il. Nous passerons une bonne journée, en famille. Est-ce convenu, Apollon?

— Oui, répliqua Messire Jacques. Nous irons chez toi, mon bon Remi, si, d'ici là, il ne nous est rien arrivé de fâcheux.

— Que veux-tu qu'il nous arrive de fâcheux?

Après un plantureux repas, surtout, Remi n'avait jamais vu l'avenir en noir, au contraire.

— Qui sait? murmura Apollon.

Il s'était levé, à son tour.

— Oui, je comprends, reprit le colosse, tu fais allusion, sans doute, à l'aventure qui s'est produite, là-bas, près du chemin creux, entre Jean de Meung et moi? Sois sans inquiétude à ce sujet, mon amé Apollon. Nous n'avons rien à redouter de cet homme: N'avons-nous pas, désormais, la protection de la reine de Navarre, la princesse Marguerite, la fille de mon duc? Grâce à elle, on ne nous pourra rien.

— Je l'espère!

— Sois-en sûr!

Remi étreignit Messire Jaques, et l embrassa.

— Donc, poursuivit-il, à dimanche prochain.

— A dimanche!

— Adieu Gaucher. Embrasse-moi. Embrasse-moi aussi, Roland. Venez de bonne heure, dimanche... Mes amis, mes bons, mes chers amis ! dit le colosse, ému.

Gaucher et Roland embrassèrent Remi.

— Dommage... dommage qu'il faille se séparer si vite, fit encore le Bourguignon.

Si peu perspicace qu'il fut, le colosse s'aperçut que Juliette regardait Roland et qu'elle paraissait fortement émue, car elle allait s'éloigner de cette maison, où, dans la joie de voir celui qu'elle aimait, elle était venue, le matin, si rayonnante, si légère.

Il s'aperçut, que, d'autre part, Roland n'était pas moins troublé que la frêle jouvencelle.

Or, on le sait, la qualité dominante de Remi, c'était la bonté.

Ce géant avait une âme tendre et délicate.

En voyant ces deux enfants, qu'il chérissait, si tristes à l'heure de la séparation, il se sentit, lui-même tout ému.

Il se rappela, soudain, sa jeunesse, le temps où il aimait sa fiancée... Anne, morte, hélas!... avant leur union,... sa fiancée qu'il pleurait toujours!

— Roland, dit-il,... donne un baiser à Juliette!... Juliette, ma fille, embrasse Roland!

Roland s'approcha de Juliette, et, sans mot dire, il mit un baiser sur le front de la jeune fille.

Tous les deux, ils étaient reconnaissants, au Bourguignon, de la bonne pensée qu'il avait eue.

Tous les deux, ils souriaient, à présent.

Apollon, charmé, serra la main de Remi, qui, non moins charmé que son compagnon, avait regardé les jeunes gens aux bras l'un de l'autre, si beaux, tous les deux.

— A dimanche!... reprit le Bourguignon. Viens, Juliette.

Il se dirigea vers la porte, devant laquelle se tenait Véronique, portant, sur son poing, le faucon de Remi.

Celui-ci prit le noble oiseau, insigne de sa fonction, et dit :

— Véronique, vous avez tenu parole : Vous nous avez fait faire chère de roi! Merci!

— Maître Remi, répliqua la servante, que le colosse avait, à son gré, suffisamment payée de sa peine... qui ne se mettrait en quatre pour vous être agréable : Vous êtes si bon!

Ayant pris sa pioche, il se mit à creuser la terre. (P. 480.)

— Adieu, Véronique!

— Adieu, maître Remi!

Juliette fit, aussi, ses adieux à la servante, et suivit Remi dans le jardin. Gaucher, Apollon et Roland firent cortège au Bourguignon et à sa nièce. Tous, sans mot dire, ils traversèrent le jardin.

*
* *

Le jour baissait de plus en plus.

Du côté du Levant, le paysage était, déjà, à demi perdu dans la clarté bleue du crépuscule.

Au Couchant, le ciel, pourpre tout à l'heure, était, maintenant, d'un beau rouge, de la couleur des braises ardentes qui achèvent de se consumer...

De seconde en seconde, quasiment, à vue d'œil pour mieux dire, la teinte rouge se fondait en rose tendre.

De légers nuages blancs, estompés de rouge, flottaient devant l'horizon encore lumineux, le striaient, le rendaient plus doux aux yeux.

La nuit commençait à tomber sur le paysage, si radieusement illuminé une heure auparavant.

On n'apercevait plus qu'à l'état de silhouettes vagues les bâtiments de l'Abbaye.

Les maisonnettes étagées, çà et là, sur le flanc de la colline, se perdaient dans le crépuscule.

Les cimes des grands arbres, qui se découpaient, tout à l'heure, sur le fond de ce superbe décor, s'effaçaient peu à peu, en même temps que la clarté décroissait.

On n'entendait que le cri de quelque oiseau attardé qui regagnait son nid, ce cri qui met une note si morne dans la tristesse du soir.

Déjà, quelques lumières s'allumaient dans la plaine, pour éclairer la veillée, en la demeure de quelque paysan, et trouaient, faiblement, les ténèbres.

Soudain, la voix de bronze d'une cloche de l'Abbaye chanta les notes de l'*Angelus*.

Oh! cette sonnerie retentissant, en pleine campagne, à la tombée de la nuit, dans le silence profond qui plane sur les champs où tout va s'endormir, a des harmonies étrangement attristantes, et qui troublent certains êtres jusqu'au frisson!

Quelle différence entre l'envolée bruyante, carillonnante, superlativement gaie, des vibrations qui résonnent, dans la majesté de l'aube, dans l'allégresse des êtres, au matin, et cette sorte de mélopée, dont les ondes, pareilles à des plaintes, s'étendent, à la tombée du jour, sur la nature, où tout ce qui vit, hommes et bêtes, subit l'impression, très douce, pourtant; mais, souverainement mélancolique, causée par la disparition de la lumière: source de notre joie.

Devant la porte cintrée, dont les cariatides semblaient s'être fondues dans la verdure, Thomas, sur la route, tenait, en main, le cheval de Remi et la haquenée de Juliette, qui, reposés, impatients de partir, frappaient, du pied, le sol rocailleux, secouaient leur crinière, faisaient tintinambuler leurs mors d'argent, et hennissaient.

La frêle jouvencelle, aidée par le Bourguignon, qui lui avait tenu l'étrier, se mit en selle, légèrement.

Sa gracieuse et fine silhouette, toute blanche, se détacha, vaporeuse, fluidique, pour ainsi dire, sur le fond, encore rosé du ciel.

Elle était émue, la douce créature, parce qu'elle subissait cette mystérieuse impression qui trouble, le soir, plus particulièrement, les êtres très sensibles, et parce qu'il lui semblait, à cette minute ultime, que les événements de cette journée finissante auraient une décisive influence sur sa vie tout entière.

En se retrouvant devant sa monture, qui avait servi à cette femme, à cette reine : Marguerite de Bourgogne... qu'elle haïssait, qu'elle méprisait, sans savoir pourquoi, et qui l'épouvantait, — elle avait revu la princesse, regardant Roland de manière telle que jamais la chaste Juliette n'avait rencontré, encore, de femme aussi hardie; elle l'avait revue alors qu'elle s'était approchée d'elle avec son air hautain et vaguement ironique, alors que, ayant fixé, sur elle, ses yeux où passaient des lueurs qui avaient effrayé la jeune fille, elle lui avait offert ce bijou, qu'elle ne porterait jamais, bien sûr!

Or, la visite que Juliette avait évoquée, lui causait un indicible émoi.

Et puis, il fallait qu'elle s'éloignât de celui qu'elle adorait, et l'heure de la séparation est si pénible pour les jeunes amoureux, fortement épris!

Remi fit ses adieux à ses amis; puis il enfourcha son cheval... cependant, que la haquenée de Juliette, fringante, piaffait, impatiente, plus que jamais, de partir, et difficilement retenue par la main nerveuse de la jeune fille.

— A bientôt! dit le Bourguignon.

— A bientôt! répliqua Apollon.

— Dieu vous garde, tous! ajouta Remi.

Il rendit les rênes à son cheval, qui partit, au galop, suivi par la haquenée de Juliette.

— Dieu vous garde! firent, d'une seule voix, Messire Jacques, Roland, Gaucher, Thomas et Véronique.

Déjà, le géant et la jeune fille étaient loin.

Un moment, on les vit galoper dans le nuage de poussière soulevé par les pas de leurs chevaux.

Ils disparurent, enfin, perdus dans le noir, qui avait envahi, brusquement, tous les alentours.

On entendit encore, pendant quelques minutes, les pas de leurs montures qui battaient le sol, en cadence; puis, plus rien.

Maintenant, toute la voûte céleste était obscure autant que la plaine.

La clarté rose, qui avait si superbement irradié le couchant, s'était d'abord fondue dans une teinte lilas, qui, progressivement, était devenue de plus en plus bleuâtre... et la nuit profonde s'était étendue sur la campagne.

C'était l'heure, qui dure peu, où les ténèbres paraissent plus épaisses, après un beau jour, avant le lever des étoiles, qui, bientôt, devaient éclairer le paysage, de leur molle et tremblante lumière.

Tristes, eux aussi, Apollon, Gaucher et Roland regagnèrent la maisonnette, suivis par Thomas et Véronique.

La servante, aidée par Thomas, desservit, remit toutes choses en place.

Gaucher, las, prit congé d'Apollon, et se retira dans sa chambre.

Roland passa dans la sienne.

Il avait besoin d'être seul pour penser à Juliette... pour se rappeler, doucement ému, les diverses phases de cette journée, les propos que celle qu'il aimait avait tenus... et, aussi, pour rêver à cette femme troublante, à cette princesse, si belle, qu'il avait vue pour la première fois.

Une heure après, Thomas et Véronique dormaient profondément, chacun chez soi.

Gaucher, après avoir pensé, longtemps, à l'avenir, s'était assoupi.

Roland rêvait toujours, assis près de la fenêtre de sa chambre, donnant sur la plaine, où s'élevait l'Abbaye, et regardait briller la lueur qui éclairait l'une des baies de la tour de la Reine Blanche...

Apollon, alors, qui était resté dans la salle basse, où avait eu lieu le repas de famille, n'entendant plus retentir aucun bruit, sortit.

XXXVI

SOUS LES ÉTOILES

La nuit était très belle, lumineuse.

Du ciel, étoilé magnifiquement, tombait une clarté douce, tremblottante, sous laquelle le paysage apparaissait pareil à un décor de rêve.

Le feuillage des arbres, frissonnant sous le souffle léger d'une brise chargée des aromes se dégageant des plantes, semblait perdu sous des voiles bleuâtres.

On eût dit que le plus haut point des tours, des murailles crénelées de l'Abbaye, mieux éclairés par la lumière stellaire, étaient bordés d'une ligne d'argent étincelant.

Les plus humbles masures, entrevues à cette heure, dans la pénombre, n'avaient plus leur aspect misérable : la nuit les parait de mystère...

Les routes, reflétant, pendant le jour, la vive lueur du soleil, aveuglante et crue, se déroulaient, à présent, à travers la campagne, comme de longs rubans, de couleur mauve, et, là-bas, la nappe d'eau endormie d'un étang, brillait, comme un miroir d'acier bruni, barré par l'ombre portée des peupliers géants alignés sur ses rives.

Sur ce paysage, pendant l'accalmie nocturne, aucun bruit humain... seulement une rumeur, très harmonieuse, impressionnante, grandiose...

faite de souffles, de murmures, de vagues plaintes, du frisson des feuillages, du froissement des herbes et de frôlements indistincts, de battements d'ailes de quelque oiseau des ténèbres voltigeant au pourchas d'une proie — le tout, dominé par le coassement monotone des grenouilles chantant près de l'étang, ou par la cantilène, au son argentin, d'un grillon perdu dans la prairie.

Apollon, tout attristé, s'arrêta au sommet de la côte qui constituait le point culminant de sa propriété, tout près de cette terrasse s'étendant au-dessus du chemin creux où Jean de Meung avait vu Juliette, quelques heures auparavant.

Rêveur, il contempla le paysage qu'il avait devant lui.

Assis sur un tronc d'arbre, récemment abattu, le front dans ses mains jointes, il demeura, là, longtemps.

Toutes les phases de son existence lui apparurent, successivement, le charmant et le faisant soupirer, tour à tour.

Il revit son enfance, dans sa Normandie tant regrettée, ses parents, ses maîtres, ses amis, et... Gisèle!

Puis, sa jeunesse, à Paris, près de l'adorée, et les scènes délicieuses qui s'étaient jouées, entre le père tendre et la jeune mère, près du berceau de leur enfant nouveau-né.

Et les jours de misère... auxquels hélas! avaient succédé, plus torturants encore, les jours de désespoir.

Puis, il revit, encore, cette maisonnette de Saint-Cloud où il s'était caché, après la fuite de Gisèle, où il avait passé de bonnes heures, en somme, en compagnie de son fils, tout petit...

Il revit l'effroyable drame de la maison « A la Madone Dorée », le meurtre de Hugues, l'incendie, la fuite au fil de l'eau, et, enfin, le départ de Saint-Cloud; l'installation à Maubuisson, avec Remi, avec, aussi, Clotilde, la pauvre folle, et Juliette, dont le rire perlé, plus mélodieux que la chanson matinale des fauvettes, avait mis, tout d'abord, en la nouvelle demeure, une note gaie, si rassérénante... comme si l'enfantelette avait eu conscience de la situation, et voulu payer ses bienfaiteurs de leur insigne dévouement.

Il revit, enfin, les années passées en cette retraite champêtre, où sa vie s'était assise, à l'abri de la royale Abbaye... en sa modeste maisonnette, où, de par son travail incessant, et, du reste, exécuté avec plaisir, il avait trouvé l'aisance, le calme de l'esprit, la paix du cœur, dans la satisfaction du devoir accompli.

Et, maintenant, il lui semblait que tout cela n'était qu'un rêve!

Puis, après un long temps de réflexion... car il s'attardait à évoquer ces souvenirs en s'efforçant de s'arrêter, surtout, sur ceux qui lui étaient les plus chers... il revit les scènes, si diverses, de cette journée, — plus longue, lui semblait-il, que toutes les années qui s'étaient écoulées depuis son arrivée à Maubuisson.

Ah ! cette journée, qui s'était annoncée comme devant être si belle, parce que, à l'heure où il avait entendu sonner l'*Angelus*, en une matinée radieuse, il se disait qu'il reverrait, bientôt, Roland... comme elle avait mal fini !

Comme cette journée, qui devait lui donner des joies incomparables, lui avait apporté des tristesses, au contraire !

Il avait cru que tout était fini, entre Gisèle et lui... que, jamais, il ne se retrouverait en sa présence.

Il s'était dit qu'il vivrait, désormais, uniquement par le souvenir de ses ivresses passées, et par la présence, à ses côtés, de l'enfant, idolâtré, que l'infidèle lui avait donné.

Il s'était fait une raison; il s'était répété que le bonheur complet qu'il avait rêvé, jadis, lorsqu'il se voyait vieillir entre sa femme, toujours aimée, et leur fils, constituait une ivresse confinant à la perfection... Or, il se rendait compte, à présent, que ce qui est parfait ne peut se trouver ici-bas.

Il en avait conclu qu'il avait eu sa part suffisante des joies permises aux humains, et, sagement, il s'en contentait.

Il avait bien cru que son existence s'achèverait, tranquille, dans la résignation qui s'épand, bienfaisante, en le cœur de l'homme, avec l'âge mûr, lorsqu'il a travaillé, lutté, fait son devoir, et qui lui donne, pour amoindrir la peine des déceptions venues après les vains orgueils et les folles convoitises de sa belle jeunesse, la reposante certitude que sa vie, pour ne lui avoir pas apporté la réalisation de toutes les chimères qu'il en a attendues, du moins n'a pas été inutile !

Or, voilà que cette espérance dernière, qu'il caressait depuis plusieurs années, cette espérance d'une existence exempte des tourments et des angoisses d'antan, se trouvait, aussi, déçue, comme tant d'autres !

Oui, déçue !

Certes, depuis dix-sept années, Gisèle avait dû songer, souvent, à ce pauvre Apollon, qu'elle avait aimé et qui l'avait tant aimée; elle s'était demandé ce qu'il était devenu... et, surtout, elle avait dû désirer, maintes fois, de voir son fils.

Messire Jacques ne savait-il pas que Gisèle, naguère, avait tenté de lui enlever Roland? Ce pourquoi il avait quitté Saint-Cloud pour aller s'installer à Maubuisson.

Ne savait-il pas, en outre, que, à diverses reprises, elle avait tenté, de même — et cinq ou six ans auparavant, encore — de retrouver la trace de son mari, dans le but, probable, de s'enquérir de leur enfant, car les démarches qu'elle avait fait faire, n'avaient point visé Apollon — de qui elle ne se souciait guère, probablement.

Ses tentatives, du reste, avaient échoué, tant Messire Jacques avait pris, pour se mettre à l'abri des recherches de Gisèle, toutes les précautions désirables.

Or, la femme coupable, la mère qui avait abandonné son mari et son fils pour obéir aux suggestions d'une irrésistible passion, maintenant misérable, accablée, meurtrie, honnie... ne devait-elle pas se tourner vers ceux qui, peut-être, lui seraient secourables, malgré ses fautes?

Apollon aurait pitié d'elle, sans doute?

Elle le connaissait; elle savait qu'il était bon, généreux et tendre.

Elle savait, aussi, qu'un homme fortement épris garde toujours, et malgré tout, un souvenir attendri de celle qui, la première, a fait battre son cœur.

Messire Jacques, plus que tout autre, certes, et malgré les souffrances qu'il avait éprouvées, par son fait, n'avait pu oublier le passé.

Et, en souvenir de ce passé, bien sûr, il s'apitoierait sur le sort de l'ingrate épouse, avilie et sans aucune ressource.

D'autre part, Roland aurait-il le droit de maudire sa mère?

Oui, Gisèle, errante et méprisée, devait penser à son mari et à son fils; elle devait les chercher : Tout cela était logique; tout cela se déduisait, nettement, de la situation.

Elle les chercherait donc!

Mais, les trouverait-elle?

Enfin, dans le cas où elle les trouverait, que feraient-ils pour elle?

Voilà pourquoi Apollon envisageait, avec effroi — et, en même temps, avec une joie secrète — l'avenir, qui, la veille encore, lui semblait assuré.

Après sa conversation avec Gaucher, il avait pu lui dire : « Je connais mes devoirs; je ne reverrai pas Gisèle : Il ne faut pas que Roland se retrouve, jamais, en sa présence. »

Maintenant, il n'était plus aussi sûr de lui-même.

Et c'est cela qui le troublait.

Enfin, il songeait, encore, à tous les événements de la journée... à la rencontre de Jean de Meung avec Juliette... à la visite de la Reine de Navarre en son logis... à la scène muette qui s'était jouée, entre Juliette et Marguerite, et toutes ces choses semblaient, à Apollon, grosses de menaces, pour l'avenir.

Qu'est-ce qu'il en adviendrait?

Nul ne pouvait le prévoir.

— Gisèle! murmura Apollon en soupirant profondément.

L'heure sonna, au clocher de l'Abbaye Royale : Deux heures, après minuit.

Tout était silencieux, maintenant. Tout se taisait... Tout dormait aux alentours.

La nuit, tiède, parfumée, sereine, était de plus en plus lumineuse, semblait-il.

Apollon se leva.

— Gisèle! répéta-t-il.

Puis, il se dirigea vers le coin du jardin où s'élevait la cahute dans laquelle on enfermait les outils du jardinier.

Là, le nain prit une pioche et une bêche.

Dehors, appuyé sur le manche des outils, il regarda, un moment, tout autour de lui.

Il demeura immobile, rêveur.

On eût dit qu'il cherchait quelque chose.

Rapidement, il marcha vers un massif de verdure, dominé par un saule, dont les branches, légères, retombaient presque jusqu'au niveau du sol.

Il s'arrêta là.

Ayant pris sa pioche, il se mit à creuser la terre.

De temps à autre, il saisissait sa bêche, et rejetait, de côté, par pelletées, la terre enlevée, non sans peine, car, après plusieurs chaudes journées, le sol s'était durci.

Bientôt, il eut creusé un trou large et profond.

Lors, il jeta ses outils; puis, retournant vers la cahute, il y entra, derechef.

Il sortit, presque aussitôt, portant un fardeau, assez lourd pour lui.

Il se retrouva près de la fosse; il s'agenouilla, sur le sol, et il fit glisser, avec précaution, dans le trou béant, une masse inerte : le cadavre de son vieux compagnon, Clopinel.

Quand le cadavre se trouva au fond de la fosse, Apollon se releva.

Un moment, sa belle tête apparut en pleine lumière, et la clarté bleue des étoiles fit briller une larme, très lourde, qui perlait au bord de sa paupière.

Le petit homme était ému.

— Tu m'as franchement aimé, pour moi-même! dit-il, à demi-voix. Tu as été le cher compagnon de ma vie. Tu as passé tes jours à mes côtés, toujours doux et bon. Je te reverrai, souvent, couché, devant moi, et fixant, sur mes yeux, tes yeux, où toute ta tendresse pour ton maître était visible... tes grands yeux qui semblaient m'interroger, et qui parlaient, pour ainsi dire! Nous avons été heureux, pendant des années, l'un par l'autre... Tu me quittes à temps, peut-être. Les mauvais jours vont revenir, et tu ne seras plus là, hélas!... quand je souffrirai, pour t'approcher de moi, comme tu l'as fait tant de fois, et pour me donner, en me léchant les mains, — car tu comprenais ma peine et tu t'efforçais de me la faire oublier — la caresse, si éloquente, d'un très fidèle ami! Je ne t'oublierai jamais. Tu reposeras, là, en paix! Et quand je serai triste, je viendrai te confier ma peine : A défaut de ta présence, ton souvenir me consolera encore!

Le nain, le tendre Apollon, le doux rêveur, arracha quelques feuilles

– Sais-tu... qui je viens... de voir passer... là... sur cette route ? (P. 487.)

vertes aux arbres voisins, et il les jeta, très délicatement, dans la fosse, sur le cadavre du chien.

— Adieu ! dit-il.

Il reprit sa bêche, et se mit en devoir de rejeter la terre sur la bête.

Cette besogne fut vite accomplie.

— Oui, oui, fit Messire Jacques, tout secoué, soudain, par un sanglot, tu es parti à temps, Clopinel : Les mauvais jours vont revenir !

Il lui semblait qu'il venait d'enfouir, là, avec son chien mort, tout le bonheur passé, tous les rêves radieux qu'il avait formés !

Il s'éloigna.

Il rapporta, dans la cahute, les outils qu'il y avait pris ; puis, à pas lents, il retourna vers la maisonnette.

Le petit jour commençait à poindre.

Au loin, des coqs chantaient.

Une lueur blanchâtre, grise, trouait l'horizon, derrière la Tour de la Reine Blanche.

La teinte bleue qui enveloppait le paysage commençait à se fondre dans la clarté de l'aube.

Les rumeurs matinales, de vagues murmures, joyeux, retentissaient, déjà, dans le réveil de la nature.

L'air était presque froid.

Sur chaque feuille, chaque brin d'herbe, chaque pétale des fleurs, coulaient les larmes de la rosée.

Apollon, frissonnant, entra dans sa maison.

Sans bruit, afin de ne pas troubler le sommeil des siens, il se glissa dans l'escalier.

Il se trouva, bientôt, dans sa chambre... une pièce étroite, meublée du strict nécessaire, c'est-à-dire d'un lit, très bas, sans tentures ; de quelques escabeaux en cœur de chêne, curieusement ouvragés, et d'une table, légère, portant des vaisselles d'étain à usage de toilette.

La fenêtre, large, de ce réduit, était grande ouverte.

De là, Messire Jacques, apercevait la campagne environnante, et, surtout, le Monastère de Maubuisson, avec ses toits pointus, ses tourelles crénelées et sa tour massive.

La route qu'il fallait suivre pour se rendre à l'Abbaye Royale, s'étendait, comme on sait, devant la propriété d'Apollon, qui, du haut de la croisée de sa chambre, pouvait voir les passants, au delà du mur de son jardin.

Le Maître-Enlumineur était las, brisé, même ; mais il n'avait pas sommeil : Il était trop troublé, trop inquiet, trop triste, pour pouvoir espérer que la fatigue fermerait ses paupières.

Il prit un escabeau, qu'il approcha de la fenêtre, et, s'asseyant, toujours pensif, il regarda au dehors, distraitement.

Certes, il allait être témoin d'un magnifique spectacle : le lever du soleil sur la plaine environnante — spectacle qu'il avait contemplé si souvent, car il se levait tôt, toujours, en toute saison.

Mais, tout à ses pensées, il n'observa rien, ce jour-là, de ce qui se passait devant lui.

Ses yeux, noyés dans l'espace, qui, de minute en minute, s'éclairait davantage, ne voyaient pas.

De même, ses oreilles, n'entendaient pas les premiers appels des alouettes, qui voltigeaient au-dessus des prairies, se mirant, coquettes, dans les gouttes de rosée.

L'aurore s'étendit sur la campagne, faisant pâlir, puis disparaître les étoiles,... et s'enlever, dans l'air, les brouillards flottant sur les arbres, sur les habitations, sur les champs, qui apparaissaient peu à peu, comme si l'on avait levé, lentement, un rideau léger qui les couvrait.

Puis, le fond de l'horizon devint plus lumineux encore... les premiers rayons du soleil mirent des barres dorées, une sorte d'auréole resplendissante, au sommet de la tour de la Reine Blanche; puis, enfin, le formidable disque de feu parut, projeta son éblouissante lumière sur le paysage, et monta, majestueusement, dans le ciel incendié.

Tout à coup, Maître Jacques, toujours immobile, dans la même attitude rêveuse, tressaillit.

Il avait entendu un bruit léger, retentir, non loin de lui...

XXXVII

HALLUCINATION OU RÉALITÉ ?

... D'où venait ce bruit ?

De la maisonnette, ou du dehors?

Apollon ne put s'en rendre compte, tout d'abord.

Cependant, son attention, éveillée par ce fait, demeura aux aguets — ce qui détourna son esprit des préoccupations qui le hantaient, depuis la veille, et qui le torturaient.

Cela lui constitua un repos, qui donna, au pauvre affligé, un soulagement très bienfaisant.

Le bruit se fit entendre, de nouveau.

— On dirait que quelqu'un marche, ici près ! dit Messire Jacques.

Il prêta l'oreille...

C'était bien un bruit de pas qui retentissait, au dehors, un bruit de pas légers.

— Ce bruit vient de la route, murmura, bientôt, Apollon. C'est quelque paysan qui se rend à son travail, à travers champs.

Dans le silence, profond, qui planait sur cette matinée, prélude d'une journée qui serait aussi belle que celle de la veille, sans doute, le moindre bruit vibrait, très clair, aux oreilles.

Un moment se passa.

Messire Jacques s'était levé, pour mieux voir, sur la route, et pour reconnaître ce matinal passant qui allait surgir, à coup sûr, incessamment, de quelque bouquet d'arbres.

Il ne s'était pas trompé.

Une forme féminine, qui avançait vite et très légèrement, apparut, là-bas, à deux cents pas, derrière une haie, qui, jusque là, l'avait dérobée aux regards du Maître Enlumineur.

Or, c'était une religieuse... une des saintes filles de l'Abbaye Royale.

Évidemment, elle venait du Monastère voisin.

Comment, et pourquoi, était-elle dans la campagne, à pareille heure?

Ce fait avait troublé Apollon.

Pour quelle raison?

En quoi ce fait, très ordinaire, pouvait-il l'impressionner?

Les religieuses de l'Abbaye sillonnaient, d'ordinaire, les routes voisines, allant à la ville prochaine, se rendant en quelque habitation rustique pour y porter des secours ou de pieuses paroles.

Rien de plus naturel que de voir une religieuse errer, dans la campagne, à cette heure matinale.

La veille, encore, Messire Jacques n'eût attaché aucune importance à ce fait, qui n'avait, en soi, absolument rien d'anormal.

Mais, ce jour-là, et sans qu'il sût pourquoi,... comme s'il avait eu le pressentiment que le susdit fait devait l'intéresser, Apollon observa cette religieuse, qui s'était rapprochée de plus en plus.

Maintenant, elle n'était plus qu'à cinquante pas de la porte d'entrée de la propriété d'Apollon,... cette porte, enguirlandée de plantes grimpantes étoilées de fleurs, dont les montants étaient faits de deux cariatides de pierre... cette porte que Marguerite de Bourgogne, sa sœur et leur escorte, avaient franchie, la veille.

Messire Jacques vit, enfin, le visage de la religieuse.

Alors, il se produisit quelque chose d'inattendu.

Le nain devint effroyablement pâle, et, levant les deux bras, comme un homme en proie, en même temps, à une surprise et à une émotion excessives... il fit, brusquement, deux pas en arrière.

Puis, il s'abattit sur l'escabeau qu'il avait apporté devant la fenêtre...

L'émotion, indicible, qu'il avait éprouvée, lui cassait bras et jambes : Il ne pouvait plus se tenir debout.

Pourtant, il tenta un vigoureux effort pour reprendre son sang-froid.

Il essaya de se remettre debout pour mieux voir cette religieuse, qui, à présent, allait passer devant la porte.

Il ne put y parvenir.

Vainement, il s'accrocha aux montants de la croisée, auxquels il s'appuya... il dut se rasseoir.

Ses jambes flageolantes ne le soutenaient pas.

Il tremblait éperdûment.

— Est-ce que... je... deviens fou! murmura-t-il, effrayé. Oui, oui.. je... deviens... fou!... C'est sûr!... Je... deviens... fou!... C'est une... hallucination!... Depuis... si longtemps... je pense à elle... que... je crois... la voir... partout!... Sa figure chérie... m'apparaît... sans cesse!...

La religieuse, déjà, avait passé, sans voir Apollon, bien entendu, et sans se rendre compte de ce qui s'était produit, non loin d'elle, par le fait de sa présence en ce lieu.

Maintenant, Messire Jacques ne la voyait plus que de dos.

Elle allait très vite, trottant menu, menu; mais avançant rapidement.

Elle devait être pressée.

— Je ne me suis pas trompé.. reprit Apollon. C'est elle!... Oui, oui, j'en suis sûr, c'est... bien elle!

Son cœur battait à coups précipités.

Il put se lever, enfin.

Alors, il étendit ses deux bras, vers la route suivie par la religieuse; puis il essaya de l'appeler.

Impossible!

Aucun son ne sortait plus, désormais, de sa gorge serrée....

***

... Que fait-il donc?

Il a dû prendre, tout à coup, une résolution suprême.

Il marche vers la porte de sa chambre; il l'ouvre; il se jette dans l'escalier; il traverse la grande salle, et passe dans le jardin.

Là, il se met à courir, éperdu, en poussant des plaintes rauques

— Où vas-tu, si vite? fait une voix, à ses côtés.

C'est Gaucher Faber : Il s'est levé, peu auparavant, et il est sorti de la maison pour aspirer, à pleins poumons, l'air pur du matin.

Il rôdait, là, quand, stupéfait, il a aperçu son vieil ami.

— Où vas-tu? répète-t-il, maintenant inquiet.

Apollon ne lui répond pas.

Il court toujours vers la porte aux cariatides, et Gaucher, effrayé, le suit, non sans peine.

Messire Jacques a atteint la porte ; il l'ouvre, et, sur le seuil, il s'arrête, enfin, interrogeant, du regard, la route poudreuse.

La route est déserte.

La religieuse a disparu, là bas... au loin, très loin... trop loin! — derrière le rideau de peupliers qui s'étend au tournant du chemin.

Trop loin, oui, trop loin... car Apollon, ayant calculé la distance qui le sépare de celle qui était là, tout à l'heure, s'est rendu compte qu'il n'aurait pas la force de courir sur ses traces.

Soudain, il voit Gaucher à ses côtés.

— Gaucher, Gaucher... dit-il, d'une voix éteinte.

— Quoi?

— Sais-tu... qui je viens... de voir passer... là... sur cette route?

— Non! Qui?

— Gisèle!

— Gisèle?

— Oui, Gisèle... Gisèle!... J'en suis sûr!... Elle a passé, là... Elle a disparu, derrière ces arbres... Et dire que je n'ai plus de forces!... Je ne puis la rejoindre... C'est elle! C'est bien elle... Je l'ai vue... Gaucher, je suis brisé!... Je ne puis me soutenir!... Gaucher!... Cours!... Appelle-la!... Je veux la voir!... Cours!... Va!... Mais, va donc!

Gaucher ne bouge pas.

Il est épouvanté.

C'est que le visage d'Apollon est tout défait, ses yeux sont hagards, il tremble... et le chirurgien du roi de France a peur que son ami compagnon ne soit devenu fol.

— Va!... Va!... Cours!... reprend Apollon.

— Remets-toi!...

— Oh! Tu n'as pas pitié de moi! s'écrie Apollon, d'une voix entrecoupée de sanglots. Elle!... Gisèle!... Je l'ai vue!... Elle portait le costume des religieuses de l'Abbaye.

— Remets-toi, mon vieil ami... Comme tu es agité!... Tu trembles... Tu...

— Dire que je n'ai pu l'appeler : J'étais sans force, sans voix!

— Es-tu sûr que...

— Sûr!

— Tu as passé la nuit à rêver!... Tu as évoqué le passé, sans doute, et puis, tu t'es souvenu de ce que je t'ai raconté, hier, à son sujet : Par suite, ton esprit était tout occupé d'elle... Alors, cette religieuse de l'Abbaye passa... Tu la vis... Tu eus une hallucination... Tu te figuras que cette femme, c'était Gisèle.

— C'était-elle!... C'était bien elle!

— Hallucination, te dis-je! Quelle apparence que Gisèle se soit faite religieuse?...

— C'était elle...

— Apollon, écoute...

— Je te dis que c'était bien elle.

— Quel monastère aurait accueilli la maîtresse de Jean de Meung?... Tu as été halluciné, encore une fois.

— Gisèle!

— Allons, remets-toi, mon amé compagnon... Viens... Rentrons...

Gaucher s'efforce d'entraîner Apollon; mais il ne peut y parvenir : Messire Jacques s'obstine à rester là, sur le seuil de cette porte, et regardant, toujours, au loin, sur la route, du côté de ce rideau de peupliers derrière lequel la religieuse a disparu.

— Viens? reprend Gaucher.

— J'aurais pu l'appeler... Elle était si près de moi!

— Viens?

— Elle a disparu... Comment la retrouver, à présent?... Une occasion unique, inespérée, et qui ne se représentera jamais!

— Tu t'es trompé, te dis-je, ce ne pouvait-être Gisèle!

— C'était elle!... J'ai été averti de sa présence... Je devais la revoir... Et puis, mon cœur a battu si vite et si fort!... Comme jadis, quand je l'attendais, quand je la voyais paraître, quand j'entendais le bruit de ses pas...

— Tu m'avais promis que tu ne chercherais pas à la revoir...

— Promettre et tenir sont deux!... Est-ce que l'homme est maître de lui quand son cœur le pousse?

— Oui, s'il est vraiment homme, et s'il a des devoirs à remplir!

Et Gaucher poursuit :

— Rentrons... Roland peut paraître, d'un moment à l'autre.

Apollon tressaille.

— Roland! répète-t-il.

— S'il te voyait, ici, en ce moment, ajoute Gaucher, tout heureux de constater qu'il a atteint le résultat qu'il attendait, en jetant, tout à coup, dans le débat, le nom du fils d'Apollon... que lui dirais-tu pour lui expliquer ton émoi?

— Roland! fait Apollon, pour la deuxième fois. Roland!...

Puis, il ajoute :

— Gisèle est passée devant la maison où dormait son enfant!

— Viens, viens? Suis-moi. Rentrons. Chez toi, dans ta chambre, nous causerons de ces choses : Il ne faut pas que Roland puisse te voir en cet état.

Et Gaucher, enfin, parvient à entraîner Apollon, qui se laisse conduire.

Un moment après, le chirurgien du roi de France et Messire Jacques se trouvèrent, au premier étage de la maisonnette, dans la chambre d'Apollon.

Elle tendit sa main à son amant, qui la baisa. (P. 492.)

Roland, qui s'était endormi tard, dormait, alors, à poings fermés.

Véronique, plus tardivement levée que de coutume, car elle s'était couchée lasse après la fatigue de la précédente journée, parut dans la grande salle, où Thomas la rejoignit, comme elle s'occupait de préparer, pour son maître et ses hôtes, le premier repas du matin.

. . . . . .

Or, cette religieuse, portant le costume des filles de l'Abbaye Royale

de Maubuisson, qui était passée devant la maisonnette, et en qui le pauvre Apollon avait cru reconnaître Gisèle, c'était Sœur Dorothée, qui, la veille, — sous le berceau fleuri où la princesse s'était installée, avec sa belle-sœur, les frères d'Aulnay et l'Évêque de Saint-Georges — était venue voir Marguerite de la part du Révérend Père Radbert, Prieur de l'Abbaye... c'était Sœur Dorothée, de qui l'Évêque-Moine, et Marguerite, s'étaient défiés, un moment... avec raison, peut-être !...

XXXVIII

LES NUITS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS.

Or, pendant que, au cours de cette nuit, se passaient ces choses en la maïsonnette d'Apollon, d'autre part, des faits, non moins importants, se produisaient à l'Abbaye Royale de Maubuisson...

Lorsqu'elle se retrouva, avec son cortège, au pied de la tour de la Reine Blanche, après sa visite à Messire Jacques, Marguerite, s'adressant à Frezzini, lui dit, à demi-voix :

— Tout à l'heure, chez le Maître Enlumineur, je t'ai prié de venir me voir dès notre rentrée à l'Abbaye... Viens seulement dans deux heures...

— Comme il vous plaira ! répliqua le majordome.

— Bien ! fit la princesse.

Et, se tournant vers le Révérend Père Richard, elle dit encore, toujours à demi-voix :

— Je compte vous voir cette nuit ?

— Vous me verrez, Madame ! fit l'Evêque-Moine.

— Nous causerons de ces choses qui nous ont occupé, déjà, chez Messire Jacques.

— A vos ordres !

Marguerite avait prononcé ces quelques mots avec une intonation particulière, d'une indicible harmonie, et, tout en même temps, avec une grâce extra adorable et une énergie farouche.

Sa bouche avait souri et ses yeux avaient étincelé.

On eut dit qu'elle donnait un rendez-vous d'amour, alors qu'elle se préparait à mettre en œuvre un projet d'une audace sans pareille, devant lequel un homme puissant et redoutable eut été épouvanté.

Frezzini s'était éloigné.

L'Évêque de Saint-Georges s'éloigna, de même, après avoir salué, cérémonieusement, la princesse.

— Je vous sais gré de m'avoir suggéré l'idée d'aller voir Messire Jacques, mon Révérend, reprit Marguerite, s'adressant au Révérend Père Radbert.

— Cette visite vous a divertie? répliqua le Prieur.

— Grandement.

— Tant mieux!

— J'ai pris un vif plaisir à voir cet artiste, en sa maison si curieuse, et au milieu des siens.

— J'étais sûr que vous seriez aise, Madame, de connaître Messire Jacques.

— Ma bonne sœur Blanche, et moi, nous retournerons le voir, certes. Donc, encore merci, mon Révérend.

Le Prieur s'inclina, respectueusement, devant la princesse, et s'éloigna, à son tour.

Il était radieux.

Selon lui, cette journée, qui devait porter bonheur et donner profit à Apollon, pouvait être marquée d'une pierre blanche.

Du reste, le digne homme avait passé une après-midi fort agréable.

Naturellement, il n'avait rien vu de ce qui s'était passé, là-bas, occupé qu'il avait été, uniquement, des choses d'art offertes à sa curiosité.

La princesse, restée avec Blanche, Gautier et Philippe d'Aulnay, dit à ceux-ci :

— J'ai besoin de me reposer un peu. D'autre part, vous devez être las, Messires. Rentrons donc. Nous nous reverrons dans quelques heures.

— Dans quelques heures? fit Gautier, non sans dépit.

On sait qu'il adorait Marguerite : Bien pareil aux autres amants fortement épris, il ne pouvait se passer de la voir, et de la voir encore, et de la voir toujours!

Il aurait voulu demeurer, sans cesse, en sa présence, dans l'extase que donne l'amour.

Depuis le matin, il ne s'était pas trouvé seul, avec elle, en tête à tête.

Vivre de sa vie, regarder ce qu'elle regardait, respirer l'air qu'elle respirait, entendre les sons qui frappaient ses oreilles, certes, c'était quelque chose ; mais, pour Gaucher, ce n'était point assez encore.

Il aurait voulu l'avoir toute à lui, rien qu'à lui, à lui seul!

Il lui semblait, lorsqu'ils demeuraient trop longtemps avec d'autres, que ceux-ci lui volaient une part de son trésor.

Aussi, avait-il espéré que Marguerite lui réserverait quelques instants de causerie, seul à seule, dans la chambre de la tour, après la visite à Apollon.

Il avait tant de choses à lui dire!

Il voulait lui répéter ces mots, qui venaient, sans cesse, sur ses lèvres, lorsqu'il admirait ses moindres gestes, lorsqu'il écoutait chanter sa voix, qui constituait, pour lui, une musique délicieuse:

— Je t'aime !... Tu es belle !... Je t'adore !

Et puis, il voulait lui parler, aussi, des faits qui s'étaient produits au cours de cette journée.

Marguerite avait regardé Roland si étrangement que Gautier s'était senti mordu par la jalousie.

Il souffrait, depuis...

Les autres n'avaient pas vu, peut-être, ce qu'il avait vu, lui !

Rien de ce qui touche, ou préoccupe, l'objet de son amour, ne passe inaperçu aux yeux d'un amant passionné.

Gautier avait donc attendu, impatiemment, que l'on fut de retour à l'Abbaye pour s'expliquer, avec Marguerite, relativement à son attitude en face du fils de Messire Jacques.

Or, voilà que son espérance était déçue !

Sa maîtresse le renvoyait, sous prétexte qu'elle était lasse.

Vain prétexte, sans doute !

N'avait-elle pas besoin, plutôt, de rester seule, pour penser à ce beau jeune homme qu'elle avait vu, là-bas ?

Car Gautier, bien pareil aux autres amants, était égoïste, ne voyait que lui, et n'imaginait pas que Marguerite put, d'autre part, être occupée de choses ne se rapportant pas à leur amour, qui l'occupait, lui, uniquement.

Il se disait :

« Puisqu'elle n'éprouve pas le besoin que j'éprouve à un degré si intense, de me voir, un moment, seule à seule, c'est qu'elle ne m'aime plus ; bien mieux, c'est qu'elle aime... l'autre ! »

Et, de ce fait, la souffrance qu'il ressentait, déjà, s'accrut.

Marguerite, qui le regardait, devina ce qui se passait en lui.

En femme, coquette, en maîtresse éprise, qu'elle était, elle en fut flattée.

Elle sourit :

— Va, fit-elle, d'une voix très douce... avec une grâce enveloppante. Va, je te verrai bientôt.

— J'avais espéré que...

— Va, mon mignon ! Et ne sois pas en peine !...

Et délicieusement coquette, adorablement provocante, elle ajouta, de sa voix qui troublait Gautier jusqu'au plus profond de son être :

— Je t'aime !

— Bien sûr ?... demanda le jeune homme.

Marguerite sourit.

— Enfant ! reprit-elle ! Va, te dis-je... Dans une heure, présente-toi chez moi ; nous causerons. Je t'aime !... Va !

Elle tendit sa main à son amant, qui la baisa.

Puis, se tournant vers sa sœur Blanche.

— A bientôt ! dit-elle.

— A bientôt ! répliqua la comtesse de la Marche.

Les deux femmes s'embrassèrent.

Philippe d'Aulnay s'inclina devant Marguerite

Celle-ci pénétra dans la tour, pendant que Blanche, Philippe et Gautier, traversant la cour, se dirigeaient vers les bâtiments où se trouvaient leurs appartements...

Tout en montant les degrés qui conduisaient à son logis, Marguerite se disait :

— Il est jaloux ! Pauvre Gautier ! Comme il m'aime !... Ah ! le mignon !...

Elle souriait, charmée, elle aussi.

— Il a grand raison d'être jaloux ! se disait-elle encore... Certes, le fils du nain est un beau... un très beau jeune homme !

Et elle ajouta, bientôt :

— Aussi beau que la nièce du naïf fauconnier — mon pays — est belle, d'autre part !

L'expression de sa physionomie, très mobile, s'était, en même temps, modifiée.

Elle était devenue, soudain, farouche.

Son sourire s'était terminé en rictus ; ses yeux avaient lancé un double éclair.

— L'insolente créature ! murmura-t-elle.

Certes, si Apollon et Gaucher avaient pu la voir, alors, et connaître ses pensées, ils eussent été épouvantés !

Cependant, elle arriva en son logis, en cette chambre, très vaste, circulaire, qu'elle occupait au deuxième étage de la tour de la Reine Blanche, et où elle avait reçu, quelques heures auparavant, son majordome Frezzini.

La jeune et jolie servante attachée, spécialement, à sa personne : Berthe, cette petite brunette aux lèvres rouges, aux yeux noirs, à la taille ronde, qui l'avait aidée à se dévêtir avant son entrevue avec le Florentin, se trouva devant elle.

Marguerite se laissa choir sur l'un des divans de la chambre.

— Oh ! je suis lasse ! dit-elle, en soupirant. Vraiment, cela fait du bien de se reposer un peu !

— La journée a été si chaude ! répliqua Berthe.

— Accablante ! Tu as raison. C'est folie de courir les champs à pareille heure ! J'aurais pu passer une après-midi délicieuse, ici, mollement étendue. Ma sœur Jeanne, si justement dénommée : l'indolente... a pris le bon parti en demeurant chez elle.

Et, après avoir soupiré, derechef, elle reprit :

— Prépare-moi du linge frais et une robe légère...

La servante obéit.

La princesse avait dénoué ses cheveux.

Elle se dévêtit, et, pour la deuxième fois, elle mouilla son beau corps, qu'elle parfuma avec des essences embaumées.

Alors, elle se sentit mieux.

Elle était reposée.

Qu'elle était belle, ainsi, demi-nue !

Ses longs cheveux tombaient, en boucles dorées, sur son buste de statue, aux épaules adorablement modelées, sur ses seins puissants, aux admirables contours, et jusque bien au-dessous de ses reins... faisant valoir la cambrure impeccable de sa taille, si svelte, si souple, si merveilleusement attachée à ses hanches, rebondies comme le contour d'un vase antique.

— Laisse mes cheveux dénoués, cela me repose : Ces nattes relevées sont trop lourdes, dit-elle à la servante.

Elle passa du linge frais, si léger, si fin, que l'on voyait son corps, à travers, quasiment comme s'il avait été nu.

Puis, elle endossa une robe faite d'un tissu de soie de couleur jaune paille, brodé, divinement, de fleurettes bleu pâle, la fleur des amoureux : le myosotis.

En ce costume, qui rehaussait encore la beauté de son teint, si blanc, et légèrement rosé, après l'exercice, au grand air, qu'elle avait pris, la princesse, la superbe fille de Bourgogne, aux chairs saines, la créature exubérante de jeunesse et de vie, était superbe à voir, — à la fois vigoureuse et frêle... femme, pour tout dire d'un mot, femme — on ne saurait trop le répéter — dans toute l'adorable et troublante acception du mot.

Gautier, certes, se fut agenouillé devant elle, comme le croyant s'agenouille aux pieds de la Madone — car, Marguerite, pour lui, c'était tout, sa vie, son idole, son Dieu !

La chambre était toute parfumée par les essences dont la princesse s'était servie, et qui, se dégageant de sa personne, flottaient, autour d'elle, dans l'air traversé par la lueur brillante d'un rayon du soleil couchant, qui illuminait la plaine, au dehors, obliquement, et filtrait, dans la pièce, en passant par les verrières de la baie, faisant briller les broderies d'or des tentures, les fleurs des vases précieux posés sur les tables, et les plaques de métal qui servaient de miroirs.

— Gautier viendra ici, tout à l'heure, dit Marguerite à la petite servante, tu le feras entrer dès qu'il se présentera.

Berthe s'inclina.

La princesse réfléchit, un moment.

— C'est cela ! fit-elle, soudain, toute souriante. Ce sera très amusant... Et puis, je lui dois cette compensation... Pauvre Gautier !

Et, se tournant vers la servante :

— Écoute, reprit-elle... je suis lasse et veux rester ici. Il ne me plaît pas de prendre mon repas, ce soir, en famille, avec mes sœurs. Tu les feras prévenir de ma résolution... Attends, ce n'est pas tout : Je veux, aussi, que tu me serves céans. Je souperai, dans cette pièce, en tête à tête avec Gautier. Prépare tout pour cela. Il faut que le couvert soit dressé quand il se présentera à la Tour. Procure-toi des viandes fraîches, des fruits, des pâtisseries, et du vin, de ce vin mousseux que j'ai l'habitude de boire. Est-ce dit?

— C'est dit...

— Que tout, soit prêt avant une heure.

— Ce sera prêt.

— Maintenant, laisse-moi, reprit la princesse.

La servante se retira.

Marguerite, demeurée seule, s'étendit, mollement, sur le divan, dans une pose gracieuse, un bras arrondi sous sa tête, légèrement penchée sur un carreau de velours bleu, rehaussé d'un galon d'argent, et à demi recouvert par les tresses rousses de sa chevelure dénouée

Elle était bien, ainsi, pour penser.

Que d'événements, au cours de cette journée!

Qui aurait pu dire, la veille, que tant de choses se produiraient en un si court espace de temps?

Fait surprenant : En cette journée, deux hommes, deux familiers de la hardie princesse, Frezzini et le Révérend Père Richard, poussés, chacun, par un intérêt particulier, lui avaient tenu le même langage, à quelques heures de distance.

Le même langage absolument.

Tous les deux, ils avaient eu la même pensée.

N'était-ce pas étrange..., autant qu'inattendu, d'ailleurs?

Tous les deux, ils avaient formé le même projet, dont la mise en œuvre devait être particulièrement dangereuse; mais dont les résultats, si on les obtenait, seraient magnifiques!

Oui, magnifiques!

Marguerite, alors, serait reine de France.

Reine! C'est-à-dire la première femme du royaume! La plus riche, la plus puissante, la plus adulée, la plus admirée... et la plus libre, aussi.

Elle aurait le droit d'agir à sa guise, de n'obéir qu'à ses caprices, à ses moindres fantaisies; elle pourrait jouir, tout à son aise, sans contrôle, sans gêne, de tout ce que la richesse et la puissance peuvent donner de joies aux humains; elle pourrait satisfaire ses passions ardentes, ses goûts de luxe, et elle n'aurait de compte à rendre à personne; elle pourrait tout accomplir; elle tiendrait, dans sa petite main, la vie de ceux qui constitueraient devant

elle, un obstacle ; elle pourrait acheter, payer, par de l'or ou des faveurs, ceux qui seraient trop haut placés pour échapper à son pouvoir, et elle ne les tiendrait pas moins que les autres,... par suite, au contraire !

Être reine ! Quel rêve !

Dire que depuis un an, elle ne songeait qu'à cela, et voilà que, tout à coup, il semblait que le sort s'était plu à lui fournir les moyens de réaliser ce rêve, si follement caressé.

Ce titre qu'elle convoitait, elle l'aurait, certes : il ne pouvait lui échapper.

Mais... quand ?

Elle ne l'aurait que après la mort du roi régnant.

Or, Philippe IV, son beau-père, était jeune, relativement : Il avait, à peine, dépassé la quarantaine.

Il pouvait vivre, encore, pendant de longues années.

Être reine ce devait être d'autant meilleur qu'on était plus jeune et qu'on avait de plus grands besoins de jouissances à satisfaire.

Être reine ; mais vieillie, ridée, sans désirs, sans passions — à quoi bon ?

Non, non, il fallait pouvoir ceindre la couronne en pleine jeunesse, en pleine force, en pleine possession de son être !

Et quelle couronne ? La couronne de France ; la plus belle couronne royale qu'il y eut au monde !...

....Depuis longtemps — il faut y insister — Marguerite songeait à ces choses.

Elle y pensait, surtout, chaque fois que se dressait, devant l'un de ses désirs, une volonté qui l'empêchait de le satisfaire.

La résistance qu'elle éprouvait, alors, l'exaspérait.

Et, d'autant plus qu'il lui était impossible, non seulement de renverser l'obstacle qui la gênait ; mais même, de l'attaquer, puisqu'elle ne le voyait pas.

Cet obstacle, c'était, tantôt la volonté du roi, ou tantôt celle de l'un de ses ministres, qui s'opposaient, au nom de l'État, ou au nom de quelque nécessité de caste — plaisantes raisons ! — à l'accomplissement d'un rêve ou d'un caprice de la princesse.

Souvent, elle en avait souffert... et souffert doublement, parce que, d'une part, cette créature passionnée était outrée de ne pouvoir jouir, à son gré, de plaisirs d'autant plus ardemment convoités, qu'ils étaient défendus, et, d'autre part, parce que, dans son amour-propre, elle était blessée qu'il y eut une volonté plus haute que la sienne.

Mais, jusque là, et si audacieuse qu'elle fut, elle n'avait jamais osé se dire, qu'en tremblant :

Gautier s'assit. — Je t'ai ménagé une surprise, reprit la princesse. (P. 503.)

« Pour que je sois reine, toute puissante et libre, il faudrait que celui qui tient le sceptre disparut ! »

C'est que Philippe IV était aussi puissant que redoutable; c'est que nul n'avait jamais tenté, utilement, de résister à sa volonté souveraine; c'est que ce roi, plein d'énergie, tenait tout dans sa main; c'est que les plus grands frissonnaient quand il faisait un signe; c'est qu'il avait frappé, sans pâlir, sans un tressaillement, par la ruse ou par la force, implacablement, des

têtes couronnées même; c'est qu'il n'avait pas craint d'abattre le pape Boniface VIII; c'est que tout le monde savait, surtout autour de lui, que, quand il le voulait absolument, nulle puissance humaine ne pouvait arrêter son bras levé pour condamner.

S'attaquer à cet homme, c'était jouer gros jeu.

Du reste, comment s'y prendre ?

Il ne s'agissait pas, seulement, de vouloir et d'oser, encore fallait-il être armé, suffisamment, pour tenter une entreprise aussi dangereuse.

C'est qu'il importait, en ce cas, de ne pas manquer son coup ; il importait de réussir : Autrement, on devait payer cher son audace !

Une pareille partie à jouer ne comportait pas de revanche.

Il fallait, en l'entamant, se dire :

« Je joue le tout pour le tout ! Je réussirai ou je périrai ! »

Or, si grands que dussent être les bénéfices d'une entreprise aussi hardie, Marguerite y regardait à deux fois, avant de l'entreprendre.

D'ailleurs, seule, elle, femme, si scélérate qu'elle fut, que pouvait-elle faire ?

Rien !

Elle avait donc attendu — impatiemment — qu'une occasion s'offrit à elle d'agir.

Selon elle, cette occasion s'offrirait un jour ou l'autre : Philippe avait tant d'ennemis, et s'en faisait de nouveaux chaque jour davantage.

Marguerite était trop adroite pour la faire surgir, cette occasion; c'eût été trop dangereux.

Elle voulait qu'on la lui offrît.

Oh ! Dès qu'on la lui offrirait, si elle jugeait, avec cette intelligence, très vive, qui la caractérisait,... que l'on pouvait l'utiliser — certes, elle la saisirait aussitôt... avec quel enthousiasme !

Être reine ! Elle en revenait toujours là ! Être libre ! Être maîtresse absolue d'elle-même et de ses actes... maintenant, elle n'avait plus d'autre désir !

Philippe IV mort, elle aurait tout cela ! Tout ! Le titre, la puissance absolue, la richesse, la liberté !

Resterait son mari, qui serait, alors, seul, au-dessus d'elle : Louis, — surnommé le Hutin[1].

Bah ! Est-ce que cet homme comptait ?

Il était aussi nul que son père, Philippe, était intelligent; aussi veule, aussi timoré, aussi faible, que son père était énergique et hardi; aussi assoiffé de jouissances que le roi régnant était sobre et chaste.

1. Le Hutin, ou « le querelleur ».

Oui, oui, Philippe IV disparu, ses ministres — aussi grands, aussi hardis que lui — seraient abattus promptement.

Et, dès lors, la couronne et le sceptre tombés — de si haut! — aux mains de Louis X, appartiendraient, vraiment, à sa femme : la reine de Navarre, la fille du duc Robert II, Marguerite de Bourgogne

Cette pensée exaltait la jeune princesse!

Oh! Comme elle haïssait Philippe, et ses ministres : Enguerrand de Marigny, Guillaume de Nogaret, Guillaume de Plasian!

Que le Roi de France voulut la régenter, elle, la fille du duc Robert... la future reine, passe encore!

Mais un Marigny... né Le Portier, ancien panetier de la Reine ; un Nogaret, qui avait été professeur de droit ; un Plasian... des légistes! — voilà qui était intolérable!

Ces ministres avaient l'audace de la faire surveiller, elle, l'héritière de la couronne!

Jusque-là, Marguerite avait eu des doutes relativement aux mauvaises dispositions des ministres du roi à son égard.

Elle avait une certitude, désormais.

Le fait était démontré, à présent; Enguerrand de Marigny travaillait contre elle.

Cette lettre que Frezzini s'était procurée, si habilement, si audacieusement... cette lettre qu'il avait montrée à la princesse, quelques heures auparavant, ne pouvait lui laisser aucun doute à cet égard.

Oui, les ministres du roi voulaient la perdre...

Même, ils paraissaient décidés à jouer hardiment la partie.

En effet, si cette lettre, que Frezzini avait interceptée, était arrivée à son adresse,... si l'on avait suivi les conseils qu'elle donnait,.. Marguerite, prise en flagrant délit d'adultère, pouvait être perdue.

Dans quel but Enguerrand de Marigny — et les autres ministres de Philippe IV, sans doute, car ils devaient agir ensemble — voulaient-ils l'atteindre et la frapper?

Impossible de le deviner... de le pressentir, même.

Ils agissaient... c'était indubitable... Le reste, d'ailleurs, importait peu...

Bien mieux, ils haïssaient la princesse! Audacieusement, ils s'étaient déclarés ses ennemis ; ils avaient juré de la perdre!

— Comme ils me paieront cher leur audace! fit Marguerite, à ce point de sa rêverie, dans sa chambre bien close, pleine de merveilles d'art, tout embaumée par les essences dont elle s'était servie pour sa toilette intime, et où la clarté décroissait, maintenant que le soleil avait disparu, derrière le coteau où s'élevait la maison d'Apollon.

Elle se montra, un moment, terrible, les yeux allumés, les narines dilatées.

A la voir, ainsi, dans son attitude menaçante, souriante encore, pourtant, et si belle dans son costume entr'ouvert qui laissait voir son admirable corps tout blanc et rose, on pensait à ces félins redoutables, à ces fines panthères, à la robe soyeuse, aux formes élégantes, aux dents aiguës et aux muscles d'acier, qui ont des poses superbes, qui rampent, en ronronnant, avec des mouvements extra gracieux, et qui, tout à coup, poussant un rugissement rauque, effrayant, bondissent, farouches, sur une proie longtemps convoitée.

— Judith et Holopherne !... murmura-t-elle, souriante.

Puis, elle répéta le verset latin du Livre Saint... ce verset que le Révérend Père Richard, chez Apollon, avait si adroitement paraphrasé :

« *Et proferens de pera caput Holofernis, ostendit illis, dicens : Ecce caput Holofernis principio militiæ Assyriorum, et ecce conopeum illius, in quo recumbebat in ebrietate sua, ubi per manum feminæ percussit illum Dominus Deus noster.* »

— Ce moine est hardi, reprit Marguerite... hardi autant qu'ambitieux ! Il veut la pourpre, c'est clair.

Elle sourit, derechef.

— Il l'aura, s'il me sert bien ! poursuivit-elle... A moins que... ce complice ne me paraisse, après coup, trop dangereux !... Et, dans ce cas, on verrait !

Elle prononça ces mots : « On verrait ! »... de manière effrayante.

— Mais, ne pensons pas à ces choses... ajouta-t-elle. Il faut agir, d'abord... Et, avant tout, savoir si on peut le faire sans danger et avec quelque chance de réussite... Tout est là... Ah ! Certes ! si le moyen que ce moine doit me proposer est bon... si cet homme dispose, vraiment, d'une force capable d'être utilement mise en œuvre... s'il ne dépend plus que de ma volonté de me faire reine de France, je ceindrai, bientôt, cette couronne tant enviée, qui me donnera la puissance souveraine.

Elle se rappela ce que l'Évêque-Moine lui avait dit, là-bas, chez Messire Jacques :

« Si vous deveniez une Judith, vous seriez l'élue de Dieu, et il vous bénirait. Vous régneriez, heureuse et grande, acclamée par tout un peuple; votre nom d'héroïne serait à jamais admiré, et vivrait, comme celui de Judith, dans les siècles des siècles ! »

Et elle se rappela, aussi, ces phrases de la missive secrète que Frezzini s'était procurée, si adroitement, et qu'il avait communiquée, à la princesse, quelques heures auparavant :

« Il importe que le Roi, surtout, sache ce qui se passe, et sans qu'il puisse se douter, non plus que, plus tard, la princesse Marguerite, que c'est par moi que ces renseignements vous ont été communiqués.

« Si l'un des fils du roi, le prince Louis surtout, se rendait à l'Abbaye

Royale, sans avoir prévenu personne de son arrivée, cela serait excellent.

« Si vous pouviez atteindre ce résultat, on considérerait ce coup comme un coup de maître, et vous en seriez magnifiquement récompensé.

« Le moment est excellent pour agir : Agissez donc... encore une fois avec l'habileté dont vous êtes capable; ce faisant, vous aurez rendu un signalé service à qui vous savez, et à la France. »

— La lutte est engagée... fit Marguerite, terrible... Si je triomphe,... quelle revanche superbe je m'offrirai!

Sa rêverie fut, soudainement, interrompue.

Berthe avait reparu, dans la chambre

— Ah! C'est toi, dit la princesse, toujours étendue, nonchalamment, sur le divan. Eh! bien?... Tu as fait tout ce que je t'ai ordonné de faire?

— Oui, madame.

— Mes sœurs sont prévenues que je ne souperai pas avec elles, ce soir?

— Oui, Madame.

— Et tu t'es occupée de me servir, céans?

— Un Frère, attaché à l'Office, est là, portant un panier plein des provisions nécessaires.

— Bien! Congédie-le, et dresse le couvert, là, sur cette table, devant la baie : Gautier ne tardera pas à venir, maintenant, c'est sûr. Il faut que tout soit prêt lorsqu'il arrivera.

— Tout sera prêt!

— Va!

La servante sortit.

— Le mignon... pensa Marguerite... joyeuse à l'idée du tête-à-tête, avec son amant, qu'elle s'était réservé — il ne s'attend guère à la bonne surprise qui l'attend!

Puis, après un temps de silence, elle ajouta :

— Une heure de plaisir et d'amour me disposeront, à merveille, à m'occuper d'affaires graves... Quand mon Gautier sortira d'ici, je verrai Frezzini, d'abord; puis, je recevrai l'Évêque-Moine... La nuit dernière, nous avons passé le temps, joyeusement, entre amoureux, à deviser, à rire et à chanter,... sous la lueur des étoiles — cette nuit, nous serons sages... et la besogne que nous accomplirons sera fructueuse, j'espère!... Oh! La bonne nuit que cette nuit d'hier!... Celle qui se prépare sera moins agréable; mais elle aura pour résultat, qui sait?... de me faire libre, enfin!... Et, quand je serai libre, puissante, et reine de France,... tant que je serai jeune et belle, mes nuits seront, toutes, consacrées à l'amour, au plaisir!

Berthe reparut.

— En congédiant le Frère, dit-elle, j'ai vu Messire Gautier d'Aulnay qui traversait la cour; il sera, ici, dans un moment.

— Hâte-toi donc!

La jolie servante dressa le couvert, sur la table que Marguerite avait indiquée, près de la baie.

Elle était très adroite, très vive, cette jeune fille.

En un clin d'œil, elle eut paré la table, qui avait un aspect fort agréable, éclairée par la lueur d'un magnifique flambeau en argent massif, dont le pied représentait une guivre accroupie, et qui portait une cire sur chacune de ses cinq branches.

Cependant, on entendit, dans l'escalier qui conduisait à cet étage de la tour, le pas de l'amant de Marguerite.

— C'est Gautier, fit la princesse... Dis-lui qu'il peut entrer, que je l'attends... Va!...

Un moment après, le jeune homme pénétra dans la chambre de la future reine de France.

XXXIX

UNE HEURE D'AMOUR

Il s'était paré pour venir au rendez-vous qu'elle lui avait donné.

Maintenant, il portait une sorte de robe, en drap très fin, de couleur violette, serrée, à la taille, par une ceinture faite de mailles d'or enrichies d'améthystes, à laquelle était suspendue un poignard, à manche d'ivoire, et dont la garde, d'or, était admirablement ciselée... une arme, précieuse par sa double valeur matérielle et artistique; mais très précieuse, surtout, pour Gautier, parce que c'était un cadeau de Marguerite.

Le jeune homme avait lustré et parfumé sa chevelure blonde, dont les boucles, soyeuses, retombaient sur son col, à la peau très blanche.

Ce Gautier était vraiment beau.

Marguerite, en le voyant surgir, devant elle, l'admira.

Toutefois, à cet instant-là même, elle ne put se défendre d'évoquer la gracieuse silhouette de Roland, l'amoureux de la petite Juliette, le fils d'Apollon.

Certes, Gautier n'était pas moins beau que Roland .. Gautier était plus grand, plus robuste, plus mâle... C'était un homme fait, dans toute la force de l'âge, au lieu que Roland n'était guère qu'un jouvenceau, presque un adolescent — et, pourtant, Marguerite, un moment, se dit que, peut-être, Roland était plus séduisant, plus troublant encore que Gautier.

— Bah! pensa-t-elle... C'est que j'ai vu Roland, aujourd'hui, pour la première fois... c'est que je ne lui ai dit, encore, que quelques mots — tandis

que Gautier est mon amant depuis longtemps déjà... L'autre a, pour lui, l'attrait du nouveau... En vérité, c'est Gautier que j'aime!... Mon Gautier!... Il est si beau... si naïf... si aimant!... Et puis, je ne songe à Roland, qui sait? — que parce qu'il me plairait de jouer un tour, de ma façon, à cette insolente jouvencelle, qui a failli, tout à l'heure, refuser le présent royal que je lui ai offert!...

Marguerite resta étendue sur le divan.

Elle savait qu'elle avait une jolie pose, capable de faire valoir sa beauté aux yeux de son amant.

Il pouvait apercevoir les splendeurs de son corsage, sous l'étoffe légère qui les recouvrait, admirer les contours de sa taille, de ses hanches, aux lignes sculpturales, s'enivrer, enfin, du spectacle adorable qui lui était réservé.

Marguerite lui tendit la main.

— Viens, dit-elle. Je t'attendais impatiemment.

— Impatiemment?

— Certes!... Tu n'en doutes pas, je pense?

Gautier hésita à répondre.

— Non! dit-il enfin.

— A la bonne heure!

— Mais cela me réjouit de te l'entendre dire!

Marguerite comprit que le jeune homme était resté sous l'impression pénible que lui avait laissée la visite chez Messire Jacques et la rencontre avec Roland.

« Tout à l'heure, pensa-t-elle, lorsque nous sommes revenus ici, il paraissait tout attristé... J'ai atténué sa tristesse en l'engageant à me venir voir... Mais, depuis, il a réfléchi... Il est plus accablé que jamais!... Il souffre!... Le cher mignon!... Comme il m'aime! Sûrement il va me parler de celui qu'il considère, déjà — et non sans raison, peut-être — comme un rival... Jouons serré!... Il s'agit de détourner ses soupçons, et, même, d'agir assez adroitement pour préparer les voies afin de pouvoir, si cela me convenait, l'éloigner de moi, pour un temps. »

Elle montra, à Gautier, un carreau de velours, au pied du divan sur lequel elle reposait.

— Sieds-toi, fit-elle. Là... Tout près de moi, mon gentil cavalier.

Gautier s'assit.

— Je t'ai ménagé une surprise, reprit la princesse.

— Quelle?

— Une surprise qui te sera agréable, j'espère?

— Tout ce qui vient de toi me charme.

— Flatteur!

— Tu sais bien que je dis vrai!... Mais, cette surprise...

Marguerite étendit la main vers la table servie.

— Regarde, fit-elle.

— Eh! bien?

— Nous allons souper en tête-à-tête... Cela te convient-il?

Le jeune homme sourit...

Visiblement, la surprise lui plaisait.

— Si cela me convient? répliqua-t-il... Peux-tu le demander?

Marguerite se tourna vers sa servante.

— Laisse nous, ma mie, fit-elle. Nous nous servirons seuls. Demeure ici près, pourtant : Je t'appellerais si j'avais besoin de toi. Veille à ce que l'on ne nous dérange pas... Frezzini se présentera, céans, dans une heure. Tu me préviendras de son arrivée. Jusque-là, je ne veux voir personne. Tu m'entends? Personne... Va!

Berthe sortit.

La physionomie de Gautier, qui s'était éclairée, un moment, lorsque sa maîtresse lui avait annoncé qu'ils allaient souper ensemble, seuls, s'était rembrunie.

— Tu attends Frezzini? demanda-t-il, lorsqu'il fut seul avec Marguerite.

— Oui.

— Dans une heure?

— Oui.

— Mais Frezzini ne restera pas ici?

— Si fait... Il doit m'entretenir de choses graves.

— Ah!

— Tu les connaîtras incessamment.

— Alors, je ne resterai, avec toi, qu'une heure?

— N'est-ce pas quelque chose?

— Il paraît que c'est assez pour toi?

Marguerite, commençant à jouer son rôle, se fit câline.

— Ce n'est point assez pour moi, mon mignon, dit-elle... Je voudrais être toute à toi; mais il est sage de savoir se priver d'un plaisir quand cela est nécessaire...

— Cela est donc nécessaire?

— Absolument.

— Pourquoi?

— Toujours pour les mêmes raisons graves dont je t'ai parlé déjà.

— Mais... je reviendrai, près de toi, dès que Frezzini se sera retiré?

— Pas ce soir!

— Ah!

— La conversation que j'aurai, avec Frezzini, se prolongera, sans doute, assez avant dans la nuit.. Mais le temps passe... Cette heure que je

...Etroitement enlacés, muets, extasiés... échangeant, à pleines lèvres, des baisers passionnés...
(P. 509.)

dois te donner sera bien vite écoulée... Profitons du court instant qui nous réunit... Soupons, veux-tu?

Marguerite prit le jeune homme par la main; elle le conduisit près de la table, brillamment éclairée, richement servie; elle s'assit à côté de lui.

— Une heure!... fit Gautier, tristement... Dire que je ne te verrai que pendant une heure!

— Eh! Ne m'as-tu pas vue, aujourd'hui, tout à ton gré? répliqua la princesse.

— Non!

— Comment?... Nous ne nous sommes pas quittés!

— Ce n'est pas te voir que te voir devant témoins... Je ne puis, alors, te dire tout ce que mon cœur me suggère!

— A défaut de ta bouche, tes yeux parlent, aussi.

— Encore une fois, cela te suffit-il?

— Mon mignon, le langage des yeux est un gentil langage, entre amants... Du reste, on ne peut vivre en un perpétuel tête à tête.

— Si!... Moi, je voudrais passer ma vie avec toi seule!

— Enfant!... Tu t'en lasserais vite!

— Point!

Et, comme la princesse, sceptique, hochait la tête, Gautier poursuivit :

— Écoute : Il y a des moments où je rêve de t'enlever, de t'emmener loin, bien loin, de t'enfermer dans quelque somptueuse demeure, perdue au milieu de vastes jardins pleins de fleurs et d'oiseaux, où tu ne verrais que moi, où tu n'appartiendrais qu'à moi, où personne, au monde, ne pourrait me voler une part, si minime qu'elle fût, d'un trésor que je voudrais être seul à posséder...

Marguerite s'était accoudée sur l'épaule de son amant; elle jouait avec ses boucles blondes.

— Cher mignon, fit-elle, comme tu me dis de belles choses!

— C'est que je t'aime, Marguerite!

— Et moi aussi, je t'aime, mon Gautier... Plus que tu ne le crois, peut-être!

Ces paroles, qui, en d'autres temps, eussent charmé Gautier, le mirent en défiance, dans l'état d'esprit où il se trouvait, alors.

— Est-ce bien sûr? demanda-t-il.

— Je ne t'ai pas donné, jusqu'ici, l'occasion de douter de mon amour.

Le jeune homme ne répondit pas.

Marguerite emplit, de vin vermeil, une coupe d'or, qu'elle offrit à Gautier.

— Bois! fit-elle. A nos amours!

— Bois d'abord, dit Gautier, je boirai après toi : on assure que, si l'on vide une coupe où a bu sa maîtresse, et si l'on a pris soin de mettre ses lèvres où elle a mis les siennes, on connaît sa pensée.

La princesse, amusée, sourit.

Elle but; puis, elle tendit la coupe à son amant, qui la vida, d'un trait.

— Eh! bien? demanda Marguerite, mutine.

— Le dicton est vrai! fit Gautier.

— Ah! Tu connais ma pensée, à présent?

— Oui!

— Voyons?

Gautier fixa son regard ardent sur la princesse.

— Ton esprit est tout occupé de choses qui ne se rapportent, aucunement, à notre amour! fit-il.

— Pas en ce moment, tout au moins : je suis, à cette heure, toute à la joie de notre tête à tête.

— Tu conviens donc que, bientôt, tu ne songeras pas plus à moi que si je n'existais pas?

— Je ne songerai qu'à notre amour, au contraire... Car je ne serai occupée, bientôt, que de rechercher les moyens à employer pour n'être pas contrainte de me séparer de toi.

Gautier fit un mouvement.

— Te séparer de moi? dit-il, très pâle.... Marguerite, il faut que tu m'expliques ces étranges paroles?

— Tu en comprendras le sens avant peu.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce que...

— Parle donc?

— Plus tard, te dis-je. Bientôt, tu sauras tout. Crois que je n'agis que dans notre intérêt...

— Que me caches-tu?

— Comme tu es impatient, mon mignon!... Pourquoi veux-tu connaître des choses qui t'attristeront?... Laisse-moi agir... Laisse-moi écarter, de notre route, les dangers qui nous menacent... Lorsque ce sera chose faite, je te dirai tout...

— Des dangers?... Nous courons des dangers?

— Oui.

— Quels?

— Mon Gautier bien-aimé, te voilà tout troublé!... Je regrette, à présent, de t'avoir parlé de cela... Je m'étais promis tant de joie de cette heure que nous devions passer ensemble... Laissons cela... Tu vois?... Veux-tu?..

— Marguerite, tu en as trop dit pour te taire, à présent!... Encore une fois, il faut que tu t'expliques.

— A quoi bon?... Jouissons du présent qui nous est donné, en attendant que vienne le moment de lutter pour assurer nos joies futures.

— Tu ne me réponds pas, mon adorée!... Tu es de plus en plus mystérieuse... On dirait que tu ne parles que par énigmes... Il semble que tu veuilles aguicher ma curiosité davantage encore... et que tu cherches à me

tourmenter pour mieux troubler mon esprit, afin que je n'y voie plus assez clair, tout à l'heure, pour démêler les fils que tu auras entremêlés, savamment, autour de moi.

— En vérité, mon mignon, tu es de méchante humeur, ce soir!... Tu me feras regretter de t'avoir engagé à venir céans.

Gautier fit effort pour vaincre la colère qui bouillait en lui.

Il y parvint, non sans peine.

— Pardon! fit-il.

— A la bonne heure!... Tu es sage, mon Gautier... dit Marguerite, souriante.

Le jeune homme prit Marguerite par la taille et il la serra, fortement, sur son cœur.

Il la baisa sur le col, parmi les boucles de ses cheveux dénoués.

— Pardon! murmura-t-il, pour la seconde fois... Te séparer de moi, as-tu dit?... C'est cela qui m'a troublé, profondément!... C'est que je t'aime plus que ma vie, Marguerite!... C'est que tu es tout pour moi... C'est que, si je ne te voyais plus, je mourrais!...

La princesse hocha la tête.

— Tous les amants parlent ainsi! fit-elle.

— Tous n'aiment pas comme j'aime!

— On dit cela! Puis, un jour vient où quelque nouvelle passion vous étreint... et l'on répète, alors, à une autre, les mêmes paroles — avec autant de bonne foi, du reste!

— Je t'aimerai jusqu'à ma dernière heure!

— Va, mon mignon, tu es tout pareil aux autres hommes!... Quoiqu'il en soit, ces doux propos, pour sans grande valeur qu'ils aient, charment toujours une femme, au moment où, devant elle, on les articule en pleine ivresse amoureuse...

— Pourrais-tu donc cesser de m'aimer, toi?

— Enfant! .. Que veux-tu que je réponde à pareille question?... Te dire : « Non... » Ce serait facile!... Est-ce que cela te satisferait?... En ce cas, je te réponds : « Non!... » Pour le moment, je t'aime... Cela doit te suffire...

— M'aimeras-tu demain?

— Je ne puis pas plus que toi répondre de l'avenir... On voit, tous les jours, des hommes aimer leur maîtresse, passionnément, comme tu m'aimes, et, tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, ces hommes cessent d'aimer celle qu'ils adoraient la veille... Il y a, en nous, mille ressorts cachés qui nous guident, à notre insu... Nous subissons mille influences mystérieuses qui nous font agir... En un mot, nous ne sommes maîtres, ni de nous-mêmes, ni de notre destinée... Tu crains que je ne t'aime plus, un jour?... Qui sait si

ce n'est pas toi qui, le premier, cesseras de m'aimer... quoi que tu dises et quoi que tu croies?... Tu ne tenteras pas de me contredire, car j'exprime des vérités archi-connues... Ces choses étant données, les sages ne regardent pas, obstinément, dans l'avenir, qui est obscur... Ils ne se plaisent pas à se martyriser en prévoyant des tristesses, qui, peut-être, seront chimériques... Ils se contentent du présent, quand il est doux et bon... Or, le nôtre est doux et bon, j'imagine? Nous nous aimons... Nous avons toutes les jouissances que peuvent donner l'amour, la jeunesse, la puissance et la richesse... Que nous faut-il de plus?... A quoi bon troubler ces joies par des inquiétudes inconsidérées?... Rappelle-toi ce que tu as dit, souvent, avec grand sens, lorsque tu étais plus raisonnable : « Qu'importe demain, si aujourd'hui me donne toutes les ivresses? »

Gautier serra sa maîtresse sur son cœur, éperdûment.

— Tu as raison, peut-être! dit-il. Ah! quiconque a pu éprouver, ne fût-ce que pendant une heure, l'ivresse qui me grise, auprès de toi, peut se vanter d'avoir épuisé, en cette heure, toutes les joies permises aux hommes!...

— A la bonne heure!... Tu parles mieux, maintenant...

— Avoir eu ton amour, Marguerite... on peut mourir après!

Ils demeurèrent, un moment, dans une pose gracieuse, aux bras l'un de l'autre, étroitement enlacés, muets, extasiés... échangeant, à pleines lèvres, des baisers passionnés...

Ils eussent charmé, enthousiasmé, même, quiconque eût pu les voir, tant ils étaient jeunes et beaux.

Soudain, Gautier s'arracha à ces délices.

— Qu'as-tu donc ? demanda Marguerite, surprise.

Le jeune homme répondit :

— Au milieu de l'ivresse où me jette toujours le bonheur que j'éprouve entre tes bras, Marguerite, je ne peux m'empêcher de songer à ce que tu m'as dit, tout à l'heure...

— Quoi?

— Je pense à ces dangers qui nous menacent... On pourrait donc me séparer de toi?... Dis?... Oh! quand, par la volonté du Très-Haut, Lucifer fut chassé du ciel, il dut souffrir autant que je souffrirais si je devais être privé de ta présence!

La princesse était satisfaite.

Elle savait bien que Gautier allait lui reparler de ce qu'elle avait dit déjà.

Elle comptait bien qu'il reprendrait l'entretien interrompu.

Mais, le premier coup ayant été porté, elle devait, croyait-elle, pouvoir en arriver, dès lors, plus adroitement, à ses fins.

— Eh! quoi, fit-elle, comme contrariée... Tu en reviens à cela, mon

cher mignon?.. Je croyais que tu avais pris ton parti de ces choses... et que tu ne m'en parlerais plus, ce soir...

— J'y suis poussé malgré moi!.. Oh! je suis torturé... Tu me charmes; tu m'enivres, par tes douces paroles, par tes caresses... Tu joues de moi, avec une sans pareille habileté... Je ne sais plus maîtriser ma pensée; je n'ai plus de clairvoyance, plus de force!... Quand je suis venu ici, j'étais tout troublé... Ce que tu m'as dit m'a troublé plus encore. Puis, ta présence, ô dangereuse enchanteresse, m'a tout fait oublier... Laisse-moi me reprendre... Je vais être contraint de te quitter... Quand te reverrai-je?... Demain?... Devant témoins, toujours!... Et je ne pourrai te parler, t'interroger!... Je ne connaîtrai rien de ce qui se passe... Je ne saurai pas quels sont ces dangers qui nous menacent, et d'où ma vie dépend, puisque mon amour peut être en jeu!... Et, en attendant que tu juges opportun de me révéler les motifs de tes craintes, je vivrai dans l'angoisse, sans repos, ni trêve... Non, non, je te dis que cela est impossible, Marguerite!... Il faut que je sache à quoi m'en tenir, aujourd'hui même, ce soir, à ce sujet!... Aie pitié de moi!... Aie pitié de ton amant, qui souffre, qui se désespère, et qui te supplie de le réconforter!...

— Mon cher mignon... c'est bien vrai, tu souffres!... Jamais je ne t'ai vu si agité!...

— Parle, parle, Marguerite?... L'heure passe... Tout à l'heure, ce Frezzini — que je hais, que j'exècre, je ne sais pourquoi — viendra ici, et je devrai lui céder la place... Il sera trop tard!... Parle, encore une fois?... Dis-moi tout!...

— C'est que...

— Si terrible que soit ce secret que tu portes, il ne peut m'effrayer plus que cet inconnu qui pèse sur moi, et m'écrase!

— Alors tu veux...

— Je t'en supplie?

— Eh! bien...

— Eh bien?

— Je vais te satisfaire.

— Enfin!... Oh! je t'aime, Marguerite... Mon être t'appartient!... Tout mon être... Parle?... J'attends?

— Mon cher mignon, si je voulais me taire, c'était pour ne pas t'alarmer — inutilement, peut-être!... Mais, en l'état où je te vois, il est certain qu'il vaut mieux que je te dise la vérité... Écoute donc: sais-tu, mon Gautier, que tout être humain, manant... ou roi, même — jalouse le bonheur d'autrui?

— Je le sais!

— Sais-tu que, si l'on envie, chez autrui, la puissance ou la richesse, il est une chose que l'on envie plus encore?

— Quelle ?

— Le bonheur, inestimable... divin, pour ainsi dire... que donne l'amour !

— C'est vrai !

— Mais... quand ceux qui l'éprouvent, ce bonheur, sont jeunes comme nous... beaux, comme nous... riches et puissants, comme nous le sommes — l'envie s'attaque à eux avec plus d'acharnement encore... Tu le sais?

— Bien sûr !...

— On tente l'impossible pour leur ravir ce bonheur, qui les enivre?

— Oui !

— De telle sorte que les amants ont plus d'ennemis, même, que les plus puissants de la terre ?

— A moins qu'ils ne soient assez sages pour cacher leur bonheur aux yeux de tous! Et c'est pour cela que les amants passionnés, ayant conscience de la jalousie que leur vue excite, et voulant s'y soustraire, recherchent la solitude!... C'est pour cela que j'ai souhaité, souvent, de fuir avec toi, — ainsi que je te le disais, tout à l'heure — de me réfugier, en ta compagnie, dans quelque coin tranquille, où nous vivrions, l'un pour l'autre, uniquement !...

— Cela est possible pour les gens du populaire !

— Alors que ne suis-je un manant, et toi une simple bergère, Marguerite ?

Je suis la fille du duc Robert, la belle-fille du roi de France, la femme de l'héritier de la couronne... Je ne puis me cacher avec mon amant pour échapper à l'envie de ceux que mon amour exaspère..

— Bravons-les !

— Ils sont puissants !

— L'amour est le plus fort !

— Ils sont adroits !

— Nous triompherons d'eux !

— Je l'espère... Mais, pour cela...

— Pour cela...

— Il faut s'aider.

— S'aider ?

— Oui !... Il faut s'armer contre ceux qui nous attaquent.

— Qui ose s'attaquer à Marguerite de Bourgogne ?

— Mon cher mignon... l'attaque est d'autant plus dangereuse qu'on ne voit pas les agresseurs.

— Je ne comprends pas.

— Sache que nos ennemis nous ont environnés d'espions, qui font leur œuvre, ici-même, dans l'ombre, autour de nous... Sache que ceux que cela intéresse, sont tenus au courant, fidèlement, de nos moindres faits et gestes

— En es-tu sûre?

— Sûre.

— D'où te vient cette certitude?

— Qu'importe?... Je l'ai... Cela suffit... Sache, enfin — puisque tu me contrains de m'expliquer — que, ainsi que je te l'ai dit, nous avons couru, tout récemment, un grand danger.

— Quel?

— Celui de voir surgir, ici, à l'improviste... peut-être au moment où nous nous trouvions aux bras l'un de l'autre...

— Qui?

— Mon époux!

Gautier se leva, frémissant.

— Eh! quoi... fit la princesse,... as-tu peur?

— Peur?... répliqua le jeune homme fièrement... Non pas!... Je n'ai peur de rien, Marguerite, hormis que tu me reprennes ton cœur!

— D'où vient, alors...

— C'est que je hais cet homme, ... ton époux — celui qui peut réclamer de toi...

La princesse interrompit son amant.

— Fol!... Il n'y songe guère!... dit-elle, en ricanant...

Et elle ajouta, narquoisement :

— N'a-t-il pas ses maîtresses?... Elles le tiennent... fort heureusement pour nous!...

— Je suis jaloux de lui!... fit Gautier, les yeux étincelants, la main sur la garde d'or de son poignard.

Il ajouta :

— Je le hais!... Son père, encore, est un homme!... C'est un roi, un vrai roi!... Dire que ce Louis ceindra la couronne que Philippe-Auguste et Louis IX ont portée!...

— Je l'espère!... fit Marguerite avec un sourire effrayant... Je l'espère, mon cher mignon, pour notre bonheur à tous les deux...

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que lorsque Louis, mon époux, aura ceint la couronne, je serai reine...

— Eh! bien?

— Alors,... répliqua Marguerite, en baissant la voix... comprends donc!.. Alors, je serai libre...

— Libre?

— Sans doute!... Qui oserait s'attaquer à la reine?

— Ton époux, comme tu disais!

— Lui!... fit Marguerite, dédaigneusement... Je ne le crains pas, aujourd'hui; je le craindrai moins encore quand je serai reine de France!

Marguerite parut prête, un instant, à faire payer cher, à son amant, les insultes dont il l'accablait. (P. 517.)

— Mais... qui crains-tu donc?

— Mon beau-père, Philippe IV, et, surtout, ses ministres...

— Marigny?

— Oui!... Il me hait... J'ignore pourquoi... Il tentera tout pour me perdre...

— Qui te l'a dit?

— J'en ai la preuve

— Quelle?

— Je l'ai! Encore une fois, ne m'en demande pas plus.

— Mais, dans ce cas, pourquoi n'attaques-tu pas qui t'attaque? Ce Marigny est puissant, je le sais; mais tu es puissante, aussi : Tu es femme!... Et puis, tu as des amis dévoués... prêts à tout entreprendre pour ton service.. Je suis brave, Marguerite, et je t'aime : Double force!... Je t'ai dit que ma vie t'appartient!...

— Mon mignon... ils te briseraient comme verre!... En pareille affaire le courage ne sert à rien... Mieux vaut l'adresse... Il faut se servir des armes dont ils se servent... Ils sont habiles et audacieux.... Je tâcherai d'être plus habile qu'eux, et plus audacieuse encore...

— Que comptes-tu faire?

— Je n'en sais rien... C'est pour y réfléchir que je compte me priver de te voir cette nuit... C'est pour en causer avec Frezzini, — qui est adroit, — que je serai forcée de te renvoyer, tout à l'heure. En attendant, il faut être prudents.

— Prudents?

— Oui!... Afin de ne fournir, à nos ennemis, qui nous guettent, et profiteraient de toutes nos fautes... aucune arme qu'ils pourraient utiliser contre nous...

— Que faire pour cela?

— Pendant quelques jours, au moins, nous aurons soin de ne nous montrer, jamais, ensemble, que devant témoins...

— Et... le soir... ici... je serai accueilli par toi?... En prenant toutes les précautions désirables, nul ne saura que nous nous sommes rencontrés, céans!...

— Hormis mon époux : Louis — qui a le droit, le jour et la nuit, de se faire ouvrir toutes les portes de mon logis... et qui userait de ce droit s'il avait la certitude de pouvoir me prendre en criminelle conversation!... C'est donc le soir, la nuit, surtout, qu'il importe que nous ne nous trouvions jamais ensemble.

— Je devrai renoncer à la joie de passer quelques heures, avec toi, en tête-à-tête?

— Pour un temps...

— Marguerite...

— Mon mignon... je comptais te dire ces choses sans être obligée de t'expliquer le pourquoi de ma résolution... Cette résolution s'impose, étant donné ce qui se passe... J'espérais que tu m'obéirais, que tu te soumettrais à mes injonctions... Et voilà que, connaissant la vérité, sachant pour quels motifs graves j'agis ainsi, tu ne te résignes pas à m'obéir... Tu n'es pas raisonnable!...

— C'est que ta résolution me désespère...

— Je ne suis pas moins marrie que toi... mais je subis ce que je ne puis empêcher... Pour notre amour, pour notre bonheur, je serais prête à un sacrifice plus grand encore.

Que vas-tu me dire?

— Je serais prête, s'il le fallait absolument..

— Achève?

— A me séparer de toi.

— C'est bien ce que tu as dit, déjà... et ce qui m'a si fortement troublé.

— Nous n'en arriverons pas là, je l'espère... J'ai dit : S'il le fallait absolument...

Gautier, frémissant, se leva... et, fixant, sur sa royale maîtresse, un regard ardent :

— Marguerite, dit il...

— Quoi?

— Ne me trompes-tu pas?

— Moi?... Comment?... Que veux-tu dire?

— Je souffre atrocement.

— Par moi?

— Oui.

— Explique-toi?

— Marguerite, la jalousie est un tourment indicible?

— Certes !

— Un tourment près duquel ne sont rien ceux que Satan inventa pour torturer les damnés, au fond des antres infernaux?

— Eh ! bien?

— Ce tourment, je l'éprouve !

— Tu es jaloux?

— Oui !

— De qui?

— Jure-moi, que tu n'aimes pas ce jeune homme que tu as vu, aujourd'hui... tout à l'heure...

— Quel jeune homme?

— Sois franche, comme je suis franc, ou bien je vais croire que mes doutes sont fondés !... Tu sais ce que je veux dire?... Avoue que la vue de ce jouvenceau : le fils du Maître Enluminеur... a fait impression sur toi?

Et, tout anxieux, Gautier attendit la réponse de sa maîtresse.

— Eh ! quoi... dit-elle, à la fois bienveillante et railleuse... c'est là ce qui te fait souffrir?

— Oui !...

— Est-ce possible?

— Hélas !

Marguerite étreignit Gautier..

Il en venait donc à ce fait qui le troublait, — la princesse s'en était bien rendu compte — depuis le commencement de cet entretien. Oh ! Il fallait plus que jamais jouer serré, maintenant.

La dangereuse créature le comprit.

Lors, de son bras nu... de son beau bras potelé, très blanc, troué de jolies fossettes roses, aux coudes,... elle lui fit un collier.

Elle s'était faite câline... plus encore que tout à l'heure.

Jamais femme ne fut plus troublante, ne sut déployer, avec plus d'habileté, des charmes plus enveloppants.

Pour la deuxième fois, Gautier s'arracha à son étreinte.

On eut dit qu'il avait été averti, soudain, par quelque mystérieuse influence, que sa maîtresse le trompait, ou voulait le tromper; et que, pour y arriver mieux, elle déployait, contre lui, avec un art féminin consommé, toutes les ressources que peut mettre en œuvre une maîtresse idolâtrée pour en arriver à ses fins.

— Marguerite, reprit-il... tout tremblant, tu es, quand tu le veux, une créature adroite, rusée... terrible, même, et capable de tous les artifices pour l'assouvissement d'une jouissance par toi désirée ardemment !

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, — fit la jeune femme, surprise de cette attaque inattendue.

Gautier, de plus en plus frémissant, poursuivit :

— Tu es, à ce qu'on assure, une femme à qui rien ne coûte pour satisfaire le moindre de ses caprices !

— Mon mignon...

— En toi, il y a de l'ange et du démon... Tu es un être en qui la nature s'est plue à réunir toutes les grâces, tous les charmes... pour que tu puisses mieux séduire, tromper, faire souffrir, ceux qui ont subi ton empire...

— Mais... où veux-tu en venir ?

Gautier, en proie à une colère d'autant plus grande qu'il s'était contenu plus longtemps, reprit, d'une voix vibrante :

— Je sais... car qui ne le raconte, à haute voix, partout, en tous lieux — que tu es une créature à qui il faut des plaisirs d'amour sans cesse renaissants, et que, grâce à ton Frezzini maudit, ce louche Florentin, ton âme damnée, il y a, dans ton passé... qui date d'hier — car tu es aussi jeune que corrompue — d'innombrables victimes de tes criminelles amours !...

Marguerite était stupéfaite de l'audace de son amant : jamais il ne lui était apparu tel qu'elle le voyait, alors.

— Gautier !... s'écria-t-elle, frémissante, elle aussi.

Mais le jeune homme poursuivit, implacablement :

— On assure que tu t'es livrée à de basses orgies avec des inconnus choisis, pour toi, par l'exécrable Frezzini, et qu'aucun de ces inconnus ne peut

venir, aujourd'hui, te cracher ton infamie au visage, parce que ton infernal pourvoyeur les a fait disparaître, scélératement!

Chacune de ses paroles flagellait sa maîtresse.

— Tu es hardi, Gautier... de me parler de la sorte! fit Marguerite, maintenant tremblante de colère, à son tour.

Le jeune homme, debout, superbe, surexcité à un point indicible reprit :

— Tu ne m'aimes plus?... Tu en aimes un autre!... Et, comme je te gêne... tu songes, peut-être, à me faire disparaître, moi aussi!... Voilà la raison du jeu que tu joues avec moi, depuis tantôt une heure. Oui, tout ce que tu m'as dit est faux!... Tu l'as inventé à plaisir pour me duper! Et dire que j'ai pu te croire, un moment!... Cela s'explique : tu es si adroite!... Tu es la perfidie, même!...

Marguerite parut prête, un instant, à faire payer cher, à son amant, les insultes dont il l'accablait.

Elle se redressa, superbe, farouche.

Ses yeux, démesurément ouverts, étincelèrent; ses narines battirent avec force; sa gorge, nue — car sa robe s'était ouverte — se souleva pour laisser mieux passer sa respiration sifflante; ses cheveux, épars sur ses magnifiques épaules, que Gautier avait baisées, tout à l'heure, avec ivresse, flottèrent, autour de sa tête, au masque effrayant... Mais, subitement, sa colère tomba.

Elle s'assit, très calme.

— Insensé! murmura-t-elle, seulement.

Or, cela exaspéra Gautier plus encore.

— Ou bien... nous aimes-tu tous les deux, ce Roland et moi?... reprit-il. Car tu es de taille à satisfaire deux amants — et veux-tu m'éloigner de toi afin d'être plus toute à l'autre, quitte à me rappeler, si je te plais davantage, lorsque ton caprice pour cet autre sera passé?

— Gautier...

— Cela ne sera pas, Marguerite!

— Reviens à toi... Tu as perdu la raison!

— Je n'ai pas le droit de te demander compte de ton passé! Mais, à présent, tu m'appartiens... Ne t'ai-je pas donné mon âme? Oui, j'ai beau me rendre compte de ton infamie, je t'aime... je t'aime, malgré tout!... On n'est pas maître de cela!... Oui, je t'aime, et je veux te garder pour moi seul... Si je savais que tu me trompes, si je savais que nous sommes deux à nous partager ton amour... de par Satan, Marguerite, je te le jure, je tuerais mon rival, je te tuerais, et, comme, toi morte, je n'aurais plus de raisons d'exister, je me tuerais enfin? Est-ce là ce que tu veux? Réponds?... Est-ce moi que tu aimes, ou ce Roland, le fils du Maître-Enlumineur?... Encore une fois, rêves-tu de m'éloigner, de toi, afin de pouvoir satisfaire le caprice que

tu as éprouvé en voyant ce jeune homme?... Prends-y garde : Sa vie et la tienne sont en jeu, et la mienne, par surcroît!...

— Insensé! répéta Marguerite.

De nouveau, ses yeux étincelèrent.

— La preuve d'amour la meilleure, la plus absolue que je puisse te donner, poursuivit-elle, à demi-voix, en précipitant ses paroles, en hachant les mots... c'est de te pardonner tout ce que tu viens de me dire!... Jamais nul n'osa me parler comme tu l'as fait, jamais! Si je ne t'aimais pas, tu me le paierais cher!... Tu expierais terriblement!...

Elle ajouta, après un temps de silence :

— Qu'on dise de moi, sous le manteau, ce qu'on voudra, peu m'importe!... Mais qu'on ose articuler de semblables paroles devant moi-même, voilà ce que nul n'osa se permettre, encore une fois!... Si quelqu'un l'avait osé, il n'existerait plus!... Oui, oui, je t'aime, puisque tu vis encore!

Gautier, maintenant, regardait sa maîtresse, effaré... non qu'il eut peur, mais parce qu'il se rendait compte, enfin — son exaltation étant tombée, en partie, — que la jalousie l'avait rendu fou... que, dans sa colère, il avait outragé une femme qu'il chérissait; il tremblait de l'avoir blessée, à tout jamais, d'irrémédiable manière, d'avoir tué, en elle, l'amour qu'elle éprouvait pour lui, et dont elle lui avait donné, vraiment, en mainte occasion, d'irréfutables preuves.

Il voulait répondre, s'excuser, se jeter aux pieds de Marguerite et la supplier de lui pardonner; mais il ne pouvait parler, il ne pouvait faire un pas : Il était comme cloué au sol, muet, sans force, à présent, et sans pensée.

— Un moment, reprit Marguerite, j'ai été sur le point de te faire repentir de ton audace... j'ai été prête à te chasser... et puis, j'ai eu pitié de toi!... La jalousie avait troublé ta raison... Tu ne savais plus, ni ce que tu disais, ni ce que tu faisais; tu avais oublié à qui tu parlais...

Elle prononça ces dernières paroles avec une dignité hautaine vraiment imposante.

— Quand je dis : « Tu avais oublié à qui tu parlais » — je n'entends pas dire que tu l'adressais, par trop irrévérencieusement, à une très grande dame, à la fille d'un des plus puissants seigneurs de ce beau royaume de France, à la reine de Navarre, à l'héritière de la couronne de Philippe-Auguste, qui daigna, par insigne faveur, t'élever jusqu'à elle — toi, fils d'un obscur seigneur de Normandie — ce dont tu devrais m'être éternellement reconnaissant... Non, j'ai voulu dire que, pour toi, je ne suis ni la fille du duc Robert II, de Bourgogne, ni la reine de Navarre, ni la belle-fille de Philippe-le-Bel; mais seulement Marguerite, ta maîtresse, qui t'a aimé sincèrement!... Or, parce que je t'ai aimé, uniquement à cause de cela, tu t'es conduit, lâchement, en m'outrageant, Gautier... Tu aurais dû ne jamais oublier

qu'un homme doit être à jamais attaché à la femme, quelle qu'elle soit, qui lui a donné son amour, tout son amour, ne fût-ce que pendant une heure!... Et, cependant, malgré tout, et parce que je t'aime encore, je te pardonne... J'oublierai cette scène qui vient de se jouer, entre nous...

Gautier put, enfin, se mouvoir.

Il put se jeter aux pieds de la séduisante et dangereuse créature.

Il put parler.

— Marguerite, s'écria-t-il, absolument reconquis... je t'implore!... Oui, oui, j'ai été fou!... Ma bien aimée, c'est vrai, je t'ai lâchement outragée... Hélas! je ne savais plus ce que je disais!... La jalousie m'avait affolé!... Je souffrais épouvantablement... Marguerite, pardonne-moi!... C'est vrai, j'ai oublié tout ce que je te dois... non à toi, reine; mais à toi, femme... à toi, ma maîtresse adorée!... Oui, oui, cent fois oui, pour une heure d'un amour véritable, l'homme est, pour jamais, le redevable d'une femme... Je le sais... Nul, plus que moi, n'est pénétré de cette pensée... Et, pourtant, je t'ai fait souffrir... moi qui donnerais — avec quelle joie! — ma vie, même, s'il le fallait, pour que jamais une larme ne coule de tes yeux!... Tu me pardonneras, Marguerite?... Tu oublieras tout ce qui s'est passé, tout à l'heure, entre nous?... Ah! Dieu, pourvu qu'il n'en subsiste rien, en ton esprit!... Pourvu que, en ces heures d'extase où je suis jeté, en ta présence, ta pensée n'évoque jamais le souvenir honni de cette terrible scène!... Pourvu que je n'aie pas tué mon bonheur!... Cette fureur jalouse qui m'exaspérait, qui m'a rendu fou, n'était suscitée que par mon amour... Si je ne t'aimais pas, Marguerite, est-ce que je serais jaloux?... Oui, je t'aime, je t'adore!... Je ferai tout ce que tu voudras... Je ne résisterai pas à ta volonté... Ordonne, j'obéirai... Je suis ta chose, ton esclave!... Et si tu me dis : Meurs... Je mourrai!...

Le jeune homme, toujours agenouillé devant sa maîtresse, baisait ses mains avec transport.

Marguerite eut un sourire de triomphe.

— Enfin... se dit-elle... j'ai réussi!... Je le tiens!... Il s'éloignera, si je le désire, si cela est nécessaire...

Elle n'avait jamais douté de son pouvoir, l'ensorceleuse!

Elle savait bien que, lorsqu'elle le voulait fermement, elle était, pour tous, irrésistible!

— Je te pardonne! fit-elle.

— Ma bien-aimée!

— Enfant!

— Ange!

Et, de rechef, câline, à présent, la princesse ajouta :

— Ainsi, tu t'es imaginé que j'aimais ce jeune homme... le fils de Messire Jacques?

— Oui!

— Fol! Quelle idée!... Je n'aime que toi, mon Gautier!

— Pardonne, Marguerite!... Ah! que ne donnerais-je pas pour que ce qui s'est passé, là, tout à l'heure, ne se soit pas produit!

— Je te pardonne! Il vaut mieux que nous nous soyions expliqués. Tu souffrais... Or, comme je t'aime, je ne veux pas que tu souffres, Gautier!... Il vaut mieux que tu sois bien pénétré de cette idée que je n'aime que toi seul... Tu en es sûr, maintenant, j'imagine?

— Tu me ravis!... Oui, je souffrais abominablement... Ah! que tu es bonne, mon adorée!... Tu veux bien ne pas te souvenir de tout ce que mes lèvres ont prononcé?...

— Je ne veux qu'une chose, c'est que tu sortes d'ici, tout à l'heure, convaincu, absolument, que je ne suis occupée que de toi seul... Pour cela, je ne saurais te fournir trop de preuves que ton imagination t'a créé des chimères... Je t'ai dit que nous avons couru de grands dangers et que nous devrons être très prudents, désormais...

— Je te crois, Marguerite...

— Je t'ai dit que, peut-être, nous serions obligés de nous séparer, momentanément?

— C'est ce qui m'a le plus touché : Ah! comme cette séparation me coûterait, mon adorée!

— Eh! bien, je veux que tu ne doutes pas de moi...

— Ma chère Marguerite...

— Je veux te prouver que tout ce que j'ai avancé est vrai...

— Encore une fois, j'en suis sûr.

— Je veux que tu sois certain que cette séparation, qui peut s'imposer à nous, hélas!... serait nécessaire à notre sécurité... Et, quand je t'aurai fourni cette preuve, tu conviendras, toi-même, que, en te parlant comme je l'ai fait, je n'ai pas exagéré le péril qui nous menace!... Tu conviendras que je n'ai agi que parce que je me soucie de me garder toute à toi... Il y a des moments, dans la vie, où il est indispensable de sacrifier une partie de son bonheur pour sauvegarder le reste...

Marguerite prit, dans un coffret d'or ciselé, en forme de châsse, orné de pierres précieuses et d'émaux, la copie de la lettre que Frezzini lui avait remise, quelques heures auparavant.

Elle la montra à Gautier.

— Lis, fit-elle.

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune homme.

— Lis, d'abord; je t'expliquerai, après, comment ce document, dont l'importance ne t'échappera point, se trouve entre mes mains.

Gautier, stupéfait, lut la lettre.

— C'est effrayant! dit-il, enfin.

Gautier marcha vers la porte. Elle s'ouvrit. Berthe parut. On put voir, alors, derrière elle, la haute silhouette de Frezzini. (P. 525.)

Puis, regardant sa maîtresse, il attendit qu'elle lui fournit les explications promises.

Marguerite lui apprit comment Frezzini, fort habilement et fort audacieusement, s'était procuré l'original de cette lettre.

— C'est effrayant ! répéta Gautier.

— Es tu convaincu, maintenant? demanda la princesse. Te rends-tu compte, exactement, du danger terrible que nous avons couru?

— Oui !

— Il est donc bien dûment établi, pour toi, à présent, que nous sommes environnés de traîtres, que nos moindres actes sont épiés pour le compte de nos ennemis, et que nous ne saurions être trop prudents?

— Oui !

— Que cette lettre soit arrivée à son adresse, que celui à qui elle était envoyée l'ait reçue et soit parvenu à faire suivre, par mon époux, les conseils que tu sais... juge de l'étendue du péril qui nous menaçait !... Louis serait arrivé, qui sait?... à l'Abbaye, à l'improviste... et il nous aurait surpris aux bras l'un de l'autre !... Dans ce cas, nous étions perdus, tous les deux !

— Tu dis vrai !... Nous étions perdus !

— Tu vois donc, mon Gautier, que les mesures que je comptais prendre pour conjurer le danger qui, malgré tout, reste suspendu sur nos têtes, n'avaient pour but que de sauvegarder notre amour. Comme je te le disais, il n'y a qu'un instant, il faut, parfois, savoir sacrifier une partie de son bonheur pour conserver le reste.

— C'est sage !

— Suppose que le danger s'aggrave... ne serait-il pas prudent que nous nous séparions, pour un temps?... On pourrait, alors, tirer grand parti de cette séparation pour confondre nos accusateurs...

— Tu as raison.

— Et, dans l'intervalle, on se procurerait des armes pour abattre, définitivement, ceux qui ont eu l'audace de s'attaquer à moi.

— Marigny ?

— C'est probable.

— Comment l'atteindre?

Marguerite sourit.

— Laisse, mon mignon .. J'y vais songer... Frezzini, et moi, nous trouverons bien le moyen que nous cherchons... Quand le moment d'agir sera venu... je t'en préviendrai... Jusque là, sois sans inquiétude... Personne au monde ne pourra rien contre nous... Ce bon Frezzini, tu l'as calomnié, tout à l'heure !... Il m'est tout dévoué... Il aime qui j'aime... En me servant, il te sert... Oui, je vais le voir... Nous causerons, ensemble, longuement, et, dès demain, sois en sûr, je commencerai à me défendre contre ceux qui me

menacent... Ils seront menacés, à leur tour — sans qu'ils s'en doutent... bien entendu...

— Ai-je besoin de te dire que si mon bras peut t'être utile, Marguerite, tu me trouveras prêt à te servir, en toute occasion, partout, et toujours, fut-ce contre le roi lui-même !

— Je le sais, mon mignon... Mais, ainsi que je te l'ai déclaré, déjà, en de pareilles luttes, le courage est plutôt nuisible... La ruse vaut mieux... Il ne faut pas chercher à attaquer, en face, des ennemis qui agissent dans l'ombre... Et puis, ta vie m'est précieuse... Je ne veux pas que tu l'exposes... Nos ennemis sont très puissants... Tu ne pourrais rien contre eux .. Moi-même, je n'oserais pas les provoquer de front...

Marguerite passa l'un de ses bras autour du cou de Gautier, elle le regarda bien en face, les yeux dans les yeux.

— Frezzini va venir, reprit-elle, il faut te retirer... Rentre chez toi, mon Gautier... Repose-toi... Dors... Dors paisiblement !... Je vais travailler pour nous deux... Et, une dernière fois, sois sûr que je t'aime... sûr que tu n'as pas de rival...

Gautier serra sa maîtresse dans ses bras, ivre d'amour, absolument dompté.

— Marguerite !... Ma bien-aimée Marguerite ! murmura-t-il.

— Va, mon Gautier, va !...

— Ah ! s'écria le jeune homme, dans un transport... Dire qu'il faut que je laisse, ici, ma vie, mon bonheur !... Que maudits soient ceux qui nous mettent, ainsi, dans la nécessité de nous séparer !... Que maudit soit le sort qui t'a fait naître princesse !... Encore une fois, si nous étions, moi, un simple manant, et toi, une bergère, nous serions libres de nous aimer; nous n'exciterions la jalousie de personne !

— Va, va, répliqua Marguerite... nous serons libres, un jour, — un jour peu éloigné, peut-être...

Et, souriante, elle dit encore :

— Être riche, puissant... est bon, pour servir ses amours !... Dans le luxe et la splendeur on s'aime mieux... Les amours des grands leur donnent une jouissance plus aiguë, plus profonde... Les manants s'aiment en bêtes... La vraie jouissance est celle qui n'est pas uniquement matérielle... Quand on a longtemps lutté, à travers mille dangers sans cesse renaissants, pour jouir, profondément, d'un plaisir entouré de tout ce que l'esprit peut ajouter de raffinements à la matière, les joies que l'on éprouve, à s'en griser, sont surhumaines !... Nous aurons de pareilles joies... mon mignon !... Celles-ci comptent, seulement... Et, si, plus tard, on les paie... si cher que ce soit, ce n'est pas trop encore !...

La séduisante créature baisa son amant, qui lui rendit ses baisers avec ivresse.

Elle tressaillait dans ses bras amoureux.

Sa gorge, demi-nue, s'écrasait, frémissante, sur la poitrine de Gautier.

Le jeune homme s'enivrait du parfum qui se dégageait du jeune corps qu'il sentait palpiter sous ses mains.

— Marguerite !... murmura Gautier... Marguerite !... Je t'adore !

— Moi, de même, mon Gautier !

L'ensorceleuse, triomphante, se dégagea de l'étreinte passionnée de Gautier.

— Va !... dit-elle... Va !... A demain !...

— A toi !... A toi !... Toujours !... Adieu !

Gautier marcha vers la porte.

Elle s'ouvrit.

Berthe parut.

On put voir, alors, derrière elle, la haute silhouette de Frezzini.

— Adieu ! fit Gautier.

— A demain ! répliqua Marguerite.

Gautier s'éloigna.

— Entre ! dit la princesse à son majordome...

XL

PLUS FORTE QUE SON MAITRE

Rapidement, elle avait rajusté ses vêtements en désordre et ses cheveux épars.

Pas assez vite, pourtant, car Frezzini avait pu la voir, l'espace d'une seconde, encore toute frémissante, les yeux allumés, la gorge presque nue.

Le Florentin se rendit compte, tout aussitôt, de ce qui s'était passé entre Marguerite et Gautier.

— Allons, pensa-t-il, joyeux, elle a suivi mes conseils ! C'est bien !

Il se dit que la princesse avait, à coup sûr, triomphé de son amant.

Or, la victoire de la jeune femme l'enorgueillit, tout comme si cette victoire avait été remportée par lui.

— Mon élève est devenue de première force ! se dit-il encore... Elle est, maintenant, irrésistible ! Elle subjuguerait un saint, même !... Quel dommage que je ne sois plus jeune !... Elle, et moi, nous pourrions accomplir de grandes choses !...

Marguerite, cependant, s'adressant à Berthe, dit :

— Écoute... et retiens bien mes paroles : Cela est particulièrement important, à présent. Dans un moment, peut-être... mais, au plus tard, avant une heure, le Révérend Père Richard, l'Évêque de Saint-Georges demandera à me voir... Alors, tu frapperas, deux fois, à cette porte... Je saurai ce que cela voudra dire... Il ne faut pas que l'Évêque sache que je me trouve, en cette chambre, avec Messire Frezzini... Tu m'as bien comprise ?

— Oui !

— Va !

Berthe sortit.

Frezzini vit la table encore chargée de victuailles, car la princesse et son amant avaient touché, à peine, aux mets qu'on leur avait servis.

Il s'assit.

— Mais... fit-il, si l'Évêque de Saint-Georges se présente, ici, pendant que je m'y trouverai, il faudra bien qu'il me voie, au moins quand je sortirai de cette pièce... Or...

Marguerite interrompit le Florentin.

— Or, dit-elle, tu te demandes pourquoi j'ai recommandé à ma fidèle servante de ne pas faire savoir au Moine que tu es, céans !... Rassure-toi, le Père Richard ne te verra pas... J'ai songé à tout : Tu t'en convaincras bientôt. Toutes mes précautions sont prises...

Et, souriante, elle s'assit devant la table.

— Les amants fortement épris ne se nourrissent que de baisers et de doux propos d'amour ! fit-elle. Ce n'est point assez pour moi ! Rien ne me met en appétit comme une conversation passionnée : Vraiment, je meurs de faim !

Elle rit, d'un rire frais, très harmonieux, et Frezzini put voir la double rangée de ses dents très fines, acérées, blanches, éblouissantes, entre ses lèvres d'un beau rouge vif.

— Gautier m'a répété : « Je t'aime, Marguerite ! » sur tous les tons... avec tendresse et avec fureur ! De par la Madone, il était superbe, dans sa colère. Jamais, je ne l'ai vu plus mâle, plus passionné... Ses yeux brillaient comme des éclairs... Il avait des gestes magnifiques et terribles... Cet homme-là m'adore : Je ferais de lui tout ce que je voudrais... Si je lui désignais une victime, quelle qu'elle fût, il la frapperait, certes ! Voilà comme il est bon d'être aimée... Ah ! le mignon !... Il m'a ravie !... Grâce à lui, j'ai passé une heure adorable !... Dommage, oui, dommage qu'on ne s'amuse pas toujours ainsi... La vie se passerait vite !... Et l'on en jouirait d'indicible manière !

Ce disant, la troublante créature s'était servie une aile de faisan, qu'elle mangea, gaiement, avec grand appétit.

— J'ai invité Gautier à souper avec moi... reprit-elle, il n'a rien pris... Ni moi, du reste... Nous avons été si occupés... En vérité, je tombais d'ina-

nition .. J'étais épuisée... Il faut que je répare mes forces... J'en aurai besoin, bientôt !

Elle but une coupe pleine de vin vermeil.

— Causons, poursuivit-elle. Causons, veux-tu ?... Je souperai ; nous causerons, tout en même temps.

— Causons...

— Tu avais besoin de me parler... Moi de même... Parle le premier.

Marguerite emplit sa coupe, pour la deuxième fois, et elle but, lentement, à petites gorgées, dégustant le vin mousseux, avec des mines coquettes, comme une chatte gourmande.

— Oui, dit Frezzini, je voulais vous parler, après notre visite chez Messire Jacques... visite qui, selon moi, aura été fort utile.

— Fort utile !... C'est tout à fait exact... Plus utile, même, que tu ne le supposes, sans doute... Mais, poursuis...

— Ce matin, reprit le Florentin, je vous ai démontré que vos ennemis travaillent, dans l'ombre, contre vous.

— Après ?

— Je vous ai démontré que, plus que jamais, il importait que vous fussiez prudente... Je vous ai dit qu'il serait bon, peut-être, que vous vous sépariez de votre amant, pour un temps...

— Proposition contre laquelle j'ai protesté... en te déclarant que Gautier était ma vie, et que je ne pourrais me résoudre à le quitter... Puis, comme tu m'es dévoué... comme tu me connais bien, et comme tu m'aimes, en somme — partant, comme tu ne veux pas me chagriner... comme tu veux me distraire, te prêter à tous mes caprices, dans la mesure du possible, et de l'impossible, même, tu m'as dit, finalement : « Je trouverai un moyen de vous mettre à l'abri de tout danger sans qu'il soit besoin que vous vous sépariez de Gautier. » Est-ce exact ?

— C'est exact.

— Or, tu as trouvé le moyen que tu cherchais... et, tout heureux de ta trouvaille, tu as voulu me soumettre l'idée qui t'es venue ?

— C'est cela ! dit Frezzini, heureux d'être si bien deviné, et fier de la perspicacité de son élève.

— Cette idée, dont tu vas me faire part, reprit la princesse, est entrée, en ton esprit, pendant que nous étions chez le Maître-Enlumineur ?

— Oui.

Marguerite, toujours souriante, prit une superbe grappe de raisin qu'elle mangea, lentement.

— Je vais te dire ce que tu as inventé pour me préserver des dangers que je cours à vivre trop avec Gautier, fit-elle.

— Ah ! fit Frezzini, surpris... Voyons ?

— Oui !... poursuivit Marguerite. Chez Messire Jacques, tu as constaté

que je regardais, avec plaisir, le jeune Roland, l'amoureux de la timide Juliette?

— C'est vrai!

— Tu t'es dit que j'étais devenue amoureuse du jouvenceau?

— C'est vrai!...

— Et, comme tu me connais, tu t'es dit: « Avant longtemps, Marguerite me donnera de la besogne, relativement à ce jeune homme. »

— C'est vrai!... Je me suis dit cela... Est-ce que je me suis trompé?

— Non pas, maître Frezzini, tu ne t'es pas trompé!... Tu ne te trompes que rarement, du reste, en pareille matière, je m'en suis convaincue souvent.. Dès qu'il s'agit de choses d'amour, tu as un flair tout particulier... Je reconnais, d'ailleurs, que, en mainte occasion, tu t'es montré, d'autre part, fort adroit et fort audacieux aussi... Mais tu excelles, surtout, encore une fois, en ce qui se rattache aux questions amoureuses...

Et Marguerite, après un silence, ajouta :

— Oui, ce Roland est un beau jeune homme!

— Sa fiancée, la petite Juliette, certes, est belle, autant que le jouvenceau est beau! insinua le Florentin, et pour cause.

L'effet qu'il avait voulu produire se produisit incontinent.

Marguerite fit un mouvement.

Une vive lueur jaillit de ses prunelles.

— Oh! Celle-là... murmura-t-elle.

Elle garda le silence, un moment.

— Oui! poursuivit-elle, bientôt, très calme, à présent... Cette Juliette est belle!

— Et hautaine à souhait! ajouta Frezzini, toujours à dessein.

La princesse hocha la tête.

— Tu dis bien: Hautaine à souhait! reprit-elle... Elle a des airs de princesse, cette fille de rien, cette nièce du Grand Fauconnier du Seigneur de Conflans!...

Marguerite sourit en revoyant, par la pensée, la comique silhouette de Remi, courbé devant elle, en son accoutrement somptueux.

— Elle sera moins hautaine dans quelques mois, j'imagine! ajouta-t-elle.

Elle but quelques gorgées de vin; puis, elle acheva de manger sa grappe de raisin.

— Un moment, poursuivit le Florentin, j'ai cru qu'elle refuserait le riche collier que vous lui avez offert.

— L'insolente créature!... Elle me le paiera!

— C'est qu'elle aime son amoureux, le beau jouvenceau; c'est qu'elle a remarqué que vous le regardiez, avec plaisir, et que la jalousie l'avait mordue

Le temps est loin où Adrien IV força le plus grand des Césars allemands: Frédéric Barberousse, à lui tenir l'étrier... (P. 536.)

au cœur... Cette jeune fille paraît avoir de l'énergie. De par Dieu, si on l'attaquait, il me semble qu'elle se défendrait.

Marguerite ricana.

— Tant mieux! fit-elle, farouche... En toute occasion la lutte me plaît!

Et elle ajouta :

— Mais... tu exagères! Si énergique qu'elle soit, que pourrait-elle faire? Elle serait sans force réelle autant que sans moyens d'action.

— Qui sait? Une jeune fille qui aime est toujours dangereuse : Elle est capable de tout. Il vaut mieux avoir, contre soi, dix ennemis redoutables qu'une simple jouvencelle jalouse!

— Nous verrons!

— Vous êtes donc décidée à lui prendre son amoureux?

— Absolument décidée.

— Vous aimez ce Roland?

— Pas plus que ces jeunes hommes, qui, souventes fois, m'occupèrent, une heure, et qui, comme tu le disais ce matin, ont emporté, grâce à toi, dans un monde meilleur, la vision du paradis qu'ils avaient entrevue, en ma compagnie, ici-bas... Non, je n'aime pas ce Roland : Je n'aime, vraiment, que mon Gautier... Mais ce jouvenceau me plaît... Je l'avoue... Je n'ai pas de secrets pour toi.

— Il ira donc rejoindre, un jour, ceux qui... souventes fois, selon votre expression, vous occupèrent une heure?

— Sans doute; mais, cette fois, ce n'est pas toi qui sera chargé de l'envoyer dans l'éternité.

— Qui sera-ce donc?

— Le bourreau!

— Je ne comprends pas! fit le Florentin, que cette conversation intéressait très vivement.

— Tu vas comprendre, répliqua Marguerite.

Elle grignota une pâtisserie légère, qu'elle trempait dans le vin, avec des mines extra-coquettes.

— En voyant ce Roland, reprit-elle, tu t'es dit que, si je pouvais l'attirer près de moi, — ce qui sera facile, j'imagine... si je le comblais de faveurs, tout en m'efforçant, en apparence, d'éloigner, de moi, Gautier... ceux qui nous épient, pour le compte de Marigny, dans le but de me perdre, aux yeux du roi, aux yeux de mon époux, ne sauraient plus, au juste, lequel des deux est mon amant?... Or, ce doute, où les jetterait ma manœuvre savante, me servirait fort, en ce sens, qu'un espion, dépisté, n'a plus aucune action sérieuse, et dépense son temps, sa peine, en démarches inutiles... Est-ce exact?

— Absolument.

— C'est le moyen classique employé, de toute éternité, par ceux qui ont quelque chose à cacher... un moyen très simple, qui donne, toujours, les meilleurs résultats... Je veux que, avant huit jours, on dise : « Gautier d'Aulnay n'est plus aimé... Le favori de Marguerite de Bourgogne, c'est le beau Roland, fils de Messire Jacques, le Maître Enlumineur, l'élève de Gaucher Falcr, chirurgien du Roi de France! » On le dira, certes... Dès lors, on épiera Roland... Et Gautier, cependant, sans danger, désormais, ni pour lui, ni pour moi, sera toujours mon bien-aimé... N'est-ce pas que c'est cela que

tu voulais me dire?... N'est-ce pas que c'est bien là le moyen que tu as trouvé, pour concilier, en même temps, mon désir ardent de vivre pour Gautier, et la nécessité où nous nous trouvons d'agir, avec prudence, en présence des manœuvres d'ennemis acharnés qui nous guettent et nous menacent?

— J'ai bien eu cette idée, répliqua le Florentin... Elle me paraît excellente.

— Elle l'est!

— En vérité, vous pourriez, maintenant, vous passer de mes services... Vous êtes une élève qui fait honneur à son maître!

— Me passer de toi? Non pas!...

— Vous pensez et vous organisez... cela suffit.

— Ce n'est pas tout : Il faut, de plus, le bras qui exécute. Du reste, à cette heure encore, je n'ai pas besoin de toi, uniquement pour exécuter: Tes conseils peuvent m'être grandement utiles... Je pense, et j'organise, c'est vrai... grâce à toi, qui me guidas et m'instruisis; mais je suis jeune, et je ne saurais me passer de ton expérience.

— Je vous reste dévoué... Ma destinée est liée à la vôtre... Et, encore une fois, je vous sers autant par dévouement que pour mon plaisir.

— Bien!... Ce Roland sera donc à moi, avant peu... Nous chercherons, ultérieurement, les moyens de le faire tomber en nos filets... Je te le répète : Ce jouvenceau me plaît... D'une part, il me servira à dépister les espions qui vivent autour de nous, et, d'autre part, je serai aise de jouer un tour, de ma façon, à cette Juliette...

— Mais, vous disiez, tout à l'heure — ce qui m'a surpris, que, plus tard, le bourreau vous débarrasserait de lui?... Vous ne vous êtes pas expliquée, à ce sujet.

— Je vais m'expliquer.

— Voyons?

— Ceci est plus important... beaucoup plus important que tout le reste.. Ecoute-moi donc avec plus d'attention que jamais, et, si mes projets te semblaient par trop dangereux, dis-le, très nettement.

— Certes!... Je vous écoute.

Marguerite s'approcha de Frezzini.

— Ce matin... reprit-elle, en baissant la voix par mesure de prudence, nous avons soulevé, brièvement, au cours de notre conversation, une question qui a une gravité tout exceptionnelle... Exaspérée par la nouvelle, apportée par toi, que Enguerrand de Marigny, Guillaume de Nogaret et Guillaume Plasian travaillent, contre moi; exaspérée par cette idée que ces « légistes », ces « chevaliers ès lois », (Marguerite prononça ces mots de manière méprisante), osent s'attaquer à moi, dans un but que je n'entrevois pas; outrée que mes plaisirs puissent être troublés par ces gens de rien, qui ont pris

tant d'influence sur le roi, mon beau-père... je me suis décidée, enfin, à te faire part de tout ce que je rêve, depuis longtemps déjà... je me suis décidée à te dire que, si, au lieu de n'être que la seconde femme du royaume, j'en étais la première, je deviendrais, par ce seul fait, libre, absolument, de mes actes... Tu m'as déclaré, alors, que, cette idée, tu l'avais eue souvent; mais que, jamais, tant elle t'avait semblé dangereuse, tu n'avais osé t'y arrêter...

— Eh! bien?

— Eh! bien... plus que jamais, je suis décidée, absolument, irrévocablement, à tout tenter pour devenir la première femme du royaume.

— Après? fit le Florentin, pâle... Après?

— Est-ce que tu as peur? demanda Marguerite, en regardant, fixement, son interlocuteur.

— Mais...

— On le dirait!

— C'est que votre audace, vraiment...

— Achève donc?

— M'épouvante...

— Pour toi, ou pour moi?

— Pour vous, surtout... ingrate!... Car, si votre entreprise hardie échouait...

— Dis toute ta pensée?

— Le châtiment qui vous frapperait serait terrible!

— Tu serais atteint, par contre-coup... et c'est ce qui t'effraie, avoue-le?

— Non! répliqua le Florentin, gravement... Car, je n'existe plus que pour vous... Si vous disparaissiez, rien ne me retiendrait plus ici-bas!

Frezzini, ce n'était pas douteux, avait parlé sincèrement: cet homme professait une manière de culte pour la princesse.

Si sceptique, et si dépravée qu'elle fut, Marguerite éprouva une vague émotion : Il y avait de quoi, certes, être touché par tant de dévouement.

— Tu as dit : « Si votre entreprise échoue » .. poursuivit la jeune femme... Mais... si elle réussit.

— Le résultat que vous en obtiendrez sera considérable, je suis forcé d'en convenir... répliqua le Florentin... Seulement, réussira-t-elle?... Tout est là!

— Pour qu'elle réussisse, il faut la tenter.

— D'accord!

— Tentons-la donc... Et, si elle échoue, si nous sommes vaincus... nous paierons!... Oui, oui, nous paierons, et, je le dis sans crainte, quelque terrible que puisse être le châtiment qui nous sera réservé... Tout vaut mieux, pour moi, que de vivre, plus longtemps, sous le joug que font peser, sur ma tête, Enguerrand de Marigny et les autres ministres de Sa Majesté Philippe IV.

— Tenter cette entreprise hardie, téméraire, même, c'est bien... Mais...

— Parle?

— Comment s'y prendre? .. Voilà ce qui importe le plus... C'est à cela que nous en étions restés, ce matin, lorsque nous avons parlé, pour la première fois, de ces questions extra-dangereuses.

— Tu étais plus osé, jadis!

— Jamais je n'ai eu à m'attaquer à des adversaires de cette importance.

— Ils ne sont pas invincibles?

— Non.

— Alors?

— Encore une fois, tout dépendra des moyens que l'on emploiera pour les vaincre... Si ces moyens sont entre vos mains, examinons-les ensemble. . Si, après examen, nous estimons, d'un accord commun, qu'ils devront donner des résultats quasi certains, nous les mettrons en œuvre.

— Bien!... Les moyens d'action sont, d'ores et déjà, entre mes mains... Écoute... Ne t'es-tu point demandé pour quelles raisons nous avons visité, cette après-midi, le Maître-Enlumineur, Messire Jacques?

— Je me suis dit, d'abord, que vous étiez allée, chez lui, pour satisfaire un caprice de femme, curieuse — ce qui est naturel — de voir, en sa maison, un artiste distingué... Puis, je n'ai pas tardé à me rendre compte que vous aviez été poussée, chez ce Messire Jacques, par un autre motif, que je n'ai pu m'expliquer; mais qui, très probablement, vous avait été suggéré par le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges.

— Tu as vu juste, mon Maître... comme toujours! fit Marguerite, souriante.

Et elle raconta à Frezzini, en détail, comment, le matin même, après le repas pris, sous le berceau, par la princesse, ses sœurs, et leurs familiers, l'Évêque-Moine avait tenu des propos qui avaient, tout d'abord, éveillé son attention; elle dit comment, après l'interrogatoire que le Révérend Père Richard avait fait subir, en sa présence, au Prieur de l'Abbaye : le Père Radbert... relativement à Messire Jacques, à son ami Remi, le Bourguignon — elle avait été persuadée que l'Évêque connaissait ces hommes, qu'il avait le plus grand intérêt, sans aucun doute, à être renseigné, très exactement, sur leur personnalité, et qu'il tenterait l'impossible, immédiatement, pour se procurer, à leur égard, les renseignements dont il avait besoin; elle dit comment, persuadée, d'autre part, qu'elle avait intérêt, elle aussi, à savoir le pourquoi des mystérieuses démarches du Révérend Père Richard, elle avait imaginé de se rendre, en sa compagnie, chez le Maître-Enlumineur, et, ce, afin de voir, sur place, ce qui se passerait, lorsque l'Évêque-Moine se trouverait face à face avec l'artiste et son compagnon, Remi; enfin, elle dit com-

ment le Révérend Père Richard lui avait proposé, nettement, de la transformer en Judith pour abattre le nouvel Holopherne...

Le Florentin écouta, avec une attention soutenue, le long récit de la princesse.

Ces révélations avaient, à ses yeux, une capitale importance.

De plus en plus, il était fier de son élève.

Ah! comme elle avait mené toute cette affaire avec habileté!

Il admirait la haute intelligence de la jeune femme.

Au fur à mesure qu'elle parlait, le superstitieux majordome se disait que le Sort, décidément, semblait être pour eux, que, dans tous les cas, il les servait magnifiquement, et que, peut-être, ainsi que Marguerite l'avait indiqué, quelques heures auparavant, on parviendrait à force d'adresse et d'audace, à conjurer le fatal Destin, qui, d'après les horoscopes, devait être réservé à la future reine de France et à son plus dévoué serviteur.

— C'est prodigieux! s'écria-t-il.

Il était, vraiment, enthousiasmé.

— Oui, oui, dit-il, ensuite, le Sort nous sert de la manière la plus admirable et la plus inattendue!... Ces révélations, que vous venez de me faire, sont stupéfiantes... Je me doutais bien que l'Évêque-Moine tramait, dans l'ombre, quelque chose, pour servir son ambition démesurée, et que, d'abord, il avait résolu, dans ce but, d'associer sa fortune à la vôtre; mais, malgré tous mes efforts, et quoique je l'aie surveillé étroitement, moi-même... quoique je l'aie fait, de plus, surveiller, et quoique j'eusse été tenu, fidèlement, jour par jour, heure par heure, au courant de ses moindres faits et gestes, je n'avais pu me rendre compte, exactement, de ses visées, car ce moine est adroit!... Qui pouvait supposer, aussi, qu'il aurait la témérité de porter si haut ses vues, et s'attaquer à de si puissants personnages?... Donc, vous croyez que cet homme s'est décidé, tout à coup, à vous parler de ses projets, ouvertement, parce que, après sa visite à Messire Jacques, et parce qu'il a vu, chez lui, Juliette, la prétendue nièce de Remi, le Bourguignon, il s'est trouvé muni, par le fait du hasard, d'une arme, à ses yeux suffisamment solide, pour oser, enfin, grâce à cette arme, entreprendre, avec quelque chance de succès, ou, mieux, avec la certitude de ne courir plus aucun danger... une œuvre, préparée dès longtemps, et si dangereuse qu'il a dû hésiter, pendant des mois, à la tenter?

— J'en suis sûre! N'es-tu pas de mon avis?

— Si fait. Vous devez avoir raison...

Frezzini réfléchit un moment; puis, il reprit :

— Quel intérêt a-t-il à la chute de Philippe IV?

— Si mon époux, Louis, surnommé le Hutin, monte sur le trône de France, ne serai-je pas reine et toute puissante?... répliqua Marguerite. Alors, je pourrai récompenser, magnifiquement, ceux qui m'auront servie...

— Sans doute!

— Le Révérend Père Richard est évêque de Saint Georges?

— Eh! bien?

Je le ferai cardinal... Il le sait... Il travaille dans ce but.

Le Florentin hocha la tête.

— Il doit voir plus haut! dit-il.

— Plus haut? demanda Marguerite, surprise.

— Oui!... Oui!... Plus haut!

— Quel titre plus élevé pourrait-il avoir dans l'ordre ecclésiastique?

Frezzini. sourit.

— Au-dessus des cardinaux... dit-il... il y a...

— Il y a...

— Le pape!

— Le pape?

— Oui, le pape!... Croyez-moi, cet homme-là désire plus qu'un chapeau : Il doit rêver de mettre, sur sa tête, une couronne!

— La tiare?

— Pourquoi pas?... Clément V, qui fait une si piteuse besogne, à cette heure, en servant, très humblement, Sa Majesté Philippe IV, qui le tient dans sa main, se nomme Bertrand de Goth, et n'était qu'archevêque, avant que le Conclave, obéissant au roi, notre Sire, votre beau-père, l'eut transformé en pontife!... L'Évêque de Saint-Georges ne ferait, certes, pas plus mauvaise figure, sur le Saint-Siège, et coiffé de la tiare, que le successeur actuel de Saint-Pierre!

— Tu as raison! fit Marguerite, mutine. Hein, comme ta précieuse expérience m'est utile!... Je n'avais pas pensé à cela... Tu vois mieux, et plus loin que moi, mon maître...

Et, très amusée par cette conversation, elle ajouta :

— Eh! bien, pourquoi pas?... Plus l'ambition de ce Moine sera haute, et mieux il me servira!... Si je suis reine, il sera cardinal... Je le lui ai promis, formellement. Certes, je tiendrai ma promesse!... Quand il sera cardinal, s'il peut se faire pape, je n'y verrai aucun inconvénient... Tout au contraire... Notre passé ne créera-t-il pas, entre nous, un lien qui me donnera une force contre lui, et qui, par suite, me servira encore?... Être reine de France, et avoir, par surcroît, le Saint-Père pour soi, n'est-ce pas s'assurer, par le Temporel et par le Spirituel, la toute-puissance absolue que je rêve de détenir, tout entière, dans ma petite main?...

Frezzini, pour la deuxième fois, hocha la tête.

— Quand vous serez reine de France, dit-il, le pape, quel qu'il soit, sera tout à votre dévotion : son intérêt l'y contraindra. Or, tenir les hommes par l'intérêt vaut mieux que les enchaîner par la crainte...

— C'est vrai, fit Marguerite, rêveuse.

Le Florentin poursuivit :

— Jadis, le pape était souverain. Mais votre beau-père, Sa Majesté Philippe IV, — qui est un grand roi dans toute l'acception du mot, il faut le reconnaître, — en frappant Boniface VIII... qu'il poursuit de sa haine, même par delà la tombe... a considérablement diminué le pouvoir du Pontife. La Papauté, qui a grandi, en prétention et en puissance, soit hors de l'Église, soit dans l'Église même, depuis Grégoire VII jusqu'à Boniface VIII, décline, à présent. Le temps est loin où Adrien IV força le plus grand des Césars allemands : Frédéric Barberousse, à lui tenir l'étrier... où Innocent III put dire que : « de même que le soleil et la lune sont placés dans le firmament, le plus grand de ces astres pour présider au jour, le plus petit pour présider à la nuit, de même, aussi, il y a deux puissances dans la communauté des fidèles : la puissance pontificale, qui est la première, parce qu'elle a le soin des âmes; la royale, qui n'est que la seconde, parce qu'elle n'a que celui des corps. »

Oui, oui, le temps est loin où Philippe-Auguste, Jean-sans-Terre, Suénon de Norvège, qui avait usurpé la couronne, le roi de Léon, qui avait épousé sa cousine, purent être excommuniés, — où le roi de Hongrie, qui avait retenu un légat du pape, fut menacé de voir son fils dépossédé du trône, — où Pierre II, roi d'Aragon, pour n'avoir rien à craindre du pontife, se fit consacrer chevalier par lui, se reconnut son vassal et son tributaire...

Le temps est loin où, dans la querelle de Philippe de Souabe et d'Othon IV, en Allemagne, Innocent prétendit avoir le droit « d'examiner, d'approuver, oindre, consacrer et couronner, s'il est digne, l'empereur élu, de le rejeter, s'il est indigne... »

Marguerite interrompit son majordome.

— Si de telles prétentions eussent prévalu, dit-elle, tous les royaumes de l'Europe fussent devenus des fiefs du Saint-Siège : Le monde n'eut plus été qu'une théocratie.

— Oui !

— L'univers eut appartenu à l'Église, qui n'eut plus été, seulement, une hiérarchie aristocratique; mais, bien, une monarchie absolue... Danger terrible !

— Certes ! Il n'y a pas plus de treize ans, — on était, alors, en 1300, — Boniface VIII, à l'apogée de la puissance pontificale, lors du grand jubilé établi par lui, se montra, vêtu des ornements impériaux, et précédé des deux glaives, aux innombrables chrétiens accourus à Rome... pendant que toutes les richesses de l'Europe roulaient devant l'autel de saint Pierre.

Ce pontife, même, dépassa, alors, le langage orgueilleux de son prédécesseur : Innocent III. Dans sa bulle « *Unam Sanctam* », au lieu de se borner, comme lui, à reconnaître deux pouvoirs, dont l'un inférieur à l'autre, il

Frezzini vit, au dessous de lui, les marches d'un escalier de pierre. (P. 543.)

voulut absorber le premier, et le subordonner, complètement, au second...

— Quelle audace !

— Il osa dire : « A l'Église appartiennent les deux glaives : le Spirituel et le Temporel ; celui-ci devant servir pour l'Église, celui-là par l'Église ; l'un manié par le Sacerdoce, l'autre par les Rois et les Barons, mais suivant la volonté, et avec la permission du Sacerdoce. Il faut que le glaive soit sous le glaive, et que l'autorité temporelle soit soumise au pouvoir spirituel. »

— Quel orgueil !

— Et, trois ans après, pourtant, après l'affaire d'Anagni, où Colonna souffleta Boniface avec son gantelet de fer, en présence de l'envoyé de Philippe IV, Nogaret, tout changea d'aspect : le pouvoir temporel, tant de fois vaincu, triompha soudainement. Il devint évident que l'Europe ne serait pas une théocratie[1]. Résultat prodigieux, obtenu par votre beau-père, qui est aussi énergique qu'audacieux!...

— C'est vrai, Philippe IV est un grand roi !

— Résultat qui constitue l'un des plus remarquables faits qui se soient produits dans le monde, depuis les exploits de Charlemagne, et qui aura une capitale importance pour l'avenir de ce beau pays de France.

— La Royauté l'emporte !... s'écria Marguerite. L'Église est abaissée. Elle ne s'en relèvera jamais !

— Jamais ! répéta Frezzini. Aujourd'hui, elle est prisonnière du roi de France en la personne de Sa Sainteté Clément V. La papauté de Rome, qui avait pris son essor au-dessus de toute l'Europe, est retombée brisée, à Avignon !... Voilà pourquoi je vous disais, Madame, que, quand vous serez reine de France, le pape, quel qu'il soit, sera votre vassal

— Tu as raison ! dit Marguerite...

Et, après un temps de silence, elle ajouta :

— Jamais la royauté ne fut plus puissante ! A cette heure, l'autorité, presque tout entière, est entre les mains du roi, qui a abaissé l'Église et les hauts seigneurs, et les a courbés sous sa loi !

— Oui ! Une ère nouvelle commence... Philippe IV aura l'insigne honneur d'avoir assis, sur des bases solides, la monarchie française... Il sera le vrai maître, lorsqu'il aura achevé l'œuvre commencée, lorsqu'il aura abattu, définitivement, les Templiers, — ce qui ne tardera guère !

— Je disais bien : jamais le sceptre ne fut plus désirable !

— Jamais !... Avoir la couronne de France, avant un an, ce sera être maître du monde !

Marguerite se leva, et, superbe, elle dit :

— Je l'aurai !... Je veux l'avoir !... Oh ! Être reine !... Être toute-puissante... Commander à des millions de créatures... Être la première !... N'avoir personne au-dessus de soi... Disposer de richesses énormes... Plus d'entraves !... Jouir sans trêve !... Oui, oui, j'aurai cette couronne royale !... Je l'aurai ! Il le faut... Je le veux !...

Frazzini hocha la tête, pour la troisième fois :

— Pour tenir le sceptre, après Philippe IV, il faudra une main robuste ! fit-il, très gravement.

— Que veux-tu dire ?

1. Victor Duruy, *Histoire au Moyen-Age*.

— Ceux qui sont courbés, aujourd'hui, sous son implacable et très redoutable autorité, se relèveront, si son successeur n'a pas assez de force pour les maîtriser et pour les dominer plus encore que lui !... Il faudra que son successeur cède ou brise... Pas de milieu !...

— Eh ! bien ?...

— Louis-le-Hutin, votre époux, est un faible... ajouta, dédaigneusement, le Florentin. Il cédera ! L'œuvre de Philippe sera interrompue ; mais elle sera continuée, dans l'avenir... Ce qu'il a fait de bien portera ses fruits, tôt ou tard... Il a travaillé pour abaisser les grands et les courber devant sa Majesté souveraine... Il s'est appuyé, pour cela, sur le peuple... Et c'est le peuple qui bénéficiera, un jour, de l'aide qu'il a donnée au roi de France... Philippe s'est créé de nombreux et terribles ennemis, qui, longtemps encore, dans les siècles, et par leurs neveux, attaqueront sa mémoire ou tenteront de la flétrir ; mais la postérité fera justice ; elle appréciera ses services ; elle saura ce qu'elle lui doit, et elle reconnaîtra qu'il fut grand !

— Mon époux, Louis, est un faible, c'est vrai. Il cédera, dis-tu ? Soit ! Mais, pendant notre règne, nous pourrons, du moins, jouir de la toute-puissance que l'œuvre de mon beau-père aura donnée au trône !

— Oui !

Marguerite sourit.

— C'est tout ce qu'il me faut ! dit-elle. Peu m'importe ce qui arrivera quand je n'y serai plus !

Frezzini courba la tête, tristement.

— Dommage !... murmura-t-il. Il y a, pourtant, de grandes choses à accomplir !...

Et, rêveur, il ajouta, après un temps de silence :

— Mais... une main de femme ne saurait les accomplir !... Du reste, un homme, même, si noble qu'il fût, ne pourrait aller plus loin : La poire n'est pas mûre encore !... Philippe, lui-même, bientôt, serait obligé de céder...

Il dit, gravement, en manière de conclusion :

— Le Temps, seul, est le grand maître de l'Univers !

Le Florentin était un profond politique ; il avait reconstitué, avec une netteté de vue incomparable, la situation de la France à cette grande époque de notre Histoire, qui fut, incontestablement, l'ère des Temps Modernes.

Il s'assit.

— C'est pour cela que vous avez raison, Madame ! reprit-il. Si vous êtes reine... jouissez, pendant votre règne, de ce que la toute-puissance vous donnera d'ivresses... Cédez, quand vous ne pourrez faire autrement... et ne vous préoccupez pas de l'avenir...

Puis, après un nouveau silence, Frezzini poursuivit :

— Nous voilà bien loin de notre point de départ... Cette digression nous a fait oublier l'Évêque de Saint-Georges... Reprenons, voulez-vous ?

— Reprenons... Le Père Richard peut venir d'un moment à l'autre : il faut que nous soyions d'accord lorsqu'il se présentera ici... Il faut que tu saches tout ce qu'il me reste à t'apprendre.

— Et, d'abord, un mot? dit Frezzini.

— Parle?

— Vous disiez que ce Moine, au cours de sa visite chez Messire Jacques, s'est forgé une arme qui lui donne assez de force pour oser entreprendre l'œuvre hardie qui tendrait à faire disparaître Philippe IV?

— Oui!

— Il importe, avant tout, selon moi, que vous sachiez en quoi consiste cette arme, et que nous apprécions, vous et moi, si, vraiment, cette arme constitue la force que le Moine lui attribue?

— C'est juste!

— Le Moine parlera-t-il?

— Il parlera.

— En êtes vous sûre?

— J'espère que je l'y déciderai, ou que je saurai l'y contraindre.

— Comment?

— Je ne sais encore... mais, quand il sera devant moi, la situation me fournira, sans doute, les moyens d'en arriver à nos fins.

— Bien!... Attendons donc... Poursuivons : Si l'arme dont il s'agit est de telle trempe, que, au cas où l'entreprise échouerait, on pourrait utiliser cette arme, afin de se défendre, utilement, contre la vengeance que Philippe aurait le droit d'exercer contre nous... et si, par suite, on peut tenter, quasiment sans danger, la susdite entreprise, comment vous y prendrez-vous pour frapper le roi?

La princesse répliqua :

— C'est aller trop vite en besogne! Sachons, d'abord, de quelle arme dispose le Moine; sachons ce qu'il propose... Il sera temps, après, de chercher le moyen de mettre l'œuvre à exécution... Toutefois, je dois avouer que, d'ores et déjà, je compte agir, pour abattre mon beau-père, en utilisant les services de...

— Achevez?

— Ne devines-tu pas?... fit Marguerite.

— Non!

La princesse sourit.

— Une femme, belle, hardie, rusée... dit-elle... en pareil cas, ne peut utiliser, avec quelque chance de réussite, que...

— L'un de ses amants?

— Juste!... Un amant passionné est un serviteur dévoué...

— Certes!

— Pour l'amour dont son cœur est plein, il donnerait sa vie...

— J'entends !... Vous comptez vous servir de Gautier...

— Non pas !... Je te l'ai dit, mon Maître, j'aime Gautier. Et, parce que je l'aime, je ne veux pas qu'il risque sa vie en une aventure pareille... Sa vie, pour le moment du moins, m'est plus précieuse, encore, que la couronne de France...

— Alors... je ne vois pas...

Mais Frezzini s'interrompit, et, se frappant le front.

— J'y suis !... fit-il...

— Allons donc !

— Roland !... Le fils de Messire Jacques... l'amoureux de la 'petite Juliette ?

— Précisément !

Les yeux de Frezzini brillèrent.

— C'est juste, reprit-il, je n'avais pas songé à cela : Ce jeune homme est l'élève de Gaucher Faber...

— C'est cela ! fit Marguerite, souriante.

— De par sa situation, il peut approcher le roi...

— C'est bien cela.

— Et, même, il peut...

— Parfait !.. Tu as deviné ma pensée...

— C'est une idée admirable, et terrible, en même temps ! Encore une fois, je n'y avais pas songé... En vérité, je vous le répète, vous êtes plus forte que moi, Madame,... plus hardie, aussi... plus téméraire, peut-être.

— Mon gain, en cette partie, sera plus large et c'est ce qui me pousse !

— Et voilà pourquoi vous m'avez dit, tout à l'heure que, lorsque votre caprice pour le jouvenceau sera passé...

— Achève ?

— Ce n'est pas moi qui vous débarrasserai de lui; mais...

— Mais...

— Mais le bourreau?...

— Juste !

— Même s'il triomphe?... Si, de par lui, Philippe succombe?

— Certes ! Car, si, de par lui, la couronne m'échoit, il sera d'autant plus urgent de se défaire, non plus d'un amant gênant; mais encore, et surtout, d'un complice par trop dangereux !...

— Se laissera-t-il sacrifier sans mot dire ?

— Pourquoi pas ?

— Je vous débarrasserais de lui, le coup fait, plus sûrement, et avec moins de dangers !

— Non ! Car il faudra que l'assassin du roi expie son crime : Il importe que ceux à qui le crime doit profiter ne soient point soupçonnés de l'avoir

commis; plus une victime est haut placée, et plus il est nécessaire que tout le monde connaisse celui qui l'a frappée !

— Comment vous y prendrez-vous donc pour obtenir, de ce jouvenceau, qu'il frappe, et, surtout, qu'il expie, sans mot dire.

— J'espère y arriver.

— Vous comptez l'enivrer d'amour, à ce point qu'il...

— Peut-être !

— C'est dangereux, encore une fois, très dangereux, même... La religion seule, peut créer des fanatiques, qui frappent, et meurent, en emportant leur secret... Ce Roland est très jeune... La vie lui sourit... Au dernier moment, il aura peur de la mort... Il faillira.

— Qui sait ? Nous verrons...

Frezzini s'inclina.

— Du reste, poursuivit Marguerite, nous n'en sommes pas là... Tout cela n'est encore qu'à l'état de projet, très vague, en mon esprit ; mais j'y ai songé, déjà, afin de me trouver prête à agir, s'il en était besoin... Enfin, je trouverai... nous trouverons, peut-être, un meilleur moyen d'action... Lorsque j'aurai vu le Moine ; lorsque je l'aurai entendu... nous creuserons, davantage, ce projet... et nous prendrons, dès lors, une résolution définitive...

— Bien ! cela me paraît sage...

Frezzini se leva.

— Je vais me retirer, dit-il... En vérité, j'ai besoin de penser à toutes ces choses qui viennent de se produire, et qui peuvent avoir des conséquences si merveilleuses et si terribles ! D'ailleurs, le Moine ne peut tarder à venir... et il importe qu'il ne me voie pas, céans...

— Il ne te verra pas... D'autre part, je ne veux pas que tu partes...

— Vous comptez donc me faire assister, en tiers, à l'entretien que vous aurez avec lui ?... Pourtant, vous avez dit à Berthe, tout à l'heure...

— Je veux que tu assistes à l'entretien que j'aurai avec le Père Richard; il faut que tu l'entendes ; cela peut être utile... J'aurais beau te répéter ses paroles... fort exactement, tu ne pourrais tirer, de mon récit, les déductions que tu tireras, sans aucun doute, beaucoup mieux, de tout ce qu'il dira, quand tu l'auras entendu toi-même.

— C'est juste !... Mais, comment...

Marguerite s'étant levée, se dirigea vers un gros meuble, massif, en chêne, dont les portes étaient couvertes de sculptures.

Tous les personnages représentés par l'artiste qui avait fouillé le bois, patiemment, hauts de deux pieds, environ, étaient peints, et se détachaient, en relief, sur un fond doré.

La princesse mit un doigt sur le pied de l'un des personnages, et, tout aussitôt, les portes du meuble, mues par un mécanisme secret, s'ouvrirent.

Frezzini put voir, alors, une chambre assez vaste, relativement, pratiquée dans l'épaisseur des murs de la tour, et qui devait être éclairée, le jour, par une sorte de meurtrière.

— Je ne soupçonnais pas... dit-il, étonné.

Marguerite reprit :

— La reine Blanche, mère du roi Saint Louis, l'aïeule de mon beau-père, qui a fait construire la tour où nous sommes, habitait cet étage, quand elle séjournait à l'Abbaye Royale. C'est elle qui a fait aménager cette retraite, où elle s'enfermait, souvent, pour rêver et prier, et pour que personne ne puisse la troubler au cours de sa prière ou de ses rêveries.

Elle pénétra dans la pièce, où le Florentin la suivit.

— Pendant que je serai avec le Révérend Père Richard, fit-elle, tu demeureras ici. Le Moine ne pourra soupçonner ta présence en ce lieu. Tu entendras tout ce qu'il me dira. Cela te convient-il ?

— Cela me convient, certes ! répliqua Frezzini.

Il aurait pu ajouter que cela l'amusait fort.

De plus en plus, il admirait Marguerite.

Plus que jamais, elle se révélait, à lui, sous un jour tout nouveau.

Il savait bien qu'elle était fort intelligente, pleine d'imagination, de ressort et d'énergie, surtout quand il s'agissait de ses plaisirs ou de ses passions ; mais il ne se doutait pas qu'elle saurait mettre tant de ressources au service de son ambition.

— Regarde... reprit la princesse.

Elle fit jouer un deuxième ressort secret, en pratiquant une légère poussée sur une des pierres sculptées de la muraille, et une autre porte, dissimulée sous une tenture, s'ouvrit.

Une bouffée d'air froid s'engouffra dans la place.

Marguerite, cependant, était retournée dans sa chambre ; elle avait pris un flambeau, qu'elle apporta ; puis, elle éclaira la pièce.

Frezzini vit, au dessous de lui, les marches d'un escalier de pierre.

— C'est prodigieux ! fit-il. On dirait que cette tour a été construite, tout exprès, à notre usage !

— Oh ! répliqua la princesse, avec un rire frais de jeune femme amusée... je ne crois pas que la reine Blanche de Castille, qui était une sainte, assure-t-on, ait jamais pensé, jadis, que cette construction, ainsi faite, sur ses ordres, et de par sa volonté expresse, pour un usage peu eux, servirait, un jour, à son arrière petite-fille, pour l'usage que je compte en faire.

— Où conduit cet escalier ? demanda Frezzini.

— Au pied de la tour... Je regrette, à présent, de ne t'avoir pas montré tout cela plus tôt... A cette heure nous n'avons plus le temps de reconnaître la place : Le Père Richard va venir... Mon Dieu, je suis étonnée qu'il ne se soit

pas encore présenté devant moi. Sache que, au bas de cet escalier, tout au pied de la tour... il y a deux portes.

— Pourquoi deux portes ?

— Pour causes.

— Quelles ?

— L'une des portes s'ouvre sur la cour de l'Abbaye... Elle a été soigneusement faite. Tu aurais pu passer devant, cent fois, sans la voir. Du reste, pour plus de précaution, un groupe d'arbres, dont les fûts, sont, à présent, gigantesques, s'élève, devant cette porte, au pied de la tour, et la masque à tous les yeux.

— Mais... l'autre porte ?

— Elle donne sur la campagne.

— Hors l'Abbaye ?

— Hors l'Abbaye, oui ! Ce en quoi elle peut être fort utile à l'habitant de cet étage de la tour, puisqu'il lui est possible, par suite, de sortir, de l'Abbaye, quand bon lui semble, ou d'y rentrer, à toute heure, et sans que nul ne puisse soupçonner ses allées et venues.

— En vérité, dit Frezzini, si la vertu de Blanche de Castille n'était pas démontrée, on pourrait croire que tout cela a été construit par quelque femme amoureuse, surveillée, et qui avait trouvé ce moyen, fort ingénieux, de recevoir ses amants, ou de pouvoir les renvoyer sans coup férir.

— Oui !... Tu vois donc bien que je pourrais, si je le voulais, recevoir, ici, Gautier, sans avoir rien à craindre, absolument, de personne ?

— C'est vrai !

— Et que, s'il me plaît de recevoir, céans, Roland, le fils du Maître Enlumineur, cela me sera possible, sans danger ?

— Oui.

— Nous en userons.

— Comment les portes qui sont au pied de cet escalier s'ouvrent-elles ?

— Par l'action d'un ressort caché, comme celles-ci.

— De l'intérieur ?

— Oui !

— Mais... de l'extérieur, c'est-à-dire de la cour de l'Abbaye ou de l'entrée qui donne sur le dehors ?

— Toujours par un ressort caché... Je t'indiquerai tout cela, à loisir, dès demain.

— Bien !

Cette conversation fut brusquement interrompue.

Marguerite avait entendu frapper deux coups, secs, à la porte de la chambre.

Or, par ce signal, on s'en souvient, sans doute, Berthe, qui veillait, au dehors, devait annoncer, à Marguerite, l'arrivée de l'Évêque de St-Georges.

— A cette place, Monseigneur, poursuivit le Frère, la muraille sonne creux... (P. 549.)

— C'est le Moine! dit la princesse. Viens!... Faisons vite.

Le Florentin, qui avait pris, des mains de la jeune femme, un moment auparavant, le lourd flambeau qu'elle portait, le rapporta dans la chambre.

Puis, il pénétra dans la pièce secrète que Marguerite lui avait montrée.

— Êtes-vous sûre que, quand cette porte sera fermée, j'entendrai tout ce que vous direz là? demanda-t-il.

— Oui! J'ai fait des expériences à cet effet : Tu entendras, fort nettement, nos moindres paroles.

— Bien !

— Dès que le Moine sera sorti, je t'ouvrirai la porte et nous reprendrons l'entretien interrompu.

— C'est dit.

— Je t'enferme, à présent.

— Faites.

Frezzini s'était assis sur un escabeau...

Marguerite poussa la porte du meuble massif, doucement, tout doucement...

La porte se ferma sans bruit.

— Maintenant, murmura la princesse, il s'agit de confesser le Moine... Il faut que je sache en quoi consiste cette arme d'où lui vient cette force qu'il s'est constituée — cela n'est pas douteux — car, autrement, certes, il n'eut point osé, encore, me parler, si ouvertement, des projets qu'il a formés... Allons !

Et elle se disposa à ouvrir la porte de la chambre pour recevoir le Révérend Père Richard.

Frezzini, cependant, se disait :

— Elle est plus forte, plus hardie que moi, le fait est certain ; mais je crois qu'elle a raison de me demander encore mes conseils : Elle est ardente, passionnée, ambitieuse, elle pourrait commettre quelque maladresse ; mon expérience lui sera, peut-être, utile, en plus d'une occasion.

. . . . . .

C'était l'heure où notre ami Apollon, n'entendant plus de bruit dans sa maisonnette, en sortait pour aller rêver... sous les étoiles, tout attristé — et pour enterrer le cadavre de son vieux compagnon, de son ami fidèle : le lévrier Clopinel...

XLI

LES FAITS ET GESTES DU RÉVÉREND PÈRE RICHARD PENDANT QUE MARGUERITE DE BOURGOGNE RECEVAIT GAUTIER D'AULNAY ET FREZZINI

— Je compte vous voir cette nuit ? avait dit Marguerite au Révérend Père Richard, dans la cour de l'Abbaye Royale, après leur visite à Messire Jacques.

L'Evêque-Moine, tout pensif, était, alors, rentré en son logis.

Il occupait, à l'Abbaye, une vaste cellule, au troisième étage du bâtiment réservé à la suite des membres de la famille royale, lorsqu'ils séjournaient à Maubuisson.

C'est dans cette cellule que l'Évêque de Saint-Georges pénétra.

Il s'assit sur une chaise à bras, en bois sculpté, à dossier très haut, surmonté d'une sorte de dais, en bois, au fronton ajouré comme une dentelle.

De la place où il se trouvait, il pouvait voir, par la croisée ouverte, toute la campagne avoisinante, éclairée par les dernières lueurs du soleil couchant.

Il s'enfonça dans une profonde rêverie.

La cellule était meublée, très simplement, de quelques escabeaux, d'un coffre garni de ferrures compliquées, d'une lourde table, et d'un lit, étroit, bas, dominé par un grand crucifix de cuivre : seul ornement qui décorait les hautes murailles blanches.

Le jour baissa, peu à peu, après le coucher du soleil; puis, les ténèbres envahirent le paysage.

Le Révérend Père Richard ne s'en aperçut point.

Depuis qu'il avait regagné son logis, il était resté immobile, les yeux fixes, la tête penchée, les bras appuyés sur sa chaise.

Parfois, il prononçait des mots sans suite, et, parfois, il tressaillait.

Soudain, il sursauta.

On avait frappé, discrètement, à la porte de la cellule.

L'Évêque de Saint-Georges se leva.

Il ouvrit la porte.

Il se trouva en présence d'un moine, de son ordre, qui était attaché, à sa personne, en qualité de servant, de scribe, de confident, d'espion, même de valet, et qui le suivait, partout, lors de ses déplacements.

Cet homme, c'était Frère Tristan.

Fils de paysan, il avait été élevé par des moines, en un monastère de Bourgogne.

C'était un grand gaillard, maigre, sec comme une branche de bois mort, dont le chef, entouré d'une couronne de cheveux roux, avait un masque au teint jaunâtre, bilieux, aux yeux ardents, aux lèvres minces, au nez crochu, qui lui faisait un affreux profil d'oiseau de proie.

Sa robe, trop large pour lui, flottait, quasiment, sur son corps efflanqué.

Frère Tristan était tout dévoué au Révérend Père Richard.

C'était un religieux fanatique, à l'esprit étroit, plein de ferveur, et croyant absolument convaincu, capable des actes les plus abominables, pourvu qu'ils eussent, pour résultat, le triomphe complet de l'Église.

L'Évêque de Saint-Georges le connaissait bien; il l'avait choisi, tout exprès, à cause de cela, car, pour l'œuvre qu'il voulait accomplir, Frère Tristan pouvait le servir selon ses vues.

Il portait, à la main, un flambeau garni de deux cires allumées.

Un panier était suspendu, par l'anse, à son bras droit.

Sous son bras gauche, il avait mis une sorte de coffret, en cuivre, couvert d'ornements grossièrement modelés, représentant les figures allégoriques des Évangélistes : la tête de bœuf, l'aigle, l'ange, le lion, — saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean.

Il entra.

— Que le Dieu tout-puissant soit avec vous, Monseigneur ! dit-il d'une voix de basse profonde.

— Ainsi soit-il ! répondit doucereusement l'Évêque de Saint-Georges.

Frère Tristan déposa, sur la table, le flambeau, le panier et le coffret.

Le Révérend Père Richard avait repris place sur la chaise à bras.

Sans mot dire, le Frère ouvrit le panier.

Il en tira une sorte de napperon, en toile bise, qu'il étendit sur un coin de la table; puis, un pot, plein de vin, et une sorte de plat, en étain, dans lequel il y avait un quartier de volaille ; puis, une grappe de raisin et quelques pâtisseries sèches ; enfin, un couteau et un gobelet.

L'Évêque de Saint-Georges prenait son repas, le matin, avec Marguerite, ses sœurs et les frères d'Aulnay; mais, le soir, il soupait, seul, dans sa cellule.

Comme il travaillait, la nuit, il mangeait, toujours, très légèrement, au souper.

Il était très sobre, du reste.

Depuis qu'ils vivaient à l'Abbaye Royale, chaque soir, Frère Tristan servait, ainsi, l'Évêque.

— Est-ce que Monseigneur ne veut pas souper, aujourd'hui? dit le Frère.

Le Révérend Père Richard était retombé dans sa rêverie, un moment interrompue, et il n'avait pas pris garde aux faits et gestes de son servant

Cependant, il se leva, s'assit, sur un escabeau, devant la table, et, sans parler, il mangea.

Frère Tristan demeura debout, en face de lui, immobile comme une statue de pierre.

Une exquise odeur de bruyères sauvages, poussée par la brise légère qui soufflait sur la campagne, pénétra dans la cellule.

— Monseigneur? dit le Frère, après un assez long temps de silence.

— Quoi? demanda l'Évêque, en reposant son gobelet sur la table, après avoir bu quelques gorgées de vin.

Il fixa son regard ardent sur son servant.

— J'ai beaucoup de choses à vous révéler, reprit le Frère.

— Ah ! Pourquoi n'as-tu pas parlé plus tôt ?

— Je vous voyais si préoccupé que je n'osais troubler votre rêverie.

— Parle ?

— Ainsi que vous l'avez souhaité, hier, Monseigneur, je me suis introduit, en votre absence, et non sans peine, dans la cellule voisine de celle où nous sommes.

— Non sans peine ?

— Oui, Monseigneur.

— Explique-toi mieux, et, surtout, fais vite, car je suis pressé : Je n'ai que fort peu de temps à te donner, ce soir.

— Je parlerai le plus brièvement possible.

— J'écoute ?

— Vous savez, Monseigneur, que la porte de cette cellule, présentement inoccupée, est toujours close ?

— Oui ! Après ?

— Vous savez que, malgré vos démarches, l'Abbesse de Maubuisson n'a point consenti à me donner, pour logis, cette cellule, qui eut été très commode, pour nous, car j'aurais vécu tout près de vous, et, par suite, j'aurais pu être plus, et mieux, tout à votre disposition ?

— Après ?

— De ce fait que l'Abbesse s'est obstinée à ne pas vouloir me donner cette cellule, vous en avez déduit, Monseigneur, fort logiquement, qu'elle avait ses raisons pour agir ainsi... Et, même, vous vous en êtes alarmé, non sans raison, du reste : Vous avez craint que cette cellule ne communiquât avec quelque autre cellule, par laquelle on pouvait s'introduire dans celle qui est contiguë à la vôtre, dans le but d'espionner vos allées et venues, ou d'écouter nos conversations ?

— Eh ! bien ?

— Vous ne vous êtes pas trompé, Monseigneur.

— Ah !

Le Révérend Père Richard, dès lors, écouta, avec plus d'attention, le récit de Frère Tristan.

— Poursuis ? dit-il.

Le Frère reprit :

— Aujourd'hui, Monseigneur, pendant votre absence, je me suis enfermé ici...

— Et puis ?

— J'ai sondé la muraille...

— Sans bruit ?

— Certes ! Il ne fallait pas donner l'éveil aux espions.

— Après ? Quel a été le fruit de tes recherches ?

Frère Tristan se rapprocha de la muraille, sur laquelle il frappa, légèrement, du bout de ses doigts osseux.

Le Révérend Père Richard l'observait.

— Eh ! bien ? fit-il encore.

— A cette place, Monseigneur, poursuivit le Frère, la muraille sonne creux...

Et, derechef, il frappa sur le mur.

— C'est vrai... Mais, qu'est ce que cela prouve?

— Cela prouve qu'il y a, là, une porte secrète, qui donne dans la cellule voisine.

— En es-tu sûr?

— Oui !

— Explique-toi?

— Voyez!

Frère Tristan détourna le lit; puis, il mit le pied sur un des carreaux qui formaient le sol de la cellule.

Aussitôt, il se produisit un grincement, et, tout à coup, le sol s'ouvrit.

L'Évêque de Saint-Georges se leva, frémissant :

— Une trappe! fit-il. Deux marches... une ouverture!...

— Assez large pour donner passage à un être peu replet, ajouta le Frère. Je suis maigre : j'ai donc pu, fort aisément, en rampant, m'introduire là.

— Et cette ouverture donne...

— Dans la cellule voisine.

— De par Dieu, voilà qui est intéressant !

— De par Dieu, vous l'avez bien dit, Monseigneur! fit le Frère, en levant ses grands bras vers le ciel. Je l'ai prié avec ferveur, et c'est lui qui m'a conduit, pour le plus grand bien de sa Très Sainte Cause !

L'Évêque-Moine, ayant pris le flambeau, regarda l'ouverture béante.

— Pourrais-je passer dans la cellule voisine? demanda-t-il.

— Je ne le crois pas, Monseigneur... Seul, un corps très menu peut franchir cet étroit passage. Mais à quoi bon, du reste, tenteriez-vous cette besogne, très difficile, sinon impossible, encore une fois, puisque je l'ai tentée, et accomplie, pour votre service, et pour le service du Tout-Puissant?

— C'est juste. Et la cellule voisine...

— Est nue et dépourvue de tout mobilier.

— Elle a une issue?

— Elle en a deux.

— Deux?

— Oui, deux : une, comme celle-ci, sur le couloir, par laquelle on peut arriver céans.

— Et l'autre?

— Sur un autre couloir, une sorte de galerie pratiquée dans l'aile en retour de ce bâtiment.

— On peut donc s'introduire, dans la cellule voisine, sans passer par le couloir qui mène à celle où nous sommes?

— Oui, Monseigneur.

— Et où conduit cette galerie par laquelle on peut entrer dans la cellule contiguë à celle-ci?

— Dans l'aile en retour de ce bâtiment.

— C'est-à-dire dans la partie de l'Abbaye où logent les Nonnes ?

— Oui, Monseigneur.

L'Évêque-Moine se rassit.

— Cette découverte est éminemment intéressante ! murmura-t-il.

Puis, après un temps de silence, il reprit :

— Ferme cette trappe.

Frère Tristan obéit.

La trappe, sous une poussée vigoureuse du religieux, se referma ; le Frère remit, sous le crucifix de cuivre, le lit qu'il avait déplacé ; la cellule du Révérend Père Richard reprit son aspect accoutumé.

— Tu n'as pas perdu ton temps aujourd'hui ! fit l'Évêque-Moine.

Il se tut, un moment, et reprit :

— Il résulte de tout cela que, en me logeant ici, l'Abbesse avait dessein de me faire surveiller, ainsi que, depuis une semaine, j'en ai le soupçon ! Il est démontré, à présent, que l'on m'espionnait, et que l'on pouvait s'introduire, ici, en mon absence. On se doute donc que j'agis... Enfin, il est clair ? que, puisqu'on me surveille, l'agent employé à ce service est une nonne. Ah ! si je la connaissais !... Si c'était cette sœur Dorothée, de qui je me suis défié, ce matin, et qui est venue voir Marguerite, de la part du naïf Prieur, pendant que nous prenions notre repas sous le berceau ! Je m'en assurerai... Donc l'Abbesse, — cela devait être, — sert les ministres de Sa Majesté Philippe IV ? Elle est toute dévouée, et pour cause, aux intérêts de Messire Enguerrand de Marigny ?

— Que Dieu confonde ce prévaricateur, cet impie, cet hérétique, ce persécuteur honni de notre Très Sainte Mère l'Église ! fit le Frère Tristan, avec exaltation. Son heure est proche !

L'Évêque de Saint-Georges demeura pensif.

— Oui, son heure est proche ! répéta-t-il.

Il se leva, et, tout agité, il fit quelques pas dans la cellule.

Comme il s'était rapproché de la croisée, son regard se porta, au-dehors, sur la Tour de la Reine Blanche, dont la masse se dressait dans la nuit, et se détachait, en noir, sur le ciel étoilé.

Il remarqua qu'une lueur, très vive, brillait, derrière la haute meurtrière qui éclairait, au deuxième étage, la chambre de Marguerite de Bourgogne.

Aussi tôt, son esprit évoqua la scène qui s'était jouée, entre la princesse et lui, chez Apollon.

Il sourit.

— Je ne m'étais pas trompé ! murmura-t-il. En secret, elle formait les mêmes projets que moi ! Elle a, tout autant que moi, c'est clair, intérêt à la disparition du roi et de ses ministres. Or, ceux-ci ne seront abattus que si Philippe IV meurt. Lui, vivant, ils le tiennent ; il ne peut se passer d'eux. Lui, mort, ils tomberont ! Leur chute sera terrible !

Et il se dit, encore :

— Cette nuit même, tout sera résolu ! Je saurai ce que je dois attendre de la princesse. Je la servirai, fidèlement, si elle est décidée à me servir... Mais il me faudra plus, et mieux, que des promesses. J'exigerai des actes. Mon appui ne lui sera donné qu'à ce prix. Elle ne pourrait rien entreprendre, sans mon aide... au lieu que moi, peut-être, je pourrais me passer d'elle !

Frère Tristan, qui observait l'Evêque-Moine, et qui, ayant constaté que ses regards s'étaient portés sur la meurtrière éclairant la chambre de Marguerite de Bourgogne, se rendait compte, assez exactement, de ce qui se passait en l'esprit du Révérend Père Richard, reprit :

— Elle est, présentement, avec son amant, Gautier d'Aulnay, la fille éhontée ! Tout à l'heure, quand je suis venu ici, j'ai rencontré ce Gautier, paré, et se rendant chez elle ! Ces futurs suppôts de Messire Satan, ces impurs, ces luxurieux, que le Dieu juste châtiera, doivent vous servir, puissamment, Monseigneur !

— Ils me serviront ! répliqua l'Évêque-Moine. Ou, pour mieux dire, ils serviront les desseins du Très Haut ! Je verrai cette femme, tout à l'heure. Elle m'attend. Comme tu le disais, il n'y a qu'un moment, l'heure est proche !

— Hosannah ! Dieu soit loué ! Voilà une bonne nouvelle, Monseigneur. Ah ! L'heure est proche ! Il est temps : Les nouvelles sont graves.

Le Révérend Père Richard dressa l'oreille.

— Au fait... j'oubliais de t'interroger à ce sujet : Je suis préoccupé de ce qui se passe ici. Quelles nouvelles, aujourd'hui ?

— Je vous dirai les nouvelles de Paris, d'abord.

— Parle ?... Tu as vu l'envoyé du Grand-Maître ?

— Je l'ai vu ! Il est venu, à l'Abbaye, comme tous les jours. Vous étiez, alors, chez Messire Jacques. Il était pressé ; il m'a parlé ; il m'a remis des pièces, et il est reparti à franc-étrier.

— Que t'a-t-il dit ?

— Le roi est toujours à Fontainebleau.

— Que fait-il ?

— Tantôt, il passe ses journées à chasser, et, tantôt, enfermé dans une des salles de son Palais, il reste seul, il refuse de voir personne, même ses fils, même son frère. Ces jours-là, il est en proie, assure-t-on, à une tristesse morne. On dirait qu'il a conscience de ses crimes ; on dirait que le Remords le tenaille ; on dirait qu'il sent, sur sa tête, la main de Dieu, prête, enfin, à le châtier !

Frère Tristan avait articulé ces dernières paroles d'une voix vibrante.

Ses prunelles s'étaient allumées ; sa bouche s'était tordue pour un rictus ironique ou haineux ; son bras droit s'était levé, haut, et abattu, comme si, par ce geste, il avait écrasé l'Infâme : ce roi qui avait osé toucher à la Très

Il reprit l'épingle, et, sept fois, il la planta dans l'image de cire, en répétant chaque fois : — Mort à l'infâme ! (P. 557.)

Sainte Église du Dieu tout Puissant, et porter une main, impie, sur son représentant, ici-bas : le Pontife Boniface VIII.

Le Révérend Père Richard ne broncha pas.

Son masque resta impénétrable.

Et, pourtant, en son for intérieur, le fanatique Frère Tristan lui semblait bien naïf.

— Et ses fils? demanda-t-il.

— Comme toujours, répliqua dédaigneusement le Frère, ils vivent dans la débauche ! Ils passent leurs journées à boire, à rire, à courir la ville, et leurs nuits en abominables orgies !

— Et le frère de Philippe : Monseigneur Charles de Valois ?

— Celui-ci pourrait servir notre Sainte Cause, s'il avait l'énergie de Philippe IV; mais on ne tirera jamais rien de lui.

— Il hait les ministres du roi, et c'est quelque chose.

— Ce ne serait quelque chose que si le roi disparaissait : Tant qu'il sera là, ses ministres seront inattaquables.

— Mais s'il disparaissait... Charles de Valois, qui a souffert, par les susdits ministres, tenterait tout pour les abattre.

— C'est vrai !

— Je disais donc, avec raison : C'est quelque chose... Mais, quelle nouvelles, relativement à Enguerrand de Marigny ? reprit le Révérend Père Richard.

— Il est à Paris.

— Sait-on ce qu'il y fait ?

— Il continue son œuvre détestable, qui a pour but la destruction, définitive, de l'Ordre du Temple.

— On dirait que Philippe IV hésite à porter le dernier coup ! Il se contentera, peut-être, d'avoir dépouillé cet ordre richissime, si puissant, il y a dix ans encore, et maintenant presque détruit !

— Il s'en contenterait, peut-être ; mais ses ministres veulent la destruction complète de l'Ordre.

— Il ne reste plus grand'chose à faire !

— Tant que Jacques de Molay sera vivant, l'Ordre subsistera.

L'Évêque de Saint-Georges hocha la tête.

— Oh ! Il pourra subsister, même si Jacques de Molay, après tant d'autres victimes, est frappé à son tour, dit-il... mais à la condition que Philippe IV et ses ministres soient abattus. Les chevaliers du Temple étaient nos rivaux, jadis (1) ; il nous dédaignaient ; nous n'aurions eu aucune raison de nous intéresser à eux, et nous les aurions vus disparaître, avec joie, si, en les frappant, on n'avait pas frappé, en eux, Notre Sainte Mère l'Église. Clément V cédera-t-il ? Clément V approuvera-t-il la destruction de l'Ordre ? Tout est là ? Si puissant qu'il soit, Philippe IV n'osera pas abattre, définitivement, les Templiers contre l'aveu du Pape

— Clément V cédera, Monseigneur : Il est dans la main du roi.

(1) Longtemps les Dominicains, les Moines Mendiants, avaient été amis des Templiers, au point, même, qu'ils s'étaient engagés à solliciter, de chaque mourant qu'ils confesseraient un legs pour le Temple. (*Statuts du chapitre général des Dominicains en 1243.*) Peu à peu, les deux ordres étaient devenus rivaux. (*Michelet : L'or, le Fisc, les Templiers.*)

— C'est à craindre !

— D'autant plus que le Pape, présentement, est attendu à Paris : telle est la nouvelle, fort importante, que l'envoyé du Grand-Maître m'a donnée, cette après-midi.

Le Révérend Père Richard avait fait un mouvement.

— Clément est attendu à Paris ? demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur.

— Tu as raison : la nouvelle est fort importante... Le Pontife ne peut venir à Paris que pour voir le Roi.

— Certes.

— Philippe l'a appelé ?

— C'est probable.

— Et, sans doute, pour lui intimer l'ordre de prendre, enfin, parti, contre Jacques de Molay.

— C'est sûr !

— Du reste, vous aurez, probablement, des détails plus complets, et plus précis, sur ces faits, en lisant les pièces que l'envoyé m'a remises, pour vous, Monseigneur.

— Où sont-elles ?

— Dans ce coffret.

Frère Tristan montra le coffret qu'il avait apporté, et qu'il avait déposé sur la table.

— Bien ! fit l'Évêque de Saint-Georges... Je vais examiner cela... Laisse-moi.

— Un mot encore, Monseigneur ?

— Parle ?

— Je vous ai dit que je vous donnerais les nouvelles de Paris, d'abord ; à présent, je dois vous apprendre ce qui s'est passé, ici, aujourd'hui.

— Ici ? Que s'est-il donc passé ?

— La princesse Jeanne n'est pas sortie de l'Abbaye. Elle est restée enfermée dans sa chambre, où elle a dormi, pendant que vous visitiez Messire Jacques. Elle était lasse, après les orgies de la nuit précédente...

— Je le savais.

— Quant à son amant...

— Jean de Meung ?

— Oui, le digne poète d'une époque de honte.., l'écrivain licencieux et maudit, qui, par ses œuvres obscènes, démoralisatrices, a perverti, plus encore, tant d'êtres déjà si corrompus ! fit le Frère.

— Eh ! bien ?

— Il ne se vantera jamais, sans doute, de ce qui lui est arrivé, aujourd'hui.

Tristan ricana.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? interrogea l'Évêque-Moine.

— Il a été rossé, d'importance.

— Rossé ?

— Oui... plus que rossé, même : Il a été quasiment assommé.

— Par qui ?

— Par l'ami de Messire Jacques.

— Comment ?

Frère Tristan raconta, alors, en détail, tout ce qui s'était passé, près du chemin creux, entre Juliette et Jean de Meung ; puis, entre Jean de Meung, Roland, Gaucher et Remi.

— Comment as-tu appris cela ? demanda l'Évêque de Saint-Georges.

— Ne m'avez-vous pas donné l'ordre de faire épier les faits et gestes de tous ceux qui vivent, présentement, à l'Abbaye ?

— C'est juste.

— Ce matin, quand Jean de Meung est sorti, il a été suivi par un petit pâtre, que je paie, à cet effet. Le pâtre, qui conduit quelques chèvres, a pu suivre l'amant de la princesse Jeanne. Ce pâtre est fort intelligent. Il a vu la scène qui s'est jouée, là-bas, et il me l'a rapportée, fidèlement.

— Ce renseignement a sa valeur ! murmura le Révérend Père Richard. Il me servira, peut-être.

— C'est pour cela que je vous l'ai donné, Monseigneur. Il est hors de doute que Messire Jacques, et son ami, se sont faits, en la personne de Jean de Meung, un ennemi, qui se vengera d'eux, tôt ou tard.

— Je le crois.

— Or, poursuivit le Frère, avec un mauvais sourire, un homme qui hait, et qui veut se venger, peut, toujours, être un homme utile, à l'occasion !

— Oui ! répliqua l'Évêque-Moine, pensif... Est-ce tout ce que tu avais à me dire ?

— C'est tout !

— Bien !... Laisse-moi.

Frère Tristan ne sortit pas, cependant.

Il ouvrit le coffret qu'il avait mis sur la table ; il en sortit un parchemin assez volumineux.

— Voici la pièce apportée par l'envoyé du Grand-Maître, fit-il.

— Bien.

Le Frère prit, encore, dans ce coffret, un objet bizarre.

— Regardez, Monseigneur ? dit-il.

— Qu'est-ce que cela ?

Or, l'objet était une figure de cire, longue de deux pouces, et représentant Sa Majesté Philippe IV, revêtu du manteau royal, couronne en tête, et le sceptre à la main.

— L'envoyé du Grand-Maître m'a remis cette image, reprit Frère Tristan. C'est l'effigie de l'Impie.

Son visage prit une hideuse expression de haine.

Il saisit une grosse épingle, qu'il planta dans l'image de cire, à la place du cœur (1).

— Deux milles images pareilles sont, présentement, ès-mains des ennemis du Tyran, poursuivit-il. Chacun de ceux-ci doit piquer, chaque soir, une épingle pareille, dans l'image du Maudit, en répétant, sept fois, ces mots : « Mort à l'Infâme ! »

Il reprit l'épingle, et, sept fois, il la planta dans l'image de cire, en répétant, chaque fois :

— Mort à l'infâme !

Il se signa.

— *In Nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti !* clama-t-il, de sa voix de basse.

— *Amen !* ajouta, dévotement, l'Évêque-Moine.

Puis, après un silence, Frère Tristan ajouta, en montrant l'image de cire :

— J'en ai une autre, toute pareille, dans ma cellule, dit-il, je vous laisse celle-ci, Monseigneur.

Puis, il dit, d'une voix vibrante, avec exaltation :

— Sachez bien que ma vie, que j'ai reçue du Dieu Puissant, lui appartient, que je la donnerai, avec joie, pour sa Sainte Cause, et que je suis prêt à frapper son ennemi : Donnez l'ordre, Monseigneur, vous, ou ceux que vous servez, pour la plus grande gloire de l'Église, je saurai bien trouver l'Infâme, et ma main, pour l'abattre, ne tremblera pas plus qu'elle ne tremble en piquant son image exécrée !

— Je sais que tu es un digne serviteur de l'Église, mon Frère, répliqua l'Évêque de Saint-Georges, en levant sa main très blanche, longue, soignée, à l'annulaire de laquelle brillait une étincelante émeraude. On utiliserait ton bras, au besoin.

— La mort, par le martyre, est une mort que j'envie ! fit le Frère, de plus en plus exalté.

— Ta vie nous est utile et il vaut mieux que nous ne l'exposions pas ! répliqua le Prélat.

(1) C'était pratiquer « l'envoûtement ». — Maléfice usité au Moyen âge et dont on cite, encore, des exemples au XVII^e^ siècle. Il consistait à représenter, ordinairement par une petite statue de cire, la personne à laquelle on voulait du mal : La ressemblance n'était pas nécessaire; mais il fallait qu'un prêtre baptisât cette image; puis, on la piquait, à l'endroit du cœur; on la mutilait; on la faisait fondre, suivant que l'on voulait son ennemi à une mort subite, à la perte d'un membre ou d'un organe, ou à une lente consomption : diverses pratiques superstitieuses, invocation au diable, etc., complétaient le sortilège. — H. Monin, *Grande Encyclopédie*.

— Qu'il soit fait selon la volonté du Très Haut!

— Va!... Je te verrai demain, de bonne heure.

— Que le Dieu Tout Puissant soit avec vous, Monseigneur, vous guide et vous éclaire!

— Ainsi soit-il!

Frère Tristan se retira...

XLII

MALE DOMINATIONIS CUPIDINIBUS FLAGRANS

... Resté seul, le Révérend Père Richard regarda la cire représentant Philippe.

Il haussa les épaules; puis, il réfléchit, un moment; enfin, il dit, lentement :

— Ce roi est grand! Il voit loin. Il sent que le Monde est en marche, et qu'il faut, à une époque nouvelle, des moyens nouveaux. Depuis quatorze siècles les peuples sont menés par la Foi. Tout va changer. L'Église, triomphante, a atteint l'apogée de sa puissance sous le règne de Boniface VIII. Elle pouvait garder la toute-puissance; mais elle voulut trop : Elle fut trop riche et trop hardie! L'orgueil de ses Pontifes l'a tuée. A présent, elle est entre les mains, d'une part, de sceptiques débauchés, comme son chef, Clément V, et les hauts dignitaires ecclésiastiques, et, d'autre part, de brutes, haineuses et fanatiques, telles que ce Tristan! Elle est perdue! Quelle force la remplacera?...

L'Évêque-Moine hocha la tête.

— La Loi! murmura-t-il. Oui, après la Foi, la Loi! Philippe IV l'a pressentie! C'est pour cela qu'il est grand; c'est à cause de cela, surtout, qu'il apparaîtra, plus grand encore, dans la Postérité. La Foi convient aux époques simples, naïves, crédules. La Loi, seule, peut conduire des peuples transformés, plus conscients de leur force et de leurs droits, plus éclairés, plus instruits.

Et, après un long temps de silence, il ajouta :

— Si Philippe le voulait, je le servirais avec joie! Je lui soufflerais les idées qui hantent mon esprit, depuis longtemps, et, s'il les appliquait, qui sait?... il serait plus grand encore! L'Église peut jouer un très noble rôle dans le monde nouveau; mais à la condition de se transformer, elle aussi, selon les nécessités modernes... à la condition de se débarrasser de toutes ses superstitions, de ses dogmes trop vieux, contre lesquels, la raison humaine

actuelle proteste, et protestera, plus encore, ce qui, de plus en plus, fera naître l'incroyance ; l'Église peut être une admirable école de morale ; elle peut donner l'exemple de tous les devoirs, de toutes les vertus ; elle peut être le soutien des humbles, la consolatrice des déshérités... Quelle puissante action elle exercerait, si elle se transformait ainsi, si elle basait les dogmes nouveaux uniquement sur la charité, sur le renoncement à tout ce qui touche au Temporel, sur le dédain des richesses ! Elle serait fidèle, du reste, si elle agissait ainsi, au mot d'ordre, sublime, de son sublime fondateur : « Aimez-vous les uns les autres ! »

De rechef, il hocha la tête, et sourit, tristement :

— Ce serait beau ! reprit-il. Ce serait trop beau !... Cela ne sera pas !... Rêve irréalisable !... Chimère !... Utopie généreuse !

Il se leva, et se mit à parcourir sa cellule, à grands pas, en proie à une excessive surexcitation.

— Espérer qu'un Clément V, et les grands dignitaires ecclésiastiques abandonneront, pour le bien d'une humanité qu'ils méprisent, la magnifique proie que leurs prédécesseurs leur ont constituée... chimère, encore une fois ! Rêve fou !... Eux, renoncer à leurs richesses, à ces trésors inestimables dont ils jouissent, à cette puissance, encore redoutable, qui est entre leurs mains ! Jamais !

Il s'était appuyé aux pierres de la croisée, et, poursuivant sa rêverie, il regardait, sans voir, au dehors, les yeux fixés sur la campagne éclairée par la lueur des étoiles.

— Leurs églises, poursuivit-il, leurs palais, sont pleins d'or, de chefs-d'œuvre précieux, qui formeraient la rançon de dix royaumes ; les châsses ouvragées, couvertes d'étincelantes pierreries, les objets du culte, dont le moindre représente assez de bien pour faire vivre tout un village pendant cinquante ans, les crosses, les chapes, les mitres, les bijoux de toutes sortes, représentant plus de la moitié de la richesse du monde : Et tout cela, inutile, dort, au fond des basiliques, dans les coffres et les tabernacles, servant à des cérémonies ayant pour but d'exalter une religion dont le fondateur naquit dans une étable, et prêcha la charité, vanta la sainte pauvreté, chassa les marchands du temple !

Il se mit à rire, d'un rire strident.

— Ironie ! Contraste absurde ! s'écria-t-il. Tant de richesses, répandues, féconderaient des œuvres qui seraient bonnes, développeraient les échanges, donneraient de l'essor au commerce, créeraient des débouchés au travail des artisans, qui, dès lors, vivraient dans une aisance relative, ou, tout au moins, ne mourraient pas de faim, comme ils font, en maudissant leurs maîtres, gras et repus devant ces misérables ! Quelle besogne à accomplir ! Qui l'accomplira ?

Et il apparut, superbe, quasi transfiguré.

Un moment, il fut prêt à dire :

— Moi !... Moi !... Je l'accomplirai, cette besogne... (1)

Mais il s'assit, bientôt, comme accablé.

Il eut un geste las ; il sourit de nouveau, et découragé, il reprit :

— Rêve fou ! Oui, rêve fou, encore une fois ! Personne n'accomplira cette œuvre, personne ! Il est trop tard ! On pouvait la tenter, il y a un siècle, je le crois ; mais à présent, c'est impossible ! Si énergique qu'il soit, Philippe, lui-même, ne l'accomplira pas ! Il le tente en vain. L'Église luttera pour conserver sa proie et sa puissance. La lutte sera longue, acharnée, terrible. Elle succombera, finalement. Mais quand ? Elle peut durer plusieurs siècles, encore. Que de victimes seront écrasées, par elle, d'ici là, et par ceux qui, pour être puissants et riches, eux aussi, s'appuieront sur elle !

Et, comme Frezzini... traitant, à peu près, des mêmes questions, quoique dans un but tout différent... le disait, à cette même heure, à Marguerite de Bourgogne, dans la chambre de la princesse, en la tour de la Reine Blanche, il murmura, en secouant la tête :

— Le Temps, seul, est le grand maître de l'Univers ! Le Temps, seul, est vraiment puissant !

Puis, s'interrogeant :

— Que faire, donc ?

Il demeura pensif, un moment ; puis, tout à coup, se levant, brusquement, il dit, à demi-voix :

— Mettre en pratique la devise de Marguerite : Lutter ! Jouir ! Voilà ce qu'il faut faire, uniquement. Voilà ce que je ferai, certes !

Et, s'absorbant, de nouveau, dans une profonde rêverie, la tête appuyée sur sa main, il ajouta :

— Le rêve de ma prime jeunesse — quand j'étais généreux et pur — et qui consistait à être grand, par la bonté, est irréalisable !... Cela me fut démontré, il y a longtemps, déjà, par mon Maître. Il avait raison : L'espèce humaine est trop faible, trop fragile, trop inconsciente, pour aider ceux qui travaillent à son bonheur. La volonté de Celui qui régit tout, ici-bas, a institué les choses ainsi, dans un but que nous ne pouvons entrevoir. Les plus grands, qui ont entrepris une pareille œuvre, ont été brisés par ceux-là même au profit de qui ils travaillaient ! N'a-t-on pas crucifié Jésus ? Et qui pourrait tenter de vouloir être meilleur et plus noble que lui ?...

Il se remit à marcher dans la cellule.

— Oui, fit-il, plus je vais... plus je vis... plus je vois... et plus je me rends compte que mon rêve généreux est chimérique ! Et, pourtant, quoique cor-

(1) Il faut constater que le Révérend Père Richard, dès l'an 1313, entrevoyait « la Réforme », qui se produisit deux cents ans après, sous l'effort de Luther et Calvin.

La haute silhouette, massive, de la tour de la Reine Blanche, se détachait, en noir, sur le fond, très lumineux, du ciel. (P. 566.)

rompu, pervers, et, déjà, criminel, j'y reviens encore, parfois ! Ce rêve m'a donné de si sublimes joies, jadis !... Il m'en donne encore, quand je m'y replonge...

Mais, bientôt, ricanant, il s'écria :

— Utopie ! Lutter !... Jouir ! Tout est là ! Prendre, de la vie, pour soi, uniquement pour soi, tout ce qu'elle a de bon ; ne pas se soucier des autres ; se dire que, après soi, il n'y a plus rien ! Voilà la vérité !... C'est le triomphe de l'Égoïsme !

Le Moine sourit, pour la troisième fois, et ajouta :

— Qui sait ? L'Égoïsme humain est, peut-être, la force qui agit, le plus efficacement, ici-bas, pour le triomphe final du Bien et du Juste, en toutes choses ! Inconsciemment, en travaillant pour lui, l'homme ne travaille-t-il pas, aussi, pour les autres ?

Et il répéta :

— Lutter !... Jouir !...

Puis, après un temps de silence, il reprit :

— Marguerite ne veut la puissance, et la richesse, que pour l'assouvissement de ses passions ; cela se conçoit : elle est femme !

Il se leva, redressa la tête, et son masque apparut plus superbe que jamais, tout empreint, à la fois, d'énergie, de noblesse.

— Moi... s'écria-t-il, je veux être puissant, et riche, pour dominer les hommes ! Je veux être au-dessus de tous !... Il me faut plus qu'une couronn royale, et plus qu'un sceptre !

Et, d'une voix vibrante, il clama :

— Si j'avais la puissance que donne la tiare, j'en ferais un autre usage, certes, que Sa Sainteté Clément V...

Il se rassit.

— La tiare !... La tiare !... Si je l'avais !... Pourquoi ne l'aurais-je pas ?... Je l'aurai !...

Ses yeux étincelaient.

— Je pourrais être plus puissant que le plus puissant monarque de la terre !... Je ne serais pas l'esclave d'un roi, si grand qu'il fût !... Je ne m'abaisserais pas, comme le fait Clément V, même devant Philippe IV... Je lui dicterais mes volontés !...

Il répéta encore :

— La tiare !... Être le Pontife Saint !... Le successeur de Pierre !... Le représentant de Dieu, ici-bas !... Quel rôle à jouer !...

Et, après un nouveau temps de silence :

— Je puis être tout cela ! murmura-t-il. Pour y arriver, il ne faut plus, à présent, que le vouloir fermement, et je le veux, certes ! Il faut oser et agir : J'oserai et j'agirai ! Tout est prêt... L'heure a sonné... C'est dit, décidé... je n'hésiterai plus ! Et si je succombe... qu'importe ? La vie ne vaut

pas qu'on la regrette si l'on ne doit vivre que faible, en état de dépendance ! La vie n'est bonne qu'avec la toute puissance absolue, lorsqu'on est le premier, le plus fort !

Il courba la tête, soupira, rit, ironiquement, et murmura, en scandant chaque syllabe de la citation qui était revenue, à son esprit, à ce moment-là même :

— *Malæ dominationis cupidinibus flagrans* (1).

XLIII

LA MISSIVE DU GRAND-MAITRE

Enfin, il se leva, se rapprocha de la table, sur laquelle Frère Tristan avait déposé l'image de cire représentant Philippe-le-Bel, et que le religieux fanatique avait piquée, sept fois, à la place du cœur, avec une épingle, en répétant :

— « Mort à l'Infâme ! »

— Brutes absurdes ! murmura l'Évêque-Moine, en haussant, encore, les épaules, dédaigneusement.

Il ouvrit le coffret de cuivre, apporté, dans la cellule, par Frère Tristan ; il y prit un parchemin, qu'il déplia... Ce parchemin, qui avait été remis, à Tristan, ainsi qu'il l'avait dit au Révérend Père Richard, par l'envoyé du « Grand-Maître ».

On saura, bientôt, qui était ce « Grand-Maître. »

L'Évêque de Saint-Georges lut la phrase suivante, inscrite en tête du parchemin :

.·. « Marie .·. Étoile des Mers .·. Conduis-nous au port du salut » .·. (2).

Au-dessous, il n'y avait que des chiffres, ainsi disposés :

.·. 33-26 ; 42-35 ; 2-27 ; 9-12 ; 63-26 ; 110-41 ; 37-23 ; 47-9 ; 62-3 .·.
.·. 8-65 ; 26-30 ; 49-8 ; 25-2 ; 132-21 ; 9-47 ; 65-18 ; 29-33 ; 55-1 .·.
.·. 57-3 ; 42-8 ; 26-7 .·.
.·. 221-8 ; 112-10 ; 9-68 ; 113-5 ; 29-6 .·.
.·. 73-29 ; 92-5 ; 23-2 ; 36-7 ; 49-12 ; 73-6 .·.
.·. 217-93 ; 79-3 ; 93-8 ; 62-6 ; 98-32 ; 23-7 .·.

(1) Dévoré d'ambition (Salluste).

(2) Touchante et brève prière, œuvre d'un Chevalier de l'Ordre du Temple : Frère Elie (Michelet — *Histoire de France*).

Le Révérend Père Richard prit, dans sa poche, un livre de prières, assez volumineux, richement relié, orné d'un fermoir d'or, et dont les coins étaient revêtus, également, d'une garniture d'or.

Il l'ouvrit et se mit en devoir de traduire le document, rédigé d'après un chiffre convenu entre le « Grand-Maître » et l'Évêque-Moine.

Le premier chiffre du document .·. 33 — renvoyait le traducteur à la page 33me du livre de prières, et le second : 26 — au vingt-sixième mot écrit sur la susdite page 33.

Ainsi de suite.

Pour lire la missive, il fallait donc savoir :

1° — Que le chiffre 33 renvoyait à la page 33me d'un livre choisi à l'avance, et au 26me mot de cette page;

2° — Il était nécessaire d'avoir, en sa possession, le livre choisi par les correspondants (1).

Mesures de prudence indispensables, à cette époque, et, surtout, en pareille occurrence!

Patiemment, le Révérend-Père Richard feuilleta son livre de prières aux pages indiquées.

Il compta les mots jusqu'à ce qu'il eût trouvé celui qui lui était désigné; et, ce mot, il l'inscrivit sur ses tablettes.

Il accomplit, non sans peine, cette besogne, très longue, et, sinon difficile, du moins fatigante.

Enfin, il put lire, dans son ensemble, le document, ainsi traduit :

.·. L'heure; est; venue; mon; fils; il; est; urgent; d'agir .·.
.·. Avez; vous; réussi; dans; l'œuvre; que; vous; avez; entreprise .·.
.·. Êtes; vous; prêt .·.
.·. Sinon; agissez; tout; de; suite .·.
.·. Demain; assemblée; décisive; ou; vous; savez .·.
.·. Heure; habituelle; apportez; acquiescement; de; Marguerite .·.

L'Évêque-Moine relut, plusieurs fois, ces lignes.

---

(1) Ce moyen de correspondance cryptographique (écriture secrète) est encore employé, très souvent, de nos jours. C'est l'un des moyens les plus sûrs et les plus simples dont se servent ceux qui veulent correspondre secrètement. Au XIVe siècle, il était plus sûr encore qu'aujourd'hui, car les livres — comme on sait — étaient, alors, manuscrits, et, pour avoir deux exemplaires, du même ouvrage, absolument pareils — ce qui était indispensable, bien entendu, pour que les correspondants puissent s'écrire par ce moyen — il fallait les commander, tout exprès, à l'un des copistes enlumineurs qui travaillaient, surtout, pour les très hauts Seigneurs et pour les princes de l'Église. Par suite, les correspondants possédant des exemplaires, uniques, des livres dont ils se servaient ainsi, nul autre qu'eux, si habile qu'il fut, ne pouvait traduire la missive chiffrée qu'ils expédiaient.

— Il est urgent d'agir... fit-il. Sans doute! Mais une œuvre pareille ne s'élabore pas en si peu de jours! Elle est grosse de terribles dangers, il ne faut pas l'oublier. Non point seulement, certes, parce que l'on risque sa vie à jouer pareil jeu ; mais, aussi, parce que le gain de la partie doit être si magnifique, si important, qu'il serait, vraiment, dommage de ne pas la gagner... Le Sort m'a servi : Sans cette découverte que j'ai faite, aujourd'hui, lors de notre visite chez le Maître-Enlumineur, je n'eusse point osé, encore, peut-être, m'engager, définitivement, avec Marguerite... A présent, et grâce à cette découverte, je serais armé, au besoin, contre elle, et, même, contre le Roi... Je puis donc tenter l'aventure, sans danger pour moi, puisque, s'il le fallait absolument, je serais assez fort pour me défendre contre Philippe IV, lui-même... J'agirai donc... Encore une fois, il n'y a plus à hésiter... La princesse est adroite : Il faudra donc être prudent, avec elle, au cours de cette conversation que nous allons avoir, ensemble... Il faudra n'avancer que lentement, progressivement, et ne parler qu'à coup sûr, lorsqu'elle se sera engagée, envers moi, de manière certaine... Je veux obtenir, d'elle, plus qu'une promesse verbale : Il me faudra un acte écrit... Je l'aurai... ou, sinon, je ne parlerai pas... Elle est, autant que moi, intéressée, de son côté, à ce que l'entreprise aboutisse, et, par conséquent, j'obtiendrai d'elle, je l'espère, cet « acquiescement, » que le Grand-Maître me somme de lui apporter... Avant deux heures, je le tiendrai!

Il se rapprocha de la croisée.

Il regarda, au dehors.

La haute silhouette, massive, de la tour de la Reine Blanche, se détachait, en noir, sur le fond, très lumineux, du ciel.

Cette lueur, que le Révérend Père Richard avait vu briller, déjà, derrière la meurtrière qui éclairait, au deuxième étage, la chambre de Marguerite de Bourgogne, étincelait, trouant la tour d'un point rougeâtre.

— Elle doit m'attendre avec impatience! reprit l'Évêque-Moine.

Il demeura pensif, un moment encore.

Puis, bien décidé, il dit :

— Allons!

Et, pâle, frissonnant... tout préoccupé, il sortit de la cellule, brusquement, laissant, sur la table, le flambeau portant les cires allumées, le coffret apporté par Frère Tristan, l'image de Philippe IV, percée, à la place du cœur, par l'épingle... et les tablettes, sur lesquelles il avait écrit la traduction, d'après son livre de prières, des chiffres tracés sur le parchemin à lui envoyé par le « Grand-Maître »...

Un moment après, il se trouva dans la cour, au pied de la tour de la Reine-Blanche, dans laquelle il s'engagea...

XLIV

SŒUR DOROTHÉE

Avant de suivre l'Évêque-Moine chez Marguerite de Bourgogne, il est nécessaire d'indiquer ce qui se passa, dans la cellule du religieux, une demi-heure après qu'il en fut sorti...

... Soudain, un craquement se produisit; puis, la trappe que Frère Tristan avait soulevée, une heure auparavant, s'ouvrit... et, bientôt, surgit, du passage secret, une nonne, portant le costume des saintes filles de Cîteaux.

Or, cette nonne, c'était Sœur Dorothée, celle-là, même, qui s'était présentée, le matin, devant Marguerite — sous le berceau où la princesse avait pris son repas, avec ses sœurs et leurs amants — de la part du Révérend Père Dom Radbert, Prieur de l'Abbaye-Royale... c'était Sœur Dorothée, qui devait passer, quelques heures plus tard, à l'aube, devant la maisonnette d'Apollon, et en qui le Maître-Enlumineur devait croire reconnaître sa bien aimée Gisèle, la mère de Roland, la maîtresse dédaignée, humiliée, meurtrie, du poète Jean de Meung, Clopinel, amant de la princesse Jeanne, comtesse de Poitiers.

Ainsi que Marguerite l'avait remarqué, Sœur Dorothée avait dû être fort belle.

Son visage, pâle, amaigri, éclairé par des yeux noirs très vifs, était encore beau sous la coiffe de la religieuse; son front, lumineux, avait des tons de cire vierge; ses lèvres, minces, s'abaissaient, à leur extrémité, ce qui donnait, à sa physionomie, une étrange expression de tristesse, pareille à celle que les Grecs donnaient à leurs masques tragiques, si impressionnants.

Certes, si cette femme, au lieu d'être coiffée de la coiffure des religieuses, qui cachait ses cheveux, recouvrait sa nuque et son col... au lieu d'être vêtue de son costume de nonne, très simple, fait d'une étoffe rude et taillé sans recherche, au contraire — avait porté une robe d'atours, en velours aux vives couleurs, en soie aux reflets chatoyants... si elle avait été parée comme une laïque riche, si elle avait déployé, coquettement, toutes les ressources féminines capables de faire valoir, encore, de très réelles grâces, elle eut séduit, elle eut charmé tous ceux qui l'auraient approchée.

Elle avait dû souffrir — il importe de le répéter — et souffrir beaucoup, même, physiquement autant que moralement, c'était visible.

Mais, si les causes qui avaient amené sa souffrance avaient cessé de se produire; si elle avait pu vivre, ne fut-ce que pendant quelques semaines, heureuse, comme naguère, et tranquille, entourée de soins, de tendresses, elle eut pu redevenir aussi belle qu'elle l'avait été, et plus belle, encore, que jamais, peut-être.

Elle était de ces femmes qui atteignent l'apogée de leur beauté dans la maturité.

A vingt ans, elles ont eu toutes les grâces adorables de la prime jeunesse, ces grâces qui charment le regard, et font rêver, lorsqu'on voit passer les sveltes jouvencelles, frêles et pures comme un beau lys; mais, à l'âge mûr, elles semblent rayonner, dans le développement, complet, de leurs formes, alors que leur masque s'est paré de toute la splendeur que la nature met au front de ses créatures privilégiées.

Elles n'ont plus les grâces d'antan; mais elles ont une sorte de majesté qui trouble et fait frissonner.

Leur démarche, si légère, lorsqu'elles allaient, mutines, dans les chemins ensoleillés d'une matinée d'avril, s'est faite plus lente; mais on admire, davantage, les ondulations de leur beau corps, aux contours opulents, aux chairs plus fermes, au derme plus velouté, lorsqu'elles passent, en un radieux après-midi de juillet, devant l'or des moissons qui vont choir sous la faulx, ou sous les frondaisons, déjà mordorées, des grands arbres.

Même sous son habit de religieuse, et quoi qu'elle fut amaigrie, Sœur Dorothée était troublante.

On devinait les formes impeccables de son corps, l'élégance de sa taille, la richesse, bien conservée, de son corsage, l'adorable dessin de ses hanches, aux lignes sculpturales, sous sa robe monastique.

On désirait voir — en voyant son visage, au teint d'un blanc mat — la chaude couleur que devait avoir sa peau à la naissance du col, à la nuque, parmi les boucles de ses cheveux enfermés sous sa coiffe.

Ses yeux, superbes, sous ses sourcils noirs, bien tracés, à l'arc mince, avaient des reflets éblouissants, et, en même temps, une infinie douceur — quelque chose d'inexprimable... Lorsqu'elle le voulait, son regard, en se fixant sur quelqu'un, lui causait la sensation d'une caresse.

Or, Marguerite, encore une fois, avait constaté tout cela, du premier coup d'œil; mais, quoique défiante, d'abord, comme on l'a vu, elle s'était dit, bientôt :

— « Bah!... C'est quelque femme meurtrie par l'amour, et qui s'est jetée dans les bras de Dieu pour oublier!... Je me suis trompée : je n'ai rien à craindre de cette religieuse!... »

Du reste, les dires de Dom Radbert l'avaient rassurée, à ce sujet.

Et puis, elle avait, alors, tant d'autres motifs, plus graves, de préoccupation.

... Et il est reparti, tout aussitôt, à franc étrier... (P. 573.)

Il faut le dire, pourtant, elle se proposait d'interroger, au sujet de la nonne, l'Abbesse de Maubuisson, non plus par défiance, mais par simple curiosité féminine : Il lui semblait qu'il y avait quelque histoire d'amour dans le passé de Sœur Dorothée, et Marguerite, follement amoureuse, raffolait de tous récits touchant à des choses de passion.

*
* *

... Cependant, la nonne, ayant pénétré dans la cellule de l'Évêque de Saint-Georges, se dirigea, tout aussitôt, vers la porte par laquelle le Révérend Père Richard était sorti : Une porte en chêne, massive, barrée de ferrures curieusement ouvragées... et elle poussa le verrou.

Précaution utile, certes.

En effet, par ainsi, Sœur Dorothée ne pouvait être surprise, et il lui était loisible d'accomplir, sans danger, la besogne qu'elle était venue faire, là.

De même, par surcroît de prudence, elle ferma les panneaux de la baie que l'Évêque-Moine avait laissés grands ouverts : Il importait que, du dehors, on ne la vit pas errer à travers la cellule.

Lors, elle parut plus rassurée.

Ce n'avait point été sans frayeur, assurément, qu'elle s'était introduite chez le Révérend Père Richard.

Quand elle avait surgi hors du passage secret qui faisait communiquer, entre elles, la cellule voisine avec celle de l'Évêque-Moine, elle était pâle et tremblante : Non qu'elle craignit pour elle-même — il faut le dire — mais parce qu'elle avait, sans doute, le plus grand intérêt à mettre à exécution quelque hardi projet, formé par elle, et parce qu'elle avait peur que sa tentative n'échouât.

Elle s'arrêta, un moment, derrière la porte massive, dont elle avait poussé le verrou, et, très attentive, l'oreille aux aguets, elle écouta.

Aucun bruit ne retentissait, au dehors, dans les vastes couloirs dallés qui s'étendaient au delà de cette porte.

— J'ai le temps, murmura-t-elle. Rien à craindre de personne!... Agissons!

Elle jeta un regard rapide autour d'elle.

Elle vit, sur la table, les pièces que le Révérend Père Richard y avait laissées.

Ah! certes, il avait été bien imprudent, en cette circonstance!

Comment cet homme, si attentif, d'ordinaire, avait-il pu commettre un si impardonnable oubli ?

C'est que, tout enfiévré, après sa longue rêverie, au cours de laquelle il s'était vu couronné de la tiare,... profondément troublé, angoissé, même, au moment de paraître, enfin, par devant Marguerite, qu'il allait entretenir des projets qu'il portait, aucune autre préoccupation, si grave fût-elle, ne pouvait retenir son attention.

A la vue des objets qui se trouvaient sur la table, les yeux de sœur Dorothée s'allumèrent.

Elle prit, non sans une vague crainte, l'image de cire; puis, le parchemin, chargé de chiffres; enfin, elle vit les tablettes et le livre de prières; elle examina, avec la plus vigilante attention, ces différents documents

Elle regarda, tour à tour, les chiffres du parchemin et les mots tracés, sur les tablettes, par le Révérend Père Richard.

Après avoir étudié les chiffres, d'une part, et, d'autre part, les caractères tracés par l'Évêque, elle se persuada, bientôt, que ceux-ci étaient la traduction de ceux-là.

∴ 33-26; 42-35; 2-27; 9-12; 63-26; 110-41; 37-23; 47-9; 62-3 ∴
∴ *L'heure; est; venue; mon; fils; il; est; urgent; d'agir* ∴
∴ 8-65; 26-30; 49-8; 25-2; 132-21; 9-47; 65-18; 29-33; 55-1 ∴
∴ *Avez; vous; réussi; dans; l'œuvre; que; vous; avez; entreprise* ∴
∴ 57-3; 42-8; 26-7 ∴
∴ *Êtes; vous; prêt* ∴
∴ 221-8; 112-10; 9-68; 113-5; 29-6 ∴
∴ *Simon; agissez; tout; de; suite* ∴
∴ 73-29; 92-5; 23-2; 36-7; 49-12; 73-6 ∴
∴ *Demain; assemblée; décisive; ou; vous; savez* ∴
∴ 217-93; 79-3; 93-8; 62-6; 98-32; 23-7 ∴
∴ *Heure; habituelle; apportez; acquiescement; de; Marguerite* ∴

— Chaque chiffre correspond à un mot, dit Sœur Dorothée, 33-26, à : « l'heure » — 42-35 à : « est » — 2-27 à : « venue » — ainsi de suite. Neuf rangées de chiffres, sur la première ligne, et neuf mots; de même, sur la seconde. Trois rangées de chiffres, sur la troisième, et trois mots; cinq, sur la quatrième... de même pour les autres. C'est clair.

Elle se rendit compte du travail auquel s'était livré le Révérend Père Richard ; elle comprit qu'il avait inscrit les mots, correspondants aux chiffres, sur ses tablettes, au fur à mesure qu'il les traduisait.

— Mais... ces mots, qui correspondent aux chiffres, où les a-t-il trouvés? se demanda-t-elle.

Elle réfléchit, un moment, sans cesser d'étudier les chiffres et les mots.

Tout à coup, elle sourit.

Une idée avait traversé son esprit.

— Voyons donc... fit-elle.

Elle prit le livre de prières; elle l'ouvrit, à la page 33me; puis, elle compta les mots depuis le haut de la page, jusqu'au vingt-sixième...

Or, ce vingt-sixième mot était celui-ci : « L'heure! »

— J'y suis! s'écria la nonne. C'est égal, voyons encore...

De nouveau, elle ouvrit le livre à la page 42e; puis, elle compta les mots jusqu'au trente-cinquième, qui était : « Est »; puis, se reportant à la page 2me, elle compta les mots jusqu'au vingt-septième, qui était : « Venue. »

Elle feuilleta, encore, le livre, à différentes pages, indiquées par le manuscrit chiffré; elle compta les mots, comme elle avait fait, déjà, et s'assura que, toujours, les chiffres lui indiquaient bien l'un des mots inscrits sur les tablettes.

Elle referma le livre.

L'expérience lui suffisait.

Elle était convaincue, à présent, qu'elle tenait bien la clé du moyen de correspondance secrète employée par l'individu, quel qu'il fût, qui s'adressait à l'Évêque-Moine.

La découverte avait, pour Sœur Dorothée, une capitale importance.

Ses yeux, très brillants, d'ordinaire, brillaient, alors, d'un plus vif éclat, encore; ses narines battaient fortement; sous sa robe de bure, son sein se soulevait par l'effort de sa respiration plus précipitée; les mouvements de son cœur s'étaient augmentés presque jusqu'à lui causer un malaise : Évidemment, elle était en proie à une violente émotion.

— J'étais sûre que nous touchions à un dénouement quelconque! dit-elle. Ces paroles que le Père Richard a prononcées, ce matin, sous le berceau, après le repas des princesses, au moment où je suis venue voir Marguerite, de la part de Dom Radbert... m'avaient donné l'éveil...

Elle sourit.

— Ils se sont défiés de moi ! poursuivit-elle. Ce Richard est clairvoyant!... Marguerite, tout comme l'Évêque, a éprouvé une vague défiance, à mon endroit!... Mais, j'ai joué mon rôle assez adroitement, en somme, et leur défiance s'est dissipée... Du reste, ils ont dû interroger le Prieur, à mon sujet, et le digne homme leur a fourni, sans doute, des renseignements qui les ont rassurés... Tout de même, un moment, devant les interrogations, si précises, si pressées, si menaçantes, du Père Richard, j'ai failli me troubler, d'autant plus que je savais, d'autre part, que Marguerite m'observait... Je m'en suis tirée, et c'est là l'important... Pourtant, s'ils me retrouvaient encore, sur leur chemin, je leur serais suspecte; ils se garderaient; je ne pourrais plus rien savoir... et, même, cela serait dangereux pour la réussite de mes projets... Il fallait donc, dans tous les cas, que je m'éloigne de l'Abbaye, que je laisse cet habit de religieuse, quitte à me retrouver, bientôt, près d'eux, pour les surveiller encore, plus vigilamment que jamais, sous un autre déguisement... C'est à peine s'ils ont pu voir les traits de mon visage, sous le berceau ombreux... Et puis, cette coiffe de nonne donne, à ma physionomie, un aspect tout particulier... S'ils me revoient, vêtue comme eux, certes, ils ne reconnaîtront pas la nonne de Cîteaux qui vécut à l'Abbaye... D'ailleurs, j'aviserai.

Elle montra les pièces qui se trouvaient sur la table.

— Je demanderai la récompense qui m'a été promise, en cas de réussite, de ma part... Je l'obtiendrai. Et, dès lors, je me vengerai, terriblement.

Elle demeura rêveuse, un moment.

— Quand je me serai vengée, reprit-elle, que ferai-je?

Elle hocha la tête.

— Jamais je n'obtiendrai mon pardon, murmura-t-elle, très bas... jamais !...

Elle sourit à quelque vision qui la charmait.

— Oh! que je voudrais le voir!... ajouta-t-elle... Ce doit être un homme, à présent!... Comme il doit être beau!... Où est-il?... Dans quelle contrée se sont-ils retirés?... Comment le savoir?... Qui me le dira !...

Elle soupira, et dit, avec tristesse...

— Ah! Comme j'ai, follement, perdu ma vie! J'aurais pu être si heureuse !

Menaçante, elle poursuivit :

— Mais je me vengerai de celui qui fut la cause première de mes fautes... de celui qui aurait dû me donner sa vie, en échange de mon amour... Ne lui ai-je pas tout sacrifié?... N'ai-je pas, pour lui, laissé, derrière moi, la souffrance et le désespoir?... Et, au contraire, il m'a torturée!... Le misérable!... Oh!... Comme il expiera, de par mon fait !... Comme il souffrira, à son tour!...

Elle réfléchit encore.

— C'est clair... ajouta-t-elle... récapitulons : Tous les jours, l'Évêque reçoit, de Paris, un courrier, qui lui apporte, évidemment, des instructions secrètes... Aujourd'hui, ce courrier est arrivé pendant que l'Évêque, avec Marguerite, sa sœur, et leurs amants, étaient à la promenade... C'est Frère Tristan qui a reçu le courrier... Celui-ci, qui demeure, ici, d'habitude, pendant une heure, au moins, afin de se reposer, a vu le Frère, et il est reparti, tout aussitôt, à franc étrier... Il était donc pressé; il avait de la besogne : Bien sûr, d'autres pièces à porter ailleurs, d'autres pièces pareilles à celles-ci, adressées à des gens qui devront se trouver, également, demain, ainsi que le Père Richard, au rendez-vous que leur donne leur mystérieux correspondant... D'autre part, aujourd'hui aussi, Frezzini a reçu, ce matin... pendant la promenade que Marguerite a faite, en char, avec l'Évêque et les frères d'Aulnay,... un courrier, qui venait de loin, c'est certain : Il était couvert de poussière, et harassé, à ce point, qu'il a dû rester à l'Abbaye...

Il se passe donc quelque chose...

Enfin, ce soir, contrairement aux usages, Marguerite est demeurée en sa chambre, dans la tour, au lieu de souper, comme d'habitude, avec ses sœurs... Elle a reçu, chez elle, Gautier d'Aulnay; puis, Frezzini... Gautier a quitté sa maîtresse; mais je n'ai pas vu reparaître Frezzini... Et puis, l'Évêque-Moine, qui s'enferme, ici, chaque soir, ordinairement, s'est rendu chez Marguerite... Toutes ces démarches sont louches...

Grâce à ces pièces, j'ai le mot de l'énigme...

Le Père Richard, sommé, par son correspondant, d'agir, — parce que, d'après le susdit correspondant, la chose est urgente — s'est rendu, près de Marguerite, ce soir, pour obtenir son « acquiescement », comme il est écrit, à... Il l'a prévenue de sa visite... Celle-ci a gardé, auprès d'elle, son Frezzini,

de qui les conseils, en cette affaire, peuvent lui être utiles, car le moine doit être un redoutable adversaire, et, si coquine, si hardie, qu'elle soit, Marguerite, seule, ne serait peut-être pas de force contre lui... Comme Gautier d'Aulnay, en ce cas, pouvait la gêner, elle l'a congédié...

Oui, tout cela est clair... Donc, à cette heure, Marguerite, Frezzini, et l'Évêque sont réunis... Celui-ci s'efforce d'obtenir, de Marguerite, cet « acquiescement », si impatiemment attendu par ces gens avec qui le Père Richard se réunira, demain, « où il sait ».

En quoi consiste cet « acquiescement », que la princesse doit donner?... Il est certain, que ces gens-là forment des projets terribles, et complotent quelque chose contre le roi de France et ses ministres... Cette image de cire, « envoûtée », constitue, à cet égard, contre eux, une preuve flagrante... Il n'en faut pas plus pour qu'ils soient tous convaincus du crime de lèse-majesté... et suppliciés!...

Impossible d'en savoir davantage ; impossible, aussi, pour moi, de rester, plus longtemps, à l'Abbaye... Du reste, les renseignements que j'ai obtenus sont importants, et je dois les communiquer, dans le plus bref délai, à ceux qui me font agir... Ils les auront, dès demain, à la première heure... Je les leur porterai moi-même...

Ils me donneront de nouveaux ordres, et, en attendant, ils agiront, en utilisant les renseignements susdits... Ils sont puissants, et, peut-être, pourront-ils, d'autre part, compléter les susdits renseignements... Ah! s'ils savaient où se tiendra ce rendez-vous que l'on a indiqué à l'Évêque, ils feraient une belle pêche, en jetant, là, leurs filets... Ils le sauront, qui sait?... Certes, le service que je vais leur rendre comptera!...

Tout à coup, les yeux de Sœur Dorothée jetèrent une double flamme.

Une idée — qui l'épouvantait — avait traversé, soudain, son esprit, au cours de sa rêverie.

— Il sera arrêté, peut-être, celui qui m'a tant fait souffrir... et supplicié avec les autres!... fit-elle.

Elle frissonna.

— Supplicié!... murmura-t-elle... Lui!... Dieu! Cela me trouble, étrangement!

Elle avait pâli.

— Lâche que je suis!... On dirait que je l'aime encore!... reprit-elle... A l'idée qu'il peut être supplicié, je me sens toute bouleversée!... N'aurais-je tant fait que pour reculer, au dernier moment — à l'heure où je tiens, enfin, cette vengeance que j'ai tant désirée?... Allons donc!... Qu'il soit arrêté, supplicié, n'est-ce pas ce que j'ai voulu?... Ne m'a-t-il pas torturée, lui?... Il faut qu'il souffre, à son tour... Bien plus, je veux, que, au cours de son agonie, il sache que toutes les tortures, qu'il subira, et qui seraient effroyables si je commandais aux bourreaux, lui sont venues par mon fait!...

Elle s'était levée, farouche, en articulant ces paroles.

Elle apparut, un moment, terrible, à ce point que son ennemi eût été effrayé, certes, s'il avait pu la voir, alors.

Elle tremblait; elle dut s'asseoir : Ses jambes, flageolantes, ne pouvaient plus la soutenir.

Pendant un assez long temps, elle resta, immobile, à la même place, les yeux fixés dans le vide, secouée, par moments, par des frissons qui la brisaient.

— Lui!... dit-elle, à demi-voix... Supplicié!... Par mon fait!... Lui!... que j'ai tant aimé!... Dire que je ne le verrais plus... jamais... jamais!... Dire que je passerais mes jours à me répéter que j'ai été cause de sa mort!

Elle se leva, affolée.

— Non!... Non!... clama-t-elle... Cela ne sera pas!... Je souffrirais trop!... Mes souffrances passées, si terribles, pourtant, ne seraient rien auprès de celles que j'éprouverais alors !... Non, mille fois non, cela ne sera pas !...

Elle retomba sur sa chaise.

— Je puis le sauver... Je le sauverai!..., reprit-elle, en proie à une surexcitation indicible... Il m'a meurtrie, c'est vrai!... Mais je suis lâche, et je l'aime toujours !... Qui sait?... Je pourrais être heureuse, encore, par lui?... Si j'allais le voir, si je lui disais la vérité..., s'il savait que, à cette heure, et de par moi, il est perdu... s'il savait que je tiens ma vengeance, que, au dernier moment, avant d'agir je n'ai pas eu le courage de le frapper!... Il se rendrait compte de l'étendue de mon amour, et il m'en saurait gré?... Par ce moyen, je pourrais le reconquérir... Dieu si c'était possible!... Il m'aimerait!... Oh! s'il m'aimait comme naguère! Je deviens folle!... Que faire?... Que décider?... Qui me conseillera?...

Elle regarda droit devant elle, sans voir les objets sur lesquels ses yeux s'étaient fixés... dans une sorte d'extase... et des larmes, pressées, roulèrent sur ses joues.

Soudain, elle tressaillit.

. . . . . .

Elle avait entendu marcher, dans le couloir, au delà de la porte.

D'un bond, elle fut debout, effarée.

— Je suis prise! murmura-t-elle. C'est l'Évêque, sans doute.

Depuis combien de temps était-elle là?

Elle n'en savait rien!

Elle ne s'en rendait aucunement compte.

Toute à sa rêverie, qui l'avait charmée, elle avait absolument perdu la juste notion des heures!

Le bruit de pas, cependant, se rapprochait; sœur Dorothée, pâle, frémissante, épouvantée, n'avait plus la force de se mouvoir!...

Sa pensée ne lui suggérait rien pour la soustraire au danger qu'elle courait, si, réellement, c'était bien le père Richard qui regagnait sa cellule, après a conversation avec Marguerite de Bourgogne.

— Comme j'ai été imprudente! se dit-elle. J'aurais dû fuir, depuis longtemps! Je ne sais quelle puissance mystérieuse, m'a retenue-là!

Mais elle se souvint, enfin, que, par mesure de prudence, elle avait poussé se verrou de la porte.

Cela la rassura.

— Il ne peut entrer, céans! reprit-elle. Quant à moi, je m'éloignerai par le passage secret.

Toutefois, elle se demanda, encore, avec effroi, ce qui allait se passer.

Que dirait l'Évêque, lorsqu'il se serait efforcé, sans y parvenir, d'ouvrir la porte, verrouillée en dedans?

A coup sûr, ce fait lui donnerait de graves soupçons.

Qu'est-ce qu'il en résulterait?...

...L'individu, quel qu'il fut, s'arrêta devant la porte.

Plus morte que vive, la nonne attendit.

Un moment se passa, qui parut effroyablement long à sœur Dorothée.

Puis, on frappa un coup, sec, sur la porte.

En même temps, une voix dit:

— Etes-vous là, Monseigneur?

— Frère Tristan! murmura la fausse religieuse.

Elle avait reconnu la voix du servant de l'Évêque de Saint-Georges.

— N'avez vous besoin de rien? reprit le frère.

Il était revenu, au logis du Père Richard, sous un prétexte quelconque, espérant que le prélat lui ferait quelque révélation relative à son entretien avec Marguerite.

Bientôt on tenterait d'abattre « l'Infâme »... avait dit l'Évêque... Or, le fanatique Frère était impatient de savoir si décidément, « l'heure était proche! »

Sœur Dorothée, tremblante, retenait son souffle, même, afin de ne pas trahir sa présence, en ce lieu.

Anxieusement, elle se demandait:

— Osera-t-il essayer d'entrer?

Frère Tristan grommela quelques mots inintelligibles, et, brusquement, il s'éloigna.

Un moment, la nonne entendit retentir son pas, lourd, dans le couloir; puis, plus rien.

Le religieux avait regagné sa cellule, sans doute.

Alors, sœur Dorothée respira.

Tout de suite, elle résolut de ne pas s'attarder, davantage, en la chambre du Père Richard.

... Sœur Dorothée monta dans le char du paysan, qui la conduisit à Paris... (P. 580.)

Il était urgent qu'elle ne se retrouvât point en présence du terrible danger qu'elle venait de courir, et auquel elle n'avait échappé que par miracle, presque.

Elle se rapprocha de la table; puis, ayant regardé l'effigie de Philippe, le manuscrit chiffré, les tablettes de l'Évêque, et son livre de prières, elle sembla s'interroger.

Emporterait-elle ces objets?

Certes, ils constitueraient, ès-mains de ceux à qui elle comptait les remettre, des preuves, flagrantes, du complot qui se tramait à l'Abbaye Royale.

Mais, si elle les emportait, le Père Richard s'apercevrait de leur disparition, or, cela constituerait, pour lui, autant que pour ses complices, un indice... décelant la présence d'un ennemi.

Dès lors, ils se garderaient plus encore.

Ne valait-il pas mieux laisser, là, ces pièces, si intéressantes, si précieuses qu'elles fussent... quitte à révéler, tout simplement, ce qu'elle avait vu, à ceux qui l'avaient envoyée à Maubuisson...

A quoi bon ces pièces ?

— Ceux qui m'ont fait agir, se contenteront, certes, de mes révélations, pensa la fausse nonne.

Même, ils reconnaîtraient qu'elle avait agi, avec prudence, en ne s'emparant pas de ces objets.

N'avait-elle pas présente, à la mémoire, la teneur, très exacte, du manuscrit chiffré ?

Du reste, fournirait-elle, à ces hommes « très puissants », qu'elle avait voulu servir, le profit que pourraient leur donner ses découvertes ?

En obéissant à leurs ordres... en mettant, à leur disposition, toute son intelligence, toute son énergie, elle n'avait eu qu'un but : obtenir les moyens de se venger de quelqu'un qui l'avait torturée.

Or, à présent, elle ne savait plus si elle accomplirait son œuvre jusqu'au bout.

Elle ne savait plus si elle haïssait son persécuteur, ou si elle l'adorait,

La haine, qui vient de l'amour, est de l'amour encore... de l'amour contrarié, et poussé, par suite, à son paroxysme !

Elle ne savait plus si elle perdrait celui qu'elle avait aimé ou si elle le sauverait !

Vainement, elle s'était interrogée, longtemps à ce sujet : elle n'avait pu prendre, encore, aucune résolution.

Maintenant, à cette minute ultime, et décisive, elle se sentait, plus que jamais, hésitante.

Elle avait beau se ressouvenir de ses douleurs, afin de ranimer la haine en son cœur, elle revoyait, en même temps, d'autre part, dans son passé, des scènes qui la charmaient... des scènes qui lui montraient, follement épris d'elle, celui, qui, plus tard, l'avait meurtrie... et ceci lui faisait oublier cela !

Elle prit, enfin, une décision, brusquement... comme font, toujours, les êtres qui, d'abord, ont hésité à agir.

Elle saisit les pièces qui se trouvaient sur la table.

Elle les mit dans sa vaste poche, sous le rosaire en os, chargé de médailles saintes, qui était attaché à sa taille.

— Il importe peu que je m'empare de ces pièces, avait-elle pensé. En effet, ou je ne les livrerai pas, si je me décide à le sauver, LUI, dans le but de reconquérir son amour... ou je poursuivrai mon œuvre de vengeance, et, dans ce cas, je partirai, d'ici, demain, de bonne heure, pour aller à Paris. L'Évêque s'apercevra de la disparition de ces objets, et il se doutera de ce qui s'est passé; mais que pourra-t-il faire? Rien! Je serai loin. Les pièces seront en bonnes mains.

Elle marcha vers la porte, prêta l'oreille aux bruits extérieurs, s'assura qu'il n'y avait rien de suspect au dehors, et elle tira le verrou; puis, elle s'engagea dans le passage secret par lequel elle s'était introduite en la cellule.

La trappe se rabattit sur sa tête...

Un moment après, elle se trouva dans la cellule contiguë à celle du père Richard, et, bientôt, elle s'enferma dans la petite chambre qu'elle occupait depuis son arrivée à Maubuisson, tout près du logis de la Révérende Mère Abbesse...

. . . . . .

... Certes, la découverte faite, par sœur Dorothée, en la cellule de l'Évêque de Saint-Georges, avait une capitale importance, et devait être éminemment utile à ceux qu'elle servait.

Aussi, elle eut quitté l'Abbaye, immédiatement, pour se rendre, à Paris, chez ces personnages très puissants, qui la faisaient agir, afin de leur dénoncer le complot qui se tramait, contre le roi de France, entre Marguerite de Bourgogne et l'Évêque-Moine, si elle n'avait pas été retenue, au dernier moment, par cette idée, qui lui était venue, soudain, qu'elle pourrait reconquérir l'amour de cet homme de qui elle avait voulu se venger.

Sans doute, on ne sortait pas de l'Abbaye — dont les portes étaient closes après le couvre-feu — à pareille heure, et à son gré; mais sœur Dorothée était venue, à Maubuisson, munie, pour l'Abbesse, de lettres particulières qui lui avaient donné le droit d'aller et venir, dans le Monastère autant qu'au dehors, à quelque heure que ce fût, selon sa volonté.

L'Abbesse avait dû considérer, comme des ordres, les recommandations formulées dans les lettres à elle remises par la fausse sœur Dorothée; elle avait dû se mettre, tout entière, à sa disposition, répondre à toutes ses questions, lui fournir les renseignements dont elle aurait besoin, favoriser ses démarches, en tout lieu, et en toute occasion.

Donc, l'espionne aurait pu s'éloigner, tout de suite, de l'Abbaye, si elle l'avait voulu.

Si elle en avait exprimé le désir, toutes les portes du Monastère se fussent ouvertes devant elle.

On lui eut procuré, si elle l'avait demandé, un char et une escorte.

Mais, torturée par les doutes qui l'avaient assaillie, elle s'était dit qu'elle attendrait pour partir.

Elle souhaitait de réfléchir, encore, avant d'agir.

Elle s'était dit, que, le lendemain, à l'aube, et après avoir pris une décision définitive, elle agirait, dans un sens ou dans l'autre.

Dans le cas où elle persisterait dans le désir de vengeance qui l'avait poussée, jusque-là, elle se mettrait en route, au petit jour, dès l'ouverture des portes de l'Abbaye, sans prévenir personne.

Elle irait, à pied, jusqu'au plus prochain village, où elle trouverait un homme qui mettrait un char rustique à sa disposition pour la conduire à Paris.

Or, au sortir de la cellule du Révérend Père Richard, sœur Dorothée, ayant regagné sa chambre, rêva, longtemps, et pria, avec ferveur.

Enfin, elle décida, sans doute, qu'elle donnerait suite à ses projets de vengeance, puisqu'elle sortit, du Monastère, au petit jour... et puisqu'elle s'engagea sur la route menant au village voisin.

C'est ainsi qu'elle passa, comme on l'a vu plus haut, devant la maisonnette d'Apollon, qui, l'ayant vue, crut reconnaître, en elle... Gisèle.

Un quart d'heure après, et comme, d'autre part, Gaucher Faber, ayant entraîné Messire Jacques chez lui, causait, avec son ami... sœur Dorothée monta dans le char du paysan, qui la conduisit à Paris... où nous la reverrons bientôt...

XLV

DEUX AMBITIONS EN PRÉSENCE

Nous avons laissé Marguerite de Bourgogne dans la tour de la Reine Blanche.

Après avoir installé son majordome, Frezzini, dans le réduit secret attenant à sa chambre, elle entendit le signal par lequel sa servante devait lui annoncer la venue de l'Évêque de Saint-Georges.

Elle ouvrit la porte.

Elle aperçut, dans la pénombre, le Père Richard, derrière la fine silhouette de Berthe.

— Entrez, Messire Évêque, fit-elle.

Le prélat pénétra dans la chambre.

— Je vous attendais impatiemment, reprit Marguerite.

L'Évêque vit la table dressée.

— Elle a reçu son amant, pensa-t-il... Ils ont soupé, en tête à tête; puis, elle l'a congédié.

Près du divan sur lequel Marguerite s'était étendue, il remarqua les carreaux de velours où Gautier avait pris place.

Alors, il eut la vision de la scène qui s'était jouée entre la princesse et son amant.

Du reste, l'atmosphère de la chambre était comme imprégnée de passion... autant que des parfums dont Marguerite s'était servie, lorsqu'elle avait fait sa toilette, au retour de sa promenade.

Le moine constata, encore, que la chevelure de la princesse était dénouée... que sa robe, très légère, et qui laissait trop voir les contours de son admirable corps, était mal rajustée.

— L'amour, pour elle, passe avant tout! se dit-il. Ainsi, tandis que je songeais, chez moi, tout frissonnant, aux choses terribles qui vont faire le sujet de notre entretien, elle, d'autre part, soupait, gaîment, et s'enivrait de plaisir, aux bras de Gautier! Étrange et redoutable nature!

Tout autre homme que le Père Richard eut senti sa chair palpiter, en présence de cette créature si belle, si troublante, si dangereusement femme... dans cette chambre où toutes choses excitaient le désir... mais le Moine, dès jongtemps, s'était rendu maître de ses sens. En lui, l'Esprit, toujours, dominait la Matière; il devait la dominer particulièrement, d'ailleurs, en cette circonstance, où des intérêts formidables allaient être mis en jeu par lui.

Soudain, il fut hanté par une vague idée de défiance.

— Sommes-nous bien seuls, céans? se demanda-t-il... N'a-t-elle pas caché quelqu'un, ici... soit pour qu'il entende ce que nous allons dire... soit pour qu'il intervienne, entre nous, au besoin, sur son appel, et à un moment donné?

Oh! Le Moine était un homme avisé.

Il se défiait de tout et de tous, en toute occasion; il avait particulièrement raison de se défier, certes, en celle-ci.

Rapidement, et sans en avoir l'air, il examina les murailles, les tentures, les meubles, tous les points de la pièce : Il ne vit rien de suspect.

— Personne! fit-il, à demi rassuré. A moins, pourtant, qu'il n'y ait quelque cachette dans l'épaisseur des murailles! Il faut s'attendre à tout!

Le Père Richard, on peut le constater, avait eu, d'instinct, la prescience de la vérité.

— Gardons-nous, dans tous les cas! pensa-t-il. Soyons attentifs! Il s'agit de gagner la partie.

Marguerite, cependant, s'adressant à Berthe, dit :

— Personne ne peut se présenter, ici, à cette heure; mais il faut tout prévoir : Or, qui que ce soit qui me demande, maintenant, sache que je ne veux être dérangée sous aucun prétexte...

La servante s'inclina.

La princesse referma la porte, sur laquelle elle rabattit une lourde tenture, très étoffée, sur les larges plis de laquelle les ondes sonores de la voix devaient venir se briser.

— Et, maintenant, dit-elle, causons, Messire Évêque.

— Vous êtes bien sûre, Madame, demanda le Père Richard, que personne ne pourra nous entendre ?

En parlant ainsi, il fixa son regard sur Marguerite.

Elle avait prévu la question, sans doute, car elle ne broncha pas.

— Cette tour, où nous sommes, est habitée par moi, seule, répondit-elle. Vous le savez, du reste... Personne aux étages supérieurs... Quant à cette porte, je l'ai fermée... Au dehors, ma servante veille... Par surcroît de précaution, enfin, j'ai rabattu, sur la porte, cette tapisserie : Soyez donc tranquille, pas une des paroles qui seront prononcées, ici, ne sera entendue par d'autres que par nous.

— Quand il s'agit de questions aussi importantes que celles qui feront l'objet de notre conversation, Madame, il faut être particulièrement défiant.

— Sans doute.

— Le proverbe a raison, qui dit : « Les murs ont des oreilles. »

Si grave que fut la situation, Marguerite, en entendant ce propos du Moine, sourit.

Certes, il avait grandraison : Les murs de la tour avaient, alors, des oreilles. Et quelles oreilles? Celles du terrible Frezzini !

L'Évêque vit le sourire de la princesse, et il pensa :

— Quelqu'un est caché là? C'est sûr!.. je m'en doutais!... Qui?... Ce doit être Frezzini... Où est-il ?... Impossible de le savoir!... Peu m'importe, après tout!... Frezzini, c'est encore, et toujours, Marguerite... Mais je suis aise, néanmoins, d'avoir acquis cette certitude... Ils sont deux; il s'agit donc, pour moi, d'être doublement prudent et doublement adroit.

Marguerite s'assit, sur le divan, dans une jolie pose nonchalante.

— Entre gens tels que nous, fit elle, il est inutile de perdre le temps en préambules... Du reste, la question qui doit nous occuper est nettement posée, à ce qu'il me semble?.... Reprenons donc la conversation au point, même, où nous l'avons laissée chez Messire Jacques... voulez-vous?

— A vos ordres!

Mais, ici, parlons sans figures... Laissons de côté la Bible, Judith et Holopherne : Ne s'agit-il pas, uniquement, de Sa Majesté Philippe IV, et de sa belle fille : Marguerite de Bourgogne ?

Le moine répondit, d'une voix vibrante :

— Il s'agit bien, uniquement, de Philippe IV, et de Marguerite de Bourgogne... présentement reine de Navarre... et qui peut, si elle le veut, devenir reine de France !

— Fort bien! fit la princesse, souriante.... Je vois que vous avez hâte d'en venir au fait!

— C'est pour vous obéir, Madame!

— Je vous en sais gré!... Donc, vous avez formé un projet... hardi, auquel vous avez résolu de m'associer, et, ce, pour des raisons que vous allez m'exposer, sans doute? Vous avez pressenti que je pourrais, un jour, écouter, avec attention, vos propositions; vous avez attendu, patiemment, que le moment arrivât où il vous serait loisible de me parler de ces choses, sans danger pour vous... Ce moment est arrivé, vous vous en êtes rendu compte... Lors, adroitement..., je veux dire sans trop vous avancer, sans trop vous compromettre, avec cette finesse, cette souplesse d'esprit, cette fertilité d'imagination qui sont la caractéristique d'un tempérament de prêtre... vous m'avez donné à entendre, que, s'il me convenait de vous aider à abattre l' « ennemi de Notre Très Sainte Mère l'Église », je serais une héroïne, à jamais vénérée, dans les siècles des siècles, par le peuple de Dieu? En réalité, convenez-en, vous comptiez exalter mon ambition... et, bien entendu, au profit de la vôtre?

— Que voulez-vous dire?

Marguerite regarda, fixement, son interlocuteur.

— Avouez que vous voulez être cardinal... d'abord? dit-elle.

— D'abord? répéta le père Richard, en jouant la surprise.

La princesse reprit :

— Oui!... Un homme de votre trempe, en effet, ne doit pas avoir borné son ambition? Il a dû se répéter, souvent, en pensant à son avenir : « Plus haut! Toujours plus haut! »

— Toujours plus haut?...

— Certes!...

— Je ne comprends pas, Madame...

— Au-dessus des évêques, il y a les cardinaux...

— Eh! bien?

— Mais, au-dessus des cardinaux... il y a...

— Qui?

— Le pape!

Les yeux de l'Évêque brillèrent; il se dit, non sans raison, comme on sait :

— « Cette idée lui a été suggérée par Frezzini. De plus en plus, je dois être assuré que l'adroit Florentin est en tiers, en tout ceci. »

— Le pape? répéta-t-il.

— Un cardinal n'est qu'un prince de l'Église; mais un Pape, Chef de la Chrétienté, est, par suite, plus qu'un roi : Voilà ce que vous avez dû vous dire... ambitieux comme vous l'êtes! Mon beau-père, Philippe IV, a donné la

tiare à Bertrand de Goth, actuellement Clément V : Un pareil exemple est fait pour tenter les hauts dignitaires de l'Église!

— Je répondrai, avec une absolue franchise, à votre insinuation, Madame. Cette après-midi, chez Messire Jacques, vous m'avez parlé, déjà, de ces choses, et je vous ai déclaré...

— Oui..., je sais..., répliqua, ironiquement, Marguerite... Vous m'avez déclaré que vous ne désirez rien pour vous-même... que vous travailliez, uniquement pour la plus grande gloire de Dieu!

— Je le répète...

— En réalité, chacun, ici-bas, travaille pour soi-même...

— Je vous atteste...

— D'accord... Je ne veux pas vous chicaner sur ce point... A quoi bon? Moi, d'autre part, je veux être reine, uniquement, pour la plus grande gloire de la France; nous pouvons donc nous entendre, et nous comprendre : Nos deux ambitions sont des plus nobles!

— Pour servir la cause de Dieu, il n'est pas besoin de titres vains, Madame... Il faut, seulement, être prêt à tous les dévouements, à tous les sacrifices; il faut avoir la Foi, qui donne le courage et la résignation!

— Vous vous trompez, Mon Révérend, permettez-moi de vous le dire, et je veux vous le prouver...

— Parlez, Madame ?

— Grâce à votre rang d'Évêque, qui vous a permis d'être attaché à la personne de la Très Haute Princesse que je suis, il vous a été loisible de me parler de ces questions qui nous occupent... Or, ce résultat, que vous avez atteint, Évêque, ne l'eût point été si vous n'aviez été qu'un Clerc obscur?

— Vous dites vrai.

— C'est que, voyez-vous, la tête qui porte de grandes idées doit dominer, toujours, les autres têtes : Il ne peut en être autrement...

— Poursuivez?

— Plus je serai puissante, Messire Évêque, et mieux je servirai la France : La reine accomplira ce que ne peut accomplir la Princesse... D'autre part, plus vous serez haut placé, et mieux vous servirez Dieu : Un cardinal, certes, est un dignitaire d'ordre très élevé; mais il n'est que partie du Conclave, au-dessus duquel se dresse, ne l'oubliez pas, le Pontife, qui, seul, peut ordonner, en maître absolu, et faire triompher la Sainte Cause du Très Haut.

Le Moine s'inclina.

— Après une pareille explication, Madame, dit-il, et dans cet ordre d'idées, si nettement présentées par vous, je ne ferai plus aucune difficulté d'avouer, à mon tour, que je suis ambitieux : L'ambitieux qui n'a d'autre but que de faire le bien, sans aucun souci de sa personnalité — et je suis de

— Signez, Madame... Et, dans trois mois,... avant, peut-être, vous serez reine de France ! (P. 592.)

ceux-là, je l'atteste, de rechef — porte une ambition très noble, et, par suite, avouable.

— Bien !... Nous sommes donc d'accord... Vous serez cardinal dès que je serai reine : je m'y engage, formellement... Je dirai plus : Mon aide vous sera acquise pour conquérir la tiare... A vous, Pape, le Spirituel !... A moi, Reine, le Temporel !... Nous resterons unis..., vous, Pontife..., et, moi, Souveraine : Notre Puissance, à tous les deux, par suite, sera sans seconde,

ici-bas, et, bien entendu, toujours, dans l'intérêt de l'Église et de la France! Mais, pour atteindre un semblable but, il ne suffit pas d'être hardis, il ne suffit pas d'être forts, il faut, aussi, et avant tout, se forger des armes, pour une pareille lutte... où, qui ne veinc pas succombe! Or, ces armes, vous les avez?

— Oui.

Il y eut un moment de silence.

Marguerite reprit :

— Donc... Selon vous, je peux, si je le veux — et je le veux, certes — devenir reine de France?

— Oui!

La princesse se leva.

Elle vint s'asseoir plus près de son interlocuteur.

— Je ne peux devenir reine, mon Révérend, que par la mort de mon beau-père? reprit-elle.

— Oui.

— Mais... poursuivit la princesse, sans cesser de regarder le moine, Philippe IV est jeune : il règnera longtemps encore!

L'Évêque répliqua, d'une voix forte :

— Il ne faut pas qu'il règne davantage : Cela importe aux intérêts de l'Église et de la France!

— Expliquez-vous mieux? fit Marguerite, en effeuillant une rose, qu'elle avait prise, dans une amphore, sur la table.

— Je m'expliquerai en peu de mots, répliqua le Moine : Dieu abattra l'assassin du Saint Père, Boniface VIII, avant qu'il soit longtemps!

— Dieu! répéta la princesse... incrédule.

— Ou, pour dire mieux, ceux que sa main conduira.

— Vous croyez donc que la main de Dieu conduira des hommes prêts à venger, sur Philippe, la mort de Boniface?

— J'en suis sûr.

— Comment?

— Par la mort de celui qui a lassé tous les vrais serviteurs du Tout-Puissant.

— Vous méditeriez... même un crime? fit Marguerite, en feignant d'être effrayée.

— Celui qui tue un ennemi du Très Haut, n'est pas un criminel! dit le Moine, énergiquement.

— Parlez plus clairement? poursuivit la princesse.

— La victime est désignée; les armes seront prêtes bientôt; il ne s'agit plus, à présent, que de choisir l'heure où justice sera faite.

— Je ne vous entends pas.

— On agira... quand vous l'ordonnerez.

— Moi !

Marguerite laissa tomber la rose qu'elle effeuillait.

Les yeux fixés sur le Moine, elle attendit qu'il s'expliquât.

Le Père Richard, debout, frémissant, répliqua, à demi-voix :

— L'existence de Philippe IV est entre vos mains...

— Entre mes mains ?

— Oui ! On n'attend plus qu'un mot de vous pour se mettre à l'œuvre.

— Qui ?

Ceux qui m'envoient vers vous.

Marguerite eut un mouvement de surprise.

— Vous n'agissez donc pas seulement pour votre propre compte ? demanda-t-elle.

— Non.

— Ah !... Mais... ces gens... que vous servez... qui sont-ils ?

— Je ne puis le révéler.

— Pourquoi m'ont-ils choisie, plutôt qu'une autre, pour le rôle qu'ils veulent m'attribuer, sans doute, en tout ceci ?

— Parce que vous avez, plus que tout autre, vous, l'héritière du trône, intérêt à la disparition de celui qui l'occupe, présentement.

— Mais... quel intérêt ont, d'autre part, à la disparition du roi, ceux qui vous ont envoyé vers moi ?

— Ne le comprenez-vous pas ?

— Non !

— Ils veulent empêcher le roi de France de poursuivre plus avant son œuvre, qui, déjà, a abaissé les Grands et dominé l'Église... et qui les abaisserait davantage encore.

— Vous agissez, alors, au nom de Hauts Seigneurs, et de Dignitaires Ecclésiastiques, coalisés contre Philippe et ses ministres !

Le Moine hésita à répondre.

— Avouez-le ? reprit Marguerite. Ce détail peut avoir une importance, à mes yeux. En effet, on aurait une force plus grande, pour agir, si l'on savait que l'on a, derrière soi, la Noblesse et le Clergé.

— Je confesse donc que j'agis au nom de Hauts Seigneurs et de Princes de l'Église ! répliqua le Moine.

— Mais... qui leur répond que, Philippe mort, Louis X ne continuera pas l'œuvre de son père ? interrogea la Princesse.

— Louis X n'aura pas l'envergure du roi défunt !

— Il sera régenté — qui sait ?... par les ministres du feu roi, — qui resteront attachés à sa personne ?

Le Moine sourit.

— Philippe, mort, dit-il, on aura bon marché de ses ministres !

Et il ajouta, avec intention.

— Surtout... si la reine s'en mêle...

Marguerite demanda :

— On compte donc que je m'en mêlerai?

— Certes!... Ne devrez-vous pas être reconnaissante à ceux qui vous auront donné la couronne?

— C'est juste, fit négligemment Marguerite... Or, qu'est-ce qu'on attend de moi, présentement?

— Un ordre d'action.

— A qui dois-je le donner?

— A moi!

— Vous le transmettrez à ceux qui vous envoient ?

— Oui.

— Quand?

— Demain.

— Et... ils agiront aussitôt?

— Aussitôt!

— Que feront-ils?

— Vous en serez informée.

— On ne tentera rien contre... « l'ennemi de Dieu » — sans me le dire?

— Rien !

— Vous vous y engagez?... Cela est fort important à mon point de vue?

— Oui.

— Comment dois-je donner l'ordre?

— Par écrit.

Marguerite répéta :

— Par écrit ?

— Certes!

La princesse réfléchit, un moment.

— Sous quelle forme ? demanda-t-elle.

— Ainsi...

Le prélat tira, de sa poche, un parchemin, qu'il remit à Marguerite.

— Lisez! fit-il.

La princesse lut ce qui suit... à haute et très intelligible voix... afin que Frezzini dans sa cachette, n'en perdit pas un seul mot :

XLVI

LE PACTE

« Saint jour de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie
« Ce huitième du mois de Septembre 1313.

« Moi, Marguerite de Bourgogne, reine de Navarre... après avoir ouï mon confesseur : le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges,... je reconnais que la France est en grand péril si les actes que mon beau-père : Philippe IV, et ses ministres, ont préparé, et préparent, s'exécutent ; je reconnais que la disparition de l'Ordre du Temple constituerait, pour le plus grand malheur de mon pays, une très grave atteinte aux droits de l'Église et aux droits des Hauts Seigneurs, en ce sens : 1° — que les Chevaliers du susdit Ordre, sont gens d'Épée et d'Église, tout à la fois... et que, par conséquent, ils doivent être respectés, attendu que la Croix, et l'Épée, sont les seuls vrais appuis du Souverain de la France, fille aînée de l'Église Catholique, 2° — que Sa Majesté Philippe IV, abusé par ses odieux Ministres, arrachera, du Pape actuel : Clément V, et, cela, pour la double honte du règne de l'héritier de Saint-Louis et du Pontificat du successeur du très honoré Boniface VIII, un acte, ayant, pour but, la condamnation des Templiers.

» Or, convaincue que ces actes, et ceux qui en seront la conséquence, doivent mettre l'Église et la France en péril, soucieuse de remplir mon devoir selon les volontés du Très-Haut, j'ai résolu... sur les conseils du Révérend Père Richard... de m'opposer, de toutes mes forces, et par tous les moyens possibles... fût-ce, même, au besoin, par la mort de Philippe IV... à l'exécution des susdits actes, que je condamne, et réprouve,... comme chrétienne, comme fille du très catholique duc Robert II, et comme héritière du trône de France.

» Aussi, ai-je autorisé mon Confesseur : l'Évêque de Saint-Georges, à user de toutes les forces que mon appui lui donnera, pour abattre, si cela est absolument nécessaire, les ennemis, quels qu'ils soient, de notre Sainte Mère l'Église et de la France, déclarant que, en cette action, je l'approuve, et le servirai.

» En foi de quoi j'ai signé cette pièce, à l'Abbaye Royale de Maubuisson, en ma chambre de la Tour de la Reine Blanche. »

— Rien n'y manque ! fit Marguerite...

Elle relut l'acte, très attentivement ; puis, elle ajouta :

— Cette pièce a été rédigée, par vous, à l'avance... Vous étiez donc sûr de mon acquiescement?

— A peu près!

— Vous aviez tout prévu!

La Princesse fixa ses yeux ardents sur l'Évêque.

— Ne me tendez-vous pas un piège? demanda-t-elle, brusquement.

Le Moine ne sourcilla pas.

— Quel? demanda-t-il.

— Qui me dit que cet acte, signé par moi, ne sera pas remis, par vous... dès demain...

— A qui?

— Au roi de France!

— L'objection était prévue, Madame... comme tout le reste.

— Qu'avez-vous à y répondre?

— Rien! fit le Moine, simplement.

— Mais...

— Mes protestations... de quelque nature, et si éloquentes qu'elles fussent... ne vous convaincraient pas!

— Ma défiance est justifiée: il faut que vous en conveniez?

— J'en conviens!

— Et vous ne pouvez me fournir aucun moyen de m'ôter cette défiance?

— Je puis vous dire que, avec Philippe IV, ceux que je sers ne pourraient s'entendre... Leurs vues, des deux parts, sont radicalement opposées... Entre eux, il y a lutte énergique.. lutte à mort, où l'un des deux doit abattre l'autre... Nous avons donc tout intérêt à vous servir, contre lui, puisque, par vous, nous obtiendrons satisfaction... Cela peut vous être une garantie de notre loyauté.

— Vous agissez, c'est visible, au nom des Chevaliers du Temple?

— Vous le saurez avant peu.

— Mais seulement quand j'aurai signé l'acte?

— Oui.

— Il est donc absolument indispensable que je le signe?

— Oui!

— Ne puis-je pas donner, verbalement, l'ordre d'agir?

— Non!

Marguerite, s'efforçant de se faire hautaine, regarda le Prélat.

— N'a-t-on pas foi en ma Parole Royale? demanda-t-elle.

Le Père Richard, sans s'émouvoir, répliqua, doucement :

— On ne veut pas que la reine de France oublie, un jour, les promesses de la reine de Navarre...

— Messire Évêque...

— En politique, madame, la raison d'État, est, parfois, toute puissante:

En ce cas, les engagements, les plus loyalement pris, peuvent ne pas être tenus... Un acte pareil vous liera envers ceux à qui vous devrez le trône.

— Et... si je refuse de le signer?

— Vous le regretterez!

— Vous porterez vos offres ailleurs?... reprit Marguerite, sarcastiquement... Dites-le donc... Quand ce ne serait que pour me donner à réfléchir...

Le Moine répondit, fort adroitement :

— Ceux à qui j'obéis savent ce qu'ils feront, sans doute; mais il ne m'ont pas confié leurs secrets!

La princesse comprit que ce jeu ne lui réussirait pas; elle poursuivit, plus calme :

— Vous vous défiez de moi, pourquoi ne me défierais-je pas de vous?

— Vous avez le droit de vous défier de moi!

— Encore une fois, si vous me trompiez?

— Et quand cela serait, Madame?... On peut courir des risques, certes... laissez-moi vous le dire... quand il s'agit de conquérir la plus belle couronne du monde!

— C'est vrai!...

Marguerite, après un temps de silence, poursuivit :

— Mais, d'autre part, quand je régnerai... de par cette pièce...

— De par cette pièce...

— On me tiendra.

— Oui! répliqua le Moine, hardiment.

— On pourra exiger, de moi...

— Tout ce qui sera utile aux intérêts de l'Église et de la France! dit, encore, le Prélat.

La princesse secoua la tête.

— Quelle chaîne! fit-elle.

L'Évêque comprit qu'il fallait profiter de l'avantage que lui avaient donné ses précédentes et fort habiles répliques.

Il se rapprocha de la princesse, et, à demi-voix, il dit :

— Vous serez reine!... Tout est là!... Reine!... Entendez-vous?... Qu'importe une chaîne, si elle est d'or... et couverte de fleurs? On vous protégerait, au besoin, contre votre époux, lui-même!... On aurait tout intérêt... je dois insister sur ce point... à vous défendre contre tous... puisque, de par vous, on aurait la Toute Puissance!

— C'est vrai! dit la princesse, pensive...

Le Moine poursuivit, en jouant le même jeu, et, toujours, à demi-voix... tout près de Marguerite :

— Vous aurez toutes les joies que donne le sceptre... sans en avoir les soucis!

— Je régnerai *in partibus?* dit Marguerite, ironiquement.

— Qu'importe?... Vous régnerez!... fit le Moine, superbe d'énergie et d'audace.

— Tentateur! murmura la princesse.

— Signez, Madame... Et, dans trois mois,... avant, peut-être, vous serez reine de France!

Le Prélat avait pris, sur une table voisine, une écritoire et une plume. Il les mit devant la princesse.

— Vous serez reine!... répéta-t-il, de sa voix caressante, harmonieuse. Vous pourrez aimer votre Gautier sans que vos joies soient, jamais, troublées par l'effort d'une volonté plus puissante que la vôtre!... Quelle existence que celle qui vous est faite, en ce moment!... Toujours surveillée, bassement épiée, courbée sous le joug des ministres de votre beau-père, qui auraient intérêt à vous faire choir!... Et quels ministres?... Marigny!... Nogaret!... Plasian!... Des « légistes »!... Des « chevaliers ès lois »!... Des valets effrontés, dignes serviteurs de leur odieux maître, qui pillent la France, et la conduisent aux abîmes!... Signez, Madame, encore une fois...

Il tenait la plume.

Il essaya de la glisser entre les doigts de la princesse.

Celle-ci demeurait pensive, hésitante.

— J'ai peur!... dit-elle.

En réalité, elle voulait discuter encore, soit afin de profiter d'une maladresse du Moine, soit afin de se donner le temps de réfléchir

Le Père Richard ricana.

— Vous?... Peur!... dit-il... Vous... la hardie princesse!... Vous.. l'audacieuse par excellence!

— De par la Madone, Messire Évêque... en si grave affaire, on peut hésiter, certes.

— Une autre que vous, peut-être!

— Il y va de ma vie!

— Mais, aussi, de la couronne, Madame!... riposta le Prélat... Songez-y!...

— Si votre tentative échouait...

— N'étions-nous pas d'accord, tout à l'heure, sur ce point, que l'on peut courir des risques pour conquérir une proie pareille?

— Sans doute! Mais...

— Quoi?

— Je risque gros, car, en somme, telle qu'elle, mon existence est de celles qu'on envie!... De plus, ne serai-je pas reine un jour?... La couronne ne peut m'échapper... Je cours donc le danger... très grand... de tout perdre, uniquement dans le but de jouir, plus tôt, de la souveraineté?

— Vous l'avez dit : Philippe est jeune; il peut régner longtemps encore... Vous serez reine, c'est vrai; mais qui sait?... dans vingt ans?

— Tu as entendu tout ce que nous avons dit ? lui demanda la princesse. (P. 600.)

Peut-être davantage !... Vous serez vieille, alors... Être reine; avoir la toute puissance avec vos vingt-cinq ans, quelle ivresse !...

— C'est vrai ! murmura, imprudemment, Marguerite.

— Alors, signez donc !

Marguerite comprit qu'elle avait été maladroite.

Elle s'efforça de regagner ce qu'elle avait perdu.

— Oh ! vous êtes un habile homme, Messire Évêque !... dit-elle... Vous savez exploiter, à merveille, les passions humaines.

— En réalité, je ne veux que votre bonheur et voir triompher la Cause que je sers, d'autre part !...

— Vous êtes plus habile, encore, que je ne le pensais... plus retors, plus rusé !... Que puis-je faire, contre vous,... moi... une faible femme?

— Je ne suis pas habile, je suis, seulement, convaincu : La conviction donne une force souveraine !

Marguerite poursuivit, comme si elle n'avait pas entendu les adroites répliques de son interlocuteur :

— A cette heure, je ne vous dois rien... Aucun pacte ne nous unit, encore... Nous avons échangé des idées, seulement... Vous n'êtes que mon confident... Mais, que sera-ce quand je serai votre complice? Par ce pacte, qui restera entre vos mains... vous, si habile, si fort... je deviendrai votre esclave !... C'est vous qui régnerez sur la France, et sur l'Église, aussi!... C'est vous qui serez tout puissant!... Marigny aura disparu... Moi, je n'aurai fait que changer de maître... Or, celui-ci vaudra-t-il mieux que celui-là?...

— Moi?... Votre maître, Madame?... Vous vous trompez, vous dis-je... Je vous répète que, en tout ceci, je travaille, non pour moi... non pour satisfaire mon ambition personnelle, quoique vous puissiez croire; mais pour des hommes, qui, comme moi, dévouent leur vie à la Cause Sacrée de l'Église, et de la France, par contre-coup...

Puis, après un temps de silence, l'Évêque ajouta :

— Du reste, en admettant que je ne servirais que mon ambition, vos craintes seraient encore chimériques.

— Que voulez-vous dire?

— C'est simple...

— Voyons?

— Ce pacte... qui restera entre mes mains, — idée qui vous effraie — vous engage, envers moi, autant qu'il m'engage, envers vous !... Entre mes mains, il ne pourrait être, dans tous les cas, qu'une garantie, — il importe que je le répète — une garantie que la reine de France n'oubliera pas les engagements de la reine de Navarre.

— Ma parole devrait suffire! Pourquoi faut-il que je m'engage plus?

— Non, Madame!... La raison d'État — je vous l'ai dit, déjà — est toute puissante... Moi-même, en pareil cas... si vous m'admettiez, plus tard, à l'honneur de vous donner mon avis... je vous conseillerais de vous défaire, à tout jamais, d'un complice qui vous aurait servi en une pareille entreprise !... L'acte que voici sera la sauvegarde de ceux qui vous auront servi... Et quelle sauvegarde? Remarquez qu'elle serait, quasiment, illusoire, pour moi, car, en montrant cette pièce, je me perdrais en vous perdant... Écoutez, plutôt...

Et, prenant le parchemin, le Père Richard lut :

« *Moi, Marguerite de Bourgogne, reine de Navarre, après avoir ouï mon confesseur : le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges.* »

— En écrivant ces mots, dit-il, je comptais vous donner une garantie de ma loyauté... Votre signature sera mise au bas d'un acte où mon nom figurera, en toutes lettres. Ce n'est pas tout... je lis, plus loin :

« *Or, convaincue que ces actes, et ceux qui en seront la conséquence, doivent mettre l'Église, et la France, en péril, soucieuse de remplir mon devoir, selon les volontés du Très-Haut, j'ai résolu, sur les conseils du Révérend Père Richard* »

— Sur les conseils du Révérend Père Richard... C'est écrit... Mais, ce n'est pas tout encore.

« *... de m'opposer, de toutes mes forces, et par tous les moyens possibles, fut-ce, même, au besoin, par la mort de Philippe IV.* »

— Vous entendez, madame. « Fut-ce, même, au besoin, par la mort de Philippe IV »... Et, cela, encore une fois, sur mes conseils... Vous êtes la femme de celui qui régnera, après Philippe IV... Or, votre époux : Louis, si coupable que vous soyiez, pourrait vous faire grâce, qui sait?... Vous en courez la chance, du moins... au lieu que moi, je paierais, de ma tête, mon crime de lèse-majesté !

Vous parliez de votre vie, tout à l'heure?... Or, la mienne, aussi, telle qu'elle est, est bonne, et enviable, en somme!... Croyez-moi,... à l'instant où l'on va mourir, toute créature... quelle qu'elle soit... reine ou bergère, haut seigneur ou manant, ne considère qu'une chose : c'est qu'elle va être privée de ce bienfait que constitue la vie... Mais que m'importe ma vie?... Je veux la risquer pour servir la Cause de Dieu!... Faites comme moi, Madame, puisque vous voulez servir la cause de la France... Toutes vos appréhensions doivent disparaître devant tant d'explications, loyales, et convaincantes... Vous risquez de tout perdre pour tout gagner!... Voilà pour le présent... D'autre part, vous n'avez rien à craindre, de moi, dans l'avenir, car, je le répète, cette pièce m'engage autant que vous... Je ne pourrais l'utiliser, pour vous perdre, qu'en me perdant moi-même...

Cependant, Marguerite restait hésitante, encore.

Elle demeurait pensive, la tête basse, les yeux fixes, les bras étendus sur ses genoux, les mains jointes.

Soudain, elle se redressa.

— Donc... fit-elle, tout est prêt?... Ceux que vous servez n'attendent que mon acquiescement... qui constituera, pour eux, un ordre d'action ?

— Oui.

— Et, pourtant, il demeure flagrant que vous vous êtes décidé à me parler de ces choses, en la demeure de Messire Jacques, parce que vous avez

fait, chez lui, — vous me l'avez avoué, du reste, — une découverte qui vous a enhardi...

— Je l'avoue!... Mais, dans le cas où je n'eusse point fait cette découverte, je n'eusse pas tardé, plus longtemps, pourtant, à vous adresser les propositions que vous connaissez, maintenant... Ce matin, pendant votre repas, sous le berceau, et alors qu'il n'était pas question d'aller chez Messire Jacques, n'ai-je pas prononcé des paroles qui constituaient une sorte de démarche préliminaire, capable d'appeler votre attention?... Du reste, depuis un mois, pas un jour ne s'est passé — vous me l'avez reproché, même, ce matin encore — sans que je jette, ainsi, de temps à autre, dans nos conversations, au milieu de vos plaisirs, des mots qui vous troublaient, et qui, dans mon esprit, n'avaient pour but que de vous préparer à m'entendre lorsque le moment serait venu...

— Avouez, que dix fois, depuis un mois, vous avez eu le désir de me dire tout ce que vous m'avez dit aujourd'hui?

— Peut-être!

— Mais, vous hésitiez... comme j'hésite, en ce moment!... Avouez que vous hésitiez parce que l'entreprise vous effrayait?

— Pourquoi cette question?

— Parce que, ainsi que je l'ai deviné, cette découverte, que vous avez faite, chez Messire Jacques, vous a donné, tout à coup, la force nécessaire pour oser, enfin, jouer la partie!... Avouez-le?

Le Moine répondit, après un temps de silence :

— Je l'avoue!

— Cette découverte doit constituer, pour vous, une arme, grâce à laquelle vous vous sauveriez, dans le cas où l'entreprise échouerait.

— C'est vrai!

— Cette arme serait-elle suffisante pour nous protéger tous les deux?

— Je le crois!

— Contre les ministres du roi?

— Contre le roi lui-même!...

Lors, Marguerite, regardant, fixement, le prélat, dit :

— Eh! bien... en quoi consiste-t-elle?... Dites-le moi?... Quand vous aurez parlé, j'apprécierai... Et, peut-être, alors, signerai-je ce pacte.

L'Évêque ne répondit pas.

— Eh! quoi... reprit la princesse, vous hésitez, à votre tour?

— Non, Madame, je n'hésite pas...

— Parlez donc?

— Je ne vous confierai pas ce secret... dit le Père Richard, résolument... aujourd'hui, tout au moins.

— Vous me le confierez donc plus tard?

— Oui.

— Quand ?

Après réflexion, le Moine répondit :

— Dans trois jours.

— Pourquoi pas dès maintenant ?

— Vous le comprendrez, lorsqu'il me sera possible... c'est-à-dire dans trois jours, encore une fois... de vous révéler le susdit secret.

Marguerite était profondément troublée.

Personne n'eut reconnu, en elle, la hardie princesse qui s'était montrée si adroite, si ensorceleuse, avec Gautier... si subtile avec Frezzini, et, d'abord, si hautaine, si sûre de sa force, avec l'Evêque-Moine.

Ah ! comme elle aurait voulu consulter Frezzini...

Un moment, elle fut prête à l'appeler.

Puis, elle se dit qu'il fallait remettre la signature du pacte au lendemain.

Dans l'intervalle, elle aurait vu, et consulté, le Florentin, il lui aurait donné son avis... et, par suite, elle ne s'engagerait qu'à bon escient.

Enfin, elle pensa qu'il vaudrait mieux, peut-être, en finir tout de suite.

Soudain, elle se décida à signer le pacte.

Elle prit la plume.

L'Évêque l'observait ; il se rendait compte de ce qui se passait en elle...

Elle changea d'idée, brusquement.

— Demain ! fit-elle... Revenez demain !... Nous recauserons de ces choses... Je vais y réfléchir encore !

Alors, le Père Richard changea d'attitude.

Cet homme, qui avait dépensé une énergie quasi surhumaine depuis le commencement de cet entretien... cet homme, qui avait été, tour à tour, humble, doucereux, cauteleux, hautain, devint, tout à coup, presque menaçant.

— Il faut en finir ce soir ! dit-il, résolument... Ou, sinon, vous ne me reverrez plus !... Dans une heure, j'aurai quitté l'Abbaye...

— Mais...

— Je vous en ai trop dit ! Je ne puis rester sous la main de la belle-fille de Philippe IV, de Marguerite de Bourgogne, mise, par moi, au courant des projets que j'ai nourris, à moins qu'elle ne soit liée, à ma destinée, à jamais, par un pacte tel que celui que voici !

— Que pouvez-vous craindre de moi... dit la princesse, ironiquement... puisque, de par le secret que vous portez, vous auriez l'appui du roi lui-même ?

Le Moine ne finassait plus, à présent.

Il traitait, pour ainsi dire, avec Marguerite, de pair à égal.

— Je veux me réserver ce secret pour qu'il me constitue, au besoin,

l'arme que d'autres utiliseront par le triomphe de la Cause que je sers... dit-il.

— Vous m'avez déjà fait pareille menace : vous comptez donc offrir ce secret à d'autres?

— A votre refus?... Pourquoi pas?

Marguerite sentait que, si forte qu'elle fut, le Moine était plus fort qu'elle, encore.

Vraiment, elle l'admirait.

— Mais, attendre jusqu'à demain... qu'est ce que cela? fit-elle.

— Qui me dit que... d'ici à demain... vous ne m'aurez pas fait arrêter... jeter à la torture.

— Messire Évêque...

— Ce que vous avez fait, déjà, suffit pour que l'on ait tout à redouter de vous...

— Pourquoi vous ferais-je arrêter?

— Pour m'arracher mon secret.

— Dans quel intérêt?

— Dans celui de vous en servir sans complices!

— Vous avez réponse à tout!

— J'ai tout à craindre, encore une fois.

— Mais ne puis-je pas vous faire arrêter séance tenante?... demanda Marguerite, audacieusement.

Le Moine tressaillit.

— Il vous faudrait appeler... dit-il.

— Chose facile!

— Peut être...

Le Moine fixa, sur la princesse, qui dut baisser la tête, un regard ardent.

— Que voulez-vous dire? demanda Marguerite, troublée par le regard du Moine.

— Je veux dire que, dans ce cas extrême...

— Dans ce cas extrême...

Marguerite, assise, près du Moine, debout, terrible, se sentit frémir.

— Comme j'aurais à défendre, contre vous, plus que ma vie... dit le Père Richard, à demi-voix.

— Achevez?

— Je ne sortirais, d'ici, qu'en y laissant votre cadavre!... répondit le Moine.

Il se dressa, farouche, devant la princesse, et l'on vit briller, à son poing, la lame, très acérée, d'un stylet.

— Vous êtes hardi... Messire Évêque! fit la princesse, en essayant, vainement, de recouvrer son sang-froid.

— Autant que résolu... oui, Madame !

— Je vois que vous avez tout prévu... tout... absolument tout!...

— Oui !

Marguerite admirait, de plus en plus, ce Moine : Elle était de ces femmes qui aiment le danger, l'audace, et que charment ceux qui les dominent...

— A Dieu ne plaise que je vous fasse arrêter, dit-elle... Je ne veux pas me priver des services d'un complice tel que vous...

— Votre intérêt, bien entendu, doit vous le conseiller, Madame! répliqua le Moine.

Un moment, il avait eu peur.

Mais il comprit, bientôt, que son audace l'avait servi.

Cet homme était un profond psychologue : il connaissait bien la nature humaine!...

Il avait étudié, surtout, et très fructueusement, le caractère de Marguerite : il savait ce qu'on pouvait attendre d'elle, en toute occasion.

Oui, oui, son audace l'avait servi.

Plus d'audace devait le servir encore.

Lors, cet homme énergique se décida à jouer le tout pour le tout.

Et, frémissant, il reprit :

— Vous voulez remettre, à demain, la suite, et le dénouement, de cette scène, Madame, parce que vous souhaitez de consulter Frezzini, n'est-il pas vrai ?

Et, comme la princesse, étonnée, le regardait, attendant ce qu'elle pressentait qu'il allait dire, encore, il ajouta, ironiquement :

— Eh! bien, consultez-le..., dès maintenant... Je suis sûr qu'il vous dira de signer ce pacte...

— Mais...

— Appelez-le... Il est ici...

La princesse, stupéfaite, se leva.

Le moine ne s'était pas trompé : ce dernier coup lui avait valu la définitive admiration de Marguerite.

— Vous êtes de première force ! fit-elle... Vous êtes un homme supérieur... Les êtres de votre trempe sont rares... J'ai foi en vous... maintenant... Nous sommes dignes de nous entendre... Une entreprise, menée par nous deux, aboutira, c'est sûr.

Elle était, vraiment, enthousiasmée.

Sans ajouter un mot, elle marcha vers le meuble derrière lequel se trouvait le réduit où le Florentin était caché.

Elle fit jouer le mécanisme secret.

Le Père Richard, très pâle, regardait chacun des mouvements de son interlocutrice.

— Viens? dit Marguerite à Frezzini.

Le Florentin parut.

— Tu as entendu tout ce que nous avons dit? lui demanda la princesse.

— Oui.

— Tu connais les termes du pacte que l'on veut me faire signer?

— Oui.

— Le signerais-tu?

— Sans hésiter.

Les yeux du Moine étincelèrent.

Marguerite, alors, prit la plume, et, rapidement, elle apposa sa signature au bas du parchemin.

Puis, remettant cette pièce, si compromettante pour elle, au Père Richard, elle dit :

— Agissez, Messire Évêque... Faites-moi reine... Encore une fois, j'ai confiance en vous, et je vous admire !

Oh ! Elle ne pouvait plus dissimuler, à présent !... A quoi bon du reste ?... Cet homme n'était-il pas, désormais, son complice?

Si maître de lui qu'il fut, le Père Richard, d'autre part, ne put cacher, aux yeux de Marguerite et de Frezzini, la joie profonde qu'il éprouvait.

Enfin !...

Il triomphait !

Il plia le parchemin, soigneusement; il le mit dans la poche intérieure de sa robe.

— Vous venez de signer un acte, Madame, qui assurera la grandeur de votre nom jusque dans les âges les plus reculés, et qui vous fera bénir, à jamais, dans la mémoire du peuple de France ! dit-il, solennellement.

— Il m'importe peu que la postérité m'admire, Messire Évêque, et que le peuple me bénisse... répliqua Marguerite... Il m'importe, seulement, d'être reine, comme il vous importe d'être le premier dans l'Église !... Agissez, je vous le répète... Mon aide vous est acquise... Tenez-moi au courant de tout ce que vous ferez... Et réussissez...

— Nous réussirons !

— Et si nous devons échouer...

— Mon secret nous sauvera, peut-être...

— Ainsi soit-il !... Je risque le tout pour le tout... Si je suis vaincue, je paierai... Allez, Messire Évêque... Je veux rester seule, à présent, pour penser à tout ce que nous venons de dire.

Par un beau geste, elle tendit sa main au Prélat, qui la baisa, respectueusement; puis, se relevant :

— Que Dieu garde la reine de France ! dit-il.

Marguerite souleva la tenture et elle ouvrit la porte.

— A demain ! dit-elle.

L'Évêque sortit.

.. Un très haut Seigneur : Enguerrand de Marigny, se tenait, de bonne heure, au Palais du Roi de France...
(P. 605.)

On entendit, un moment, le bruit de ses pas, dans l'escalier tortueux de la tour ; puis, plus rien.

— Tu peux te retirer, dit la princesse à sa servante, Berthe.

Deux heures, après minuit, sonnèrent au clocher de la chapelle.

Marguerite rentra dans la chambre, où Frezzini était resté; elle s'assit, tout près de son majordome.

Un moment, ils restèrent silencieux.

— Quand il m'aura faite reine, dit, bientôt, la princesse... s'il me gêne...

— Nous saurons bien nous défaire de lui!... répliqua le Florentin... J'y pensais, en même temps que vous!...

Il ajouta, avec un hideux sourire :

— Il faudra se défaire de lui, même s'il ne ne paraît pas devoir vous gêner : Un pareil complice est par trop dangereux...

— Il est adroit et fort!

— C'est pour cela qu'il faudra l'abattre avant qu'il soit devenu plus fort encore.

— Quand?

— Dès qu'il aura livré son secret... Dès qu'il aura tout préparé pour frapper le roi... au moment même où l'œuvre sera mûre, à la veille du jour où Philippe IV, devant mourir, Louis X sera prêt à monter sur le trône de France, où vous prendrez place à côté de lui.

— Tu as raison!...

Marguerite, un moment rêveuse, reprit :

— J'ai hésité à signer cet acte.

— J'eusse hésité comme vous!

— Cet homme est un hardi compagnon.

— Oui! Son intérêt est de vous servir... Il vous servira... Il fallait signer... Plus j'y réfléchis, et plus je me répète qu'il n'y avait pas autre chose à faire... Quitte, encore une fois, à se séparer de ce dangereux complice au moment opportun... Seulement, et à partir de cette heure, il faut être plus prudents que jamais...

— Oui.

— Je vais redoubler de surveillance... Tenez-vous prête à fuir, à la première alerte...

— Bien.

— Je m'occuperai, dès demain, de vous ménager, au besoin, une retraite sûre...

— Je compte sur toi.

— Je me retire... Je vais songer à ces choses... Et puis, il est tard, vous devez être lasse : il faut que vous vous reposiez.

— Toi de même!

— Oh! moi... A mon âge on ne dort guère!... On ne dort pas quand

de pareilles idées hantent l'esprit !... Oui, je vais songer à ces choses... Vous, Madame, reposez-vous... A demain !

— A demain !

Frezzini sortit, à son tour.

Marguerite, restée seule dans sa chambre, s'étendit sur le divan,.. et rêva, longtemps.

Enfin, brisée, elle s'endormit... au moment où les premières lueurs du jour commençaient à poindre, à l'horizon, éclairant, faiblement, la pièce, et faisant pâlir les flammes des cires achevant de se consumer.

. . . . . .

A cette même heure, Sœur Dorothée sortait de l'Abbaye Royale.

* * *

Le Père Richard, rentré dans sa cellule, s'était jeté sur son lit... après avoir mis sous sa tête, le pacte signé par Marguerite.

« Je la tiens ! pensait-il. Par ce pacte, qu'elle a tant hésité à signer, elle est dans ma main... Frezzini a dû lui dire qu'il sera nécessaire de se débarrasser de moi, quand je leur aurai livré mon secret... Mais quand je le leur livrerai, je n'aurai plus rien à redouter d'eux, ni de personne au monde ! »

Il se remémora les diverses phases de cette journée.

« Qui pouvait se douter que ce Remi vivait ici ? murmurait-il. Découverte inattendue, qui me servira fort ! A ce sujet, j'aviserai... dès que j'aurai vu le « Grand Maître ».

Il rêva longtemps, encore... et, comme Marguerite, il s'endormit au petit jour.

Il ne s'était pas aperçu, tant il était préoccupé de sa victoire... de la disparition des pièces emportées par Sœur Dorothée...

TROISIÈME PARTIE

I

ENGUERRAND DE MARIGNY

Au lendemain de cette journée du mois de septembre 1313, où se passèrent les multiples événements qui ont été relatés, fidèlement, en la deuxième partie de cette histoire — depuis le moment où le Révérend Père Richard s'empara, sur la place de Conflans Sainte-Honorine, de la haquenée de Juliette, jusqu'à l'heure où Messire Jacques vit passer, devant sa maison, Sœur Dorothée, en qui il crut reconnaître Gisèle — un très haut Seigneur : Enguerrand de Marigny, se tenait, de bonne heure, au Palais du Roi de France, dans la Cité, en cette même chambre du Conseil, où se trouvaient, seize années auparavant : Philippe le Bel, la reine : Jeanne de Navarre, le chancelier Pierre Flotte, et les conseillers du roi, lors de la mort du baron Antoine de Musigny, après l'incendie de la maison à la Madone Dorée.

Enguerrand de Marigny, avait, alors, cinquante-trois ans.

C'était un homme de taille moyenne : mais de forte musculature... droit, large d'épaules, de puissante encolure, et bien d'aplomb sur des jambes vigoureuses.

Son masque, rougeaud, surmonté d'un front très élevé, barré de rides profondes, entouré de cheveux grisonnants, était éclairé par des yeux petits, vifs, brillants, enfoncés dans des orbites caves, au-dessus desquelles croissaient des sourcils épais, durs, broussailleux.

Sa bouche, aux lèvres lippues ; son menton, fort, aux contours accentués, donnaient, à son visage, une expression de finesse et d'énergie tout à fait exceptionnelle.

Il portait une robe en étoffe légère, très simple, qui se drapait sur son torse puissant, et le laissait à l'aise.

En le voyant en ce costume, certes, personne n'eût deviné que cet homme était un si grand personnage, surtout à une époque, où, malgré les édits somptuaires rendus par le roi, le moindre seigneur ne marchait que vêtu de façon richissime, couvert d'étoffes brillantes, chamarrées, ornées de

broderies, et chargé d'armes, dont les poignées, d'or ou d'argent, scintillaient de pierreries.

Enguerrand Le Portier naquit en Normandie.

Il acheta, en son pays, la terre de Marigny; il vint à Paris... gagna la protection de la reine : Jeanne de Navarre, qui lui fit épouser sa filleule : Jeanne de Saint-Martin; il fut nommé panetier de la reine, en 1298... devint, successivement, chambellan, comte de Longueville, grand maître d'hôtel, châtelain capitaine de la Tour du Louvre, trésorier du roi, surintendant des finances, enfin, coadjuteur et gouverneur de tout le royaume de France.

Selon le mot d'un contemporain, c'était « comme un second roi et tout se faisait, en France, à sa volonté[1]. »

Son frère : Philippe de Marigny, d'abord Évêque de Cambrai, avait été nommé archevêque de Sens, en 1310, et pour cause... on saura pourquoi bientôt.

Enguerrand de Marigny, fut-il le vrai roi de France, à cette époque, ainsi que certains historiens l'insinuent ?

Non !

En effet, l'œuvre de Philippe-le-Bel — œuvre très grande, très belle, très noble... qui prépara l'époque moderne — il faut insister sur ce point — fut entreprise par ce prince, aussi énergique, aussi résolu que très remarquablement doué... dès les premières années de son règne, bien avant que Marigny prit rang à la cour...

Marigny ne fit que continuer, c'est certain... bien entendu avec toute la la force acquise, grâce aux actes précédemment accomplis... la politique suivie par le chancelier Pierre Flotte[2], à l'instigation, et sur les ordres de Philippe...

Du reste, toutes les chartes, tous les actes qu'on retrouve, chaque jour, dans les admirables archives départementales, montrent jusqu'à quel point, et avec quel soin, le roi de France s'occupait, en personne, même des moindres détails relatifs à l'administration des affaires de l'État.

Oui, on peut l'affirmer, Philippe IV, l'un des plus grands rois qui aient régné sur notre vieille et si noble terre de France,... terre du Dévouement, de l'Honneur, de la Foi, selon la belle expression du poète... injustement dénommé « le Faux Monnayeur », mal jugé, surtout, par les historiens reli-

1. « *Ita ut secundus regulus videretur, ad cujus nutum regni negotia gerebantur.* » *Bern-Guidonis, Vita Clem. V.*

2. Pierre Flotte, ce « chevalier-ès-lois, » que le frère du roi de France : Charles de Valois et ses conseillers, raillaient, en 1297, ainsi que nous l'avons montré dans la première partie de cette histoire, était mort, glorieusement, « en vrai chevalier, » à la bataille de Courtrai, en 1302.

gieux, trop intéressés, à le honnir[1],... Philippe IV, qui accomplit, en des temps très difficiles, une œuvre formidable, qui, du XIVe siècle de notre ère, eut son contre-coup et son achèvement, définitif, à la fin du XVIIIe... Philippe IV, fut le vrai Maître : Tous ceux qui l'entourèrent, si puissants qu'ils nous apparaissent, encore, après cinq siècles écoulés, ne furent puissants que par reflet de la personnalité royale, et parce que le Roi de France récompensait, magnifiquement, ses serviteurs dévoués; ils ne furent que les exécuteurs, très redoutés, de ses royales volontés.

Nogaret, Plasian, Marigny, pour ne nommer que les plus grands, qui vécurent, alors, auprès du roi, n'agirent que de par lui.

Enguerrand de Marigny servit Philippe IV avec un dévouement sans bornes.

Ce très grand ministre, ce très grand homme, digne coadjuteur d'un très grand roi, fut, comme son Maître, implacable et terrible, parce que cela était nécessaire, parce que, à cette époque, et pour accomplir l'œuvre entreprise, il fallait frapper vite et fort, sans hésitation autant que sans faiblesse, car le roi, et son ministre, avaient affaire à des ennemis puissants et résolus.

Ils commirent des fautes, certes... que les historiens déjà nommés montrèrent, en les exagérant, systématiquement, c'est à dire sans souffler mot des raisons qui nécessitèrent les actes d'où les fautes susdites sortirent, ce qui les eût effacées, ou amoindries ; mais la justice immanente se produit toujours, tôt ou tard, et, depuis quatre siècles, les écrivains les plus partiaux, s'arrêtent, stupéfaits, rêveurs... enthousiasmés, bientôt, devant la gigantesque figure du prince qui, véritablement, créa la France.

Jusqu'à lui, la France avait été moins France que Chrétienté[2].

Il fit « la France »...

Rien ne put détruire son œuvre, pas même l'incurie, et la faiblesse, de ses successeurs immédiats.

Grâce à lui, l'Europe, courbée devant l'omnipotence des Papes, et qui devenait une THÉOCRATIE, c'est à dire, qui tombait, au Temporel, aussi bien qu'au Spirituel... aux mains des chefs de l'Église, fut affranchie de leur joug.

Sans lui, les Pontifes, à qui appartient, sans conteste, le gouvernement du Spirituel, eussent tout dominé; les dignitaires ecclésiastiques eussent régné; tout l'or, toute la puissance, eussent appartenu à l'Église!

Philippe IV abattit Boniface VIII, et, dès lors, le Pouvoir Temporel resta sauf, aux mains du Roi.

1. Il faut remarquer que, jusqu'au commencement du XIXe siècle, il n'y eut guère que des historiens religieux.

2. Michelet.

Grand acte!

Il suffirait, seul, à la gloire de celui qui put, le premier, employer la hautaine formule : « Par la plénitude de la puissance royale. »... de celui qui réunit, à la France : la Flandre Française, le Quercy, Lyon, la Navarre; qui créa l'ordre judiciaire, abaissa la féodalité... protégea l'Université, rendit sédentaire le Parlement de Paris, prépara l'unité et la centralisation modernes, créa les impôts indirects — nouveau système financier de la nouvelle monarchie — les bureaux de douane, sous un maître des ports et passages de France, soumit les denrées et marchandises exportées au paiement de sept deniers, pour livre du prix, institua l'impôt sur le sel, créa les États généraux de France et du Languedoc, etc., etc[1].

Donc, le fait est démontré, autant que cela est possible en un roman où l'on ne saurait faire œuvre d'historien : Philippe IV fut, en son temps, le seul Maître.

Enguerrand de Marigny, son bras droit, l'exécuteur, fidèle, de ses volontés souveraines, était, cependant, un homme de haute envergure.

Il tenait une grande place dans les conseils du roi de France, qui le consultait, toujours, avec fruit.

Ce tout puissant ministre, parti de rien, quasiment, s'était fait par lui-même, à force de travail, de patience, de persévérance et d'énergie.

D'une santé robuste, laborieux à l'excès, inlassable, il avait pu rendre, à son Maître, des services signalés.

Doué d'un esprit d'assimilation prodigieux, il étudiait les questions les plus diverses, qu'il avait, bientôt, approfondies... à ce point, qu'il étonnait, même, les hommes adonnés, depuis leur enfance, aux matières spéciales que le ministre ignorait, absolument, quelques mois auparavant.

Debout de très bonne heure, il travaillait jusqu'à une heure avancée de la nuit... voulant tout faire, et tout voir, par lui-même.

Armée, marine, finances, politique intérieure et extérieure, police, Justice, Université, Parlement, Église, organisation générale, tout était dans sa main, sous le contrôle et la tutelle du roi de France.

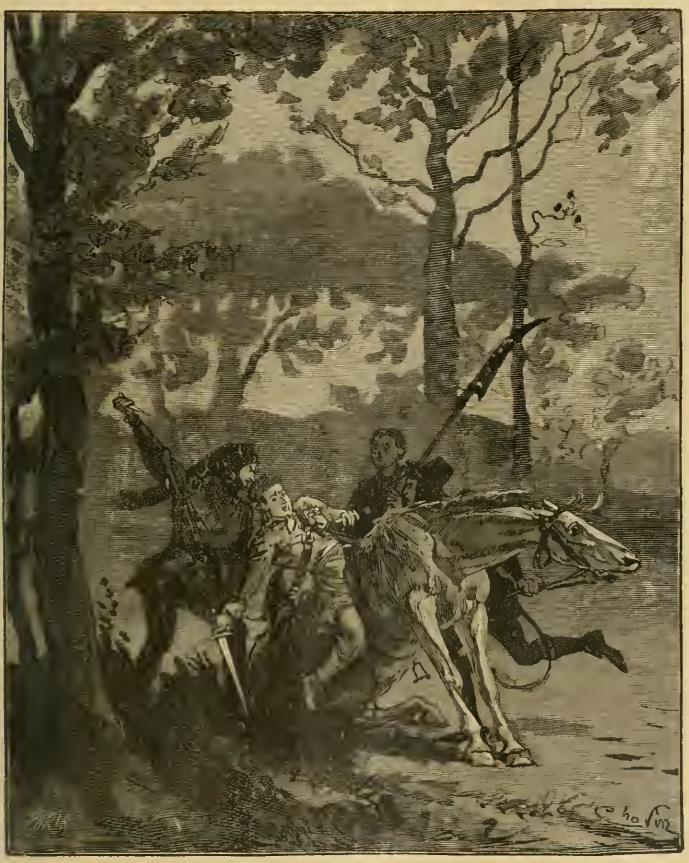
Naturellement, Marigny avait d'innombrables ennemis.

Peu lui importait!

Cet homme, d'ailleurs couvert par la très puissante et très redoutée main royale, n'avait pas peur.

Aussi bien, s'il était devenu riche — sans rechercher la richesse, du reste — car Philippe payait, royalement, tant de bons et loyaux services...

1. Ces cruels démolisseurs du Moyen-Age sont les fondateurs de l'ordre civil aux temps modernes; ils organisent la centralisation monarchique; ils jettent, dans les provinces, des baillis, des sénéchaux, des prévots, des procureurs du roi, des maîtres et peseurs de monnaie. Les forêts sont envahies par les verdiers et gruiers royaux.
(Michelet.)



Dans un petit bois, près de Villeneuve-Saint-Georges, à une demi-lieue du « gite au roi ».
(P. 614.)

il ne travaillait ni pour la gloire de son nom, ni pour l'augmentation d'une fortune déjà considérable; il n'avait qu'une seule ambition : Servir, fidèlement, un roi qui servait bien la France!

Ambition très noble!

Marigny aimait la France, et, comme Philippe, il la voulait grande.

Il savait que les honneurs, et la richesse, viennent, tôt ou tard — malgré l'immonde et lâche tourbe des envieux ou des intrigants — à ceux qui les

méritent, réellement; il savait que toute œuvre bonne et utile, menée patiemment, laborieusement, par un homme qui donne sa vie à sa tâche, aboutit toujours.

Il travaillait donc et ne perdait pas un temps précieux à se défendre, ou à défendre son œuvre, contre les attaques des innombrables fomenteurs d'intrigues... qui foisonnent autour des puissants de ce monde, essayant, par des moyens louches, de se créer — de manière jamais bien solide, d'ailleurs — une situation que, veules ou sans valeur, ils ne pourraient ériger, inébranlable, par la ressource, seule vraiment forte, que donne l'intelligence, servie par le labeur...

II

JEHAN DE SAINTRAY

Près d'Enguerrand de Marigny, dans la Salle du Conseil, au Palais du roi de France, se trouvait, alors, assis devant une petite table encombrée de manuscrits, un homme de trente ans, environ.

Il importe que l'on fasse connaissance avec lui, car, en esquissant sa silhouette, aussi rapidement que possible, nous paracheverons le portrait de son maître : Enguerrand de Marigny...

La sagesse des nations a raison, certes, quand elle dit : « Tant vaut le second, tant vaut le premier! »

Il se nommait Jehan de Saintray.

Il remplissait, à côté du ministre, des fonctions difficiles, délicates, et qui, de plus, exigeaient une capacité de travail prodigieuse : C'était comme le secrétaire intime d'Enguerrand de Marigny... son confident, l'exécuteur de ses ordres, son homme de confiance.

De petite taille, maigre, il portait, sur des épaules basses, sur un thorax étroit, une grosse tête, au front démesuré, chargé de bosses, déjà sillonné de rides, et magnifiquement lumineux : un front de penseur, entouré de cheveux plats, roux.

Ses yeux, à fleur de tête, ronds, étaient doux; ses lèvres, minces, pâles, semblaient encore allongées par l'ombre portée de son nez long, recourbé, étroit d'arête; et son menton, pointu, était « orné » de poils roux, durs, hérissés, en barbe de bouc.

Comme le ministre, Jehan de Saintray était vêtu très simplement.

Malgré son apparence chétive, il était fort, par les nerfs.

L'expression, peu sympathique de son masque, était éminemment trompeuse.

Pour l'apprécier, il fallait le connaître. D'abord, il déplaisait; puis, on l'estimait; enfin, on l'admirait, et l'on avait raison.

Jehan de Saintray, était fils d'un Juge-Mage de Rouen, ami du père de Jeanne de Saint-Martin, femme d'Enguerrand de Marigny; celle-ci avait été sa marraine.

Orphelin à douze ans, sa marraine, qui l'aimait, parce qu'il était tendre, câlin, doux, veilla sur lui; elle lui fit donner des maîtres; il grandit, aux côtés de ses bienfaiteurs.

Passionné pour l'étude, curieux de tout, laborieux à un degré excessif, il fut, dès sa vingtième année, l'un des jeunes hommes les plus instruits de France.

Il avait tout appris, fructueusement.

Latiniste émérite; d'autre part, capable de lire, à livre ouvert, les grands tragiques grecs, il avait étudié, aussi, les langues anciennes : l'hébreu, le chaldéen, le syriaque; il s'était adonné aux sciences naturelles : médecine, anatomie, botanique, chimie; il connaissait les sciences occultes, la haute magie, dans l'acception scientifique et ésotérique du mot, bien entendu, car il était trop instruit, il est inutile de le dire, pour donner dans les concepts absurdes de la magie vulgaire, capables d'impressionner, seulement, les foules superstitieuses, que le mystérieux séduit, passionne et subjugue.

De plus, il était de première force, comme légiste, ayant pâli sur le droit canon; en théologie, il eut pu soutenir, triomphalement, des controverses... comme en philosophie, d'ailleurs... avec les plus érudits parmi les Maîtres Philosophes de la rue du Fouarre, qui étaient, pourtant, à cette époque, très nombreux et particulièrement doctes.

Mais... il faut qu'on le sache, car cela est indispensable pour compléter l'esquisse de cette très curieuse figure, ce lettré, ce savant, était, aussi, un artiste, vraiment doué de la plus brillante manière.

Chose surprenante, certes!... Car, en général, ceci exclut cela.

Le savant, en effet, est, pour la plupart du temps, un être positif, au lieu que l'artiste est un rêveur; l'un est tout occupé de ce qu'il voit, touche, ou entend, l'autre, est charmé, au contraire, seulement parce qu'il devine, pressent, suppose, imagine, invente; l'un n'admet que le vrai, l'autre crée un vrai, pour lui, dans un idéal nuageux, chimérique, vaporeux, et, marchant dans la vie, sans voir, quasiment, suit les visions que son âme lui suggère.

Jehan de Saintray, poète, à ses heures, bon musicien, s'occupait d'art, par goût, et en véritable artiste.

De bonne heure, Enguerrand de Marigny avait reconnu son rare mérite, et, quand la fortune du protégé de la reine s'était érigée, il avait attaché le petit Jehan à sa personne.

Et il avait bien fait, car le jeune homme, professait trois cultes, ici-

bas : il vénérait la mémoire de ses parents défunts, de sa mère, surtout, qu'il avait mieux connue; il chérissait ses parents d'adoption, qui avaient fait, de lui, l'homme qu'il était... et il aimait sa patrie : la France, qu'il servait en servant, avec un dévouement inlassable, Enguerrand de Marigny... la patrie — que les hommes de cette gigantesque époque, mal connue, mal appréciée, mal jugée, on ne saurait trop le répéter — chérissaient d'autant plus qu'ils avaient conscience de l'avoir créée, au péril de leur vie, et par la dépense, incessante, de toutes leurs forces vives.

Oui, certes, Enguerrand de Marigny avait eu grand raison de s'attacher Jehan de Saintray.

Il pouvait compter sur son dévouement, en toute occasion; de plus, la science profonde de son second lui avait été, souvent, et lui était, encore, souverainement utile.

Le jeune homme s'était attaché à l'œuvre de son bienfaiteur — qu'il avait faite sienne — à l'exclusion de toute préoccupation d'ordre personnel... comme Enguerrand de Marigny s'était attaché à l'œuvre de Philippe IV, sans ambition, uniquement pour faire son devoir, c'est-à-dire pour faire naître la Patrie Française, que d'autres devaient rendre définitivement grande.

Le roi de France avait un serviteur incomparable en la personne de son ministre, qui avait, en celle de Jehan de Saintray, un serviteur en tous points digne du ministre et du roi.

C'est que, de même que, si l'on peut juger d'un homme d'après les ambiances de sa vie, d'après l'observation de sa tenue, de son intérieur, des choses desquelles il se plaît à s'entourer, à plus forte raison on peut dire, presque sûrement, quel il est, en étudiant les êtres qui vivent à côté de lui.

A Philippe-le-Bel il fallait un Marigny... A un Marigny il fallait un Jehan de Saintray[1]

III

LA MATINÉE D'UN PREMIER MINISTRE AU MOYEN AGE

— Après? dit Enguerrand de Marigny.

Jehan de Saintray, ayant mis, à sa gauche, sur la table, la pièce qui avait constitué le sujet de la précédente étude du ministre, en prit une autre, à sa droite, où s'accumulait, encore, une liasse, très volumineuse, de parchemins, couverts d'écritures, et chargés de sceaux de cire fixés à des tresses de soie.

1. Comme à Louis XI, il fallait un Olivier Le Daim; à Henri IV, un Sully; à Louis XIII, un Richelieu; à Louis XIV, un Colbert; au Régent Philippe d'Orléans, un Dubois.

— Monseigneur, fit Jehan, on signale, de Dijon, le passage de Sa Sainteté Clément V, se rendant, à Paris, sur l'appel du roi.

— De qui vient l'avis? demanda Marigny.

Jehan de Saintray examina le parchemin qu'il tenait.

— Du Prieur de l'Abbaye de Saint-Bernard. Dois-je lire le document, Monseigneur? Il est assez long, et, du reste, peu intéressant, en somme, au point de vue politique.

— Ne le lis pas : Seulement, dis-moi, en résumé, quelle en est la substance?

— Le Pape est toujours en compagnie nombreuse de soldats, de clercs, et de varlets... Bien entendu, sa maîtresse : la belle Brunissende Talleyrand de Périgord, ne le quitte pas!

— Il rançonne l'Église, et Brunissende le rançonne! fit Marigny, en haussant les épaules. Cette femme est la véritable Jérusalem, où va l'argent de la croisade; elle coûte, au Pape, plus que la Terre-Sainte[1].

— Clément V, reprit Jehan de Saintray, s'est installé, à l'Abbaye, avec son armée de familiers et de serviteurs, comme « garnisaire » ou « mangeur d'office »...[2] L'Abbaye en est restée presque ruinée!

Et le jeune homme, grave, ajouta :

— Cela nous vaudra, encore, quelque burlesque épître du genre de celle-ci, qui court la ville depuis un mois :

Ecclesiæ navis titubat, regni quia claris
Errat, Rex, Papa, facti sunt una cappa
Hoc faciunt do, des, *Pilatus hic, alter Herodes.*

— Qu'importe! répliqua Enguerrand. Il faut bien que le peuple s'amuse aux dépens de ceux qui le dirigent! Laissons le rire. Pendant qu'il rit, il ne geint pas! Quant à ces pamphlets, ils sont éphémères, heureusement! Autant en emporte le vent!... Est-ce touf?

— Le Prieur de l'Abbaye nous informe que le Pontife a annoncé qu'il serait, à Paris, dans six jours.

— Bien!... C'est tout ce que je voulais savoir. Passons...

Jehan de Saintray mit, à sa gauche, le document relatif à Sa Sainteté Clément V, et il en prit un autre à sa droite.

— Importante affaire, Monseigneur! dit-il.

— Quelle? demanda Marigny.

— Le courrier que nous avons envoyé, avant-hier, à Messire Nicolas de Garlande, Sénéchal de Fontainebleau..., qui nous est tout dévoué..., pour le prier de nous tenir au courant, fidèlement, de ce qui se passe dans l'entourage du roi... a été assassiné.

1. Michelet.
2. Mots synonymes dans la langue de ce temps.

Le ministre, frémissant, se leva.

— Assassiné? répéta-t-il.

— Oui, Monseigneur.

— Où?

— Dans un petit bois, près de Villeneuve-Saint-Georges, à une demi-lieue du « gite au roi... »[1] On a retrouvé son cadavre percé de trois coups de couteau. Son cheval gisait, à quelques pas de lui; on lui avait coupé le jarret d'un coup de faulx; la pauvre bête respirait, encore, quand des manants, en allant aux champs, ont découvert le cheval et le cadavre.

— De qui vint le renseignement?

— Du bailli de Villeneuve-Saint-Georges.

— Naturellement, la missive que le courrier portait, à Messire Nicolas de Garlande, a disparu?

— On n'a trouvé, sur le cadavre, que son poignard, aux armes du roi, et son insigne de courrier royal. Le bailli a envoyé un cavalier pour nous informer du fait.

Marigny demeura pensif.

— Qui a frappé le courrier? se demanda-t-il... Par Jésus, c'est clair : Cet homme a été assassiné par des hommes appartenant à ce maudit Florentin qui est l'âme damnée de Marguerite de Bourgogne!... Et, la preuve, c'est qu'ils se sont emparés de la missive que le courrier portait.

Le ministre, furieux, se promena, à grands pas, dans la salle.

— Jehan, il faut redoubler de surveillance, mon fils, tu m'entends?

— Oui, Monseigneur!

— Ainsi que je te l'ai dit déjà : Nous sommes entourés de traîtres... Tout ce qui se passe, ici, se sait... La princesse est richissime : Elle paie, sans compter, et elle sait tout ce qu'elle veut savoir... Tout s'achète! Question de prix!... La corruption est partout : Dans les mœurs et dans les âmes!... Donc, à l'avenir, nous prendrons toutes les précautions désirables pour déjouer les manœuvres des espions qui vivent auprès de nous.

— Oui, Monseigneur.

— Heureusement, la missive que nous avons expédiée, au Sénéchal, était chiffrée, est-ce pas?

— Oui, Monseigneur.

— Il est vrai que l'on a pu, aussi, acheter, au scribe qui l'a tracée, sur tes indications, le secret du susdit chiffre... Tu rechercheras le scribe... Tu l'interrogeras... Et, s'il est coupable, tu le feras pendre : Il faut des exemples!

— Bien, Monseigneur.

---

1. Au XIIIe siècle, Villeneuve-Saint-Georges était un des lieux qui devaient, une fois par an, le gîte au roi : Il fut affranchi de cette servitude, en 1248. — Dulaure.

— Donc... Marguerite est, peut-être, en ce moment, en possession de ma missive!... Fâcheuse aventure!... Complication inattendue!

Enguerrand réfléchit.

— Je ne puis l'atteindre! dit-il. Je ne le veux pas, du reste... J'ai dessein, seulement, de l'effrayer : Il importe qu'elle ait peur de moi!... Pendant qu'elle se croira menacée, et qu'elle se défendra, elle n'attaquera pas. C'est tout ce que je désire. Donc, en y réfléchissant, cette découverte ne doit pas me troubler. En effet, ce qui est arrivé me sert... loin de me nuire.

Puis, le ministre demanda :

— A-t-on des nouvelles de cette femme que nous avons envoyée, à Maubuisson, et recommandée à l'Abbesse... cette femme qui nous a déjà envoyé plusieurs avis utiles!

— Sœur Dorothée?

— Oui.

— Aucune nouvelle.

— Ne doit-elle pas nous faire tenir, chaque jour, un mémoire relatif aux événements qui se sont produits, à Maubuisson, dans l'entourage des princesses!

— Si.

— Je n'ai rien reçu d'elle, depuis...

— Depuis avant-hier.

— C'est louche!

— Nous devons avoir confiance en cette femme, et pour cause.

— C'est juste! fit Marigny, en hochant la tête : Une femme qui veut se venger est toute dévouée à ceux qui peuvent servir sa vengeance. Attendons... Après?

Jehan prit, à sa droite, un autre parchemin.

— Ceci, Monseigneur, reprit-il, est une supplique, à vous adressée par les Chevaliers de l'ordre du Temple, présentement détenus en la maison de Tiron.

— Que veulent-ils?

— Ils se plaignent d'avoir à payer, sur leur solde quotidienne de douze deniers, trois deniers, par jour, pour leur lit; douze sols et six deniers, par semaine, pour louage de cuisine, toiles et autres choses; quatre deniers, chaque jour, pour bûche et chandelle, et, surtout, de payer deux sols à l'homme chargé d'ouvrir, et de river leurs chaînes, et seize deniers au passeur lorsqu'ils viennent, des assises de Notre-Dame, de l'autre côté de l'eau, pour subir leur interrogatoire, en la Cité.

— Qu'ils soient patients! s'écria Marigny, en secouant la tête... Oui, oui, qu'ils soient patients : bientôt, j'espère, ils ne se plaindront plus! Dans l'autre monde, où leurs frères les attendent, ils n'auront plus besoin de rien!

Jehan de Saintray regarda son maître; mais ne dit mot.

— Ma rigueur te trouble? demanda le ministre.

— Vous avez vos raisons pour agir ainsi, Monseigneur : je ne ne permettrai, jamais, de porter un jugement sur vos décisions, qui s'appuient, toujours, sur la justice, sur l'expérience acquise, et n'ont qu'un but : le bien de l'État.

Marigny demeura pensif, un moment.

— Si l'on adoucissait leur sort, cela se saurait, poursuivit-il, et l'on dirait que nous reculons, que nous avons peur : nous perdrions, par ainsi, le bénéfice de nos rigueurs passées !... Je plains, sincèrement, certains de ces hommes, qui souffrent, vaillamment, et que je considère comme autant de martyrs!

Et, se remettant à marcher, dans la salle, à grands pas, il ajouta, farouche, superbe :

— Il faut qu'ils tombent! Il faut qu'ils soient abattus! Cela est nécessaire !... L'humanité, en marche, est pareille à une roue, qui tourne, qu'on ne peut arrêter, et qui, en tournant, broie des êtres !... Tant pis pour ceux qu'elle écrase !... L'homme d'État doit assister à ce spectacle, impassible, au moins en apparence... Qu'importent dix mille victimes, si leur mort doit féconder l'Idée et la faire éclore?... Ces dix milles victimes, en tombant, assurent l'existence et le bonheur de millions d'êtres, qui viendront après nous !... Voilà ce qu'il faut voir... Voilà ce que doit se dire un homme tel que moi, lorsque, devant son œuvre, et les souffrances qu'elle engendre, pour le bien à venir, son cœur défaille et sa chair saigne !...

— Vous avez raison, Monseigneur! dit, gravement, Jehan de Saintray.

Un moment, les deux hommes gardèrent le silence.

Une noble vision, qui leur montrait la grandeur future, par eux rêvée, de la Patrie Française, avait passé devant eux.

— Après? fit, bientôt, Marigny.

Jehan de Saintray mit, de côté la supplique des Chevaliers de l'Ordre du Temple ; puis, après avoir poussé un profond soupir... car cette supplique, si humble, des orgueilleux Chevaliers, l'avait ému, comme elle avait ému, du reste, Marigny lui-même — il prit, à sa droite, un nouveau parchemin.

Celui-ci était accompagné d'un plan et de divers dessins.

— Qu'est cela? demanda le ministre.

— Le plan définitif, présenté par Pierre de Chelles, des chapelles latérales du chœur et de l'Abside de Notre-Dame [1].

— Tu mettras ce plan de côté pour le montrer au roi : il s'intéresse, tout particulièrement, à ces constructions... Il m'en a parlé, longuement, il

1. Le portail de Notre-Dame de Paris est l'œuvre de Philippe-Auguste; le portail Sud-Est est de saint Louis, il fut commencé en 1257; le Septentrional est de de Philippe le-Bel.

Un manant, qui pérorait, dans un groupe, aux abords du chevet de la basilique... (P. 618.)

y a huit jours... Il verra Pierre de Chelles, lors de son premier voyage à Paris... Pourtant, dis-moi, toi qui es expert en ces matières d'art, tu as examiné ce plan ?

— Oui, Monseigneur... curieusement.

— Qu'en dis tu?

— L'incomparable génie du Maître d'Œuvre, actuel, de Notre-Dame : Pierre de Chelles... s'est surpassé... Il a fait montre d'une imagination, d'une

originalité sans pareilles : certes, la partie septendrionale de la magnifique église sera digne des autres.

— Bien ! fit Marigny... Érigeons ces monuments, qui vivront, de par les siècles, et diront, à ceux qui viendront après nous, nos efforts... D'autre part, il faut faire subsister les artistes : ces doux et sublimes rêveurs, qui, le ciseau en main, pétrifient leurs rêves au portail de nos basiliques, où le peuple, qui a besoin d'idéal, vient chercher un spectacle. La maison de Dieu, ce doit être la maison des humbles... Faisons des églises géantes, formidables, parées, éblouissantes, richissimes... Les déshérités, les simples, les faibles, doivent trouver, dans la maison de Dieu, un asile, qui leur procure, tout à la fois, un apaisement à leurs maux, et leur donne, par la splendeur du lieu, une idée impressionnante de la force protectrice qui les domine.

Jehan de Saintray soupira.

— Hélas !... fit-il. La malignité publique réserve, dès maintenant, à vos actes, pour lesquels le Roi, et vous-même, Monseigneur, mettez vos nobles idées en pratique, un but bien différent de celui qui est, vraiment, la vôtre.

Marigny hocha la tête.

— Les méchants propos s'effacent... Les œuvres restent !... dit-il. Les grands sont sans cesse attaqués !... (1) Qu'importe ? Ils doivent faire leur devoir, servir ceux qu'ils dirigent, uniquement pour la joie intime qu'ils ressentent lorsqu'ils ont conscience d'avoir répandu le bonheur autour d'eux, et non pour que ceux de qui ce bonheur leur vient leur en gardent reconnaissance... Mais, à quel propos cette réflexion que tu as formulée ?

— Parce que j'ai ouï dire, hier, pas plus tard, que le Roi emploie, à la construction des Chapelles latérales du Chœur et de l'Abside de Notre-Dame, une part des dépouilles des Templiers, et, ce, pour obtenir que l'acte, détestable, qu'il se dispose à perpétrer, lui soit pardonné par le Très-Haut.

— Qui a tenu ce propos ?

— Un manant, qui pérorait, dans un groupe, aux abords du chevet de la basilique, où je me trouvais avec le Maître d'Œuvre, Pierre de Chelles.

— L'imbécile !

— J'ai failli lui mettre la main au collet, et le livrer aux deux hommes d'armes qui gardent la brèche, pratiquée au murs de la basilique, pour l'exécution des travaux... Puis, j'ai eu eu pitié de lui !

---

1. « Les grands princes ont je ne scay quel malheur qui accompagne leurs plus belles et généreuses actions, qu'elles sont, le plus souvent, tirées à contre sens, et prises en mauvaise part par ceux qui ignorent l'origine des choses, et qui sont trouvez intéressez dans les partis, puissants ennemis de la vérité, en leur donnant des motifs et des fins ridicules, au lieu que le zèle à la vertu y prend, d'ordinaire, la meilleure part. » — Dupuy.

— Tu as bien fait!... Encore une fois, les œuvres restent... Laissons dire!... Faisons!... Tout est là!...

Le ministre vit le dessin qui se trouvait ès mains de Jehan, avec le plan de Pierre de Chelles.

— Qu'est-ce que ce dessin? demanda-t-il.

— C'est le projet d'une statue équestre que le roi a demandée, expressément, à Pierre de Chelles.

— Une statue équestre...

— Selon le vœu du roi, elle sera érigée, dans Notre-Dame, à côté de la sienne (1).

— A quel serviteur assez dévoué, de la France et de sa personne, le Roi, notre Sire, compte-t-il faire cet honneur insigne? demanda Marigny, surpris.

— A vous, Monseigneur.

— A moi? répliqua le ministre.

— Oui.

— Qui te l'a dit?

— Pierre de Chelles, lui-même: le Roi s'est entretenu, longuement, à ce sujet, avec lui.

— Un tel honneur, à moi! fit Marigny.

— Le roi veut que tout son peuple honore, comme lui-même, son coadjuteur au gouvernement du royaume.

— Récompense magnifique! dit le ministre.

Il était profondément touché, profondément ému.

— Récompense méritée! dit Jehan de Saintray... Vous savez, Monseigneur, qu'on vous parlant ainsi, je ne fais pas œuvre de courtisan! Le roi veut payer qui le sert...

---

1. A la bataille de Mons-en-Puelle, Philippe-le-Bel avait fait vœu, s'il était victorieux, d'offrir, à Notre-Dame, son harnais de guerre. En conséquence de ce vœu, un jour de l'automne 1304, le roi, accompagné d'une foule de seigneurs ayant été, avec lui, aux champs de Mons-en-Puelle, entra, *à cheval*, dans l'église en fête, poussa jusqu'au chœur, et s'en vint faire, solennellement, hommage, à la Vierge Marie, de son armure de guerre. Une statue équestre du roi, commémorative de cet événement, fut élevée, dans la nef, sur un soubassement porté par quatre colonnes, au dernier pilier de droite, avant le chœur. Cette image de Philippe-le-Bel était revêtue de l'armure portée à la bataille, et offerte, à Notre-Dame avec le destrier royal. Cette statue votive était encore, à Notre-Dame, en 1792. Des fédérés marseillais, venus, à Paris, peu de jours avant le 10 août, pour coopérer au décisif assaut qui se préparait contre la royauté, visitaient la cathédrale, que l'on ne songeait point, encore, à consacrer à la déesse Raison. Pendant que l'on chantait les vêpres, à l'autel, ils se précipitèrent sur l'effigie royale, pour se faire la main, la chargèrent, à coups de sabre, et finirent par la mettre en pièces. Ainsi périt cette statue, d'un intérêt historique si considérable, précieuse, aussi, comme spécimen, et comme reproduction, d'un harnais de guerre princier du XIVe siècle. — *Le cœur de Paris.*

— Certes, l'idée me touche plus que je ne saurais le dire, fit le ministre.

Et, après un silence, il ajouta :

— J'en remercierai le roi, du plus profond de mon âme!... Mais, je le supplierai de renoncer à son projet, qui, s'il s'accomplissait, me créerait plus d'ennemis, encore, que je n'en ai... Non que je les redoute, car, comme je n'ai rien à me reprocher, ils ne pourraient m'atteindre; mais, parce que, pour mener, à bien, l'œuvre commencée, j'ai besoin de mettre toutes mes forces au service du roi... par conséquent, je n'ai pas de temps à perdre à me défendre contre ceux qui tenteraient, par envie, d'enrayer, momentanément, mes efforts! (1)

Puis, s'étant assis, tout près de son dévoué serviteur, Marigny poursuivit :

— Est-ce tout?

— Il ne reste plus, Monseigneur, que ce document à examiner, répliqua Jehan.

— Et,... ce document?

— Est des plus curieux et des plus intéressants.

— De quoi s'agit-il?

— Il nous vient de Dom Théophile Lecourt.

— Qui est-ce?

— Le Prieur de l'Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, à Soissons.

— Après?

— Il révèle des faits surprenants.

— Quels?

— Vous plaît-il que je lise le document?

— Inutile! Dis-moi, brièvement, ce qu'il relate.

— Voici : Il paraît que, il y a quelques semaines, arriva, à l'Abbaye, un Moine, un Moine mendiant, un Franciscain (2).

— Engeance dangereuse! Pullulente vermine! dit Marigny.

— Ce Moine, poursuivit Jehan de Saintray, a beaucoup voyagé... Il est allé, assure-t-on, dans les pays infidèles; il a vécu, longtemps, avec les sorciers de ces pays, qui connaissent d'étranges secrets, sont experts en l'art de jeter des sorts, et savent guérir les malades par des moyens, quasi surnaturels, qui déconcertent, ou stupéfient, les savants occidentaux.

— Or, ce Moine...

— D'après le récit, en ce parchemin relaté par le Prieur de l'Abbaye :

1. La statue équestre d'Enguerrand de Marigny fut érigée, pourtant, à côté de celle du roi de France, et détruite après la mort de Philippe-le-Bel.

2. Les moines mendiants, Franciscains, allaient partout; ils demandaient, et vivaient de peu, et, partout, étaient bien reçus. Gens d'esprit, de ruse, et de faconde, ils s'acquittaient, discrètement, de maintes commissions mondaines. L'Europe était remplie de leur activité. Messagers et prédicateurs, diplomates, parfois, ils étaient, alors, ce que sont, aujourd'hui, la poste et la presse. — Michelet.

Dom Théophile Lecourt, ce Moine, Monseigneur, aurait endormi une nonne, une toute jeune fille, blonde, nerveuse, et, cela, rien qu'en la regardant, fixement, après avoir étendu ses mains, sur son front, en une sorte d'imposition ; puis, il lui aurait intimé l'ordre d'aller s'agenouiller, lorsqu'elle serait réveillée, devant l'autel, dans la chapelle, et de réciter, à haute voix, trois prières, indiquées par lui...

— Eh ! bien ?

— Grâce à des gestes mystérieux faits, par le Moine, sur les yeux de la nonne, elle se réveilla...

— Dormait-elle, vraiment ?

— Elle dormait !... Le Prieur l'affirme. Du reste, vingt personnes ont été témoins du même fait.

— Après ?

— La nonne, réveillée, disais-je... se leva, à la très grande surprise des assistants... Elle n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé, pendant son sommeil.

— Et puis...

— On l'observait... cependant.

— Que fit-elle ?

— Elle se dirigea vers les jardins, qui s'étendent devant la chapelle, et, cela, sans se préoccuper des personnes qui l'entouraient...

— Elle alla à la chapelle ?

— Oui, Monseigneur.

— Elle s'agenouilla devant l'autel ?

— Oui, Monseigneur.

— Et elle récita, à haute voix, les prières indiquées par le Moine ?

— En présence du Prieur, et des vingt moines, stupéfaits, qui avaient assisté à la scène précédente.

— C'est impossible !

— Cela est, Monseigneur... Comme vous, le Prieur, et les autres religieux de l'Abbaye, se montrèrent, tout d'abord, incrédules ; mais le Moine, à quelques heures de distance, recommença son expérience, trois fois... Chaque fois, il endormit la nonne, par les mêmes moyens; il n'en faut pas douter, je veux insister sur ce point : la Nonne dormait réellement. Et, trois fois, le Moine lui donna des ordres différents ; il la réveilla... et elle exécuta ses ordres, très ponctuellement ; je répète que la nonne, en état de veille, n'avait plus aucunement conscience de ce qui s'était passé, pendant son sommeil.

— Le Prieur, et les religieux de l'Abbaye, qui ont été témoins de ces scènes, ont été dupes du Moine... Ce sont des simples, à qui l'on peut imposer, aisément, pourvu qu'on soit audacieux et habile... La Nonne était d'accord avec le Moine... Elle ne dormait pas.

— Elle dormait si bien, Monseigneur, au contraire, et d'un sommeil si surnaturel, que le Moine put, pendant son sommeil mystérieux, enfoncer, dans son avant-bras, à un demi-pouce de profondeur, environ, la pointe d'un couteau, sans qu'elle en éprouvât la moindre douleur...

— Singulier divertissement !... Il faut convenir que le Prieur, et les religieux de l'Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes ont d'étranges moyens de se distraire!... Passons... Ces faits, enfantins, ne méritent pas que nous y prêtions attention.

Mais Jehan de Saintray crut devoir insister.

— Permettez-moi de vous dire, Monseigneur, que la chose a plus d'importance que vous ne semblez le croire... Nous devons savoir gré, au Prieur, Dom Théophile Lecourt, de nous en avoir informé... C'est qu'il ne s'agit pas, croyez-le bien, d'un de ces actes, grâce auxquels les prétendus sorciers, qui errent dans les campagnes, disant la bonne aventure, exploitent la crédulité publique par des manœuvres adroites, capables d'étonner les simples; mais d'un phénomène, non expliqué... quoique certain, et dont les savants se sont occupés, déjà.

— Explique-toi mieux?

— Au cours de mes études sur les sciences naturelles, j'ai ouï dire que de pareils faits sont possibles... Ils ont été observés par des gens dignes de foi... Il est constant que, dans les pays infidèles, des hommes, doués d'une force toute particulière, ou de qui se dégage... comment dirais-je?— une... influence, vraiment stupéfiante, un fluide, si j'ose parler ainsi, peuvent agir sur des êtres relativement faibles, sur des femmes, surtout, et annihiler leur volonté de la manière la plus complète, ou, même — ce qui est plus surprenant, comme plus dangereux, aussi — substituer leur volonté propre à celle de l'être par eux influencé...

— Chimère !

— Monseigneur, en matière de phénomènes naturels, on ne doit pas nier, *à priori*, permettez-moi de vous le dire.

— Je ne crois, en toutes choses, qu'à ce qui m'est bien dûment démontré.

— Le Prieur de l'Abbaye a vu.

— On a cru voir, et c'est tout un.

Jehan de Saintray insista encore, cependant.

— Les civilisations antérieures, aujourd'hui disparues, dit-il, furent, vous le savez, Monseigneur, en possession d'une Science profonde, très étendue, qui leur constituait une redoutable puissance... Cela est attesté par des faits très probants.

— Quels?

— Quand ce ne serait que par les prodigieux monuments, dont nous découvrons les ruines... monuments stupéfiants, qui semblent construits par des géants, et qui, pourtant, furent l'œuvre d'hommes comme vous et moi.

— Eh! bien?

— Ces monuments sont bâtis en pierres formidables, d'une seule pièce, si démesurées que nous n'avons plus aucun moyen, non seulement d'en extraire de pareilles des entrailles de la terre ; mais que, même, nous ne connaissons pas d'instruments assez puissants pour les mouvoir.

— Après?

— Les anciens les extrayaient aisément, et les manœuvraient si bien, qu'il les hissaient, à leur gré, jusque sur le sommet des pics les plus élevés.

— Ce qui revient à dire?

— Ce qui revient à dire que, à ce seul point de vue, les anciens, les peuples d'Orient, aujourd'hui dispersés, abattus, détruits, ou abaissés, ou décrépits, ou amollis... déchus, enfin, de leur antique splendeur, furent nos maîtres, furent en possession de secrets que personne ne détient plus, à présent.

— Achève?

— Ces secrets, que ces hommes possédaient, ne s'appliquaient pas, seulement, à l'art de construire ces monuments géants qui disent, aux hommes d'aujourd'hui, stupéfaits, leur incomparable puissance; mais, aussi, c'est certain, à toutes les sciences naturelles : médecine, chirurgie, anatomie, anthropologie, astronomie, sans compter la mécanique, la balistique, et autres... ces secrets étaient, dans les temps d'alors, ès-mains des savants de l'époque, et de leurs adeptes...

Ils se gardaient bien de les répandre... Non qu'ils voulussent garder, pour eux seuls, la puissance que leur donnait leur science, afin de l'utiliser pour asservir les humains; mais parce que la vraie Science, qui est un bienfait entre les mains de ceux qui savent la mettre en œuvre, peut être un danger pour les profanes. Je m'explique : Un poison violent, administré par un savant, peut constituer un remède, rendre la vie, prête à s'éteindre, au lieu que le même poison, aux mains d'un ignorant, donne la mort! La Science, donc, et les anciens l'avaient compris, ne doit pas être divulguée inconsidérément. Elle doit rester l'apanage d'un groupe d'êtres assez forts pour la garder...

— Tout cela est éminemment intéressant, certes, et j'écoute ces très savants propos avec plaisir; mais je ne vois pas bien où tu veux en venir?

— A ceci, Monseigneur, que, après la disparition de ces peuples, dont la civilisation était bien supérieure à la nôtre, disparition qui eut lieu pour des raisons que nous ignorons : cataclysme naturel, ou destruction opérée par l'invasion de peuplades barbares... quelques-uns des savants de qui je parlais, subsistèrent, c'est probable, ou, tout au moins, quelques-uns de leurs adeptes...

— Après?

— Mais ils vécurent dispersés, poursuivis, peut-être persécutés, sans force, désormais...

— Malgré leur science?

— Oui.

— Pourtant...

— Je m'explique : Vous êtes puissant, Monseigneur; mais puissant par la tête, par l'Esprit.

— Eh! bien?

— Si puissant que vous soyez, il vous faut... pour que vos pensées aboutissent...

— Quoi?

— Le bras... qui les exécute!... Sans ce bras, qui vous est absolument nécessaire, toutes les ressources de votre esprit seraient vaines.

— C'est vrai!... Poursuis?

— Donc, les savants en question étaient sans force, parce que les secrets dont ils disposaient n'avaient de puissance, réelle, et d'effet certain, que dans un groupement d'hommes, unis par une civilisation, ayant cet élément initial de toute société : la hiérarchie... Ils étaient la tête, les chefs; cependant, ils n'avaient plus, à leur gré, les bras, c'est-à-dire la foule, qui ne peut concevoir, certes; mais qui, du moins, exécute...

— D'accord.

— Ils périrent, c'est indubitable... Toutefois, quelques-uns léguèrent, sans doute, une partie de leurs secrets, non plus, malheureusement, à des adeptes, préparés, dès longtemps, par les savants eux-mêmes, à recevoir les susdits secrets, à les comprendre, à les approfondir, à les perfectionner, même; mais à des profanes... qui, n'ayant pas les forces intellectuelles nécessaires, n'ayant pas la science élémentaire capable de leur en faire apprécier la valeur, ne purent les utiliser... Et c'est ainsi que, dès lors, des hommes vulgaires, eurent, entre les mains, de merveilleux instruments scientifiques, dont ils ne surent pas se servir, et, même, dont l'utilité, réelle, leur échappa...

— Je comprends, fit Marigny... Tel un pâtre, mis en possession d'une harpe admirable, qui, sous des mains d'artiste, peut rendre des harmonies ineffables, et qui, sous ses doigts inexpérimentés, ne donne plus que des sons mélodieux encore; mais sans accents...

— C'est cela, Monseigneur... ces secrets, cependant, ces secrets de sciences perdues, dont l'utilité, jadis connue, échappe, aux profanes, existent encore, se sont perpétués, de génération en génération, sans se perfectionner... Voilà comment on peut voir, dans les pays d'Orient, autrefois superbes, à présent redevenus barbares, des gens sans aucune instruction, disposer de forces étranges, dont les manifestations, pourtant très naturelles, paraissent, à première vue, occultes, miraculeuses.

... Elle put atteindre un siège, sur lequel elle tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, à quelques pas de Marigny. (P. 630.)

— Conclus?

— Le Moine, qui passa par l'Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, a voyagé beaucoup, ainsi que je vous l'ai dit, Monseigneur... Il a parcouru les pays Infidèles... Sans doute, il a appris, de quelque prétendu sorcier de là-bas, cet art mystérieux, qui, de par la simple imposition des mains, peut donner, comme je vous l'ai expliqué, d'après la note du Prieur de l'Abbaye, les

résultats dont les religieux du Monastère de Soissons ont été les témoins ébahis.

— Fort bien... Tout cela est vraisemblable, en somme, et, surtout, fort clairement décrit... Alors, quel est ton avis, sur la question?

— Le Prieur, et les religieux de l'Abbaye, ont vu une scène curieuse.

— Eh! bien?

— Pourquoi ne la verrions-nous pas, à notre tour.

— Comment?

— En faisant venir le Moine, à Paris, et en lui intimant l'ordre, qu'il n'éludera pas, certes, de recommencer, devant nous... et, même, devant des savants, tels que maître Jean Pitard, ou maître Gaucher Faber, les expériences, à tous le moins curieuses, qu'il a faites à l'Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes... Je dois ajouter, Monseigneur, bien que vous me connaissiez assez pour savoir que, en toute cette affaire, je ne suis pas poussé par une vaine curiosité... je dois ajouter, puisque vous me permettez de vous parler, librement, que nous avons le devoir de nous préoccuper de ces faits.

— Le devoir?

— Oui... D'abord, parce que de pareils faits peuvent intéresser la Science... Elle progresse, de jour en jour... Bientôt, elle pourra, qui sait?... retrouver — grâce aux connaissances nouvelles qu'elle a acquises, et si l'on fait, devant les savants actuels, des expériences pareilles à celles du moine — certains secrets des savants de jadis. C'est ainsi, Monseigneur, que tout se perd, et se retrouve, ici-bas, dans le cours des Temps (1).

— Tu as raison...

— Ce n'est pas tout... Si ce Moine dispose, vraiment, d'un pouvoir pareil, occulte ou naturel, grâce auquel il lui est loisible d'annihiler la volonté humaine, à son profit... et à l'insu de la créature qui subit sa puissance...

— Il pourrait en abuser dans un but criminel...

— Certes...

— Voyons donc ce Moine... conclut Marigny, enfin convaincu par Jehan de Saintray.... Tu remercieras, donc, le Prieur de l'Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes de la communication qu'il nous a faite, et tu le préviendras que je le prie de se rendre à Paris, en personne, le plus tôt possible, avec le Moine...

— Ce sera fait, Monseigneur, répliqua Jehan de Saintray.

Marigny se leva.

1. Le phénomène dont il est question, ici, était connu dans l'antiquité... Il fut étudié, au Moyen-Age... Mesmer l'expérimenta, publiquement, au Siècle dernier, sous la dénomination de Magnétisme... Il est, aujourd'hui, classé, catalogué, reconnu, par la Science Officielle, sous le nom d'Hypnotisme.

— Tu es un savant, Jehan, dit-il, affectueusement... Tout ce que tu m'as expliqué est fort intéressant... Nous en causerons, de rechef, ce soir, avec Maître Gaucher Faber.

— A votre gré, Monseigneur.

Le ministre soupira.

Il reprit, après un moment :

— Heureux sont les hommes qui donnent leur vie à de pareilles études... Je conçois qu'elle les passionne... Je conçois qu'ils s'y enfoncent jusqu'à l'oubli, absolu, de toutes les occupations, mesquines, qui retiennent l'attention de leurs contemporains...

Il secoua la tête et dit encore :

— Ces hommes sont utiles... et, comme ils vivent en dehors des passions, des ambitions, des cupidités humaines, ils ne voient pas les hontes de l'existence, ils n'excitent pas la jalousie, ils n'ont pas d'ennemis... ils ne dépensent pas leurs forces en une lutte inféconde : J'envie leur sort!...

Puis, il fit un beau geste large, et conclut ainsi :

— Il faut subir sa destinée, remplir son devoir... Dieu se charge du reste?

Enfin, il demanda :

— Est-ce tout?

— C'est tout, Monseigneur.

— Bien!... Alors, je vais te laisser, Jehan... Je dois voir, ce matin, le chef des travailleurs qui construisent le quai que nous avons commencé, l'an dernier, au bord de la rivière[1]... Après quoi, je me rendrai à la Tour du Louvre, où j'ai de la besogne... Je serai chez moi, en ma maison, dans deux heures... Je t'y retrouverai?

— Oui, Monseigneur.

Enguerrand de Marigny allait sortir, quand un homme d'armes parut dans la salle.

C'était l'un des capitaines de garde, au dehors, en l'immense salle précédant la Salle du Conseil, ou la « Chambre Dorée. »

— Que voulez-vous ? fit le Ministre, surpris.

— Monseigneur, répliqua le Capitaine... une femme, une religieuse s'est présentée, tout à l'heure, à l'une des portes du Palais, et a demandé à vous voir pour affaire très urgente... D'abord, on l'a prise pour une folle, et on a voulu l'éconduire... Même, je dois dire que les hommes de garde se sont amusés à ses dépens... Elle a insisté, cependant, de telle façon que l'on m'a fait prévenir... J'ai vu la religieuse; je l'ai accompagnée jusqu'ici; enfin,

1. Les quais de la Seine furent commencés, en effet, en 1312, sous le règne de Philippe-le-Bel.

j'ai cru devoir vous informer de ce qui se passe... La religieuse, vient, dit-elle, de l'Abbaye Royale de Maubuisson.

Marigny se rapprocha de Jehan de Saintray.

— Ce doit être Sœur Dorothée ! fit-il, à voix basse... De par Dieu, je serai bien aise de la voir.

Puis, se tournant vers le capitaine, il reprit, sur un ton à la fois impérieux et sévère :

— Vous sévirez, rigoureusement, contre les hommes qui se sont amusés aux dépens de la solliciteuse... Faites un exemple : Il importe que les soldats s'habituent à respecter les femmes, et, surtout, celles qui portent l'habit religieux !... Quant à vous, capitaine, vous avez rempli votre devoir... Conduisez, ici, cette religieuse, avec tous les égards qui lui sont dus.

Le capitaine s'inclina et sortit.

* * *

Certes, et il faut le dire ici, la demeure du roi de France, comme celles des Hauts Seigneurs, était gardée, alors, et l'on n'y pénétrait point aisément; mais, à cette époque, le roi ne vivait pas, — comme d'aucuns pourraient le croire — au milieu d'une splendeur... et sa personne n'était pas entourée, comme elle le fut plus tard, d'une véritable armée de courtisans et de serviteurs.

Le roi, et ses familiers, menaient une vie simple, relativement... du moins si on la compare à celle des princes qui régnèrent cent cinquante ans plus tard, et, notamment, à partir de la Renaissance.

Sous Philippe-Auguste, les serviteurs attachés à la personne du roi, ou à la famille royale, n'étaient, encore, qu'en petit nombre.

Un chancelier, un chapelain, un écuyer, un « bouteiller, » quelques chevaliers du Temple, quelques sergents d'armes... étaient les seuls officiers domestiques du palais.

Bien mieux — détails historiques intéressants : Le roi et les princes de sa maison ne changeaient de vêtements que trois fois par an : à la Saint André, à la Noël, et à l'Assomption.

Tous ces habits étaient fort simples.

Les enfants de roi couchaient dans des draps de serge (étoffe de laine croisée), et leurs nourrices étaient vêtues de robes de couleur foncée, en tissu de laine appelé « brunette ».

Le manteau royal, qui était d'écarlate, portait, seul, des pierres précieuses ; mais le roi ne s'en servait qu'aux grandes cérémonies.

Louis IX, le Saint Roi, se tint, personnellement, dans des habitudes, à peu près analogues.

Dans la curieuse ordonnance rendue par Philippe IV, dit le Bel, et con-

sacrée à l'organisation intérieure de tous les services du Palais, il n'est accordé à la Reine Jeanne de Navarre... pour sa suite et sa compagnie ordinaires, que « deux dames et trois damoiselles », et il ne lui est attribué que deux « chars » à quatre chevaux, l'un pour elle, l'autre pour ses dames.

Ailleurs, l'ordonnance royale enjoint à un maître d'hôtel, spécialement désigné « d'acheter tous les draps et fourrures pour le roi, de garder la clé des armoires où ces draps seront renfermés, de savoir combien on en donnera aux tailleurs pour faire les habits, et de vérifier les comptes quand les tailleurs viendront toucher le prix de leurs ouvrages. »

Un dernier exemple de l'excessive simplicité de nos rois, un siècle, avant Philippe-le-Bel.

Sous Philippe-Auguste, le sol des habitations royales était ordinairement pavé de pierre dure, si non revêtu d'un carrelage émaillé ; on avait soin de le joncher d'herbes fraîches et odoriférantes en été, et de paille, en hiver. Philippe-Auguste ordonna que l'Hôtel-Dieu, de Paris, aurait droit, désormais, aux « jonchées », et à la paille, qu'on retirerait, chaque jour, des Salles de son Palais (1).

Tous ces détails relatifs aux mœurs d'une époque, sont utiles, et, même, indispensables — on en conviendra, sans doute ?

Ils ont pour but de constituer un décor exact autour des personnages historiques évoluant en ce récit, et de montrer leur figure d'une manière plus rigoureusement fidèle.

Il faut ajouter que, si Marguerite de Bourgogne, ses sœurs et leurs amants, vivaient à l'Abbaye Royale de Maubuisson, au milieu du luxe le plus artistique, toute cette splendeur, dont les princesses aimaient à s'entourer, n'était rien en comparaison de celle qui fut déployée, plus tard, ainsi que nous l'avons indiqué, déjà, plus haut, par François Ier et les Médicis, et, surtout, plus tard encore, par Louis XIII, d'abord, et par Louis XIV, le Roi-Soleil, devenu le Maître absolu du beau royaume de France.

La splendeur royale augmenta au fur et à mesure que grandit la puissance du roi.

Au XIIIe siècle, le roi n'était encore que le premier parmi les Hauts Barons ; sa puissance était discutée, parfois — souvent, même, par « ses Pairs »... aussi riches, et presque aussi puissants que lui.

En 1313, l'autorité royale s'accrut, entre les mains de Philippe-le-Bel ; il put, et sut s'affranchir de l'ingérence de « ses Pairs » dans les affaires de l'Etat... parce qu'il s'était efforcé de les abattre, de les plier devant sa souveraineté.

Ils résistèrent, d'abord ; mais, peu à peu, ils s'inclinèrent... prêts, d'ailleurs, à mordre le poing, redoutable, qui leur avait imposé le joug.

1. *Mœurs, usages et coutumes au Moyen Age.* — Paul Lacroix.

Le roi n'avait donc point de cour...

Il fallait que ce point fut fixé.

On ne sera pas étonné, par suite, que Sœur Dorothée ait pu s'introduire, aussi aisément, dans le Palais, jusque par devant le premier ministre : Enguerrand de Marigny...

* * *

Cependant, le capitaine reparut, dans la chambre du Conseil, précédant Sœur Dorothée... puis, il se retira.

IV

SŒUR DOROTHÉE DEVANT ENGUERRAND DE MARIGNY

Enguerrand de Marigny s'était assis à quelque distance de la table où Jehan de Saintray écrivait, tout en compulsant les divers documents, examinés, par lui, avec son Maître, peu auparavant.

Sœur Dorothée était pâle, défaite. Son costume était couvert de poussière.

Elle devait être lasse, après un voyage assez long, en somme, et très fatigant... De plus, elle était, assurément, fort émue.

Elle fit quelques pas et se sentit défaillir.

— Permettez-moi de m'asseoir, Monseigneur... dit-elle, d'une voix tremblante... Je ne puis plus me soutenir... Vraiment, je suis brisée.

Jehan de Saintray se leva, précipitamment.

Il saisit la religieuse dans ses bras vigoureux.

Il était temps, certes.

Sans cette aide, opportune, Sœur Dorothée se fut affaissée, sans doute.

Appuyée au bras du jeune homme, elle put atteindre un siège, sur lequel elle tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, à quelques pas de Marigny.

— Remettez-vous ! lui dit celui-ci, bienveillamment.

La religieuse défit les épingles qui attachaient sa coiffe, et la retira. Sa magnifique chevelure noire, aux tresses longues et soyeuses, roula sur sa nuque, à la peau fine, ambrée, et encadra, splendidement, son beau visage.

Alors, elle respira mieux.

— Excusez-moi, Monseigneur, dit-elle... J'ai cru que j'allais m'évanouir !...

Elle s'interrompit.

— Je suis venue à Paris, très vite, dans une lourde carriole, reprit-elle... Je n'ai pris aucun repos depuis plus de trente-six heures... Enfin, la chaleur... l'émotion...

— Remettez-vous! répéta Marigny.

— En arrivant au Palais, j'étais à demi morte! poursuivit l'espionne. En pénétrant dans cette salle, après avoir affronté les regards, curieux ou malveillants, de vos serviteurs et de vos hommes d'armes, je me suis trouvée, tout à coup, comme anéantie!

Elle soupira.

Il y eut un assez long temps de silence.

— Comment êtes-vous, à présent? interrogea Jehan.

— Mieux!

— Voulez-vous prendre quelque cordial?

— Merci!

Marigny réfléchissait.

Il se demandait pour quel motif la fausse religieuse avait quitté son poste, si précipitamment.

Il se disait qu'il avait dû se passer, à Maubuisson, un fait grave, et il avait hâte de le connaître... hâte que la visiteuse s'expliquât.

— Eh! mais... fit-il, voilà que votre visage se recolore; vous respirez plus librement; vous paraissez avoir repris des forces?

L'espionne releva la tête.

— Oui! répliqua-t-elle.

On eut dit qu'elle s'était décidée, brusquement, à entamer l'entretien.

— Vous êtes donc capable, maintenant, de répondre à nos questions? demanda, encore, Marigny.

— Oui!

— Votre dernier message ne nous avisait pas que vous deviez revenir, si tôt, à Paris... Pourquoi vous êtes-vous éloignée, de l'Abbaye, sans un ordre exprès de nous?

Avant de répondre à cette question, Sœur Dorothée réfléchit, un moment.

Marigny fixa, sur elle, son regard investigateur.

L'espionne, ayant levé les yeux... et son regard s'étant croisé avec celui du ministre, elle se troubla.

— Eh! bien? poursuivit Marigny...

— C'est que...

— J'attends?

— Vous saurez tout, Monseigneur... Seulement...

— Seulement?

— Je voudrais...

— Quoi?...

— Excusez-moi, Monseigneur... Je suis profondément troublée... Quand je vous aurai tout appris, vous comprendrez que j'aie hésité à parler... C'est que je vais vous livrer un secret terrible; c'est que, ce qu'il en résultera peut avoir, une influence, décisive, sur ma destinée... En pareil cas, on peut hésiter, certes...

— Puisque vous êtes venue ici, c'est que vous étiez résolue à me confier ce secret, dont il s'agit, et à supporter, quelles qu'elles fussent, les conséquences que votre révélation peut avoir?

— Sans doute!... Mais, au dernier moment, j'ai peur!

— Allons, parlez!... Soyez sûre que vous n'avez rien à redouter de moi... au contraire.

— La Madone veuille, Monseigneur, que vous restiez aussi bon que vous l'avez été, déjà, pour votre humble servante!

— Parlez!

Sœur Dorothée parut plus rassurée, tant Marigny l'avait traitée avec bienveillance.

— Vous me connaissez depuis longtemps, Monseigneur, reprit-elle... Vous m'avez vue toute petite... Vous savez comment j'ai quitté notre pays, il y a vingt ans, avec mon mari.

— Au fait!... Parlez-moi du motif de votre visite au Palais?

— Oh! de grâce... écoutez-moi patiemment, Monseigneur.

— Poursuivez donc?

— Vous savez que nous sommes venus, mon mari et moi, nous installer à Paris... Vous savez comment j'ai abandonné le foyer familial pour suivre mon amant...

— Après?

— Vous savez que j'ai vécu, pendant vingt années, près de cet homme, et comment, en ces temps derniers, il m'a outragée...

— Après?

— Vous savez, enfin, dans quelles circonstances j'ai été chassée par mon amant... Meurtrie, torturée, brûlée par la fièvre, demi-morte, en haillons, sans ressources, dénuée de tout, j'allais mourir, méprisée, honnie : juste châtiment de mes fautes... quand j'eus l'idée de m'adresser à vous, tout puissant, et de vous demander votre aide...

— Je vous l'ai accordée.

— Oui!... Il vous plût de vous souvenir du passé... Il vous plût de vous souvenir de l'enfant que vous aviez connue, là-bas, en votre pays natal... Je vous en serai reconnaissante éternellement...

— Poursuivez?

— Grâce à vous, j'eus un asile; on me donna des soins, et, en peu de jours, je me trouvai sur pied.

— Après?

... Lui prit la main, la baisa, et dit : — Oh ! merci, Monseigneur !
Elle était ivre de joie. (P. 638.)

— Et c'est alors que vous m'avez dit... vous vous en souvenez, Monseigneur : « Mon appui vous est acquis, désormais ; il ne vous fera jamais défaut, si vous consentez à me rendre un service. » — « Lequel ? » demandai-je... — Et vous m'avez répondu : « J'ai besoin de savoir ce qui se passe... tout ce qui se passe... à l'Abbaye Royale de Maubuisson, dans l'entourage de la princesse Marguerite de Bourgogne, reine de Navarre, et future reine de France... Vous plaît-il de me prêter votre aide en cette circonstance ? »

— C'est exact.

— Vous m'avez expliqué ce que vous attendiez de moi ; vous m'avez fait endosser cet habit de religieuse, que je porte, et vous m'avez envoyée, à Maubuisson, munie, pour l'Abbesse de ce Monastère, d'une missive par laquelle vous m'accréditiez, auprès d'elle, afin qu'il me fut possible d'accomplir mon œuvre, sans gêne, et fructueusement.

— Eh ! bien?

— Vous m'avez dit, que, si je vous servais utilement, vous me récompenseriez...

— Je ne m'en dédis pas.

— Or, Monseigneur, je vous ai bien servie.

— Vous serez donc récompensée.

— Vous m'accorderez la grâce que je veux vous demander?

— Pourquoi pas.... si cela est en mon pouvoir. Mais cette grâce...

— Monseigneur, sachez qu'un complot se trame contre le trône.

— Un complot?

— Oui! Plusieurs personnes pourront être, bientôt, impliquées dans ce complot... Il y va de la vie, pour elles, c'est sûr.

— Poursuivez?

— Quand vous saurez tout, Monseigneur, — il n'en faut pas douter — vous sévirez.

— Achevez?

— Or, en récompense du service que je vais vous rendre...

— Eh ! bien?

— Je ne vous demande qu'une chose...

— Quelle?

— La vie de l'un des coupables.

La religieuse attendit, impatiemment, la réponse du ministre.

Celui-ci avait compris, tout aussitôt, ce que voulait dire son interlocutrice...

* * *

... Il faut insister sur ce point : Marigny, habitué, dès longtemps, à se défendre contre ses innombrables ennemis, avait dû s'efforcer de développer encore, en lui, pour être mieux armé dans la lutte incessante qu'il lui fallait engager, les rares aptitudes dont la nature l'avait doué, et qui lui permettaient de voir, vite et juste, lorsqu'il avait à prendre une décision, ou lorsqu'il devait discerner le vrai du faux.

Nul, mieux que lui, ne connaissait l'âme humaine...

Nul, plus que lui, n'était expert en l'art, très difficile, de deviner, par le seul examen des physionomies, ce qui se passait en l'esprit, ou en le cœur, de ceux qui lui parlaient.

On ne le trompait que fort rarement.

Comme tous les hommes supérieurs, qui occupent une haute situation... qui ont vu, de très près, les misères... qui ont apprécié la fragilité humaine, il était bon et plein d'indulgence pour les fautes des autres : seuls, les médiocres sont sans pitié pour les faiblesses des créatures!

De même que son maître, Philippe IV, il protégeait les humbles, défendait les déshérités, ceux qui avaient fait le mal inconsciemment; mais, éminemment juste, il sévissait, impitoyable, implacable, contre ceux qui commettaient le moindre délit, même, et qui ne pouvaient arguer, comme excuse, ou de leur ignorance, ou de la complicité, malfaisante, d'une de ces passions quelconques, irraisonnées, par lesquelles ils s'étaient sentis dominés.

D'autre part, convaincu, avec raison, de sa supériorité... certain qu'il agissait, en toute occasion, pour le bien des créatures, il brisait, sans la moindre hésitation, tous ceux qui tentaient d'enrayer sa marche en avant : Il croyait, fermement, que l'homme d'État, quand il le juge nécessaire, *et à la condition expresse de n'agir, jamais, que dans l'intérêt de tous*, a le droit de frapper un juste, même,... s'il est indispensable que cette victime soit immolée pour le salut public.

Très rapidement, il s'était donc rendu compte de l'état d'âme de la fausse religieuse.

« La pauvre!... pensait-il... Être affolé!... Créature digne de pitié!... Elle a voulu se venger de celui qui l'a torturée... Elle a agi en ce sens... Et puis, au moment, où, de par ses actes même, elle a atteint son but; au moment où elle peut abattre celui qu'elle croyait haïr... elle se reprend!... Elle a peur!... Au lieu de le frapper, elle rêve de le sauver... La haine qu'elle éprouvait, pour lui, était encore de l'amour... O femme, être sublime et inconscient; créature faite, tout à la fois, d'énergie admirable et d'imbécile faiblesse!... »

Puis, réfléchissant un moment,... il dit, encore :

« Je lui ai promis une récompense, si elle me servait fidèlement... Elle m'a servi, fidèlement, c'est certain : sa présence, ici, le démontre... Elle veut obtenir, en paiement de ses services, la grâce de son amant... Elle a hésité, c'est sûr, à venir ici; elle a dû être prête, là-bas, à livrer, à cet homme, le secret de nos relations... à lui apprendre qu'elle a été envoyée, à Maubuisson, par moi... Quel danger j'ai couru!... Tout pouvait être perdu, si elle avait agi ainsi!... Oh! comme on risque gros, en employant de pareils auxiliaires!... Hélas! cela est, parfois, nécessaire... Heureusement, elle n'a pas donné suite à son projet... Elle a réfléchi... Elle est venue, à Paris, bien décidée à me révéler tout ce qu'elle a surpris... Elle a pensé, sans doute, qu'elle irait, ensuite, trouver son amant; qu'il saurait, par elle, ce qu'elle a fait, pour lui, et qu'il lui serait reconnaissant de tant de dévouement!... Oui,

oui, voilà bien ce qui s'est passé... Voyons?... Dois-je lui accorder la grâce de cet homme?... Si je lui engage ma parole, en cette affaire, je devrai la tenir... Or, cela me gênera, qui sait?... D'autre part, si je refuse, elle ne me dira rien de ce qu'elle a découvert, là-bas, et qui est, évidemment, fort important pour le bien de l'État... La contraindre à parler?... Oui!... Je le pourrais, certes!... Mais ce serait un mauvais moyen à employer, auquel je n'aurai recours que s'il le faut absolument... Que faire, donc?.. Comment m'y prendre pour qu'elle parle, et pour ne pas m'engager, envers elle, définitivement?... Situation difficile!... Situation embarrassante! »

Tout à coup, le visage de Marigny s'éclaira.

Une idée, qui, selon lui, devait le tirer d'embarras, avait traversé son esprit.

« C'est cela, se dit-il, satisfait... C'est cela!... Agissons!... »

*
* *

Lors, s'adressant à la fausse religieuse :

— Vous disiez... fit-il, qu'un complot se trame contre le trône?

Sœur Dorothée, perplexe, profondément troublée, parce que le ministre n'avait pas répondu à sa question... regrettait, maintenant, de n'avoir pas donné suite à son premier projet... de n'avoir pas vu son amant à Maubuisson... de ne lui avoir pas tout dit; elle regrettait d'être venue, à Paris... de s'être livrée, à Marigny, qui la tenait, à présent, et qui, c'était sûr, après les paroles, très graves, qu'elle avait prononcées, ne la lâcherait pas.

Oh! comme elle avait été follement imprudente!

Ce Jean de Meung, qu'elle aimait toujours... était perdu, hélas!

Oui, oui, elle avait perdu celui qu'elle voulait sauver!

Est-il besoin de le déclarer... Sœur Dorothée, en effet, — le lecteur l'a deviné, dès longtemps, sans doute — c'était bien Gisèle, la femme d'Apollon, la mère de Roland, la maîtresse de l'auteur du *Roman de la Rose*.

Messire Jacques ne s'était pas trompé : cette religieuse, qu'il avait vu passer devant sa maisonnette, à l'aube de ce même jour, c'était bien cette femme qui l'avait tant meurtri, jadis... cette femme à qui il ne songeait, jamais, malgré sa trahison, sans que son cœur battît, au seul souvenir des joies inoubliables qu'il lui devait!

— Oui, Monseigneur, répliqua l'espionne. « On » est prêt à attenter aux jours de Sa Majesté Philippe IV.

En entendant la question à elle posée par le ministre, elle avait repris espoir, tout à coup.

Marigny, habilement, du reste, s'était bien gardé de parler, d'abord, de la chose qui intéressait le plus son interlocutrice.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez? demanda t-il.

— J'en ai.

— J'entends.... des preuves... décisives?

— Des preuves décisives...

— Montrez-les.

— C'est que...

— Quoi?... Je comprends : Vous voulez, avant de nous fournir ces preuves, nous donner des explications. Rien de plus juste. Eh! bien... expliquez-vous?...

— C'est que...

— Dites?

— C'est que vous n'avez pas répondu à la demande que je vous ai adressée, tout à l'heure.

— Quelle?...

— Je vous ai demandé de m'accorder, en récompense de mes services, la vie de l'un des coupables.

— Son nom?

— Ne l'avez-vous pas deviné?

— Jean de Meung?

— Oui, Monseigneur.

— Il est le complice de ceux qui ont ourdi le complot dont il s'agit?

— Oui. Oh! accueillez favorablement ma demande, Monseigneur, je vous en conjure?...

— La vie d'un homme!... Chose grave!... fit Marigny. Avant de m'engager avec vous, il faut que je sache si vous ne vous exagérez pas l'importance de vos services; il faut que je pèse, et soupèse, le degré de culpabilité de Jean de Meung, comme de ses complices... Un juge intègre ne doit pas s'engager, à la légère, en une circonstance aussi grave... Dites-moi donc, d'abord, tout ce que vous savez, relativement à ce complot; fournissez-moi les preuves que vous possédez... Après quoi, je verrai si je puis faire droit à votre demande.

— Mais...

— Vous hésitez?

— Oui.

— Pourquoi?

— Si... quand vous saurez tout...

— Eh! bien?

— Vous refusiez de m'accorder...

— Alors, vous m'offrez un marché?

— Monseigneur...

— Admettons que je refuse?... Vous ne parleriez donc pas?

— Monseigneur...

— Vous êtes hardie!... Savez-vous que je pourrais vous contraindre à vous expliquer, si je voulais?

— Grâce!

Marigny avait voulu terrifier Gisèle... et pour cause : on saura, bientôt, pour quel motif.

Il avait réussi : Gisèle était, devant lui, frissonnante, éperdue.

Lors, le ministre, changeant de ton, subitement, reprit, d'une voix moins courroucée :

— Tenez, j'ai pitié de vous!... Oui, je suis prêt à vous accorder la grâce que vous sollicitez...

L'espionne se leva, marcha vers le ministre, lui prit la main, la baisa, et dit :

— Oh! merci, Monseigneur!

Elle était ivre de joie.

Jehan de Saintray, qui avait assisté à cette scène, sans y prendre part, mais en y prêtant une attention soutenue... parut stupéfait que Marigny eût pris une pareille décision.

Il se rapprocha de son maître, et, à demi-voix, respectueusement, il lui dit :

— Prenez garde, Monseigneur! Je sais que vous ne revenez jamais sur votre parole : Or, cet engagement que vous...

— Laisse-moi faire! répliqua le ministre, en souriant.

Il paraissait sûr de lui, grâce à l'idée qu'il avait eue, un moment auparavant.

Marigny reprit, à haute voix, s'adressant à Gisèle :

— Je vous accorderai la grâce que vous m'avez demandée... à une condition...

— Laquelle?

— Retenez bien, textuellement, les paroles que je vais prononcer, poursuivit, gravement, le ministre.

— J'écoute, Monseigneur.

— S'il est démontré que les princesses, leurs amants, leurs familiers, trament un complot contre le roi, ou contre la sûreté de l'État; si vous me fournissez des preuves, irréfutables, du crime; si, par suite, la culpabilité des conjurés est, dûment, établie...

— Eh! bien?

— Je vous donne ma parole, en mon nom, et au nom du roi, même, que la vie de Jean de Meung vous appartiendra.

— Merci, Monseigneur! répéta Gisèle.

— Vous êtes satisfaite?

— Oui, Monseigneur.

— Nous sommes bien d'accord ?

— Oui !

— Alors, parlez?

Marigny s'assit, très calme, tout souriant.

Jehan de Saintray, stupéfait, de plus en plus, regardait, tour à tour, son maître, et Gisèle.

Il se disait :

— C'est étrange !... Que va-t-il se passer?... Observons !

V

OU L'ON VERRA COMMENT, AU MOYEN AGE, UN PREMIER MINISTRE SE DÉBARRASSAIT DES GENS QUI LE GÊNAIENT

Alors, Gisèle raconta, à Enguerrand de Marigny, en détail, tout ce que le lecteur sait déjà... tout ce qu'elle avait découvert pendant les dernières heures de son séjour à l'Abbaye Royale de Maubuisson.

Le premier ministre de S. M. Philippe IV, impassible, en apparence, écouta, sans l'interrompre, le long, et si intéressant, récit de l'espionne.

Il était éminemment satisfait.

Certes, Gisèle n'avait rien exagéré quand elle avait affirmé que le service, par elle rendu, avait une capitale importance.

Enfin, elle montra, à l'appui de ses dires, — preuves décisives, — les pièces, dérobées, par elle, dans la cellule du Révérend Père Richard, savoir : le parchemin chiffré envoyé par le courrier du « Grand Maître » ; le livre de prières, les tablettes de l'Evêque-Moine, et la figure de cire à l'effigie du roi de France.

Marigny, et Jehan de Saintray, examinèrent, attentivement, toutes ces pièces, et se persuadèrent, bien vite, que les explications fournies par Gisèle étaient fondées.

Même, ils admirèrent son adresse et son intelligence

Si complètement maître de lui qu'il fût, Marigny ne put dissimuler la joie profonde qu'il éprouvait. Son visage resplendissait.

Enfin !

Il tenait donc Marguerite de Bourgogne !

— Avouez, Monseigneur, que je vous ai bien servi? dit Gisèle.

— C'est vrai! répliqua Enguerrand

— Il vous est démontré, à présent, — je répète, textuellement, les paroles que vous avez prononcées, tout à l'heure, « que la princesse Marguerite, ses sœurs, leurs amants, et leurs familiers, trament un complot contre le roi, ou contre la sûreté de l'État? »

— C'est certain!

— Je vous ai fourni les preuves du crime?

— Oui!

— La culpabilité des conjurés est établie?

— Absolument!

— Eh! bien, Monseigneur... je vous rappelle la parole, que vous m'avez donnée, en votre nom, et au nom du roi, même.

Gisèle regarda Marigny.

Celui-ci sourit.

— Je tiendrai ma parole! répliqua-t-il.

Jehan de Saintray tressaillit.

Etant donné le caractère de son maître, sachant jusqu'à quel point il était intègre, sachant qu'il s'était montré, toujours, implacable, contre un coupable, quel qu'il fût... il lui semblait impossible qu'il fît grâce à un homme convaincu du crime de lèse-majesté.

Et, d'autre part, pourtant, il ne lui semblait pas possible que Marigny ne tînt pas sa parole envers Gisèle.

Oh! il avait prévu ce qui devait arriver... c'est pour cela qu'il avait cru devoir intervenir, à ce sujet, respectueusemont, un moment auparavant.

Mais Marigny, sûr de lui, avait répondu :

« Laisse-moi faire! »

Quel projet avait-il, alors?

Comment se tirerait-il de ce mauvais pas?

— Oui... je tiendrai ma parole! répéta Marigny.

Il se rendait compte de ce qui se passait dans l'esprit de son second; mais il se disait :

« Tout à l'heure, il verra que j'ai entendu rester libre de moi-même... En ce cas, — et pour le besoin de l'Etat, qui doit primer toute considération de quelque ordre qu'elle soit, — il fallait agir de ruse... Ainsi ai-je fait... Si mon acte doit être injuste, j'ai conscience de l'avoir mis en œuvre dans l'unique intérêt de la France... Par suite, ma conscience est en repos! »

— Grâces vous soient rendues, Monseigneur! dit Gisèle.

Elle avait craint, une minute, que le ministre ne refusât, malgré sa promesse formelle, de lui accorder la vie de Jean de Meung.

Marigny regarda, fixement, Gisèle.

— Vous haïssez bien cet homme, fit-il... ce Jean de Meung!

... Que dans la campagne, où les manants les rencontrent, enlacés, échangeant des baisers, sous la feuillée !... (P. 643.)

L'espionne, surprise, regarda, de nouveau, le ministre, comme pour l'interroger.

— Monseigneur... fit-elle, troublée.

On eut dit qu'elle avait eu conscience, tout à coup, que son interlocuteur ne lui donnerait pas satisfaction.

Or, cela l'épouvantait, d'ores et déjà.

— Oui, répéta Marigny, vous haïssez bien... « l'amant de la princesse Jeanne! »

Les yeux de Gisèle s'allumèrent.

— C'est vrai! clama-t-elle... Il est l'amant de la princesse Jeanne!...

L'effet que le ministre, fort habilement, avait voulu produire, s'était produit, tout aussitôt.

Gisèle poursuivit :

— Je l'ai vu, là-bas, chaque jour, auprès d'elle... empressé — comme il l'était, auprès de moi, naguère, aux premiers temps de notre union amoureuse!... Car ils ne se gênent guère; on les rencontre, tous, ainsi que je vous l'ai fait savoir, par groupes, ou par couples, autant dans le Monastère même, où ils scandalisent les religieuses par leur tenue, par leurs ébats, que dans la campagne, où les manants les rencontrent, enlacés, échangeant des baisers, sous la feuillée!...

— Après?

— La nuit, ils veillent, en la Tour de la Reine Blanche, où la princesse Marguerite s'est installée... Ils boivent... Ils chantent, jusqu'au jour... Oui, je les ai vus!...

— Eh! bien?

— Et cela vous a servi, Monseigneur, parce que ce spectacle, chaque jour, me faisait souffrir, et ravivait ma haine!...

Après un temps de silence, elle ajouta :

— Mais la nuit dernière, quand j'ai surpris l'important secret que je vous ai communiqué... quand j'ai eu la preuve du complot, quand je me suis rendu compte que la vie de Jean de Meung était menacée... profondément meurtrie je me suis interrogée, longtemps.

— Pourquoi?

— O femmes! Pauvres créatures que nous sommes! Comme nous nous trompons sur les sentiments que nous éprouvons!...

— Hein?

— « Cet homme, qui m'a tant fait souffrir, qui m'a outragée, si cruellement, est ce que je le hais vraiment? » me demandais-je... Et je me rendis compte que je l'aimais toujours.

— Comment?

— Si je ne l'avais plus aimé, je l'eusse méprisé : La haine que je croyais ressentir pour lui, était encore de l'amour!...

Marigny fit un mouvement, comme si l'aveu de Sœur Dorothée l'avait profondément étonné.

— Vous l'aimez toujours? fit-il, en jouant la surprise à merveille.

— Oui! Je l'aime toujours! poursuivit l'espionne. Oh! vous avez été si bon, pour moi, Monseigneur, que je vous dirai tout!... Il faut que vous le sachiez: hier, après avoir dérobé, dans la cellule du Père Richard, les pièces que voici, j'ai eu l'idée d'aller voir Jean de Meung... N'était-il pas, tout près de moi, à l'Abbaye?...

— Dans quel but?

— J'ai voulu lui exposer les raisons de ma présence à Maubuisson... lui apprendre que j'étais décidée à vous trahir pour le sauver.

— Bah!

— Je me disais que, par ce moyen, il se rendrait compte de l'étendue de mon amour pour lui, et que, par ainsi, je pourrais reconquérir son cœur!

« Quel danger j'ai couru! » pensa le ministre... frémissant...

Ah! Tout à l'heure, il ne s'était pas trompé lorsqu'il avait eu conscience, nettement, de la lutte qui s'était engagée, au cœur de la fausse religieuse, entre son amour et son désir de vengeance.

— Oh! cette nuit!... Comme elle m'a paru longue! reprit Gisèle... Comme j'ai souffert!... Cette vengeance, que j'avais recherchée, je la tenais... Je n'avais qu'à vous livrer les preuves du complot... Et, du même coup, j'envoyais, au gibet, mon bourreau, sa maîtresse, ma rivale honnie!..

Elle ricana.

— Une princesse!... reprit-elle... Une belle-fille du roi!... Courtisane éhontée!...

— Après? fit Marigny, curieusement.

— Longtemps, j'ai hésité... Je ne savais quelle décision prendre... Quand, par la pensée, je revoyais Jean de Meung aux bras de cette Jeanne; quand j'évoquais cette odieuse scène, où — devant lui, devant elle, devant leurs amis assemblés, qui riaient, de moi, et n'avaient pas pitié de la créature à qui ils infligeaient pareille torture — j'ai joué ce rôle, abject, qu'il m'avait imposé... alors, frissonnante, courroucée, je rêvais d'une vengeance effroyable!...

— Et puis?

— A l'idée que lui, et elle, souffriraient, par mon fait, j'étais heureuse... ah! oui... bien heureuse!... Mais, l'instant d'après...

— L'instant d'après?

— Quand je me souvenais de ma jeunesse... des douces heures passées, jadis, près de mon amant, fortement épris, ma fièvre se calmait!... J'en arrivais, insensiblement, à excuser Jean de Meung.

— Révélation inattendue ! fit Marigny, ironiquement.

— « Il a été entraîné, par une passion violente, vers cette femme, » me disais-je... « Ce poète, cet être d'imagination a été séduit par les avances que cette grande dame lui a faites... Son orgueil a été flatté de la recherche d'une princesse... Il l'a préférée à moi... Quel homme, en pareil cas, n'eut point agi comme lui ?... Moi, je suis vieille !... Elle est jeune, belle, adulée !... Quand la passion commande, elle vous domine... On n'est plus maître de soi... Hélas !... Moi-même, jadis, poussée par une passion ardente, n'ai-je pas sacrifié, à l'objet de ma passion, tous mes devoirs de femme et de mère ?... Ah ! comme celui que j'ai abandonné, alors, et qui m'aimait de toute son âme, a dû souffrir !... Je puis m'en rendre compte depuis que mon amant m'a abandonnée !... » Or, Monseigneur, cette idée m'éclaira... Encore une fois, j'excusai Jean de Meung !... Je lui pardonnai tout le mal qu'il m'a fait... Oui, je l'aimais encore !... Bientôt, je me dis que, de son côté, certes, il m'aimait toujours...

— Vous croyez ? fit le ministre, toujours sur le même ton ironique.

— C'est que, voyez-vous, quand on a ainsi aimé, sincèrement, une femme, malgré tout, le souvenir des heures d'amour vous étreint, à un moment donné, et l'on ne peut évoquer, sans émotion, le passé... Je suis convaincue, à présent, que la passion de Jean de Meung pour la princesse ne fut qu'une passion orgueilleuse, où la tête seule prit part, et non le cœur... Moi, au contraire, il m'aima de toute son âme... Je le sais, j'en suis sûre...

— Il vous le prouva, certes !

— Cela étant donné, j'en réponds, il m'aime encore !... Est-ce qu'il peut effacer le passé... me rayer de sa vie ?... En son cœur, j'ai régné, je règne, et règnerai jusqu'à sa dernière heure !... On n'aime qu'une fois : L'amour qui a rempli un cœur, en reste maître... On peut avoir dix amants, dix maîtresses, on reste fidèle à l'unique amour de sa vie...

— Etrange !

— Moi, je n'ai pas aimé mon mari, je n'ai aimé, vraiment, que Jean de Meung... Jean de Meung a eu d'innombrables maîtresses ; mais il n'aima, et n'aimera, jamais, que moi seule !...

— Etrange ! répéta Marigny.

— Les femmes ne s'y trompent pas... Elles savent quand elles sont aimées profondément... quand on leur appartient ; elles savent quand elles ne sont qu'un jouet aux mains d'un homme, ou quand elles le tiennent pour toujours !... Jean de Meung étant excusé, à mes yeux, je sentis que je haïssais, profondément, sa maîtresse : la princesse Jeanne, ma rivale...

— Alors ?

— La gueuse !... Comme elle riait le jour, où j'ai été si lâche, le jour où je me suis traînée, en sa présence, et pour son amusement, devant mon amant !... Comment ai-je pu m'abaisser à ce point ?... Comment ai-je pu

jouer le rôle abominable qu'ils m'avaient imposé?... En y pensant, je frémis de honte, de colère, de rage!... Moi, moi... devant-elle, j'ai pu baiser la main qui me torturait!... Supplice inoubliable, dont elle reste responsable par devant moi...

— Elle... seule?

— « Oui, je me vengerai d'elle!... » m'écriai-je, la nuit dernière, au cours de cette angoissante rêverie où je m'absorbai si longtemps... Enfin, je pris une résolution...

— Quelle?

— Je décidai que vous sauriez tout, Monseigneur...

— Après?

— Je me dis que vous sévririez, contre les coupables...

— Certes!

— Je me dis que la princesse Jeanne serait, comme les autres, convaincue du crime de lèse-majesté, et punie!...

— Les têtes les plus hautes doivent fléchir devant la Justice, égale pour tous! fit Marigny, superbe.

— Le châtiment qui la frappera lui viendra par moi, reprit Gisèle... Elle le saura, et je serai vengée, bien vengée!...

— Après?

— Je me dis, enfin, que, pour me récompenser des services rendus, il vous plairait de m'accorder la grâce de mon amant... Je ne me suis pas trompée... Vous avez accueilli la demande de votre très humble servante... Pour cela, que le Dieu Tout Puissant, qui m'a conduite ici, répande, à jamais, ses bénédictions sur vous et les vôtres... Monseigneur.

Enguerrand de Marigny avait voulu que Gisèle s'expliquât.

Il avait voulu connaître le fond de sa pensée, afin de savoir, en cette circonstance très grave, tout ce qu'il pouvait avoir à craindre d'elle.

Sur ce point, il était fixé, désormais.

Il ne lui restait plus qu'à prendre, énergiquement, les mesures utiles, pour qu'il ne perdit pas le bénéfice, acquis, des importantes révélations que cette femme lui avait faites.

Pour cela, il fallait agir vite, résolument, et avec habileté.

Habitué aux décisions promptes, autant par nature que par nécessité, il ne balança pas.

— Or, que comptez-vous faire, à présent? demanda-t-il à Gisèle.

Jehan de Saintray, toujours perplexe, attendait la fin de ce colloque.

— Ce que je compte faire, Monseigneur... répliqua la fausse religieuse, je compte retourner, tout à l'heure, à Maubuisson.

— Dans quel but?

— Dans le but de tout révéler à Jean de Meung... A l'appui de ce dire,

je lui montrerai le sauf-conduit que vous allez me donner, Monseigneur...

— Et puis?

— Nous fuirons ensemble... Il se rendra compte des dangers qu'il court... Il s'éloignera, de l'Abbaye, en toute hâte... Et nous serons loin lorsque l'œuvre de votre justice s'accomplira contre ceux qui ont formé le projet d'attenter aux jours de Sa Majesté Philippe IV, notre Sire...

— Concluez?

— Vous savez tout, Monseigneur, je vous ai tout dit; vous avez les preuves du complot; j'ai accompli ma tâche; vous n'avez plus besoin de moi, je peux donc partir... Je ne souhaite plus qu'une chose : c'est qu'il vous plaise de signer le sauf-conduit que je demande, en récompense de mes services, et que vous m'avez promis, tout à l'heure.

Le ministre se leva, et, se rapprochant du siège sur lequel Gisèle était assise :

— Donc, fit-il, vous aimez toujours Jean de Meung?

— Oui, Monseigneur, je l'aime...

— Et vous croyez qu'il vous aime toujours?

— Je le crois, fermement, pour les raisons que j'ai exposées devant vous.

— Vous croyez qu'il renoncera, pour revenir à vous, à la princesse Jeanne?

— Il sera touché de mon dévouement.

Marigny leva le bras, sourit, et dit, sur un ton dédaigneux :

— Folle!

Gisèle, regarda, inquiète, le ministre.

— Monseigneur... murmura-t-elle.

— Que va-t-il se passer? se demanda Jehan de Saintray, non sans émotion.

— Oui, folle!... répéta Enguerrand. Vous m'avez servi, et bien servi, je le reconnais... c'est pour cela que je veux bien vous fournir des explications...

— Des explications...

— Oui!... Car, en vérité, j'ai pitié de vous!... Vous vous abusez étrangement, pauvre femme meurtrie que vous êtes! La passion, qui vous domine, vous empêche d'y voir clair, en cette circonstance... Je dois donc vous prémunir contre les écarts de votre imagination. Vos rêves, chimériques, troublent votre entendement...

— Monseigneur...

— Et puis, la chose est d'importance, et il ne me plaît pas, que, par des démarches aussi maladroites qu'imprudentes, et inutiles, du reste, vous compromettiez le succès, final, d'une œuvre, que, plus raisonnable, vous avez si heureusement commencée, au profit du Roi, au profit de la France...

— Je ne vous entends pas, Monseigneur...

— Je me ferai comprendre, reprit Marigny, toujours sur un ton de bienveillance ironique et dédaigneuse. Vous me demandez, pour Jean de Meung, un sauf-conduit...

— Vous me l'avez promis, Monseigneur, en votre nom, et au nom du roi, même : je vous rappelle votre parole.

— Attendez... nous nous expliquerons, bientôt, à ce sujet... Vous me demandez, pour Jean de Meung, un sauf-conduit, disais-je?... Supposez que je vous le donne...

— Eh ! bien?

— Munie de cette pièce, vous allez partir, tout à l'heure, pour Maubuisson?

— Oui !

— En arrivant ici, vous étiez brisée; mais, maintenant, vous voilà forte, prête à braver les fatigues d'un voyage pénible, prête à courir les routes, sous un soleil de plomb, parce que vous avez pour but de sauver la vie de cet homme, de qui vous vouliez, hier encore, tirer une vengeance éclatante?...

— Oui !

— O femme !... Être admirable et stupide !...

— Mon Dieu...

— Oui, stupide, et je le prouve : Donc, vous arriverez à Maubuisson, dans quelques heures, car vous ferez diligence, n'est-ce pas?

— Oui !... Oui !...

— Il vous tarde de voir Jean de Meung, de lui crier votre amour, et de lui fournir une preuve de votre... dévouement, — comme vous disiez, là, à l'instant?...

Et le ministre poursuivit, toujours avec une vague bienveillance :

— Oui, folle, encore une fois !... Savez-vous ce qui se passera, alors, contrairement à ce que vous croyez?

— Quoi donc?...

— Je vais vous le dire : Jean de Meung vous écoutera, attentivement... fort attentivement, certes... Puis, quand vous lui aurez tout révélé... il rira de vous...

— Mais...

— Oui, il rira de vous, n'en doutez pas !... Vous avez construit, en votre imagination de femme passionnée, une scène, qui, selon vous, doit se jouer entre votre ancien amant et vous, lorsque vous lui aurez donné cette preuve nouvelle de votre amour que vous comptez lui apporter; mais vous vous êtes abusée... Croyez-le... Vous vous êtes abusée, d'autant plus que vous aviez plus d'intérêt à le faire, pour votre propre satisfaction...

— Monseigneur...

— Capitaine... fit Marigny, froidement... vous allez conduire cette femme dans la chambre du deuxième étage, en la Tour du bord de l'eau... (P. 656.)

— Vous avez cru que Jean de Meung vous reviendrait, d'autant plus que vous désiriez, plus ardemment, qu'il vous revienne... Or, vous vous êtes trompée, vous dis-je...

— Je suis sûre...

— Ah! vous auriez raison, peut-être, si Jean de Meung était un tendre, comme vous... s'il était capable de nobles pensées et de sentiments purs... Mais c'est un courtisan, c'est un ambitieux : il n'a pas d'âme... Il ne veut

que jouissances... L'égoïsme est sa vertu; le scepticisme, sa règle, et l'orgueil, sa foi!...

— Mais...

— Je vous dis tout cela, — j'insiste sur ce point, — parce que je vous suis reconnaissant du service que vous m'avez rendu... parce que j'ai pitié de vous, et parce que je ne veux pas que vous couriez au devant d'un outrage nouveau, qui vous ferait souffrir plus encore que les autres...

— Sainte Vierge!... Protège-moi!...

Marigny poursuivit :

— Jean de Meung, connaissant l'important secret que vous voulez lui révéler, vous reprochera, d'abord, de l'avoir trahi; puis, il vous fera garrotter, bâillonner, jeter dans quelque cul de basse-fosse de l'Abbaye-Royale, dans un de ces *in-pace*, d'où l'on ne sort, jamais, qu'à l'état de cadavre; puis, il ira prévenir les princesses de ce qui se passe; il se fera, aux yeux de sa royale maîtresse, une auréole de ses actes... Elle ne l'en aimera que mieux, et vous aurez, ainsi, travaillé au profit de cette femme, que vous haïssez tant!

— Si ce que vous dites devait se passer réellement...

— N'en doutez pas!... Enfin, les princesses, leurs amants, leurs familiers fuiront, afin de se mettre à l'abri de la justice du Roi... Et, dans l'ombre, ils s'armeront contre moi, contre tous ceux qui auront été mêlés à cette affaire... Ils triompheront, qui sait?... Le mal est si puissant, et les méchants sont si adroits!... Voilà ce qui arrivera, soyez-en convaincue...

— Non! Non!... Je ne puis croire...

— Or, et ceci soit dit pour conclure : dans votre intérêt, dans le mien, dans celui du Roi, et de la France, je vais être obligé de m'assurer de votre personne...

— Quoi?... Vous...

— Votre amant vous jetterait en quelque cachot; moi, je vais vous donner, ici-même, en ce palais, un logement où vous vivrez provisoirement.

— Comment?... Vous voulez... Vous...

— Vous y serez traitée convenablement, je n'ai pas besoin de vous le déclarer...

— Monseigneur... je...

— Je ne veux pas que vous soyiez malheureuse... Il importe, seulement, que vous ne commettiez, aucun acte imprudent, capable de m'enlever l'avantage que j'ai acquis, grâce à votre adresse, à votre intelligence...

— Alors... Vous...

— Quand je n'aurai plus rien à redouter de vous, vous serez libre...

— Mais...

— Je vous récompenserai... Vous obtiendrez, de moi, tout ce que vous désirerez... J'ai dit!

Et, se tournant vers Jehan de Saintray, Marigny ajouta :

— Fais venir, ici, le capitaine de garde dans la salle voisine...

Gisèle, qui avait écouté le ministre, tout d'abord, ébahie; puis, avec un effroi grandissant, enfin, avec épouvante... se jeta, soudain, à ses genoux, et, suppliante :

— Grâce, Monseigneur! s'écria-t-elle.

Jehan s'était levé pour exécuter l'ordre de son Maître.

Voyant Gisèle en sa posture suppliante, il attendit que Marigny répétât son ordre.

— Pourquoi me demandez-vous grâce? fit le ministre... Je ne vous condamne pas... Au contraire : Je prétends vous sauver de vous-même...

— Monseigneur...

— Un jour viendra où vous m'en remercierez... Allons, relevez-vous!...

Mais Gisèle, prenant les deux mains d'Enguerrand, clama :

— Grâce!... Grâce!... Monseigneur, je vous supplie... Ayez pitié de moi !

— J'ai pitié de vous!... C'est pour cela que je veux vous empêcher de mettre à exécution votre puéril projet.

— Monseigneur, vous vous trompez : Encore une fois, je suis sûre que Jean de Meung sera touché, profondément, de mon dévouement...

— Folle!

— Il vous saura gré de votre générosité.... Il fuira, avec moi, je le jure!...

— Folle!

— Votre justice sera satisfaite... Vous atteindrez les autres coupables... Ils expieront...

— Ils expieront tous!

— Les vrais coupables, Monseigneur, en tout ceci, c'est la princesse Marguerite de Bourgogne, ses belles-sœurs, l'Évêque-Moine, et le Florentin Frezzini... Eux, seuls, ont un réel intérêt à abattre le Roi, notre Sire...

— Il n'importe!

— Les autres, c'est-à-dire les amants des princesses : Gautier et Philippe d'Aulnay, comme Jean de Meung, ne sont pas coupables...

— Ils seront jugés comme complices!

— S'ils sont complices du crime, ils n'agissent que sous l'influence, scélérate, des princesses, de Marguerite, surtout, qui mène tout!...

— Ils sont coupables!

— Monseigneur, frappez ces femmes...

— Certes!

— Mais épargnez leurs amants... Épargnez Jean...

— La justice les atteindra tous!

— Oh! dire que je vous l'aurais livré, Monseigneur!... Est-ce que c'est possible!... Il serait frappé, par moi!... Lui!...

— Vous vouliez vous venger de lui.

— Il mourrait, et je serais cause de sa mort, moi, qui donnerais ma vie pour le sauver!...

— Aujourd'hui... Hier, vous souhaitiez de l'abattre!

— Cela ne sera pas, Monseigneur... Vous reconnaîtrez que je vous ai servie fidèlement... Vous aurez pitié de moi... Grâce... Grâce, Monseigneur... Grâce!...

Frissonnante, Gisèle attendit la réponse, définitive, du ministre.

Celui-ci demeura, un instant, hésitant... non qu'il doutât du juste de son œuvre, bien au contraire; non que les supplications de Gisèle eussent entamé sa conviction et fait fléchir sa résolution... mais parce que cet homme intègre, reconnaissant du service rendu, et qui, d'autre part, avait conscience d'avoir trompé Gisèle, se reprochant, en son intégrité, d'avoir été contraint de « ruser » avec elle,... aurait voulu la convaincre que le rêve, qu'elle avait formé, de sauver Jean de Meung, était chimérique, ainsi qu'il le lui avait démontré, déjà.

Quoi? dira-t-on : Enguerrand de Marigny faisant de la sentimentalité!...

Un homme d'État; un tout puissant ministre, au Moyen-Age, se croyant obligé d'expliquer ses actes à une femme de qui il pouvait se débarrasser d'un geste? C'est invraisemblable!

Non! Et ce détail a pour but de parachever le portrait, moral, du « coadjuteur de tout le royaume de France » sous le règne de Philippe-le-Bel.

Pourquoi un Chef d'État, un Conducteur d'Êtres, ne serait-il pas bon, probe, juste?

Marigny l'était, certes.

Il n'en était que plus fort, en toute occasion, pour poursuivre son œuvre.

Plus il se sentait puissant, et plus il lui semblait qu'il ne devait pas abuser de sa puissance, surtout envers les humbles, si chétifs devant lui!

Sa grandeur n'en était pas diminuée, au contraire! La Sûreté de l'État n'avait rien à y perdre... Quant à la Justice, elle triomphait : Or, quand la Justice triomphe, au sommet d'un État, l'humanité, en marche, avance à pas de géant!

En vingt-cinq années, la France, alors, avança plus que pendant plusieurs siècles, sous les règnes qui suivirent celui de Philippe IV.

Marigny hésita, donc, à répondre, brutalement, aux supplications de Gisèle.

Oui, certes, il n'avait qu'un signe à faire pour qu'elle disparut; mais ce signe, il ne le fit pas.

Le temps qu'il perdait, en ces débats, était du temps gagné..., pensait-il, fort justement... au profit de la justice.

— Je ne puis accéder à votre demande, et, cela, pour les raisons que je

vous ai fournies! dit-il... Ces raisons sont probantes... et vous auraient convaincue si la passion ne vous aveuglait pas!... Ne me forcez pas à agir de rigueur, avec vous... Obéissez-moi... Retirez-vous, de plein gré, dans le logement où je vais vous faire conduire, où vous vivrez, en attendant que je n'aie plus rien à redouter des écarts de votre imagination...

Et il ajouta, avec une grande douceur :

— Allez, mon enfant, allez!... Encore une fois, croyez que j'agis dans votre intérêt, en tout ceci.

Il fit un signe à Jehan de Saintray, qui s'approcha de Gisèle, et se disposa à la conduire hors la salle.

Mais l'espionne, qui était restée agenouillée devant le ministre, se releva, brusquement.

— Monseigneur... dit-elle,... c'est une félonie!

Elle regardait Marigny bien en face.

— Oui, vous m'avez trompée!... poursuivit-elle... Pour m'arracher mon secret, que je ne vous aurais point révélé si vous n'aviez accédé à ma demande, vous m'avez promis, que, en récompense de mes services, vous m'accorderiez...

— Quoi?

— La grâce de mon amant! répliqua Gisèle, audacieusement.

Elle ne tremblait plus, à présent.

Ses yeux étaient secs et brillaient d'un éclat excessif.

— C'est inexact! répliqua Marigny, froidement... Je vous ai promis que je vous donnerais... sa vie, — et c'est bien différent!

— Quelle différence?...

— Elle est considérable!

— La vie de Jean de Meung! Je ne demande pas plus!

— Distinguons... Vous haïssiez Jean de Meung?... Vous vouliez vous venger de lui?... Est-ce vrai?

— C'est vrai!

— Votre haine, pour lui, était si grande, qu'il semblait, que, par sa mort, seulement, vous pouviez être suffisamment vengée?...

— Oui.

— Quand vous m'avez demandé sa vie, — car je précise : c'est bien « sa vie » que vous m'avez demandée — je pouvais croire que vous vouliez qu'il mourût, sacrifié à votre haine...

— Eh! bien?

— Or, comme, d'autre part, vous m'affirmiez que vous alliez me fournir les preuves d'un complot, organisé contre le Roi, ou la sûreté de l'État, et auquel votre amant se trouvait mêlé, je vous ai déclaré que, si vous me fournissiez les preuves promises, je vous donnerais la vie de l'un des fomenteurs du complot...

— Vous en convenez, Monseigneur?

— J'avais le droit de vous donner satisfaction : Ne s'agissait-il pas d'un criminel que ma justice devait frapper et abattre?... En vérité, je ne vous ai pas promis autre chose... Vous m'avez bien démontré que le complot existe... Votre amant, Jean de Meung s'y trouve impliqué... Jean de Meung aura des juges... Il est coupable du crime de lèse-majesté... Un pareil crime ne peut être expié que par un châtiment terrible : Il mourra!... Sa vie sera sacrifiée à son crime... Vous serez vengée, vous qui avez recherché, découvert, et dénoncé le complot : Je tiendrai donc la promesse que je vous ai faite ; la seule que j'aie pu vous faire sans cesser d'être juste...

Et, regardant Jehan de Saintray, le ministre sembla dire :

— Es-tu content de moi?... Je fais, par ainsi, mon devoir, sans manquer à la parole donnée!

Jehan, souriant, approuva par un geste.

Il se disait :

— Argutie, sans doute!... Mais, en cette circonstance, mon Maître ne pouvait agir autrement...

Du reste, un pareil moyen était dans les mœurs de cette époque, où les Légistes commençaient à baser le Droit, non plus, comme à l'apogée de la Féodalité, sur la Force brutale, mais sur la controverse subtile... et en arrivaient à démontrer, à leur gré — par des interprétations savantes, en s'appuyant sur des textes, tournés, retournés, contournés, même, en tous sens, — le bien ou le mal fondé des sujets qu'ils avaient à traiter.

C'est ainsi que des hommes comme Nogaret avait pu combattre, longtemps, textes en main, le pape Boniface VIII, avant de l'abattre, définitivement, par la force ; c'est ainsi que, toujours textes en main, ils le poursuivaient de leur haine, jusque par delà la tombe, même par devant son successeur : Clément V.

C'est ainsi que l'on avait commencé le procès des Chevaliers de l'Ordre du Temple, que Philippe IV, et ses ministres, à cette époque, comme on le verra bientôt, menaient, implacables, à son dénouement.

De pareils hommes avaient compris que le Droit prime la Force, que la Force ne doit intervenir que pour faire respecter la Loi... et que la Loi doit être le souverain guide de la Justice humaine!

A cette époque tourmentée, la Loi n'étant pas encore rigoureusement établie, les Conducteurs d'Êtres : le Roi, et ses ministres avaient le droit d'agir, selon leur conscience, dans l'intérêt, tout puissant, du plus grand nombre.

— Monseigneur... répéta Gisèle..., c'est une félonie!... Je vous ai demandé la vie de mon amant...

— Votre amant est criminel?... Vous l'avez démontré.

— Le service que j'ai rendu m'a valu sa grâce... Vous me l'avez promise.

— Non... Vous avez interprété mes paroles selon vos désirs, et au contraire du sens que je leur donnais.

— Si j'avais pu penser que vous ne m'accorderiez pas la grâce de Jean de Meung, je ne vous eusse point révélé un secret qui devait livrer, à votre justice, un homme que j'aime de toutes les forces de mon être.

— Encore une fois, je croyais que vous le haïssiez, et que vous vouliez sa mort.

— Il y eut un malentendu entre nous, Monseigneur... Soit!... Mais, à présent, vous savez la vérité; vous savez que je veux sauver Jean de Meung... Ayez donc pitié de moi... En récompense du service rendu... accordez-moi la grâce de mon amant?

— C'est impossible!

— Vous craignez que, par quelque démarche imprudente de ma part, le succès de votre entreprise ne soit compromis?... Eh! bien, Monseigneur, je n'irai pas à Maubuisson... Faites venir, ici, Jean de Meung... Exilez-nous, sous escorte... hors de France... Ou bien, faites mieux encore: retenez-nous prisonniers, lui et moi, jusqu'à ce que soit accomplie l'œuvre que vous devez poursuivre.

— Jean de Meung est coupable... Il ne m'appartient plus... Dès maintenant, il ne dépend que de ses juges... s'il plaît au Roi de lui en donner.

— Oh! Vous êtes inflexible!

— Je suis juste!

— Je vous ai livré mon amant!... Monseigneur,... pitié!...

— Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire : je n'ai plus rien à ajouter.

— Je vous supplie...

— Paroles inutiles!

— Monseigneur, je ne suis, devant vous, tout puissant, qu'une faible femme sans défense... Encore une fois, je vous ai servie... Et, pour me récompenser, vous...

— Je vous rends service, à mon tour, en vous protégeant contre vous-même.

— Monseigneur, je ne pourrai pas vous convaincre... je le vois bien.

— Non!

— Oh! c'est abominable!... Une pareille trahison... Promettre tout, pour tout savoir, et quand on sait tout, ne rien donner... Abuser d'une pauvre créature affolée... Monseigneur, ce que vous avez fait est infâme!

— J'ai pitié de vous, je vous le répète... Après m'avoir servie — ce que je n'oublie pas; mon excessive indulgence, à votre égard, le démontre surabon-

damment — vous me gênez... Je pouvais, sans explication, vous mettre hors d'état de me nuire... Or, je vous ai écouté très bienveillamment, vous devez le reconnaître?... Même, j'ai essayé de vous faire voir clair, en cette affaire... Vains efforts!... Temps perdu!... C'est assez!...

— Qu'allez-vous faire?

— Je vous l'ai dit...

— Vous allez me faire enfermer dans un cachot?

— Non dans un cachot; mais dans un logis où vous serez convenablement traitée.

— Je serai prisonnière?

— Il faut que je m'assure de votre personne... Encore une fois, il importe que vous ne puissiez pas me nuire.

Marigny se tourna vers Jehan de Saintray.

Il lui fit un signe.

Jehan obéit, aussitôt.

Il sortit, et reparut, bientôt, avec le capitaine qui avait introduit Gisèle par devant le ministre.

L'espionne, haletante, atterrée, attendait.

Lorsqu'elle vit le capitaine, elle se redressa; ses yeux étincelèrent; ses narines, dilatées, battirent avec force; son sein se souleva précipitamment.

— Monseigneur... clama-t-elle... je ne demande plus pitié... je demande justice!... Vous m'avez trompée... Vous avez abusé de ma faiblesse, de ma crédulité...

— Capitaine... fit Marigny, froidement... vous allez conduire cette femme dans la chambre du deuxième étage, en la Tour du bord de l'eau...

Le capitaine s'inclina.

— Vous l'enfermerez dans cette chambre... reprit le ministre.

— Bien, Monseigneur.

— Un homme d'armes restera, en sentinelle, près de la porte de la chambre... Personne ne pourra communiquer, sans mon ordre, avec la prisonnière... Vous me répondez d'elle, sur votre tête!

— Bien, Monseigneur!

— Faites! ajouta Marigny.

Le capitaine s'approcha de Gisèle.

— Suivez-moi! dit-il.

Mais l'espionne, tout à coup, devint furieuse...

Elle marcha vers Marigny.

— Le Roi... je veux voir le Roi... Monseigneur, je veux voir le Roi... dit elle, d'une voix vibrante... Le Roi me fera justice... Je lui dirai tout... Il aura pitié de moi... En récompense de mes services, il me donnera la grâce de mon amant... Je ne veux pas qu'il meure!

[1]... Par des caresses, par des paroles habiles, on peut tout obtenir de lui... (P. 659.)

— Folie! fit le ministre, en haussant les épaules.

— Monseigneur, vous êtes un félon!... Vous m'avez trompée... Tout le monde saura que vous m'avez trompée... Je crierai, à tous, le secret que j'ai découvert...

— Emparez-vous de cette femme! dit Marigny, impérieusement.

— On saura que j'ai espionné la princesse Marguerite... On saura qu'il se trame un complot contre le roi... à l'Abbaye de Maubuisson, d'où je

viens... La princesse en sera informée... Elle se gardera... Mon amant sera sauvé... Monseigneur, vous regretterez de m'avoir abusée...

Elle était échevelée, superbe, terrible; elle se débattait, avec une énergie farouche, aux mains du capitaine, qui, sur un signe de Marigny, l'avait saisie.

— Garrottez la!... reprit le ministre... Bâillonnez-la!... Et emportez-la!

Jehan appela deux sergents d'armes, qui aidèrent le capitaine à exécuter les ordres d'Enguerrand.

— Monseigneur!... Félon!... Monseigneur... Soyez maudit! clamait l'espionne, maîtrisée par les trois hommes.

Elle put dire encore :

— A moi!... A l'aide!... Justice!... Le roi!... Je veux voir le...

Elle n'acheva pas.

Le capitaine l'avait bâillonnée à l'aide d'une écharpe.

D'autre part, les sergents lui avaient lié les poignets.

— Elle restera, jusqu'à ce soir, en la Tour du bord de l'eau, fit Marigny. — Et, ce soir, — vous m'entendez, capitaine? — ce soir, après le couvre-feu, et toujours garrottée, bâillonnée... on la conduira, en char, sous bonne escorte, à la Tour du Louvre...

— Bien, Monseigneur!

— Allez!

Le capitaine, et les sergents d'armes, sortirent, emportant Gisèle... évanouie.

VI

HOMME D'ÉTAT ATTENTIF, ET DILIGENT, EST TOUJOURS BIEN SERVI

Enguerrand de Marigny s'assit...

Il demeura, un moment, immobile, rêveur.

Jehan de Saintray respecta sa rêverie.

— Tu veilleras, en personne, Jehan, fit, bientôt, le ministre, à ce que mes ordres, relatifs à cette femme, soient, ponctuellement, et intelligemment exécutés.

— Oui, Monseigneur.

— Tu iras la voir, en la Tour du bord de l'eau, où elle restera, toute cette journée, et, ce soir, après le couvre-feu, tu seras, là, lorsqu'on l'extraira, de son cachot, pour la faire monter dans le char qui la transportera à la Tour du Louvre.

— C'est convenu.

— Tu suivras le char, et, toi-même, tu la remettras ès mains des hommes qui devront la garder, à la Tour du Louvre, et qui te répondront d'elle... Six sergents d'armes vous accompagneront, durant le trajet, du Palais au Louvre... Gisèle ne pourra communiquer avec personne... Il lui sera absolument interdit de parler à qui que ce soit...

— Comptez sur moi, Monseigneur.

— Chaque jour, jusqu'à nouvel ordre, tu veilleras sur elle, et tu me rendras compte de chacune de tes visites en sa prison... Il importe qu'elle ne puisse fournir, à la princesse Marguerite de Bourgogne, ou à l'un de ses familiers, aucun avis capable de les servir.

— Certes !... Encore une fois, comptez sur moi, Monseigneur... Vos ordres, dont l'importance ne saurait m'échapper, seront exécutés de point en point.

— Bien !

Marigny, de nouveau, garda le silence.

— Cette pauvre créature, férue d'amour pour ce Jean de Meung, nous a rendu, vraiment, un service éminent... reprit-il... J'entends qu'elle soit bien traitée... Je veux qu'elle soit mise dans l'impossibilité, radicale, de me nuire, désormais... Toutefois sans pâtir, matériellement... Grâce au secret qu'elle m'a livré, bien des choses utiles s'accompliront... Jehan, cette journée est une bonne journée pour nous !

— Oui, Monseigneur.

— Il s'agit de profiter, immédiatement, de tous les avantages que cette découverte nous donne... Il faut agir sans hâte, cependant, afin de ne rien compromettre, inconsidérément... Voyons... Examinons... Tout d'abord, j'ai eu dessein de prévenir le Roi... Mais, réflexion faite, je pense qu'il vaut mieux attendre... Est-ce ton avis, Jehan ?

— Oui, Monseigneur... Il vaut mieux attendre que nos renseignements soient plus complets encore.

— Bien !... Nous attendrons donc...

Marigny, très préoccupé, tout agité, se mit à marcher dans la salle.

— Je les tiens, enfin !... s'écria-t-il... Avant peu, je pourrai les abattre, je l'espère... Ils sont adroits; ils savent, par des moyens habiles, endoctriner le roi, notre Sire, et ils parviennent, trop souvent, à retarder l'accomplissement de notre œuvre, lorsqu'ils ne la paralysent pas complètement... Les fils de Philippe, ces princes libertins et sans foi : Louis, Charles, Philippe, d'une part, et, d'autre part, leurs femmes, ces princesses qui sont de vraies courtisanes, ont pu, en ces derniers temps, peser sur les décisions de notre Maître à tous... Oui, oui, je les tiens !... Bonne, très bonne journée ! Je ne voulais que les effrayer; mais, puisqu'il m'attaquent, je suis bien forcé de me défendre.

Le roi, si énergique, si décidé... le roi est un tendre, au fond : par des

caresses, par des paroles habiles, on peut tout obtenir de lui... Il se sait haï, honni, même, par tous ceux qu'il a dû frapper, dans l'intérêt du trône, et il a besoin de se sentir aimé par ses proches...

Ce grand prince, ce politique aux magnifiques idées, aux vues larges, ce soldat valeureux, qui a fait tant de superbes actes, est, parfois, plus faible qu'une femme, devant ses fils, devant ses belles-filles, qui le trompent, odieusement... Il ne sait pas leur résister...

Il n'ignore pas que nous le servons fidèlement; il a, pour nous, une véritable affection; il nous estime, nous honore, et nous protège... certes; mais, trop souvent, notre influence, sur lui, est, fâcheusement, contrebalancée par celle qu'exercent, sur son esprit, les membres de sa famille... Il se reprend, tôt ou tard, il est vrai, il poursuit l'œuvre entreprise; mais que de temps dépensé... que d'efforts, de notre part, pour reconquérir le terrain perdu !...

Depuis plus d'un an, l'Ordre du Temple devrait être abattu, définitivement... Le roi le sait... Il n'agit pas... Il hésite à porter le coup décisif... Évidemment, il subit l'influence, qui combat la nôtre, des Hauts Seigneurs et des Dignitaires Ecclésiastiques... Ceux ci sentent que la destruction de l'Ordre du Temple sera la fin du régime féodal... Ils sentent, que par cet acte, l'autorité royale grandira, au détriment de leur puissance... Ils se rendent compte que, désormais, le Roi de France ne sera plus « le premier parmi ses pairs »; mais le premier au-dessus de ses plus hauts sujets, tous inclinés devant sa majesté... Ils résistent...

Le Pape est avec eux... Avec eux sont, aussi, les princes, et, surtout, le frère du roi : Charles de Valois... La Croix et l'Épée — disaient-ils, déjà, du temps de mon prédécesseur : le chancelier Pierre Flotte — doivent être les appuis du Trône... Les appuis?... Certes !... Mais les Nobles et le Clergé, appuis de la Royauté, doivent être, comme les Manants, les Sujets du roi de France, et, tous, doivent être courbés devant le chef, qui représente la Loi...

En un État, il ne faut qu'un Maître... C'est la condition de sa force... Philippe IV sera le Maître... Nous atteindrons ce résultat, tant attendu... Quand nous l'aurons atteint, nous pourrons disparaître : l'Œuvre sera faite... et, dès lors, rien ne la détruira...

Les rois qui règneront sur la France seront en possession de l'autorité pleine, entière, absolue... La France sera unie, par suite... une, et grande... il n'y aura plus de Hauts Seigneurs aussi puissants, et plus riches, que le Roi... Plus de petits états dans l'État... Il n'y aura plus que l'État... Toutes les forces vives du Royaume entoureront le Trône... Ah ! Que ne puis-je donner ma vie pour que cela soit fait demain !...

Cela sera !... Encore un effort, et on triomphera...

Cette femme, qui était là, tout à l'heure, ne se doute guère que ce qu'elle

a fait, avancera, peut-être, de plusieurs années, l'heure du dénouement tant souhaité !

Oui, je tiens les princesses... C'est quelque chose...

Si je pouvais tenir, aussi, ce Charles de Valois, qui me gêne fort !... Charles de Valois !...

Cet homme-là me hait !... Si je n'étais couvert, protégé, par le Roi... cet homme-là me ferait payer cher les actes que j'ai accomplis, contre les hauts Seigneurs et l'Église, qu'il protège !... Il est jaloux de mon influence sur Philippe... Sa haine s'accroît, de jour en jour, davantage... Il s'acharne contre nous, et contre notre œuvre !...

Ah ! si je le tenais, comme je tiens les autres !... Cela arrivera... Qui sait ?... Si cela arrivait, avant un mois, le triomphe de notre cause serait assuré, définitivement...

Le ministre s'assit devant la table, à côté de Jehan.

— Le hasard viendra à notre aide, peut-être, Monseigneur, fit celui-ci.

Marigny, pensif, tout à son rêve, releva la tête, et répliqua :

— Je ne crois pas à l'intervention du hasard !... Le hasard ?... Mot creux, mon fils !... Ceux qui comptent sur l'aide du hasard comptent sur une planche pourrie, sur laquelle ils se risquent, et qui s'effondre d'autant mieux que ceux qu'elle devait porter sont plus lourds... Nous autres, qui avons de graves responsabilités, qui sommes chargés du poids de l'État, nous ne devons avoir foi qu'en notre effort, en notre vigilance, en notre énergie...

Vraiment, il n'y a pas de hasard... Tout ce qui se produit, ici-bas, n'est que le résultat d'actes tentés par des volontés en œuvre...

Ces résultats se produisent, bons ou mauvais, utiles ou nuisibles, superbes ou mesquins, selon le plus ou moins de valeur, de bonté, de grandeur, ou de scélératesse de ceux qui les ont préparés...

Une œuvre aboutit, elle donne des suites excellentes, c'est que celui qui l'a poursuivie fut un persévérant, un juste et un fort... Au contraire, elle échoue, c'est que son instigateur fut un impatient, un faible ou un veule...

La chance existe, peut-être... Je le concède... Mais elle n'arrive jamais qu'accessoirement... Elle ne peut que constituer un appoint dans la réussite obtenue, réellement, et seulement par l'effort...

Dès longtemps, je me suis convaincu de ces choses et je m'en suis toujours bien trouvé...

Sois sûr, mon Jehan, que si nous sommes armés, présentement, contre Marguerite de Bourgogne, c'est uniquement parce que nous avons su adroitement, utiliser, pour notre œuvre, les services de cette femme passionnée qui était là, tout à l'heure...

Nous avons tendu, de même, des pièges, tout autour de ceux qui peuvent entraver notre marche en avant pour la cause de la France... Or, ils s'y prendront, peut-être...

Dans huit jours, demain, dans un instant, qui sait?... je tiendrai Charles de Valois, comme je tiens Marguerite...

Si ce fait arrive, ne dis pas qu'il s'est produit par la bienveillante complicité du hasard; mais grâce à nos seuls efforts, à notre vigilance, à notre habileté... qui nous vient du désir, ardent, dont nous sommes hantés, d'atteindre le résultat pour lequel nous usons, avec joie, toutes nos forces vives...

Le ministre regarda les diverses pièces apportées par Gisèle, et qui se trouvaient sur la table.

Il examina, d'abord, la figure de cire, à l'effigie du roi de France, piquée d'une grosse épingle à la place du cœur...

Il haussa les épaules, dédaigneusement.

Puis, comme le Révérend Père Richard, en sa cellule, à l'Abbaye de Maubuisson, avait dit, en voyant cette image, il murmura :

— Les niais!

Jehan de Saintray, ayant hoché la tête, insinua :

— Cela dépend, Monseigneur!

Marigny, surpris, le regarda.

— Que veux-tu dire?...

— Les gens qui se livrent à cette manœuvre... absurde, en réalité — peuvent se diviser en deux catégories.

— Explique-toi mieux?...

— D'une part, ceux qui la commandent, et qui la trouvent niaise : ce sont les habiles... D'autre part, ceux qui l'exécutent, sérieusement, avec l'espoir, ou la certitude, qu'elle donnera les résultats qu'ils souhaitent, et ce sont les niais..., ou les dupes...

— De part et d'autre, ils perdent leur temps.

— Pas les premiers...

— Tu insinues que, par cette manœuvre, ils font naître, et entretiennent, la haine, en l'âme des naïfs, qu'ils endoctrinent, à leur profit.

— Ils font mieux.

— Voyons?

— Tout récemment, Monseigneur, je m'entretenais, avec notre savant chirurgien : Maître Jean Pitard, de ces manœuvres, qui sont en grandissime faveur, aujourd'hui — ces manœuvres dites de « l'envoûtement »... Vous savez que Maître Pitard s'est occupé des Sciences Occultes?

— Sciences creuses!

— Maître Pitard est d'avis, Monseigneur, et je dis qu'il faut l'en croire, que la Science, la vraie Science, celle qui s'appuie sur des données exactes, démontrées, certaines, ne doit négliger, ni dédaigner, aucune des pratiques qui se déploient autour d'elle... qu'elle doit, au contraire, les examiner, les étudier, avec soin, pour ne les rejeter, enfin, que lorsqu'il

est prouvé que ces pratiques sont absurdes... Je vous ai exposé, déjà, ces théories, tout à l'heure, quand je vous ai parlé des mystérieuses manœuvres du moine qui a endormi la nonne, à l'Abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, près Soissons.

— Eh! bien?

— Or, Maître Pitard s'est préoccupé de l'envoûtement.

— Il a du temps à perdre!

— Vous verrez, Monseigneur, que le temps qu'il dépensa, en cette étude, ne fut pas du temps perdu : Souvent, on découvre une vérité, utile, en partant d'une idée fausse et erronée.

— Quel fût le résultat de ses observations?

— Il avait remarqué, déjà, en maintes occasion, que l'être humain, — de préférence, bien entendu, le simple, le naïf, l'individu sans instruction — peut subir, à son insu, et par l'effet d'une force inconnue, innomée, latente en lui,... une influence très réelle, à lui imposée par la répétition, prolongée, d'un acte qui lui est habituel...

— Tout cela est bien obscur!

— C'est ainsi que l'on peut expliquer, scientifiquement, ce qui s'appelle « la force de l'habitude »... On ne peut nier qu'elle existe... Nous la subissons tous.

— Après?

— Cette force de l'habitude est telle que, lorsqu'elle est née, l'être exécute, inconsciemment, d'instinct, les mêmes actes, aux mêmes heures, sans que sa volonté y participe.

— Quel rapport...

— Par le même effet, il arrive que des êtres, en bonne santé, à qui l'on répète, ou qui se figurent, qu'ils sont malades... le deviennent, très réellement, en fort peu de temps — ou, au contraire, que des gens malades, à qui l'on persuade qu'ils ne le sont pas...

— Se guérissent?... Plaisante chose!

— Non!... Mais souffrent moins, sont soulagés... Ceci est très réel...

— Mais... l'envoûtement...

— J'y arrive : Ces choses étant connues, on peut se dire que les simples, les naïfs, les ignorants, à qui l'on fait répéter, pendant de longs jours, cette pratique de l'envoûtement, finissent par s'absorber en une idée fixe... A force de vouloir tuer celui que la figure envoûtée représente, ils s'habituent à l'idée de sa mort; ils la désirent; ils la veulent; ils sont sûrs qu'ils la donnent, ou qu'ils la donneront...

— Ils ne la donnent pas, heureusement!

— Ils peuvent la donner : C'est là que ceux qui les poussent veulent les conduire... Ces pratiques de l'envoûtement constituent un danger public... Les envoûteurs pullulent, assure-t-on... Chacun a, chez soi, la petite figu-

rine de son ennemi, qu'il envoûte, régulièrement!... Que de crimes en perspective!... Dites-vous, Monseigneur, que l'homme qui envoûte l'effigie royale, depuis six mois, dans quelque coin perdu de France... aiguise peut-être, en même temps, le couteau dont il se servira, demain, pour frapper le Roi, ou vous-même! (1)

Marigny sourit.

— Je mourrai de mort violente... fit-il, sceptique... Une sorcière me l'a prédit, il y a vingt ans... Mais, mon heure n'est pas venue, encore... Je ne demande qu'une chose, c'est qu'elle vienne seulement lorsque j'aurai accompli mon œuvre!

Homme d'action, uniquement préoccupé d'œuvres vives, il ne pouvait concevoir rien qui ne fût rigoureusement précis, tangible, sûr.

— C'est égal... poursuivit-il, gaiement... tes explications sont intéressantes... Je me plais à te le répéter : Tu es un puits de science, Jehan.

Et, redevenant grave :

— Reprenons! fit-il.

Il saisit, sur la table, devant Jehan, le parchemin apporté, à l'Évêque de Saint-Georges, par l'envoyé du « Grand Maître », et, d'autre part, le livre de prières et les tablettes.

— Cette Gisèle, si faible, si folle, dès que son amour pour ce bellâtre fanfaron : Jean de Meung, est en jeu,... a fait preuve, vraiment, en toute cette affaire, d'une intelligence peu ordinaire... dit-il... Elle a, très adroitement, — et ce n'était point aisé — reconstitué les actes de ce moine, qui me fut toujours suspect... et pour cause!

Puis, il lut, sur les tablettes du Père Richard, les mots que celui-ci avait tracés, lentement, au fur et à mesure qu'il traduisait les chiffres du parchemin, à l'aide de son livre de prières.

∴ « *Marie* ∴ *étoile des mers* ∴ *conduis-nous au port du salut* » ∴

∴ *L'heure; est; venue; mon; fils; il; est; urgent; d'agir* ∴
∴ *Avez; vous; réussi; dans; l'œuvre; que; vous; avez; entreprise* ∴
∴ *Êtes; vous; prêt* ∴
∴ *Sinon; agissez; tout; de; suite* ∴
∴ *Demain; assemblée; décisive; où; vous; savez* ∴
∴ *Heure; habituelle; apportez; acquiescement; de; Marguerite* ∴

Le ministre relut, plusieurs fois, à haute voix, ces lignes, au sens si mystérieux.

1. Les phénomènes observés par Jean Pitard, d'après Jehan de Saintray, sont reconnus, officiellement, aujourd'hui, par la Science... Ce sont des phénomènes dits : « d'auto-suggestion ».

... Mais, après la guerre, la chasse était sa plus grande passion. (P. 672.)

— Il est évident... fit-il... que cet Évêque-Moine mène tout, à Maubuisson... Au nom de qui agit-il?... Voilà ce qu'il faudrait savoir...

— Oui! murmura Jehan.

— Il est évident... poursuivit Enguerrand... que, depuis longtemps, déjà, il s'occupe d'obtenir, de Marguerite, cet « acquiescement » que les gens qu'il sert lui ont demandé...

— C'est certain.

— Il est évident, encore, que ce document, ayant été apporté, à l'Évêque, hier, dans la journée, il s'est décidé, enfin, à solliciter, de la princesse, le susdit acquiescement, parce que — cela est indiqué dans le susdit document — « l'heure est venue... il est urgent d'agir ».

— Oui.

— C'est pour cela que l'Évêque a eu, hier, avec Marguerite, d'après le rapport de Gisèle, une longue conversation, en son logis, dans la Tour de la Reine Blanche... Il est donc à peu près certain, que, à cette heure, le Père Richard est en possession de l'acquiescement demandé.

— C'est plus que probable.

— Cet homme est habile!... Il a eu affaire à forte partie, car, de son côté, Marguerite est adroite... Elle est conseillée par Frezzini, qui est un scélérat déterminé... très intelligent : nous en avons la preuve... Mais le Père Richard a dû triompher de leurs résistances : Les hommes d'Église sont retors; ils savent, mieux que quiconque, agir, sur les femmes, en exploitant leurs passions... Donc, l'Évêque, porteur de l'acquiescement dont ceux qu'il sert ont besoin, assistera, le fait n'est pas douteux, ce soir, à cette assemblée, décisive, qui se tiendra en un lieu que nous ne connaissons pas.

Marigny remit le parchemin sur la table; puis, se levant, il recommença à marcher dans la salle, très agité.

— Ils se réunissent... Ils agissent... Ils complotent... dit-il... Et ils se cachent bien, puisque, sans Gisèle, nous ne saurions rien de ce qui se passe!... Ils sont riches; ils peuvent jeter l'or à pleines mains — de là leur force! Nous avons la puissance et le droit; mais ils sont plus puissants que nous parce qu'ils disposent de formidables ressources pécuniaires... On nous trahit, au lieu qu'on les sert fidèlement!...

Le ministre reprit, après un temps de silence :

— Dommage que nous n'ayons pas eu, pour nous servir, à Maubuisson, un homme dévoué, et intelligent, au lieu de cette femme passionnée, qui, pour obéir aux égoïstes poussées de sa passion, a abandonné, trop tôt, son œuvre... une œuvre qui pouvait donner des résultats inappréciables.

— Je songeais à cela en même temps que vous, Monseigneur, fit Jehan. Il était habitué à deviner les pensées de son maître.

— Oui... poursuivit Marigny... si, au lieu d'avoir eu, à nos gages, là-bas, cette Gisèle, nous avions eu un homme adroit et décidé... il nous aurait envoyé, par quelqu'un de sûr, et sans s'éloigner, lui-même, de Maubuisson, les pièces qui sont là; il eut épié les faits et gestes du Père Richard; aujourd'hui, il eut quitté l'Abbaye, en même temps que lui; il l'eut suivi, habilement... et il eut pénétré, derrière lui — c'eut été possible, qui sait? — en ce logis inconnu où se tiendra, ce soir, cette assemblée suspecte .. Par ainsi, il eut surpris, certainement, les principaux organisateurs du complot auquel Marguerite a donné son acquiescement; il eut

connu les mobiles qui les font agir... et, demain, nous aurions tenu tous les fils de l'affaire, en même temps que ceux qui l'organisent!... Dommage!... Oui, dommage!

Marigny se tut... Il examina, de rechef, les pièces.

— Une affaire si importante! reprit-il... Comment savoir...

Jehan de Saintray, depuis un moment, déjà, réfléchissait.

— Eh! mais, Monseigneur, fit-il, soudain... on peut trouver, encore, cet homme adroit et décidé... dont vous parliez.

— Explique-toi?

— Cet homme irait, immédiatement, à Maubuisson...

— Et puis?

— Il suivrait le Père Richard, à sa sortie de l'Abbaye, et il remplirait, de point en point, l'office que vous indiquiez, tout à l'heure.

— Trop tard!... L'Évêque-Moine aura quitté Maubuisson lorsque l'homme de qui tu parles y arriverait... Oui, oui, trop tard... Il faut plus de deux heures, je crois, pour aller à l'Abbaye Royale?... Or, il est, présentement, midi... L'homme ne serait donc, là-bas, que vers deux heures... Encore faudrait-il qu'il partit immédiatement...

— Il pourrait partir immédiatement.

— Admettons-le... Encore faudrait-il lui donner les instructions nécessaires... Non... Impossible!... Une pareille entreprise ne s'improvise pas... Trop tard, te dis-je... Il faut chercher autre chose... Du reste, je ne connais personne, autour de nous, à qui j'oserais confier une semblable mission.

— Me la confieriez-vous? demanda Jehan, brusquement.

Marigny, stupéfait, regarda son second.

— Toi? fit-il.

— Moi! répliqua Jehan.

— Tu voudrais...

— Pourquoi pas?

Le jeune homme attendit la réponse du ministre.

Il paraissait tout à fait déterminé et sûr de soi.

Marigny, ému, mit sa main sur l'épaule de Jehan, et il le regarda, tout attendri.

— Si j'avais, seulement, à mes côtés, trois hommes pareils à toi, mon Jehan, je serais puissant parmi les plus puissants! dit-il, très gravement.

— Vous acceptez mon offre?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que, encore une fois, il est trop tard : Toi-même, à cette heure, tu ne pourrais me servir utilement.

— On peut le tenter.

— Non!... D'ailleurs, en admettant qu'il ne soit pas trop tard, je n'accepterais pas ton offre.

— Mais...

— L'entreprise est par trop dangereuse.

— Elle ne m'effraie pas!

— Elle m'effraie, moi!... A Dieu ne plaise que j'aille risquer la vie d'un homme que j'aime, d'abord, et, de plus, de qui le dévouement m'est si utile!

— Pourtant,... vous l'avez dit, Monseigneur, l'affaire est d'importance... Il faut...

— Il faut que nous sachions où se tiendra cette assemblée... oui!

— Eh! bien?

— Il faut que nous sachions quelles gens y assisteront; il faut que nous sachions ce que l'on y dira.

— Alors...

— Nous le saurons.

— Comment?

— Il faut y réfléchir...

— C'est que...

— Nous avons, devant nous, plusieurs heures... Or, qui sait si...

— Monseigneur, ainsi que vous l'avez déclaré, il n'y a qu'un instant, vous ne voulez pas compter sur l'appoint que le hasard pourrait vous apporter.

— Je n'y compte pas.

Jehan hocha la tête.

— Dans ce cas... fit-il.

Marigny poursuivit :

— Ecoute : Ainsi que je te l'ai dit... ainsi que tu le sais, d'ailleurs, nous avons pris toutes les mesures désirables pour être tenus au courant, fidèlement, des faits et gestes des gens que nous voulons atteindre, et qui, le sachant, devaient chercher, non seulement à se défendre, contre nous; mais, encore, à nous attaquer, au besoin.

— Eh! bien?

— Or, qui voulions-nous atteindre?... Les princes, leurs femmes, leurs familiers, d'une part...

— Oui.

— D'autre part : les Hauts Seigneurs; les Dignitaires Ecclésiastiques, et, surtout, les Chevaliers de l'Ordre du Temple, aujourd'hui presque abattus, et qui luttent, dans l'ombre, désespérément?

— Achevez?

— Près des princesses, à Maubuisson, nous avions, comme espionne, Gisèle?

— Oui.

— Auprès des princes, qui sont, à cette heure, à Fontainebleau, nous avons d'autres agents, tous dévoués, relativement : Ils ont intérêt à nous servir... et leur intérêt nous répond de leur dévouement ?

— Sans doute.

— Or, de par Gisèle, qui ne sut pas poursuivre son œuvre, nous savons que le complot existe... Et c'est quelque chose.

— Ce n'est rien si nous ne savons, aussi, d'autre part...

— Attends : Je suis sûr que les princes, de leur côté, doivent toucher au complot... Je suis sûr que ce complot est organisé, surtout, par les Chevaliers de l'Ordre du Temple... Nous tenons leur chef avoué : Jacques de Molay... Mais non leur chef réel, occulte, qui agit, désespérément, encore une fois, et qui agit avec d'autant plus d'énergie qu'il risque son dernier coup — ce dont il doit se rendre compte... Eh! bien, mon Jehan, il n'est pas possible, ces choses étant données, que, d'ici à ce soir, nous ne recevions pas, de l'un de nos agents, un second avis, qui viendra compléter celui que nous a donné Gisèle... un avis qui nous fournira de nouveaux détails, nous indiquera le lieu de réunion des conjurés, et, même, nous fournira les moyens d'assister à cette réunion...

Dans les temps difficiles où nous vivons, et quand on poursuit, à travers mille dangers, l'œuvre que nous avons entreprise, il faut être particulièrement attentif et diligent... Nous n'avons rien négligé, rien laissé au hasard, et, par conséquent, nous devons recueillir, au moment opportun, le fruit de nos patients et obstinés efforts... Attendons... Au surplus, nous n'avons rien de mieux à faire... A cette heure, je te le répète, un de nos agents est en route pour m'apporter les renseignements précis dont j'ai besoin... Avant longtemps, il sera ici... Peut être, en ce moment, est-il aux portes du Palais...

— Dieu le veuille !... Oui, Dieu le veuille, Monseigneur, car, en vérité, le cas est des plus graves... Je...

Jehan n'acheva pas.

Le capitaine de garde qui avait emmené Gisèle, une heure auparavant, était entré dans la salle.

— De par mon patron, Monseigneur, il serait plaisant que vous ayiez deviné juste... fit Jehan de Saintray, ébahi.

— Que voulez-vous? demanda Marigny au capitaine.

Celui-ci s'expliqua.

— Monseigneur... dit-il... je vous annonce l'arrivée, au Palais, d'un cavalier qui demande à vous voir, immédiatement, pour une affaire urgente.

— Qui est-ce?

— Il ne m'a pas dit son nom; mais il m'a montré cette médaille... et m'a assuré que, dès que vous l'auriez vue, vous donneriez l'ordre d'introduire, auprès de vous, celui qui en était porteur.

En parlant ainsi, le capitaine présenta, au ministre, une médaille... une petite médaille d'or, dont l'une des faces représentait Saint Louis, armé de pied en cap, portant le signe des Croisés, et, l'autre, une nef, chargée de soldats de France, naviguant vers la Terre-Sainte.

Lors, Marigny, ayant touché la médaille, dit :

— Oui, oui, je veux voir cet homme, immédiatement... Qu'il vienne... Allez le quérir, capitaine... et hâtez-vous.

Le soldat s'inclina et sortit.

Le ministre paraissait éminemment satisfait.

— Eh!... mon Jehan, que te disais-je? s'écria-t-il... C'est bien l'homme qui, pour moi, était en route afin de m'apporter les renseignements nécessaires... J'avoue que je ne me doutais pas qu'il fut si près de nous, quoique je fusse certain, pourtant, d'avoir de ses nouvelles aujourd'hui même... Je te le répète, pour ton édification — et souviens-toi de mes paroles, toujours, en toute occasion : Le hasard est un mot creux... Il n'y a pas de hasard... On ne récolte que si l'on a semé... L'homme attentif, et diligent, est toujours servi à souhait, à l'heure nécessaire...

Comme Jehan, stupéfait, et charmé, interrogeait son maître, du regard... Marigny poursuivit :

— C'est Messire Nicolas de Garlande, Sénéchal de Fontainebleau, à qui nous avons envoyé ce courrier, qui a été assassiné — ainsi que tu me l'as appris, tout à l'heure — à Villeneuve-Saint-Georges, près du « Gîte-au-Roi », sans aucun doute par les agents de Frezzini : le majordome de la princesse Marguerite de Bourgogne... C'est un serviteur dévoué... Je l'ai obligé, jadis, et, chose rare : Il m'en reste reconnaissant...

Tu sais que nous lui devons, déjà, plusieurs avis qui nous ont été fort utiles... Il est très clairvoyant, très adroit, très prudent, et, aussi, fort courageux... De par sa situation, il était à même de nous bien servir pendant que le Roi, son frère, et ses fils, vivent à Fontainebleau... La dernière fois que je l'ai vu, chez moi, quand je lui ai donné mes instructions,... quand je lui ai dit comment il pouvait agir, dans l'entourage du roi, à mon profit, je lui ai remis cette médaille, qu'il vient de me faire passer, par le capitaine. J'avais prévu le cas où il aurait besoin de me voir, pour affaire urgente...

Grâce à cette médaille, il devait être introduit, en ma présence, aussitôt, à quelque heure, en quelque lieu que ce fut — et, mesure de prudence qui m'a semblé nécessaire..., sans être obligé de révéler son nom... Pendant que la famille royale est à Fontainebleau, il importe que l'on ne sache pas que je tiens des conciliabules, secrets, avec le Sénéchal de cette ville... Messire Nicolas de Garlande n'est pas connu, à Paris; il n'a pas été obligé de dire son nom : Nous sommes donc, de part et d'autre, à l'abri de toute fâcheuse indiscrétion .. Quels renseignements allons-nous recevoir?...

j'ai hâte de le savoir... Puissent-ils compléter ceux que Gisèle nous a apportés de l'Abbaye Royale de Maubuisson...

Cependant, le capitaine reparut, dans la salle, précédant le Sénéchal de Fontainebleau.

Sur un signe de Marigny, le capitaine se retira...

VII

MESSIRE NICOLAS DE GARLANDE, SÉNÉCHAL DE FONTAINEBLEAU

Messire Nicolas de Garlande, Sénéchal de Fontainebleau, était un homme de quarante à quarante-deux ans, de petite taille; mais qui devait être particulièrement robuste.

Son torse, musculeux, sur lequel s'appuyait son encolure puissante, était solidement soutenu par ses jambes, un peu courtes, aux cuisses épaisses, aux mollets fortement accentués.

Son masque, aux traits fins, au menton vigoureusement arrondi, à la bouche lippue, bien éclairé par un beau front bossué, au-dessous duquel brillaient ses yeux, aux reflets fauves, surmontés de sourcils noirs, épais et broussailleux, avait une expression saisissante de loyauté, de gaîté, de bonté, d'intelligence et d'énergie.

Il portait un vêtement court, en soie, de couleur écarlate, serré, à la taille, par une ceinture de cuir, à laquelle étaient appendus une escarcelle, brodée, et un couteau, court, à lame large, en un fourreau de cuir,... à poignée de corne noire, dont la garde était d'argent, ciselé, représentant des têtes de sangliers.

Une sorte de chapeau couvrait son chef, entouré de cheveux longs, plats, de couleur rousse.

*
* *

Nicolas de Garlande, beau buveur de vins de France au bouquet de framboise, superbe mangeur, gai compagnon, était un des hommes de l'époque s'entendant le mieux en science de vénerie. (1)

(1). Sous la dénomination générale de *Chasse*, on comprend trois branches, distinctes, d'un même art, qui fut en si grand honneur au moyen-âge : La *Vénerie*, qui est la science de forcer, de prendre, ou de tuer, un animal désigné parmi un certain nombre d'animaux de la même espèce; la *Fauconnerie*, qui était, non seulement l'art de chasser avec le faucon; mais, encore, l'art de dresser ces oiseaux de proie pour la chasse du gibier à plume; enfin l'*Oisellerie*, qui n'eut, en principe, d'autre but que de protéger les moissons, et les fruits de la terre, en écartant, ou en détruisant, les ennemis naturels de la culture des champs. — *Elzéar Blaze.*

En ces matières, il était expert, à ce point : qu'il écrivit le premier ouvrage connu relatif à la chasse [1], un poème didactique intitulé : *Le Dict de la chace du cerf*, œuvre qui aida fort, en son travail, l'auteur inconnu d'un autre ouvrage similaire, publié quinze années plus tard, en 1328, sous ce titre : *Le livre du roy Modus*, qui renferme les règles de l'art pour chasser toutes les bêtes à poil, depuis le cerf jusqu'au lièvre... et qui aida, de même, dans le leur, Gace de la Vigne, Gaston Phébus [2], et Hardouin, seigneur de Fontaine-Guérin, auteurs de livres, traitant des mêmes sujets, qui parurent dans le même siècle.

Le Sénéchal de Fontainebleau avait guerroyé, comme tout bon chevalier et vassal du roi; mais, après la guerre, la chasse était sa plus grande passion.

Naïvement, il disait qu'il « doutait y avoir nul maître ».

En son ouvrage il avait fait, soigneusement, ressortir le côté moral de la chasse.

« En chassant... avait-il écrit... on évite le péché d'oisiveté, car, qui fuyt les sept péchés mortels, selon nostre foy, il devrait estre sauvé : donc, bon veneur sera sauvé. »

Ce beau Seigneur, qui vivait toujours au grand air, exerçant ses muscles... qui faisait bonne chère, en gaie compagnie d'émérites chasseurs, pareils à lui, était donc, aussi, une manière de savant, un penseur.

D'esprit sagace, il savait observer, voir, apprécier, et il portait, sur les hommes, sur leurs actes, après examen, réflexion, étude, un jugement toujours sain, toujours droit.

Quoique bon juge sur toutes questions humaines, et parce que gai de nature, à cause de sa santé fleurie, qu'il maintenait, superbe, avec son genre d'existence active, il était, surtout, optimiste.

Il croyait que le mal, ici-bas, peut être réduit par la gaîté et la bonté; il était d'avis que les braves gens étaient en majorité, et que les plus mauvais n'étaient méchants, surtout, qu'à la surface, et occasionnellement.

Il vivait bien, dans une très confortable maison, située non loin de la résidence royale, à l'entrée de la magnique forêt de Fontainebleau... une maison qui avait appartenu à son père : Messire Loys de Garlande... une

(1). Les chasseurs s'honoreront, toujours, de compter, en tête des écrivains cynégétiques, Xénophon, général, philosophe, historien, bien que son *Traité de la chasse* (traduit du grec en latin sous le titre *De Venatione*), à part les excellents conseils qui y sont contenus sur l'éducation des chiens, ne parle que de pièges, de filets pour prendre les animaux sauvages. Arrien et Oppien, chez les Grecs; Gratius Faliscus, Nemesianus, chez les Romains, écrivirent, aussi, sur le même sujet; mais leurs ouvrages, sinon dans quelques rares passages, ne contiennent rien qui ait réellement trait à l'art de la vénerie proprement dit, dont les premières traces apparaissent, chez nous, vers la fin du VII[e] siècle. — *Bibliophile Jacob*.

(2). Gaston Phébus III, comte de Foix.

... Et jusque chez sa belle... Monseigneur Charles de Valois était, sans cesse, environné de moines... (P. 679.)

maison hospitalière, où, lui, Nicolas, avait vu le jour, et grandi, où son père était mort, et où, douze années auparavant, le Sénéchal avait fêté, en liesse, ses épousailles avec sa chère femme : Paule Lehurier... fille de notre vieille connaissance : Maître Guillaume Lehurier, hôtelier du Chapeau-Rouge.

Ah ! la chère maison familiale, où toutes choses rappelaient, à Nicolas de Garlande, quelque pieux ou quelque doux souvenir... comme il l'aimait,

comme il s'y trouvait bien, avec sa femme, et ses amis — hélas !... sans enfant : Paule ne lui en ayant pas donné — sujet unique de tristesse pour le toujours gai compagnon !

On apprendra, lorsque cela sera nécessaire, comment... et dans quelles circonstances, Messire Nicolas de Garlande avait épousé la fille de Maître Lehurier.

Il faut qu'on sache, pourtant, d'ores et déjà, que ce mariage avait été fait, pour des raisons spéciales, à l'instigation d'Enguerrand de Marigny. De là, le motif du dévouement, profond, du Sénéchal à l'égard du Ministre : Nicolas gardait reconnaissance à Marigny, à qui il devait son bonheur. Du reste, par surcroît, ce bon François, admirait, en le second du roi, un homme qu'il considérait comme l'un des ouvriers du royaume les plus dévoués à la gloire de la Patrie. Il le servait, donc, par reconnaissance, et par devoir: Deux raisons supérieures pour Messire Nicolas de Garlande, homme de tête et de cœur, être de réflexion et de foi, tout ensemble...

*
* *

— Nicolas, vous êtes le très bien venu, céans, fit Marigny.

Il offrit sa main, largement ouverte, au Sénéchal, qui la serra, fortement, dans la sienne.

— Monseigneur, répliqua-t-il, je suis venu vous voir, à franc étrier, pour une affaire grave.

— Je m'en doute...

Nicolas donna la main à Jehan de Saintray, affectueusement.

Les deux hommes, s'étant appréciés, des deux parts, s'estimaient fort.

D'ailleurs, leur commune admiration, pour Marigny, l'attachement qu'ils lui portaient, les avaient unis... autant que leur mutuelle sympathie, venue de la similitude de leur caractère, également composé d'esprit de justice, comme de parfaite loyauté.

— Vous êtes venu, de Fontainebleau, à Paris, tout d'une traite? demanda Marigny.

— Tout d'une traite, Monseigneur, et pour cause!... J'ai laissé mon cheval, fourbu, à Villeneuve-Saint-Georges, et, là, j'en ai pris un autre; je l'ai si fortement poussé qu'il ne s'en remettra pas, j'en ai peur...

— Vive Dieu, quel jarret!

— Quand j'ai vidé les étriers, tout-à-l'heure, dans la cour du Palais, la pauvre bête, exténuée, meurtrie, le flanc zébré de coups d'éperons, s'est couchée, de tout son long, sur le pavé.

— Vous devez être exténué, vous aussi ?

Nicolas sourit.

— Moi, Monseigneur ?... Non !... fit-il. . simplement... Je reste, souvent, à cheval, dix heures durant, battant le bois au pourchas du gibier, et je

suis encore guilleret, quand, après pareil exercice, de retour en mon logis, j'ai réparé mes forces en mangeant une large tranche de venaison, arrosée d'un pot de vin clairet.

Il s'était assis, ce disant.

— A Villeneuve Saint-Georges, reprit-il, j'ai appris que l'on a relevé, hier, près du « Gîte au roi », le cadavre d'un courrier royal... Ce courrier devait se rendre à Fontainebleau, c'est probable, porteur de quelque avis à mon adresse?...

— Oui.

— Il paraît que l'on n'a rien trouvé, sur lui, en fait d'écrit... Je vous fournis ce renseignement, Monseigneur, parce qu'il peut vous intéresser, et dans le cas où vous n'en auriez pas eu connaissance encore ?

— J'ai connu la nouvelle, ce matin... fit Marigny... Elle m'a été donnée par le bailli de Villeneuve Saint-Georges...

— Bien !

— Oui, ce courrier se rendait à Fontainebleau, vers vous, dépêché par moi.. On avait intérêt à s'emparer de la pièce dont il était porteur.

— Qui ? Les princes, sans doute ?

— C'est probable...

— La pièce était chiffrée ?

— Oui.

— Alors, ceux qui s'en sont emparés n'ont pu la lire ?

— Qui sait ?...

— Et la communication était importante ?

— Oui !

— Malechance !

— Dans la pièce que le courrier, trépassé, vous portait, je vous donnais des avis, et vous faisais des recommandations qui n'ont plus grand objet, à présent... et pour cause... Quand on a subi un échec, il ne faut pas perdre son temps à regretter sa maladresse, ou son imprudence, il faut aller de l'avant, et se reconstituer des armes pour une autre entreprise...

— C'est juste.

— En cette affaire, l'important est que ceux qui ont, traîtreusement, occis le courrier, pour s'emparer de la pièce dont il s'agit, ne sauront, ni qui l'a rédigée, ni à qui elle était adressée...

— Vous en êtes sûr, Monseigneur?

— Oui : Le courrier avait mission de remettre, à vous-même, la pièce, qui n'était revêtue d'aucune adresse... Bien entendu, d'autre part, elle n'était pas signée... Nous ne serons donc aucunement compromis, ni vous, ni moi... La pièce ne servira pas de preuve effective, contre nous, ès-mains de mes ennemis, si haut placés qu'ils soient...

Marigny, ayant, ainsi, rassuré Nicolas de Garlande poursuivit :

— Cela dit, occupons-nous, maintenant, des raisons qui ont motivé votre voyage à Paris... En vérité, j'ai hâte de les connaître.

— Je suis prêt à m'expliquer, Monseigneur, répliqua le Sénéchal de Fontainebleau.

— J'écoute ?

Le ministre, et son second, écoutèrent, avec attention, le récit de Nicolas...

VIII

OU L'ON VERRA COMMENT MESSIRE NICOLAS DE GARLANDE, AU RETOUR DE LA CHASSE, EUT L'HEUR DE DÉCONFIRE UN SECOND GIBIER QU'IL N'AVAIT PAS LANCÉ

— Or donc, Monseigneur, dit le Sénéchal, vous savez que, hormis la guerre, où, maintes fois, j'ai fait bonne figure au service de notre Sire, le Roi, je n'aime rien tant que la chasse, qui exerce le corps, le rend souple et vigoureux, donne la santé, par suite, cependant que ce noble art développe l'esprit, et le distrait des « mauvaisetés » où il se complairait, certes, dans la coupable oisiveté, qui est l'œuf d'où sortent tous nos vices ?...

— Oui.

— Bien avant d'avoir l'âge d'homme, enfant, encore, quasiment, j'ai été habitué, de par la volonté de mon très honoré père — de qui Dieu ait l'âme en son Saint-Paradis — aussi, de par mon goût... à courir la forêt, au pourchas du gibier, par vent, neige, pluie ou soleil...

— Je le sais.

— On assure — et je ne suis pas loin de le croire — que peu d'hommes, aujourd'hui, connaissent... mieux que moi... tout ce qui se rapporte aux sciences de vénerie... au dressage des chiens ou des faucons — savent les mœurs de tous les gibiers, depuis le cerf et le sanglier jusqu'au lièvre et au levraut, depuis le héron jusqu'aux plus humbles oisillons... et sont experts en l'art de les surprendre, au gîte ou au passage... de leur dresser des embûches, pièges de toutes sortes, suivant l'heure, le lieu ou la saison...

— Je le sais... Poursuivez ?

— Ces choses étant données, il n'est pas surprenant que le Roi, qui est passionné de chasse,... ainsi que ses fils : les princes Louis, Charles, et Philippe... ainsi que son frère : Monseigneur Charles de Valois — me tiennent en haute estime, et me fassent l'insigne honneur, dont je suis digne, de me demander mon avis pour les parties qu'ils se plaisent à organiser, en forêt, lorsqu'ils viennent passer quelques semaines à Fontainebleau.

— Après ?

— Excusez-moi, Monseigneur, si je vous donne toutes ces explications... Je me doute que vous avez grande hâte que j'en arrive au fait qui vous occupe; mais les susdites explications sont nécessaires pour que vous compreniez, mieux, ce qu'il me reste à vous révéler.

— Continuez?... Dites tout?... Je vous écoute fort attentivement.

— Cette année, comme les précédentes, Sa Majesté assista à plusieurs battues que je conduisis... Entre temps, je dirigeai quelques autres parties, de moindre importance, pour les princes, et, dans l'intervalle, j'eus accès, chaque jour, en la demeure royale, où l'on me fit accueil — ou bien, les princes, et le Roi, lui-même, souventes fois, daignèrent honorer ma maison, en m'y rendant visite, dans le but de deviser sur des sujets relatifs à la chasse.

— Qu'arriva-t-il ?

— Je me trouvais, donc, en très bonne posture pour remplir, cette année encore, comme les autres, l'office dont vous m'avez chargé, Monseigneur, et qui consiste à vous tenir au courant, régulièrement, des faits et gestes du Roi, des princes et de leurs familiers...

— Oui.

— Cet office, je ne l'eusse point rempli, et vous le savez bien, Monseigneur, car je suis un chevalier loyal, à qui répugne toute délation — si je ne vous avais connu, et, de longue date, apprécié... si je n'avais été sûr que vous n'aviez en vue, en tout cela, que le bien de la France et du Roi, que j'aime, et vénère, autant que doit le faire tout bon enfant de notre si noble pays... Ainsi que vous l'avez pu constater, Monseigneur, jusqu'ici, je vous ai servi fidèlement.

— Oui !... Et je vous en sais un gré infini... Poursuivez, mon féal ami?

— Mais, tout ce que j'ai fait, pour votre service, n'est rien auprès de ce que je vais faire, si je ne me trompe...

— Voyons ?

— Figurez-vous, Monseigneur, que, depuis quelques jours, une véritable nuée de Moines-Mendiants, s'est abattue, sur notre contrée, comme sauterelles en terre africaine...

— Ah !

— Oui...

— Une plaie !... Tout comme celles qui désolèrent, dit-on, jadis, l'Égypte...

— Vraiment ?

— On ne peut faire un pas, sous bois, dans les bourgades, sur les chemins, sans rencontrer, au parvis des Moustiers, au seuil des masures, ou des palais, un de ces moines, qui demandent du pain, ou des vivres, emplissent leur besaces, et, surtout — car la mendicité, pour eux, n'est, assurément, qu'un prétexte — regardent, observent, écoutent, guettent... ou causent avec

les seigneurs, les vilains : hommes, femmes, enfants, et recueillent, par ainsi — au profit de qui?... Dieu le sait, ou le Diable, plutôt — une très ample moisson de renseignements, sur tout, sur tous, notamment... ce n'est que trop certain... sur le Roi, ses fils, son frère, et leurs plus intimes familiers.

— Après?

— Comment sévir contre eux?... Question difficile à résoudre!

— Hélas!

— D'une part, ils sont adroits, ne se laissent pas prendre en faute; d'autre part, le populaire, qui les hait, pourtant, les redoute, et les protège, par crainte... et, d'autre part, encore, comment sévir contre une légion?...

— Eh! bien?

— On viendrait à bout, peut-être, de vingt, de cent moines;... mais allez donc surveiller mille frocards, qui apparaissent, disparaissent, entrent, sortent, sont ici, ce matin, et seront loin, ce soir... bref, qui vous glissent, entre les mains, comme anguilles en hautes herbes, ou savent se blottir, on ne sait où, comme taupes en prairies...

— Poursuivez?

— Et, cependant, après observation, je me rendis compte, que, de tous les hauts Seigneurs autour de qui rôdaient ces damnés frocards, celui qu'ils hantaient, de préférence, c'était Monseigneur Charles de Valois, frère de notre Sire.

— Voilà qui devient intéressant, fit Enguerrand de Marigny.

Il regarda Jehan de Saintray.

Il sembla lui dire :

— Qu'en penses-tu? N'avais-je pas raison, tout-à-l'heure?... Certainement, Nicolas de Garlande va nous fournir les renseignements que j'attendais, dont j'avais si grand besoin... Par Gisèle, je tiens Marguerite de Bourgogne... Par Nicolas, je vais tenir, peut-être, Charles de Valois...

Le digne ministre exultait.

Sa face, au masque énergique, s'était épanouie.

Du reste, outre que le récit du Sénéchal l'intéressait à un très haut degré — et pour cause — il l'amusait, aussi, en fin de compte, tant Nicolas de Garlande s'exprimait, avec une excessive bonhomie... en un langage, à la fois d'une très benoîte simplicité, et d'un coloris, d'un pittoresque tout à fait exceptionnels.

— Poursuivez, mon amé Nicolas, dit-il... Poursuivez?... Je le répète: Tout cela, de par notre Seigneur-Jésus, est fort intéressant... Vous disiez que ces frocards damnés hantaient, de préférence, Monseigneur Charles de Valois, frère du Roi, notre Sire?...

— Oui, Monseigneur reprit Messire Nicolas de Garlande... Cela était

flagrant... Chez lui, hors sa demeure, à la chasse, en pleine forêt, à l'Église, et jusque chez sa belle... Monseigneur Charles de Valois était, sans cesse, environné de moines...

— Et pourquoi, Dieu Puissant?

— Ils l'escortaient... On l'en voyait flanqué... Étrange chose!...

— Après?

— Il formait, avec eux, des conciliabules... Ils lui parlaient bas, en tous lieux... On les entendait chuchoter... partout — et, dès que l'on s'approchait d'eux, aussitôt, les frocards disparaissaient, prenaient leur vol, comme perdrix, effarées, devant le chien chassant!...

— Alors...

— Tout cela, Monseigneur, voyez-vous, c'était louche!...

— Extra-louche!

— Je voulus, à votre profit, en avoir le fin mot.

— Bien, cela!...

— Je voulus éclaircir la question.

— Vous y parvîntes?...

— Je suis né chasseur... Or, les ruses du chasseur, qui réussissent, contre le gibier, fort habile à défendre sa vie, ou sa liberté, réussissent, souvent, aussi, contre l'homme...

— Sans doute.

— Pendant plusieurs jours, je dressai cent pièges à frocards... Je guettai, j'observai, partout, en toute occasion... La nuit, le jour, à toute heure...

— Bien!

— Et j'acquis, enfin, la preuve, absolue, que les Moines trament quelque chose...

— Ah!

— Oui!... Au nom de qui agissent-ils? — je n'ai pu le savoir; mais ce dont je suis sûr, c'est que ce quelque chose, qu'ils trament, doit avoir Monseigneur Charles de Valois comme metteur en œuvre...

— Bah!

— Oui, vraiment, Monseigneur.

— Est-ce tout ce que vous savez? demanda Marigny, anxieusement.

— Attendez...

— Dites tout?

— Ayant acquis la certitude de la chose dont il s'agit, je voulus, toujours à votre profit, en savoir davantage...

— Fort bien!

— Cela me semblait gros, capital, exceptionnellement grave...

— Avec raison.

— Plus que jamais, donc, je mis, au vent, toute mon adresse... Plus que jamais, je devins attentif...

— Le résultat?

— Et, malgré tout, je n'eusse rien pu découvrir, tant ces moines sont adroits — sans une circonstance, qui me servit fort, ainsi que vous l'allez voir.

— J'attends?

— Il y a quelques jours, après une très intéressante chasse au faucon, que le Roi avait suivie, sous ma conduite, Sa Majesté me pria d'organiser, pour un des jours suivants, une chasse aux chiens, sur un cerf...

— Après?

— Je mis tout en œuvre pour obéir au Roi, et pour le satisfaire... La chasse eut lieu, hier.

— Eh! bien?

— Le Roi, ses fils, et Monseigneur Charles de Valois, suivirent la chasse... Au départ, ce dernier me parut fort préoccupé...

— Pourquoi?

— Un moment auparavant, il avait lu, avec une grande attention, quelques lignes, tracées sur un parchemin qu'un moine lui avait remis...

— Après?

— Cependant, la bête fut lancée... traquée, se défendit, pendant deux heures, et fut atteinte, enfin... après une poursuite éperdue, particulièrement passionnante — près d'un étang, en pleine forêt... On l'abattit, selon les règles, pour la plus grande joie du Roi, qui avait pris, à cette chasse, — l'une des plus intéressantes que j'aie suivies, encore — un très vif plaisir...

— Après?

— La bête, servie, on se disposa à rentrer... Nous étions assez loin de nos demeures... Peu avant l'hallali, mon cheval, ayant buté contre une grosse racine d'un chêne, qui émergeait du sol, sous bois, s'était blessé, et boitait, Je le fis remarquer au Roi; je lui dis que, pour ménager ma monture préférée, je rentrerais à pied, guidant le cheval à la main...

— Poursuivez?

— Le Roi, avec une grande bonté, me remercia du plaisir que je lui avais donné: puis, il s'éloigna, aussitôt, avec ses fils, et son frère...

— Bien!

— Moi, je coupai court, seul, à travers la forêt, dont je connais les moindres sentes, de longue date, habitué que je suis, depuis plus de trente ans, à la parcourir dans tous les sens...

— Achevez?

— Après une heure de marche, sous bois, je m'aperçus que mon cheval, évidemment las, et qui souffrait, de sa blessure, n'avançait plus que difficilement... Je m'orientai, et constatai que, même en faisant diligence, je ne pourrais être de retour, à mon logis, avant trois quarts d'heure, au moins... Quoique sous l'abri des arbres touffus, la chaleur était accablante...

« — Or, je le répète, Monseigneur,... seul, vous avez le pouvoir d'empêcher que le mal s'aggrave. (P. 685.)

Je me dis qu'il fallait faire boire mon cheval, et lui donner quelques minutes de repos.

Le Sénéchal s'interrompit...

— De grâce, soyez un peu patient, Monseigneur... fit-il... je vais en arriver, enfin, à ce qui vous intéresse.

Puis, il ajouta :

— Je connaissais, non loin de l'endroit où je me trouvais, alors, un petit étang... J'y conduisis ma pauvre monture... là, je la fis boire, et je lavai sa blessure; puis, je l'attachai à un arbre... Moi-même, je m'assis sur un petit monticule gazonné, au pied d'un chêne... dans un épais taillis... J'étais, là, depuis cinq minutes, environ, lorsque, tout-à-coup, je vis passer, à cent pas de moi, dans une clairière... une forme blanche.. Elle fila, si vite, qu'il me fut impossible de savoir si c'était un être humain, ou un gibier quelconque... rôdant aux alentours.

Curieux, je me levai... Et, doucement, tout doucement, ainsi que doit le faire un chasseur consommé tel que moi, je marchai vers la clairière, sans bruit, écartant les branches, avec soin, pour me frayer un passage... m'efforçant de me dissimuler, autant que possible, derrière le pied des arbres... Bientôt, j'aperçus, sous la feuillée, un cheval, tout sellé, attaché aux branches d'un sapin... Je reconnus la bête... Du reste, le harnais qu'elle portait était chargé d'un écusson...

— Quel ?

Celui de Monseigneur Charles de Valois.

— Il n'avait pas suivi le Roi ?

— Peut-être... Dans tous les cas, il était revenu, là, après avoir accompagné son frère jusqu'à la demeure royale...

— Mais...

— Depuis plus d'une heure que j'avais quitté Sa Majesté, Monseigneur Charles de Valois, monté sur un cheval vigoureux, avait pu se rendre à Fontainebleau, et revenir à l'endroit où nous nous trouvions, dans la forêt.

— Pourquoi donc était-il revenu là ?

— Vous allez le savoir... Plus prudemment que jamais, je me tins aux écoutes... Chasseur, j'ai l'ouïe subtile... Dans le grand silence qui planait sur ma tête, je distinguai, bientôt, à une faible distance, un bruit de voix...

— Poursuivez ?... Poursuivez ?

— Bientôt, j'arrivai proche d'un fourré, où, non sans peine, j'avais pu pénétrer sans attirer l'attention des deux hommes qui s'y étaient arrêtés, savoir : un moine... celui-là, même, qui avait remis le parchemin à Monseigneur Charles de Valois avant notre départ pour la chasse...

— Et l'autre ?...

— C'était le prince...

— Le prince ?

— En personne...

— Poursuivez?...

— Ils causaient avec animation...

— A voix basse?

— Sans doute.

— De telle sorte qu'il ne vous fut pas permis d'entendre leurs paroles ?

— D'abord... Mais, comme je me doutais bien qu'ils devaient se dire des choses qui m'intéresseraient... je m'efforçai de me rapprocher d'eux, plus encore...

— Fort bien.

— Je me baissai... Et, à quatre pattes, lentement, très lentement, je m'avançai, jusqu'à ce que j'entendisse, nettement, la voix des interlocuteurs...

— Après?

— Ils se croyaient bien seuls... et, dans l'action, oubliant toute prudence, ils avaient haussé le ton, soudain... Je demeurai coi, perdu dans le feuillage, sans faire le moindre mouvement, retenant mon souffle pour ne pas trahir ma présence, à cette place, en un pareil moment... Dès lors, j'écoutai... Il était temps...

— Pourquoi?

— La conversation entamée avait pris pour moi... pour vous, Monseigneur, un tour particulièrement piquant, ainsi que vous allez le constater.

— Voyons?

IX

MONTJOIE — POUR DIEU ET POUR LA FRANCE

— Le moine disait :

« — On sait, Monseigneur, que, depuis longtemps, déjà, au Conseil du Roi, vous êtes le très noble, et très courageux défenseur de ces deux principaux appuis du trône : la Croix et l'Épée !... On sait que vous vous êtes opposé, de toutes vos forces, de toute votre énergie, jadis, à l'acte qui souille le règne de votre frère, c'est-à-dire l'attentat d'Anagni, où le sacrilége envoyé du Roi de France : Nogaret, osa insulter le Pontife : Notre Saint Père Boniface VIII...

« On sait, que vous vous êtes opposé, de même, en 1307, à l'arrestation des Chevaliers de l'Ordre du Temple... On sait, enfin, que, seul, vous pouvez empêcher de plus grands désastres... que, seul, de par votre rang, de par votre courage, vous pouvez, encore, suspendre l'effet des néfastes œuvres, entreprises — moins par la volonté, expresse, du Roi, que par celle de ses exécrés ministres — et qui ne doivent pas s'achever... car, si

elles s'achevaient, la France, fille aînée de l'Église, et qui aurait meurtri sa mère, serait maudite, à jamais, dans les siècles des siècles. »

Marigny, très grave, écoutait, ainsi que Jehan de Saintray, avec une attention soutenue, le récit du Sénéchal.

— Poursuivez mon ami Nicolas? dit-il... En vérité, vous êtes un habile homme!...

Nicolas de Garlande reprit :

— Monseigneur Charles de Valois répondit :

« — Est-ce pour me dire cela que vous m'avez donné rendez-vous ici, mon Révérend?

« — Non, Monseigneur... répliqua le Moine... Je vous ai prié de vous rendre ici, parce que, en cet endroit écarté, nous devions pouvoir nous entretenir plus librement, sans rien craindre d'aucune oreille indiscrète... de choses qui doivent avoir... qui auront, c'est sûr, une importance capitale...

« — Quelles?

« — Je vous l'ai déclaré, Monseigneur, le mal que les maudits ministres du Roi ont fait, à la France, est grand... Il ne faut pas qu'il s'aggrave...

« — Hélas! n'est-il pas trop tard pour...

« — Non, Monseigneur, il n'est pas trop tard... On peut toujours le tenter... Il y va du salut de Sa Majesté Philippe IV, et, aussi, de son honneur, par devant la postérité.

« — Sans doute!... Mais...

« — Il y va, de même, du salut, et de l'honneur, de la France...

« — Eh! bien?

« — Or, je le répète, Monseigneur,... seul, vous avez le pouvoir d'empêcher que le mal s'aggrave.

« — Comment?

« — En opposant votre volonté, formelle, à la volonté du Roi.

« — La volonté du Roi est souveraine... Ainsi que vous l'avez constaté, mon Révérend, j'ai tout tenté pour détourner mon frère de la voie, selon moi très dangereuse, où il s'est engagé... Mes avis n'ont point été écoutés...

« — Ils pourraient être écoutés si vous reveniez à la charge, soutenu, énergiquement, par...

« — Par qui?... Achevez donc?

« — Par une ligue de Hauts Seigneurs et de Dignitaires Ecclésiastiques.

« — Cette ligue, si puissante qu'elle soit, le serait-elle assez pour dicter des volontés au Roi?

« — Peut-être.

« — Le Roi a de l'énergie... Il briserait cette ligue...

« — Qui sait?

« — Le mal est fait... Encore une fois, il est trop tard pour l'enrayer.

« — Dieu aide ceux qui veulent s'aider.

« — Mon Révérend, Dieu aurait dû nous aider plus tôt...

« — Monseigneur...

« — Les ministres de Philippe ont la main implacable...

« — La volonté du Tout-Puissant en a brisé de plus forts !

« — Du reste, cette ligue, dont vous parlez,... il faudrait qu'elle existât...

« — Elle existe...

« — Bah !

« — Oui, Monseigneur...

« — Vous êtes donc l'envoyé de ces Hauts Seigneurs, de ces Dignitaires Ecclésiastiques... de ces hommes, enfin, qui ont résolu d'enrayer, dans l'intérêt du Roi, et de la France, l'œuvre entreprise, et qui, j'en conviens, est détestable ?

« — Oui, Monseigneur.

« — Qu'attendent, de moi, ceux qui vous envoient ?

« — Ils souhaitent, Monseigneur, qu'il vous plaise de l'entendre de leur bouche même...

« — Mais...

« — Il s'agit de questions très graves, et je ne suis chargé que de recueillir votre adhésion à une rencontre avec eux...

« — Une rencontre ?

« — Oui Monseigneur.

« — Qui aura lieu...

« — Après la journée de demain.

« — Après la journée de demain ?

« — Oui, Monseigneur... Dans la nuit.

« — En quel endroit ?

« — Je ne puis vous le dire.

« — Pourtant...

« — Je ne puis vous le dire, tant que vous ne m'aurez pas déclaré, de la façon la plus formelle, qu'il vous plaît de répondre, à l'appel, pressant, de ceux qui m'ont envoyé vers vous...

« — Et si je vous dis qu'il me plaît d'y répondre ?

« — Le dites-vous, Monseigneur ?...

« — C'est que...

« — En cas de réponse affirmative, je considérerais que j'ai reçu votre Foi.

« — Après ?

« — Et, dès lors, je pourrais m'expliquer. »

Monseigneur Charles de Valois sembla se consulter, un moment ; puis, il dit :

« — Je vous donne ma Foi... Je suis prêt à répondre à l'appel des Hauts Seigneurs, et des Dignitaires Ecclésiastiques, dans l'intérêt de mon frère, le Roi, et dans celui dans la France.

« — Alors, Monseigneur, veuillez vous trouver, après la journée de demain, dans la nuit, ici...

« — Ici?...

« — Oui!

« — Dans cette forêt?

« — Dans cette forêt... à la onzième heure avant minuit...

« — Est-ce donc ici que la rencontre aura lieu?... L'endroit est mal choisi...

« — La rencontre n'aura pas lieu ici... Mais, à l'heure indiquée, Monseigneur, veuillez vous trouver au rendez-vous...

« — Que se passera-t-il?...

« — Un homme s'approchera de vous, et vous dira : « Montjoie ».

« — Montjoie...

« — Vous répondrez : « Pour Dieu et pour la France... » L'homme vous prendra par la main, et vous conduira au lieu du rendez-vous.

« — Voilà qui est mystérieux »...

Et le prince ajouta, après un temps de silence :

« — Qui me dit que ce n'est pas un piège qu'on me tend?

« — Vous êtes libre, encore, de refuser, Monseigneur... dit, fort habilement, le Moine.

« — Non pas!... J'irai...

« — On n'attendait pas moins de votre noble caractère, Monseigneur... Ceux qui m'ont envoyé, ici, bien loin de vouloir vous tendre un piège, n'ont plus guère d'espoir qu'en vous, pour le salut de la France, et de l'Église... Ils ont dû agir comme ils agissent parce que la situation est grave, le péril immense... parce que, en pareil cas, quand on court tant de risques, il faut prendre toutes les précautions désirables.

« — A-t-on peur que je ne trahisse ceux qui m'ont appelé?

« — Non, certes!... Mais ce n'est qu'à grand peine que les conjurés ont pu parvenir à s'entendre, et à se réunir... Si, pour une cause quelconque, ils étaient surpris, si la rencontre ne devait pas avoir lieu, Dieu sait quand on pourrait se rencontrer ailleurs!... Or le péril est imminent... Il est urgent d'agir... Dans un mois, il serait trop tard, peut-être...

« — Eh! bien, mon Révérend, je vous le répète, vous avez ma Foi... Je suis prêt à voir ceux qui vous envoyé vers moi... Après la journée de demain, à la onzième heure, avant minuit, je serai ici... J'attendrai l'homme qui s'approchera de moi... Et, quand il m'aura dit : « Montjoie » — je lui répondrai : « Pour Dieu et pour la France »... puis, sans trembler, je le suivrai... C'est dit!

« — Hosannah !... Jésus soit loué !... Qu'il veille sur vous, Monseigneur !... s'écria le Moine.

« — Dieu vous garde, mon Révérend !... »

— Le moine s'éloigna, poursuivit Messire Nicolas de Garlande... Monseigneur Charles de Valois se dirigea vers l'endroit où il avait laissé son cheval ; il l'enfourcha... piqua des deux... et disparut, bientôt, dans les profondeurs de la forêt, du côté de Fontainebleau.

Marigny, puissamment intéressé, avait écouté, sans l'interrompre, le poignant récit du Sénéchal.

Lorsque celui-ci se tut, pour reprendre haleine, le ministre, lui mettant la main sur l'épaule, dit, gravement :

— Nicolas... je vous ai obligé, jadis... Vous vous êtes acquitté, magnifiquement, avec moi... Vous m'avez rendu un éminent service : Je ne l'oublierai pas.

X

DEUX SERVITEURS DÉVOUÉS

Oui, oui, certes, Nicolas de Garlande lui avait rendu un éminent service.

Son rêve était, en partie, réalisé.

De même qu'il tenait, presque, Marguerite de Bourgogne — il faut insister sur ce point — de même, il allait tenir, aussi, fort probablement, Charles de Valois.

Marguerite !... Charles !... Ses deux plus redoutables ennemis...

Charles... plus encore que Marguerite.

Quelle bonne journée !

En quelques heures, il avait été payé de ses efforts incessants.

Seulement, il importait d'agir avec adresse, prudence, énergie, et sans perdre de temps... afin de recueillir le très important bénéfice qui devait ressortir de tant d'heureuses découvertes.

— Je crois, en effet, vous avoir bien, et très fidèlement servi, Monseigneur, poursuivit le Sénéchal... Mais, comme on dit, on n'a rien fait, tant qu'il vous reste à faire... Je n'ai point achevé mon œuvre...

— Que vous reste-t-il donc à faire, mon féal ami? demanda le ministre.

— Je vais vous le dire, Monseigneur... Et, d'abord, permettez-moi de terminer mon récit.

— Je vous écoute.

— Il était, environ, quatre heures, après midi, hier, lorsque eut lieu, dans la forêt, la rencontre du Moine avec Monseigneur Charles de Valois...

— ... Demain, Monseigneur, à pareille heure, je serai, de rechef, ici... ou je serai mort, pour le service du Roi... (P. 695.)

Quand le prince eut disparu... je me relevai... Un moment après, je retrouvai, près de l'étang, mon cheval, qui, reposé, tondait l'herbe, sous bois... Je me remis en route... Une demi-heure plus tard, j'étais de retour à mon logis... Il faut que vous sachiez une chose que j'ai omis de vous dire.

— Quelle?

— Lorsque j'avais pris congé du Roi, notre Sire, il m'avait fait le très grand honneur de me convier à souper, en sa maison... De retour à mon

logis, donc, je n'eus que le temps de changer de vêtements — ceux que je portais étaient couverts de poussière — pour me rendre, décemment, à l'heure dite, à l'invitation royale...

— Eh! bien?

— C'est pour cette raison, Monseigneur, que je ne pus, à mon très vif regret, me mettre en route, dès hier, ainsi que j'en avais le désir, afin de vous révéler, immédiatement, la découverte, fort importante, que j'avais faite...

— Je comprends... Poursuivez?

— En me rendant chez le Roi, je décidai que je tâcherais de m'éloigner, de la maison royale, assez tôt, encore, pour venir, à Paris, dès hier... Malheureusement, le Roi, qui est taciturne, d'ordinaire, et plutôt triste, comme vous savez, était fort gai, et se plaisait à causer... Après le repas, auquel ses fils, et son frère, avaient pris part, il nous raconta, de manière très plaisante, des souvenirs de son enfance; il parla de son aïeul : le Saint Roi Louis IX, de son père... des Croisades... de la guerre des Flandres... du pape Boniface VIII, et du pape actuel : Clément V, qu'il railla, spirituellement... à cause de sa maîtresse : la belle Brunissende Talleyrand de Périgord; il parla des travaux d'art de Notre-Dame, de Pierre de Chelles, etc., etc...

Puis, il m'interrogea au sujet de l'art de la vénerie... Les heures passèrent, très vite, trop vite, hélas !... cependant, que, d'autre part, Monseigneur Charles de Valois, brillant causeur, habituellement, ne disait mot, préoccupé qu'il était, visiblement, de sa conversation avec le moine, et de ce qu'il devait faire, le lendemain... Bref, il était plus de onze heures, lorsque, au sortir de la maison royale, je rentrai dans la mienne... J'enrageais... et il y avait de quoi, certes... Impossible de se mettre en route, à pareille heure...

Je décidai, donc, que je partirais dès l'aube... En effet, je montai à cheval, le matin, de bonne heure, et je partis, sous prétexte d'une reconnaissance à faire, en forêt, pour préparer une nouvelle partie de chasse... Je fis un long détour, sous bois, par mesure de prudence, pour dépister ceux qui auraient pu me suivre : ces moines, qui épient tout, et tous, dans la contrée, depuis plusieurs jours... Cela me fit perdre plus d'une heure...

Certain que personne n'était sur ma trace, je gagnai la route, et, poussant ma monture, je vins, d'une seule traite, ainsi que je vous l'ai appris, jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges, où je perdis, encore, plus d'une heure, à recueillir des renseigements relatifs au meurtre du courrier que vous m'avez envoyé... Enfin, j'arrivai au Palais... Vous savez tout, à présent, Monseigneur...

— Bien! dit Marigny...

Il garda le silence, un moment.

Il réfléchissait, profondément.

Soudain, il reprit :

— Donc, il résulte de tout ceci, mon amé Nicolas, que le rendez-vous, donné, à Charles de Valois, par le moine, doit avoir lieu, la nuit prochaine, dans la forêt, en un endroit que vous connaissez?

— Oui, Monseigneur.

— Il est évident que le lieu où se tiendra la réunion des Hauts Seigneurs, et des Dignitaires Ecclésiastiques, est peu éloigné de l'endroit où l'envoyé du Moine attendra le prince.

— C'est probable.

— Connaissez-vous, dans la forêt, vous qui l'avez battue en tous sens, ou aux environs, un endroit, où, selon vous, pourrait avoir lieu la réunion?

— Cette réunion ne me paraît pas devoir se tenir en plein air... Monseigneur... Cela serait imprudent...

— Fort imprudent.

— Et puis, pour causer, il faut se voir... Or, si les conjurés, quels qu'ils soient, se servaient de torches, pour éclairer la réunion, ils courraient trop de risques.

— C'est évident... Les conjurés se réuniront en lieu clos, fit Marigny...

Nicolas de Garlande reprit :

— Il y a bien, à la lisière de la forêt, quelques habitations, qui servent de rendez-vous de chasse, et quelques huttes de manants; mais les habitations sont proches de la ville, et l'on n'oserait s'y risquer sans danger... Quand aux huttes, elles sont trop exiguës pour recevoir plusieurs personnes... Restent les grottes...

— Les grottes?

— Oui, Monseigneur... il y a nombre de grottes, dans la forêt...

— Suffisamment vastes pour recevoir...

— Cinq-cents personnes, au moins.

— N'en doutez pas, mon amé Nicolas, la rencontre, alors, aura lieu dans une de ces grottes.

— C'est ce que j'ai pensé.

— C'est sûr!... Les innombrables moines qui errent, dans toute la contrée, depuis plusieurs jours, y sont venus par ordre... Chacun d'eux doit avoir son rôle, en cette affaire... Ils surveillent, observent, épient; ils s'arment, en un mot... Il importe qu'ils soient au courant des habitudes de chacun, dans le pays... A la tombée de la nuit, ce soir, ils seront, tous, sous bois... Ils se répandront dans la forêt, dont ils garderont tous les taillis, les moindres sentiers, les allées les plus écartées... Ces gens-là sont admirablement disciplinés; ils exécutent, toujours, à merveille, le mot d'ordre qu'ils ont reçus... Quiconque, dès la tombée de la nuit, s'aventurera dans la forêt, et, surtout, dans le rayon d'un trait d'arbalète, au moins, aux alentours de l'endroit où aura lieu la rencontre, devra montrer patte blanche,

ou courra de grands risques... risque de la vie, même, ce n'est que trop certain !...

Marigny se leva, ce disant, et il ajouta :

— Quelque danger qu'il y ait à s'aventurer dans la forêt, cette nuit, il faut, de toute nécessité, qu'un homme, à moi,... un homme aussi adroit que courageux, et décidé, parvienne à se glisser parmi les conjurés.

— Certes ! s'écrièrent, en même temps, Nicolas de Garlande et Jehan de Saintray.

Le ministre poursuivit :

— Il faut que cet homme assiste à la réunion.

— Il le faut ! répétèrent Nicolas et Jehan.

— Il faut que cet homme écoute tout ce qui se dira, là-bas, il faut qu'il sorte, sain et sauf, de cette réunion; il faut, enfin, que, dès le lendemain, je sache, de point en point, tout ce que l'on y aura dit.

— Oui ! firent, encore, Jehan et Nicolas.

— Mais, où trouver cet homme? demanda Marigny.

— Je suis prêt à partir ! déclara Jehan de Saintray, bien décidé.

— Je ne le souffrirai pas ! dit, résolûment, Nicolas de Garlande... Ce rôle m'appartient... Du reste j'ai fait l'offre, tout-à-l'heure... N'ai-je pas dit: « On n'a rien fait tant qu'il vous reste à faire... Je n'ai point achevé mon œuvre. »

Enguerrand les regarda, tous les deux.

Cet homme, qui n'était point un sentimental — au contraire — avait éprouvé, soudainement, une poignante émotion.

Le dévouement, sans phrases, de ses deux fidèles serviteurs, l'avait profondément touché... d'autant plus que leur offre avait été toute spontanée.

Oui, oui, il pouvait compter sur ces deux êtres.

Ils ne devaient pas se dissimuler que l'entreprise était dangereuse; ils savaient bien qu'ils pouvaient payer, de leur vie, leur témérité; mais ils n'avaient point hésité, pourtant, à mettre leur vie au service du ministre.

Marigny leur serra la main, par un même geste, très affectueusement.

— Braves gens ! fit-il, d'une voix très douce... Braves gens !

— Vous acceptez mon offre, Monseigneur? demanda Jehan.

— Non ! répliqua le ministre... Et, cela, pour les raisons que je t'ai exposées, tout-à-l'heure, avant l'arrivée du Sénéchal, lorsque tu m'as déjà fait, dans un cas identique, une offre pareille... Toutefois, ai-je besoin de te le dire, mon Jehan ?... je te reste reconnaissant de ta proposition; je t'en sais gré tout autant que si tu avais risqué ton existence pour le service de notre Sire le Roi...

— Alors, Monseigneur, ajouta Nicolas de Garlande, c'est donc moi qui tenterai tout au monde pour vous servir, en cette occasion ?

— Oui ! répliqua, gravement, Marigny...

— A la bonne heure ! s'écria le Sénéchal.

Sa face s'était épanouie ; ses yeux brillaient; il était au comble de ses vœux.

Enguerrand reprit, s'adressant à Jehan :

— Entre deux hommes dévoués à ma personne, et à la cause que nous servons, tous les trois, avec un égal souci de la voir réussir, je dois choisir celui des deux qui offre le plus de garanties de succès...

— C'est juste ! fit le Sénéchal.

— Or, Nicolas, d'une part, à découvert tout ce qu'il nous a rapporté, et qui a une si grande, une si capitale importance ; il sait où doivent se rencontrer Charles de Valois et l'homme qui le conduira jusqu'à l'endroit où la réunion aura lieu... d'autre part, il connaît la forêt, et peut s'y guider sans peine... de plus, il est rusé, vigoureux, souple, agile, rompu, de bonne heure, à tous les exercices du corps, pour la chasse et la guerre... En une pareille entreprise, au cours de laquelle il faudra, c'est probable, dépenser autant de ressort physique, que d'intelligence, et d'énergie morale, il est mieux armé que toi, Jehan, pour réussir...

— J'en conviens ! dit Jehan, non sans regret.

Et, se tournant vers le Sénéchal :

— Combien de temps vous faut-il, Nicolas, pour retourner à Fontainebleau ? demanda-t-il.

— Quatre heures, environ, Monseigneur, parce que, au retour, je ferai, de rechef, un long détour, à travers la forêt, d'abord pour justifier mes dires aux yeux de ceux qui savent que j'ai quitté ma maison, ce matin, sous prétexte de préparer une prochaine et nouvelle partie de chasse, et puis pour observer, sans en avoir l'air, les faits et gestes des gens que je rencontrerai, sous bois...

— Bien !

— Ainsi que vous l'avez fort bien dit, tout à l'heure, il est certain que les moines, d'ores et déjà, organisent, là-bas, les moyens de défense qu'ils mettront en œuvre, cette nuit, à l'heure de la réunion, contre tout promeneur indiscret... Qui sait ?... En traversant la forêt, je découvrirai, peut-être, quelque chose qui me servira fort, cette nuit...

— Oui.

— Je pourrai agir d'autant mieux que les moines me connaissent, et qu'ils ne se défieront, en aucune façon, d'un homme en qui ils ne voient qu'un passionné de chasse, uniquement préoccupé du gibier de poil, et de plume, qu'il poursuivra, demain...

— Bien ! répéta Marigny... Vous repartirez, donc, dans deux heures... Ce sera assez tôt, encore, pour que vous soyiez de retour, en votre logis, afin

de vous préparer à me rendre l'éminent service que j'attends de votre dévouement.

— Oui, Monseigneur.

— En attendant, il importe que vous répariez vos forces.

— J'avoue que j'en ai grand besoin... Je tombe d'inanition !

— Venez en mon logis... Nous dînerons, de compagnie... Vous vous restaurerez... Et je vous fournirai un cheval avec lequel vous pourrez retourner, à Fontainebleau, sans être obligé d'en chercher un autre, si rondement que vous l'ayiez mené, en route.

— J'accepte, Monseigneur.

— Viens avec nous, Jehan?

— J'y vais, Monseigneur.

Jehan rangea, soigneusement, dans un étui de cuir, chargé de gaufrures délicates, et d'un fermoir, en or ciselé, les parchemins, les pièces, que Marigny avait examinés.

— Venez ? dit le ministre.

Les trois hommes sortirent de la Salle du Conseil.

Dehors, le ministre avisa le capitaine de garde.

— Mes ordres ont été exécutés ? demanda-t-il, à demi voix.

— Oui, Monseigneur ! répliqua le capitaine... La religieuse est enfermée dans l'une des chambres de la Tour du bord de l'eau... sous bonne garde.

— Bien !

— Tout d'abord, lorsqu'elle fut sortie de son évanouissement, elle vous a appelé, Monseigneur, à grands cris... Elle a proféré des menaces... Elle parlait de la princesse Marguerite de Bourgogne... Elle a prononcé, souvent, le nom de Jean de Meung...

— Et puis ?

— Elle s'est calmée...

— Bien !... Que l'homme de garde, qui veille sur elle, ne soit pas déplacé.

— C'est dit, Monseigneur.

— Il importe que cet homme ne sorte plus du Palais, aujourd'hui... Quant à vous, capitaine, vous avez oublié tout ce que la religieuse a dit, tout !...

— J'ai tout oublié, Monseigneur, puisque cela vous convient ainsi.

— Vous recevrez de nouveaux ordres, relatifs à la prisonnière... Messire Jehan de Saintray vous les apportera quand il en sera temps... Vous lui obéirez, comme à moi même.

— Oui, Monseigneur.

Enguerrand de Marigny, Nicolas de Garlande, et Jehan de Saintray, sortirent du Palais.

* * *

Un quart d'heure après, ils s'attablèrent, dans le logis du ministre.

Nicolas mangea, en chasseur, qui avait fourni une longue traite, à franc étrier.

Deux heures plus tard, repu, vigoureux, il remonta à cheval.

Marigny, et Jehan de Saintray, lui serrèrent la main, une dernière fois.

— Courage ! lui dirent-ils, lorsqu'il fut en selle, dans la cour de la maison du ministre, sur un magnifique cheval, qui piaffait d'impatience.

— J'en aurai ! répliqua Nicolas... Demain, Monseigneur, à pareille heure, je serai, de retour, ici... ou je serai mort, pour le service du Roi...

— Dieu vous garde ! répliquèrent, en même temps, le ministre, et Jehan.

Le Sénéchal piqua des deux, et s'éloigna, après avoir dit :

— Montjoye !

. . . . . .

Marigny, tout pensif, rentra dans sa maison.

— La destinée du royaume tient, peut-être, dans la réussite de l'entreprise que va tenter, courageusement, ce brave ! fit-il, très gravement...

XI

VISION

Le soleil était déjà haut, dans le ciel, en cette matinée d'été, quand le Révérend Père Richard, Évêque de Saint-Georges, s'éveilla... bien avant l'heure où Sœur Dorothée, qui avait quitté l'Abbaye Royale, au petit jour, se présentait par devant Enguerrand de Marigny.

Après la journée, fatigante, pleine d'émotions, de luttes, qu'il avait passée, la veille, il avait mal dormi, d'un sommeil agité.

Debout, il ouvrit, large, la croisée de sa cellule.

Il s'assit, sur un escabeau, devant cette croisée.

La journée qui se préparait promettait d'être superbe, comme celle de la veille.

Il n'était guère plus de huit heures, alors.

Tout le paysage était, radieusement, illuminé par un soleil déjà brûlant.

On le sait, de l'endroit où se tenait le Moine, on apercevait la campagne environnante, à perte de vue.

Là-bas, à travers champs, on voyait les vilains à l'œuvre, l'outil en

main, peinant, durement, à la sueur de leur front, sur le sol à peine nourricier.

Au premier plan, se dressait la massive Tour de la Reine-Blanche.... dont l'ombre portée, formidable, mettait une longue tache, noire, sur la cour du Monastère, d'autre part inondée de lumière crue.

Quel changement de décor !

Et, aussi, quelle transformation, radicale, dans la situation de l'Évêque.

La veille, au moment où il se disposait à visiter Marguerite de Bourgogne, il s'était arrêté, déjà, proche de cette croisée, devant ce paysage, alors à demi perdu dans l'ombre de la nuit... devant cette Tour, qui se dressait, orgueilleuse, superbe, frangée d'argent par les blafards rayons de la lune, et comme mystérieuse, ou, même, vaguement menaçante.

A cette heure-là, l'Évêque, perplexe, inquiet, tremblant, angoissé, se disait :

« — Réussirai-je? »

Maintenant, au contraire, autour de lui, devant lui, tout était lumière, rayonnement, chaleur...

Tout chantait...

Les murmures qui s'élevaient des champs, montaient des bois, sourdaient de l'Abbaye, étaient doux, harmonieux, pleins d'allégresse, triomphants...

La Tour paraissait moins géante...

Et le Père Richard, joyeux, se disait :

« — J'ai réussi ! »

Il revit cette scène qui s'était jouée, la veille, entre la princesse et lui...

— Elle est à moi ! murmura-t-il.

Rêveur, il suivit, des yeux, le vol, lourd, d'un abeille, butinant, en bourdonnant, au-dessus des plantes grimpantes, étoilées de fleurs, qui croisaient autour de la croisée.

— Elle dort, sans doute ! poursuivit-il... Oui, oui, elle est à moi !...

Il s'abima dans une muette contemplation.

De temps à autre, il prononçait des mots sans suite.

— De par cet acte, qu'elle a signé, reprit-il... elle m'appartient !... Philippe... mort... elle sera Reine de France...

Sa bouche, ironiquement plissée, laissa tomber, dédaigneusement, ces mots :

— Louis X ne comptera pas !... Charles de Valois est un brouillon... On aura bon marché des ministres... La Reine aura le droit d'aimer, librement, qui bon lui semblera... Là, se bornera sa puissance !...

Et il ajouta, terrible, après un temps de silence :

— Sa Sainteté Clément V n'est pas immortel !

— ... Or, je m'efforçai de voir son visage lorsqu'elle franchirait l'espace illumine...
(P. 703.

Il demeura, un instant encore, immobile, les yeux fixes, regardant, droit devant lui, sans voir, assurément.

On eut dit qu'il suivait une vision.

De vrai, il revoyait une scène, à laquelle, simple moine, alors, il avait assisté, vingt années auparavant, et qui avait fait, sur lui, une inoubliable impression :

Il revoyait, au fond d'une vaste salle, dans un admirable et somptueux

décor, en un palais aux murs de marbre, sur un trône d'or, enrichi de pierreries, entouré d'hommes superbement vêtus,... un vieillard, grave, tout habillé de blanc, le chef couvert d'une triple couronne, et devant qui se tenaient, agenouillés, des rois...

Or, ce vieillard, imposant, majestueux, c'était le pape Boniface VIII, alors à l'apogée de sa puissance.

C'était le vrai Maître de l'Univers.

C'était un homme qui détenait, dans sa seule main, toute la puissance humaine.

Et cette vision, après vingt années, éblouissait, encore, l'Évêque de Saint-Georges...

— Oui, oui, Boniface était bien le Maître! murmura-t-il... Que les temps sont changés!... Philippe IV a été assez hardi pour abattre le Pontife!... Philippe IV a pu lui donner, pour successeur, un Bertrand de Goth, qui a acheté la tiare en cédant la puissance!... Le Pape, jadis si superbe, n'est plus qu'un instrument, à cette heure, aux mains du roi de France!... Le Pape a quitté Rome; il a dû s'installer, sur la terre française — terre d'exil! — où il vit en état de dépendance!...

Mais, si Clément V disparaissait, après la disparition de son maître: Philippe IV... le nouveau Pape pourrait, et devrait... faire cesser la « Captivité de Babylone »... Le Pape ne peut reprendre ses droits, son rang, que s'il remonte, dans Rome, sur le trône de Saint-Pierre... Il y remontera; il faudra bien qu'il y remonte!... L'Église est forte!... L'Église est tout! Elle doit être tout!... Il faut qu'elle soit tout!...

Superbe de puissance, et d'orgueil, le Moine redressa sa belle tête, et dit:

— De par moi, l'Église triomphera!

Tout tremblant, il se vit, dans cette même salle aux murs de marbre, assis, sur le trône d'or de Boniface VIII, tout habillé de blanc, le front ceint de la tiare.

— Comme devant le Pontife, murmura-t-il, les Rois, successeurs de Philippe IV, s'agenouilleront devant moi! Quelle revanche!

. . . . . .

Lors, il voulut relire l'acte que Marguerite de Bourgogne, la veille, avait signé, à l'instigation de son majordome: Frezzini.

Assis devant sa table, tenant le précieux parchemin, il lut, fort attentivement, et plusieurs fois, pour mieux s'en imprégner, les lignes suivantes, notamment:

« Or, convaincue que ces actes, et ceux qui en seront la conséquence, doivent mettre l'Église, et la France, en péril; soucieuse de remplir mon devoir selon les volontés du Très-Haut, j'ai résolu... sur les Conseils du Révérend Père

Richard... de m'opposer, de toutes mes forces, et par tous les moyens possibles... fût-ce, même, au besoin, par la mort de Philippe IV... à l'exécution des susdits actes, que je condamne, et réprouve... comme chrétienne, comme fille du très catholique duc Robert II, et comme héritière du trône de France. »

— FUT-CE MÊME, AU BESOIN, PAR LA MORT DE PHILIPPE IV, répéta le Père Richard... Oui, oui, ce pacte la lie à moi... l'enchaîne, à jamais!

Il sourit:

— Elle a compté, c'est sûr, que, le coup fait, elle se débarrassera de moi.. reprit-il. Elle s'est dit qu'elle saura, alors, faire disparaître un complice dangereux; mais nous serons à deux de jeu... Je prendrai telles mesures que la situation comportera, et je n'aurai rien à craindre d'elle!...

Il se leva.

Frissonnant, énervé, il se mit à parcourir, à grands pas, la cellule, splendidement éclairée par un rayon de soleil, et où pénétraient les arômes des plantes, qui se pâmaient, sur leur tige, au-dehors, dans la campagne surchauffée.

Soudain, il se ressouvint de la découverte qu'il avait faite, la veille, en la demeure d'Apollon, cette découverte, à ses yeux si importante, et grâce à laquelle, enfin, il avait osé entretenir Marguerite de Bourgogne des audacieux projets qu'il portait.

— Après-demain, pensa-t-il, après-demain, au plus tard, je m'occuperai de ce Remi, et, surtout, de sa nièce : Juliette, et de sa sœur : Clotilde...

Il ajouta, après un temps de silence :

— En me rendant à Paris, tout à l'heure,... à Paris où je dois aller, d'abord... je passerai par Conflans-Sainte-Honorine, qui se trouve sur ma route... et où ce Remi est installé, en qualité de Grand-Fauconnier du Seigneur de Conflans... Je m'arrêterai, là, un moment... et qui sait si...

Il n'acheva pas.

Il retomba dans sa rêverie.

— Oui, poursuivit-il, enfin... grâce à ce secret, en cas de danger, je me sauverais, peut-être...

Puis, se redressant :

— Allons... fit-il... à l'œuvre!... Il est temps que je fasse mes préparatifs de départ ..

Il s'étonna de n'avoir pas vu son servant : Frère Tristan.

Pourquoi ne s'était-il pas présenté, encore, en la cellule?

D'ordinaire, à pareille heure, il s'était mis, depuis longtemps, au service de l'Évêque.

— Je serai, à Paris, vers midi... pensa le Père Richard... Je me remettrai en route vers deux heures, et je serai, à Fontainebleau, bien avant la nuit...

Ses yeux brillèrent.

— Cette nuit... murmura-t-il... tout sera décidé!... Avant trois mois, Marguerite sera Reine de France...

De même qu'il avait relu, un moment auparavant, le pacte qui liait, à lui, Marguerite... de même, alors, il voulut relire ce parchemin, envoyé par le « Grand Maître », et par lequel on l'appelait, pour la nuit prochaine, à cette assemblée où il devait produire « l'acquiescement » de la future Reine.

Cette pièce, il l'avait laissée, la veille, — il s'en souvenait fort bien — sur sa table, avec ses tablettes, et son livre de prières, avec, aussi, l'effigie de cire de Philippe IV, envoûtée par Frère Tristan... peu avant qu'il se rendit, en la Tour de la Reine-Blanche, au rendez-vous donné par Marguerite.

Événement inexplicable, inattendu : Tablettes, livre de prières, effigie du Roi, parchemin du « Grand Maître », tout avait disparu.

Mais le Père Richard ne s'alarma point, à ce sujet.

Il se dit que son servant : le fanatique Frère Tristan, s'était introduit, sans doute, dans la cellule, pendant qu'il était chez la princesse, et que, par mesure de prudence, il avait caché, ou emporté, tous ces objets.

Il avait bien fait, certes.

L'Évêque de Saint-Georges s'avoua, à lui-même, que, en laissant de pareils documents, sur cette table, en sortant de sa cellule, il avait commis une faute, surtout étant donné, que, un moment auparavant, Tristan lui avait démontré qu'il était possible qu'on s'introduisit, secrètement, en son logis.

Selon son habitude, chaque soir, le Frère était venu, chez l'Évêque, pour lui demander, avant de s'aller mettre au lit, s'il avait besoin de quelque chose; il avait trouvé la cellule vide; mais il avait vu, sur la table, les pièces, laissées, trop en vue : des pièces extra compromettantes... lors, bien certainement, il les avait cachées.

Encore une fois, il n'y avait donc pas lieu de s'alarmer.

Bientôt, Tristan se présenterait, en la cellule, et l'Évêque saurait à quoi s'en tenir, exactement, sur ce point.

Rassuré, le Père Richard se préoccupa, de rechef, uniquement, de cette missive du « Grand-Maître », qu'il avait traduite, et dont tous les termes étaient gravés en son esprit.

Il revoyait, très nettement, les lignes, par lui transcrites, sur ses tablettes, après traduction, d'après le parchemin.

∴ *Demain; assemblée; décisive; ou; vous; savez* ∴.

∴ *Heure; habituelle; apportez; acquiescement; de; Marguerite* ∴.

— Assemblée décisive, murmura-t-il.... Décisive... ILS ont compris, enfin, qu'il est grand temps d'agir... Oui, oui, cette nuit même, tout sera résolu...

Il demeura rêveur, un moment; puis, il ajouta :

— Je ne communiquerai l'importante pièce que j'apporterai, à l'assemblée, qu'au « Grand-Maître », lui-même... à la condition que « les autres » soient prêts, et bien résolus, à marcher selon mes vues... Sinon, je ne montrerai rien; je me tairai... et, hardiment, j'agirai seul, à mon profit, pour mon propre compte...

Il dit, encore :

— Ils ne peuvent se passer de moi... Je peux me passer d'eux... Même, à me passer d'eux, je n'ai rien à perdre, et tout à gagner... Maintenant que je suis bien armé pour la lutte à entreprendre, grâce, d'une part, à la découverte que j'ai faite, hier, chez Messire Jacques, et, d'autre part, à ce pacte que Marguerite a signé... Oh! vraiment, j'ai hâte d'être, là-bas, devant eux, de savoir ce qu'ils comptent faire, comment... par quels moyens, ils veulent agir, et, surtout, comment ils entendent me récompenser de mes éminents services... Depuis plus de vingt ans, j'agis, dans l'ombre, avec adresse... courant d'immenses risques... Il faut que je sois payé de mes peines... Pauvre, je me suis fait riche... Simple moine, je me suis fait Évêque... Mais qu'est-ce que cela?... Rien!... Je veux plus, beaucoup plus... Je veux la Toute-Puissance... Je l'aurai!... Patience!... Oui, oui, patience!...

Un gai carillon chanta, dans le silence, au clocher pointu de la Chapelle, appelant les religieuses à l'Office.

En même temps, la porte de la cellule du Père Richard s'ouvrit.

Frère Tristan parut.

XII

OU L'ON CONNAITRA LES MOTIFS DU RETARD DE FRÈRE TRISTAN

Comme la veille, il portait un panier, plein de provisions de bouche : le repas matinal de l'Évêque de Saint-Georges.

— Que le Très-Haut soit avec vous, Monseigneur, dit-il, de sa voix rauque.

Toujours, il saluait, ainsi, le Père Richard, quand il pénétrait en son logis.

Et, toujours, l'Évêque lui répondait :

— Ainsi soit-il!

Le Frère mit, sur la table, les provisions apportées par lui : Du lait, des œufs, des fruits, et des pâtisseries sèches.

Il observait l'Évêque, en même temps.

Il le regardait, obliquement... espérant qu'il se rendrait compte, par ainsi, de son état d'âme...

Et puis, il examinait toutes choses, attentivement, autour de lui.

Il constata que le Père Richard était debout depuis longtemps; qu'il avait dû rêver, là-bas, assis près de la croisée, toujours grande ouverte sur la campagne; mais il ne put rien deviner de ce qui se passait en l'esprit de son supérieur, dont le masque, — tout à l'heure superbe à voir quand l'orgueil, l'ambition l'illuminaient, — avait, à présent, son expression habituelle.

— Je t'attendais impatiemment, fit l'Évêque... Tu es venu, ici, bien tard, ce matin?

— C'est vrai, Monseigneur... C'est que je suis de retour, à l'Abbaye, seulement depuis un quart d'heure.

— Tu es sorti, ce matin?

— Oui, Monseigneur.

— Ah!... Et pour quel motif?

— Je vais vous le dire, Monseigneur... Mettez-vous à table... Vous devez avoir besoin de prendre de la nourriture... Je parlerai pendant que vous vous restaurerez.

Le Père Richard but quelques gorgées de lait et grignotta des pâtisseries.

— J'écoute? dit-il.

— J'ai fait de la besogne... de la bonne besogne, Monseigneur...

— Voyons?

— Je vous ai donné la certitude, hier, que l'on pouvait s'introduire, ici, en passant par la cellule voisine, qui communique avec le bâtiment habité par les Nonnes?

— Oui.

— Eh! bien, Monseigneur, ces choses étant connues, j'ai voulu acquérir la preuve que je ne m'étais pas trompé... Alors, j'ai guetté...

— Quand?

— Hier... pendant que vous étiez avec cette « éhontée bête de luxure » qui habite la Tour qu'on voit d'ici.

— Ah!

— J'avais étudié la place... Je m'étais ménagé, dans une galerie, au delà de la cellule voisine, une cachette où, non sans peine, je me suis tenu blotti plus d'une heure durant...

— Après?

— Or j'ai vu — vous entendez, Monseigneur — j'ai vu passer, se rendant ici, une Nonne...

— Es-tu sûr?

— Sûr!... Pendant qu'elle était ici, je suis venu gratter à cette porte, qui était close en dedans... La Nonne, alors, a dû avoir une fière peur!... J'aurais pu la prendre sur le fait... Mais, après réflexion, je me dis qu'il valait mieux ne pas l'effaroucher... Je voulais la voir, au retour de son expédition,

la connaître... car, lors de son premier passage, il m'avait été impossible de distinguer ses traits... Je regagnai donc ma cachette, dans la galerie... J'étais sûr qu'elle ne pouvait prendre un autre chemin pour regagner le bâtiment d'où elle était venue...

— Après ?

— J'attendis patiemment... Bientôt, j'entendis le bruit de ses pas, très légers, pourtant, et le frôlement de sa robe sur les murs de la galerie...

— Après ?

— Je retins mon souffle... Tout était noir, autour de nous... Mais il y avait, non loin de là, une sorte de lucarne, par laquelle la très vive lueur de la lune pénétrait, jetant, à cette place, une clarté bleuâtre, suffisante pour éclairer la galerie, dans un rayon de quelques toises... La Nonne devait, un moment, se trouver, là, en pleine lumière... Or, je m'efforçai de voir son visage lorsqu'elle franchirait l'espace illuminé...

— Tu le vis ?

— Oui, Monseigneur.

— Tu reconnus la Nonne ?

— Oui, Monseigneur.

— Est-ce que je la connais ?

— Peut-être l'avez-vous rencontrée au cours d'une promenade dans les jardins de l'Abbaye.

— Qui est-ce ?

Frère Tristan ne répondit pas à cette question ; il poursuivit son récit :

— Je dois ajouter que j'avais des doutes sur elle, fit-il.

— Comment ?

— Je l'avais surprise, plusieurs fois, épiant vos démarches, Monseigneur, comme elle épiait, aussi, d'autre part, celles de ces princesses impures, et de leurs damnés amants, qui scandalisent, par leurs débauches, les pieuses filles du Monastère... Aussi, ai-je interrogé, à son sujet, plusieurs Frères Servants... Cette Nonne, qui vivait, librement, ici, de par la volonté, expresse, de la Révérende Mère Abbesse — si librement, qu'elle n'était assujettie à aucune des règles auxquelles les autres sont astreintes — se nomme Sœur Dorothée...

— Sœur Dorothée... répéta le Père Richard.

— Oui, Monseigneur.

L'Évêque s'était souvenu, tout à coup, que cette Sœur Dorothée, il l'avait vue, la veille, lorsqu'elle était venue, sous le berceau où les princesses, et leurs amants, avaient pris leur repas... pour demander, à Marguerite, si elle voulait recevoir le Prieur de l'Abbaye : le Révérend Père Radbert.

Ainsi donc, les doutes qu'il avait eus, la veille, à l'égard de cette religieuse, étaient justifiés.

Certainement, la religieuse avait écouté la conversation qui s'était tenue, alors, sous le berceau, entre lui, Richard, et Marguerite.

En effet, les révélations de Frère Tristan avaient plus d'importance, encore, qu'il ne le supposait.

— Poursuis? dit le Père Richard.

— La Nonne passa donc, ainsi que je vous l'ai expliqué, Monseigneur; je la vis nettement... je la reconnus... Puis, elle s'éloigna... et disparut, dans l'ombre de la galerie, où le bruit de ses pas, menus, se fit entendre, encore, un moment... Tout redevint silencieux... Je regagnai ma cellule.

— Tu es sûr que cette Nonne s'est introduite ici?

— Absolument sûr, Monseigneur, encore une fois.

L'Évêque devint pensif.

Il n'en fallait pas douter: Cette religieuse, dont les mystérieures, et très louches allures, avaient été observées, adroitement, par Frère Tristan... cette Sœur Dorothée, qui s'était introduite, la veille, dans la cellule, avait dérobé ces pièces, si compromettantes, qui étaient restées sur la table, et dont le Père Richard, peu auparavant, avait constaté la disparition.

Fait grave!

Dans quel but cette religieuse s'était-elle emparée de ces documents?

Au profit de qui avait-elle opéré?

Il importait de le savoir.

L'Évêque se dit qu'il ne s'éloignerait pas de l'Abbaye sans avoir éclairci cette étrange aventure.

Il se dit qu'il irait voir l'Abbesse... qu'il la prierait de faire comparaître, par devant elle, Sœur Dorothée... et qu'il interrogerait cette mystérieuse Nonne, en présence de la Révérende Mère, Supérieure du Monastère.

Toutefois, et après réflexion, il eut l'espoir, encore, qu'il se trompait.

Que cette religieuse se fut introduite dans la cellule, qu'elle se fut emparée des documents, par lui laissés, si imprudemment, sur la table, — cela était invraisemblable... cela lui paraissait impossible, tant c'était audacieux.

Il voulut s'assurer que les pièces, qui avaient disparu, n'avaient point été cachées, par Frère Tristan, avant la visite de Sœur Dorothée, en la cellule.

— Heureusement, reprit-il... oui, fort heureusement, ces pièces, que tu m'as apportées, hier... c'est-à-dire la missive que le courrier t'a remise, pour moi, de la part du « Grand Maître »... et l'effigie du « Maudit »...

— Eh! bien .. Monseigneur?

— ...ne se trouvaient plus, ici, lorsque cette Nonne y est entrée...

Frère Tristan, joyeux, interrompit l'Évêque:

— Le Tout-Puissant soit loué, Monseigneur !... s'écria-t-il... Je voulais vous interroger, à ce sujet... Je tremblais que vous n'eussiez laissé ces pièces, ici, et que la Nonne ne s'en fût emparée... Oui, oui, le Tout Puissant soit loué!... Ainsi, vous aviez caché ces pièces?... Sœur Dorothée ne les a pas prises?... Ah ! Monseigneur, quelle inquiétude de moins pour moi !

Le Père Richard crispa ses doigts, sous la large manche de sa robe.

— ... Il allait, ce maudit que l'Enfer guette, dans la direction de Conflans-Sainte-Honorine. (P. 709.)

La preuve était faite : Frère Tristan n'avait pas mis les pièces en lieu sûr... Sœur Dorothée les avait emportées.

Encore une fois, au profit de qui avait-elle opéré?

Au profit d'Enguerrand de Marigny... certes!...

C'était clair!

— Allons... pensa l'Évêque... tout à l'heure, je verrai l'Abbesse... et cette suspecte Nonne... Il le faut... En admettant que l'Abbesse, obéissant à

des ordres venus de haut, protégerait la Nonne, elles seront bien adroites, toutes deux, si, après l'interrogatoire que je ferai subir à Sœur Dorothée, je ne tire rien et de l'une et de l'autre... Dommage !... Cette démarche retardera mon départ, et je ne pourrai pas m'occuper, à Conflans-Sainte-Honorine, de maître Remi, le Bourguignon, de sa prétendue sœur, et de sa prétendue nièce.

Cependant, Frère Tristan poursuivit :

— Vous vous expliquerez mieux encore mes craintes, Monseigneur, quand vous saurez ce qu'il me reste à vous révéler.

— Parle?

— Toute la nuit, je pensai à ce que j'avais découvert... J'étais las, et, pourtant, il me fut impossible de dormir, tant j'étais préoccupé.

— Après?

— Ce matin, aux premières lueurs de l'aube, j'étais encore debout... Assis près de la croisée de ma cellule, je rêvais... J'attendais, impatiemment, que l'heure fût venue de me rendre ici, afin de vous faire part de mes observations... Lorsque, soudain...

— Soudain...

— Dans le jardin, au-dessous de moi, j'entendis une sorte de craquement...

— Après?

— Je me levai, tout doucement, et me penchai pour reconnaître la cause de ce bruit qui avait frappé mes oreilles.

— Achève?

— Jugez de ma surprise quand je vis une Nonne sortir du bâtiment où je me trouvais... regarder tout autour d'elle, et, sûre que personne ne pouvait la voir, traverser la cour, rapidement, s'engager dans le jardin voisin, et disparaître enfin du côté de la poterne, dont le pont-levis avait été abaissé, un moment auparavant, pour livrer passage au chariot d'un vilain, chargé de légumes et de fruits...

— Et cette Nonne...

— C'était Sœur Dorothée.

— Bah!

— Oui, Monseigneur...

— Or, que fis-tu?

— J'étais vêtu... Je sortis, en toute hâte...

— Bien!

— En un clin d'œil, je me trouvai dehors, à mon tour...

— Très bien!...

— Je traversai la cour, le jardin, sur les traces de la Nonne... puis, je franchis la poterne... et je vis, au loin, en rase campagne, dans la clarté, plus franche, qui montait du Levant, la silhouette de la religieuse...

— Après?

— Lorsqu'elle eut disparu, à l'horizon, derrière un bouquet d'arbres, je me mis à courir... Quand j'arrivai à l'endroit où je l'avais vu disparaître... je la vis encore... Elle allait atteindre les premières maisons de Maubuisson... Elle marchait vite, très vite... Elle disparut, de nouveau, au tournant de la route... et, pour la deuxième fois, sûr qu'elle ne pouvait s'apercevoir qu'on la suivait, je me mis à sa poursuite.

— Très bien !...

— Je traversai Maubuisson... Je me dissimulai, autant que possible, derrière les arbres, les masures, les haies... et je suivis la Nonne, toujours sans être vu par elle, car je marchais avec prudence... tantôt lui laissant prendre plus d'avance, tantôt rattrapant la distance perdue...

— Où te mena-t-elle, ainsi?

— Jusque devant une maison où elle pénétra...

— Après?

— Et d'où elle ressortit, quelques minutes plus tard, avec un homme; celui-ci, bientôt, attela un cheval à un char qui se trouvait sur la route, devant la maison, un char à deux roues, couvert d'une sorte de tente, en cuir... La Nonne monta dans le char; l'homme s'assit auprès d'elle... et le char s'éloigna.

— Dans quelle direction?

— Dans la direction de Conflans-Sainte-Honorine.

— Alors...

— Alors, j'hésitai. Devais-je revenir à l'Abbaye, pour me mettre à votre disposition, Monseigneur, ou, au contraire, devais-je tenter d'en savoir davantage?... Il était tôt encore... Je me dis que vous n'étiez pas debout, sans doute... et que, par conséquent, vous n'aviez pas besoin de moi... Je me décidai à suivre le char... Je le pus sans peine, car il allait lentement, cahotant les voyageurs qu'il portait.

— Et tu allas, ainsi?

— Presque jusqu'à Conflans, Monseigneur... Là, le char fit halte... pendant dix minutes... La religieuse ne mit pas pied à terre, ne se montra point... L'homme donna un picotin au cheval, but un verre de vin, causa avec un vilain du pays; puis, il remonta dans le char, qui disparut, enfin, dans la direction de la rivière, et de la forêt prochaine, derrière le château du Seigneur de Conflans...

— Tu interrogeas, j'imagine, l'homme avec qui le conducteur du char s'était entretenu?

— Certes!

— Il te donna des renseignements?

— Oui.

— Que te dit-il?

— Il m' apprit que les voyageurs se rendaient à Paris...

Le Père Richard secoua la tête, et demeura, un moment, silencieux.

— Bien !... Tu m'as servi avec adresse... dit-il enfin... Je t'en sais gré...

Puis, il ajouta :

— Donc, cette religieuse a quitté l'Abbaye sans prévenir personne de son départ... C'est étrange !...

Il pensait :

— Elle est allée porter, à Marigny, c'est clair, les pièces qu'elle a dérobées, ici, cette nuit...

Or, cette constatation l'épouvantait.

Impossible de rejoindre la Nonne, à présent.

Du reste, en admettant, même, qu'on eut pu la rejoindre, comment agir, utilement, contre elle?

En somme, Marigny, en examinant les documents, à lui remis par Sœur Dorothée, saurait bien qu'une assemblée devait se tenir, à laquelle le Père Richard assisterait; mais il ne pourrait connaître le lieu où se tiendrait cette assemblée.

Point important.

Marigny saurait, aussi, d'autre part, que l'Évêque de Saint-Georges était chargé d'obtenir, au profit de ceux qui se réuniraient, en cette assemblée, « l'acquiescement » de Marguerite de Bourgogne à quelque mystérieuse entreprise; mais rien de plus.

Certes, c'était beaucoup... c'était trop !...

Hélas !... Il n'y avait rien à faire contre cela.

— Ah! comme j'ai été follement imprudent! se répétait l'Évêque, en s'efforçant de cacher son angoisse aux yeux de Frère Tristan. Il est heureux, pourtant, que je sache à quoi m'en tenir à ce sujet... Le mal est fait... Il est impossible d'en empêcher les suites... Au moins, je prendrai toutes les précautions nécessaires pour me garder...

Puis, il se dit, encore :

— Outre le parchemin du « Grand Maître », mon livre de prières, et mes tablettes, la Nonne a emporté, aussi, cette image de cire représentant le Roi, que ce Tristan m'a remise, hier, et qu'il a envoûtée, niaisement, en ma présence... Si la Nonne était bien, ici, comme je le crains, au service d'Enguerrand de Marigny... si elle lui a remis les objets qu'elle m'a dérobés, cette image de cire, saisie, en ma cellule, constituera, ès-mains du ministre, une arme terrible contre moi !... Grâce à cette pièce, Marigny peut me faire arrêter... Il peut...

Mais il sourit.

— Non !... pensa-t-il... Il n'oserait... Il ne saurait m'atteindre qu'en frappant, du même coup, Marguerite. . C'est elle, surtout, qu'il combat, et qu'il veut abattre... Moi, je ne compte pas, pour lui... Si la Nonne espionnait, à l'Abbaye, pour son compte, — et il n'en faut pas douter, — si elle

lui a remis les pièces qu'elle a prises, ici, il les gardera, soigneusement, par devers lui, sans les montrer au Roi, ni à personne... Il a tout intérêt à attendre... Il lui importe de s'armer, fortement, afin de pouvoir se défendre contre Marguerite, devenue Reine de France par la mort de Philippe IV... Que gagnerait-il à s'attaquer à moi?... Rien!...

Donc, en réalité, le danger que je cours n'est pas imminent... Il ne le deviendrait que si Marigny connaissait le lieu de l'assemblée qui aura lieu la nuit prochaine, et s'il pouvait savoir ce qui s'y passera... Mais il ne le saura pas, certes... A ce sujet, toutes les précautions ont été prises, et bien prises... Grâce à nos moines, ce soir, nul ne pourra approcher de la grotte où nous nous réunirons...

La lutte est engagée, de part et d'autre... Elle sera menée, implacablement, des deux côtés... Qui triomphera?... Nous le saurons avant un an, certes... Avant un an, Philippe IV aura vécu; Marigny aura disparu; Louis X règnera; je serai cardinal, tout au moins, ou bien Philippe, et Marigny, triompheront, et je n'existerai plus!... Que la destinée s'accomplisse!...

Frère Tristan s'était tenu à l'écart, observant l'Évêque, obliquement...

Il se rendait compte que ses révélations avaient troublé, inquiété, le Père Richard... et il désirait, ardemment, connaître les causes de sa profonde rêverie.

— Est-ce tout ce que tu avais à me dire? demanda l'Évêque.

— C'est tout ce que j'avais à vous dire d'important, oui, Monseigneur! répliqua le Frère... Je dois vous faire savoir encore, cependant, — détail sans grande valeur; mais que je dois vous fournir, car un renseignement, si mince soit-il, peut servir, parfois, — que, en revenant à l'Abbaye, j'ai rencontré, sur la route, à peu de distance de Maubuisson, ce satyre, ce suppôt de Lucifer... ce chantre, applaudi, des amours bestiales... ce poète qui pervertit les hautes et puissantes dames, en leur soufflant l'idée de luxure : Jean de Meung... Il était à cheval, paré d'un vêtement en étoffe voyante, et richissime, couvert de bijoux précieux, étincelants, et d'armes... Il allait, ce maudit que l'Enfer guette, dans la direction de Conflans-Sainte-Honorine.

Le Père Richard sourit, imperceptiblement.

Certes, le renseignement avait, à ses yeux, plus de valeur que ne lui en attribuait Frère Tristan, car il s'était souvenu, alors, de ce que son servant lui avait raconté, la veille, relativement à la scène qui s'était jouée, dans le parc attenant au jardin de Messire Jacques, entre Jean de Meung et Juliette, la nièce de Remi, le Bourguignon, dont l'intervention, au cours de ladite scène, avait été si... vigoureuse.

L'Évêque s'était dit que Jean de Meung, assurément, chercherait à se venger; il s'était dit qu'il trouverait, peut-être, par suite, en l'amant de la princesse Jeanne, un instrument dont il se servirait, à son profit, au besoin, contre Remi, sa sœur, et sa nièce.

Or, évidemment, Jean de Meung, depuis la veille, avait dû recueillir toutes les indications nécessaires pour mettre en œuvre son désir de vengeance.

Il avait appris, sans peine, que Remi, le Bourguignon, et sa nièce, habitaient Conflans-Sainte-Honorine, et, dès le lendemain même de la scène où il avait joué un si piteux rôle, il s'était mis en campagne.

— Il n'a pas perdu de temps! pensa l'Évêque.

Ce fait n'était pas pour lui déplaire, au contraire.

— Ou je me trompe, ou cet homme, ce « suppôt de Lucifer », comme dit Tristan, me servira fort!

Puis, s'adressant à son servant :

— Encore une fois, je te remercie... Tu m'as servi avec autant de dévouement que d'intelligence... Je t'en sais gré, je te le répète... Cela dit, écoute...

— Parlez, Monseigneur?

— Je souhaite que tu me donnes mes vêtements de voyage...

Le Frère, surpris, fit un mouvement.

— Monseigneur va se mettre en route? demanda-t-il.

— Oui.

— Quand?

— Il faut que je sois hors de l'Abbaye, dans une heure... Tu donneras l'ordre, aussi, qu'on selle mon cheval...

— Accompagnerai-je Monseigneur?

— Non.

— Monseigneur se rend à Paris?

— A Paris, oui.

— Mais Monseigneur reviendra, bientôt, sans doute, à l'Abbaye?

— Oui... Demain, dans l'après-midi, probablement.

Le masque de Frère Tristan, avait, depuis un moment, déjà, une expression étrange.

Ses yeux, très brillants, avaient des reflets verdâtres, pareils à ceux qui éclairent la prunelle des chats, lorsqu'ils sont effarés, et se mettent en défense. Ses lèvres, infléchies, aux commissures, s'entr'ouvraient, pour un hideux sourire, laissant voir de longues dents blanches, pointues.

— L'heure est proche, avez-vous dit, hier, Monseigneur, où les ennemis de Notre Très Sainte Mère l'Église seront abattus, fit-il... Vous avez vu, dans la Tour, Marguerite, cette fille de Gomorrhe... Le Très-Haut était avec vous, par son aide, vous avez triomphé de l'impure et éhontée princesse, comme vous avez triomphé de Satan, qui la guide, le tout pour la plus grande gloire du Dieu Puissant!... Et vous allez, à Paris, sans doute, Monseigneur, pour continuer... pour achever, peut-être, l'œuvre pie en ces lieux commencée?

— Oui! répliqua, nettement, l'Évêque.

— Hosannah! clama le Frère, d'une voix vibrante.

Il était en proie à une excessive exaltation.

— Hosannah! répéta-t-il...

Et, joignant ses deux mains, aux doigts courts, poilus, et noués aux articulations, il ajouta, dans une sorte d'extase.

— *Gloria in excelsis Deo!*

— Va... reprit le Père Richard... fais ce que je t'ai demandé.

— A l'instant, Monseigneur! répliqua le Frère.

L'Évêque de Saint-Georges revint près de la croisée et regarda au dehors.

Il restait préoccupé, inquiet, tourmenté.

Malgré tout, il n'était pas tranquille, relativement aux suites que pouvait avoir le vol dont il avait été victime, par le fait de Sœur Dorothée.

Il pensait :

— Il est urgent que je m'occupe de ce Remi, le Bourguignon, et, surtout, des femmes : la mère et la fille, qui vivent avec lui... En cas de non réussite, là bas... et, aussi, dans le cas où Marigny, contre toutes prévisions, me menacerait, je me serais forgé une arme grâce à laquelle je me sauverais, ou, tout au moins, avec laquelle je pourrais me défendre... Malheureusement, je serai occupé, aujourd'hui, sans relâche; il faut, absolument, que je me rende à l'assemblée .. Soit!... Mais j'agirai dès demain... Et, même, avant de revenir à l'Abbaye... C'est dit...

Et il s'interrompit :

— Agir?... Bien!... Mais comment?... Que faire?... Il faudrait...

La voix du frère Tristan retentit, soudain, et fit tressaillir l'Évêque.

— Vos vêtements de voyage sont là, Monseigneur... dit le servant.

Il montra des hardes, qu'il avait tirées d'un grand coffre, et étendues sur la maigre couchette du Père Richard.

— Bien! dit l'Évêque... Merci!... Je vais m'habiller...

— Et moi, poursuivit le Frère, je vais faire seller votre cheval... Dans un quart d'heure, au plus, il sera dans la cour...

— Bien!... Va!...

Avant de sortir de la cellule, le Frère regarda le Père Richard, leva les bras, de recheſ, et répéta :

— Mort au Maudit et à tous ceux de sa race exécrée!... Hosannah!... *Gloria in excelsis Deo!*

L'Évêque-Moine répondit :

— *Amen!*

Puis, lorsqu'il fut seul, il haussa les épaules.

— *Pravis religionibus captæ mentes!*[1] murmura-t-il.

Enfin, il s'habilla.

1. Esprits fanatisés par un culte sacrilège.

Il endossa une robe moins ample que celle qu'il portait, habituellement, et qui devait laisser ses mouvements plus libres pour chevaucher.

Il jeta, sur cette robe, une sorte de cape, en étoffe légère, et se coiffa d'un large chapeau, dont les ailes, plates, sur les bords, et, par devant, rabattues, légèrement, abriteraient son regard contre les éblouissants rayons du soleil.

Dans un coffret, qui se trouvait au pied de sa couche — un coffret en forme de châsse, tout enrichi de plaques d'argent ciselées, représentant les Rois Mages, guidés par l'Étoile, et marchant vers l'étable, — il prit une dague... une arme superbe et extra dangereuse, à manche de fer, incrusté d'or, et de pierreries, dont la lame, fine, longue, acérée, était enfermée dans une gaîne de cuir... une arme de reine amoureuse et jalouse.

Il glissa cette arme dans sa ceinture, sous sa robe.

— Allons! fit-il.

Il était prêt à se mettre en route.

Il sortit de la cellule, après avoir jeté un rapide coup d'œil, vers la Tour de la Reine Blanche, sur la meurtrière qui éclairait la chambre de Marguerite.

Tout en descendant les degrés de pierre de l'escalier, orné de sculptures, et flanqué d'une rampe ajourée de splendides rosaces, il pensait :

— Oui, oui, certes, ce Jean de Meung peut m'être fort utile, si je sais me servir, de lui, adroitement!

Soudain, il vit, devant lui, Frère Tristan.

Le servant lui dit :

— J'ai vu rôder, aux alentours, la figure d'orfraie du Florentin...

— Frezzini?

— Oui, Monseigneur... Frezzini... que Dieu confonde?

— Il vaut mieux qu'il ne voie pas que je me mets en route... fit le Père Richard...

— C'est ce que je me suis dit... répliqua Tristan... Aussi, ai-je fait conduire votre monture, Monseigneur, au delà de la poterne Septentrionale... On vous attend, là-bas... Le Florentin maudit guette du côté opposé... Par ainsi, il ne vous verra pas sortir...

— Bien?... Mais comment gagner la poterne Septentrionale sans passer par cette cour?

— Suivez-moi, Monseigneur.... Je connais les aîtres... Depuis que nous sommes ici, j'ai voulu parcourir l'Abbaye en tous sens, et j'en connais les moindres détours... Je savais bien que cela pourrait nous servir, tôt ou tard... Venez...

— Je te suis.

— Au bout de cette galerie, il y a un escalier, en forme de vis, qui nous conduira au pied de la Chapelle, à deux pas de la poterne Septentrionale, et dans l'autre cour du Monastère.

— ... A trois reprises différentes, je lui ai demandé : « Qu'as-tu donc ? » Et, trois fois, elle m'a répondu : « Je n'ai rien, mon oncle ! » (P. 717.)

— Ne rencontrerons-nous personne, en cette galerie, et dans cet escalier?

— Le Révérend Père Radbert, peut-être.

— Le Prieur?... Bien!...

— Lui seul suit cette galerie pour se rendre, de sa cellule, en la Chapelle.

— Le bonhomme n'est pas dangereux.

— Pas dangereux?... Si fait, Monseigneur... Il est bavard... Tous les bavards sont dangereux... Espérons que nous ne le rencontrerons pas...

— Marchons...

Le Père Richard, et Frère Tristan, suivirent la galerie, s'engagèrent dans l'escalier à vis, et, sans avoir rencontré personne, se trouvèrent, enfin, ainsi que le servant l'avait indiqué, au pied de la Chapelle, dans l'autre cour du Monastère.

Elle était déserte.

L'Évêque, et le Frère, la traversèrent rapidement, sous le soleil ardent, déjà très haut sur leurs têtes; puis, ils franchirent la poterne, au delà de laquelle, au pied des murs crénelés qui enceignaient l'Abbaye, ils virent un homme, tenant, en main, un cheval.

Le Père Richard s'arrêta.

— Nous avons dépisté le maudit Florentin, dit Frère Tristan.

— Peut-être, répliqua l'Évêque.

Et il ajouta :

— Toute réflexion faite, il m'importe peu qu'ils sachent que je me suis éloigné de l'Abbaye... Ils le sauront... Si la princesse Marguerite, surprise de ne pas me voir, me faisait demander, aujourd'hui, tu lui répondras que je suis allé à Paris, et que je serai de retour, demain, à Maubuisson.

— Bien, Monseigneur.

— Je suis aise, pourtant, de n'avoir pas vu Frezzini, au moment du départ...

Tout en parlant ainsi, les deux hommes étaient arrivés au pied des murailles.

Le Père Richard caressa, de sa main gantée, sa monture préférée : un beau cheval fringant, à la robe noire et luisante.

Puis, lestement, il l'enfourcha.

— A demain, dit-il à Frère Tristan.

— Que le Dieu qui écrivit : « Mané, Thécel, Pharès »... au festin de Balthazar, fils de Nabounahid — vous garde Monseigneur!... Cyrus a détourné le cours de l'Euphrate, et se prépare à entrer dans Babylone!... *Gloria in excelsis Deo!*

Le servant s'exprimait ainsi afin que le sens de ses paroles ne fût pas compris par l'homme qui avait amené, là, le cheval du Père Richard.

Celui-ci rendit les rênes et s'éloigna.

Frère Tristan constata, avec plaisir, que l'Évêque, par mesure de prudence, longeait les murailles du Monastère, de telle sorte que, d'aucune croisée, les habitants de l'Abbaye ne pouvaient le voir dans la campagne.

Enfin, le cavalier disparut, au loin, dans la gloire du paysage magnifiquement doré par le soleil.

Lors, Tristan regagna sa cellule.

— *Gloria in excelsis Deo !* répétait-il, à chaque pas qu'il faisait.

XIII

LA MAISON D'UN GRAND-FAUCONNIER AU MOYEN-AGE.

Au pied de la Tour Seigneuriale, ou Château, habité par le Seigneur de Conflans, s'étendait un terrain, boisé, descendant jusqu'au bord de la rivière, et au milieu duquel s'élevait une très confortable maison, flanquée de vastes dépendances, occupée par Maître Remi, le Bourguignon, sa sœur : Clotilde... sa nièce : Juliette... et les nombreux varlets qui obéissaient au Grand-Fauconnier.

Le village, situé au « confluent » — d'où son nom [1] — de l'Oise et de la Seine, assis sur la rive gauche de la première, était fort important en 1313 : Les paysans, dans les temps de féodalité, cherchaient la protection de la forte tour seigneuriale, sous laquelle ils abritaient leurs masures.

D'autre part, ce qui avait, encore, contribué à l'accroissement de Conflans... outre sa magnifique situation... c'avait été la fondation de son Prieuré.

Lors de l'invasion normande — Charles le Simple régnant — on avait transporté, de Grandville à Conflans, comme en lieu de sûreté, les reliques de Sainte Honorine; elles y restèrent, dans une chapelle, d'abord; puis, dans une église, que les Seigneurs de Beaumont-sur-Oise érigèrent, au onzième siècle, et qui fut desservie par une communauté de moines venus de l'Abbaye du Bec.

La communauté prospéra ; le pèlerinage aux reliques de Sainte Honorine rendit le lieu célèbre, parce que le saint opéra des miracles...

Or, comme les miracles rapportent toujours de l'argent, les moines devinrent riches; et, comme on recherche toujours le commerce des gens riches, le village se peupla [2].

La tour de Conflans, ou Château-Neuf, située sur la crête de la montagne, et tout ce qui en dépendait, appartenait à l'Archevêque de Paris.

Le Seigneur, le comte de Beaumont-sur-Oise, faisait hommage, au Prélat, « *pro castro et castellaniâ de Confluente* ».

Il se trouvait du nombre de ceux, qui, à cause de leur fief, devaient porter l'Archevêque sur leurs épaules le jour de son intronisation...

1. Les Celtes nommaient *Condat, Conde, Condé*, etc., tous les lieux qu'ils trouvaient dans une position semblable : après eux, les Romains leur donnèrent ceux de *Confluens, Confluus*, dont on a fait *Conflant, Confluent, Confolent*, etc. (Dulaure).

2. Dulaure.

... Donc, notre amé Remi, le Bourguignon, Grand Fauconnier du richissime, et très puissant, Seigneur de Conflans..., vivait, depuis une dizaine d'années, en cette contrée, qui était, certes, sous tous les rapports, l'une des plus agréables qu'on put habiter en ce beau pays de France.

Or, ce matin-là, alors que sœur Dorothée roulait, en char, vers Paris... alors que frère Tristan, ayant suivi l'espionne jusqu'à Conflans-Sainte-Honorine, retournait à l'Abbaye Royale de Maubuisson, et rencontrait Jean de Meung, marchant en sens contraire de la route qu'il suivait... alors, enfin, que le Révérend Père Richard rêvait, proche de la croisée de sa cellule — Remi, levé tôt, se disposa à s'occuper de sa besogne quotidienne.

Après la journée qu'il avait passée, la veille, en la demeure de son ami : messire Jacques, il fallait qu'il reprît son œuvre interrompue.

Dans sa maison, assez vaste, il s'était réservé une pièce, sise au rez-de-chaussée... une grande pièce attenante à la salle, — grande, également — où la famille prenait ses repas.

Les chambres de Clotilde, et de Juliette, se trouvaient au premier étage.

Les croisées de toutes les chambres, et salles, de la maison, étaient tournées du côté de la rivière, au sud.

Dès le matin, ces chambres étaient, donc, illuminées par le soleil.

Un magnifique jardin, cultivé, soigneusement, par Juliette, s'étendait, plein de fleurs, devant la maison, dont la façade, couverte de poutres, poutrelles, sculptées, représentant des masques, ricanants, de monstres ou d'animaux chimériques, était tapissée, en partie, par des plantes grimpantes : jasmins, rosiers, qui embaumaient l'atmosphère, lorsque juin faisait éclore, et s'épanouir, les premières roses.

Au delà du jardin — et tout autour de la maison — croissaient des arbres géants, qui constituaient une sorte de parc, assez étendu, s'étageant sur le coteau et descendant jusqu'à la rivière, dont les eaux, là-bas, roulaient, scintillantes, entre les deux rives boisées.

La fauconnerie était installée au pied du coteau, au confluent des deux rivières.

De la croisée de la chambre habitée par Remi, on apercevait, à travers les arbres, les toits des bâtiments où logeaient les varlets du Grand-Fauconnier, et où l'on enfermait les oiseaux que Remi, avec ses aides, dressait, pour l'amusement du seigneur de Conflans, passionné de chasse, comme tous les nobles, à cette époque.

Remi s'habilla.

Il endossa le vêtement, spécial, qu'il portait pour vaquer à sa besogne : une sorte de veste, en drap léger, aux manches étroites, qui laissait tous ses mouvements très libres.

Le Bourguignon, si gai, habituellement, était tout pensif, et morose, ce matin-là.

Il dormait, toujours, à poings fermés dès qu'il s'était mis au lit, et pendant sept heures, tout d'une traite ; mais, la nuit précédente, il s'était réveillé, plusieurs fois, sortant de cauchemars angoissants.

La journée passée à Maubuisson avait été fatigante, certes, et émouvante, aussi.

Fatigante, parce que le voyage à cheval, aller et retour, était long, et parce que l'aller, surtout, sous un soleil de plomb, avec Juliette en croupe, avait été pénible.

Émouvante, parce que, depuis le moment où le Grand-Fauconnier, au sortir de l'église où il avait entendu la messe, avait constaté la disparition, inexplicable, de la haquenée de Juliette... jusqu'au moment où il s'était retrouvé en son logis, à Conflans, avec la jeune fille... il avait vécu au milieu de diverses péripéties, très déconcertantes, en somme, pour un homme habitué à vivre paisiblement, sans soucis ni tracas.

D'abord, il avait entendu les confidences d'Apollon, à qui, d'autre part, il avait fait les siennes.

Et puis, la scène avec Jean de Meung s'était produite...

En même temps, Remi avait revu son vieil ami, Gaucher, et Roland, qu'il devait considérer, dès lors, comme le futur époux de Juliette...

Mais ce n'était pas tout, encore, il avait vu, aussi, Marguerite de Bourgogne, la fille de son duc... cette princesse puissante, cette noble dame, dont les allures, maintenant, lui déplaisaient fort...

Enfin, il avait constaté la tristesse d'Apollon, de Roland, de Juliette — et, depuis la veille, après les réflexions qui avaient hanté son esprit pendant qu'il chevauchait, sous le ciel étoilé, côte à côte avec Juliette, en revenant vers Conflans... il se sentait, tout attristé, à son tour, sans savoir pourquoi.

Après cette mauvaise nuit, pendant laquelle des rêves torturants avaient troublé son sommeil... il se sentait plus morne, encore, malgré la magnificence de cette radieuse matinée.

— Juliette n'a pas dormi, cette nuit, se dit-il... Plusieurs fois, je l'ai entendue marcher, là-haut... Pendant que nous chevauchions, hier, de Maubuisson ici, elle n'a point parlé... A trois reprises différentes, je lui ai demandé : « Qu'as-tu donc ? » Et, trois fois, elle m'a répondu : « Je n'ai rien, mon oncle ! » Pourtant, il est clair qu'elle avait quelque chose. Quoi ?...

Les êtres les plus simples d'esprit ont une clairvoyance sans pareille, parfois stupéfiante, quand il leur faut deviner la cause des souffrances, ou des joies, de ceux qu'ils aiment.

Aussi, Remi ayant songé, longtemps, à ce qui s'était passé la veille, au cours de sa visite chez Apollon, avait-il fini par entrevoir, après coup, des choses qui lui avaient échappé, absolument, à l'instant, même, où elles s'étaient produites.

Or, ces choses, à présent, l'épouvantaient.

Il s'expliquait, maintenant, les motifs de la tristesse d'Apollon et de Juliette.

Il avait peur de Jean de Meung..., peur de Marguerite, et de ses familiers..., de Frezzini, dont il revoyait, encore, la louche physionomie, de Frezzini, qui avait fixé, si longtemps, sur lui, sur Juliette, sur Roland, et sur Apollon, son regard oblique ; il avait peur, surtout, du Révérend Père Richard... de cet Evêque à la face blafarde, qu'il avait vu, déjà — oh ! oui, il en était bien sûr — sans pouvoir parvenir à se rappeler, où, en quel lieu, à quelle époque.

Et tout cela troublait le bon Remi.

Comme ses amis, il se disait, à cette heure, qu'un danger le menaçait, lui et les siens.

Oh ! Il avait été bien aveugle, la veille !

— Apollon ne m'a rien dit afin de ne pas m'alarmer, pensa-t-il... Dommage !... Un homme averti en vaut deux... Et puis, s'il avait parlé, s'il avait exposé, en famille, nettement, les raisons de ses craintes, on aurait tenu conseil, on aurait examiné la situation, et, qui sait ?... on aurait trouvé les moyens de se prémunir contre ces dangers, très réels, qui nous menacent... Oui, oui, dommage que mon amé Apollon n'ait rien dit...

Il regarda au dehors, par la croisée.

— Quelle belle journée !... reprit-il... Comme il fait bon de vivre !... Ah ! Nous méritions, pourtant, de passer, dans la paix, les ans de notre âge mûr...

Il soupira.

— Nous étions trop heureux... Cela ne pouvait pas durer... Hugues, mon vieux maître en l'art de la Fauconnerie, qui est mort, tragiquement, voici tantôt, dix-huit années, en la Maison à la Madone Dorée, me disait, jadis : « La créature de Dieu est faite pour pâtir ! »... Il avait grandement raison, certes !

Il prêta l'oreille aux bruits extérieurs.

— Je n'entends plus rien, là-haut... fit-il... Juliette dort, peut-être ?... La pauvre enfant !...

Il sourit, parce qu'il avait revu, par la pensée, la frêle jouvencelle, près de Roland, charmée.

— Comme ils s'aiment !... pensa-t-il... Comme ils sont heureux, tous les deux !

Son visage se rembrunit, soudain.

— C'est eux qui souffriront !... ajouta-t-il... C'est eux qui seront atteints, par ces dangers qui nous menacent... et nous souffrirons, Apollon et moi, de voir souffrir Roland et Juliette... Le passé, que nous croyions mort, revit

depuis hier... Comment?... Pourquoi?... Par qui?... Voilà ce qu'il faudra savoir... Apollon le sait, peut-être?...

Cette idée le rassura.

— Apollon est un cerveau, reprit-il... Il voit juste et loin... Il pressent... Il devine... A cette heure, il est prémuni, qui sait?... contre toute attaque possible de ces mystérieux ennemis qui s'agitent, dans l'ombre, autour de nous, — quelque chose me le dit... Ah! si j'étais sûr que mon amé Apollon fut armé!...

Un moment, Remi eut l'idée d'aller, toute affaire cessante, à Maubuisson, pour exposer ses craintes à Messire Jacques et pour l'interroger; mais il se dit que, pour rien au monde, il ne fallait, en la situation où il se trouvait, laisser, seules, en la maison, Clotilde et Juliette.

Dans le cas où le danger prévu se produirait, il serait là, du moins, pour défendre les chères aimées, qui vivaient auprès de lui, par lui... qui vivait d'elles!

— Oui, oui, pensa-t-il encore, Apollon doit savoir quelque chose... Il veille... Au besoin, il me préviendrait.

De plus en plus rassuré, il se dit qu'il fallait attendre, et, en attendant, veiller, de son côté; il se dit qu'il tâcherait de faire parler Juliette — car elle était clairvoyante, et futée, la fine damoiselle — et, peut-être avait-elle vu, ou deviné, quelque chose qui avait échappé aux yeux de son oncle.

Il se dit, enfin, que, si cela était nécessaire, il serait toujours temps, soit d'aller jusqu'à Maubuisson, chez Apollon... soit de le faire prier de se rendre à Conflans.

Au surplus, Apollon, Roland, et Gaucher, ne devaient-ils pas venir, chez Remi, le dimanche suivant?

Il n'y avait donc qu'une semaine à passer dans les transes.

Du reste, Gaucher, et Roland, libres de leur temps, n'attendraient pas, sans doute, au dimanche prochain, pour venir voir leur ami, à Conflans.

Certes, Roland voudrait revoir Juliette.

La visite, probable, du Maître, et de son élève, se produirait d'autant plus sûrement, si Apollon jugeait qu'il y avait lieu d'avertir Remi, afin qu'il se gardât.

Et le Grand-Fauconnier pensa, de rechef, à tous les événements de la journée précédente; il se remémora les scènes qui s'étaient jouées, en sa présence..., dans le but de se rendre compte, si possible, par la réflexion, de ce qu'elles pouvaient cacher de dangereux pour lui et pour les siens.

. . . . . .

La chambre où rêvait, ainsi, le bon Remi, était meublée d'un petit lit, maigre couchette, où il semblait impossible que pût reposer un pareil colosse... d'escabeaux, d'une table, et d'un grand coffre, où le maître du logis enfermait ses vêtements.

Sur les murailles, blanchies à la chaux, on voyait des armes... de très belles armes... réunies en trophées: épées, haches, épieux, couteaux, masses, arcs, arbalètes... et une série de flèches — depuis la flèche avec laquelle on chassait les sangliers et les cerfs, et dont le fer, aigu, pénétrait, profondément, dans les chairs de l'animal, quelle que soit l'épaisseur des fourrures... jusqu'à la flèche se terminant par une sorte de massue, en plomb, avec laquelle on chassait le lièvre, et qui devait assommer la bête au lieu de lui traverser le corps.

Au milieu d'un panneau, on voyait une sorte de fresque, représentant le grand Saint-Hubert, évêque de Liège, patron des chasseurs depuis le VIII[e] siècle.

A droite de cette fresque, on voyait une statue de bois, de grande dimension, tête de cerf sur corps de femme, représentant la déesse Ardhuina... Cette statue, bien conservée, avait plusieurs siècles d'existence... Remi la tenait d'un moine, qui l'avait trouvée dans une caverne... Cette déesse Ardhuina était la patronne des chasseurs, aux primitifs temps de la Gaule... C'est elle que nos pères invoquaient, jadis, dans l'obscurité sacrée des forêts... Pour se la rendre favorable, ils suspendaient, autour de l'idole, les pieds, les peaux, les cornes des bêtes tuées... Il est probable que c'est cette déesse Ardhuina qui donna son nom à l'immense et giboyeuse forêt d'Ardenne, ou des Ardennes.

A gauche du portrait de Saint-Hubert, on voyait, enfin, une autre statue, celle du dieu Cernunnos, dieu des chasseurs, également, qu'on représentait avec une figure humaine; mais portant, toujours, des cornes de cerf... Ce Dieu avait, jadis, un autel à Lutèce, sans doute à cause des grands bois qui couvraient, alors, les deux rives de la Seine.

*
* *

Remi se leva, soudain.

— Il faut attendre, dit-il... Rien de mieux à faire, pour le moment... En attendant, encore une fois, je veillerai... Allons...

Il sortit de sa chambre et passa dans le jardin.

Tout était silencieux, dans la maison.

Le colosse regarda, à l'étage supérieur, les croisées des chambres occupées par Juliette et Clotilde.

Ces croisées étaient ouvertes; mais aucune forme humaine n'apparaissait au delà.

— Elles dorment encore, c'est probable, se dit Remi.

Et, traversant le jardin embaumé, plein de fleurs, sur lesquelles voltigeaient les insectes, il s'enfonça sous les arbres géants du bois, où les oiseaux, qui avaient cherché, déjà, un refuge ombreux contre les ardeurs du soleil, s'égosillaient sous les ramures.

Mais, de toutes les chasses alors en honneur, la chasse au faucon, était, entre toutes, la plus noble... et, aussi, la plus intéressante. (P. 724.)

Il se dirigeait vers la rivière, près de laquelle s'élevaient les bâtiments de la Grand-Fauconnerie.

XIV

FAUCONS ET FAUCONNIERS

Le Seigneur de Conflans était, certes, un Haut, Puissant, et très riche Seigneur : sa richesse, et sa puissance, étaient démontrées rien que par l'importance de sa fauconnerie...

Ceci demande explications... Nous les fournirons, espérant que nos amis lecteurs nous sauront gré de leur donner ces détails, nécessaires pour faire revivre, autant que possible, les mœurs du XIVe siècle, pour montrer les habitudes des personnages qui évoluent en ce roman, et dont la physionomie apparaîtra avec d'autant plus de netteté que le décor ambiant se trouvera plus fidèlement reconstitué (1).

Partout, aujourd'hui, la chasse à courre est dénommée « chasse française »; cette appellation est justifiée en ce sens que les cynégètes français furent les premiers qui créèrent les règles encore usitées à notre époque... qui inventèrent les termes techniques consacrés par un usage de plusieurs siècles, et employés, toujours, par les chasseurs modernes de tous les pays d'Europe.

Au Moyen Age, la vie des Hauts Seigneurs, habitant des tours, ou châteaux, perdus dans les campagnes, n'était pas,... ne pouvait pas être intellectuelle, c'est ce qui explique la passion de tous les Nobles pour la chasse, qui était leur unique divertissement... un divertissement convenant aux mœurs, à la nature, d'hommes habitués à mener une existence active, en laquelle, en temps de paix, ils dépensaient leurs forces, exerçaient leur corps, gardaient la souplesse, la virilité indispensables à des gens qui pouvaient être contraints de guerroyer, sous la bannière royale, au premier appel de leur Suzerain.

Aussi, jamais la chasse ne fut-elle plus en honneur qu'au XIVe siècle.

Tout le monde s'y adonnait, dans la mesure de ses moyens.

Même, les bourgeois, depuis Saint-Louis, avaient obtenu le droit de chasse, réservé aux Seigneurs, « à la condition de donner un cuissot de la bête au Seigneur sur la terre duquel elle avait été prise ou tuée... C'est même, là, l'origine de la coutume, encore respectée, aujourd'hui, de présenter le pied

1. La plupart des détails relatifs à la chasse, et à l'art de la fauconnerie, que nous donnerons, ici, sont empruntée au très savant chapitre sur la chasse publié dans *Mœurs, usages au Moyen Age*, par le Bibliophile Jacob.

de la bête à la personne qui dirige la chasse, ou qui en doit avoir les honneurs (1) ».

Quant aux Moines, ou Religieux, de tous Ordres, ils poursuivaient le gibier, sur leurs terres, avec non moins d'acharnement que les Nobles... à ce point que le pape Clément V, dans ses célèbres Constitutions, dites « Clémentines », défendit, formellement, aux Moines, de chasser.

Toutefois, il avait considéré que « dans les forêts et garennes, appartenant aux Monastères, ou dépendant d'eux, on pouvait chasser lapins et fauves, à la condition que les Moines ne prissent point, personnellement, part à la chasse... Aussi, faisait-on chasser, en toute saison, dans la plaine et dans les bois de chaque Abbaye... Les paysans, curieux, qui n'avaient pas la permission de chasser, et qui voyaient passer, sans cesse, la chasse de Messire l'Abbé, disaient, avec malice, que les Moines, afin que le gibier fut toujours trop abondant, ne manquaient pas de prier pour la réussite des portées et des nichées (*pro pullis et nidis*).

Mais, de toutes les chasses alors en honneur, la chasse au faucon, était, entre toutes, la plus noble... et, aussi, la plus intéressante.

Elle faisait les délices des grands seigneurs, au Moyen Age... Ils ne se montraient jamais, en public, sans avoir, sur le poing, un faucon... Les Prélats, Évêques, Abbés entraient, dans les églises, avec leur oiseau de chasse, qu'ils déposaient, pendant l'office, dans le voisinage de l'autel... Les chevaliers marchaient au combat faucon au poing, remettaient le noble animal à quelque écuyer, avant de combattre, et le reprenaient, après la bataille... Bien plus, les lois de la chevalerie interdisaient de se dessaisir du faucon, même pour payer sa rançon : tout chevalier, fait prisonnier, devait mettre son oiseau de chasse en liberté, plutôt que de lui faire partager sa captivité.

Tous les Nobles, riches ou pauvres, avaient des oiseaux « pour entretenir leur noblesse »; mais, seuls, les Seigneurs opulents avaient une véritable fauconnerie, capable de fournir tous les vols : vol du lièvre, vol du milan, vol du héron, ou autres vols, ou genres de chasse au vol, exigeant autant d'équipages spéciaux et distincts (2).

Une pareille fauconnerie comportait, donc, une vaste basse-cour, un personnel très nombreux de Maîtres, de Fauconniers, de Varlets... des écuries, et des chenils, pour loger les chiens de toutes races, nécessaires pour faire lever le gibier, que les faucons, lancés, atteignaient, ensuite, au vol.

Telle était celle du Seigneur de Conflans dirigée par notre amé Remi, le Bourguignon.

1. Louis XI, chasseur passionné, — ou voulant s'opposer, pour un temps, aux hécatombes de gibier, dans le but, probable, d'assurer sa reproduction — retira le droit de chasse, même aux Nobles, sous peine de la corde... Charles VIII rétablit ce droit.

2. On appréciera l'importance d'un Grand Fauconnier, à cette époque, quand on saura que, dans les chasses, le Roi ne lançait son faucon, sur le gibier, que lorsque le Grand Fauconnier avait donné l'essor au sien.

XV

ALERTE.

Après avoir traversé le petit bois qui s'étendait au delà du jardin entourant sa demeure, Remi se trouva sur un petit chemin, longeant la rivière, bordé de saules, aux troncs courts, creux... nids de mésanges, et perchoirs à piverts... accroupis, au bord de l'eau, en laquelle ils baignaient leurs branches.

Là-bas, derrière le Grand-Fauconnier, la route, toute blanche, poussiéreuse, descendait, jusqu'au bord de la rivière, où il y avait un bac, dans lequel passaient, d'une rive à l'autre, les voyageurs se dirigeant du côté de la forêt de Saint-Germain, et vers Paris.

Une haie, très touffue, flanquée d'un large fossé, où croissaient des herbes hautes, parsemées de fleurs champêtres, constituait la limite des terres réservées à la Fauconnerie... Au delà de cette haie, il y avait la route dont il a été question, et qui aboutissait au bac.

— C'est singulier... pensait Remi... je ne peux pas me rappeler où... quand... et dans quelles circonstances j'ai déjà vu cet Évêque-Moine, qui accompagnait, hier, chez Apollon, la princesse Marguerite de Bourgogne... Et, pourtant, je l'ai vu... Je le connais... J'en suis parfaitement sûr.

Il marchait lentement, suivant ce sentier qui longeait la rivière, et où il se trouvait au frais par cette brûlante matinée.

L'endroit était, vraiment, délicieux.

La légère brise qui soufflait, sous les arbres, moirait la surface de l'eau, près des rives recouverte de larges feuilles de nénuphars.

L'herbe vivace, très verte, qui croissait au bord de la rivière, était fleurie de boutons d'or.

Là-bas, le soleil incendiait les ramures des grands arbres, et sa lumière crue, reflétée par l'eau, mettait, autour du bac, une sorte de nimbe vaporeux, éblouissant.

Dans le silence, on n'entendait que les aboiements lointains des chiens de la Fauconnerie, ou la note stridente, aiguë, des oiseaux de proie enfermés dans les volières... qui dominaient la chanson de la rivière, dont les ondes clapotaient en se brisant aux broussailles de la rive, aux racines tordues, noires, à demi submergées, des saules.

— Oui, oui, j'ai vu cet homme! se répétait le bon Remi.

Cette idée l'obsédait.

— Je l'ai vu, il y a longtemps, déjà!... ajouta-t-il, encore.

Soudain, il tressaillit.

Il avait entendu le pas d'un cheval, battant, derrière lui, le sol de la route.

Curieux, il s'arrêta.

Le cavalier, évidemment, descendait vers la rivière... vers le bac.

Remi se dit qu'il verrait le cavalier quand il s'embarquerait pour passer sur l'autre rive.

Il s'accouda au tronc d'un saule et attendit.

De la place où il était caché, sans l'avoir voulu, derrière la saulaie, il pouvait voir, sans être vu, la rivière, dans toute son étendue, jusqu'au bac.

Un moment se passa.

Bientôt, le bruit des pas du cheval cessa, subitement.

Vraisemblablement, le cavalier était arrivé au bout de la route, au bord de l'eau.

Remi, très attentif, regarda.

Très attentif? Pourquoi donc?

On eut dit qu'il avait été averti, par quelque mystérieuse influence, que ce qui se passait, là, l'intéresserait.

Plus que jamais, semblait-il, la rivière reflétait la très vive clarté du soleil, et éblouissait.

Remi en était aveuglé; il observait, pourtant, tout ce qui se produisait aux alentours du bac.

Il s'étonna que le batelier ne parut point.

D'ordinaire, il était plus empressé pour répondre à l'appel des voyageurs ayant besoin de ses services

Tout à coup, le bruit des pas du cheval retentit, de nouveau.

Le cavalier remontait la route, au galop, maintenant.

— Voilà qui est étrange!... se dit le Bourguignon, tout désappointé, et, même, vaguement inquiet.

Un instant, il eut l'idée de rebrousser chemin, de courir jusque vers la haie, au bord de la route, afin de reconnaître ce cavalier aux allures si singulières.

— Trop tard! se dit-il... Il sera loin, lorsque j'arriverai là-bas.

Puis, il pensa :

— Vais-je pas m'alarmer pour si peu?... Ce cavalier, sans doute, est quelque Seigneur des environs, qui fait une promenade, à cheval... Il est venu jusqu'à la rivière... Comme il n'a aucune raison de passer l'eau, s'il ne va pas à Paris, il a fait halte, un moment, et, maintenant, il s'en retourne chez lui... Quoi de plus naturel?...

Un moment, encore, il entendit le bruit, de plus en plus décroissant, des pas du cheval; puis, le silence se fit, derechef... troublé, seulement, comme tout à l'heure, par le murmure de l'eau, et par les aboiements des chiens.

Le Bourguignon leva la tête et regarda, à sa gauche.

Il pouvait voir, au dessus de lui, à mi-côte, dans la verdure, sa maison, d'où il était sorti, peu auparavant.

Alors, il aperçut, à sa croisée, Juliette.

Radieuse apparition!

La jeune fille, toute blanche, était adorable à voir, dans l'encadrement des jasmins et des rosiers, à la façade de cette maison sur laquelle le soleil faisait flotter comme une poussière d'or.

Elle demeura là, immobile, un moment.

Voyait-elle Remi?... Non, probablement... mais Remi, charmé, enthousiasmé, la voyait, l'admirait.

— Qu'elle est jolie! murmura-t-il.

Il était trop loin d'elle pour l'appeler, pour lui parler; mais il ne perdait pas un de ses mouvements.

Tout à coup, elle disparut.

Or, ce fait troubla le colosse.

Pourquoi Juliette s'était-elle éloignée si brusquement?

On eut dit qu'elle avait été effrayée.

Elle avait fui, rapide, comme un oiseau effaré.

Le Bourguignon, tout d'abord, voulut remonter jusqu'à la maison, afin de voir la jeune fille, afin de l'interroger, afin de connaître les motifs de sa retraite inexplicable.

Mais il se rassura.

— Je suis fou! se dit-il... Je ne vois que dangers, autour de nous, depuis cette nuit... Effet des cauchemars qui ont troublé mon sommeil... Juliette a été appelée, c'est probable, par sa mère, ou par quelque servante qui avait besoin d'elle... Rien à craindre de personne, en ma maison bien close, en plein jour... Oui, oui, je suis fou!...

Et, résolûment, il poursuivit sa route, au bord de l'eau, faisant s'envoler les mésanges, nichées au tronc vermoulu des saules tors...

Il se dirigeait, maintenant, vers la Fauconnerie...

XVI

OU L'ON CONNAITRA LES MOTIFS DE LA BRUSQUE RETRAITE DE JULIETTE

Cette fauconnerie constituait une sorte de petit village.

D'une part, s'élevaient une série de maisonnettes, entourées d'un jardinet, et construites sur un modèle uniforme, savoir : rez-de-chaussée, un étage, un grenier...

Ces maisonnettes étaient habitées par les aides du Grand-Fauconnier, Maîtres et Varlets.

Ceux-ci vivaient, là, en famille, avec leurs femmes, et leurs enfants... ne sortant guère, de cet enclos où ils se plaisaient, que pour aller aux offices, les dimanches, et jours de fêtes, à l'église de Conflans, ou pour suivre leur Seigneur, à la chasse, lorsque cela était nécessaire.

D'autre part, il y avait, dans l'enclos, des volières, immenses, fort bien aménagées, où l'on entretenait une chaleur de serre... et puis, des écuries, et des chenils.

Remi passait ses journées là, allant des volières aux écuries et des écuries aux chenils, s'occupant, en personne, des moindres devoirs de sa charge... dirigeant le travail, patient, de ses aides, pour le dressage des oiseaux,... surveillant tout,... ayant l'œil à tout — du reste, de plus en plus passionné pour une Science en laquelle, depuis longtemps devenu Maître, il se perfectionnait, chaque jour, davantage.

En toutes choses, le vrai secret de la Maîtrise tient en ce fait : Aimer son œuvre, s'y attacher, s'y donner tout entier, éloigner, de son esprit, toute préoccupation qui ne s'y rattache point...

Toute besogne accomplie sans la joie que donne, à l'ouvrier, son œuvre, même avec ses peines, ses souffrances, — qui sont encore jouissances — est une besogne mauvaise, inutile, inféconde.

Remi, le Bourguignon, était un Maître, en cet art de la Fauconnerie, — à cette époque grandement honoré — parce qu'il s'adonnait, à son œuvre, avec amour...

... Entre les bâtiments occupés par les aides du Grand-Fauconnier, et les volières, écuries, et chenils, il y avait une immense pelouse, bordée d'arbres, et une sorte de terre plein, où les seconds du Maître dressaient les oiseaux...

Même, il y avait un petit étang, alimenté par les eaux de la rivière prochaine, et utile, tant pour baigner les faucons que pour les exercer à la chasse du gibier aquatique.

Telle quelle, la Fauconnerie du Seigneur de Conflans, l'une des mieux organisées... des mieux dirigées, qu'il y eut, alors, en tout le beau royaume de France, occasionnait des dépenses considérables, non seulement pour l'entretien du nombreux personnel obéissant aux ordres de Remi; mais, encore, pour l'entretien, la nourriture, l'élevage, l'achat des oiseaux, chiens, et chevaux, constituant l'équipage de chasse — des faucons surtout, qui venaient, à grands frais, de Suisse, d'Islande, de Turquie ou du Maroc.

Remi pénétra, d'abord, dans l'une des volières, pleines d'oiseaux de chasse : Faucons, gerfauts, sacres, laniers, émerillons, hobereaux[1], autours, éperviers, tiercelets.

(1). Le hobereau était le plus petit des oiseaux de chasse... Son nom fut appliqué aux gentilshommes campagnards, qui, n'ayant pas assez de fortune pour acheter des faucons, chassaient les cailles, et les perdrix, avec le hobereau.

... Une blanche, adorable, et très frêle forme féminine, s'avancer, rapidement, vers la Fauconnerie. (P. 732.)

Tous ces oiseaux de proie, servant à la chasse, étaient appelés faucons; mais, seul, le faucon était noble.

Dans cette première volière, Remi trouva un petit homme, trapu, à la face tannée, au regard clair, aux cheveux crépus entourant un front bas.... tout occupé d'un oiseau, portant un capuchon de cuir, et qu'il flattait de la voix, qu'il caressait de la main, tout en lui donnant des tronçons de foie de poulet.

Cet homme, c'était le vrai second du Grand Fauconnier : Maître Landry.

— Joli... Joli... Tu es joli, César... Mange, petit,... disait-il, de sa voix flûtée... Mange... Tiens, encore ce morceau... Las... Assez!... Ah! Tu voudrais dormir... Non... Non!... Tu ne dormiras pas... Un joli « niais » comme toi, mon César, et qui deviendra, par mes soins, l'un des oiseaux les plus renommés de France, doit faire ce que veut son amé Landry... Pas de sommeil... Il faut veiller, mon gars... Ce n'est qu'en peinant, mon César, qu'on devient beau et renommé...

Il remit l'oiseau sur un perchoir et il en prit un autre.

— A toi, Pompée... reprit-il.

Avec le nouvel oiseau, également encapuchonné, il se livra à la même besogne qu'avec l'autre, lui parlant, le caressant, lui donnant à manger.

Il paraissait chérir ses deux élèves, deux superbes oiseaux; le premier, un « niais », c'est-à-dire un oiseau pris jeune au nid,... l'autre, un « hagard », c'est-à-dire capturé adulte.

Nul mieux que Landry — sauf Remi, cela va sans dire — ne savait dompter, apprivoiser les oiseaux les plus rebelles, selon la règle, en les privant de sommeil... en leur cachant le jour à l'aide d'un capuchon... en leur parlant... en les caressant... en leur donnant une nourriture choisie; nul plus que lui n'était patient, doux, adroit, dans l'exercice de ses difficiles fonctions.

Après Remi, nul fauconnier de France, pas même le Grand Fauconnier de la maison royale, ne connaissait mieux l'histoire naturelle, la médecine vétérinaire et la cynégétique : Sciences indispensables à tout bon Fauconnier... Nul ne connaissait, mieux que lui, les termes techniques employés dans la Fauconnerie, qui possédait, en quelque sorte, une langue à part; en effet, on disait la « main » de l'oiseau, au lieu de la serre... la « serre », au lieu de la griffe... la « griffe » au lieu de l'ongle et du crochet.

— Beaux oiseaux, mon bon Landry! fit Remi, après avoir observé, un moment, le manège de son second.

Landry, tout occupé des faucons qu'il soignait, ne s'était point aperçu de la présence, en la volière, du Grand-Fauconnier.

Il sursauta, et se retourna, brusquement.

L'oiseau qu'il portait, effarouché, battit des ailes.

— C'est vous, Maître Remi? dit Landry... Vous m'avez fait peur!

Puis, avec un sourire :

— Oui, oui, beaux oiseaux, reprit-il. Il y a longtemps que nous n'avions vu les pareils... Ils nous feront honneur... Des bêtes de race... Vous aviez raison, Maître, quand vous disiez : Les faucons du Maroc sont les plus farouches, les plus vigoureux, les plus passionnés au pourchas du gibier...

— C'est vrai... répliqua Remi... Et cela s'explique : Les Africains, vois-tu, Landry, sont nos maîtres en l'art de la fauconnerie... Les petits des

oiseaux qu'ils ont éduqués naissent chasseurs plus que les autres, parce que leurs parents, de longue date, ont été dressés... parce que, patiemment, on a perfectionné, en eux, leurs qualités naturelles; ils ont ça dans le sang... Et puis, les animaux des pays chauds sont plus forts que ceux de nos pays occidentaux... Malheureusement, ces oiseaux coûtent cher... On ne peut les faire venir, de si loin, qu'à très grands frais... C'est dommage!... Oui, tes élèves nous feront honneur... Ils seront dignes de l'équipage de Monseigneur l'Archevêque de Paris, notre Suzerain, à qui notre Seigneur, notre Maître, compte les offrir... Sa Majesté Philippe, notre Sire le Roi, que Dieu garde, n'a pas plus beaux oiseaux, certes, dans sa Fauconnerie...

A cette époque, un faucon de race, bien dressé, était un oiseau de grand prix; on ne pouvait faire plus beau, plus riche présent, à une Dame, au Roi, même, ou à quelque Seigneur de qui l'on recherchait la faveur.

Remi, à son tour, prit l'un des faucons.

Il l'examina.

Le chaperon de cuir dont était recouverte la tête de l'oiseau, était richement brodé d'or, garni de perles et de plumes d'oiseau de paradis; deux petites sonnettes, sur lesquelles les armes du Seigneur de Conflans étaient gravées, et qui venaient de Milan — les ouvriers de cette ville étant, alors, renommés, dans toute l'Europe, pour ce genre de travail — étaient attachées à ses jambes, et tintinnabulaient à chacun de ses mouvements.

C'est qu'il n'y avait rien de trop beau, à cette époque, pour les nobles oiseaux; on n'employait jamais, pour un faucon de race, aucun ustensile, vaisselle, harnais, ayant servi, ou servant à un autre; même, le gant, magnifiquement chargé d'orfèvrerie, sur lequel l'oiseau se posait, servait à lui seul.

En outre, les jambes du faucon que Remi avait pris, des mains de Landry, étaient garnies de « jets », ou courroies, pour l'attacher sur son perchoir; à l'extrémité du jet, il y avait un anneau d'or, appelé « vervelle », sur lequel on avait gravé, selon l'usage, d'une part le nom du Seigneur de Conflans, d'autre part, le nom de Remi, Grand-Fauconnier (1).

— A partir de demain, dit Landry, je commencerai à les dresser... La besogne ira vite, j'en suis sûr... Avant six mois, ils seront capables de fournir le vol...

— Bien!... Courage, mon bon Landry, répliqua Remi.

Il rendit, à son second, l'oiseau, après l'avoir caressé, un moment; puis, il s'éloigna.

1. Cette précaution était utile, car lorsqu'un faucon s'égarait, on pouvait, par ainsi, retrouver son propriétaire. Tout voleur de faucon, au XIVe siècle, était condamné à payer 10 sols, ou deniers d'argent, représentant le quart d'un sou d'or. S'il ne pouvait payer l'amende, on l'attachait, le torse nu, à un banc; on mettait l'oiseau sur sa poitrine, et on l'y laissait jusqu'à ce qu'il eut dévoré six onces de la chair du voleur.

Successivement, il visita les écuries, les chenils, où il rencontra maint varlet, se promenant, faucon au poing, afin d'habituer les oiseaux à ne s'effaroucher, ni des hommes, ni des chevaux, ni des chiens... ce qui était le premier degré du dressage des oiseaux de chasse.

Puis, il examina, attentivement, au dehors, sur les pelouses, la besogne de ses aides, qui avaient mis les faucons à la « filière » : l'oiseau, attaché, par la patte, à une ficelle, volait, à petite distance et revenait sur le « leurre (1) », que tenait le fauconnier, et où il trouvait pitance et caresses.

Plus loin, il vit d'autres Maitres poursuivant le dressage d'oiseaux, plus avancés, devant lesquels on lâchait une perdrix, blessée, qu'ils chassaient... ou des cailles, auxquelles, au préalable, on avait arraché quelques plumes des ailes, afin de ralentir la vitesse de leur vol...

Et puis, d'autres encore, qui lançaient des faucons sur un lièvre empaillé, attaché à une corde, qu'un varlet traînait, en courant, aussi vite que possible, et dans le ventre duquel l'oiseau trouvait un petit poulet, vivant, dont on lui abandonnait la tête et le foie.

Remi fournit, à tous : Maîtres et varlets, amicalement, des conseils, qui furent écoutés avec grande attention et respect : Chacun sachant, dès longtemps, que les avis du très expert Grand-Fauconnier donnaient, toujours, lorsqu'ils étaient rigoureusement suivis, de fructueux résultats...

... Soudain, le Bourguignon tressaillit.

Il passa, à un varlet, qui se trouvait à côté de lui, le tiercelet qu'il allait lancer sur un lièvre, vivant, auquel on avait cassé une des pattes de devant, et qu'un deuxième varlet se disposait à lâcher, sur la pelouse.

C'est qu'il avait vu, là-bas, à la lisière du bois, du côté de sa maisonnette, une blanche, adorable, et très frêle forme féminine, s'avancer, rapidement, vers la Fauconnerie.

— Juliette! murmura-t-il, stupéfait, et profondément troublé.

Oui, oui, c'était bien Juliette.

Elle était tête nue.

Elle portait une robe, légère, qui moulait son fin corsage, et tombait, de ses hanches, à ses pieds, en plis du plus gracieux effet.

Ses cheveux, épars, flottaient autour de son beau front.

Ah! qu'elle était belle, la douce créature, la svelte fiancée de Roland!

Elle avait aperçu Remi; elle le cherchait, sans doute; visiblement, elle se dirigeait, vers lui, en toute hâte.

— Juliette! répéta le Bourguignon, à présent angoissé.

La jeune fille paraissait effrayée.

1. Simulacre d'oiseau, en drap rouge, visible de loin, rembourré, pour que le faucon put s'y poser facilement, et garni d'ailes de perdrix, de canard ou de héron.

Pourquoi?

Que s'était-il passé?

Est-ce que ce danger, que Remi, depuis le matin, sentait planer sur sa tête, s'était abattu, enfin, sur sa maison?

On pouvait le craindre.

Le Bourguignon se souvint, à cette minute-là même, que, une heure auparavant, ayant vu Juliette, à la croisée de sa chambre, la jeune fille, tout à coup, avait disparu, sans qu'il ait pu s'expliquer le motif de cette brusque disparition.

La venue de Juliette, à la Fauconnerie, se rattachait-elle à cet incident?

C'était plus que probable.

Rarement, la jeune fille descendait vers les bâtiments qui s'élevaient au bord de la rivière... pourquoi donc y venait-elle, ce matin-là?

Pourquoi y venait-elle, tête nue, sous le soleil ardent — ce qui indiquait, suffisamment, qu'elle était sortie, précipitamment, de la maisonnette de son oncle... et pourquoi cette démarche hâtée, cet air effarouché?

Toutes questions que Remi se posait, et auxquelles il se répondait, invariablement :

— Oui, oui, il est arrivé quelque chose, là-bas!

Il n'avait pas l'idée de courir au-devant de Juliette, pour l'interroger.

Du reste, en admettant, même, qu'il eut eu cette idée, il n'eut pu la mettre à exécution : il n'avait pas plus de force que de pensée; l'émotion, l'inquiétude, lui avaient cassé bras et jambes, subitement.

Les varlets, qui se trouvaient à côté de lui, le regardaient, stupéfaits de son étrange attitude, cependant qu'ils étaient non moins stupéfaits de voir accourir, là-bas, la gente damoiselle.

— Le cavalier! murmura Remi, en se frappant le front, comme un homme qui vient de faire, à l'improviste, une découverte importante.

Il s'était souvenu, tout à coup, en effet, de ce qui s'était passé, tout à l'heure, avant son entrée en la Fauconnerie.

Il s'était souvenu que, un moment, accoudé à un saule, au bord de la rivière, les yeux fixés sur le bac prochain, il avait attendu que parut le cavalier, passant sur la route... ce cavalier qui, au lieu de passer l'eau, avait rebroussé chemin.

Or, Remi avait comme un pressentiment, vague, que toutes ces choses, troublantes, mystérieuses, inexplicables, qui se produisaient, avaient été mises en œuvre par ce cavalier.

Juliette, maintenant, n'était plus qu'à une centaine de toises, environ, au-dessus de l'endroit où Remi, toujours immobile, attendait.

Alors, brusquement, le Bourguignon se mit en marche.

En quelques enjambées, le géant eut rejoint la belle jeune fille.

De par tous les Saints du Paradis, puisque Juliette... sa chère et très adorée Juliette, son trésor, sa joie, son orgueil... était en danger, ne lui appartenait-il pas de la défendre?

Oh! Il était prêt à lui donner sa vie, même, si cela était nécessaire.

Cette pensée, qui avait, enfin, traversé son esprit, lui avait rendu toute sa force, tout son courage, toute son énergie, et, aussi, tout son sang-froid.

Ce n'était pas le moment d'être veule... ah! Dieu non!

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il...

Juliette était tout essoufflée, tant elle avait couru vite.

Elle ne put répondre, immédiatement, à l'interrogation de Remi.

— Parle, ma mie? reprit Remi, tendrement... Que se passe-t-il?

— Viens, répliqua la jeune fille.

— Où?

— Chez nous.

— A la maison?

— Oui.

— Allons!

— Tout en marchant... je m'expliquerai... Viens.

Juliette remonta la côte, suivie par le Grand-Fauconnier.

— Eh! bien... parle donc? demanda celui-ci, car la jeune fille se taisait toujours.

— J'ai eu peur! fit Juliette.

— Ah!

— Ou, pour mieux dire, j'ai été, fâcheusement, impressionnée.

— Pourquoi?

— J'étais à la croisée de ma chambre... Je regardais au loin... Je pensais à tous les événements qui se sont produits, hier.

— Après?

— J'entendis, sur la route, le bruit des pas d'un cheval.

— Après?

— Machinalement, mon regard se tourna du côté de la route... Je vis le cavalier qui chevauchait.

— Eh! bien?

— Je jetai un cri d'effroi... et je me retirai, brusquement, de la croisée, car, j'avais reconnu cet homme qui m'a insultée, hier, à Maubuisson, dans le bois attenant au jardin de mon parrain.

— Jean de Meung?

— Lui-même!

— Ah!

Remi était tout frémissant.

Ainsi, il ne s'était pas trompé dans ses conjectures : Tous, c'est-à-dire, lui-même, Juliette, Clotilde, Apollon, Roland, ils couraient un danger, un

grand danger, même; ce danger leur viendrait, ainsi qu'il l'avait pressenti, du fait de ce cavalier rôdant autour de sa demeure...

La nouvelle, apportée par Juliette, constituait une aggravation, puisque, maintenant, les doutes de Remi devenaient réalité. Ce cavalier, qui chevauchait dans le pays, c'était l'adversaire de la veille, c'était Jean de Meung.

Le Bourguignon, tout pensif, marchait, à côté de sa nièce, sans mot dire, maintenant.

Ah! Comme il avait été follement téméraire, et par trop naïvement superbe, après la scène qui s'était jouée, dans le petit bois de Messire Jacques, lorsque — convaincu du juste de sa cause, sûr de son bon droit, certain que Jean de Meung aurait intérêt à ne pas ébruiter une aventure en laquelle il avait joué un si piteux rôle — il s'était dit qu'il n'y avait rien à craindre de cet homme.

Apollon, et Gaucher, avaient vu plus clair, en la question. Ils avaient eu bien raison de s'inquiéter des suites que l'affaire pourrait avoir.

Oui, ce Jean de Meung voulait se venger de cette jouvencelle qui avait osé lui exprimer tout le mépris qu'il méritait, et de son défenseur, dont la pesante main s'était abattue, sur lui, avec tant de vigueur.

Comment comptait-il exercer sa vengeance?

Voilà ce qu'on ne pouvait savoir.

Mais il l'exercerait, il n'en fallait pas douter.

Il n'avait pas réfléchi, longtemps, avant de se mettre en campagne.

Dès le lendemain de l'offense, il commençait l'attaque.

C'est que cet homme, sans foi ni loi, devait se sentir fort.

Sa scélératesse lui donnait une audace à nulle autre pareille... Et puis, n'était-il pas l'amant d'une puissante princesse?... Par suite, n'avait-il pas, en elle, une protectrice capable de couvrir tous ses méfaits?

Certes, le danger qui menaçait Remi, et les siens, était grand, autant qu'imminent.

Or, comment s'y prendre pour le conjurer?

Quel moyen employer pour se soustraire aux entreprises de ce Jean de Meung, par qui, déjà, le pauvre Apollon avait tant souffert?

— Fuir?... Peut-être! se dit, d'abord, Remi... S'éloigner, d'ici, pour un temps... Voilà ce qui vaudrait le mieux.

Mais... fuir — on ne pouvait fuir immédiatement; il fallait savoir où l'on irait,... il fallait prendre congé du Seigneur de Conflans,... faire les préparatifs de départ... car, avec Clotilde, toujours souffrante, il était impossible de se mettre en route incontinent.

Quant à laisser la pauvre femme, seule, sans appui, sans défenseur, dans la maisonnette, il n'y fallait pas songer.

C'eut été d'une imprudence folle.

Du reste, fuir... ce moyen donnerait-il des résultats satisfaisants?

Non!... Car Jean de Meung, riche, puissant, hardi, déterminé, saurait bien retrouver les fugitifs, et les atteindre.

D'ailleurs, on ne pouvait fuir sans prévenir Apollon.

— Ce moyen ne vaut rien! pensa Remi...

Alors, que faire?

Rien, pour le moment, sinon attendre, réfléchir, et, en attendant, ne pas quitter, d'une semelle, Juliette, ni Clotilde.

— De par Dieu, se dit le Bourguignon, tant que je serai auprès d'elles, vivant, elles n'auront rien à craindre de personne.

Il résolut, cependant, d'envoyer, le plus tôt possible, un exprès, sûr, à Apollon, pour l'informer de ce qui se passait.

Messire Jacques était de bon conseil...

Prévenu de l'acte de Jean de Meung, il accourrait, c'était certain... probablement avec Gaucher et Roland — alors, en famille, on aviserait,... on prendrait toutes les mesures nécessaires pour mettre Juliette, et Clotilde, à l'abri des tentatives de l'agresseur de la veille.

— C'est cela, conclut le colosse, fort sagement... il n'y a pas autre chose à faire.

Maintenant, Juliette, et le Bourguignon, n'étaient plus qu'à une centaine de pas de la maisonnette.

La jeune fille, après avoir dit, à Remi, comment, et pourquoi, elle avait été impressionnée, s'était tue.

Elle avait constaté l'émoi de son oncle, et cru devoir respecter son silence.

Du reste, quoique rassurée, par la présence, à ses côtés, de Remi, elle était, encore, profondément troublée, et elle avait pensé, elle aussi ..

— Je t'ai vue, à ta croisée, reprit le Bourguignon... J'étais au bord de la rivière, alors, et j'allais entrer dans la Fauconnerie... Je me suis bien aperçu que tu es rentrée, brusquement, dans ta chambre... Même, ce fait, un instant, m'a inquiété... Mais, je me suis dit que tu avais été appelée, sans doute, ou par ta mère, ou par une servante, et cette idée m'a rassuré... Or, entre le moment, ou — ayant vu, sur la route, ce cavalier, en qui tu reconnus ton agresseur d'hier : Jean de Meung — tu te retiras, de la croisée, brusquement... et le moment où je t'ai vue apparaître, à la lisière du petit bois, marchant vers la pelouse, en la Fauconnerie, où je me trouvais, tout à l'heure... un assez long temps s'est écoulé?

— Oui.

— Qu'as-tu donc fait, dans l'intervalle?... Pourquoi n'es-tu pas venue me chercher, immédiatement?

— C'est que, tout d'abord, effarée — car, si j'avais vu, et reconnu, Jean de Meung, d'autre part, Jean de Meung m'avait vue, et reconnue, lui aussi... et j'avais conscience que ce fait était grave — je demeurai immobile, à la même place : l'émotion m'avait paralysée.

Debout, sur le plus haut degré du perron, elle attendit que le Bourguignon s'expliquât.
(P. 740.)

— Toi!... Toi, qui es si vaillante! fit Remi, pour rassurer la douce jouvencelle.

— Oui!... Mais, bientôt, je me levai; je revins vers la croisée...

— Bien!... Jean de Meung était toujours sur la route?

— Il avait disparu.

— Après?

— Je réfléchis, un moment... Puis, je pensai que, de la croisée de la

pièce qui se trouve, à l'étage supérieur, au dessus de ma chambre, on peut voir, au loin, dans la campagne; je pensai que, de cet observatoire, j'apercevrais, peut-être, à travers champs, le cavalier s'éloignant...

— Tu montas, donc, au deuxième étage?...

— Oui.

— Eh! bien?

— Je m'approchai de la croisée, prudemment... n'avançant que peu à peu...

— Après?

— Personne, au loin, sur les routes poudreuses, toutes blanches, sous le soleil ardent...

— Et plus près?

— Je me trouvai, enfin, tout au bord de la croisée... Je vis le village, accroupi au pied de la Tour; plus près encore, le sentier qui conduit, de chez nous, au village... Personne, toujours... Mais, là-bas...

— Là-bas?

— A vingt pas du Calvaire de pierre, qui se dresse, au tournant du chemin, au milieu de quatre gros noyers, je vis...

— Jean de Meung?

— Oui.

— A cheval?

— Non!... Il avait mis pied à terre, attaché sa monture, par la bride, au tronc d'un arbre, et, immobile, il regardait la maison.

— Après?

— Je jetai un cri, qu'il dut entendre... A ce moment là-même, mes yeux s'étaient croisés avec ceux de cet homme... Il sourit... Il ôta sa toque, et me salua...

— Malechance!

— Puis, brusquement, il remonta à cheval... et, quand il fut en selle, se tournant vers moi, qui, comme fascinée, n'avais pas eu la force de m'éloigner, il sourit, derechef, me salua, et s'éloigna, à fond de train.

— Du côté de Maubuisson?

— Oui... Je le suivis, des yeux... Il traversa le village... Bientôt, je l'aperçus, au loin, en pleine campagne, sur la route... Il disparut, enfin, dans un nuage de poussière, derrière le bois... C'est alors, seulement, que je pus descendre... C'est alors que je sortis de la maison, et que je me mis à ta recherche, pour te raconter ce qui venait d'arriver...

Remi, et Juliette, se trouvaient, alors, devant la porte d'entrée de la maisonnette.

— Cet homme-là nous veut du mal, dit la jeune fille...

Ce disant, elle observait le Bourguignon.

— Je suis prêt, si c'est cela qu'il cherche, à lui administrer, plus

vigoureusement encore qu'hier, au besoin, la correction que mérite son insolence! répliqua Remi.

Ce simple devenait adroit dès que cela était nécessaire pour servir ceux qu'il chérissait; avait ainsi parlé pour rassurer Juliette : On sait que, en réalité, il était fort troublé,... non sans raison, du reste.

— Il a cherché à te revoir, ma mie, reprit-il, uniquement par fanfaronnade, et pour nous braver... Il a apprécié la puissante, et remarquable, solidité de mes muscles; sois-en sûre, il se gardera, comme chat échaudé se garde de l'eau chaude, de se retrouver, en trop mauvaise posture, à portée des deux poings que voilà.

Remi montra, en riant, ses poings : véritables massés, avec lesquelles il eut pu assommer un bœuf.

— Oui, oui, poursuivit-il, il a voulu t'effrayer... il y est parvenu, du du reste... Reviendra-t-il, désormais?... C'est plus que douteux... Selon moi, tu t'es alarmée à tort... Ah! certes, il serait bien heureux, s'il savait qu'il t'a donné une pareille émotion... Et puis, en admettant qu'il ose reparaître, ici, que nous peut-il?... N'avons-nous pas le bon droit pour nous?... Cela suffit... Enfin, s'il nous attaquait, par impossible, eh! bien mais... nous saurions nous défendre!.. Par mon patron, nous avons des protecteurs,... et, même, des protecteurs puissants : Notre Seigneur, d'abord, qui est le bien-aimé de Monseigneur l'Archevêque de Paris; Gaucher, qui est le chirurgien du Roi... Sans compter la Révérende Mère Abbesse de Maubuisson, qui a toujours témoigné, à sa petite Juliette, comme elle l'appelle, autant de sollicitude que de tendre affectuosité. . Encore une fois, rassure-toi donc.... Jean de Meung ne peut rien contre nous...

— Que le Ciel t'entende! fit la jouvencelle.

Après un temps de silence, elle ajouta :

— Du reste, ce n'est pas pour moi que j'ai peur de cet homme.

— Ah! Et pour qui donc...

— Pour nous tous... S'il nous attaque, il voudra nous atteindre tous... quelque secret instinct m'en avertit...

Et Juliette dit, encore :

— Mais, tu as raison, mon oncle... S'il attaque, on se défendra... Oui, nous avons le bon droit pour nous... Et puis, en vérité, il est indigne de nous de trembler devant un Jean de Meung!... A présent, j'ai honte de ma pusillanimité... Avoir eu peur de cet homme!... Je ne me reconnais plus!...

Elle avait redressé la tête; de ses yeux jaillit une double flamme; elle apparut superbe d'énergie, et, en même temps, hautaine, fière, dédaigneuse... en fille de race, qu'elle était.

Or, cela enorgueillit, et charma, le bon Remi.

— Une Musigny! pensa-t-il... La digne enfant de son très noble

aïeul!... En elle, le preux baron reparaît, toujours, au moment opportun!

— Bien dit, ma mie, poursuivit-il, à haute voix... Je suis aise de t'entendre parler ainsi...

Il baisa, tendrement, sur le front, parmi les boucles de ses cheveux, la svelte damoiselle.

— Dis moi, fit-il, et ta mère?... Où était-elle quand se sont passées ces choses que tu m'as racontées?

— Dans sa chambre.

— Elle ne sait rien, alors?

— Non.

— Tant mieux!... Il ne faut pas que tu lui parles de tout cela... Il est inutile de l'alarmer.

— Certes.

— Bien... Va la retrouver, ma mie... Nous nous reverrons, tout à l'heure.

Juliette gravit les marches de pierre du perron.

Elle allait disparaître, dans la maison, quand Remi la rappela.

— Ah!... j'oubliais... Encore un mot, Juliette... dit-il.

La jeune fille s'arrêta.

Debout, sur le plus haut degré du perron, elle attendit que le Bourguignon s'expliquât.

— Lorsque vous ferez, ta mère, et toi, votre promenade quotidienne... ne vous éloignez pas... restez aux alentours de la maison... Si cet homme revenait, en ce pays, il vaut mieux que vous ne soyiez pas exposées à vous trouver, dehors, face à face avec lui... Simple mesure de prudence.

Par un signe de tête, la jeune fille fit comprendre que l'avis lui semblait bon, et qu'elle en profiterait; puis, elle disparut dans la maisonnette.

Alors, Remi pénétra dans sa chambre, en laquelle il pouvait entrer par une petite porte basse, qui s'ouvrait, de plain pied, sur le jardin...

XVII

OU REMI FAIT UNE NOUVELLE DÉCOUVERTE QUI AUGMENTE SON TROUBLE

... Il y trouva un garçonnet, d'une quinzaine d'années, fils d'un des varlets d'écurie de la Fauconnerie, qu'il avait chargé, une heure auparavant, d'épousseter les armes de ses panoplies.

— Écoute, petit, lui dit-il... Tu vas aller, tout de suite, à la grande volière, là-bas, au bord de l'eau.

— Oui, Maître Remi, répliqua l'enfant.

— Tu y trouveras Landry... Il est en train, présentement, de dresser les deux faucons que notre Seigneur doit offrir à Monseigneur l'Archevêque de Paris.

— Bien, Maître Remi...

— Tu lui diras que je désire lui parler... et que je le prie de se rendre, ici, sur le champ.

— Sur le champ... Bien, Maître Remi.

— Va, mon petit...

Le garçonnet sortit.

Lors, le Bourguignon s'assit, devant sa table, et, ayant pris une plume, il écrivit, ce qui suit, sur un parchemin :

« *Ce neuvième jour du mois de Septembre 1313.*

« *Au reçu du présent avis, mon amé Apollon, rends-toi, chez moi, en toute diligence, avec Gaucher et Roland; il faut que je vous voie et que je prenne vos avis sur une grave affaire qui vient de se produire, céans.*

« REMI, LE BOURGUIGNON. »

Le colosse avait écrit ces mots d'une grosse écriture, assez belle... et non sans peine, car Remi savait manier, mieux, une lance, et un arc, qu'une plume.

Il relut ces lignes.

— Il peut être, ici, avec Gaucher, et Roland, bien avant la nuit, pensa-t-il... D'ici là, je veillerai... Après, nous verrons ce qu'il faudra faire.

Cependant, il entendit un bruit de pas, au dehors.

Le garçonnet, qu'il avait envoyé, à la Fauconnerie, reparut.

— Voici Maître Landry, dit l'enfant.

— Bien... Tu peux retourner chez ton père, fit Remi, je n'ai plus besoin de toi.

Le garçonnet sortit.

Landry parut, dans la chambre.

— Vous m'avez fait demander, Maître Remi? dit-il.

— Oui... Écoute : Je veux que tu me rendes un service... répliqua le Bourguignon.

— Je suis tout à votre disposition... De quoi s'agit-il?

— Tu connais mon ami, Messire Jacques?

— Le Maître Enlumineur?

— Oui... Tu vas te rendre chez lui.

— A Maubuisson?

— A Maubuisson, oui... Tu lui remettras le parchemin que voici.

Le Bourguignon tendit, à Landry, le susdit parchemin.

— C'est facile... dit le second du Grand-Fauconnier.

— Attends... Il faut que tu ailles vite... Fais donc seller un cheval, un bon cheval, et pars immédiatement.

— Je serai, en route, avant un quart d'heure.

— Bien... Va... Et reviens le plus tôt possible.

— Comptez sur moi.

Landry sortit.

— Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai vu Apollon! murmura Remi...

Il demeura, un moment, immobile, tout pensif; puis, il se leva...

Il gagna l'escalier par lequel on accédait aux étages supérieurs; puis, il monta, lestement, jusqu'à cette pièce où Juliette s'était arrêtée, peu de temps auparavant, et d'où elle avait observé les allées et venues de Jean de Meung.

* * *

... De la croisée de cette pièce, on découvrait tous les alentours, dans un rayon de plus d'une lieue et demie.

Remi, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur la campagne, se rassura.

Il n'avait rien vu de suspect.

Tout était désert, dans le village voisin, sur les routes, à travers champs.

Le soleil, haut dans le ciel, dardait, sur le paysage, des rayons brûlants.

Les paysans, partis, tôt, au petit jour.... à l'approche de l'heure méridienne avaient regagné leur demeure, pour s'y reposer, à l'ombre : Tout travail étant impossible, sur la glèbe, par cette chaleur caniculaire.

Là-bas, les routes poudroyaient... Pas un souffle d'air n'agitait les feuillages, verts, des bouquets de bois voisins... La rivière étincelait, unie comme une plaque d'argent récemment fondue et refroidie... Les maisons du village étaient closes... La haute tour du château ne mettait, sur le sol, qu'une ombre portée raccourcie, qui devait s'allonger, peu à peu, après midi, jusqu'à couvrir une partie de la prairie prochaine, à l'heure où le soleil, sur l'horizon, l'illuminerait obliquement.

Aucun bruit distinct, sur cette campagne surchauffée.

On n'entendait que ce murmure, qui, par les midis accablants d'été, semble sourdre des profondeurs de la terre, ou descendre des splendeurs du ciel, et qui est, peut-être, l'hymne, très doux, ou la plainte, vague, entonnés par la nature en éternelle fécondation.

Le Bourguignon, après un moment de rêverie, devant ce paysage incendié, superbe, et morne, tout à la fois, se sentit aveuli, triste, sans force, et, presque, sans pensée.

Il s'assit, près de la croisée.

Bientôt, sur la route, il vit paraître Landry, monté sur un beau cheval bai-brun.

Le cheval, grimpant la côte, assez raide, allait au pas.

Lorsque Landry fut à portée de la voix, Remi se montra à lui.

Il lui fit un signe amical, auquel Landry répondit par un autre signe.

Puis, comme le cavalier se trouvait, au sommet de la côte, sur un terrain plat, il mit son cheval au galop.

Pendant quelques minutes, Remi put le voir, encore.

Enfin, il disparut.

Le Bourguignon retomba dans sa rêverie interrompue.

Un assez long temps se passa.

Soudain, une heure sonna, lentement, au clocher du voisin Moustier.

Quelle?... Remi n'eut pu le dire.

Les vibrations du bronze s'étendirent, claires, carillonnantes, avec cette sonorité, gaie, qui ne retentit, ainsi, particulièrement harmonieuse, dans les vastes espaces, que par les journées ensoleillées, quand l'atmosphère est très pure.

Tout à coup, Remi sursauta.

Il se leva, d'un bond.

Debout, frémissant, pâle, il s'accouda au montant de la croisée.

Que se passait-t-il donc?

Dans le silence, profond, qui planait sur la campagne, il avait entendu un bruit, lointain.

Son oreille de chasseur, dès longtemps exercée, avait une acuité vraiment exceptionnelle, et prodigieuse.

Il avait distingué le bruit, très net pour lui, des pas de deux chevaux.

Rapidement, son regard parcourut l'horizon.

Or, il ne vit personne.

Pourtant, il en était bien sûr, deux cavaliers devaient chevaucher, aux environs.

Certainement, ils venaient du côté de Maubuisson.

Par conséquent, ils traverseraient, avant longtemps, le village voisin; ils passeraient devant le Calvaire de pierre, entouré de quatre noyers, qui se trouvait là-bas; ils suivraient la route, qui dévalait, au delà de la quadruple rangée d'arbres plantés derrière la maison du Grand-Fauconnier... et qui les conduirait, au bord de la rivière, près du bac.

— C'est clair, se dit Remi, ils se trouvent, présentement, derrière quelque haie, touffue, ou derrière quelque pan de mur, qui les cache à ma vue; mais ils ne tarderont pas à m'apparaître...

Le bruit, que d'autres n'eussent point perçu, probablement, devenait, pour l'ouïe, très affinée, de Remi, de plus en plus distinct.

— Est-ce Jean de Meung, qui revient? reprit-il, angoissé.

Un moment, il eut des doutes, à cet égard.

— Non, fit-il, pour se rassurer... Il doit être loin, maintenant... Mon esprit, tout occupé de lui, ne voit que lui, partout... Pourquoi reviendrait-il à Conflans?... Dans quel but?... Du reste, à cette heure, où les manants, eux-mêmes, n'osent rester à travers champs... lui, qui est habitué à vivre for à l'aise, souffrirait, par trop, de l'excessive chaleur qu'il fait en rase campagne... Non, non, ce ne peut-être lui!...

Oh! Il était impatient... très impatient, certes, de voir apparaître les cavaliers.

Une idée traversa l'esprit du colosse.

Il se dit que, peut-être, Gaucher, ou Roland, étaient venus, de Maubuisson à Conflans, en promenade, ou, même, envoyés, par Apollon, pour une cause quelconque... il se dit que Landry, — qui connaissait le fils de Messire Jacques, et son ami, Gaucher, — ayant rencontré l'un ou l'autre, revenait, avec lui, à Conflans.

Les cavaliers, cependant, quels qu'ils fussent, se rapprochaient.

— Non, fit Remi, après avoir prêté l'oreille au bruit, plus attentivement... ce n'est pas Landry qui revient... Le cheval qu'il montait, tout à l'heure, va l'amble (1), au lieu que les deux chevaux qui viennent, là-bas, marchent à l'allure ordinaire.

Soudain, un nuage de poussière s'éleva, au loin, sur la route.

Le Bourguignon, anxieux, murmura :

— Je ne me suis pas trompé, ils viennent bien de Maubuisson.

A pareille distance, il était impossible de reconnaître les cavaliers.

Ils n'apparaissaient, encore, que comme deux points, évoluant dans l'espace, et n'avançaient qu'à une allure relativement lente, toujours enveloppés de ce nuage de poussière que les pas de leurs montures soulevaient.

Sans doute, ils ménageaient leurs chevaux, qui peinaient sous l'accablante chaleur.

Parfois, un éclair jaillissait de ce groupe ambulant, sur lequel le Grand-Fauconnier fixait des yeux ardents : le soleil éclairait, alors, probablement, une arme, un bijou, portés par les cavaliers, ou un caparaçon des chevaux.

— Qui cela peut-il être? se demanda Remi, de plus en plus attentif, de plus en plus anxieux.

Son impatience de reconnaître les deux cavaliers grandissait, de minute en minute.

Or, ô rage!... bientôt, ils allaient disparaître, pour un temps, derrière un bouquet d'arbres, à un quart de lieue, environ, de la Tour du Seigneur de Conflans.

(1) Aller l'amble : allure d'un cheval par laquelle l'animal lève, en même temps, les deux jambes du même côté.

Le Bourguignon vit Clopinel se décoiffer, cette fois encore, et saluer Juliette. (P. 750.)

Pendant quelques instants, qui sembleraient, à Remi, sempiternels, les cavaliers ne seraient plus en vue.

— Mais, quand ils reparaîtront, là-bas, à droite de la Tour, je les verrai, très distinctement, pensa le colosse.

Cela devait constituer une compensation.

Remi attendit.

Il ne quittait pas, des yeux, le point où les cavaliers devaient reparaître.

Oh ! comme il lui tardait de les revoir !

Comme il leur fallait longtemps pour parcourir la distance, pourtant assez courte, qui s'étendait derrière ce bouquet d'arbres !

Que faisaient-ils donc ?

Avaient-ils encore ralenti l'allure de leurs chevaux ?

Ne s'étaient-ils pas arrêtés ?

Plus impatient que jamais, à cette minute ultime, Remi souffrait.

Il avait besoin... un besoin impérieux, d'agir... de se mouvoir, pour tromper son impatience par une action quelconque ; mais il ne bougeait pas, pourtant, quelque souffrance qu'il éprouvât de son immobilité forcée.

Il était retenu près de cette croisée : il voulait revoir les cavaliers dès qu'ils réapparaîtraient, enfin, sur la route, tout près de la Tour, très visibles, en pleine lumière, à une distance relativement faible.

L'angoisse du colosse s'accrut, tout à coup, considérablement.

Au-dessous de lui, dans le jardin qui s'étendait autour de la maisonnette, il avait entendu grincer le sable d'une allée sous un pas léger.

Si préoccupé qu'il fût, d'autre part, de la prochaine, et très attendue, réapparition des cavaliers, ce nouveau fait fixa son attention.

Il se pencha en avant hors de la croisée.

— Par saint Remi, mon vénéré patron, la malechance est sur nous, décidément ! murmura-t-il, effaré.

Il avait pâli, cependant.

C'est qu'il avait vu, dans le jardin, Juliette et Clotilde.

Elles étaient sorties de la maisonnette.

Elles marchaient... Clotilde appuyée au bras de Juliette... sous l'ombrage, en double rangée, de vieux arbres, plantés, sur une sorte de terrasse s'étendant au long du fossé qui défendait le territoire de la Fauconnerie contre la route.

Or, cette route, c'était celle qui descendait, au bord de la rivière, vers le bac.

C'était celle que suivraient, tout à l'heure, probablement, les deux cavaliers.

— Malechance ! répéta Remi, qui commençait à s'affoler.

Que devait-il faire ?

C'est que la situation s'était, en un clin d'œil, étrangement, et bien malencontreusement compliquée.

En effet, tout à l'heure, les cavaliers qui passeraient, sur la route, verraient, forcément, les deux femmes : la terrasse sur laquelle elles se promenaient dominant la route.

Or, cela pouvait être dangereux, si, comme Remi l'avait craint, un moment, l'un des cavaliers c'était Jean de Meung, Clopinel.

Le Bourguignon avait recommandé, à Juliette, de ne pas sortir de l'enclos, au cours de sa promenade quotidienne, avec sa mère ; la jeune fille avait bien suivi le conseil, excellent, de son oncle... et, pourtant, elle allait se trouver, peut-être, avant longtemps, face à face, derechef, avec celui qu'elle voulait éviter !

La fatalité s'en mêlait, vraiment, semblait-il.

A tout prix, il fallait que Juliette, et Clotilde, échappassent au danger qui les menaçait.

Pour cela, il n'y avait qu'une chose à faire : il importait qu'elles s'éloignassent, au plus vite.

— Je vais descendre, se dit Remi... Je préviendrai Juliette.

Mais... s'éloigner de cette croisée, au moment, même, où, selon toute vraisemblance, les cavaliers allaient reparaître, là-bas, à droite de la Tour, c'était imprudent, en ce sens, qu'il importait, aussi, d'autre part, — cela était fort important, — que l'on connût ces cavaliers.

— Je pourrais appeler, d'ici, Juliette, se dit, encore, Remi, et lui faire comprendre, par un signe, que sa présence, sur cette terrasse, constitue, pour elle, pour sa mère, pour nous tous, un danger...

Lors, il se disposa à appeler la jeune fille.

Mais il hésita.

— Si je l'appelle, pensa-t-il, elle va s'effarer... Clotilde, aussi, aura peur... Mauvais moyen !... Il faut trouver autre chose... Quoi ?... C'est que le temps presse... Oh ! oui, oui, la malechance est sur nous !...

Juliette, et Clotilde, étaient déjà loin... trop loin, peut-être, pour qu'elles pussent entendre les appels de Remi

Elles marchaient lentement, en causant.

Sans doute, elles iraient s'asseoir sur le banc qui se trouvait tout au bout de la terrasse, au milieu d'un massif d'arbres, à l'endroit où la route faisait un coude et descendait vers la rivière.

Vainement, Remi cherchait un moyen de tirer les deux femmes de la fâcheuse situation où la fatalité les avait mises.

Il ne trouvait rien... rien !

— A la garde de Dieu ! murmura-t-il.

Il soupira, et répéta :

— Oui, oui... à la garde de Dieu ! Je m'alarme à tort, qui sait ?... Ce n'est pas Jean de Meung qui vient, là-bas... Espérons-le !... Je ne tarderai pas à le savoir, maintenant... Attendons...

Plus distinctement que jamais, à présent, il entendait le bruit des pas des chevaux, sur la route.

Et, soudain, les deux cavaliers apparurent.

Remi, épouvanté, fit un bond, qui l'éloigna de la croisée.

— Lui!... Lui!... Lui!... clama-t-il... C'est lui!... C'est bien lui!... Que le grand saint Remi, mon très vénéré patron, nous protège!

L'un des deux cavaliers qui chevauchaient, là-bas, c'était bien, en effet, Jean de Meung.

Le Bourguignon, comme pétrifié, regardait.

— L'Évêque!... Le Moine!... Celui qui accompagnait, hier, la fille de mon duc, chez Apollon!... murmura-t-il, de plus en plus épouvanté.

En l'autre cavalier, Remi avait reconnu le Révérend Père Richard, évêque de Saint-Georges... que nous avons vu monter à cheval à la poterne septentrionale de l'Abbaye Royale de Maubuisson.

— Danger double!... fit le colosse. Ces deux hommes... ensemble... maintenant!... Pourquoi?... Que veulent-ils?... Que viennent-ils faire ici?...

Les cavaliers se rapprochaient.

— Oh!... se demanda Remi, avec angoisse... Où donc ai-je vu, déjà, ce Moine?...

Juliette, et Clotilde, à présent, se trouvaient presque au bout de la terrasse.

Le Bourguignon apercevait, encore, leurs silhouettes, qui apparaissaient, et disparaissaient, alternativement, derrière les fûts, épais, des grands arbres.

— Il faut, absolument, que je les prévienne!... pensa Remi. Je ne veux pas que ces hommes les voient...

Résolûment, il fit demi-tour, et se disposa à descendre.

Mais, à ce moment-là même, les cavaliers: Jean de Meung, et le Père Richard, brusquement, rendirent les rênes à leurs montures, qu'ils piquèrent des deux, et qui partirent, au galop.

Alors, Remi se rendit compte que, de ce train-là, les cavaliers se trouveraient, devant la maisonnette, avant qu'il fût arrivé dans le jardin, et qu'ils atteindraient le tournant de la route, au-dessous de l'endroit où Juliette, et Clotilde, s'étaient arrêtées, bien avant qu'il eût rejoint les deux femmes.

— Trop tard! s'ecria-t-il, désespéré... Trop tard!... Rien à faire!...

Il comprit que, en cette occurrence, il valait mieux qu'il restât à son observatoire : Au moins, il verrait tout ce qui se passerait, et il accourrait, si cela était nécessaire, pour protéger Clotilde et Juliette.

Le fossé, qui s'étendait entre la route et la terrasse, était large et profond : Par suite, la jeune fille, ainsi que sa mère, se trouvaient à l'abri de toute tentative agressive.

Avant que les cavaliers eussent franchi ce fossé, Remi pourrait surgir entre eux et les deux femmes.

Du reste, ils ne devaient pas avoir de mauvaises intentions... pour le moment.

Certainement, ils ne venaient, là, qu'en reconnaissance, et pour préparer, sans doute, quelque méfait qui serait accompli ultérieurement.

Oui, oui, ces gens voulaient se venger de Juliette et de son défenseur.

Oui, oui, la jeune fille était en danger.

Le fait, à présent, était certain... démontré!

Les cavaliers passèrent, très vite, près du Calvaire de pierre.

En un clin d'œil, ils allaient arriver devant la maison du Grand-Fauconnier.

Remi n'eut que le temps, bien juste, de se rejeter en arrière.

Mouvement utile, et fort opportunément exécuté, certes, car les cavaliers, soudainement, avaient ralenti l'allure de leurs bêtes, et, même, tout à coup, ils s'arrêtèrent.

— Bien sûr... pensa le Bourguignon, Jean de Meung montre, à son compagnon, la croisée d'où je me suis retiré, fort à point, et où, tout à l'heure, le gueux a vu Juliette.

Remi ne se trompait point.

Effectivement, Clopinel avait arrêté son cheval, et, railleur, la prunelle allumée, il montrait bien, au Père Richard, la croisée où la jouvencelle lui était apparue, deux heures auparavant.

Le colosse entendit retentir, au dehors, un bruit de voix ; puis, un éclat de rire, et, bientôt, le bruit des pas des chevaux se fit entendre, de nouveau.

Alors, Remi se réinstalla devant la croisée, afin de suivre, des yeux, les cavaliers, qui, ayant poursuivi leur route, lui tournaient le dos, à présent ; mais, par mesure de prudence, il s'effaça, autant que possible, de façon à voir, sans être vu, dans le cas, probable, où Jean de Meung, instinctivement, se retournerait, afin de contempler, encore, l'endroit où la douce Juliette s'était montrée à lui.

Clopinel, préoccupé, sans doute, ne se retourna point.

Une minute se passa, qui parut très longue au bon Remi.

Les cavaliers étaient déjà loin.

Encore une minute, et ils allaient atteindre le tournant de la route, là-bas, au-dessous de la place où se trouvaient Juliette et Clotilde.

Remi, du haut de son observatoire, voyait, distinctement, les deux femmes

Depuis un moment, déjà, elles n'avaient pas bougé.

Elles étaient toujours assises sur le banc.

Elles causaient, tranquilles, dans la paix de ce coin ombreux.

Qu'allait-il arriver?

Le Bourguignon, perplexe, attendit.

— C'est étrange... pensa-t-il. Elles ont dû entendre, pourtant, le pas des chevaux... Il est surprenant que Juliette ne se soit pas levée pour voir les cavaliers... Comme moi, tout à l'heure, elle devrait craindre de voir réapparaître Jean de Meung...

Qui sait?... Elle a vu Clopinel, peut-être... Elle est adroite, l'enfant... Et elle ne bouge pas, afin qu'il ne s'aperçoive pas de sa présence, à cette place... La Madone veuille que les choses se passent ainsi... En effet, si Juliette, et Clotilde, restent, là-bas, immobiles, les cavaliers qui chevauchent au-dessous d'elles ne les verront pas... Je...

Remi n'acheva pas...

Terrifié, il s'accrocha aux montants de la croisée.

Là-bas, Juliette s'était levée, tout à coup.

Visiblement, elle était effarée.

Elle se rapprocha du bord de la terrasse, et, cela — ô malechance! — juste au moment où Jean de Meung, et le Père Richard, arrivaient au coude que formait la route.

Elle vit les cavaliers.

Alors, elle fut épouvantée à ce point qu'elle jeta un cri... un grand cri... un cri déchirant, qui retentit aux oreilles de Remi, et qui le fit frissonner.

Jean de Meung, de son côté, avait vu la jeune fille...

Le Bourguignon vit Clopinel se décoiffer, cette fois encore, et saluer Juliette.

Clotilde, au cri que sa fille avait poussé, s'était levée, elle aussi, et, hagarde, terrifiée, elle regardait les cavaliers.

— Et dire que je ne suis pas auprès d'elles! clama Remi, d'une voix rauque.

Ah! certes, s'il avait tenu Jean de Meung, alors, l'insulteur de la chaste jouvencelle n'eut pas pesé lourd aux robustes mains du colosse, furieux, indigné, désespéré.

De rechef, les cavaliers avaient fait halte, juste au-dessous de la terrasse, et, même, comme Juliette avait esquissé un mouvement de retraite du côté de la maisonnette, ils avaient tourné bride, pour voir mieux la jeune fille et sa mère.

Maintenant, par suite de leur mouvement tournant, Jean de Meung, et le Père Richard, apparaissaient, presque de face, à Remi.

Or, mieux que tout à l'heure, alors, il put voir l'Évêque-Moine, parce que, comme celui-ci avait relevé le large bord de son chapeau, sa face, blême, où luisaient ses yeux glauques, apparaissait en pleine lumière.

— Oh! fit Remi, tout tremblant... C'est lui!... C'est lui!... Je le reconnais... C'est le Moine... le Moine de jadis... le Moine qui nous envoya, Apollon et moi, à la maison à la Madone Dorée... C'est le Moine qui devait nous attendre à la Tour de Nesle... C'est lui!... J'en suis sûr!...

Quelle découverte!

Remi était stupéfait, affolé, épouvanté, médusé.

— C'est bien lui!... répéta-t-il... C'est bien lui!...

Et il ajouta, d'une voix brisée par l'émotion :

— Nous sommes tous perdus

Mais, Juliette, là-bas... après avoir ébauché un mouvement de retraite, dans le premier moment d'effroi, bien légitime, qu'elle avait éprouvé... s'était arrêtée.

Elle avait pris sa mère dans ses bras, et elle la serrait, fortement, sur sa poitrine.

Puis, debout, superbe d'audace, de fierté, elle regardait, fixement, les deux hommes.

— Oh! la brave... la noble et courageuse enfant! s'écria Remi, enthousiasmé.

Il avait compris le jeu de Juliette.

Il l'admirait.

Elle ne bougeait pas; elle bravait ses insulteurs, face à face.

Ah! oui, oui,... mille fois oui, c'était bien une Musigny, la fille du preux baron, compagnon de bataille du pieux roi Saint Louis de France!

Une fille de race... qui ne voulait pas avoir l'air de trembler devant un Clopinel!

Ce spectacle rendit tout son courage, toute son énergie, à Remi, défaillant, un moment auparavant

— Superbe!... clama-t-il... La fille d'un roi, même, n'aurait pas plus de fierté... de noblesse!... Ah! mon enfant adorée, ma douce Juliette... comme je voudrais pouvoir t'embrasser!...

Soudain, les cavaliers, dominés, sans doute, par la fière attitude de la jeune fille... ne pouvant supporter, plus longtemps — quelle que fut leur audace et leur scélératesse — le regard, fixé sur eux, de la frêle damoiselle,... honteux, à coup sûr, du fâcheux rôle qu'ils jouaient, et où leur faiblesse éclatait... tournèrent bride, et disparurent, suivant la route, qui, après le coude, descendait vers la rivière.

Alors, Juliette, et Clotilde... appuyées l'une sur l'autre, revinrent vers la maisonnette.

Remi, en même temps, se jeta, dans l'escalier.

Un instant après, il arriva dans le jardin.

Il courut, en levant les bras, au devant des deux femmes.

Oh! Il avait hâte d'étreindre la jeune fille...

— Juliette... clamait-il, dans un transport... Ma Juliette bien-aimée... ma petite Juliette!

Et des larmes, pressées, roulaient, très lourdes, sur ses joues pâlies...

Enfin, il se trouva devant Juliette.

Elle était effroyablement pâle.

Elle aussi, elle étendit ses deux bras vers le colosse.

Elle tremblait.

Visiblement, elle avait dépensé toutes ses forces.

— Soutiens-moi !... fit-elle, d'une voix très faible.

Elle s'appuya sur Remi.

Ses yeux se fermèrent... et elle s'évanouit...

Alors, le Bourguignon poussa, vers le ciel, un cri vibrant; il se sentit une force démesurée; il saisit la frêle créature... et, hagard, terrible, exaspéré, il l'emporta.

Clotilde, stupéfaite, le suivit, machinalement.

Un moment après, la jeune fille, inanimée, reposait sur son lit, dans sa chambre, où pénétrait, avec la lueur dorée du soleil, le parfum des fleurs, qui se pâmaient sous la lourde chaleur de ce midi d'été..

XVIII

ENTENTE

... Le Révérend Père Richard, cependant, et Jean de Meung, après la scène de la terrasse, avaient poursuivi leur route, pensifs, préoccupés, revoyant, toujours, cette belle, et fière, jeune fille... devant qui, un instant, ils s'étaient sentis tout troublés.

Ils arrivèrent au bord de la rivière sans avoir échangé une parole...

... Comme la veille, chez Messire Jacques, lorsqu'il avait vu Juliette, pour la première fois, l'Évêque de Saint-Georges avait été frappé de l'excessive ressemblance de la jeune fille avec quelqu'un qu'il connaissait... et en présence de qui il ne comparaissait, jamais, sans un secret effroi.

— Ressemblance prodigieuse !... se répétait le Moine, à part lui... C'est le même regard... Elle a la même attitude... Tout à l'heure, surtout, quand elle nous regardait... fièrement, quand elle nous bravait... on eut dit que « c'était LUI ! »

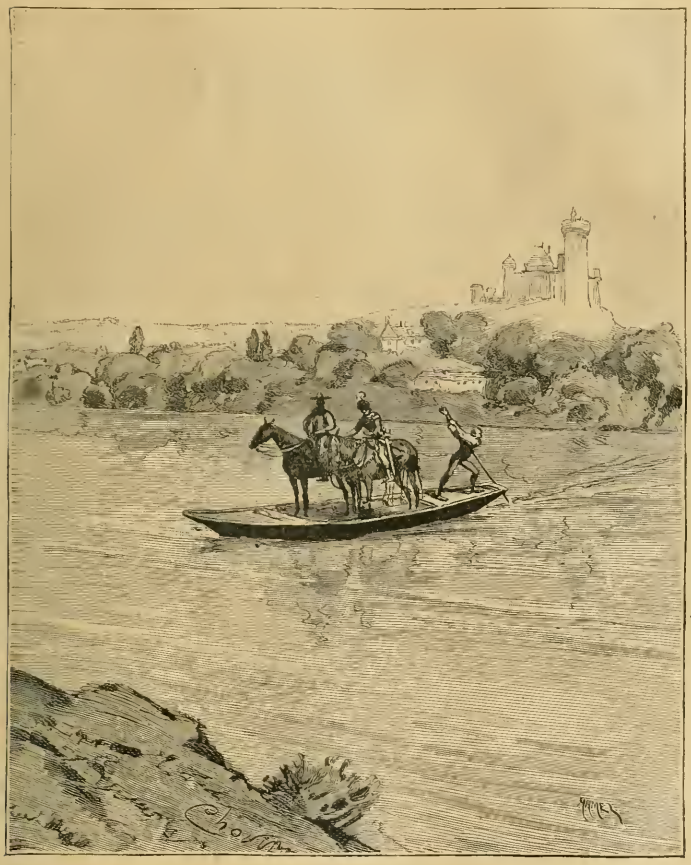
Or, l'Évêque, en prononçant ces mots : « On eut dit que c'était LUI ! » — frissonna.

Cet homme, à qui le Révérend Père Richard pensait, alors, devait être bien puissant, puisque, en cette circonstance, le hardi conseiller de Marguerite de Bourgogne n'avait pu évoquer sa figure sans qu'un tremblement le secouât tout entier.

— Oui, on eut dit que « c'était LUI ! »... répéta-t-il.

Et il pensa, encore :

— Comment Marguerite, hier... et Jean de Meung, n'ont-il pas constaté cette extraordinaire ressemblance?... C'est étrange!... Elle est flagrante, pourtant...



Le bac, bientôt, s'éloigna de la rive, portant le Père Richard, et Clopinel, toujours en selle. (P. 758.)

Il réfléchit, un moment.

— Ils l'ont constatée, peut-être... se dit-il... Mais ils n'ont vu, en ce fait, qu'un hasard... Et puis, ils ne regardent pas, autour d'eux, aussi attentivement que moi... Du reste, cette constatation ne me trouble que parce que, seul, au monde, à cette heure, je connais le secret du passé... ce secret grâce auquel, en cas de danger, je pourrais, j'en suis sûr, me tirer, indemne, de la très téméraire entreprise en laquelle j'ai osé m'engager, enfin, après avoir

retrouvé, hier, par grand hasard, cette Juliette, et Remi, chez Messire Jacques, *aliâs* Apollon.

Remi, — il faut le dire, — ne s'était pas trompé lorsqu'il avait reconnu, en l'Évêque de Saint-Georges, le Moine, qui, jadis, avait été le metteur en œuvre, scélérat, du terrible drame de la maison à la Madone Dorée.

C'était bien lui, en effet... on l'avait deviné, déjà, ou pressenti, sans doute ?

Comment était-il devenu Évêque de Saint-Georges...

Comment se trouvait-il aux côtés de la future Reine de France : la Reine de Navarre, Marguerite de Bourgogne ?...

On ne tardera guère à le savoir.

— Oui... se dit le Père Richard, toujours pensif, tout en chevauchant, près de Jean de Meung — grâce à ce secret, je me sauverais, c'est sûr... Mais il importe, pour cela, que ces femmes : la mère, et la fille, soient dans ma main !

« La mère », — avait-il dit.

A ce point de sa rêverie, il revit, nettement, un très lointain passé.

— Clotilde !... murmura-t-il.

Ce n'était plus de l'effroi qu'il éprouvait, à cette heure; mais une émotion profonde... douce, et torturante, en même temps, qui le charmait, et l'épouvantait, tout à la fois.

— Clotilde !... répéta-t-il... Je l'aurais reconnue... Elle est toujours très belle !... Pauvre Clotilde !

Une flamme jaillit de son regard, qui s'était éteint pendant le court instant où il avait été en proie à l'émotion que donne, à l'être humain... même le moins sensible et le plus pervers... les doux ressouvenirs du passé.

— Sensiblerie niaise ! pensa-t-il, soudain.

Un sourire hideux, effrayant, s'ébaucha sur ses lèvres, minces et pâles.

— Oui, se dit-il, encore... il faut, pour ma sécurité... que ces femmes soient dans ma main !. .

L'ambitieux, en lui, dominait tout son être.

Il sourit, derechef, imperceptiblement.

— Quant aux moyens à employer pour atteindre ce résultat, reprit-il... le sort, qui est pour moi, semble-t-il, le sort les a mis sur mon chemin.

Ce disant, il regarda, obliquement, Jean de Meung...

... Sur la petite place, entourée d'arbres, qui s'étendait, au bord de l'eau, à l'endroit où le bac était installé, les deux cavaliers s'arrêtèrent.

— Maintenant... que nous avons vu ce que nous voulions voir... et puisque je suis au bout de ma course... je vais vous quitter, Monseigneur, et retourner à Maubuisson, dit Jean de Meung.

— Je suis aise d'avoir fait cette longue route en votre compagnie, Messire, répliqua l'Évêque-Moine... Aise, aussi, je l'avoue, d'avoir vu la gente damoiselle...

Le passeur, cependant, assis devant sa cahute, ayant vu venir les cavaliers, s'était levé.

— Holà, l'homme... lui cria le Père Richard.

Le passeur prit son long bâton ferré, appliqué, aux montants de sa maison, à la façade de laquelle étaient appendus des filets, qui séchaient au soleil... puis, de ce pas lent, lourd, las, de l'homme qui peine, il se dirigea vers les cavaliers.

— Je veux passer l'eau, lui dit le père Richard.

— Bien, Monseigneur... Le temps de mettre le bac en état, et je serai tout à votre service.

— Faites.

Le passeur monta à bord de son bachot.

Les cavaliers, restés en selle, à l'ombre, attendirent.

— Donc, vous allez à Paris, Monseigneur, et l'on ne vous reverra, que demain, à Maubuisson? dit Jean de Meung.

— Oui.

— Heureux homme!... reprit Clopinel, avec un soupir... Vous allez à Paris!... Le seul endroit du monde où l'ennui... le mortel ennui, ne vous guette point, à chaque minute du jour...

— Le séjour aux champs ne vous complait guère, je le vois!

— Non, certes...

— Poëte, vous n'êtes point un faiseur d'églogues?

— J'aime le mouvement des villes... J'aime l'action, la vie, le bruit, le tumulte, même... Il faut que mon existence se dépense dans l'observation des mœurs de mes contemporains, dans l'étude, ironique, de leurs passions, de leurs vices... Je dis : ironique... parce que l'humanité ne vaut pas qu'on s'indigne contre elle!... A la ville, tout me charme, me séduit, m'intéresse... Je vois, en tout ce qui frappe mes regards, motif à rêverie... Les faits et gestes de l'inconnu, qui passe, exaltent mon imagination... D'où vient-il?... Où va-t-il?... Quels mobiles le poussent, ou l'agitent?... Que de sujets de rire amer partout, en tous lieux, chez le riche et le pauvre... au Palais ou dans les masures... dans les rues, les ruelles, les carrefours, les églises, les berges de la rivière...

L'atmosphère des villes est saturée d'intrigues, troublantes ou comiques... Fouiller jusqu'au plus profond de l'âme humaine, en connaître les plus secrets replis, en voir jouer les innombrables ressorts, voilà ce qui m'amuse... Aux champs, rien de tout cela, Monseigneur... On n'a, pour soi, que la contemplation des espaces mornes!... Il s'en dégage une poésie qui a son charme... j'en conviens... mais dont on se lasse vite, comme de tout ce qui est monotone...

Les couchers de soleil sont aussi beaux à voir, aussi colorés, s'il vous apparaissent derrière la Tour du Louvre, que derrière les collines ou les

bois verdoyants, et quant à la symphonie qui monte, des champs, dans la magnificence de l'aube... dans la splendeur des midis, ou dans la mélancolie des crépuscules, elle ne dit rien de plus, à l'homme, que le murmure, qui gémit ou qui chante, le jour, et la nuit, au-dessus des villes enfiévrées... C'est la voix de Dieu qui parle, en pleine campagne; mais elle est inintelligible pour qui n'a plus la Foi... C'est la plainte de l'homme qui plane sur les villes, et le philosophe l'écoute avec une curiosité toujours inassouvie... Oui, Paris... il n'y a que Paris... Là, seulement, on vit... Il me tarde d'y retourner... S'il me fallait demeurer, à Maubuisson, pendant un mois encore, je mourrais d'ennui!

— A Maubuisson, pourtant, on vit joyeusement.

— Joyeusement...

— Sans doute... Les princesses sont gaies, spirituelles, enjouées...

Jean de Meung hocha la tête.

— Marguerite, et Blanche, dit-il, sont follement éprises de Gautier et Philippe d'Aulnay, qui disent : « Je t'aime », tout le long de la journée, par le regard ou par la parole... Ce sempiternel hymne d'amour est insupportable!

L'Évêque, impassible, dit :

— Mais... la princesse Jeanne...

— Ne me parlez pas d'elle, Monseigneur...

— Je croyais que...

— La mollesse, en personne!... Une chatte, gourmande... amoureuse, aussi, certes; mais à ses heures, qui ne sont jamais les miennes!... Je lui suis attaché, pourtant, et ne me décide point à me séparer d'elle, définitivement...

— Donc, Messire, vous en êtes réduit à chercher, hors de l'Abbaye, des divertissements?

— Oui!... Ah! cette Abbaye... ces bâtiments immenses, ces larges couloirs de pierre... ces vastes cours, ces jardins déserts... semblent être hantés par la désolante divinité qui a nom : la Tristesse! On n'y voit, et par hasard, encore, que la silhouette... informe, sous la robe monacale, de quelque Nonne, jolie, peut-être; mais, hélas!... embéguinée... ou la rondelette figure, banale, et rubiconde, de ce grand enfant de Prieur : le Révévérend-Père Radbert... ou le maigre, et très louche profil, de Frezzini, le moins sot de tous, en somme,... le seul être vivant, qui soit auprès de nous, et avec qui l'on pourrait converser, un moment, s'il n'était occupé, sans cesse, de quelque occulte besogne, au profit de Marguerite... Oui, depuis deux jours, je m'échappe, dès le matin, de cette sombre demeure, et j'erre, à l'aventure, aux environs, au pourchas d'un imprévu, quelconque, capable de me distraire...

— Vous l'avez trouvé, semble-t-il?

— Je l'espère.

— Vraiment, cette jeune fille est charmante!... Donc, ainsi que vous me l'avez raconté, tout à l'heure, quand je vous ai rencontré, retournant à Maubuisson, vous l'avez aperçue, soudain, ce matin, au cours de votre promenade en ces parages?

— Oui!... Elle m'apparut, tout à coup, au delà d'une haie... Adorable et très inattendue apparition!... Aussitôt, je fus pris, tout entier... Je m'arrêtai, net, charmé... Qui aurait supposé que cette exquise créature vivait en ce coin de campagne?... Elle me vit... Je l'effarouchai, sans doute... Elle se troubla, et s'éloigna... Je demeurai, un moment, immobile... me disant que la curiosité, — qui est le péché mignon des filles, — la ramènerait derrière la haie... Point!... Alors, rêveur, je poursuivis ma route, me promettant de revenir, le plus tôt possible, en cet endroit, et de chercher à savoir qui était cette délicieuse jouvencelle... Puis, je vous rencontrai, Monseigneur... et je ne pus résister au désir, ardent, qui me vint, subitement... de rebrousser chemin, afin d'avoir le plaisir de chevaucher, en votre compagnie,... et, aussi, dans l'espoir d'apercevoir, encore, en sa maison, celle de qui mon esprit était tout occupé, à ce point, même, que, tout aussitôt, je vous ai parlé d'elle.

L'Évêque ne sourcilla pas : il accepta, telle quelle, la version que Jean de Meung avait imaginée, — ne se souciant pas... et pour cause... de dire comment, dans quelles circonstances, la veille, il avait vu, pour la première fois, Juliette, dans le petit bois, derrière la maison d'Apollon.

— Naturellement... répliqua-t-il... Le premier besoin d'un amoureux, dit-on, est d'avoir un confident... Or, savez-vous bien, Messire, qu'il est heureux, pour vous, que vous m'ayez rencontré... que vous ayez rebroussé chemin... que vous m'ayez fait des confidences... et, enfin, que, par hasard, nous ayons vu, derechef, la jeune fille.

— Pourquoi donc, Monseigneur?

— Je vais vous le dire...

Certes, Jean de Meung était puissamment intrigué par les mystérieuses paroles du Père Richard.

Le passeur, cependant, s'était approché des cavaliers.

— Quand vous voudrez, Monseigneur... dit-il, respectueusement, son bonnet à la main.

L'Évêque le regarda.

— Un mot, d'abord... fit-il.

— Parlez, Monsetgneur?

— Peux-tu nous passer tous les deux, du même coup, Messire — l'Évêque montra Jean de Meung, stupéfait de cette proposition — et moi?

— Oui, Monseigneur.

— Comment... interrompit Clopinel... vous voulez que...

— Laissez-moi faire... répliqua le Père Richard, à demi-voix... Je n'agis que dans votre intérêt.

Il poursuivit, s'adressant, derechef, au passeur.

— Y a-t-il un autre bac, plus haut?

— Oui, Monseigneur...

— Où?

— Au confluent des deux rivières.

— Et... de l'endroit où l'on aborde, au delà de ce bac, on peut regagner la route qui conduit à Pontoise?

— Oui, Monseigneur... en faisant un crochet, par un sentier qui serpente, à deux traits d'arbalète, environ, de Conflans-Sainte-Honorine.

— Bien!... dit le Père Richard.

Et, se tournant vers Jean de Meung :

— Vous allez passer l'eau avec moi, lui dit-il... toujours à demi-voix.

— Mais...

— Encore une fois, je n'agis que dans votre intérêt... Quand nous serons sur l'autre rive, je vous fournirai les explications que je vous ai promises; mais, cela, tout en chevauchant à travers la forêt, car je suis pressé. Il faut que je sois à Paris, à heure fixe, et je ne pourrais, par suite, m'arrêter, plus longtemps, en route... Puis, lorsque vous m'aurez quitté, vous gagnerez le bac, que cet homme vient de nous indiquer, un peu plus haut, au confluent des deux rivières... Vous prendrez, pour retourner à l'Abbaye, ce sentier, dont le passeur a parlé, et qui serpente derrière Conflans-Sainte-Honorine... Il importe... pour des raisons que vous connaîtrez... que vous ne reparaissiez pas, aujourd'hui, proche de la maison où vit la belle jeune fille que nous avons vue, tout à l'heure... Êtes-vous disposé à suivre les conseils — excellents, croyez-le — que je vous donne?

— Oui!... répliqua Clopinel, gaiement... De par Hercule, qui suça le lait de Junon, je ne me doutais guère, ce matin, que je m'amuserais tant, aujourd'hui...

Alors, l'Évêque-Moine fit un signe au passeur, qui se dirigea du côté de la rive.

Les deux cavaliers poussèrent leurs montures, avec adresse, vers le bac.

Ils embarquèrent.

Le passeur commença la manœuvre.

Le bac, bientôt, s'éloigna de la rive, portant le Père Richard, et Clopinel, toujours en selle.

L'Évêque, et son compagnon, gardèrent le silence, pendant la traversée.

On n'entendait d'autre bruit que le grincement du bac, sur le câble qui le maintenait, et les clapotements de l'eau, déplacée par la lourde embarcation.

Des libellules, au fin corsage bleu, aux ailes vaporeuses, et dorées,

volaient, au bord de la rivière, se posant, parfois, sur les fleurs des nénuphars ou des iris...

Des mésanges chantaient, dans la saulaie, et des hirondelles, rapides, passaient, au fil de l'eau, effleurant le courant, plissé de vaguelettes.

De la rivière, surchauffée, et éblouissante... car elle reflétait, plus que jamais, à cette heure, la lumière crue qui la frappait d'aplomb... montait une odeur, très fraîche, de plantes aquatiques, se mêlant au parfum, balsamique, des bruyères sauvages et des pins vivaces de la forêt prochaine.

On apercevait, sur la rive, au delà des vastes bâtiments de la Grand'-Fauconnerie, au delà des jardins fleuris, étagés sur la côte, la maison de Remi... et, plus loin, tout au fond du décor, en plein soleil, la haute, et massive Tour du Seigneur de Conflans, qui dominait tout le paysage.

Ce coin champêtre, plein d'arbres géants, et de fleurs diaprées, traversé par cette rivière aux bords si pittoresques, et sur lequel planait, dans l'air parfumé, la chanson des oiseaux, le bourdonnement des insectes, et le murmure de l'eau, constituait un site superbe, délicieusement impressionnant.

Les cavaliers étaient trop préoccupés pour le voir, et pour en jouir...

Bientôt, sous la vigoureuse poussée du passeur, le bac toucha l'autre rive.

Le Père Richard, et Jean de Meung, abordèrent.

L'Évêque paya, largement, le passeur, qui le remercia, et le salua, d'un geste, sans mot dire.

Tête penchée, épaules basses, le regard noyé... le batelier, haletant, remonta dans son embarcation, et traversa la rivière, sans plus se préoccuper des passagers, qui, déjà, avaient disparu dans les profondeurs de la forêt...

XIX

RENCONTRE INATTENDUE

Une heure après, Clopinel arriva vers le bac qui se trouvait au confluent des deux rivières.

Quand il avait quitté le Père Richard, en pleine forêt, — le Moine poursuivant, seul, dès lors, sa route, du côté de Paris — Jean de Meung avait fait un crochet, sous bois, pour gagner le point indiqué par le batelier du bac de Conflans-Sainte-Honorine.

De même, après avoir passé l'eau, il fit un long détour, au large, pour regagner, assez loin de la route de Conflans, la route qu'il devait suivre pour retourner à l'Abbaye Royale.

Tout en chevauchant, il pensait.

— C'est étrange, murmura-t-il... le Moine, qui prétend ne connaître tous ces gens-là que depuis hier, parce qu'il les a vus, chez ce Messire Jacques, au cours de la visite que Marguerite a faite, en sa maison... a l'air de s'intéresser à la nièce du Grand-Fauconier, et à sa mère, autant, sinon plus que moi-même...

Il sourit.

— Pourtant, ajouta-t-il, il n'est pas amoureux, j'imagine, de la belle jouvencelle!... Quel intérêt peut-il avoir en tout ceci?... Je le saurai, peut-être, tôt ou tard... Il faudra bien que je le sache... Dans tous les cas, il est évident que le Moine a besoin de moi... qui ai besoin de lui... Nos intérêts, par conséquent, sont parallèles, et, s'il me sert, je le servirai...

Il revit, par la pensée, la fine silhouette de la gente damoiselle.

— Une adorable créature, vraiment, reprit-il...

Pour la deuxième fois, un sourire passa sur ses lèvres.

— J'ai vingt-cinq ans de plus qu'elle, au moins, poursuivit-il... Hélas !...

Et, après un temps de silence, il dit :

— Qu'importe?... Il n'y a que les hommes de mon âge pour savoir aimer les jeunes filles à leur gré... Du reste, je suis robuste, bien conservé... et, de plus, riche, sans compter que ma gloire, aussi le rang que je tiens, ici-bas, me parent... Je suis capable, encore, certes, de plaire,... même à cette Juliette — au moins autant, je pense, qu'un de ces béjaunes, qui roucoulent, niaisement, timidement, aux pieds des filles, lesquelles se gaussent d'eux, au fond... Je plairai donc... Et, si, par impossible, je ne plaisais pas... de par Vénus, un amoureux de mon âge, un amoureux, hardi, et décidé à tout, saura triompher de la résistance de cette fille de rien : J'en ai réduit de plus hautes, sinon de plus séduisantes !...

L'aventure m'amuse... Oui, oui, je réussirai, en fin de compte... avec l'aide du Moine... Double plaisir, en tout ceci : d'une part, j'aurai une exquise maîtresse, que tout le monde m'enviera, ce qui portera, à son apogée, mon renom d'homme aimé des belles... et, d'autre part, je me vengerai, à merveille, de cette insolente péronnelle, autant que de son rustre d'oncle, qui m'a, si rudement,... houspillé, hier, dans le chemin creux !... C'est égal, encore une fois, quel intérêt le Père Richard peut-il avoir à me servir en cette affaire?...

Depuis une demi-heure, déjà, Jean de Meung poussait son cheval... qui avançait, aussi vite que possible, sous un soleil de plomb.

L'homme, et la bête, haletants, harassés, avaient hâte d'être de retour au gîte.

Ils gravissaient, péniblement, une petite côte, du sommet de laquelle Jean de Meung devait voir toute la vallée de Maubuisson... à l'endroit même,

Soudain, Jean de Meung, stupéfait, fit un mouvement... retint ses rênes, inconsciemment, de manière si vigoureuse, et si inattendue, que son cheval se cabra, presque. (P. 765.)

ou, la veille, Remi, et Juliette, avaient rencontré Thomas : le servant d'Apollon... qui, monté sur sa mule, portait, à Remi, à Conflans-Sainte-Honorine, la missive par laquelle son maître informait le Bourguignon de l'arrivée, à Maubuisson, de Roland et de Gaucher Faber.

— Encore un effort ! dit Jean de Meung, à son cheval, en le caressant, de la main... Avant une demi-heure, nous serons arrivés.

Un moment après, Clopinel se trouva au sommet de la côte.

Il mit les éperons aux flancs de sa monture, qui détala, après avoir henni, parce qu'elle avait senti l'écurie.

Alors, à sa grande surprise — car, depuis longtemps, déjà, Jean de Meung n'avait rencontré âme qui vive, à travers champs, — il aperçut, au loin, au delà des dernières maisons du prochain village, une troupe de cavaliers, qui venaient devant lui.

— Qui cela peut-il être ? se demanda-t-il... Marguerite, sans doute, avec les frères d'Aulnay... Elle, seule, est assez folle pour se risquer, dehors, à pareille heure, et par cette chaleur !... Où vont-ils ?

Bientôt, il distingua, nettement, quatre cavaliers.

Curieux de les reconnaître, il poussa son cheval, plus encore.

— Eh ! mais... fit-il... de par Dieu, voilà qui est intéressant... Le Père Richard a vu juste... Oui, oui, voici venir cet homme que nous croisâmes, peu après ma rencontre avec l'Évêque, sur la route, où il chevauchait en sens contraire de nous, se dirigeant vers Maubuisson... Ainsi que l'Évêque me l'a dit, tout à l'heure, quand j'ai reçu ses confidences, relativement aux protecteurs de la gente Juliette, que j'aime de toutes les forces de mon âme, — cet homme, qui porte un habit de fauconnier, doit être au service de Remi, Grand-Fauconnier du Seigneur de Conflans... La damoiselle, m'ayant vu rôder, autour de la maisonnette qu'elle habite, a prévenu, de ce fait — qui l'a alarmée, non sans raison — son oncle... et celui-ci a jugé bon — toujours avec raison — d'informer, de l'aventure, ses amis de Maubuisson... Il s'est dit, que, en cette occurrence, il valait mieux être en nombre pour résister à l'ennemi... Ceci m'honore, en ce sens que ces gens-là ont conscience de ma force, de ma puissance, puisqu'ils estiment qu'ils doivent se mettre à quatre contre moi... Oui, oui, c'est clair, le fauconnier que voici, envoyé, par Remi, à Maubuisson, revient, à Conflans, avec les amis de l'oncle de Juliette...

Jean de Meung ne se trompait pas : L'un des cavaliers qui chevauchaient devant lui, c'était bien Landry, que Remi avait envoyé, à Maubuisson, porteur d'une missive pour Apollon.

Bientôt, et presque en même temps, Clopinel reconnut Gaucher Faber, qu'il voyait, fréquemment, au palais de Sa Majesté Philippe IV — et, aussi, Roland, qui, la veille, avait, le premier, défendu, contre lui, Juliette, dans le petit bois, près du chemin creux.

— Le chirurgien Gaucher Faber... connaît ces gens... Il est de leurs amis... Le Père Richard me l'a dit... Ceci est un danger pour moi... Ce Gaucher Faber est bien vu par le Roi... Le jouvenceau, qui a défendu, contre moi, la gente damoiselle, hier, est l'élève de Gaucher, paraît-il,... le fils de Messire Jacques, le Maître Enlumineur, et, probablement, le fiancé de Juliette...

Clopinel sourit.

— Mon rival !... ajouta-t-il, ironiquement.

Aux côtés de Gaucher, de Robert, et de Landry... chevauchait, sur un cheval pommelé, un être étrange, tout petit, tout noir... et dont le visage était caché, en partie, sous les larges ailes d'un chapeau de feutre.

Jean de Meung ne connaissait pas cet étrange cavalier.

— Qui est ce gnome?... se demanda-t-il... Est-ce, là, Messire Jacques?... Ce doit être lui...

La veille, en effet, après la scène qui s'était jouée entre Roland, Juliette, Clopinel, et Remi,... Apollon, tardivement arrivé sur le lieu de la lutte... avait vu, et reconnu, Jean de Meung; mais Jean de Meung, encore tout meurtri de sa chute, préoccupé, uniquement, de Juliette, et de ses deux défenseurs : Roland et Remi, — n'avait pas vu Apollon.

— Oui, oui, répéta-t-il... ce ne peut être que le Maître Enlumineur... Tous ces gens-là, appelés par Remi, vont tenir conseil, et prendre des mesures pour mettre Juliette à l'abri de mes tentatives amoureuses... L'Évêque avait raison : Si je veux triompher, en cette aventure, il sera indispensable d'agir vite, et audacieusement... Autrement, je perdrais la partie... Or, je veux la gagner... et je la gagnerai, je le jure, par les cornes du diable !... L'Évêque avait raison, encore, quand il m'a dit :

« — Vous avez agi imprudemment, maladroitement, même, en vous montrant, à Conflans, près de la maisonnette de Remi... et en prenant, devant la jouvencelle, votre attitude fanfaronne et provocante!... »

Il a eu raison, enfin, de me conseiller de faire un détour pour revenir à l'Abbaye, plutôt que de passer, encore, devant la demeure du Grand-Fauconnier... Il est bien vrai que j'ai excité, sottement, la défiance des défenseurs de Juliette, et que je suis cause qu'ils vont se garder contre moi... Le mal est fait... Tant pis !... Décidément, je suivrai les bons avis du Moine : Je me mettrai en campagne, contre Juliette, dès le retour, à l'Abbaye, du Père Richard, c'est-à-dire dès demain... et, d'accord avec lui, « dans notre intérêt commun », selon son expression, j'agirai vite, et avec audace... Ces gens vont me voir sur la route qui conduit à l'Abbaye... Ils estimeront que, pour le moment, ils n'ont rien à craindre de moi... C'est bien...

Et il répéta ce qu'il avait dit, déjà :

— Quel intérêt l'Évêque peut-il avoir à me servir, en cette aventure?

Cela le préoccupait fort.

Il hocha la tête, et ajouta :

— Peu m'importe, après tout... pourvu qu'il me serve, et pourvu que, de mon côté, j'y trouve, aussi, mon compte...

*
* *

...La petite troupe des cavaliers qui venaient de Maubuisson s'était rapprochée, cependant, de plus en plus.

Clopinel, ayant reconnu Landry, d'abord... puis, Gaucher Faber... puis, Roland, n'était plus occupé, maintenant, que du quatrième cavalier... ce « gnome », tout noir, qu'il ne connaissait pas.

Soudain, Jean de Meung, stupéfait, fit un mouvement... retint ses rênes, inconsciemment, de manière si vigoureuse, et si inattendue, que son cheval se cabra, presque.

Le « gnome » n'était plus guère qu'à vingt pas de lui.

Or, en ce « gnome », Clopinel avait reconnu Apollon.

— Jacques ! murmura-t-il, effaré... Jacques Adam de Brionne !... L'époux de Gisèle !...

Messire Jacques, d'autre part, l'avait vu, et reconnu, depuis longtemps... ainsi, du reste, que Gaucher Faber et Roland.

A l'aspect de Jean de Meung, Roland, et Apollon, avaient pâli.

Tous les deux, au même instant, et pour des causes différentes, avaient éprouvé une très violente émotion.

— L'homme d'hier ! s'était écrié Roland...

Et, serrant nerveusement l'espèce de cravache qu'il portait, il regarda, avec des yeux ardents, le cavalier qui venait devant lui... l'insulteur de Juliette.

— Pas un mot !... Pas un geste !... lui dit, rapidement, Gaucher, qui chevauchait à côté de lui.

Celui-ci, moins impressionnable que ses compagnons, et n'ayant point, en somme, les raisons qu'ils avaient de s'émouvoir, à la vue de Clopinel... avait gardé tout son sang-froid.

Or, cela était fort heureux, certes, en cette circonstance, et pour Roland, et pour Apollon... autant, du reste, que pour Juliette, Clotilde et Remi... car la moindre incartade, possible, en somme, de la part du bouillant jouvenceau, eut, à coup sûr, compliqué, très fâcheusement, une situation déjà trop compliquée.

Après avoir donné, à Roland, l'avis utile de passer, devant Clopinel, sans articuler un mot, sans esquisser un geste, Gaucher se rapprocha d'Apollon, et, tout bas, il lui dit, d'autre part :

— Du courage, mon ami compagnon !...

— J'en ai !... répliqua Apollon.

Le Maître-Enlumineur, blême, frissonnant, ajouta :

— Rencontre de male augure, Gaucher...

— Rencontre désagréable, seulement ! fit le chirurgien du Roi... Sois fort !... Roland est troublé, c'est visible : Il ne faut pas qu'il s'aperçoive que tu es troublé plus encore que lui !...

— Gisèle ! murmura Apollon, d'une voix très douce, pleine d'harmonie.

Et ce nom aimé, s'étant à peine exhalé de sa bouche, fut scandé par un sanglot.

Les quatre cavaliers, et Jean de Meung, passèrent, côte à côte, dans la poussière soulevée par les sabots de leurs chevaux.

— Salut à Maître Gaucher Faber ! cria Clopinel, par manière de bravade à l'adresse de ses compagnons.

— Insolent !... fit Roland.

— Laisse, enfant !... reprit Gaucher, vivement.

Puis, d'une voix forte, il ajouta, s'adressant à Jean de Meung :

— Salut à vous, Messire !

Quelques instants se passèrent.

Les cavaliers, des deux parts, allant en sens contraire, étaient, déjà, loin l'un des autres.

— Hâtons-nous ! fit Gaucher, toujours maître de lui... Le Clopinel a dû faire des siennes à Conflans, ainsi que nous l'avons pensé, très judicieusement... C'est pour cela, il n'en faut pas douter, que Remi nous appelle à la rescousse... Hâtons-nous !

Apollon, et Roland, ne se le firent pas répéter : Les quatre cavaliers piquèrent leurs montures, par un mouvement simultané...

Les chevaux, ainsi stimulés, partirent, au galop.

La petite troupe, préoccupée, inquiète, silencieuse... disparut à l'horizon.

XX

JEAN DE MEUNG SENTIMENTAL

..... Clopinel descendit, de cheval, dans la cour de l'Abbaye Royale, quelques minutes après.

Las... et préoccupé, lui aussi, — troublé même, — il alla s'asseoir sous le berceau, où, la veille, Marguerite de Bourgogne, ses sœurs, leurs amants, et l'Évêque-Moine, avaient pris leur repas... où Marguerite avait reçu Dom Radbert : le Prieur, avant la visite des princesses chez Messire Jacques.

A l'ombre, en cette fraîche retraite... où pas un bruit ne venait du dehors, il s'enfonça dans une profonde rêverie.

— Jacques Adam de Brionne! répéta-t-il plusieurs fois, mélancoliquement.

Il dit, encore, à quelques minutes d'intervalle :

— Apollon!... Gisèle!...

Depuis dix-sept années, il n'avait pas revu l'époux de Gisèle.

Or, parce qu'il s'était retrouvé, soudain, en sa présence, il se sentait tout troublé.

Eh! oui... troublé!

Pourquoi non?...

Clopinel, tout autant que les autres hommes, était sentimental, à ses heures...

Comme les autres, il était capable de s'émouvoir quand son esprit évoquait quelque scène touchante de sa vie.

Or, à l'aspect d'Apollon, toute sa jeunesse lui était apparue, en un clin d'œil, et, — vision charmeresse, — passait, alors, en chantant, devant lui, avec son cortège de compagnons aux lèvres de qui riait la splendeur de la vingtième année : heureux âge... qui féconde l'inaltérable joie, et qui, dans l'espoir des avenirs superbes, sait narguer la misère!...

Il revoyait les printemps fleuris d'antan, quand il mirait son jeune visage en les yeux clairs de quelque fille amoureuse... quand, sur sa bouche, il buvait, en des baisers très longs, sa fraîche haleine... quand il serrait, sur son cœur, un beau corps, souple, aux formes potelées, tout frémissant sous ses ardentes caresses... et quand il s'enivrait du parfum qui s'en dégageait.

Ah! Que tout cela était loin, déjà!

Comme le temps avait passé vite!

N'était-ce pas hier qu'il avait rencontré Jacques de Brionne pour la première fois?

N'était-ce pas hier que le doux rêveur, fortement épris de sa très jeune épouse, — par lui amenée, récemment, de leur Normandie à Paris, — avait introduit, si imprudemment, en son logis plein d'amour, celui qui devait, avant longtemps, lui voler sa joie, son bonheur, son trésor : la fine et toute gracile Gisèle?...

Que de choses s'étaient passées, depuis!

Maintenant, le jouvenceau efflanqué, miséreux... le meurt-de-faim, sans gîte, qui rôdait, jadis, dans les ruelles, et les carrefours, de cette grand'ville, dont il rêvait la conquête... était Jean de Meung, le poète renommé, riche, partout adulé, bien en cour, protégé d'un roi, amant d'une princesse... et, par suite, tout-puissant.

— Je donnerais tout cela... murmura Clopinel, à ce point de sa

rêverie... tout ce qui fait ma force, à cette heure... Oui, je le donnerais, avec joie, sans regrets, pour revivre une journée... une seule journée de ma jeunesse!... Oh! Dieu... Avoir vingt ans... être bon... être pur... être naïf... croire... espérer... aimer, et être aimé, pour le plaisir, unique, d'aimer et d'être aimé... Que cela est doux!

Il souriait à ce tableau charmant, que son imagination avait reconstitué.

A présent, vieilli, il lui fallait, pour la satisfaction de ses passions, de ses ambitions sans cesse grandissantes... il lui fallait lutter sans trêve, sans repos... jouer un rôle, fatiguant au possible, surtout parce qu'il devait, pour se maintenir en faveur, être, de jour en jour, supérieur à lui-même... Il lui fallait porter un masque, que jamais il ne pouvait déposer... il lui fallait n'être pas lui, afin de plaire à ceux de qui sa fortune dépendait.

Or, par moments, il avait le dégoût de lui-même.

Par moments, il se rendait compte de son indignité.

— Donc, fit-il, ce Roland, ce beau jeune homme, « mon rival » — et il sourit, ce disant, — est le fils de Gisèle!... Étrange destinée que la mienne!... Et ce Messire Jacques, le Maître-Enlumineur, c'est mon ancien compagnon : Jacques Adam de Brionne!... Étrange!... Étrange!...

Il ajouta, bientôt :

— Meurtri... brisé... désespéré... il a, pourtant, reconstitué sa vie, et su se rendre heureux par le travail, dans la simplicité d'une existence retirée, loin des plaisirs vides, et des grandeurs vaines... Amant torturé, il a vécu par les joies de la paternité...

Mieux que la puissance, et la richesse, la probité, le labeur, l'amour, l'amitié, la satisfaction que donne la certitude du devoir accompli, assurent, à l'homme, ici-bas, le vrai bonheur.

Après un long temps de silence, Jean de Meung ajouta, encore :

— Jacques Adam de Brionne, vaincu de la vie, en apparence, est le véritable triomphateur!... Jean de Meung, en apparence triomphant, est le vaincu, en réalité!... Le sort de Jacques vaut mieux que le mien!... Je l'envie!... Apollon, tu es un homme!... Moi, je ne suis qu'un jouet aux mains de la destinée, qui peut, par caprice, me briser demain... Je végète, Apollon vit... Je me dépense, il jouit... Oui, l'être simple, et bon, qui fait son devoir, travaille, aime, se contente de peu, s'enivre de joies douces, sans ambitions niaises, sans besoins exaspérés, est le vrai sage... Il a le bonheur, par la paix de la conscience et les ivresses du cœur...

Il soupira.

— Cette Gisèle m'avait donné tout son être!... reprit-il... Son amour me valut de belles et bonnes années... Je n'aurais jamais dû l'oublier!... Je l'ai meurtrie!... Elle a souffert de mon abandon, surtout dans les conditions, odieuses, où il s'est produit... autant que le pauvre Apollon dut souffrir, jadis, lorsqu'il constata la fuite de son adorée!...

— De par le pied fourchu de Messire Belzebuth... s'écria-t-il, les murailles de cette Abbaye, semble-t-il, me rendent par trop vertueux, et par trop sensible!... (P. 770.)

Il regardait droit devant lui, fixement, sans voir.

— Peut-être un jour, souffrirai-je, à mon tour, autant qu'eux!... reprit-il... Ce ne sera que justice!...

Et, soupirant de nouveau, il murmura :

— On ne peut vivre heureux, longtemps, par un bonheur obtenu à l'aide de moyens infâmes... Tout bonheur durable ne s'achète que par un long effort, servi par la patience et la vertu.

Il se leva, et se mit à marcher, sous le berceau : Il était de plus en plus troublé.

Sa rêverie, si longue, — et très poignante, en somme... l'énervait.

Soudain, il se rassit.

Accablé, morne, la tête penchée, les yeux fixés dans le vide, il avait perdu conscience, absolument, de tout ce qui se produisait autour de lui.

— Donc... reprit-il... après avoir torturé Apollon, et Gisèle... après avoir fait gémir ces deux êtres, pour la satisfaction, égoïste, de mes passions, je vais, encore, torturer leur fils... augmenter la haine qu'ils m'ont vouée, sans doute... et, de plus, essayer de flétrir cette belle jeune fille : Juliette... Non !... Non !... Ce serait trop !... Je serais trop accablé au jour, ...prochain, peut-être... de l'expiation !...

Très agité, en proie à une excesssive surexcitation, il murmura :

— Cela ne sera pas... Je fuirai, plutôt... Je ne reverrai jamais la nièce du Bourguignon... Je ne m'associerai pas aux projets scélérats de ce moine aux louches allures... Je ne troublerai pas la joie de ces justes... Je me retirerai, pour un temps, dans ma province, en la terre natale, et je...

XXI

REVIREMENT

... Il s'était interrompu, brusquement.

L'expression de sa physionomie changea, soudain, radicalement.

Il éclata de rire... d'un rire sarcastique.

— De par le pied fourchu de Messire Belzébuth... s'écria-t-il, les murailles de cette Abbaye, semble-t-il, me rendent par trop vertueux, et par trop sensible !... Mes joyeux compagnons de Paris, ainsi que ma royale et très sceptique maîtresse : Jeanne... riraient, bien fort, de moi, s'ils savaient jusqu'à quel point j'ai été sentimental !... Eh ! mais, pourquoi pas jeter ma lyre au coin du mur d'enceinte de ce monastère, raser mes cheveux, me vêtir de bure, prononcer des vœux, et devenir le compagnon du Révérend Père Prieur Dom Radbert !...

Allons donc !... Je suis jeune encore... Je peux vivre, gaiement, pendant plusieurs années... Je veux en profiter... J'en profiterai, certes... Moi, vertueux ?... J'étais fou !... De pareilles idées n'eussent jamais hanté mon esprit à Paris... Je subis l'effet, déprimant, que me cause, toujours, un séjour trop prolongé aux champs... Mon énergie, mon besoin d'action s'y endorment jusqu'à me rendre veule et niais...

On ne devient pas vertueux... En vieillissant le diable, lui-même, ne se fait ermite que pour mieux duper les gens... Que m'importe cet Apollon?... C'est un sot!... Que m'importe Gisèle!... Elle m'a donné ce qu'elle avait de meilleur. Elle ne me plaît plus... Foin de tout souci à son égard... Qu'elle suive sa destinée... Que m'importe ce Roland?... Chagrins d'amour ne durent pas, à son âge... Si je lui prends sa belle — et je la lui prendrai — il se consolera en les bras d'une autre...

Et quant à l'expiation que je redoutais, tout à l'heure... elle ne m'atteindra pas : Je saurais me défendre contre qui oserait s'attaquer à moi, puissant, riche, audacieux et énergique.

C'est dit, convenu, décidé, dès demain, avec l'aide du Père Richard, j'agirai contre Juliette... Avant huit jours, j'espère, la jolie jouvencelle aura l'honneur, insigne, de compter parmi les innombrables maîtresses du très brillant Jean de Meung, Clopinel, premier poète du beau royaume de France au commencement du XIVe siècle de l'ère chrétienne.

Il se leva, se redressa, sourit, et dit, gaiement :

— Je suis couvert de poussière et je meurs de faim : Allons nous vêtir de linge frais et d'un costume léger; allons prendre de la nourriture, boire, nous refaire des forces... Après quoi, nous irons faire notre cour à notre très amée Jeanne, qui doit se morfondre, depuis que, tout occupé de la belle Juliette, nous l'avons délaissée...

Il sortit du berceau, et gagna son logis, dans le bâtiment de l'Abbaye réservé aux gens de la suite des princesses...

XXII

LA MAISON DE MESSIRE NICOLAS DE GARLANDE A FONTAINEBLEAU

La fondation de la célèbre résidence royale de *Fontaine-Bleaud* (1), — comme il est écrit dans les vieilles chartes, — est attribuée, par différents auteurs, à Robert (2)... à Louis VII (3) et à Louis IX (4); mais l'on n'a rien de précis à cet égard.

1. On a latinisé le nom de ce lieu par *Fons Blaudi*, *Bliaudi*, *Blauldi*, et on l'a traduit, en français, par *Fontaine-Belle-Eau*, à cause des eaux vives, et abondantes, qui y coulent; mais cette étymologie, quoique séduisante, n'est pas la vraie : Il paraît que *Blaudi*, ou *Bliaudi* est le nom d'un homme, possesseur du lieu, et qui, le premier, y aurait fait construire une habitation auprès de la fontaine. — Dulaure.
2. *Histoire de Melun*. — Rouillard.
3. *Histoire du Gâtinais*. — Morin.
4. *Histoire de Navarre*. — Favin.

Il est certain, pourtant, que Louis VII avait une demeure dans la forêt de Fontainebleau — alors dénommée forêt de Bière — car il reste un acte de ce roi, daté de 1160, relatant un don fait à des religieux de la contrée, et se terminant ainsi : *Actumpublice apud fontem Bleaudi, in palatio nostro* (1).

Neuf années plus tard, ce même roi fonda une chapelle à Fontainebleau.

Cette chapelle, érigée près de la maison royale, fut dédiée à saint Saturnin, et consacrée par Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, pendant son séjour en France.

Philippe-Auguste habita, fréquemment, Fontainebleau.

Saint Louis s'y plut beaucoup; il y fonda un hôpital pour les pauvres, et les malades, qui — écrivait-il — « dans ces déserts arides affluent de toutes parts ».

Philippe-le-Bel, enfin — de qui le règne constitue le fond de ce roman historique — y naquit, en 1268... et y mourut, en 1314.

En 1313 — c'est-à-dire à l'époque où se passa l'action que nous avons entrepris de raconter — le bourg de Fontainebleau était donc assez important.

Son importance lui venait de ce fait : que plusieurs rois s'y étaient installés; qu'ils y avaient vécu, pendant plusieurs mois, chaque année, durant la belle saison, au grand air, et près de la très vaste, très giboyeuse forêt, où ils pouvaient satisfaire leur ardente passion pour la chasse.

Philippe IV, dit le Bel, se plaisait, en ce lieu, très pittoresque, qui n'était déjà plus ce « désert aride » dont parlait son aïeul; Saint-Louis : il s'y plaisait d'autant plus qu'il y était né, et que son enfance s'était esbattue, au moins au cours des chaudes journées d'été, dans les bois touffus des alentours.

Or, tout être humain, revient, toujours, avec grand joie, en la contrée où il a vécu ses premiers ans, pour revoir le décor qui a charmé, et, même, ébloui ses yeux d'enfantelet...

Tout le séduit, alors, et l'enchante : La contemplation des vieilles maisons au seuil desquelles il aperçoit les jeunes visages de ceux qui ont succédé aux anciens habitants, défunts, qui lui souriaient, naguère, quand il passait, tout petit, devant eux... le carillon du prochain moustier, dont la voix avait une sonorité particulière, que son oreille d'enfant a entendue, et que son oreille d'homme écoute, pour l'émotion, très douce, que son cœur en éprouve...

... La demeure de Messire Nicolas de Garlande, Sénéchal de Fontainebleau, s'élevait à l'extrême limite de la grand'rue du bourg, non loin de la forêt, et tout près de la maison du Roi.

1. *Description historique de Fontainebleau.* — Guilbert.

C'était une vaste habitation, composée d'un corps de bâtiment principal haut de deux étages, lequel était flanqué, à droite, d'un autre bâtiment ne comportant qu'un étage, auquel avait été soudée une troisième construction, formant aile en retour; mais en rez-de-chaussée, seulement.

Ces trois constructions, érigées, successivement, chacune à des intervalles de vingt années, disaient les transformations qui s'étaient opérées dans l'accroissement de fortune, de la famille de Garlande.

L'aïeul de Messire Nicolas avait occupé, avec sa femme, et son fils, la maison haute d'un étage; le père du Sénéchal avait fait construire l'aile en retour : le rez-de-chaussée; le Sénéchal, enfin, devenu riche, avait élevé le bâtiment principal, haut de deux étages, qu'il habitait, alors, avec sa femme : Paule Lehurier.

On sait — nous l'avons indiqué plus haut — qu'il avait épousé... par l'entremise d'Enguerrand de Marigny, et pour des motifs qu'on connaîtra quand cela sera nécessaire... la fille de Maître Guillaume Lehurier, hôtelier de l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, située, ainsi qu'on l'a vu en la première partie de cette histoire, hors les murs de Paris, sur la place qui s'étendait devant la porte d'entrée de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, non loin du Pilori Abbatial, et proche de la Tour-de-Nesle.

De même, Nicolas de Garlande avait fait construire, derrière sa maison, au delà de son jardin, une suite de bâtiments qui servaient d'écuries, d'étables, de remises, de chenils; il y avait installé, une oisellerie... plus loin, une buanderie, des étuves et bains, une basse-cour, un four pour cuire le pain — en un mot, tout ce qui constituait, à cette époque, l'agencement, complet, d'une maison habitée par un Seigneur relativement riche.

Telle quelle, la demeure du Sénéchal constituait — si on la compare à nos demeures modernes — une très vaste ferme... ou rien ne manquait de ce qui était nécessaire, alors, pour vivre, largement.

Nicolas de Garlande avait des chevaux de guerre et de chasse... des chiens et des faucons... des bœufs pour le labour; ses vaches lui donnaient du lait, dont on faisait des fromages et du beurre; sa basse-cour lui fournissait des œufs... Tous ses bestiaux vivaient sur ses terres, tondaient l'herbe de ses prairies... Il cultivait le blé qui se broyait sous ses meules, et dont la farine faisait le pain qui cuisait dans ses fours... Dans ses vastes vergers, enfin, il récoltait des fruits, dont les plus beaux étaient offerts, chaque an, au Roi de France, d'une part, et, d'autre part, aux miséreux du voisin hôpital, fondé, dans le bourg, par le pieux Roi : Saint Louis.

Le Sénéchal, comme tous les nobles, au moyen âge, était donc, en même temps, selon l'heure ou la saison, selon le besoin des temps ou la volonté royale : guerrier, chasseur, ou agriculteur...

... Certes, dans une maison de l'importance de la sienne, il y avait de la besogne.

Il était indispensable que les maîtres eussent l'œil à tout.

Comme ils étaient bons, justes, secourables, et comme, à cette époque, les maîtres avaient, sur leurs gens, des droits fort étendus,... Nicolas de Garlande, et sa femme, étaient fidèlement servis.

Tout le monde, autour d'eux, travaillait ferme : les laborieux, par plaisir; les tendres, par dévouement; les autres, par crainte.

Ces derniers étaient en petit nombre, car le Sénéchal, habile manieur d'hommes, savait prendre chacun par son point faible... il savait deviner quel labeur convenait, mieux qu'un autre, à tel ou tel de ses gens... il exploitait, en eux, leurs qualités, leurs défauts, même, par la flatterie, la bienveillance, ou la menace, au mieux de ses intérêts — et il lui était arrivé, souvent, de transformer, en peu de jours, grâce à sa patience, à sa droiture, à son bon sens... un travailleur veule, ou mal employé à une besogne ne lui agréant pas, en un producteur s'occupant, désormais, avec goût et satisfaction.

C'est là le secret de la réussite de ceux qui sont appelés à diriger des masses laborieuses.

Tel qui se plaint de ses serviteurs ne devrait, souvent, incriminer que lui-même.

L'espèce humaine n'est pas foncièrement mauvaise, quoiqu'on dise : Il s'agit, seulement, de savoir la conduire, et, d'abord, d'être juste, d'être bon.

Quand on est intelligent, instruit, fort, on doit avoir soin des humbles et des simples; on doit tout mettre en œuvre pour les guider en la voie qu'ils doivent suivre dans l'intérêt commun — et, si le troupeau se disperse, c'est que, si intelligent, si instruit, si fort qu'il soit, le berger est un mauvais berger.

Nicolas de Garlande était un excellent berger.

Du reste, il était admirablement secondé, par sa femme, d'abord, et par quelques serviteurs de choix, qu'il avait dressés, en qui il avait toute confiance, et qui agissaient, partout, sur ses terres, chacun dans son genre, à son gré; mais, toujours, sous la haute surveillance du Maître.

En son domaine, Nicolas s'occupait de tout ce qui touchait au labour, à l'élevage des bestiaux... il s'occupait, aussi, de la vente, par l'intermédiaire de ses seconds, du trop plein de ses greniers et de ses étables.

Sa femme : Paule Lehurier, avait la haute main sur l'administration intérieure du logis, sur tous les travaux du ménage; elle surveillait les fileuses, les filles chargées de blanchir les linges, celles qui avaient pour besogne de conserver les fruits, de confectionner les beurres, les crêmes, les fromages, celles qui soignaient les basses-cours; elle réglait les comptes, payait les dépenses, recevait le produit des ventes — et tout marchait à souhait, dans cette ruche ouvrière, où les maîtres, aimés, s'enrichissaient,

cependant que les serviteurs, bien traités, vivaient heureux, par le travail, sans soucis du lendemain.

Tout chômait, dans la vaste maison, aux jours de fête, ou quand on mariait de jeunes épousées, quand on baptisait des enfants... et, le soir, sous les grands arbres, on dansait, au son des rubèbes et des violes — car le Sénéchal voulait que ses serviteurs fussent en liesse, et se gaudissent, pour se reposer de leurs durs travaux.

Lui-même, avec sa femme, il présidait aux jeux et divertissements, auxquels ils prenaient part.

Vraiment, ce coin de terre, où le Sénéchal exerçait ses prérogatives féodales, semblait un lieu prédestiné.

Là, maîtres, seconds, valets, serviteurs de tous degrés, de toutes catégories, se connaissaient depuis longtemps, s'estimaient et s'appréciaient mutuellement, constituaient une sorte de grande famille, dont tous le, membres s'entr'aidaient, se témoignaient les égards dus à chacun, selon son rang, son âge, et les services rendus.

Aussi, la maison de Garlande, s'érigeait-elle, de plus en plus, en Seigneurie, grâce à l'adresse de son chef actuel : Nicolas... et de par la très haute protection du Roi de France, comme par celle de son premier ministre...

. . . . . .

Or, à l'heure où Messire Nicolas de Garlande, après son voyage à Paris, sa visite au Palais, chevauchait, sur le cheval que lui avait donné Enguerrand de Marigny, pour revenir, à Fontainebleau, afin de remplir la mission, difficile, et, même, dangereuse, dont il s'était chargé... à l'heure où le Révérend-Père Richard, Évêque de Saint-Georges, chevauchait, d'autre part, entre Paris et Fontainebleau, se rendant à cette assemblée dont il a été question dans la missive adressée, à l'Évêque, par le « Grand Maître », et dérobée, au profit de Marigny, par sœur Dorothée... à l'heure, enfin, où Jean de Meung, Clopinel, ayant rencontré, sur la route de Maubuisson, après sa longue chevauchée autour de la maison de Remi, à Conflans, Apollon, Roland, Gaucher Faber et Landry, rêvait, sous le berceau, dans la cour de l'Abbaye Royale... Paule Lehurier, femme du Sénéchal, était en proie à une très vive émotion.

Pour quelle cause?

C'est ce que nous allons exposer...

XXIII

LA DAME DE GARLANDE.

A cette époque de l'année, on travaillait plus ferme que jamais, en la demeure du Sénéchal.

Dès l'aube, tous les serviteurs étaient à l'œuvre, à travers champs : Il leur fallait rentrer les récoltes, vendanger, presser le raisin, donner à la terre les soins nécessaires pour assurer la récolte prochaine.

La maîtresse du logis avait d'autant plus de besogne, toujours, en cette saison, que le Sénéchal était tout occupé de vénerie... non seulement pour son plaisir personnel ; mais, aussi, pour le divertissement du Roi, et des Princes, qui passaient les mois d'août et de septembre à Fontainebleau.

La dame de Garlande devait donc, avec l'aide de ses principaux serviteurs, suppléer son mari dans la direction de leur maison.

Elle s'acquittait de ce devoir à merveille, avec zèle et intelligence.

Ce jour-là, elle était partie, de bonne heure, de la maison, à cheval, peu après le départ de Nicolas.

Suivie par un des seconds du Sénéchal, elle avait parcouru leurs terres : vignes et champs... ayant l'œil à tout, félicitant ses serviteurs, ou les blâmant, toujours avec justice... du reste, partout écoutée, partout bien accueillie.

De retour au logis, elle avait réglé des comptes, reçu de l'argent, payé, d'autre part.

Après avoir pris son repas, avec un appétit aiguisé par sa longue chevauchée matinale, elle s'était retirée dans la grande salle qui servait de lingerie, pour distribuer leur tâche à plusieurs servantes : Déjà, elle mettait tout en œuvre, en ménagère attentive, prévoyante, et ordonnée, qu'elle était, pour préparer le travail que ses fileuses accompliraient, dans la maison bien close, au cours des veillées d'hiver, lorsque, au dehors, la bise mugirait sur la campagne, et sifflerait à travers les branches des arbres dépouillés.

Enfin, lasse, elle s'assit, à l'ombre, sous un gros arbre, qui s'élevait non loin du seuil de la maison, près d'un parterre où croissaient les fleurs de la saison.

Elle avait bien gagné, certes, le moment de repos qu'elle s'était accordé.

Paule de Garlande avait, alors, trente-cinq ans.

C'était une petite femme toute rondelette, aux formes vigoureusement accentuées ; mais relativement svelte, encore, et très gracieuse, car son corps, très pur de lignes, était admirablement proportionné.

C'est lui qui avait accompagné, le matin, au cours de ses pérégrinations, la dame de Garlande. (P. 780.)

Son corsage, assez fort, s'attachait, à merveille, à sa taille ronde et bien prise, au-dessous de laquelle ses hanches, rebondies, fermes, avaient l'impeccable contour d'un vase antique.

Elle avait des pieds adorables..., des mains d'enfant, grasses, potelées, trouées de délicieuses fossettes, et exceptionnellement blanches.

Ses cheveux, noirs, nattés sur les tempes, mettaient une ombre sur son front et sur ses joues, à la peau fine, au teint éblouissant.

Ses yeux, bleus, d'un bleu foncé, de la couleur d'une plaque d'argent brunie au feu, étaient frangés de longs cils noirs, qui en adoucissaient l'éclat... et surmontés de sourcils épais, touffus; mais bien dessinés, en un arc double, dont les deux pointes se réunissaient au-dessus de son nez, fort, aux narines bien ouvertes.

Sa bouche, aux lèvres épaisses, sensuelles, rouges, souriait toujours, pour montrer ses dents blanches.

Un duvet, léger, mettait une ombre aux commissures de sa lèvre supérieure.

Elle était, vraiment, fort jolie, en sa robe simple, qui laissait voir son col, ambré à la nuque, et la naissance de sa gorge aux exquises rondeurs.

En la voyant, on comprenait que Nicolas de Garlande en eût été éperdûment amoureux, et qu'il l'aimât, encore, avec toute l'ardeur d'un jouvenceau follement épris de sa première maîtresse.

Elle plaisait, à tous, par sa bonté : Elle savait être aimable, douce, prévenante, selon les gens, et selon les cas, tout en gardant, avec chacun, son rang.

Elle faisait plaisir à voir, car elle était, toujours, de bonne humeur, et respirait la joie de vivre.

Parfois, pourtant, à certains jours, — et, chose singulière : aux mêmes dates fixes... c'est-à-dire aux alentours de la fête de l'Assomption et aux environs de Noël — elle devenait, soudain, mélancolique.

On eut dit que ces dates lui rappelaient des souvenirs troublants.

Mais Nicolas lui témoignait, alors, une affection plus enveloppante, encore, que de coutume... il l'entourait de soins, de caresses... il lui faisait des cadeaux... il organisait des jeux et divertissements de toutes sortes, pour la distraire de ses préoccupations... et, bientôt, elle redevenait la Dame de Garlande, joyeuse, gaie, aimante, que tout le monde, dans la contrée, estimait, respectait et chérissait.

. . . . . .

Or, pendant qu'elle songeait à ce qu'elle avait fait, depuis le matin, un homme passa, proche de l'arbre sous lequel elle était assise ; il la vit, et, tout aussitôt, il s'approcha d'elle.

C'était Hubert Huguet, l'un des plus dévoués serviteurs de la maison de Garlande.

XXIV

HUBERT HUGUET

Hubert Huguet, c'était l'homme de la glèbe, au moyen-âge... avec ses vertus, ses défauts, ses faiblesses. Il avait une quarantaine d'années... Il était court, trapu, très robuste... Son col de taureau s'attachait, solidement, à ses larges épaules... Sa face, hâlée, brunie, tannée, aux grands yeux bleus, à la bouche rieuse, avait une expression malicieuse et joviale... Il devait être énergique, et, même, parfois, brutal, — cela était indiqué par le développement, excessif, de son maxillaire inférieur.

Hubert constituait, à tous égards, un serviteur précieux pour le Sénéchal, qui avait, en lui, toute confiance.

Il était laborieux, actif, inlassable...

Habitué, de bonne heure, à obéir, il savait commander.

Courbé, sur le sol, depuis son enfance, il avait acquis, par une pratique soutenue, attentive..., servie, d'ailleurs, par des aptitudes très réelles..., des connaissances étendues, qui faisaient, de lui, un des meilleurs agriculteurs qu'il y eut dans toute la contrée.

Il était né sur les terres des Garlande; son père avait servi celui de son Seigneur actuel... lui-même avait grandi à côté de Nicolas, et il devait beaucoup à celui qu'il servait, autant par reconnaissance que par affection.

Resté célibataire, il appartenait, tout entier, au Sénéchal.

Danseur aux jarrets inlassables, boute-en-train aux jours de fête et de festins, où, beau buveur, il tenait bien sa place... il avait été, il était encore, — malgré ses quarante ans — très courtisé par les femmes, et les filles, du pays, à plus de vingt lieues à la ronde; mais il n'avait jamais voulu en prendre une « à son compte », riche ou pauvre, jeune ou mûre, préférant, disait-il, être libre de lui-même, et ce, afin de mieux servir son Maître... prétendant, du reste, gaiement, avec un rire sonore, et par manière de nargue, au nez et à la barbe des maris, que, non nanti de femme, il avait, pourtant, sans grand pourchas, toutes celles qui lui plaisaient — or, cela devait être vrai, car, lorsqu'il parlait ainsi, à la danse, ou dans le « *tinnel* [1] », souventes fois, de jolies ménagères se troublaient, rougissaient, et souriaient, en fin de compte, finaudement, sous cape... des francs devis et folles joyeulsetés du bon « *rueur de pierres* [2] ».

1. « Tinnel », grande salle du milieu, ou salle à manger, au Moyen-Age.

2. « Rueur de pierres », — pittoresque expression du temps, c'est-à-dire, proverbialement, « qui sait jeter des pierres dans le jardin d'autrui ».

Il était intelligent, fort intelligent, même; mais il n'avait reçu aucune instruction : il se laissait émouvoir par les récits, terrifiants, qui se répétaient, en tremblant, le soir, aux veillées, sous les chaumes... à cette époque où l'on croyait aux sorciers, au moine-bourru, au loup-garou, aux jeteurs de sort, aux envoûteurs.

Il faisait le faraud, en plein jour, devant les filles... et, comme il était malicieux, il trouvait à se gaudir... ainsi que nous l'avons indiqué, déjà... aux dépens d'autrui — mais, tout autant que les vieilles femmes, et les petits enfants, il frissonnait, dès la tombée de la nuit, au moindre frôlement inexplicable, qui se produisait à ses côtés... Les contes les plus puérils le trouvaient crédule, et le troublaient, profondément.

Il faut ajouter, pourtant, qu'il redevenait brave, en toute occasion, dès qu'il marchait avec le Sénéchal : Il l'eût suivi, sans crainte, jusque dans les enfers même.

C'est lui qui avait accompagné, le matin, au cours de ses pérégrinations, la dame de Garlande.

Au retour, après avoir conduit, lui-même, à l'écurie, le bai-brun favori de la Dame... un beau cheval, dont il avait pris soin en personne, il s'était mis à table; il avait bu, et mangé, formidablement; puis, de son côté, et pendant que Paule vaquait aux besognes qui entraient dans ses attributions, il s'était occupé de celles qui lui incombaient.

XXV

OU L'ON SE CONVAINCRA QUE, EN TOUTE OCCASION, LA DAME DE GARLANDE SERVAIT, HABILEMENT, LES INTÉRÊTS DE SON SEIGNEUR, MAITRE ET ÉPOUX BIEN-AIMÉ.

— Je suis aise de vous trouver, dit-il à la jeune femme... Depuis un moment, je vous cherche partout.

— A quel propos? demanda Paule, surprise.

Hubert jeta un rapide regard autour de lui pour s'assurer que personne ne pourrait entendre ce qu'il allait dire.

Il ne vit rien de suspect aux alentours.

Néanmoins, et par surcroît de prudence, il se rapprocha, plus encore, de la dame de Garlande; puis, il poursuivit, à demi-voix :

— Il faut que vous le sachiez : Ces damnés frocards qui infestent le pays, à dix lieues à la ronde, depuis quelques jours, se sont répandus, en plus grand nombre que jamais, dans toute la contrée, depuis la nuit dernière.

— Ah !

— Oui-dà !

— Pourtant, c'est à peine si nous en avons rencontré quelques-uns, ce matin.

— A travers champs, c'est vrai ; mais nos gens en ont vu des centaines, sous bois, au fond des fossés, au milieu des broussailles.

Paule secoua la tête.

— N'exagère-t-on pas ? dit-elle. Vous êtes, tous, trop enclins à grossir les moindres événements, et à vous en alarmer, parfois, outre mesure.

— Non... Charles, le fauconnier, a vu plus de trente moines au carrefour du Chêne-Feuillu, près du Rocher-Brûlé... Robert, le vigneron, en a rencontré vingt, près la mare aux Fées... Jean, le grainier, en a croisé une douzaine à cent pas du Mont-aux-Biques, près la croix du Souvray... D'autres ont vu des bandes de tonsurés parcourir la gorge aux Archers, le carrefour du Sapin-Blanc, la gorge aux Néfliers, et, près du Puits du Géant, le carrefour de la Roche qui Pleure... Mais c'est aux environs des rochers d'Arbonne, surtout, que l'on a vu, quasiment, autant de moines que d'arbres...

— Ah ! fit Paule, tout à coup inquiète.

C'est que la nouvelle, donnée par Hubert Huguet en dernier lieu, l'avait touchée plus directement.

Voici pourquoi :

Son père, Maître Guillaume Lehurier, ayant amassé du bien, et se trouvant las, était venu se fixer, une dizaine d'années auparavant, avec sa femme, dans la contrée où vivaient : leur fille, qu'ils chérissaient... et Nicolas de Garlande, « Messire le Sénéchal », comme disait, fièrement, l'ancien hôtelier du Chapeau-Rouge, lorsqu'il parlait de « son noble gendre ».

Il s'était installé, en un gîte spacieux, à Arbonne, à la lisière de l'ancienne forêt de Bière, à deux lieues, environ, de Fontainebleau.

On conçoit donc que Paule ait pu éprouver quelque inquiétude en apprenant que c'était aux alentours de l'endroit où demeurait son père que l'on avait vu rôder, en plus grand nombre, ces Moines, dont les allures, mystérieuses, louches, avaient attiré l'attention du Sénéchal lui-même.

La veille, au repas de famille, il en avait parlé — pourtant sans en paraître alarmé le moins du monde... car c'était un homme prudent, circonspect, et qui gardait, pour soi, le fond de ses pensées : On sait, en effet, que Nicolas de Garlande s'était inquiété — et pour cause — plus qu'il n'avait voulu le laisser voir à sa femme, et à ses gens, des faits et gestes des susdits Moines.

Paule, cependant, se remit, assez vite, de l'émotion qu'elle avait ressentie, tout d'abord.

C'était une femme de tête... il faut insister sur ce point.

Elle savait porter un jugement très sain, très raisonné, sur toutes choses.

Même, parfois, on l'avait vue affronter le danger avec un sang-froid exceptionnel.

Cela tenait au bon équilibre de son organisation, à sa santé robuste, qui lui donnait un esprit clairvoyant... Cela tenait, aussi, à la force qu'elle tirait de sa haute situation.

— Bah ! fit-elle... Que nous importe ?... Mon époux a vu les Moines... Il nous a parlé d'eux, hier... Leur présence, en ce pays, ne semblait pas le préoccuper outre mesure... Nous n'avons donc aucune raison de nous montrer plus inquiets qu'il ne l'était lui-même...

— C'est que Messire Nicolas ne savait pas, hier, ce que j'ai appris tout à l'heure.

— Quoi ?

— Le bruit court que les Moines sont venus, à Fontainebleau, dans le but...

— Achève...

Hubert se pencha vers la Dame de Garlande, et, tout bas :

— Dans le but d'attenter aux jours de Sa Majesté Philippe IV... fit-il.

— Qui t'a dit cela ?

— Le Fauconnier Charles, à qui l'on en a parlé, à Moret... et Jean, le grainier, qui le tenait de plusieurs habitants d'Avon, des Basses-Loges, et de Valvin.

La Dame haussa les épaules.

— L'imagination des habitants de ce pays a créé ces chimères, fit-elle... Cinquante religieux sont arrivés en la contrée, et vont, mendiant, dans les chaumières, ou dans les huttes des bûcherons qui vivent au milieu de la forêt... Pareil fait se produit fréquemment, et personne n'y prend garde... Mais, comme, cette fois, notre Sire, le Roi, est à Fontainebleau... tout change... Il y avait, peut-être, céans, cinquante moines, en réalité... Le lendemain de leur arrivée, on a prétendu qu'il y en avait cent... Le chiffre augmente de jour en jour... Maintenant, il y en aurait cinq cents, et plus encore, qui sait?... dans le pays !... Ce n'est pas tout : On va, disant que ces moines veulent attenter aux jours du Roi de France !... Quelle pitié !...

Cette réplique ne déconcerta point Hubert, qui paraissait sûr de son fait.

— Je vous assure... fit-il... je vous assure que...

Paule l'interrompit :

— Des gens qui veulent commettre un crime se cachent, et ceux-ci se montrent... dit-elle. De plus, il n'est pas besoin de se mettre à cinquante... à cinq cents, à plus forte raison... pour tenter un mauvais coup... Va, va, dans tous les cas, le Roi n'aurait rien à craindre de gens assez maladroits

pour agir de la sorte... Rassure-toi donc... Si mon époux ne s'est point alarmé, c'est qu'il n'y avait pas lieu de le faire... Tu sais qu'il est clairvoyant... Tu sais qu'il est l'un des plus dévoués serviteurs de notre Sire, le Roi, et que, si celui-ci n'était pas en sûreté, Nicolas ne serait pas si tranquille... Néanmoins, tu as fait ton devoir, Hubert, en me répétant ces propos qu'on a tenus devant toi... Le Sénéchal sera de retour, céans, avant longtemps, c'est probable... Il est en forêt, où il prépare une partie de chasse pour les Princes... Par suite, si, réellement, il y a tant de moines qu'on le dit, sous bois, il l'aura vu... Enfin je lui raconterai ce que tu viens de me dire, et, si cela est nécessaire, il avisera.

Quoique troublée, au fond, Paule s'était efforcée de relever le moral de son serviteur... ce, afin que, rassuré, il allât rassurer, d'autre part, les gens de la maison : Il importait que ces bruits, qui couraient, ne se répandissent point ; il importait que le Roi de France n'en eut pas connaissance.

Cependant, malgré les raisons que la dame de Garlande lui avait fournies, raisons qui l'eussent satisfait en toute autre circonstance, Hubert ne paraissait pas convaincu — et pour cause, ainsi qu'on va le voir.

— Pardonnez-moi... fit-il... notre Seigneur, et Maître : Messire Nicolas, ne pourra pas voir, par lui-même, en forêt, si les dires de nos gens, relativement au grand nombre de Moines qui errent, sous bois, sont exacts...

— Et pourquoi ?

— Parce que Messire Nicolas n'est pas dans la forêt, présentement.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— La vérité...

— Nicolas n'est pas occupé à préparer une battue pour...

— Non.

— Tu sais où il est ?

— Je crois le savoir.

— Explique-toi ?

— Messire Nicolas est à Paris, probablement.

— A Paris ?

— Oui.

— Comment as-tu appris cela ?

— Je suis prêt à le dire.

— Parle ?

— On a vu Messire Nicolas, ce matin, aux environs du « Gîte au Roi », à Villeneuve-Saint-Georges.

— Qui ?

— Un habitant de Moret, qui était allé, à Villeneuve, pour vendre du miel.

— C'est impossible.

— Le fait a été affirmé, au fauconnier Charles, qui me l'a répété tout à l'heure...

— C'est impossible, te dis-je.

— Il paraît, — je dois vous le dire encore, — que notre Seigneur, dont le cheval était fourbu, en a pris un autre, et s'est éloigné dans la direction de Paris.

— L'habitant de Moret a pu se tromper... Il s'est trompé, certainement... Mon époux n'est pas allé à Paris.

— Ce n'est pas tout.

— Dis le reste?

— Un courrier royal, venu de Paris, a été assassiné, dans un petit bois, près du « Gite au Roi ».

— Assassiné?... Un courrier royal?

— Oui... Un courrier qui a été vu, plusieurs fois, sur la route, depuis que le Roi, notre Sire, est à Fontainebleau... et qui, comme d'habitude, se rendait ici, c'est certain.

— Après?

— Messire Nicolas de Garlande a vu le cadavre...

— Eh! bien?

— On assure que notre Seigneur, après avoir vu, et reconnu, le courrier royal, a montré plus grande hâte, encore, de partir...

— Ah!

— Comme on tardait à lui amener le cheval demandé, par lui, pour remplacer le sien, qui était fourbu, ainsi que je vous l'ai déjà dit... il s'es impatienté, et, pour se faire servir plus vite, il a dû se nommer... L'habitant de Moret, de qui j'ai parlé, et qui l'avait reconnu, ne s'est donc pas trompé, comme vous le croyez : Il a bien vu notre Seigneur et Maître, Messire Nicolas de Garlande, et non un autre.

— Et... quelles conclusions tires-tu de ces faits?

— J'en conclus que, avant nous, — car il y voit plus clair, — Messire Nicolas s'est effrayé que tant de moines rôdent, aux alentours, au moment où notre Sire, le Roi, est dans le pays...

— Et puis?

— ...Qu'il savait, sans doute, — car on lui a fourni, je le crois fermement, des renseignements dont nous ne pouvons avoir connaissance, — que le Roi est en danger...

— Enfin...

— ...Qu'il est allé à Paris pour prévenir, du fait, de Hauts et Puissants Seigneurs ayant pour mission de veiller sur la vie de Sa Majesté Philippe IV, — et qu'il reviendra, de Paris, incessamment, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour sauvegarder les jours, précieux, du roi de France.

Paule se tut, un moment.

Muet, il avait assisté, patiemment, quoiqu'il souffrit beaucoup, aux effusions de sa fille et de son « noble gendre ». (P. 791.)

— Je dois convenir que tout cela est fort judicieusement déduit... dit-elle, enfin.

Elle redevint pensive.

— J'ai cru devoir vous prévenir de tout cela, reprit Hubert.

— Tu as fort bien agi...

La jeune femme réfléchissait toujours.

Que devait-elle faire, en cette occurrence, au mieux des intérêts de son époux ?

Enfin, elle parut prendre une résolution.

— Est-ce que ces nouvelles sont connues dans le pays? demanda-t-elle.

— De deux ou trois personnes, seulement... qui se trouvaient, près de moi, quand le fauconnier Charles me les a données.

— Eh! bien, il ne faut pas qu'elles se répandent.

Paule regarda, fixement, Hubert.

— Tu m'entends... reprit-elle

— J'entends... Maintenant que vous savez tout, vous êtes d'avis que nous ne nous sommes point alarmés à tort.

— Tu te trompes.

— Hein!

— C'est le contraire qui est exact.

— Quoi?... Vraiment... Je... Vous croyez donc, toujours, que nos craintes sont...

— Chimériques... oui-dà! dit la dame de Garlande, très gravement, avec une assurance superbe.

Hubert Huguet, cette fois, se montra stupéfait.

— Ainsi... les moines... risqua-t-il... les moines innombrables qu'on rencontre, à chaque...

— De simples mendiants qui font leur quête accoutumée.

Hubert poursuivit :

— Le complot contre la sûreté de notre sire, le Roi...

— Imagination!... Songe creux!... Balivernes!... Contes à dormir debout!...

— Mais...

— C'est pour cela qu'il importe, encore une fois, que ces fables, inventées par des oisifs, peut-être malveillants... ne soient pas répétées... Il importe que les gens de la contrée ne s'inquiètent pas mal à propos... Il importe que ces récits, absurdes, déjà grossis, ne prennent pas de plus grandes proportions... Qu'adviendrait-il, en effet, si le Roi, ou les Princes, en avaient connaissance?

Paule gagnait du terrain, c'était visible.

Peu à peu, elle imposait, à Hubert, de par son assurance excessive.

Pourtant, il n'était pas convaincu, encore.

— Enfin... osa-t-il dire... Messire Nicolas est bien allé à Paris... Le fait n'est pas douteux... Or, pourquoi aurait-il fait ce voyage, sinon pour...

La dame de Garlande, poursuivant son but, fort habilement, porta le dernier coup à son interlocuteur.

— Crains que ton Maître ne te reproche de t'occuper de choses qui ne te regardent point!... fit-elle, sévèrement... Oui, mon époux est allé à Paris... C'est bien vrai.

Le coup porta.

— Vous le saviez?... demanda Hubert, tout à fait décontenancé.

— Certes!... répliqua Paule, hardiment... Oui, je le savais...

— Ah!

La dame de Garlande reprit :

— Si mon époux n'a pas cru devoir annoncer qu'il irait à Paris... s'il a dit, au contraire, qu'il resterait, dans ce pays, pour organiser une partie de chasse, c'est qu'il avait des raisons pour agir ainsi...

— C'est autre chose...

— Des raisons graves, apparemment...

— J'ignorais...

— Il te saura mauvais gré, j'en suis sûre, de t'occuper, abusivement, de ses faits et gestes.

— Aussi... qui pouvait supposer...

— Et, plus encore, de révéler, maladroitement, à ceux qui ne doivent pas les connaître, des secrets que des serviteurs plus circonspects, plus dévoués, doués de plus de bon sens, n'auraient pas cherché à pénétrer...

Hubert se secoua comme un chien mouillé.

Il était ahuri, littéralement.

La leçon, savamment faite, donna les résultats que Paule en avait attendus.

— Par saint Hubert, mon vénéré patron, qui était plus sage, plus avisé, plus malicieux que moi... s'écria le second du Sénéchal... vous avez grandement raison!... En cette occurrence, je me suis conduit comme un béjaune!... J'ai dépassé mon droit... Et si Messire Nicolas m'en punit, ce ne sera que justice!...

Satisfaite, la dame de Garlande sourit, imperceptiblement.

— Va... va, fit-elle, finaudement... voilà que tu exagères encore...

— Dire que j'ai pu nuire à mon Maître, pour qui je suis prêt à céder ma part du Paradis!

— Tu ne risquerais guère, répliqua, en riant, la jeune femme... car Notre Père, qui est aux Cieux, ne recevra pas, certes, dans le séjour des justes, un mécréant tel que toi!

Et, après avoir articulé ces mots, plaisamment, elle ajouta, avec une grande bienveillance :

— L'intention de nuire, seule, est répréhensible... Or, en tout ceci, tu n'as agi que par...

— Sottise... j'en conviens, fit, humblement, Hubert.

Paule, toujours bienveillante, rectifia :

— Disons par naïveté... par excès de crédulité... par inconscience, et manque de réflexion.

— C'est bien vrai... Pas moins que le dommage peut...

— Tu m'as dit que deux ou trois personnes, seulement... ont entendu le récit du fauconnier?

— Mettons quatre ou cinq... répliqua Hubert, timidement.

— Mettons une douzaine... fit Paule.

— Oui... mais pas plus... je l'atteste!

— Bien!... On peut réparer le mal..,

— Je m'y emploierai de toutes mes forces.

— Va trouver tes compagnons...

— De ce pas.

— Dis-leur que tout ce qu'on a dit est faux.

— Je le leur dirai.

— Déclare, à tous, que je sais, pertinemment, que Messire Nicolas de Garlande est resté dans le pays...

— Je le déclarerai.

— Enfin, affirme, avec assurance, que mon époux, et moi, nous connaissons les raisons, toutes particulières, et aucunement dangereuses pour personne, de la présence des cinquante moines — je dis : cinquante...

— Cinquante...

— ...Qui errent dans le pays.

— Comptez sur moi...

— Va!

— A l'instant!... Et le grand saint Hubert veuille que ma sottise n'ait pas nui à mon Maître!...

Le second du Sénéchal s'éloigna, à grands pas... en levant les deux bras vers le ciel, comiquement, comme pour le prendre à témoin de sa sottise et de sa peine...

. . . . . .

Restée seule, Paule de Garlande secoua la tête, et dit :

— Il n'y avait pas autre chose à faire!... C'est égal, je suis inquiète!... Pourquoi donc mon époux est-il allé à Paris?... Oh! il me tarde, à présent, qu'il soit, enfin, de retour chez nous!...

Et, après un temps de silence, elle ajouta :

— On a vu ces damnés Moines, en plus grand nombre, aux environs d'Arbonne : Pourvu que mon père, qui est si timoré, en toute circonstance, ne s'en alarme point!...

Soudain, elle tressaillit.

Elle avait entendu du bruit, derrière elle.

Elle se retourna.

Or, à sa grande surprise, elle vit Hubert, qui revenait, vers elle, en courant.

— Sainte Vierge... murmura-t-elle, angoissée... que se passe-t-il donc?...

Il n'y avait pas plus d'un quart d'heure que le second du Sénéchal s'était éloigné.

— Voici Messire Nicolas... s'écria Hubert

Le visage de Paule s'épanouit, aussitôt.

— Dieu soit loué! dit-elle, à demi-voix.

Hubert ajouta :

— Notre Maître, et Seigneur, n'est pas seul...

— Ah! fit la jeune femme, surprise... Qui donc est avec lui?

— Maître Guillaume Lehurier.

— Mon père?

— Oui dà!... Les voici.

Cette nouvelle déconcerta la Dame de Garlande.

— Bien sûr, dit-elle... il est arrivé quelque chose!... Sainte Vierge, protège-nous!

Effectivement, le Sénéchal de Fontainebleau pénétra dans la cour, devant son logis, avec Maître Guillaume Lehurier.

XXVI

OU L'ON REVERRA MAITRE GUILLAUME LEMURIER, ANCIEN HOTELIER DU CHAPEAU ROUGE, PLUS AGÉ DE SEIZE ANNÉES, MAIS PLUS TIMORÉ QUE JAMAIS.

Nicolas de Garlande était couvert de poussière, à ce point que l'on ne distinguait plus la couleur des vêtements qu'il portait.

Ses longs cheveux, mouillés par la sueur qui coulait, à grosses gouttes, de son front, s'étaient collés, à ses tempes.

Cet homme, énergique, ne paraissait pas las, bien qu'il eut fourni, en moins de quatorze heures, une double chevauchée, extra rapide, quasi vertigineuse, de Fontainebleau à Paris, et de Paris à Fontainebleau.

C'est que, d'une part, il était dans la force de l'âge, en pleine puissance de son être par la maturité... et que, d'autre part, il était habitué, de longue date, aux fatigues, ayant vécu, toujours, en chasseur... en agriculteur, ou en guerrier, et ayant rompu son corps, assoupli ses muscles, par un exercice quotidien.

Le cheval qu'il montait... ce magnifique et très ardent cheval que lui avait donné Enguerrand de Marigny, — paraissait harassé.

La courageuse bête, aux flancs battants, à la croupe luisante, aux fines attaches, était, comme le cavalier qui l'avait menée, couverte de poussière et de sueur.

Sa bouche écumait.

Une vapeur se dégageait de ses naseaux presque saignants.

Sa crinière, sa queue, s'agitaient, pour chasser les mouches qui la piquaient.

Elle hennissait, et, du pied, frappait le sol.

Hubert Huguet, tout d'abord, du premier coup d'œil, avait vu la bête et, en connaisseur, il l'avait admirée.

Certes, il n'y avait pas, dans tout le pays... même dans les écuries du Roi... de cheval valant celui-ci.

Où son Seigneur, et Maître, avait-il trouvé une pareille monture... avec laquelle, certes, on pouvait, sans peine, parcourir au moins cinq lieues à l'heure?

Cependant, il avait pris la bête par la bride, et il la tenait, immobile.

Le Sénéchal, très lestement, mit pied à terre.

— Conduis ce cheval à l'écurie, dit-il à Hubert... Occupe-toi de lui... Toi-même, tu m'entends?... Je veux que tu en aies grand soin... La bête en vaut la peine, comme tu vois... Bouchonne-la... Mets, sous elle, haute et épaisse litière. Elle a besoin de se reposer, car je l'ai poussée ferme... Elle a, dans les jarrets, un invraisemblable nombre de lieues, parcourues, par nous, avec la rapidité d'un ouragan... Enfin, donne-lui un large picotin d'avoine, et que son râtelier soit garni du meilleur foin qu'il y ait en nos greniers... Va...

Hubert s'inclina, sans mot dire.

Maintenant, et après la leçon que la Dame de Garlande lui avait donnée, bienveillamment, il était tout à fait décidé à ne plus se préoccuper, désormais, que d'obéir, en serviteur dévoué, aux ordres de son Maître, sans chercher à en pénétrer le sens, sans tenter de s'expliquer les raisons cachées des choses, si étranges fussent-elles, qui se produisaient sous ses yeux.

Comme il s'éloignait, menant, par la bride, le cheval à l'écurie, le Sénéchal le rappela.

— Hubert... s'écria-t-il.

Celui-ci s'arrêta.

— Quand le cheval aura reçu tes soins... tu viendras me retrouver... il faut que je te parle.

— Bien! répliqua Hubert.

Il se remit en route, guidant la bête... marchant tête basse, et, volontairement, sans pensée.

Le Sénéchal, déjà, avait étreint sa femme.

— Ma douce Paule! dit-il.

Il la baisa, très affectueusement, comme eut fait un tout jeune époux, dans la joie de revoir, après une longue absence, une compagne adorée.

— J'avais grande hâte que vous fussiez de retour, Nicolas... fit Paule.

Elle rendit, avec effusion, ses caresses à son époux...

Ils eussent charmé quiconque les eut regardés, aux bras l'un de l'autre...

lui, robuste, vigoureux, très mâle... et elle... toute rose, si bien faite, si gracieuse, — tous les deux fort heureux de leur affectueuse étreinte.

Adorable spectacle à contempler, certes, que celui de jeunes amants, éperdus d'amour, et marchant côte à côte, cœur contre cœur; mais non moins charmant... et plus touchant, peut-être, celui que donnent deux époux, qui, après une union déjà longue, éprouvent, sinon les extases passionnées des jouvenceaux, du moins une joie profonde, quand ils échangent des caresses, très douces encore, en témoignage de la tendresse et de l'estime qu'ils se sont voués.

— J'étais inquiète, à votre sujet... reprit Paule, à demi-voix.

— Oui, je sais... répliqua Nicolas... il court, dans le pays, des bruits, qu'on vous a répétés, et qui vous ont alarmée.

— Juste!

Nicolas devint plus tendre encore, et poursuivit, d'une voix câline.

— Rassure-toi, ma chère aimée!

— Tu es là... répondit la Dame de Garlande... je suis rassurée!

Rien de plus tendre que ce cri de l'épouse, tranquille, en effet, près de son protecteur naturel.

Soudain, les époux entendirent, à côté d'eux, une sorte de plainte.

Dans la douceur de leur étreinte, ils avaient, pour un moment, perdu conscience, absolument, de ce qui se passait autour d'eux.

D'un même mouvement, ils se retournèrent.

Nicolas sourit.

Il avait vu son beau-père: Maître Guillaume Lehurier... assis sur une mule, qu'il écrasait de son poids, et de laquelle, sans aide, il ne pouvait descendre.

Le bonhomme avait une attitude extra comique.

Énorme, maintenant... obèse à un degré excessif... large, et rond, comme une futaille, il était comme effondré sur sa bête, aux flancs de laquelle ses deux jambes, très courtes, pendaient.

Il suait à grosses gouttes... car il s'était arrêté en plein soleil, et sa monture, entêtée... très lasse aussi, sans doute, avait refusé de faire un pas de plus, bien qu'il lui pressât les côtes, fortement, avec ses talons, et qu'il la poussât, de la bride, désespérément.

Muet, il avait assisté, patiemment, quoiqu'il souffrit beaucoup, aux effusions de sa fille et de son « noble gendre ».

Seulement, prêt à défaillir, il avait poussé, enfin, cette plainte qui devait attirer l'attention des époux.

— Pardonnez-moi... Maître Guillaume... dit le Sénéchal... En vérité, j'avais oublié que vous étiez là...

Tout en parlant ainsi, il s'était rapproché de l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge.

— Appuyez-vous sur moi.. reprit Nicolas... N'ayez pas peur : Je suis robuste... Passez votre bras autour de mon cou... Là... comme ça!... Bien!... Encore un effort... je vous le répète : N'ayez pas peur... Je ne plierai pas...

Maître Guillaume s'appuya sur son « noble gendre », qui lui prêta son aide, très vigoureuse, avec une patience et une adresse consommées.

La manœuvre, difficile; mais bien dirigée, aboutit, non sans peine.

L'ex-hôtelier se trouva, enfin, à terre.

Il dodelinait de la tête... s'ébrouait, comme un cheval effrayé.

Ses petites jambes, raidies, flageollaient... soutenant, mal, le poids énorme de son abdomen.

— Ça y est! fit le sénéchal.

— Ouf! murmura le gros homme, d'une voix éteinte.

Cependant, la mule, tout heureuse d'être débarrassée de son cavalier, se mit à gambader, à ruer, agita sa queue, et, finalement, se coucha.

— Je voudrais bien pouvoir en faire autant! déclara Maître Guillaume, avec un air d'envie éminemment plaisant.

Nicolas de Garlande appela un garçonnet qui passait, portant un panier de raisins.

— Conduis cette mule à l'écurie, ordonna-t-il, et dis à Hugues, de ma part, qu'il la soigne.

Le garçonnet obéit.

Paule s'était rapprochée de Maître Guillaume.

— Comment vous êtes-vous mis en route, mon père, pour faire, à dos de mule, et par une pareille chaleur, le voyage d'Arbonne à Fontainebleau? demanda-t-elle.

— Je te le dirai, ma fille, répliqua l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge. Mais, d'abord, donne-moi à boire : je meurs de soif!... Entrons dans la maison. Il y fait, assurément, moins chaud qu'ici... Viens, ma fille, viens.

— Appuyez-vous sur moi, maître Guillaume, dit le Sénéchal.

Le gros homme prit le bras de « son noble gendre »; il s'appuya, d'autre part, sur le bras de la Dame de Garlande, et, tous les trois, ils se dirigèrent vers la maison.

Ils y pénétrèrent bientôt.

Ils s'arrêtèrent dans la grand'salle, vaste pièce, meublée de hauts bahuts... de superbes dressoirs chargés de vaisselles en étain et en argent... de coffres massifs aux flancs sculptés... de bancs, d'escabeaux, de tables.

Maître Guillaume Lehurier s'effondra, plutôt qu'il ne s'assit, sur une chaise à bras, dont le siège était garni de moëlleux carreaux.

— Ouf!... répéta-t-il, satisfait. Qu'on est bien, ici!

Il devait être mieux, en effet, sur ce siège, que sur la selle de sa mule, où, pendant de longues heures, il avait été secoué en cadence.

Sa face, aux lourdes bajoues de graisse, s'épanouit.

— ... Que, plusieurs fois, la nuit, on a vu briller des lumières derrière les vitraux des croisées... (P. 800.)

— Oui... on est bien ici !... dit-il, encore, avec un sourire qui coupa, en deux, son masque rougeaud et grimaçant.

Paule mit, devant lui, une petite table, sur laquelle elle apporta un pot d'étain plein de vin, et un vaste gobelet.

Elle se disait, que, si son père était venu, à Fontainebleau, par cette chaude journée, et en pareil équipage, — lui qui aimait tant ses aises, — c'est qu'il y avait été contraint... et pour cause.

Quelle?

L'inquiétude qu'elle éprouvait, de ce fait, était mitigée, fort heureusement, — il faut insister sur ce point, — par la présence, à ses côtés, de son époux.

Elle emplit, de vin clairet, le gobelet, qu'elle offrit à son père.

— Buvez... dit-elle.

Maître Guillaume prit le gobelet.

Il le vida, lentement, par petites gorgées, non pour déguster, en gourmet, la boisson; mais pour le plaisir de sentir couler, plus longtemps, en son gosier desséché, un liquide frais.

Tout en buvant, il regardait sa fille, ainsi que son « noble gendre », et ses yeux semblaient répéter ce que sa bouche... maintenant trop gourmande pour pouvoir traduire sa satisfaction... avait articulé, tout à l'heure:

— Qu'on est bien, ici!

Soudain, ses petits yeux brillèrent.

Il cessa de boire, un moment, et, autant par bonhomie que par reconnaissance, il dit:

— Eh! quoi... mon gendre... vous n'avez donc pas soif?...

— C'est vrai! s'écria Paule, confuse, dépitée... Je ne vous ai rien offert, Nicolas!... Vous devez avoir besoin de vous rafraîchir, vous aussi!.. Excusez-moi, de grâce... Je suis toute préoccupée, et...

— Oh! moi... je pouvais attendre! fit, gaiment, le Sénéchal.

Par un geste gracieux, Paule lui offrit le massif gobelet d'argent dans lequel il buvait, d'ordinaire, et elle le remplit de vin.

— J'avoue que je boirai avec plaisir! dit Nicolas.

— Encore une fois, excusez-moi! répéta Paule.

— Je t'aime! répliqua le Sénéchal, à demi-voix.

Il leva son gobelet, et dit, galamment:

— A la longue et heureuse vie de mon épouse!

Maître Guillaume sourit.

Il leva son gobelet, à son tour, pour s'associer au vœu de Nicolas.

Le Sénéchal vida le gobelet d'un trait.

— Comment donc êtes-vous arrivés, céans, de compagnie? demanda la dame de Garlande.

Elle avait hâte de connaître les raisons qui avaient amené son père à Fontainebleau.

— J'ai rencontré Maître Guillaume à l'entrée du pays... dit Nicolas... non loin de la lisière de la forêt...

— Et, sur ma foi, mon gendre, j'ai été bien aise de vous rencontrer... fit le bonhomme Lehurier... car vous êtes un homme de tête, sans compter que votre bras est solide... Oui, j'ai été tout aise de vous rencontrer, parce que, à de certains moments, tels que celui où nous sommes... il est bon de

pouvoir s'appuyer, quand on est vieux, et sans forces, sur un gaillard de votre trempe !... Or, tout en venant ici, voyez-vous, je tremblais de ne pas vous y trouver...

— Et pourquoi donc ?

— Un de vos vignerons, que j'ai rencontré, sous bois, m'a affirmé que vous étiez allé à Paris, aujourd'hui... En vérité, cette nouvelle m'avait atterré...

Et le bonhomme, ayant soupiré, ajouta :

— Nous avons besoin de vous, à Arbonne, mon gendre...

— Ah !...

— Oui !... Il s'y passe des choses graves, ou, pour mieux dire, des choses effrayantes !...

L'expression de la physionomie de l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge s'était modifiée, soudain.

Son masque, éclairé, tout-à-l'heure, par son sourire — tant le bonhomme avait été satisfait de se trouver en présence de son gendre — exprimait, maintenant, — parce que Maître Guillaume était obligé, enfin, de songer à ces choses effrayantes dont il avait parlé — une terreur véritable.

— Bah !... fit Nicolas... Vous avez dû vous alarmer à tort... Vous m'avez déjà touché deux mots de tout cela quand je vous ai rencontré... et...

Le bonhomme Lehurier l'interrompit :

— Quand vous saurez tout, mon gendre... dit-il, de plus en plus effaré.. vous conviendrez que ma pauvre femme, et moi, nous avons eu, grandement, raison de nous alarmer... Oui, je vous le répète, il se passe, à Arbonne, des choses effrayantes.

— Quelles ? demanda Paule.

Son inquiétude s'aggravait.

Mais le Sénéchal demanda :

— Vous dites, Maître Guillaume, que votre femme : la mère de ma chère Paule, partage vos alarmes ?

Ce n'était pas pour rien que Nicolas de Garlande avait adressé cette question à son beau-père :

Il savait que Dame Alloyse Lehurier était une femme de grand bon sens... une commère délurée, qui n'avait pas froid aux yeux, et ne se laissait pas tournebouler l'entendement pour des fadaises.

Selon lui, si, réellement, Dame Alloyse s'était troublée, relativement aux faits dont s'était effrayé Maître Guillaume, il y avait des raisons sérieuses de s'alarmer.

Paule, ayant compris le sens de l'interrogation de son époux, attendit, aussi impatiemment que lui, la réponse de son père.

— Certes !... Alloyse partage mes craintes... dit l'ex-hôtelier... Qui ne les partagerait ?... Depuis ce matin, tout le monde tremble, en notre logis...

où nous vivions si tranquilles, hélas!... dans la paix que nous avons achetée par quarante années de travail... et où, maintenant, nous sommes en danger, c'est sûr.

— En danger? fit le Sénéchal.

— Oui, oui, en danger, répéta Maître Guillaume... Qui me dit que, à l'heure présente, ma maison n'a pas été mise à sac?...

— Bah!... Vous exagérez, je vous le répète, Maître Guillaume! insinua, encore, Nicolas.

— Qui me dit... poursuivit le gros homme... sans prendre garde au propos de son gendre... qui me dit que ma pauvre femme est vivante...

La Dame de Garlande regarda son époux.

Elle avait, pour sa mère, une grande affection : par suite, les paroles de Maître Guillaume l'avaient troublée.

Le Sénéchal s'en aperçut.

— Voyons... voyons, dit-il... encore une fois, vous exagérez... et vous effrayez Paule... Si le prétendu danger qui vous menace était si grand, vous ne seriez pas ici... Vous auriez envoyé l'un de vos serviteurs à Fontainebleau, pour m'appeler à l'aide... Vous seriez resté en votre logis, pour protéger dame Alloyse.

Ce à quoi maître Guillaume répondit, naïvement :

— Je me suis éloigné, de là-bas, précisément, pour me soustraire au danger...

— Bah! fit Nicolas, plaisamment... Voilà de la bravoure!

L'ex-hôtelier s'aperçut qu'il avait dit, trop nettement, la vérité, au grand détriment de son prestige.

Alors, il s'efforça de s'expliquer :

— Que pouvais-je faire, moi?... s'écria-t-il... Je ne suis pas un homme de lutte... Je suis, quasiment, impotent!... Je suis vieux, sans forces!... En la situation où je me trouvais, il valait mieux laisser, chez moi, mes deux serviteurs, jeunes, vigoureux, pour protéger ma femme, au besoin... Du reste, c'est elle, Alloyse, qui a voulu que je partisse... Soyez sûr, qu'elle attend, présentement, avec une impatience excessive, que je sois de retour, en notre logis, avec vous, mon gendre... Quand vous serez là, nous serons tranquilles... Prenez donc toutes les dispositions nécessaires pour que nous nous mettions en route le plus tôt possible.

Il n'en fallait plus douter, il s'était passé, à Arbonne, chez Maître Guillaume, des faits, qui, sans avoir la gravité que le bonhomme leur attribuait, devaient avoir, pourtant, une certaine importance, puisque Dame Alloyse Lehurier, femme de bon sens, s'en était alarmée.

Le Sénéchal le comprit.

Toutefois, il voulut connaître ces faits, avant de se rendre à Arbonne.

En toute autre occasion, certes, il n'eût point hésité à se mettre en route,

immédiatement, avec son beau-père ; mais on sait qu'il avait une besogne à accomplir, pendant la nuit prochaine — une besogne d'une importance exceptionnelle — pour le service d'Enguerrand de Marigny... or, la demande d'aide, inattendue, de Maître Guillaume, le gênait, ce jour-là, en ce sens, que, s'il se rendait à Arbonne, cela pouvait lui constituer des entraves à une heure, où, plus que jamais, il avait besoin de sa liberté pleine et entière.

En un clin d'œil, il s'était donc décidé à ne donner satisfaction, à son beau-père, que si, après avoir pris connaissance des faits qui s'étaient produits, en la maison de Maître Guillaume, il estimait que sa présence, à Arbonne, était absolument nécessaire.

— Mais... demanda-t-il... que s'est-il donc passé, chez vous ?

Paule attendait cette question.

— Je vais vous le dire... répliqua l'ex-hôtelier.

— Voyons ? dit le Sénéchal...

XXVII

LE PUITS QUI PARLE

Maître Guillaume s'expliqua ainsi :

— Vous savez, — car tout le monde le sait, s'en étonne, et s'en émeut, aux alentours, que, depuis plusieurs jours, la contrée est empoisonnée par la présence d'innombrables Moines, dont la bande, affamée, mendiante, grossit, davantage, de jour en jour.

— Après ?... Cela n'a rien d'inquiétant, à tout prendre... fit le Sénéchal, répétant, fort adroitement, ce que Paule avait dit, une demi-heure auparavant, à Hubert Huguet... Il est arrivé, souvent, à certaines époques, que des Moines se sont répandus, dans le pays... Ils y exercent leur métier de mendiants d'autant plus fructueusement que notre Sire, le Roi, ses fils, et leurs familiers, sont ici... et qu'ils bénéficient, par suite, de la présence de tant de hauts seigneurs, riches et généreux... Jamais on ne s'est alarmé de ce fait, qui est très naturel, en somme.

— D'accord !

— Eh ! bien ?

— C'est que jamais, aussi... poursuivit Maître Guillaume, les moines ne se sont répandus, en si grand nombre, aux environs... C'est que jamais ils n'ont été aussi hardis... aussi curieux... aussi insolents, même... Ils pénètrent partout, s'inquiètent de tout, interrogent, causent, font causer, observent...

et se livrent, très manifestement, au dire de tous les gens du pays, à quelque mystérieuse et très suspecte besogne.

L'ex-hôtelier répétait, quasi textuellement, ce que Hubert Huguet avait dit à la Dame de Garlande : Aussi bien, tout le monde, du reste, à la même heure, dans le pays, tenait les mêmes propos.

— Est-ce là ce qui vous a épouvanté? interrogea Nicolas.

— D'abord... répliqua Maître Guillaume.

— Il y a donc autre chose?

— Oui.

— Parlez...

— Vous savez, Nicolas, que j'ai de bonnes raisons d'avoir peur des Moines, et de les haïr... Vous savez que, jadis... il y a, présentement, un peu plus de seize années, — c'était en 1297, — j'ai failli être pendu par le fait d'un Moine...

Le bonhomme frissonna.

— Quand je pense à ce qui s'est passé, alors, j'en ai encore la chair de poule!... poursuivit-il. Il y a de quoi, certes!.. Notre Paule était toute jeunette, à cette époque... Elle doit se souvenir, pourtant, de ce gueux, que j'hébergeais, charitablement, parfois, parce qu'il était Bourguignon, comme moi, de ce Remi, que les clercs de la basoche, les escholiers du collège de la rue du Fouarre... mes hôtes habituels... admettaient à leurs banquets... Ah! le sacripant!... Un colosse... Il avait toute la tête de plus que moi... Et des poings!... Je revois, aussi, ce petit homme, une sorte de diablotin, tout noir, qui se trouva, avec lui, chez nous, la veille de l'incendie de la maison, à la Madone Dorée... et qui avait été envoyé, vers Remi, par un Moine... Jamais on ne sut ce qui s'est passé, en cette maison... où vivait une fille d'amour, qui recevait, quotidiennement, la visite de son amant!... Pas moins que, le lendemain, le Sire de Coucy, envoyé par le Roi — que Dieu garde! — voulut me faire pendre, parce que...

— Je connais l'histoire, Maître Guillaume... dit le Sénéchal. Passez... je vous prie.

— Ma vie n'a tenu qu'à un cheveu, mon gendre, ce jour-là... Et c'est ce Moine damné qui fut cause de tout... ce Moine qui avait envoyé, chez moi, le diablotin noir, — un suppôt de l'Enfer, bien sûr... pour préparer, avec Remi, le Bourguignon, la terrible aventure de la maison où vivait la fille d'amour...

— Après?

— Oui, oui, depuis cette époque, voyez-vous... j'ai peur des Moines... Dès qu'il s'en trouve un, sur mon chemin, je m'éloigne, aussitôt... Il me semble, quand j'aperçois la silhouette d'un de ces frocards, qu'il va m'arriver malheur...

Quand l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge était sur ce chapitre, il ne tarissait pas...

Il prenait joie à dire, — en l'exagérant, — quel danger il avait couru, alors.

Il était éminemment satisfait, quand il voyait ses auditeurs, bénévoles, pâlir, et frissonner, en écoutant son effrayant récit, qu'il brodait à plaisir.

— Ce fut ma faute !... poursuivit-il. Je n'aurais jamais dû recevoir, en une hôtellerie comme la mienne, des gueux comme ce Remi... Une hôtellerie où j'avais l'honneur insigne d'héberger des jeunes hommes qui sont devenus illustres... tels, par exemple, que Maître Gaucher Faber, actuellement chirurgien de notre Sire, le Roi !

La Dame de Garlande se troubla en entendant prononcer ce nom.

Défaillante, elle s'assit.

Le Sénéchal s'aperçut de l'émoi de sa femme.

Il s'approcha d'elle, et, tout bas, très tendrement, il lui dit :

— Sois forte, ma douce Paule !... Je t'aime, ma chère femme !

La Dame serra la main du Sénéchal, en guise de remerciement affectueux.

Un moment se passa.

Le Sénéchal attendit que Paule fût remise de l'émotion qu'elle avait éprouvée.

Soudain, impatienté, il s'écria :

— De par Dieu, Maître Guillaume... au fait... Vous perdez, — et vous me faites perdre, — un temps précieux, en récits inutiles... Si votre femme, Dame Alloyse, — que je respecte, et que j'aime, — est en danger, en votre logis, à Arbonne, ainsi que vous le prétendez...' il vaudrait mieux que nous allassions à son secours plutôt que d'écouter des histoires que nous connaissons, de longue date, attendu que vous nous les avez narrées cent fois...

— C'est juste, mon gendre... répliqua le gros homme... Vous avez raison... Je m'égare... mais je reprends...

— Enfin !...

— On vous a dit, sans doute, que, s'il y a beaucoup de moines, à Fontainebleau, à Morêt, partout, enfin, aux alentours de la forêt... c'est aux environs d'Arbonne qu'on en a vu le plus ?

— On me l'a dit, en effet... Poursuivez ?

— Selon toute vraisemblance, si ces moines — comme c'est probable, malheureusement — préparent quelque mauvais coup... c'est du côté d'Arbonne, n'en doutez pas, mon gendre... qu'ils opéreront.

— Après ?

— Cela dit... je vous supplie de voir, comme nous l'avons vu nous-mêmes... ma femme, moi, et mes gens... une corrélation, évidente, entre la présence, inexplicable, des moines, dans la région que j'habite, et le fait,

effrayant, ainsi que vous en conviendrez... qui s'est produit, chez moi, et que je vais vous raconter.

— Voyons le fait, Maître Guillaume ?... Je vous le demande pour la troisième fois, au moins.

— Voici... Vous savez que ma maison s'élève à la lisière de la forêt ?

— Après ?... Après ?

— Ne vous impatientez pas, de grâce... Tout ce que je vous dis est indispensable pour que vous compreniez mieux le reste.

— J'attends.

— Vous savez que, non loin de la mienne, s'élève une autre maison, plus importante, et qui, depuis longtemps, est inhabitée... depuis si longtemps, même, que je n'ai jamais vu — et il y a dix ans, vous vous en souvenez, que je me suis installé à Arbonne — l'homme à qui la demeure appartient...

— Après ?

— Je dois vous répéter, pourtant — détail que je vous ai révélé, naguère — que, plusieurs fois, la nuit, on a vu briller des lumières derrière les vitraux des croisées... fait qui nous a effrayés, comme vous savez... non sans raison, car, le lendemain, la maison mystérieuse était redevenue muette, et déserte, comme la veille...

— Après ?

— Vous conviendrez qu'il est étrange qu'on possède une habitation, fort belle, magnifiquement située, qu'on n'y vienne qu'à de très longs intervalles, et, détail aggravant, la nuit... sans que personne, au monde, vous voie entrer, ni sortir... Il y a du sortilège là-dessous, c'est clair...

— Je vous ai dit, déjà...

— A preuve que les gens du pays — et moi-même, du reste... poursuivit l'ex-hôtelier sans se soucier de l'interruption de Sénéchal... à preuve que nous ne passons, jamais, devant cette maison de l'Enfer, sans nous signer, dévotement... Tiens, on n'est que trop fondé à craindre que l'habitant de cette maison ne soit venu, sans qu'on l'ait vu, et que, embusqué derrière quelque croisée, il ne vous jette un sort !

— En réalité, Maître Guillaume, ainsi que je vous l'ai dit, déjà, quand vous m'avez exprimé les mêmes craintes, la maison voisine de la vôtre, appartient, d'après les renseignements, certains, qui m'ont été fournis, à un très haut dignitaire de l'Eglise... Il y vient, parfois, soit pour se reposer, au grand air, loin du tumulte des villes.., soit pour travailler — car on travaille, toujours, plus fructueusement, dans la solitude — soit enfin, ce qui est possible, après tout, pour y cacher quelque intrigue amoureuse...

— Mais...

— Dans tous les cas, il ne se montre pas, par crainte des indiscrets, ce qui est son droit, et ce que j'approuve fort... Tout cela est très simple...

— Oui!... Mon puits était éclairé, je le répète .. et éclairé par une lueur, assez vive, qui illuminait ses parois... (P. 806.)

Croyez bien qu'il n'y a là aucun sortilège... Il n'y en a nulle part, du reste... Tout effet a une cause, et les causes peuvent s'expliquer, toujours.

— Mon gendre, je vous admire.

— Ne m'admirez pas, Maître Guillaume, et poursuivez votre récit...

— Vous n'avez peur de rien.

— Excepté des pièges que peuvent me tendre mes ennemis.

— Vous ne croyez ni à Dieu, ni au Diable!

— Je crois en Dieu; mais je ne crains pas le Diable, parce que je suis un juste.

— Quel homme!... Quel homme!... Il a réplique à tout!...

— Parce que je n'appelle, jamais, que la raison, et le bon sens, à la rescousse.

— Il vous passerait sa conviction!

— Hélas!... Obtiendrai-je un pareil résultat?

— Avec lui, sans peur, on irait... jusqu'au fond des enfers, même, s'il lui plaisait de vous y conduire!

— Encore une fois, Maître Guillaume, poursuivez votre récit... Nous n'en arriverons jamais au fait, si, au lieu de suivre notre route, en ligne droite, nous nous amusons ainsi à battre les buissons... Quel rapport peut-il y avoir entre le fait, effrayant, que vous devez nous raconter, et la maison de ce haut dignitaire de l'Eglise qui est contiguë à la vôtre?

— Un très grand rapport.

— Alors, pour Dieu, expliquez-vous?

— Vous savez, mon gendre, que le jardin qui s'étend, derrière ma maison, est protégé, contre celui qui entoure la maison voisine — la maison ensorcelée — par un haut mur?

— Oui.

— Vous savez que, tout au bout de mon jardin, près de ce mur, il y a un puits?

— Eh! bien?

— Or — et c'est ici que mon récit va devenir effrayant...

— Voyons?

— Figurez-vous que, ce matin, je me suis levé de très bonne heure, comme à mon ordinaire, au petit jour... Les vieillards dorment peu... c'est connu.

— Maître Guillaume vous allez, encore, vous égarer...

— Non pas... Suivez-moi bien...

— Parlez?

— Je disais que les vieillards dorment peu... Ils dorment d'autant moins qu'ils sont plus inquiets, plus préoccupés... Or, je l'étais, inquiet, et préoccupé... parce que, pendant toute la journée, et la soirée, d'hier, j'avais

vu rôder, sans cesse, des moines, autour de ma maison, et de la maison ensorcelée...

— Au fait, maître Guillaume... Au fait...

— Caché derrière les croisées de ma demeure, au premier étage, j'avais observé, sans être vu, les allées et venues des frocards... Et, ce qui m'avait épouvanté, c'est que, deux fois, je m'étais aperçu qu'ils se montraient les deux maisons, et causaient, ensuite, longtemps, entre eux.

— Après?... dit Nicolas de Garlande.

Ainsi que Paule, il commençait à écouter, avec une attention soutenue, le récit de l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge.

Ce récit paraissait devoir être intéressant plus que le Sénéchal ne l'avait supposé, d'abord.

— Donc... poursuivit Maître Guillaume... comme j'avais passé une mauvaise nuit... pendant laquelle, à peine endormi, je m'étais réveillé, vingt fois, en sursaut, sortant d'affreux cauchemars... je me levai, plus tôt, encore, que de coutume... A peine s'il faisait jour... Une faible lueur illuminait l'horizon, du côté du Levant... C'était l'heure crépusculaire qui précède l'aube... Il faisait bon, dehors... L'air était très pur... J'aime cette heure matinale où se produit le réveil de la nature... Un charme, pour les yeux, pour les oreilles, pour l'âme... J'étais bien... J'aspirais l'air frais à pleins poumons... Je me sentais tout ragaillardi... Soudain, je frissonnai...

— Pourquoi?

— Par hasard, et comme j'errais à travers les allées de mon jardin, mes yeux s'étaient tournés du côté de la maison voisine...

— Alors?

— Une lueur brillait derrière l'une des croisées de cette maison, au premier étage.

— Ah! fit le Sénéchal, de plus en plus attentif.

— L'habitant de cette maison louche était donc chez lui, reprit l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge.

— Après?

— Et, comme d'habitude, il y était venu sans que personne l'ait vu passer.

— Après?

— Il y était venu, précisément, alors que cette légion de moines errait aux environs...

— Après?... Après?

— Ah! Ah! fit Maître Guillaume, triomphant... mon récit commence à à vous intéresser... et à vous effrayer, peut-être, si brave que vous soyez!... Je m'y attendais... Je suis bien aise, pourtant, de le constater...

— Poursuivez?

— Oui, le mystérieux, et louche habitant de la maison ensorcelée était

venu, chez lui, pendant la nuit qui suivait le jour où les moines s'étaient montré nos deux maisons... Avouez qu'il y avait bien de quoi s'effrayer?... Mais, tout cela n'est rien encore... Vous tremblez, dès maintenant, mon gendre... tu es effrayée, ma fille... or, que sera-ce quand vous saurez le reste?... Rien que d'y penser, je frémis!... Je n'ai plus une goutte de salive dans la bouche!... Paule, mon enfant, donne-moi, de rechef, à boire, je te prie...

La Dame de Garlande emplit, de vin, le gobelet du bonhomme, qui but, lentement, comme la première fois.

Nicolas, cependant, tout pensif, regardait droit devant lui, fixement.

— Racontez-nous... le reste — comme vous dites... Maître Guillaume?... demanda-t-il, bientôt.

— Voici, mon gendre... fit Maître Guillaume, en remettant son gobelet, vide, sur la table... Un moment, effrayé, je demeurai immobile... Il m'eut été absolument impossible, alors, de faire un pas... Pourtant, j'avais grande envie de rentrer en ma maison... de raconter le fait à Alloyse... Malgré moi, je regardais cette lueur, qui brillait derrière la croisée de la maison voisine.... Tout à coup...

— Tout à coup?...

— La lueur s'éteignit...

— Le jour avait monté, sans doute?

— Non!... On y voyait un peu plus clair; mais l'aube ne commençait pas encore à poindre... A peine si l'on distinguait les arbres, à cent pas de soi... Je fis quelques pas et je me trouvai tout près de mon puits... Là, accoté à la margelle de pierre, il y a — vous le savez — un banc... sur lequel je m'assis... J'en avais grand besoin!.. Sous moi, mes jambes flageolaient!... J'étais là, depuis un moment, déjà, lorsque, soudain, je me levai, d'un bond, stupéfait, frémissant, et plus que jamais épouvanté...

— Que s'était-il donc passé?

— J'avais entendu parler, près de moi.

— Près de vous?

— Je le crus, d'abord.

— Expliquez-vous?

— J'eus le courage — et je m'étonne, encore, de l'avoir eu — de regarder aux alentours.

— Eh! bien?

— Il n'y avait personne...

— Personne?

— Non!... Mon jardin était désert.

— Vous aviez eu une hallucination de l'ouïe?

— Non pas...

— Mais...

— J'avais bien entendu parler, tout près de moi.

— Pourtant...

— Attendez...

— Qu'est-ce qu'on avait dit?

— J'ai entendu parler; mais je n'ai pas compris les mots qui furent articulés... Je défaillais... Je tremblais de tous mes membres... Je maudissais l'idée que j'avais eue de sortir, si tôt... Je voulus appeler à l'aide; mais j'eus peur de voir surgir, à mes côtés, ces inconnus, de qui la voix avait retenti, à mes oreilles... J'eus peur qu'ils ne me fissent un mauvais parti... Et je dus me rasseoir... Je ne pouvais plus me tenir debout!...

— Et puis...

— Quelques instants se passèrent... Bientôt, j'entendis, de nouveau, les voix... Cependant, mon jardin était toujours désert... J'étais bien seul, en cet endroit... Cette fois, j'avais entendu, fort distinctement, prononcer mon nom... et, chose étrange, mon gendre...

— Quelle?

— Le vôtre.

— Ah!

— Oui!... Nicolas de Garlande... Je n'avais entendu que cela; mais je l'avais entendu, encore une fois... et j'en étais absolument sûr... Toujours avec un courage que je ne me soupçonnais pas, je me levai...

— Après?

— Oh! alors... mon épouvante devint telle, que je faillis tomber, la tête la première, dans mon puits...

— Pour quelle cause?

— C'était de mon puits que les voix sortaient...

— De votre puits?

— De mon puits, vous dis-je!... Mon puits parlait!...

— En êtes-vous sûr?... demanda Nicolas de Garlande, stupéfait, et, d'ailleurs, fortement intéressé, maintenant, par le récit de son beau-père.

— Si j'en suis sûr! répliqua Maître Guillaume... Ce n'est pas tout...

— Achevez?

— Non seulement mon puits — ensorcelé, comme la maison voisine — parlait; mais de plus...

— De plus?

— Il était éclairé.

— Eclairé?

— Oui!... Mon puits était éclairé, je le répète... et éclairé par une lueur, assez vive, qui illuminait ses parois, laissant voir, mieux qu'en plein jour, la nappe d'eau, stagnante, au fond, et les broussailles qui croissent aux interstices des murs..

— En vérité, Maître Guillaume, si vous n'avez pas rêvé, ceci est étrange... s'écria le Sénéchal.

— Je n'ai pas rêvé, mon gendre, croyez-le !... répliqua l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge... J'ai vu... J'ai bien vu... J'ai entendu... J'ai bien entendu... Et vous pouvez m'en croire...

XXVIII

OU NICOLAS DE GARLANDE SE DÉCIDE A AGIR

... Nicolas de Garlande n'écoutait plus son beau-père.

Il réfléchissait, profondément.

En vérité, le Sort le servait magnifiquement.

Tout d'abord, en écoutant Maître Guillaume Lehurier, le Sénéchal — ainsi qu'on l'a constaté — ne lui avait prêté attention que juste autant qu'il était nécessaire pour n'être pas incivil avec le père de Paule.

Peu à peu, cependant, il s'était rendu compte que les faits qui s'étaient produits, à Arbonne, chez son beau-père, avaient plus d'importance qu'il ne l'avait supposé.

Mais, après avoir entendu la révélation, dernière, de l'ex-hôtelier, Nicolas se sentit, soudain, enthousiasmé.

Oui, oui, le Sort le servait magnifiquement.

Comment ?

Il importe que cela soit expliqué... cela est indispensable pour la clarté de notre récit :

Après la conversation que le Sénéchal de Fontainebleau avait eue, au Palais, à Paris, avec Enguerrand de Marigny, en présence de Jehan de Saintray,... le ministre — on s'en souvient, sans doute ? — avait emmené Nicolas de Garlande, chez lui, en son logis privé.

Là,... et pendant que le Sénéchal, à la table du premier ministre du Roi de France, réparait ses forces, en mangeant, et buvant, avec un appétit de chasseur exténué... Enguerrand de Marigny lui avait fourni tous les renseignements, par lui obtenus, d'autre part — et, ce, dans le but de l'aider,... de l'armer, aussi, au moment où ce serviteur dévoué allait s'engager, pour Philippe IV, et pour la France, dans une entreprise, dangereuse, qui devait avoir de très graves conséquences politiques.

Marigny lui avait dit tout ce qu'il savait, sans hésiter.

Sans hésiter... car il pouvait se fier, entièrement, à Nicolas ?

Il lui avait montré toutes les pièces dérobées, par Sœur Dorothée, à l'Abbaye Royale de Maubuisson, dans la cellule du Révérend-Père Richard...

savoir : la missive du « Grand Maître », le livre de prières de l'Evêque-Moine, la traduction que celui-ci avait faite de la missive chiffrée, et l'image de cire envoûtée.

Nicolas de Garlande savait, donc, par Enguerrand de Marigny : 1° — que Marguerite de Bourgogne, poussée par le Père Richard, prêtait la main aux organisateurs d'un complot contre le Roi de France... 2° — que le Père Richard obéissait à un groupe d'hommes, mis en œuvre, dans un intérêt quelconque, par ce très mystérieux « Grand Maître »... et, 3° — enfin, que les conjurés se réuniraient, au cours de la nuit prochaine, en un lieu, inconnu, où se tenaient, d'ordinaire, leurs assemblées.

Nicolas savait, d'autre part, — nous avons expliqué comment il l'avait appris, par grand hasard — que le frère de Philippe IV : le comte Charles de Valois, se laisserait conduire, pendant la nuit prochaine... par le moine qui l'avait accosté, la veille, en pleine forêt... en un lieu, où le Sénéchal de Fontainebleau, pour le service d'Enguerrand de Marigny, s'efforcerait de s'introduire, lui-même, afin de savoir ce qui s'y produirait pour en informer le ministre.

Il venait d'apprendre, enfin, par son beau-père, — fait dont il avait eu connaissance, déjà, d'autre part, par les récits des habitants du pays, et par ses gens, même, depuis qu'il avait reparu dans Fontainebleau — que la masse des moines errant dans la contrée semblait s'être portée, surtout, du côté d'Arbonne...

Mais ce n'était rien, encore... il savait, de plus, maintenant, grâce à Maître Guillaume, que la maison voisine de la sienne... maison qui appartenait à un haut dignitaire de l'Église, était habitée, présentement.

Ce fait, rapproché de tous ceux que Nicolas de Garlande avait recueillis, lui donnait à penser.

Il s'était efforcé, jadis, de connaître le nom de ce dignitaire de l'Église qui se retirait, parfois... dans un but qu'on n'avait pu s'expliquer... en la maison sise, à Arbonne, proche de celle de Maître Guillaume; mais sans résultat...

A ce sujet, tous ses efforts avaient été vains.

Or, la présence, dans le pays, de ce dignitaire de l'Église, au moment où se préparait cette assemblée à laquelle Charles de Valois devait assister, au cours de la nuit prochaine, se rapportait, évidemment, aux menées, louches, des moines... répandus, en grand nombre, précisément sur ce point de la contrée.

Tous ces faits se tenaient, il n'en fallait pas douter.

Très probablement, le hasard avait fourni, au Sénéchal, — ainsi pensait, fort judicieusement, Nicolas de Garlande — des indices qui le conduiraient... s'il voulait se donner la peine de poursuivre ses recherches... à la découverte de la vérité.

— ... Lorsque je me trouvai hors de mon logis, trois d'entre eux, qui, manifestement, guettaient, aux abords de ma maison... (P. 811.)

Il n'avait qu'à suivre les fils qui se trouvaient, alors, entre ses mains.

Il avait, maintenant, des renseignements suffisants pour se mettre en campagne avec profit.

Seulement, il fallait agir vite, avec prudence, et adresse.

— Comment ce puits était-il éclairé?... se demandait-il, plus particulièrement intéressé par ce détail que Maître Guillaume Lehurier lui avait fourni, et qui avait, surtout, retenu son attention... Et comment les êtres,

quels qu'ils soient, qui se trouvaient, sous terre, proche de ce puits, ont-ils pu venir là?... Voilà ce qu'il faut que je sache, d'abord...

En homme avisé, et résolu, qu'il était, Nicolas de Garlande eut, tôt, pris une décision.

— Je vais aller à Arbonne... se dit-il... Je ne dois me trouver, dans la forêt, au rendez-vous que le Moine a donné, à Monseigneur Charles de Valois, que vers onze heures .. j'ai donc le temps nécessaire pour agir, là-bas, auparavant...

Toutes ces pensées avaient traversé l'esprit du Sénéchal en quelques minutes.

Et, cependant, Maître Guillaume Lehurier, toujours altéré, par la chaleur, par l'émotion, par la frayeur, avait vidé, pour la troisième fois, le gobelet de vin que Paule lui avait servi, sur sa demande.

La jeune femme, troublée par le récit de son père, regardait son époux non sans anxiété, et se demandait quelle décision il prendrait, après réflexion.

L'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge, ayant bu, reprit :

***

— Vous comprendrez aisément, mon gendre, maintenant, j'imagine, que j'aie été épouvanté... Il y avait de quoi, certes... convenez-en?...

— J'en conviens.

— Un moment, je demeurai immobile, près du puits, appuyé à la margelle... sans voix, sans pensée, sans forces... Je n'avais plus de jambes, plus de salive... Je ne pouvais ni appeler, ni me mouvoir... Soudain, je n'entendis plus rien... Les démons qui parlaient, dans mon puits, s'étaient tus... Puis, la lumière s'éteignit... Le puits redevint noir... J'attendis... Un grand quart d'heure se passa ainsi... Tout resta silencieux... Le puits ne s'éclaira plus...

Tout à coup, je vis reparaître la lueur derrière les croisées du premier étage de la maison ensorcelée... Il faisait jour, pourtant, alors... A l'horizon, du côté du Levant, une grande clarté montait... Le soleil ne devait pas tarder à paraître... Moi, j'étais toujours près du puits... Je n'osais pas m'éloigner... Enfin, un de mes serviteurs passa, non loin de là... Je pus l'appeler... Il arriva... Il m'aida à rentrer dans ma maison... Heureusement, j'étais affolé à ce point que je ne pus lui expliquer les causes de mon émoi... Du reste, ce serviteur est un simple, qui ne cherche pas midi à quatorze heures, et qui ne me demanda rien... Personne, par conséquent, chez moi — hormis ma femme : Alloyse — ne sait rien de ce qui s'est passé, là-bas...

Lorsque je fus un peu remis, de mon épouvante, je narrai tout à mon épouse... Nous tînmes conseil... Nous ne savions quelle décision prendre...

Plusieurs heures durant, nous hésitâmes... Après midi, seulement, Alloyse fut d'accord, avec moi, qu'il importait de vous prévenir de ces faits, mon gendre, et de vous prier de nous protéger... Je fis donc seller ma mule, et, aussitôt, je partis... Vous savez tout, à présent, Nicolas... A vous de savoir ce qu'il faut tenter pour nous mettre à l'abri des dangers qui nous menacent...

Le Sénéchal n'avait écouté, que fort distraitement, la fin du récit de Maître Guillaume.

Il demanda, pourtant :

— Quand vous fûtes hors de votre logis, sous bois, rencontrâtes-vous des moines?

— Oui, certes!... répliqua l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge.

— En grand nombre?

— En très grand nombre... Je vous l'ai déjà dit : En cette partie de la forêt, il y a, si l'on peut ainsi s'exprimer, autant de frocards que de brins d'herbe...

— Naturellement, ils vous virent?

— Oui.

— Parurent-ils surpris, ou inquiets, de vous voir vous mettre en route?

— Pardieu!... Depuis trois jours, on ne peut faire un pas, chez soi, hors de chez soi, sans qu'ils épient vos moindres faits et gestes.

— Vous suivirent-ils?

— Ostensiblement, non...

— Vous croyez donc qu'ils vous ont suivi, sous bois, sans se faire voir?

— Je le crois... D'autant mieux...

— D'autant mieux?

— D'autant mieux que, lorsque je me trouvai hors de mon logis, trois d'entre eux, qui, manifestement, guettaient, aux abords de ma maison, se réunirent, et tinrent un conciliabule... Il est probable que, au moment où je disparus, au tournant de la route, l'un d'eux se jeta dans le fourré, à ma poursuite.

— Vous n'en êtes pas sûr?

— Non!... Mais c'est plus que probable.

— Ces moines doivent donc savoir, à cette heure, que vous êtes venu ici?

— N'en doutez pas.

Nicolas réfléchit encore.

Un moment se passa.

Hubert Huguet reparut dans la salle.

Après avoir donné ses soins, en personne, au cheval, magnifique, ramené, de Paris, par le Sénéchal, le fidèle serviteur avait obéi à l'ordre de son maître, qui — on s'en souvient, sans doute — l'avait prié de venir le rejoindre.

XXIX

PRÉPARATIFS DE DÉPART

— C'est fait... dit-il... La bête est repue... Elle repose, sur une haute litière...

— Bien! répliqua le Sénéchal.

Après un temps de silence, il reprit :

— Maintenant, Hubert, voici ce que j'attends de toi.

Il avait pris une résolution qu'il allait mettre en œuvre, incontinent, en homme d'action, qu'il était.

— Parlez? fit Hubert.

— Tu vas atteler deux chevaux... deux bons chevaux, à mon char... Nous irons à Arbonne, chez mon beau-père... Nous souperons, chez lui, ce soir, et nous y passerons la nuit... Maître Guillaume, mon épouse Paule, et moi, nous monterons dans le char... Je conduirai les chevaux... Toi, tu nous suivras, monté sur la mule de mon beau-père... Va...

— A l'instant.

— Il faut que nous soyions prêts à partir dans dix minutes.

— Nous partirons dans dix minutes.

Hubert se disposa à sortir pour exécuter les ordres du Sénéchal.

Celui-ci le rejoignit, sur le seuil de la porte.

Tout bas, il lui dit :

— Il importe que nos gens, et les habitants du pays, sachent que nous nous réunissons, à Arbonne, chez mon beau-père, pour fêter un anniversaire de famille.

— Bien!

— Il importe, poursuivit Nicolas... qu'on sache, aussi, que l'invitation de Maître Guillaume nous a été faite il y a plus de six semaines.

— Bien!

— Répands ces bruits adroitement...

— Comptez sur moi.

— Il ne faut pas qu'on prête, à notre réunion de famille, un sens qu'elle n'a pas... qu'elle ne doit point avoir... que je ne veux pas qu'elle ait!

Nicolas prononça ces derniers mots sur un ton grave, et impérieux, qui imposa à Hubert — encore sous le coup, du reste, de la leçon que lui avait donnée la Dame de Garlande, peu avant le retour du Sénéchal en son logis.

— Comptez sur moi! répéta-t-il.

— Encore un mot... fit Nicolas, plus bas encore.

— Dites?

— Il est nécessaire que tu sois armé...

— Armé?

— Oui!... Prends ton couteau le plus solide, le plus tranchant, le plus affilé, et le mieux emmanché...

— Bien!

— Mais, cache-le... ou, tout au moins, ne le porte pas ostensiblement.

— C'est convenu.

— Va...

Hubert sortit.

Il était inquiet, certes, car il pressentait bien qu'il se passait quelque chose de grave; mais, stoïque, il était décidé à ne plus chercher à se rendre compte de rien... il était décidé à obéir à Nicolas, à le suivre, partout où il lui plairait de le conduire, et à se faire tuer, au besoin, sans mot dire, si cela était nécessaire, pour le service de son Seigneur et Maître.

Nicolas de Garlande était la tête... lui, Hubert, n'était que le bras — il agirait donc, selon les volontés de celui à qui il devait tout son sang, même, jusqu'à la dernière goutte...

. . . . . .

... Le Sénéchal, cependant, était revenu dans la salle.

— Maître Guillaume, dit-il, nous allons nous rendre à votre vœu...

— Bien!

— Paule, et moi, nous vous reconduirons, à Arbonne, tout à l'heure...

— Très bien!

— Et nous y resterons... jusqu'à demain.

— Parfait!

La grosse face de l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge s'était épanouie.

— Merci, mon gendre, fit-il... Je n'attendais pas moins de vous... Votre présence, en notre maison, en éloignera tout danger... Du reste, vous êtes vaillant; votre bras est solide... et, au besoin, vous sauriez nous défendre...

— Certes!

— Quand vous serez chez nous, nous n'aurons rien à craindre de personne... Je suis aise de vous avoir convaincu que tout ce qui se passe, là-bas, est louche, et, même, effrayant.

— Effrayant?... Non pas!... répliqua Nicolas, pour rassurer le bonhomme... Louche?... Le mot est excessif...

— Pourtant...

— Je vous concède, Maître Guillaume, que ce qui se passe, à Arbonne, est de nature à piquer ma curiosité...

— Mais...

— J'entreprendrai l'excursion, d'abord pour avoir le plaisir de demeurer, en votre compagnie, et en celle de Dame Alloyse, mon amée belle-mère, pendant quelques heures, ce qui sera fort agréable à ma chère Paule, autant qu'à moi-même...

— Merci.

— Et puis, parce que, en observant, attentivement, là-bas, autour de nous, j'apprendrai, peut-être, des choses intéressantes.

— Certainement, mon gendre..., certainement!

— Des choses qui me seront utiles.

— Fort utiles.

— Je suis curieux, Maître Guillaume, par nature...

— Je le sais...

— Et par devoir, aussi.

— Vous avez charge, en ce moment, pendant que Notre Sire, le Roi, est à Fontainebleau, de protéger ses jours.

— Ils ne sont point en péril, Maître Guillaume... grâces en soient rendues au Ciel!

— Qui sait?

— Non!... Vous vous êtes exagéré, et cela est excusable, en somme, les dangers de la situation.

— Ce puits qui parle...

— A-t-il parlé?

— Il a, fort distinctement, prononcé votre nom et le mien.

— Est-ce bien sûr?

— Ce puits qui s'est éclairé, soudain...

— N'avez-vous pas été dupe de vos sens?

— En vérité, Nicolas... clama Maître Guillaume,... vous en arriveriez à me faire douter de ce que j'ai entendu, de ce que j'ai vu, et de moi-même, enfin!

Le Sénéchal se mit à rire.

— Plût à Dieu que vous en doutiez si cela devait vous rassurer, complètement, sur ses dangers, qui, à mon avis, ne sont qu'illusoires... fit-il...

— Illusoires!... Illusoires!... C'est tôt dit...

— Oui, illusoires!... Il paraît constant que l'habitant de la maison voisine de la vôtre, à Arbonne — ce haut dignitaire de l'Église dont le nom m'est inconnu... est chez lui, en ce moment c'est un fait...

— Soyez-en sûr.

— Selon moi, ainsi que je vous l'ai déclaré, déjà, il cache, en cette maison, quelque intrigue amoureuse... C'est son droit... C'est pour cela qu'il prend les précautions désirables pour éviter les indiscrètes investigations des gens du pays... N'est-ce pas tout à fait naturel?...

— Mon gendre...

— Cependant, à malin, malin et demi... Si votre voisin est rusé, je suis adroit...

— C'est vrai.

— Je vais donc profiter du renseignement que vous m'avez apporté, Maître Guillaume, pour essayer de voir ce prince de Notre Sainte Mère l'Église... de le reconnaître, si c'est possible... Qui sait?... Cela me servira un jour... Du reste, en admettant que mes démarches n'aboutiraient point, elles m'amuseront toujours...

— Elles aboutiront.

— Je suis chasseur... aussi, quand il s'agit de rechercher une piste, au pourchas d'un gibier quelconque, même, en certain cas, d'un gibier humain, cela me met en liesse...

— Je vois bien que vous ne partagez pas mes craintes, pourtant très justifiées.

— Que voulez-vous?... Je suis optimiste en toutes choses... Je ne peux pas m'imaginer que le mal existe, ici-bas, à l'état latent... Je crois que l'homme est égoïste... qu'il s'efforce de satisfaire ses vices, ou ses passions; mais non qu'il est foncièrement mauvais... Encore une fois, votre voisin est un amoureux, qui cache son bonheur, et voilà tout...

— Mais, les moines innombrables, qui...

— Ils rançonnent le pays... Comme les sauterelles qui s'abattent sur les moissons, en terre africaine, ils disparaîtront quand ils auront dévoré tout ce qu'il y avait à dévorer, céans.

L'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge soupira... leva les bras... et répéta ce qu'il avait dit, déjà :

— Quel homme!... Quel homme!... Il a réplique à tout!... Il ne croit à rien!... Rien ne l'étonne, ne l'émeut, ne l'effraie!... Mon gendre, vous êtes, vraiment, un homme fort!...

Nicolas sourit, pour la deuxième fois, amusé — malgré ses préoccupations — par les naïves réparties de son beau-père.

— En vérité, reprit celui-ci,... maintenant, tout de bon, j'en arrive — chose invraisemblable! — à me demander si je n'ai pas rêvé.

Paule, qui avait compris le jeu de son époux, demeurait inquiète, pensive.

Elle se disait que tout ce qui se passait était grave.

Elle pressentait que Nicolas était en présence d'un danger imminent, au devant duquel, courageusement, pour le service du Roi, et de la France, il allait courir... et cette idée la faisait frissonner.

Le Sénéchal se rendit compte, exactement, de ses pensées : Un époux aimant devine, toujours, les angoisses de la créature aimée...

Or, il voulut la rassurer, elle aussi.

Mais, pour y arriver, il fallait s'y prendre d'autre façon qu'avec Maître Guillaume.

Lors, Nicolas de Garlande reprit :

— Mon char, tout attelé, prêt à nous conduire à Arbonne, sera, dans la cour, tout à l'heure... En attendant, Paule, et moi, nous allons nous préparer à nous mettre en route...

— Bien !

— Il importe que je change de vêtements... Ceux que je porte sont couverts de poussière...

— Très bien !

— Pendant que je m'habillerai, Maître Guillaume, buvez...

— Cela me convient.

— Nous serons de retour avant longtemps...

— Allez, allez, Nicolas, fit l'ex-hôtelier... Je ne vivrai pas assez d'ans pour remercier le Ciel de m'avoir donné un gendre tel que vous !

Nicolas de Garlande sourit encore.

Il prit, par la taille, très galamment, sa chère Paule, et il l'emmena... cependant que Maître Guillaume versait, dans son gobelet, tout le vin qu restait, encore, au fond du pot que sa fille lui avait servi...

XXX

CONVERSATION CONJUGALE

... Un moment après, les époux de Garlande se trouvèrent, au premier étage de leur logis, dans la chambre conjugale... une très vaste pièce, au milieu de laquelle se dressait le lit, immense, où reposaient Nicolas et Paule.

Cette pièce était pleine de magnifiques coffres... en bois richement sculpté... de sièges à bras, d'escabeaux, de carreaux, faits avec des étoffes précieuses, tissées de soie, brodées de fils d'or et d'argent...

Le Sénéchal avait entassé, là, avec un indicible plaisir, une joie profonde d'amant, tout ce qui pouvait plaire à celle qu'il chérissait, tout ce qui devait rehausser sa beauté ; il avait voulu que cette pièce constituât un cadre digne de cette Paule, à qui il avait donné son âme, et qui était la souveraine, respectée, du cher logis familial.

Nicolas passa, tout aussitôt, dans une chambre voisine, où il ôta ses vêtements, poudrés à blanc par la poussière des routes... ce, pendant que Paule — qui ne laissait, à personne, le soin de s'occuper de son époux — tirait, d'un coffre, les habits que le Seigneur de Garlande allait endosser.

— Tu es valeureux et noble... Je t'aime !... Je suis fière de toi !... Va !...
Le Sénéchal descendit... (P. 824.)

Le Sénéchal accomplissait, toujours, vite, toutes ses besognes; il se trouva prêt en un clin d'œil... bien qu'il eût fait des ablutions, très nécessaires, après une longue chevauchée, au soleil, par une accablante chaleur.

Il avait endossé un costume de fête... en soie... chamarré de broderies délicates, et sous lequel il avait tout à fait bon air.

Ce costume avait été choisi, par lui, à dessein : Il importait que les

gens qui le verraient, allant à Arbonne, fussent bien convaincus qu'il se rendait, chez son beau-père, pour y faire liesse, et non qu'il se mettait en campagne dans un but mystérieux.

Mais, de même qu'il avait recommandé à son second : Hubert Huguet... de s'armer, inostensiblement, de son couteau « le plus solide, le plus tranchant, le plus affilé, et le mieux emmanché... » de même, il prit, à une panoplie d'armes de guerre, de chasse, et de parade, qui se trouvait dans sa chambre, — une sorte de stylet, de provenance italienne, une arme superbe, et terrible, tout à la fois... dont la lame, en gouttière, fine, longue, acérée, eut, d'un coup bien appliqué par une robuste main, percé... même, une plaque d'acier.

Il dissimula, prestement, cette arme sous son habit... mais pas assez vite, pourtant, car Paule, qui, sans en avoir l'air, observait, muette, tous ses mouvements... vit son geste — se rendit compte de ce qui se passait, et, de plus en plus inquiète, dit :

— Il est donc vrai que tu crains de courir des dangers, là-bas?

Nicolas la regarda, fixement.

— Oui ! fit-il.

— Ah ! murmura Paule, toute apeurée, frissonnante.

Le Sénéchal savait que, avec sa femme, il valait mieux agir de franchise.

Elle était une de ces créatures, énergiques, qui veulent qu'on ait foi en leur courage, en toutes circonstances.

— Tu es allé à Paris? demanda-t-elle, après un moment de silence.

— Oui.

— Tu as vu Monseigneur Enguerrand de Marigny?

— Oui.

— Ainsi... comme on l'affirme, dans tout le pays... il se trame, céans, un complot?

— Oui.

— Contre Notre Sire, le Roi?

— Oui.

— Par la Vierge sainte, Nicolas... ajouta Paule, frissonnante, j'ai peur !

Très grave, le Sénéchal répliqua :

— Il y a de quoi, certes!

Paule se signa, dévotement.

Puis, elle reprit :

— Les renseignements que mon père t'a donnés te sont utiles?

— Fort utiles !... Ils complètent, de la manière la plus fortuite, la plus inattendue, et la plus heureuse, ceux que j'ai recueillis, déjà, par moi-

même, et ceux que m'a donnés, à Paris, Monseigneur Enguerrand de Marigny.

— Donc... ces Moines...

— Ces moines sont venus en ce pays, c'est plus que probable, pour obéir à ceux qui les mènent, dans un but politique criminel... et pour les servir.

— Quant à l'habitant de la maison voisine de mon père, à Arbonne...

— Il se pourrait qu'il fût — je commence à le croire — le metteur en œuvre, inconnu, et bien caché, de tout ce qui se passe.

— Par suite, là-bas...

— Là-bas, si je m'y prends adroitement — et je ferai tout ce qu'il faudra pour cela, comme tu penses — je mettrai la main, peut-être, sur le nid où s'agitent les hommes qui complotent contre la sûreté de Sa Majesté Philippe IV... C'est cette nuit même, je le sais, que l'assemblée des conjurés doit se tenir.

— Cette nuit...

— Oui.

— Où ?

— Je l'ignore encore... Mais, selon toute vraisemblance, — et l'on peut parler ainsi, maintenant, grâce aux renseignements, fort importants, encore une fois, que Maître Guillaume m'a apportés, sans s'en douter — aux environs d'Arbonne... Du reste, au dernier moment, je connaîtrai l'endroit où aura lieu l'assemblée...

— Comment?

— Je te le dirai...

— Quand?

— En route... Pendant que nous nous rendrons à Arbonne.

— Est-ce que tu comptes assister à cette assemblée?

— Certes !

Paule, frissonnante, étreignit son mari.

— Mon Dieu !... Nicolas !... Mon époux !... fit-elle... Je tremble !... Tu m'épouvantes !...

— J'assisterai à cette assemblée... Il le faut... répondit le Sénéchal, jouant, toujours, le rôle qu'il avait voulu jouer pour convaincre sa femme.

— Mais...

— Je l'ai promis, formellement, à Monseigneur Enguerrand de Marigny.

— Quel danger... pour toi... si l'on te voit... si l'on te reconnaît...

— On ne me reconnaîtra pas...

— Pourtant...

— Et, si l'on me reconnaît...

— Eh ! bien?

Nicolas de Garlande répliqua, d'une voix forte :

— Si l'on me reconnaît — car il faut tout prévoir — il est probable que je paierai, de ma vie, mon excessive témérité.

Paule jeta un cri.

Elle étreignit, plus passionnément encore, son époux tant aimé.

Elle tremblait.

Elle avait pâli.

— Toi !... Toi !... Mourir !... Nicolas !... clama-t-elle... Sainte Madone, aie pitié de ton humble servante !

Puis, elle reprit :

— Je ne veux pas que tu t'exposes ainsi... Je ne veux pas que tu coures tant de risques... Je ne veux pas que tu assistes à cette assemblée...

Elle était hagarde.

Ses yeux brillaient comme des braises au fond d'un four.

— Dis... dis que tu n'exposeras pas une vie qui m'est si précieuse, Nicolas ?...

Et, comme le Sénéchal ne lui répondait pas, elle poursuivit :

— Mourir !... A la force de l'âge !... Mourir !... Quand on a tant peiné pour être heureux, et quand on l'est, enfin, au delà de toute expression !... Est-ce que c'est possible ?... Non !... Non !... Cela ne sera pas !... Il ne faut pas que cela puisse être... Je ne te quitterai pas... Je m'attacherai à tes pas... Si je suis impuissante à te retenir... je te suivrai... Je partagerai tes dangers... Et, si tu meurs, je mourrai !... Le même coup qui te frappera nous atteindra tous les deux !...

Nicolas de Garlande se taisait toujours.

Fortement ému, au fond, il demeurait calme, pourtant, en apparence.

Il attendait une accalmie, qui devait se produire — quand l'exaltation, très naturelle, qui secouait Paule, alors, étant tombée, elle pourrait mieux réfléchir, et juger, plus nettement, la situation où ils se trouvaient.

La jeune femme ajouta :

— Oui, oui, je sais... ta charge te crée des obligations... Homme de cœur que tu es, tu veux les remplir... Soit !... Mais, tu as, aussi, des obligations envers moi... Ta vie m'appartient... Ta vie fait ma vie... Je dis que tu n'as pas le droit de disposer d'une existence à laquelle sont liées, et de laquelle dépendent, tant d'autres existences... Ne te dois-tu pas à cette foule de serviteurs qui t'aiment, qui t'estiment, et te respectent, avec raison ?... Sans chef, sans maître, capable de les diriger, de les servir, de les défendre, que deviendront-ils ?... Ils ne sont que par toi, seul... Toi disparu, ils se disperseront... Ils mèneront, misérables, une existence précaire, au lieu de l'existence heureuse que tu leur as faite... Nicolas, tu te dois à eux... Tu te dois à ces gens qui vivent auprès de nous, et de par nous...

Le Roi... le Roi, le Roi a des fils ; il a un frère... il a des vassaux,

innombrables, qui, avant toi, ont le devoir de sacrifier, pour lui, leur vie... Il leur a donné des titres; il les a faits grands parmi les plus grands, riches parmi les plus riches... c'est à eux qu'il appartient d'agir, en cette circonstance... Monseigneur de Marigny, lui-même, aurait dû se mettre en campagne... au lieu de te donner pareille mission... Tout au moins, il aurait dû informer le Roi de ce qui se passe, et celui-ci, certes, n'aurait eu que le choix entre tant de chevaliers qui vivent en sa maison... Du reste, il en est temps encore... Il faut prévenir notre Sire, le Roi... Lui-même, il se gardera... Quelle difficulté, pour lui, d'envoyer une bande d'hommes, armés, pour s'emparer des conjurés?... Le Roi comprendra cela... Il voudra conserver, près de lui, un serviteur aussi dévoué que toi... C'est dit : je t'ai convaincu; tu vas aller voir le Roi... Il agira... Tiens, je dirai plus : S'il t'ordonne de risquer ta vie pour lui,... eh ! bien,... tu lui obéiras...

Paule, épuisée, attendit... anxieusement, la réplique de Nicolas de Garlande.

Toujours très calme, en apparence, — car, au fond, encore une fois, il était profondément troublé, profondément ému... il serra, tendrement, dans ses bras, sa femme idolâtrée, toute frissonnante; il la baisa, avec attendrissement... mettant toute son âme dans cette longue et passionnée caresse; puis, il dit, d'une voix vibrante, presque solennellement :

— Seul, ma Paule bien aimée, je peux accomplir l'œuvre qui sauvegardera le Roi de France !

— Seul ? répéta la jeune femme, interdite.

— Oui !

— Pourquoi ?

— Tu vas le savoir.

Nicolas, alors, raconta, à sa femme, ce qu'il avait raconté, déjà, à Enguerrand de Marigny... savoir : Ce qui s'était passé, la veille, dans la forêt, entre le Moine et Monseigneur Charles de Valois, frère de Sa Majesté Philippe IV...

— C'est à cause de cela... ajouta-t-il... que j'ai dû entreprendre mon voyage à Paris.

Il raconta, encore, ce que Marigny lui avait confié, relativement aux faits et gestes de Marguerite de Bourgogne, et du Révérend Père Richard à l'Abbaye Royale de Maubuisson.

Oh ! Il pouvait tout dire à la Dame de Garlande... tout — sans crainte d'aucune sorte.

Il le savait.

C'est pour cela qu'il n'avait point hésité à s'expliquer, avec elle, à ce sujet, sans réserve.

Paule, maintenant, demeurait pensive, déjà à demi convaincue.

Nicolas, qui avait attendu ce résultat, reprit :

— Je me trouve donc engagé, dans toute cette affaire, et il ne m'est pas

possible, pour mon honneur, de reculer : Il faut que tu en conviennes?... Seul, je le répète, je dois réussir, en tout ceci... Mon devoir me commande... Or, j'ai toujours rempli mon devoir!... Pas un des miens, jusqu'ici, n'a failli au sien... C'est pour cela que notre maison a grandi... C'est pour cela que nous sommes forts... C'est pour cela que nous sommes respectés, et aimés... Veux-tu que, moi, le dernier d'une race de preux, je sois un félon?...

Non!... Tu as l'âme trop haute pour ne pas comprendre que je dois tout entreprendre, cette nuit, même au risque de ma vie, pour l'honneur de mon nom, et pour le salut d'un grand roi, qui fait, de notre France, une terre d'où se dégagera la lumière qui éclairera le monde!... Tu parlais des fils du roi, de ses chevaliers les plus hauts, et tu disais qu'il doivent, avant moi, donner leur vie à celui qui les a élevés... Non... Dans toute lutte entreprise, les plus grands ne doivent pas s'exposer les premiers..: Leur existence est plus indispensable que celle des soldats; il faut qu'ils la préservent... Je ferai donc mon devoir, comme toujours, selon l'exemple que j'ai reçu des miens... Je suis brave, adroit, rusé, et je réussirai, peut-être...

Puis, après un temps de silence, le Sénéchal reprit, d'une voix très grave, avec une indicible noblesse.

— Si je succombe,... je succomberai, glorieusement, pour le service de mon suzerain, à qui j'ai juré fidélité, obéissance, dévouement... et pour mon pays, que je veux grand... Je serai honoré, dans la mort... Mes aïeux seront contents de moi... Ils frémiront de joie, d'orgueil, au fond de leur tombeau... Quant à toi, ma chère, ma bien aimée Paule, tu porteras, fièrement, mon nom, que j'aurai fait plus noble encore... La protection du Roi te sera, de plus en plus, acquise... Tu poursuivras, seule, notre tâche... De par toi, nos serviteurs seront heureux, encore... Et, quand tu me rejoindras, en ma tombe, tu y seras suivie par l'amour, et le respect, de tous!...

Au moment où Nicolas avait commencé de lui fournir ces dernières explications, Paule, brisée, s'était assise sur une haute chaise à bras.

Le Sénéchal s'était assis, d'autre part, tout près d'elle, sur une pile de carreaux.

Il lui avait parlé, doucement, sans cesser de la regarder... en lui tenant les deux mains.

La jeune femme l'avait écouté parler, sans l'interrompre, avec une attention soutenue, de plus en plus convaincue du juste de ses dires.

A sa voix, si chère, un revirement s'était opéré en son esprit.

Ah! comme il était grand, noble, courageux, magnanime, et loyal, et brave, parmi les plus loyaux et les plus braves!

Comme elle avait raison de l'aimer, d'être fière de lui!

Maintenant, charmée, enorgueillie, enthousiasmée, elle regardait sa belle physionomie, fortement éclairée par la lueur, éblouissante, d'un rayon du

soleil, qui filtrait à travers la croisée entr'ouverte, et lui mettait, au front, comme une auréole.

Elle pleurait... et ses larmes, pressées, coulaient sur leurs mains jointes.

— Tu dis vrai... murmura-t-elle, enfin... il faut que tu remplisses ton devoir?

Nicolas, triomphant, se leva.

— Bien!... fit-il... Je n'attendais pas moins de toi!... Je n'attendais pas moins de la Dame de Garlande!

Il savait bien qu'il parviendrait à convaincre Paule... et que, pour atteindre ce résultat, il ne faudrait que faire appel à son bon sens, à sa droiture native, à ce sentiment d'orgueil s'attachant au noble nom qu'elle portait... sentiment que Nicolas s'était efforcé, toujours, de développer en elle.

Certes, il eut pu agir sans lui faire aucune confidence... mais Nicolas connaissait la grande âme de celle de qui il avait fait la compagne de sa vie — et il avait cru devoir lui parler nettement, lui dire la vérité tout entière, loyalement.

Elle était de taille à la connaître, à la porter, vaillamment, courageusement.

Du reste, et pour la réussite de l'entreprise, hardie, que le Sénéchal devait tenter, il importait que Paule fut informée de ce qui allait se passer : Il était possible qu'il eut besoin de son concours... Or, prévenue, la Dame de Garlande le seconderait, en toute occasion, avec autant d'adresse que de courage, et d'énergie.

Enfin, Nicolas s'était dit, encore, que, s'il succombait, il fallait que sa femme sut, où, comment, pour quelle cause, dans quelles circonstances...

Or, les explications qu'il lui avait fournies ne constituaient-elles pas, en quelque sorte, le testament du Seigneur de Garlande?

Ce testament serait exécuté, certes, par sa veuve... et cette certitude que ses volontés seraient accomplies, que celle qui resterait, après lui, porterait, haut, le nom qu'il lui laisserait, qu'elle remplirait tous ses devoirs, en son lieu et place... relevait, encore, son courage, lui donnait une force de plus pour accomplir son œuvre patriotique, pour le grand Roi qu'il servait, et pour la noble France.

— Bien! répéta-t-il... Tu m'as compris, Paule!... Tu es une vraie femme... Tu es une vaillante!...

Il était profondément ému.

— Pars!... poursuivit Paule... Pendant que tu seras là-bas... je prierai la Sainte Madone afin qu'elle préserve tes jours sacrés, mon Nicolas... Le Dieu clément exaucera mes ferventes supplications!...

— Oui... oui... Je réussirai!... La cause que je défends est juste... Le Très Haut sera avec moi...

— Ainsi soit-il!...

Nicolas étreignit, de rechef, la Dame de Garlande.

Il la serra, fortement, sur son cœur... et il lui donna, encore, un baiser,... un long baiser en témoignage de son amour, et de sa profonde reconnaissance.

Enfin, se dégageant de ses bras, il dit :

— Il faut que nous partions...

— Oui! répondit Paule.

Elle était effroyablement pâle; elle était angoissée.

— Notre char nous attend depuis longtemps, déjà... reprit le Sénéchal... et Maître Guillaume doit se morfondre, dans la grand'salle...

— Descends, mon Nicolas... fit Paule... Je te suivrai... Le temps, seulement, de prendre une mante, de donner quelques ordres à ma servante, et je te rejoindrai... Va...

Superbe de résignation, la Dame de Garlande ajouta, tendrement, en proie à une émotion indicible :

— Tu es valeureux et noble... Je t'aime!... Je suis fière de toi!... Va!...

Le Sénéchal descendit...

XXXI

EN ROUTE POUR ARDONNE

Lorsqu'il reparut dans la grand'salle, où il avait laissé son beau-père, en tête à tête avec son gobelet plein de vin, Nicolas de Garlande marcha, vite, vers l'endroit où se trouvait Maître Guillaume Lehurier.

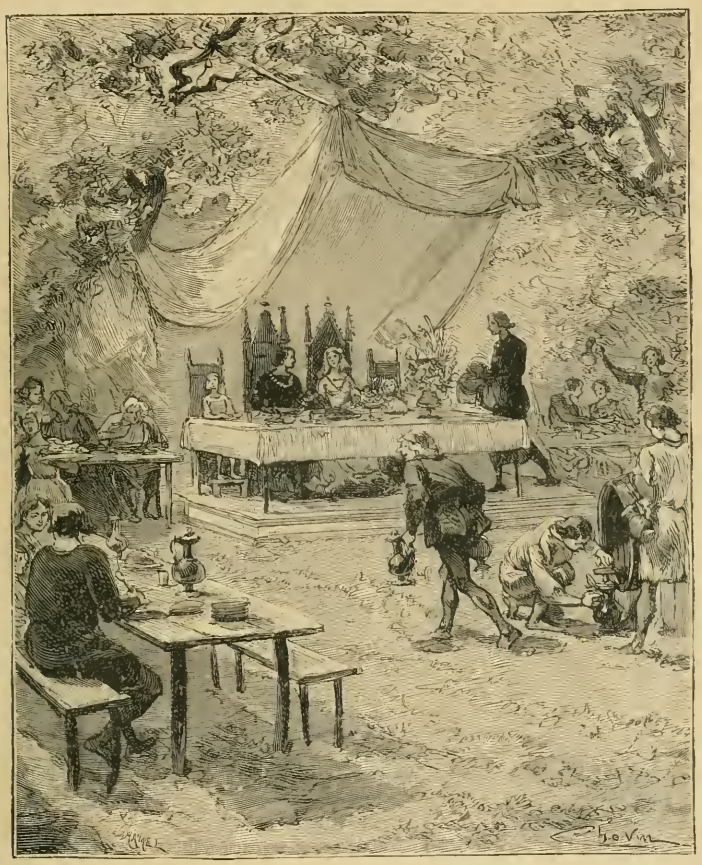
Le siège sur lequel l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge avait pris place, depuis son entrée dans la pièce, et qu'il avait occupé pendant le colloque qui s'était tenu, un moment auparavant, entre lui, son gendre, et sa fille... était dans une pénombre, de telle sorte que le Sénéchal, tout d'abord, ne vit que la ronde, et immense, silhouette du gros homme.

Il s'approcha de lui, prêt à s'excuser de ce qu'il l'avait laissé, seul, si longtemps.

— Maître Guillaume... fit-il... je...

Il s'arrêta, net.

Le commencement de sa harangue avait été coupé par un ronflement sonore, s'échappant, tour à tour, avec des modulations de flûte, des sifflements de soufflet de forge, ou des hululements tonitruants... de la large poitrine de son beau-père.



... Il avait revu les jours de fête, où, tous, ils s'attablaient, dans la prairie voisine, autour de leur Seigneur... (P. 827.)

Bien au frais, désaltéré,... et, d'autre part, rassuré — satisfait, aussi, car le petit vin clairet qu'il avait bu lui avait rendu des forces, il s'était endormi.

Il dormait, depuis un quart d'heure, déjà, d'un profond sommeil... d'un sommeil que devait égayer des songes joyeux, car sa grosse face, épanouie, souriait, jovialement.

Sa tête, chauve, portant, aux tempes, seulement, quelques mèches de cheveux blancs, était penchée sur sa poitrine.

Ses bras, courts, terminés par des mains épaisses, et rouges, pendaient, au long de son siège.

Devant lui, sur la table, on voyait le pot de vin, et le gobelet, vides.

Parfois, une mouche se posait sur son crâne, ou sur son nez, et le bonhomme, grimaçant, faisait un mouvement, instinctif, pour éloigner l'insecte importun.

Et, cependant, le ronflement, avec ses variations harmoniques très diverses, retentissait, toujours, emplissant la grand'salle de notes aiguës, perçantes, pointues, d'un effet comique prodigieux, ou de sons très graves, de basse profonde, pareils au lamentable beuglement des veaux, errants, dans les prairies, durant les nuits d'été éclairées par la lune en son plein.

Quoique fort ému, encore, après la scène qui s'était jouée, en la chambre conjugale, entre sa Paule bien aimée et lui; malgré ses préoccupations, le Sénéchal, amusé, demeura, un instant, immobile, devant son beau-père, effondré sur sa chaise, et dormant à poings fermés.

— La nature se plaît à créer ces contrastes!... murmura-t-il... Comment est-il possible que ceci — il montra Maître Guillaume — ait pu produire cela — il indiqua l'étage où Paule était restée...

Et, souriant, il prononça, plaisamment, ce propos gaulois,... tout à fait dans le goût d'une époque où l'on riait, volontiers, ouvertement, devant tous, malicieusement, et sans songer à mal, de choses dont on rit, encore, aujourd'hui, sous cape, hypocritement, et méchamment.

— Cela donnerait à penser, si l'on n'était point sûr de la vertu de mon amée, et vénérée, belle-mère : Dame Alloyse Lehurier!

Puis, il ajouta :

— Laissons-le dormir, encore... jusqu'au moment où nous nous mettrons en route.

Il tourna les talons... se dirigea vers la porte... et passa dans la cour.

Lors, il vit son second : Hubert Huguet, parlant, au milieu d'un groupe d'hommes, de femmes, de jeunes filles... tous, serviteurs du Seigneur de Garlande.

Riant tableau champêtre.

Le soleil, sur l'horizon, éclairait, de biais... de ces beaux rayons d'or rouge qu'il décoche, au déclin d'une radieuse journée d'automne... les trois corps de bâtiment — ornés de sculptures... recouverts de verdures grimpantes, étoilées de fleurs roses et blanches — construits par les ancêtres du Sénéchal et par lui-même; il éclairait la cour, large, vaste, bordée de maisonnettes où logeaient les gens de service, et sur le chaume desquelles picoraient des pigeons roucoulants; à perte de vue, il éclairait, enfin, le bourg, dont les habitations s'accroupissaient autour des clochers pointus des moustiers... et les frondaisons rousses des grands arbres de la forêt prochaine.

Les hommes, compagnons robustes, rablés, musculeux... les femmes,

hautes en couleur, qui écoutaient parler Hubert Huguet, semblaient être suspendus à ses lèvres, fort intéressés, sans doute, par ce qu'il leur disait.

Ils portaient leur costume de travail... les uns étaient chargés, encore, de l'outil dont ils s'étaient servi, tout le jour, sur la glèbe... les autres tenaient des paniers, pleins de fruits de la saison, qu'ils rapportaient, au logis, où ils devaient les ranger dans les greniers, en réserve pour l'hiver.

Le Sénéchal regarda, un moment, ces gaillards à la poitrine nue... aux faces tannées par l'air des champs... aux gestes raides, tant leurs muscles étaient las après le dur labeur de l'accablante journée... et ces femmes, ces filles, jolies avec leurs cheveux ébouriffés,... bien en chair, et fort appétissantes à voir, sous leurs vêtements usés.

Et il pensa, non sans une vague émotion, à ce que Paule lui avait dit, tout à l'heure.

« Ne te dois-tu pas, aussi, à cette foule de serviteurs qui t'aiment, qui t'estiment, et te respectent, avec raison?... Sans chef, sans maître, capable de les diriger, de les servir, de les défendre, que deviendront-ils?... Ils ne sont que par toi seul... Toi, disparu, ils se disperseront... Ils mèneront, misérables, une existence précaire, au lieu de l'existence, heureuse, que tu leur as faite... Nicolas, tu te dois à eux... Tu te dois à ces gens qui vivent auprès de nous, et de par nous... »

— Elle avait raison!... murmura-t-il.

Il avait revu, soudain, en une très rapide vision, tous ces serviteurs qu'il connaissait, chacun, par son nom,... dont il avait vu les grands-pères, les pères, servant son grand-père et son père — il avait revu les jours de fête, où, tous, ils s'attablaient, dans la prairie voisine, autour de leur Seigneur... avant d'aller danser, joyeusement, sur l'herbe, émaillée de fleurettes — il avait revu les cérémonies de fiançailles, d'épousailles, de baptême, auxquelles il avait assisté, enfant, adolescent, jeune homme, et d'où lui étaient venus ces nouveaux serviteurs, dévoués, vivant, près de lui, et nés de ceux qui avaient servi les siens, avec non moins de dévouement, en échange de leurs bienfaits, de la protection dont ils les avaient couverts.

— Oui, oui — répéta-t-il, de plus en plus ému... Paule avait raison!... Ils ne sont que par moi, seul!

Mais, presque aussitôt, il ajouta :

— Ils ne sont que par moi... et je ne suis que par la protection de ceux qui vivent au-dessus de moi... Chacun, ici-bas, ne vit que par un plus puissant que lui... Et, chacun, dans sa sphère, est heureux, si, chacun, à son rang, est juste et bon... Ceux-ci font leur devoir envers moi... qui les sers et les protège... Je dois remplir le mien envers celui qui me protège et me sert... Celui-ci est un juste... Il veut que son règne enfante de grandes choses... Il les accomplira, pour le bien général, si Dieu lui prête vie, et si ses ennemis n'entravent point ses projets... Les œuvres de ce Roi féconderont

du bonheur pour tous... Il faut qu'il vive... Il faut, pour cela, que ceux qui le comprennent le servent, et se dévouent pour lui... Ceux qui viendront après nous bénéficieront de nos efforts, de nos sacrifices... En recueillant l'héritage de paix, de liberté, de bonheur, que nous leur laisserons, ils reconnaîtront nos services; ils garderont reconnaissance à notre mémoire... Tout homme de cœur doit penser à cela... Si je succombe, Paule continuera mon œuvre... Pas de regrets!... Agissons... Que Dieu, le Tout Puissant par excellence, et qui nous protège tous, veille sur le Roi de France : Philippe IV!...

Il marcha vers le groupe des manants, au milieu duquel Hubert Huguet parlait.

Celui-ci vit son Seigneur et Maître.

Son regard s'étant porté sur lui, cela rompit le charme qui tenait ses auditeurs attentifs.

Ils se retournèrent, et reconnurent Nicolas de Garlande.

Alors,... et subitement, ils s'éloignèrent... sans mot dire, respectueusement.

Chacun retourna à sa besogne, pour un moment interrompue.

Moins d'une demi-minute après, il n'y avait plus, dans la cour, que le Sénéchal, et son second : Hubert.

Les deux chevaux qu'il avait attelés au char du Seigneur de Garlande étaient lourds, épais, rablés... deux belles bêtes, très vigoureuses, au poil lustré, aux jarrets robustes... incapables de fournir une course rapide; mais, du moins, assez forts pour traîner, longtemps, une très pesante charge.

Quant au char, il était superbe.

Il ne servait que dans les jours de cérémonie.

Ses deux roues, pleines, étaient peintes en rouge, et ornées de motifs dorés.

Il était recouvert d'une sorte de bâche, en cuir gaufré, garni de crépines d'or et d'argent.

Des rideaux, en cuir également, l'enveloppaient.

Enfin, les rênes, harnais, colliers des chevaux... très riches, étaient chargés d'écussons, de clochettes, de grelots, en argent doré... aussi de plumes, cocardes, et bouffettes, de différentes couleurs.

Les clochettes, et grelots, tintinnabulaient, avec un bruit très harmonieux, au moindre mouvement des chevaux.

Ce char, bien attelé, vu, ainsi, avec ses couleurs vives, en plein soleil, qui faisaient étinceler les plaques de métal, les ornements de toutes sortes... avait un aspect fort agréable aux yeux.

Nicolas, de sa main gantée, caressa les deux bêtes.

— Nous partirons dans un instant, fit-il, s'adressant à Huguet.

Il constata qu'il était bien seul avec son second.

— Tu leur disais... reprit-il, parlant des manants avec qui Hubert se

trouvait, tout à l'heure... que nous allons, à Arbonne, chez mon beau-père, pour fêter un anniversaire?

— Oui.

— Ils le croient?

— Oui... Ils savent que ce char ne sort, jamais, qu'aux jours de fête... De plus, ils vous ont vu en costume d'atours... et ce fait ne contribuera pas peu à affermir leur conviction davantage encore...

— Bien!...

— Ils s'en iront reporter mes paroles à tous les gens des environs, et, dans une heure, tout le pays saura ce qui se passe...

— Bien! répéta Nicolas de Garlande.

Hubert poursuivit :

— Ils se diront que, puisque leur Seigneur doit assister à une fête, c'est qu'il est tranquille... Ils se diront, par conséquent, qu'il n'y a aucune raison de s'alarmer, relativement à la présence des Moines, dans la contrée, pas plus que en ce qui se rapporte aux bruits qui ont couru...

— C'est juste!... La tranquillité du Maître fait le repos des serviteurs!... ajouta, philosophiquement, Nicolas... C'est bien!... Je suis content de toi, Hubert... Encore en cette circonstance, et comme toujours, du reste, tu m'as bien servi.

Hubert exultait.

Ce remercîment, si cordial, du Sénéchal, l'avait rasséréné : Il avait donc racheté sa maladresse, et réparé le tort qu'il avait pu faire, inconsciemment, à Nicolas.

Il estimait qu'il était payé, suffisamment, de la peine qu'il avait prise.

Donner du contentement à son Seigneur et Maître... l'aider, le servir, mériter ses éloges, voilà tout ce que le brave garçon désirait au monde.

— Donc... reprit Nicolas... voilà qui est convenu : Mon épouse, mon beau-père, et moi, nous monterons dans le char... Je le conduirai.

— Oui.

— Toi, tu enfourcheras la mule de Maître Guillaume, et tu nous suivras.

— C'est dit.

— Tu nous suivras à cent pas... environ.

— Bon.

— Attends... Ce n'est pas tout.

— Parlez!

— Pendant que nous serons en route, tu observeras les alentours avec la plus vigilante attention... Tu devras voir, pour m'en faire part dès notre arrivée à Arbonne, tout ce qui se produira autour de nous... Il faudra que tu aies l'oreille aux aguets... que tu entendes, que tu perçoives le moindre bruit retentissant à tes côtés... Il faudra que tes yeux fouillent les taillis les

plus profonds, sous bois... Ceci est fort important... Tu dois le comprendre... Un détail, aperçu par toi, et, en apparence, insignifiant, peut avoir, pour moi, dans la situation où je me trouve, une capitale importance... J'insiste donc sur ce point : La mission dont je te charge est grave... Je compte que tu t'en tireras bien.

— Comptez-y.

— Ainsi que je te l'ai recommandé, tu t'es armé?

— Oui... J'ai pris mon meilleur couteau... Une arme solide — et qui m'est chère... parce qu'elle vient de mon grand-père, qui la tenait de votre aïeul... Il l'avait rapportée des Pays Infidèles, lorsqu'il suivit la Croisade, avec l'aïeul de Notre Sire, le Roi...

Un moment, Hubert avait paru prêt à montrer l'arme susdite au Seigneur de Garlande; mais il se souvint, assez tôt, que celui-ci lui avait recommandé de s'armer... toutefois sans porter son arme ostensiblement... Or, prudemment, craignant d'être vu par des gens indiscrets, il se garda bien d'exhiber son couteau, qu'il avait caché sous son vêtement.

Cependant, le Sénéchal réfléchissait.

Avait-il bien pris toutes les précautions nécessaires?

— Oui!... se répondit-il... Il me semble que j'ai tout prévu... tout!

Mais, tout à coup, il reprit :

— Ah!... Hubert... J'oubliais... Point très important...

— Dites?

— Il faudra que tu trouves moyen de me procurer, pour ce soir....

Il s'interrompit, brusquement.

— Quoi donc?... demanda Hubert.

Maître Guillaume Lehurier était apparu, soudain, sur le seuil de la maison.

Réveillé en sursaut, dans la grande salle, il s'était retrouvé seul.

Or, stupéfait et inquiet... se demandant s'il avait dormi longtemps... du reste, rafraîchi, maintenant, par la boisson, par le sommeil,... et, tout à fait dispos... il s'était levé, non sans peine, et s'était dirigé vers la porte, grande ouverte, donnant sur la cour...

Lors, il avait aperçu Nicolas, qui, de son côté, l'avait vu... ce pourquoi il n'avait pas achevé la phrase commencée.

Maître Guillaume dressa ses deux bras au-dessus de sa tête, et demanda :

— Eh! bien... quand partons-nous, mon gendre?

— Au diable l'importun!... murmura le Sénéchal.

L'ex-hôtelier, marchant d'un pas pesant,... et, vermeil, rubicond, épanoui, se dirigeait vers son « noble gendre ».

— Que faudra-t-il que je vous procure, pour ce soir?... interrogea Hubert, reprenant la conversation interrompue.

— Je te le dirai dès notre arrivée à Arbonne, répliqua Nicolas, très dépité, parce qu'il ne pouvait fournir, à son second, les explications nécessaires, relativement à une chose à laquelle il attachait, non sans raison — comme on le verra bientôt — une très réelle importance.

Maître Guillaume avait rejoint son gendre.

— Quand partons-nous? répéta-t-il, sans se rendre compte qu'il gênait le Sénéchal, et, du reste, comme toujours, occupé de lui-même, uniquement,... persuadé que tout ce qui se passait, autour de lui, n'avait... ne devait avoir d'autre but que celui se rapportant à sa rotonde personne.

— Nous partirons dès que Paule, que j'attends, céans, sera descendue, répondit le seigneur de Garlande.

— Fort bien, mon gendre.

Le gros homme examinait le char, qui, de longue date, faisait son admiration.

Il était tout fier à l'idée qu'il allait voyager, avec son « noble gendre »... qu'il arriverait, à Arbonne, en ce luxueux équipage... et tout aise, aussi, en pensant qu'il ferait la route, sans fatigue d'aucune sorte, sans dangers, d'autre part : Tout plaisir, et tout profit, du même coup! Double chance!

Nicolas de Garlande, cependant, reprit... s'adressant à Hubert :

— Ah!... Hubert... un mot encore...

— Parlez?

— C'est Charles, le Fauconnier, qui gardera la maison?

— Oui... Je l'ai prévenu... Il sera, tout à l'heure, à la porte de la cour, au moment où nous sortirons, et prêt à recevoir vos ordres... Cette nuit, il couchera dans la grande salle...

— Bien!... Tu penses à tout, Hubert!... fit le Sénéchal, satisfait.

De plus en plus, Hubert exultait : Encore une fois, les éloges de son Seigneur, et Maître, le ravissaient.

Soudain, la Dame de Garlande parut.

— Ah! voici ma fille! s'écria Maître Guillaume Lehurier.

Nicolas, d'autre part, avait aperçu Paule.

Charmé, tout attendri, il la regarda.

C'est que, vraiment, elle était adorable, la très gente épouse du Sénéchal.

Oui, adorable, en son costume d'atour,... entr'aperçue dans l'oblique lueur, dorée, des derniers rayons du soleil couchant,... devant sa maison toute ornée de sculptures délicates, et recouverte, en partie, de feuillages grimpants, étoilés de fleurs rouges et blanches.

Elle était pâle, et son beau visage avait une expression de tristesse, d'inquiétude, qui lui donnait un charme alangui.

Sans que Nicolas lui en eût fait la recommandation, elle s'était parée,... autant pour lui plaire que parce qu'elle avait compris qu'il fallait l'imiter,

c'est-à-dire revêtir ses habits de fête, afin de donner le change à ceux qui les verraient passer, en cet équipage.

Ah! comme le seigneur de Garlande était aimé, et servi, tendrement, respectueusement, avec un sans pareil dévouement, par tous ceux qui vivaient par lui, qui vivait d'eux...

Comme le sacrifice, qu'il était prêt à faire pour le service du Roi, et de la France, était grand... puisque, pour remplir son devoir, il allait risquer sa vie, si pleine de félicités!

Lentement, avec une grâce infinie, Paule se rapprochait.

Elle portait une robe, à traîne, en soie vert émeraude, rehaussée, au bas de la jupe, et aux manches, de bandes de velours vert mousse... Cette robe, décolletée en carré, laissait voir son beau col et le haut de sa gorge.. Elle moulait son admirable buste, sa taille très svelte, ses belles hanches aux contours de forme impeccable,... et tombait, en plis souples, se drapant sur ses jambes, dont les lignes, élégantes, étaient indiquées par l'étoffe légère, à chaque pas qu'elle faisait.

Sa tête était entourée d'une sorte de coiffe, blanche, ornée de guipures d'une finesse merveilleuse.

Un beau collier d'or, enrichi de diamants, de perles et de saphirs, entourait son cou, et retombait sur sa gorge, où s'étalait une croix, suspendue au collier,... un précieux joyau, que cette croix, superbement ciselée, contenant un fragment de la Vraie Croix de Notre Seigneur Jésus.

Cette croix avait été portée par la mère de Nicolas de Garlande : la sainte femme tant regrettée!... Elle lui avait été donnée par la mère de Philippe IV, la première femme de Philippe III, le Hardi.

La Dame de Garlande, Paule... s'était parée, en cette circonstance, de ce joyau doublement précieux... Il lui avait semblé que cela lui porterait bonheur... que cela attirerait, sur son époux, la protection de Dieu... La défunte, certes, — en le Paradis où son âme était allée tout droit — prierait le Tout-Puissant, en ce péril où Nicolas courait, pour ce fils unique qu'elle avait tant aimé!

Le Sénéchal vit le joyau que sa femme portait.

Le soleil faisait resplendir les pierres qui l'enrichissaient, et il s'en dégageait un éblouissement, une sorte de nimbe, diapré.

Nicolas comprit.

Il fut profondément attendri... profondément reconnaissant, à Paule, de son idée touchante.

... Aux heures solennelles de sa vie, l'homme évoque le troublant souvenir de sa mère morte,... pour qu'elle le protège, encore, par delà la tombe... comme elle le protégeait, naguère, lorsqu'elle était là — quand il était petit, et quand il souffrait... quand un danger le menaçait!...

Il ne jeta pas la moindre piécette dans la main tendue des frocards, qui l'avaient dévisagé, ainsi que Paule. (P. 837.)

... Un moment — il avait semblé, à Nicolas, qu'il avait entrevu, dans le majestueux décor de cette fin de journée, la silhouette, adorée, de celle qui n'était plus, passant devant lui, forme fluidique, et lui souriant.

Il prit la petite main, très blanche, de Paule; il la baisa, et dit, seulement :

— Merci!

Paule, également très émue, lui répondit par un serrement de main...

... Ces deux êtres, si tendres, se comprenaient sans se parler.

Comme ils vivaient l'un pour l'autre, uniquement, tout ce que l'un faisait, pour complaire à l'autre, leur donnait, à tous les deux, une même joie.

Ah! l'adorable couple!

Par l'amour... l'amour vrai, complet, profond, ils avaient la plus haute ivresse que puissent éprouver, sur terre, des créatures humaines!...

... Nicolas, ayant pris la main de Paule, l'avait appuyée sur son robuste bras.

Il conduisit sa femme vers le char, dans lequel il l'aida à monter.

Lorsqu'elle y eut pris place, il se tourna vers Maître Guillaume Lehurier.

— Montez! lui dit-il.

Or, l'ascension du bonhomme ne devait pas s'accomplir aussi aisément, loin de là, que celle de Paule, qui s'était hissée, dans l'équipage, avec la légèreté d'une frêle bergeronnette, se posant sur la flexible branchette d'un saule.

Non sans peine, grâce à Nicolas et à Hubert, Maître Guillaume prit place, à son tour, dans le char.

— Ouf! fit-il, en s'asseyant, sur un banc, derrière Paule, tout au fond de l'équipage, qui grinça, sous son formidable poids... si solide, et si massif qu'il fût.

Lors, le Sénéchal, s'adressant à Hubert, dit :

— Partons.

— Partons... répliqua le second du Sénéchal... Vous pouvez vous mettre en route... Je vous suivrai... La mule est harnachée, sellée... reposée, et repue... Le temps d'aller la quérir, de l'enfourcher,... et je me trouverai, derrière vous, tout aussitôt.

— Bien!... Tu n'as oublié aucune de mes recommandations?

— Aucune!

— Ouvre les yeux... Regarde, et vois... De même, écoute, et entends.

— Je regarderai, et je verrai... J'écouterai, et j'entendrai.

— Partons donc... Nous nous reverrons dès notre arrivée à Arbonne.

— C'est dit!...

Nicolas de Garlande, à son tour, monta dans le char.

Il y prit place à côté de sa femme.

— En route! dit-il.

— En route! répéta, gaîment, Maître Guillaume, qui s'était arrangé, déjà, pour faire la route le plus confortablement possible.

Le Sénéchal rassembla les rênes, fit claquer sa langue, pour exciter les chevaux... et le char démarra.

— C'est égal, dit l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge, je ferai le voyage plus agréablement que sur ma mule... Sans compter, que, maintenant, je suis débarrassé de toute inquiétude... Dans la vie, et c'est fort heureux, sur ma foi, les heures se suivent, et ne se ressemblent pas...

Ayant ainsi parlé, il pensa qu'il avait peu dormi, ou, même, pas du tout, la nuit précédente, et que l'occasion était bonne pour prendre, d'ores et déjà, un acompte sur la nuit prochaine, qui, pour son repos, serait meilleure, sans doute... il fallait l'espérer, du moins.

Il avait somnolé, chez son gendre, pendant une grande demi-heure... et c'était si bon, le sommeil!

Il se carra, donc, du mieux qu'il put, sur son banc... il y prit toutes ses aises; il s'adossa, confortablement, aux montants du char... et, benoitement, le gros homme ferma les yeux.

Les mouvements de l'équipage, certes, le berceraient... La fatigue aidant, il ne tarderait guère à dormir comme un bienheureux.

Le char, cependant, bien conduit par le Sénéchal, avait décrit un quart de cercle, dans la cour, et se dirigeait vers la porte d'entrée principale, par laquelle on pénétrait dans l'enclos entourant le logis de la famille de Garlande.

Là-bas, près de cette porte, grande ouverte, se tenait Charles, le Fauconnier.

Ainsi que Hubert Huguet le lui avait recommandé, Charles attendait le passage du char, afin de prendre congé de son Seigneur, et Maître, et de recevoir ses derniers ordres.

près Hubert, Charles était celui de ses serviteurs en qui le Sénéchal avait le plus confiance.

Comme Hubert, il était né, sur les terres de Garlande, de parents qui avaient servi, eux-mêmes, les parents de Nicolas.

Il était un peu plus âgé que Hubert...

Moins intelligent que celui-ci,... moins rusé, moins adroit, moins beau parleur, et, surtout, moins apte que lui à s'occuper, au service de son Maître, de besognes multiples, il s'était adonné, par goût, à tout ce qui se rapportait à l'art de la vénérie... spécialité en laquelle, comme second, il était fort utile au Sénéchal.

C'était un homme de haute taille, maigre, sec, comme une branche de bois mort... Il était vigoureux, pourtant, et inlassable...

Sa petite tête, au front bas, entourée de cheveux roux, très durs, et broussailleux, — au masque ridé, à la bouche fine, aux yeux perçants, était portée par un cou très long, trop long, qui lui donnait une attitude comique.

Dans la maison, il s'occupait, uniquement, de l'oiselleric de Nicolas.

Marié, depuis vingt ans, il avait trois grands fils, de quinze à dix-huit

ans,... de robustes gaillards, qui travaillaient, avec leur père, l'aidant à dresser les faucons et les chiens.

Il était bon, très doux, et courageux jusqu'à la témérité.

Pour son Maître, ou pour sa Dame, il eut donné sa vie.

Certes, le logis du Seigneur de Garlande devait être gardé, et bien gardé, en son absence, par Charles, le Fauconnier, et par ses trois fils.

Avant de passer la porte, Nicolas arrêta ses chevaux.

— Nous ne reviendrons, que demain, céans, Charles, dit-il.

— Je le sais, Monseigneur... répliqua le Fauconnier.

— Cette nuit, tu garderas le logis.

— C'est convenu, Monseigneur.

— A demain!

— A demain, Monseigneur!... A demain, notre Dame!...

— A demain! fit Paule.

— Dieu vous garde! ajouta Charles.

Nicolas de Garlande poussa ses chevaux, qui franchirent la porte... une lourde porte, garnie de ferrures solides, et appuyée à deux montants de bois massif.

Au delà, le char se trouva, sur la route, à cinquante pas de la première maison du bourg, qu'il fallait traverser avant de s'engager dans la forêt.

Là-bas, se dressait un beau calvaire de pierre, très haut, orné de sculptures délicates, et entouré de bancs, en pierre également, où les femmes, en passant, s'agenouillaient pour prier.

Plus loin, on voyait les maisons du bourg, devant lesquelles des vieux étaient assis, prenant l'air, pendant que, sur la route, des enfants jouaient.

Plus loin encore, dans le feuillage, on apercevait les toits du logis du Roi de France.

Le char atteignait les premières maisons du bourg, quand Hubert Huguet, monté sur la mule de Maître Guillaume Lehurier, franchit, à son tour, la porte de l'enclos du logis de Garlande, et, fidèle exécuteur des ordres qu'il avait reçus, suivit l'équipage où se trouvaient Nicolas, Paule, et l'ex-hôtelier du Chapeau-Rouge.

Soudain, le Sénéchal vit sortir, du bouquet d'arbres s'élevant à quelques pas du calvaire, trois Moines.

Il les montra à Paule.

— Ils nous guettaient... fit-il... C'était prévu!... Ils vont prévenir, de notre départ, d'autres frocards, qui gîtent, présentement, sous bois... et la nouvelle que nous nous sommes mis en route, sur l'appel de Maître Guillaume, transmise, de bouche en bouche, arrivera, à Arbonne, bien avant nous, au profit de ceux qui ont intérêt à se soucier de mes faits et gestes... Il n'importe... Allons de l'avant, et que Dieu nous protège!

L'un des Moines, cependant, s'étant séparé des autres, s'était jeté, tout

aussitôt, à grands pas, dans un chemin de traverse, praticable, seulement, pour les piétons, et aboutissant, tout droit, à la forêt, derrière le logis de Philippe IV.

Bien entendu, le Sénéchal se rendit compte de la manœuvre.

— Celui-ci parti, pour prévenir ses pareils, sous bois, les deux autres vont nous suivre, c'est plus que certain... Heureusement, Hubert doit être derrière nous, il les surveillera...

Le char passa près du Calvaire, devant lequel les deux moines, s'étant agenouillés, priaient.

Ils se mirent debout, quand l'équipage fut à côté d'eux, et, d'une même voix, ils dirent, d'une voix nasillarde :

— Que le Très Haut soit avec vous, Monseigneur!

— Et avec vous, mes Révérends!... répliqua le Sénéchal.

Il ne jeta pas la moindre piécette dans la main tendue des frocards, qui l'avaient dévisagé, ainsi que Paule.

Comme le Sénéchal l'avait pensé, les deux moines suivirent le char.

C'était facile, car, à dessein, Nicolas conduisait ses chevaux au pas.

Il voulait que les gens du bourg le vissent passer, dans son équipage, avec Paule, tous deux en costume de fête.

Son désir se réalisa.

Tous les manants, attirés, sur leur seuil, par le bruit, regardèrent leur Seigneur, et la Dame de Garlande, qu'ils saluèrent, respectueusement.

Derrière eux, Hubert avançait toujours, très grave, sur sa mule... et, derrière lui, les deux moines marchaient, épiant tout, voyant tout.

— Vous allez loin, Hubert? demandèrent les bonnes gens.

— A Arbonne... répliqua Hubert... Nous devons fêter, là-bas, un anniversaire de famille.

— Ah!... Mais, alors, ces bruits qui couraient...

— Des contes à dormir debout!

— Donc tout est tranquille?

— Sans doute!

— Rien à craindre?

— Rien!

— Que la bonne Vierge en soit louée!...

Bien sûr, Hubert disait vrai : Quelle apparence que le Sénéchal s'en irait, avec sa Dame, en habits de fête, si quelque danger était sous roche...

Les manants se répétaient ces propos, et, tout heureux, ils rentraient en leur masure, pour y prendre, dans la paix la plus parfaite, un repos bien gagné, après une longue journée de labeur acharné, à travers champ, sous un ciel de plomb...

* * *

... Le soleil avait disparu, depuis un moment déjà, dorant les hautes cimes des arbres, derrière lesquels il avait laissé une lueur d'incendie formidable.

Maintenant, la nuit ne tarderait pas à tomber.

L'air était plus frais, car, avec le déclin du soleil, une légère brise s'était levée, qui faisait bruire le feuillage des peupliers alignés au bord de la route.

Le crépuscule s'étendait, lentement, sur le paysage, du côté du Levant.

Le char roulait hors du bourg.

On apercevait, à deux cents pas de là, la lisière de la forêt, dans laquelle, Nicolas allait s'engager, bientôt.

Dans le grand silence qui planait sur ce coin de campagne, on entendait, nettement, le bruit des pas de la mule que montait Hubert, et qui suivait le char, à une distance toujours égale.

Maître Guillaume Lehurier s'était endormi, profondément, cinq minutes auparavant.

Soudain, la voix grêle, — harmonieuse, pourtant, dans l'air de cette soirée, — de la cloche du prochain monastère, sonna l'*Angelus*.

Paule, toute attristée, se signa, dévotement.

— Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit!... murmura-t-elle.

Elle pria, avec ferveur.

Puis, elle se rapprocha de son époux bien-aimé; câline, elle se serra contre lui... et elle demeura immobile.

La nuit était tombée tout à fait...

Le char s'engagea sous les voûtes du feuillage épais de la forêt.

Et, la cloche s'étant tue, on n'entendit plus, dans les ténèbres, que le murmure argentin des clochettes, attachées, au collier, aux harnais des chevaux... scandé par le bruit, régulier, des pas de la mule, sur laquelle chevauchait Hubert.

Les moines avaient disparu...

TABLE DES CHAPITRES

TOME I

PREMIÈRE PARTIE

I. La maison à la madone dorée 3
II. L'hôtellerie du Chapeau-Rouge 8
III. La belle Clotilde 23
IV. Au-dessous de la Tour de Nesle 32
V. L'escalade 35
VI. Guet-apens 39
VII. Au fil de l'eau 56
VIII. A la Tour de Nesle 66
IX. Le gîte d'Apollon 80
X. Plan de campagne 88
XI. Où Apollon rend visite à un ami et rencontre un ennemi 98
XII. Où l'on verra comment Apollon, grâce à son déguisement, fit bonne provision d'utiles renseignements 114
XIII. Les Conseillers du roi de France 130
XIV. Sa Majesté Philippe IV 138
XV. Antoine de Musigny 146
XVI. Retour au gîte 152
XVII. Gaucher Faber chez Apollon 165
XVIII. La chanson de Remi 173
XIX. Surprise 180
XX. Départ 185

DEUXIÈME PARTIE

I. Service du roi 190
II. En route 203
III. Grand Fauconnier et maître enlumineur 208
IV. Où l'on fera plus ample connaissance avec notre ami Apollon . . 215
V. Gisèle 223
VI. Roland et Juliette 231
VII. Les deux moines 245
VIII. Le serment de Remi 259
IX. Scrupules 267
X. Angélique créature 272
XI. Epervier et colombe 284
XII. Trois défenseurs 295
XIII. La Tour de la reine Blanche 299

XIV. Frezzini 303
XV. Princesse et Majordome 306
XVI. Révélations 312
XVII. Les deux prédictions 319
XVIII. Lutter... jouir 326
XIX. Où Marguerite de Bourgogne laisse entrevoir les projets qu'elle a formés 334
XX. Trois femmes. — Trois caractères 340
XXI. Religieuse ou espionne ? 347
XXII. Le Révérend Père Radbert, prieur de l'abbaye royale. 357
XXIII. Fantaisie de princesse : Graves conséquences 365
XXIV. Où l'on reverra Gaucher Faber. 376
XXV. Roland. 381
XXVI. Idylle. 387
XXVII. Où il sera question de Gisèle. 394
XXVIII. La raison et le sentiment. 405
XXIX. Appel au sentiment paternel 413
XXX. Visite inattendue. 420
XXXI. Marguerite de Bourgogne chez Apollon 431
XXXII. En présence. 444
XXXIII. Les deux versets du *Livre de Judith* 450
XXXIV. Inquiétude justifiée 461
XXXV. Bonheur troublé. 466
XXXVI. Sous les étoiles 476
XXXVII. Hallucination ou réalité ? 484
XXXVIII. Les nuits se suivent et ne se ressemblent pas 490
XXXIX. Une heure d'amour 502
XL. Plus forte que son maître 525
XLI. Les faits et gestes du Révérend Père Richard pendant que Marguerite de Bourgogne recevait Gautier d'Aulnay et Frezzini 546
XLII. Malæ Dominationis Cupidinibus Flagrans 558
XLIII. La missive du grand-maître 564
XLIV. Sœur Dorothée 567
XLV. Deux ambitions en présence 580
XLVI. Le pacte 589

TROISIÈME PARTIE

I. Enguerrand de Marigny 605
II. Jehan de Saintray. 610
III. La matinée d'un premier ministre au moyen âge. 612
IV. Sœur Dorothée devant Enguerrand de Marigny. 630
V. Où l'on verra comment, au moyen âge, un premier ministre se débarrassait des gens qui le gênaient. 639
VI. Homme d'Etat attentif, et diligent, est toujours bien servi 658
VII. Messire Nicolas de Garlande, sénéchal de Fontainebleau 671
VIII. Où l'on verra comment Messire Nicolas de Garlande, au retour de la chasse, eût l'heur de déconfire un second gibier qu'il n'avait pas lancé 676
IX. Montjoie. — Pour Dieu et pour la France 684
X. Deux serviteurs dévoués 688
XI. Vision 695
XII. Où l'on connaîtra les motifs du retard de Frère Tristan 701
XIII. La maison d'un Grand-Fauconnier au moyen âge 715

XIV. Faucons et fauconniers 723
XV. Alerte 725
XVI. Où l'on connaîtra les motifs de la brusque retraite de Juliette . . . 727
XVII. Où Remi fait une nouvelle découverte qui augmente son trouble . . 740
XVIII. Entente 752
XIX. Rencontre inattendue 759
XX. Jean de Meug sentimental 766
XXI. Revirement 770
XXII. La maison de Messire Nicolas de Garlande à Fontainebleau 771
XXIII. La dame de Garlande 776
XXIV. Hubert Huguet 779
XXV. Où l'on se convaincra que, en toute occasion, la dame de Garlande servait, habilement, les intérêts de son seigneur, maître et époux bien-aimé 780
XXVI. Où l'on reverra Maître Guillaume Lehurier, ancien hôtelier du Chapeau-Rouge, plus âgé de seize années, mais plus timoré que jamais 789
XXVII. Le puits qui parle 797
XXVIII. Où Nicolas de Garlande se décide à agir 807
XXIX. Préparatifs de départ 812
XXX. Conversation conjugale 816
XXXI. En route pour Arbonne 824